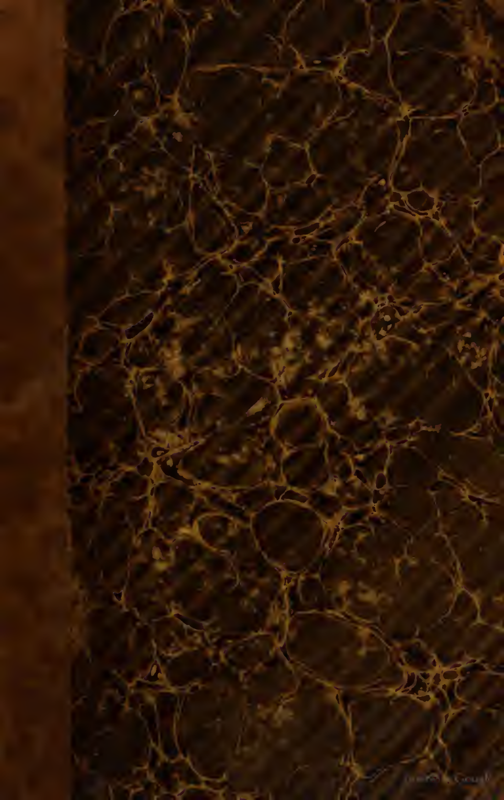


BISL. NAZ
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
B.
185
NAPOLI

Digitized by Google

Rav. De Marinis B. 135 (1-2)

Digitized by Google

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.

ITALIE,

PAR M. LE CHEVALIER ARTAUD,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

SICILE,

PAR M. DE LA SALLE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

Google

777 (1)
758

ITALIE,

PAR

M. LE CHEVALIER ARTAUD,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN CHARGÉ D'AFFAIRES DE FRANCE A FLORENCE ET A ROME, ETC.



SICILE,

PAR M. DE LA SALLE,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXV.



Digitized by Google

AVIS

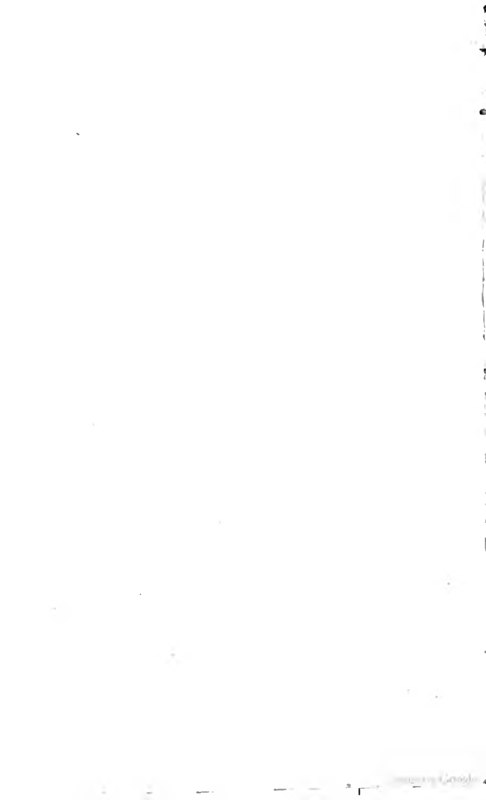
POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES

DE L'ITALIE.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES

DE LA SICILE.


Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI
Digitized by Google

ITALIE

Partie Septentrionale

Par Th Duvotenay,

Geographe.

Myriamètres

Lieues de 25 au Degré

Milles Geographiques

Milles d'Allemagne

Lienz

Klagenfurth

Villach

Laybach

TRIESTE

Fiume

Zara

VENISE

Golfe de Venise

Padoue

Rovigo

Ferrare

Ravenne

Pesaro

Ancône

Macerata

Fermo

Ascoli

Teramo

Castello

Sienne

Spoleto

Viterbe

ROME

Albano

Frosinone

Ponte Corvo

Gaete

Caserta

Capoue

Benevent

Campobasso

Foggia

Manfredonia

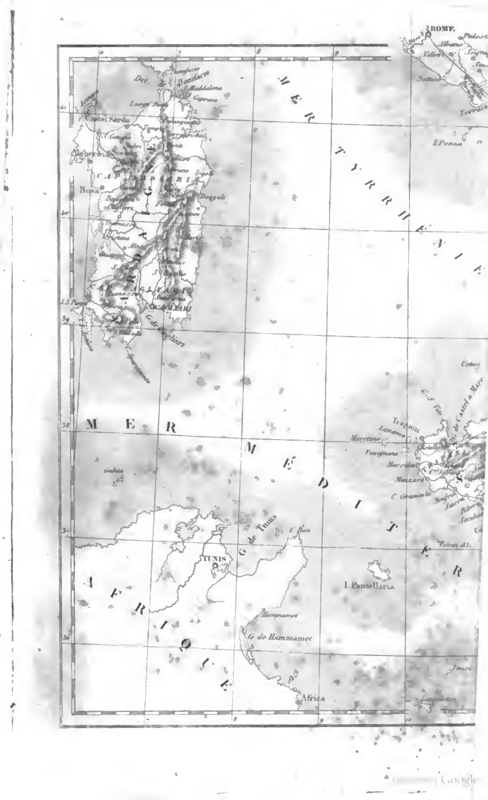
MER ADRIATIQUE

Google



Digitized by Google

Digitized by Google



ROME
MER TYRRHÉNIENNE
Castel Sardo
Alghero
Bosa
CAGLIARI
G. de Cagliari
Dét. de Bonifacio
MER MÉDITERR
Galita
TUNIS
G. de Tunis
C. Bon
I. Pantellaria
Hammamet
G. de Hammamet
Africa
AFRIQUE
Trapani
Marsala
Mazzara
Maretimo
Favignana
Volcan 1831



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI


Digitized by Google

Costumes Barbares.
Barbarische Trachten
Одѣянія варварскія

Costumes Romains
Römische Trachten.
Одѣянія Римскія

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

ITALIE,

PAR M. LE CHEV^rs ARTAUD,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

POUR écrire l'histoire de l'Italie moderne, de ses révolutions, de ses mœurs, de ses coutumes, de ses lois, on ne saurait choisir un point de départ plus précis que l'époque où régna Constantin, époque où la religion chrétienne, arrachée de la main des bourreaux, fut revêtue de la pourpre impériale. Pour comprendre exactement la division actuelle de l'Italie, il faut l'avoir connue quelque temps compacte, une, obéissant à un seul maître.

Constantin, fils de l'empereur Constance Chlore, était né à Naïsse, en Dardanie. Il ne négligea pas l'étude des lettres, quoiqu'il dût s'adonner à la profession des armes. Son caractère le portait à la libéralité et à la magnificence : la fortune secondant son habileté, son courage et sa générosité, il devint, dans la politique et dans la guerre, le premier homme de son siècle. Il succéda, le 25 juillet 306 de Jésus-Christ, à la partie de l'empire que son père gouvernait dans la Grande-Bretagne et dans les Gaules. Après avoir vaincu plusieurs de ses rivaux qui voulaient partager avec lui l'autorité sur divers autres points de la domination romaine, il marcha hardiment contre Maxence, qui, était en possession de Rome.

Vainqueur de cet autre empereur, l'an 312, il s'empara facilement de la capitale du monde qui, du haut de ses collines, avait pu voir la lutte des deux concurrents. Déterminé à établir d'une manière qui frappât le peuple, et à consolider dans des circonstances remarquables, la puissance des doctrines de la religion chrétienne qu'il avait embrassée, il ne monta pas au Capitole pour rendre graces à Jupiter, mais il accepta le titre de souverain pontife, titre créé par Numa, titre qu'il fallait bien se garder de séparer trop tôt de l'autorité impériale, et que ne refusèrent pas quelques-uns de ses successeurs.

On a émis plusieurs sentiments sur les raisons qui décidèrent Constantin à transporter plus tard, dans Byzance, le siége de l'empire. On a cru qu'il trouvait dans Rome mal soumise, des dispositions à protéger encore long-

temps les cérémonies du paganisme : on a pensé que les nations appelées Barbares du Nord par les Romains, menaçaient continuellement l'Italie d'invasions et de représailles : on a supposé que l'empereur croyait rencontrer à Byzance, plus dévouée, moins de difficultés pour assurer le triomphe solennel du nouveau culte. Quelle qu'ait été l'opinion du prince, il fit son entrée à Byzance en 324, et il ordonna en 330 des fêtes pour célébrer la dédicace de cette nouvelle métropole.

Constantin mourut en 337, après avoir terni l'éclat de beaucoup de vertus par quelques crimes, et surtout par la mort de Crispus, l'un de ses fils, faussement accusé.

Le testament politique de Constantin prouve quelle était l'étendue de l'empire romain. Il le divisa en cinq parts qu'il attribua à ses trois fils et à deux de ses neveux. Constantin, l'aîné, devait recevoir les Gaules, l'Espagne, et la Grande-Bretagne; Constantius Flavius, le second fils, l'Asie, la Syrie et l'Égypte; Constant, le 3e fils, l'Illyrie, l'Afrique et l'*Italie;* Delmace, un de ses neveux, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe; et enfin Annibalien, le Pont, l'Arménie et la Cappadoce. Constantin-le-Grand avait été aussi puissant qu'Auguste et que Trajan.

Magnence, né en Germanie, l'un de ces étrangers à qui on accordait si volontiers les droits de citoyen romain, et qui, après avoir habité Rome, ne voulait plus accepter pour séjour un autre climat, infidèle à Constant, dont il commandait les gardes, conçoit le projet de lui succéder, et dévoile sa conspiration avec une audace qui n'avait pas eu d'exemple : il apparaît tout-à-coup dans un festin, revêtu de la pourpre, et il ordonne de massacrer Constant. L'empereur trahi fuit en Espagne; mais atteint vers les Pyrénées, il est mis à mort par des assassins envoyés à sa poursuite.

Magnence à son tour est attaqué et défait par un frère de Constant, le second fils du grand Constantin. Flavius accourt de l'Égypte qui lui était tombée en partage, et réunit successivement, sous un seul sceptre, toutes les provinces que son père avait dispersées en tant de mains. Mais d'un caractère indécis, ne sachant plus vaincre désormais que par ses lieutenants, faible avec les païens, froid avec les chrétiens, s'étant déclaré indirectement partisan de la secte d'Arius, l'un des plus ardents hérésiarques du siècle, empereur sans énergie, il tremblait pour l'Orient que, de ce côté, menaçaient les Perses; et quoique servi habilement par les conseils de l'historien Ammien Marcellin, il ne savait comment combattre l'ambition naissante de Julien, qui repoussait les irruptions des Germains dans les Gaules et se frayait, par la gloire des armes, un chemin au pouvoir. Tant d'incapacité dans le chef de l'empire excita partout des séditions. Les Romains, sous son règne, commencèrent à soupçonner qu'ils pouvaient être souvent vaincus, même en bataille rangée, et les Barbares, long-temps opprimés par le grand peuple, apprirent qu'il était temps de lui résister de toutes parts à force ouverte, et d'oser l'attaquer de front au sein même de l'Italie.

Cependant Julien II devait aussi présenter au monde le spectacle d'un empereur successivement maître de l'Occident et de l'Orient. Ce prince avait attaqué et défait complétement les Germains près de Strasbourg. Ami des Gaulois, il affectionnait particulièrement Paris, qu'il nommait sa chère Lutèce et où il a laissé des monuments dont les ruines subsistent encore. Ce fut dans cette ville même que ses soldats le proclamèrent empereur en 360. Il voulut, dit-on, fermer la porte de son palais aux eunuques, aux bateleurs, aux danseurs, mais il l'ouvrit aux sophistes, aux augures et aux astrologues. Croyant deviner que Constantin-le-Grand, son oncle, s'était trop hâté d'embrasser la religion chretienne, et s'imaginant que le paganisme avait encore des partisans nombreux, il pensa qu'il était à propos d'abandonner la religion du

Christ, et il persécuta ceux avec qui il avait prié dans les temples des chrétiens. Il n'épargna pas Marc, évêque d'Aréthuse, qui autrefois lui avait sauvé la vie. Il eut ensuite la présomption de se faire appeler *fils du Soleil*, et de ramener ainsi les superstitions qui avaient flétri la gloire de quelques héros de l'antiquité. Cette vanité insensée ne doit pas toutefois faire oublier que Julien maintint quelque temps l'empire dans un état assez florissant, et qu'il publia des édits d'une sagesse remarquable. Julien mourut sans avoir vu ce qu'il paraissait désirer, les chrétiens abattus et les païens triomphants. Les premiers ne s'étaient pas découragés, et ils se trouvèrent en plus grand nombre et encore plus unis après la mort de celui qui les avait trahis.

Mais il était des destinées indépendantes de la religion du Christ, et que l'empire romain devait subir.

Les bords du Danube et du Rhin (*) enfantent des nations diverses chez qui la frugalité, l'abondance des aliments salutaires, et la pratique plus constante de ces qualités nobles que n'a pas souillées une civilisation corrompue, entretiennent la santé, la force et l'honneur militaire; dans ces pays, la vertu des femmes, la sainteté des mariages, favorisent la population, et bientôt un terrain devenu trop circonscrit ne peut plus la contenir. Nous voyons même, de nos jours, que tous les ans ces mêmes pays envoient, du consentement des souverains, des émigrations dans le Nouveau Monde et dans plusieurs provinces de la Russie. Ces expatriations étaient alors plus nécessaires. Tant que l'empire avait été gouverné par des mains fermes, ces peuples, redoutant le pouvoir courageux, s'étaient contentés d'affluer, par bandes désarmées, en Italie, d'y solliciter jusqu'à des emplois subalternes, et surtout d'offrir leurs robustes bras pour la guerre. Quelques-uns étaient parvenus aux plus hautes dignités, quelques-uns avaient succombé à leurs misères : mais tous avaient salué par des cris de joie et d'amour, avant de devenir grands ou de mourir, ce doux climat de l'Italie, *ce jardin*, comme l'appellent encore aujourd'hui les Allemands qui, des Alpes, descendent sur les rives de l'Adige.

Ce cri de joie et d'amour était donc l'espérance et la consolation de ceux que la patrie ne pouvait plus nourrir. Plus ils se multipliaient et devenaient difficiles à gouverner, moins les chefs devaient s'opposer à l'élan de ces peuples vers des contrées qui semblaient plus favorisées du ciel. Le nombre de ceux qui voulaient, qui devaient partir, devint si considérable, qu'il fallut organiser des lois positives à cet égard.

Quand la population ne pouvait plus être alimentée par les ressources qu'offrait le peu de terrain qui avait été dé-

(*) Nous nous sommes attaché, dans cet ouvrage, à n'offrir que des faits puisés aux sources historiques les plus sûres. Pour ces commencements, nous avons suivi Jornandès, Procope, Lebeau et son habile commentateur M. de Saint-Martin, Gibbon, Féa, dont nous avons nous-même traduit l'itinéraire, publié à Rome en 1821. Ensuite, il nous a paru que, pour être conséquent avec ce principe sévère de bonne foi et de franchise, nous ne devions offrir, dans nos gravures, que des sujets également avoués par l'histoire. Il nous aurait été facile, avec les descriptions détaillées, laissées par les auteurs, de composer des soldats goths, ostrogoths, visigoths, daces, alains, sarmates, huns et lombards; mais nous n'avons admis dans notre ouvrage que *la vérité*.

Cette première planche représente à gauche, des soldats barbares, des Daces, et des Sarmates, et à droite les soldats romains, tels que nous les voyons sur la colonne Trajane. Nous ne pouvions pas chercher un monument plus authentique que celui de la colonne dédiée à Trajan, vers l'an 125, par le sénat et le peuple. On y remarque deux mille cinq cents figures et demi-figures, sans compter les éléphants, les chars, les armes, les machines de guerre, les enseignes militaires, les trophées, et jusqu'à des épisodes d'un effet terrible : les femmes des Barbares, dépouillant elles-mêmes les prisonniers romains, et les brûlant à petit feu avec des torches; et des soldats romains, surpris dans une ville, s'empoisonnant pour ne pas tomber prisonniers.

friché, on formait trois portions de la population entière. Chaque portion comprenait un nombre égal de nobles, de serfs, de riches et de pauvres, tous désignés avec leur femme et leurs enfants, et le sort indiquait, dans ces trois portions d'habitants, celle qui devait partir presque à l'instant. Les deux portions qui demeuraient dans le pays se partageaient les cabanes, les biens et les terrains de ceux qui partaient. Ce furent pourtant ces peuplades exilées qui détruisirent l'empire romain. De l'absence des Césars, il était résulté que toute la ligne occidentale de l'empire avait été trop négligée, et qu'étant si éloignée de l'œil du souverain, il n'avait plus pensé à la défense des frontières. Mais qui oserait assurer que si Constantin ne se fût pas retiré à Byzance, et que si Julien, dans sa haine contre le christianisme, et pour renverser ce qu'avait fait un empereur chrétien, eût rétabli Rome dans ses droits de métropole, les peuples du Midi n'eussent pas attaqué la ligne orientale de l'empire par l'Asie et par la Grèce? Les ennemis devaient-ils manquer aux Romains? Ils avaient été grands; ils avaient souvent plus abusé qu'usé du pouvoir: en ce moment, ils étaient corrompus et divisés, ils devaient périr. Rapportons donc simplement des faits qui ont dû nécessairement s'accomplir, sans blâmer des princes qu'on soupçonnerait à tort de n'avoir pas voulu conserver l'autorité acquise aux Romains par tant de travaux, par tant de rigueurs et de victoires.

Les peuples qui se précipitèrent de la partie septentrionale, après les Cimbres, qu'avait vaincus Marius, furent les Visigoths ou Goths occidentaux: ceux-ci avaient insulté l'aigle de Rome, alors toujours victorieuse, mais voyant que le temps des succès n'était pas encore venu, ils avaient paru satisfaits d'obtenir la permission d'habiter le long du Danube. Chaque fois qu'ils s'avançaient, ils étaient repoussés; aussi, forcés de rester dans le pays, ils s'entre-détruisaient par des guerres intestines.

Le dernier empereur qui les soumit glorieusement, fut Théodose-le-Grand. Il leur défendit de créer des rois, les admit dans ses armées et leur assigna une solde régulière. Ce prince, fils d'un illustre général, l'honneur et le soutien de l'état sous le règne précédent, et que nous voyons déjà nommer *comte* de la Mésie l'an 374, monta sur le trône avec toutes les qualités qui rendent les souverains immortels. La douceur de son naturel et la modération de son caractère étaient peintes dans ses yeux; il avait l'esprit cultivé, et il n'ignorait rien de ce qui mérite d'être appris. D'un génie vaste et capable d'imaginer les plus nobles entreprises, il savait les conduire à une fin heureuse. Il avait ordonné que la foi de l'église romaine serait suivie dans tout l'empire, et qu'on remettrait les temples entre les mains de ceux des chrétiens qui se prononçaient contre l'arianisme, sans cesse obstiné à nier la divinité de Jésus-Christ. Si l'on retranche de la vie de Théodose la malheureuse journée de Thessalonique, on peut le regarder comme un digne successeur de Trajan.

Cette capitale de l'Illyrie était devenue une des villes les plus grandes et les plus peuplées de l'empire. La licence s'y était accrue avec l'opulence et le nombre des habitants. Le peuple se montrait passionné pour les spectacles du cirque, dont il chérissait les vils ministres. Un des cochers du cirque, qu'il aimait le plus, s'était rendu coupable d'un crime capital. Le gouverneur ayant fait arrêter ce cocher, le peuple le redemanda avec violence, et n'ayant pas obtenu sa liberté, il massacra plusieurs magistrats et le gouverneur. Théodose, qui avait pardonné généreusement aux auteurs d'une sédition à Antioche, suivit malheureusement le conseil qu'on lui donna de punir sévèrement celle de Thessalonique. Rufin, maître des offices, tenait le premier rang dans la confiance du prince. Il fit entendre qu'il était nécessaire d'étonner le peuple par un exemple terrible, capable d'arrêter pour toujours les séditions et de maintenir l'autorité du souverain dans la personne de ses officiers. Tout

ce qu'on avait vu de révoltes depuis quatre siècles, semblait donner du poids à cette proposition. Il fut résolu que l'on punirait les Thessaloniciens par un massacre général. On exécuta l'ordre avec autant de perfidie que de cruauté. Le peuple, invité à une fête, s'y rendit en foule, ne sachant pas qu'il courait à la mort, et les soldats passèrent au fil de l'épée tous les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre dura trois heures. Sept mille personnes y périrent. Saint Ambroise et d'autres évêques, assemblés à Milan, furent pénétrés de la plus vive douleur en apprenant ce crime. Saint Ambroise écrivit à Théodose cette lettre que l'histoire nous a conservée :

« Je n'aurai pas la hardiesse d'offrir le « saint sacrifice, si vous avez le courage « d'y assister. Il ne me serait pas per- « mis de célébrer les augustes mystè- « res en la présence du meurtrier d'un « seul innocent ; et comment le pour- « rais-je devant un prince qui vient « d'immoler tant d'innocentes victi- « mes ? Pour participer au corps de « Jésus-Christ, attendez que vous « vous soyez mis en état de ren- « dre votre hostie agréable à Dieu : « jusque-là, contentez-vous du sacri- « fice de vos larmes et de vos prières. »

Mais la conscience de Théodose lui parlait avec encore plus de force et de liberté. Déchiré de remords, il revient à Milan, et marche droit à l'église. Ambroise sort au-devant de lui, et l'arrêtant à son passage, lui dit : « La « colère ne vous aveugle plus, mais « votre puissance et la qualité d'em- « pereur offusquent votre raison. »

Théodose avait l'ame trop élevée pour rougir de l'humiliation qu'il recevait à la vue d'un peuple immense, et il offrit de subir la pénitence qu'aucun prêtre des faux dieux n'avait osé, dans quelques circonstances à peu près semblables, imposer à un prince du paganisme. Saint Ambroise interdit à Théodose l'entrée de l'église, lui prescrivit les expiations que les pécheurs accomplissaient, prosternés sur les marbres du parvis, et ne l'admit dans le sanctuaire qu'après huit mois d'épreuves, pendant lesquels Théodose montra autant de patience que de résignation.

Ce grand acte de repentir ne fut pas le seul hommage rendu par Théodose à la religion chrétienne.

Un jour il avait assemblé le sénat, et, après avoir exposé en peu de mots la folie des idées païennes, il avait exhorté les sénateurs à embrasser « une religion sainte, émanée de Dieu « même, dont le dogme et la morale « pure, simple et sublime, élevaient « sans recherche et sans étude les « derniers des hommes au-dessus des « plus grands philosophes, qui avaient « été supérieurs eux-mêmes aux dieux « qu'ils adoraient. »

On ne pouvait pas parler de Platon et de Socrate avec plus de vénération et de respect, et comme les opinions de ces deux philosophes étaient le retranchement derrière lequel on cherchait à se défendre, c'était ingénieusement honorer ce que les Grecs, dans un enthousiasme poétique, appelaient *la divinité* de ces deux génies si illustres. Théodose, comme tous les princes généreux et de bonne foi, avait permis de répondre. Ce que les antagonistes disaient de plus remarquable se réduisait à ceci : « Le culte « qu'on voulait proscrire était aussi an- « cien que Rome ; leur ville subsistait « avec gloire depuis près de 1200 ans « sous la protection de leurs dieux. Il « y aurait de l'imprudence à les aban- « donner pour adopter une religion « nouvelle dont les effets seraient « peut-être moins heureux. »

Du reste l'empereur n'exclut pas même les païens des dignités, et la différence de religion n'effaçait pas dans son esprit le mérite des talents et des services ; mais prétendant que l'état, environné de barbares, avait plus besoin de soldats que de *victimes*, il ordonna au trésor public de ne plus subvenir aux dépenses du culte païen. Dès lors les sacrifices cessèrent, les fêtes des dieux commencèrent à tomber dans l'oubli, les temples païens furent abandonnés, et leurs ornements transportés dans les églises chrétiennes.

Théodose, en mourant, laissa deux

fils, Arcadius et Honorius, héritiers du trône et non pas du courage et du bonheur de leur père. Théodose, moins imprudent que Constantin, n'avait partagé l'empire qu'en trois parts, remises aux soins de trois gouverneurs. La partie orientale était confiée à Rufin, l'odieux conseiller du massacre de Thessalonique; la partie occidentale à Stilicon, la partie africaine à Gildon. Ceux-ci, à la mort du maître, ne pensèrent plus à gouverner seulement ces provinces, mais à s'en emparer. Rufin et Gildon, valeureusement attaqués à la suite d'une révolte, furent vaincus : Stilicon, qui résidait en Italie, plus adroit, cacha ses desseins. Il promit obéissance aux nouveaux empereurs, et d'un autre côté, il suscita des troubles pour parvenir lui-même au pouvoir. Cherchant à rendre les Visigoths ennemis des fils de Théodose, il engagea ces derniers à ne plus accorder la paie que la sagesse de leur père avait allouée à ces Barbares; ensuite ce même Stilicon, dans sa méchanceté perfide, ne pensant pas que ce désordre suffît pour agiter l'empire, invita secrètement les Bourguignons, les Francs, les Vandales et les Alains, autres peuples septentrionaux, qui ambitionnaient aussi de nouvelles terres, à se saisir de quelques provinces romaines.

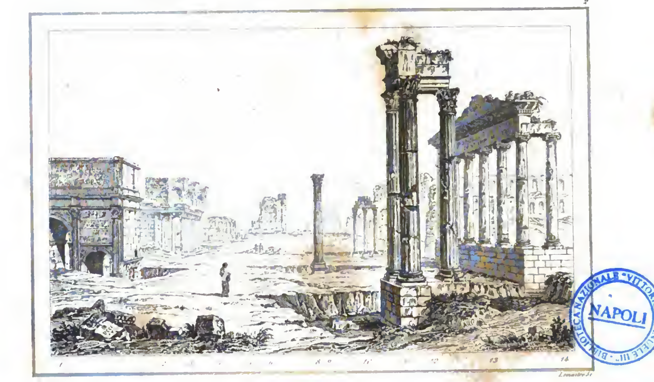
Les Visigoths, trompés dans leurs droits acquis, et frustrés de leurs subsides, créèrent roi l'un d'entre eux, Alaric, et remirent entre ses mains l'autorité la plus absolue. Aussitôt Alaric pense *à chercher des royaumes*, et il envahit l'Italie, pille Aquilée, force Honorius à abandonner Milan. Stilicon, désormais fidèle à son prince, mais traître à Alaric qu'il avait appelé, l'attaqua un jour de Pâques près de Plaisance. Les Visigoths, nouvellement convertis à l'arianisme, qui admettait à toute rigueur qu'un jour de Pâques était un jour sacré, crurent commettre un sacrilége en acceptant le combat, qu'ils voulaient remettre au lendemain. Stilicon profite de leur indécision, les repousse et leur enlève la femme du roi et une partie de ses trésors : mais Alaric rallie ses troupes, fait un détour et marche sur Rome, par l'Étrurie. Il épargna la ville une première fois et se contenta d'exiger qu'on lui rendît son épouse et qu'on payât une forte rançon, qui fut acquittée avec les mêmes trésors qu'on lui avait enlevés. Mais bientôt se repentant de cette magnanimité, il reparaît aux environs de Narni, et n'a plus que quelques milles à parcourir pour entrer dans Rome, qu'il veut piller. On rapporte qu'un pieux solitaire s'étant présenté devant lui dans sa route et le suppliant, en larmes, de se désister d'une entreprise qui allait occasioner tant de meurtres et d'horreurs, il lui répondit : « Mon père, « ce n'est pas ma volonté qui me con- « duit; j'entends sans cesse à mes « oreilles une voix mystérieuse qui « me dit : *Marche et va saccager* « *Rome*. » Cette voix n'était pas si mystérieuse; c'était celle de ses généraux, de ses soldats, de la fatalité et du destin de Rome.

Alaric se rend maître de la navigation du Tibre; il arrête même les bateaux légers qui pouvaient descendre le fleuve. Bientôt la famine ravage la ville. Une contagion suit la famine; il faut capituler. Le négociateur envoyé au camp des Visigoths annonce que le *peuple romain* acceptera la paix, mais à des conditions raisonnables, et que si sa gloire est compromise, il ne demandera qu'à sortir pour livrer bataille. « Tant mieux, répond le roi « victorieux; jamais il n'est plus aisé de « faucher le foin que quand l'herbe est « épaisse. » Il exigea tout ce qu'il y avait dans la ville d'or, d'argent et d'esclaves étrangers; sur quoi le député ayant dit : « Que laissez-vous donc aux Romains? » *La vie*, répondit-il. Après de longs débats, on convint que Rome donnerait cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, trois mille livres de poivre (*), et qu'elle mettrait en ôtage entre les mains d'Alaric les enfans des

(*) Le poivre, dit Gibbon, d'après Pline,

Digitized by Google

ROM ROME РИМЪ.



Forum Forum Форумъ

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

plus nobles citoyens. A ces conditions il promettait non-seulement de vivre en paix avec les Romains mais encore d'employer ses armes pour la défense de l'empire contre quelque ennemi que ce fût. Pour payer ces effrayantes contributions, on dépouilla les temples, il fallut fondre une statue d'or de la *Valeur militaire;* et les devins, qui cette fois étaient véridiques, prononcèrent que dans ce fatal instant la bravoure romaine périssait pour jamais.

Ce terrible Alaric donnait cependant ici un témoignage éclatant de son respect pour la profession de foi des chrétiens, qui avait prescrit d'abolir la servitude. Il exigeait qu'on lui rendît les Goths prisonniers réduits en esclavage. Plus de quarante mille furent ainsi déclarés libres et partirent avec son armée.

Le 24 août, à la suite d'une nouvelle guerre, Alaric s'empara une seconde fois de Rome. Ce prince, naturellement porté à une sorte de douceur, permit à ses soldats de prendre ce qu'ils trouveraient à leur gré, mais leur recommanda expressément d'épargner le sang des hommes et l'honneur des femmes. Long-temps après, cet exemple ne fut pas imité par les généraux d'un prince qui commandait à deux des nations les plus civilisées du 16me siècle. Alaric défendit sous des peines sévères de brûler les édifices consacrés à la religion, et comme Romulus, pour peupler Rome, y avait établi un asile, le Visigoth, constant dans ses idées d'humanité et de clémence, en saccageant la même ville, y ouvrit deux asiles pour soustraire à la fureur du soldat qui aurait pu désobéir, les déplorables restes des habitants. Il déclara que l'église de St.-Pierre et l'église de St.-Paul seraient respectées comme un refuge inviolable. A cet effet, il plaça à la porte de ces temples ses gardes les plus fidèles et les plus disciplinés. Il avait choisi ces deux églises non-seulement par vénération pour les deux fondateurs de Rome chrétienne, mais aussi parce qu'étant les plus spacieuses, elles pourraient sauver un plus grand nombre d'infortunés.

Hâtons-nous de le dire, pour oublier rapidement une indigne bassesse, plusieurs Romains fugitifs eurent le temps de s'embarquer et de se sauver à Carthage, où leur premier soin fut de courir au théâtre et de prendre part dans les factions des spectateurs.

Pour réfuter les païens qui attribuaient tant de malheurs au christianisme, saint Augustin écrivit son livre de la *Cité de Dieu.* Orose composa son histoire universelle dans le même but, et Salvien les imita. Dans leurs écrits ils représentent les calamités romaines comme la punition des crimes.

Rome avait donc vu fuir, ou périr de misère, ou retourner à la liberté, le plus grand nombre de ses habitants. Elle avait perdu son or, ses richesses, mais elle avait conservé la plupart de ses églises, et surtout les principaux monuments élevés par ses premiers empereurs, le Colysée ou amphithéâtre Flavien, ses arcs, ses thermes, le Panthéon. Les Barbares avaient cependant enlevé les bronzes qui les décoraient, ou qui pouvaient en assurer la solidité. Le Forum (*) aussi présentait encore intacts presque tous ses monuments, dont nous ne voyons plus aujourd'hui que les ruines. (Voy. pl. 2.)

était l'ingrédient favori de la cuisine la plus recherchée des Romains; la meilleure espèce se vendait alors 12 fr. la livre.

(*) Fidèle à notre principe, nous donnons ici une idée du Forum tel qu'on le voit à peu près aujourd'hui. On distingue, en commençant par la gauche, 1 l'arc de Septime-Sévère; 2 le temple d'Antonin et Faustine; 3 le temple de la Paix, que divers auteurs veulent appeler la basilique de Constantin; 4 le temple de Rémus; 5 une vue du Colysée; 6 le temple de Vénus et de Rome; 7 Meta Sudans; 8 la colonne de Phocas (nous la donnerons à part telle qu'on peut la voir aujourd'hui); 9 l'arc de Titus (depuis il a été mis à terre pièce par pièce, et chaque pièce a été replacée, à son rang, dans une construction moderne qui assure la solidité de l'arc ancien); 10 le temple de Castor et Pollux; 11 le temple de Jupiter tonnant; 12 le Curia Hostilia; 13 le temple de la Concorde ou de Junon *Moneta;* 14 débris du palais des Césars.

Ataulphe, élu successeur d'Alaric, épousa Placidie, sœur des empereurs Arcadius et Honorius, et consentit à aller, de concert avec les troupes romaines, secourir l'Espagne et la Gaule, que les Bourguignons, les Francs, les Vandales et les Alains avaient envahies déja, à la sollicitation de Stilicon. Il conspirait contre ses princes au dehors, quand il était forcé de les secourir en Italie.

Les Vandales s'étaient jetés d'abord sur la partie de l'Espagne appelée Bétique : attaqués valeureusement par Ataulphe et ses Visigoths, qui combattaient alors pour Constantinople qu'ils méprisaient, et pour Rome qu'ils venaient de saccager, Boniface, gouverneur de l'Afrique au nom de l'empire, se révolta, y appela divers corps de Vandales récemment repoussés, et avec leur appui, essaya de s'emparer de l'autorité. Ces Vandales s'établirent en Afrique, sous la conduite de leur roi Genséric.

En ce moment l'empire échut à Théodose II, fils d'Arcadius, et comme il pensa rarement aux intérêts de l'Occident, les populations accourues de tous les points du nord de l'Europe cherchèrent à conserver la puissance qu'elles avaient conquise.

Ainsi, les Vandales en Afrique, les Alains et les Visigoths en Espagne, asservissaient le pays. Les Francs et les Bourguignons occupaient la Gaule, dont ils nommaient déja une partie, France, et l'autre, Bourgogne. L'empire se bouleversait dans toutes ses parties. Les Huns se déclaraient maîtres de la Pannonie et lui imposaient le nom de Hongrie. Les Bretons, voyant que l'empereur concluait des accords honteux tantôt avec les Vandales, tantôt avec les Francs, et pouvant lui reprocher de proclamer hautement son alliance avec les Visigoths, circonstances qui augmentaient la puissance de tous ces conquérants de tant de nations, et diminuaient celle de l'empire, redoutèrent le sort de la Gaule, et ils appelèrent à leur secours les Angles, autres peuples dn Nord, qui, suivant les conditions du droit des gens de presque tous les temps, protégèrent d'abord leurs alliés, ensuite les soumirent à leurs lois et ne tardèrent pas à les chasser. Les Bretons qui n'avaient pas défendu leur pays, parce qu'ils obéissaient à des princes que des factions divisaient entre eux, se réunirent cependant sur un des rivages de la Gaule et ils y fondèrent la province qu'on appelle aujourd'hui la Bretagne, l'une des plus importantes parties de la France actuelle.

Au milieu de ces vicissitudes, les Huns, maîtres de la Pannonie, virent leur population s'augmenter à un tel point, qu'il fallut penser à la loi du départ et organiser une nombreuse émigration. S'étant associé les Gépides, les Hérules, les Thuringiens et les Goths orientaux, ils poussèrent leurs conquêtes vers l'Orient, en soumirent une partie, puis, des frontières de la Chine, revenant sur leurs pas, ils se répandirent dans la Gaule, où un puissant attrait sembla d'abord les appeler, et ils commirent des excès qui jetèrent l'épouvante. Ils étaient commandés par leur roi Attila, qui, pour être seul le maître, et des peuples qu'il laissait, et de ceux qu'il emmenait avec lui, avait, nouveau Romulus, assassiné son frère Bléda. Victorieux partout où il portait ses pas, il ne voulut plus pour compagnons Andaric, roi des Gépides, et Vélamir, roi des Ostrogoths; mais il consentit à les agréer pour sujets, en leur laissant le vain titre de roi. Attila était d'une haute taille, il avait le regard et la voix formidables, l'aspect farouche, et tous les traits d'un Kalmouck; cependant il savait modérer sa fougue, écouter les conseils, et garder sa foi, tout en répandant des idées superstitieuses parmi ses peuples. Un jour, un berger voyant boiter une de ses génisses qui était blessée, et ne sachant pas la cause de cet accident, suivit la trace du sang qui était sorti de la plaie et trouva un glaive que la génisse imprudente avait heurté en marchant. Il apporta ce glaive à Attila, qui publia que cette épée était celle de Mars, et qu'il allait devenir le conquérant du monde. Ce

prince, plein de ces idées de gloire et de grandeur, ne balança pas à attaquer, près de Châlons-sur-Marne, Mérovée, roi des Francs, combattant de concert avec Aétius, général des Romains, et Théodoric, roi des Visigoths, petit-fils du grand Alaric. Attila occupa de sa personne le centre de son armée, où il rangea ses soldats les plus courageux ; sur les ailes il plaça les troupes des divers peuples qu'il avait soumis à sa puissance, parmi lesquels se distinguaient les Ostrogoths, sous les ordres de leur roi Vélamir. Il y avait entre les armées une hauteur que les deux chefs voulaient occuper. Aétius y arriva le premier; alors Attila harangua ainsi ses troupes : « Après tant de victoires, « leur dit-il, après avoir vu le monde « soumis à vos armes, il serait absurde « de vous exciter par des paroles, comme « des hommes qui ne connaîtraient pas « les batailles. Je laisse ces soins à un « autre général, à une armée sans « expérience. Il n'est pas permis à « moi de rien dire de vulgaire, à vous « de l'entendre. A quel autre exercice « que la guerre êtes-vous accoutumés? « Quoi de plus doux pour le brave que « d'armer son bras pour punir l'in- « sulte ! C'est un grand don que nous « fait la nature, de rassasier le cœur « avec la vengeance. Attaquons vive- « ment l'ennemi. Ils sont toujours « plus audacieux ceux qui apportent « la guerre. Vous voyez rassemblées « contre vous des nations dissem- « blables : c'est un indice de peur, « de s'être associés pour se défendre. « Déja avant la mêlée ils sont en proie « aux terreurs; voyez : ils cherchent « les lieux élevés, ils ont trouvé leurs « tombeaux. Nous savons combien « sont légères les armes des Romains, « accablés, non pas à la première bles- « sure, mais à la première poussière. « Pendant qu'ils prennent mal leurs « rangs, courez sur les Alains, pré- « cipitez-vous sur les Visigoths. « Allons, livrez-vous à votre fureur « ordinaire. Aucun trait ne peut per- « cer ceux qui doivent être vainqueurs: « les destins frappent dans l'inaction « ceux qui doivent mourir. Enfin, « pourquoi la Fortune aurait-elle ren- « du les Huns vainqueurs de tant de « nations, si elle n'avait voulu les « préparer aux *joies de ce combat?* » (Expression sublime dans un Scythe!) « Ce ramas d'hommes ne pourra sup- « porter les regards des Huns. Le pre- « mier, je tirerai mon javelot: si, quand « Attila combattra, un seul de vous « reste oisif, il est mort. »

Tel fut son discours : la bataille fut sanglante. Mérovée fit des prodiges de valeur. Les Romains ne voulurent pas cette fois encourir le reproche d'être le peuple le plus avili. Les Visigoths voulant venger la mort de Théodoric, tombé de cheval et écrasé dans le combat, s'élancent sur les Huns, et ils auraient renversé Attila lui-même, si, voyant ses lignes entamées de toutes parts, il n'eût pensé à se retirer dans un camp retranché que sa prévoyance avait fait entourer de mille moyens de défense.

Le lion, disent les historiens, ne tarda pas à frémir dans l'antre qu'il avait pris pour refuge. Attila dégage le reste de son armée, prend le chemin de l'Italie, et s'empare de Milan. Rejoint par des renforts considérables que sa prudence s'était ménagés dans ses états du nord, il assiégea Aquilée, qu'il bloqua pendant près de deux ans, en ravageant les environs. Ce fut l'occasion de la première fondation de Venise, que commencèrent à bâtir des pêcheurs fuyant dans des marais la fureur d'Attila. Ayant pris Aquilée, il la rasa, courut à Pavie, et il s'avançait pour assiéger Rome.

Le pontife qui alors gouvernait le saint-siége, où il rappelait l'éloquence de saint Ambroise, et l'érudition de saint Augustin, fut invité par l'empereur d'Occident, Valentinien III, à faire tous ses efforts pour désarmer Attila. Le saint pape Léon, accompagné de peu de personnages de sa cour, alla au-devant du formidable roi des Huns, qu'il rencontra dans un bourg près du Mincio. L'aspect du vénérable pontife, la dignité de ses traits, ses paroles nobles et conciliantes, adouci-

rent le vainqueur, qui consentit à retourner en Pannonie, où, avant de partir, il avait eu soin, comme on l'a vu et contre le vœu des lois, de conserver l'autorité et jusqu'aux biens qu'il avait possédés.

Attila, de retour dans ses états, continua d'inquiéter les Romains par des demandes de subsides, et surtout par l'insistance généreuse qu'il mit à réclamer tous les esclaves barbares qui étaient à Constantinople, et qui même pouvaient encore se trouver en Italie. Il montrait en cela cette bienveillance pour son peuple, dont Alaric avait donné l'exemple dans ses irruptions à Rome. Un des hommes qui jouissait d'une grande considération auprès du roi des Huns, était Oreste, notaire et homme de cour, suivant ce que dit Priscus, et qui, quoique Romain d'origine, remplit long-temps les fonctions de secrétaire et d'ambassadeur d'Attila. Nous verrons cet Oreste reparaître et jouer un rôle important. Il n'avait pas perdu de vue sa patrie, et les desseins qu'il développa depuis, prouvent que ces transfuges, pour arriver à la puissance dans leur pays, se servaient du crédit que donnaient des emplois auprès des princes barbares. Après diverses autres tentatives dans les Gaules, Attila avait rassemblé une armée formidable; il allait entreprendre de nouvelles attaques, lorsqu'il mourut étouffé par une hémorrhagie, l'an 453. Les Romains et les empereurs de Constantinople ne purent s'empêcher de lui accorder leur estime: il avait sauvé du pillage la ville des premiers, et sa grande ame avait pardonné à des assassins envoyés par les autres pour le faire périr.

Cependant cette estime n'a-t-elle pas dû être mille fois accompagnée de sentiments de crainte, quand ce prince réclamait Honoria, sœur de Valentinien III, qui avait demandé au roi barbare l'honneur d'être une de ses épouses, et quand il voulait pour dot la moitié des provinces de l'empire; quand ce prince, à la vue d'un tableau où un empereur des Romains était représenté sur un trône, recevant des Scythes prosternés, avait ordonné au peintre d'effacer le tableau, et de substituer à la première composition, le roi des Huns assis sur son trône, et les empereurs romains déposant à ses pieds des monceaux d'or; quand ce prince envoyait des ambassadeurs à Byzance et à Ravenne, qui s'exprimaient ainsi devant les empereurs: « Attila, ton maître et le mien, t'enjoint « de faire disposer un palais pour le « recevoir? »

Le *Fléau de Dieu* avant disparu de la terre, il resta dans l'Italie un sentiment de confiance plus marqué dans la protection que l'on devait désormais attendre des papes.

Les écrits des pères de l'église avaient porté au loin la réputation du saint-siége: quelques pères de l'église grecque témoignaient à leurs frères de Rome des égards et leur envoyaient des marques constantes d'attachement. Saint Ambroise, l'un des principaux ornements du christianisme de l'Occident, avait hautement établi que les évêques étaient les régulateurs de la morale. Saint Léon, en sachant prouver à Attila que les rois ne devaient pas abuser de leurs conquêtes; que Dieu châtiait quelquefois les vainqueurs qu'il avait le plus favorisés, ce qu'Attila avait éprouvé lui-même dans les plaines de Châlons-sur-Marne, faisait à son tour reconnaître que les évêques commençaient à être les arbitres de la politique, et surtout de celle qui devait tendre à empêcher les Barbares de régner en tyrans dans l'Italie.

A cette époque les arts florissaient à Rome moins qu'à Constantinople, mais plus que dans aucune autre ville de la péninsule. C'étaient malheureusement déjà les arts dégradés. On n'étudiait plus la nature, comme les anciens Grecs l'avaient enseigné les premiers. Tout avait un type que l'on suivait avec une exactitude scrupuleuse. L'amour du beau, le tact qui sait le chercher et le découvrir, avaient cédé à un système d'imitation sans choix et sans intelligence. Si le dessin qu'on avait sous les yeux offrait quelque mé-

Digitized by Google



Sarcophages, 1 de Junius Bassus, 2 de Anicius Probus

Sarcophage von Junius Bassus und Anicius Probus

Саркофагы Юніуса Бассуса, и Аникіуса Пробуса

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

rite, l'ouvrage participait de ce mérite. Si l'on copiait un modèle défectueux, la copie offrait toutes les difformités du modèle. Nous avons des preuves authentiques de l'état de la sculpture dans des temps si éloignés de nous. Le sarcophage de Junius Bassus, trouvé en 1595, sous Clément VIII, appartient évidemment à l'an 359, époque de la mort de ce préfet de Rome. Ce monument en marbre de Paros, sculpté probablement à Constantinople, est partagé sur la partie de devant en dix divisions, dont cinq sont en haut, et cinq au dessous: chaque division est séparee par une colonne qui a encore quelques formes de bon style. Les différentes divisions retracent, entre autres sujets, Abraham qui sacrifie son fils Isaac; saint Pierre qui renie Notre Seigneur; Jésus-Christ conduit devant Pilate; Job assis sur son fumier; Adam et Eve, autour de l'arbre défendu; Daniel dans la fosse aux lions, et divers autres traits de l'ancien et du nouveau Testament. Puisqu'un préfet de Rome, à cette époque, était déposé dans un tel sarcophage, on conjecture aisément en quel honneur était déja la religion chrétienne. Plus tard, le tombeau de Probus et de Proba (*), qu'on voit encore dans une chapelle de Saint-Pierre, qui a servi long-temps de fonts baptismaux, et qui appartient à une époque postérieure de près d'un siècle, représente Jésus-Christ entouré de ses apôtres. Ce tombeau était celui d'un préfet du prétoire à Rome, c'est-à-dire d'un des magistrats militaires les plus élevés. L'art s'y montre encore dans un état de décadence plus marqué. Comme on n'avait commencé que tard, à cause des persécutions, à composer ainsi des monuments chrétiens, les types offraient constamment quelque chose de la médiocrité du talent de l'époque. Il semblait aussi que les autorités voulaient s'affranchir des dépenses qu'exige nécessairement la protection accordée aux arts, et que les artistes se montraient peu jaloux de composer des ouvrages d'imagination. Ce fut chez les uns cette détestable avarice, et chez les autres ce manque, si peu naturel et si rare depuis, d'amour-propre personnel, et cette absence de passion pour la gloire, qui nous expliqueront peut-être pourquoi on éleva un arc à Constantin, en employant les bas-reliefs et les colonnes qui avaient orné un monument dédié à Trajan. La basilique de Saint-Paul, dans le même temps, s'enrichit des 24 colonnes de marbre violet qui, dans ce qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange, avaient soutenu le temple rond, périptère (*), que l'empereur Adrien s'était dédié à lui-même vers l'an 130.

Si la sculpture gémissait dans cet état d'avilissement, au point de ne plus savoir que déplacer le beau pour former de nouveaux monuments, la peinture n'était pas cultivée avec plus d'enthousiasme; c'était à peine si l'on voyait de loin en loin, dans les maisons des particuliers, des fresques semblables à celles de Pompéi, qui ont

(*) Junius Bassus, dont il a été parlé plus haut, était *præfectus urbis*, préfet de Rome. Il mourut en 359. Les fonctions dont il était revêtu répondaient à celles de gouverneur. Il exerçait non-seulement l'autorité militaire, mais même l'autorité civile. Sur ce monument la perspective linéaire est mal observée. Les femmes ne peuvent visiter l'église souterraine de Saint-Pierre, où il est placé, qu'une fois par an, le jour de la seconde fête de la Pentecôte, jour où l'entrée est défendue aux hommes, et où cette église souterraine est éclairée somptueusement. Aux autres époques de l'année, les femmes y peuvent entrer avec des permissions spéciales.

Le sarcophage de Probus, préfet du prétoire, et de Proba, sa femme, représente, sur la partie postérieure, ces deux époux se donnant la main: on voit, sur la partie antérieure, J.-C. entouré de ses apôtres, et élevé sur un petit monticule d'où quatre fleuves s'échappent à la fois. Bosio croit que ces fleuves sont le Nil, l'Euphrate, le Tigre et le Phison, qu'il appelle les quatre fleuves du Paradis. (V. les deux sarcophages, pl. 3.)

(*) Édifice qui a des colonnes isolées dans tout son pourtour extérieur.

le même âge que celles des thermes de Titus (l'an 79). Le christianisme, arrivé tard pour les arts, se contentait-il de ce qu'il trouvait? Après avoir substitué des sujets sévères tirés des saintes écritures aux scènes voluptueuses empruntées à la Fable, se bornait-il à répéter ces sujets nouveaux avec fidélité, sans s'attacher à poursuivre un progrès? On a dit que l'autorité des premiers pères prescrivait ce respect traditionnel, que cette sorte d'immobilité était commandée par la discipline des arcanes de la religion qui était encore toute mystérieuse; et en effet, même aujourd'hui, il est resté quelque chose de cet usage dans les habitudes des peintres d'églises de la Russie. Les popes ne veulent dans les temples que des sujets donnés, exprimés de la même manière, revêtus des mêmes couleurs, des mêmes glacis, des mêmes ombres, et tellement ressemblants entre eux, que le talent des artistes différents est difficile à retrouver, et qu'il n'y a qu'une légère teinte d'indécision qui apprenne si on voit l'ouvrage d'un maître ou celui d'un élève.

La mosaïque du grand arc de la principale nef de Saint-Paul, endommagée par l'incendie de 1823, fut composée vers 440, sous le même Léon que nous venons de voir rendre de si éminents services à l'église et à l'empire d'Occident. Cette mosaïque produit un effet solennel. Jésus-Christ y est représenté environné des 24 vieillards de l'Apocalypse. On y remarque aussi saint Pierre et saint Paul. Ils étaient là bien ingénieusement placés, ces deux apôtres protecteurs, dont les temples avaient recueilli tant de victimes qui redoutaient les violences des soldats d'Alaric. L'ensemble de cette composition est d'un travail peut-être inégal, mais encore aujourd'hui digne d'être observé. Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI ont ordonné les réparations qui étaient nécessaires.

Toutes les branches des arts suivaient une semblable direction sur tous les points de l'Italie, à Naples, à Ravenne, à Milan et à Pavie. Partout même système, même froideur, même médiocrité. Le christianisme devait, dix siècles après, à Rome même, sous le grand Raphaël et sous Michel-Ange, faire pardonner d'une manière bien éclatante ces premiers temps d'une sorte d'indifférence pour les arts.

Les mœurs étaient souvent celles des anciens Romains. D'un côté, de riches personnages consulaires répandus dans les villes les plus opulentes, se voyaient entourés de leurs clients et de parasites flatteurs, ainsi qu'au temps de Martial. D'un autre côté, on devait souvent louer plus de pudeur chez les femmes : car déjà avaient apparu quelques-unes de ces chastes vierges chrétiennes, bien plus honorables que les vestales, puisque leur sacrifice était plus étendu et plus volontaire. A trente-six ans, une vestale était libre de rentrer dans la maison de ses parents : chez les vierges chrétiennes, le sacrifice durait toute la vie. Aucun sentiment d'orgueil patricien n'était venu prescrire des devoirs pénibles qui, chez les vestales, furent quelquefois interrompus par de coupables faiblesses. L'institution du sacerdoce de Vesta durait encore sous Théodose-le-Grand, car Symmaque, en 384, ordonna d'enterrer vive une vestale qui avait violé ses vœux, tandis qu'aucun évêque n'avait eu à punir la vierge chrétienne, qu'une loi morale seule retenait dans le devoir imposé par ses serments. Enfin les derniers actes de la vie de la mère de Constantin avaient excité à une vie plus austère d'autres Cornélies. Mais généralement les mœurs du reste de la nation étaient empreintes de ce goût de dissipation, de spectacles et de débauches, encore augmenté, s'il était possible, par la dépravation de beaucoup de Barbares, déserteurs effrontés des vertus sauvages qu'ils avaient apportées de leur pays, et qu'ils ne savaient souvent ni conserver, ni reprendre, au sein de tant de corruption et de mauvais exemples. On regrettait hautement les combats de gladiateurs, qui s'étaient maintenus malgré une loi de Constantin. Honorius les avait abo-

lis en 408, parce qu'un anachorète, nommé Telémaque, venu exprès d'Orient pour en arrêter l'abus, s'étant jeté dans l'arène au milieu des combattants, avait été tué à coups de pierres par les spectateurs.

On a blâmé Constantin transportant Rome à Byzance, et voulant défendre la gloire de la ville de Mars, là où elle n'était pas attaquée; on a blâmé encore plus vivement Valentinien III quittant Rome, pour transférer le siége de l'empire occidental à Ravenne. De telles fautes, si ce sont là des fautes, ce que je ne suis pas porté à croire, ne prouvent-elles pas seulement que le système absolu et tyrannique de centralisation qui avait si efficacement aidé le sénat et le peuple romain, et, depuis, les autres empereurs prédécesseurs de Constantin, à gouverner le monde, d'un seul signe parti du haut du Capitole, que ce système n'était plus praticable, par suite de circonstances difficiles à deviner? En effet, nous trouvons bien dans Rome de hauts modèles de vertu qui appartiennent au culte nouveau, mais une juxta-position déplorable les jetait pêle-mêle à côté de vices invétérés, obstinés, et devenus populaires. C'est le propre des vertus nobles et fortes de se montrer quelquefois absorbées dans l'accomplissement de leurs devoirs, et sans indulgence pour les égarements des autres. C'est aussi le propre des ames corrompues de rapporter tout à elles-mêmes, de haïr ceux dont la conduite est un reproche vivant et animé, prêt à accuser les crimes d'autrui. Dès lors, il n'y a plus d'accord dans une ville ainsi habitée, il n'y a plus de conformité de vues; il n'y a plus de dévouements réciproques. Tout ce commandement central, qui tirait son énergie de l'union, d'un assentiment général, invariable, à des désirs de gloire, de grandeur et de suprématie nationale, ce commandement qui semblait attaché au sol, y vivre, n'en sortir jamais, et comme enraciné dans le *Forum*, cette autorité une et décidée a perdu sa puissance. Rome apprenait tous les matins, ou dans les temples dédiés au Christ, ou dans les thermes consacrés aux agréments de la vie, que les Barbares s'apprêtaient à n'être plus aussi indulgents qu'Attila, et à renouveler les scènes horribles des funestes temps d'Alaric: Rome, qui avait facilement réparé ses désastres, désormais tout entière à ses prières et à ses plaisirs, ne s'imposait ni sacrifice d'argent, ni élan de patriotisme. Le peu d'hommes politiques qui restaient, purent donc croire qu'il fallait aller défendre sur la lisière de l'Italie cette Rome trop livrée peut-être à ses extases, et certainement trop abandonnée à ses voluptés.

Rome n'était plus dans Rome; elle n'avait jamais été à Byzance, elle devait encore moins se retrouver à Ravenne. Mais il devait résulter un bien de cette détermination stratégique.

Genséric, roi des Vandales et maître de l'Afrique, est appelé secrètement en Italie, par Eudoxie, veuve de Valentinien, indignée que son successeur, Pétrone Maxime, l'eût forcée à lui donner sa main. Genséric accourut avec la rapidité de l'épervier, tant était irrésistible le charme qui attirait les Barbares en Italie. Il trouva Rome réduite à invoquer les faibles défenseurs que nous venons de signaler. Il la saccagea de fond en comble, la dépouilla de l'or qui lui restait, et après quatorze jours, se rembarqua pour l'Afrique. Les Romains, pour la plupart, avaient fui dans les montagnes voisines. Revenus dans leurs foyers, ils reconnurent comme empereur Avitus, né en Auvergne, d'une famille illustre; et lorsqu'il fit son entrée par la voie Flaminienne, ils accueillirent le nouveau maître avec les plus vives acclamations, lui recommandant surtout de ne jamais les quitter. Celui-ci confia sur-le-champ le soin de venger Rome à Ricimer, qui battit les flottes de Genséric et rétablit l'autorité romaine dans toutes les îles de la Méditerranée. Mais comme on ne savait alors répondre aux marques de confiance d'un prince que par la trahison, effet inévitable des fortunes subites,

des avénements imprévus, de jalousies peut-être raisonnables, et du concours de tant d'hommes nouveaux, Ricimer, que ses victoires avaient rendu célèbre, se révolta contre Avitus, le surprit dans Plaisance et lui fit abdiquer l'empire. Avitus chercha des consolations dans les fonctions de l'épiscopat de cette ville, s'y fit sacrer; mais bientôt, craignant d'être assassiné par ordre de Ricimer, il voulut aller finir ses jours dans sa patrie, où la mort, qui le surprit en chemin, l'empêcha d'arriver. On peut observer que cet empereur ne crut pas déroger en acceptant l'épiscopat.

Léon, soldat obscur, né dans la Thrace, se fit alors sacrer empereur à Constantinople, par Anatole, patriarche de cette ville. Ce fut la première fois qu'un ministre de l'église posa la couronne sur la tête d'un prince, et cet exemple fut, depuis, imité dans l'empire d'Occident.

Cet empire, après des malheurs de toute nature, avait à recevoir le dernier, le plus grand affront. Ce notaire, ce secrétaire, cet ambassadeur d'Attila, ce Romain parjure, cet Oreste qui, d'ailleurs (car il ne faut pas croire que les hommes les plus coupables n'aient pas à s'honorer de quelques vertus), avait peut-être secondé saint Léon détournant Attila de son expédition de Rome, Oreste devint maître de l'empire. Envoyé par l'empereur Népos dans les Gaules contre Euric, roi des Visigoths, et se voyant à la tête d'une armée, il lui vint dans la pensée qu'il valait mieux être maître que général de l'empire, et il marcha sur Ravenne. Pour dépouiller de si faibles souverains, il suffisait de l'entreprendre. Népos prit la fuite. Quelle fut la pudeur qui empêcha Oreste de ceindre le diadème? Craignait-il de compromettre plus tôt sur le trône une existence méprisée? Voulait-il sacrifier sa propre ambition pour assurer à l'avance l'autorité d'un des siens? Nous ignorons les motifs qui déterminèrent Oreste. Ce qui est certain, c'est que le nouvel usurpateur, celui qui avait la couronne dans ses mains, en orna le front d'un autre et déclara empereur d'Occident son fils nommé Romulus, et surnommé Auguste, avant même de parvenir à l'empire; en sorte qu'étant empereur, il portait deux fois ce nom, comme nom propre et comme titre de souveraineté. Les Romains, qui avaient toujours été moqueurs et malins, ainsi qu'ils le sont encore aujourd'hui, l'appelèrent communément Augustule, à cause de sa grande jeunesse. Romulus-Auguste, par ordre de son père, fut proclamé empereur le 29 août 475. L'histoire ne dit de ce prince que ce qu'Homère a dit de Nirée, qu'il était parfaitement beau, sans lui attribuer aucune qualité, ni même aucune action : Oreste gouverna sous son nom. Romulus-Auguste ne tarda pas à être renversé par Odoacre, Goth de naissance, l'un de ses gardes, et qui se mit à la tête des Barbares nommés Squires, Hérules et Turcilinges, alors au service des empereurs, et qu'on appelait en général Goths. Odoacre, ayant déclaré la guerre à Romulus, ainsi qu'à Oreste, régent, celui-ci se retira à Pavie. Les soldats des rebelles l'ayant poursuivi, le firent prisonnier et brûlèrent ensuite cette ville. En 476 le vainqueur Odoacre se fit couronner à Rome roi d'Italie.

On a vu jusqu'ici commettre tant de crimes et immoler tant de victimes à ce qu'on appelle les calculs de la sûreté et de la politique, qu'on sera étonné qu'Odoacre se soit contenté de la mort d'Oreste et de son frère Paul, et qu'il ait fait grace à Romulus-Auguste. Il est prouvé qu'Odoacre lui laissa la vie: cet enfant se dépouilla lui-même de ses ornements impériaux, comme s'il avait été acteur dans une scène de théâtre, et il lui fut permis de se retirer près de Naples, où ce dernier empereur de Rome mourut en simple particulier, jouissant d'un revenu considérable que lui avait assigné Odoacre. Un roi, né Barbare, se montra ici plus humain que beaucoup de Romains, ses prédécesseurs, qui auraient été incapables d'une aussi longue magnanimité, et il commença à gouver-

Digitized by Google

ner l'Italie avec une sorte de modération qu'elle n'avait pas toujours trouvée dans ses maîtres précédents.

Telle fut la révolution si mémorable par laquelle l'empire romain, qui comptait alors 1229 ans de la fondation de Rome, et dont la ruine avait déjà commencé à se manifester sous Honorius, fils de Théodose, prit fin en Occident, là où ce même empire, proprement dit, était né 506 ans auparavant, lorsque la victoire d'Actium, gagnée l'an 723 de l'avénement de Romulus, en avait assuré la paisible possession entre les mains d'Auguste. Cet empire, qui avait rassemblé en lui presque tous les royaumes connus, à la suite de plus de quatre cents batailles, et dont la puissance semblait devoir égaler la durée du monde, ne put résister long-temps aux embarras de sa vaste étendue. Des barbares qui n'avaient que du fer, des barbares que repoussait leur patrie, des barbares que Rome elle-même avait en partie civilisés, se précipitèrent sur des provinces défendues par des soldats gorgés d'or, et y établirent les états qui subsistent à présent. L'on peut remarquer encore que cet empire, qui naquit sous un Auguste, périt, par une sorte de rencontre bizarre, sous un autre Auguste, à qui son père Oreste (nom sinistre) avait encore attribué, par un orgueil qui devait être sévèrement puni, le nom de Romulus. .

Nous dirons ici quels étaient les peuples qui occupaient les débris du reste de l'empire romain. Ces peuples, destinés à revenir souvent en Italie, où quelques-uns d'entre eux possèdent aujourd'hui des places fortes avec ou sans la souveraineté du pays, ne peuvent pas être perdus de vue.

Alors Zénon, de retour à Byzance, étendait son sceptre sur tout l'Orient. Cet homme, qui souillait le trône de Constantinople d'autant de crimes que Néron en avait commis sur celui de Rome, était mal fait, et extrêmement laid. Couvert de poils depuis la tête jusqu'aux pieds, il avait la figure d'un satyre, et, sous cette figure dégoûtante, une ame abominable. Lâche, timide, ivrogne et impudique jusqu'aux excès les plus odieux, d'un caractère féroce et brutal, ce prince manquait de parole autant de fois qu'il croyait pouvoir le faire avec avantage. Attaqué par Théodoric l'Amale, roi des Ostrogoths, il s'en délivra en lui conseillant d'aller à Rome détrôner Odoacre, et en lui promettant de ne pas l'inquiéter dans la jouissance de sa conquête. Zonare, historien grec du XII[e] siècle, assure que les crimes de Zénon devinrent si horribles, qu'Ariadne sa femme, qui souhaitait de faire régner Anastase, fit enfermer son époux dans un sépulcre où il expira en appelant à son secours, et en dévorant ses bras. Ainsi la partie occidentale de l'empire, administrée assez régulièrement par le Goth Odoacre, avait été plus heureuse, sans doute, que la partie orientale soumise à Zénon, de l'une des familles les plus distinguées de l'Isaurie. Nous achèverons de dire comment était gouverné le reste de l'empire. Les Ostrogoths occupaient la Mésie et la Pannonie; les Suèves et les Alains tyrannisaient la Gascogne et l'Espagne; les Vandales n'avaient pas quitté l'Afrique; les Francs et les Bourguignons s'étaient affermis dans la partie septentrionale des Gaules.

Cet autre Théodoric, roi des Ostrogoths, dont nous venons de parler, différent de celui qui étant roi des Goths, avait perdu la vie en aidant Mérovée et Aétius à repousser Attila; cet autre Théodoric, à qui Zénon avait cédé des droits contestés sur l'Italie, flatté de l'espérance de régner dans Rome à la suite de cette multitude de Césars qui avaient vu l'univers soumis à leur sceptre, fit de formidables préparatifs dans Noves, en Mésie. A la tête d'une puissante armée, dans laquelle se voyaient un assez grand nombre de vétérans des troupes d'Attila, il se mit en mouvement, en 488, pour aller attaquer Odoacre, le joignit bientôt, et le vainquit une première fois près d'Aquilée, le poursuivit avec acharnement, et le battit encore sur l'Adda, l'assiégea

dans Ravenne, accepta sa capitulation, lui promit la vie, et ne se souvenant pas que le dernier prince détrôné l'avait due à Odoacre, le tua de sa propre main, malgré sa capitulation. Trente ans de vertus et d'actions les plus éclatantes n'ont pas effacé une tache si noire. Maître de toute la péninsule, il demanda, par des ambassadeurs, et il obtint la main d'Audeflède, sœur de Clovis, se fit reconnaître roi d'Italie en 500, fut reçu par le pape, le sénat et le peuple, comme s'il était empereur, mais ne demanda jamais ce titre. Jaloux des applaudissements des Romains, il chercha par des actes sages et utiles à faire oublier Odoacre, et donna des fêtes somptueuses dans l'amphithéâtre Flavien, qui est loin d'avoir conservé aujourd'hui son ensemble étonnant de magnificence et de majesté (*).

Montesquieu, dans ses pages immortelles, a accordé des louanges mé-

(*) La planche représente l'amphithéâtre Flavien, appelé successivement *Colosseo*, *Coliseum*, en français *Colysée*. L'arc qui est à droite est celui qui avait été érigé en l'honneur de Constantin-le-Grand.

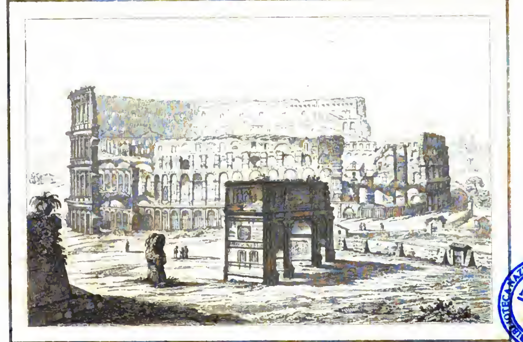
L'amphithéâtre Flavien joue un rôle important et singulier dans la suite des destinées de Rome, même après qu'il eut cessé de réunir les Romains pour les combats de gladiateurs. Il devint, tour à tour, une fortification importante qui réprimait la ville, un hôpital pour des pestiférés, un asile de voleurs, un atelier de faux monnoyeurs, un théâtre de combats de chevaliers se battant pour leurs dames, une carrière de pierres à construction; un lieu sacré, où l'on fonda des chapelles, où l'on donna des missions; une occasion de gloire pour Clément X, qui a ordonné le premier qu'on respectât cette arène arrosée du sang de tant de martyrs; pour Pie VII, qui y a fait exécuter d'innombrables travaux de restauration; enfin il est le point qui même encore, de nos jours, excite l'admiration de tous les étrangers. Déja le vénérable Béda disait en 731 : « Tant que le Colysée durera, Rome durera; quand le Colysée tombera, Rome tombera; quand Rome tombera, le monde tombera aussi. »

Au milieu de la capitale, là où Néron avait formé son étang, Vespasien, après avoir triomphé de la Judée, construisit cet amphithéâtre, afin d'exécuter le projet conçu par Auguste. Suétone dit qu'Auguste avait décidé qu'il y aurait un amphithéâtre au milieu de la ville; toutefois il fut achevé et dédié par Titus, fils de Vespasien, l'an de Rome 833, l'an de J.-C. 80. On dit que le nom de *Colysée* vient du célèbre colosse de Néron, qui du haut de la voie Sacrée, où Vespasien l'avait érigé en le consacrant au Soleil, fut transporté près de l'amphithéâtre. D'ailleurs, cet édifice est plus que colossal par lui-même. Il a 1610 pieds romains de tour (le pied romain est d'un peu plus de onze pouces de France), 581 dans son grand diamètre, 481 dans le petit, et 153 pieds de haut, construction dont la magnificence surpassait, en plusieurs parties, celle des pyramides d'Égypte, du temple d'Éphèse, et des autres merveilles du monde. Il est certain que ses ruines, dans l'état même où elles sont actuellement, donnent la plus haute idée de la puissance de celui qui le fit construire: on rapporte que douze mille juifs conduits en esclavage à Rome y furent employés sans interruption pendant plusieurs années.

Dans les détails qui suivent, il y en a beaucoup qui n'ont jamais été publiés en France.

Ce superbe monument avait été destiné spécialement à la représentation de chasses aux bêtes, de combats de gladiateurs et de naumachies. Il est de forme ovale, presque tout en travertin (pierre de Tivoli formée du sédiment des eaux), avec deux portiques extérieurs qui en font le tour, et qui ont chacun 80 arcs soutenus par des piliers de six pieds en carré. Ces arcs sont tous les mêmes, décorés des mêmes ornements; c'est cependant cette uniformité 80 fois multipliée, qui produit un des plus admirables spectacles que l'homme ait pu offrir à l'homme. Ce monument a quatre étages; les arcades des trois premiers sont ornées de colonnes d'ordres divers, en demi-saillie: celles du premier étage sont doriques, celles du second ioniques, celles du troisième corinthiennes. C'est comme une addition, sur un seul point, des plus hautes conceptions de l'architecture. Le quatrième étage consiste en un grand mur avec un double rang de 40 fenêtres chacun, placées entre les 80 pilastres d'ordre corinthien. Les arcades extérieures du rez-de-chaussée étaient numérotées de I à LXXVI. Les quatre du milieu ne l'ont pas été: elles étaient un peu plus spacieuses. Les deux, qui correspon-

ROM ROME. РИМЪ.



Lemaître Sc.

Triumphbogen Constantin's und das Coliseum

Arc de Constantin et Colisée

Тріумфальныя ворота Константина и Колисей

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

ritées à Théodoric. Ce prince, élevé comme ôtage à la cour de Constantinople où il s'était instruit en philosophie, en politique, et même dans l'art militaire, joignait aux vertus des peuples barbares les connaissances des peuples civilisés. Il appela les Italiens aux emplois du forum, et les Ostrogoths aux emplois de la guerre. Il fit adopter directement le code de Théodose II qui avait abrogé beaucoup de lois anciennes. Ce code contenait les lois des empereurs chrétiens, les édits, rescrits, ordonnances, et décrets du conseil, et il répandait déja une très-grande lumière dans le barreau. Des jurisconsultes prétendent que le code théodosien, malgré ses imperfections et plusieurs traces de superstition, peut être quelquefois jugé préférable à celui que Justinien publia depuis. Les Visigoths l'adoptèrent; il a disparu dans les siècles d'ignorance. Ce bienfait de Théodoric ne fut pas le seul qui le rendit cher à l'Italie. Libéral et même magnifique, il n'estimait l'or que pour le distribuer; aussi grand politique que grand capitaine, il chercha la paix, et sut faire la guerre. Théophane dit que Théodoric était fort instruit; aussi l'on peut ne pas croire au récit d'un anonyme qui assure que ce prince ne savait ni lire, ni écrire, et qu'il se servait d'une lame d'or percée à jour des cinq lettres THEOD, et que passant la plume

daient aux extrémités du petit diamètre de l'édifice, servaient d'entrée principale, et les deux, qui se trouvaient aux extrémités du grand diamètre, étaient destinées à faciliter l'introduction des machines, et la circulation des hommes chargés de servir dans le cirque. Les numéros de XXIII à LIV existent encore. L'arcade de l'entrée principale, qui était sans numéro, fut placée entre les numéros XXXVIII et XXXIX, et décorée de deux colonnes cannelées de marbre violet en saillie. Le numéro I était à la droite de ceux qui entraient par la porte du midi, près de laquelle on a trouvé une entrée souterraine faite postérieurement pour le passage de l'empereur, quand il se rendait à sa loge. Ces quatre étages étaient disposés intérieurement, de manière que le premier avait plus de saillie que le second, et ainsi des autres. Les pierres étaient liées entre elles avec des goujons de métal, et les trous qu'on y voit ont été faits par les Barbares, ou par les hommes du pays, qui purent enlever ce que n'avaient pas trouvé les Barbares : l'absence des goujons a déformé cette construction. Le larmier, qui finit le quatrième ordre, était percé tout autour de deux cent quarante trous carrés, devant recevoir chacun une poutre qui posait sur une colonne à plomb au-dessous de chaque trou. Au sommet de ces poutres, était une poulie dans laquelle on passait une corde qui soutenait le *velarium* destiné à couvrir, au besoin, l'amphithéâtre. Au-dessus de ce larmier, posait un socle uni, faisant le tour et servant d'abri.

Il y avait 3 ordres de doubles corridors, les uns au-dessus des autres. Il en reste encore à l'extérieur un côté entier et solide, dont quelques parties paraissent aussi belles que s'il était construit aujourd'hui. Les deux corridors de chaque étage ont chacun 15 pieds de large. Le pavé est d'un ciment qui a la dureté du marbre, et qui est couvert de petits carreaux, ouvrage que les anciens ont appelé *opus spicatum*.

Les proportions de cet édifice sont si belles et si justes, qu'il n'y a rien hors de mesure, ni qui puisse être accusé de lourdeur.

Les excavations ordonnées par les Français, à qui nous rendons ici la gloire qu'ils méritent, ont démontré que le *podium* et l'arène avaient une bâtisse souterraine, où se préparaient les manœuvres pour la chasse des bêtes.

L'intérieur de cet amphithéâtre finissait dans le haut, au-dessus des gradins, par un portique de 60 colonnes de marbre. Elles étaient placées directement à plomb au-dessus des piliers qui séparaient du second le premier portique extérieur. Les architraves et les ornements de ces colonnes étaient en bois doré ainsi que le plafond. Les gradins, placés au-dessus et au-dessous du plafond, étaient également en bois : aussi les auteurs font mention d'incendies qui firent suspendre l'usage de l'amphithéâtre. Les *Régionaires* rapportent que cet édifice pouvait contenir 87,000 spectateurs.

Il existe dans le musée du duc de Blacas, une médaille d'Alexandre Sévère, grand bronze, d'une conservation magnifique, représentant au revers le Colysée, tel que nous venons de le décrire, surtout pour la partie la plus élevée.

dans ses vides, il formait ainsi sa signature. Ce prince fonda des prix pour ceux qui se distinguaient dans les arts.

Comme il voulait et savait faire de grandes choses, il honorait ceux qui pouvaient les écrire et les transmettre à la postérité. Ce fut la Science qui procura la faveur de Théodoric et la dignité de consul au célèbre Boèce. Dans la lettre que ce prince écrit à Vénantius en lui conférant la charge de comte des domestiques, il dit : « Que les lettres ajoutent un nouveau « lustre à la plus haute naissance, et que « leur suffrage rend un homme digne « des plus grands honneurs. » Il tient le même langage dans plusieurs de ses autres lettres. Il est vrai que c'est Cassiodore qui écrivait au nom de Théodoric, mais le secrétaire n'aurait-il pas rendu le prince ridicule, s'il eût mis des éloges si pompeux de la littérature dans la bouche d'un prince ignorant? Dion Cassius, qui a composé une histoire générale des Goths, séduit apparemment par la prévention qu'inspire à un historien l'amour de son propre ouvrage, allait jusqu'à les comparer aux Grecs pour la science et la sagesse.

Théodoric avait déclaré que les naturels du pays lui seraient aussi chers que ses anciens sujets, et qu'il ne donnerait de préférence qu'à ceux qui seraient plus fidèles à observer les lois.

« Nous détestons, dit-il, les oppres- « seurs : ce n'est pas la force qui doit « régner, c'est la justice. Pourquoi « établissons-nous des tribunaux, si ce « n'est pour désarmer la violence? « Vous êtes rassemblés sous le même « empire; que vos cœurs soient unis ! « Les Goths doivent aimer les Ro- « mains comme leurs voisins et leurs « frères, et les Romains doivent chérir « les Goths comme leurs défenseurs. »

Ce fut peut-être ce titre de *défenseurs* si honorable, si flatteur, cette récompense due certainement au courage toujours prêt à affronter les périls de la guerre, cette dénomination reconnaissante que dans aucun pays on ne doit refuser à l'homme dévoué qui peut mourir le lendemain, en courant remplir son devoir; ce fut peut-être cette dernière expression de Théodoric, dans laquelle on peut voir que les Goths avaient la première part à son estime, qui les engagea, après qu'on leur eut donné le tiers des fonds de terre, à se prétendre exempts des taxes et à les rejeter sur les Romains. Théodoric obligea les Ostrogoths de payer leur quote-part. « Ils ont mau- « vaise grace, disait-il, de vouloir « s'affranchir des tributs, je paie plus « qu'eux : car je regarde comme tri- « but le soulagement que je dois à « ceux qui sont dans l'indigence. »

Ne croirait-on pas ces paroles puisées dans les doctrines du livre de Télémaque?

Théodoric disait aussi : « Où la jus- « tice tient le sceptre, les droits ne « sont pas confondus. Le défenseur « de la liberté ne se propose pas de « faire des esclaves. Que les autres « conquérants pillent ou détruisent « les villes dont ils se sont rendus « maîtres, pour nous, notre intention « est de traiter les vaincus, de ma- « nière qu'ils regrettent de ne pas avoir « été vaincus plus tôt! »

Enfin il prit l'habillement romain; mais il permit aux Ostrogoths de conserver leurs coutumes particulières. Il dut encore être singulièrement agréable aux habitants de Rome, lorsqu'il alla admirer la colonne Trajane, le Capitole et les aqueducs. Pour entretenir les anciens monuments, il ordonna que les provinces d'Italie fourniraient tous les ans des matériaux de toute espèce à la ville de Rome, et que les particuliers laisseraient prendre sur leurs terres les pierres inutiles et les marbres de démolition qui pourraient servir à la réparation des murs. Cet usage subsiste encore : seulement à la permission de recueillir des matériaux, on a substitué l'établissement d'une subvention qui a pour but le même objet de restauration. C'est ainsi qu'en vertu d'une ancienne loi de Théodoric, Léon XII a fait réparer en 1827 les désastres de Tivoli (*) où l'A-

(*) La planche 5 représente la grotte de Neptune à Tivoli. Le Tévérone, appelé par les

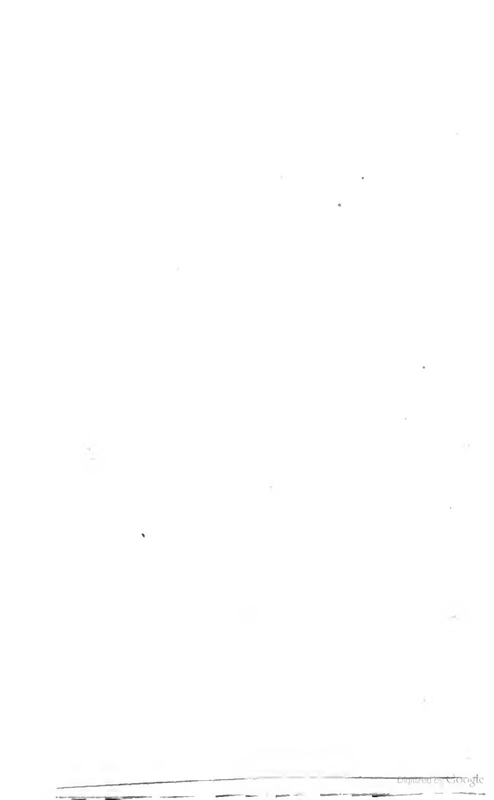


Grotte Neptun's. *Grotte de Neptune.* Пещера Посейдонова

Gruta de Neptuno

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google



Digitized by Google

niène avait rompu ses digues, moyennant un très-léger impôt frappé sur toutes les villes des états romains. Ni Tivoli, ni le trésor public n'ont été chargés de paiements exorbitants. Les villes qui ont ainsi contribué à la sûreté et à l'embellissement d'une autre ville, ont à leur tour, dans un cas à peu près semblable, le droit de prétendre au même avantage.

Latins *Anio*, en français Aniène, prend sa source près de Trèvi, vers les frontières de l'ancien pays des Herniques, et sépare la Sabine du Latium. Arrivé au-dessus de Tivoli, il s'avance majestueusement, se rétrécit entre deux collines, et, trouvant un rocher taillé à pic, il se précipite dans un vallon qui a plus de 50 pieds de profondeur, avec un fracas qui inspire l'admiration et l'effroi. On appelle ce vallon la grotte de Neptune. Sixte V avait fait construire à grands frais une muraille qui réglait le cours de l'eau, et qui en rendait la chute plus belle. C'est cette muraille qui a été emportée par le torrent, au mois de novembre 1826, et que Léon XII a fait réparer avec une promptitude et un soin dignes des plus grands éloges. On descend dans la grotte de Neptune le long d'une rampe ou escalier, fait par ordre du général Miollis, en 1809. Sur le rocher le long duquel on descend, on peut considérer d'énormes cristallisations stratifiées sur un roseau, sur un tronc d'arbre qui végétaient il y a des milliers d'années. Au bas de l'escalier, la grotte se manifeste dans toute sa magnificence; l'eau rebondit et remplit l'air d'une vapeur qui donne le spectacle de l'arc-en-ciel, toutes les fois qu'on a le soleil derrière soi. Il y a encore quatre autres petites chutes sur la droite qui, mêlant leurs eaux à l'énorme amas de la grande masse, vont l'aider à former plus bas ce que l'on appelle les *Cascatelles;* nappes d'argent, déployées et étendues sur une longue surface, tombant de plus de cent pieds de haut, en suivant la pente de la montagne, qui est presque perpendiculaire.

Dans la grotte, on jouit d'un de ces imposants spectacles de la nature, qu'on aime à revoir plusieurs fois. On prendrait l'entrée pour le portique d'une divinité marine; les contours ont, pour ornements, dit un célèbre naturaliste, la scolopendre, les adiantes, et d'autres espèces de la brillante famille des cryptogames. Le bryum et le mnyum (algues et mousses), continuellement humectés par la poussière humide qui s'élève de toutes parts, tapissent le sol du vert le plus éclatant.

Théodoric ne fut pas persécuteur. Quoique arien, il ne fit aucun mal aux chrétiens fidèles. « Nous n'avons, dit-« il, aucun empire sur la religion, « parce qu'on ne peut forcer la « croyance. »

Parmi les personnages qui approchèrent Théodoric, il faut nommer Arthémidore. Ce fut moins un ministre qu'un favori, mais un favori profitant de son crédit pour servir les hommes de mérite. Il fut nommé préfet de Rome. Libérius, préfet du prétoire, avait dû cette charge à des sentiments de fidélité long-temps conservés pour Odoacre. Cette vertu brillante frappa Théodoric qui se plut à la récompenser.

Cependant les mauvais traitements que les anciens amis de Théodoric éprouvaient en Orient, répandirent de sombres nuages dans l'esprit de ce prince. Après avoir été pendant plus de 30 ans le modèle des souverains, juste, sage, brave et généreux, il devint à l'âge de 70 ans défiant et cruel. On retrouva en frémissant l'assassin d'Odoacre. Il avait commencé comme Auguste, et il ne fut ni aussi constant dans le bien, ni aussi heureux qu'Auguste, qui ne retomba jamais dans le mal. Cette altération dans le caractère de Théodoric éloigna de sa personne les hommes vertueux, et rapprocha ces indignes courtisans qui aiment et secourent les princes méchants. Cassiodore se démit de sa charge et se retira de la cour. Boèce, élevé dès sa jeunesse au rang de patrice, consul en 510, avait vu en 522 ses deux fils revêtus ensemble du consulat. Plus tard, Boèce, calomnié, fut jeté en prison à Calvenzano, entre Pavie et Milan; c'est là qu'il composa le célèbre ouvrage *De la Consolation de la philosophie*. Pour tirer de Boèce l'aveu d'une conspiration chimérique, on lui serra si violemment le crâne avec des cordes, que les yeux sortirent de la tête. Comme il persistait à nier, on l'assomma à coups de bâton. Son beau-

père Symmaque, enveloppé dans la même accusation, eut la tête tranchée.

Il faut croire que les remords tourmentaient avec violence Théodoric, quand il mourut, à Ravenne, le 30 août 526, après un règne de 33 ans.

Toutefois il laissait l'Italie en paix, cette Italie qui depuis deux siècles, excepté pendant quelques instants de la vie d'Odoacre, avait été affligée de tant de misères. Résumons ici plusieurs autres circonstances importantes de ce règne. Ce Théodoric, si on consent à ne pas s'appesantir sur les crimes du commencement ou de la fin de sa vie, fut le héros du siècle.

Il ruina des villes : il en fonda; il en agrandit quelques-unes. Celles qui périrent, furent Aquilée, Luni, Chiusi, Populonia, Fiésole; celles qui furent fondées ou augmentées, furent Venise, qui n'était généralement, depuis Attila, qu'un ramas de pêcheurs, Sienne, Ferrare, l'Aquila. Celles qui, de petites devinrent beaucoup plus grandes, furent Gênes, Pise, Florence, Milan, Naples et Bologne. Il affectionnait particulièrement Terracine, et il y avait bâti un palais, dont les ruines subsistent encore (*). Il rebâtit Rome presque tout entière. Comme son règne dura le tiers d'un siècle, on a dit souvent que le langage des Goths se fondit avec celui des Romains. Le savant M. de Saint-Martin (j'ai cité souvent plusieurs des sages et nouvelles opinions qu'il manifeste dans son édition de l'Histoire du Bas-Empire de Lebeau) n'est pas de ce sentiment; il pense que la langue des Goths et que les divers idiomes d'origine germanique portés en Italie par les Barbares qui s'en emparèrent après la chute de l'empire, ont eu bien peu d'influence sur la formation de la langue italienne. Il est certain, dit-il, que cette influence est presque nulle, pour ce qui concerne la grammaire et que le nombre des mots gothiques ou barbares d'origine qui sont restés dans l'italien, est bien peu considérable. Les Goths et les étrangers qui vinrent avec eux et après eux, dit encore M. de St.-Martin, étaient en trop petit nombre pour pouvoir exercer une action bien sensible sous ce rapport. Les vaincus continuèrent en Italie de se servir de la langue latine qui se corrompit, s'altéra peu à peu, et finit par produire l'italien. Il en fut à peu près de même dans les autres parties de l'Europe qui avaient été soumises à l'empire. Le latin abandonné à des hommes grossiers et ignorants qui ne l'avaient peut-être jamais bien parlé, produisit des idiomes nouveaux, mais tous plus ou moins rapprochés, sous le rapport de la grammaire ou de la lexicographie de l'ancienne langue d'où ils tirent leur origine. A tout prendre, continue M. de Saint-Martin, l'influence des Goths et des autres peuples barbares est pour peu de chose dans la formation des langues modernes de l'Europe latine.

Presque tous les philologues italiens pensent au contraire que leur langage est né de la corruption de la langue latine et du mélange et de la collision d'une langue déjà affaiblie avec les différents idiomes des étrangers. Ils pensent que leur langage primitif, perdant de jour en jour les formes qui lui étaient propres, recevant incessamment de nouveaux mots étrangers qui s'accordaient avec la désinence latine et celle des dialectes déja très-nombreux, même au temps où la latinité était dans sa fleur, et donnant à son tour aux paroles latines et à celles des dialectes une désinence contraire au parler des barbares, se trouva enfin transformé et revêtu d'autant de couleurs qu'il en fallait

(*) Théodoric avait fait bâtir ce palais à Terracine, l'*Anxur* des Romains. On voit encore les terrasses d'appui qui soutenaient les travaux du jardin. Ce n'était pas sans raison qu'il avait fixé son séjour à *Anxur;* on y respirait un air pur, et la mer y forme un golfe, d'où le roi d'Italie contemplait une grande partie de la Méditerranée, qu'il voulait disputer à l'empire d'Orient. Le golfe avait été utile aux flottes romaines, auxquelles il servait de station, lorsque le mauvais temps les chassait de Mysène.

TERRACINA. TERRACINA TERRACINE. ТЕРРАКИНА.



Schloss Theodorich's. Palais de Théodoric. Замокъ Θеодорикскій

Palacio de Teodorico

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

pour qu'il devînt une langue nouvelle.

Je partage l'opinion de ces philologues italiens.

Il y avait eu assez de force dans le règne de Théodoric, au milieu d'un mélange de bien et de mal, pour que ses successeurs, soutenus par une aussi haute réputation, conservassent quelque temps l'autorité. Après lui, elle dura encore 37 ans. Justinien chassa ces successeurs en envoyant contre eux ses généraux Bélisaire et l'eunuque Narsès. Celui de ces Ostrogoths que l'empereur eut le plus de peine à combattre, fut Baduéla Totila, l'avant-dernier prince, qui reprit, perdit, et recouvra plusieurs fois sa ville de Rome qu'il ne pouvait ni abandonner ni garder. Théodoric, quoique roi d'Italie, n'avait pas dédaigné de reconnaître sur ses monnaies la suprématie des empereurs Anastase et Justin Ier. On voyait la tête de ces empereurs et l'exergue ordinaire, et au revers on lisait le monogramme THDORS, quelquefois THEDORS. Il en fut de même pour Baduéla et Anastase. Mais vers les derniers temps, les magistrats monétaires voyant que le pays appartenait tantôt aux rois ostrogoths, tantôt à Justinien, firent battre ces pièces d'or si caractéristiques qui portaient à l'exergue, autour d'un visage informe, D. N. S. VICTORIA, *Notre Seigneur la Victoire*. Que les peuples étaient à plaindre à des époques si malheureuses! Cet aveu de leur impuissance ou de leur lâcheté les sauvait-il des récriminations de chaque parti? Rien n'est plus propre que la vue de ces monnaies à prouver que parmi tous ces anciens Romains si divisés, il ne régnait plus de sentiments de patriotisme, et que le vainqueur, Goth, Vandale, Suève, Alain, Thuringien ou Romain, était le maître tant qu'il était le vainqueur.

Bélisaire enfin s'empara de Rome, que l'empereur réunit de nouveau à l'empire d'Orient. Sous Justinien, les consuls qui existaient encore furent abolis. Il fit rédiger par Trébonien, son chancelier, les lois romaines en un corps de droit, dans lequel, sous le titre de *Pandectes* ou *Digeste*, de *Code* et d'*Institutes*, les modernes ont trouvé des conseils utiles. Ces conseils, joints à une foule d'autres méditations récentes, ont à la fin permis de composer l'excellent code qui régit aujourd'hui non seulement les Français, mais encore une partie des peuples qu'ils avaient vaincus et réunis à la patrie commune, et qui depuis sont passés sous des dominations étrangères.

Justinien respecta toujours l'église romaine: il maintint à la vérité l'évêque de la ville impériale dans le rang que celui-ci prétendait depuis longtemps tenir au-dessus des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, ce que les papes n'approuvaient pas, et ce qui n'a plus d'objet depuis la prise de Constantinople, mais il reconnut expressément, dans une de ses Novelles, l'évêque de Rome pour le premier de tous les évêques, et celui de Constantinople n'est placé qu'au second rang. Il ôta aux hérétiques les églises qu'ils avaient usurpées, et les rendit aux catholiques.

Justinien dut une partie de ses succès à Bélisaire, à la fois grand général et grand politique, dont la vie fut cependant une alternative de faveurs et de disgraces. Personne aujourd'hui ne croit plus à la fable de sa cécité et de sa pauvreté, qui le forcèrent à demander l'aumône; il dut souffrir assez de misères sans celles-là. On ne peut compter les triomphes qu'il obtint à la guerre; mais rien n'égale la magnanimité de sa réponse à Vitigès, l'un des rois goths qu'il avait vaincus. Celui-ci avait envoyé des ambassadeurs qui parlaient ainsi: « Romains, nous « étions vos amis et vos alliés, quand « vous êtes venus nous faire la guerre, « nous ignorons encore les causes qui « vous ont mis les armes à la main. Ce « ne sont pas les Goths qui ont enlevé « aux Romains le domaine de l'Italie; « ce fut Odoacre qui détruisit la puissance romaine en Occident, et qui « s'établit sur ses ruines. Zénon, trop « faible pour se venger du tyran, eut « recours à notre roi Théodoric, et « pour récompenser son zèle, il lui céda,

« à lui et à ses successeurs, tous les « droits que les empereurs avaient sur « l'Italie. Nous n'en avons pas abusé; « loin de traiter les naturels du pays « comme des vaincus, nous leur avons « laissé leurs lois, leur religion, leurs « magistratures. Quoique nous ayons, « sur la divinité, des opinions diffé- « rentes, jamais ni Théodoric ni ses « successeurs n'ont porté atteinte à la « liberté des consciences. Si c'est l'in- « térêt des Italiens qui vous amène, « ils sont plus heureux sous notre gou- « vernement qu'ils ne l'ont été sous « leurs empereurs; si c'est le vôtre, « nous ne vous devons rien : mais pour « éviter toute contestation, nous vou- « lons bien vous céder la Sicile, sans « laquelle vous ne pouvez conserver « l'Afrique. »

Bélisaire répondit en peu de mots : « Zénon a ordonné à Théodoric d'aller « en Italie, pour qu'il y servît l'empire, « et non pour qu'il s'en appropriât la « conquête. Qu'aurait gagné Zénon à « retirer l'Italie des mains d'un tyran « pour l'abandonner à un autre? « Théodoric, après avoir tué Odoacre, « s'est rendu aussi coupable que le « Barbare, puisque c'est une usurpa- « tion également criminelle de ne pas « restituer un bien au maître légitime « et de l'envahir. Vous nous offrez la « Sicile qui nous appartient de tout « temps. Pour ne pas vous céder en « générosité, nous vous faisons pré- « sent des îles britanniques, qui sont « beaucoup plus étendues que la Sicile. »

Ce discours et cette réponse expliquent mieux qu'on ne saurait le faire avec plus de paroles les événements du temps pendant près d'un siècle.

Il serait trop long de rapporter tous les faits mémorables, les actes de courage et de témérité, les ruses, les preuves de générosité réciproque, que Procope raconte dans son ouvrage sur cette guerre. L'exemple d'Alaric fut imité : les églises de St.-Pierre et de St.-Paul jouissaient d'une sorte de neutralité, et les prêtres y continuaient les cérémonies du culte, sans être inquiétés ni par les Romains, ni par les Goths. Nous finirons par un trait qui prouve le système de douceur que Bélisaire suivait, quand les circonstances le permettaient. Un de ses généraux ayant traversé le *Picenum*, les habitants prirent l'épouvante, et une femme, nouvellement accouchée laissa son enfant étendu par terre, s'enfuit, et ne put plus revenir, soit que la fuite l'eût entraînée trop loin, soit que quelque soldat l'eût enlevée. Aux vagissements de l'enfant, une chèvre survint, et quand elle le vit, elle approcha, lui présenta la mamelle, fit autour de lui une garde attentive, pour empêcher un chien ou toute autre bête de lui faire du mal.

Il s'écoulait du temps, et l'enfant reçut toujours le lait de la chèvre. Trois mois après, les habitants apprenant que Bélisaire avançait et respectait les villes, retournèrent à leurs foyers. Les femmes trouvant cet enfant qui avait survécu, en furent émerveillées, et s'empressèrent à l'envi de lui offrir le sein; mais il le repoussait, et la chèvre, par son bêlement, montrait son inquiétude et sa colère. Alors les femmes laissèrent la chèvre continuer la nourriture, et l'on donna à l'enfant le nom d'Égyste, qui veut dire fils de chèvre. Bélisaire ayant désiré voir cet enfant, et les témoins ayant voulu le faire vagir, il pleura : la chèvre accourut encore, et malgré la présence du général et de ses soldats, se plaça près de son nourrisson, pour que personne ne le tourmentât plus. Nous verrons que, dans la catastrophe du tremblement de terre de la Calabre, une chèvre donna une marque bien extraordinaire de courage, d'intelligence et de fidélité.

Justin, fils de Vigilante, sœur de Justinien; lui succéda. Ayant eu l'imprévoyance de rappeler Narses, qui après Bélisaire avait été le plus grand général de Justinien, et de permettre devant lui des railleries sur la mutilation que le général avait subie dans son enfance, celui-ci se révolta, et il appela en Italie, à défaut des Ostrogoths, les Lombards, autres peuples septentrion aux commandés par Alboïn, qui promirent de seconder sa vengeance.

Longin, successeur de Narsès, avait eu l'ordre d'habiter Ravenne, et d'établir à Rome un duc qu'on y envoyait tous les ans de Ravenne; le chef supérieur qui résidait dans cette dernière ville avait le titre d'exarque. Alboïn, après plusieurs tentatives pour détourner l'attention, fond sur l'Italie à la tête de ses Lombards, occupe en un instant Pavie, Milan, Vérone, Vicence, toute la Toscane, la plus grande partie des pays qui s'étendent le long de la voie Flaminienne, et la province qui s'appelle aujourd'hui la Romagne.

Dans ces temps, les pontifes, malgré la présence du duc agissant au nom de l'exarque, commençaient à obtenir toutes les prérogatives de souverain; fruit d'une rare habileté, et d'une admirable constance de vues, de sentiments et de conduite. Déjà sous Théodoric, qui avait résidé souvent à Ravenne et laissé Rome sans prince, les Romains avaient pris l'habitude de demander les conseils et la protection des papes. Les pontifes, depuis saint Pierre, méritaient l'estime universelle, par la sainteté de leur vie et l'éclat de leurs bons exemples. Sous ce prince, l'église de Rome avait la prééminence sur celle de Ravenne, même avant qu'on eût établi qu'elle l'aurait sur celle de Constantinople, et Longin ne détruisit pas ce droit. Depuis l'arrivée des Lombards, le pape eut occasion, dit un célèbre historien d'Italie, de se montrer plus vivant: les empereurs d'Occident et les Lombards lui portaient respect, et il n'était réputé le sujet ni des Lombards, ni de l'autorité de Longin.

Il ne sera pas inutile d'expliquer avec quelque précision quelle était l'origine des Lombards. Comme ils vont jouer un grand rôle en Italie, jusqu'à l'arrivée de Charlemagne, il est à propos de faire connaître quels furent les adversaires que vainquit un si grand homme, à lui seul l'honneur et la gloire des siècles du moyen âge, ce génie immense qui ramena quelque chose de la civilisation des temps anciens, et prépara les progrès de celle dont nous jouissons aujourd'hui.

S'il faut en croire Paul Diacre, dit Lebeau, qui a jeté de vastes lumières sur l'obscurité de ces époques jusqu'à lui peu connues, s'il faut croire Paul Diacre sur l'histoire de ses compatriotes, les Lombards, autres peuples goths, étaient sortis de la Scandinavie. Avant Paul Diacre, Procope et Jornandès ont été du même sentiment; mais il a été combattu par des auteurs récents.

M. de St.-Martin donne sur cette question des informations moins absolues, mais qui paraissent mériter d'être retracées ici, parce qu'elles apprennent nettement tout ce qu'il faut entendre par ces nations de Goths appelés de nom différent, et qui du Nord s'étendirent dans toute l'Europe occidentale et même dans une partie de l'Orient. Selon M. de St.-Martin, deux systèmes principaux partagent les savants: les uns adoptent le système de Jornandès, historien goth et évêque de Ravenne au 6e siècle, et regardent les Goths comme un peuple sorti de la Scandinavie; les autres traitent Jornandès de romancier et d'imposteur; ils vont rechercher en Asie l'origine des Goths, et l'y placent à une époque plus ou moins ancienne. La vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces opinions, ou peut-être est-elle dans toutes les deux. Il suffit, pour les concilier, de leur ôter ce qu'elles ont d'absolu; elles se prêtent alors un mutuel appui; une multitude de renseignements précieux, et regardés comme fort douteux, acquièrent alors un haut degré d'importance et de certitude. Il est constant que les Goths, fixés au quatrième siècle sur la rive du Danube et du Borysthène, sont les Gètes que les anciens plaçaient dans les mêmes régions. Les auteurs contemporains des premières irruptions des Goths ne laissent aucun doute sur ce point; ils emploient indifféremment les deux noms, et de plus ils remarquent que les peuples nommés Gètes par les Grecs et les Romains, s'appelaient eux-mêmes Goths: cela étant, il est impossible de méconnaître l'identité de ces deux noms avec

le nom de Scythes. Il n'en diffère que par une prosthèse (addition) familière aux Grecs. Ces trois noms indiquent trois périodes de l'existence des Goths, qui nous reportent jusqu'à la plus haute antiquité, et font voir cette nation, maîtresse dès lors de l'Europe orientale et d'une grande partie de l'Asie, lançant au loin de nombreuses colonies. Ces colonies, renouvelées en divers temps, couvrirent à une époque fort reculée toutes les parties de l'Europe, et comme les autres, la Scandinavie (la Suède, la Norwège et le Danemark). Voilà ce qu'il y a de certain pour le système qui trouve dans l'Europe orientale l'origine des Goths, *comme nation*. Quoique ce fait paraisse incontestable, il ne semble pas ensuite suffisant pour rejeter les renseignements conservés par Jornandès et par Procope.

Pour peu qu'on lise avec attention l'histoire des Barbares qui renversèrent l'empire romain, il est facile de reconnaître un grand mouvement qui, depuis le premier jusqu'au quatrième siècle, portait de nombreuses émigrations de peuplades ou de guerriers, de la Baltique aux rives du Danube, à travers les plaines de la Pologne. C'est ainsi que les Bourguignons, les Lombards, les Hérules et beaucoup d'autres s'avancèrent vers le midi. C'est de la même manière que les deux races royales des Amales et des Balthes, qui commandaient les Ostrogoths et les Visigoths, étaient venues avec un certain nombre de guerriers se joindre aux Goths ou Gètes du Danube, laissés sans souverain par la retraite des années d'Aurélien au midi de ce fleuve, quand cet empereur s'était décidé à abandonner les conquêtes de Trajan.

A ce sujet, nous remarquerons que cette ambition insatiable des Romains, ce courage, cette valeur, cette ardeur guerrière, ces cris *en avant* qui ne s'étaient jamais reposés, avaient remué, aux extrémités de l'Europe, divers peuples qui se faisaient tout au plus des guerres de quelque temps entre eux, et que l'audace des conquérants, la rigueur d'un joug avilissant avaient enfin réunis contre le seul ennemi véritable qui voulait tout asservir, et qui se montrait à tout prix avide de triomphes nouveaux.

L'idée d'occuper la capitale d'un peuple qui fatigue la renommée de l'éclat de ses victoires, s'est toujours présentée, et ne cessera de se présenter à ceux que ce peuple a soumis successivement, et traités, suivant l'usage, comme on traite les nations vaincues.

Les Lombards, ou plutôt les Langobards, avaient souvent changé de demeure. Tantôt sujets des Vandales, des Gépides, et des Hérules, et entraînés à leur suite, tantôt ennemis et vainqueurs de ces nations, et les entraînant à leur tour, on les voit entre le Rhin et l'Ems, entre le Véser et l'Elbe, entre l'Elbe et l'Oder, dans ce que nous appelions, il y a trente ans, le Palatinat, dans le Mecklenbourg, et sur les confins de la Livonie, de la Prusse et de la Moravie. C'était ce dernier pays qu'ils habitaient, lorsque Justinien, pour arrêter leurs ravages, et pour les opposer aux autres Barbares, et surtout aux Gépides, leur abandonna la Norique et la Pannonie, c'est-à-dire quelques portions de la Hongrie au midi du Danube, avec partie de l'Autriche et de la Bavière. Après avoir obéi à des chefs souvent remplacés et qui marchaient à leur tête dans leurs migrations, ils adoptèrent le gouvernement monarchique. Agilmond fut leur premier roi.

Les Lombards ou Langobards étaient ainsi nommés à cause de leur longue barbe (dans leur langue *Lang Baert*). A leur arrivée en Italie, ils étaient mêlés de chrétiens et de païens. Mais ceux qui professaient le christianisme étaient ariens; c'était la secte dominante parmi les peuples de la Germanie. Ne pourrait-on pas dire aussi, pour expliquer ce nom nouveau qu'ils se donnèrent, ou que la crainte leur donna peut-être, que les anciens noms de Goths, de Visigoths et d'Ostrogoths, avaient perdu leur prestige depuis la défaite des peuples ainsi nommés, et qu'il paraissait utile d'apporter un

nouveau nom pour inspirer une nouvelle terreur ?

Quoi qu'il en soit en 551, Alboïn était roi des Lombards. Il avait aidé Narsès à vaincre Totila, et bientôt il conçut le projet de s'emparer de l'Italie et de s'y fixer. Odoacre et Théodoric, dans des conjonctures moins favorables, n'avaient eu que la peine de se montrer pour s'y établir. Ces considérations encourageaient Alboïn. Avant de manifester ses desseins, il s'assura de l'amitié des rois francs, alors les plus puissants de ses voisins. Il y avait des alliances anciennes entre les Lombards et les Francs, déja appelés Français, et à qui nous ne donnerons plus désormais un autre nom. Les leçons de la politique et de l'histoire n'étaient pas perdues pour ces peuples du Nord, qu'on a si ingénieusement nommés la grande fabrique des nations, et que nous n'avons plus pour cette époque autant de droit d'appeler Barbares. Théodoric avait eu à s'applaudir de son mariage avec la sœur de Clovis. Alboïn demanda et obtint en mariage Clotsvinde, fille de Clotaire. Alboïn, persuadé qu'il ne serait pas contrarié par les Français, résolut, avant de descendre en Italie, de donner des inquiétudes même aux empereurs de Constantinople, et de se délivrer des Gépides, qui occupaient la seconde Pannonie entre la Save et la Drave, et qui pouvaient, pendant son absence, ravager son pays, dont il voulait, à l'exemple d'Attila, conserver la souveraineté. Il représenta aux Avares, commandés par le khakan Baïan, ses voisins et ceux de la nation gépide, qu'il leur serait avantageux de partager avec lui les terres de cette nation, parce qu'une fois maîtres de ce pays, ils seraient à portée de mettre à contribution toute l'Illyrie, de s'emparer de la Thrace, et d'aller jusqu'à Constantinople attaquer l'indépendance de Justin. Ces détails doivent être recueillis pour prouver que nous ne sommes plus au temps où des Barbares, cherchant du pain, fondaient sur l'Italie, et ayant abandonné pour toujours leurs biens et leurs terres, n'avaient plus qu'à réussir ou à périr de misère. Théodoric ne s'était pas ménagé d'asile, avant d'entreprendre son expédition. Alboïn essayait de se montrer plus prudent. Le khakan (c'est le vrai titre des chefs avares; celui de Khan qu'a employé M. de Guignes rappelle un titre seulement en usage chez les peuples modernes de l'Asie persane et turque) le khakan consentit à la ligue proposée, à condition que les Lombards lui enverraient à l'instant la dixième partie de leurs troupeaux, et qu'après la destruction des Gépides, les Avares auraient la moitié des dépouilles, et demeureraient en définitive seuls maîtres du pays. Alboïn, qui avait voulu agir comme Attila, fut obligé d'agir comme Théodoric. Il se rappela que le premier avait dû, il était vrai, la possibilité du retour au crime commis sur la personne d'un frère, et qu'il lui était devenu facile de rentrer dans un pays où il avait conservé l'autorité remise à des lieutenants fidèles, mais il pensa en même temps que Théodoric plus hardi, plus déterminé, avait emporté avec lui toutes ses destinées et toutes les ressources de sa puissance, et qu'il était résulté de l'impossibilité du retour, un élan plus impétueux, une persistance plus ardente, et un succès si prompt que les Romains n'avaient pas pu secouer le joug pendant près de 70 années. Alboïn se décida à accepter les conditions des Avares, donna un bœuf et un mouton sur dix, déclara la guerre à Cunimond, roi des Gépides, qui offrit en vain à Justin de payer le secours de l'empereur par la cession de Sirmium et de tout le pays enfermé par la Drave. Les Avares entraient sur les terres de Cunimond, à l'orient, tandis que les Lombards le menaçaient à l'occident. Cunimond préféra marcher sur les Lombards, ses ennemis les plus dangereux, mais il succomba. Alboïn le tua de sa propre main, et fit faire une coupe de son crâne, pour y boire dans des festins solennels, selon la coutume barbare de ces peuples septentrionaux. Les habitants du pays, sans distinction d'âge

ni de sexe, furent réduits en esclavage. Une captive seule devint libre. Rosemunde, fille de Cunimond, plut au vainqueur. Il venait de perdre Clotsvinde, il épousa Rosemunde. Bientôt le bonheur de ses armes l'ayant conduit à Vérone, il projeta de donner une fête pour célébrer sa victoire, l'inauguration de Pavie, qu'il avait déclarée la capitale de ses états d'Italie, et la fondation de trois duchés qu'il avait établis pour assurer la conservation de ses conquêtes. Il ne faut pas dissimuler ici que si Rome ne fut pas occupée, elle le dut peut-être à la résistance que fit Ravenne. Le roi lombard ne put entrer dans aucune de ces deux villes. Mais il en pouvait impunément ravager les environs. Ces trois premiers duchés dont nous venons de parler s'appelaient le duché de Frioul, le duché de Spolète, et le duché de Bénévent. Celui de Frioul devait contenir les Barbares, quels qu'ils fussent, qui tenteraient de pénétrer par le nord; le duché de Spolète, placé au centre de l'Italie, devait arrêter les efforts réunis des garnisons de Ravenne et de Rome, débris de la puissance romaine en Italie, recouvrés par Justinien; le duché de Bénévent attaquait Rome par un autre flanc, et rejetait les armées des empereurs grecs sur le littoral de la partie la plus méridionale de l'Italie. Ce ne sont pas là certainement des combinaisons sans but et sans habileté. Mais à ces calculs de prévoyante politique, à ces raisonnements de stratégie froide et réfléchie, il aurait fallu joindre les habitudes calmes de l'observateur, et ne pas risquer de perdre dans des scènes de débauches le fruit de tant de sagesse. Dans le festin de Vérone, Alboïn oublia toutes les lois de la décence et les devoirs sacrés d'un époux. Il fit apporter le crâne de Cunimond, y but le premier, et voulut y faire boire son épouse, la propre fille de Cunimond.

Cette princesse, qui était placée près d'Alboïn, entendit que dans son ivresse il disait à haute voix : « Il faut que ma « femme boive avec son père. » Prête à suffoquer d'indignation et de rage, mais redoutant la fureur du Barbare, elle dit : « Que la volonté de mon sei« gneur s'accomplisse! » Mais en approchant lentement ses lèvres des bords de la coupe fatale qui était incrustée dans un ornement d'or, elle jura de se venger, conçut à l'instant le projet de faire assassiner Alboïn, et ne tarda pas à le communiquer à Helmichis, porteur de bouclier du roi. Celui-ci conseilla à la reine de confier l'exécution de l'assassinat à un guerrier nommé Pérédéus, suivant Paul Diacre, et renommé entre les Lombards par sa force et son courage. Pérédéus se refusant à cet horrible parricide, Rosemunde, déterminée à toutes sortes de forfaits pour commettre le crime qu'elle méditait, engagea une de ses femmes qui avait un commerce d'amour avec Pérédéus à laisser prendre une fois sa place dans l'obscurité de la nuit. Ce malheureux, trompé par cet artifice, n'eut pas plutôt satisfait sa passion, que la reine lombarde, se faisant connaître, lui dit : « Je ne suis pas celle que tu penses « avoir reçue dans tes bras. Je suis « Rosemunde. Tu viens d'obtenir une « si haute faveur, pour que tu fasses « mourir Alboïn, ou pour qu'Alboïn « te fasse mourir. Choisis. » Pérédéus, contraint de devenir le complice ou la victime de Rosemunde, consentit à prêter son bras. Le lendemain, pendant qu'Alboïn dormait du sommeil de midi (la sieste), Rosemunde, poussant jusqu'au plus terrible excès la vengeance de la piété filiale, introduisit Pérédéus auprès du roi. « Il périt « par les conseils d'une femme, dit « Paul Diacre, celui qui avait échappé « aux défaites et au carnage de tant « de guerres. » Le vainqueur des Gépides et d'une grande partie des peuples d'Italie n'avait régné que trois ans et demi. Les Lombards l'enterrèrent avec son épée au bas de l'escalier du palais de Vérone (*).

(*) Ce palais de Vérone avait été sans doute bâti par Théodoric, qui a beaucoup embelli cette ville. Il y avait fait construire

Digitized by Google



Verona. Vérone Verona Верона

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

Helmichis s'était flatté de succéder à Alboïn et d'obtenir à la fois le trône et la main de Rosemunde, mais il n'eut que l'humiliant avantage d'être son époux. Les Lombards les ayant menacés d'un prompt châtiment, la reine et Helmichis se confièrent à ceux des Gépides qui etaient restés à la cour, et ils envoyèrent demander un asile à Longin, exarque à Ravenne, au nom de Justin II, en annonçant qu'ils apporteraient avec eux tous les trésors d'Alboïn. L'exarque, délivré d'un ennemi dangereux, accorda l'hospitalité, et comme il était sans mœurs, sans désintéressement et sans prudence, il se passionna pour la beauté de la reine, convoita ses richesses, et lui promit de l'épouser, si elle pouvait se délivrer de son nouveau mari. Un second crime ne pouvait effrayer Rosemunde. Elle crut avoir assez longtemps récompensé celui qui ne lui avait rendu d'autre service que d'indiquer l'assassin du roi. Comme Helmichis sortait du bain, elle lui présenta un breuvage empoisonné. A peine en eut-il bu une partie, qu'il sentit dans ses entrailles un feu dévorant. Il lui suffit d'un seul regard pour comprendre que Rosemunde voulait lui arracher la vie; il força la princesse, le poignard à la main, de boire le reste du breuvage, et tous deux expirèrent en même temps.

Après la mort d'Alboïn, les seigneurs lombards se rendirent de toutes parts à Pavie. Il ne laissait pas d'enfant mâle, et ils élurent Cléphon pour lui succéder.

Il était l'un des plus nobles de la nation, chrétien, mais mal affermi dans ses convictions, aussi brave qu'Alboïn, mais avare et sanguinaire.

une nouvelle enceinte de murailles, des forts, des bains: Lalande ajoute même, un amphithéâtre; mais il se trompe, le fameux amphithéâtre de Vérone, le plus beau après celui de Rome, qui pouvait contenir 22,000 personnes assises, et qui est encore de la plus belle conservation, est un monument du temps de Domitien ou de Trajan, selon le marquis Maffei, et il fut construit aux frais de la ville.

Il traita cruellement les Italiens vaincus, chassa les nobles de la race romaine, se fit haïr, et fut assassiné par un de ses domestiques, après 18 mois de règne. Ce prince avait ajouté de nouvelles conquêtes à celles de ses prédécesseurs. Il resserra de plus près Ravenne par la prise de Rimini, et il fit bâtir le château d'Imola qui ensuite donna son nom à la ville qu'on éleva depuis dans les environs.

Cléphon, suivant quelques auteurs, avait laissé un fils en bas âge. Mais il est probable que ces auteurs se sont trompés. On ne voit pas qu'il y ait eu une régence après la mort de Cléphon, et Paul Diacre, qui a écrit l'histoire des Lombards, ne fait aucune mention de cet enfant. Ce qui est certain, c'est que beaucoup de seigneurs se rendirent indépendants.

L'empire conservait Ravenne et les villes voisines qui formaient l'exarchat. Il était encore reconnu à Padoue, à Crémone, à Gênes et sur la côte la plus rapprochée. Il possédait Suse et les places des Alpes cottiennes, enfin Rome et les villes d'alentour, Naples et les ports de la Campanie et de la Lucanie. Les Lombards restaient maîtres du Frioul, du Véronois, de la Ligurie, moins Gênes, de l'Ombrie et d'une grande partie de la Toscane. Cette étendue de pays était gouvernée par trente ducs, y compris ceux du Frioul, de Spolète et de Bénévent. Chacun d'eux s'érigea en tyran dans son duché. Ils établirent des comtes dans les plus grandes villes, et des châtelains dans les plus petites, pour y maintenir l'ordre civil et militaire. Cette forme de gouvernement dura cependant dix années. Bientôt on ne vit autour de ces ducs que des villes ruinées, des forteresses abattues, des monastères réduits en cendres. Cette belle Italie n'était en beaucoup d'endroits qu'un désert. Les villages autrefois si peuplés, même sous Théodoric, ne servaient plus que de retraites aux bêtes féroces. Quelques-uns de ces chefs étaient restés ou redevenus païens; ils dépouillaient partout les chrétiens, qui furent obligés, en grand

nombre, de se réfugier dans les îles de la Toscane, appelées aujourd'hui île d'Elbe, île de Giglio, Capraja, et même jusque dans les îles de Corse et de Sardaigne.

Cependant les Lombards, incapables de vivre en paix, toujours repoussés à Ravenne, où l'on bénissait la prévoyance de Valentinien III, qui le premier avait soigneusement fortifié cette ville, et ne pouvant jamais vaincre la résistance de Rome que les pontifes défendaient avec autant d'habileté que de courage, avaient inquiété les Français par des incursions imprévues. Les ennemis que se faisaient ces tyrans crurent qu'il était temps d'en tirer vengeance. De leur côté, les Lombards, fatigués de la nullité de leur gouvernement aristocratique, élurent pour roi Antaris, que l'on prétendit alors être un fils de Cléphon, et ils concertèrent leurs efforts pour résister aux attaques présumées des garnisons de Ravenne et de Rome, et aux représailles dont ils étaient menacés par les troupes de Childebert, arrière-petit-fils de Clovis. Les Italiens livrèrent aux Français quelques-uns des défilés des Alpes, et Childebert reçut cinquante mille pièces d'or qui devaient être le prix de plusieurs excursions en Italie. La première de ces invasions n'eut aucun succès; la seconde ne fut pas plus heureuse; à la troisième, les Français repoussèrent l'armée du roi lombard, et cette fois, si leur allié, attendu des environs de Rome, ne les eût pas mal secondés, ils auraient peut-être renversé la domination d'Antaris; mais ils attendirent six jours le signal convenu qu'on devait leur donner en mettant un village en flammes, signal digne de ces temps d'horreur: pendant ces six jours, les troupes impériales prenaient intempestivement, pour leur compte, Parme et Modène, qu'elles durent perdre après la retraite des Français. Antaris put alors se croire plus tranquille dans ses états d'Italie; il s'avança jusqu'au fond de la Calabre, et touchant orgueilleusement, de sa lance, une colonne placée près de Reggio, sur le bord de la mer, il déclara que cette ancienne limite serait à jamais celle de son royaume. Cette présomption a quelque chose d'absurde: car ce qui aurait pu être convenable dans la bouche du grand Théodoric, devait passer pour ridicule dans celle d'Antaris, forcé de respecter les fortifications de Rome et de Ravenne. Ces deux villes, enclaves étroites, survivant dans le royaume d'Antaris, étaient un dernier asile où brillaient encore quelques rayons de la gloire romaine.

Nous ne devons pas négliger de représenter les Lombards sans cesse dévorés du désir de s'emparer de Rome. L'an 574, le pape Benoît Ier, successeur de Jean III, craignant la perfidie du duc de Spolète qui, de la part d'Antaris, proposait une alliance, demanda des secours en hommes et en subsistances à Tibère Constantin, que l'empereur Justin II, son beau-père, avait créé césar la même année, et qui fut empereur quatre ans après. Les Lombards s'étaient approchés successivement, sous de faux-semblants d'amitié, jusque sur le champ de bataille où le grand Constantin avait battu Maxence; les Grecs, qui pouvaient encore disposer de la mer, envoyèrent un secours considérable qui entra à Ostie, et remonta le Tibre jusqu'à Rome. Les Lombards s'éloignèrent, parce qu'ils virent que des hommes si puissamment secourus n'avaient plus besoin de leur amitié: mais il était difficile de parcourir dix lieues autour de Rome sans éprouver la crainte de les rencontrer.

Longin, cet indigne héritier des trésors enlevés à Rosemunde, les avait employés à fortifier Ravenne, sans faire participer Rome à ce bienfait. Le pape, rassuré, se garda de s'en plaindre, parce que sa puissance commençait à ne plus rencontrer aucun concurrent. D'autres secours ne seraient arrivés de Ravenne qu'à des conditions de servitude dont il aimait autant se voir délivré. Il entretenait deux apocrisiaires ou nonces, l'un à Ravenne, l'autre à

Constantinople; celui qui résidait dans la première de ces villes suivait avec zèle les instructions délicates qui lui étaient adressées, mais celui qui résidait alors à Byzance ne remplissait que froidement ses devoirs. Pélage II, successeur de Benoît, y envoya Grégoire, alors simple diacre, qui se fit accorder de nouveaux secours et une somme d'argent assez considérable. Elle servit à détacher des intérêts du duc de Spolète, sujet d'Antaris le plus menaçant, quelques capitaines lombards, qui alors cessèrent leurs incursions. Tibère, engagé ensuite dans des guerres ruineuses, refusa toute assistance et se borna à conseiller au pontife de chercher les moyens de contracter une nouvelle alliance avec les Français, que les Lombards avaient de temps en temps l'audace d'insulter dans leurs propres domaines.

Constantinople était réduite à ne plus envoyer que des conseils. Rome, livrée à elle-même, ne s'abandonna pas. Jugeant que tôt ou tard elle aurait besoin d'un appui et d'hommes de combat, elle fit partir pour Marseille des agents fidèles chargés de ramener des Français.

Sur ces entrefaites, elle ressentit une vive douleur du désastre qu'éprouva le monastère de Mont-Cassin. Zolton, duc de Bénévent, avait en vain assiégé plusieurs fois Naples, qui, plus heureuse que dans quelques circonstances récentes, avait toujours repoussé l'ennemi. Il pensa à porter alors sa rage sur d'autres points. Mont-Cassin, fondé par saint Benoît, avait été enrichi des libéralités de plusieurs princes. Zolton vient l'attaquer pendant la nuit, disperse les religieux, enlève les trésors de l'église et fait raser les bâtiments. C'est par de tels traitements que les Lombards faisaient souvent acte de présence, partout où ils étaient les plus forts. Les religieux en fuite obtinrent un asile près de Saint-Jean-de-Latran, non pas à Saint-Paul hors des murs, comme on l'a prétendu; car cette basilique, qu'avait tant illustrée la clémence d'Alaric, ne fut concédée, par Martin V, aux bénédictins de Mont-Cassin, que l'an 1425.

L'envoyé chargé d'appeler les Français n'avait pas encore pu négocier avantageusement; il fallait donc, malgré les embarras du gouvernement de Constantinople, exciter le zèle de Grégoire, élevé depuis peu à la dignité éminente d'apocrisiaire à Byzance.

L'an 580, les Français ne se mettaient pas encore en mouvement. Leur chef voulait frapper des coups assurés, il n'était pas prêt. Il fallait, dans cette circonstance, que, malgré elle, Rome prît intérêt aux revers qu'éprouvait l'empereur dans ses guerres contre les Perses, et qu'elle s'affligeât même des vaines tentatives qu'il faisait pour obtenir l'alliance des Turcs, qui commençaient à menacer tout l'Orient de leur puissance. Arsilas (*) était le principal des chefs de cette valeureuse nation qui allait faire tant de conquêtes, et qui devait même un jour pénétrer en Italie, puisque Mahomet, né en 570, avait déja dix ans. L'apocrisiaire Grégoire était dans la nécessité d'écrire au pontife que Byzance, loin de pouvoir le défendre, n'éprouvait que des affronts de ceux dont elle demandait l'amitié. Quelle ne dut pas être la consternation de Pélage, lorsque Grégoire lui rendit compte de la réception faite à Valentin, ambassadeur de Tibère, par Tourxanth, lieutenant d'Arsilas. Tourxanth, après s'être fait expliquer que la suite de Valentin se composait d'une foule d'hommes nés en Afrique, en Italie, dans la Gaule, dans l'Espagne et dans la Grèce, et après avoir entendu le discours suppliant dans lequel on implorait son appui, avait adressé à Valentin ces paroles terribles : « Ah! « j'entends; vous êtes ces Romains, « ce peuple trompeur qui en impose à « toute la terre. Vous êtes donc ces « Romains qui avez dix langues pour « tromper les nations. » Alors mettant ses dix doigts dans sa bouche, et les retirant aussitôt : « C'est ainsi,

(*) Le Cha-po-lio des historiens chinois, suivant M. de St.-Martin.

« continua-t-il, que vous donnez et « que vous retirez votre parole. Je « n'userai pas avec vous du même ar- « tifice. Vous vous êtes ligués avec les « Ouarchonites (peuple soumis aux « Avares), esclaves de mes esclaves; « mais quand je le voudrai, ces Ouar- « chonites disparaîtront devant mon « immense cavalerie, à l'aspect de nos « fouets, et si vos alliés osent sou- « tenir notre vue, ils seront écrasés « sous les pieds de nos chevaux. » Enfin, au départ de Valentin, le chef des Turcs annonça qu'il allait attaquer la ville de Bosphorus (*).

Attila n'avait pas parlé en Italie avec tant d'audace et de mépris.

En apprenant de pareilles menaces, Rome ne put douter de la nécessité absolue où elle allait être, de ne devoir plus compter désormais que sur ses propres forces; son or, son patriotisme et son habileté. La première ressource était épuisée; la seconde ne pouvait renaître : la bonté de la Providence lui accorda la troisième. Grégoire-le-Grand monta sur la chaire de saint Pierre. Il était fils du sénateur Gordien et issu d'une illustre famille patricienne. Aux avantages de la naissance, il joignait une figure noble et douce, le don de la parole, la connaissance des affaires et un assemblage de vertus dignes de son rang. Nommé, à l'âge de 30 ans, préteur de Rome, il avait abdiqué la magistrature pour recevoir le diaconat. Ayant eu le dessein de porter les lumières de l'Evangile dans la Grande-Bretagne, il voulut partir secrètement, mais le peuple romain courut sur ses pas et le ramena dans la ville. D'abord simple secrétaire, puis apocrisiaire à Byzance, il instruisit fidèlement le gouvernement de Rome de tout ce qui pouvait l'intéresser, et fit connaître la situation de l'empire, ses espérances mal fondées, et ses embarras. La modestie de ce grand homme était peut-être excessive; élu pape, il se cacha pendant trois jours, pour n'être pas forcé d'accepter le pontificat. A cette occasion, il composa son *Pastoral*, qui traite des devoirs d'un évêque. Contraint d'exercer les fonctions de pontife, il s'occupa des besoins de Rome, fit venir en abondance des blés de la Sicile, engagea les evêques à rassurer les habitants des autres villes d'Italie qui n'étaient pas au pouvoir des Lombards. Par un traité conclu entre lui et la reine Théodelinde, veuve d'Antaris, il parvint à extirper l'arianisme, ce dernier retranchement des païens; il réprimanda l'évêque de Terracine qui ne voulait pas permettre aux juifs de s'assembler. « C'est par la douceur, écrivait saint « Grégoire, par la bonté, par les ex- « hortations, par la patience qu'il faut « appeler les infidèles à la religion : il « ne faut pas les en éloigner par les me- « naces et par la terreur. » Il écrivit dans le même esprit aux évêques de Sardaigne, de Sicile, de Corse et de Marseille. Il se glorifiait le premier d'être appelé *le Serviteur des Serviteurs de Dieu*, titre que les papes ont conservé jusqu'à nos jours, quoique, disait-il, la conduite et la primauté de l'Église eussent été données à saint Pierre, dont le pontife de Rome est le successeur. Il exerçait une autorité immédiate sur les évêchés compris dans le dicastère du préfet de Rome, évêchés qui, par cette raison, étaient déjà appelés, comme ils le sont encore aujourd'hui, suburbicaires. Partout ses décisions ecclésiastiques étaient reçues avec respect et obéissance. Il recueillit toutes les prières qui devaient composer l'acte de la célébration de la messe et l'administration des sacrements. On lui doit l'*Antiphonaire* (livre d'antiennes), qu'il prit soin de noter entièrement, et de faire répandre dans toute l'église latine; il établit une école particulière de ce chant qui fut appelé *Grégorien*. L'abbé Dubos observe que la simplicité du chant Ambrosien n'employait que quatre tons, et que l'harmonie plus parfaite de ce-

(*) La ville de Bosphorus est, suivant M. Raoul-Rochette, l'antique Panticapée, dans la Tauride, sur la rive européenne, à l'entrée du Bosphore Cimmérien, qui lui donne son nom.

lui de saint Grégoire comprenait les huit tons ou les quinze cordes de l'ancienne musique. Plusieurs auteurs croient aussi reconnaître dans la Préface et dans le chant de l'Oraison dominicale, la véritable mélopée des anciens Grecs. Il détermina la division des paroisses, l'ordre des processions, le service des prêtres et des diacres, la variété et les changements des habits sacerdotaux. L'expérience, dit Gibbon, avait appris au pontife l'efficacité des cérémonies pompeuses et solennelles, pour soulager les détresses, pour affermir la foi, adoucir la férocité et dissiper le sombre enthousiasme du vulgaire. A Grégoire, à lui seul on doit l'introduction franche et non contestée du christianisme dans la Grande-Bretagne. On a vu que le projet de civiliser ce pays avait été une de ses premières pensées religieuses. Pape, il voulut remplir ce haut devoir. La Bretagne conquise n'a pas entouré d'autant de gloire le nom de César, que la Bretagne chrétienne en a attaché au nom de Grégoire-le-Grand. Il avait fallu six légions pour l'œuvre de la conquête; quarante moines accomplirent l'œuvre de la conversion. Ils s'embarquèrent pour cette île, et en deux ans ces missionnaires avaient baptisé le roi de Kent et dix mille Anglo-Saxons. Saint Grégoire affranchit publiquement des esclaves qui appartenaient à sa famille; il disait qu'il fallait toucher doucement les plaies avec la main, avant d'y porter le fer. Il recommandait à ses missionnaires qui auraient pu être trop zélés, de ne pas détruire les temples païens et de se contenter de les purifier. Cette simple invitation d'un homme sage, éclairé et tolérant, nous a conservé partout beaucoup de monuments remarquables.

Gibbon, qui n'est pas suspect, rend souvent une justice éclatante a saint Grégoire. Après avoir dit : « Le ponti-« ficat de Grégoire, qui dura treize ans « six mois et dix jours, fut une des « époques les plus édifiantes de l'église; » il ajoute : « il avait en son pouvoir « les moyens d'exterminer les Lom-« bards, par leurs factions domesti-« ques, sans y laisser un roi, un duc « ou un comte qui pût soustraire cette « nation à la vengeance de ses enne-« mis; en qualité d'évêque chrétien, « il aima mieux travailler à la paix : il « connaissait trop bien l'artifice des « Grecs, et les passions des Lombards, « pour garantir l'exécution des trèves « qu'ils concluaient entre eux. » Aussi l'éloquence, la générosité du pontife, ces deux vertus, les plus grandes que puisse posséder un prince, détournèrent le glaive des Lombards suspendu sur Rome, et empêchèrent ce retour éphémère de la puissance des Byzantins qui était odieuse à toute l'Italie. Ce fut par des reproches et des insultes que plusieurs empereurs reconnurent ces succès, qui d'ailleurs assuraient également l'indépendance de Ravenne : mais le pape trouva, dans l'affection d'un peuple reconnaissant, qui ne savait plus combattre, et qui savait encore aimer, la plus douce récompense et le meilleur titre de l'autorité d'un souverain.

Cependant le royaume des Lombards agrandi, Rome et l'exarchat de Ravenne affaiblis se partageaient encore inégalement la péninsule. Cet état dura près de deux siècles. Justinien avait réuni les offices et les professions que la jalousie de Constantin avait séparés, et dix-huit exarques furent successivement revêtus de toute l'autorité civile et militaire que pouvait conserver le prince qui régnait à Byzance. Le pays soumis à leur juridiction immédiate (car ils abandonnaient au pontife presque toute celle de Rome et des environs) comprenait la Romagne actuelle, ce qui depuis a été appelé le patrimoine de Saint Pierre, les marais ou les vallées de Ferrare et de Comacchio, les villes maritimes depuis Rimini jusqu'à Ancône, cinq villes intérieures entre la mer Adriatique et les hauteurs de l'Apennin. Les provinces de Venise et de Naples, séparées de Rome par des usurpations ennemies, reconnaissaient encore l'exarque; les trois îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile, et Malte, continuaient d'obéir à l'empire,

dont elles recevaient directement des ordres.

Quel spectable deplorable! s'écriait, au commencement de ce siècle, un savant de la Toscane. Dans cette Italie qui semblait ne plus figurer qu'une toge de pourpre oblongue, flétrie, décolorée, lacérée et tailladée en plusieurs parties; dans cette Italie, les Lombards possédaient une grande partie du territoire, et depuis Pavie, qui était souvent la résidence du prince, honneur qu'elle partagea ensuite avec Milan, leur royaume se prolongeait à l'orient, au nord et à l'occident. Ce royaume forme aujourd'hui l'ancienne terre ferme de la république de Venise, devenue partie du royaume lombard-vénitien, l'extrémité méridionale du Tyrol, le Milanais, le Piémont, la côte de Gènes, Mantoue, les duchés de Parme et de Modène, le grand-duché de Toscane, une portion considérable de l'État de l'église, depuis Pérugia jusqu'à la mer Adriatique. Les ducs et enfin les princes de Bénévent survécurent à la monarchie, et ils donnèrent des lois pendant plus de 500 ans à la plus grande partie du royaume actuel de Naples.

Nous arrivons peu à peu au développement des explications nécessaires pour connaître plus tard la situation de l'Italie des temps modernes. L'esprit sera accoutumé d'avance aux noms nouveaux et aux diverses configurations de ses démembrements.

Nous devons attendre encore pour reparler des mœurs. Quand une armée même nombreuse envahit un état, si elle est réduite à elle seule, elle ne forme qu'une petite nation. C'est de l'agglomération des vainqueurs et du peuple vaincu que se compose dorénavant la nation nouvelle: alors les habitudes se modifient de part et d'autre; les langages se heurtent, se confondent, mais finissent cependant par s'entendre. Dans le spectacle du commencement de cette élaboration universelle et de cette confusion d'usages, l'observateur n'a sous les yeux rien d'assez précis pour appuyer une opinion ferme. Il faut avoir vu cesser le premier choc pour parvenir à connaître à fond le grand travail de recomposition qu'on est appelé à juger.

A Tibère II Constantin avait succédé Maurice, né à Arabisse en Cappadoce, d'une ancienne famille romaine. Après un règne de dix ans, une guerre malheureuse fut l'occasion d'une révolte de l'armée, qui proclama le centenier Phocas, que l'on couronna empereur le 23 novembre 602. C'était alors la coutume d'envoyer les images des nouveaux empereurs et de leurs femmes dans toute l'étendue de l'empire. Les habitants des villes portant des cierges allumés, brûlant des parfums, allaient recevoir ces images avec une grande démonstration de joie. On les plaçait dans les églises. On leur rendait les mêmes honneurs qu'on aurait rendus à la personne des souverains: c'était la forme la plus auguste sous laquelle les sujets reconnaissaient leur nouveau maître. Les images de Phocas et de Léontie, sa femme, arrivèrent à Rome, le 25 avril 603. Le clergé, le sénat et le peuple les reçurent avec acclamation, et elles furent déposées dans l'église de Saint-Césaire. Gibbon loue de la manière la plus flatteuse la conduite que tint alors Grégoire-le-Grand. Phocas envoyait à l'Italie, pour exarque, Smaragdus qui l'avait déja gouvernée, et qui y était haï. Mais Grégoire, ami de la paix, et toujours investi par les Lombards, ne voulut pas contester les droits du centenier: Smaragdus put librement témoigner toute sa reconnaissance à Phocas. Laissons parler ici un monument de l'antiquité, qui nous a été conservé et qui va expliquer un fait historique peu connu.

Des colonnes honoraires, placées dans le forum romain, la seule qui soit restée debout, mais après avoir perdu sa statue, est celle que Smaragdus, exarque de Ravenne, fit élever, l'an 608, et qu'il dédia, le 1er août, à l'empereur Phocas(*), auquel appartenait la

(*) Nous devons le dessin de cette planche à M. Landon fils, pensionnaire du roi à Rome. On n'a pas, je crois, publié cette

ROMA.

ROM. ROME. РИМЪ.



Phocassäule. *Colonne de Phocas.* Подпора Ѳокаская.

Columna de Focas

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III. NAPOLI

Google


Digitized by Google

statue dorée placée au sommet, suivant l'inscription qu'on lit sur la partie du piédestal qui regarde la voie Sacrée et l'église Saint-Adrien. Nous ne connaissons cette inscription que depuis le 13 mars 1813, époque où elle a été découverte, pendant le séjour des Français à Rome. Smaragdus annonce qu'il a consacré cette colonne, pour remercier Phocas d'avoir assuré le repos de l'Italie, et de lui avoir conservé la liberté. Il déclare, en même temps, que la statue, dédiée à *Sa Majesté* (*Maiestatis eius*), est brillante de l'éclat de l'or. Cette colonne, d'ordre corinthien, a quarante-trois pieds romains de haut; le piédestal en a onze. En continuant, en 1818, les excavations, dont les frais furent payés en partie par Élisabeth, duchesse de Devonshire, on a trouvé que le piédestal était encore élevé sur onze marches d'escalier, en marbre, portant sur le sol du Forum pavé en travertin. Que de conjectures n'avait-on pas faites pour expliquer la situation de cette colonne, comme jetée à travers le Forum! Il est certain aujourd'hui que c'est la colonne honoraire de Phocas. Ce fut assurément un lâche flatteur qui l'éleva; car Phocas était un homme méchant, qui faisait tuer et précipiter dans la mer tous ceux qu'il soupçonnait de ne pas l'aimer. Cette colonne ne peut nous aider en rien à connaître l'état de l'architecture et de la sculpture de ce temps: elle est d'un beau travail, mais, probablement, elle était elle-même une colonne honoraire d'un règne antérieur, et qui remontait au moins à l'époque d'Adrien.

partie du Forum avec autant de précision. M. Landon n'a oublié aucun détail sur les substructions, jusqu'alors inconnues, que l'on a découvertes autour de la colonne de Phocas. Il y avait, entre autres, deux grands soubassements dépouillés des marbres dont ils étaient recouverts, et destinés à porter aussi deux autres colonnes honoraires, égales, de granit, et d'un diamètre de trois pieds et demi. Ces deux colonnes sont encore là étendues: il est à désirer que Grégoire XVI les fasse relever.

A Phocas, qui, même sur le trône, n'avait été qu'un soldat féroce et brutal, succéda Héraclius. Les exarques, qui élevaient des statues aux empereurs, croyaient justifier ainsi les violences et les rapines. Agilulf commandait aux Lombards: le chef du pouvoir pour l'empire était réduit à la nécessité d'acheter la paix de ce roi, tous les ans, par des redevances et des contributions. Lémigius, successeur de Smaragdus, s'était rendu encore plus odieux que ce dernier. Après cinq ans d'une servitude intolérable, les habitants de Ravenne se révoltèrent, prirent les armes, forcèrent l'exarque dans son palais, et le massacrèrent avec sa femme et les magistrats qu'il avait amenés de Constantinople.

Héraclius, qui avait à soutenir une guerre terrible contre Chosroès, roi de Perse, ne pouvait faire respecter sur-le-champ son autorité en Italie, et les Ravennates ne furent pas immédiatement punis, parce que Chosroès occupa la Palestine et saccagea Jérusalem. L'apocrisiaire écrivait à Rome que, comme on reprochait à ce conquérant ses cruautés envers les vaincus, il s'écria: « Dites aux Romains que je les épargnerai, quand ils auront abjuré leur crucifié, pour adorer le soleil. »

La religion ne trouvait pas, sur tous les points, d'aussi impies détracteurs. Agilulf venait d'embrasser ouvertement la foi catholique. Ce prince était humain: il désirait la paix, mais les peuples d'Italie se déchiraient entre eux, quand la Providence paraissait avoir enchaîné leurs ennemis. Jean de Compsa, homme puissant à Naples, essaya de se révolter: l'exarque Eleuthérius, successeur de Lémigius, marcha sur cette ville, tua Jean de Compsa, et cette révolte finit, comme tant d'autres révoltes ont fini depuis à Naples. En ce moment, le même Eleuthérius, regardant l'Italie comme un membre détaché de l'empire, auquel elle ne tenait plus que par les exarques, entreprit de s'ériger en souverain. Ses soldats, dont il ne s'était pas assuré, fondirent sur lui et lui ôtèrent la vie.

L'empereur envoya, pour le remplacer, Isaac, né en Arménie, d'une famille illustre, et qui garda l'exarchat dix-huit ans. Alors la méchanceté des hommes sembla ne pas suffire pour désoler l'Italie; elle souffrit de furieux tremblements de terre, et Pavie, ensuite Ravenne, Rome et Naples furent tourmentées par une lèpre inconnue, qui dura plusieurs années et fit périr un grand nombre d'habitants.

Tandis que l'empire grec et le royaume de Perse, les deux puissances les plus étendues de l'Orient, cherchaient à s'entre-détruire, un homme, caché au fond des déserts de l'Arabie, forgeait, dans l'obscurité, des ressorts dont lui-même ignorait la force, et dont les efforts prodigieux devaient abattre l'autorité de ces deux colosses politiques, et changer la face du monde. L'Italie devait elle-même voir débarquer sur ses rives les audacieux sectaires de Mahomet. Il pouvait encore compter ses prosélytes, lorsqu'il fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Cette fuite fut plus fameuse que les plus célèbres victoires, et sert d'époque aux peuples musulmans pour mettre de l'ordre dans leurs annales.

Boniface V, Napolitain, le soixante-dixième pontife depuis saint Pierre, se faisait chérir alors à Rome par ses vertus, et suivait avec habileté la direction de sagesse, de fermeté et de condescendance, qu'avait fondée Grégoire-le-Grand. Il avait continué de faire orner de peintures religieuses les catacombes de Rome (*), à l'exemple de Célestin Ier, pape en 422. Boniface était loin de prévoir les maux

(*) Les catacombes étaient appelées originairement catatombes, de deux mots grecs qui signifient *près des tombeaux ;* dans la suite, le nom de catacombes a prévalu. Ces souterrains ont été évidemment d'abord les *arenariæ*, ou carrières, dont on tirait la pouzzolane qui servait à la construction des premiers édifices de Rome. On continua d'en extraire pour le même usage ce sable, produit volcanique, et d'un grain assez gros, qui se trouve communément autour de Rome, à Cività Vecchia et à Pouzzoles, d'où il tire son nom. On commence à le découvrir à une profondeur de dix à douze pieds; il a des parties calcaires dissolubles dans l'eau, et il forme un ciment d'une extrême dureté. Souvent le gouvernement français en fait venir à Toulon pour la réparation du port. Ces cavités, sans communication avec l'air extérieur, excepté par des ouvertures placées quelquefois à trois cents pas l'une de l'autre, ou plus éloignées, sont de la largeur de trois à quatre pieds, rarement de cinq et de six, de la hauteur de huit à douze, souvent de trois et de quatre, en forme d'allées et de galeries, rentrant les unes dans les autres par des carrefours assez fréquents. Il n'y a, en général, ni maçonnerie, ni voûte, la pouzzolane se soutenant d'elle-même : de temps en temps on rencontre des espaces plus grands appelés *cubicula*, ou chambres. Il n'y a pas de doute que ces cavités n'aient servi de cimetières. On creusait dans les parois de ces deux côtés d'allées toute la longueur nécessaire pour introduire les corps; c'était à peu près une longueur de six pieds dans l'intérieur, sur deux pieds de hauteur. L'ouverture n'était que de quatre pieds, et on la fermait d'une seule brique d'un pied et demi ou de deux pieds de haut, sur quatre de large, assujétie avec du ciment. On plaçait ainsi quelquefois jusqu'à cinq ou six corps les uns au-dessus des autres : les cavités sont plus petites lorsqu'on y a déposé des enfants ou des femmes. Il y a des cimetières où il existe deux ou trois étages de ces allées; on descend dans les premières par les *foramina* (ouvertures), ensuite on trouve d'autres ouvertures qui conduisent aux allées inférieures, où l'on voit régner une autre suite de tombeaux. Quelques écrivains pensent que les catacombes sont les sépultures originaires des anciens Romains. Il est certain que la première manière d'enterrer a été de mettre les corps dans des caves; la coutume de les brûler est venue ensuite, parce qu'on a désiré rapporter les cendres des guerriers morts loin de la patrie. Les catacombes ont donc pu servir de cimetière anciennement; car, vers la fin de la république, l'usage de brûler les corps était depuis long-temps en vigueur à Rome et dans toute la Grèce, puisque les lois des douze tables, empruntées de celles des Grecs, et qui datent de 450 ans avant J.-C., défendaient d'oindre les corps de la potion myrrhine, ou myrrhée, avant de les brûler; ensuite les *arenariæ* récentes, creusées pour

Digitized by Google

ROM ROME. РИМЪ

Catacomben *Catacombes* Катакомбы.



Google

que ses successeurs souffriraient de l'ennemi nouveau qui levait la tête en Arabie. La doctrine de Mahomet, si fatale depuis si long-temps à celle de Jésus-Christ, a suscité trop de maux au saint-siége, pour ne pas mériter ici une attention particulière.

Mahomet, dès l'âge de douze ans, s'était entretenu, à Bosra, avec un moine nestorien, nommé, d'après quelques auteurs orientaux, Félix, fils d'Abd-Absalibi, chassé de Constantinople à cause de ses erreurs. Ce moine partageait les opinions du patriarche Nestorius, le plus ardent persécuteur qu'on ait vu sur le siége de Byzance. Ce patriarche avait fait brûler vifs des ariens, imposé, des deux côtés de l'Hellespont, un rigoureux formulaire de foi et de discipline, puni, comme une offense contre l'Église et l'État, une erreur chronologique sur la fête de Pâques : on peut dire cependant qu'il professait une sorte d'arianisme reformé. Appelé nouveau Judas, il avait été censuré et dégradé du rang d'évêque. Félix, hérétique et ignorant, mais ardent et enthousiaste, avait donné à Mahomet une idée grossière, et telle qu'il l'avait lui-même, de la religion chrétienne. Le siége de Rome avait plusieurs fois condamné les prétentions des nestoriens, mais il n'avait pas pu parvenir à en extirper les débris. Ces fatales semences germèrent dans l'esprit de Mahomet. Il éprouva d'abord de l'horreur pour l'idolâtrie dans laquelle il était né, et, l'ambition venant encore apres de tels sentiments, il conçut le hardi dessein de réformer le culte et de se rendre maître du pays. Nul titre ne lui parut plus flatteur que celui de fondateur d'une religion et d'un empire.

C'est aux communications de Félix que Mahomet, qui ne savait ni lire ni écrire, dut plusieurs passages qu'on voit dans le Koran ou *la lecture*, qui prouvent une connaissance indirecte des dogmes du christianisme. Il paraît même que Félix craignit d'être entièrement parjure, et que c'est à des ménagements qu'il avait sollicités, que l'imposteur voulut bien accorder que Jésus-Christ serait un prophète, et le fils de Dieu.

Ce fut pendant les dernières années de la vie de Mahomet que s'alluma cette guerre cruelle, qui dura plus de huit cents ans, entre les musulmans et l'empire, occasiona les croisades, et qui, n'étant interrompue que par de courts intervalles, couvrit de carnage l'Asie, l'Afrique, et particulièrement l'Italie, où les Sarrasins (*) devaient débarquer, en 846, et s'avancer jusque sous les remparts de Rome.

Mais nous n'aurons que trop tôt à gémir de ces malheurs. Constatons qu'en ce moment la Péninsule était

la construction des nouveaux édifices de Rome, n'auront plus servi qu'à fournir de la pouzzolane.

Il est probable que les chrétiens, sous les persécutions des premiers siècles de notre ère, ont trouvé les *arenariæ*, ou catacombes, dans cet état, c'est-à-dire contenant d'anciens tombeaux, et vides dans les autres parties. Il n'y a pas de doute que pour célébrer leurs mystères, ils ne s'y soient réfugiés souvent. L'empereur Dioclétien ordonna un jour que quand une société de chrétiens qui fréquentait les catacombes de la voie Salaria y aurait été réunie, on élevât un mur horizontal à l'entrée de l'ouverture, pour y enfermer ceux qui y seraient rassemblés. Après Constantin, les papes auront béni ces lieux de douleur, et on aura commencé à y peindre divers sujets de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*. Bosio, qui a écrit avec discernement sur cette matière, dit aussi que vers les VIIIe et Xe siècles on enterrait, dans la partie des *arenariæ* qui était restée vide, les corps des Romains indigents. Nous aurons occasion d'examiner quel a pu être le talent des artistes chargés des peintures des catacombes. Le tableau d'après lequel on a gravé la planche 9 est de M. Granet; il y a représenté plusieurs voyageurs français occupés à lire les inscriptions d'un tombeau de la voie Aurelia, à la lueur d'une torche que tient le custode de la *villa* Pamphili.

(*) Le nom des Sarrasins ne vient pas de *Sara*, avec laquelle leur origine n'a aucun rapport, mais du mot arabe *schark*, qui signifie *orient*. De *schark*, on a fait *scharkiin*, c'est-à-dire *orientaux*.

moins affligée. Après la mort d'Agilulf, sa veuve Théodélinde avait maintenu la paix pendant la minorité de son fils Adolaad. La faiblesse de l'exarchat et la circonspection de Rome ne devaient pas troubler les Lombards dans la possession de leurs conquêtes. L'an 625, Théodélinde mourut, et ce malheur laissa sans conseil un roi de 23 ans qui, jusqu'alors, s'était laissé gouverner, il est vrai, par une mère prudente et habile. Arioald, duc de Turin, beau-frère du roi, conspira contre lui et le fit déposer. Adolaad s'enfuit à Ravenne, auprès de l'exarque Isaac, qui l'accueillit avec affection, et lui promit même de le rétablir sur le trône. Isaac était sollicité à cet égard par le pape Honorius, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre, et qui se proposait de punir, suivant toute la rigueur des canons, les évêques partisans du duc de Turin. Mais, avant qu'il eût été possible de rassembler beaucoup de troupes à Ravenne, un poison *à temps*, qu'Arioald avait fait prendre au jeune prince, au moment où il avait été déposé, produisit son effet. Le roi légitime étant mort, Isaac, voyant l'usurpateur paisible possesseur de la couronne, prit le parti de renouveler avec lui le traité de paix conclu auparavant avec Agilulf.

Arioald ne pouvait cependant réduire à l'obéissance les frères Tason et Caccon, tous deux conjointement ducs de Frioul, qui se rendaient redoutables par leur alliance avec les rois français. Voulant se débarrasser de ces ennemis, sans se compromettre avec ces rois, il pria l'exarque de lui prêter son appui, et promit de remettre cent livres d'or sur les trois cents livres que les Impériaux payaient aux Lombards pour en obtenir la paix. Le tributaire byzantin, croyant dissimuler sa faiblesse et montrer son importance, en payant cette fois un subside moins considérable, médita en même temps un crime, et chargea son général, le patrice Grégoire, de chercher à servir la politique criminelle d'Arioald. Grégoire invite Tason et Caccon à une entrevue, sous prétexte de les adopter pour ses fils. Les deux princes se rendent à Opitergium, lieu où devait se faire la cérémonie ; mais à peine sont-ils entrés, qu'on ferme les portes de la ville, et qu'ils voient fondre sur eux une foule de soldats qui attaquent leur cortége. Les deux frères s'embrassent pour se dire adieu, et se défendent avec courage. On les poursuit de rue en rue, de place en place. Ils renversent, avant de périr, un grand nombre de leurs assassins; enfin, accablés par la multitude des gardes, ils tombent percés de coups. Grégoire, joignant la dérision à la perfidie, se fait apporter leurs têtes sanglantes, et, leur coupant la barbe, dit : « On ne « m'accusera pas de manquer de pa« role. » Cette raillerie était fondée sur la forme d'adoption alors en usage; le père adoptif coupait la barbe de celui qu'il adoptait, voulant dire qu'il le chérirait comme s'il l'avait connu dans sa première enfance. Grimuald, frère des ducs assassinés, devenu roi de Lombardie, vengea leur mort dans la suite, en détruisant Opitergium de fond en comble. Nous nous rappellerons ce crime du patrice Grégoire, quand nous serons arrivés aux scènes de Sinigaglia, ordonnées par César Borgia.

Arioald mourut en 636. Le pape Honorius, qui avait à se louer des sentiments de religion de Gondeberge, veuve du roi, engagea les Lombards à lui accorder le même honneur qu'ils avaient fait à Théodélinde, mère de cette princesse, et à déclarer qu'ils recevraient pour maître celui qu'elle prendrait pour son second époux. La reine se recueillit quelque temps, et, croyant avoir fait un choix heureux, elle nomma roi Rotaris, duc de Brescia, qui fut ingrat, et la retint prisonnière dans son palais. Rotaris, époux cruel, se montra roi vaillant. Il s'attacha à agrandir le royaume et ordonna que l'on préparât la rédaction des lois lombardes, dont nous parlerons plus tard.

Le pape Honorius était mort. Isaac refusa quelque temps de reconnaître

son successeur, Séverin, et, pour s'enrichir, plus que pour marquer le droit de son autorité, il eut la pensée de piller, à Rome, le trésor de Saint-Jean-de-Latran, qui était rempli de vases précieux, de magnifiques ornements et de sommes considérables, que la piété des empereurs, des consuls et des patrices, et de beaucoup de souverains de l'Europe, avait accumulés dans ce dépôt sacré.

Maurice, cartulaire de l'église romaine, avait dénoncé Séverin comme voulant abuser de ces richesses; Isaac avait déclaré sur-le-champ que le prétendu crime de Séverin était prouvé, et qu'il fallait punir l'avarice du pontife. Maurice, encouragé par la complicité de l'exarque, se présente pour enfoncer les portes du trésor de l'église de Latran. Séverin, accompagné des officiers et des domestiques du palais, avait soutenu une sorte de siége pendant trois jours. Mais Maurice ne tarda pas ensuite à pénétrer dans les salles même où était placé le trésor; il y mit les scellés, et fit prévenir Isaac qu'il n'avait plus qu'à venir chercher sa proie.

Un premier succès en fait bientôt désirer un second. Maurice, mécontent d'Isaac, qui l'avait mal payé, chercha à renverser son autorité et le représenta comme voulant usurper la souveraineté dans la partie restée à l'empire en Italie. En croyant mentir, il dévoilait peut-être les vrais sentiments d'Isaac: mais celui-ci, prévenu de cette conjuration, donna l'ordre d'arrêter Maurice, et le fit condamner à mort.

Après Séverin, Jean IV rendit sa mémoire précieuse, par sa charité vraiment pastorale.

Dans l'Orient, les apocrisiaires, toujours soigneux d'expliquer à l'autorité de Rome la situation de l'empire, annonçaient qu'il perdait Alexandrie, et qu'Omar, l'un des successeurs de Mahomet, avait ordonné à Amrou, général de ses armées, de brûler la bibliothèque de cette ville.

Les pertes que l'empire faisait en Italie n'étaient ni si rapides, ni si étendues, mais elles n'étaient pas moins irréparables.

Rotaris, n'ayant plus besoin de la perfidie complaisante d'un exarque, et regrettant peut-être les cent livres d'or abandonnées à Isaac, ne voulut plus renouveler le traité qui avait été constamment confirmé depuis 36 ans. Il s'empara de Gênes, de Savone et d'Albenga. Il battit Platon, successeur d'Isaac. Le grand travail, que le roi avait ordonné pour la rédaction des lois des Lombards, étant terminé, il le fit publier, pour en imposer à la fois par la gloire de ses armes et la prévoyance de son administration. Rome, Ravenne, Naples, Fiésole, les cabanes des marais de Venise étaient gouvernées suivant les lois de Justinien. Les Lombards, absolument illettrés, n'avaient encore ni lois écrites, ni même d'autre histoire que des traditions, qui passaient de bouche en bouche, et que les vieillards apprenaient et répétaient souvent aux jeunes gens. C'était une dignité et une sorte de magistrature que d'avoir, dans de tels états, une mémoire ornée, présente et facile. Les peuples de Rotaris ne se gouvernaient que par leurs usages. Le roi, voyant en outre que les empereurs dominaient quelquefois tacitement dans ses provinces, par l'application indirecte qu'on faisait de leurs règlements, à défaut de lois précises, déclara donc qu'il établissait un nouveau *corps de droit*, et il le fit reconnaître, le 22 novembre 643. Il y fut encore peut-être engagé par l'exemple de Dagobert, qui avait compilé les lois des Francs, des Allemands et des Bavarois, en respectant quelque chose des usages des Gaulois.

Dans son code, Rotaris ne fait pas mention du droit romain, que les Goths avaient adopté. Ceux-ci avaient eu raison d'en agir ainsi, puisqu'ils avaient confondu leurs intérêts avec ceux de la nation italienne. Rotaris qui, en attendant qu'il eût conquis toute la Péninsule (il se flattait de cet espoir), devait demeurer isolé, n'envisage que les coutumes de sa nation; il casse toutes les lois précédentes. Grimuald en

ajouta plusieurs, en 668; presqu'un demi-siècle après, Luitprand recueillit les actes de ses deux prédécesseurs, les soumit à un nouvel examen, et combla les lacunes que lui signalèrent ses conseillers. C'est cet ensemble qu'on appelle *le Code lombard*, qui demeura en vigueur pendant plusieurs siècles, jusqu'au temps où on retrouva les *Pandectes*, et encore, après cette découverte, le droit des Lombards ne fut pas tout-à-fait abandonné. Montesquieu dit : « Les lois des Bourgui« gnons sont assez judicieuses : celles « de Rotaris et des autres rois lom« bards le sont encore plus. » Ces déclarations furent écrites en latin teutonique, ratifiées par l'approbation du *peuple fidèle* et de l'*armée fortunée* des Lombards. Le peuple et l'armée avaient alors des titres, comme en ont eu depuis les rois. « Assurés par leur courage, dit Gibbon, de la possession de leur liberté, de pareils législateurs ne songeaient guère, dans leur prévoyante simplicité, à balancer les pouvoirs d'une constitution, ou à discuter la difficile théorie des gouvernements. Ils condamnaient à des peines capitales les crimes qui menaçaient la vie du roi ou la sûreté de l'état, mais ils s'occupèrent surtout du soin de défendre la personne et la propriété des sujets. Selon l'étrange jurisprudence du temps, le crime du sang pouvait être racheté par une amende. Au reste, le prix de neuf cents pièces d'or, exigées pour le meurtre d'un simple citoyen, est une preuve de l'importance qu'on attachait à la vie d'un homme. On calculait avec des soins scrupuleux et presque ridicules les injures moins graves, une blessure, une fracture, un coup ou un mot insultant, et le législateur favorisait l'ignoble usage de renoncer, pour de l'argent, à l'honneur et à la vengeance. »

Luitprand condamna, en la tolérant, la cruelle mais trop ancienne coutume des duels, et il observait, d'après son expérience, qu'un agresseur injuste et heureux avait souvent triomphé de la cause la plus juste. Les Normands adoptèrent le droit lombard lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Italie méridionale. L'empereur Frédéric II, qui succéda aux Normands, abolit la loi des Francs, et conserva aux lois lombardes toute leur autorité. C'est de ces lois que dérivent presque toutes les ordonnances de ce prince, qui sont suivies dans le royaume de Naples et de Sicile. Enfin le code lombard est le fondement, dit aussi Gibbon, du droit féodal que plusieurs nations européennes ont encore conservé. La forme de la législation lombarde donnait aux lois une existence ferme et durable. Les rois avaient apporté à la rédaction de ces édits la plus grande précaution, comme à la tâche la plus importante de la souveraineté. Ils convoquaient à Pavie les ordres du royaume, les nobles, les magistrats (les magistrats n'étaient pas nécessairement nobles) et les principaux guerriers, et, en présence du *peuple fidèle* et de l'*armée fortunée*, on examinait les propositions long-temps et de bonne foi. On discutait avec soin chaque article, on s'écoutait respectivement avec bienveillance, et ce n'était qu'après une mûre délibération qu'on s'en tenait à ce qui paraissait à tous, *peuple* ou *armée*, le plus conforme à la justice et à l'utilité publique. Peut-être ensuite les ministres du roi cherchaient-ils à interpréter la loi dans le sens qui favorisait le plus le despotisme, mais la loi avait été calculée sous toutes les faces, les prévisions avaient été multipliées, et il restait encore assez de liberté raisonnable pour le *peuple* et pour l'*armée*.

Cependant l'empereur Constant II, petit-fils d'Héraclius, entêté de *monothélisme* (doctrine qui, en admettant en Jésus-Christ deux natures, n'admettait qu'une volonté), plus attentif à soutenir cette doctrine qu'à défendre son empire, écoutait les disputes des théologiens sur l'*unité d'opération et de volonté*, tandis que les musulmans, leurs *fouets* à la main, comme avait dit Tourxanth, s'avançaient pour détruire la croyance en Jésus-Christ même.

Pyrrhus, patriarche de Constanti-

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

S.t Johann von Latran — S.t Jean de Latran — Святый Иванъ Латранскiй

Digitized by Google

nople, passait pour monothélite. Néanmoins il vint à Rome, en 649, présenter une abjuration au pape Théodore; mais, ayant depuis rétracté cette abjuration, le pape le déposa et le frappa d'anathème. Les papes avaient donc déjà la puissance de déposer les patriarches de Constantinople !

Héraclius avait publié une ordonnance qu'il avait appelée *Ecthèse* ou *exposition*. Il imposait silence sur la question des deux volontés, et quoique l'hérésie se déguisât avec circonspection, cependant elle se démasquait à la fin, et l'opinion des monothélites s'y trouvait exprimée, comme étant la croyance catholique. Honorius, en se taisant, avait, pour ainsi dire, accepté l'*Ecthèse*. Jean IV, l'un de ses successeurs, avait déclaré hautement qu'il ne l'acceptait pas. Constant, voyant qu'elle n'avait fait qu'augmenter les troubles de l'Église, se flatta d'être plus heureux, en publiant un nouvel édit qu'il nommait *Type*, c'est-à-dire *Formulaire*. Il y défendait toute dispute, ordonnant de s'en rapporter à la doctrine de l'Écriture ou des Pères, sans s'expliquer sur la question en litige. Il menaçait les contrevenants de déposition, de privation de charges, de confiscations, de bannissement, et même de punition corporelle. Le zèle de l'auteur de cet édit, sous le nom de l'empereur, ne trouvait pas de châtiment trop rigoureux pour ceux qui ne pensaient pas comme lui. Nous rapporterons avec fidélité ce qui se passa à Rome, lorsque cet édit y parvint. C'est désormais par la résistance la plus vive que les papes vont manifester leur indépendance. Leur position politique paraissait plus assurée que jamais. Les Lombards vivaient en paix avec le pontificat plus qu'avec les habitants de Ravenne. Les exarques étaient livrés à la débauche, à des calculs de vols et d'avarice, et généralement méprisés. On trouva, à Rome, que l'*Ecthèse*, contradictoire dans les termes, en imposant silence à tous, paraissait prononcer cependant en faveur des catholiques, et que c'était pour cette raison peut-être qu'Honorius, pape au moment de la publication de cet édit, avait gardé le silence prescrit, au lieu que le *Type* laissait la question indécise et défendait absolument de s'expliquer sur l'un et l'autre sentiment : le pape Théodore et les évêques catholiques, même les évêques lombards, rejetèrent à l'unanimité cet édit comme dangereux, parce que, dirent-ils, il fermait la bouche aux orthodoxes, confondait la vérité avec l'erreur, et laissait la foi muette et captive.

On ne se contenta pas de cette déclaration. Un synode assemblé dans Saint-Jean-de-Latran, composé de 105 évêques (l'Italie catholique fut presque unanime), condamna l'hérésie du monothélisme, *l'Ecthèse* et le *Type*, sous la qualification d'ouvrages dangereux.

Il fallait un appui guerrier à ces déclarations : les rois lombards parurent disposés à ne pas le refuser.

Alors Constant chercha à employer la ruse pour se venger du refus du pontife. La mort de Théodore prévint les mauvais desseins de l'empereur. Martin de Todi, successeur du pontife, déclara, en montant sur le trône, qu'à l'égard des édits de Constantinople, il partageait les sentiments de son prédécesseur et des évêques d'Italie. Constant donna ordre de le faire assassiner. Mais Martin ne sortait que bien accompagné, et l'exarque Olympius, qui avait reçu l'injonction de commettre ce forfait, ne put pas réussir dans son projet. Cependant, empressé d'obéir, il pria le pape de venir, un jour, lui administrer la communion dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. On veillait de toutes parts sur les piéges que l'on pouvait tendre au pape. Les évêques n'étaient pas les derniers à témoigner leur zèle et leur empressement à honorer et à servir le pontife. Personne ne put croire qu'Olympius attirât le pape dans une embûche, et qu'au milieu de l'église (*) on osât commettre

(*) La planche 10 représente l'église de Saint-Jean-de-Latran. Cette célèbre basi-

un sacrilége. Cependant comme alors les fidèles recevaient la communion à la place même où ils priaient, et que le pontife allait la leur porter, ainsi qu'aujourd'hui on la lui porte à lui seul, dans les cérémonies de Rome, Olympius devait se trouver dans un endroit plus écarté, entouré de ses gardes, et son propre écuyer était prêt à poignarder le pontife, au moment où il se baisserait pour prononcer les paroles de la communion. Le pape s'avance avec tous ses prélats, Olympius s'agenouille, reçoit la communion, mais l'assassin reste interdit. Martin se retire. Olympius demande à son écuyer pourquoi il n'a pas tué le pape : l'écuyer lui répond qu'à l'instant où la communion a commencé, il a été comme frappé de cécité, et que, dans son trouble, et un tremblement qu'il n'a pu vaincre, il lui a semblé que le pape avait disparu. Olympius, qui déja éprouvait des remords, ne fait aucun mauvais traitement à l'écuyer, et, le lendemain même, se présente au palais du pape, se jette à ses pieds, lui avoue ses projets, lui confie les ordres qu'il a reçus de Constantinople, lui promet de ne pas les exécuter, et lui demande pardon. Martin le relève avec sensibilité, l'embrasse et lui pardonne. Constant, mécontent d'Olympius, le rappelle et l'envoie en Sicile, pour combattre les musulmans qui avaient déja porté leurs armes dans cette île. Théodore Calliopas est nommé pour remplacer Olympius dans l'exarchat, et il lui est ordonné d'aller résider à Rome, pour exécuter des ordres importants de l'empereur. Calliopas arrive, déterminé à obéir sans scrupule aux ordres les plus rigoureux.

L'Italie, quoique soumise à des maîtres divers, n'avait qu'un même sentiment pour le pape Martin. C'était un pontife d'une piété éminente, patient à supporter les injures et inébranlable dans son désir de défendre la foi. Simple et frugal dans ses dépenses, il n'était somptueux qu'en aumônes. Doué de cette habileté admirable que donnent la raison et la droiture, il apaisait les différends, il entretenait cette union si nécessaire pour que l'Italie ne fût pas livrée à d'inutiles désastres. On ne parlait qu'avec attendrissement de la scène de cet écuyer comme frappé de cécité, des remords d'Olympius, de l'obstination impie de l'empereur; on épiait

lique est la première et la plus ancienne église du monde catholique, « *la mère et le chef des églises de Rome et de l'univers.* » Aussi est-elle le siége du souverain pontife qui, en sa qualité d'évêque de Rome, va, après son exaltation, en prendre possession. D'abord elle eut le nom de *basilique constantinienne*, parce qu'elle fut fondée par Constantin-le-Grand. Sa construction date donc précisément de l'époque que, dans cet ouvrage, nous avons prise pour point de départ. On trouve cette église décrite sous cette dénomination dans les *régionnaires*. Anastase, bibliothécaire, qui florissait dans le IX[e] siècle, l'appelle *Lateranensis*, parce qu'elle fut bâtie sur le sol même du palais de la noble famille de *Laterani*. On l'appela encore basilique *du Sauveur*, après la dédicace que saint Sylvestre, pape, en fit au Sauveur, l'an 320; puis basilique d'*Or*, à cause des dons précieux dont elle fut successivement enrichie; et enfin basilique *de Saint-Jean*, parce qu'elle fut dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'évangéliste. Les papes ont habité le palais qui tient à l'église, jusqu'au temps où Grégoire XI reporta d'Avignon à Rome le siége pontifical, époque où ils fixèrent leur résidence au Vatican (1377).

Grégoire XI ouvrit la porte de la nef latérale; Martin V y fit faire une façade; Sixte V l'orna d'un double portique; Clément VIII, l'an 1600, renouvela la nef supérieure; Innocent X, à l'occasion du jubilé de 1650, mit la grande nef dans l'état où elle est aujourd'hui; Clément XII fit, sur les dessins de Galiléi, la principale façade qui regarde la campagne: elle est une des plus remarquables et des plus magnifiques de Rome, ornée de quatre colonnes et de six pilastres d'ordre composite, terminée par onze statues.

L'intérieur de la basilique a cinq nefs, séparées par quatre rangs de piliers.

Dans une salle à l'extrémité du portique, du côté de l'obélisque, on voit une statue pédestre, en bronze, de Henri IV, roi de France, élevée en 1618.

Il s'est tenu dans cette église douze conciles, tant généraux que provinciaux.

Digitized by Google

ROM. ROME. РИМЪ.

Die Engelsburg — Château S.t Ange — Замокъ святаго Ангела.

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

les paroles de Calliopas, on interrogeait ses présents; on redoutait sa fureur ou sa perfidie sur la voie publique, dans les palais, dans les processions, dans le sanctuaire même.

Enfin, Martin venait de se concilier la reconnaissance et la vénération des chrétiens, en envoyant en Sicile des sommes considérables, pour racheter les malheureux habitants professant la foi catholique, que les Sarrasins avaient réduits en esclavage, après une défaite dont Constant était l'auteur, parce qu'il avait enlevé à Olympius les moyens de défendre les villes.

N'oublions pas de remarquer ici que la coutume des musulmans de réduire les vaincus en esclavage, força les chrétiens à des représailles, et rétablit, au moins dans les guerres de Turc à chrétien, l'odieux usage de la servitude.

Martin passait donc à Rome pour un ange de paix et pour un digne successeur des apôtres; mais dès qu'il eut encouru la disgrace de l'empereur, ce ne fut plus, à la cour, qu'un méchant, un homme dangereux, un pontife sans vertus, un sujet rebelle : puisqu'il avait envoyé des sommes d'argent aux Sarrasins, pour racheter les esclaves grecs et italiens, il voulait livrer l'Italie aux Sarrasins.

Calliopas ne charge pas un autre du soin de plaire à Constant. Il fortifie les postes de soldats placés le long des deux retranchements qu'Aurélien avait fait construire, en forme de bras, à droite et à gauche du tombeau d'Adrien, placé sur le bord du Tibre, monument appelé aujourd'hui le château Saint-Ange (*). Il se montre, en public, entouré de soldats et accompagné de Théodore Pellurius,

(*) Le mausolée d'Auguste n'étant plus suffisant pour recevoir les cendres des familles impériales, Adrien en prit occasion d'élever un autre tombeau sur la rive droite du Tibre, dans les vastes jardins de Domitia. Comme cet empereur était assez bon architecte, et porté pour les édifices majestueux, il montra dans la construction de ce monument un goût, une grandeur et une magnificence vraiment admirables.

La planche représente d'abord le pont Saint-Ange, anciennement pont Ælius, bâti par Adrien : ce pont, emporté par les eaux en 1450, fut reconstruit par Nicolas V, et enfin orné de statues du Bernin, sous Clément IX. Dans le fond, on aperçoit le dôme de Saint-Pierre; à gauche, est le monument que nous allons décrire plus en détail.

Autrefois, on voyait d'abord un soubassement carré de 233 pieds romains de long, revêtu de marbre et surmonté d'une corniche ornée de festons et d'inscriptions de Lucius Vérus et de Commode; on en comptait encore dans le VIII[e] siècle onze qui sont rapportées par divers auteurs. Au-dessus de ce soubassement carré s'élevait le grand édifice rond, dont il ne reste plus que l'*ossatura*, formée d'énormes quartiers de pépérin et de travertin. Elle est dépouillée actuellement des marbres, des corniches et des autres ornements dont elle était recouverte. Sa circonférence est présentement du 576 pieds, et son diamètre de 283 pieds, à peu près. Anciennement, on distinguait un corridor et un mur qui faisaient voir le monument plus en proportion avec sa base.

Au-dessus de cette rotonde gigantesque s'élevait en pyramide un escalier majestueux qui conduisait à un temple rond périptère, dédié aux empereurs qu'on appelait alors dieux, *divi*, et auquel ont appartenu les 24 colonnes précieuses de marbre violet qui étaient dans l'église Saint-Paul, encore bien conservées jusqu'à l'incendie de 1823. Elles formaient le portique circulaire du temple, dont le sommet, suivant Clément VII, était surmonté d'une pomme de pin en métal, qu'on voit aujourd'hui dans un des jardins du Vatican.

Lorsqu'Aurélien renferma le Champ-de-Mars dans Rome, et lorsqu'il fit construire des tours sur la rive droite du Tibre, il se servit du tombeau d'Adrien pour y appuyer ses murailles. Au moyen de deux bras qui, partant des angles du mausolée, se prolongeaient jusqu'au fleuve, il forma un fort de six tours qu'il appela *Hadrianium*, au pied duquel il ouvrit une porte qu'il nomma *Cornelia*, du nom de la voie qui y abontissait. C'est par erreur que Procope appelle cette porte *Aurelia*. Quand Théodose fit enlever les colonnes du mausolée, ou môle, pour les transporter à la basilique de Saint-Paul, l'édifice fut privé de sa partie supérieure, et Procope a raison de dire qu'il resta sans colonnes; mais la

chambellan (*camerarius*) de l'empereur, à qui il devait remettre Martin, lorsqu'il se serait emparé de sa personne. Le pape tombe malade; Calliopas envoie un officier qui dit au pontife : « L'exarque apprend que le « palais pontifical est devenu une place « de guerre, qu'on y fait des amas « d'armes et de pierres. Il en ignore « la cause, et il ne peut s'empêcher « de condamner ces mouvements, « comme des préparatifs de révolte. »

Le pape ordonna qu'on fît parcourir le palais à l'officier, qui put s'assurer qu'il ne s'y trouvait ni armes ni pierres. L'exarque avait employé cette ruse pour savoir si l'on était armé dans le palais. Rassuré par son officier, Calliopas ne cache plus ses desseins. Martin fait alors transporter son lit dans l'église même, comme dans un asile inviolable. Calliopas ordonne d'enfoncer les portes, se précipite avec des soldats qui jetaient de grands cris, en frappant leurs boucliers de leurs armes : il brise les chandeliers, les cierges, les siéges, et fait environner par des troupes le lit du pontife. Là il lit au clergé une lettre de l'empereur qui ordonnait d'élire un autre pape, parce que Martin était un intrus. Ensuite, malgré les cris des prêtres, qui se pressaient autour de leur chef, qui voulaient le suivre, qui demandaient à n'être jamais séparés de lui, il s'empara de la personne du pontife, qu'il emmena prisonnier dans son palais. Le lendemain, Martin est remis dans les mains de Pellurius, qui le jette dans une barque sur le Tibre, sans lui laisser emporter autre chose que des habits déchirés et un vase à boire. Pellurius le conduit à Porto, de là à Messine, où un vaisseau l'attendait pour le porter à Constantinople.

Le voyage devait être prolongé pour lasser la constance de Martin. On passa près de trois mois sur les côtes de la Calabre. Tourmenté d'une dysenterie qui l'avait réduit à une extrême faiblesse et à un dégoût des nourritures les plus saines, il n'avait pour se soutenir que les aliments grossiers des matelots. Si des prêtres et des fidèles des lieux voisins lui apportaient quelque soulagement, on les maltraitait et on leur disait : « Puis« que vous aimez cet homme, vous « êtes donc les ennemis de l'empe« reur. » Enfin on partit pour l'île de Naxos, où le pontife eut la permission de sortir du vaisseau; mais ce fut pour être prisonnier, une année entière, dans une maison de la ville.

Le 17 septembre 654, Martin arriva devant Constantinople. On avait écrit de Rome au nom du clergé, et de Pavie au nom des Lombards, pour le recommander à l'empereur; mais ces instances n'avaient fait qu'augmenter sa fureur. Il ordonna que Martin restât un jour sur le rivage, couché sur une natte, et exposé aux insultes du peuple. A la fin, enfermé en prison, il fut interrogé ensuite en présence de l'empereur, dépouillé du *pallium*,

grande portion inférieure resta avec ses marbres et ses sculptures, que les troupes de Bélisaire mirent en pièces, en 537, pour les jeter sur les Goths, qui voulaient escalader le môle. Dans le XII[e] siècle, on donna à cet édifice le nom de château Saint-Ange, probablement à cause d'une très-petite église placée à son sommet, dédiée à saint Michel, et qui avait la dénomination de Saint-Ange *jusques aux cieux*. En 1495, le môle fut endommagé par la foudre; Alexandre VI le répara et le fortifia. Paul III l'embellit à l'extérieur; il affectionnait ce séjour, parce que, y ayant été mis en prison, il s'en était enfui dans une corbeille d'osier suspendue à une corde. Pie IV commença les fortifications intérieures, et Urbain VIII les fit mettre, par le chevalier Bernin, dans l'état où nous les voyons. Le général Miollis appelait le fort Saint-Ange, tel qu'il l'avait fortifié, *le tonneau de fer*.

Des feux d'artifice qu'on est dans l'usage de tirer, du haut du fort, le soir de la veille de Saint-Pierre, forment un spectacle enchanteur. Les 4500 fusées qui, allumées au même instant, partent en faisceaux du sommet de la tour, s'étendent circulairement en s'élevant, retombent rapidement, produisent, par leur *diramation* et leur éclat inattendu, une scène qui ressemble à une éruption de volcan. Ce feu s'appelle la grande girandole; il a été inventé par Michel-Ange.

traîné dans les rues et les carrefours, un carcan au cou, enchaîné avec le geôlier, pour montrer qu'il était condamné à mort : le bourreau portait devant lui l'épée qui le devait égorger. Chancelant, marquant son passage par des traces de sang, il fut jeté dans une autre prison, où il serait mort de froid, si ses gardes n'avaient eu quelque compassion de ses souffrances. Au bout de trois mois, il fut transporté à Cherson (c'était le lieu d'exil des grands criminels). Enfin il mourut de fatigue et de douleur le 16 septembre 655. Les Romains avaient élu pape Eugène, du vivant de Martin, qui, de sa prison de Cherson, avait approuvé l'élection, pour que la chaire de saint Pierre ne fût pas vacante.

Ainsi finit la vie de Martin, pontife respectable, savant, courageux, constant dans les opinions qu'il avait professées, et dans des principes d'ordre que l'Italie tout entière soutenait contre des rhéteurs grecs, même dans l'état de démembrement politique et de capitulation réciproque où elle était réduite. On avait vu le pontife Léon négociateur heureux, le pontife Grégoire politique habile; on vit le pontife Martin, sachant souffrir et mourir sans ostentation, sans colère, ajouter ainsi à la réputation des pontifes, et continuer de consacrer loin de Rome, et par un autre éclat, la puissance du saint-siége.

Constant, satisfait du succès d'une expédition contre les Slaves, autres peuples que nous voyons depuis quelque temps au nombre des ennemis du nom romain, et jaloux de poursuivre l'effet de la terreur que le supplice de Martin avait répandue à Rome, prend la résolution de passer en Italie. Depuis la destruction de l'empire d'Occident, aucun empereur n'avait entrepris ce voyage. Un dessein si extraordinaire devait étonner l'Orient et donner lieu aux plus étranges conjectures. Le bruit se répandit que Théodose, frère de Constant, et assassiné par ses ordres, venait toutes les nuits l'effrayer dans le sommeil, que son ombre sanglante se présentait à lui, en habits de diacre, et que, tenant en ses mains une coupe pleine de sang, il lui criait d'une voix terrible : « Buvez, mon frère. » On prétend que le même fantôme le suivit en Sicile, en Italie, et ne cessa de le persécuter jusqu'à la mort. D'autres disaient que, s'étant rendu odieux à tout l'Orient par les cruautés exercées sur Martin et sur un grand nombre d'orthodoxes, et plus encore par le meurtre de Théodose, qu'il avait fait mourir dans un accès de jalousie, le croyant plus aimé que lui d'une femme distinguée par sa beauté, il ne se trouvait plus en sûreté à Constantinople. Les Sarrasins lui avaient enlevé l'Égypte, l'île de Chypre et celle de Rhodes, où Moavius, leur chef, avait vendu à un Juif le fameux colosse représentant le soleil (le dieu de Chosroès), que ce vil marchand avait fait fondre, et dont il avait tiré 720,000 livres de métal. Constant, méprisé par ceux des Grecs qui aimaient encore les arts, déshonoré, haï, odieux à tous les ordres de l'État, annonça donc qu'il allait en Italie.

Il voulait abandonner Constantinople, expulser les Lombards, et rétablir à Rome le siége de l'empire, disant que *la mère méritait plus de considération que la fille*. Il équipa donc une flotte, et, s'étant embarqué, vers la fin de l'anné 662, avec ses trésors, il envoya ordre à l'impératrice, dont jusqu'ici l'histoire ignore le nom, et à ses trois fils, Constantin-Pogonat, Héraclius et Tibère, qu'il avait déclarés Césars en 659, de venir le rejoindre dans le port. Mais André, son chambellan, et Théodore de Colones soulevèrent le peuple, qui crut devoir montrer son exécration pour ce tyran, aussi cruel à lui seul que l'avaient été Néron, Commode et Héliogabale, et les Byzantins empêchèrent la famille d'aller rejoindre Constant. Ce refus ne le retarda pas d'un moment; il monta sur le tillac de son vaisseau, il cracha contre la ville, et fit sur-le-champ mettre à la voile. Ayant été passer à Athènes le reste de l'hiver, dès les premiers jours du printemps il partit pour l'Italie. Il arriva à Rome le 5

juillet de l'année 663, et y séjourna peu de jours. Il se vantait à tout instant de détruire les Lombards, mais il fallut renoncer à cet espoir. Le pape Vitalien alla au-devant de lui à la tête de son clergé, à deux lieues de la ville, et le conduisit à l'église Saint-Pierre, où l'empereur laissa un riche présent. Il visita ensuite Sainte-Marie-Majeure, où il laissa encore une offrande; le lendemain, il se rendit de nouveau à Saint-Pierre, avec toute son armée, il y entendit la messe, et mit sur l'autel une pièce d'étoffe d'or. Le dimanche suivant, il entendit aussi la messe à Saint-Pierre. Après le sacrifice, l'empereur et le pape s'embrassèrent, et se dirent adieu. C'était le douzième jour de l'arrivée de Constant. Jusque-là il n'avait donné que des marques de dévotion et d'une pieuse libéralité. Mais les Lombards venaient de battre récemment son arrière-garde à Naples; aussi il avait perdu l'idée de se fixer à Rome. Avant de partir, il pilla les églises, reprit les présents qu'il avait donnés, et enleva tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la ville. On lui avait proposé d'orner le Panthéon, disposé en église depuis 608, sous Boniface IV, avec la permission de Phocas, mais Constant II aima mieux le dépouiller de toutes les tuiles de métal dont il était couvert (*). On vit un empereur romain commettre plus de violences, peut-être, qu'on n'en pouvait reprocher aux

(*) Nous avons préféré donner ici une vue intérieure du Panthéon; la vue extérieure est connue de tout le monde, et les gravures l'ont reproduite dans toutes les dimensions : nous n'en donnerons pas moins, d'abord, une description succincte de la partie extérieure. On ne peut révoquer en doute que le Panthéon ne soit, parmi les anciens monuments de Rome antique, le mieux conservé, et en même temps le plus magnifique : il fut élevé 25 ans avant l'ère vulgaire, par Marcus Agrippa, gendre d'Auguste, et il fut dédié à Jupiter-Vengeur. Ce temple contenait plusieurs idoles, entre autres celles de Mars et de Vénus, comme protecteurs, l'un de Rome, et l'autre de la famille *Julia*. César divinisé y eut aussi une statue. On a cru que le nom de Panthéon lui venait de la multiplicité des divinités qu'on y adorait. Dion Cassius a pensé que cette dénomination lui convenait à cause de sa forme en coupole, semblable à la voûte du ciel; mais comme il n'y a pas de preuve que tous les dieux y aient eu leur statue, parce qu'ils n'auraient pu y être tous placés à cause de leur nombre infini, et qu'il y avait d'ailleurs des dieux dont les Romains se moquaient eux-mêmes, on peut dire plutôt que sa forme ronde et en même temps hypèthre (à découvert), configuration différente de celle des temples nouveaux, et dans les rites antiques plus généralement appliquée au culte de chacun des dieux, produisit la dénomination de Panthéon. On a dit encore que cette exagération dans le titre venait de ce qu'un tel temple était si beau, qu'il eût pu être dédié à tous les dieux.

La façade est octastyle, c'est-à-dire de 8 colonnes de front; elles soutiennent un élégant entablement et un pourtour bien proportionné, orné de bas-reliefs par Diogène, sculpteur athénien. Le portique a 103 pieds de long sur 41 de large; il est formé de 16 colonnes d'ordre corinthien : celles de la façade sont chacune d'un seul morceau de granit oriental blanc et noir, et les autres de granit rouge.

L'intérieur du temple, la *cella*, est un cercle parfait dont le diamètre a 133 pieds de long; et c'est de cette forme sphérique que l'église actuelle reçoit le nom de *Rotonde*. La longueur de ce diamètre est égale à la hauteur de l'édifice. La coupole est ouverte dans le milieu par un œil de 27 pieds de circonférence qui éclaire le temple; ce qui le constitue précisément hypèthre ou découvert. On compte tout autour 14 colonnes, dont 8 jaunes et 6 violettes, pour la plupart d'un seul morceau, toutes cannelées, avec des chapiteaux d'ordre corinthien.

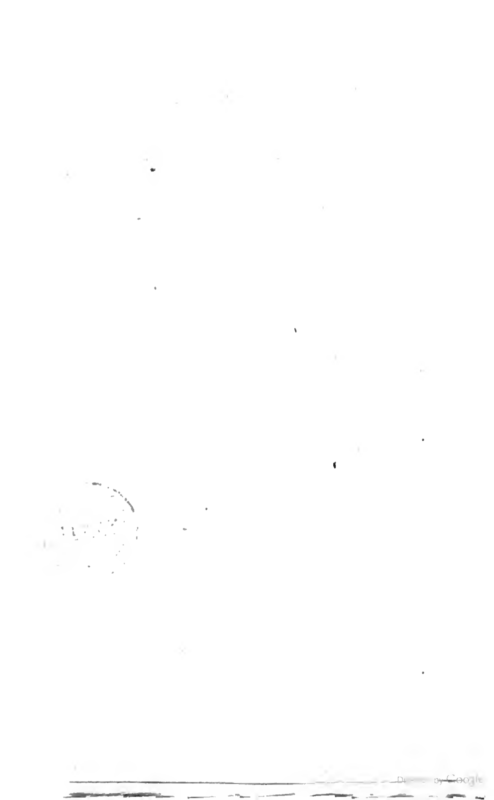
Les huit petits autels placés dans le pourtour, à des distances égales, furent anciennement autant de petites *ædiculæ* pour les idoles.

Toutes les sculptures de Diogène athénien ont péri, ainsi que les cariatides qui ont appartenu à ce temple, et dont Pline fait mention. Les cariatides représentaient, pour les anciens, le châtiment de la trahison des Cariens; elles l'exprimaient aussi dans le Panthéon dédié à Jupiter-Vengeur, c'est-à-dire vengeur de la mort de César. Constant II ayant enlevé, en 663, les tuiles de métal dont le temple était couvert, Grégoire III





Pantheon. Panthéon. Панѳеонъ.


Digitized by Google

Goths et aux Vandales. Incontinent il fit transporter toutes ces richesses à Syracuse. Une telle conduite ne pouvait que fortifier la puissance des papes en Italie. Mais l'Orient et Rome devaient être délivrés de ce tyran fourbe et avare : il se forma plusieurs conjurations contre lui. Le chef d'une de ces conjurations était André, fils du patrice Troïle. Un jour, cet homme, ayant accompagné Constant dans un bain, prit un vase avec lequel on versait de l'eau, s'en fit une arme, et en déchargea un coup si violent sur la tête de l'empereur, qu'il en mourut aussitôt.

Constantin IV, Pogonat (le barbu), fils aîné de Constant, vengea la mort de son père en se faisant livrer les conjurés par l'armée de Sicile. Il ne tarda pas aussi à se faire reconnaître à Rome, mais il n'eut aucunes représailles à y exercer, parce que Rome avait souffert sans murmurer les spoliations ordonnées par Constant II. Pogonat, rappelé à Constantinople par un genre de sédition fort extraordinaire que nous allons expliquer, ne tarda pas à se délivrer de ses ennemis. Les soldats dispersés en Asie et qui savaient que Pogonat avait honoré du titre d'Auguste ses deux frères, Héraclius et Tibère, mais qu'il ne leur accordait aucune part dans les affaires, s'avisèrent de s'écrier : « Nous adorons « les trois personnes de la Sainte Tri« nité, nous voulons être gouvernés « sur la terre comme dans le ciel, il « nous faut trois empereurs. » Pogonat s'empara des chefs de ce parti, les fit condamner à mort, et avertit ses frères de se conduire avec modération et avec sagesse.

La portion de l'Italie qui restait à l'empire pouvait-elle être heureuse, sous la domination des exarques représentant le fils d'un empereur qui avait saccagé la ville qu'il appelait la capitale de ses états en Italie? Oui, Constantin IV allait se montrer un prince pieux, bienfaisant, victorieux; et, sous son règne, les Sarrasins devaient être obligés de suspendre leurs conquêtes.

Quant au royaume des Lombards, Pertharit venait d'être élu roi à l'unanimité, et, sachant commander courageusement à tous les ducs, il maintenait la paix dans ses états, qui, pendant seize ans, ne furent tourmentés par aucun démêlé avec l'empire.

Si l'Occident jouissait de cet intervalle de paix, la guerre ravageait avec violence les contrées de l'Orient. Une circonstance remarquable ralentit les progrès des Sarrasins. Un Syrien nommé Callinicus, de la ville d'Héliopolis, parvint à s'échapper, et vint à Constantinople. Il y porta l'invention du feu grégeois, la plus meurtrière que les hommes aient imaginée pour détruire leurs semblables. On connaissait, chez les anciens Grecs, une composition que l'on appelait l'*huile de Médée ;* mais ce n'était pas le feu grégeois. Il devait entrer dans la composition de ce feu, ce que la nature a produit de plus violent ; il brûlait dans l'eau, et, contre le mouvement des autres feux, dont la flamme tend *en en-haut,* il tendait *en en-bas.* Ni les pierres, ni le fer, ne résistaient à son activité ; on ne pouvait l'éteindre qu'avec le vinaigre, le sable ou l'urine (*). Du haut des mu-

le fit couvrir en plomb ; Urbain VIII fit élever les deux clochers.

L'église est appelée Sainte-Marie-des-Martyrs, parce que Boniface IV la dédia à la Vierge, et y fit transporter des corps de martyrs.

On a dernièrement fouillé dans une chapelle sous laquelle était enterré Raphaël, et l'on a trouvé son corps dans un état tel, qu'on a pu aisément le reconnaître. Il n'est donc pas vrai que le crâne qu'on a longtemps montré à l'académie de Saint-Luc, comme étant celui de Raphaël, ait appartenu à ce grand homme.

(*) Le secret de ce feu était perdu. Un Français, nommé Dupré, l'a retrouvé en 1756. Le roi Louis XV donna une pension à Dupré pour qu'il ne divulguât pas son secret, qui est mort avec lui. On était cependant alors en guerre avec l'Angleterre. Les Anglais ont depuis mis en usage les fusées *à la Congrève*, que l'on croit être une sorte de feu grégeois. Dans toutes les guerres aujourd'hui on fait usage de ces fusées, qui

railles de Constantinople assiégée, on jeta sur les musulmans ce feu formidable, qui, s'attachant aux hommes et aux vaisseaux, les dévorait jusque dans les eaux, sans qu'il fût possible de l'éteindre.

Constantin IV combla de récompenses Callinicus, et força bientôt les musulmans à conclure la paix. Le roi des Lombards, les ducs de Bénévent, de Frioul et de Spolète, lui députèrent des ambassadeurs pour lui demander son amitié. Il prit le ton de maître dans la réponse qu'il daigna leur adresser, et l'on crut un moment qu'il allait relever l'ancienne majesté de l'empire, et lui rendre l'éclat dont il avait brillé sous le premier Constantin. Mais sa gloire ne devait éclater qu'à Byzance. Il fut plus heureux lorsque, dans des vues de sagesse et de concorde, il chercha à rétablir la paix au sein de l'Église.

Le pape Adéodat, qui avait succédé à saint Vitalien (*), en 672, étant mort en 676, on avait élu pontife, Domne, Romain. Celui-ci avait eu pour successeur saint Agathon, qui voulait aider l'empereur à détruire tous les débris du monothélisme.

La lettre qu'Agathon écrivait à l'empereur est un modèle de naïveté, de franchise, et peint à la fois les mœurs ecclésiastiques et les événements du temps.

« Nous vous envoyons des légats : ne vous attendez pas à trouver en eux l'éloquence séculière, ni même la science parfaite des écritures. Comment ces lumières universelles auraient-elles pu se conserver, au milieu du tumulte des armes, dans des prélats obligés de gagner leur nourriture journalière par le travail de leurs mains? Le patrimoine des églises est devenu la proie des Barbares. Tout ce que ces prélats ont pu sauver de tant de ravages, c'est le trésor de la foi, telle que nos pères nous l'ont transmise, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. »

Tout fut terminé suivant les désirs du saint-siége, et l'on vit s'apaiser la querelle funeste qui s'était allumée entre l'église de Constantinople et celle de Rome.

L'empereur voulant ensuite qu'en faveur du fils on cessât à Rome de maudire la mémoire du père, déchargea l'église romaine de plusieurs redevances onéreuses. Il remit aux papes la somme d'argent qu'ils étaient obligés de payer après leur élection, pour obtenir l'agrément de Byzance : cet usage avait été établi par les rois goths; après eux, les empereurs s'en étaient fait un droit, et les exarques n'oubliaient pas de l'exiger. Cette somme était de trois mille sous d'or, ce qui revenait à un peu moins de cinquante mille francs de notre monnaie actuelle. Constantin abandonna l'argent, et n'entendit conserver que le droit de confirmation, auquel il renonça même en 684, sous le règne de Benoît II.

Ces avantages semblaient devoir rendre quelque prospérité à l'Italie; mais voilà qu'une peste meurtrière vient désoler à la fois Rome et Pavie. Cette dernière ville demeura déserte, tous les habitants s'étant retirés dans les montagnes. Ce fléau continua ses ravages pendant quatre mois à Rome, et l'on commença à se servir du Colysée, qui était encore entier, pour y déposer les malades sous les voûtes immenses des corridors intérieurs.

Il y avait, à cette époque, de graves différends entre le saint-siége et les archevêques de Ravenne, qui étaient soutenus dans leur opposition par les évêques de la Vénétie. Les prélats lombards ne manifestaient aucun éloignement pour le saint-siége.

En 682, tous ces différends furent terminés à l'avantage du pontife. Le pape saint Léon II, successeur de saint Agathon, en abandonnant des droits abusifs, usurpés par quelques subalternes ignorants, au nom de ses prédécesseurs, retint les droits réels

produisent un effet épouvantable. Plus on prétend civiliser la société, plus on multiplie volontairement les moyens de détruire les hommes.

(*) C'est sous saint Vitalien que l'on commença à introduire l'usage des orgues dans les églises.

et légitimes. La transaction faite à ce sujet fut confirmée par un décret de l'empereur Constantin IV, qui, dérogeant à des dispositions contraires, imposées par Constant II, ordonna que l'église de Ravenne rentrât sous la dépendance du saint-siége, et que, suivant l'ancien usage, l'archevêque allât se faire sacrer à Rome.

Après dix-sept ans et deux mois de règne, Constantin IV mourut, en 685. Deux grands événements rendent ce règne mémorable : les Sarrasins réprimés, et la paix rendue à l'Église.

A cet empereur généreux et d'un caractère souvent magnanime, qui avait si dignement réparé les crimes de son père, monarque aussi perfide que cruel, succéda un prince de seize ans, Justinien II, fils de Constantin IV. Le nouvel empereur, se jouant de la puissance souveraine, va recevoir, perdre et recouvrer le pouvoir. Dur, présomptueux, il confondait la monarchie romaine avec le globe de la terre, et prétendait que tous les peuples devaient obéir à ses lois. Dans ses malheurs, il implora lâchement la compassion du vainqueur, obtint la vie, et, à son tour, ne sut pas pardonner. Il souffrait que ses lieutenants déshonorassent son nom en Italie. Il se croyait le droit de vendre jusqu'à la chaire de saint Pierre. Jean V, successeur de Benoît II, étant mort, Justinien II suscita et favorisa tour à tour l'ambition de deux concurrents, qui heureusement furent exclus en même temps. On élut Conon, originaire de Thrace, puis saint Serge, Palermitain, originaire d'Antioche. L'empereur avait fait décider, dans un concile tenu à Constantinople, et où n'avaient assisté que des prélats grecs, qu'il serait permis aux prêtres mariés avant leur ordination de garder leurs femmes. Le concile avait été appelé *in trullo*, parce qu'il avait été tenu sous le dôme du palais impérial, ou *quinisexte*, parce qu'il fut comme le supplément du cinquième et du sixième concile général. La discipline d'Occident n'admettait pas la possibilité de cette règle. Irrité du refus du saint-siége de souscrire à la décision du concile grec, Justinien donna ordre publiquement à Zacharie, son écuyer, d'aller enlever le pape, et de l'amener à Constantinople. L'écuyer trouva tout le peuple romain sous les armes, pour défendre son pasteur. La milice de l'exarchat accourut aussi dans le même dessein. La ville retentissait de cris et de menaces. Zacharie, poursuivi, se réfugia dans la chambre même du pape, le priant de lui sauver la vie. Les ambassadeurs des Lombards, qui résidaient à Rome, envoyèrent en même temps des courriers, pour demander que l'on fit approcher des troupes, destinées aussi à protéger le pontife. Tout-à-coup on répand le bruit que, par le concours d'une ruse et d'une audace inexplicables, le pape a été enlevé et embarqué sur le Tibre. L'armée de Ravenne envahit sur-le-champ le palais, demande à voir le pape, et menace d'enfoncer les portes, si on ne les ouvre pas à l'instant. Zacharie, caché sous le lit même du pontife, craint d'être surpris, et le conjure de nouveau de ne pas l'abandonner. Serge lui promet sa protection, fait ouvrir les portes, se présente au peuple et aux soldats, qui baisent sa main et ses vêtements. On se souvenait des indignes traitements qu'avait éprouvés le pape Martin, et l'on savait que Justinien s'apprêtait à n'être pas moins barbare que son aïeul Constant. Le pape apaise le peuple, le bénit, et demande la vie de Zacharie, qui lui est accordée. Il partit la nuit suivante, pour porter cette nouvelle à son maître, qui ne put pas se venger en ce moment; car lui-même, convaincu d'avoir ordonné, dans un accès de fureur, qu'on mît à mort presque tous les habitants de Constantinople, il venait d'exciter dans Byzance une sédition qui voulait le précipiter du trône. Les griefs d'un peuple outragé n'avaient jamais été plus légitimes. Justinien se réjouissait aussi de voir arriver le pape, pour lui faire subir des tourments. Les ministres favoris d'un prince si féroce étaient Étienne, eunuque, et Théodore, moine hérétique. A l'un il abandonnait le gouver-

nement du palais, et à l'autre, la direction des finances. Le premier menaçait la propre mère de l'empereur du châtiment qu'on inflige aux enfants. La noble et courageuse Anastasie, veuve de Pogonat, voulait en vain faire des représentations à son fils. Le second, grand logothète (trésorier), faisait suspendre les débiteurs insolvables, la tête en en-bas, sur un feu lent, exhalant une épaisse fumée.

Léontius, patrice, s'étant mis à la tête du peuple, fit arrêter Justinien, qui allait être égorgé par ses propres gardes; et, touché de compassion, en voyant dans un tel danger le fils de Constantin IV, son bienfaiteur, il écouta les supplications de ce méchant qui demandait seulement la vie, obtint que l'on se contenterait de lui couper le nez, et de l'envoyer en exil à Cherson. Justinien, maltraité à Cherson, s'enfuit chez les Chosarcs, puis chez les Bulgares. Terbélis, roi de ces derniers, marcha sur Constantinople avec Justinien, à la tête de quinze mille cavaliers, et s'empara de la ville, où il entra par un aqueduc qui était mal gardé. Dans l'intervalle, Léontius et Tibère Absimare avaient régné. Justinien commença par récompenser Terbélis, qui lui demanda d'abord un monceau d'étoffes de soie d'une hauteur considérable. Comme sur le reste on n'était pas d'accord, Terbélis agita son fouet de guerre. On a vu que Tourxanth avait menacé les alliés des Byzantins de cette arme, plus insolente que meurtrière. Ces fouets méprisants, soit qu'ils fussent employés à châtier, soit qu'ils fussent destinés à favoriser les Byzantins, qui persistaient à s'appeler encore des Romains, ne pouvaient que leur être funestes. Par une sorte de moquerie, Terbélis étendit par terre son fouet, et ordonna de couvrir d'une montagne d'or toute la superficie du sol qu'il occupait. Puis il obligea l'empereur d'enrichir tous les soldats bulgares, en leur remplissant la main droite de pièces d'or, et la main gauche de pièces d'argent. Enfin, Terbélis reçut un vêtement impérial et le titre de César. Il tardait à Justinien d'être délivré d'un pareil protecteur, qui pouvait encore exiger plus de sacrifices. Il avait besoin d'être seul pour se trouver plus libre d'envoyer au supplice les partisans de Léontius. Il jurait aussi de ne pardonner à aucun d'eux, et ne faisait trêve à ce genre de cruautés que pour ordonner la mort des partisans d'Absimare. Ces serments de vengeance furent exécutés avec toutes les fureurs de la haine.

Un tel homme pouvait-il oublier qu'on avait méconnu son autorité en Italie? En 705, il envoya deux métropolitains au pape Jean VII, en lui adressant l'ordre de recevoir les canons du concile *in trullo*. Jean VII, d'un caractère timide, n'osa pas entrer dans une discussion; cependant poussé à bout, il les renvoya sans les souscrire, mais il n'eut pas la force de les censurer. Le pape Constantin, Syrien, devait, trois ans après, en 708, montrer plus de courage.

Ce fut sous le règne de Justinien, l'an 697, qu'il se forma dans le voisinage de Ravenne une république qui s'éleva peu à peu dans les lagunes de l'Adriatique. Cette république, dit Lebeau, devait parvenir à étendre son commerce dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, porter ses conquêtes sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée et de l'Archipel, se rendre maîtresse de tous les trésors de l'Orient, balancer le pouvoir des plus grands princes de l'Europe, servir de digue à la chrétienté contre le torrent de la puissance ottomane, et régner en souveraine sur le golfe auquel elle a fait prendre son nom. Les soixante-douze îles qui composent l'état de mer de Venise, devenues l'asile le plus sûr contre les invasions des Huns, des Ostrogoths et des Lombards, s'étaient peuplées assez rapidement. Elles reconnaissaient encore la souveraineté de l'empire, et faisaient partie du gouvernement d'Istrie; mais cette dépendance, comme à Rome, n'était qu'une sujétion honoraire. Chacune de ces îles formait une république gouvernée par ses tribuns. De fréquentes querelles, qu'elles avaient avec les Lombards,

qui commençaient à développer des projets d'invasion mieux raisonnés, déterminèrent ces îles à se fédérer et à se réunir volontairement en un seul corps d'état, pour résister plus efficacement à l'ennemi commun. Alors Christophe, né à Pola en Istrie, patriarche de Grado en 685, les évêques ses suffragants, le clergé, les tribuns, les nobles et le peuple assemblés dans la ville d'Héraclée, créèrent de concert leur premier duc: ce fut Paul-Luc Anafeste, nommé vulgairement *Paoluccio*. On lui conféra l'autorité nécessaire pour assembler le conseil, nommer les tribuns de la milice et les juges civils, présider à toutes les affaires du gouvernement. Il est à présumer que cette autorité s'exerçait néanmoins sous une sorte de protection des empereurs d'Orient, qui consentirent à reconnaître cette indépendance: sans cela, les Lombards n'auraient pas manqué d'étendre de ce côté leur ambitieuse domination. On sait que long-temps après cette émancipation, les ducs ou doges de Venise sollicitaient avec empressement de la cour de Constantinople les titres d'*Hypatus* et de *Spatharius*, c'est-à-dire consul et grand-écuyer. Il faut croire aussi que Sergius, par ses conseils et ses négociations, aida à préparer et à établir l'indépendance de ces îles. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la cessation du schisme d'Aquilée, qui durait depuis 150 ans, et qui avait totalement séparé du saint-siége les évêques de l'Istrie, de la Vénétie et de la seconde Pannonie. Dès ce moment, Rome et la Vénétie eurent des intérêts communs, et se prescrivirent deux devoirs: prévenir le retour de protecteurs tels que Constant, et résister aux invasions éventuelles des Lombards.

Le plus grand danger était le plus voisin; car, dans l'état où se trouvait l'empire, la couronne semblait être descendue à la portée de tous ceux qui avaient la hardiesse d'y prétendre.

Ainsi l'Italie se détachait peu à peu de l'empire. L'autorité pontificale ne cessait de se faire estimer par l'activité et les vertus des papes. Ils commençaient déjà à se léguer l'un à l'autre le soin de continuer leurs entreprises. Cette autorité si habilement exercée, marchant à un même but, sans fautes, sans revers, sans mouvements rétrogrades, donnant autour d'elle la liberté qu'elle voulait pour elle-même, éclipsait insensiblement la puissance des empereurs. Depuis long-temps on n'avait pas vu ceux-ci secourir et défendre Rome. Pouvait-on oublier ce Constant qui était venu apparaître au sein de la capitale pour la braver, l'insulter et la dépouiller? ce Justinien II, qui aurait voulu renouveler les fureurs de son aïeul, et que les apocrisiaires dépeignaient comme un tigre altéré de sang? Qu'aurait-il fait du pape Sergius, celui qui, remonté sur un trône où le vœu de l'armée venait de placer Léontius et Absimare, avait ordonné qu'on les amenât dans l'hippodrome pendant un spectacle de courses de chevaux? Il avait commandé qu'on lui élevât une estrade couverte de pourpre sur laquelle il monta avec fierté. C'est dans cet appareil qu'on lui présenta les deux prisonniers. Les ayant fait renverser à terre, il leur foula la tête avec ses pieds, et les tint ainsi humiliés plus d'une heure devant tout le peuple; puis, après cette insulte abjecte et barbare, il leur fit trancher la tête, sans rendre à Léontius le mouvement de compassion qui l'avait porté à lui sauver la vie. Aussi tous les amis de l'ordre s'accordaient en Italie pour en fermer l'entrée à Justinien; dans son exarchat même, on trouvait moins des sujets fidèles, que des ministres cupides qui se souciaient peu de le faire haïr davantage.

L'exarchat ne jouissait d'une paix incertaine qu'à la faveur des troubles dont la Lombardie était quelquefois agitée. Après la mort de Cunibert, fils de Pertharit, l'un des meilleurs et des plus aimables princes qui soient montés sur le trône des Lombards, son fils Liutpert, encore en bas âge, est reconnu par le peuple et par l'armée: mais Rambert, fils d'un frère de Pertharit, usurpe la couronne, meurt peu

de temps après, et la laisse à Aripert son fils. Ansprand, régent pour Liutpert, est battu sous Pavie. Aripert n'ayant pu se saisir d'Ansprand, fait couper le nez et les oreilles à Theuderade, sa femme, et à Aurona, sœur de ce même prince, et crever les yeux à son fils Sigebrand. Il ne fait grace qu'à Luitprand, second fils d'Ansprand, et lui permet d'aller rejoindre son père qui avait fui en Bavière. Il ne prévoyait pas que ce jeune seigneur régnerait un jour, et deviendrait, par sa sagesse et par une foule de qualités royales, un des législateurs et l'honneur de sa nation.

Avant que Paul-Luc Anafeste gouvernât la Vénétie, nous n'avions, pour décrire l'histoire des événements de l'Italie, qu'à passer successivement de la monarchie des Lombards à l'examen de la consolidation du pouvoir des papes. Si l'on considère ces deux autorités dans leurs rapports avec l'empire d'Orient, la tâche que nous nous sommes imposée était suffisamment remplie. Une troisième puissance s'est élevée, et, à son tour, elle demande notre attention. Mais un tel sujet ne nous arrêtera pas long-temps ici. Le duc Anafeste gouvernait avec des principes de bonté et de prévoyance les pays qui s'étaient donnés à lui, et, jusqu'en 717, les peuples qu'il s'efforçait de civiliser jouirent d'une tranquillité assez constante. Il faut donc retourner aux deux autres pouvoirs qui se disputaient le reste de la *toge de pourpre tailladée en tant de parties*.

Les Lombards obéissaient avec assez de fidélité à leur roi Aripert. Jean VI, Grec de naissance, gouvernait Rome. Justinien II jugea à propos de rappeler l'exarque Platys, et d'envoyer à sa place Théophylacte. Celui-ci, venant de Byzance, voulut passer par Rome, sans autre dessein, disait-il, que celui de visiter les tombeaux des saints apôtres. Mais les exarques n'étaient pas dans l'usage de prendre ce chemin pour aller à Ravenne; ils s'y rendaient par l'Adriatique, et depuis long-temps on n'avait vu arriver à Rome aucun ministre de la cour, qu'il ne fût chargé de quelque commission perfide. Le bruit se répand qu'on en veut à la personne du pape. Rien n'étonnait de la part de Justinien. Il était peut-être las de se venger des fauteurs de Léontius; il s'ennuyait peut-être de ne plus découvrir facilement des partisans d'Absimare; il avait sans doute fait le vœu de perdre ceux qui avaient défendu le pape saint Serge contre Zacharie. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'alarme. Les troupes des environs, celles même de Ravenne, celles de la Pentapole (district de cinq villes dépendant de Ravenne) viennent camper devant Rome, où Théophylacte était déja arrivé. On s'apprête à défendre le souverain pontife. Celui-ci donne de part et d'autre des conseils sages, et la tranquillité est rétablie. Cette fois, au nombre des défenseurs du pape, on ne compte pas le duc de Bénévent, Gisulf, occupé d'autres soins : il ravageait la Campanie, se rendait maître de Sora (*). On re-

(*) La planche 13 représente une vue de l'île de Sora. C'est un des plus beaux site de l'Italie. On lui donne le nom d'île de Sora, parce qu'elle est entourée des eaux du Liris, qui s'appelait chez les anciens Romains le *Clani*, et qui s'appelle aujourd'hui le *Verde* et plus loin le *Garigliano*. La population est de 3,000 ames. L'air y est très-sain. Vers le nord, il y a une montagne sur laquelle est bâti le palais du roi, fortifié par une haute tour: là le fleuve se divise en deux branches qui coulent l'une à droite, l'autre à gauche. Arrivées à peu près au bas de la petite plaine sur laquelle la ville est construite, les eaux se précipitent en cascades. L'une de ces petites cataractes tombe au midi sur une ligne perpendiculaire d'une hauteur de quatre-vingt-dix palmes (le palme napolitain est de 9 pouces 8 lignes et demie de France), l'autre au couchant tombe par un plan incliné long de six cents palmes. Les peintres paysagistes fréquentent beaucoup l'île de Sora; un des plus singuliers points à observer se prend du mont Saint-Juvénal. Les irrégularités du Liris, qui plus loin a encore cinq autres petites cascades, dissemblables entre elles, et bordées d'arbres et de plantes aqueuses à travers lesquels il coule avec rapidité, ne laissent pas concevoir comment Horace ap-

Lemaitre sc.

Isola di Sora *Isola di Sora.* Исола ди Сора

Digitized by Google

Digitized by Google

courut au pape pour apaiser la colère de ce duc, qui croyait avoir à venger des injures, et il consentit à rentrer dans Benévent.

Cependant Justinien, qu'on avait surnommé Rhinotmète (nez coupé), s'était fait faire un nez d'or, et toutes les fois qu'il le détachait pour se moucher, et qu'il voyait sa mutilation, il entrait dans de nouvelles fureurs et de nouveaux projets de vengeance. Tous les conjurés avaient péri, et il leur restait des parents qui devaient périr à leur tour. Des mois entiers de supplices n'épuisaient pas la cruauté de cet abominable empereur. Terbélis, apprenant ces horreurs, s'étonnait que les Romains traitassent de barbare sa nation : il lui semblait, au contraire, que l'humanité s'était réfugiée chez les Bulgares.

Justinien était toujours indigné de voir que les canons de son concile n'étaient pas reçus à Rome : mais il ne voulut plus recourir à la perfidie et à la ruse, et il supplia par des lettres le pape Constantin, qui avait été autrefois son ami, et qui régnait en 718, de se rendre à Byzance. L'empereur déclarait qu'il voulait entretenir amicalement le pontife sur des affaires ecclésiastiques ; il faisait même entrevoir qu'il allait commencer à changer de conduite et à expier ses fautes : il engageait le pape à venir l'affermir dans ce dessein de clémence et de repentir.

Constantin, rempli de courage et de zèle, ne crut pas devoir balancer à entreprendre ce voyage, dans l'intérêt de la religion et du saint-siége. Il fit le sacrifice de ses jours, partit de Rome, le 5 octobre 710, et prit la route de la mer. Il était accompagné d'un cortége assez nombreux, composé de diacres, de prêtres et d'évêques. Il continua son voyage par la Sicile. A l'accueil qu'on lui faisait de la part de l'empereur, il eut lieu de penser que le prince n'avait pas encore d'intention malfaisante. Un diplôme impérial ordonna à tous ses officiers de rendre au pape les mêmes honneurs qu'à l'empereur lui-même. Tibère, fils de Justinien, accompagné des patrices et de la principale noblesse grecque, et le patriarche Cyrus, suivi de son clergé et d'une foule de peuple poussant des cris de joie, vinrent à la rencontre du pontife, jusqu'à sept mille pas de Byzance. Le pape, revêtu des mêmes ornements qu'il portait à Rome, les jours de cérémonie, dit Lebeau, et les premiers du clergé, montés sur des chevaux des écuries impériales, dont les selles, les brides et les housses étaient enrichies de broderies d'or, entrèrent comme en triomphe. Jusqu'ici le courage de Constantin était pleinement récompensé. L'empereur étant absent, on conduisit le pape au palais préparé pour le recevoir. Le prince, qui était à Nicée, dès qu'il sut l'arrivée du pontife, lui adressa une lettre de félicitations, et le pria de venir à Nicomédie, où il se rendait lui-même. A leur première entrevue, l'empereur, la couronne sur la tête, se prosterna devant le pape et lui baisa les pieds. Ils s'embrassèrent ensuite, au milieu des acclamations du peuple. Ce fut dans un entretien particulier qu'ils parlèrent des canons du concile. Constantin en rejeta une partie, et il accepta l'autre. La conférence se termina au contentement du prince, qui se montra heureux d'avoir obtenu quelques avantages des condescendances de Constantin, et qui, pour donner un témoignage public de sa joie, assista, le dimanche suivant, à la messe célébrée par le pape, et voulut recevoir la communion de sa main. Il le con-

pelle le Liris un fleuve *taciturne*, et comment Silius Italicus dit que le même Liris *dissimule son cours*. Ce fleuve est très-abondant en poissons; ses truites ont un goût exquis; les écrevisses y abondent, et Apicius préférait les locustes du Liris à celles de Smyrne, d'Alexandrie et de toute l'Afrique. Dans l'ancien couvent de *Santa-Maria delle Forme*, on a établi la plus grande manufacture de papiers du royaume de Naples, construite sur des plans nouveaux, avec tous les perfectionnements dont l'Angleterre donnait les modèles. Le célèbre Camille Corona, médecin distingué, qui est mort à Paris au commencement de ce siècle, était né dans l'île de Sora en 1747.

Digitized by Google

jura de demander à Dieu la rémission de ses péchés ; il renouvela les priviléges accordés par ses prédécesseurs à l'église Latine, et permit le retour en Italie du pape, qui rentra à Rome, en 711, après un an d'absence, plus fort, plus puissant, plus souverain que jamais.

Les sentiments de piété que la présence du pape avait inspirés à Justinien semblaient promettre quelque adoucissement de son humeur violente et sanguinaire ; mais on ne fut pas long-temps à s'apercevoir que la religion n'avait pas sur lui assez d'empire pour éteindre cette soif insatiable de vengeance dont il fut la dernière victime. Il avait ordonné d'aller détruire Cherson, qui le voyait de mauvais œil pendant son exil ; mais ses troupes y furent repoussées. Ravenne, qu'il avait soumise à de fortes contributions, parce qu'il l'accusait d'avoir applaudi à sa chute, et de s'être réjouie de sa mutilation, s'était révoltée, et il avait ordonné de faire verser le sang de presque tous les habitants, en n'épargnant qu'un petit nombre de personnes dont il se croyait aimé. Ces diverses séditions, quand elles furent connues dans l'armée principale, à Damatrys, disposèrent les esprits à une révolte générale. Élie, un de ses écuyers, dont il avait lui-même tué les deux fils, s'élança sur lui, au milieu d'une émeute militaire, le saisit par les cheveux, et lui coupa la tête. Après avoir donné cette tête, avec son nez d'or, en spectacle à Constantinople, on l'envoya à Rome, pour y annoncer le commencement d'un nouveau règne : le pape venait à peine d'arriver. Tibère, fils de Justinien, et associé à l'empire, quoique n'étant âgé que de dix ans, avait été assassiné avant son père. Cet enfant se trouvait à Constantinople lorsque Bardane Philippique, élu empereur par les soldats, se présenta dans le port. Le timide enfant se réfugia dans l'église de la Sainte-Vierge, au quartier de Blaquernes ; il suspendit à son cou les reliques les plus respectées, il s'appuya d'une main sur l'autel, et de l'autre il serrait fortement la vraie croix. Son aïeule, la généreuse Anastasie (car il avait perdu sa mère, Théodora, sœur de Busérus, roi des Chazares) se tenait à la porte du sanctuaire, comme pour en défendre l'entrée. Le patrice Maurus et Jean *le Passereau* avaient ordre de le massacrer. A l'arrivée des assassins, elle se jette aux pieds de Maurus, les baigne de larmes, et demande la grace de son enfant. Pendant qu'elle retenait le patrice, Jean s'élance dans le sanctuaire, détache de l'autel le jeune prince, lui arrache le bois de la vraie croix, lui enlève les reliquaires, se les passe lui-même au cou, et traînant l'enfant à la porte de l'église, le dépouille de ses vêtements impériaux, l'étend sur les degrés, et lui plonge un glaive dans le cœur. Tibère fut le huitième et le dernier prince de la famille d'Héraclius, qui avait eu le titre d'empereur.

Philippique voulut faire adopter à Rome toute la doctrine des monothélites, et il écrivit au pape Constantin une lettre remplie d'invectives. Ce pontife, en cette circonstance, plus soutenu et plus courageux, rétracta les promesses faites à Justinien. Le peuple romain se révolta avec fureur, et déclara qu'il ne recevrait ni les lettres ni les monnaies d'un tel empereur, que son portrait ne serait pas placé dans l'église, selon l'usage, et que son nom ne serait pas prononcé à la messe.

Christophe était alors le duc de Rome, nommé par les exarques. On prit les armes, on se battit sur la voie Sacrée, et il périt quelques personnes de part et d'autre. Rome craignait la vengeance de Bardane : mais il n'eut pas le temps de punir. Ce prince ne s'occupait que de ses plaisirs. Oisif au fond de son palais, il se livrait à la débauche. Il enlevait les femmes à leurs maris, il arrachait des monastères les religieuses dont on louait la beauté. En vain ses flatteurs allaient publiant que l'empereur avait un extérieur brillant qui devait imposer, qu'il était éloquent, qu'il haranguait avec grace, qu'il distribuait les trésors, produit des confiscations ordonnées par Justinien : le peuple et les grands n'étaient pas sa-



Digitized by Google

Arpinum Arpinum Арпинъ

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

tisfaits. Il voulut célébrer, dit Nicéphore, l'anniversaire de la fondation de Constantinople par des courses de chars dans le cirque. Il traversa la ville à la tête d'une nombreuse cavalerie, puis alla se mettre à table avec les premiers de sa cour, et but avec excès. Alors le protostator Rufus a l'audace de se présenter au palais, où tout était dans le désordre d'une fête tumultueuse. Personne ne pensait au prince, qui dormait. Rufus pénètre jusqu'à sa chambre, et le trouvant seul, encore ivre, l'enveloppe d'un manteau, le transporte, tout enseveli dans le sommeil, jusqu'à l'hippodrome. Bardane n'est pas encore réveillé lorsqu'on lui crève les yeux. Il recouvre un moment ses sens, pour entendre qu'on lui fait grace de la vie, et qu'on va lui nommer un successeur.

Son proto-secrétaire Artémius est proclamé empereur, et prend le nom d'Anastase II. Cette fois, le crime ne profita pas aux conjurés. Au milieu des soins qui occupaient le nouvel empereur, il crut devoir à sa propre sûreté, et à celle des souverains en général, la punition de l'attentat commis contre Bardane, son ancien maître; il condamna au supplice de perdre la vue, les patrices George et Théodore, complices de Rufus, et fit ôter la vie à ce dernier. Ensuite il se déclara pour les opinions que professait le pape Constantin, déposa le duc Christophe, qui avait ensanglanté les rues de Rome, et qu'il exila à Arpino (*) (*planche* 14), rappela l'exarque Eutychius, ami de Christophe; enfin il envoya au pontife,

(*) Nous avons donné ici une vue de la ville d'Arpinum, appelée aujourd'hui Arpino, près de laquelle coule le Liris. Cette ville, bâtie irrégulièrement, s'élève sur plusieurs collines. Vers le levant, on voit les substructions de la ville ancienne. La tradition rapporte que cette ville ancienne fut élevée par un prince appelé Saturne. Xénophon nous apprend que plusieurs souverains qui avaient bâti des villes et civilisé des pays, ajoutaient à leur nom celui de Saturne. Cette tradition pourrait donc n'être pas une fable et s'expliquer ainsi tout naturellement. Au temps de Marius et de Cicéron, qui sont nés dans cette ville, elle était grande et peuplée, et par sa situation sur plusieurs collines, une sorte de *petite Rome*. Arpinum, comme nous le dit Cicéron, avait des rentes (*vectigalia*) dans les Gaules, et elle envoya une fois des chevaliers romains pour en recevoir les intérêts. Ces rentes, provenant probablement de la portion qui lui avait été attribuée dans le partage fait en vertu de la loi *Agraria*, qui avait distribué les terres conquises entre plusieurs villes de l'Italie, paraissent avoir été considérables: elles formaient une partie du revenu municipal qui servait à la construction et à l'entretien des édifices publics. Vers le milieu du quinzième siècle, Arpinum allait être saccagé à la suite d'une rencontre entre les Français et Ferdinand d'Aragon; mais alors, de même que la mémoire de Pindare sauva Thèbes de la colère d'Alexandre, et que la mémoire d'Alexandre sauva Alexandrie de la colère de César, Arpinum fut épargné, sur les sollicitations du pape Pie II, en honneur de Marius et de Cicéron. Alors on remarqua que dans la ville une foule d'habitants portaient les noms du *consul pour la septième fois*, et de l'auteur *des Devoirs*. Les personnes distinguées de cette ville parlent des deux grands Romains qui sont la gloire de cette cité, avec des détails de localité dignes d'intérêt. Marius était fils d'un paysan qui sortait de la ville tous les jours pour aller labourer la terre. On ne croit plus à la fable des sept aiglons qu'une aigle avait déposés dans son berceau suspendu par sa mère Fulcinia à une branche de chêne; car il est certain, suivant les ornithologues anciens et modernes, qu'une aigle ne porte jamais plus de trois aiglons à la fois. Quand Marius s'enfuit de Rome, il se dirigea, appelé par une sorte d'attrait qu'il ne put surmonter, vers les lieux qui l'avaient vu naître et qu'il avait peu fréquentés pendant tant d'années de victoires. Il courut à Ostie, s'embarqua pour Terracine; bientôt il se vit abandonné par la lâcheté de ceux à qui il s'était confié, vers l'embouchure du Liris (*Garigliano*), de ce même Liris sur les bords duquel il avait cultivé la terre.

Cicéron, né aussi à Arpinum, a parlé souvent de sa patrie dans ses ouvrages: en les prenant pour guide, on découvre quelle était la maison où il voulait faire inhumer sa fille *Tullia*. Selon Paul Alexandre Maffei (*il Volaterrano*), le corps de Tullia embaumé fut trouvé près de la voie Appia sous le règne d'Alexandre VI, mais on ne croit plus à

par le nouvel exarque Scholastique, des lettres qui ne respiraient que l'amour de l'ordre et de la paix.

Les Lombards n'avaient pris aucune part aux désastres de Rome. Ils commençaient à la redouter davantage; ils en convoitaient toujours la possession, mais ils ne pouvaient accomplir leurs projets d'invasion à une époque où Byzance et le saint-siége vivaient dans une telle intimité.

Anastase méritait de régner longtemps : mais l'esprit des peuples avait contracté des maladies incurables, et se livrait sans cesse à un amour de la nouveauté qui ne leur permettait pas d'apprécier un bon prince. L'armée de terre avait élu un empereur; la flotte voulut avoir cet honneur. Elle rencontra à Adamyte, en Mysie, un homme, né dans cette ville, nommé Théodose, caissier des impôts, et qui jusqu'alors ne savait que recevoir les deniers du fisc et les envoyer au grand-trésorier; du reste probe, constant dans ses vues, d'un sens remarquable, et sans ambition. Les marins, déterminés à ne plus obéir à Anastase, offrent la couronne à Théodose. Il refuse, et se sauve dans les montagnes, pour n'être pas obligé d'accepter. On le suit, on le découvre, on le crée empereur malgré lui. Après quelques combats entre les deux rivaux, l'empereur de la flotte est vainqueur. Anastase cède à la fortune; il se fait conduire à lui, après avoir revêtu l'habit monastique, et il obtient la vie. L'autorité de Théodose avait été à peine reconnue en Italie.

Bientôt Léon, ancien général de Justinien II, attire l'attention générale : on fait courir le bruit qu'il mérite la couronne; et Théodose, doué d'un caractère modéré, se connaissant lui-même hors d'état de soutenir le poids du sceptre impérial et d'une guerre de concurrence, signe une abdication et l'envoie à Léon, en demandant seulement la vie, comme il l'avait accordée à Anastase. Léon permet à Théodose d'aller mourir en exil à Éphèse.

Léon dit l'Isaurien a trop tourmenté l'Italie, où il a allumé la guerre des images, qui a duré 118 ans, pour qu'il soit permis de ne pas le faire connaître avec quelques détails. Ce fondateur d'une nouvelle dynastie s'éleva du dernier rang au premier rang de la société. Il naquit en Isaurie, suivant quelques auteurs, mais, suivant d'autres mieux instruits, il était Syrien d'origine, et natif de Germanicia, ville située au milieu des montagnes qui séparent la Cilicie de la Syrie. Il porta dans sa jeunesse le nom de son père Conon, qui était cordonnier, et il fit le commerce de la mercerie et des bestiaux. Ayant abandonné ces deux états, parce que des Juifs lui avaient prédit qu'il deviendrait empereur, il s'engagea comme soldat, et servit dans la garde de Justinien II. Ce prince, lui ayant reconnu du talent pour la guerre, le promut aux principaux grades de la milice. Le nom de Conon lui ayant ensuite paru indigne de lui, il prit celui de Léon. Il était bien fait, d'une taille avantageuse. Nommé par Anastase II commandant des troupes, il obtint de glorieux succès à la guerre. Désigné pour devenir empereur, et fort de l'abdication du receveur d'Adramyte, il se fit couronner à Constantinople, le 25 mars 717. Ce qui fut extraordinaire, c'est que les Sarrasins eux-mêmes contribuèrent à son élévation, et que leur suffrage entraîna la soumission de l'empire d'Orient. L'on fit signifier son avénement à Rome, qui le reconnut comme empereur. Les Lombards renouvelèrent avec lui les

cette supposition. L'éloquent orateur mourut dans le voisinage du lieu de sa naissance, vers Mola di Gaëta. Les Arpinates honorent Cicéron avec d'autant plus de raison, disent-ils, que le cardinal Baronius, né aussi dans les environs, a prouvé que Dioclétien a fait brûler avec la Bible des chrétiens, les livres de Cicéron, parce qu'il y avait reconnu des dogmes entièrement opposés à la religion païenne.

Marcus Agrippa, qui a fait construire le Panthéon, est né aussi à Arpinum, et mourut près de cette ville. Elle est encore la patrie du chevalier Joseph Césare dit le cavalier d'Arpin, rival de Michel-Ange de Caravage.

traités anciens. Luitprand, leur roi, ce prince prudent, ami de la paix, et plein de valeur à la guerre, vivait en bonne intelligence avec saint Grégoire II, successeur de Constantin, et il avait confirmé la restitution des Alpes Cottiennes (partie du Piémont), qui avaient appartenu au saint-siége avant l'arrivée des Lombards, et dont ils s'étaient emparés. Cette possession procura de nouvelles richesses à Grégoire II. Léon, satisfait d'avoir été reconnu empereur sans aucune résistance, envoya au pape une profession de foi telle qu'il la pouvait désirer. Le pape fit répondre, par l'apocrisiaire, qu'il embrassait Léon comme fils de l'Église, qu'il le recevait avec tendresse dans sa communion, et qu'il travaillerait à lui assurer l'alliance des princes de l'Occident. Les images de Léon furent reçues à Rome avec le respect dû au souverain. Le pape les envoya même aux princes chrétiens, et aux Français, qui, à la recommandation du chef de l'Église, les accueillirent avec honneur.

Dans le printemps de cette année 717, le Tibre se déborda et causa beaucoup de ravages. Il rentra dans son lit au bout de neuf jours. La piété et la charité de Grégoire cherchèrent à adoucir les maux du peuple romain, et il arriva des aumônes et des secours de toutes les villes qui reconnaissaient l'autorité spirituelle du saint-père.

Léon régnait depuis 10 ans; il repoussait de Constantinople les Sarrasins, les Bulgares, il se défendait, armé du feu grégeois qu'il faisait lancer plus sûrement avec des tubes de bronze, il délivrait l'empire des tyrans Basile et Cosmas, qui s'étaient fait déclarer Augustes, l'un dans la Sicile, l'autre dans les Cyclades. Nous remarquerons ici que le sort des deux empereurs dépossédés avant Léon fut bien loin d'être le même. Anastase, tout revêtu qu'il était de l'habit monastique, s'était adressé à Terbélis, le libérateur intéressé de Justinien, et qui avait promis de le servir : mais le Bulgare trahit le moine parjure et le livra à Léon, qui le fit décapiter. Théodose, au contraire, toujours fidèle à sa promesse, ne pensa jamais à recouvrer le pouvoir. En mourant au milieu des bénédictions du peuple d'Éphèse, il ordonna de graver sur son tombeau ce seul mot, *santé*, comme voulant dire que la mort était le terme des maladies de l'ame.

Léon, persuadé qu'après tous ses succès, rien ne pouvait lui résister, résolut d'abolir le culte extérieur que les fidèles rendaient aux images des saints. Affermi sur son trône, par le supplice d'Anastase et la résignation philosophique de Théodose, l'empereur se fia trop à sa gloire, et voulut être réformateur, entreprise délicate et périlleuse en fait de religion. La religion, dit un savant écrivain, redoute la main du prince : elle lui demande la protection, et non pas la réforme, qu'elle n'attend que de ses ministres. Ce caprice étouffa tous les talents de Léon. Un tel homme, parti d'une condition si basse, qui avait porté sur le dos des ballots de marchandises dans les marchés publics, et avait nourri et vendu des bestiaux; qui, Syrien, pauvre, sans éducation, sans aucune science, était arrivé à ce haut point d'élévation, à la plus éminente dignité politique de l'univers, ne pouvait pas être un homme ordinaire. Ses conceptions militaires avaient été habiles et profondes. Un instinct naturel le guidait dans les négociations; il avait réprimé tous les ennemis de l'Orient, il était le plus brave soldat et le plus vaillant général de tout l'empire : il avait su être modéré, pacifique, religieux. Comment devint-il un farouche persécuteur, ce guerrier généreux, ce héros que la nature et la fortune avaient formé pour être bienfaisant et sensible? Par quel travers d'esprit embrassa-t-il une doctrine pernicieuse aux arts, qui abandonne l'homme dans un temple nu, et qui lui demande des prières, des émotions et du repentir, sans parler à ses yeux, à son esprit, à son cœur, à son imagination, à ses sens? Nous tâcherons d'expliquer ce caractère. Reconnaissons d'abord que ce prince avait été le père

de ses sujets, jusqu'au moment où, dans sa manie de se montrer théologien, il en devint le tyran. Léon avait souvent fréquenté les Sarrasins; il leur avait eu des obligations; moins qu'un autre, il avait vu en eux des adversaires implacables : il était nécessairement, et sans le savoir, disposé a partager les erreurs des Arabes. Un autre Syrien, nommé Béser, né chrétien, ayant été pris par les musulmans, avait apostasié. Délivré de la servitude, il était revenu au culte des chrétiens, mais il voulait y mêler les idées qu'il avait puisées en pratiquant la loi de Mahomet. Béser, devenu favori de Léon, l'entretint de ses pensées hérétiques. L'empereur, déja disposé en faveur des Sarrasins, résista peu aux insinuations et aux desseins de Béser. Celui-ci redouble d'instances, l'empereur adopte ses vues; il fait assembler le sénat, et prononce luimême la déclaration suivante : « Pour « reconnaître tant de bienfaits dont « Dieu m'a comblé depuis mon avénement à l'empire, je veux abolir l'i« dolâtrie qui s'est introduite dans « l'église. Les images de J.-C., de la « Vierge et des saints, sont autant d'i« doles auxquelles on rend des hon« neurs *dont Dieu est jaloux :* en « qualité d'empereur, je suis le chef « de la religion ainsi que de l'empire, « il m'appartient de réformer les abus. « En conséquence, j'ai dressé un édit « pour purger les églises de cette su« perstition sacrilége. » Aussitôt, sans prendre aucun avis sur une affaire de cette importance, il fait publier son édit, et donne ses ordres pour l'exécution.

A ce signal, les courtisans, les ames faibles, les amis de ce qui est nouveau, brisent les images divines, et ne respectent plus que l'image de l'empereur.

Un mouvement séditieux se manifeste dans tout l'Orient, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules et en Italie. L'empereur modifie son édit et cherche à expliquer qu'il n'a pas entendu qu'on dût briser les images : il publie qu'il suffira de les placer dans les églises, hors de la portée de la bouche et de la main. Mais un guerrier ne recule pas long-temps sans un sentiment de dépit. Un tel ménagement ennuie celui qui l'avait inventé. Il ne veut plus souffrir le culte des images, il ordonne qu'on les enlève de toutes les églises.

Dès ce moment, il entame luimême des conférences où il argumente, en style militaire, contre Germain, patriarche de Constantinople, et laisse percer dans ses paroles une conviction presque toute mahométane. Jean Damascène résiste aussi en Orient; Grégoire II résiste courageusement en Occident : toutes les consciences s'arment contre un empereur hérésiarque. Grégoire II, Germain, Jean Damascène, appelé à cette occasion par les Grecs Chrysorrhoas (fleuve d'or), soutiennent la lutte avec énergie. Léon menace Grégoire de la déposition, et, en même temps, il cherche à se défaire d'un si puissant contradicteur.

Marin, écuyer de l'empereur, est nommé duc de Rome, et chargé d'organiser une conspiration contre le pontife. Les conjurés principaux, Jordani, cartulaire de l'église, et Jean Lurion, sous-diacre, sont découverts, mis à la question et condamnés à mort. L'exarque Paul, qui avait remplacé Scholastique, assemble des troupes et se dispose à se rendre maître de Rome, pour faire élever un autre pape. Les Romains, avertis de leur marche, prennent les armes; les Florentins, les Lombards de Spolète, et tous les habitants des environs accourent encore, résolus de défendre la ville; Paul, trop faible, retourne à Ravenne.

Les Sarrasins ne cessaient d'inquiéter Constantinople, où cependant on servait si bien leurs projets religieux; mais l'empereur, désormais moins guerrier que disputeur en théologie, s'affligeait plus de la résistance du pape que des progrès que ses ennemis faisaient autour de sa capitale. Paul eut ordre de mettre tout en œuvre pour soulever contre Grégoire l'armée déja assez considérable des Vénitiens et les peuples de la Pentapole,

Digitized by Google

mais ils rejetèrent les propositions de l'exarque, et déclarèrent qu'ils emploieraient plutôt leurs forces à défendre le pontife : on prononça même alors, dans presque toute l'Italie impériale, une sorte d'anathème civil et politique contre l'exarque.

Chaque ville se révoltant nomme un gouverneur, qui fut appelé duc. C'était un exemple que les exarques avaient donné à Rome, et que les Lombards avaient imité dans trente villes. De tout temps les peuples ont été disposés à s'approprier avec plus ou moins d'à-propos et de prudence les institutions qu'ils voient régner autour d'eux. Il n'y a pas de doute que les troubles suscités en Italie par l'obstination de Léon n'aient amené l'indépendance des papes et préparé l'établissement de l'empire des Français, au préjudice des Grecs. L'esprit séditieux alla si loin, qu'on proposa déja d'élire un empereur, et de le conduire à main armée jusqu'à Constantinople. Ce n'était pas tout-à-fait secouer l'autorité de Byzance, puisqu'on voulait bien encore que le souverain y résidât, mais c'était assurément insulter les Grecs dans le droit qu'ils prétendaient avoir d'élire l'empereur. Au milieu de ces circonstances, Exhilaratus, duc de Naples, abandonna la confédération à laquelle il avait feint de s'attacher, et, gagné par Léon, il se mit en marche pour attaquer Rome. Les Romains de ce temps n'étaient plus ceux du temps d'Attila. Ils sortirent en armes, marchèrent à la rencontre d'Exhilaratus, et le tuèrent ainsi que son fils. Ayant ensuite reconnu que Pierre, duc de Rome, successeur de Marin, écrivait à Léon contre le pape, ils chassèrent ce duc de leur ville; à Ravenne, l'exarque Paul fut massacré dans une sédition.

Alors Luitprand crut trouver une occasion favorable pour augmenter le nombre de ses provinces ; il se déclara contre l'empereur, prit Ravenne par ruse, s'empara d'Osimo, de Bologne ; il occupa Sutri, dépendant du duché de Rome, puis l'évacua, et au lieu de rendre cette ville aux officiers de l'empereur, il déclara qu'il en faisait don à saint Pierre et à saint Paul, c'est à-dire à l'église romaine : cette donation d'un roi lombard fut le premier germe de la puissance temporelle directe du saint-siége.

Luitprand n'avait fait cette donation que dans un intérêt politique. Il voulait prouver à son peuple et à son armée, qui professaient un pur catholicisme, qu'il honorait le chef de la religion. En même temps, se voyant maître de Ravenne, il conçut le projet de s'emparer de Rome, pour parvenir, comme Théodoric, à établir une seule monarchie en Italie. Le pape devina ces projets. Il estimait Luitprand, qui était doué de qualités remarquables, et qui, dans son ambition, se laissait peut-être emporter plus qu'il ne voulait, par celle de ses trente ducs qu'il ne pouvait contenir qu'en se rendant plus puissant. Grégoire, de son côté, pensa à retirer Ravenne des mains de Luitprand. A cet effet, il jeta les yeux sur la confédération de Venise. Cette république sage avait profité de toutes les circonstances pour accroître ses forces ; elle possédait une armée, un trésor régulièrement administré, et figurait avec gloire entre les états d'Italie. L'exarque Eutychius, chassé de Ravenne, s'était réfugié à Venise. Grégoire invite Orso, alors doge, à repousser les Lombards de Ravenne, et à rétablir l'exarque. Les Vénitiens confient ce soin à un amiral, qui se met à la tête d'une flotte chargée de troupes, attaque Hildebrand, neveu du roi, le bat, et reprend Ravenne Luitprand, à la nouvelle de la défaite de son neveu, entre dans une grande colère contre Grégoire, et se promet, dans le premier instant, de le livrer à la vengeance de Léon. L'exarque, ingrat envers Grégoire, traite avec Luitprand, qu'abandonnaient en ce moment les ducs de Spolète et de Bénévent, et il est conclu entre Eutychius et le roi un traité qui a pour but de soumettre d'abord les deux rebelles, et ensuite de marcher sur Rome, pour renverser Grégoire.

Celui-ci ne pouvait se défendre des

Lombards que par l'exarque, et de l'exarque que par les Lombards; leur union lui a ôté sa force : il va être vaincu. Dans cette extrémité, il se souvient des conseils des empereurs grecs, qui lui recommandaient d'invoquer le secours des Français. Charles-Martel, ce héros si redoutable, gouvernait alors la France pour Thierry II, qui n'avait que le titre de roi. Martel, ou plutôt Martin (car ces deux noms avaient alors la même signification), vainqueur d'Abdérame venait de détruire, à la bataille de Tours, trois cent soixante-quinze mille Sarrasins. Ce fut à ce grand homme, qui en France était le maître plus que le roi, que Grégoire s'adressa.

Les Romains soutenaient les intérêts du pape confondus avec les leurs, car des exarques et des Lombards, ils avaient tout à craindre. Aucun de ces partis ne devait épargner les Romains. mais Charles-Martel ne croit pas encore devoir hasarder l'armée des Français, ni perdre de vue les Sarrasins qui avaient établi en Provence le siége d'un nouvel empire, d'où ils auraient pu entrer en Italie, par le chemin qu'avait suivi autrefois Annibal. La demande du pape ne produisit donc aucun effet; Grégoire et les Romains sont abandonnés à leur destinée. Le pape ordonne une procession de pénitence qui doit partir de l'église de Saint-Clément (*) (*planche* 15) : si l'on n'apaise pas la Providence, l'empereur Léon va peut-être triompher! Les trou-

(*) On voit ici l'intérieur de l'église de Saint-Clément. Quelques auteurs pensent que cette église, très-ancienne, a été fondée sur le terrain où était placéa la maison paternelle du pontife saint Clément, pape l'an 91. Sa fondation est antérieure à l'an 417, parce qu'on sait qu'à la fin de cette même année, Célestius, disciple de l'hérésiarque Pélage, fut jugé dans cette église par le pape saint Zosime. En 449, sous saint Léon-le-Grand, elle avait déjà un titre qui depuis est devenu un titre cardinalice. En 532, elle fut ornée par Jean II, et en 592, saint Grégoire-le Grand y établit des processions de pénitence, dans lesquelles on demandait à Dieu des grâces et des marques de clémence en faveur de Rome. Adrien Ier, dont le règne dura vingt trois ans dix mois et dix-sept jours, restaura ce temple en 772, et Paschal II y fut élu pontife en 1099. Peu après, l'an 1112, l'église fut nouvellement restaurée par le cardinal Anastase, qui y fit faire les mosaïques de la tribune et le siége épiscopal en marbre, et en 1299 par le cardinal Cajétan, neveu de Boniface VIII. Sous le pape Pie II, le cardinal Rovérella y consacra la chapelle de saint Jean-Baptiste, et du temps de Paul III, le cardinal Jean Alvaro de Tolède, dominicain, agrandit le portique; enfin Clément XI en 1700, conservant tout ce qui appartenait à la vénérable antiquité, entreprit des embellissements, ordonna le lambris doré, l'orna de stucs, de peintures, y ajouta la façade, perfectionna le portique et aplanit la place.

La porte est précédée d'un petit portique soutenu par quatre colonnes de granit. De ce portique, on entre dans l'*atrium*, environné d'un portique plus grand, orné de seize colonnes de granit, dont six soutiennent chaque côté, et quatre soutiennent la porte qui introduit dans l'église divisée en 3 nefs par 18 colonnes de marbres différents. Le maître-autel est isolé, avec un tabernacle porté sur quatre colonnes de marbre violet (*paonazetto*). On remarque deux pupitres, *ambones*, de marbre grec, d'où on lisait les épîtres et les évangiles; le tout est élevé sur des gradins, et enfermé dans une enceinte de marbre avec des ornements sculptés, représentant des croix et des couronnes, au milieu de quelques chiffres indiquant le nom d'Honorius II, pape en 1124. Une inscription placée à gauche annonce qu'une dotation a été faite dans la même église en 745 par le titulaire, Grégoire, premier prêtre, et elle donne l'idée de la phrase et de la paléographie du temps. Un voyageur très-estimé, M. Valery, décrit ainsi l'église de Saint-Clément. « Cette antique église présente le modele le mieux conservé de la disposition des premières basiliques. Combien le christianisme, à sa naissance, parait grand et populaire, par cette grave disposition qui offre une double chaire pour la lecture publique de l'épître et de l'évangile! on sent une religion morale, positive, enseignante, dont les préceptes obligent tous et commandent à tous indistinctement. Quelque chose de cette primitive égalité religieuse semble s'être perpétué à Rome dans la pratique du culte; tout

Digitized by Google

St Clemenskirche

St Clément

Св Климентъ

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI


Digitized by Google



pes combinées, après avoir réduit les ducs révoltés, qui implorent leur pardon, s'avancent avec fracas, étonnées de marcher ensemble, et viennent placer leur camp dans les prairies de Néron, entre le Tibre et Saint-Pierre, en couronnant de leurs feux le mont appelé aujourd'hui *Monte Mario*, et en approchant leurs machines de guerre jusqu'au pied du mausolée d'Adrien (château Saint-Ange).

Les murailles de la ville avaient été relevées, mais des soldats aguerris se disposent à les renverser, et le feu grégeois, cet auxiliaire des empereurs grecs, ce terrible moyen de destruction, dont Eutychius a le secret, ne va-t-il pas être jeté avec fracas sur la cité que les exarques veulent soumettre?

Grégoire, se fiant aux vertus de Luitprand, sort de Rome précédé de son clergé, représente (nouveau saint Léon) que les malheurs de la ville seront ceux de toute la chrétienté, que les Sarrasins se réjouiront des désastres de cette métropole du culte de Jésus-Christ, et rappelle au prince le bien qu'il a fait à l'église, le don de Sutri, la générosité de ses prédécesseurs, qui ont sauvé tant de fois d'autres pontifes de la fureur de leurs ennemis : il l'émeut, il lui arrache des larmes. Luitprand, qui aurait été capable de cette intrépidité modeste, dont il avait le spectacle sous les yeux, Luitprand se prosterne aux pieds de Grégoire, et proteste qu'il ne souffrira pas que l'on tourmente un pontife aussi respectable. Eutychius plus cruel, plus animé, veut arrêter ce premier mouvement de Luitprand, qui ne lui en laisse pas le temps. Le temple de Saint-Pierre était voisin; le roi marche vers l'église, s'agenouille devant la Confession de l'apôtre, s'y dépouille de ses habits royaux, et les dépose avec son baudrier, son épée, sa couronne d'or et sa croix d'argent, au pied du tombeau; il prie ensuite le pape de lever l'excommunication lancée contre l'exarque, et reprend sur-le-champ le chemin de Pavie.

Mais Léon était inflexible: il faisait brûler un couvent habité par des religieux qui ne voulaient pas adopter ses décrets; il faisait incendier la plus belle bibliothèque de Constantinople; il faisait enduire de poix les cheveux et la barbe de ceux qui résistaient à ses ordres, et entasser sur leurs têtes quantité d'images auxquelles on mettait le feu: après avoir traîné ces malheureux dans la ville, on les égorgeait, et on jetait leurs corps aux chiens. Léon écrivait à Grégoire qu'il le traiterait comme Constant II avait traité Martin. Il l'avertissait qu'il allait envoyer à Rome l'ordre d'abattre l'image de saint Pierre. Grégoire II ne reçut pas ces lettres; il avait vu terminer sa sainte et courageuse vie. Elles furent remises à Grégoire III, Syrien, qui ne se montra pas moins religieux que son prédécesseur. Il assemble un concile dans l'église de Saint-Pierre, il y réunit 93 évêques, parmi lesquels on distingue le patriarche de Grado, dans l'état Vénitien, et Jean, archevêque de Ravenne. Dans ce concile, on déclara exclu de la table sainte et séparé du corps des fidèles, quiconque violerait le respect dû aux images, en les détruisant, en les déplaçant, en les profanant, en les outrageant par des blasphèmes.

Léon, implacable, mécontent de Ravenne, de Rome et de Venise, indigné contre les Lombards, maudis-

le monde s'y prosterne sur le pavé même des temples, et l'on n'y remarque point ce *comfortable* dévot de nos paroisses qui indique la différence des rangs. »

C'est dans l'*atrium*, ou cour, dont nous avons parlé plus haut, que se tenaient les pénitents et les pécheurs en récidive; ils étaient à genoux, et se recommandaient aux prières des passants. La nef latérale la plus grande était destinée à recevoir les hommes, puis les catéchumènes (ceux qu'on instruisait pour les disposer au baptême), et les nouveaux convertis. L'autre nef latérale, plus petite, était destinée aux femmes. L'espace clos d'un petit mur de marbre était occupé par les acolytes, les exorcistes et autres clercs des ordres mineurs. Dans le sanctuaire, en demi-cercle, il y avait des bancs pour les prêtres et le siège de l'évêque.

sant l'Italie, résolut de la châtier tout entière. Il mit en mer une flotte portant une puissante armée qu'il confia à Manès, duc de Cybire. Manès avait ordre de saccager d'abord Venise et Ravenne, de renverser les Lombards qui se trouveraient sur sa route, de marcher à Rome, d'enlever le pape et de le faire partir enchaîné pour Byzance. Mais cette armée fut battue par les jeunes nobles de Ravenne. Grégoire III n'avait pas habituellement ce calme dans le caractère, qui était l'attribut particulier de Grégoire II, et il négligea de conserver l'amitié de Luitprand, en donnant asile à Trasimund, duc de Spolète, qui s'était révolté contre le monarque lombard. Une guerre violente s'alluma entre ce prince et le pontife, qui, comme son prédécesseur, demanda encore des secours à Charles-Martel. Les Romains lui envoyèrent des lettres de consul et de patrice, et le pape lui écrivit: « Nous vous conjurons par « le Dieu vivant et véritable, et par « les clefs très-sacrées de la Confession « de Saint-Pierre, que nous vous en- « voyons comme les marques de la « souveraineté, de ne pas préférer « l'amitié du roi des Lombards Lui- « prand à celle du prince des apô- « tres. » Cette lettre fait dire à Baronius que Grégoire III sema dans les larmes ce que ses successeurs moissonnèrent dans la joie. Charles combla d'honneurs les nonces du pape, et lui envoya de riches présents: mais diverses raisons l'empêchèrent de prendre les armes contre les Lombards. Ce prince, fier, placé par ses exploits, et par son immortelle victoire de Tours, au-dessus des plus grands souverains, et qui seul avait sauvé la chrétienté des attaques multipliées du Croissant, était peu flatté du titre de patrice, qui semblait le rendre un des officiers de la cour de Constantinople. D'ailleurs Luitprand avait adopté Pepin, fils de Charles, (*) et il avait secouru la France contre les Sarrasins. Malgré cette résistance, Grégoire III devait toujours porter ses regards vers la France; elle seule lui pouvait accorder un appui. Les différends du pontificat avec Léon avaient pris un caractère d'aigreur qui ne permettait plus aucun rapprochement. Léon sollicitait un concile général, auquel il désirait soumettre la querelle des images. « Vous êtes, répondait Grégoire, « le seul ennemi de l'Église: cessez de « la persécuter, il ne sera pas besoin « de concile. Avons-nous un empereur « catholique, qui puisse y prendre « séance, selon l'usage? » Le pape déclare aussi à l'empereur que l'Occident est révolté contre ses attentats, et que, pour venger les outrages qu'il fait à J.-C. et aux saints, on foule aux pieds les images impériales. Sur les menaces de Léon, « sachez, répondait-il « encore, que les papes sont les média- « teurs de la paix et comme le mur « mitoyen entre l'Orient et l'Occident: « nous ne craignons pas vos menaces; « à une lieue de Rome, vers la Cam- « panie, nous sommes à l'abri de vos « coups. » Beaucoup d'auteurs se sont trompés sur le sens de ce passage Quelques-uns, entre autres Lebeau, ont dit que le district de Bénévent s'étendait alors à une lieue de Rome, ou plutôt du duché romain. Mais ce n'est pas à une protection éventuelle du duc de Bénévent que Grégoire fait allusion. Les ducs de Bénévent relevaient du roi des Lombards, alors ennemi du saint-siége. S'ils se révoltaient quelquefois, ils ne tardaient pas à le reconnaître pour suzerain, parce qu'ils avaient toujours dans ce cas à redouter une invasion des exarques qui les bloquaient au nord et au midi. Grégoire veut parler des catacombes de Saint-Sébastien sous la voie Appia, où des papes furent martyrisés, et son expression a quelque chose de mystérieux et de sublime.

(*) Ces adoptions, quand on était éloigné du fils adoptif, se faisaient en envoyant des chevaux, des épées, des boucliers et une armure complète, à celui que l'on choisissait ainsi pour son fils: alors la cérémonie de la barbe coupée avait lieu par le moyen d'un guerrier chargé d'une procuration spéciale. Voy. pag. 36, 2e colonne.

Digitized by Google

ITALIEN ITALIE ИТАЛІЯ

Terni *Terni* Терни

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

Les secours de la France se faisant long-temps attendre, Grégoire ordonna à l'apocrisiaire de Byzance de faire à Léon des représentations plus modérées : cependant il ne balançait pas à établir cette maxime : « Les princes « catholiques n'ont pas plus de pouvoir « dans l'administration des choses spi- « rituelles, que l'église ne s'en attri- « bue dans le gouvernement des af- « faires temporelles. » Nous verrons si à la fin du XI[e] siècle on se souviendra de cette maxime à Rome.

L'année 741 fut remarquable par la mort des trois plus grands personnages qui existaient alors : Charles-Martel, l'empereur Léon et Grégoire III. Charles-Martel laissa son immense influence, qui équivalait au trône, à Pepin son fils : Léon avait déja donné le titre d'empereur à Constantin V, qui prit les rênes du gouvernement immédiatement après la mort de son père, et les Romains, réunis au clergé, avaient élu pape, Zacharie, Grec, en remplacement de Grégoire III. Luitprand, mal compris par le pontife précédent, n'était pas un prince impitoyable. Aux premières avances de Zacharie, le roi des Lombards répondit par des hommages et des propositions de paix. Le pape, pour entretenir de si heureuses dispositions, entreprit de l'aller trouver lui-même à Terni (*), où il campait avec son armée. Le roi envoya au-devant du pontife une foule de seigneurs, et marcha lui-même à sa rencontre, jusqu'à huit milles de Narni. Là, il lui fit l'accueil le plus bienveillant, écouta avec respect les conseils pacifiques qui convenaient à la situation de l'Italie, et conclut un traité par lequel il rendait une grande étendue de terres que les Lombards avaient usurpées sur l'église romaine, depuis trente ans, dans la Sabine, dans l'Ombrie et dans la marche d'Ancône. La paix avec le duché de Rome fut signée pour vingt ans ; ensuite il remit au pontife quatre personnages revêtus du titre de consul, faits prisonniers sur le territoire de l'empire. Enfin l'éloquence pieuse et insinuante du pape produisit sur l'esprit du roi des Lombards, dans une entrevue de trois jours, ce que n'auraient jamais pu obtenir toutes les forces de Rome, soutenues des secours de Byzance.

Les événements nouveaux amenaient des circonstances qu'il eût été bien difficile de prévoir. En paix avec Rome, Luitprand voulut réduire les exarques. Eutychius, qui commandait pour Constantin Copronyme (ainsi appelé parce qu'il avait souillé les fonts, quand on l'avait baptisé), Eutychius réclama la protection de Zacharie. Celui-ci se détermine à entreprendre le voyage de Pavie, afin d'apaiser Luitprand, et il obtient la paix pour Ravenne. Après ce dernier acte de condescendance, Luiprand mourut. Il fut, sans contredit, le plus grand roi qui ait gouverné les Lombards. Quelques Romains se réjouirent de la mort de ce prince, mais ils eurent à s'en repentir, quand ils connurent le caractère de ses successeurs. On ne court jamais un grand danger auprès d'un voisin puissant, quand il est magnanime et généreux.

Constantin n'était pas un prince en état de rétablir les affaires de l'empire en Italie. Les écrivains de ce pays l'ont représenté comme l'homme

(*) Terni est une des plus jolies villes de l'Italie. Indépendamment de sa célèbre cascade dont nous parlerons plus tard, elle est remarquable par des antiquités, une portion d'amphithéâtre avec des voies souterraines, quelques débris d'un temple du soleil, des substructions d'un temple d'Hercule. Terni est la patrie de Tacite, le grand historien. Les empereurs Tacite et Florien, son frère, étaient aussi nés à Terni. On leur avait élevé près de cette ville un mausolée qui a été endommagé par la foudre, et qui ensuite est tombé en ruine. C'est près de Terni qu'en 1798 les Français gagnèrent sur le général Mack une bataille mémorable. Cette victoire eut pour conséquences la reprise de Rome et l'occupation de Naples.

Le peintre français Boguet a des portefeuilles immenses remplis d'études prises à Terni et dans ses environs. A l'aide de ces études, il a composé des paysages très-recherchés.

Digitized by Google

le plus odieux et le plus sanguinaire. Gibbon lui-même, qui l'excuse quelquefois, ne peut se refuser à déclarer que ce prince fut dissolu et cruel. Iconoclaste fanatique, il rechercha s'il restait sur des murailles oubliées, quelques représentations pieuses échappées à son père, et comme un tyran est condamné à n'être pas toujours obéi, il en trouva, les fit effacer, et ordonna qu'on y substituât des chasses et des courses de chars. Passionné pour les chevaux, il ne connaissait pas de parfum plus agréable que la fiente de cheval, il en faisait frotter ses vêtements; ses courtisans se gardaient d'approcher de sa personne, sans être parfumés de cette odeur : c'est ce qui lui fit donner le nom de *Cavallin*. Il n'était ni chrétien, ni juif, ni payen, ni mahométan. Sa religion se trouvait un composé monstrueux de toutes les croyances, sans en représenter aucune. Il ne manqua pas de quelques qualités guerrières. Il attaque vivement Artabaze Curopalate (gouverneur du palais), qui avait tenté de monter sur le trône, et qui, pour se créer des partisans, avait rétabli le culte des images; il le repousse à Sardes, le poursuit près de Comopolis, s'empare ensuite de sa personne, et l'envoie en exil, après lui avoir fait crever les yeux. Rome avait reconnu Artabaze; Constantin ne s'en montre pas trop furieux; il croyait avoir besoin du pape, pour conserver l'Italie : il fait présent à l'église romaine de deux terres considérables du domaine impérial.

Les Vénitiens paraissaient s'écarter du système de modération qui les avait portés à se contenter d'un mode sage d'administration intérieure. L'ambition des richesses leur faisait désirer d'étendre au loin, à tout prix, leurs relations de commerce; mais le commerce n'est pas comme l'industrie; si elle se montre en plusieurs points égoïste, elle tempère ce défaut par quelque chose de national et de patriotique qui peut l'excuser. Le commerce des Vénitiens fut dès le principe ce qu'il est trop souvent, absolument cosmopolite, sans respect pour la religion et sa plus noble doctrine qui proscrit l'esclavage. Des marchands de Venise achetaient un grand nombre d'esclaves des deux sexes, et ils allaient les vendre en Afrique aux Sarrasins. Zacharie fait un appel à la charité, à la piété des Romains, rachète les esclaves et les rend à la liberté. Il porte ensuite tous ses soins à contenir les rois lombards. Aldeprand, neveu de Luitprand, n'avait régné que neuf mois. Les seigneurs l'ayant déposé, venaient d'élire roi Ratchis, duc de Frioul. Zacharie obtint de ce dernier que la paix conclue pour 20 ans avec Luitprand, serait ratifiée. Ratchis ayant embrassé l'état monastique, Astolf, son frère, lui succéda. Celui-ci rompit la paix de Luitprand, s'empara de l'Istrie, de Ravenne et de la Pentapole; l'exarque Eutychius s'enfuit à Naples. Ce fut la fin de l'exarchat, qui subsistait depuis 185 ans, dignité brillante, qui donnait presque le pouvoir impérial, mais dont les titulaires sont demeurés obscurs, parce que, successivement assassins, débauchés, geôliers, dépositaires infidèles, souvent perfides, rarement de bonne foi, presque tous dépourvus de vertus militaires, ils n'eurent complétement, ni l'audace, ni la fidélité, ni aucune des qualités qui font craindre ou aimer ces sortes de vice-royautés orageuses.

Astolf, maître de Ravenne, dirigea ses pas vers Rome. Le pape Étienne III, qui venait de remplacer Étienne II, mort après trois mois de règne, employa, pour dissuader Astolf, les remontrances et les présents. Expliquons bien l'état de Rome. Les récits mystérieux, intéressés, flatteurs ou opposés des écrivains contemporains, rendent cette tâche plus difficile; Lebeau a bien saisi la vérité. Les empereurs avaient encore leurs ministres à Rome. Le duc qui gouvernait la ville et le duché, les magistrats qui siégeaient aux tribunaux, les patrices, les consuls, les préteurs recevaient des empereurs leur titre et leur pouvoir; mais la principale autorité résidait dans les papes,

Digitized by Google

qui, par l'éminence de leur dignité, leurs vertus personnelles, leur habileté, une politique d'à-propos toujours éveillée, s'étaient acquis des droits supérieurs à ceux de l'ordre civil, et avaient changé le respect en obéissance. Quelle autre autorité pouvaient invoquer les Romains? Ils voyaient avec un sentiment de dégoût les entreprises d'un empereur sans religion, jaloux de leurs droits, envieux de leurs richesses; d'un autre côté, de toutes parts affluaient des envoyés des princes chrétiens de la Germanie, de la France, de la Grande-Bretagne, apportant au pontife des offrandes et des hommages solennels d'obédience filiale.

Une grave considération qui a échappé aux historiens du temps est celle-ci : depuis saint Pierre, qui était venu à Rome l'an 42 (c'est de cette époque que l'on compte la durée de son pontificat, qui finit en 66), depuis saint Léon, pape en 66, et ses principaux successeurs, saint Évariste, saint Pie, saint Victor, saint Sylvestre, jusqu'à Zacharie, qui mourut pape en 752, il y avait eu 92 pontifes. Le clergé de Rome avait, il est vrai, donné souvent le pouvoir à ses compatriotes. Sur ce nombre de 92, la moitié, 46, se composait de Romains; mais les 46 autres avaient été l'un Galiléen, les autres Toscans, Athéniens, Syriens, Grecs de Byzance, Africains, Dalmates, Espagnols, Sardes, Marses, Siciliens. Certainement une pieuse impartialité présidait donc souvent à ces choix; ils paraissaient n'être dictés que par le zèle de la religion; aucun fidèle chrétien n'était exclu; les trois parties du monde avaient leurs candidats; souvent ceux de l'Afrique et de l'Asie obtenaient les suffrages. Quel ne devait pas être le respect de l'univers pour un si rare esprit de charité, de franchise et de justice? On ne pouvait pas accuser Rome d'élever exclusivement sur la chaire de saint Pierre ses propres enfants. On conçoit la préférence donnée alors dans Rome à des Romains; mais avec cette tendance, il n'y avait pas exclusion pour les autres. Un plan si judicieux, venant au-devant de tous les démembrements et de tous les schismes, a singulièrement conservé et augmenté la puissance du saint-siége, surtout aux époques où l'on voyait des Syriens et des sujets immédiats de Byzance résister aux hérésies des empereurs. Il ne faut donc pas demander comment les papes sont parvenus à la souveraineté des pays qui les environnaient; il faut demander comment il était possible qu'ils n'y parvinssent pas au milieu de telles circonstances, malgré la distance des chefs de l'Église aux chefs des États, du spirituel au temporel, du ciel à la terre.

Astolf, sans piété, écoute mal les remontrances d'Étienne; mais d'un caractère cupide, il accepte ses dons, et signe une paix de 40 ans. Quatre mois après, il demande à entrer dans Rome, et veut que chaque Romain lui paie un tribut d'un sou d'or par tête (16 francs). L'apocrisiaire de Constantinople ayant été consulté, il répondit à Étienne qu'on ne devait attendre de Constantin V que des paroles et des promesses emphatiques. Alors le pape écrivit à Pepin, et fit porter la lettre par un pèlerin. Le pontife demandait à ce prince deux faveurs : il le priait d'envoyer à Rome des Français prudents et fidèles qui constateraient la situation de la ville; il le conjurait ensuite de lui permettre, à lui-même, d'aller en France pour conférer sur l'état des affaires de la chrétienté. Childéric III, faible reste de la maison de Clovis, s'était confiné dans un monastère, et Pepin avait reçu une couronne que ses ancêtres lui préparaient depuis 100 ans, par la supériorité de leur mérite et l'éclat de leur puissance. Pepin gouvernait donc la France. Il envoya à Rome Rodigang, chargé d'offrir au pape la protection française, et d'assurer le pontife que le roi le verrait avec plaisir dans ses états. Le pape aurait mieux aimé voir ce prince passer les Alpes avec son armée. Peu de temps après, arrivèrent de nouveaux députés de Pepin, Chrodegand, évêque de Metz, et le duc Autchaire. Ils avaient ordre d'escorter Étienne dans son voyage;

ils l'accompagnèrent à Pavie. De là, avec la permission d'Astolf, il partit pour Saint-Maurice, en Valais : il se rendit ensuite à Ponthyon, où il devait trouver Pepin. Charles (depuis Charlemagne), fils aîné de Pepin, alors dans sa douzième année, vint au-devant du pape à la distance de trente lieues. L'entrevue entre le pontife et le souverain fut fixée au lendemain. Le pape exposa sa demande : Pepin lui promit ses secours. Quoique Pepin eût déja reçu l'onction sacrée des mains de Boniface, évêque de Mayence, le pape renouvela la cérémonie dans l'église de Saint-Denis, et sacra, en même temps, la reine et ses deux fils, Charles et Carloman. Cependant Pepin assembla les principaux seigneurs de France, et leur déclara qu'il voulait enlever des mains des Lombards Ravenne et la Pentapole, et les donner en souveraineté à saint Pierre et à ses successeurs. Pepin passe les Alpes, défait Astolf à Pavie, l'y tient assiégé et lui dicte la paix. Le Lombard devait remettre au pape Ravenne et la Pentapole. Pepin retourne en France. Astolf ne remplit pas le traité; il vient au contraire attaquer Rome, quand il sait que Pepin est rentré à Paris. Nouvelles instances d'Étienne; nouvelles promesses de Pepin. Ce prince, indigné contre Astolf, n'avait différé son départ qu'à cause des neiges qui fermaient les communications des Alpes. Rome était assiégée depuis trois mois, et se défendait avec courage. Astolf apprend que Pepin a paru au Pas-de-Suze; il lève le siége pour aller défendre l'entrée de ses frontières. Cependant Constantin veut traiter avec Pepin, et lui propose, par des ambassadeurs, de payer les frais de la guerre, si le roi des Français veut lui remettre Ravenne, qui est la possession légitime des empereurs. Pepin répond : « Le droit des Lombards sur l'exar-« chat et la Pentapole est le droit de « conquête, le même que celui des « Français sur la Gaule, que celui de « l'empire sur tous les pays qu'il a « possédés. Je vais acquérir ce droit « par la victoire, que j'espère avec « le secours du ciel. Maître de ce « pays, j'en disposerai à mon gré : ce « n'est pas pour l'ame de l'empereur, « ni d'aucun mortel, que j'ai pris les « armes. J'ai promis au saint-siége « le fruit de mes travaux, et tous les « trésors de la terre ne pourraient « m'engager à trahir ma parole. »

Astolf est vaincu de nouveau par la terrible armée des Français. Le traité précédent est renouvelé, mais en outre, le roi lombard doit payer les tributs arriérés dus à la France. L'abbé Fulrad, au nom du roi des Français et du pape, prit possession de Ravenne et de la Pentapole, fit rédiger un acte de donation qu'il alla déposer à Rome sur le tombeau de saint Pierre, avec les clefs des villes données aux pontifes. Par cette libéralité à jamais célèbre, les papes devinrent possesseurs de trois provinces et de vingt-deux villes. Les principales de ces villes étaient Ravenne, Rimini, Pesaro, Fano, Césène, Sinigaglia, Jési, Forlimpopoli, Forli, Montefeltro, Urbin, Cagli, Gubbio, et Comacchio.

Tel est, selon la remarque de Muratori, le premier domaine temporel avec juridiction donné aux pasteurs spirituels.

Astolf mourut en 756 d'une chute de cheval. Didier, qu'il avait fait duc d'Istrie, vint à Pavie avec ses troupes pour se faire couronner. Ratchis, ennuyé de son cloître, voulut reprendre l'autorité : le pape, dont la puissance directe était devenue si imposante, et qui commandait d'ailleurs de tout le poids de son autorité ecclésiastique aux supérieurs de Ratchis, lui fit ordonner de rentrer dans son monastère.

Pepin était mort. Didier, dès les premiers instants de son règne, fut ingrat envers le saint-siége. Après avoir donné au pape saint Paul et à Étienne IV, son successeur, des marques du dépit que lui causait l'occupation de Ravenne, il essaya de détacher les rois français, Charles et Carloman. des intérêts de Rome. Il avait un fils nommé Adalgise, et une

fille nommée Desiderata. Il proposa de marier son fils à Gisèle, sœur des rois français, la même qui avait été refusée à Léon, fils de Constantin Copronyme, et d'unir sa fille avec Charles, quoique ce prince fût engagé avec une femme nommée Himultrude dont il avait un fils. Le pape aurait vu avec déplaisir une telle alliance. On publia dans le temps une lettre attribuée à Étienne IV, et adressée aux deux princes; elle parlait des Lombards en ces termes : « Quelle « est la démence, ô fils très-excel- « lents, ô grands rois, qui permet de « dire que votre illustre nation des « Français qui brille au-dessus de « tous les peuples, et que votre race « si noble et qui répand tant de splen- « deur, sera souillée par une perfide « et infecte famille des Lombards, « qui n'ont jamais compté au nombre « des nations, et dont il est certain « que sont nés les lépreux! (*) »

Muratori réfute l'accusation portée contre Étienne, et pense que la lettre est de quelque bel-esprit de ce temps-là. Charles n'en épousa pas moins Desiderata, mais il la répudia au bout d'un an. Didier jura de se venger.

Les papes une fois maîtres de l'exarchat, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour qu'ils devinssent souverains positifs de Rome : après la mort d'Étienne IV, Adrien acheva ce grand ouvrage. Didier, dans ses projets de vengeance, voulut attirer le pape à Pavie et n'y put réussir. Alors, il s'empara à force ouverte de Sinigaglia, d'Urbin, de Gubbio, et il se détermina à aller assiéger le pontife dans Rome.

L'an 774, Charles apparaît en Italie, repousse Adalgise; Didier s'enfuit à Pavie. Charles bloque la ville, et marche vers Rome, où il entre le samedi-saint : le pape Adrien l'attendait à la porte de la basilique de Saint-Pierre. Le roi baise humblement tous les degrés, puis embrasse le pape, qui le prend par la main et le conduit dans l'église. On célèbre des fêtes avec une pieuse magnificence; on joint aux chants solennels, des cantiques nouveaux en l'honneur de Charles. Ce prince prend le titre de *roi en Italie*, confirme la donation de son père, et y ajoute une plus grande étendue de pays. Il ordonne de dresser un nouvel acte de cette donation, qu'il signe, et qu'il fait signer par les évêques, les abbés et les seigneurs. Charles ne séjourna que huit jours à Rome, et retourna devant Pavie, dont il s'empara au mois de juin : il fit prisonnier Didier, qu'il emmena en France avec Ansa, sa femme, et Desiderata. Cette dernière était la même princesse que Charles avait épousée quatre ans auparavant.

Le royaume des Lombards avait subsisté 206 ans. Le nom de Lombardie ne fut pas éteint cependant avec ses princes : non-seulement il demeura au pays qu'avaient possédé les Lombards aux environs du Pô, mais même les ducs de Bénévent donnèrent ce nom aux terres de leur domination. Dans cette révolution, les empereurs perdirent entièrement l'espérance qu'ils avaient conservée jusqu'alors de recouvrer l'exarchat et la Pentapole. Nous parlerons encore d'eux, toutefois, parce qu'il leur resta les duchés de Naples, d'Amalfi, de Gaëte : ils conservèrent aussi la pointe de la Calabre où sont Gallipoli et Otrante, et la partie de la même province qui s'étend de Cosenza à Reggio. La Sicile et la Sardaigne demeurèrent de même en leur possession, jusqu'au moment où les Sarrasins les leur enlevèrent. Quant à la portion qui fut gouvernée au nom de Charles, comme elle était occupée par des habitants de plusieurs nations, Italiens, Lombards, Français et Bavarois, il ordonna, par un capitulaire, que chacun fût jugé selon les lois de son pays.

L'année qui termine le VIII[e] siècle est l'époque d'une révolution célèbre, et la plus importante qui soit arrivée dans l'Europe, depuis que les souverains romains avaient transféré le siége de l'empire à Constantinople. Le monarque français, le plus grand

(*) Allusion à la lèpre qui, sous Agilulf, s'était répandue de Pavie dans le reste de l'Italie. (Voy. pag. 34, 1[re] col.)

prince qui existât alors, illustre comme guerrier, renommé comme législateur, abattit le dernier titre de souveraineté que les Grecs possédaient en Italie, leur enleva ainsi à jamais le nom de Romains, qu'ils persistaient à prendre dans leurs traités et dans le préambule de leurs décrets, et fut couronné empereur d'Occident. Le pape saint Léon III régnait alors. Une conspiration ayant été tramée contre lui, il fut sur le point de périr : il alla à Paderbonn implorer le secours de Charlemagne, qui se rendit à Rome. Le jour de Noël 800, pendant qu'il était en prière à la Confession de Saint-Pierre, le pape, accompagné des évêques, des prêtres et des seigneurs romains et français, vint lui poser sur la tête une couronne d'or, et tout le peuple s'écria : « A Charles très-pieux, « auguste, grand et pacifique Empe- « reur, que Dieu couronne, vie et « victoire! » Le pape ensuite l'oignit de l'huile sainte. Tous les auteurs s'accordent à dire que Charles prononça alors le serment que ses successeurs firent après lui : « Moi, Empereur, je « promets, au nom de Jésus-Christ, « devant Dieu et l'apôtre saint Pierre, « que je protégerai et que je défendrai « la sainte Église romaine, envers et « contre tous, autant que Dieu me « donnera de force et de puissance. » En même temps Pepin, fils de Charles, fut couronné roi d'Italie.

Les fêtes durèrent une partie du mois de janvier 801. C'est donc à cette époque précise qu'il faut reporter l'extinction de l'empire grec en Occident. Lombards et Grecs, conquérants et souverains, tout avait disparu, car les débris de l'autorité lombarde et de l'autorité grecque qui survivaient à Bénévent et en Calabre, n'avaient plus qu'un souffle de vie qui semblait près de s'éteindre; le reste avait cédé à l'épée de Charlemagne. Voici comment Jean Villani, annaliste du XIVe siècle, confirme les événements de 774 :

« Charlemagne s'approcha de Rome, et voyant la sainte ville du haut de *Monte-Malo* (*Monte-Mario*), descendit de cheval, et, par grand respect, vint à pied jusqu'à Rome; et y étant arrivé, il baisa, avec dévotion, la porte de la ville et celle de toutes les églises qu'il rencontra, auxquelles il fit de riches présents. Ayant été nommé patrice, il *redressa* l'état de la sainte Église et des Romains, et de toute l'Italie, les faisant rester en liberté et franchise, et il abattit, en toutes leurs parties, les forces de l'empereur de Constantinople, du roi des Lombards et de ses partisans. Il confirma à la sainte Église la dot que son père, Pepin, lui avait donnée, et, outre cela, la dota des duchés de Spolète et de Bénévent; et dans le royaume (dans l'état de Naples), de la Pouille. Il fit livrer plusieurs batailles contre des Lombards et des rebelles à la sainte Église. »

Tout ceci se rapporte, comme on voit, à la première entrée de Charlemagne à Rome. Un autre passage de Villani donne les détails suivants pour l'année 801 :

« Charles, ayant pris grande vengeance de tous les rebelles et ennemis de la sainte Église, pour laquelle chose Léon, pape, assisté de ses cardinaux, fit une assemblée générale avec la volonté des Romains; et attendu la vertueuse et sainte œuvre dudit Charlemagne à l'avantage de la sainte Église, par décret ils ôtèrent l'empire de Rome aux Grecs, et élurent ledit Charles empereur de Rome, comme digne de l'empire. Alors ce prince fut consacré à Rome, et couronné de la couronne impériale, l'an de Jésus-Christ 800, avec grande solennité, honneur et triomphe, le jour de la nativité de notre Seigneur. Ledit Charles fit ensuite bâtir autant d'abbayes qu'il y a de lettres dans l'alphabet : le nom de chacune commençait par la lettre initiale du nom impérial. »

Enfin Villani rapporte qu'un décret de Charlemagne ordonna de rebâtir Florence, qui avait été presque entièrement détruite dans les guerres des Goths contre Bélisaire, et mal reconstruite par les Lombards. Il paraît aussi que Charlemagne voulut visiter la ville nouvelle, qu'il y donna des

fêtes splendides, et qu'il y créa des chevaliers. Nous verrons successivement grandir cette cité célèbre, qui devait acquérir tant de gloire dans les arts, dans les sciences, dans la politique, et donner d'illustres pontifes à l'Église.

Mais quel avait été le moment que Rome avait paru choisir pour consommer une révolution aussi importante? celui où régnait une femme, l'impératrice Irène. Cette princesse, née à Athènes, d'une beauté parfaite, qu'on ne pouvait voir sans l'admirer, offrait un contraste de bonnes qualités et de penchants barbares. Montée sur le trône en 780, avec son fils Constantin VI, elle avait d'abord renoncé au système de persécution contre les iconoclastes; mais, jalouse de son fils, elle l'avait fait périr pour rester seule souveraine. Les circonstances du supplice de Constantin furent affreuses: on lui arracha les yeux avec tant de violence, qu'il en mourut. La nouvelle d'un tel crime venait de parvenir à Rome. Aussitôt on prépara les esprits à la révolution qui éclata près de deux ans après. On a dit que quelques Romains, opposés au saint-siége, avaient pensé à faire épouser Irène à Charlemagne; mais cette princesse, mariée à Léon Chazaris dès 769, était âgée de 46 ans, et ne pouvait plus avoir d'enfants. En conséquence beaucoup d'auteurs regardent cette supposition comme une fable.

Rome, en repoussant d'une part l'autorité de cette princesse si cruelle, d'une impératrice presque sans puissance au dehors, qui n'avait peut-être qu'affecté des sentiments d'attachement à la religion, et en adoptant, de l'autre part, Charlemagne partout bienfaisant, magnanime, commandant au peuple le plus belliqueux de l'Europe, à ce peuple composé de ces nobles adversaires de César dans les Gaules, et des colonies les plus guerrières de la Germanie, Rome connaissait bien les intérêts de l'Italie et du siége de la chrétienté, et rendait l'hommage le plus éclatant à la morale publique. Plus que jamais la *Victoire* devait être *le Seigneur*. Gibbon, porté à accuser les papes, reprend dans cette circonstance un ton moins sévère, lorsqu'il dit avec profondeur, à propos de ces donations: « A suivre les lois bien exactement, chacun peut, sans offense, « accepter ce qu'un bienfaiteur peut « lui donner sans injustice. »

Cependant les iconoclastes furent tout-à-fait réprimés à Byzance, vers la fin du neuvième siècle, par l'impératrice Théodora, veuve de Théophile, et Rome n'eut plus ce sujet de dissidence avec les évêques de l'Orient.

Louis-le-Débonnaire, successeur de Charlemagne qui, sur la fin de sa vie, avait flétri lui-même une partie de sa gloire par de violentes persécutions contre les Saxons, s'empressa de confirmer la donation que son père avait faite au saint-siége; mais tout en ne voulant pas faire sortir l'Italie de l'état où elle était restée en 814, il laissa prendre quelque consistance à l'autorité de Grimuald, duc de Bénévent, ancien fief lombard. Après Louis, l'autorité carlovingienne permit à beaucoup de villes de se constituer indépendantes, et l'on peut regarder comme une sorte d'interrègne, l'espace de 74 ans qui s'écoula depuis Charlemagne jusqu'à l'installation d'Othon Ier, petit-fils de Ludolph, en faveur duquel le duché de Saxe avait été institué en 858.

Avant de passer outre, nous rapporterons ici quelques événements qui précédèrent la descente d'Othon en Italie.

La puissance française s'étant affaiblie, les Lombards sur quelques points reprirent courage et menacèrent Rome: le pape et les nobles romains, encore réunis pour leur conservation mutuelle, créèrent alors roi d'Italie, Béranger, duc de Frioul.

Romain Ier, surnommé Lécapène, venait d'enlever l'empire à Constantin X, et afin de punir la Calabre et la Pouille qui s'étaient révoltées par fidélité pour ce dernier prince, il avait permis aux Sarrasins d'occuper ces deux provinces, d'où ils osaient s'avancer sur Rome. Les Romains at-

tribuèrent le commandement de leurs troupes à Albéric, duc de Toscane, qui fit lever le siége de cette capitale, mais sans avoir pu empêcher les musulmans de piller l'église de Saint-Pierre, qui alors était hors des murs, et celle de Saint-Paul, qui n'a jamais été comprise dans les fortifications de la ville.

D'un autre côté, l'Italie avait à gémir de l'invasion des anciens sujets d'Attila, à peine contenus par Béranger. Trois princes de ce nom se succédèrent l'un à l'autre. Gênes ayant été aussi ravagée par les Sarrasins, un grand nombre de ses habitants se réfugièrent vers l'embouchure de l'Arno, et Pise commença à devenir une ville puissante. Ce fut alors qu'Agapit II appela en Italie Othon Ier, roi d'Allemagne, en le priant de le délivrer de la tyrannie de Béranger, qui entendait être *roi d'Italie* à la manière de Théodoric, et s'emparer de Rome.

Voici comment était gouverné le reste de la Péninsule : la Lombardie obéissait à Béranger II et à Adalbert, son fils ; Gênes, la Toscane et la Romagne étaient soumises à un ministre de l'empereur d'Occident ; la Pouille et la Calabre, quoique infectées de Sarrasins, reconnaissaient l'empereur grec ; Venise, plus circonspecte dans son commerce, ne blessait plus les lois de la religion, et n'en amassait pas moins des trésors, en portant à différents peuples les denrées qui leur manquaient. A Rome, on créait chaque année des consuls de la noblesse ; un préfet défendait les intérêts du peuple. Le pape, tout en recevant encore des hommages de presque tous les souverains de l'Europe, se voyait opprimé dans la ville, par les consuls, et dans ses possessions provinciales, par les Béranger.

Othon reçut les lettres du pape. Ce prince, après avoir ordonné au roi de Danemark et aux ducs de Pologne et de Bohême de se déclarer ses vassaux et ses tributaires, passa les Alpes, subjugua la Lombardie et demanda la couronne d'Italie, qu'il appelait le droit de la victoire. Beaucoup de princes s'étaient disputé ce trône, depuis la déposition de Charles-le-Gros : les prétendants anciens et nouveaux avaient été Béranger, duc de Frioul, Guido, duc de Spolète, Arnolf, roi de Germanie, Louis III, roi de Provence, Rodolph, roi de la Bourgogne transjurane, Hugues, comte de Provence, Lothaire, fils de Hugues, Béranger II, marquis d'Ivrée, Adalbert, son fils. L'arrivée d'Othon annonçait des prétentions plus puissantes : il était maître de Milan et de Pavie ; il se fit reconnaître roi de ces provinces l'an 951. Mais le pouvoir souverain ne parut, aux yeux du peuple, transmis positivement au nouveau souverain que lorsque Wolpert, archevêque de Milan, eut placé sur la tête d'Othon l'ancienne couronne des Lombards, que l'on conservait dans l'église de St.-Jean-Baptiste à Monza. Othon déposa sur l'autel de St.-Ambroise tous ses ornements de roi de Germanie, la lance, l'épée royale, la hache ou francisque, le baudrier, la chlamyde ; il servit la messe en habit de sous-diacre, tandis que le clergé célébrait les cérémonies suivant le rite ambrosien. Après le sacrifice (j'emprunte quelques-uns de ces détails à M. Sismondi), l'archevêque adressa aux ducs et marquis dont il était environné une harangue de félicitations en l'honneur d'Othon ; il lui donna ensuite l'onction sacrée, le revêtit de nouveau des vêtements déposés sur l'autel, lui rendit ses armes, et mit enfin sur sa tête la couronne des Lombards (*).

(*) Cette couronne consiste en une bande d'or large d'environ quatre doigts, ornée de ciselures et de pierreries, tournée en forme de diadème antique, et garnie intérieurement d'une bande de fer de la largeur d'un doigt. Assurément si on regardait à la matière, cette couronne devrait s'appeler couronne d'or ; mais le nom de *couronne de fer* a prévalu dans le temps, parce qu'on disait que cette légère bande de fer dont elle est garnie, provenait d'un clou de la Passion, envoyé à Théodelinde par Grégoire-le-Grand pour la récompenser d'avoir extirpé l'arianisme : quelques auteurs assurent que la présence de ce fer dans cette

Onze ans après, Othon attacha la couronne impériale au nom et à la nation des Germains et se fit couronner Empereur à Rome en 962, par Jean XII, de la famille Conti; il confirma les donations faites au saint-siége par Pepin, Charlemagne et Louis-le-Débonnaire; enfin, il détrôna les Béranger et rendit aux papes leur ancienne autorité. Ce fut à compter de cette époque mémorable que commencèrent à s'établir deux maximes de jurisprudence publique: « Que le prince élu dans une diète d'Allemagne acquérait au même instant les royaumes subordonnés de l'Italie et de Rome, mais qu'il ne pouvait se qualifier Empereur et Auguste, avant d'avoir reçu la couronne des pontifes romains. »

Les papes ne tardèrent pas à voir attaquer leur autorité. Le saint-siége et les nobles romains s'étaient réunis constamment dans un intérêt commun. Tous leurs ennemis avaient été vaincus. Il fallait ensuite décider qui régnerait ou des papes, ou des seigneurs de Rome. Quelle garantie de tranquillité et d'indépendance pouvaient offrir les nobles de la ville? Ils n'avaient pas plus de pouvoir, de richesses et de talents que les autres seigneurs d'Italie, et ils s'attaquaient aux papes, puissants de leur influence sur le monde entier.

Cependant une sorte d'esprit républicain aristocratique commençait à l'emporter. Crescentius, de la famille des comtes de Tusculum, fut mis à la tête du gouvernement, sous le nom de consul. Un pape intrus, Francone, appelé par son parti Boniface VII, avait assassiné successivement les pontifes Benoît VI et Jean XIV. Crescentius sut profiter de cette circonstance, fit arrêter Francone par le peuple, qui pendit son corps au cheval de bronze de la statue de Marc-Aurèle, que l'on appelait, dans ce temps d'ignorance, la statue de Constantin (*).

Crescentius garda l'autorité jusqu'en 996. Othon III, petit-fils d'Othon-le-Grand, fit créer pape Grégoire V, son parent, qui s'appelait Brunon; il assiégea Crescentius réfugié dans le château Saint-Ange, lui accorda une capitulation qu'il ne respecta pas, et le fit décapiter.

Grégoire, animé d'un sentiment de partialité pour sa nation (il était Allemand), confirma les maximes de jurisprudence publique dont nous avons parlé plus haut, et voulant ensuite se venger des Romains, il leur ôta le droit d'élire l'empereur. Donnant pour prétexte que l'Allemagne était *le grand bras du christianisme*, il attribua le droit d'élection, suivant Villani, à sept princes de ce pays, l'archevêque de Mayence, chancelier d'Allemagne, l'archevêque de Trèves, chancelier des Gaules, l'archevêque de Cologne, chancelier d'Italie, le marquis de Brandebourg, grand-chambellan, le duc de Saxe, porte-épée, le comte palatin du Rhin, *qui servait à la première table de l'empereur*, et le roi de Bohême, grand-échanson. Le pape se réserva le droit de poser la couronne sur la tête des Empereurs, et de les déclarer Augustes.

Les électeurs ci-dessus indiqués, après la mort d'Othon III, élurent empereur Henri, duc de Bavière, qui fut couronné par Benoît VIII. Après Henri et Conrad de Souabe, Henri II fut couronné par Clément II, en 1046.

Dans tous ces troubles, les peuples ou les princes, suivant que les uns ou les autres montraient plus d'habileté et d'adresse, avaient obtenu l'indépendance. D'un côté, comme à Venise dont l'exemple faisait autorité, les peuples élisaient leurs chefs: à Pise, à Florence, à Gênes, on avait aussi obtenu

couronne attestait que les peuples courageux devaient toujours au *fer*, l'*or* dont ils pouvaient s'enrichir. Après avoir été sacré roi d'Italie par le cardinal Caprara, archevêque de Milan, Napoléon a posé sur sa tête cette même couronne en disant: « Dieu me l'a « donnée, malheur à qui la touche! »

(*) C'était par la bouche de ce cheval que l'on distribuait du vin au peuple, les jours de fête. Ce ne fut qu'à l'aide de la connaissance plus parfaite des médailles, qu'on apprit ensuite que cette statue appartenait à Marc-Aurèle.

Digitized by Google

quelque portion du pouvoir autonome (le pouvoir qu'on tient de soi), malgré la préseuce d'un chancelier de l'empereur; d'un autre côté, parmi les princes les plus puissants et les plus honorés, on comptait Godefroy et Mathilde, fille de Béatrix, sœur de Henri II. Ils possédaient en souveraincté, Lucques, Parme, Reggio, près de Modène, Mantoue, et ce que l'on appelle aujourd'hui le patrimoine de St.-Pierre. Quant à Rome, les seigneurs qui, autrefois, avaient tant conjuré le saint-siége de les affranchir de la tyrannie byzantine, se montraient ingrats, et malgré l'appui de Henri II, déclaraient une guerre continuelle aux pontifes. Quel spectacle bizarre! Les papes, par les censures les plus modérées, faisaient trembler les plus hardis potentats, et dans Rome, ils éprouvaient des insultes, quand on ne menaçait pas leur vie. Je viens d'emprunter les propres expressions de Machiavel, qu'on n'accusera pas d'avoir été le flatteur des pontifes. Ainsi, le pontificat et les seigneurs romains s'étaient déclaré une guerre sans pitié. En 1059 régnait Nicolas II, né au château de Chevron, en Savoie, qui faisait alors partie du duché de Bourgogne; il fut le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Grégoire V avait enlevé aux Romains le droit d'élire l'empereur; cette spoliation n'avait pas peu contribué à les aigrir: Nicolas II les irrita davantage et leur enleva le droit de nommer les papes. Il régla toutes les formalités à observer pour leur élection, qui ne serait confiée désormais qu'aux cardinaux (*). On prévoyait même le cas où des factions empêcheraient une nomination régulière à Rome, et il fut statué qu'un pape, nommé dans quelque lieu que ce fût, mais dans les formes établies, serait le chef légitime. Nicolas II alla ensuite dans la Pouille, où l'avaient appelé les Normands, qui y étaient descendus en 1016, et ils lui remirent les terres dépendantes du domaine de l'église: en témoignage de reconnaissance, il leur assura la possession de la Calabre et de la Pouille, à l'exception de Bénévent, à la charge d'une redevance annuelle. Telle fut l'origine du royaume de Naples, qui alors fut tout-à-fait détaché de l'empire grec.

Après la mort de Nicolas, il y eut un schisme dans l'église; le clergé de Lombardie ne voulut pas reconnaître Alexandre II, né cependant à Milan. Les tuteurs du jeune Henri IV, souverain de la Lombardie (*), cherchèrent à persuader au pape qu'il devait renoncer au pontificat, et ils invitèrent les cardinaux à aller en Allemagne créer un nouveau pape. Alexandre II, élu avec toutes les formalités prescrites par Nicolas II, résista, assembla, à Rome, un concile, où il excommunia Henri, et le priva de ses droits à l'empire ainsi que de son royaume. Quelques peuples Italiens se déclarèrent en faveur du pape, d'autres en faveur de l'empire (*), et chaque parti se donna des noms différents.

Nous croyons devoir offrir ici, sur ces diverses dénominations, des explications détaillées. Il y avait en Al-

(*) On s'accorde à reconnaître que sous Paschal Ier, en 820, plusieurs curés des paroisses de Rome, qui assistaient à l'élection des papes pour les honorer et leur rendre hommage les premiers, furent décorés du titre de *cardinaux* de l'Église, c'est-à-dire *gonds* de l'Église. Ils étaient alors en petit nombre. En 1277, sous Nicolas III, il n'y en avait encore que sept; sous Jean XXII, en 1330, il y en avait vingt; au concile de Constance il s'en trouvait trente-quatre. Léon X en ajouta trente-un, ce qui porta le nombre à soixante-cinq. Paul IV, en 1556, en ajouta cinq, et Sixte V, en 1586, considérant que le nombre de soixante-dix était celui des *seniores* du peuple d'Israël, ordonna que ce nombre ne changerait plus à l'avenir, et il reste ainsi jusqu'à présent fixé à soixante-dix. Sur ces soixante-dix, six ont le titre de cardinaux-évêques, cinquante ont le titre de cardinaux-prêtres, et quatorze ont le titre de cardinaux-diacres. Aujourd'hui ils choisissent toujours le pape parmi eux.

(*) Il était roi de Germanie, et fut le premier qui prit le titre de roi des Romains, mais il n'eut celui d'empereur qu'en 1084.

lemagne deux maisons puissantes; l'une était désignée sous le nom de *Salique* ou de *Weiblingen*, du nom de *Weibling*, château du diocèse d'Augsbourg, dans les montagnes de Hertfeld, d'où cette maison était peut-être sortie : les partisans de cette maison, qui avait donné plusieurs empereurs, s'appelaient les *Weibling*. L'autre maison, originaire d'Altdorf, possédait à cette époque la Bavière, et elle avait vu à sa tête successivement des princes qui portaient le nom de *Welf*. Les papes avaient toujours été en guerre avec les *Weibling*, tandis que les *Welf* s'étaient déclarés leurs protecteurs.

Malheureuse Italie! Comme si ses propres passions n'eussent pas suffi pour la tourmenter, elle devait encore épouser les passions des pays voisins! Il fallait distinguer ses amis de ses ennemis; de tels noms ne pouvaient pas être facilement prononcés par les Italiens : chaque parti les accommoda au rhythme de la prononciation nationale. Les partisans des papes en Italie appelèrent leurs amis les *Welf*, *Guelfi*, *Guelfes;* les adversaires du pontificat appelèrent leurs amis les *Weibling*, *Ghibellini*, *Gibelins*.

Nous sommes arrivés à l'époque du règne de Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII, né à Soano, village de la Toscane; son père, nommé Bonizone, était charpentier. Après avoir fait ses études en France, à l'abbaye de Cluni, il était entré de bonne heure dans l'ordre des bénédictins, et fut nommé pape, à l'âge de soixante ans. On avait déja remarqué en lui un vaste esprit, porté à la domination, et il n'est pas hors de propos de rapporter avec quelque étendue les circonstances de son pontificat, d'abord pour ne pas montrer d'indécision, à la vue d'une tâche difficile, et devant les amis qui professent nos doctrines et devant les ennemis qui les combattent; et ensuite parce que, pendant plus de douze années, seul, de 1073 à 1086, il occupa l'Italie entière de ses réformes, de ses colères, de sa magnanimité, des écarts de son génie et de ses innombrables bienfaits. Son premier soin, après son exaltation, fut de convoquer à Rome un concile, pour réprimer la simonie et l'incontinence du clergé.

Plusieurs évêques, des clercs allemands et quelques membres du clergé lombard repoussèrent avec indignation la décision de cette assemblée, qui osa les désigner comme se livrant trop habituellement à ces abus. Grégoire répondit qu'à son arrivée en Italie, ayant été préposé à l'administration de plusieurs couvents, il y avait rétabli l'ordre et la régularité, et qu'il était de son devoir, depuis qu'on l'avait nommé pape, de diriger promptement ses conseils partout où il voyait le mal. On assure que plusieurs de ces clercs séditieux demandèrent si on exigeait d'eux qu'ils vécussent comme des anges, et annoncèrent qu'ils aimaient mieux renoncer au sacerdoce qu'à leurs femmes. Jusqu'ici Grégoire VII était dans son droit. Les dissidents des églises allemande et lombarde ne cédèrent pas aux ordres du pape. Il s'éleva des querelles avec le roi Henri, qui eurent des suites funestes pour ce prince. Il appuyait avec vivacité, sans que ces questions le regardassent directement, la résistance du clergé de Milan et de l'Allemagne.

Avant de continuer ce récit, gravons fortement dans l'esprit du lecteur que nous rapportons des scènes du moyen âge, et qu'il ne faut pas un moment séparer des faits actuels, et les circonstances où le saint-siége s'était trouvé depuis huit siècles, et les discordes civiles de Rome où l'on voulait assassiner le pape, et le cynisme odieux des dissidents, et la fidélité encourageante du reste de la chrétienté, et les excitations de ceux qui pouvaient regretter l'autorité impériale, et enfin, le caractère indomptable d'un réformateur offensé violemment dans ses vues de bon ordre et de discipline régulière. Poursuivons. Grégoire VII envoie des légats au roi pour l'inviter à se rendre à Rome, avec menace d'excommunication, s'il n'y vient pas. Il redouble ses invitations, quand il

Digitized by Google

apprend qu'il s'est formé, dans Rome même, une conspiration, soutenue par les ambassadeurs du roi. Henri donne des explications satisfaisantes pour ce qui concerne les désordres de son clergé, et promet de détruire les abus de simonie, mais il n'en envoie pas moins aux conspirateurs l'ordre d'achever leur entreprise. Cencius, préfet de Rome, dans la nuit de Noël, en 1075, fond, avec des soldats, sur le pape Grégoire VII, qui célébrait paisiblement la messe au maître-autel de Sainte-Marie-Majeure. Les complices de Henri ramenaient les temps de Constant II et excitaient la rage d'un autre Calliopas. Le pontife, grièvement blessé, est dépouillé de ses habits pontificaux et reçoit l'ordre de se rendre en prison. Il suit, sans proférer une parole, et en élevant noblement la tête, les assassins qui marchaient devant lui. Mais il n'en devait pas être de Grégoire comme de Martin. Le peuple, qui ne partageait pas la jalousie des seigneurs, apprend que le pontife est emprisonné dans une tour, il court aux armes et veut le délivrer. Cencius, à la vue du peuple irrité, se jette aux genoux du pape et lui demande son pardon. Grégoire VII le lui accorde et paraît à une fenêtre pour calmer le peuple, qui, dans son émotion, envahit la tour, se livre d'abord à des démonstrations de douleur, en voyant le pape tout ensanglanté, et le reconduit à Sainte-Marie-Majeure, où le magnanime pontife a le courage de recommencer le saint-sacrifice. Comme s'il avait oublié la scène dont il vient d'être la victime, il récite les prières d'une voix calme, au milieu de l'attendrissement général, et donne la bénédiction à ses libérateurs.

Henri, mécontent de n'avoir pas réussi, ordonne que Grégoire soit déposé. Un clerc de Parme, nommé Roland, a l'audace de venir à Rome signifier au pontife l'acte de déposition, qu'il lui remet dans l'enceinte même du concile. Des soldats veulent percer Roland de leur épée ; Grégoire se met au-devant de lui, vante son courage et lui sauve la vie.

Dès lors, les évêques assemblés ne mettent plus de bornes à leurs rigueurs ; le concile excommunie Henri, l'anathématise, et l'appelle à Rome pour qu'il y subisse sa condamnation. Beaucoup d'évêques lombards reçoivent aussi des lettres d'interdiction. A présent, nous ne pouvons nier que la conjuration fomentée par Henri n'ait été sacrilége, que l'acte de déposition n'ait été un acte de démence et un crime; mais qu'est devenu cet homme si grand, si généreux, qui suit si intrépidement le soldat par lequel il est conduit en prison, qui pardonne à des meurtriers, qui reprend avec tant d'héroïsme le sacrifice interrompu? partage-t-il toutes les opinions du concile? ne peut-il les modifier par son autorité, par ses conseils, par la force de son caractère? ne doit-elle pas répugner à un souverain pontife, cette doctrine subversive qui semble permettre de bouleverser les empires en détruisant les puissances séculières? Mais ce sont là des raisons du temps d'aujourd'hui; dans le temps d'alors on n'imitait plus la patience des anciens pontifes. La rapidité de ce récit n'a pas permis d'oublier sitôt tout ce que ces hommes admirables avaient souffert de persécutions, d'attaques, de violences et de perfidies, plutôt que de cesser de rendre à César ce qui était à César. Et voilà que les pontifes, leurs successeurs, devenus eux-mêmes César, c'est-à-dire souverains et maîtres d'un pays soumis par un conquérant qui le leur avait donné avec le droit de le donner, sur le point de devenir encore plus puissants par le don que préparait en silence la piété de la comtesse Mathilde, voilà que ces pontifes, après une conspiration qui n'a pas réussi, et qui au contraire a augmenté leur puissance, se portent à de telles extrémités, et confondent les censures du saint-siége avec la dégradation politique! N'eût-il pas été plus chrétien de pardonner? et l'expérience a prouvé que les temps le permettaient encore. N'était-il pas plus profitable aux vrais intérêts du saint-siége d'attendre que le bon sens de beaucoup d'évêques allemands pût s'in-

terposer, mettre fin à tous les différends, flétrir l'assassin, et venger le chef de l'Église?

Si Grégoire mérite d'être blâmé pour s'être exagéré l'extension de sa puissance, ou pour l'avoir mal comprise, on ne peut pas dire que, mauvais politique, il n'ait pas bien connu le caractère de son adversaire, qui ne tarda pas à se repentir et à solliciter le retour de la bienveillance pontificale. Grégoire, qui faisait toujours succéder à ses mépris impérieux le spectacle de vertus nobles et surnaturelles, s'apprêtait à aller se mettre entre les mains des évêques allemands, qui auraient jugé entre lui et le roi, lorsque Henri apparut tout-à-coup en Italie. Grégoire se rend à Canosse, en Lombardie, auprès de la comtesse Mathilde, et il se disposait à continuer ce voyage généreux, mais imprudent. Henri s'est déja présenté à Canosse; il laisse sa suite en dehors, et il entre seul dans la forteresse, qui a trois enceintes de murailles. On le fait rester dans la première enceinte, les pieds nus, sans aucune marque de dignité, vêtu de laine sur la chair; il attend jusqu'au soir sans manger, ainsi qu'il était prescrit par les usages de la primitive église, pour les condamnés à une pénitence publique. Le quatrième jour, il est reçu à l'audience du pape, qui lui impose de se présenter aux seigneurs allemands pour répondre aux accusations qu'on pourra porter contre sa conduite : à cette condition le pape lui accorda l'absolution; ensuite il le fit dîner avec lui.

Les Lombards ayant témoigné au roi le mépris que leur inspirait le traitement humiliant auquel il s'était soumis pour se réhabiliter, ce prince faible crut recouvrer son honneur en manquant à sa parole. Il chercha une autre fois, avec une obstination bien coupable, à se saisir de la personne du pape, qui fut heureusement protégé par la comtesse Mathilde : ce fut dans une de ces conférences, où elle cherchait avec Grégoire les moyens de le soustraire à la poursuite d'Henri, qu'elle se décida à laisser tous ses états au saint-siége, projet qu'elle effectua plus tard.

Cependant les armées d'Henri, obligé de renoncer à ses conspirations et à la ruse, s'avançaient pour appuyer sa querelle. Il assiége Rome, et il force à se renfermer dans le château Saint-Ange, Grégoire qui appelle à son secours Robert Guiscard, duc de Calabre.

Pour ne pas arrêter cette sorte de torrent, qui jusqu'ici, malgré nous, a entraîné les faits, nous n'avons pas encore parlé avec détail des Normands, que nous avons signalés seulement comme étant descendus dans la Pouille en 1016.

Les Normands ou Danois, après avoir ravagé les côtes de France, y avaient obtenu, vers l'an 900, un établissement dans la Neustrie, qui de leur nom fut appelée Normandie. Ces peuples, devenus chrétiens, manifestèrent bientôt une passion ardente pour des voyages à la Terre-Sainte. Pèlerins armés, ils traversaient l'Italie, et reprenaient la même route, quand ils avaient visité le tombeau du Christ. Un jour que quarante-deux de ces chevaliers étaient à Salerne, la ville fut attaquée par des Sarrasins. Les Normands, presque sans l'aide des Salernitains, chassèrent ces ennemis. Le prince Guaimar III, qui gouvernait cette ville, voulut retenir près de lui ces braves défenseurs, mais l'amour de la patrie les rappelait en Neustrie. Ils ne s'éloignèrent pas cependant sans promettre au prince de lui envoyer quelques-uns de leurs compatriotes qui, comme eux, cherchaient les combats et consentiraient peut-être à se fixer dans une contrée plus belle que la leur. Un des Normands à qui les pèlerins montrèrent des figues, des oranges, désira tenter les mêmes aventures; il partit avec ses quatre frères, leurs fils et leurs petits-fils, sur des bateaux non pontés, ce qui sera toujours une merveille, traversa le détroit de Gibraltar, et arriva dans la Pouille. Mélo, habitant de Bari, voulait chasser les Grecs, Il prit à sa solde les Normands, mais il fut battu. Les Normands qui échap-

pèrent à la bataille ne perdirent pas courage, et s'emparèrent d'Aversa, où ils se fortifièrent. Plus tard, les trois fils aînés de Tancrède de Hauteville débarquèrent entre Naples et Gaëta. Robert Guiscard, l'aîné des enfants du second lit de Tancrède, commença à se faire redouter de ses voisins. Il attaqua les Grecs dans la Pouille et les dispersa. Puis il réduisit Salerne et la Calabre; il marcha contre les Lombards qui occupaient Bénévent, les mit en fuite, et rendit cette ville au saint-siége. Tel est le second titre de possession qui justifie les droits du pontificat sur cette principauté, possession qui dure encore aujourd'hui. C'est ainsi que fut détruite la dernière des dynasties lombardes, cinq siècles après l'arrivée d'Alboïn. Le frère de Robert, nommé Roger, avait soumis la Sicile, et Robert se trouva souverain d'un grand état qu'il avait conquis avec les forces d'un simple particulier. En 1081, il avait battu l'empereur Alexis Comnène en personne devant Durazzo. Tout-à-coup il se retourne vers l'Occident, où il entendait la voix de Grégoire qui implorait son appui. Robert accourt avec ses Normands, et pour que rien ne manque à la gloire d'un aussi hardi capitaine, il bat les armées de l'autre empire, et rétablit le pape dans l'église de Latran.

Ces vicissitudes avaient altéré la santé de Grégoire. Il mourut en 1085. Ce pontife fut le premier qui parla de croisades armées; il est encore le premier qui ait ordonné que le nom de pape ne serait attribué qu'à l'évêque de Rome. Sa mémoire a trouvé des détracteurs et des apologistes. Parmi les détracteurs, il y a aussi des Italiens; mais ils ne se souviennent pas qu'il est résulté de l'ensemble des événements du règne de Grégoire qui a demandé tant, et trop sans doute pour Rome, que l'Italie elle-même, dans ses fractions de principautés, a obtenu des concessions ultérieures des empereurs; qu'il est résulté de ces mêmes événements, que des successeurs de Grégoire, sans fracas, sans aucune incitation de vengeance personnelle, ont pu faire connaître la vérité à ces empereurs, et amener cette heureuse paix de Constance, qui, comme nous le verrons, avec l'aide du courage des Milanais, assura une noble indépendance à l'Italie.

L'Église n'a eu qu'un seul pontife tel qu'Hildebrand. Une fureur de suprématie absolue qui tendrait à arracher la fidélité du cœur des sujets, pourrait précipiter l'Église dans un abîme de malheurs. Que feraient d'un droit semblable ces modestes et vertueux vieillards, et, comme disait Grégoire III, ces *médiateurs de la paix*, ces *murs mitoyens entre l'Orient et l'Occident?* Ne sont-elles pas d'ailleurs un code admirable de sagesse, un exposé lumineux de principes sains, avec lequel il n'y a aucun risque pour les dogmes, et aucun danger à redouter, ces autres paroles du même Grégoire III que nous avons déjà rapportées? « Les princes catholiques « n'ont pas plus de pouvoir dans l'ad- « ministration des choses spirituelles, « que l'Église ne s'en attribue dans le « gouvernement des choses tempo- « relles. »

Nous avons parlé de l'excommunication, il est indispensable de dire en quoi elle consistait: l'excommunication était en usage chez les Grecs, les Romains et les Gaulois. César décrit en termes précis les châtiments de l'interdiction lancée par les druides. Dans la primitive église, les évêques dénonçaient aux fidèles les noms d'un excommunié, et leur défendaient tout commerce avec lui. Vers le neuvième siècle, on accompagna la fulmination de l'excommunication, d'un appareil propre à inspirer la terreur. Douze prêtres tenaient chacun à la main un flambeau allumé, qu'ils jetaient à terre pour l'éteindre, et qu'ils foulaient aux pieds après que l'évêque avait prononcé la formule de l'excommunication. Ensuite l'évêque et les prêtres proféraient des malédictions et des anathèmes. Le mot anathème signifiait auparavant, *consacré, dévoilé, offrande mise à part, chose séparée, dévouée*, puis il a signifié seulement *séparé*. L'a-

nathème retranchait du corps des fidèles et même de leur commerce. On a cherché à comprendre dans un seul vers latin tout ce que défendait l'excommunication :

Os, orare, vale, communio, mensa negatur;

c'est-à-dire : on refuse la conversation, la prière, le salut, la communion, la table.

La prudence du pape Pie VII a bien fait voir de nos jours ce que la cour romaine sait apporter de circonspection à cet égard, et de connaissance de l'état des esprits, même lorsqu'elle est le plus indignement outragée.

Le 12 mars 1088, Eudes, fils du comte de Lagny, près Châtillon-sur-Marne, monta sur la chaire de saint Pierre sous le nom d'Urbain III. Au moment de son élection, il se décida à une généreuse entreprise, dit Machiavel ; il se rendit en France avec tout son clergé, rassembla à Anvers un grand nombre d'habitants du pays, leur adressa un discours, et les engagea à aller porter la guerre en Asie contre les Sarrasins. Les chefs de cette première croisade furent Godefroy de Bouillon, Eustache, Baudouin et Pierre l'Hermite. Urbain vécut assez pour apprendre la prise de Jérusalem.

Si l'on considère les croisades sous le rapport politique, on peut dire qu'alors il devait arriver ou que les Sarrasins reviendraient en France et en Italie, ou que les peuples occidentaux iraient les attaquer en Asie. On blâme, à de grands intervalles de temps, des entreprises dont on ne sait pas la cause, parce qu'elles seraient aujourd'hui intempestives; on est disposé à croire qu'elles l'ont été à l'époque où on les a exécutées; mais le chemin de Tours et de Rome était connu des Sarrasins ; ils avaient couvert la France de sang et de carnage ; ils avaient pillé les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul : du reste, les conséquences des croisades furent l'affranchissement de beaucoup de communes, furent des institutions, des coutumes, des importations précieuses répandues dans tout l'Occident, et surtout en Italie, qui devint comme un autre Orient : nous devons aussi aux croisades l'assurance que nous avons eue jusqu'ici que les mahométans ne viendront pas, de longtemps au moins, détruire notre civilisation.

En 1125 mourut la comtesse Mathilde, qui, par un acte conservé dans la forteresse de Canosse, avait laissé tous ses biens au saint-siége. C'est la partie de l'État romain qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de saint Pierre, et qui s'étend de Aquapendente à Ronciglione. Le pape Honorius fit occuper les villes qui dépendaient de cette succession. On a dit que cette princesse ne pouvait pas ainsi laisser ses biens : elle les a laissés en vertu du titre auquel elle les possédait depuis 1056 (pendant plus des deux tiers d'un siècle), par elle-même ou par l'administration de sa mère Béatrix ; ils lui avaient été donnés par Boniface III, duc de Toscane, son père, qui les tenait de la générosité des empereurs. Ceux-ci devaient ces biens à l'épée, source de tant de droits. Avant la fin de sa vie, la comtesse avait perdu, par les révoltes, une partie de ses possessions. Le saint-siége ne recueillit que peu de provinces restées fidèles, et dont la convenance, à cause du voisinage, était de conserver la protection de Rome.

Frédéric Ier, surnommé Barberousse, 22e empereur d'Allemagne, fils de Frédéric duc de Souabe, avait été couronné à Aix-la-Chapelle le 9 mars 1132, sous le pontificat d'Innocent II. Il passa plus tard en Italie, et se fit couronner roi de Lombardie. Il députa ensuite vers Adrien IV, pour le prier de le couronner empereur à Rome. Le pape ne voulut y consentir qu'autant que l'empereur se soumettrait au cérémonial établi. Il refusa d'abord, puis il accepta les conditions. Ce cérémonial consistait à tenir l'étrier du pape et à l'aider à descendre de sa mule. Le pape, descendu, donnait à l'empereur le baiser de paix.

Milan s'étant révolté, Frédéric ordonna que les biens des habitants seraient confisqués, et que leurs per-

sonnes seraient esclaves; « arrêt, dit « un grand écrivain, qui ressemble « plus à un ordre d'Attila qu'à l'édit « d'un empereur chrétien. » Mais Attila lui-même n'emmenait pas les peuples en esclavage. Frédéric veut, à tout prix, punir les Milanais; il fait renverser les murailles de la ville, raser les édifices publics par les peuples même voisins de Milan, et on sème du sel sur les ruines. Gênes fut saccagée, Bologne pillée, Rome et Venise menacées. Le pape Alexandre III, indigné des menaces qui lui sont adressées, cherche un asile en France. Rome et Venise forment une alliance contre Frédéric. Toute l'Italie court aux armes: une maladie contagieuse ravage l'armée du conquérant; il repasse les Alpes, et il entre en négociation. En 1176, les Milanais, reprenant courage, détruisent à Côme son armée revenue d'Allemagne. Frédéric demande la paix à Alexandre III, qui n'abuse pas de la situation où l'empereur est réduit; mais on ne conclut pas encore un traité définitif: cependant le 25 juin 1183, par les ordres de l'empereur, un congrès s'assembla à Constance, et là toute l'Italie fut reconnue libre. Cette paix glorieuse conserva à ces villes leurs libertés, leurs *régales*, leurs droits, leurs coutumes, sous la seule réserve faite à l'empereur de certains droits de souveraineté, et entre autres des appels en dernier ressort. Ainsi, la forme du gouvernement républicain, déjà adopté dans plusieurs de ces villes, fut étendue à beaucoup d'autres, du consentement de l'empereur. Le mot de *république*, d'abord, suivant Ferrario, signifiait à la fois *principauté*, *royaume*, *empire*, *fisc* ou droits du monarque, gouvernement des nobles, gouvernement des citoyens et habitants de cités. Ensuite, *république* signifia la forme de gouvernement des villes qui s'administraient elles-mêmes.

Ce fut alors que les Italiens ne purent méconnaître ce qu'ils devaient, dans cette circonstance, aux souverains pontifes et à Venise, cette fille aînée du saint-siége. Il est vrai qu'en même temps les papes, déja maîtres de Ravenne et des provinces adjacentes par les donations des princes français, et souverains d'Orviète et de Viterbe, en vertu du legs de la comtesse Mathilde, se voyaient aussi maîtres de Rome; mais en travaillant pour eux dans ces derniers événements, ils avaient hâté l'affranchissement du reste de l'Italie.

Nous voilà parvenus presqu'à la fin du douzième siecle. Il sera bien que nous suspendions un moment le récit historique pour jeter un coup d'œil sur l'état de l'administration et des sciences, dans ces tristes scènes de guerres et de révolutions. Nous dirons aussi ce que les arts ont pu encore perdre de leur éclat, vers cette époque si peu propre à les favoriser.

Malgré les adversités dont ils étaient sans cesse affligés, on vit les papes s'occuper de l'instruction publique, et employer toute leur influence à conserver et à propager le peu de lumières qui brillaient encore en Italie. Théodoric avait établi des écoles; les rois lombards imitèrent quelquefois Théodoric. Les ducs de Bénévent, qui montraient du respect pour les antiquités romaines éparses dans les villes de leur domination, et entre autres pour le célèbre arc dédié à Trajan (*), qu'ils entourèrent constamment de leur protection, n'avaient pas négligé non plus de publier des édits pour que les enfants fussent conduits dans des écoles destinées à les recevoir, et où des maîtres, payés par les ducs, enseignaient des éléments d'écriture et d'une sorte d'arithmétique, bornée, il est vrai, aux calculs les plus simples.

Dans le synode tenu à Rome par Grégoire VII, en 1078, il fut prescrit à tous les évêques d'attacher une école à leurs églises. Il fut décidé de même

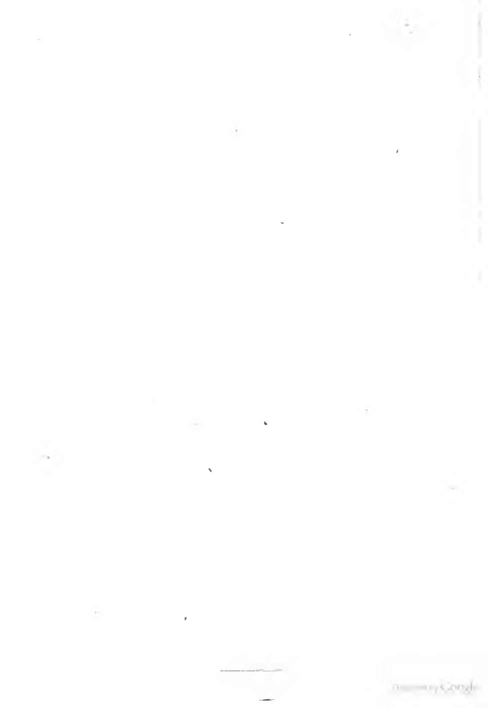
(*) On voit dans la planche 17 une représentation exacte de l'arc antique de Bénévent. Il a été dédié à Trajan. On y lit encore l'inscription qui y fut placée dans le temps.

L'arc n'est pas surchargé d'autant de bas-reliefs que celui de Titus, et que les autres arcs que l'on a construits à Rome, mais il est, comme ces derniers, d'un goût d'architecture à la fois simple et élégant.

BENEVENT BENEVENT БЕНЕВЕНТЪ

.mphbogen Trajan's. *Arc de Trajan* Ворота Траяна

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google

Lemaitre dir.

Monte - Cassino. Monastère du Mont Cassin. Монастырь Монте-Кассино

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

dans le troisième concile de Latran, tenu par Alexandre III, en 1179, non-seulement que les évêques et les prêtres seraient pourvus sans exception des connaissances nécessaires à l'exercice de leur ministère, mais encore, pour que les indigents ne fussent pas privés des avantages de l'éducation, qu'il y aurait un professeur dépendant de chaque cathédrale, pour y donner des leçons gratuites de lecture et d'écriture aux clercs et aux séculiers sans fortune. D'Italie, ces institutions passèrent dans les autres états de l'Europe.

On ne fut pas d'abord aussi heureux pour les belles-lettres et la poésie. Elles avaient été comme abandonnées, et il semblait difficile de les faire revivre sitôt sur le modèle des compositions de la Grèce et de Rome, qui alors étaient tout-à-fait ignorées ou négligées. Toutefois, le goût des Italiens pour la littérature parut se ranimer dans le dixième et dans le onzième siècle; mais, comme ce genre d'études ne présentait aucun avantage, et que les mauvais exemples arrivaient encore de Constantinople, malgré la séparation politique, les esprits se tournèrent trop souvent aux controverses théologiques, aux disputes scholastiques et aux questions de jurisprudence. On envoyait de Byzance des modèles de dissertations sur ce genre d'études si abstraites.

Du mal apporté quelquefois par les mauvais exemples, résultait cependant un avantage. On trouvait en Italie, et surtout à Milan et à Salerne, des hommes habiles dans la langue grecque. Verceil aussi n'a pas cessé d'offrir quelques savants distingués, tels que son évêque Sifrein, qui disait, en 768, à ses diocésains ces paroles remarquables: « Il vit heureux, celui qui sait tenir éloignée de l'ame l'ignorance, du corps l'infirmité, des flancs la luxure, de la cité la sédition, et de toutes les autres choses, l'intempérance. » On ne peut pas réunir en moins de paroles ce que prescrivent la morale, l'hygiène, la religion, la politique et la prudence.

Nous nous garderons de dire que l'éloquence fût entièrement éteinte en Italie. Outre qu'un tel malheur est impossible dans ce pays d'inspirations, sous ce climat de feu et de génie, les historiens allemands (nous mettons de côté les Italiens qui pourraient être partiaux) rapportent que les Milanais exposèrent à Frédéric Ier leurs raisons avec beaucoup d'habileté et d'éloquence.

La poésie fut cultivée par beaucoup d'Italiens, entre autres par plusieurs religieux de Mont-Cassin (*) (*Pl.* 18):

(*) C'est une vue intérieure du monastère de Mont-Cassin que nous offre la planche 18. Cette abbaye, si célèbre dans l'histoire ecclésiastique, fut fondée l'an 529, sous le pape saint Félix IV de Bénévent, à l'arrivée de saint Benoît, qui, fuyant Subiaco où il s'était retiré pour mener la vie cénobitique, amena à Mont-Cassin plusieurs de ses disciples, qui l'aidèrent à convertir en église chrétienne un ancien temple dédié à Apollon. L'établissement de saint Benoît fut presque détruit de fond en comble par Zolton, duc de Bénévent, l'an 589; les Sarrasins le trouvèrent, en 884, rebâti et récemment enrichi par les libéralités des princes lombards, et ils le ravagèrent de nouveau. Depuis, il a été reconstruit sur des plans plus élégants. On y voit le tombeau de Carloman, fils aîné de Charles Martel et oncle de Charlemagne, et celui de Pierre de Médicis, frère aîné de Léon X. La règle de saint Benoît, adoptée par la plus grande partie des ordres religieux de l'Europe, est, suivant l'expression de saint Grégoire-le-Grand, *admirable dans sa sagesse et pure dans sa diction*. Elle n'ordonne rien qui dépasse les forces de l'homme, et tend surtout à le détourner de cette contemplation oisive qui a produit tant de maux dans les monastères d'Orient. Voltaire déclare, en parlant de saint Benoît, que ce fut une consolation qu'il y eût de ces asiles ouverts à ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement vandale, goth, ou lombard.

Les bénédictins n'ont jamais, dans les guerres civiles, conseillé de porter les armes contre la patrie, ni proclamé la désobéissance aux lois. La France sait et n'oubliera jamais tous les travaux immenses qu'elle doit au zele infatigable des enfants de saint Benoît, qui, comme on pourrait le dire, ont si laborieusement défriché les terres et les esprits.

Digitized by Google

s'ils ne produisirent pas des poëmes sans défauts, au moins ils sauvèrent certaines traditions, et quelques secrets de travail qui nous sont parvenus. Jusque-là on ne connaissait que la poésie latine, mais peu à peu on vit les poëtes employer le nouvel idiome, qui est devenu l'italien. La formation du langage, résultat, comme nous l'avons dit, de la corruption de la langue latine, du mélange et de la collision d'une langue déjà affaiblie avec les différents dialectes des étrangers, doit être mise au nombre des révolutions qui achevèrent de s'opérer après la restauration de l'empire d'Occident.

Il serait bien difficile de prouver que l'étude de la philosophie eût conservé beaucoup de sectateurs dans l'Orient. Cette science était singulièrement altérée, si elle n'avait pas péri, chez les Byzantins, quoiqu'ils eussent encore sous les yeux, et plus généralement qu'en Italie, les beaux ouvrages de la Grèce, et même ceux de Rome qu'ils avaient traduits depuis long-temps. Les Italiens peuvent donc mériter l'éloge d'avoir rallumé, des premiers, le flambeau de la philosophie, et d'avoir préparé non-seulement chez eux, mais encore chez leurs voisins, la voie pour arriver à retrouver des vérités qui étaient à la connaissance de leurs ancêtres.

Lanfranc de Pavie et Anselme d'Aoste, après avoir étudié cette science dans leur pays, la firent fleurir dans la France, qui n'avait pas jusqu'alors compté beaucoup de logiciens d'un mérite distingué. Pierre Lombard y justifia ensuite la protection qu'avait bien voulu lui accorder saint Bernard. Il est vrai que plus tard, comme il arrive souvent, les écoliers atteignirent la science des maîtres et la surpassèrent quelquefois. Il en fut de même de la métaphysique. Léibnitz vante la profondeur des raisonnements d'Anselme, qu'il croit être le premier auteur de la démonstration de l'existence de Dieu, publiée par Descartes.

La médecine d'Italie commença en même temps à devenir célèbre. L'école de Salerne (*) était fameuse dans le Xe siècle, et les infirmes y arrivaient en foule de la France et de l'Espagne.

Il est vrai que la médecine avait été toujours étudiée à Byzance et que les Arabes s'étaient bien gardés de l'envelopper dans le mépris dont ils poursuivaient toutes les sciences. On cite encore les préceptes de Salerne puisés aux sources de l'Orient, et qui furent adressés au roi d'Angleterre, ou peut-être à Robert de Normandie, prétendant à cette couronne. Ces préceptes ont été mis en vers par Jean de Milan, appelé le docteur en médecine par excellence. Il y avait aussi des médecins célèbres à Rome, à Pise, à Bologne, à Venise, à Florence et à Ravenne, dès le neuvième siècle, et les empereurs d'Occident en firent venir dans leurs états, jusque dans le douzième siècle.

A la même époque où l'Italie en-

(*) La planche 19 représente une vue de Salerne, cette ville fameuse, si agréablement située, chantée par tous les poètes du siècle d'Auguste, qui avait pour elle une prédilection particulière. Un des historiens du pays dit, en parlant de Salerne, qu'elle produit toutes les délices et tous les agréments sérieux de la vie, des femmes belles et des hommes instruits. J'ai entendu en Italie faire un reproche grave à l'école de médecine de Salerne, mais il ne paraît pas fondé. On disait que cette école avait successivement recommandé aux moines et au clergé vers le XIVe siècle, de s'emparer de la pratique, et autorisé la corporation des barbiers à s'arroger les cas où l'exercice de la main devenait nécessaire. Mais partout les moines et les prêtres étaient un peu médecins. On leur demandait tous les soulagements, ceux du corps et ceux de l'ame. Il y a eu en effet, dans l'école de Salerne, des bénédictins de Mont-Cassin qui ont été médecins, mais il y avait aussi des médecins laïcs. Quant aux barbiers, Salerne ne les a pas plus favorisés que ne l'ont fait alors toutes les autres écoles; et les barbiers n'étaient pas, dans ces temps-là, aussi ignorants qu'ils ont été obligés de le devenir depuis. Jean de Salerne a été un des meilleurs élèves de Raphael.

Salerno *Salerne* Салернъ

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

voyait chez les autres peuples des hommes instruits pour y enseigner la philosophie, la métaphysique et la médecine, on la vit fixer sur elle les regards et l'attention de l'Europe, par le succès qu'y obtint l'étude du droit civil et canonique. Il fallait bien qu'il existât ce droit canonique dont on cherche à se moquer aujourd'hui, après l'avoir dépouillé de ses fruits les plus précieux et de ses sucs les plus substantiels pour en nourrir les codes récents qui, sous des formes et des titres divers, et après d'autres emprunts faits aux *Pandectes*, au *Digeste*, au *Droit lombard*, régissent sagement les deux mondes. Alors le catholicisme se présentait à côté des empereurs et des rois, qui, commandant plus ou moins despotiquement dans leurs domaines propres, n'avaient qu'une action indirecte sur les biens de leurs vassaux; et par ces biens, on doit entendre les serviteurs, les ouvriers, les paysans soumis pour les impôts et les corvées à ces mêmes vassaux, sans que qui que ce fût, baron, comte, marquis, duc, roi ou empereur, y trouvât à redire. Le catholicisme se présentait donc à son tour (j'emprunte ici quelques expressions d'un éloquent écrivain) comme puissance médiatrice, et quant à soi, complète et absolue. Le catholicisme avait reçu des donations sur toute la surface du monde connu. Il était propriétaire, il était consulté sur tous les différends, il était autorité politique. Il avait et il devait avoir un corps de lois civiles. Il prévoyait tout et pourvoyait à tout. Ne fallait-il pas qu'il se souvint de ses décisions, pour ne pas se montrer inconséquent? On l'appelait même là où il n'aurait pas voulu entrer. Suivant son droit bien reconnu, il baptisait, il instruisait, il mariait, il déposait l'homme dans la tombe. A ces droits, il joignait l'avantage de posséder toutes les lumières, de réunir tous les genres de dévouement et de courage.

Naturellement les hommes libres allèrent à lui, et ce qui était resté esclave par des malentendus (parce qu'une grande et sublime doctrine qui frappe la cupidité, ne peut pas s'établir promptement, puisqu'elle n'a pas vaincu toutes les résistances en dix-huit siècles, et que la servitude n'est pas abolie partout), ce qui était resté esclave se précipitait sous les pas du catholicisme, lui demandant s'il promettait en vain. Il avait donc une immense valeur gouvernementale, car il défendait beaucoup des intérêts matériels des hommes, et seul il satisfaisait les intérêts moraux. « Il étreignait la société tout « entière, et la prenait par l'ame et par « le corps. » Appelé, admis comme gouvernement, il en remplissait toutes les conditions, il jugeait, il protégeait; gouvernement représentatif en quelque sorte, dont les conciles (nous dirons ainsi pour nous faire mieux comprendre des hommes du jour et exciter leur attention) étaient les réunions parlementaires, dont le pape était le roi; gouvernement d'intelligence, de vertu, et plus qu'on ne croit, de liberté, devant lequel en général tous les hommes étaient égaux. Une fois ainsi posé, le catholicisme établit et dut établir des tribunaux, des notaires, des cours d'appel. Il visa à se régulariser dans son immense étendue qui comprenait presque toute l'Europe, et il alla jusqu'à créer des hôtelleries gratuites et des passeports, afin de prouver que, pourvu qu'on fût muni du sceau qui attestait que l'on appartenait à la grande famille, on avait également droit à sa protection et à ses secours. Si de nos temps, quelque part, on publiait tout-à-coup un plan semblable, que d'ardeurs, que d'enthousiasmes, aujourd'hui ennemis, accueilleraient une organisation aussi puissante!

Tandis que le catholicisme, si habilement, si profondément entendu à Rome, suivait sa pente naturelle et nécessaire, s'avançant rapidement dans l'élan de ses succès, et donnant des lois, dans sa triple qualité de suprême directeur des consciences, de chef de la discipline ecclésiastique et de souverain temporel d'un petit état d'Italie, il rencontra les doctrines politiques qui dominaient dans l'univers; il trouva

des rois, des provinces, des cités, des chefs d'aventuriers, des colonies soumises ou affranchies, des commencements d'aristocratie, des essais de doctrine démocratique; il trouva enfin la société telle qu'elle était depuis le commencement du monde, et telle qu'elle sera toujours. Cette société, qui avait accepté la sainteté de la religion, revendiqua hautement le respect pour le principe politique, celui-là même que le législateur du nouveau culte avait déclaré être un devoir positif, prescrit aux apôtres : « Vous rendrez à César ce qui est à César. » Elle remplissait l'autre partie du précepte qui ordonne de rendre à Dieu ce qui est à Dieu; elle avait droit à la réciprocité. Il y eut combat. Grégoire VII étendant trop un droit dont il fallait user avec réserve, s'embarrassa dans des mécomptes et des contradictions, qui furent plus ou moins évités jusqu'à la fin du douzième siècle.

Nous verrons successivement si les pontifes ont ensuite montré l'esprit de concorde, de sagesse et de conséquence auquel Grégoire VII avait semblé renoncer. Quelles bornes pouvait rencontrer la doctrine de Grégoire VII, soutenue par l'organisation formidable que nous avons essayé de décrire? Le résultat immédiat d'un tel système eût été l'universalité d'une autorité à la fois religieuse et politique, embrassant le monde catholique et résidant à Rome. C'était un rêve. Il y eut quelque chose de supérieur aux hommes qui veilla sur l'Église. Nous aurons lieu d'observer aussi qu'on emploiera les mêmes armes que Grégoire VII, mais plutôt pour se défendre que pour usurper toute l'autorité civile.

Ces détails sur le droit canonique étaient nécessaires, parce qu'ils expliquent des événements déjà accomplis, et d'autres événements dont à présent on apercevra facilement la cause et les conséquences.

Dans cette énumération, nous aurons soin de ne pas oublier qu'une foule d'étrangers accourut long-temps aux écoles de jurisprudence de l'Italie; et personne ne dispute à Bologne l'honneur d'avoir ouvert la première école publique de jurisprudence.

Voilà pour les sciences et pour le droit : parlons des arts et de quelques coutumes. Je me reprocherais de ne pas faire mention ici de la musique, cet art consolateur qui va faire le charme et la gloire des Italiens jusqu'à nos jours, cet art divin qui nous attendrit dans les temples, nous excite sur le champ de bataille, et nous enivre dans les théâtres.

L'étude de la musique ne fut jamais abandonnée en Italie. Le plain-chant était en usage dans les églises des chrétiens, non-seulement du temps de saint Grégoire-le-Grand, à qui on doit l'*antiphonaire*, mais encore dans les siècles précédents. Quelques érudits ont même prouvé qu'on y avait connaissance de la musique chromatique (qui procède par plusieurs demi-tons de suite) et de la musique enharmonique (qui procède par quarts de tons). Outre les Grecs, des écrivains latins tels que saint Augustin, Marcien-Capella, Boèce, Cassiodore et Béda, nous en ont eux-mêmes laissé des préceptes. Nous voyons à quel point, sous la domination même des Barbares, cet art était cultivé, ou au moins quelle était la nature des connaissances répandues à cet égard. En lisant les deux traités de musique écrits par Boèce et par Cassiodore, on a la preuve exacte qu'ils sont extraits en grande partie d'ouvrages grecs, et, en parlant de ceux des philosophes de la même nation que Boèce avait traduits en latin, sans doute pour que l'Italie en profitât, et qu'elle s'en appropriât les règles, Théodoric dit : « C'est par « toi que les Romains connaissent, « dans leur propre langue, la mu« sique de Pythagore. » Cassiodore, qui fait ailleurs l'éloge des recherches de Boèce sur la musique, le charge de choisir un habile joueur de luth pour Clovis, roi des Francs, qui l'avait demandé à Théodoric. Celui-ci, en l'adressant au roi, lui écrit : « Nous avons « ordonné qu'on vous envoyât un « joueur de luth habile dans son art, « qui, en jouant et en s'accompagnant

Digitized by Google

« de la voix, réjouira la gloire de vo-« tre puissance. » L'usage où étaient autrefois les musiciens de s'accompagner de la voix se perpétua dans le moyen âge, et du moyen âge est resté dans les habitudes du peuple d'Italie.

Il y eut, en 787, une question entre des chanteurs romains et des chanteurs français sur l'excellence de leur chant: Charlemagne, constitué juge, décida la question en faveur des Romains. Lors de son second voyage à Rome, il emmena des Romains, qu'il chargea d'apprendre aux Français à jouer de l'orgue et à construire cet instrument..

Ce fut le fameux Guido d'Arezzo, né vers 995, et religieux du monastère de la Pomposa, au duché de Ferrare, qui réduisit la musique, et surtout le chant, à des principes clairs et faciles. Il établit dans son couvent une école, et les succès de sa méthode furent tels, que, dans l'espace d'une année, ses élèves apprenaient ce que l'on apprenait à peine auparavant en dix ans. Enfin, déjà à cette époque, le contre-point (l'accord de plusieurs tons différents) était connu des Italiens. J'ai emprunté quelques-uns des détails que je viens de donner, à M. Jules Ferrario, auteur d'un ouvrage important, intitulé : *Il Costume antico e moderno.*

Le même auteur assure qu'on ne sait pas exactement (il faut bien avouer que l'histoire ne sait pas tout) quel était, sous les Lombards, le costume des Italiens. Avaient-ils conservé le caractère d'habillement national, c'est-à-dire romain? On peut croire que leur mode d'habillement était italo-goth, italo-lombard et italo-grec, plutôt qu'italien. Un fait peut jeter quelque lumière sur un sujet aussi obscur, c'est l'introduction de la faction des *Verts* et des *Bleus*, qui du cirque de Constantinople était passée à Rome et dans d'autres villes de la Péninsule. A Rome, elle excita des désordres et des troubles assez grands pour obliger Théodoric, et en son nom Cassiodore, à solliciter la punition des coupables, qui sous ces sortes d'uniformes bleus et verts, qu'ils ne quittaient jamais en public, commettaient des excès odieux. Cassiodore demande qu'on mette un frein à ces fureurs, qu'il appelle *une colère d'ennemi.* Ainsi, il est probable que, dans ces temps, beaucoup de personnes portaient des tuniques, des toges, des robes et des manteaux de la couleur à laquelle elles appartenaient.

Quoi qu'il en soit, nous savons que, sous les Lombards, on connaissait en Italie quelque chose de cette sorte de vêtement militaire, que depuis ont adopté les chevaliers. Les Lombards avaient apporté ce vêtement de la Germanie. Les moines de Cîteaux établissent même un parallèle entre les compagnies de Germanie, appelées par Tacite *comitatus*, et l'institution de la chevalerie formée plus tard. Ils n'hésitent pas à faire dériver de l'Allemagne l'origine de la chevalerie, et à reconnaître que les Germains en doivent être les fondateurs. De l'Italie et de la France, où les Francs l'avaient portée, cette institution passa en Espagne, d'abord avec les Vandales, souvent amis et alliés des Lombards, et avec les Français, gouverneurs pour Charlemagne; elle fut ensuite imitée et honorée par les Arabes.

Il y eut aussi un vêtement qui consistait à se couvrir de peaux de bêtes, suivant l'usage des rois vandales, huns, goths, francs et lombards: à cette occasion, ces rois étaient appelés *pelliti*, vêtus de peaux.

Nous avons à parler des arts du dessin; et puisque ce sera un des points importants que nous traiterons à l'époque de la perfection de la renaissance, il faut dire quel était leur état de décadence à la fin du XIIe siècle.

La peinture était sortie des catacombes, et une partie de ce qu'elle a produit hors de ces souterrains sacrés, a péri dans les siècles suivants.

Heureusement plusieurs sujets, traités avec quelque intelligence et quelque talent, furent représentés plus tard dans ces mêmes catacombes, et nous verrons que ces sujets, ainsi que les fresques ordonnées par Boniface V

(voyez page 34), servent d'anneau pour lier la peinture du temps de Pompéi avec la peinture des illustres maîtres qui fleurirent sous Léon X. La mosaïque était l'art qui perdait le moins de son éclat, et les procédés anciens étaient continués avec une sorte de fidélité assez judicieuse. Quant à la sculpture, nous pouvons citer un tombeau de l'abbé Gallo, à Verceil, qui offre en même temps quelques traces de peinture. Le travail de la sculpture de ce monument n'est pas meilleur que celui du tombeau de Junius-Bassus et de Probus. Si on le considère attentivement, on remarque même qu'il s'éloigne un peu de cette assurance qu'on reconnaissait encore vers le IVe siècle. Dans le tombeau de l'abbé Gallo, la peinture représente l'abbé Thomas Gallo, vêtu d'une tunique rouge, assis dans une chaire, et environné de six élèves, trois de chaque côté (on croit qu'un de ces élèves est saint Antoine de Padoue): le dessin est sec et lourd, les bras et les pieds sont trop longs. Il ne faut pas insister sur ces défauts, qui nous poursuivront audelà des temps de Cimabué. L'art était plus heureux dans les vitraux peints, dont l'usage remonte à l'an 795; mais les premiers qui ont orné les églises ont été détruits par la foudre, ou d'autres accidents. L'orfévrerie produisait des vases assez agréablement ciselés, des colliers et des parures pour les femmes. La gravure des monnaies avait encore quelque chose du style barbare des sous d'or de Théodoric.

On reporte à ces mêmes temps une statue en pied, de bois de cèdre, représentant saint Paul l'épée à la main, et qu'on voit encore dans l'église de Saint-Paul (*) hors des murs, au commencement de la première nef latérale, à gauche. Ce qui est remarquable, c'est que lors de l'incendie de 1823, ce monument précieux a été conservé, quoique plusieurs des colonnes voisines aient été brûlées. Un autre monument en bronze, qui malheureusement ne se voit plus dans cette église, est la porte qui avait été faite à Constantinople, l'an 1070, aux frais de Pantaléon Castelli, consul romain, et par les soins de Hildebrand, depuis pape sous le nom de Grégoire VII. Nous avons eu la facilité d'étudier des détails de ce monument sur des fragments qui en ont été conservés.

(*) Il était bien nécessaire de donner une vue de l'église de Saint-Paul. C'est le sujet de la planche 20.

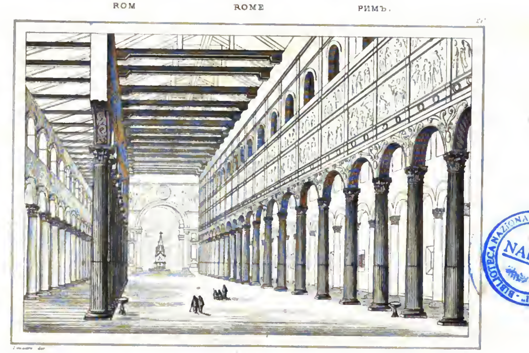
D'après les instances du pape saint Sylvestre, Constantin-le-Grand, avant de partir pour Byzance, fonda, en 324, cette basilique sur une propriété de *Lucine*, noble dame romaine, et dans le lieu même où saint Paul avait reçu la sépulture de Timothée, son disciple, à deux milles des anciennes portes de Servius. L'empereur Théodose commença à agrandir la basilique en 388, et Honorius l'acheva telle qu'on la voyait encore en 1823. La plus grande richesse de cette église consistait en 120 colonnes, dont 24 étaient du plus beau marbre *paonazzo*, d'ordre corinthien, cannelées, de 36 pieds de haut et de 11 de circonférence, provenant, comme on a dit, du mausolée d'Adrien.

Sous Alaric, et depuis sous les Goths, successeurs de Théodoric, l'église de Saint-Paul fut un lien de refuge, où la vie de ceux qu'elle renfermait était respectée. La longueur de la basilique est de 238 pieds, non compris la tribune, et sa largeur est de 138 pieds. Dans la nuit du 15 juillet 1823, la toiture, construite partie en bois de cèdre, prit feu par la négligence d'un plombier qui laissa, dans un réchaud, des charbons dont le vent poussa la flamme sur des herbes desséchées qui couvraient le toit. En moins de huit heures toute l'église fut en flammes.

Depuis plus de dix ans, les papes n'ont pas cessé de faire travailler à la réparation de ce désastre. De nombreuses souscriptions fournies par tout l'univers catholique ont permis de grandes dépenses. Le 17 du mois de mars dernier, devant la reine douairière de Naples, on a élevé et placé, sur sa base, une des colonnes de granit qui doivent soutenir la nef principale. Il paraît aussi que l'on prend des précautions pour que les eaux du Tibre qui, dans le cas d'inondation même ordinaire, se répandaient sur le pavé de l'église, ne puissent plus y pénétrer. »

Digitized by Google

ROM ROME РИМЪ.



S[t] Paulus extra muros — S[t] Paul hors les murs — Церковь Св Павла.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



Cette porte, quoique appelée porte de bronze, était construite en bois : mais au dehors, c'est-à-dire du côté du vestibule d'entrée, elle était entièrement recouverte de lames et de feuilles de bronze de trois lignes d'épaisseur environ. La totalité de sa surface se trouvait divisée en six parties égales dans le sens de sa longueur, et en neuf sur sa hauteur, ce qui produisait cinquante-quatre compartiments ou panneaux, de forme barlongue, légèrement renfoncés, et renfermant des sujets, des figures et des inscriptions. Les sujets présentaient l'histoire de Jésus-Christ et de la Vierge, les figures en pied des douze prophètes, celles des douze apôtres; vers le milieu, des croix, deux tables d'inscriptions en vers latins, et aux angles inférieurs, deux aigles.

Ces diverses figures n'étaient pas de relief, mais seulement dessinées par des contours et des traits gravés en creux, dans le fond de bronze, et remplis ensuite de filets d'argent, que le temps et la cupidité avaient détruits pour la plupart. Cette porte a été presque entièrement brûlée. J'ai vu le bronze de la partie voisine du sol en état de fusion le jour même de l'incendie. Je suis assuré que cinq ou six des compartiments existent encore.

Il nous reste à parler de l'architecture qu'on appelle *gothique*. C'est un nom donné, on ne sait pas encore pourquoi, à un mode de bâtir qui a eu, dans le moyen âge, un règne long et très-étendu, qui a couvert une grande partie de l'Europe d'édifices destinés à subsister encore long-temps, et dont l'origine historique, faute de monuments, sera peut-être toujours un problème. L'examen de cette question appartient à l'histoire d'Italie, car c'est en Italie que cette architecture a pris naissance.

On croirait, en lisant ce nom de gothique, que les Goths particulièrement, peuples pour la plupart venus par la Suède dans les parties méridionales de l'Europe, ont introduit ce genre de bâtisse qui serait né chez eux; mais il est certain qu'en Suède on n'en trouve aucune trace qui ait précédé l'arrivée des Goths dans la Péninsule. J'ai visité la cathédrale d'Upsal, qui a été bâtie par des architectes français appelés de Paris dans le nord, où ils ont appliqué des principes d'architecture inconnus aux habitants du pays, et qui n'avaient aucun rapport avec les usages de ces contrées (*).

(*) Mes premiers services politiques me conduisirent en Suede. Après avoir visité Stockholm, je me rendis à Upsal, pour y voir la belle cathédrale gothique de cette ville. Ce magnifique temple me parut un des plus beaux ouvrages de ce genre. Au moment où j'examinais avec une sorte de vénération la hauteur de l'édifice, et ses treize flèches terminées chacune par une croix, mon guide, qui était un ami de l'archevêque, me demanda dans quelle ville de France j'étais né. Je lui répondis que j'étais de Paris. Alors il salua profondément, d'abord l'édifice, et moi ensuite, et il me dit : « Hé bien, mon- « sieur, c'est un homme de votre ville, « nommé Bon-Œil, c'est un Parisien qui « a créé cette œuvre admirable, à peu pres « sur le plan de Notre-Dame de Paris. »

Naturellement je considérai l'église avec encore plus de plaisir. Voici l'explication détaillée de ce fait. La construction de cette église est due à des maîtres français, soit qu'on les désigne par la dénomination d'architectes, dit M. d'Agincourt, soit qu'on les qualifie de maçons, comme on faisait alors. Ces maîtres furent appelés de Paris à la fin du XIII[e] siècle, ainsi qu'il est constaté par des lettres patentes du garde de la prévôté de l'an 1287.

Je citerai, de cette pièce, ce qui peut avoir de l'intérêt pour nous.

« A touz ceus qui ces lettres verront, Re- « naut le Cras, garde de la prevoste de Paris « salut, nous fesons a sauoir que par deuant « nous vint Estienne Bon Oeil, taillieur de « pierres, maistre de faire l'esglise de Vpsal, « en Suece, proposant a aller en la dicte « terre, si comme il disoit et recogneut en « droit que pour mesurer et conduire au « couz de la dicte esglise auecques luy tex « compaignons et tex bachelers... il auoit eu « et receu de cause de prest quarante liures « de Paris pour mener et conduire les dicts « bachelers en la dicte terre, et pour fere « leur despense...

« En tesmoing de ce nous auons mis en ces « lettres le seel de la prevoste de Paris, l'an

L'arc *ogive* (*), dont on prétend faire un caractère propre et distinctif de l'architecture *gothique*, aurait été, dit-on, apporté par les Goths en Italie: mais les Goths ne le connaissaient pas dans leur pays; ils ne l'ont pas trouvé dans le cours de leurs émigrations. S'avançaient-ils, ces hommes de batailles, s'avançaient-ils suivis de leurs architectes et de leurs artistes? Leurs chefs ressemblaient-ils à Napoléon, qui a donné le spectacle d'un conquérant portant à la fois la guerre et les arts? Les Goths, sortis de cabanes basses et enfumées, et de palais à leur manière, hauts à peine de deux étages, comme étaient les palais d'Attila visités par Priscus, les Goths, ces peuples sauvages, où auraient-ils pris ces dimensions hardies, ces proportions gigantesques des temples dits *gothiques*?

Vasari appelle cette architecture *tudesque*; à Naples, on l'appelle *structure française* ou *normande*. « Il faut reconnaître, dit le savant M. Quatremère de Quincy, dans cette absence de causes originaires ou locales, un genre de création particulière, résultat d'une réunion de débris des systèmes, des principes et des goûts qui appartiennent à des temps et à des pays divers, mais mêlés et confondus ensemble. Cette création n'est-elle pas en effet un produit de la dissolution de tous les éléments de l'architecture gréco-romaine, et comme un mélange tout-à-fait fortuit, opéré dans des temps d'anarchie et d'ignorance? car un des caractères de cette architecture, est l'absence d'*ordres*. » « C'est l'*arc aigu*, au dire du plus grand nombre, poursuit M. Quatremère de Quincy, qui semble être le caractère

« de grace mil CC quatre vinz et sept, le « semmedi devant feste S. Gile et S. Leu: « c'est est faite par G. S. Martin. »

Étienne de Bon-Œil avait été employé à la construction de l'église Notre-Dame de Paris, totalement achevée vers 1277.

(*) Par *ogive*, on entend un arceau qui passe au-dedans d'une voûte d'un angle à l'autre.

distinctif, le type de cette architecture: toutefois, on voit qu'il n'y a pas même là d'invention. »

Les voûtes croisées, employées par les architectes gréco-romains, sont le principe de l'*arc aigu*, et il fut dû à la suppression que l'on fit de la ligne droite de l'entablement, dans beaucoup d'élévations. L'ornement, pour l'architecture gothique, n'est qu'une dégénération de l'ornement antique, une tradition confuse, une transposition incohérente de tous les ornements décoratifs ues trois ordres grecs, où les feuilles du corinthien, les volutes (*) de l'ionique, et les tores (**) du dorique, se trouvent compilés sans intention, sans choix, sans vérité, comme autant d'injures à l'art, comme autant d'incestes et d'adultères qui devaient caractériser ces époques de corruption et de dévergondage.

Le culte du christianisme qui ne connaît qu'un dieu, exigea pour les réunions des fidèles, de vastes enceintes. Les premières églises *gothiques* furent bâties en bois. Il y en a encore une à Cherbourg, construite en bois avec revêtissement.

Le bois se prête à tous les caprices; les caprices qu'un premier charpentier s'est permis, sont devenus à la mode: on les a imités, quand on a construit en pierre. Il y a dans les formes que donne le bois, des pensées que la pierre contrefait, mais qu'elle n'a pu suggérer: ne peut-on pas dire que *le bois invente?*

Le *gothique*, qu'il faudrait appeler l'*arc aigu*, pour parler d'une manière conforme à la logique, au bon sens, et aux leçons de l'histoire, n'est donc que la dégénération de l'architecture en général. Il a passé en Afrique avec les Vandales, qui ne l'avaient pas apporté en Italie, plus que les Goths ne l'y ont introduit; il a passé avec Charlemagne en Germanie, en France, et dans le reste de l'Europe, où il a acquis une sorte de perfectionnement

(*) Ornements d'un chapiteau fait en forme de spirale.

(**) Gros anneaux des bases des colonnes.

et de grandiose, mais en restant toujours dans l'obstination de son hérésie.

La loi de Mahomet ne veut aussi qu'un dieu, et elle a dit: *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète;* doctrine qui renferme une vérité éternelle et une fable évidente. Cette loi, conséquemment, demandait aussi de vastes temples, et elle a adopté ce qu'elle a trouvé établi en Afrique par les Vandales chrétiens.

Ici, les architectes du christianisme et ceux du mahométisme ont cessé de se mettre d'accord. Mahomet avait interdit à ses sectateurs toute représentation de figures d'hommes et d'animaux; dès lors les décorateurs du temple musulman s'étaient exercés à multiplier les diverses sortes de combinaisons de plantes, de fleurs, de feuillages : leur génie fut inépuisable en ce genre; le dernier des graminées a trouvé sa forme sous le ciseau de leurs sculpteurs. Ces ornements sont des traités complets de botanique : on ne les a pas assez examinés dans l'intérêt de cette science.

Le *gothique*, ou l'*arc aigu* catholique, eut une ressource qui manqua aux Arabes, car il put représenter des figures humaines, et toutes les formes d'animaux; mais ces représentations y sont confondues, comme le seraient des mots empruntés vaguement à une langue, et que l'on placerait les uns à la suite des autres, sans égard pour leur signification positive.

De telles explications me semblent utiles. C'est l'Italie qui a répandu en Europe l'architecture *gothique*. Les Italiens lui ont-ils donné ce nom dans l'intention d'exprimer le mépris qu'ils avaient conçu pour les Goths (Muratori dit : « Ce nom de *gothique* est né de notre orgueil national »), ou, de bonne foi, des flatteurs de Théodoric, de Boèce, de Cassiodore et des rois goths, ont-ils entendu leur faire honneur d'une invention que le mauvais goût du temps trouvait peut-être admirable?

L'Italie offre de beaux monuments bâtis dans le système de l'*arc aigu*, mais plus tôt que les autres nations, elle a renoncé à ce système, et ne parait pas disposée à l'adopter de nouveau.

Nous voyons à ce sujet, aujourd'hui, même à Paris, un combat de doctrines au moins singulier. Après avoir assisté à l'inauguration de *la Bourse*, ce magnifique monument périptère, dont nous devons le plan à M. Alexandre Théodore Brongniart (*), qui n'avait pas étudié à Rome, et qui ne fut pas membre de l'Institut, on a vu exposer à l'admiration du peuple, l'église de la *Madeleine*, qui retrace si pompeusement les belles lignes de l'architecture gréco-romaine; et dans le voisinage de ce chef-d'œuvre national, des étrangers ont construit une église en recherchant toutes les pensées du système *gothique*. C'est une imitation, une exagération de ce qu'on a pu voir en ce genre, qui, n'ayant pas de principes précis, permet tous les écarts de l'imagination. C'est le bel esprit à côté des règles immortelles du bon goût (**).

(*) La première pensée de M. Brongniart ne réunissait pas dans la même enceinte la bourse et le tribunal de commerce. Ce fut celui qui avait admiré de près les Pyramides, et qui ouvrit si majestueusement le Mont-Cenis et le Simplon, ce fut Napoléon qui corrigea de sa main le plan primitif; nous l'avons en ce moment sous nos yeux : de larges lignes noires jetées brusquement indiquent l'intention du maître qui n'a pas de temps à perdre, la force de sa volonté, et son amour du grand et du sublime. M. Brongniart, saisissant sur-le-champ, en homme de génie, l'idée d'un autre homme de génie, et s'inspirant du dessin impétueux du lion, traça, en sa présence, le plan définitif qui excite tous les jours l'admiration des étrangers.

(**) Il ne sera pas désagréable aux Français de savoir (nous n'entendons parler ni des monuments d'Égypte, ni des amphithéâtres romains) qu'à l'exception du *temple des géants* à Agrigente, et de l'*Adrianeum* dédié chez les Athéniens à Jupiter Olympien, il est à peu près assuré qu'il n'y a eu ni en Grèce, ni en Sicile, ni en Italie, aucun édifice public plus élevé et plus vaste

Nous avons dit dans quel état se trouvaient les institutions, les coutumes, les sciences et les arts d'Italie, à la fin du douzième siècle; nous devons reprendre le récit historique des événements qui ont suivi le bienfait de l'affranchissement accordé par la paix de Constance.

Si ce traité, préparé aussi, il faut le dire, par le gouvernement de condescendance et de paternité de la race carlovingienne, assura la paix et une sorte de liberté à l'Italie, il ne mit pas fin à toutes les contestations qui existaient entre l'empereur et le saint-siége. En 1184, Frédéric vint en Italie où il eut une entrevue avec le pape Lucius III, qui se rendit à Vérone exprès pour voir l'empereur. N'ayant pu s'entendre, ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre. Frédéric alors traita le mariage de son fils Henri avec Constance, fille posthume du neveu de Robert Guiscard, Roger II, qui, le premier, avait pris le titre de roi de Sicile. En 1186, ce mariage fut célébré à Milan, et les deux époux reçurent en même temps la couronne d'Italie.

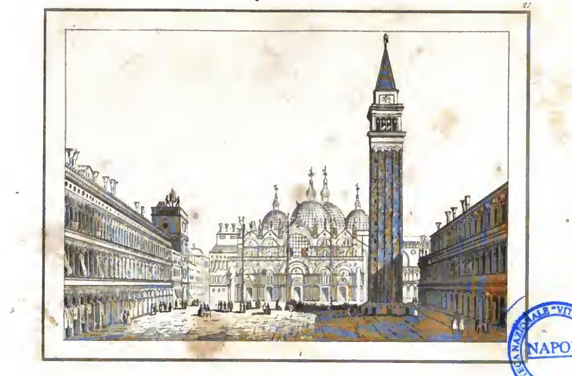
Venise ne cessait d'attirer les regards de tous les princes de la Péninsule, par les développements d'une puissance maritime qui commençait à devenir formidable. C'était sous le doge Vital Michiéli, en 1098, que la république avait fait son premier armement. Il consistait en 200 bâtiments de guerre ou de transport, dont la moitié avait été fournie par des villes soumises de la Dalmatie: de leur côté, les Pisans organisaient aussi des flottes. Près de Rhodes, ces derniers avaient été défaits par les Vénitiens, sous un vain prétexte, et quoique les deux armements fussent en mer pour le même but; ensuite les Vénitiens avaient aidé Godefroy de Bouillon à prendre Jaffa. En 1104, Baudouin, roi de Jérusalem, leur avait abandonné un quartier de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre): les Génois ayant réclamé les mêmes avantages, il en était résulté des rivalités, des haines qui devaient donner naissance à des guerres sanglantes. Quant aux révolutions que souffrit Venise après le règne d'Anafeste, qui laissa la ville tranquille, florissante et respectable, il suffit de rappeler que sur les 50 premiers doges, cinq abdiquèrent, neuf furent exilés ou déposés, cinq bannis avec les yeux crevés (supplice horrible et lâche, emprunté de Byzance), et cinq massacrés dans des séditions.

Après avoir considéré Venise sous le rapport de sa puissance, on ne sera pas étonné de voir qu'en 1201, des seigneurs français demandèrent à la république que sa flotte transportât une armée de croisés dans la terre sainte. Cette armée consistait en vingt mille hommes d'infanterie, et près de dix mille hommes de cavalerie; c'était, dit M. Daru, plutôt le sujet d'un marché que d'un traité. Mais la république ne pouvait fournir un si grand nombre de vaisseaux, sans devenir l'auxiliaire, l'alliée des croisés: ceux-ci, dans l'impatience d'accomplir leur vœu, acceptèrent toutes les conditions.

Henri Dandolo, âgé de 94 ans et presque aveugle, était doge de Venise. Il ne voulut pas risquer, sans l'aveu de ses concitoyens, une expédition incertaine. Il assembla le peuple, fit célébrer l'office divin, et les seigneurs députés par les croisés de France, parurent devant la foule immense qui remplissait la place et l'église Saint-Marc. (*) (*Planches* 21 et 22.)

que la *Bourse de Paris*. *La Madeleine* aussi offre des proportions non moins grandioses que celles du *temple de Vénus et de Rome*, qui était placé près de l'arc de Titus. Les anciens ont eu l'avantage immense d'avoir pu construire en marbre; mais, pour les proportions, si nous avons été quelquefois vaincus, nous avons aussi quelquefois surpassé les anciens.

(*) Les planches 21 et 22 représentent la place Saint-Marc et l'intérieur de l'église de ce nom. La place Saint-Marc est le premier objet de la curiosité des étrangers arrivant à Venise, et elle mérite bien cet empressement, tant par sa beauté que par la singu-



Der Markus Platz. Place et Église S.t Marc. Площадь и Церковь Св Марка

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTOR. EMANUELE III NAPOLI

ale Lemaitre dir.

Digitized by Google

Digitized by Google

Innere Ansicht der Markuskirche S.Marc Внутреннoсть храма

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, qui a écrit l'histoire de cette expédition, harangua l'assemblée; il dit que les barons de France, les plus hauts et les plus puissants, conjuraient les Vénitiens

larité et la diversité des objets qu'elle peut leur offrir. Elle est beaucoup plus longue que large, et formée par trois corps de bâtiments. Ceux qu'on voit ici à gauche, sont les *Procuratie* anciennes, qui commencent à l'horloge; leur décoration extérieure est d'un seul ordre, l'ordre toscan; l'édifice est soutenu par des piliers formant des arcades. Tout ce corps de bâtiments est occupé par des particuliers qui y vivent de leur revenu ou de leur industrie. Le corps opposé qu'on voit à droite après le clocher, les *Procuratie* nouvelles, offrent une architecture plus moderne; on doit cette construction à Sansovino, qui l'a décorée en y adaptant les ordres dorique, ionique, et corinthien. C'est de ce côté qu'est le fameux café Florian. L'intérieur de la place est pavé de grandes dalles d'une pierre graniteuse piquetée, entremêlée de feld-spath et de quartz provenant des collines Euganéennes, avec des intervalles remplis de pierre d'Istrie d'un grain très-dur, en usage dans les assises, pour soutenir les briques dont sont construites la plupart des maisons.

La tour du campanile ou clocher est si haute, qu'au rapport des voyageurs, elle surpasse en élévation les tours de Bologne, de Vienne, et de Strasbourg (cette hauteur est de 334 pieds, y compris l'ange qui surmonte la tour, et qui a 10 pieds de haut). Ce qui donne lieu à la surprise, c'est que cet édifice n'ait jamais dévié de sa perpendiculaire, quoiqu'il ait sa fondation dans un sol vaseux, et affermi seulement par des pilotis. Il fut commencé en 888, sous le dogat de Tribuno; mais la bâtisse hors du sol ne fut commencée que sous Morosino, en 1148. Toute cette construction est en briques recouvertes en pierres; la tour est cannelée dans toute sa hauteur, et finit en arcades soutenues par des colonnettes de marbre. Au-dessus de cette partie est un balcon qui règne à l'entour. Là, s'élève une pyramide dont la base est ornée de sculptures sur ses quatre faces. Arrivé à ce balcon, on jouit de la vue la plus délicieuse, surtout lorsque le ciel est serein; alors une nuance de bleu barbeau, souvent teinte de nuages argentins, se marie agréablement à l'horizon avec le vert céladon de la mer. Nous verrons que ce balcon jouera un rôle dans la conspiration de 1618, si singulièrement racontée par Saint-Réal. De ce point, on a sous ses pieds toute la ville, les places, les canaux, les palais, les barques, les gondoles, les vaisseaux qui font route de tous côtés; on aperçoit les lagunes qui forment le cadre du premier tableau; puis les montagnes du Tyrol, celles de la Dalmatie, de l'Istrie, les plaines du Padouan, celles de la Lombardie; enfin la vue se perd à l'orient sur ces *provinces salées*, dit un auteur vénitien, qui étaient la dot de l'épouse du doge.

Sur une place voisine, appelée la Piazzetta, se voient deux colonnes de granit, très-hautes, distantes entre elles d'une trentaine de pas environ. Au sommet d'une de ces colonnes, le lion de Saint-Marc a repris sa place. « Il n'aurait jamais dû la quitter, dit judicieusement M. Valery; ce lion insignifiant sous le rapport de l'art, était à Venise un emblème national et public de son ancienne puissance. Sacré près de la place Saint-Marc, il n'était, à l'esplanade des Invalides, qu'une marque superflue du courage de nos guerriers, moins noble que tous ces drapeaux pris sur le champ de bataille, et suspendus aux voûtes de l'église. C'était d'ailleurs une chose maladroite et odieuse, de la part d'une république naissante, que d'humilier et de dépouiller des souvenirs de sa gloire passée, une vieille république comme Venise. »

Au milieu de la gravure on voit la façade de l'église Saint-Marc; elle fut bâtie pour recevoir le corps de saint Marc l'évangéliste, fondateur de l'église d'Alexandrie.

La masse du bâtiment est calquée sur le modèle de toutes les églises anciennes, mais sur une bien plus grande échelle que Saint-Clément (planche 15). On voit ici d'abord un portique ou vestibule, séparé de l'église, ayant deux cents pieds de long; ce portique a pour décoration une façade qui indique par un mélange *gothique* et grec ce que sera l'intérieur. Cinq arcs formant voûte, et ornés de deux rangs de colonnettes, dont huit de porphyre, frappent d'abord les regards. Au-dessus règne une galerie avec balustrade; puis s'élèvent cinq autres arcs, mais à plein cintre, soutenus par d'autres colonnettes de porphyre. Sur ces arcs on distingue des mosaïques, des guirlandes, des sculptures, et des statues de prophètes.

de les accompagner, pour venger la honte de J.-C.; il ajouta: « Nos ba-« rons ont fait choix de vous, parce « qu'ils savent que nul n'est aussi « vaillant que vous sur la mer; ils « nous ont commandé de nous jeter à « vos pieds, de ne nous relever que « quand vous nous aurez octroyé no-« tre demande, et que vous aurez pris « pitié de la Terre-Sainte d'outre-mer. »

Alors les députés s'agenouillèrent en pleurant, et le doge et tous les autres s'écrièrent à la fois, en levant les mains au ciel: « *Nous vous l'oc-« troyons! Nous vous l'octroyons!* »

Le traité fut signé, et il demeura convenu que dans un an, on partirait et que l'on se dirigerait sur l'Égypte. On commença par le siége de Zara, ville du golfe Adriatique, qui fut prise et pillée.

A Byzance, Isaac Lange avait été détrôné par son frère Alexis. Un autre Alexis, fils d'Isaac, avait échappé à la fureur de son oncle, et parcourait l'Europe en cherchant des vengeurs à son père. Les Vénitiens et les Français, de concert avec l'empereur Philippe de Souabe, roi des Romains et beau-frère du jeune Alexis, pensèrent à rétablir Isaac sur le trône de Constantinople. Le fils de ce dernier promit pour un tel service, 1° de placer l'église d'Orient sous la dépendance absolue de l'église latine, 2° de payer deux cent mille marcs d'argent. Il ne s'agissait plus d'aller dans la Terre-Sainte; on voulait marcher contre un prince chrétien. Le pape Innocent II ordonnait que l'on dédaignât tous les trésors d'argent, et que l'on partît pour Jérusalem. Les croisés désobéirent et mirent à la voile le 7 avril 1203. Les détails du siége de Constantinople appartiennent à un autre ouvrage. La ville fut prise d'assaut. Le jeune Alexis y fit son entrée le 8 juillet, et il n'y obtint, ainsi que son père Isaac, qu'une autorité éphémère. Il put payer une partie de la somme d'argent promise, mais il lui fut impossible de soumettre l'église d'Orient à l'autorité de l'église latine. Un usurpateur, Murtzuphle, détrôna Isaac et Alexis. Les croisés chassèrent l'usurpateur et se déterminèrent à se partager l'empire grec. Au refus de Dandolo, le comte de Flandre fut élu empereur. Voici les villes qui tombèrent en partage aux Vénitiens. On leur abandonna Lazi, Nicopolis, Héraclée, Adrianopolis (Andrinople), Patras, Égine, et toutes

Au plus haut de l'arc du milieu est un Saint-Marc accompagné d'un lion en bronze doré. Au bas, les fameux chevaux, ouvrage romain du temps de Néron, suivant M. le comte Cicognara, ouvrage grec de l'île de Chio, suivant M. Mustoxidi, transportés à Byzance sous Théodose, ronquis à Constantinople par les Vénitiens, amenés à Paris pour orner l'arc de triomphe du Carrousel, ont repris leur dernière place à la tribune extérieure de l'église, où on les voit à peine.

Sur la cime de tout l'édifice se prolongent cinq dômes couronnés de croix grecques; ils répondent aux coupoles de l'intérieur revêtues de mosaïques sur un fond d'or.

La seconde partie de l'église est la nef, le *grembo*. On y entre par cinq portes d'airain offrant des bas-reliefs dont les sujets sont tirés des livres saints. Sur les côtés est un lieu réservé pour les femmes, ainsi que dans l'église Saint-Clément; à droite comme à gauche, est une aile divisée par des arcs et des piliers. La tribune est une partie entourée d'un petit mur, et exhaussée, en sorte qu'on n'y peut parvenir qu'en montant quelques degrés (planche 22). On voit de chaque côté une chaire octangulaire, soutenue par quinze colonnes hautes de six pieds environ. La chaire opposée est également octogone; on l'appelle bigouzo (voy. à droite, planche 22). Le doge y paraît pour se montrer au peuple, après son élection. La dernière partie est le sanctuaire, précédé d'un parapet qui, avec huit colonnes, soutient une architrave large de trois pieds, en porphyre, et en serpentin. Au milieu de l'architrave est une croix en argent massif; aux côtés sont des figures de marbre, de grandeur naturelle, représentant la Vierge, saint Marc, et les douze apôtres.

C'est dans cette chapelle intérieure que se plaçaient le doge, les ambassadeurs et le sénat, le primicier et les chanoines, lorsqu'on devait célébrer quelque fête solennelle. On voit dans la sacristie, dit la Lande, le tombeau du fameux Law, mort à Venise en 1729.

les îles depuis Zanthe jusqu'à Corfou, enfin l'île de Candie, et presque le quart des maisons de Constantinople. Déja l'on assurait que le pape Alexandre III, réfugié peu de temps auparavant à Venise, avait donné au doge, pour le récompenser, un anneau, en lui disant : « Recevez-le comme une marque de l'empire de la mer, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par la puissance de la victoire, et doit être soumise à la république, comme l'épouse à l'époux. » Si ce fait est vrai, le pape semblait avoir pressenti toute la gloire des Vénitiens. Quoi qu'il en soit, ce fut, en quelque sorte à bon droit que le doge après avoir chaussé les brodequins rouges qui font partie des insignes de la dignité impériale, ajouta à ses titres de duc de Dalmatie et à d'autres, celui de *seigneur du quart et demi de l'empire romain*.

L'empereur Henri VI, fils de Frédéric Ier, et le pape Célestin III, dont les démêlés avaient duré plusieurs années, étaient morts presque en même temps, à la fin du XIIe siècle.

En 1198, le comte de Signa, noble romain, fut élu pape, et prit le nom d'Innocent III; il n'était âgé que de 37 ans.

« Il apportait dans l'administration, dit M. de Sismondi, une profonde connaissance des intérêts de sa patrie et du saint-siége, le courage et l'ambition d'un patricien jeune encore, enfin la réputation de sainteté et de savoir, qu'il devait à une vie régulière et à des ouvrages estimés. Il avait écrit un livre sur le mépris du monde, sur la misère de la condition humaine, et sur des points de discipline. »

En Allemagne, Frédéric II, de la maison de Souabe, le successeur de Henri VI, était un enfant de deux ans, et sa mère Constance, que nous avons vu couronner reine d'Italie en 1186, et qui mourut en 1198, avait déclaré Innocent III tuteur de son fils et administrateur de son royaume.

Déja Frédéric II, quoique encore dans les langes, avait été déclaré roi des Romains avant la mort de son père; mais la couronne impériale avait été disputée à cet enfant par Philippe, duc de Souabe, son propre oncle, puisqu'il était l'aîné des frères d'Henri VI, et par Othon, alors duc d'Aquitaine, fils de Henri-le-Lion, qui avait été duc de Bavière et de Saxe.

Les plus puissants princes de l'Europe prenaient parti dans cette dissidence. Philippe-Auguste, en France, se déclarait pour le duc Philippe, et Richard-Cœur-de-Lion, en Angleterre, se déclarait pour Othon. Le premier compétiteur représentait la maison *Weibling*, *Gibeline*; le second, la maison *Welf*, *Guelfe*. L'Italie divisée allait continuer de marcher à la suite de ces fatales contestations, et de dépenser ses trésors et son sang pour des querelles de la Germanie.

Toutefois Innocent III devait aussi se prononcer dans un si terrible différend, et sans perdre de vue sa position à Rome.

Sous Célestin III, l'autorité du *sénat* avait été définitivement reconnue par les papes, et la constitution d'un corps ainsi nommé se trouvait réglée par une charte. Mais les Romains n'eurent pas plus tôt obtenu le privilége pour lequel ils combattaient depuis longtemps, qu'ils ne voulurent plus se contenter de cette institution, et qu'à l'exemple d'autres villes de la Péninsule, ils supprimèrent cette autorité mal affermie, pour lui substituer un magistrat étranger et militaire qui, d'une main plus ferme, chercherait à réprimer les ambitions des nobles du pays. Ils nommèrent ce magistrat *sénateur*. Les Romains l'établirent dans le palais même qu'occupait le sénat au Capitole, et lui attribuèrent tous les pouvoirs concédés à ce corps. Benoît Carissimo fut le premier sénateur; Jean Capoccio lui succéda. Sous cette administration, les Romains s'emparèrent de Tusculum, qu'ils détruisirent. Les habitants se réfugièrent à mi-côte, sous des branches d'arbres, *frasche*, et ils y formèrent un bourg qui, de ce mot *frasche*, fut appelé *Frascati*.

Innocent, homme habile, ne tarda

pas à s'apercevoir que les Romains concevaient de la jalousie en voyant un étranger exercer une sorte d'autorité législative, et comme souveraine. Ensuite il remarqua que, conformément à un ancien usage, le peuple avait demandé, à l'avénement du pontife, une distribution d'argent. Il chercha à tirer parti, pour ses intérêts, de ces deux circonstances importantes. Souvent le peuple qui a élu une autorité, se croit en droit de l'inquiéter, de la punir et de la déposer, mais le peuple qui voit devant ses yeux une autorité choisie sans lui, la respecte davantage et croit encore témoigner son respect en acceptant des libéralités. Innocent III, dans un seul jour, jeta de l'argent à la multitude, cassa le sénateur qu'elle avait élu et en nomma un nouveau pris parmi les partisans du pontificat. Il obligea le préfet de la ville, officier de l'empereur, c'est-à-dire d'un prince qui n'existait pas, à lui prêter l'hommage lige (celui qui prête l'hommage lige est tenu, envers le seigneur, d'une obligation plus étroite que celle du simple vassal) et à recevoir de ses mains une nouvelle investiture de sa place; enfin, il expulsa des villes et du patrimoine de saint Pierre, des juges et des podestats (sorte de gouverneurs inférieurs) nommés par le peuple.

Ce fut encore alors que le pape raffermit sa puissance dans les villes d'Ancône, de Fermo, d'Osimo, de Camérino, de Sinigaglia, de Pésaro, de Riéti, de Spolète, d'Assise, de Fuligno, de Todi et de Città di Castello.

Les villes de Toscane avaient eu à se plaindre, sous le règne de Henri VI, de l'augmentation des impôts et des exactions des ministres allemands que l'empereur envoyait pour recouvrer ces tributs. Ces hommes de fisc, chargés de ramasser les contributions, et qui, par leur situation, étaient plus à portée que d'autres de connaître les dispositions des Toscans, n'avaient pas ou ne voulaient pas avoir ce degré d'intelligence clairvoyante, propre à deviner si le peuple était heureux, s'il payait volontiers, s'il pensait à susciter ou à voir avec plaisir naître des circonstances nouvelles. Pour les hommes de fisc de l'empire, demander l'argent avec importunité, le recevoir avec hauteur, l'expédier avec minutie, paraissait le seul devoir à remplir dans cette partie de la Péninsule, soumise à la puissance de leur maître. Les villes toscanes avaient ressenti de l'indignation plus que les autres; elles consentirent à former une assemblée de leurs députés à San-Ginnasio, bourgade située près du mont de San-Miniato. Là elles s'associèrent pour une ligue qui fut appelée *la ligue guelfe*. Les alliés, de concert avec le pape, prenaient l'engagement de ne reconnaître aucun empereur, aucun roi, duc ou marquis, sans l'approbation expresse de la cour romaine; ils promettaient de se défendre les uns les autres, et de défendre l'Église toutes les fois qu'ils en seraient requis par elle. De plus, ils s'engageaient à l'aider dans le but de ressaisir toutes les parties de ses possessions, excepté celles qui seraient actuellement occupées par quelqu'un des alliés.

La ville de Pise refusa d'entrer dans cette ligue. Ses habitants n'avaient rien à obtenir d'une telle association; ils tenaient en fief d'Henri VI la Corse et l'île d'Elbe, et ce prince avait affranchi le territoire pisan de contributions et de logement de gens de guerre. Aussi les Pisans persistèrent-ils jusqu'à la destruction de leur république, à se déclarer les chefs de la faction gibeline en Toscane. Cependant ce sentiment si absolu ne les anima pas au point de les faire consentir à une paix avec les Génois, qui étaient aussi d'ardents Gibelins, mais en même temps des rivaux de leur commerce et de leur gloire en Orient.

Innocent III, malgré sa puissance, n'employa, pour gagner les Pisans, aucun moyen indigne de son caractère. Il répétait que son premier devoir était celui de pontife, qu'il avait refusé la couronne, qu'on l'avait élu malgré ses supplications, ses cris et ses larmes, et qu'il remplirait digne-

ment toutes les obligations qu'on l'avait contraint d'accepter.

Ne cachons pas toutefois que cette modération courageuse ne pouvait pas toujours résister à l'esprit du siècle, à cet esprit qui venait souvent embarrasser le pontife dans les querelles domestiques des autres pays. Déclarons qu'à cette ambition poursuivant un pouvoir exclusif, qui aurait résidé à Rome, succédait de temps en temps en Europe un amas de cupidités particulières qui cherchaient à prendre le pape pour complice. Le roi de Hongrie l'invitait à envoyer à la Terre-Sainte, André, son frère, qui troublait, disait-on, le repos de l'état. Des barons de France conjuraient le pape d'ordonner à Philippe de retirer du monastère et de rétablir dans les droits d'épouse, Ingéburge de Danemark, qu'il avait répudiée, et le suppliaient de déposer le roi, s'il n'obéissait pas. Cependant, si dans ces circonstances il était excité à intervenir, Innocent, au milieu de ses disputes avec Jean-sans-Terre, se souvint trop quelquefois des doctrines de Grégoire VII. Le roi avait menacé le pape d'empêcher que ses sujets ne portassent leurs trésors à Rome : un interdit fut la réponse à cette menace. Jean se vengea sur l'évêque de Norwick, partisan du pape, fit mettre en prison ce prélat, chargé de fers et revêtu d'une chape de plomb, dont le poids accablant le fit mourir en peu de jours. Innocent, irrité, pense à déposer Jean. S'il se détermine à cette violence, c'est un roi de France, Philippe-Auguste lui-même, qui se charge du soin d'exécuter la sentence contre le roi légitime d'Angleterre. De pareilles tentatives ne sont-elles pas expliquées par de pareils dévouements? La honte de cet interdit n'appartient-elle pas à ceux qui sollicitent, qui acceptent l'exécution de la condamnation, autant qu'à ceux qui la fulminent? Et, dans ce cas, l'interdit lancé contre Jean est-il plus répréhensible que l'action de ces seigneurs anglais qui, le voyant malheureux, le déclarent incapable de régner, et qui jettent les yeux sur Louis, fils de Philippe, pour remplacer Jean? Mais on est trop convenu de ne chercher les coupables qu'à Rome. Il faut une puissante connaissance de tous les intérêts du temps pour prononcer sur de semblables questions. Bien véritablement, Grégoire VII a été entraîné vers le système de monarchie religieuse universelle qui, sous une forme différente, eût été un second empire romain pour les parties de l'ancien empire, actuellement dévouées au catholicisme. Les offenses reçues, la fierté du caractère de ce pontife, l'ont aveuglé sur la possibilité d'un tel triomphe ; mais heureusement Innocent III n'a pas toujours partagé ses erreurs. Il a vu à la fin qu'une politique étrangère, malveillante, lâche et égoïste, se plaisait à prêter à ces doctrines un appui fatal et impie. Aussi, en examinant la fin de sa vie, où trouvera-t-on si facilement un homme qui ait résisté plus courageusement aux hommages universels de l'Europe, qui ensuite ait été plus calme et plus maître de lui, en voyant un roi de Portugal, un roi d'Aragon, plus tard *le roi du royaume* de Pologne, écrire bassement qu'ils se reconnaissaient ses tributaires? D'ailleurs la terreur qu'inspiraient les Sarrasins, devenus, devant une poignée de Latins usurpateurs de Constantinople, plus forts qu'ils ne l'avaient été devant les Grecs, cette terreur qui se déguisait sous des armements coûteux, la plupart du temps hypocrites, et des expéditions presque toujours malheureuses, même avec des succès, venait fortifier le pouvoir et l'ascendant du pape. Et quel était ce pontife? Achevons son portrait. Innocent III était un des habiles politiques de son siècle, doué d'un courage éprouvé, d'un caractère ferme sans roideur, de lumières surnaturelles. Trop tourmenté du besoin d'agir, vers les premiers temps de son pontificat, alors il se mêlait à tout, dit un de ses biographes; il paraissait accepter toutes les interventions; il tâchait de n'abandonner aucune affaire, qu'elle n'eût été poussée à son dernier période : du reste, il don-

nait l'exemple d'une grande pureté de mœurs; et quand il combattait une répudiation dictée par un caprice, il faisait entendre la voix d'un juste, d'un sage, d'un apôtre irréprochable. Il méritait, par ses *lettres*, le titre de *père du nouveau droit;* il composait des prières touchantes, conservées par l'Église (*).

Mais, depuis, dans la carrière épineuse de la politique, qui demande tant de calculs et de circonspection, ce grand et sage observateur a sans doute failli. Sa conduite dans la question des prétendants à l'empire peut être blâmée, puisqu'il fut obligé de renoncer publiquement à sa première détermination. Il n'aurait jamais dû abandonner la cause de Frédéric II, son pupille; au contraire, il se déclara pour Othon, d'une famille dévouée aux papes, et malheureusement il vit d'abord ce choix réussir. Philippe étant mort par suite d'un crime auquel Othon était étranger, celui-ci épousa la fille de Philippe, et parut ainsi acquérir un titre aux droits héréditaires de la maison de Souabe; puis ayant su se concilier l'affection de tous les princes allemands, qui consentaient à donner un exemple de bon accord, qu'on ne suivit pas malheureusement en Italie, il obtint d'être nommé roi des Romains (Frédéric II avait déja ce titre) et roi de Germanie. Innocent promit de donner à l'empereur élu la couronne impériale, et Othon accorda, sur la demande du pontife, les avantages et les stipulations que l'Église pouvait desirer.

Ne devait-on pas croire que le pape avait acquis un ami puissant pour le saint-siége?

Innocent III paraît avoir triomphé; il a mis, en apparence, de son côté, tous les avantages: condescendance habile, patience, intérêt de Rome autrement compris, conseils généreux aux croisés, liberté assurée à ses partisans, égards et affection apostolique pour ses adversaires, voilà ses alliés, ses conseils, ses règles; toute guerre est terminée. Va-t-il recueillir le fruit de ces prévisions? Non : au milieu de tout cela, il y a une faute, et cette faute doit être punie.

Othon, maître de l'Italie-Gibeline, en paix avec l'Italie-Guelfe, apaisée un instant sans être soumise, déclare que les droits du saint-siége sont incompatibles avec les intérêts des prétentions impériales. Un empereur guelfe s'entoure de capitaines gibelins, et Innocent retrouve en Italie plus d'ennemis qu'il n'en a vaincu en Europe. On peut lui appliquer ici ce que Machiavel avait dit d'Alexandre III :

« Ce pape (nous empruntons les expressions du grand écrivain, qui est revenu deux fois sur ce rapprochement) avait une autorité sur les princes éloignés, et dans sa patrie à chaque instant il rencontrait des inimitiés; » l'illustre Florentin ajoute : « tant les objets qu'on a sous les yeux sont plus redoutés de loin que de près! » (*).

Averti par les conséquences de sa faute, Innocent rentra dans la voie qu'il n'aurait pas dû quitter. « On vit, dit judicieusement M. de Sismondi, on vit le pape opposer à Othon le jeune Frédéric, dernier rejeton des Gibelins, défendu par les soldats des Guelfes. »

En 1209, Othon descend en Italie, et il arrive sur le territoire Véronais, où il avait donné rendez-vous à Eccelin II de Romano (**) et à Azzo VI,

(*) Il est auteur de la belle prose *Veni Creator spiritus !* et il passe pour avoir composé le *Stabat Mater*

(*) *Tanto le cose che pajono sono più discosto che d'appresso temute.* Je ne puis m'empêcher de faire observer ici que M. Daru qui cite cette réflexion si simple, si sage, si peu offensante, aura cité d'après quelques traductions défectueuses ou malignes, puisqu'il dit, « *tant il est vrai que les fantômes sont plus imposants de loin que de près.* » *Le cose che pajono* ne peuvent pas se traduire par *des fantômes*.

(**) Un gentilhomme allemand, nommé Etzelyn (le petit Attila), avait accompagné Henri VI en Italie avec un seul cheval, et il y avait courageusement servi l'empereur.

devenu seigneur de Ferrare par le choix du peuple. Ce dernier descendait d'Azzo III, souche commune des deux branches qui, jusqu'à nos jours, ont régné à Brunswick et à Modène.

Othon se rend à Rome, environné d'un cortége gibelin, qui ne pouvait être agréable au pape, et il le force à lui accorder la couronne impériale. Ces circonstances excitent dans la ville quelques séditions, et renouvellent cette situation d'un prince que félicite et qu'honore une grande partie des monarques de la chrétienté, et qui, dans le lieu qu'il a choisi pour son séjour, doit penser à se mettre en garde contre les attentats que l'on prépare pour lui enlever la vie ou le pouvoir. Innocent cherche alors à compter ses amis. *La ligue guelfe* de Toscane se montre quelque temps indifférente; mais les Crémonais, les Pavesans, le marquis de Mont-Ferrat se déclarent prêts à le défendre. Cette même année, il négocie un mariage entre Frédéric II, son pupille, et Constance, fille du roi d'Aragon. La France, anciennement attachée à Henri VI, déclarait qu'elle soutiendrait, en ce moment, les droits de Frédéric II, son fils. Othon, résolu d'enlever à celui-ci l'héritage de sa mère Constance, le royaume de Naples, éprouve peu de résistance, et il occupe Mont-Cassin, Capoue, Salerne, Naples. Il appelait ironiquement Frédéric *le roi des prêtres;* mais *ce roi des prêtres* était, comme on sait, l'unique héritier du dernier empereur. Othon est interrompu, au milieu de ses conquêtes, par un événement qui ne partait pas de la cour de Rome, et qui va répandre un nouveau jour sur les mœurs et les usages du temps. Siffred, archevêque de Mayence, publie, de sa propre autorité, une excommunication contre Othon, et le déclare déchu de la dignité impériale. L'évêque de Trèves, le landgrave de Thuringe, le roi de Bohême, le duc de Bavière, le duc de Zéringen ne font aucune opposition à cet acte si violent, et s'apprêtent au contraire à appuyer cette interdiction.

Quand tous les états de l'Europe, tous les *souverains* laïcs s'étaient réunis pour s'opposer à Hildebrand, il avait fallu qu'il cédât. Aujourd'hui, des princes séculiers favorisent l'excommunication lancée par un simple archevêque. Ne sommes-nous pas amenés, comme par la main, à voir, et de nos propres yeux, que ces avidités jalouses, ces *voisinages* envieux applaudissent à une condamnation subalterne, en attendant qu'elles puissent invoquer à Rome des coups mieux assenés par une massue plus pesante? Voilà le moyen âge qui vient s'expliquer à nous, de lui-même, avec quelques-unes des bassesses et des iniquités de ses princes! Enfin ici Rome avait refusé de frapper; et ce genre de courage manquait-il à Innocent III?

L'empereur Othon adjure les barons de Naples de lui être fidèles. Il verra bientôt que c'est souvent en vain qu'on adresse de pareilles prières à des peuples nouvellement conquis. Ensuite il exhorte les Pisans et les villes libres de la Lombardie à ne pas l'abandonner; il charge des agents dévoués de lui rendre compte des entreprises du parti attaché au pape, désormais soutenu par les Toscans devenus moins indifférents au succès de *la ligue guelfe.*

Il ordonne en même temps de surveiller les mouvements des Crémonais, des habitants de Pavie et du marquis de Mont-Ferrat, dévoués aussi au pontificat. Après tant de précautions, il crut pouvoir repasser en Allemagne; mais il n'avait pas soupçonné quel ennemi lui avait suscité son expédition de Naples. *Le roi des prêtres* se trouva être un héros. A peine âgé de dix-huit ans, à la vue de lettres de félicitations et de respect qu'il reçoit des princes allemands de son parti, il s'enflamme d'une ardeur qu'on n'attendait pas encore de lui; il court à Rome, s'assure de la bienveillance de son

Celui-ci en récompense lui avait donné les terres d'Onara et de Romano, dans la Marche trévisane. Les successeurs de cet Etzelyn étaient Gibelins, et les Italiens les appelaient Eccelini.

tuteur, s'embarque pour Gênes, s'élance à Pavie, où il trouve des secours considérables; de là il parvient à gagner Crémone, qui s'est ouvertement déclarée pour lui, tente hardiment le passage de l'Oglio, paraît à Mantoue, à Vérone, à Trente; enfin, après avoir ainsi encouragé tous les amis de sa cause, il gagne Coire dans les Grisons, où il trouve des hommes d'armes allemands; il en rencontre d'autres à Constance : à l'aide de tous ceux qu'il a réunis, il conquiert l'Alsace et il entre en triomphe à Aix-la-Chapelle, où il reçoit, avec le titre d'empereur, celui de roi des Romains, qu'il possédait en vain depuis seize ans.

Othon, harassé par ses ennemis, s'attaque imprudemment à Philippe-Auguste, qui le met en fuite le 27 juillet 1214 à Bouvines. Cependant Innocent III craint de placer trop tôt sur la tête de Frédéric la couronne impériale. Il semblait qu'à cette couronne, quelque obligation qu'on eût au saint-siége, un sentiment invincible d'ingratitude venait s'attacher tout-à-coup, et détourner les sentiments les plus ordinaires de reconnaissance. Ce soupçon, cette crainte, la certitude même du méfait, ne doivent pas excuser les retards du pontife, qui mourut sans avoir couronné Frédéric.

Innocent III a approuvé l'institution des franciscains : ils ont donné à l'Église, aux lettres, à la philosophie des sujets recommandables. La malice des hommes s'est peu attachée à traiter avec sévérité les franciscains : nous ne leur susciterons pas une guerre qu'ils ont su éviter. Innocent III a confirmé, verbalement, l'ordre de saint Dominique, et saint Dominique a été violemment attaqué. Il est arrivé, à ce sujet, que le fondateur d'un ordre, où l'on a compté des persécuteurs sanguinaires, a été confondu avec ces persécuteurs. L'inquisition fut une institution politique, bien plutôt espagnole qu'italienne; et il ne faut pas oublier que saint Dominique se livrait exclusivement à la prédication; qu'il avait pour maxime qu'on était maître du monde, quand on se rendait maître de ses passions, et qu'il faut leur commander ou en devenir esclave; qu'il exhortait à l'humilité, surtout à la pauvreté. Un jour on lui demanda dans quel livre il avait puisé un sermon qui venait d'attendrir l'auditoire; il répondit : « Le livre dont je me « suis servi est celui de la charité. » Saint Dominique attaqua l'hérésie des Albigeois par des paroles, par des exemples. L'autorité séculière commit des cruautés qu'il n'a ni conseillées, ni approuvées : enfin il mourut en 1221, et l'épouvantable tribunal fut établi en 1229. On doit cette justice à saint Dominique, dont les actes sont tout-à-fait distincts de ceux de l'inquisition.

Frédéric II, délivré de tous ses rivaux, fut couronné empereur à Rome par Honorius III, le 22 novembre 1220. Le nouvel empereur aimait les lettres : né à Jési, dans la marche d'Ancône, il avait manifesté de bonne heure le goût des arts et des sciences; il se décida à faire de Naples la capitale de son royaume d'Italie, y appela des savants distingués pour y professer le droit, la théologie, la médecine et la grammaire, et il conféra à cette académie d'honorables priviléges. Constance d'Aragon étant morte, il épousa Yolande, fille de Jean de Brienne, alors roi titulaire de Jérusalem, et héritière du royaume, dont la capitale était de nouveau occupée par les Sarrasins. Depuis la célébration de ce mariage, en 1225, il joignit à ses armes la croix, et à sa titulature celle de roi de Jérusalem. Telle est l'origine de ce titre, que portent encore aujourd'hui les rois de Naples.

Frédéric avait promis de se croiser. Il parvint difficilement à réunir une armée suffisante; enfin il partit pour l'Orient en 1229, traita avec le soudan d'Égypte, qui lui permit d'entrer à Jérusalem, et de poser sur sa tête la couronne du pays.

De longues divisions amenèrent une discorde fatale entre Frédéric et Grégoire IX, successeur d'Honorius. L'empereur était accusé d'avoir composé des livres impies; il se disculpa de ces

crimes, mais la calomnie se propagea, et n'est pas encore détruite. Célestin IV et Innocent IV n'épargnèrent pas ce prince dans de violents monitoires. Alors le roi de Jérusalem, mal conseillé s'entoure de mahométans, croyant trouver en eux plus de fidélité que dans les chrétiens; il soupçonne d'illustres Florentins d'avoir voulu l'empoisonner, et il les punit sans avoir une preuve constante de ce crime: c'est avec plus de raison qu'il condamne à mort Pierre des Vignes, son chancelier, dont il suspecte la bonne foi. Il meurt en 1250, après avoir reçu l'absolution des mains de l'archevêque de Palerme.

Frédéric fut le fondateur de l'académie de Vienne; il rapporta de l'Orient des manuscrits précieux, et fit traduire en latin Aristote, l'Almageste de Ptolémée et les principaux traités de Galien. Manfred, l'un de ses fils naturels, lui succéda au royaume de Naples, et gouverna plusieurs années, tour à tour roi direct ou régent pour Conradin, fils de Conrad IV, né de Frédéric II et de Yolande de Brienne.

Nous saluerons ici l'année 1265, qui vit naître à Florence Dante Alighiéri.

Florence, ornée de thermes, de théâtres, d'arcs et d'aqueducs, sous les Romains, avait été brûlée par les Goths se défendant contre Bélisaire. Rebâtie par Charlemagne, qui, comme nous l'avons vu, y avait créé des chevaliers, elle avait cherché à se donner des institutions sages et à perfectionner ses règlements municipaux. Jusqu'en 1207, gouvernée par des consuls, qui agissaient sous les ordres d'un officier de l'empire, elle avait plus tard appelé des magistrats étrangers. La ville, faisant partie de la *ligue guelfe*, montrait du dévouement pour les papes; cependant elle renfermait aussi des Gibelins, commandés par les principaux de la maison Uberti, et opposés aux Buondelmonti, protégés par les pontifes. En 1246, Frédéric II avait aidé les Gibelins à chasser les Guelfes; en 1250, les deux partis, après avoir conclu une trêve, étaient convenus d'établir une nouvelle législation où les intérêts des deux oppositions seraient convenablement balancés. Le 20 octobre de cette année, on s'assembla sur la place Sainte-Croix, là où fut bâtie la célèbre église de ce nom. Malgré tant de tentatives pour maintenir le bon ordre et l'union, il éclata bientôt des divisions funestes. Manfred aida les Gibelins à attaquer leurs adversaires; et ces derniers obtinrent, sous les ordres de Farinata Degli Uberti, une mémorable victoire sur les Gibelins.

En 1266, le pape Clément IV, né à Troyes, en Champagne, appela en Italie Charles d'Anjou, frère de saint Louis, à qui déjà Urbain IV avait offert le trône de Naples et de Sicile: il espérait ainsi parvenir à renverser la puissance de Manfred, qu'on accusait de favoriser les Sarrasins, sujet éternel de terreur pour l'Italie.

Villani nous a laissé le portrait suivant de Charles d'Anjou: « Ce Charles fut sage, de sain conseil, brave en armes, décidé, craint et redouté de tous les rois du monde, magnanime et de hautes vues pour achever de grandes entreprises, sûr de lui, ferme dans ses adversités, *mainteneur* de toutes promesses: il parlait peu, agissait beaucoup, ne riait que rarement; pur et catholique comme un religieux, âpre dans sa justice et lançant des regards fiers, d'une taille élevée, remarquable par sa vigueur, d'un teint olivâtre avec un grand nez; en lui, apparaissait une majesté royale; il veillait beaucoup et dormait peu; il avait coutume de dire, qu'en dormant on perd le temps: prodigue avec ses hommes d'armes, mais aussi avide de seigneuries, de châteaux et d'argent, de quelque manière qu'il vînt, pour continuer ses faits de guerre et ses batailles. Il ne se divertit jamais à voir des gens de cour, des ménétriers et des mimes. Ses armoiries étaient celles de France, au champ d'azur et fleurs de lys d'or, et en travers, un lambel *de gueules* (rouge) pour distinguer ses armoiries de celles du roi de France. Ce Charles, quand il parut en Italie, avait 46 ans, et il régna dix-neuf ans. »

En passant par Rome, pour aller à Naples, Charles d'Anjou fut créé sénateur : cependant, l'armée principale du prince, qui venait par terre, fut reçue avec de grandes démonstrations de joie par le marquis de Mont-Ferrat, constamment fidèle au parti des Guelfes. L'armée étant parvenue jusqu'à Rome, le pape couronna Charles roi, et sa femme reine de Naples et de Sicile, après qu'on eut signé les conditions de l'investiture, qui furent ainsi réglées : L'hérédité assurée pour les seuls descendants de Charles, dans les deux sexes, sans loi salique, et à leur défaut, le retour de la couronne à l'Église; l'incompatibilité de la couronne de Sicile avec l'Empire, et avec la domination de la Lombardie ou de la Toscane, et la réserve annuelle du tribut, consistant en un palefroi blanc, (origine de la haquenée blanche), portant dans deux cassettes huit mille onces d'or; enfin le subside de trois cents cavaliers, entretenus pendant trois mois chaque année, au service de l'Église; la remise de Bénévent et de son territoire, et la conservation de toutes les immunités ecclésiastiques, pour le clergé des deux Siciles. Par avance, la déchéance était prononcée contre tout roi descendant de Charles, qui n'observerait pas ces conditions.

L'invasion ne fut pas différée. L'armée de Manfred se composait d'Allemands, de Siciliens, de Napolitains et de Sarrasins réfugiés de Sicile, auxquels il avait donné la ville de Nocera, et qui combattaient courageusement pour celui dont ils recevaient un asile. Cependant, avant d'accepter la bataille, Manfred voulut connaître les intentions de Charles, et il lui envoya des ambassadeurs pour lui demander la paix ou une trève. Villani rapporte la réponse que Charles fit en langue française du temps : « *Ales, et dicte a le* « *sultan de Nocere, hoggie metterai* « *lui en enfert, ou il mettera moi en* « *paradis.* » Charles appelait Manfred sultan de Nocère par dérision, et faisait allusion au don de cette ville napolitaine, fait par Manfred à des Sarrasins.

On ne tarda pas à s'attaquer. Les Sarrasins avec leurs flèches ébranlèrent l'infanterie de Charles; alors une partie de ses hommes d'armes poussa le cri de *Montjoie-Chevaliers*, se mit en mouvement, et renversa les Sarrasins : les Allemands descendirent d'une hauteur, en répondant *Souabe-Chevaliers*, et ils obtinrent un premier avantage. Dans les rangs des Français, se distinguaient les Guelfes florentins; ils combattaient avec tant de valeur, que Manfred s'écria : « Où sont mes « Gibelins pour qui j'ai fait tant de sa- « crifices? Quelle que soit l'issue de « cette journée, ces Guelfes si géné- « reux que voilà, sont sûrs que le « vainqueur sera leur ami. »

Manfred, après une glorieuse défense, fut renversé de cheval, et tué par un Français qui ne le connaissait pas; le lendemain, on trouva son corps qu'on apporta devant le roi Charles, qui voulut le faire reconnaître par les seigneurs qu'on avait faits prisonniers; lorsqu'on amena à son tour le comte Jordan Lancia, ami du roi Manfred, ce brave comte se frappa le visage en criant : O mon maître! ô mon maître! Cette action spontanée attendrit tellement les chevaliers français, que d'un commun accord ils demandèrent que Manfred reçût les honneurs de la sépulture. Charles répondit : « *Si ferois* « *ie voluntiers, si il ne fust scom-* « *munez.* » Alors, on l'enterra au pied du pont de Bénévent, et chacun y ayant apporté une pierre, il se trouva qu'il y en eut un amas considérable. On dit que le pape le fit déterrer plus tard, mais Villani en répétant ce bruit, ajoute qu'il ne peut l'affirmer.

La maison de Souabe n'était pas éteinte. Conradin, fils de Conrad, et petit-fils de Frédéric II, vivait encore. Son oncle, son tuteur Manfred, avait usurpé la couronne de Sicile, mais elle appartenait à Conradin, alors âgé de 16 ans. Celui-ci, à la tête des Gibelins, des Pisans, des Génois, des Crémonais et d'un assez grand nombre d'hommes d'armes allemands, remporta une victoire à Sienne, et fit son

entrée à Rome, où il fut accueilli par le sénateur Henri, frère d'Alphonse X, roi de Castille. Il se mit ensuite en marche, et trouva son rival Charles, près de Tagliacozzo. Là, le jeune guerrier sans expérience livre bataille, charge avec fureur, laisse ses troupes courir en désordre, et tombe dans une embuscade. Les Français attaquent en flanc ses escadrons, et les renversent. Conradin prend la fuite; Jean Frangipani le fait prisonnier quelques jours après, et le livre à Charles

Nous suivrons ici le récit de Jean Villani.

« Quand il eut Conradin entre les mains, Charles résolut de le faire mourir; il le fit condamner à recevoir la mort, lui et tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui, comme traîtres à la couronne et ennemis de la sainte église. Aussi Conradin fut décapité avec le duc d'Autriche sur la place de Naples, à côté du ruisseau de l'eau qui court autour de l'église du *Carmine*. Le roi ne souffrit pas qu'ils fussent ensevelis en lieu sacré; on les inhuma dans le marché, parce qu'ils étaient excommuniés. Ainsi, en Conradin finit le lignage de la maison de Souabe, qui fut une si grande puissance d'empereurs et de rois (*). Le roi Charles, pour cette sentence, reçut de forts reproches du pape, de ses cardinaux et de tous les hommes sages, parce qu'il avait pris Conradin à la suite d'une bataille, et que celui-ci ne l'avait pas attaqué traîtreusement. Il était mieux de le tenir prisonnier. »

Villani rapporte en même temps quelle fut la conduite de Robert, fils du comte de Flandre et gendre du roi Charles. Robert, ayant entendu un juge provençal lire la condamnation en présence du roi, frappa ce juge de son épée, en disant qu'il ne lui était pas permis de condamner à mort un prince si grand et si illustre. « De ce coup, ajoute Villani, le juge incontinent mourut, et il n'en fut pas seulement fait parole : il parut au roi Charles et aux barons français que Robert avait agi en noble seigneur. » La mort de Conradin n'en est pas moins une tache ineffaçable pour la mémoire de Charles.

Les détails de la mort de Conradin, donnés par Ricobald de Ferrare, excitent au plus haut point l'intérêt et la compassion.

Conradin, dans sa prison, jouait aux échecs, lorsqu'on lui annonça la condamnation. Il fut presque sur-le-champ conduit au supplice. Quand il se vit entre les mains des bourreaux, il se dépouilla lui-même de son manteau, et, se rappelant la piété et la tendresse de sa mère Élisabeth, qui ne voulait pas le laisser, si jeune, commencer une si terrible guerre, il se mit à genoux pour prier, puis se releva, en s'écriant : « O ma mère, « quelle profonde douleur te causera « la nouvelle qu'on va te porter de ma « mort ! » Ensuite il tourna les yeux vers la foule qui l'entourait, il entendit les sanglots du peuple; alors, détachant fièrement son gant, il le jeta au milieu de ses sujets, et tendit la tête au bourreau (*). Nous verrons comment ce gant aura été relevé. Rome

(*) Elle était une des maisons les plus illustres de l'Europe, surtout depuis Frédéric Ier Barberousse, couronné roi des Romains, à Aix-la-Chapelle, le 9 mars 1152, sous le pontificat d'Eugène III. (La fin de cette note sert à rectifier une erreur qui a échappé pag. 75, 2e colonne, lignes 38 et 39.)

(*) On montre aujourd'hui à Naples, dans l'église des Carmes, une inscription qui semblerait faire croire que Conradin et le duc d'Autriche y seraient enterrés. Elle est ainsi conçue : « Ici reposent Conradin « de Stouffen, fils de l'impératrice Margue- « rite et de Conrad, roi de Naples, le der- « nier des ducs de l'impériale maison de « Souabe, et Frédéric d'Asburgh, le dernier « des ducs d'Autriche. » Cette inscription renferme une foule d'erreurs historiques; au lieu de Stouffen, il eût fallu écrire Hohenstauffen. Sa mère s'appelait Élisabeth de Bavière. Quant à Frédéric d'Autriche, il était issu de la famille de Babenberg; et la maison de Habsbourg, bien loin de s'éteindre, commençait à s'illustrer, puisque Rodolphe de Habsbourg, parent et filleul de Frédéric II,

aura-t-elle à s'applaudir de la fidélité du nouveau voisin qui cherche à consolider sa puissance si près des états du saint-siége?

Cependant la stipulation exigée d'Alexis, qui avait promis de faire tous ses efforts pour que l'église grecque et l'église latine ne reconnussent qu'un seul chef souverain à Rome, avait laissé dans l'Orient l'idée d'un accord vivement désiré par le saint-siége. Grégoire X, nommé pape en 1271, reçut avec bienveillance les ambassadeurs de Michel Paléologue, empereur des Grecs, qui avait repris Constantinople, où avaient régné cinq princes français.

Ce fut un glorieux pontificat que celui de Grégoire X, dit M. de Sismondi. L'Italie fut presque entièrement pacifiée par son esprit impartial. L'interrègne de l'empire fut terminé par l'élection d'un prince (Rodolphe de Habsbourg) qui se couvrit de gloire à la guerre et qui fonda l'une des plus glorieuses dynasties de l'Europe. L'église grecque fut un moment réconciliée avec l'église latine. Les querelles entre les Occidentaux et les Orientaux parurent finir par un accord juste et honorable. Les Pisans, les Génois, les Vénitiens, sans distinction de leurs dispositions, Gibelins ou Guelfes, reçurent de grands priviléges à Constantinople, priviléges préférables, quant aux Vénitiens, à toutes les prétentions de la puissance mal affermie qu'ils avaient voulu y retenir. Enfin, sous Grégoire X, un concile œcuménique, auquel assistèrent cinq cents évêques, soixante-dix abbés mitrés, et mille religieux ou théologiens, fut présidé par le pontife en personne, et occupé de lois utiles à la chrétienté et dignes d'une si auguste assemblée. Une des lois de ce concile fut celle qui ordonna d'enfermer les cardinaux dans un conclave, pour l'élection des papes.

En 1276, la famille de la Torre, qui gouvernait Milan, fut renversée, et la famille Visconti, élevée à sa place, soumit à sa puissance presque toute cette partie de la Lombardie.

Charles d'Anjou était paisible possesseur de Naples, de la Pouille, de la Sicile, de nouveau, sénateur de Rome, gouverneur de Bologne, malgré le pape, vicaire impérial en Toscane, sans qu'aucun empereur lui eût attribué ce titre, protecteur des marquis d'Este et seigneur de plusieurs villes du Piémont, jalons semés sur la route pour qu'il pût recevoir des renforts de la Provence, dont il était souverain. Charles avait réuni presque tout le pouvoir de Théodoric. Rome était comme investie dans ce réseau. Nicolas III, de la famille Orsini, élu en 1277, s'adressa à Rodolphe de Habsbourg pour demander que par un rescrit impérial les villes du saint-siége fussent tout à fait distinctes de celles qui relevaient anciennement de l'empereur. Ce rescrit fut accordé et motivé sur les donations directes faites aux pontifes par les empereurs précédents.

Martin II est élu pape en 1281 (*). Il s'appelait Simon de Brion, et il était né au château de Montpensier en Touraine.

Charles, ne pouvant plus étendre sa domination en Italie, où il était arrêté par le même obstacle qui avait réprimé les Lombards, méditait une expédition contre Constantinople; mais Jean de Procida, Salernitain, avait juré, en voyant Conradin jeter son gant du haut de l'échafaud, qu'il vengerait la mort du prince. Jean s'était retiré auprès de Constance, fille de Manfred et reine d'Aragon, la dernière héritière de la maison de Souabe, parce que Frédéric II, par son testament, avait, à défaut de ses enfants légitimes, déclaré Manfred, son fils naturel, héritier de tous ses droits de souveraineté. Procida fut accueilli comme un ami fidèle. Pierre III, dit le Grand, mari de Constance, ve-

fut couronné roi des Romains en 1273. Il ne faut pas toujours se fier aux inscriptions.

(*) On a coutume de l'appeler Martin IV, parce que l'on a placé au nombre des pontifes de ce nom, Marin Ier, de Gallèse, élu en 882, et Marin II, élu en 943.

Digitized by Google

nait d'être solennellement couronné roi d'Aragon. Pour dédommager Jean de ses droits de seigneur de l'île de Procida, dans le golfe de Naples (c'est cette île que les voyageurs visitent aujourd'hui pour voir les mœurs et les habillements des Grecs, conservés chez ce peuple), il voulut le créer baron du royaume de Valence. Procida, d'un caractère ferme, d'une volonté inébranlable, ne passait pas un jour de sa vie sans chercher à venger la mort de son maître. Il avait fait deux voyages à Constantinople pour engager Paléologue à aider Pierre d'Aragon et à lui envoyer surtout des secours d'argent. Il en avait obtenu la somme de trente mille onces d'or, qui devaient servir à hâter des préparatifs d'invasion en Sicile. Beaucoup d'auteurs ont représenté les événements de Palerme comme la suite de la violence exercée par un Français sur une jeune fiancée, le lundi de Pâques, en mars 1282. Il y eut en effet le même jour, à l'heure de vêpres, une querelle entre des Français et des Palermitains; mais cette querelle, comme tant d'autres qui avaient eu lieu précédemment, n'aurait eu peut-être aucune suite, s'il n'avait pas existé une conspiration formidable, à laquelle avaient pris part Pierre d'Aragon, beaucoup de seigneurs siciliens, et l'empereur des Grecs. Il est vrai que le mécontentement des Siciliens les avait irrités au point qu'une légère étincelle devait allumer ce grand incendie. Ce point d'histoire cependant n'a pas été assez étudié. Il suffit de lire attentivement *Jean Villani* pour comprendre qu'une vaste conjuration était préparée depuis deux ans; que Procida devait donner un signal quand Pierre d'Aragon serait en mer; que ce ne fut qu'au moment où il se trouvait avec sa flotte sur le littoral de l'Afrique, que l'on s'écria qu'une femme avait été attaquée par un Français dans une fête publique; que *le genti erano tenere*, que *le peuple était mûr*, que toute la nation était excitée contre les soldats de Charles, et qu'une fois la bataille commencée, le massacre continua dans toute la Sicile, par l'effet de la conjuration qui devint universelle, et qui demanda jusqu'à la dernière victime, parmi tant d'étrangers, au nombre desquels on comptait sans doute quelques vertueux chevaliers.

Les Italiens, sans avoir trop consulté le père de leur histoire, Jean Villani, ont presque tous donné à cet épouvantable événement la couleur qu'il a conservée aujourd'hui. Je conçois que l'orgueil national ait aimé à se nourrir de ce souvenir; je conçois qu'il règne comme une menace éternelle contre les étrangers qui envahissent et maltraitent cette belle contrée; je conçois qu'il serve à exciter des applaudissements bruyants dans un théâtre de la Péninsule; mais je ne concevrai jamais qu'il ait fallu tant de temps pour que les historiens étrangers aient enfin rencontré la vérité, l'auguste, l'éternelle vérité, qui ne pouvait se trouver dans des récits presque tous empruntés aux chroniques ennemies. Charles avait commis un crime en faisant condamner Conradin; mais l'Occident et l'Orient avaient vu passer ce crime sans le maudire. Il se trouva qu'il était né à Salerne un seigneur qui avait été confident de Frédéric II, et élevé dans cette cour d'élégance et de plaisir; que ce confident de Frédéric avait été l'ami de son fils Manfred, prince doué de qualités brillantes; que cet ami de Manfred avait été le conseiller fidèle du petit-fils de Frédéric; il se trouva que ce seigneur de Salerne avait juré de venger ses derniers maîtres, tués tous deux par Charles, l'un dans une bataille, l'autre sur un échafaud; il se trouva qu'en Espagne, ce seigneur avait dit à Pierre, roi vaillant et ambitieux : « Comment, dans cet Aragon, ne vous trouvez-vous pas trop à l'étroit, et ne pensez-vous pas à joindre à vos états la Sicile? » qu'à Byzance il avait dit à Michel: « Charles veut être le sixième roi français dans votre capitale; donnez de l'or à Pierre pour payer ses armements, et vous ne perdrez pas votre royaume. » De là une conjuration à mille ramifications inextricables, confiée à des mé-

contents, souvent gravement offensés, tramée sous les yeux d'une autorité crédule, présomptueuse et mal gardée. Michel prodigue l'or, Pierre embarque des soldats, Procida crie qu'une femme est insultée, et quatre mille Français sont égorgés sans pitié, non pas pour que Charles soit chassé d'Italie, car son fils et son petit-fils régneront encore à Naples, et Conradin ne sera pas complétement vengé, mais pour que Michel repose en paix à Byzance, et que Pierre soit couronné roi dans Palerme.

Voilà les événements tels que les font l'intérêt et l'ambition des hommes. Voyons les événements tels que les fait ensuite la fortune.

Charles vint mettre le siége devant Messine, et put s'en emparer; mais il ne voulut promettre aucune grace. Pierre d'Aragon envoya un de ses amiraux qui délivra la ville. Charles, après de vaines tentatives pour recouvrer la Sicile, mourut en 1284. Son fils lui succéda sous le nom de Charles II. La Sicile n'étant plus retournée tout entière sous le pouvoir de la maison d'Anjou, on appela *vêpres siciliennes* la conspiration qui avait détaché la Sicile du royaume de Naples; et les Français sont encore haïs à Palerme, parce que Charles n'y est pas rentré.

Parmi les Italiens qui s'attachèrent à la cause de Charles II, on distingue les Florentins guelfes, qui croyaient toujours servir le pontife, en soutenant la famille qu'il avait appelée en Italie. Mais il trouva des ennemis dans les Florentins gibelins. Pistoie, ville voisine de Florence, était aussi divisée en factions différentes. Les Cancellieri dirigeaient les Guelfes, les Panciatichi dirigeaient les Gibelins. Les Cancellieri étaient partagés en deux branches, dont l'une s'appelait noire, et l'autre blanche. Après une dispute de jeu, un jour ils s'insultèrent réciproquement; Carlino, de la faction blanche, blessa Amadore de la faction noire; Amadore coupa la main à Vanni de la faction blanche, qu'il avait attiré près de lui par trahison. Il n'y a plus de repos entre les deux familles, et il n'est plus possible de ramener l'ordre dans Pistoie. Le podestat, en présence du conseil, pose par terre la baguette de commandement, et part en abdiquant le pouvoir que, le même jour, le conseil offre pour trois ans à la république de Florence.

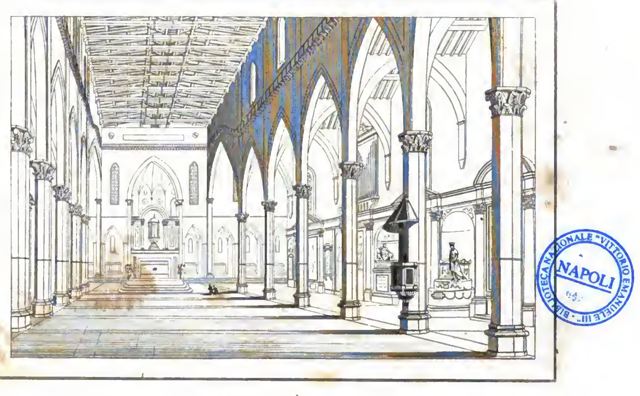
Mais Florence, qui voulait donner la paix aux autres, ne l'avait pas pour elle-même. Épousant les intérêts des factions qu'elle devait combattre, elle se partage, presque sans le savoir, en noirs et en blancs; les premiers étaient à peu près les Guelfes, les seconds, les Gibelins. Florence, sans cesser de se scinder en factions qui correspondaient à celles que l'on connaissait en Italie, voulait le privilége de porter des noms différents.

Néanmoins, au milieu de ces désastres, les arts développaient leurs prodiges; l'église du dôme, aujourd'hui la cathédrale, avait été élevée en 1296 (*).

(*) La planche 23 représente la vue du dôme ou de la cathédrale de Florence, appelée aussi *Santa Maria del Fiore*. Cette église a 426 pieds de longueur, et 363 de hauteur, en comptant jusqu'au sommet de la croix; ainsi, elle est une fois et demie aussi grande que Saint-Paul de Londres. Du milieu s'élève un superbe dôme octogone qui a 140 pieds d'un angle à l'autre. Le seul dôme de Saint-Pierre surpasse en hauteur le dôme de Florence, mais ne l'égale pas en grace et en légèreté. Cette église, construite par Brunelleschi, quoique faite avant le renouvellement du bon goût, n'est pas dans le genre *gothique* et barbare du XIII[e] siècle. C'est une remarque qui fait honneur à Florence. L'église est tout incrustée en dedans de marbre noir et de marbre blanc. Cette réunion de ces deux couleurs si opposées est une allusion aux factions des noirs et des blancs; c'est un avis donné par l'architecte à ses concitoyens qu'il engageait à vivre en bonne harmonie les uns auprès des autres, comme ces marbres de couleurs différentes, qui leur offraient un exemple si sage.

La méridienne que l'on voit sur cette cathédrale, dit la Lande, autorité respectable en ce genre, est le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde, puisque le gnomon ou la plaque par laquelle passent les rayons du soleil, est élevé de 277 pieds 6 pouces 9 lignes et un dixième, mesure de Paris, au-dessus du pavé de l'église, qui lui

FLORENZ. FLORENCE. ФЛОРЕНЦІЯ



Santa Croce *Santa Croce* Санта Кроче

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google


Digitized by Google



Dôme et Baptistère

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Deux ans auparavant on avait jeté les fondations de la célèbre église de Sainte-Croix (*).

En 1300, Dante est élu un des prieurs de la république. Cette dignité devint la cause de ses malheurs. Par son conseil, les prieurs lancèrent une sentence d'exil contre les chefs des factions noire et blanche. Les noirs ou Guelfes ayant été ramenés par Charles de Valois (**), Dante fut exilé, et condamné à être *brûlé* s'il reparaissait sur le territoire de Florence. C'est dans son exil qu'il composa sa *Divine Comédie*, cette vaste encyclopédie, on peut le dire, où toutes les connaissances du temps sont recueillies et offertes avec un charme, un goût, une majesté, une énergie de poésie, dont il n'y avait pas eu de modèle avant lui, et qui n'ont pas été surpassés depuis : on a eu raison de dire que ce grand poète, *en s'élevant, souleva avec lui tout son siècle*.

La Divine Comédie est aussi un ouvrage historique où l'on retrouve le nom et les principales actions de tous les Italiens célèbres jusqu'à l'an 1300.

Nous devons encore au Dante un ouvrage très-peu connu et intitulé, *du Langage vulgaire*, c'est-à-dire à peu près, *du Parler en usage*. On a inventé, dit-on, une science qu'on appelle statistique. Les personnes qui s'émerveillent de cette invention moderne, n'ont pas lu le traité du Dante que nous citons ici. C'est une véritable statistique sans prétention, de l'état du langage en Italie, vers le commencement du quatorzième siècle. Dante n'a laissé rien à faire à ceux qui veulent savoir quel était, à cette époque, l'état de la langue italienne. Il définit avec une sagacité digne d'admiration, ce que cette langue était après la collision avec le langage de tant de peuples conquérants, et les débris de la langue latine. Il explique ce qu'il entend par *langage vulgaire*, et comment il diffère du langage grammatical. Plus d'un métaphysicien de nos jours voudrait avoir prouvé aussi bien que le Dante, pourquoi c'est à l'homme seul qu'a pu être

répond perpendiculairement, à l'endroit où l'on a fait une croix de cuivre encastrée dans le marbre. C'est dans cette église que s'assembla, en 1439, le conseil œcuménique où se rendirent Eugène IV et l'empereur Jean VIII Paléologue, et où se fit la réunion de l'église grecque et de l'église latine.

Le campanile qu'on remarque à droite de la planche est une tour de 252 pieds de haut sur 43 en carré, tout incrustée de marbre noir, rouge et blanc, qui fut bâtie sur les dessins de Giotto. Charles-Quint la trouvait si belle qu'il disait, en plaisantant, qu'il fallait la mettre dans un étui. A gauche de la planche est le célèbre baptistère qui a trois portes de bronze, que Michel-Ange appelait les portes du paradis. Elles sont l'ouvrage d'André Pisano et de Laurent Ghiberti. Les bas-reliefs représentent des scènes de l'ancien et du nouveau Testament, et sont d'une élégance exquise. C'est là qu'on baptise tous les enfants qui naissent à Florence.

(*) Nous avons donné dans la planche 24 une vue intérieure de l'église Sainte-Croix de Florence, parce qu'elle renferme les tombeaux des plus célèbres génies de la Toscane. Nous aurons occasion de parler de cette église dans plusieurs passages de ce récit. Ce temple, qui est une sorte de Panthéon ou de Westminster de la Toscane, fut commencé en 1294, sur les dessins d'Arnolfo di Lapo, et restauré sur les dessins de Vasari : il a 430 pieds de long sur 126 de large ; il est desservi par les cordeliers. Sixte-Quint y enseigna la philosophie vers 1555.

(**) Charles de Valois était le troisième fils de Philippe-le-Hardi, et naquit le 12 mars 1270. En 1290 il épousa Marguerite, fille de Charles II, roi de Naples, fils et successeur de Charles d'Anjou. Devenu veuf, Valois épousa Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, dernier empereur de Constantinople. Philippe-le-Bel engagea Valois, son frère, à passer en Italie, et à demander au pape Boniface VIII l'investiture de l'empire d'Orient. Le pape le nomma en outre *défenseur de l'Église*, et l'invita à se rendre à Florence pour y rétablir la paix parmi les Florentins. Valois en expulsa les Gibelins. L'aîné de ses fils monta sur le trône de France sous le nom de Philippe de Valois. On a dit de Charles de Valois qu'il avait été fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, père de roi, sans être roi.

Digitized by Google

accordée la faculté de parler. L'auteur décrit les variétés du langage de la partie droite et de la partie gauche de l'Apennin. Il nomme les villes dans le plus grand détail. C'est, dans ce genre, un cadastre complet des temps d'alors. Le scrupuleux observateur dit qu'il va *passer au crible* (en vérité, cette expression pittoresque donnerait presque l'explication de l'origine de l'académie de *la Crusca*), dit qu'il va *passer au crible* chaque mode de langage de l'Italie. Parmi ceux qui sont restés dans le *crible*, il distingue le sicilien, la langue que l'on parla à la cour somptueuse de Frédéric et de Manfred. Ici, il continue en Italien indigné. Ces princes magnifiques savaient attirer autour d'eux tout ce qui avait de la grace et de l'élégance. Puis l'auteur s'écrie : « *Raca, Raca*, quels sons font entendre aujourd'hui la trompette du « dernier Frédéric (Frédéric successeur de Pierre d'Aragon), les clairons du second Charles (le fils de « Charles d'Anjou), les cors des Jean « et des Azzo, ces marquis puissants, « les flûtes des autres magnats? que « veulent nous dire ces instruments, si- « non, Accourez, bourreaux, accourez, « *vous qui êtes toujours à l'autre* (*); « accourez sectateurs d'avarice? » Ici, il s'interrompt, comme s'il se repentait d'avoir inséré dans un ouvrage didactique, des pensées aussi belles, aussi sévères, et aussi sublimes que dans son poëme : il rentre dans son sujet. Nous n'avons qu'à le suivre aveuglément, nous qui voulons précisément offrir un état de la langue de ce siècle. Dante examine la langue toscane, qu'il déprime et qu'il loue en partie; puis la langue génoise, dont il dit : « Si les Génois perdaient la lettre Z, « il faudrait qu'ils devinssent muets « ou qu'ils cherchassent une autre « langue. » De là il passe aux idiomes de Romagne et aux idiomes transpadans (au-delà du Pô). Il ne veut pas s'arrêter avec eux plus qu'avec les Vénitiens. Il donne quelques louanges à Bologne. Il touche en passant la loquacité des Lombards. Il ne trouve pas au fond du *crible* les villes des langues frontières de la Péninsule : Alexandrie, Turin et Trente sont trop près des confins. L'auteur, après avoir parcouru toutes les vallées, les monts, les pâturages de l'Italie, n'a pas rencontré la panthère qu'il cherche : il va recommencer une chasse plus savante et plus étendue; et il découvre que le langage vulgaire de l'Italie, *illustre*, *cardinal*, *aulique* et *de cour*, est dans toutes les villes sans appartenir à aucune. Il l'appelle *illustre*, parce qu'il éclaire, et il dit à la fin de ce chapitre ces paroles touchantes : « Je suis con- « vaincu que ce langage élève ceux qui « le possèdent, il comble de gloire ceux « qui le cultivent. Nous l'avons éprouvé « nous-même, et, pour la douceur de « cette gloire, nous rejetons notre « exil par-dessus nos épaules. »

Dante explique pourquoi il a appelé ce langage *cardinal*, *aulique* et *de cour*. Cet idiome, dit-il, est le père de famille : il plante des semences utiles, il déracine les herbes vénéneuses, il est le gond sur lequel roule la porte; il est *cardinal*. Il est *aulique*, parce qu'un tribunal suprême est le point auquel vient ressortir tout le royaume, et le *régulateur* sacré de toutes ses parties. Il est *de cour*, parce que le ton de la cour est l'art de peser avec sagesse toutes ses actions. L'Italie n'a pas de cour ! ajoute-t-il; on se trompe : elle a une cour, seulement elle est dispersée. Il veut ensuite que ce langage de choix ne soit employé qu'à chanter les trois plus beaux avantages de la condition humaine : la gloire dans la guerre, qui protége et sauve les états; l'amour, qui charme la vie par ses délices; l'honnêteté, qui porte à la vertu. Enfin, il donne une poétique raisonnée pour l'art de composer dans ce langage épuré.

(*) Dante a écrit ce livre en latin, et il se sert de ce mot *altriplices*, que l'on ne trouve dans aucun auteur précédent. Je crois que ce mot signifie appartenant au premier venu, indécis, perfide, séditieux, etc. Le traducteur italien, Le Trissin, a éludé la difficulté en disant *altriplici*.

Je me suis arrêté quelque temps à cet ouvrage du Dante, parce qu'il n'est pas très-connu, surtout en France; parce que c'était un grand précepteur qui, en donnant ces détails, remplissait la tâche que je m'étais prescrite; parce que c'est le même génie qui a eu seul l'honneur de fonder la langue qu'on parle encore dans son pays. Cet avantage d'antériorité, que l'heureuse Italie a obtenu sur toutes les autres nations, démontre facilement pourquoi sa littérature est parvenue plus tôt à ce degré de variété, d'abondance et de grandeur.

Pour rentrer dans toute la gravité de l'histoire, nous devons quitter le poète, qui l'a quelquefois rembrunie de quelques couleurs trompeuses.

Boniface VIII régnait depuis 1294; il succédait à Célestin V, qui avait abdiqué le pontificat. Les querelles de Boniface avec Philippe-le-Bel ont acquis une célébrité déplorable. De part et d'autre on se portait à des excès. Villani ne disculpe pas Boniface de toutes les accusations qu'il parut mériter, lorsqu'on lui écrivit que des mécontents voulaient replacer sur la chaire de saint Pierre, son prédécesseur Célestin. Mais est-il bien probable que l'on ait pensé à rendre l'autorité à un vieillard de quatre-vingts ans, quand Boniface, après l'abdication, avait été élu canoniquement? Il est certain, d'ailleurs, que Célestin fut traité avec douceur par Boniface. L'installation de ce pontife, loin d'avoir été secrète et mystérieuse comme on l'a dit, fut au contraire fastueuse et imposante. Le roi de Naples, Charles II, et le roi de Hongrie tenaient la bride de son cheval, et le servaient à table dans un festin solennel, la couronne en tête. Un des premiers actes de ce pape a été la canonisation de saint Louis, roi de France.

En 1300, Boniface institua le jubilé séculaire (*). Ce fut lui qui eut l'imprudence de décider qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être imposé sans le consentement du saint-siége. Cette bulle fut applaudie par le clergé d'Angleterre; celui de France n'osa pas l'approuver. Boniface, cependant, fit entrevoir qu'il devait modifier la portée de sa bulle, et déclara qu'il avait voulu seulement empêcher les exactions. Il est vrai que beaucoup de souverains se livraient à des violences tout-à-fait intolérables en ce genre; mais Philippe répondit à cette modification par des insultes. Boniface lança une bulle directe contre le roi. Cette fois, ce fut un roi des Romains

(*) Les juifs appelaient jubilé la cinquantième année qui suivait la révolution de sept semaines d'années, c'est-à-dire 49 années. Il est parlé du jubilé dans le XXVe chapitre du *Lévitique*, et il est commandé aux juifs de sanctifier la cinquantième année qui suivait ces 49 ans. Les achats que l'on faisait chez les juifs des biens et des campagnes n'étaient pas à perpétuité, mais seulement jusqu'à l'année du jubilé. La terre se reposait aussi cette année-là, et il était défendu de la semer et de la cultiver.

Le jubilé chrétien fut établi par Boniface VIII, l'an 1300, en faveur de ceux qui iraient *ad Limina Apostolorum*, aux tombeaux des apôtres, et il voulut qu'il ne se célébrât que de cent ans en cent ans. L'année de cette célébration apporta tant de richesses à Rome, que les Allemands l'appelèrent l'*année d'or*. Clément VI jugea à propos de réduire la période du jubilé à cinquante ans. Urbain VI voulut qu'on le célébrât tous les 33 ans en mémoire de J.-C., et Sixte IV tous les 25 ans, pour qu'un homme pût en jouir une fois dans sa vie.

On appelle ordinairement ce jubilé le jubilé de l'année sainte. La cérémonie qui s'observe à Rome pour l'ouverture de ce jubilé, consiste en ce que le pape, ou pendant la vacance du saint-siége, le doyen des cardinaux, va à Saint-Pierre pour faire l'ouverture d'une porte de l'église, appelée porte sainte, qui est murée et ne s'ouvre que dans cette circonstance.

Il prend un marteau d'or, et il en frappe trois coups en disant : *Aperite mihi portas justitiæ*. La maçonnerie a été détachée d'avance, et elle s'écroule en un instant.

Le dernier jubilé d'année sainte est celui de l'année 1825, qui a été célébré par Léon XII: il n'y en avait pas eu depuis 1775, parce qu'en 1799, et au commencement de 1800, le pape n'était pas à Rome.

Digitized by Google

qui s'offrit d'avance pour exécuter une sentence d'excommunication. Albert d'Autriche confirme d'abord les donations de Charlemagne et d'Othon, reconnues par Rodolphe, et déclare que si Boniface se décide à excommunier Philippe et à le dépouiller du trône de France, il acceptera ce trône, pourvu que le pape le déclare héréditaire dans la famille d'Autriche. Que l'on s'étonne à présent des actes de la cour de Rome! Quant aux souverains, on rend à un roi de France le mauvais office qu'un roi de France a voulu rendre à un roi d'Angleterre. Voilà comme on doit entendre les faits de l'histoire de ces temps. Il faut placer aussi au bas de chaque bulle d'excommunication, le sceau du provocateur.

Philippe épargne l'empereur d'Allemagne, qui commande à des troupes vaillantes, et il va chercher à attaquer le pape, qui n'a pas de soldats. Une invasion à main armée pourrait ne pas réussir; alors, comme les empereurs grecs envoyaient traîtreusement à Rome un de leurs exarques, il ordonne à Guillaume de Nogaret de se rendre en Italie, sous des prétextes de négociations, de chercher les moyens de se saisir de la personne du pape, et de l'amener de force au concile de Lyon. Nogaret arrive à Florence avec une lettre de crédit sur la famille des négociants Peruzzi, auxquels il demande des sommes considérables. De concert avec les *Colonna*, seigneurs romains, ennemis du pape, il trame une conspiration pour parvenir à enlever Boniface, qui vivait tranquillement à Anagni. Sciarra Colonna, en 1303, à la tête de trois cents chevaux, levés avec l'argent qu'avait distribué Nogaret, et suivi d'un petit nombre d'hommes de pied, portant l'étendard de France, entre dans la ville en criant : « Mort au pape Boniface! et « vive le roi de France! » Le pontife se voyant abandonné, et près de tomber dans les mains de ses ennemis, crut qu'il allait être égorgé; il s'écria avec magnanimité : « Puisque, comme « Jésus-Christ, je vais être pris par « trahison, et que je dois mourir, je « mourrai en pape! » Je laisse Jean Villani continuer : « Il se fit revêtir du manteau pontifical, plaça sur sa tête la couronne de Constantin, et, prenant à la main les clefs en croix, il s'assit sur son trône. Sciarra, paraissant devant lui avec d'autres barons, lui adressa des paroles insultantes. Guillaume de Nogaret le menaça de le mener garrotté à Lyon, sur le Rhône, où un concile le ferait déposer et condamner. Le pape répondit qu'il était content d'être déposé et condamné par les *Patarins*, faisant allusion au père et à la mère de Nogaret, qui avaient été condamnés comme *Patarins*, dans la guerre des Albigeois en France. A ces paroles, Nogaret demeura interdit : cependant on respecta la dignité papale; personne n'eut la hardiesse de porter la main sur le pape. »

Le coup de gantelet est une fable; on laissa Boniface sous la garde de soldats qui le traitèrent avec respect, et en même temps on alla piller ses trésors. Boniface resta ainsi arrêté pendant trois jours. Villani ajoute : « Mais le troisième jour, comme Jésus-Christ, le pape ressuscita. » En effet, le peuple d'Anagni ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il avait été attaqué par un petit nombre d'hommes, que ce n'était pas une armée qui campait auprès de la ville. On commença par murmurer, puis on s'arma, on s'excita, on cria : « Meurent les traîtres! » et on délivra le pape. Cependant la douleur de cet affront fut telle qu'il en mourut peu de temps après.

L'expression dont le pape s'était servi pour humilier Nogaret nous force à expliquer ce qu'étaient *les Patarins*, qui, d'Italie, s'étaient répandus en France.

Diverses hérésies avaient déchiré l'Orient dans les premiers siècles du christianisme; tous les sectaires avaient fini par être confondus à peu près sous le nom de Manichéens. Comme Manès, leur fondateur, né dans la Perse, vers 210, ils croyaient qu'il existait deux principes, l'un essentiel-

lement bon, qui est Dieu, l'esprit et la lumière, et l'autre essentiellement mauvais, qui est le diable, la matière ou les ténèbres.

Aux Manichéens succédèrent les Pauliciens, qui se disaient des Manichéens réformés. Les Pauliciens s'annonçaient pour avoir une dévotion particulière aux écrits et au caractère de saint Paul. Ils condamnaient en quelques parties la mémoire et les opinions du manichéisme, et répétaient qu'il fallait qu'on ne vît en eux que des disciples de saint Paul et de Jésus-Christ. Dans la pratique des sacrements, ils entendaient abolir tous les objets visibles du culte. Ils interprétaient l'Écriture dans des principes d'extension presque sans bornes, et lorsqu'ils étaient embarrassés, ils se sauvaient dans un labyrinthe de figures et d'allégories. Toutes ces subtilités, toutes ces arguties trahissaient une origine orientale. Ils mettaient un soin malicieux et pervers à rompre la liaison entre l'ancien et le nouveau Testament. Constantin Sylvanus, leur fondateur, compta beaucoup de disciples. Il prêcha dans les contrées de Pont et de Cappadoce, qui, dès long-temps, se trouvaient imbues de la doctrine de Zoroastre. Bientôt les provinces de l'Asie-Mineure situées à l'orient de l'Euphrate virent arriver en foule les sectateurs de la nouvelle hérésie. On les poursuivit : ils acceptèrent la mort. D'autres, croyant que l'exemple de Mahomet, qui avait fondé une religion sur le cimeterre, pouvait être utile à leurs projets, s'armèrent et offrirent le combat aux empereurs grecs. Des sectaires qui ont armé leurs mains, après les avoir tendues aux liens des bourreaux, deviennent des rebelles formidables. Avec l'alliance des Sarrasins, ils remportèrent des victoires. Après des échecs et quelque gloire de guerre, ils étaient parvenus à s'étendre au loin, et ils résolurent d'apparaître dans l'Occident. Quatre routes ont pu les amener dans notre Europe : il leur a été facile d'arriver par la Hongrie, par Venise, avec les armées que les Byzantins envoyaient en Italie, ou avec les Français chassés de Constantinople. Ce qui est certain, c'est que les Pauliciens pénétrèrent à Vienne, à Venise, à Naples, à Rome, à Viterbe, à Milan, à Pavie et à Turin; ils jetèrent de profondes racines dans le pays des Albigeois. Ce fut dans une sanglante expédition que le père et la mère de Nogaret avaient péri. C'est à l'histoire de France qu'il faut demander le récit des cruautés qui furent commises de part et d'autre dans ces guerres. De la doctrine des Pauliciens enfin devaient sortir Wiclef en Angleterre, Huss dans la Bohême, Zuingle, Luther et Calvin. En Italie on les appelait *Patarini*, du mot latin *pati*, souffrir, parce qu'ils se disaient toujours prêts à mépriser les supplices (Frédéric II donne cette étymologie à ce nom de *Patarini* dans un édit contre eux).

Après la mort de Boniface VIII, on surveilla davantage ces sectaires, parce qu'on présuma qu'ils avaient été des premiers à entrer dans la conspiration contre le pontife. Cependant ce ne fut jamais en Italie que l'on agit contre eux avec le plus de rigueur.

Nous avons laissé un doge de Venise, se prétendant *seigneur du quart et demi de l'empire romain*. Cette gloire des Vénitiens, en ce qui concernait surtout la possession du quart des maisons de Constantinople, avait duré 57 ans. Michel Paléologue, issu par sa mère de la maison de Comnène, rétablissait le trône des Grecs à Byzance, en le tirant de l'obscurité dans laquelle il semblait enseveli à Nicée, où Théodore Lascaris l'avait porté. La réputation de Venise était telle, que le vainqueur accorda encore des priviléges aux Vénitiens qui purent rentrer dans la ville impériale. Par une politique assez ordinaire dans les coalitions, on avait conquis un empire, non pour fonder un état solide, homogène et capable de résistance, mais pour s'en partager les lambeaux. Les Latins qui avaient commis cette faute en devaient porter la peine. Les Vénitiens, prompts à s'éclairer, et pré-

voyant de bonne heure des désastres, n'avaient accepté pendant l'usurpation que le second rôle, dans lequel il est permis, tout en amassant beaucoup d'argent, d'éviter une haine implacable. Ils avaient pensé à se faire aimer et considérer sans cesser de s'enrichir. Aussi, quand les empereurs français et leur gouvernement imprudent, qui, à l'ordinaire, avait cru la possession éternelle, eurent été détruits, les Vénitiens seuls se trouvèrent avoir mérité des égards, et leurs intérêts furent respectés. Ce fut alors qu'on établit pour eux le droit d'avoir un chef de la nation qui fut appelé bailli, ou bayle, et dont l'autorité, sous les Turcs, devint l'autorité diplomatique d'un représentant de la république.

Cependant, Venise avait acquis précédemment et conservé tant de provinces, qu'il n'y avait plus de proportion entre la métropole et ses colonies. Il fut même question d'abandonner Venise, et de transporter le siége de la souveraineté dans une des possessions de la mer Méditerranée. Cette idée, empruntée de Constantin, trouva des partisans. On demanda les suffrages, et l'opinion contraire, c'est-à-dire celle qui voulait que l'on restât à Venise, ne prévalut que d'une voix, que l'on appela la voix de la Providence. Combien a dû être solennel ce débat pour le déplacement d'une capitale, pour une renonciation probable à la langue maternelle, un changement de patrie, une sorte de parti pris de se déclarer Grecs!

Ce que Tribonien, auteur du *Digeste*, appelé en grec *les Pandectes*, ouvrage prodigieux sous le rapport de la multiplicité et de la variété des objets qu'il embrasse; ce que Tribonien avait fait pour la législation de l'empire, Pantaléon Giustiniani, Thomas Centranigo, Jean Michiéli, et Étienne Badouer l'exécutèrent pour Venise. Voilà les noms de ceux que la gratitude publique désigne comme coopérateurs de Jacques Tiépolo dans cet utile travail.

Le règne du doge Zéno fut rempli par une guerre continue de onze ans, que la république de Venise eut à soutenir contre celle de Gênes. Ce fut vers l'an 1256 qu'éclata avec plus de fureur, entre ces deux peuples, cette aversion née de la jalousie du commerce, l'une des plus impitoyables jalousies qui puissent armer les hommes les uns contre les autres. Gênes, sans territoire comme Venise, tirait toute sa force de la navigation. Cette navigation avait pour objet d'aller chercher les marchandises de l'Asie pour les apporter en Europe. A cette époque, la boussole n'avait pas encore ouvert les vastes routes de l'Océan. On n'arrivait de l'Angleterre, de la Normandie, de l'Aquitaine, de la Lusitanie et de l'Espagne, qu'en longeant les côtes, et ces traversées étaient semées chaque jour de nouveaux dangers. En vain toute la chrétienté s'interposait pour empêcher les deux républiques de se combattre avec acharnement, on n'obtint d'elles qu'une trève de quelques années. Nous aurons si souvent occasion de parler de Venise, qu'il faut faire connaître les nuances les plus secrètes de son administration.

M. Daru donne des détails plein d'intérêt sur le mode d'élection des doges, qui fut introduit alors à Venise.

Pendant les six premiers siècles de la république, le droit d'élire le doge avait été exercé par le peuple entier.

En 1173, ce soin fut confié à onze électeurs. Cinq ans après, on procéda différemment. Le grand conseil nomma quatre commissaires qui désignèrent chacun dix électeurs. Le nombre des électeurs fut porté à quarante et un, en 1249.

Tel était l'ordre existant en 1268, à la mort de Renier Zéno.

Pour l'avenir, on régla que trente membres du grand conseil, désignés par le sort, se réduiraient, par un second tirage, au nombre de neuf. Ces neuf conseillers désignaient quarante électeurs provisoires (savoir, les quatre premiers conseillers, cinq électeurs chacun; et les cinq derniers conseillers, quatre électeurs chacun).

On allait aux voix pour la confirmation des quarante électeurs désignés, et sur les neuf voix il fallait en réunir sept, pour que la nomination fût confirmée. On exigeait que ces électeurs provisoires fussent âgés de plus de trente ans.

Ces quarante électeurs provisoires étaient réduits par le sort à douze. De ces douze, le premier désignait trois personnes; chacun des autres en désignait deux. Il en résultait une liste de vingt-cinq autres électeurs, dont la confirmation était le sujet d'un ballottage dans lequel il fallait obtenir neuf voix pour être maintenu sur la liste.

Nous ne nous lasserons pas de continuer ces détails, parce que cette forme d'élection si singulière, et qui avait pour but d'atteindre et de réprimer la malice et la corruption, a duré jusqu'à ces derniers temps.

Je rentre dans ce labyrinthe, et je ressaisis le fil délicat qui nous servait de guide.

Les vingt-cinq nouveaux électeurs se réduisaient par le sort à neuf. Chacun des neuf proposait cinq personnes; d'où résultait une liste de quarante-cinq, où l'on n'était maintenu qu'à la pluralité de sept voix sur les neuf.

Les quarante-cinq électeurs de ce troisième choix se réduisaient à onze par le sort. Les huit premiers nommaient chacun quatre personnes, et les trois derniers chacun trois. Ces désignations produisaient une liste de quarante et une personnes, qui devaient être les *électeurs définitifs*. On allait au scrutin, et l'on excluait celles qui ne finissaient pas par réunir neuf suffrages sur onze. A mesure qu'on excluait, il était présenté d'autres personnes susceptibles d'obtenir ces neuf voix sur onze.

Cette opération terminée, on soumettait au grand conseil la liste des quarante et un *électeurs définitifs*, chargés de procéder au choix du doge. Le grand conseil délibérait successivement au scrutin sur chacun d'eux; et si quelqu'un ne réunissait pas la majorité absolue des suffrages, c'est-à-dire, par exemple, 51 sur 100, les onze électeurs provisoires étaient obligés de désigner un autre *électeur définitif*.

Nous espérons que le lecteur ne s'est pas perdu dans ce dédale d'évolutions si compliquées.

Ainsi, la nomination des quarante et un électeurs était, comme on vient de le voir, le résultat de cinq tirages au sort, entremêlés de quatre désignations libres, hautement avouées, et de cinq scrutins secrets.

Immédiatement après leur nomination, les quarante et un *électeurs définitifs* passaient dans une salle, où ils demeuraient enfermés, jusqu'à ce qu'ils eussent fait l'élection du doge. Là on traitait splendidement cette sorte de conclave improvisé. On accordait aux électeurs, aux frais de la république, tout ce qu'ils demandaient. On avait soin de donner simultanément à tous les quarante et un ce que chacun avait demandé pour son compte. Toute communication au dehors était sévèrement interdite.

Les *électeurs définitifs* assemblés commençaient par se choisir trois présidents, qu'on désignait sous le nom de *priori*. Ils demandaient ensuite deux secrétaires qui devaient être enfermés avec eux. L'assemblée ainsi constituée, ils étaient appelés par rang d'âge, devant le bureau des *priori*. Là, chacun écrivait de sa main le nom de celui qu'il désignait pour doge, et jetait le billet dans une urne. Deux conditions seulement étaient exigées pour que la candidature fût permise: chaque candidat devait être membre du grand conseil, et âgé de plus de trente ans.

Après avoir compté les billets, l'un des secrétaires en tirait un, et lisait le nom qui y était porté. Alors chacun des électeurs pouvait énoncer librement les reproches qu'il croyait devoir faire au sujet proposé.

Si le nom sorti de l'urne se trouvait celui d'un des électeurs, il était obligé de passer dans un cabinet séparé, pour laisser une entière liberté aux

accusations. Après qu'on avait développé, hors de sa présence, tous les griefs énoncés contre lui, il était rappelé: le *prieur*, président du jour, lui en faisait part, sans nommer aucun des accusateurs, et on entendait ce que l'accusé avait à dire pour sa justification.

Cette information sur les noms contenus dans l'urne étant terminée, on ballottait successivement les noms de tous les candidats, au moyen de deux urnes, dont l'une était pour les suffrages approbatifs, et l'autre pour les boules d'exclusion; et aussitôt que l'un des noms avait obtenu vingt-cinq suffrages, le prieur déclarait l'élection consommée.

Tel était ce mode d'élection, qui a été jugé fort diversement. Les uns y ont trouvé un chef-d'œuvre de sagacité et de prudence, surtout lorsqu'après avoir laissé agir le sort, puissance aveugle, sans méchanceté et sans intelligence, on autorisait ces désignations libres, manifestation d'une préférence, qui pouvaient trahir des ambitions de famille et des calculs de patronage; d'autres n'ont vu dans ce mode qu'un enchevêtrement de rouages dont il était impossible de diriger le résultat selon les besoins de la république. Tous sont demeurés d'accord que des procédés si méthodiques, si lents, ne pouvaient convenir qu'à un peuple grave et fidèle à ses usages.

Si l'on veut arriver à découvrir le terme qu'on se proposait d'atteindre dans ce mouvement tantôt en avant, tantôt en arrière, dans ces *allées et venues* que la loi voulait rendre inextricables, dans cette *promenade* de noms où l'on peut retrouver quelque chose du noble jeu emprunté des Grecs, on sera forcé de convenir qu'il s'agissait de choisir quarante et un électeurs sur les quatre cent soixante-dix citoyens qui composaient d'abord le grand conseil. Le sort désignait neuf personnes, c'était là toute la part qu'on lui laissait, en croyant lui laisser davantage. Le choix raisonné et, on peut le dire, peut-être passionné de ces neuf personnes, formait une liste de quarante. Ces quarante avaient déjà une présomption en leur faveur. Le tirage les réduisait à douze; cela n'empêchait pas que les douze ne fussent le résultat d'un choix, et là, le hasard n'avait rien fait. Une seconde opération de ces douze produisait une liste de neuf autres électeurs, qui devaient aussi avoir des droits à la confiance, ou qui pouvaient être portés par un intérêt, puisqu'ils avaient été élus. Ces neuf en élisaient onze. L'opération des onze se réduisait à former la liste des *électeurs définitifs* proposés au grand conseil. Tout le résultat du système était donc de croire mettre un obstacle à la brigue, en ne permettant pas de deviner qui serait chargé de faire la liste de proposition. Mais cette liste une fois faite, l'influence du sort avait cessé; les hommes reparaissaient, l'intrigue reprenait tous ses droits. Dans la suite, de rusés Vénitiens avaient calculé toutes les chances avec une habileté admirable. De nos jours, M. de La Place a composé un travail très ingénieux sur ce mode d'élection. Il croyait que, pour réussir, il fallait que le nom du doge prétendant ne figurât jamais parmi les électeurs et au nombre des choisis par désignation; qu'il suffisait de monter sa machine par des créatures qu'on chercherait à glisser dans les quarante et un *électeurs définitifs*, et qui, à la dernière extrémité, écriraient sur le bulletin le nom convenu. On remarquera dans le courant de cet ouvrage, que la combinaison du conclave pour l'élection des papes est conçue d'une manière bien plus savante, et bien plus propre à assurer un choix sage et avantageux.

Dans la suite, à Venise, comme l'aristocratie fut toujours vaguement tourmentée par la crainte d'un mauvais choix, elle prit le plus sûr moyen de n'avoir pas à se repentir: ce fut de diminuer insensiblement l'autorité du doge.

Il n'en était pas ainsi à Gênes, qui renversait son gouvernement aristocratique pour entrer dans les voies de la démocratie, voies où elle croyait

Digitized by Google

imprudemment trouver les moyens de frapper plus violemment son ennemi.

Voici quelle était, vers 1300, la situation respective des deux républiques. Toutes deux possédaient des colonies considérables.

Les Vénitiens étaient maîtres de la côte orientale de l'Adriatique, de toute l'île de Candie, d'une partie de celle de Négrepont et de plusieurs ports de la Morée. Les Génois avaient battu complétement les Pisans et comblé la passe de Livourne. Ils étaient alliés avec l'empereur grec, qui avait eu à se plaindre de Venise. Maîtres de l'île de Scio, établis dans le faubourg de Péra, de l'autre côté du port de Constantinople, ils traversaient autant qu'ils le voulaient le détroit, pour aller fonder des entrepôts dans leurs comptoirs de la mer Noire. Ils occupaient, du consentement des Tartares, Théodosie, aujourd'hui Caffa, à l'entrée du canal qui communique de la mer Noire aux Palus-Méotides. Comme on voit, ils balançaient la puissance de Venise. Dans les mers voisines du Bosphore, ils ne prenaient pas le titre de *seigneurs du quart et demi de l'empire romain,* mais ils étaient parvenus à en faire presque exclusivement le commerce, tandis que les Vénitiens avaient perdu quelque temps à s'agrandir vers la terre ferme, au-delà de leurs lagunes. Enfin les Génois, ces audacieux marchands, en étaient venus au point qu'ils étaient libres d'affamer ou d'approvisionner la ville de Constantinople, dans laquelle ils s'étaient fait attribuer le droit de pêche et des douanes.

Les Vénitiens, non moins audacieux, pouvaient-ils contempler de sang-froid cette autre puissance qui venait éclipser la leur? Ils insultèrent de nouveau les Génois.

Les deux républiques firent des armements que tous les contemporains n'auraient pu égaler, et dont l'appareil n'était, sauf les différences qui résultent de l'état de l'art et des sciences, ni moins dispendieux, ni moins formidable que les flottes des plus puissantes nations de nos jours.

Les Vénitiens prirent l'offensive. Ils allèrent piller les établissements génois de Péra et de la mer Noire. Alors Lamba Doria osa attaquer les forces de Venise dans la mer même dont elle se disait souveraine. Il y eut un long combat devant Curzola, l'une des îles de la Dalmatie. Le feu couvrit en un instant toute la flotte de Venise. Soixante-cinq de ses vaisseaux furent brûlés; dix-huit tombèrent au pouvoir du vainqueur, avec sept mille prisonniers, au nombre desquels était un fameux voyageur vénitien, nommé Marco-Polo (*), qui avait parcouru l'Asie pendant un grand nombre d'années, et l'amiral André Dandolo lui-même. Ce malheureux général, assis sur le banc d'une galère, les mains enchaînées, se voyait conduire à Gênes; mais il ne voulut pas servir au triomphe de Lamba Doria, et pensant qu'un homme de cœur doit chercher des ressources contre la honte, il se fracassa la tête sur le bord du navire, et déroba au peuple de Gênes, qui l'attendait, le plaisir de voir un amiral vénitien vivant et chargé de fers.

Gênes était victorieuse au dehors, mais au dedans déchirée par les factions. Les Guelfes avaient expulsé les Gibelins, et les Gibelins à leur tour avaient chassé les Guelfes. Quelques-uns des mécontents allaient à la guerre, où, dans l'ivresse de la gloire et du butin, ils oubliaient les querelles de parti.

Cependant, à Venise, le grand conseil de nobles, qui s'était peu à peu

(*) Il avait visité Balkh dans le pays de Badaschkan, gravi les monts Belour, pénétré en Chine, et obtenu l'honneur d'être présenté à l'empereur mongol. Dans ce pays il apprit quatre langues différentes. A son retour, Polo avait longé les côtes de la Chine, traversé le détroit de Malacca, abordé dans l'île de Ceylan, doublé le cap Comorin, et débarqué à Ormus, dans le golfe Persique. Les récits de Polo ont préparé la découverte du cap de Bonne-Espérance et celle du Nouveau-Monde. Quand nous serons arrivés à l'époque de cette dernière découverte, ce sont encore deux Italiens que nous aurons à signaler à l'admiration publique.

Digitized by Google

attribué toute l'autorité, cherchait encore à augmenter son pouvoir, et il était secondé par le doge Jacques Gradénigo. Trois patriciens, Marc Quérini, Badouer et Boémont Tiépolo, conjurèrent contre lui. Il ne leur fut pas difficile de faire entrer dans leurs projets beaucoup de citadins et des hommes avides que, dans tout temps et dans tout pays, l'amour de la nouveauté entraîne habituellement à la suite des conjurations, même les plus insensées. L'exécution du complot fut fixée au 15 juin (1310). Badouer partit le 14 pour Padoue, où il avait rassemblé des complices qu'il devait subitement amener à Venise dans la soirée et pendant la nuit : tous ceux qui faisaient partie de la conspiration se glissèrent sans affectation, et par divers chemins, dans les maisons où des armes avaient été préparées. La nuit avançait. Ces troupes de conjurés se mirent en marche avant le jour, et se rendirent sur la place de Rialto, près du pont (*) (planche 25). Là, Quérini sortit de son palais avec Tiépolo. Les principaux chefs de l'entreprise se répandirent dans les rangs, et ils exaltèrent l'imagination de cette multitude par l'image de tout ce qu'il y a de plus puissant sur les hommes, le pillage, la gloire, la vengeance, la patrie et la liberté.

Au lever du soleil, un de ces violents orages, qui sont fréquents au mois de juin en Italie, vint retarder la lumière du jour qui était impatiemment attendue. Le tonnerre, la pluie, l'obscurité, jetèrent quelque désordre parmi les conjurés. Cependant les mécontents attaquèrent des postes isolés, brûlèrent les archives d'un tribunal, pillèrent un grenier public et les boutiques voisines. Ils se décidèrent ensuite à se mettre en marche, malgré cet épouvantable orage. Tiépolo commandait une division; Quérini se mit à la tête de l'autre. La troupe de Quérini déboucha la première sur la place Saint-Marc; mais quel fut son étonnement quand il la trouva remplie d'hommes armés, qui n'étaient ni la troupe de Tiépolo, ni celle que Badouer avait dû amener de Padoue !

Gradénigo, le doge, en personne, commandait ces hommes armés. Après un combat opiniâtre, les conjurés furent défaits, malgré l'arrivée de Badouer. Sur-le-champ Gradénigo s'occupa de la punition des conspirateurs. Quérini avait été trouvé parmi les morts; Tiépolo avait fui; Badouer, mal servi par les siens, fut saisi et condamné à perdre la vie.

C'est alors qu'un conseil de dix nobles fut nommé pour veiller à la sûreté de l'état. On l'arma de tous les moyens de force et de rigueur. On l'affranchit de toutes les formes, de toute responsabilité; on lui soumit toutes les têtes. Il est vrai que sa durée ne devait être que de dix jours, puis de dix encore, puis de vingt, puis de deux mois. Mais il fut prolongé six fois de suite pour le même temps. Au bout d'un an d'existence, comme si chaque jour Venise avait besoin d'être sauvée d'une conspiration nouvelle, il se fit confirmer pour cinq ans; après cinq ans, il se trouva assez fort pour se proroger lui-même pendant dix autres années. Tout ce qu'on put obtenir, à l'expiration de ce terme, ce fut que la nouvelle prorogation serait prononcée par le grand conseil. Enfin, en 1325, cette terrible magistrature fut déclarée *perpétuelle*.

Ce qu'elle avait fait pour prolonger sa durée, elle le fit pour étendre ses attributions. Institué seulement pour connaître des crimes d'état, ce tribunal s'était emparé de l'administration sous prétexte de veiller à la sûreté de la république : il s'immisça dans la nomination aux emplois, les questions de la paix et de la guerre, disposa des finances, fit des traités avec l'étranger, et s'arrogea le pouvoir souve-

(*) La planche 25 représente le pont de Rialto. Il est formé d'une seule arche qui a 89 pieds d'ouverture sur 24 de hauteur, et composé de gros blocs de marbre ou de pierres d'Istrie. Les extrémités viennent hardiment reposer sur de fortes culées, où sont sculptées quatre figures en bas-relief : d'un côté la Vierge et l'ange Gabriel, de l'autre saint Marc et saint Théodore.

Le Rialto.



Digitized by Google

Digitized by Google

Cathédrale

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" · NAPOLI

Digitized by Google

rain, puisqu'il en vint jusqu'à établir des impôts, ordonner des confiscations, casser les délibérations du grand conseil, jusqu'à dégrader quelquefois les membres de leur droit au patriciat, faire rentrer des nobles dans la classe des citadins, et même destituer un doge nommé cependant conformément aux usages et aux lois du pays.

Plus tard, en 1454, ce tribunal des dix en créa un dans son sein, plus terrible que lui-même. Il institua le tribunal de trois inquisiteurs d'état, qui finit par soumettre l'autorité des sept autres membres à un despotisme dont il n'y a aucune trace dans l'histoire.

Puisqu'à Venise il fallait toujours craindre, et craindre encore, se défier ostensiblement de tout pouvoir, et subdiviser à l'infini l'action de l'arbitraire le plus subtil, deux des trois choisis parmi les *dix*, en se déclarant contre le troisième collègue, et seulement en s'adjoignant le doge, pour que la sentence portât trois signatures, pouvaient surveiller, dénoncer, condamner et punir de mort le troisième collègue, si celui-ci, plus alerte, n'avait pas pensé à prévenir la condamnation et à envoyer lui-même arrêter un de ses dénonciateurs. Toute la subtilité métaphysique de Venise n'avait pas prévu le cas où, parmi les trois inquisiteurs, il s'en trouverait un faible et deux méchants. Chacun des méchants aurait pu obtenir le consentement du faible, et alors le doge se serait vu appelé à signer deux sentences, et le bourreau à décapiter deux des juges auxquels il avait ordre d'obéir. Encore un pas, encore un fil, et quelquefois les combinaisons les plus profondes, les jeux de balancier les mieux calculés, les perceptions les plus mathématiques, ne sont plus que danger, confusion et démence.

Nous laissons Venise, effrayée d'une conjuration véritable, poursuivre des conjurations imaginaires.

Une autre république italienne, qui va suivre un système contraire à celui de l'aristocratie de Venise, appelle pour quelque temps notre attention. Les Siennois avaient aboli un conseil de quinze magistrats qui gouvernaient leur ville, et établi à la place une seigneurie qu'ils nommaient *les neuf gouverneurs et défenseurs de la commune et du peuple de Sienne*. Comme les *prieurs* de Florence, ils étaient réunis dans le même palais et nourris à la même table. La durée de leurs fonctions fut fixée à deux mois, et on les choisit dans l'ordre des marchands, à l'exclusion des nobles.

Cette manière, dit M. de Sismondi, de limiter le choix à une condition qui n'était pas la première dans l'état, fut l'origine d'une nouvelle oligarchie, et d'une oligarchie bourgeoise, que l'on appela dans Sienne *l'ordre des neuf*, parce que les marchands, qui s'étaient réservé pour eux seuls le gouvernement, et qui avaient exclu le peuple après avoir exclu les nobles, dressèrent dans la suite un registre des noms de familles qu'ils voulaient bien admettre à l'élection des *neuf défenseurs*. Ceux qui furent inscrits sur cette liste formèrent dans Sienne une caste particulière, non moins orgueilleuse que la noblesse, non moins ambitieuse, non moins avide d'un pouvoir exclusif, mais aussi autant exposée à la jalousie du peuple et à ses persécutions.

Les arts néanmoins florissaient dans cette ville. En 1250, on y avait bâti la cathédrale (*) (*pl.* 26), qui est

(*) Cette église est un grand vaisseau de structure gothique, revêtu, tant en dedans qu'au dehors, de marbres noirs et blancs, comme la partie intérieure de la cathédrale de Florence, et toujours dans la même intention de placer, l'une à côté de l'autre, la couleur noire et la couleur blanche, et d'inviter les factions des noirs et des blancs à vivre en paix, et à contribuer également à la prospérité de l'État, ainsi que ces marbres étaient réunis pour orner et embellir un seul édifice.

En 1284, on avait abattu le portail pour ajouter à la nef une arcade, et l'on commença, sur les dessins de Jean de Pise, le grand portail que l'on voit aujourd'hui. Il est d'un *gothique* assez élégant, percé de trois portes avec deux tourelles terminées en pyramides aux angles. L'église a 330 pieds de long. Les piliers sont char-

Digitized by Google

construite en élévation et domine une belle place qui l'environne de tous côtés. On y monte par de vastes degrés de marbre; ils lui donnent un air de grandeur et de majesté digne de l'édifice, qu'on peut voir avec plaisir, même après avoir vu St-Pierre du Vatican.

Il ne faut pas oublier de considérer d'en haut le pavé de l'église: il est, dit M. Valery, comparable aux plus précieuses mosaïques de Grèce et de Rome, mais d'invention et d'exécution siennoise et italienne, vaste *nielle* de marbre, et du style le plus élégant.

Une pièce, dite improprement la sacristie, et que d'autres appellent avec plus de raison la bibliothèque, est attenante à l'église : elle contient un assez grand nombre de livres de chœur (*) (voyez *pl.* 27).

Nous approchons d'une époque où l'Italie va perdre une de ses autorités les plus illustres: le pouvoir pontifical est sur le point de se condamner à une sorte d'exil volontaire.

Après la mort de Boniface VIII, les suffrages des cardinaux, qui alors étaient au nombre de dix-huit, se portèrent sur Nicolas, cardinal-évêque d'Ostie, originaire de Trévise. Il avait pris le nom de Benoît XI. Alors les familles des Colonna et des Orsini se partageaient encore presque le pouvoir séculier de Rome. Ils y dominaient par leurs partisans, faisaient faire les lois, combattaient dans les rues, et contestaient à chaque pas les droits de souveraineté du saint-père. Le pape manifesta l'intention de se rendre à Assise, sous prétexte de se soustraire au mauvais air de Rome ; il put obtenir cette permission. Il partit pour Assise, et ensuite pour Pérouse, qui est à peu de distance.

De cette dernière ville, il entreprit de gouverner l'Église d'une main plus assurée. Il essaya d'abord de réconcilier les blancs et les noirs de Florence, et il alla jusqu'à frapper toute la ville d'excommunication.

Malgré ses divisions, Florence entrevoyait dans l'avenir l'espérance d'éteindre la fureur des partis. Elle ordonnait de bâtir un palais, destiné à être l'habitation officielle de la Seigneurie. C'est le palais qu'on appelle aujourd'hui le Palais vieux (voyez *pl.* 28).

gés, à la manière arabe, de feuillages et de fruits qui serpentent depuis la base jusqu'au sommet. La Lande appelle cette disposition *un délire d'ornements*. La voûte est azurée et parsemée d'étoiles d'or.

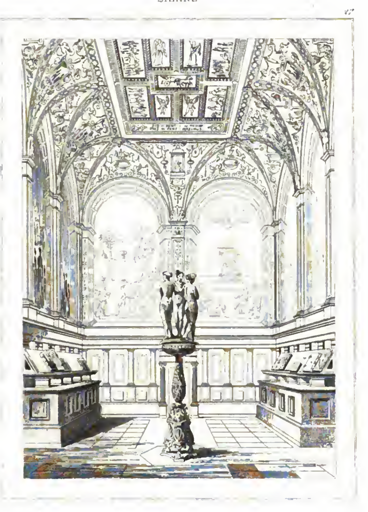
L'église de Sienne a été illustrée par plusieurs conciles. Ce fut dans celui de 1060 que Nicolas II (voy. page 70) attribua aux cardinaux seuls le droit d'élire les papes. Ce fut aussi à Sienne qu'en 1421 commença le concile général, qui fut ensuite transféré à Bâle, et indiqué pour être continué en 1431. On y régla des canons contre les hérésies de Wiclef et de Jean Huss, et l'on y traita encore de la réunion des Grecs.

(*) On voit dans cette salle que nous offre ici la planche 27, dix fresques représentant les faits les plus mémorables du pontifical de Pie II. Elles furent exécutées par Pinturicchio, sur les dessins et les cartons de Raphaël. Au milieu de la salle on remarque un groupe antique des trois Graces, qui fut trouvé dans les fondations de l'église. Alors on le plaça dans l'église même ; mais l'archevêque François Piccolomini le fit retirer et déposer dans l'endroit où on le voit aujourd'hui. Canova, pour son groupe des trois Graces, s'est inspiré de cette pensée des anciens, et lui a emprunté quelques poses heureuses, et des mouvements de tête élégants.

(*) Les fondations du Palais vieux furent commencées en 1298, sur les plans d'Arnolfo di Lapo, l'architecte de la cathédrale et de l'église Sainte-Croix. La planche 28 représente l'intérieur de la cour, tel qu'on le voit aujourd'hui. Successivement les plus célèbres artistes ont embelli ce palais, qui fut le théâtre d'une foule d'événements importants de l'histoire florentine. On plaçait au-dessus de la porte de cet édifice les armes des pays avec lesquels la république contractait des alliances; et l'on enlevait ces armes, quand la guerre était déclarée entre Florence et un de ces pays.

Au milieu de cette cour, on voit une fontaine de porphyre, surmontée d'un enfant de bronze qui tient un poisson, ouvrage du Verocchio. Sur les colonnes on

Digitized by Google



Sacristie de la Cathédrale

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Condamnation de Jean de Brienne

Приговоръ Іоанна Бріенскаго.

Italie Lemaitre dir.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

Les Florentins promettaient sans cesse de faire tous leurs efforts pour vivre en paix. Il paraît que les circonstances rendaient un tel bonheur impossible. Benoît, en jetant ainsi de préférence un regard sur Florence, avait eu l'intention d'y chercher un refuge, pour éviter de nouvelles persécutions qui l'avaient atteint même à Pérouse : l'état des esprits dans la république florentine si turbulente, le détourna de cette pensée. Alors il se demanda s'il ne serait pas opportun de transporter la cour pontificale en Lombardie : mais là il se crut trop voisin de Philippe-le-Bel, qui aurait eu sans doute moins de chemin à faire pour s'emparer de la personne du pontife.

Déja les coups si multipliés de l'excommunication n'avaient plus tout-à-fait la même portée, et cependant ils étaient encore redoutés. Philippe-le-Bel se décida à demander l'absolution des violences exercées sur Boniface VIII. Il paraît que cette demande fut accordée, et que l'on n'excepta que Nogaret.

Ces idées de clémence ne devaient-elles pas ramener l'ordre et l'obéissance? Néanmoins on conspira toujours secrètement contre Benoît. Un jour, il était à table, lorsqu'il se présenta un jeune homme déguisé en femme, et se disant au service des religieuses de Sainte-Pétronille de Pérouse. Il portait un bassin d'argent rempli de figues-fleurs (on appelle ainsi les figues nouvelles), et il les offrit au pape de la part de l'abbesse du couvent. Le pape aimait beaucoup ce fruit, et sur-le-champ il en mangea sans précaution. Presque au même moment il tomba malade, et il mourut peu de jours après, le 27 juillet 1304. Villani accuse de ce crime *certains* des prélats de la cour. Ferréto de Vicence nomme ceux qu'il croit coupables, entre autres un Français, et il déclare qu'ils avaient été gagnés par Philippe-le-Bel. Ce qui arriva après la mort de Benoît a peut-être donné lieu à cette accusation, qui n'est pas suffisamment prouvée dans l'histoire.

Cependant les cardinaux, au nombre de vingt, s'assemblèrent pour élire un successeur. Après des débats qui avaient duré neuf mois, les partis se trouvaient avoir des forces si égales, qu'il n'était pas possible de s'entendre. Dans le conclave, comme dans le reste de l'Italie, régnaient encore les querelles des Guelfes et des Gibelins. Ces derniers, à défaut d'une influence impériale, qui eût été très-puissante dans la Péninsule, étaient soutenus par le roi de France. Au milieu de tels embarras, il fut convenu entre les deux dissidences qu'il serait signé un compromis ; que le parti du cardinal Gaétani, neveu de Boniface VIII (le parti guelfe), nommerait trois cardinaux, et que le parti de Napoléon Orsini (le parti gibelin) serait tenu de choisir le pape, dans quarante jours, parmi ces trois cardinaux. Gaétani fit choisir trois cardinaux, créatures dévouées à la mémoire de son oncle, tous trois ultramontains, c'est-à-dire, non Italiens, et parmi eux Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui avait eu des démêlés avec Charles de Valois, frère de Philippe. Villani rapporte à ce sujet des faits qui sont contestés par beaucoup d'autres écrivains; il soutient que Philippe-le-Bel, ayant eu connaissance du compromis, alla trouver Bertrand de Got, et lui promit la tiare, à condition qu'il lui accorderait six graces : la première, de le réconcilier plus intimement avec l'Église, et de lui pardonner l'outrage commis sur la personne de Boniface; la seconde, de lui accorder la levée de toute excommunication quelconque; la troisième, la quatrième et la cinquième, étaient des actes de simonie et de trafic déshonorant; la sixième, disait le roi, était secrète et grande. Quoi qu'il en soit de ces accusations écrites plus tard, peut-être en haine des pontifes

retrouve les ornements de feuilles et de fruits que nous avons déja remarqués dans l'église cathédrale de Sienne (voy. page 112, la note où la Lande est cité).

qui étaient à Avignon, Bertrand de Got fut nommé pape. Alors, soit que Philippe l'eût empêché de partir, ou que la manière dont avaient été traités ses prédécesseurs l'eût effrayé, au lieu de se rendre à Rome suivant l'usage invariable de l'Église, au lieu de prendre la conduite de son troupeau, et d'accepter complétement *le grand devoir* (comme dirait le Dante) et les charges de ce devoir, en résistant à Philippe lui-même, s'il retenait comme en prison la cour pontificale, le nouveau pontife, qui avait pris le nom de Clément V, étonna toute la chrétienté, en sommant les cardinaux de se rendre à Lyon pour son couronnement, qu'il avait fixé au jour de la Saint-Martin, 11 novembre 1305.

Les cardinaux, qui n'avaient pas prévu les intentions de l'archevêque qu'ils venaient de se donner pour maître, et trompés dans leur attente, furent obligés d'obéir. Philippe-le-Bel et Charles de Valois assistèrent à la fête de la consécration : le 17 du même mois, Clément rendit la pourpre à des seigneurs de la maison Colonna que Boniface en avait dépouillés, et nomma un assez grand nombre de cardinaux français.

Bientôt Philippe demanda l'abolition de l'ordre des templiers, et la confiscation de leurs biens. Cet ordre avait été fondé vers 1228, par neuf chevaliers qui avaient accompagné Godefroy de Bouillon à la croisade. Quoiqu'on y eût appelé toute la chrétienté, l'ordre avait été spécialement en faveur auprès des chevaliers français : presque tous les grands-maîtres avaient appartenu à cette nation. L'histoire détaillée des templiers n'entre pas dans notre plan, puisque la scène de ce terrible drame était en France, et que le pontife qui permit leur destruction y résidait alors. Un savant de notre patrie, M. Raynouard, dont le nom d'ailleurs doit être cité avec éloge dans une histoire de l'Italie, parce qu'il est un des hommes les plus distingués par ses profondes connaissances en littérature italienne, M. Raynouard a vengé les templiers dans de beaux vers, et il a appuyé l'effet de l'harmonie de ces beaux vers par des citations et des recherches qui ne laissent aucun doute dans l'esprit du lecteur. Et quiconque veut connaître la vérité, ne doit-il pas être favorablement disposé par ces éloquentes paroles de Bossuet? « *Les* « *templiers avouèrent dans les tortu-* « *res ; ils nièrent dans les supplices.* »

Cependant Clément V n'accordait pas à Philippe toutes les graces qu'il sollicitait. Celui-ci voulait que le pape fît élire empereur Charles de Valois. C'est peut-être là ce que Villani a entendu par la grace *secrète et grande*.

Nous devons observer qu'il rentra quelque courage dans le cœur du pontife : il ne trouva pas la demande de Philippe raisonnable et utile aux intérêts de la chrétienté, et il écrivit aux électeurs allemands pour les engager à choisir le comte de Luxembourg, prince peu riche et peu puissant, quoique d'une ancienne famille, mais en qui tout le monde reconnaissait jusqu'alors les qualités nobles et franches d'un loyal chevalier. L'élection fut publiée le 27 novembre 1308, et le pape s'étant hâté de la confirmer, Henri, le septième du nom entre les rois de Germanie, le sixième entre les empereurs, fut couronné à Aix-la-Chapelle.

Retournons en Italie. Depuis les querelles avec Frédéric II, l'Église et tout son parti n'avaient plus reconnu d'empereur. Des rois des Romains pouvant recevoir la couronne impériale, régnaient en Allemagne. Ce n'étaient pas des candidats, dit M. de Sismondi, qui explique cette situation avec une précision singulièrement remarquable, ce n'étaient pas des candidats, mais des chefs reconnus de l'empire. Cependant ces chefs eux-mêmes attachaient la plus grande importance à leur consécration par le pape. L'obéissance formelle des villes était à ce prix. Pour que la consécration s'accomplît, ils devaient recevoir de lui la couronne d'or dans la ville même de Rome. Parmi les Italiens et les hommes d'église, plusieurs croyaient que l'autorité du monarque sur l'Italie dépendait de cette cérémonie importante, ou au moins de la

présence du souverain en deçà des Alpes. Cette supposition était confirmée par l'abandon de Rodolphe de Habsbourg et de ses successeurs, qui n'avaient eu presque aucune relation avec l'Italie, pendant un intervalle de soixante-quatre ans. Beaucoup de gouvernements de cette contrée s'étaient donc détachés de l'empire, comme si un empereur ne devait plus avoir d'autorité sur eux.

Nous avons vu que Charles II avait succédé à son père sur le trône de Naples; Venise, Pise, Florence, Sienne, Gênes, s'administraient elles-mêmes. Ces quatre dernières villes se donnaient pour un temps des généraux étrangers, et les renvoyaient quand ils avaient été malheureux, ou trop souvent vainqueurs; Florence avait été jusqu'à élire Jésus-Christ roi du peuple florentin, et Nicolas Capponi avait fait écrire cette décision en lettres d'or, sur la porte du palais des Seigneurs. A Milan, les la Torre, Guelfes, s'étaient emparés de tout le pouvoir dans la ligue lombarde, et ils avaient été chassés par les Visconti, Gibelins. La maison d'Este allait fortifier son pouvoir à Ferrare, à Modène et à Reggio. Le pape était absent de Rome, où les Colonna, les Orsini, et le Sénateur, tantôt avec un parti, tantôt avec un autre, tantôt obligés de reconnaître pour un temps l'autorité de la cour d'Avignon, se partageaient la suprême puissance.

Charles II mourut en 1309. Robert lui succéda. Henri de Luxembourg, croyant l'occasion favorable, s'apprêta à descendre en Italie. Il entra en Piémont en 1310, visita Turin, où il accorda des priviléges, fut reçu à Asti comme le seigneur de la ville. Guido de la Torre, présumant trop de ses forces à Milan, fit dire à Henri que s'il se fiait à lui, quoiqu'il fût Guelfe, il lui ferait faire le tour de l'Italie, *l'oisel sur le poing;* qu'il n'était pas besoin de soldats, et qu'il pouvait s'avancer seulement suivi d'un fauconnier. Henri, mécontent de cette présomption, ordonna à Guido de se soumettre le premier; il contint en même temps les Visconti, et se fit poser sur la tête la couronne de roi d'Italie à Milan, et non pas à Monza. L'évêque de Botronte, dans une relation qu'il a laissée de cette expédition, assure que des députés des villes, depuis les Alpes jusqu'à Modène d'une part, et jusqu'à Vérone et à Padoue de l'autre, jurèrent d'obéir à Henri, mais qu'il n'en fut pas ainsi des Génois et des Vénitiens, qui ne voulaient appartenir ni à l'empereur, ni à Rome, *ni à la mer, ni à la terre.*

Venise appuya ses refus par des armements, et Henri fut obligé de la respecter. La ligue guelfe de Toscane, Rome et Naples, ne reconnaissant pas davantage Henri, il essaya de les punir. Pise lui promit des secours. La famille de la Scala, qui se souvenait d'avoir reçu en fief Vérone et Vicence, soutenait les intérêts de son bienfaiteur.

Henri marche sur Rome, défendue par les partisans de Robert. Les Orsini, se révoltant contre ces derniers, s'emparèrent du quartier de l'église Saint-Pierre. Rome se trouva former deux camps différents. Les Colonna aidèrent Henri à s'emparer de Saint-Jean de Latran, du Colisée, converti en forteresse, et du Capitole, qui en est voisin. Ils essayèrent de pénétrer dans la cité Léonine, où l'église Saint-Pierre était enclavée, et ils ne purent y réussir. Alors Henri se fit couronner de force empereur dans Saint-Jean de Latran, par un des trois cardinaux qui représentaient le pape à Rome: ensuite il marcha sur Florence.

Une circonstance va nous faire connaître ce qu'étaient devenues les excommunications. Il ne faudra ici les considérer que comme des armes politiques, qui ne vont plus être exclusivement dans les mains du clergé. Henri ne trouvant pas un pontife ou un archevêque prêt à le servir à cet égard, érige un tribunal impérial à Pise, et il entreprend de soumettre par des sentences ce qui échappe à ses victoires. Il condamne les Florentins à perdre leurs franchises et le droit de frapper monnaie; il ne reconnaît pas le roi

qu'ils avaient créé; il casse leurs notaires, leurs juges; il ordonne de rayer des registres, les actes des uns et les ordonnances des autres; il déclare Robert déchu de son trône de Naples, comme coupable de lèse-majesté; il délie ses sujets du serment de fidélité, et leur défend de prêter obéissance à un prince qui n'est plus leur roi. Il s'allie ensuite avec Frédéric, roi de Sicile, et gagne enfin les Génois, qui arment contre Robert. Celui-ci seul pourrait défendre les Florentins bloqués de toutes parts; ils se décident, ces républicains d'abord si animés, ils se décident à le nommer *recteur-gouverneur, protecteur, et seigneur de Florence,* sous la condition cependant qu'il enverra en cette ville un de ses fils, ou un de ses frères, pour les défendre; qu'il conservera les lois de la république, et qu'il maintiendra la magistrature des *prieurs* avec toutes les prérogatives dont elle était alors en possession.

Les Florentins, en attendant les secours de Robert, se préparaient à résister, lorsque Henri tomba malade à Poggibonsi, des suites d'une fièvre de mauvais air, qu'il avait contractée dans le palais de Saint-Jean de Latran, à l'époque de son couronnement.

Les Pisans, qui s'étaient le plus compromis pour Henri, pensèrent à se donner au comte de Savoie, ou à Henri de Flandre; mais tous deux refusèrent cette principauté. Alors ils se donnèrent à Uguccione della Faggiuola, Gibelin de Romagne, contre lequel ils ne devaient pas tarder à se révolter.

Ici se placent naturellement les hauts faits de la vie de Castruccio, tyran de Lucques, sénateur de Rome, dont il ne faut pas lire la vie dans Machiavel, parce que si cette histoire est un modèle de précision, de force, de vivacité dans les tableaux et dans les récits de batailles, d'un autre côté elle est un roman dont les principales circonstances sont habituellement inventées.

Lorsque la nouvelle de la mort de Henri VII arriva en France, le pape cassa la sentence rendue par cet empereur contre le roi Robert, et il déclara ce prince vicaire impérial dans toute l'Italie. Clément mourut quelque temps après. Les cardinaux s'assemblèrent à Carpentras, pour élire un successeur. Sur vingt-trois, dix seulement étaient Italiens. Bientôt, une sédition dispersa le conclave. Après deux ans, les cardinaux ayant été réunis par Philippe-le-Long, ils élurent Jacques d'Euse, de Cahors, fils d'un cordonnier comme l'empereur Léon l'Isaurien. Ce pape prit le nom de Jean XXII.

Robert alors gouvernait en paix la Pouille, la Calabre, Naples, plusieurs villes du Piémont détachées de la ligue lombarde, et enfin la Toscane. Il était presque le maître dans Rome. A cette puissance il joignait, comme son père et son aïeul, la souveraineté directe de la Provence. Ses ennemis, en Italie, étaient Sienne, Mathieu Visconti, duc de Milan, Cane della Scala, seigneur de Vérone et de Vicence, Castruccio, seigneur de Lucques, Frédéric de Monte-Feltro, seigneur d'Urbin. Venise, neutre, pensait à son commerce, à ses îles de la Méditerranée, à sa haine du nom génois, à sa sûreté intérieure, et à quelques agrandissements sur la terre ferme. Gênes était livrée aux dissensions des Doria, des Spinola, des Grimaldi et des Fieschi. En Allemagne, on avait élu deux empereurs, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche. A Muhldorf, Louis vainquit son rival; il demanda ensuite au pape de le reconnaître comme empereur. Jean XXII lui refusa son appui: Louis appelle à lui les Gibelins, il va prendre à Milan la couronne d'Italie, cherche à repousser les Visconti, n'y réussit pas; il marche sur Rome avec Castruccio accompagné de ses braves Lucquois, et se fait sacrer empereur par Jacques Albert, évêque de Venise, agissant sans ordre de sa république, et par Gérard Orlandini, évêque d'Aléria, qui tous deux avaient été déposés et excommuniés par une sentence pontificale, pour des délits ecclésiastiques. Louis alors fit trois serments qui lui

furent sans doute dictés par ses intérêts politiques. Il jura, 1° de maintenir la pureté de la foi catholique; 2° de révérer les prêtres; 3° de conserver les droits des veuves et des pupilles. Ce fut en ce moment que Sciarra Colonna, s'oubliant au point de se croire pontife, plaça la couronne sur la tête de Louis. Le peuple romain, reprenant son ancien droit, proclama sénateur le nouvel empereur, qui transmit sur-le-champ cette qualité subalterne à Castruccio.

Ce dernier ne tarda pas à tomber malade d'une épidémie qui régnait en Toscane, et semblait préluder aux ravages que l'Italie aurait à déplorer en 1348; il mourut des suites de cette maladie.

Castruccio était fort et adroit de sa personne, dit M. de Sismondi; sa taille était grande et élancée; son visage agréable, mais maigre, pâle et presque blanc; ses cheveux étaient droits et blonds; sa physionomie gracieuse. A sa mort, il avait 47 ans. Parmi les tyrans, il passe pour valeureux et magnanime : on loue sa sagesse et l'habileté de ses stratagèmes, la promptitude de ses décisions, sa constance dans les fatigues, sa vaillance dans les armes, sa prévoyance dans la guerre, et son bonheur dans les entreprises.

A Jean XXII, qui avait été d'un caractère entreprenant, et qui mourut en 1334, succéda Benoît XII : il s'appelait Jacques *de Nouveau*, surnommé *Fournier*. Il était né à Saverdun dans le comté de Foix; son père étant boulanger, c'est de là sans doute que lui est venu le surnom de *Fournier*. Moine de l'ordre de Cîteaux, il avait été successivement abbé de Fond-Froide, puis évêque de Mirepoix, enfin nommé cardinal par Jean XXII. A peine élu, il fut sollicité d'aller s'établir en Italie.

Lorsque les esprits d'une nature inquiète ont obtenu les changements qu'ils désirent, et qu'ils voient que les changements tant désirés ne les ont pas conduits à une position meilleure, ils regrettent amèrement ce qu'ils ont perdu. C'est ce qu'éprouvaient quelques grands, le peuple et une partie du clergé de Rome.

Benoît allait consentir à se rendre au moins à Bologne; mais un esprit de révolte qui troubla cette ville, le fit renoncer à ce dessein. Il s'occupa donc à maintenir la paix dans l'Église, et à la gouverner, du lieu où la Providence l'avait placé. Il ordonna sévèrement la résidence aux évêques; il écrivit à quelques membres du clergé de Castille, pour les exhorter à réformer leurs mœurs; il abolit la pluralité des bénéfices en faveur d'un seul individu. La question de Sicile se présenta encore sous son règne. Benoît XII se déclara pour Robert, roi de Naples, attendu l'injuste invasion de Pierre Ier, en 1282. Quelque chose des anciennes provocations qui nous ont paru excuser la conduite de plusieurs papes, se renouvela sous Benoît XII. Le clergé de Hongrie écrivait qu'il reconnaissait au pontife le droit de disposer du temporel des souverains. Benoît XII se contenta d'inviter le roi à être un peu plus juste envers ses peuples. Il obligea l'ordre teutonique à rendre les domaines qu'il avait usurpés sur le roi de Pologne. Il refusa de prêter le secours des armes spirituelles à Magnus, roi de Suède, en guerre contre Christophe III, roi de Danemark. Il travailla aussi à négocier la réunion des églises latine et grecque. Ce pontificat fut rempli de grands travaux utiles à la religion. Enfin, sujet du roi de France, Benoît XII ne se laissa jamais asservir par ce monarque, qui renonça à solliciter des complaisances indignes du caractère d'un vertueux pontife; et, jusqu'à la fin de son règne, ce pape prouva que c'est toujours un signe de courage qui porte ses fruits, de savoir tenir ses opinions positives, stables et conséquentes.

Benoît XII a cependant mérité un grave reproche : il n'a pas fait assez d'efforts pour aller en Italie; et quels que fussent les dangers qui l'attendaient à Rome, il devait chercher tous les moyens de se fixer dans les états du siége de saint Pierre.

A Benoît XII, mort en 1342, succéda Clément VI, le deux centième pontife depuis la mort de J.-C. Ce

pape s'appelait Pierre Roger, et il était issu d'une famille noble du Limousin. Ses talents lui avaient procuré un avancement honorable dans la carrière ecclésiastique: d'abord évêque d'Arras, puis cardinal, il fut paisiblement élu pape dans le palais d'Avignon, onze jours après la mort de Benoît XII.

Les Romains, plus que jamais mortifiés de n'avoir plus le pape parmi eux, toujours divisés, toujours mécontents et opprimés, envoyèrent prier Clément VI de venir à Rome. Dans la députation qu'ils expédièrent à cet effet, parut Nicolas Laurent ou Gabrino, connu depuis sous le nom de Rienzo. Clément VI refusa leur demande. A propos de nouvelles injures, ce pape reprit quelques procédures commencées par la vive impétuosité de Jean XXII, et suspendues par la modération constante de Benoît XII.

Robert était mort; Clément couronna roi de Naples André, frère du roi de Hongrie, et premier mari de Jeanne, petite-fille de Robert, à qui elle avait succédé. Il déclara empereur Charles de Luxembourg, à la place de Louis de Bavière. Il commença des négociations pour acheter de Jeanne la ville d'Avignon, moyennant quatre-vingt mille florins d'or, et il ordonna que l'on célébrerait, tous les cinquante ans, le jubilé que Boniface VIII avait établi en 1300, et qui ne devait avoir lieu qu'à la fin de chaque siècle.

Le gouvernement de Jeanne, reine de Naples, ne protégeait pas Florence aussi efficacement que l'avait pu faire celui de Robert, prince plus fermement établi sur son trône. La république recourut à Clément VI, qui avait l'arrière-pensée de venir à Rome, et de séjourner d'abord quelque temps en Toscane, pour préparer à une soumission complète les Romains incapables de se diriger, toujours désunis entre eux, quelques démarches qu'ils fissent pour appeler le pape dans leurs murs. Clément VI conseilla aux Florentins de donner plus de force et d'autorité à un gouvernement de 20 citoyens tirés de la classe du peuple, qu'ils avaient institués par une sorte d'imitation de l'organisation de Sienne. Ces 20 citoyens avaient le pouvoir de mettre sur pied des armées, de déclarer la guerre, de traiter de la paix, de frapper des impôts, de faire enfin ce qui leur paraissait convenable pendant un an, avec assurance de n'être jamais inquiétés après cette dictature. Il en résulta d'horribles abus : ces délégués ne pensèrent qu'à leurs intérêts, à ceux de leurs amis, de leurs parents, et ils épuisèrent toutes les richesses de la république.

Jean Villani dit à ce sujet: « Nous n'enregistrerons pas les noms de ces citoyens dans nos annales, parce qu'ils ne sont pas dignes de mémoire; bien au contraire, nous dirons que leurs opérations furent nuisibles à la ville. Que nos successeurs se gardent donc de donner de long-temps à leurs concitoyens, des seigneuries si difformes! » Entre autres méfaits, les *vingt* avaient acheté de Mastino della Scala, la ville de Lucques qu'il occupait alors; mais au moment où l'armée des Florentins allait y entrer, les Pisans en firent le siége. Les Florentins parvinrent cependant à chasser les Pisans, à entrer dans Lucques, et à y établir comme capitaine Jean de Médicis (c'est la première fois qu'apparaît dans l'histoire ce nom qui devint si illustre). Les Pisans, revenus à la charge, chassèrent l'armée de Florence des environs de Lucques, et ils finirent par s'emparer de cette ville. On s'emportait contre les *vingt*. Villani, qui était un des otages donnés à Mastino pour garantie de l'achat de Lucques, Villani, à la fois riche marchand, magistrat intègre et grand historien, explique avec chaleur ce désastre de Florence.

Sur ces entrefaites, Gaultier de Brienne (je suis ici les détails donnés par M. de Sismondi), Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, qui déjà, en 1326, avait été en Toscane lieutenant du duc de Calabre, gouverneur pour Robert, passa par Florence. Gaultier, fils d'un seigneur français, était né en Grèce. Il appartenait à une race

dégénérée qui avait succédé aux premiers croisés. Sa taille était petite, sa figure rebutante, son esprit cauteleux et faux, son cœur perfide, ses mœurs corrompues. Aucune morale, aucune religion ne mettait de bornes à son ambition, que l'avarice seule pouvait dominer. De toutes les vertus qui avaient illustré ses ancêtres, il n'avait gardé que la valeur, qui est fidèle aux Français et à leurs enfants. Mais cette qualité si brillante, quoique si commune, s'allie souvent avec des vices, et même quelquefois avec des bassesses. Le duché d'Athènes avait été enlevé à son père par les Catalans en 1312. Celui de Lecce en Pouille lui restait pour patrimoine. Gaultier gardait son titre de duc, et le roi de Sicile occupait son duché. Cependant Brienne jouissait d'une considération attachée à la faveur supposée du roi de Naples, et il se vantait, mais sans raison, de celle du roi de France. Florence n'ayant pas en ce moment de général habile, Gaultier fut invité à servir de son épée les intérêts de la république dans la guerre de Lucques. La seule vertu qui le distinguât, le courage de cet aventurier fut utile aux Florentins. Le peuple souvent croit que les hommes braves sont absolument propres à tout. Il créa l'homme qui s'était distingué par sa *valeur*, *capitaine de justice*.

L'oligarchie des *vingt* était odieuse. Les airs d'orgueil et de domination, qui blessent vivement dans les personnages appartenant à la classe aristocratique, déplaisent et irritent bien plus dans les personnages de la classe démocratique. Il semble que le peuple, qui est plein de tact et de sens, voyant là, sous cette affectation de belles manières, ses propres défauts, ses inconvenances, ses oublis ou son ignorance des formes propres à attirer la bienveillance, ne sait plus supporter avec patience des défauts qu'il connaît si bien, qu'il garde, qu'il est obligé de garder, mais qu'il aime à punir. Les *vingt* étaient accablés d'injures, même dans les cérémonies, et sous leurs habits somptueux de magistrats. On les appelait les *popolani grassi*, *les hommes du peuple engraissés*. La multitude les tournait en dérision, parce qu'ils étaient nés dans une condition basse. On leur reprochait de la sottise, de l'incapacité. On savait que la vénalité dictait leurs décisions. Ils avaient gagné et s'étaient partagé 50,000 florins d'or sur l'achat de Lucques. Mais tout ineptes qu'ils paraissaient, les *vingt* n'étaient pas dépourvus de cet instinct malin qui fait aimer le pouvoir, quand on l'a obtenu : ils reconnurent leur position, et cherchèrent à sauver leur autorité. Il leur sembla qu'ils pouvaient appeler Gaultier au partage du pouvoir, et que, quand la première colère du peuple serait apaisée, il leur serait facile de briser un instrument si faible, et le crédit d'un étranger qui commettrait des fautes, et qui attirerait bientôt sur lui toutes les malédictions. Ils déléguèrent en apparence une partie de leur autorité entre les mains du *capitaine de justice*, en l'excitant à découvrir des conspirations et à répandre le sang. Le rusé Gaultier résolut de tromper ces perfides. Il pensa qu'il pouvait ainsi agir pour lui seul. Par son ordre, on trancha la tête à Jean de Médicis, qui n'avait pas pu défendre Lucques. Après avoir ordonné d'autres supplices et imprimé une terreur inconnue à tous les partis, il commença ses intrigues. Il promit à des grands de les appuyer, s'ils voulaient se donner à lui. Il attira à sa cour des marchands avides de richesses. Il flatta le peuple lui-même. Enfin il dénonça les *vingt*. Ses amis se répandirent dans la place publique, et là, les nobles, les commerçants et les ouvriers qu'il avait gagnés, représentèrent qu'il fallait plus que jamais réformer Florence ; qu'une main vigoureuse, et qui avait récemment tenu la hache avec fermeté, était nécessaire pour diriger le vaisseau de l'état ; que le duc d'Athènes était comme envoyé du ciel pour une si haute entreprise. Toute la ville fut appelée *a parlamento, à parlement*. Les Florentins accoururent en foule sur la place du palais,

On proposa d'élire le duc *recteur-gouverneur* pour un an. Mais quatre familles de la lie du peuple interrompirent le magistrat et demandèrent que le duc reçût le pouvoir souverain *a vita*, pour toute sa vie. On abattit les armes de la commune de Florence, et on y substitua les couleurs et le drapeau du duc.

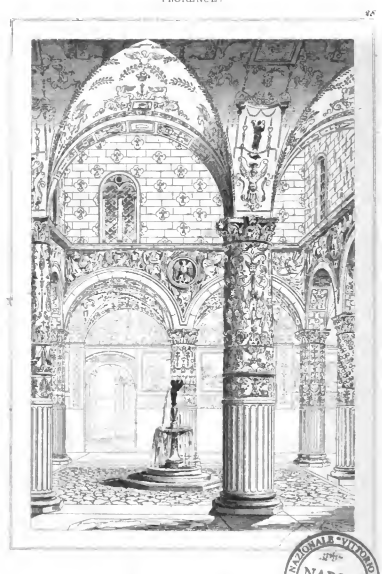
Quand il se vit le maître, il appela autour de lui presque tous les Français errants qui étaient en Italie.

A Paris, on jugea la position de Gaultier mieux qu'il ne la jugeait lui-même. Philippe de Valois, à qui on apprenait la grandeur nouvelle du duc d'Athènes, dont le voyage à Naples avait été annoncé comme un pélerinage, se contenta de répondre : « *Le* « *pélerin est hébergé : mais il a prins* « *un mauvais ostel.* »

Le duc d'Athènes avait été élu aussi pour qu'il recouvrât Lucques. Il commença par l'abandonner aux Pisans pour quinze ans. Laissons continuer Machiavel : « Bientôt Florence devint non seulement soumise aux Français, mais à leurs coutumes, à leurs habillements. Les hommes et les femmes de la ville imitaient ces usages sans aucun égard pour la vie honnête, ni pour aucune vergogne. Ce qui irritait surtout, c'était la violence que le duc et ses partisans faisaient aux femmes de Florence. Les citoyens étaient pleins d'indignation, voyant la majesté de leur état détruite, les institutions méprisées, les lois anéanties, toute honnêteté corrompue, toute modestie civile éteinte. Ceux qui n'avaient pas l'habitude de contempler des pompes royales, ne pouvaient, sans douleur, rencontrer ce duc entouré de satellites armés, à pied et à cheval. Alors, apercevant de plus près leur honte, les citoyens étaient forcés d'honorer celui qu'ils haïssaient le plus. Ajoutons la crainte et la douleur d'être témoins de supplices continuels, et de confiscations qui effrayaient et appauvrissaient la ville.... L'indignation, la haine s'accrurent à un tel point, que non seulement les Florentins, qui ne savent ni garder la liberté, ni souffrir la servitude, mais encore le peuple le plus servile, s'enflammèrent du désir de recouvrer l'indépendance. Beaucoup d'habitants de toutes qualités se résolurent de perdre la vie, ou de retrouver la liberté. Dans trois parties de la ville, trois sortes de citoyens formèrent trois conjurations. Des grands, des commerçants, des artisans, les premiers irrités de n'avoir pas le pouvoir, les seconds indignés de ne l'avoir pas conservé, les troisièmes mécontents d'être frustrés de leurs gains habituels, résolurent de se révolter contre le tyran. Les trois conjurations se révélèrent leur secret, et elles convinrent d'attaquer l'étranger le 26 juillet 1343. »

Au signal donné, quand on sonna les nones, les conjurés prirent les armes. Le duc ne trouva, pour le défendre, outre ses complices et ses gardes, que les quatre familles du peuple qui l'avaient élu et qui, réunies à des bouchers et à des hommes de la plus basse classe, se rendirent à la place pour lui offrir leurs services. Les Médicis portèrent les premiers coups. Ils avaient à venger la mort de Jean. Les Ruccellaï se joignirent aux Médicis. Alors les quatre familles changèrent d'avis, voyant que la fortune du duc avait changé : la révolte devint formidable. Les conjurés ne voulurent consentir à entendre des paroles d'accommodement qu'après qu'on leur eût livré trois partisans du duc. L'un d'eux et son fils furent jetés parmi leurs ennemis. Le fils n'avait pas encore dix-huit ans ; néanmoins l'âge, l'innocence, sa beauté, ne purent le sauver de la fureur de la multitude ; ceux qui n'arrivèrent pas assez tôt pour les frapper vivants, ne se lassèrent pas de les déchirer ; ils les lacérèrent avec le fer, avec les mains, avec les dents, afin que tous les sens participassent à la vengeance ; ayant d'abord entendu leurs plaintes, vu leurs blessures, touché leurs chairs meurtries, ils désiraient encore que le goût les savourât, pour que, de même que les sens du dehors étaient satisfaits, ceux du dedans fussent aussi rassasiés.

Digitized by Google



Cour du vieux Palais.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Je ne me suis pas plu ici à presenter des récits imaginaires. J'ai emprunté de Machiavel même les détails d'un événement que dans son langage énergique il a oublié d'appeler les *nones florentines*. Florence, en maudissant la tyrannie de ce barbare, était dans son droit. Elle se contenta cependant ensuite d'exiler ce méchant, insatiable d'or et de pouvoir. Du reste, cet étranger, né loin de notre patrie, comme on l'a vu, quoiqu'il se fût entouré de Français, n'avait pas l'appui de la France.

Lorsque Gaultier fut chassé de Florence, les Florentins s'assemblèrent en corps d'art, et sur la proposition d'un des conjurés, ils ordonnèrent que le duc d'Athènes serait peint, dépouillé de ses insignes, sur un tableau que l'on placerait à la porte du palais de *la Seigneurie*. Il y est représenté au milieu de tout le peuple de Florence, qui jure, devant une statue de la justice, de ne pas laisser rentrer dans la ville cet indigne *capitaine de la justice*. Dans ce tableau, au-dessous de la justice, il est attaché comme un criminel, qui semble attendre la mort; dans le fond, on remarque les montagnes qui entourent Florence, avec la même couleur locale qu'elles ont encore aujourd'hui; sur le premier plan, un renard, un loup et un cochon figurent la ruse, le cynisme et la voracité de Gaultier (*). (Voy. *pl.* 29.)

A peine sorti de Florence, il prit la route de Venise, qui lui accorda quelque temps un refuge, d'où il partit pour la Pouille.

Là, commençaient à naître des divisions funestes entre la jeune reine Jeanne et le roi André, son époux. Le roi menaçant de priver la reine de toute autorité, les partisans de la princesse répondirent par un assassinat. André fut étranglé à la porte même du cabinet de son épouse, le 18 septembre 1345.

Le roi de Hongrie fit des préparatifs pour venger la mort d'André son frère. Ces armements tenaient toute l'Italie en suspens. Les Vénitiens, maîtres de la Dalmatie, fermèrent à ce prince tout passage par la mer Adriatique. L'Italie voulait que le crime de la reine fût puni; mais on craignait d'en voir remettre le soin à ces peuples du pays d'Attila, dont on redoutait les fureurs. Dans ce moment, une révolution inattendue se préparait, et elle allait attirer sur l'ancienne capitale du monde tous les regards de la chrétienté.

La ville de Rome (je suivrai encore ici M. de Sismondi), éveillée par un démagogue éloquent et enthousiaste, réclama ses anciennes prérogatives, et voulait soumettre à sa souveraineté le pape et l'empereur qui se partageaient, disait-on, les droits et les dépouilles du peuple romain. Louis de Bavière avait une excuse en s'abstenant de se présenter dans un pays où les Gibelins ne pouvaient le soutenir. Le pape aurait eu plus de facilité de ramener la cour pontificale, mais une fatalité mal connue dans l'histoire, ou pour mieux dire, la crainte de la prison, du fer, ou du poison, la retenait toujours à Avignon.

Nicolas de Rienzo, appelé vulgairement Colà de Rienzo, homme de basse naissance, fut l'auteur de cette révolution. Son père était cabaretier, et sa mère blanchisseuse. Cependant, ayant manifesté du goût pour les lettres, il avait reçu une de ces éducations brillantes que des fondations de personnes pieuses permettaient déjà de donner aux enfants pauvres qu'on en croyait dignes. Il s'était surtout adonné à l'étude des historiens et des

(*) Ce tableau a fait partie de l'ameublement du Palais Vieux jusqu'à la mort de Gaston de Médicis, en 1737. Depuis il a été vendu, et je l'ai acquis de M. l'abbé Rivani, célèbre connaisseur de tableaux à Florence. La planche 29 donne une représentation exacte de ce bel ouvrage du Giotto, le principal élève de Cimabuë. Le cadre est aussi ancien que le tableau dont il fait partie; autour du cadre, dans la partie extérieure, on a peint douze plumes: trois noires, trois blanches, trois rouges et trois jaunes. Derrière le cadre, les mêmes plumes sont peintes plus en grand. Sur la gauche, sont les boules, armes des Médicis.

orateurs de l'antiquité, dont il avait appris par cœur les plus beaux passages.

Aucun homme de son siècle ne témoignait une plus haute vénération pour les anciens Romains, un plus noble désir de faire revivre leurs vertus. Il avait étudié les lois, les usages, les monuments, les inscriptions, les monnaies de la vieille Rome. Par de tels travaux, ce savant si distingué s'était acquis une estime universelle.

Colà parut pour la première fois revêtu d'un caractère public, peu après l'élection de Clément VI. Il avait été envoyé à Avignon, pour supplier le pape de ramener le saint-siége dans sa résidence naturelle. On lui avait adjoint Pétrarque comme co-député, mais ce fut Colà qui porta la parole. Clément VI, frappé de tant de talents, nomma Colà notaire de la chambre apostolique; ensuite il colora de prétextes politiques son refus de partir, et chargea l'envoyé romain d'annoncer que dorénavant le jubilé aurait lieu tous les 50 ans.

Colà, de retour à Rome, y retrouva l'anarchie ordinaire, les Colonna, les Orsini en guerre, la ville déchirée par des dissensions sanglantes, les routes infestées de brigands, et la ville comme assiégée par des malfaiteurs qui détruisaient toutes les communications. Il résolut de remédier à tant de maux et de changer la forme du gouvernement. Le premier jour du carême, il fit afficher à la porte de l'église de St.-George *in Velabro* un écriteau ainsi conçu : « Dans peu de jours les Romains rentreront dans *le bon état* (*nel buono stato*). » Ensuite il rassembla sur le mont Aventin, cherchant toujours les sites qui parlaient le plus au souvenir du peuple, d'abord des négociants, puis des hommes de lettres, ensuite de ces nobles du second ordre qui aspirent à monter à la place des nobles de la première qualité. Là, le réformateur, tout en paraissant respecter les dogmes de l'Église et les prescriptions de la religion, adjura ces Romains de concourir avec lui à détruire la servitude, à éloigner pour jamais les miseres et les dangers auxquels la ville était livrée. Il pleurait en parlant. Les auditeurs pleuraient en l'écoutant. Il alla jusqu'à dire que le pape approuvait son zèle et ses efforts pour délivrer Rome de tant de désastres. Enfin, il leur fit faire, sur l'Évangile, le serment de rétablir la liberté romaine.

Le lendemain, au bas de l'escalier du Capitole, il demanda au peuple d'approuver des règlements qu'il appela ordonnances du *bon état*. Ces ordonnances furent accueillies avec enthousiasme par la multitude, qui ordonna à Colà de les mettre à exécution. On le nomma *tribun*. La révolution devint générale; quelques Colonna osèrent résister : ils furent contraints de se soumettre. Les premiers actes de Colà furent des ordres pour la destruction des voleurs, des brigands, des assassins, et le rétablissement de la tranquillité publique. La nouvelle de ces innovations se répandit dans toute l'Italie. Colà envoyait des courriers porteurs d'une baguette argentée, avec les armes entrelacées de Rome, du pape et du tribun. Un de ces courriers disait à son retour : « J'ai porté cette baguette dans les villes comme dans les forêts; des milliers de personnes se sont mises à genoux devant cette baguette, et l'ont baisée avec des larmes de joie et de reconnaissance, pour remercier le tribun, de la sûreté des routes et de l'expulsion des brigands. »

Ces courriers expédiés en Campanie, en Calabre, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare, à Milan, à Pavie, à Casal, à Gênes, au roi de Hongrie, au pape et au roi de France, ne cessaient d'annoncer le rétablissement à Rome du *bon état*. L'approbation publique donnait au tribun des noms divers. On l'appelait *candidat de l'esprit saint*, et puis, *Sévère et Clément*, *libérateur de Rome*, *protecteur de l'Italie*, *ami de l'univers*. Il n'y avait que le nom du roi qu'on ne prononçait pas.

Ces messages furent bien accueillis, surtout par les Florentins, qui virent avec plaisir qu'on les nommait fils de Rome et colonie romaine. Les Péru-

Digitized by Google



Maison de Rienzi Домъ Ріенцы

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

gins envoyèrent 60 hommes d'armes, les Siennois 50, et toute l'Italie parut disposée à seconder le tribun, et peut-être à recevoir ses ordres.

Mais la raison du tribun n'était pas assez forte pour résister au vertige que peut causer une élévation inattendue.

Peu d'hommes, en effet, parmi ceux qui ont été retenus long-temps dans une classe subalterne, savent demeurer grands au milieu des succès politiques. Il n'en est peut-être pas ainsi au milieu des succès de guerre, où la sûreté personnelle invite à une surveillance de toutes les heures, et développe un art de se conserver dans lequel on devient bientôt maître habile.

D'ailleurs, chez Colà, dans le fond d'un caractère mélancolique, confiant et mystique, il y avait quelque chose d'abandonné, de facile et d'exalté qui le prédisposait à une sorte de démence. Ses habits, les couronnes, les étendards, les aigles, que l'on portait devant lui, le globe et la croix qu'il tenait à la main dans les processions, ce mélange des deux Romes était fantastique, et aucun acte énergique et personnel n'avait suivi la destruction du brigandage. Rienzo se recommandait à tous les appuis, plutôt qu'il ne savait ordonner. Une fierté puérile, un orgueil bourgeois avaient gagné cet esprit qui s'était tant exercé à blâmer la fierté et l'orgueil des autres. Il multipliait les fêtes pour avoir occasion de paraître plus souvent affublé de ses ornements. Sa femme, lorsqu'elle sortait de sa maison (*), se montrait environnée de dames de cour. Il cherchait à marier sa sœur avec un baron romain.

Cependant ces faiblesses semblaient être un secret gardé courageusement par la ville de Rome, et l'Italie, dont toutes les pensées se fixaient alors sur Rome seule, applaudissait encore au tribun. Les Vénitiens offraient, disaient-ils, leurs personnes, leurs biens, leurs vaisseaux et leurs colonies pour la défense du *bon état*. Colà recevait une ambassade de Louis de Bavière, qui lui demandait de faire lever son excommunication. La reine Jeanne et son nouveau mari, Louis de Tarente, l'appelaient *très-cher ami*. Le roi de Hongrie le priait de venger la mort d'André. Dès ce moment la tête du tribun s'affaiblit davantage. Il conduisit tous les ambassadeurs de ces princes devant le peuple, et il prononça ces paroles, qui peuvent faire concevoir l'état de sa raison : « *Je jugerai le globe de la terre selon la justice, et les nations selon l'équité.* »

Dans toute cette vie de Colà, il y avait eu assez d'éloquence, de citations, d'érudition, de promesses solennelles et mystiques, il fallait d'autres faits. Mais les pensées qui se présentèrent à son esprit, ne furent pas celles qui pouvaient fortifier son pouvoir. Colà se trouva tourmenté du désir d'être armé chevalier. La cérémonie se fit dans l'église de Latran le 1[er] août 1347. La veille, il se baigna dans la conque où la tradition rapportait que s'était baigné Constantin. Le jour de la fête, après avoir entendu la messe, il donna, à sa manière, au milieu de tant d'actes étranges, une preuve de souvenir du pape, et s'avançant devant tout le peuple, il s'écria : « Nous vous citons, messire pape Clément, à venir à Rome, siége de votre église, avec tout le collége de vos cardinaux. » C'était l'envoyé à Avignon, se ressouvenant du but de son ambassade qui n'avait pas réussi; mais le tribun ne parlait plus comme l'ambassadeur. Tout à coup la scène changea. Colà cita Louis de Bavière et son concur-

(*) La planche 30 représente une maison que beaucoup d'antiquaires regardent comme la maison de Rienzo. Le peuple l'appelle aussi la maison de Pilate. Ce dernier nom peut avoir été donné dans ces temps de colère où le peuple maudit ceux qu'il a le plus aimés. Depuis quelque temps, on ne veut plus que cette maison soit celle de Rienzo. Mais il semble que les anciennes traditions doivent prévaloir. Elle offre une foule de ruines antiques qui devaient inspirer la verve de Rienzo. On lit sur une des murailles celle inscription, attribuée à Pétrarque :

Adsum Romanis, grandis honor populis

rent d'alors, Charles de Bohême, à venir declarer à Rome les droits qu'ils pouvaient avoir sur l'empire. Il finit par annoncer que Rome et toutes les villes de l'Italie étaient libres; puis il tira son épée, il en frappa l'air du côté de l'Asie, et dit : *Ceci est à moi;* du côté de l'Afrique, et dit : *Ceci est à moi;* et du côté de l'Europe, et dit : *Ceci est encore à moi.* Ensuite il expédia trois de ses courriers et fit porter les citations au pape et aux deux empereurs. Des cérémonies, à la fois religieuses et politiques, se renouvelaient dans les temples et sur les places de Rome. Après Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran, il affectionnait Sainte-Marie-Majeure, la plus considérable des églises consacrées à la Vierge (*).

Sur ces entrefaites, les Colonna et les Orsini se réunirent pour renverser l'autorité du tribun. Celui qui prétendait avoir ramené les jours éclatants de la république romaine n'était pas un homme à conceptions guerrières; il n'était pas même brave. Néanmoins, il sortit de Rome à la tête d'hommes courageux, qui combattirent et lui firent remporter la victoire. Plein de joie, il rentra dans la ville, et se fit revêtir de la pourpre impériale; et dans ce costume, la baguette tribunitienne à la main, et une couronne d'argent à fleurs d'olives en tête, il reçut un légat du pape qui venait répondre à la citation et essayer de remettre de l'ordre dans l'esprit du tribun.

Le peuple, qui démasque à la longue tous les charlatans ou les insensés, était devenu indifférent au *bon état*. Le tribun ne s'abandonna pas dans cette circonstance; il eut recours à son éloquence accoutumée et à ces mouvements d'inspiration qui l'avaient si puissamment secondé. Le peuple fut ému; mais trop de fois on avait reconnu que le tribun n'avait que le don de la parole; quelques hommes désabusés crièrent qu'il ne fallait pas l'écouter. Dans son trouble, Rienzo prononça ces mots : « Après vous avoir gouvernés sept mois, je vais donc renoncer à mon autorité. » Personne ne répondit pour lui rendre de la confiance. Alors il descendit du Capitole, et, comédien jusqu'au bout, il traversa en pompe toute la ville, et alla s'enfermer au château Saint-Ange. Sa femme se déguisa pour le suivre. Le lendemain, Rome tomba dans l'anarchie dont Colà l'avait délivrée.

La révolution qui renversa Colà de Rienzo, dit à ce sujet M. de Sismondi, s'opéra le 15 décembre 1347, moins de sept mois après qu'il se fut mis à la tête du nouvel empire romain. Dans ce court espace de temps, cet homme singulier avait donné au monde un grand exemple du pouvoir de l'éloquence et de l'enthousiasme que le nom et les souvenirs de Rome excitaient dans l'Europe, comme aussi de l'enivrement ou du vertige auxquels s'expose un savant qui, ne connaissant pas les hommes et les affaires,

(*) Sainte-Marie-Majeure est représentée sur la planche 31. Cette église fut bâtie sur les substructions d'un temple de Junon. On croit que le pape Libérius en jeta les fondations l'an 352. Sixte III la fit rebâtir en 432, et lui donna sa forme actuelle; toute l'ancienne façade consistait en une mosaïque faite par Philippe Roselli et Gaddo Gaddi, par ordre des cardinaux Jacques et Pierre Colonna, et en un portique soutenu par huit colonnes, qu'Eugène III fit ériger en 1150, et que Grégoire XIII fit ensuite restaurer. Cette façade a été reconstruite de nouveau sous Benoît XIV, en 1743, sur les dessins du chevalier Fuga, qui l'a décorée de deux ordres. L'ordre inférieur est ionique avec des architraves qui forment trois saillies. L'ordre supérieur est corinthien. L'intérieur du portique inférieur est orné de huit belles colonnes de granit, et d'une statue de Philippe IV, roi d'Espagne. On a conservé dans le portique supérieur le mur et la mosaïque de l'ancienne façade.

L'intérieur de cette basilique est à trois nefs divisées par 36 colonnes ioniques, de marbre blanc. Le maître-autel est isolé et formé d'une grande urne antique de porphyre. Le baldaquin est peu grand pour les proportions, et soutenu par quatre colonnes de porphyre, ornées de métal doré. On admire dans cette église le tombeau de Sixte V et la magnifique chapelle Borghèse.

Ste Marie Majeure Церковь Св Маріи-Маджіоре



Digitized by Google

est porté, de sa bibliothèque, sur un trône, et qui n'a pu, que par les livres, se préparer à exercer le pouvoir souverain.

Nous avons peu abrégé ces détails, parce qu'il y eut alors en Italie comme une suspension d'administration politique : les états monarchiques, les principautés particulières, les villes républicaines, les gouvernements à combinaisons aristocratiques, les cours despotiques de la péninsule s'abstinrent de toute dissidence, et avec plus ou moins d'inquiétude, fixèrent leurs yeux sur Rome, sur Rome seule, redevenue comme un centre d'intérêts, d'hommages, de direction et de puissance. Les magistrats, les jurisconsultes, les orateurs, les poètes, surtout, avaient de toutes parts embrassé avec ardeur la cause du *bon état*. C'est donc avoir encore écrit à la fois l'histoire de toute l'Italie de ce temps, que d'avoir recueilli les moindres nuances de caractère et les plus bizarres actions de l'homme qui rétablit l'ordre, sans commettre des crimes; qui, n'insultant pas toujours ouvertement la religion qu'il fallait bien laisser intervenir à travers les arguments des Gracques, fit cependant trembler le pape, imposa silence à l'autorité impériale, fut béni des Florentins et des Siennois, effraya peut-être les dix de Venise, attira l'attention des magistrats de Gênes, dicta des règlements à la ligue lombarde, et devint l'arbitre des forfaits de la souveraine de Naples.

L'Italie, qui avait assisté tout entière à ce drame si bizarre, mêlé de circonstances imposantes et de faits ridicules, devait, et cette fois encore presque tout entière, éprouver les ravages du fléau le plus destructeur que puisse redouter le genre humain.

La peste, puisqu'il faut dire son nom, avait ravagé Florence en 1340 : elle y reparut, plus violente et plus meurtrière, en 1348.

Nous perdons ici un guide exact, fidèle. Jean Villani fut une des premières victimes de ce fléau. Mathieu Villani, son frère, qui a continué ses annales, et dont le travail n'est pas moins estimé, nous continuera les secours dont nous avons besoin pour connaître la vérité à des époques aussi confuses.

Presque toute l'Asie était déja en proie à cette contagion en 1346. Des galeres italiennes, parties de la Syrie, apportèrent le mal, d'abord en Sicile, puis en Italie. Pise, Gênes furent bientôt infectées. Au commencement de 1348, toute l'Italie fut attaquée, excepté Milan et ses alentours. De Gênes, le mal se répandit dans le Piémont, dans la Savoie, dans le Dauphiné, dans la Provence. Mais comme Boccace a décrit éloquemment les ravages de la contagion dans sa ville, cette peste a reçu de l'histoire le nom de peste de Florence; tant il est vrai que les masses et les détails des événements mémorables disparaissent souvent du souvenir, quelle que soit leur importance, quand un grand génie ne prend pas le soin d'en conserver la mémoire! Il y eut de terribles ravages à Naples, à Venise et à Gênes; mais on ne parle que de Florence, parce que Boccace a écrit le Décaméron.

C'est ainsi que la grande peste de l'Asie et de la Grèce est appelée la peste d'Athènes, parce que Thucydide nous en a transmis des détails qui sont aussi instructifs que touchants. Il rapporte, en termes douloureux, que les prières dans les temples et les consultations d'oracles étaient devenues inutiles, et qu'on finit par y renoncer, accablé sous ce fléau (*). Il frappa d'abord les habitants du Pirée, parce que c'était par la mer, par la funeste voie de mer, que le mal s'était introduit; et, à ce sujet, ces habitants disaient que les Péloponésiens avaient jeté du poison dans les puits (**). Les ravages furent affreux :

(*) Je prends ces citations dans l'édition complète de Thucydide, publiée l'année dernière, qui renferme la meilleure traduction que nous ayons de l'histoire d'Athènes, et que nous devons à M. Ambroise Firmin Didot.

(**) Nous ne valions pas mieux que les habitants du Pirée, il y a deux ans; des

les citoyens qui survécurent, aussitôt après la convalescence, avaient perdu la mémoire de toutes choses, et ne reconnaissaient ni eux-mêmes, ni leurs amis. La maladie attaquait avec une violence qui excédait les forces humaines. Il ne se trouva aucun remède dont l'application fût profitable dans un tel désordre ; on n'était plus retenu ni par la crainte des dieux, ni par les lois des hommes.

Dans d'autres termes que Thucydide, Boccace décrit les malheurs de sa patrie. On a cru long-temps, et l'on croit encore que la description de Boccace est une imitation servile de celle de Thucydide ; on s'est trompé : les deux auteurs s'accordent à dire que les gardiens des lois divines et humaines étant morts les premiers, les hommes foulaient aux pieds toutes ces lois, et commettaient des excès abominables sans redouter de châtiments. Il est à remarquer, ensuite, que les symptômes des deux maladies étaient très-différents. Boccace donne aussi des informations d'une autre nature : il déclare avoir vu deux pourceaux saisir, mordre et agiter les haillons d'un pauvre qui avait succombé à la peste, et mourir à l'instant. Il indique les remèdes que l'on croyait pouvoir opposer à l'invasion de la maladie : des odeurs, des herbes, des fleurs, des épiceries. Ces détails ont été répétés par Machiavel dans sa description de la peste de 1527. Les femmes, continue Boccace, se laissaient secourir par les hommes, jeunes ou vieux : ce qui put être cause que celles qui échappèrent, eurent, dans la suite, une vie moins honnête, parce qu'elles avaient alors oublié les lois de la pudeur. Il estime à cent mille les personnes qui moururent à Florence. En effet, ainsi qu'à Athènes, les habitants des environs étaient venus chercher des secours dans la capitale. Puis, avec son imagination poétique, il s'écrie : « Que de vastes maisons, que d'habitations somptueuses, que de nobles palais remplis de familles, de dames et de seigneurs, se trouvèrent déserts, et perdirent jusqu'au dernier serviteur ! que de mémorables richesses, que d'abondantes successions, que de trésors innombrables furent abandonnés sans héritiers légitimes ! » Il déplore la mort de tant d'hommes distingués, de tant de femmes d'une beauté remarquable, de tant de jeunes hommes gracieux ; ensuite il entre en matière, et commence les histoires de son Décaméron.

accusations aussi absurdes, dans le temps du choléra, circulaient à Paris, au sein de la nation que l'on dit la plus civilisée du monde.

Mathieu Villani déclare que les habitants de Trapani, en Sicile, moururent jusqu'au dernier. Gênes perdit quarante mille habitants, Naples soixante mille, et la Sicile, avec la Pouille, cinq cent trente mille. En Europe, enfin, les trois cinquièmes de de la population furent détruits.

Détournons nos regards de ces funestes *coups d'État* de la Providence !

On avait espéré un instant, pendant les scènes d'enthousiasme qu'avait excitées la révolte de Rienzo, qu'il serait possible de rétablir la paix entre les Génois et les Vénitiens, et que l'autorité conciliante du modérateur de l'Italie produirait un tel prodige ; mais, plus que jamais, les jalousies implacables de commerce déchiraient ces deux parties si florissantes de l'Italie. Venise et Gênes se haïssaient comme autrefois Rome et Carthage.

Venise avait souffert de la peste, autant que beaucoup d'autres villes de l'Italie. Elle répétait dans sa haine, que ce fléau avait été apporté par les Génois. Il était peut-être apporté simultanément par les Vénitiens. Chez ces derniers, la contagion avait été précédée par un violent tremblement de terre dont les secousses réitérées pendant quinze jours renversaient de vastes édifices publics, des clochers, des fortifications, et le palais de plusieurs nobles : ces maux réunis à ceux de la peste qui fut si meurtrière, que le grand conseil se trouva réduit de 1250 patriciens à 380, n'empêchaient pas le gouvernement de remplacer promptement ceux des *dix* qui mou-

raient de la contagion, et cette autorité promptement renouvelée ne perdait pas de vue les projets des Génois qui fortifiaient Péra pour leur propre compte, et qui osaient, sous les yeux de l'empereur de Constantinople, interdire l'entrée des bâtiments de guerre dans la mer Noire. Si les bâtiments de commerce étrangers, excepté les vénitiens, parvenaient à y pénétrer, ce n'était qu'en payant tous les ans des droits qui, aujourd'hui, représenteraient quatre millions de notre monnaie.

Le roi d'Aragon avait eu des démêlés avec les Génois, pour la possession de la Sardaigne et de la Corse; les Vénitiens, attentifs à tout ce qui se passait autour de Gênes, proposèrent au roi de s'allier avec lui contre cette ville. Cantacuzène, empereur de Constantinople, trop humilié dans sa propre capitale par les Génois, s'allia aussi avec Venise pour les combattre.

Pendant que cette triple alliance se formait, un amiral génois, avec dix galères, se présentait devant l'île de Négrepont, et prenait de vive force, sur les Vénitiens, la capitale de cette île.

Ceux-ci, en 1351, voulurent venger cette injure; Nicolas Pisani, leur général, joignit sa flotte à celle du roi d'Aragon, mais la campagne n'amena pas de glorieux résultats.

En 1352, il y eut un combat terrible dans le canal même du Bosphore; les flottes de quatre nations combattirent à la vue de l'Europe et de l'Asie. Les Génois, quoique seuls contre trois, furent vainqueurs. Pagan Doria avait pris ou brûlé quatorze vaisseaux vénitiens, dix aragonais et deux grecs; les autres bâtiments de l'empereur avaient pris la fuite avant la fin du combat. Bientôt Pisani et un autre amiral aragonais, nommé Caprario, rencontrèrent les Génois, les mirent en déroute, firent quatre mille prisonniers, et souillèrent la victoire en les jetant à la mer.

Une seule galère rentra à Gênes. Alors les habitants, par une de ces résolutions honteuses et précipitées, que le désespoir conseille, firent voir qu'ils doutaient de leur propre courage, et cherchèrent un appui dans la servitude. Ils se donnèrent à Jean Visconti, archevêque de Milan, qui régnait en despote sur la ligue lombarde et sur une partie du Piémont.

La maison de Visconti possédait des biens immenses dans le Milanez. Othon Visconti, archevêque de Milan, mort en 1295, avait amassé beaucoup de trésors, qu'avait encore augmentés son neveu Mathieu, surnommé le Grand par tous les historiens, d'abord élu *capitaine du peuple*, puis exilé, puis rétabli. Celui-ci était mort en 1322, laissant à son fils, Galéas Ier, l'autorité souveraine : Galéas ayant manqué de prudence et d'habileté, fut banni, et finit ses jours, misérable et excommunié, à Pescia en 1328. Le fils de ce dernier, Azzo, fut nommé, par l'empereur Louis de Bavière, vicaire impérial de Milan. Après plusieurs vicissitudes, il mourut en 1339, sans avoir eu d'enfants de sa femme, Catherine de Savoie.

Jean Visconti, quatrième fils de Mathieu, avait avec son père les plus grands rapports de caractère et de talent. En 1342, Clément VI reconnut comme archevêque de Milan, Jean, qui ne tarda pas à s'en assurer ensuite la souveraineté. Il signala son avénement par des traits de clémence, et parut bientôt vouloir devenir maître de l'Italie. Il paraissait en public tenant de la main droite une épée, et de la main gauche une croix; il disait : « Avec l'une, je défendrai l'autre. » Ce fut à un tel prince que les Génois recoururent, et qu'ils attribuèrent la seigneurie de leur ville.

Mathieu Villani rapporte ainsi cet événement extraordinaire.

« Nous devons raconter une grande et mémorable chose, pour prouver le changement rapide que la fortune produit quelquefois dans les états de ce monde. La noble ville de Gênes, ses riches et puissants citoyens, seigneurs de notre littoral, de la Romanie et de la haute mer, hommes, plus que les autres, habiles, expérimen-

tés, de grand cœur et hardis dans les batailles navales, illustrés pendant long-temps par d'éclatantes victoires, possesseurs continuels de vastes vaisseaux, accoutumés à porter dans leur ville des butins innombrables, fruits de leur audace, craints, redoutés de toutes les nations qui habitent les bords de la mer Tyrrhénienne et des autres mers qui y communiquent, libres enfin plus qu'aucune autre nation de l'Italie, les Génois, à cause de la déroute qu'ils ont éprouvée nouvellement en Sardaigne, en combattant les Vénitiens et les Catalans, déroute où ils ont fait des pertes qui ne sont pas irréparables, sont tombés dans une telle discorde et confusion de leur cité, et dans une terreur si misérable, qu'abattus et avilis comme des femmes peureuses, ils ont changé leur hardiesse superbe en une lâche couardise; il ne leur a pas paru qu'ils pussent s'aider eux-mêmes. Au contraire, la commune de Florence leur ayant envoyé des ambassadeurs pour les réconforter, et leur offrir avec généreuse affection, secours, conseils et large faveur, pour recouvrer et maintenir leur indépendance et *bon état*, leurs esprits sont si renversés par cette défaite et leurs discordes, qu'ils ne savent trouver d'autres remèdes à leur malheur que de se soumettre au servage du puissant tyran, l'archevêque de Milan. Ils se sont accordés à le créer leur seigneur, en lui abandonnant la ville de Gênes, Savone, toute la rivière du levant et du ponant, et les autres terres qui leur appartiennent, non compris seulement Monaco, Menton et Roche-Brune, que messer Charles Grimaldi n'a pas voulu leur remettre. »

Jean Visconti, plus circonspect que les Génois qui entreprenaient toujours des guerres à mort, envoya bien quelques sommes d'argent pour qu'on pût équiper une autre flotte, mais en même temps, il chercha à obtenir la paix des Vénitiens; il leur adressa un ambassadeur. Ce fut le célèbre Pétrarque. On dit qu'il traita l'affaire plutôt en rhéteur et en poète : le doge Dandolo, homme plein d'expérience des hommes et des choses, l'auteur de la plus ancienne histoire de Venise qui nous soit parvenue, loua les dilemmes et l'imagination de l'ambassadeur, mais se crut assez fort pour lui refuser la paix. Le ton emphatique de Pétrarque n'avait pas été raisonnable: l'inflexibilité de Dandolo était trop rigoureuse.

Pisani eut ordre d'aller croiser dans la mer de Gênes et d'insulter la ville. Pagano Doria évita le combat, fit une contre-marche, et vint rendre l'insulte dans l'Adriatique. Venise apprit tout à coup que les Génois avaient abordé sur la côte d'Istrie; elle ignorait où se trouvait Pisani, qui seul pouvait la défendre. La terreur fut telle dans les lagunes même, que l'on se repentit publiquement des paroles de mépris rendues à Pétrarque, et que l'on fit tendre une forte chaîne de fer entre les deux châteaux qui gardent la passe du Lido. Nicolas Pisani reparut, mais Doria se croyant trop faible, alla au-devant d'un secours qu'il attendait.

En 1354, l'amiral génois remporta une victoire signalée sur ses ennemis, tua quatre mille hommes, fit 5870 prisonniers, parmi lesquels était le redoutable Pisani. Alors Venise traita avec Visconti. Les Vénitiens payèrent aux Génois 200,000 florins pour les frais de la guerre, et interdirent à leurs négociants les ports de la mer Noire, excepté celui de Théodosie, où les Génois leur permirent d'avoir un comptoir.

Il n'était pas difficile de prévoir que le désespoir qui, à Gênes, avait conseillé la servitude, s'étant changé en joie, en bonheur et en orgueil, la ville ne tarderait pas à répudier le maître qu'elle s'était donné. Elle se révolta contre Visconti, nomma un doge, et déclara qu'elle voulait jouir de nouveau de sa liberté.

André Dandolo étant mort, les quarante et un électeurs avaient proclamé pour lui succéder, Marin Faliéro, comte de Val-di Marino, vieillard âgé de 76 ans, que ses grandes richesses et les emplois qu'il avait exercés re-

commandaient parmi les premiers nobles de Venise.

Alors régnait Innocent VI, natif de Limoges, que Mathieu Villani représente comme un pontife de simple et bonne vie, qui s'attacha d'abord à corriger beaucoup d'abus de la cour d'Avignon, et qui publia plusieurs réglements sages et utiles. Il chercha aussi à s'assurer l'amitié des Vénitiens, qu'il regardait comme les ennemis naturels des Visconti sans cesse occupés des moyens d'empêcher le retour de la cour pontificale en Italie.

Faliéro promit de soutenir les intérêts du saint-siége, mais il fut bientôt détourné de toute pensée de politique extérieure par des préoccupations fatales que nous allons rapporter.

On ne trouve en général, dans les conspirations, aucun vieillard, parce que tout vieillard est habituellement circonspect et timide. Par quelle circonstance arriva-t-il que le doge Faliéro conspira?

Il avait une femme jeune et belle, dont il était jaloux. Un jeune patricien nommé Sténo, qui avait à se plaindre du doge, écrivit sur le dos de son siége, dans le grand conseil, des paroles injurieuses pour son honneur (*) : Faliéro osa exiger que les dix jugeassent Sténo, comme s'il eût été criminel d'état. Mais à Venise, tout ce qui tenait aux mœurs, aux querelles d'homme à homme, et même aux convenances, n'était pas aussi sérieusement considéré que la moindre action qui pouvait concerner les affaires de gouvernement. On rit de la susceptibilité du vieillard, et cependant on consentit à punir l'offenseur : il fut condamné à deux mois de prison qui devaient être suivis d'un an d'exil.

Faliéro aurait dû alors solliciter la grace du coupable, mais il aima mieux déclarer qu'il n'était pas satisfait, et il fit entendre des plaintes. Sur ces entrefaites, le chef des patrons de l'arsenal, Israël Bertuccio, ayant été frappé par un patricien, vint demander justice au doge. Celui-ci répondit : « Quelle justice veux-tu? on ne me fait pas justice à moi-même. » Le chef des patrons assura qu'on pouvait venger les deux injures. Faliéro, imprudent jusqu'à la démence, écouta Israël, et voulut savoir en détail quels pourraient être ses moyens de révolte. Israël dit qu'il saurait trouver mille complices qui renverseraient l'autorité du conseil, et donneraient au doge toute l'autorité, comme dans les autres villes de l'Italie. Faliéro lui permit d'organiser ce plan de révolte. On ne tarda pas à découvrir le but des menées d'Israël; les dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, et les cinq juges de paix s'assemblèrent, et firent arrêter les principaux conspirateurs, qui révélèrent que le signal devait être donné par la cloche de Saint-Marc, avec la permission du doge.

Alors le conseil des dix demanda que vingt patriciens lui fussent adjoints. On fit comparaître devant ce nouveau conseil le doge qui, encore revêtu des signes de sa dignité, vint subir un interrogatoire. Il avoua son crime. Le lendemain, 16 avril 1355, on procéda à son jugement. Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées. On amena Marin Faliéro au haut de l'escalier des Géants, là même où les doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet ducal, en présence des dix, et on lui annonça qu'il allait avoir la tête tranchée. Pendant les apprêts du supplice, les portes du palais restèrent fermées. Immédiatement après l'exécution, un membre du conseil des dix parut sur le balcon du palais, tenant à la main la hache encore toute sanglante, et dit : « Justice a été faite d'un grand coupable. » En même temps, les portes du palais s'ouvrirent, et la foule qui s'y précipita, vit la tête de Marin Faliéro, qui roulait sur les degrés.

Dans la salle du grand conseil, où sont les portraits des doges, un cadre

(*) *Marin' Faliero, alla bella moglie;*
Altri la gode, ed egli la mantiene.

Marin Faliéro, à la belle femme; d'autres la courtisent, et lui, il la nourrit.

Digitized by Google

voilé d'un crêpe fut mis à la place que devait occuper Faliéro, et portait cette inscription : « *Place de Marin Faliéro, décapité.* »

Jean Gradénigo monta, quatre jours après, sur le trône encore teint du sang du doge traître à ses serments.

Cependant le tribun Colà de Rienzo, que nous avons laissé caché dans le château Saint-Ange, s'était enfui, et il avait été demander un asile à Louis de Hongrie, qui faisait la guerre à la reine Jeanne, dans le royaume de Naples. Au moment où Louis avait quitté l'Italie, Colà était passé en Allemagne pour implorer la protection du roi des Romains, Charles IV. Celui-ci l'avait livré au pape. En 1352, le tribun était arrivé à Avignon, conduit par deux archers. Dans les premiers moments, les recommandations de Pétrarque sauvèrent son ami du dernier supplice : Innocent VI pensa ensuite à envoyer Colà auprès du cardinal Albornoz, natif de Cuença, dans la Nouvelle-Castille, et qu'il avait chargé de délivrer les villes de ses états, des tyrans qui les opprimaient. Les Romains, depuis la fuite de Rienzo, avaient été en butte à des révolutions sanguinaires. Ils venaient de se donner pour chef, un scribe ou notaire du sénat, nommé François Baroncelli, qui, prenant encore le titre de tribun, avait d'abord, aussi honorablement que l'autre, fait rendre partout une justice rigoureuse.

Baroncelli gouvernait Rome, lorsque le cardinal Albornoz, accompagné de Colà, entra dans l'état de l'Église. Jean de Vico, qui se prétendait préfet de Rome, et qui en avait été chassé, avait mis en défense les principales villes des environs, Viterbe, Orviéto, Terni, Amélia, Narni, Marta et Canino, qu'il occupait avec des troupes courageuses.

L'approche de Rienzo rappela aux Romains, non les derniers actes de sa raison égarée, mais les temps heureux de son gouvernement et les espérances qu'il avait fait concevoir. On lui envoya des députés pour l'inviter à revenir, en lui promettant un accueil digne de lui. Rienzo n'était plus le maître d'agir par lui-même. Le cardinal chercha à persuader aux Romains que s'ils détruisaient la puissance du préfet Vico, Rienzo leur rendrait le *bon état*. Le peuple, sur qui ce mot magique devait encore agir efficacement, se laissa gagner, et il promit de combattre Vico, contre lequel il s'arma, en effet, et qu'il parvint à renverser. Alors le cardinal Albornoz, obligé de tenir sa parole, nomma Colà *sénateur* de Rome, et le laissa maître d'entrer dans cette ville, mais il ne pouvait lui fournir ni argent ni soldats. Colà emprunta quelques sommes, leva des cavaliers, et s'avança vers Rome; il fut reçu avec enthousiasme. L'autorité qu'allait lui concéder le peuple se trouvait fortifiée par l'appui que lui portait le pape, au nom de qui il était *sénateur*. Innocent VI l'avait aussi voulu nommer noble et chevalier; que manquait-il à cet orgueil qu'il ne savait pas réprimer? Mais les destinées de Rienzo étaient accomplies.

Il éclata bientôt une insurrection contre lui : elle était suscitée par les Colonna. Rienzo voulut se sauver de son palais, qu'on avait livré aux flammes et au pillage. S'étant enveloppé d'un sale manteau de berger de la Campanie, il se couvrit la tête de vieilles couvertures de lit, comme s'il eût été un des pillards, et il indiquait au peuple, en patois du pays, le lieu où il y avait le plus de butin. Il passa sans être reconnu et sans être atteint par le feu, et il arriva à une des portes : il y en avait trois à franchir. Parvenu à la seconde, il eut le bonheur de voir que le peuple ne faisait pas attention à lui; il sortait par la troisième porte, lorsqu'un Romain l'arrêta et lui dit : « Où vas-tu? » Colà eut du courage dans cette circonstance, et ne chercha pas à se cacher; il jeta les couvertures, et cria : « *Je suis le tribun!* » On se précipita sur lui et on le conduisit auprès du Capitole, devant le lion de porphyre égyptien (*), là où il faisait lire les

(*) La planche 32 représente, sur le pre-



Escalier du Capitole Входъ въ Капитолій

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

condamnations. Personne n'osait encore le toucher : il allait prendre la parole et essayer l'effet de son éloquence ordinaire, qui ne l'avait trahi qu'une fois, lorsqu'un artisan lui enfonça un estoc dans le ventre. Aussitôt il tomba frappé de plus de vingt coups : on lui coupa la tête ; le tronc fut traîné dans les rues, et pendu ensuite à l'étal d'un boucher, près de l'église Saint-Marcel.

Ainsi mourut un homme qui, deux fois, essaya de ramener l'ordre et le règne des lois dans la capitale du peuple romain, et qui, deux fois, fut abandonné par ce peuple auquel il avait sacrifié son existence.

Albornoz chercha alors à rétablir l'autorité du pape dans Rome et dans les villes données par la fille du duc Boniface III, la célèbre comtesse Mathilde (*). (Voyez *pl.* 33.)

mier plan, l'escalier du capitole actuel. On voit d'abord deux lions égyptiens, de basalte, qui jettent de l'eau par la gueule dans une tasse. Ils ont été transportés de l'église de Saint-Étienne del Cacco, et placés par ordre de Pie IV, en 1560. Il est probable que du temps de Rienzo, il y avait à cet endroit un lion de porphyre égyptien, puisque tous les auteurs s'accordent à dire que c'est au pied de la statue de ce lion que le tribun a été conduit par le peuple révolté. L'escalier d'Araceli, qui est à gauche, a été construit en 1348, un an après la catastrophe de Rienzo. La rampe du milieu a été faite en 1536, par le pape Paul III, à l'occasion du passage solennel de Charles-Quint. Le chemin à droite, par lequel on monte en voiture, a été ouvert, en 1692, par Innocent XII.

Le moderne capitole a sa façade entre le septentrion et l'occident. Quand on a monté la rampe du milieu, on arrive sur une place au centre de laquelle s'élève la célèbre statue équestre de Marc-Aurèle, présenté comme pacificateur. C'est la plus belle des statues de bronze que nous ait laissées l'antiquité. Elle était auparavant en face du palais de Saint-Jean-de-Latran, et on l'appelait la statue de Constantin (voyez page 69). Transportée par ordre de Paul III, elle a été élevée, d'après les dessins de Michel-Ange, en 1538, sur un piédestal formé d'un bloc de marbre tiré des ruines du forum de Trajan. La figure de l'empereur est naturelle et majestueuse; le cheval animé et vivant. La tête de l'animal tient un peu de celle du bœuf, comme toutes les races de chevaux arabes.

Le palais sénatorial fut érigé, en 1390, par Boniface IX, sur l'ancien *Tabularium*. La statue de porphyre, représentant Rome, assise dans la niche du milieu, a été trouvée à Cori.

Le palais à gauche renferme le musée capitolin. Le palais à droite est appelé palais des conservateurs du sénat. Ces palais ont été aussi construits sur les dessins de Michel-Ange.

(*) La planche 33 représente à gauche le duc Boniface III, qui porta d'abord le titre de marquis, et ensuite celui de duc de Toscane; il mourut en 1052, assassiné avec des flèches empoisonnées. L'habit du duc est bleu-clair, la chlamyde est verte; un rubis orne la partie antérieure du bonnet. De sa seconde femme Béatrix, fille de Frédéric, duc de la Lorraine supérieure, il eut la comtesse Mathilde, qui est représentée à droite de cette planche. La comtesse est coiffée d'un bonnet d'or de forme conique, orné de pierres précieuses dans la partie inférieure. La chlamyde est couleur de laque, et la robe bleu-ciel. Ces costumes, copiés par M. Bonnard, font partie des miniatures du poëme de Donizon, conservé au Vatican, n° 4922. L'ouvrage de M. Bonnard, que j'ai encore consulté plusieurs fois, se recommande par une grande exactitude de dessin, et des notices fort instructives. Nous avons vu M. Bonnard, à Rome, recueillir avec une rare intelligence les matériaux que cette ville pouvait lui procurer pour l'achèvement de son bel ouvrage.

Au milieu de la même planche 33, on voit le pape Alexandre III donnant *lo stocco*, ou l'épée de commandement, au doge Sébastien Ziani. La peinture originale est à Sienne, et on la doit à Spinello Aretino.

Le peintre a commis une erreur, en donnant le trirègne à Alexandre III, qui mourut en 1181. Ce fut, selon la plupart des auteurs, Boniface VIII qui, en 1300, ajouta à la tiare la seconde couronne. Benoît XII, en 1334, ajouta la troisième couronne. Spinello Aretino, mort en 1351, savait que les papes français de son temps plaçaient sur leur tête un trirègne; il ne s'attacha pas à étudier l'histoire, et donna à Alexandre III la tiare telle qu'on la portait de son temps à Avignon. Après Benoît XII, Ur-

' Visconti, archevêque de Milan, était mort en laissant pour lui succéder trois neveux, fils de son frère Étienne Visconti. Comme ils étaient entourés de soldats bien payés, ils réussirent facilement à se faire proclamer seigneurs par toutes les villes de la ligue lombarde et par d'autres qui avaient été soumises à leur oncle. Sur ce point de la Péninsule, on put se croire au temps du testament de Constantin. Mathieu, l'aîné des neveux, eut pour sa part Plaisance, Parme, Bologne, arrachée aux légats du pape absent, Lodi et Bobbio. Barnabò, le second, obtint en partage Crémone, qui avait perdu son indépendance, Crème, Brescia et Bergame. Galéas, le troisième, reçut pour apanage Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie. La ville de Milan fut déclarée centre de gouvernement, et capitale d'une sorte de confédération des trois frères. En même temps ils se crurent assez forts pour ne pas refuser à Charles IV, roi de Bohême, et élu empereur, le titre de roi d'Italie, et pour lui laisser prendre à Monza la couronne de fer.

Mathieu Villani a rapporté ce fait avec une naïveté et une grace particulières; je citerai ses propres paroles: quand l'histoire est si bien faite, il ne faut pas la recommencer.

« L'empereur élu se mit en chemin vers Milan, avec moins de huit cents cavaliers. Messer Galéas vint au-devant de lui à la tête de quinze cents hommes à cheval, lui fit la révérence et l'accompagna jusqu'à Lodi, où il le fit garder la nuit par des hommes armés, après avoir ordonné de fermer les portes de la ville. Le lendemain, près de Chiaravalle, Messer Barnabò se présenta à la rencontre du roi élu des Romains, avec une suite considérable, et lui offrit, de la part de ses frères et de la sienne, trente palefrois. Messer Barnabò demanda à l'élu s'il lui plaisait entrer dans Milan; l'élu répondit qu'il n'y entrerait pas, parce qu'il avait promis de n'y pas entrer. Barnabò répliqua qu'on avait exigé cette condition, parce qu'on croyait que le prince s'y présenterait à la tête de la ligue gibeline, mais que pour sa personne seule, il n'en était pas ainsi, et il fut contraint d'entrer à Milan. On le reçut avec plus de tumulte que de fête; il ne vit que cavaliers armés, il n'entendit que trompettes, clairons, flûtes et cornemuses; il y avait tant de tambours, qu'on n'aurait pas ouï des coups de tonnerre. A Milan encore les portes furent fermées. Le roi fut conduit au palais des princes et on lui assigna des salles magnifiquement ornées et des appartements somptueux. Là, Mathieu et les deux autres frères allèrent lui faire la révérence, lui disant avec de belles paroles que tout ce qu'ils possédaient, ils reconnaissaient le tenir du saint Empire, et qu'ils le gardaient à son service. Le jour d'après, ils lui donnèrent le spectacle d'une revue générale des hommes à pied et à cheval qu'ils avaient réunis dans Milan; ils firent armer tous les citoyens qui pouvaient monter à cheval, et forcèrent l'empereur à les voir passer d'une fenêtre du palais. Avec tant de bruit, ils donnèrent à comprendre que ces troupes formaient un corps de six mille hommes à cheval et de dix mille à pied. Ensuite les trois frères se prirent à dire : « O notre seigneur, ces « cavaliers, ces fantassins et nos « personnes mêmes, sont à votre « commandement. » Ils ajoutèrent : « Avec cela, nous avons garni nos vil- « les et nos châteaux d'autres cavaliers « et d'autres fantassins »; et ainsi ils exaltèrent (*magnificarono*) leur grandeur, en la présence impériale, tenant les portes fermées la nuit et le jour, et tant de troupes de garde, que l'empereur élu finit par concevoir des craintes et des soupçons. Celui-ci se voyant donc dans l'ennui d'une surveillance si inquiète, il n'y eut heure

bain V, autre pape français, continua de porter le trirègne. Urbain VI, Napolitain, fut couronné à Rome avec le trirègne, en 1378, et tous les papes l'ont porté depuis.

Le costume du doge Sébastien Ziani, qui est aux genoux du pape, est, en général, plus fidèle. Le bonnet ducal est écarlate, et orné d'hermine.

où il ne voulût se trouver autre part, avec moins d'honneurs. Enfin, pour tout, l'esprit impérial fut en continuel servage à la volonté des tyrans, et l'aigle soumise à la couleuvre (armes des Visconti). Charles, qui était sage, supporta, avec un visage gai et serein, *la prison courtoise*, et par beaucoup de condescendance gagna ce qu'il n'aurait pu obtenir par la force. Après quelques jours, quand il plut aux seigneurs tyrans, ils le conduisirent à Monza. Là, le jour de l'Épiphanie, 6 janvier, il fut couronné de la sainte couronne de fer, avec la solennité que les seigneurs Visconti voulurent bien permettre; enfin, il retourna à Milan, où il créa quelques chevaliers. Ensuite il demanda à partir pour recouvrer sa liberté. On l'accompagna, comme il était venu, de ville en ville avec des hommes armés, et les portes fermées chaque soir. La nuit et le jour on le tenait dans une garde continuelle, et lui, hâtant sa marche, non comme un empereur, mais comme un marchand qui court précipitamment à une foire, se laissa conduire hors des possessions des tyrans. Là il resta libre de leur surveillance avec au plus quatre cents de ses compagnons, la plupart sur des mauvais bidets, et sans armes. »

Certes, on ne peut pas rapporter d'une manière plus piquante cet *insolent hommagelige*. Que sont devenues les générosités de Charlemagne, les tentes écarlates d'Othon, les housses d'or de Frédéric 1er, et tant de magnificences impériales jusqu'à Frédéric II ?

Charles, après diverses tentatives pour relever son parti à Florence, à Sienne et à Rome, retourna en Allemagne, laissant Milan sous le despotisme odieux des Visconti.

Un d'eux, Mathieu, était, non pas plus méchant, mais plus adonné à la débauche que les deux autres. Ceux-ci craignirent que l'indignité des violences qu'il faisait aux femmes n'armât contre eux tous leurs sujets, ils lui firent servir un plat de cailles empoisonnées. Barnabò, le plus cruel des deux qui survivaient, voulait réduire Pavie, révoltée à l'aide du marquis de Montferrat, Jean II Paléologue, fils de Théodore Ier, neveu et successeur de Jean Ier. Jean II possédait Turin, Suze, Alexandrie, Trino, et d'allié des Visconti, il était devenu leur ennemi le plus violent. Barnabò amène une armée devant la ville en révolte. En vain elle résiste, il s'en empare. Les horreurs qu'il commet sur les personnes des vaincus doivent être signalées, pour que ce fatal récit voue à jamais la mémoire de ce tyran à l'exécration des hommes.

Ce scélérat cherchant à épouvanter ses ennemis par des supplices dont, avant lui, personne n'avait eu la pensée, ordonna, par un édit que rapporte textuellement Pierre Azario, notaire de Novare, que le supplice des criminels d'état durerait quarante et un jours. Les tourments ne pouvaient être infligés que les jours impairs. Le premier, le troisième, le cinquième et le septième jour, les condamnés devaient recevoir cinq tours d'estrapade; les jours pairs, ils étaient laissés dans un affreux repos; le neuvième et le onzième jour, on leur faisait boire par force de l'eau mêlée de chaux et de vinaigre; le treizième et le quinzième jour, on leur enlevait la peau de la plante des pieds; le dix-septième et le dix-neuvième, on arrachait un œil, et successivement on coupait un pied, l'un après l'autre; enfin, après d'autres abominables atrocités, le quarante-unième jour, le tronc des infortunés était tenaillé, et ils terminaient leurs souffrances sur la roue.

Tel fut l'infernal arrêt qui aurait dû armer l'Église, l'Empire, tous les gouvernements de l'Italie, et les propres ministres de Milan, contre des férocités aussi inouïes.

L'excommunication contre Barnabò fut prononcée; il n'y eut pas une voix dans toute l'Europe qui réclamât contre la sentence.

Ces cruautés ne sont pas dignes de mémoire, dit Mathieu Villani, et elles exigent *le silence de la plume;* mais on doit être excusé d'en rapporter quelques-unes, pour montrer

le danger que l'on court sous une tyrannie effrénée.

Cependant Galéas Visconti, frère de Barnabò, avait voulu s'allier à une maison royale de l'Europe, et profitant de l'état de détresse où une longue guerre avait réduit Jean, roi de France, il proposa six cent mille florins d'or, à condition que l'on marierait Jean Galéas, son fils, âgé de onze ans, avec Isabelle de Valois, fille de Jean. Les Visconti, qui n'étaient connus en Italie que sous le nom de *tyrans*, ne jouissaient en France d'aucune considération; cependant la proposition fut acceptée: mais comme ces tyrans, quoique nobles d'origine, étaient méprisés en France, et traités de parvenus, le roi tint à voir porter un titre à sa fille, et il investit son gendre du petit comté de Vertus, situé à six lieues de Châlons, en Champagne; c'est enfin sous le titre de comte de Vertus que Jean Galéas, premier duc de Milan, fut connu pendant trente-quatre ans.

Ce mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire. On compta dans le banquet, après un tournoi (voy. *pl.* 34) (*), jusqu'à six cents dames et mille chevaliers. De riches présents furent offerts par les officiers de Galéas à tous les conviés.

On ne pouvait s'attendre à voir un tel honneur accordé à une famille qui s'était signalée par tant de crimes: d'ailleurs, tous les jours d'autres crimes succédaient aux premiers. Barnabò surtout devint encore plus impitoyable: sous prétexte de fuir la peste, il se retira dans une maison de chasse, au milieu des forêts les plus sauvages; à deux milles à la ronde, il fit planter des piliers et des potences, et il menaça, par des écriteaux placés tout autour, de faire pendre sans rémission quiconque oserait franchir l'enceinte qu'il s'était réservée.

Il ne suffisait pas aux Visconti de tyranniser les états qu'ils gouvernaient. Les deux frères vivaient ensemble dans une union difficile à comprendre, parce qu'ils étaient tous deux méchants, défiants et ambitieux; mais aucun soupçon n'altérait leur accord funeste. On annonça un jour qu'il pouvait leur être utile de susciter des troubles à Pise, ville gibeline, célèbre par sa puissance, son commerce en Égypte, ses monuments, sa cathédrale, sa tour, son baptistère, son Campo-Santo. (Voy. *pl.* 35 et 36) (*).

(*) Nous donnons ici une planche représentant un tournoi italien: un des chevaliers a sa lance brisée et va être renversé. A droite, on remarque les juges du combat.

(*) La planche 35 représente le dôme, la tour, et le baptistère de Pise. Le dôme fut commencé dans les premiers mois de l'année 1064, sous le pontificat d'Alexandre II. Il fut tout-à-fait terminé 39 ans après, et consacré en 1118, par le pape Gélase II, de Gaëte.

Exiger des artistes du onzième siècle, de la sobriété dans les ornements, et une simplicité majestueuse, ce serait la même chose que vouloir exiger l'inversion des temps. Cinquante-quatre colonnes, distribuées en cinq ordres, forment la division totale de la façade. Buschetto, l'architecte, employa une quantité de marbres, de colonnes, de sculptures qui avaient appartenu à d'autres édifices, et que les Pisans avaient transportés de la Sicile, de la Grèce et de l'Asie. Les trois portes de bronze qui donnent entrée à l'église, sont d'un travail estimé et moderne, qui fut confié en partie à Grégoire Pagani, sous la direction de Jean de Bologne. L'intérieur offre une croix à cinq nefs. Vingt-quatre colonnes corinthiennes ornent la nef principale. L'artiste a dissimulé l'inégalité de leur hauteur par de faux attiques, et une foule de ruses ingénieuses qui cachent ce défaut.

On jeta la fondation du baptistère en 1152, sur le dessin de Diotisalvi. L'édifice est rond, et il se termine au dehors par une grande statue de bronze, représentant saint Jean-Baptiste.

La tour de Pise est fameuse par le grand nombre de colonnes dont elle est décorée, mais plus encore par l'inclinaison considérable qu'elle présente sur le plan de l'horizon. Elle fut élevée en 1174, et toutes les chroniques, ainsi que les auteurs, s'accordent à lui donner pour architecte Bonanno, Pisan, auquel on associe aussi Guillaume, Allemand, que Dempster désigne sous le nom de Guillaume d'Inspruck. Cet élégant édifice,

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google

…шильница Соборъ и косвенная Башня



Digitized by Google

Campo Santo Кампо Санто

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Alors Barnabò gagna un marchand de cette ville, nommé dell' Agnello, et l'engagea à s'emparer du pouvoir. Dell' Agnello organisa une conspiration et se fit nommer doge. Il parcourut ensuite la ville avec une pompe ducale, et il exigea un serment de fidélité de ceux à qui il obéissait la veille.

Pour consolider son pouvoir, il établit sur-le-champ une sorte d'aristocratie. Il réunit seize familles en une seule, leur ordonna de se regarder tous comme parents, distribua les degrés de la consanguinité qu'il inventait, et se déclara le chef de cette famille. Les membres qui la composaient devaient porter le titre de comte et les mêmes armoiries. Bientôt il se dégoûta de ce nom de doge, usité à Gênes et à Venise, pour s'attribuer le

quoique peu décoré d'ornements de sculpture, ne laisse pas de mériter une place distinguée parmi les productions singulières de l'art à cette époque. Il présente huit galeries construites les unes au-dessus des autres, et soutenues par 207 colonnes surmontées de chapiteaux, appartenant à des époques différentes, comme les colonnes elles-mêmes, dont la plus grande partie a été réparée, et adaptée à la nature de cette construction. La tour a 51 pieds 8 pouces environ de diamètre, y compris les colonnes, et 174 pieds 5 pouces de hauteur. Les colonnes de la première galerie sont beaucoup plus grosses, et chaque arc correspond à deux colonnes dans les six galeries supérieures. Les chapiteaux de ces dernières semblent, par leurs formes et leurs ornements, avoir appartenu à quelque temple de Bacchus. Quant à l'inclinaison de cette tour, qui est de 12 pieds et 9 pouces environ (je l'ai mesurée moi-même deux fois), M. Cicognara rapporte diverses opinions qui peuvent intéresser la curiosité des artistes et des savants. Ce serait une idée étrange, dit M. Ferrario, à qui j'emprunte la plupart de ces détails, de considérer cette inclinaison comme le résultat d'un plan de l'architecte, tandis qu'elle s'explique naturellement par la supposition que l'édifice était bâti sur un fond marécageux et mobile, et que le sol ayant cédé d'un côté sous le poids, l'édifice entier se sera incliné du même côté. Si l'architecte avait eu réellement le dessein de lui donner cette inclinaison, satisfait de cette apparence, il aurait suivi la ligne d'aplomb dans la construction de l'intérieur et dans celle de l'escalier, et les pierres posées parallèlement à l'horizon, ne tendraient pas, par l'effet même de cette inclinaison, à s'ensevelir dans la terre, comme cela se voit du côté qui a cédé. Il est néanmoins bien possible que, s'étant aperçu de l'inclinaison de l'édifice, lorsqu'il était déjà à plus de moitié de sa hauteur, et ayant jugé qu'elle ne pouvait plus faire de progrès, l'architecte ait pris le parti de continuer la tour dans la même direction : car sa hauteur étant déterminée, il aura calculé qu'ayant environ treize pieds d'inclinaison, sur 51 pieds à peu près de diamètre, il lui restait environ 38 pieds pour continuer sa construction dans la ligne d'aplomb, en donnant également au côté opposé, à peu près 13 pieds de talus : réflexion qui prouve un raisonnement profond, dont la justesse est confirmée par la solidité de l'édifice depuis six siècles et demi. La moitié supérieure aurait donc été continuée sur le plan de l'inclinaison, pour éviter l'effet désagréable qu'eût produit un changement de direction vers le centre : aussi voit-on que les trous des échafauds qui y sont encore, et qui deviennent, dans cette question, des autorités respectables, ont été pratiqués parallèlement à l'horizon, et tendent plutôt vers la ligne d'aplomb, que vers le plan incliné.

Comme au bas de la tour de la Garisende à Bologne, si l'on s'approche de la tour de Pise du côté où elle penche, et si on regarde, par un temps d'orage, les nuages qui passent rapidement en l'air dans un sens opposé, on croit qu'ils vont abattre la tour.

La planche 36 représente le *Campo santo*. C'est un grand monument de la piété et de l'opulence des anciens Pisans. Il fut élevé, en 1278, sur les dessins de Jean de Pise. La cour destinée à servir de cimetière pour les hommes distingués du pays, a 450 pieds de longueur, et est environnée d'un vaste portique. Il y a 60 croisées ou arcades. Les murs sont ornés de peintures anciennes ; on les attribue à Simon Memmi, à Giotto, à l'Orcagna, à Benozzo Gozzoli. La terre qui remplit la cour a été apportée des environs de Jérusalem. Sous le portique on remarque beaucoup de tombeaux, entre autres le tombeau de Béatrix, mère de la comtesse Mathilde ; le tombeau élevé à Algarotti par Frédéric II ; celui de Pignotti, poète et historien, homme de mœurs douces et polies, et enfin celui de l'illustre chirurgien Vacca, ouvrage de Thorwaldsen.

Digitized by Google

nom de *Seigneur*. Il s'entoura du faste le plus ridicule. N'osant pas se déclarer roi, il osa cependant se montrer avec un sceptre d'or à la main. Il prescrivit qu'on ne lui présentât des suppliques qu'à genoux, quoiqu'on n'eût encore rendu ces honneurs qu'aux papes et aux empereurs. Mais son autorité ne tarda pas à être renversée.

Innocent VI étant mort en 1362, le sacré collége lui donna pour successeur, Guillaume Grimoard, natif de Grisac en Gevaudan, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui n'était pas cardinal. Ce pontife, le sixième parmi ceux qui siégèrent à Avignon, prit le nom d'Urbain V. Clément V avait le premier transporté le saint-siége en France, en 1305. Après lui, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI et Innocent VI avaient continué à s'imposer cet exil volontaire, loin de leur capitale et de leur troupeau. Du reste, ces pasteurs s'étaient établis à Avignon, comme s'ils n'eussent pas dû en sortir; ils en avaient acheté la souveraineté, de la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence; ils y avaient bâti des palais: ils témoignaient de l'affection pour ce séjour, au milieu d'un peuple sans turbulence et d'une noblesse sans ambition. On y était plus avide de fêtes et de plaisirs que de cérémonies pieuses. Cependant, était-il prudent de se livrer à cette mollesse, et d'abandonner ainsi Rome, même par des craintes réelles de persécution? L'asservissement dans lequel la cour de France cherchait quelquefois à retenir les pontifes, excita les plaintes de la chrétienté. Urbain V pensa à partir pour l'Italie.

Le cardinal Albornoz fit préparer un palais à Viterbe. Ensuite il annonça hautement le retour de la cour pontificale, et demanda pour l'escorter, des bouches du Rhône aux bouches du Tibre, les galères de Gênes, de Venise, de Pise et de la reine de Naples. Urbain partit d'Avignon le 30 avril 1367, avec plusieurs de ses cardinaux. Cinq persistèrent à rester en Provence.

Le pape relâcha à Gênes le 25 mars, et il arriva le 4 juin sur la plage de Cornéto, où les députés du peuple romain se trouvèrent rassemblés. Ils reconnurent dans le pape le *Seigneur* de Rome, et, en conséquence, ils lui remirent les clefs du château Saint-Ange. Ce bon accueil fut dû en partie à l'habileté du cardinal Albornoz qui, en qualité de légat, pendant quatorze ans, avait reconquis et soumis au saint-siége la totalité des domaines ecclésiastiques. A ce sujet, Pompée Pellini assure qu'Urbain ayant demandé à ce cardinal un compte de l'argent qu'il avait reçu, celui-ci se contenta d'envoyer au pape un chariot chargé des clefs des villes et des châteaux qu'il avait fait rentrer sous sa domination.

Avant de mourir, Albornoz, l'un des plus habiles hommes d'état du temps, avait conclu une alliance avec les ennemis des Visconti, alliance où il avait fait entrer facilement l'empereur Charles IV, et qui comprenait le roi de Hongrie, les seigneurs de Padoue, de Ferrare et de Mantoue, et enfin la reine de Naples. Celle-ci, veuve de Louis de Tarente son second mari, avait épousé Jacques d'Aragon, à qui elle n'avait pas cependant accordé le titre de roi, apparemment pour n'avoir pas à le lui faire perdre par un crime plus odieux.

Urbain, en ramenant la cour pontificale à Rome, n'avait recherché que la gloire et les avantages du saint-siége; il en fut récompensé par les hommages que l'empereur Charles IV s'empressa de lui rendre. En 1368, ce prince vint à Rome, s'avança, à pied, au-devant du pontife, prit son cheval par la bride, et le conduisit ainsi jusqu'au Vatican. Le pape couronna la quatrième femme de l'empereur. A peine le pape avait-il reçu ces hommages de l'empereur d'Occident, que l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, qui avait perdu contre les Turcs Andrinople et la Romanie, vint demander des secours aux Occidentaux. Il y fut accueilli avec le même cérémonial que Charles IV.

Les Visconti, surtout Barnabò, commettaient tant de crimes, que l'empereur, d'ailleurs encore indigné des outrages qu'il en avait reçus, pria Urbain d'excommunier de nouveau les tyrans lombards.

Le cardinal de Belfort et l'abbé de Farfa furent chargés de porter une autre excommunication à Barnabò. Celui-ci écouta d'abord avec calme le message des envoyés, ensuite il les conduisit jusque sur le pont du Naviglio au milieu de Milan et leur parla ainsi : « Avant de me quitter, dites-moi si « vous voulez manger ou boire ; choi- « sissez. » Les légats ne répondirent rien. « Ne pensez pas vous séparer de « moi, cria Barnabò, avec d'effroya- « bles jurements, sans avoir mangé ou « bu, de manière à vous souvenir de « moi ; choisissez. » Un des légats voyant le canal, dit : « J'aime mieux « manger, que de demander à boire de- « vant tant d'eau. » « Hé bien, » ajouta Barnabò, « voici les bulles d'excommu- « nication, vous ne sortirez pas de « ce pont, que vous n'ayez mangé ces « parchemins sur lesquels elles sont « écrites, les sceaux de plomb qui y « pendent, et les liens de soie qui les « attachent. » André Gataro, historien de Padoue qui raconte ce fait, ajoute qu'il fallut exécuter l'ordre du tyran, mais il oublie que pour ce qui concerne les plombs, leur dimension rendait cette opération impossible. Il est probable que le tyran se contenta du premier essai que purent faire les deux légats.

Urbain, effrayé de cet affront fait à ses ambassadeurs, ne tarda pas à retourner à Avignon. Il s'y rendit par mer en 1370, et il y mourut à la fin de cette même année.

Le 31 décembre, Pierre Roger, comte de Beaufort, neveu de Clément VI, fut élu pape et prit le nom de Grégoire XI. Rome, après le départ d'Urbain V, s'était révoltée, et se laissait gouverner par treize bannerets ou représentants et porteurs des bannières des treize quartiers de la ville.

Grégoire XI, gémissant du désordre et de l'anarchie qui régnaient à Rome, se proposa de s'y rendre en 1376. Il arriva à Ostie en 1377, remonta le Tibre, et vint débarquer près de Saint-Paul. Les bannerets déposèrent à ses pieds les baguettes de commandement, mais son autorité ne fut pas pour cela complétement reconnue, et il mourut le 27 mars 1378, de la douleur que lui causaient les scènes violentes dont il était témoin.

Le 8 avril, l'archevêque de Bari, qui n'était pas cardinal, fut élu pape et il prit le nom d'Urbaln VI. Les cardinaux français avaient voulu élire l'un d'entre eux, mais les romains avec des signes de fureur avaient crié : « Nous voulons un Romain, au moins « un Italien. » Il avait fallu leur obéir.

Quelques gouvernements d'Italie qui s'étaient accoutumés, pendant l'absence des papes, à une sorte d'indépendance absolue, parurent craindre de trouver, dans leur retour, des motifs d'inquiétude, et ils cherchèrent à garantir leur puissance de toute influence étrangère : d'autres gouvernements, les Guelfes surtout, voyaient avec plaisir reparaître l'autorité pontificale, qu'ils espéraient opposer aux invasions des Visconti.

Des appréhensions et des espérances agitaient toutes les villes, et sous ce prétexte, il était aisé de susciter des troubles.

Venise, gouvernée cependant avec moins de rigueur que Milan, n'en renfermait pas moins beaucoup de ferments de révolte.

Les règles de la politique conseillent quelquefois de distraire par les émotions de la guerre, les esprits disposés à conspirer contre l'état. Les Vénitiens étaient tentés de recourir à cette maxime, quoique souvent elle soit dangereuse. D'ailleurs le gouvernement des Génois, moins digne d'estime, sans doute, mais plus redoutable depuis qu'il avait pu s'affranchir de toute reconnaissance envers les Visconti, parlait de Venise en termes méprisants, et répandait dans l'Orient que ces rivaux superbes avaient cédé à la fortune de la république de Gênes. Il fallut cependant que Venise

paraît ne pas avoir appris ces injures; ses provinces étaient attaquées par le roi de Hongrie, par François de Carrare, seigneur de Padoue, et par le duc d'Autriche. Toujours animé du désir de venger la mort d'André, son frère, premier mari de Jeanne de Naples, le roi de Hongrie exigeait des Vénitiens qu'une de leurs flottes portât son armée en Italie : il consentait bien, disait-il, à leur laisser la Dalmatie, mais à la condition qu'ils se déclareraient ses vassaux.

Il était pénible de reconnaître un suzerain. La fierté de Venise fut indignée. Sur ces entrefaites, mourut le doge Gradénigo. On avait besoin d'un homme de guerre : les quarante et un électeurs définitifs ne purent jeter les yeux que sur un noble recommandable par des talents militaires. Jean Delfino fut élu. Mais le nouveau chef était bloqué dans Trévise ; il demanda pour sortir et pour aller remplir les devoirs de sa souveraineté, un sauf-conduit, qui lui fut refusé : il parvint à s'échapper par ruse. La guerre continua, et l'on conclut une paix funeste. Le doge promit de cesser de prendre le titre de duc de Dalmatie et de Croatie, et s'engagea à tenir constamment vingt-quatre galères à la disposition du roi de Hongrie.

Il fut aussi convenu, en cas de contravention aux conditions de cette paix, de prendre le pape pour juge, et de *soumettre l'infracteur à l'excommunication et à l'interdit*.

Voilà la doctrine de l'excommunication et de l'interdit que des puissances séculières reconnaissent comme un châtiment légal, et qu'elles sont prêtes à subir en cas de parjure. La question de l'excommunication est prise sur le fait.

En 1378, les deux amiraux les plus renommés de Venise étaient Victor Pisani et Charles Zéno. Charles Zéno protégeait le commerce de la république dans la Méditerranée; Pisani était employé à des expéditions plus hasardeuses. Un jour ce dernier, mal servi par les siens dans une rencontre avec les Génois, avait été battu. Rome ancienne rappelait les généraux malheureux. Venise, plus impitoyable, met Pisani en prison. Les Génois poursuivent leurs succès ; ils assiégent Chiozza et bloquent Venise, où les esprits étaient dans une agitation extrême. Le tocsin de St.-Marc sonnait l'alarme; les citoyens passaient la nuit sur la place publique, et s'attendaient à voir l'ennemi forcer les passes et entrer dans la ville même. Un matin, au moment où le jour paraît, on voit sur les tours de Chiozza le pavillon de Saint-Marc renversé, et la hampe qui le soutient dominée par le pavillon génois. Pour gagner Pierre Doria, commandant des ennemis, le doge lui envoie, sans rançon, des prisonniers que l'on gardait dans la ville. Doria répond : « Vous pouvez « les ramener à Venise, je compte « incessamment les délivrer. »

Carrare, seigneur de Padoue, que la république avait jusqu'alors traité avec mépris, reçoit une lettre du doge qui l'appelle *altesse* et qui sollicite la paix. Carrare répond à son tour : « J'entendrai des propositions quand « j'aurai placé moi-même un frein « dans la bouche des chevaux qui or- « nent le portail de Saint-Marc. (Voy. *planche* 21.)

Ces paroles arrogantes et amères ne pouvaient qu'augmenter la désolation de la ville; on vivait dans la plus terrible anxiété. On avait expédié à Charles Zéno l'ordre de revenir; mais cet ordre lui était-il parvenu? Quelques hommes du peuple crièrent qu'on avait sous la main Pisani, amiral célèbre. Des voix tumultueuses, hardies au milieu du danger public, demandèrent que l'on rendît à Pisani la liberté et le commandement des galères.

Les dix n'obéissaient pas volontiers au peuple; mais les dix aussi étaient agités de diverses craintes. Ils furent forcés de céder à ceux qui criaient : *Vive Pisani!* Il fallait le tuer ou le délivrer.

Il fut résolu qu'il était dangereux de le tuer, et les dix le mirent en

liberté. Débarrassé de ses fers, il est amené devant le conseil par le peuple qui le portait en triomphe; le doge dit à l'amiral : « Victor Pisani, on vous a privé de la liberté, « parce que vous avez perdu nos « vaisseaux, on vous la rend pour la « défense de la patrie ! »

Cependant, si les uns demandaient que l'on se battît avec courage, les autres voulaient abandonner Venise et transporter le gouvernement dans l'île de Candie. Pisani fut d'avis de résister. On renonça à tout projet de fuite. Dès ce moment les sacrifices les plus généreux furent offerts avec enthousiasme : un marchand pelletier, Barthélemy Paruta, se chargea de payer mille soldats; le maître d'une apothicairerie, Marc Cicogna, fournit un navire; Pierre Zacharie, Jean Négro, Paul Nani, épiciers, entretinrent deux cents hommes; ceux qui ne donnaient rien publiaient que Charles Zéno, averti à temps, allait accourir au secours de la ville.

Pisani presse les armements, et conçoit un des plus hardis projets qui puissent se présenter à l'esprit d'un héros. Il entreprend de bloquer les assiégeants et de faire prisonnière toute la flotte génoise. Mais les équipages vénitiens se rebutent après quelques fatigues. Il les plaçait près de Chiozza, dans une situation si dangereuse, qu'ils allaient abandonner les lignes du blocus. Le général les harangua et les retint dans le devoir. Une seconde sédition éclata : des hommes, disaient-ils, ne peuvent vivre ainsi plongés presque dans les eaux. Pisani, qui concevait tout ce qu'il avait exigé d'eux de sévère et de surhumain, se borna à leur demander une faveur, et promit solennellement de lever la station, si le 1er janvier, c'est-à-dire dans quarante-huit heures, on ne voyait pas arriver la flotte de Zéno. On le croyait averti depuis long-temps, il pouvait se faire qu'il arrivât. Rien n'annonçait encore cependant qu'il fût entré dans l'Adriatique. On attendait machinalement ce terme fixé au hasard, et qui avait été si rapproché pour que l'armée pût l'accepter. Tous les yeux étaient fixés sur la mer; la tour du Campanile (voyez. *pl.* 21) était couverte de citoyens attentifs qui demandaient à l'horizon, du mouvement, un seul vaisseau, mais les couleurs de Saint-Marc et du secours.

Le 1er janvier 1380, l'atmosphère s'éclaircit. On aperçoit les villes du Golfe à une grande distance; tout autour, la mer est déserte. « Le jour n'est pas encore baissé, dit un vieux pilote; *la mer est le pays des miracles.* » Tout-à-coup dans le lointain paraissent deux vaisseaux, quatre les suivent, puis dix, puis deux. On compte distinctement dix-huit vaisseaux, on est d'accord sur le nombre. Ils s'avancent à pleines voiles. Est-ce un renfort pour les Génois? est-ce la flotte de Zéno? Vingt bâtiments légers sont envoyés à la découverte. Ils doivent faire un signal s'ils ont une bonne nouvelle à annoncer. Les 20 signaux apparaissent simultanément, c'est la flotte de Zéno! Cette faculté d'enthousiasme, qui est comme endormie dans les esprits les plus accablés par la douleur, se réveille à l'instant. On descend précipitamment de la tour; on court, on s'embrasse, on crie : « La ville est sauvée !»

Zéno veut rendre compte des opérations de son expédition. Le doge répond que tout a été bien, que tout est approuvé, et qu'il ne faut parler que de délivrer la patrie. Le lendemain Zéno attaque une division des Génois, et reçoit un coup de flèche qui lui traverse la gorge. On arrache la flèche de la blessure et on veut le soigner. Il déclare qu'il ne quittera pas son bord, et qu'il mourra aussi doucement dans sa galère. Pisani remporte, de son côté, un avantage; Pierre Doria est tué, il est remplacé par Napoléon Grimaldi; Pisani et Zéno redoublent d'activité, de courage, de prévision. Grimaldi croit devoir modifier le système militaire de Doria; mais il est à son tour plus étroitement bloqué dans Chiozza, et enfin, il est contraint à capituler. Dix-neuf galères, quatre mille cent

soixante-dix prisonniers furent le fruit de cette victoire. Tels étaient les restes de l'armée formidable qui avait fait trembler la république vénitienne.

Nous montrons souvent Venise inexorable; il faut ici la montrer reconnaissante. Trente chefs de familles plébéiennes furent admis au grand conseil. Parmi eux se trouvaient les trois épiciers Zacharie, Négro, Nani, Paruta, pelletier, Cicogna, apothicaire, des artisans et de simples citadins. Quelques-unes de ces familles sont devenues illustres dans l'histoire de Venise.

L'aristocratie n'avait pas cessé de se consolider chez les Vénitiens. Elle avait opposé à ses malheurs une constance inébranlable, cette obstination de volonté qui lui appartient plus qu'à aucune autre forme de gouvernement. Chez presque tous les membres du grand conseil, une éducation distinguée, l'amour du sol natal, le souvenir d'une prospérité glorieuse, l'illustration antique du nom vénitien, avaient inspiré un dévouement surnaturel. Quelques hommes du peuple seuls et des soldats avaient quelquefois paru perdre courage; mais un grand nombre avaient imité les nobles. Les patriciens savaient plus que tout autre ce qu'ils perdaient à être vaincus; ils voyaient de plus près les désastres de la république et ceux de leur caste; un succès qui tenait du prodige venait de couronner de tels sentiments et des efforts si généreux.

Nous voyons un autre spectacle à Florence : des nobles vont exciter la multitude en se cachant derrière elle; là, ce sera un homme du peuple qui, à travers la fureur des siens, offrira un de ces grands caractères de force, de modération, de justice, qu'on ne trouve pas souvent dans les habitudes d'un artisan.

L'art de la laine était un des plus puissants (*) et il tyrannisait une immense partie de la basse populace à laquelle il donnait l'existence. Dans une assemblée tempétueuse, un homme de la classe des *Ciompi* (*) prend la parole et cherche à excuser les violences, les incendies, les cruautés commises, les vols, les assassinats; il dit,

(*) Il y avait à Florence vingt-un *arts* (*arti*), sept grands *arts* et quatorze *arts* du second ordre.

Les sept grands *arts* étaient : 1° les juges et les notaires (on appelait juges, à Florence, tous les docteurs ès-lois); 2° les marchands, ou l'*art* de *calimala* (cet *art* prenait le nom de *Calimala*, de celui de la rue où logeaient ces marchands, et qui était anciennement appelée *calle mala ;* ils vendaient en détail des étoffes de laine, de soie, et ce que nous nommons en France rouennerie et mercerie); 3° les banquiers; 4° les fabricants de laine; 5° les fabricants de soie; 6° les médecins et les apothicaires; 7° les fourreurs.

Les quatorze *arts* de second ordre étaient : 1° les bouchers; 2° les cordonniers; 3° les forgerons; 4° les regrattiers ou débitants de sel; 5° les maçons et les tailleurs de pierre, ou appareilleurs; 6° les marchands de vin; 7° les aubergistes; 8° les marchands d'huile, les charcutiers et les cordiers; 9° les chaussetiers; 10° les marchands de cuirasses; 11° les serruriers; 12° les marchands de cuirs; 13° les marchands de bois; 14° les boulangers.

Les premiers *arts* s'appelaient *arts majeurs ;* les seconds *arts* s'appelaient *arts mineurs :* tout citoyen quelconque, qu'il exerçât ou non un de ces *arts*, devait en choisir un dans lequel il se faisait inscrire. Il y avait certainement à Florence beaucoup d'autres professions distinctes; mais chacune de ces dernières était tenue de faire partie de l'un des *arts mineurs*.

Chaque *art* avait sa maison d'assemblée où il se réunissait pour élire des syndics, des *consuls*. Les chefs de chaque *art* avaient des places d'honneur dans les cérémonies et dans les processions. Après bien des débats, il avait été aussi convenu que le gonfalonier de la république (titre de quelques mois, mais dont l'autorité répondait à celle de doge de Venise) serait choisi parmi ceux qui appartenaient aux *arts majeurs*, et que, dans les quatorze *arts mineurs*, on choisirait le quart des magistrats de la ville.

Il y avait des nobles qui, pour se populariser, s'étaient fait inscrire dans les *arts mineurs*.

(*) On appelait *Ciampi*, nom dérivé du mot *compère*, introduit à Florence par Gaultier de Brienne, les quatre familles de la populace qui l'avaient élu.

à la manière de Spartacus, que les esclaves fidèles sont toujours esclaves, que les hommes bons sont toujours pauvres, que les entreprises commencées avec danger finissent avec récompense, et que l'on n'est jamais sorti d'un péril sans un péril.

La seigneurie de Florence n'oppose pas assez de résistance à cet audacieux. Il ne harangue pas au nom de l'ancienne république de Rome, il parle le langage des brigands et des peuples que la civilisation n'a pas adoucis. Aussi les séditieux, sous divers prétextes, incendient les palais. Beaucoup de citoyens, pour venger leurs injures, conduisent ces furieux à l'habitation d'un ennemi. Il suffisait qu'un seul criât : « *A la maison de tel.* » Sur-le-champ celui qui tenait le gonfalon se dirigeait vers cette maison (*).

Les factieux, après avoir commis tant de scélératesses, pour les accompagner de quelque œuvre louable, créèrent chevalier Sylvestre de Médicis, parent de Jean qu'avait fait mourir Gaultier de Brienne.

Les nobles à Venise, les bourgeois à Sienne, pensaient d'abord à leurs intérêts, le peuple de Florence pensa à lui-même. Il demanda que les priviléges de l'art de la laine fussent déterminés et restreints, que l'on créât trois *arts* nouveaux, un pour les cardeurs et les teinturiers, un autre pour les barbiers, les pourpointiers, les tailleurs d'habits et autres artisans semblables, et enfin un troisième pour le menu peuple, c'est-à-dire à peu près pour les vagabonds; il exigea que dans ces trois *arts* on choisît toujours deux *signori*, et que les quatorze anciens *arts mineurs* en fournissent trois; qu'aucun des individus de ces derniers *arts* et des *arts* créés nouvellement ne pût être forcé, pendant deux ans, à payer une dette au-dessus de cinquante ducats.

Les demandes accordées, le peuple voulut que les anciens *signori*, qui étaient au nombre de dix, quittassent le Palais seigneurial. Ils y furent bientôt contraints, et le peuple l'envahit. Au moment où il s'y précipita, l'enseigne du gonfalonier de justice était dans les mains de Michel Lando, cardeur (ceci explique pourquoi on a demandé un nouvel *art* pour les cardeurs); celui-ci, sans chaussure et à peine vêtu, monta rapidement l'escalier. Quand il fut dans la salle d'audience des *signori*, il s'arrêta, et se tournant vers la multitude, il leur dit: « Vous voyez que ce palais est à vous. « Que vous semble-t-il qu'il faille faire « à présent? » Tous répondirent qu'ils voulaient que ce fût lui qui devînt gonfalonier et *signore*, et qu'il gouvernât la ville comme il l'entendrait.

Michel Lando accepta la seigneurie, et comme c'était un homme sagace et droit dans ses vues, il pensa tout d'abord à rétablir le calme dans la ville et à contenir les tumultes. En vain il avait pris des précautions de sagesse, et l'on peut dire de talent politique. Une nouvelle révolte s'organise contre celui qui voulait arrêter les violences de la première. Des envoyés de la populace viennent lui reprocher son ingratitude et l'abus qu'il semble faire de l'autorité Lando, tout ignorant qu'il était, Lando, agissant par instinct, montre ce qu'un homme du peuple, doué de sens et d'énergie, peut faire dans une occasion semblable; se souvenant plus du nouveau rôle qu'il tenait que de sa première condition, le maître improvisé, qui n'avait pas même pris encore le soin de se vêtir convenablement, dit qu'il n'a pas accepté l'autorité pour qu'on se joue de lui; il frappe de ses armes les envoyés du peuple, les fait lier et jeter en prison. Ensuite il a l'audace d'aller attaquer le parti révolté contre lui, le cherche dans la ville, revient vers le palais, où il le trouve fortifié, le chasse, tue dans le nombre beaucoup de ceux qui l'ont

(*) Indépendamment du gonfalon ou étendard de la république, il y en avait encore pour chaque *art* particulier; et si ce n'était pas un *art* qui se révoltât, si c'était une multitude composée d'hommes de plusieurs *arts*, alors on ajustait rapidement un gonfalon de diverses couleurs, qui était porté à la tête du rassemblement.

élu gonfalonier, et contraint le reste à se cacher.

Cette victoire gagnée, le pouvoir reste à Michel. Les tumultes cédèrent à sa valeur : enfin par sa détermination, sa prudence et sa bonté, il surpassa tous les autres citoyens, et mérita d'être compté parmi ceux qui avaient rendu des services à la patrie. Si son esprit eût été malicieux ou ambitieux, la république aurait perdu sa liberté, et serait tombée sous une tyrannie pire que celle du duc d'Athènes; mais le bon sens de Lando ne laissa pénétrer dans son esprit aucune volonté qui fût contraire au bien de tous. Il pensa, il est vrai, aux cardeurs, ses compagnons, et il eut raison; on ne lui reprocha pas d'avoir demandé trop pour eux. Enfin sa modération lui fit conduire les choses de manière que beaucoup de son parti eurent confiance en lui, et son courage fut tel, que par les armes il put vaincre tous les autres.

Si les aristocraties parviennent plus facilement à conserver le fruit de leurs victoires, comme nous venons de le voir à Venise, rarement, ainsi que nous l'avons vu avec Rienzo, et ainsi que nous le verrons plus tard à Naples, les hommes du peuple savent profiter long-temps de leurs avantages. A Florence, on tomba bientôt dans un état qui fut rempli d'exils et de morts. L'autorité directe échappa des mains de Lando, qui devait succomber sous les perfidies et les intrigues, lorsqu'il ne lui suffirait plus d'être franc et courageux. Lando fut exilé, sans être absous par tant de services rendus à la ville, quand la populace furieuse allait la gouverner.

« Déplorons, dit Machiavel (*), une erreur dans laquelle tombent souvent les princes et les républiques; c'est à cause de tels exemples, que l'on offense les gouvernements : on ne veut pas ressentir leur ingratitude. »

(*) J'extrais une partie de ces passages de l'ouvrage intitulé : *Machiavel, son génie et ses erreurs*. J'ai demandé souvent aux autres, je puis bien quelquefois emprunter quelque chose à moi-même.

La reine Jeanne de Naples avait perdu son troisième mari, Jacques d'Aragon; elle s'était mariée en quatrièmes noces avec Othon de Brunswick, qui, depuis long-temps, habitait l'Italie, où il était tuteur des enfants de Jean II, marquis de Montferrat, et d'Élisabeth d'Aragon. La reine n'ayant pas d'enfants, le droit de succession au trône de Naples appartenait à Charles de Durazzo, cousin de la reine. Charles était fils de Louis de Durazzo, et petit-fils de Jean, frère du roi Robert, et comme lui fils de Charles II d'Anjou. Ainsi, Charles de Durazzo était arrière-petit-fils de Charles Ier, frère de saint Louis. Charles, que l'on appelait aussi *Charles de la paix*, se rendit à Rome, pour concerter les mesures qu'il avait à prendre contre la princesse, qui, au mépris des promesses de Charles Ier, déshéritait sa famille, et voulait laisser sa couronne à Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, qu'elle avait adopté comme fils. Urbain VI accorda l'investiture du royaume de Naples à Charles de Durazzo, héritier direct et légitime, sous les mêmes conditions et avec les mêmes réserves que Clément IV avait imposées à Charles d'Anjou, en 1266.

Malgré cet appui, Charles de Durazzo n'osa pas attaquer la reine : cependant à la fin il eut honte de tant de retards, marcha sur Naples, la fit prisonnière, et la traita avec rigueur. Après trente-quatre ans de règne, on lui reprocha en face le crime commis dans sa jeunesse. On dit qu'ensuite cette reine, abandonnée de tous les siens, fut étouffée sous un lit de plume. Le nouveau roi de Naples prit le nom de Charles III. La Provence, qu'il ne put défendre, passa à Louis d'Anjou, fils adoptif de la reine.

Les Génois n'avaient jamais déployé plus de talents, d'audace et de puissance, que dans la guerre devenue célèbre par le siége de Venise. Après cette lutte, qui s'était terminée plutôt par une interruption de succès que par des revers, on était porté à croire qu'ils allaient acquérir une grande

prépondérance en Italie; il n'en fut pas ainsi. Venise recouvra, en peu de temps, par son activité, par le courage de ses amiraux, l'influence qu'elle avait perdue pendant quelques instants : mais à Gênes les guerres civiles ne cessaient de déchirer la république.

Vers le milieu du siècle, Simon Boccanégra, le premier doge de Gênes, avait écarté du pouvoir les anciennes familles nobles; dès lors les citoyens, qui tenaient à honneur de se faire nommer *les hommes du peuple*, avaient succédé aux nobles, et ils obtenaient les emplois et la considération qui s'y attache dans tout pays.

Parmi ceux que la multitude parut distinguer, le jurisconsulte Léonard de Montalto tenait le premier rang. Il appela à lui les Gibelins, et il déclara qu'il protégerait puissamment leurs intérêts et même leurs préjugés. Gabriel Adorno, riche négociant, annonça au contraire qu'il était l'ennemi de Montalto, et il le fit exiler.

Dominique de Campo Frégoso, autre gibelin, jura qu'il vengerait Montalto. De là cette rivalité qui, quoiqu'elle ait été quelquefois suspendue, dura cependant long-temps entre les Adorno et les Frégoso, familles jusqu'alors inconnues.

Gabriel Adorno fut doge de 1353 à 1370, et Dominique Frégoso de 1370 à 1378. Tous deux gouvernèrent avec habileté, tous deux furent renversés du trône ducal par une émeute populaire.

En 1378, Nicolas de Guarco fut donné pour successeur à Frégoso, et ce fut lui qui soutint, qui dirigea la grande et savante expédition de Chiozza. Les plus nobles Génois furent réduits à devenir ses généraux, ses amiraux et ses ambassadeurs. Il sut leur témoigner de la confiance, en les contenant dans le devoir : mais il ne suffisait pas au peuple de n'être pas gouverné par les nobles; il souffrait avec peine qu'ils obtinssent les hauts emplois et les premières dignités de la puissance militaire.

En 1383, les bouchers, comme ils avaient fait à Florence, se révoltent, sonnent le tocsin, et demandent que l'on diminue les impôts. Léonard de Montalto, qui était revenu à Gênes, et Antoniotto Adorno, héritier de la fortune de Gabriel, son père, profitant de ces mécontentements, se joignent au peuple pour demander que les nobles soient positivement exclus des emplois. Nicolas de Guarco propose des concessions; on ne l'écoute plus : les Adorno et les Frégoso, qui se haïssaient tant, se réunissent, attaquent le doge lui-même, et le forcent à quitter la ville sous un déguisement. Montalto est élu doge; mais il meurt bientôt, et Antoniotto Adorno est nommé pour lui succéder.

Cependant Louis, duc d'Anjou, fils de Jean, roi de France, frère de Charles V, et régent du royaume de France au commencement du règne de Charles VI, n'ayant pu sauver Jeanne, de la mort, passa en Italie, à la tête d'une armée, pour venger cette princesse, à qui il donnait le nom de mère. Il entre dans les Abruzzes; Charles III, après avoir évacué Naples, commence une guerre défensive, plus prudente que celle de Manfred et de Conradin, et il attend que le climat et les fièvres portent les ravages ordinaires dans les rangs des Français. Cette prévision ne fut pas trompée. Louis d'Anjou lui-même mourut de maladie à Bari le 10 octobre 1384, et son armée se dispersa d'elle-même.

Urbain VI était venu dans l'état de Naples aider de ses conseils Charles, à qui il avait donné la couronne. Le pontife, poursuivi par les troupes de Louis, avait été s'enfermer à Nocéra. Alors il s'éleva une question d'étiquette entre Urbain et Charles. Celui-ci ayant invité le pape à venir le trouver, le pape répondit : « Ce n'est pas l'usage des pontifes de fréquenter les cours des rois, mais bien celui des rois de se ranger à genoux aux pieds des pontifes : que Charles supprime des impôts injustes qu'il a établis et qui indignent les Napolitains, et je l'accueillerai auprès de moi avec bienveillance. » Charles réplique : « Je

gouverneral par mes propres conseils un royaume que j'ai conquis par ma seule épée. » Ensuite il donna ordre d'assiéger Urbain dans Nocéra. Le pape fit demander des secours aux Génois. Antoniotto Adorno, flatté de voir un pontife dans sa dépendance, tout Gibelin qu'il était, promit des secours au protecteur du parti guelfe. Des mécontents, ennemis de Charles, lui firent lever le siége de Nocéra, et conduisirent le pape près de Salerne, où la flotte génoise l'attendait. Arrivé à Gênes, Urbain, qui était soupçonneux, fit juger six cardinaux qu'il accusait d'avoir voulu s'entendre avec un pape intrus qui résidait à Avignon sous le nom de Clément VII. (Ce pape n'est pas reconnu dans l'église.) Les six cardinaux furent condamnés à mort. Cette sentence révolta beaucoup de partisans d'Urbain en Italie. Cinq des condamnés périrent d'une mort secrète; le sixième, né Anglais, dut la vie à l'intercession de son roi Richard II. Il y avait dans la conduite d'Urbain des actions raisonnées, simples et vertueuses, et des actions irréfléchies, audacieuses et cruelles. Il allait presque conquérir le royaume de Naples pour son compte, lorsqu'il mourut d'une chute de cheval. On a dit que *le faîte des honneurs avait ébranlé son cerveau*, et que c'est la seule manière d'expliquer l'étrange amalgame des qualités les plus respectables et des plus odieuses sévérités.

Jean Galéas, comte de Vertus, avait succédé en 1378 à son père Galéas, dans le gouvernement de la moitié de la Lombardie. Il résidait à Pavie, et son redoutable oncle Barnabò demeurait à Milan, où il s'occupait à chercher les moyens de dépouiller son neveu qui possédait Pavie, Asti, Verceil, Vigévano. L'oncle et le neveu, tous deux fourbes, affectaient de s'aimer tendrement; tout à coup Jean Galéas paraît se livrer à une dévotion outrée et ne plus penser qu'à des intérêts de religion. Il ne marche qu'entouré de moines et de prêtres : toutefois, une garde nombreuse environne sa personne. Au commencement de mai 1385, il annonce qu'il ira en pélerinage au-dessus de Varèse, près du lac majeur, à une église renommée, dédiée à la Vierge. Il part avec une escorte considérable de chevaliers. Comme il approche de Milan, Barnabò, cette fois imprudent, vient au-devant de lui avec ses deux fils aînés. Jean Galéas embrasse affectueusement son oncle, puis se tournant rapidement vers ses deux capitaines, Jacques del Verme et Antoine Porro, il leur donne en langue allemande (c'était alors la langue militaire de presque toute l'Europe) l'ordre d'arrêter Barnabò. Aussitôt les soldats désignés pour ce guet-apens lui arrachent vivement la bride de sa mule, coupent le ceinturon de son épée, et l'entraînent loin des siens, tandis qu'il appelait son neveu à son secours, et le suppliait de ne pas être traître à son propre sang. Milan, attaqué subitement, se rendit à Jean Galéas. Barnabò fut jeté en prison : empoisonné à trois reprises pendant les sept mois de sa captivité, toujours il parvint à se guérir. On prit enfin de telles mesures et avec tant d'obstination, que le crime fut consommé, et que Barnabò, malgré ses précautions, succomba le 8 décembre 1385, âgé de soixante-six ans. Aucun de ses serviteurs, aucun de ses sujets, aucun de ses alliés, ne donna une larme à la catastrophe de Barnabò, mort sous le poids de la haine et de l'indignation de tous ceux qui avaient entendu prononcer son nom; mais on n'en estima pas davantage Jean Galéas. Celui-ci voulant encore étendre sa domination, proposa à Venise de partager avec elle les états de François de Carrare, seigneur de Padoue. Venise avait appris depuis peu, qu'antérieurement à la guerre de Chiozza, ce seigneur, dont les états s'étendaient jusqu'à Mestre, presque au bord des lagunes, avait envoyé une nuit des bandits qui, débarqués secrètement dans les rues de Venise, avaient enlevé plusieurs sénateurs accusés d'avoir parlé contre lui dans le grand conseil. Ces sénateurs, amenés dans le palais de François, avaient reçu de lui les plus san-

glants reproches ; il les avait menacés d'une mort prochaine. Cependant, s'étant laissé adoucir, il leur avait dit : « Je permets que vous retourniez à Venise à une condition, c'est que vous couvrirez d'un éternel silence cet enlèvement et le souvenir de ce qui s'est passé. Surtout, jamais les dix, sous aucun prétexte, n'en doivent rien savoir. D'ailleurs, parlez, si vous en avez le courage. Il me serait plus aisé de punir un parjure par un coup de poignard, qu'il ne l'a été de vous enlever du sein de votre famille et de votre ville. Nous nous sommes bien entendus, on va vous reconduire à Venise. »

Ce secret nouvellement découvert, la réponse que le même François de Carrare avait faite lorsqu'il avait dit : « J'entendrai des propositions, quand « j'aurai placé moi-même un frein dans « la bouche des chevaux qui ornent le « portail de St.-Marc, » et d'ailleurs un état de paix qui était habituellement la guerre, avaient allumé une haine implacable chez les Vénitiens. François, attaqué des deux côtés, reçut l'injonction de résigner ses états entre les mains de François Novello (ou le jeune), son fils. Venise reconnut bientôt qu'elle avait oublié sa prudence ordinaire. Jean Galéas ne parut pas satisfait de l'abdication de François; il marcha contre le père, réfugié à Trévise, et contre le fils, resté dans Padoue; les fit arrêter successivement par del Verme, ce capitaine qui avait porté la main sur Barnabò; s'empara de tout l'état de Padoue, sans accorder une part aux Vénitiens; promit vaguement une compensation à François Novello, déjà appelé François II, et fit arborer l'étendard de la Couleuvre devant les clochers de Venise.

Ce drapeau milanais, qui flottait à l'endroit d'où l'on était parti pour aller enlever des sénateurs dormant paisiblement dans leur palais, inquiéta les dix d'alors; ils redoublèrent de vigilance, et personne ne pensa à contrarier leur zèle et les mesures qu'ils ordonnèrent pour rassurer les habitants, si dangereusement compromis par une grave faute de leur gouvernement.

François de Carrare était un ennemi malicieux, mais chargé d'années. Galéas était un perfide encore jeune, et bien plus ambitieux que François, réduit alors à se défendre. Il fallait au moins soutenir Novello, prince d'un grand caractère, et qu'aucune action mauvaise n'avait déshonoré.

Les cardinaux avaient élu, à la place d'Urbain VI, Pierre Tomacelli, d'une famille noble de Naples, et qui prit le nom de Boniface IX.

Dès les premiers jours de son avénement, il jeta attentivement les yeux sur l'Italie. Charles III, roi de Naples, qui s'était fait aussi nommer roi de la Hongrie, y avait été empoisonné le 3 juin 1386. Sa femme, Marguerite, était demeurée à Naples régente pour son fils Ladislas, âgé de 10 ans. Cependant la noblesse de la ville donnait toute sa confiance à une magistrature indépendante de la couronne, sous le nom des huit du *buon governo*, magistrature aristocratique qui disputait à la reine son autorité. Un parti contraire avait proclamé roi Louis II, fils de Louis d'Anjou, sous la régence de sa mère, Marie. Il y avait donc deux régentes et deux rois mineurs, mais avec un degré inégal de légitimité.

De toutes les maisons souveraines qui avaient existé entre les Alpes et les Apennins, il n'en restait plus que quatre qui n'eussent pas été asservies par les Visconti, et qui ne fussent pas totalement soumises à l'autorité du comte de Vertus. Ce gendre d'un roi de France, qu'on avait d'abord méprisé, faisait jouir son épouse d'un pouvoir aussi étendu que celui d'un riche monarque. Les quatre maisons qui n'avaient pas absolument obéi à Jean Galéas, et qui battaient encore monnaie à leur coin, étaient les maisons de Savoie, de Montferrat, de Gonzague et d'Este : elles couraient de grands dangers. Jean cherchait d'abord, de préférence, à subjuguer les pays façonnés à subir l'autorité d'un seul: il prévoyait qu'il fallait plus de

peine et de soins pour conquérir et gouverner les républiques.

Amédée VII, dit *le Rouge*, comte de Savoie (nous parlerons plus en détail de la maison de Savoie), uniquement occupé de débats qui l'intéressaient en France, évitait toute dissidence avec Jean Galéas. Théodore II, marquis de Montferrat, était, il est vrai, retenu comme prisonnier à la cour de Milan; néanmoins ses provinces étaient régies sous son propre nom, et en 1400 il fut tout-à-fait indépendant. François de Gonzague se voyait le maître de Mantoue depuis 1382, et il se maintenait, à l'aide de quelques déférences pour Galéas. Dans la famille d'Este, le marquis Albert cherchait à sauver sa puissance par des crimes. A la sollicitation de Jean, qui semblait ne pas vouloir être forcé à succéder à des princes vertueux, Albert avait fait trancher la tête à Obizzo, fils de son frère aîné, et à la mère de cet infortuné; il avait fait *brûler* la femme d'Obizzo, pendre un de ses oncles, et tenailler ou écarteler leurs principaux amis. Toutes les familles, même celle des féroces Romano, descendants de cet Etzelyn qui avait accompagné en Italie l'empereur Henri VI (voy. pag. 92), ces maisons autrefois souveraines, que la vivacité de notre marche n'a pas permis de nommer exactement à leur rang, les Correggio, les Rossi, les Scotti, les Pallavicini, les Ponzoni, les Cavalcabò, les Benzoni, les Beccaria, les Languschi, les Rusca, les Brusati, ou se trouvaient éteintes, ou n'avaient plus d'autorité dans les villes qu'avaient gouvernées leurs pères. Jean Galéas s'était assis à toutes ces places sanglantes; il succédait seul à toutes ces familles, ainsi qu'à celles de la Scala et de Carrare.

Il n'eût pas été possible d'opprimer aussi facilement Sienne, Pise, Venise. Gênes avait montré comment elle se souvenait de l'appui des Visconti, et jusqu'à quel point elle acceptait leurs secours. Ces derniers états se maintenaient par leurs propres forces; enfin, Jean Galéas n'avait pas placé sur sa tête la couronne des Lombards, mais il avait réuni dans ses mains la plus grande partie de leur puissance.

Aucun appui ne pouvait venir de l'Orient, à peine assuré de garantir Constantinople des courses des Turcs; de la France, livrée aux querelles des ducs de Bourgogne et d'Orléans; de l'Empire, tombé aux mains de Venceslas, fils indigne de Charles IV, qui lui-même avait tant éprouvé de mépris de la part des Visconti. L'Angleterre, la Hongrie, l'Aragon, Naples livrée à deux rois enfants, n'avaient pas une puissance assez forte pour prendre part à ces combats. Jean Galéas, haï des siens, et ne leur demandant que de l'obéissance, lâche à la guerre, mais toujours bien gardé, courageux dans la ruse, reconnaissant la nécessité de se faire respecter, porté à favoriser l'agriculture, dont il était si aisé de tirer d'énormes richesses en Italie, sachant récompenser les généraux vaillants et dévoués; associant à sa cause, par des complicités et des bienfaits, des hommes qui ne pouvaient plus reculer, ou qui ne pouvaient être ingrats; élevant une famille à chaque crime que le chef commettait pour le maître, et multipliant ainsi ce genre fatal d'amis et de serviteurs, Galéas cachait peu le dessein qu'il avait d'asservir l'Italie. Quels sont les obstacles qu'il ne pourra pas vaincre? Il y en aura deux : d'abord la haine de ce même François II Novello, qu'il a dépouillé de ses états, haine soutenue par l'activité de ce héros, doué d'un esprit de constance comme surnaturel; ensuite la vertu magnanime, la politique éclairée, forte, inébranlable de la république florentine. Ce spectacle sera d'autant plus mémorable, que François va être l'objet d'une persécution barbare, qui le privera de la pitié qu'on accorde au plus obscur des criminels, et que Sienne, Pise, Lucques et Pérouse vont aider Galéas, ennemi des Florentins.

Le vieux Carrare était enfermé dans la citadelle de Côme, où il devait mourir quelques années après. Galéas crut alors qu'il pouvait accomplir une partie du traité conclu avec François II

Novello; il lui accorda la seigneurie de Cortazon, près d'Asti. Dans cette souveraineté dérisoire, qui consistait en un château à moitié ruiné, Carrare avait pour vassaux, et en même temps pour espions, quelques habitants, presque tous voleurs de grand chemin, d'ailleurs Gibelins acharnés, et opposés à la maison de Carrare connue pour être guelfe.

François conduit sa femme, Taddée d'Este, et toute sa famille, à Cortazon. Là, gardant profondément dans son cœur le secret de son dépit, il s'occupe à rebâtir son château délabré. La ville d'Asti était en ce moment sous la domination du duc d'Orléans. Jean Galéas, tout méchant qu'il était, et en cela plus généreux qu'on ne l'avait été en France, lorsqu'on lui avait concédé, seulement, le comté de Vertus, avait donné ce même comté et Asti au duc d'Orléans, comme dot de sa fille, Valentine de Milan (*). Le Français, lieutenant du souverain d'Asti, et maître de suivre, dans un pays libre, les mouvements de franchise d'un caractère ouvert et compatissant, avertit François que Galéas avait donné l'ordre de l'assassiner un jour qu'il viendrait de Cortazon à Asti, et il lui conseilla de se dérober à la mort par une prompte fuite.

François Carrare, au mois de mars 1387, annonce qu'il va faire un pèlerinage à Vienne en Dauphiné; le gouverneur d'Asti lui donne une escorte française jusqu'à la frontière du Montferrat. Il se charge de faire conduire à Florence les enfants de Carrare et ses frères naturels, avec les effets précieux qu'il avait apportés de Padoue.

Taddée d'Este, qui était enceinte, ne veut pas s'éloigner de son époux. François et sa femme vont à Vienne. Ils accomplissent leur vœu; puis désirant se rendre en Toscane, ils descendent par le Rhône à Avignon, et partent ensuite pour Marseille. Ils y font équiper une felouque légère qui devait côtoyer le littoral de la Ligurie jusqu'à l'embouchure de l'Arno. Mais les vents de l'équinoxe arrêtent leur navigation. Taddée ne peut supporter la mer, et supplie son époux de lui permettre de débarquer, annonçant qu'elle aime mieux continuer le voyage à pied, que de souffrir des douleurs qui vont la faire mourir elle et l'enfant qu'elle porte dans son sein. Carrare connaissait les dangers qu'offrait un voyage par terre. Il balance. Il craint bientôt que sa femme ne succombe, il consent à débarquer avec elle, et il ordonne aux marins provençaux de continuer la route par mer et de se tenir autant qu'il sera possible à la portée de la voix.

Il fallait suivre une route hérissée de précipices, semée de châteaux appartenant à des Gibelins ou à des partisans de Jean Galéas. François, soutenant sa malheureuse épouse, s'avance à travers ces rochers, où alors une route était à peine tracée. Il était suivi de quelques serviteurs. Ils avaient constamment les yeux fixés et sur la mer, d'où leurs fidèles Provençaux leur faisaient de temps en temps des signaux, et sur le chemin où les émissaires de Jean pouvaient à tout instant se présenter. Au-delà de Monaco, les fugitifs passèrent la nuit dans une église démolie, sur des débris de tombeaux. A Vintimille, ils furent poursuivis par des archers du podestat. Carrare et ses domestiques, feignant de prendre ces archers pour des voleurs, soutinrent une sorte de combat, et parvinrent à se réfugier dans une caverne, d'où, plus tard, ils regagnèrent le sentier qui côtoyait la mer. On ne voyait plus la felouque; il fallait traverser les fiefs du marquis de Carréto, Gibelin sans pitié. La faim commençait à tourmenter les pauvres voyageurs. Il survient un berger qui leur vend un chevreau. Il faut des précau-

(*) Jean Galéas avait marié Valentine, fille de sa première femme, Isabelle de France, à Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, roi de France. Il lui avait donné pour dot le comté de Vertus et la ville d'Asti. De ce mariage naquirent Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, et Jean, comte d'Angoulême, grand-père de François Ier : de là, les prétentions de ces deux princes aux états des Visconti.

tions, même pour conclure le marché. Un peu plus loin, la route est occupée par deux hommes qui se sont arrêtés. L'un était un Florentin, agent de Carrare, et l'autre un messager d'Antoniotto Adorno, doge de Gênes, qui, instruit de la position du prince et de son dessein de se rendre à Pise, lui promet protection, et lui envoie un brigantin dont le capitaine a ordre de le conduire à Gênes sous un nom supposé.

Le messager était porteur d'une sauvegarde pour traverser tous les états de la république. Le capitaine du brigantin avait rallié la felouque. Taddée se détermine à s'embarquer sur le brigantin, qui paraît à l'instant. Cependant une tempête se déclare. On peut ne pas périr, mais il faut se jeter dans la haute mer. Le lendemain on atteint Savone. L'agent florentin s'y était rendu par terre; il ordonne de préparer un souper. Après quelques instants, la porte de l'appartement s'ouvre avec fracas, un autre messager du doge entre avec précipitation, et il annonce qu'il faut partir à l'instant, non sur le brigantin, mais sur la felouque, parce que Jean Galéas, qui fait trembler toute l'Italie, a sommé la république de faire arrêter les Carrare, partout où ils paraîtront dans la péninsule. Adorno craignait et devait craindre l'autorité du tyran, qui pouvait chercher des prétextes de mécontentement et de colère. François, sa femme et leurs compagnons sortent sans manger, se cachent à bord de la felouque, s'y travestissent en pélerins allemands, naviguent toute la nuit, et, menacés de mourir de faim, parce que les vivres sont épuisés, ils ont le courage d'entrer un moment à Gênes. Là, ils ne sont pas reconnus, ou il est ordonné par le doge, Gibelin généreux, de ne pas les reconnaître. Après mille autres traverses, ils débarquent dans une rade voisine de l'embouchure de l'Arno. François, en portant dans ses bras sa femme qui expirait de douleur et de fatigue, lui disait: « Taddée, ma seule consolation, il faut encore un peu de courage, nous n'aurons de repos qu'à Pise. Là, gouverne Pierre Gambacorti; il a été persécuté comme nous, il a dû fuir sa patrie. Il est venu chez mon père avec sa femme et ses fils, malheureux comme nous le sommes à présent. Mon père les a comblés de soins et d'honneurs. Il a marié une de ses filles au marquis Spinéta: tu peux te le rappeler. Il lui a donné quinze mille florins et des soldats pour le rétablir à Pise. Pierre y est rentré portant à la main des branches d'olivier, tandis que les Pisans faisaient retentir les rues de cris de joie, et que les cloches de la ville sonnaient en actions de graces. Vois-tu, Taddée, si Pierre est heureux et tranquille aujourd'hui, il n'oubliera pas que c'est à nous qu'il le doit. » En ce moment revient le messager qu'ils avaient dépêché à Pierre Gambacorti. Il répondait qu'Antoine Porro (l'autre capitaine milanais qui avait arrêté Barnabò) venait d'entrer à Pise avec un parti de cavalerie, et qu'il demandait à la Seigneurie de faire arrêter les Carrare, mais sans savoir qu'ils fussent si près de Pise. Taddée, quand elle entendit la lecture de cette lettre, tomba évanouie. Revenue de son évanouissement, elle regarda tristement son mari et lui dit: « François, et les secours! et les branches d'olivier! » François était accablé de douleur; mais il semblait que son courage eût redoublé. Il se détermine à entrer à Pise, y regarde fixement les cavaliers de Galéas, loue un cheval pour sa femme, et la conduit avec sa petite troupe sur la route de Florence, dans une hôtellerie si misérable, qu'il leur fallut coucher dans l'écurie. Ils étaient étendus sur la paille, jouissant de quelque repos, après un mauvais repas. En ce moment un bruit de chevaux se fait entendre; ils s'arrêtent; on frappe à la porte. C'est un nouveau messager de Pierre. Personne à Pise ne sait que les Carrare sont si près. Il leur envoie en présent dix palefrois, des rafraîchissements, de l'argent, et il ordonne à tous les castellans pisans de traiter avec magnificence les voyageurs qui vont passer par leurs châteaux. L'hôte

surpris vient offrir son propre lit à François et à sa femme. Ils l'acceptent. Depuis qu'ils étaient partis de Marseille, c'était la première fois qu'ils ne couchaient pas sur la paille, sur des pierres, ou sur la terre nue.

Cependant les enfants de Carrare, que le loyal gouverneur d'Asti avait promis d'envoyer à Florence, y étaient arrivés avec les bagages du prince et ses trésors..

François demanda à la république un asile qui lui fut accordé. Dès qu'il vit sa femme rétablie de ses fatigues, ce prince, comme Procida, d'un caractère ferme, pensa aux démarches à faire pour recouvrer ses états; il se rendit à Bologne, cherchant des ennemis à Galéas. Bologne promit des secours, si Florence en promettait aussi. De là il partit pour la Croatie, gouvernée par le comte de Segna, qui avait épousé sa sœur. Il manqua, pendant la traversée sur l'Adriatique, de tomber dans les mains des Vénitiens. Obligé de renoncer à ce projet, il revint à Florence. De nouvelles injures de Galéas avaient irrité la république; la Seigneurie elle-même proposa à Carrare de passer en Allemagne, d'offrir un subside au duc de Bavière et de l'engager à attaquer Jean par le Frioul. Sur ces entrefaites, le vieux Carrare, de sa prison de Côme, écrivit à son fils de penser à le venger, et de ne souscrire jamais aucun accommodement avec un perfide comme Galéas.

Nous ne devons perdre de vue aucun des efforts de François. D'un côté, Galéas seul veut opprimer toute l'Italie : il est évident que c'est Florence qu'en ce moment il doit frapper la première. De l'autre côté, la politique énergique de Florence et le caractère inébranlable de Carrare osent résister. La péninsule entière sera forcée de se prononcer pour l'un ou l'autre de ces partis. Carrare devient un des généraux de ceux qui ne veulent pas se soumettre dans le combat fait pour exciter l'attention de toute l'Italie.

Au milieu d'un siècle de tyrannie, on rencontre avec joie ces ames fortes et sensibles qui honorent l'humanité, et qui doivent être louées par l'histoire, parce qu'elles sont d'admirables modèles de générosité, d'énergie et de magnanimité.

François, assuré de l'approbation de son père, accepte l'invitation de Florence et consent à se rendre en Bavière. Mais il faut encore éviter les Vénitiens. Il se rend à Gênes, traverse la Provence, le Dauphiné, entre à Genève, et, par la Suisse, parvient à Munich. Le duc de Bavière était gendre de Barnabò, oncle de Galéas, de ce Barnabò arrêté et empoisonné par son neveu. Carrare pénètre le duc de toute la haine dont il est lui-même animé, lui fait espérer la restitution des états qui appartiennent à sa femme, et 80,000 florins d'or pour les premiers armements. Le duc promet de descendre en Italie, après la fonte des neiges, avec douze mille chevaux.

De Munich, François passe en Croatie, où il obtient une autre promesse de secours de son beau-frère, le comte de Segna. Au commencement du printemps, en 1390, la guerre commence : Galéas, le marquis d'Este, et le seigneur de Mantoue, ses alliés, envoient porter des défis à la république de Florence et à la ville de Bologne. Les Florentins alors crurent utile à leurs intérêts d'implorer la protection de Charles VI, roi de France. Le roi répondit qu'il accorderait son appui à deux conditions : la première, que la république reconnaîtrait pour pape légitime, le pape intrus, Robert de Genève, qui résidait à Avignon, sous le nom de Clément VII; la seconde, que la république paierait à la France un tribut annuel. Les deux conditions furent refusées. Les Florentins se préparèrent à une guerre coûteuse, quoiqu'ils ne vissent encore que de bien loin les services qu'ils pouvaient attendre de François de Carrare. Le commandement de l'armée florentine fut accordé à Jean Hawkwood, venu en Italie avec une bande de soldats anglais et français, que l'on nommait la compagnie des Bretons. Cette compagnie d'aventuriers se vantait *d'entrer par-*

tout où entrait le soleil. Hawkwood se trouva bientôt à la tête de deux mille lances fournies, qui formaient à peu près six mille cavaliers. Les Bolonais, gardant la parole donnée à Carrare, envoyèrent mille lances. Sienne, Pérouse, Pise, se déclarèrent pour Galéas, qui put ainsi réunir quinze mille chevaux et cinq mille fantassins. Hawkwood était estimé des généraux de Galéas, Jacques del Verme, Porro et Facino Cane. On s'observait avec une défiance réciproque, lorsque l'attention fut attirée sur la marche Trévisane, par l'apparition de François de Carrare dans cette contrée.

Les Vénitiens, toujours inquiets de voir le drapeau de Galéas, cette couleuvre élevant la tête sur les bords des lagunes, avaient d'abord promis à Florence et à Bologne de rester neutres. Mais d'une neutralité commandée par des intérêts incertains, on passe souvent à des vœux pour ceux des belligérants que l'on doit redouter le moins. Les Vénitiens avaient déclaré qu'ils donneraient passage sur le territoire de Trévise aux troupes des deux partis. Carrare, profitant de cette permission, lève trois cents lances, et sans attendre le duc de Bavière, il s'avance jusqu'à la frontière des anciens états de son père, en faisant porter devant lui trois drapeaux, celui de la commune de Padoue, celui du *char*, armoiries parlantes des Carrare, et celui des comtes della Scala, anciens seigneurs de Vérone : les Florentins avaient stipulé que François prendrait aussi parti pour Can Francesco della Scala, fils d'Antoine, que Galéas avait dépouillé et empoisonné.

A la vue des étendards de la patrie, les peuples que Galéas écrasait d'impôts nouveaux courent aux armes. L'armée de Carrare se grossit tous les jours. Il est campé devant Padoue, et il somme le général qui y commandait pour Galéas, de se rendre à discrétion. Le général répond par une de ces bravades ordinaires dans ce temps-là : « Il est bien fou celui « qui, étant sorti par la porte, croit « pouvoir rentrer par-dessus les murs. » Mais Carrare savait que pour posséder Padoue, il n'était pas absolument nécessaire d'entrer par-dessus les murs. Il existait au-dessous du pont de la Brenta un gué, où on n'avait de l'eau que jusqu'au genou, et, dans cet endroit, l'entrée de la ville n'était fermée que par une palissade de bois. Il s'y présente avec douze hommes armés de haches. Pendant ce temps-là, des troupes de paysans jetant des acclamations de guerre, appelaient l'ennemi sur un autre point. Le général milanais néglige la défense la plus importante. La palissade est abattue. Deux cents soldats de François sont déjà dans la ville, criant *Carro, Carro, vive Carrare!* Les Padouans, jusqu'alors comprimés, sortent en armes de leurs maisons. Les Milanais se réfugient dans les deux forteresses de la ville. La première de ces forteresses est livrée. Le lendemain, à tous les instants du jour, on apprend que les bourgs de l'état redemandent l'autorité de François. A ces nouvelles de bonheur et de joie, François, entouré de bénédictions sur la place de Padoue, se jette à genoux au milieu de son peuple, et remercie Dieu à haute voix, de tant de faveurs dont il se reconnaît indigne. Au même instant, Can Francesco della Scala, quoique n'étant âgé que de six ans, est reconnu seigneur de Vérone.

Le grand château de Padoue se défendait toujours. Ugolotto Biancardo s'y était renfermé aussi avec de nombreux secours; mais, dans cette coalition, tout le monde devait faire son devoir. Le 27 juin, l'avant-garde du duc de Bavière se présenta devant cette ville. Le duc Étienne arriva trois jours après, avec six mille chevaux. Le 5 août, deux mille hommes d'armes envoyés par les Florentins firent leur entrée, et Padoue, qui n'avait été attaquée que par une poignée de soldats et de paysans, se trouva protégée par une armée nombreuse. Le château fut forcé de capituler le 27 août, et François de Carrare, ce noble époux, ce négociateur persévérant, ce général heureux, cet allié fidèle, ce

prince pieux, fut rétabli sur le trône de ses pères.

Florence célébra ce triomphe par des fêtes religieuses. Le fugitif auquel elle avait donné un asile, redemandait sa femme et ses enfants, pour qu'ils vinssent partager sa gloire. Les communications avec l'Allemagne se trouvant rouvertes, cet avantage était inestimable, depuis que ce n'était plus de la France qu'il fallait attendre du secours. Venise avait reconnu François comme seigneur de Padoue, et préférait ce voisinage à celui de Galéas. Hawkwood eut ordre d'avancer sur Parme: en même temps Florence ne négligeait pas les moyens d'abattre la puissance de Galéas, même dans les parties de ses états les plus éloignées de la Toscane. Elle cherchait à attirer dans ses intérêts Jean III d'Armagnac, dont la sœur Béatrix avait épousé Charles Visconti, fils de Barnabò. Charles désirait venger la mort de son père, et, s'il le pouvait, renverser Jean Galéas. Jean III promit de lever des compagnies et de servir la cause des Florentins. Il entra en Lombardie; mais, d'un caractère présomptueux, il se fia trop au courage des Français, et voulut faire combattre à pied des chevaliers qui n'avaient pas une telle habitude. Attaqué par Jacques del Verme, il fut fait prisonnier. Le reste de ses soldats fut détruit. Hawkwood fit alors une retraite savante et sauva l'armée florentine. Les succès ayant été ensuite balancés de part et d'autre, Antoniotto Adorno, doge de Gênes, se proposa pour médiateur entre Galéas et Florence toujours unie au seigneur de Padoue. Adorno était Gibelin, et favorisait Jean Galéas. On annonça une trêve. Les stipulations étaient assez sages; mais un arbitre avait demandé des garanties, et Guido Néri, ambassadeur de Florence, fit cette réponse, qui résume les vicissitudes de cette guerre : « Notre garant sera « l'épée: Jean Galéas a fait l'expérience « de nos forces, et nous avons éprouvé « la puissance des siennes.» Après cette trêve, on resta dans une sorte d'état qui n'était pas la guerre, mais qui n'était pas aussi tout à fait la paix.

Venceslas, roi des Romains, envoya à cette époque en Italie, des ambassadeurs chargés de proposer sa protection contre Galéas, moyennant des subsides et des promesses d'argent. Venceslas imitait en cela la conduite qu'avait souvent tenue Charles IV, son père. Les Florentins et Carrare refusèrent d'accéder à de telles demandes. Alors cet empereur, voyant que personne ne se souciait de le payer pour attaquer la puissance de Jean, essaya de conclure un traité avec ce dernier, pour l'élever à des dignités nouvelles, et il lui vendit pour cent mille florins le titre de duc de Milan. Le 1er mai 1395, il érigea en duché et en fief impérial la ville de Milan avec son diocèse. Jean Galéas donna encore à cette occasion de magnifiques tournois; il invita toute l'Italie à lui envoyer des ambassadeurs qui assisteraient à ces fêtes. Jusqu'alors on avait coutume d'appeler les Visconti, *les tyrans de Milan:* on les appela désormais, *les seigneurs naturels*. Cette investiture donna lieu plus tard, lorsque la ligne masculine fut éteinte, aux prétentions du duc d'Orléans et du duc de Valois, ensuite rois de France, comme héritiers de la fille de Jean Galéas, Valentine de Milan, et aux prétentions des empereurs, se regardant comme suzerains d'un fief qui avait dû faire retour à l'Empire.

Antoniotto Adorno se vantait d'avoir rendu la paix à l'Italie. Il était effectivement parvenu, par ses négociations, à arrêter l'effusion du sang, mais on était loin de jouir d'une tranquillité durable. Il voulut alors donner la paix à sa patrie, et détruire jusqu'aux germes des querelles qui la déchiraient. Il offrit à Charles VI, ou plutôt à ses ministres, de mettre la république de Gênes sous la protection de la France.

Ces ministres ne se souvinrent pas apparemment du traité fait précédemment avec l'archevêque Jean Visconti. Quoi qu'il en soit, une convention fut signée le 25 octobre 1396: le roi pro-

mettait d'envoyer un gouverneur qui s'appellerait vicaire royal; il devait commander dans Gênes avec l'autorité qu'avait eue le doge, et d'après les mêmes lois. Le conseil de la république serait composé de Guelfes et de Gibelins, de nobles et de citadins. Le président serait toujours Gibelin. Antoniotto ne se départait jamais de ses préjugés. Le vicaire du roi avait deux voix dans le conseil, où tout se décidait à la pluralité des suffrages. Le roi ne pouvait établir aucun impôt, ni administrer les deniers de la république. Il n'obtenait pas le commandement des forteresses; cependant on lui accordait dix châteaux pour la sûreté personnelle de ses troupes. Les Génois se réservaient leur alliance avec l'empereur des Grecs et le roi de Chypre, la liberté d'un choix entre les partis qui, dans le schisme, divisaient l'église; on leur assurait l'intégrité de leur territoire, et ils renonçaient au droit de faire la guerre aux Vénitiens sans le consentement de la France.

En 1397, Antoniotto Adorno, qui était rentré dans la condition privée, mourut de la peste. En 1398, la guerre civile éclata, malgré tant de prévisions. Le vicaire royal, Colard de Calleville, s'enfuit à Savone; on se livra de terribles combats, mais sans fruit pour aucun parti. Colard retourna à Gênes avec plus de pouvoir qu'auparavant. Nous voyons ici clairement, comment les Français, déja entrés en Italie par la possession d'Asti attribuée aux ducs d'Orléans, s'y établirent à la suite du traité conclu entre Gênes et les ministres de Charles VI.

La trève signée entre Florence et François de Carrare d'une part, et Galéas, duc de Milan, de l'autre, avait été rompue. Jacques del Verme, jusqu'alors général assez heureux, fut battu à Governolo. Les Milanais perdirent six mille hommes et deux mille chevaux, et l'on signa une autre trève de dix années, le 11 mai 1398.

En 1399, Gérard d'Appiano, fils de Jacques, qui avait usurpé l'autorité dans la ville de Pise, en renversant les Gambacorti, entreprit de la vendre à Galéas: il livra à ses commissaires la ville et la forteresse, et il se retira dans le château de Piombino. La seigneurie qu'il s'était réservée dans cet inique contrat de vente, s'étendait à l'île d'Elbe, et à quelques bourgs du littoral près de Pise. Ainsi commença la principauté de Piombino, qui s'est conservée deux siècles dans la maison d'Appiano, et qui, ensuite, a été réunie à la couronne de Naples.

Dès que Galéas fut maître de Pise, il déclara qu'il respecterait la trève conclue avec Florence; mais comme il ne prenait jamais soin de sa parole, les Florentins s'attendirent à des embûches et à des trahisons. Livrés à de plus grands dangers et encore peu rassurés sur leur tranquillité intérieure, ils cherchaient à résister à tant de maux, toujours persuadés que le plus méchant de leurs ennemis était Galéas. Alors ils ne négligèrent aucun effort pour entretenir une alliance avec Lucques. Cependant quelques citoyens conspiraient dans Florence, de concert avec le duc de Milan. Ils furent découverts, et la plupart périrent sur l'échafaud. D'autres malheurs devaient survenir. Un Bentivoglio se déclara seigneur de Bologne, et l'appui de cette ville manqua au parti qui s'était prononcé contre le despotisme de Jean Galéas : Florence n'eut plus d'autre allié fidèle que François de Carrare.

Nous avons atteint la fin du quatorzième siècle. Boniface IX régnait encore. Les rivalités nées à Naples n'avaient pas cessé; le duc de Milan continuait de menacer ses ennemis et ses amis; Florence résistait; Carrare s'affectionnait davantage ses sujets, par un gouvernement doux et paternel, et il amassait, sans opprimer le peuple, des trésors qui pouvaient être une ressource dans une autre invasion. Les Vénitiens prenaient peu de part aux affaires de l'Italie; la France commandait à Gênes; le marquis de Montferrat conservait une indépendance courageuse. L'influence de l'Empire se faisait faiblement sentir,

parce que Venceslas était méprisé des Allemands et ne pouvait même lever une armée. Une trêve trompeuse endormait les esprits. Il ne devait résulter d'une telle situation que des désastres nouveaux et des dangers faciles à prévoir. C'est ainsi que se termina le quatorzième siècle.

Nous avons rapporté rapidement les événements depuis le règne du grand Constantin. Nous reprendrons haleine un instant. Il reste à décrire encore bien des traverses, bien des combats, quelques triomphes, et tout cet amas de peines et de douleurs, cortége nécessaire de l'histoire des peuples, et que nous pourrons plus aisément comprendre et mieux définir, puisque nous venons de dévoiler les sources des faits, les explications des ambitions, et tous les détails propres à faire connaître ce que de nouveau, dans la Péninsule, allaient tenter, les princes destinés à n'écouter que leur caprice, les grands, les bourgeois, le peuple, appelés les uns à gouverner, les autres à obéir. Enfin, pour être assuré de nous reposer sur un lit de gloire, nous examinerons ce que les sciences et les arts ont apporté d'adoucissement et de charmes dans ces débats politiques dont ils semblaient recevoir un appui. En effet, les arts et les sciences offrirent de puissantes consolations aux états de l'Italie, déchirés par tant de discordes civiles, et même encore une fois par la peste. Ce fléau amena un redoublement de dévotion dans la Péninsule; on parla, comme au temps du Dante, de la fin du monde. On vit apparaître les pénitents blancs, qui demandaient à Dieu le pardon des fautes de l'univers, et, dans chaque ville, les habitants disaient qu'il fallait se courber sous la majesté divine, pour implorer sa miséricorde généreuse.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Robert, électeur palatin, élu empereur. — Mort de Jean Galéas. — Son portrait. — Description de la cathédrale de Milan. — Testament de Jean Galéas.

Le signal de nouvelles révolutions arrive de l'Allemagne. Le 20 août 1400, quatre électeurs déposent Venceslas, et ils élisent, pour le remplacer, Robert, électeur palatin. La capitulation imposée au nouvel élu le forçait à intervenir dans les affaires d'Italie. On pensait à remplir le trésor impérial aux dépens de la Péninsule; on disait que les revenus de Florence, de Venise et de Gênes surpassaient ceux des ducs d'Autriche et de Bavière, et que les richesses de Jean Galéas étaient plus considérables que celles de tout l'Empire. Cela était vrai. On n'évaluait pas les trésors de Venise, parce qu'on n'était pas assez fort pour lui rien demander; de plus, on voulait anéantir l'investiture accordée à Jean Galéas. Florence et François de Carrare applaudissaient à ce vœu. Galéas, alors, s'attacha à gagner le médecin de Robert, et l'engagea à empoisonner le nouvel empereur. Le médecin allemand dénonça ces propositions à son maître. Robert descendit en Italie avec une armée nombreuse : mais Jacques del Verme, courageux et fidèle général d'un prince lâche et méchant, ayant obtenu des succès, l'empereur fut forcé à la retraite. Le pape appela en vain des secours de Naples contre Galéas; Venise, couverte par la capitale de François de Carrare, se bornait à des conseils; la France ne risquait pas un soldat hors de Gênes; Florence et le seigneur de Padoue allaient succomber, lorsque de nouveaux événements semblèrent venir à leur aide. Une recrudescence de la contagion se manifesta en Lombardie. Galéas, à l'exemple de Barnabò, alla se réfugier à Marignano, où ce dernier s'était garanti de la peste dans une semblable circonstance; mais la contagion l'y atteignit, et il mourut le 3 septembre 1402. Cette mort délivra l'Italie de toutes ses craintes, et rendit le courage à Florence et à François de Carrare, qui avaient résisté si noblement à la tyrannie du seigneur de Milan.

Jean Galéas fut un conquérant souvent heureux, parce que, quoiqu'il

ne se mît jamais à la tête de ses soldats, il se montra doué d'un instinct singulier pour deviner le talent et la valeur dans les autres; il eut d'habiles généraux, à qui il accordait toute confiance pour l'opportunité des attaques partielles, des retraites, de la défensive, et même des batailles rangées. Ce prince joignit aux vices qui le rendirent odieux, quelques qualités qui portent avec elles de la grandeur : il aimait et protégeait les lettres. Il éleva de glorieux monuments : ce fut lui qui fit bâtir la cathédrale de Milan (*), la citadelle de Pavie, la Chartreuse de la même ville, où il fut enterré, le pont du Tésin ; il enrichit sa patrie en y favorisant l'agriculture. Ensuite, son ambition l'aveugla : il voulait être roi de l'Italie; et s'il eût vécu plus long-temps, il eût peut-être obtenu cette gloire.

Galéas crut pouvoir, en mourant, montrer la même confiance aux généraux qui avaient été long-temps maîtres de son armée; il les institua gouverneurs de ses états, et des enfants qu'il laissait en bas âge. Mais les capitaines qui l'avaient honorablement servi firent voir bientôt que leur précédente fidélité n'était que de la crainte, et non pas un sentiment d'attachement dévoué à la famille. Le testament de Jean Galéas partagea ses provinces entre ses fils. Jean-Marie Visconti, l'aîné, qui n'était âgé que de treize ans, devait avoir le duché de Milan, Crémone, Côme, Lodi, Plaisance, Parme, Reggio, Bergame et Brescia, et, de plus, exercer une autorité de protection, ou, pour mieux dire, de despotisme, dans Bologne, Sienne et Pérouse. Le second fils, Philippe-Marie, devait posséder Pavie, Novare, Verceil, Tortone, Alexandrie, Vicence, Feltre, Bellune et Bassano. Un bâtard, appelé Gabriel-Marie, obtenait Pise et Crême. Le conseil de régence, composé de Catherine, fille de Barnabò et veuve de Jean Galéas, de Jacques del Verme, de Porro, et d'autres généraux expérimentés, devait veiller à l'exécution du testament.

Les Florentins, Carrare et Boniface IX s'allient contre les Visconti. — Les Vénitiens s'unissent aux Milanais. — Siége de Padoue. — Carrare et ses enfants étranglés a Venise.

Les Florentins et Carrare, quand il s'était agi de combattre Jean Galéas heureux, n'avaient pas souvent trouvé des amis; mais quand il ne fallut plus qu'attaquer la faible famille du tyran, ils rencontrèrent des princes plus empressés à les écouter. Boniface IX s'allia aussi avec les Florentins, parce qu'il avait à reconquérir Bologne, Assise et Pérouse. Les Vé-

(*) La planche 37 représente la façade de la cathédrale de Milan, et la planche 38 offre une vue intérieure de cette église. Ce temple est placé au centre de la ville; le vaisseau a 499 pieds de longueur, 275 de largeur, 238 pieds de hauteur sous la coupole; la hauteur extérieure de la coupole et de son couronnement, dit la Lande, est de 202 bras de Milan (de 22 pouces chaque), ou 370 pieds de Paris. Cette église est soutenue par 52 colonnes qui ont 84 pieds de hauteur, y compris les chapiteaux et les bases.

Ce bâtiment fut commencé par Jean Galéas Visconti, en 1386, et il n'est pas encore achevé. Napoléon a laissé des fonds pour que l'on continuât les travaux, et l'empereur d'Autriche fait respecter cette destination avec le soin le plus bienveillant.

Pellégrini, qui a donné les dessins du portail, a cherché à mettre d'accord les principes de l'architecture gréco-romaine, et les caprices bizarres de l'*arc aigu*. Le reste de l'église est conçu dans ce dernier système. On prétend qu'elle offre une masse de 4000 statues, tant grandes que petites, faites d'un marbre tiré des environs du lac Majeur. Des vitraux peints ne laissent arriver qu'un jour tranquille, et empreint de mille couleurs douces à l'œil. Il faut y visiter la chapelle souterraine où repose saint Charles Borromée.

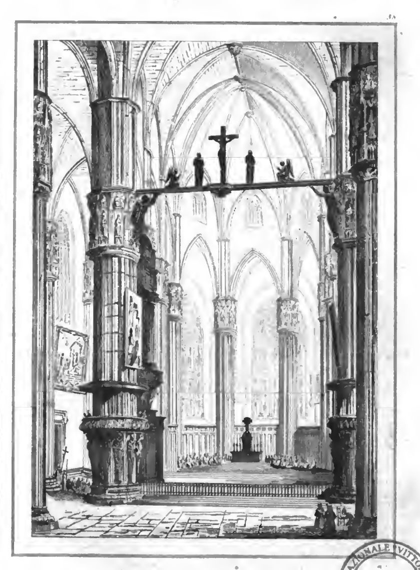
L'église de Milan a donné cinq papes : Alexandre II, en 1060; Urbain III, en 1185; Célestin IV, en 1241 ; Pie IV, en 1559; Grégoire XIV, en 1590. Cette église est une des plus célèbres de l'Europe par l'importance de ses conciles, et les vertus de ses évêques. C'est à la porte de l'ancienne église que saint Ambroise fit ce discours si célèbre à l'empereur Théodose. (Voyez page 5.)


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Cathédrale de Milan   Соборная церковь въ Миланѣ

Digitized by Google

Digitized by Google



Intérieur de la Cathédrale de Milan

Внутренность Миланскаго собора

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

Digitized by Google



Digitized by Google



Place Salone à Padoue — Салонская Площадь въ Падуѣ

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

nitiens pensèrent à se déclarer pour les Milanais affaiblis.

Au mois de janvier 1403, les Florentins nommèrent dix nouveaux magistrats de la guerre, appelés *les Dix de la guerre*, qui furent chargés de poursuivre les hostilités avec plus de vigueur; leurs efforts, surtout, devaient se diriger contre Pise. En 1404, le seigneur de Padoue et les Florentins n'eurent pas les mêmes intérêts. Venise, qui ne craignait plus Jean Galéas, voulut se défaire de François. Les Florentins, occupés à soumettre Pise, n'entendirent que faiblement les supplications de Carrare, qui les appelait sur la Brenta : alors, se voyant dans un grand danger, il envoya à Florence ses deux plus jeunes fils, Ubertino et Marsilio, ainsi que ses enfants naturels, ceux de ses frères, ceux de son fils Jacques; il y fit passer aussi ses joyaux de prix et une somme de 80,000 florins d'or. Tranquille sur le sort de cette partie de sa famille, il attendit les événements de la guerre. Vérone, que défendait son fils Jacques Carrare, fut investie, attaquée et prise par le célèbre Jacques del Verme; Padoue fut assiégée par une armée combinée milanaise et vénitienne. Les paysans du Padouan, avec leurs troupeaux, s'étaient réfugiés dans la ville, qui avait été bientôt ravagée par une maladie contagieuse. Jacques del Verme somma François de se rendre. Il allait accepter des conditions honorables, lorsqu'un envoyé des Florentins lui annonça qu'ils espéraient acheter, de Gabriel-Marie, la ville de Pise, et que sans doute, après cette acquisition, ils accourraient au secours de Padoue, en alliés animés d'un ancien dévouement. Ce fut la confiance chevaleresque que François mit dans cette promesse qui hâta sa perte. Déjà la Brenta ne coulait plus dans Padoue : des ingénieurs milanais l'avaient détournée de son cours, et les moulins de la ville demeuraient à sec. Le 2 novembre, les Vénitiens donnèrent un assaut général. François renversa lui-même, d'un coup de lance, leur commandant; les assiégeants furent repoussés : néanmoins, la disette et la peste faisaient mourir tous les jours de nombreux habitants. François *Terzo* supplia son père de se rendre; mais Carrare se souvenait de son exil, des souffrances de sa famille, des plaintes de Taddée, de l'amertume du pain étranger. Il disait qu'il aurait des secours de la France, du roi de Hongrie, de son frère Carrare, qui était au service de Ladislas, roi de Naples; il nommait aussi, mais avec plus de confiance, ses chers, ses nobles, ses courageux Florentins. Au milieu de tous ces dangers, des traîtres ouvrirent une porte à Jean de Beltramino. Celui-ci commença par égorger ces traîtres, qui le gênaient sur son passage, puis il fit approcher les troupes vénitiennes, qui cependant n'osèrent s'avancer dans la ville. Il restait un second rempart à défendre; François y appelle ses gardes les plus fidèles. Le tocsin sonne de toutes parts; on s'assemble confusément sur la place Salone (voy. *pl.* 39) (*); mais la fortune ne veut plus

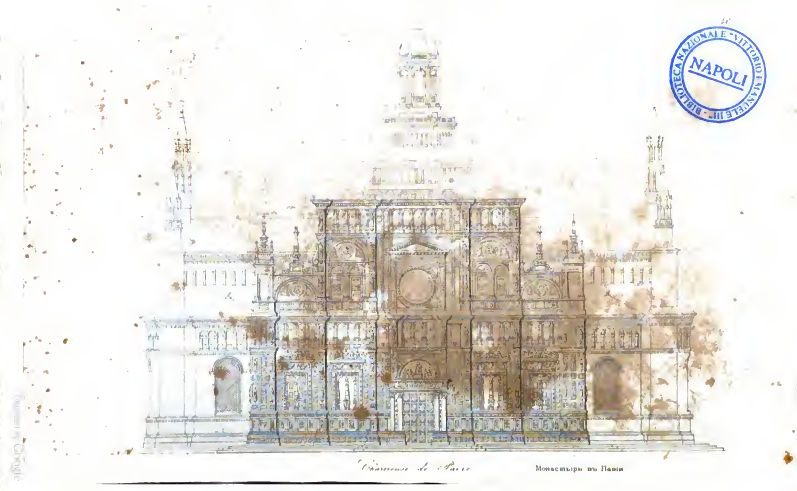
(*) La planche 39 représente la place de Padoue, sur laquelle est bâti l'ancien grand palais dit aujourd'hui *il Salone*, parce qu'on y voit une des plus vastes pièces que l'on puisse trouver en Italie, et même dans toute l'Europe. Le grand palais est au centre de la ville, dans une longue place entourée de portiques, à peu près dans toutes ses parties. On commença cet immense édifice dès 1172; quand les fondations furent sorties de terre, on abandonna le travail jusqu'en 1209, époque où on le reprit. En 1219 il fut voûté; en 1306 on le recouvrit en plomb, après avoir mieux assuré la voûte. Ce fut un frère ermite de l'ordre de Saint-Augustin, homme très-expert en architecture, qui exécuta cette merveilleuse entreprise. En même temps on ajouta deux bas-côtés. Un incendie consuma la voûte en 1420; le sénat de Venise la fit reconstruire. Alors on démolit deux murailles qui partageaient le *Salone* en trois parties, ce qui lui donna plus de majesté. En 1756 un ouragan enleva toute la couverture; le sénat la fit rétablir, et ajouta une méridienne. La forme de l'édifice est rhomboïdale (parallélogramme dont les côtés sont contigus, et les angles inégaux); sa longueur est de 300 pieds, sur 100 de largeur. La voûte n'est soutenue que sur de gros ap-

seconder la maison de Carrare. François, presque abandonné, est contraint de demander un armistice et un sauf-conduit pour se rendre au camp des provéditeurs de la république : il n'était pas capable de négliger rien de ce qu'on pouvait attendre d'un caractère inébranlable; il avait préparé une troisième enceinte de défense, et au-delà, approvisionné un château presque inexpugnable, surtout dans ces temps, où l'artillerie n'était pas aussi terrible qu'elle l'est devenue depuis. Personne n'ayant voulu le suivre dans ces retranchements, et la peste ayant enlevé le courage aux esprits les plus fermes, Carrare demande à traiter; se confiant au caractère de Galéas de Mantoue, il lui dit : « J'irai à Mestre, de là à Venise : « je négocierai avec la république ; mais « si la négociation ne réussit pas, pro- « mettez-moi de me remettre ma ville « dans l'état où elle est en ce moment. » Galéas de Mantoue en donna l'assurance sur sa foi de général ; mais peu de temps après, sous un prétexte frivole, quelques émissaires gagés entrèrent à Padoue, et crièrent : « *Vive « Saint-Marc !* » Des citadins, des hommes de la classe la plus infime applaudirent à ce cri, et introduisirent les troupes vénitiennes, malgré Galéas de Mantoue. En vain Carrare insiste pour rentrer dans la citadelle ; il n'était plus temps. Galéas offre de l'accompagner à Venise pour rendre témoignage de sa promesse; mais on ne l'écoute pas quand il parle de cet engagement. On le créa noble vénitien ; on le reçut avec de grands honneurs ; on ne lui permit pas d'articuler la moindre défense en faveur de Carrare. Le lendemain de leur arrivée à Venise, Carrare et son fils, François *Terzo*, furent amenés en présence de la Seigneurie : on les invita à se mettre à genoux ; et alors un noble annonça qu'ils imploraient la clémence de la république. Le doge leur fit signe de se relever, puis de prendre place à ses côtés : ensuite il reprocha au père son ingratitude ; le discours du doge se termina par ces paroles : « Le duc « de Milan vous avait enlevé Padoue; « nous vous avons aidé à y rentrer : « indulgence, secours, honneur, ou- « bli de graves injures et de violation « de droit des gens, nous avons pro- « digué tous ces bienfaits à votre père « et à vous, et, depuis, vous avez « tout oublié. Nous remercions Dieu « de ce qu'il a remis votre sort entre « nos mains. »

Carrare aurait pu répondre que lorsque la république ne l'avait pas redouté, elle s'était déclarée contre lui ; qu'ensuite elle l'avait protégé dans la crainte d'avoir près de soi un voisin tel que Jean Galéas. Le génie de Carrare seul avait produit les prodiges qui avaient relevé sa maison. Quant à l'enlèvement des sénateurs, et à la violation du droit des gens, c'était un crime du père. On nomma une commission de cinq membres pour instruire ce que l'on appelait le procès de François Carrare, de François Terzo, et de Jacques Carrare, fait prisonnier à Vérone. Jacques del Verme, appelé auprès de la commission, n'y manifeste pas les sentiments généreux qu'on demande toujours à un guerrier. Trois avis partageaient les commissaires. On

puis, au nombre de 90, placés dans les murs latéraux. Aux quatre côtés sont de beaux escaliers qui donnent entrée dans la salle par autant de portes. Sur chacune est un buste en demi-relief offrant des portraits d'hommes illustres de Padoue, tels que Tite-Live, le prince des historiens, Albert, théologien, Paolo, jurisconsulte, et Pietro d'Appone, médecin qui étudia à Paris, et y prit ses degrés. La grande salle est située parallèlement à l'équateur, de manière que, dans l'équinoxe, avant qu'on bâtît le palais prétorial, les rayons du soleil, à son lever, entraient par les fenêtres du dernier rang vers l'orient, et passaient par celles du couchant. Dans les solstices, ils entraient par les ouvertures du midi, et sortaient par celles du nord. Il est encore à observer que les rayons solaires allaient, de mois en mois, frapper les signes du zodiaque, peints le long des murs du *Salone*, et sur lesquels le soleil passait régulièrement.

On a placé au *Salone*, en 1818, le médaillon en plâtre de Belzoni, célèbre voyageur qui a remonté le Niger, et qui est natif de Padoue.


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Chartreuse de Pavie Монастырь въ Павіи

Digitized by Google

proposait de reléguer les princes en Candie. On proposait une détention perpétuelle dans Venise. Un troisième parti voulait la mort. Jacques del Verme, apparemment jaloux de la gloire de François, appuya cet avis de raisons semblables à celles qu'avait données le juge provençal qui avait condamné Conradin en disant, avant de lire la sentence : « *Mors Corradini, vita Caroli. La mort de Conradin est la vie de Charles.* » Del Verme, qui aurait mérité le sort de ce juge inique, représenta qu'il ne fallait pas s'exposer à craindre l'inconstance des Padouans, et à voir des princes redoutables par leur talent, leur génie, et de grands exemples héréditaires, reconquérir leurs états une seconde fois. Del Verme finit ainsi : « Je ne vois de prison sûre « avec les Carrare, que la prison du « tombeau. »

Il y avait là une férocité d'inquisiteur; le tribunal des dix évoqua l'affaire: c'était prononcer une sentence de mort. Dès ce moment, on ne trouve plus de traces de procédure. Le 16 janvier 1406, un moine fut introduit dans le cachot où était enfermé le seigneur de Padoue, et vint l'exhorter à recevoir la mort avec courage. François se livra d'abord à des transports de fureur et d'indignation, puis il s'apaisa, se jeta aux genoux du religieux, se confessa, reçut l'absolution et la communion. Quand le prêtre se fut retiré, deux des *dix* et deux de la quarantie entrèrent, suivis de bourreaux et de leurs aides, au nombre de vingt. Carrare, hors de lui, voulut se défendre; il s'arma d'un escabeau de bois, et il en frappa ceux qui s'avancèrent les premiers. Accablé par le nombre, saisi par les mains, par les bras, par les vêtements, renversé, il fut étranglé avec la corde d'une arbalète. Le lendemain, on l'ensevelit honorablement dans l'église de Saint-Étienne des Ermites. « François, suivant Gataro, son historien, « était de taille moyenne, bien pro- « portionné, quoiqu'un peu gros. Son « visage était brun et un peu sévère, « son langage élégant, son caractère « doux et miséricordieux, ses con- « naissances étendues et variées, son « courage héroïque. »

Le jour suivant, le même confesseur alla prévenir les deux fils de Carrare de se disposer à la mort. Ils s'embrassèrent tendrement, reçurent la communion ensemble, et s'embrassèrent encore une fois. François *Terzo*, l'héritier légitime, fut exécuté le premier, là où avait péri son père; Jacques y fut conduit ensuite. Il demanda la permission de recommander à Dieu l'ame de son père et celle de son frère, et d'écrire à sa femme pour la consoler de son malheur : ensuite il avança la tête et la tendit au lacet. Le soir même on prit le soin fort inutile de répandre dans la ville que les trois princes venaient de mourir de mort subite.

Il restait à Florence deux fils légitimes de François. Venise fit publier à son de trompe qu'elle donnerait quatre mille florins d'or à celui qui livrerait vivant l'un ou l'autre de ces princes, et trois mille florins à celui qui les tuerait. Quelles mœurs publiques! et quelle puissance alors, excepté celle de la religion, pouvait arrêter de tels forfaits! Il ne se trouva en Italie aucun assassin assez vil pour répondre à l'invitation atroce qui poursuivait si cruellement la noble famille. Florence ne cessa de protéger ceux que François avait remis à la foi de la république. Ubertino, l'aîné, mourut de maladie en Toscane, âgé de dix-huit ans; Marsilio essaya de rentrer dans Padoue; mais il fut trahi, arrêté, conduit à Venise, où le conseil des dix lui fit trancher la tête le 24 mars 1435.

Les Vénitiens, à la suite de cette guerre, occupèrent Bellune, Feltre, Vicence, Vérone, Padoue et Rovigo, c'est-à-dire tout le pays renfermé entre la Piave, les montagnes, le lac de Garde, le Pô et les lagunes. Voici les Vénitiens dans la position qu'ils conserveront à peu près jusqu'à nos jours.

Les tuteurs de Jean-Marie et de Philippe-Marie Visconti les faisaient soigneusement élever, le premier à Milan, le second à Pavie. (Voy. *pl.* 40) (*).

(*) On voit la cathédrale de Pavie sur la

Digitized by Google

PUISSANCE DES VÉNITIENS DANS LE LEVANT. — LES DIX TOUJOURS SOUPÇONNEUX. — ÉLECTION D'UN PAPE VÉNITIEN.

Les intérêts de Venise avaient pris aussi un grand accroissement dans le Levant. Ils multipliaient leurs établissements sur la presqu'île de l'ancienne Grèce. Alors, mêlant à l'audace une modération quelque peu craintive, ils conclurent un traité avec Soliman, empereur des Turcs, qui les laissa maîtres d'un arrondissement autour de leurs comptoirs, moyennant un tribut annuel de 1600 ducats.

Vers cette époque, un complot fut formé, ou plutôt, dit spirituellement M. Daru, un murmure fut proféré contre les patriciens. Deux citadins, François Baldovini et Barthélemi Anselmi, causant un jour, avec l'abandon de l'amitié, se communiquaient les sentiments d'indignation que leur faisait éprouver l'insolence des membres du grand conseil. Baldovini osa dire qu'il serait possible de la réprimer; il ajouta : « Si les citoyens riches voulaient assembler leurs affidés, ils se « déferaient des nobles les plus odieux, « et ils aboliraient les *dix*. » Cette confidence jeta le trouble dans l'esprit d'Anselmi. Il courut dénoncer son ami, qui fut pendu le jour même. Le lendemain, le dénonciateur fut agrégé au patriciat. Le patriciat était le but auquel aspiraient tous les citadins. Il avait cependant ses dangers. Ce fut à cette époque que l'on porta une loi qui ordonnait qu'en cas de peste dans la ville, tout sénateur fût tenu de ne pas sortir de Venise. La contagion survint quelque temps après : elle emporta trente mille personnes. Plusieurs des citadins s'enfuirent. Le sénat resta tout entier, et vit périr la moitié de ses familles. L'histoire doit signaler également la politique cruelle et les actions sublimes.

Un événement imprévu répandit alors dans Venise une joie populaire. Innocent VII, successeur de Boniface IX, était mort en 1406. Un cardinal vénitien, Ange Corraro, fut élevé au pontificat. C'était la première fois que la nation recevait cette illustration. Le nouveau pontife prit le nom de Grégoire XII. Peu de temps après, il abdiqua solennellement.

Quelques auteurs ont dit que le gouvernement vénitien, toujours peu disposé à favoriser l'ambition des ecclésiastiques, ne se départit pas en faveur de Corraro, son sujet, d'un système d'indifférence sur la rivalité des papes (car il y avait alors un anti-pape qui se faisait appeler Benoît XIII); mais ces auteurs se sont trompés. Venise eut tant de satisfaction d'avoir vu un de ses sujets revêtu du manteau pontifical, qu'elle ne fut pas étrangère à l'élection du successeur.

Celui-ci était encore sujet de la république, et fut recommandé par elle aux cardinaux. Il s'appelait Pierre Philargi, et il était né dans l'île de Candie. La république ne tarda pas à se ranger à l'obédience du nouveau pape, qui prit le nom d'Alexandre V.

DESCRIPTION DE DIVERS COSTUMES.

Nous avons offert une idée du costume de quelques-uns des premiers souverains qui ont régné anciennement dans diverses parties de l'Italie. (Voy. *pl.* 33, le duc Boniface III, et

planche 40. Elle est nouvellement élevée sur les ruines de l'ancienne. Celle-ci était, suivant le rapport de Misson qui l'a observée en 1688, « petite, obscure, basse, et bâtie tout de travers. » On remarque avec plaisir, dans la nouvelle église, la chaire qui règne autour d'un des piliers. Elle se distingue par sa sculpture en bois, et elle est soutenue par les douze apôtres placés en cariatides. A quatre milles à peu près de Pavie, est la célèbre Chartreuse où François I[er] demanda à être conduit quand il fut fait prisonnier. Cette retraite religieuse date de la fin du quatorzième siècle, et fut bâtie par Jean Galéas Visconti (voyez page 154). L'église a été construite sur le dessin de Bramante. Plusieurs des autels semblent être couverts d'une étoffe brodée. Vue de près, cette étoffe n'est plus qu'un assemblage de petites pièces de marbre de différentes teintes, qui ont pris, sous la main patiente de l'ouvrier, la forme d'une tapisserie.



Digitized by Google

ITALIE. ИТАЛIЯ. ITALIEN.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

ITALIE. ИТАЛІЯ ITALIEN.

B A. F. E D

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Google

la comtesse Mathilde.) Nous avons représenté un pape remettant le *stocco*, ou l'épée de commandement, à un doge agenouillé. (Voy. même *pl.*) Pour continuer à faire connaître d'une manière plus précise quelques-uns des principaux personnages qui viennent de passer sous nos yeux, ou qui nous suivront jusqu'à la fin de cet ouvrage, et pour faire comprendre nos explications à la fois, par l'esprit et surtout par les yeux, grâce au secours du dessin, compagnon fidèle de notre récit, nous donnerons ici, et toujours d'après des autorités authentiques, le costume de deux hautes puissances ecclésiastiques, celui d'un cardinal et celui d'un archevêque; enfin ceux d'un chanoine, d'un dominicain, et d'un chartreux auxquels nous joindrons celui de Cimabué. (Voy. *pl.* 41) (*). Par la même raison, nous offrirons le dessin exact d'une statue de Charles d'Anjou, roi de Naples, que nous avons vu nommer sénateur de Rome (voy. pag. 96): cette statue curieuse sous le rapport de l'art, est encore placée dans la grande salle du tribunal sénatorial, qui, malgré la solennité de ce titre et la place d'honneur qu'il occupe aujourd'hui au Capitole à Rome, n'a cependant qu'une juridiction civile fort restreinte. (Voy. *pl.* 42.) Sur la même planche on remarquera une dame noble romaine, et une dame noble siennoise (**). Rome et Sienne sont les deux villes où l'on dit que les femmes

(*) Le cardinal (A) représenté ici porte les habits tels qu'on les observe sur les peintures du temps. Ce fut Boniface VIII qui attribua aux cardinaux le manteau écarlate. L'habit n'est pas tout-à-fait taillé de la même manière qu'aujourd'hui. La forme du chapeau a été conservée. Ce costume est sans contredit le plus magnifique dont l'homme puisse être revêtu: il a toute l'ampleur, toute la dignité des vêtements orientaux, et la couleur pourpre sera toujours celle qui imposera le plus de respect.

L'archevêque (E) est ici revêtu de l'*aube*, robe blanche de lin qui traîne à terre. Sa *dalmatique* a la forme d'une croix, et elle est ouverte sur les côtés. Le costume, en général, a subi quelques variations pour le rochet, et pour le *pallium*, ornement de laine blanche, semé de croix noires, et envoyé par le pape à chaque archevêque.

Le chanoine (F) a les vêtements que les chanoines portaient en 1368. Le dessin a été pris du tombeau d'un chanoine napolitain, enterré cette même année, dans l'église de Sainte-Cécile à Rome, qui appartient aujourd'hui aux religieuses bénédictines.

L'institution des chapitres de chanoines, qui se propagea en Italie dans le neuvième siècle, n'ajouta pas peu d'éclat au culte extérieur de la religion. L'usage de la psalmodie était déjà établi dans le clergé séculier; et, du temps des barbares, il n'y avait presque pas d'église paroissiale dans la ville et au dehors, où l'on ne chantât la messe et quelque partie de l'office divin les jours de fête. Mais, depuis l'institution des chanoines, les fonctions du culte commencèrent à se faire avec plus de régularité et de dignité, et les cathédrales retentirent du chant grégorien. Il y eut même des églises dans les villes et dans les bourgs où l'on établit des chapitres de chanoines (ce qui leur fit attribuer le nom de collégiales), pour donner plus de majesté à la célébration du culte divin. Le concours des fidèles dans les églises devint encore bien plus considérable, après qu'on y eut introduit généralement l'usage des orgues, apporté, pour la première fois, de l'Orient en Italie, sous le pape saint Vitalien, en 672 (voyez page 46).

Le dominicain (B) est copié de la pierre sépulcrale du septième maître du sacré palais, mort le 7 mars 1300, l'année du jubilé de Boniface VIII. Le portrait du moine est exécuté sur ce tombeau, en mosaïque, et nous permet de juger comment cet art était cultivé à cette époque. La tunique et le scapulaire sont blancs. Le manteau ouvert depuis la ceinture est de couleur noire. Je ne sais pas pourquoi l'artiste a donné à ce moine cet air irrité qui est peu convenable.

Le chartreux (C) est habillé comme on l'est aujourd'hui dans son ordre.

Cimabué (D). Le portrait de ce célèbre peintre a été peint par Simon Memmi, à Florence.

(**) La dame romaine est la femme de Luc Savelli, morte en 1315.

La noble siennoise, empruntée à une peinture de Sienne, porte une couronne d'or sur un bonnet jaunâtre.

Digitized by Google

ont toujours déployé le plus de luxe et de goût de la parure. La même planche offre une musicienne assise et d'autres jeunes femmes. Sur la planche 43 on remarque un sénateur de Rome, deux femmes nobles, un médecin, un plébéien, et sur la planche 44, Pétrarque, des nobles et des guerriers italiens (*).

On verra plus tard d'autres costumes apparaître dans le récit que nous ne voulons pas interrompre davantage.

LES FRANÇAIS A GÊNES. — LES FLORENTINS A PISE. — LADISLAS ROI DE NAPLES. — CONCILE DE PISE. — LOUIS II D'ANJOU EN ITALIE. — IL SE RETIRE EN PROVENCE.

Jean le Meingre de Boucicault, maréchal de France, qui commandait dans Gênes pour le roi, y avait rétabli la tranquillité. Sa réputation de courage avait inspiré à Gabriel-Marie Visconti, seigneur de Pise, la pensée d'appeler à son secours, contre les Florentins, la garnison française aux ordres de Boucicault. Il était résulté de l'intervention du maréchal que les Florentins avaient accordé une trêve à Gabriel-Marie. Mais tout à coup Gênes, étant ennuyée d'une soumission qui durait depuis longtemps, et se trouvant prête à se révolter, Boucicault voulut se faire au dehors des amis plus puissants que le seigneur de Pise. Il lui persuada que la possession de cette ville était incertaine, qu'il pouvait la perdre à la première attaque, qu'au jour du danger, Gênes ne pourrait peut-être plus le secourir, et qu'enfin il serait mieux de vendre la seigneurie aux Florentins. Gabriel-Marie, se sentant peu soutenu dans Pise, accepta la proposition. Le marché fut conclu moyennant 206,000 florins. La moitié fut donnée à Boucicault, qui s'empara de l'autre moitié, lorsque Gabriel-Marie, accusé d'un complot contre les Français, périt sur un échafaud en septembre 1408.

Les Florentins étaient maîtres de Pise et de la citadelle depuis le 31 août 1405. Une révolte les en chassa. Après un long siége, ils y rentrèrent le 9 octobre 1406, et ils y commandèrent jusqu'à l'époque où Charles VIII y passa, quand il se rendit à Naples, à la fin du XVe siècle.

Nous avons laissé Naples se débattre entre les deux régentes, gouvernant au nom de deux enfants. Enfin Ladislas, fils de Charles III, avait vu le parti de Durazzo se relever de son profond abaissement. En 1399 les grands barons, qui avaient montré le plus de zèle pour la première maison d'Anjou, passèrent sous les drapeaux de Ladislas, et Naples lui ouvrit ses portes. Charles, frère de Louis II, s'était retiré dans le château neuf, où il avait été assiégé. De son côté, le roi Louis était bloqué à Tarente. Après une longue résistance, et de vains efforts pour persuader aux Napolitains que les droits donnés par la reine Jeanne II étaient les meilleurs, les deux princes français avaient été contraints de fuir et de se retirer en Provence. Suivant la coutume des temps, Ladislas traita avec rigueur les vaincus, et en fit conduire plusieurs au supplice. Bientôt il se vit appelé, comme son père Charles III, à monter sur le trône de Hongrie, à la place de Sigismond, que des conjurés avaient déposé. Mais ce dernier, recouvrant

(*) Sur la planche 43 on voit un sénateur de Rome (F), Pierre Lante, enterré dans l'église d'Araceli. Il a une toque ducale, un manteau de brocart ras d'or, doublé d'hermine, trois anneaux aux doigts, un brillant, un rubis, une émeraude. Il tient une baguette d'or surmontée d'une petite boule avec une croix.

On voit une noble romaine (A), une noble siennoise (B), une matrone siennoise (C), un médecin (D); il a un manteau noir doublé de blanc, une robe écarlate, une chaussure rouge; un plébéien (E); il a un sarrau jaune fermé par des boutons noirs, un capuchon de la couleur du sarrau, et des souliers noirs.

Sur la planche 44 on distingue Pétrarque (E) entièrement vêtu d'écarlate, avec un capuchon doublé d'hermine. C'est le costume qu'il portait à son couronnement au Capitole, en 1341; on voit ensuite deux nobles italiens (D et E), un militaire (B), un fantassin armé (C), des soldats italiens (A).

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMAN. III. NAPOLI

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

son autorité, poursuivit Ladislas, qui revint à Naples, plein du désir d'augmenter les dépendances du royaume dont il était forcé de se contenter. L'État ecclésiastique, surtout, devint l'objet de sa convoitise. Le roi s'avança vers Rome, et il en demanda la seigneurie à une partie du peuple révoltée contre le pape Innocent VII : les autres Romains, craignant l'autorité des Napolitains, mirent en fuite Ladislas, qui, avant de se retirer, incendia quatre quartiers de la ville. En 1408, il reparut près de Rome, et, par la trahison d'un Orsini, il parvint à s'en emparer. Cette usurpation excita une grande surprise dans la chrétienté, et détermina toutes les puissances à provoquer la réunion d'un concile où devaient se terminer les différends qui tourmentaient l'Église.

Vingt-deux cardinaux de l'obédience régulière et de l'obédience de l'intrus, quatre patriarches, douze archevêques, quatre-vingts évêques, les généraux de plusieurs ordres de moines, quarante et un prieurs, et quatre-vingt-sept abbés de monastères s'étaient rassemblés à Pise. Les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, de Portugal, de Chypre et de Bohême, ceux de Venceslas, qui prétendait au titre de roi des Romains, et ceux de Louis II d'Anjou, qui prétendait au titre de roi de Naples, étaient déja arrivés. Robert, l'autre roi des Romains, et Ladislas, l'autre roi de Naples, envoyèrent aussi leurs députés à Pise. Il y eut encore des ambassadeurs de Castille et d'Aragon. Ce fut alors qu'un pape universel fut proposé à l'Église, dans la personne d'Alexandre V, comme nous l'avons dit; mais les dissidences durèrent encore jusqu'en 1415, époque où le concile de Constance les termina en recevant une abdication solennelle de Grégoire XII.

C'était Ladislas qui avait engagé ce pontife à retarder son abdication. Ce prince paraissait vouloir jouer le rôle de Jean Galéas; et, comme lui, pressentant que sa plus redoutable ennemie serait la république de Florence, il lui déclara la guerre. Élevé dans des discordes civiles, sans foi, mais doué de courage, il croyait qu'il ne commettrait pas les fautes qu'on pouvait reprocher à Jean Galéas, et il allait jusqu'à aspirer à la couronne impériale, que la couronne de Hongrie, disait-il, posée pendant quelque temps sur sa tête, lui avait laissé voir de près. Il s'agissait de renverser deux faibles concurrents, Venceslas et Robert; enfin, il prenait ces mots pour devise : « *Aut Cæsar, aut nihil*, ou César, ou rien. » Nous verrons cette forfanterie imitée par César Borgia, et avec tout aussi peu de succès. Ladislas occupait Rome, où il voulait être sacré ; il fallait seulement que le bruit de ses conquêtes arrivât jusqu'aux électeurs d'Allemagne. Pour cela, il suffisait de se rapprocher d'eux : il marche sur Pérouse ; il outrage les Florentins, dont il sait que les plaintes sont toujours portées au loin ; il leur ordonne de se soumettre immédiatement : « Quelles troupes avez-vous à m'opposer? dit Ladislas à leurs ambassadeurs. — Quelles troupes? répondit Barthélemi Valori, un de ces ambassadeurs. Les tiennes ! » En effet, les Florentins, riches, et négociateurs adroits, étaient assurés d'attirer facilement dans leurs rangs, par l'offre d'une solde considérable, les *condottieri*, qui formaient une grande partie de l'armée napolitaine.

Les dix de la guerre à Florence nommèrent généralissime Braccio di Montone, brave noble de Pérouse, qui s'était déja distingué dans divers combats. Il avait ordre de ne pas livrer de batailles, de tailler en pièces les maraudeurs, et d'empêcher Ladislas de se procurer d'abondantes provisions. Cette sorte de calcul habile affaiblit l'armée du roi, qui fut obligé de retourner à Rome. Alors les Florentins appelèrent en Italie Louis II d'Anjou, qui continuait de réclamer ses droits de roi de Naples. Ladislas, loin d'avoir à penser à la couronne impériale, eut à préparer les moyens de se défendre dans sa propre capitale. Alexandre V reconnaissait Louis II

comme roi légitime, et il lui donna le gonfalon de l'Église, c'est-à-dire le déclara généralissime des troupes du saint-siége. Louis, assisté de Braccio di Montone, entra à Montéliascone et à Viterbe. Paul Orsini, qui commandait à Rome pour Ladislas, l'abandonna, et livra aux Florentins le château Saint-Ange et la cité Léonine. Le comte de Troïa, plus fidèle que Paul Orsini, continua de défendre le passage du Tibre. Louis II manqua de l'énergie nécessaire dans ces circonstances de troubles, où tout appartient souvent à l'homme de génie qui veut renverser les obstacles, et il se retira à Pise, pour aller de là en Provence, rassembler une autre armée. Malatesta, général florentin, et Braccio di Montone, plus hardis, persistèrent à attaquer Rome, et s'en firent ouvrir les portes le 2 janvier 1410. La bannière au lis d'or de Florence flottait devant l'armée. L'occupation de la ville ne donna lieu à aucune scène de désordre. Des ambassadeurs romains allèrent à Florence remercier la Seigneurie du courage et de la bonne conduite des troupes.

Révolte des Génois contre les Français. — Louis II laisse ses droits à Louis III, son fils. — Mort de Ladislas. — Jean-Marie, duc de Milan. — Ses cruautés. — Philippe-Marie, duc de Milan, épouse Béatrix Tenda. — Le pape Jean XXIII. — L'empereur Sigismond. — Gabrino Fondolo. — Concile de Constance. — Martin V. — Les Colonna, les Orsini.

Tant que Boucicault avait occupé Gênes au nom de la France, les communications entre la Provence et la Toscane avaient été faciles, et le roi Louis pouvait avec sécurité traverser la mer de Ligurie avec ses soldats. Mais les Génois commençaient à sentir avec douleur et avec indignation le joug auquel ils étaient soumis. En 1409, le peuple prit les armes, les Français furent attaqués, presque tous massacrés avec cruauté, et le marquis de Montferrat fut nommé chef de la république, jusqu'à ce que lui-même devînt l'objet de la haine du peuple. Sur-le-champ la république contracta une alliance avec Ladislas, et promit d'intercepter les secours que les Florentins pouvaient recevoir de Marseille. Le roi Louis II en était parti avec douze galères. Il transportait sur cette flotte un grand nombre de chevaliers, avec leurs armes, leurs chevaux, et les sommes nécessaires pour payer la solde pendant un an. Son arrière-garde, rencontrée par les Génois, fut faite prisonnière, et conduite à Porto Venere. Louis, qui avait échappé, chercha à se rendre à Naples, mais il se vit repousser. Il alla alors à Bologne, où se trouvait le pontife Jean XXIII. Les Florentins, mécontents de la mollesse avec laquelle leurs alliés avaient commencé et continué la guerre, se décidèrent à conclure la paix avec Ladislas, le 7 janvier 1411. Louis d'Anjou, malgré l'abandon des Florentins, se hasarda à faire encore la guerre. Il battit Ladislas près du Garigliano : mais les vainqueurs ne surent pas profiter de la victoire. Le premier jour, tout le royaume, et même la personne de Ladislas, étaient comme au pouvoir de Louis d'Anjou; le second jour, la personne de Ladislas était délivrée; le troisième jour, les fruits de la victoire étaient perdus. Les Français, jaloux de se procurer de l'argent, vendaient à leurs prisonniers, pour quelques monnaies misérables, leur liberté et leurs armes. Ladislas envoya des agents qui conclurent avec empressement de tels marchés, et, en peu d'heures, il racheta ainsi presque toute son armée. Bientôt Louis se trouva à son tour bloqué. Ses troupes demandaient une paie qu'elles ne méritaient plus. Il se vit obligé de se retirer, repassa en France, et mourut en 1417, sans avoir pu faire d'autre tentative sur le royaume de Naples, après avoir déclaré qu'il laissait ses droits à Louis III, son fils aîné.

Jean XXIII était abandonné de tous ses amis. Les Florentins lui accordèrent leur appui. Ils s'entremirent pour traiter de la paix. Ladislas reconnut le nouveau pontife, qui, de concert avec plusieurs princes de l'Europe, accorda à ce prince l'investiture du royaume de Naples. La paix ne fut pas

de longue durée : en 1413, le roi marcha sur Rome, et il permit le pillage des maisons de commerce des négociants florentins.

Au commencement de 1414, ce prince, ayant amassé des sommes considérables par des exactions violentes, par la vente de titres de noblesse, de domaines et de fiefs confisqués sur les partisans de Louis, rassembla une armée de quinze mille hommes, avec laquelle il entra dans Rome. Mais la même année, il succomba à une maladie, suite de ses débauches. Ce fut la maison de Milan qui hérita d'une partie de l'influence qu'il avait eue en Italie.

Jean-Marie, fils aîné de Jean Galéas, ne s'était réservé d'autre part au gouvernement que celle d'ordonner les supplices. Nourri au milieu des forfaits depuis son enfance, petit-neveu de Barnabò, digne fils de Jean Galéas, il avait montré de bonne heure les passions les plus féroces. *Il faisait la chasse des criminels aux chiens courants.* Son piqueur, Squarcia Giramo, avait fait apporter souvent des lambeaux de chair humaine devant ses dogues, pour les accoutumer à poursuivre et à déchirer des hommes. Un jour, le duc livra à sa meute le fils de Jean de Posterla, âgé seulement de douze ans. Cet enfant s'étant jeté à genoux pour demander grace, les chiens s'arrêtèrent, et quoique vivement excités, ne voulurent pas le toucher. Squarcia Giramo, avec son couteau de chasse, éventra l'enfant, et les chiens refusèrent de lécher son sang et de dévorer ses entrailles. Ces faits sont attestés par quatre historiens, Joseph Ripamonti, Paul Jove, André Billi, et Louis Cavitelli.

La mère de Jean-Marie ayant été arrêtée et empoisonnée par des factieux, il jura qu'il la vengerait : cependant il n'était pas, assure-t-on, étranger à ce crime. Enfin, d'autres conjurés attaquèrent Jean Marie et le massacrèrent. On croit qu'ils avaient aussi le dessein de faire périr Philippe-Marie, comte de Pavie, son frère, et de rendre l'héritage des Visconti à Hector, fils naturel de Barnabò. En effet, Hector, étant entré à Milan, y fut déclaré duc par un parti nombreux. Alors Philippe-Marie, ayant appris la mort de son frère, et celle de Facino Cane, tyran d'Alexandrie, son tuteur, qui laissait une veuve riche et une armée puissante, épousa cette veuve, Béatrix Tenda, quoiqu'elle fût âgée de 40 ans, et qu'il n'en eût que vingt, et il se vit ainsi à la tête de l'armée et des trésors de Facino Cane. Hector fut obligé de fuir, et Philippe-Marie fit son entrée dans la capitale le 16 juin 1412, soumit ensuite la Lombardie, et vengea la mort de son frère sur ses meurtriers.

L'empereur Sigismond reconnut Philippe-Marie comme duc de Milan. Le pape Jean XXIII admit à sa cour les ambassadeurs du nouveau duc. Ce fut à cette époque que le pontife et cet empereur eurent une entrevue où ils cherchèrent à s'entendre sur les mesures à prendre pour pacifier la chrétienté. Ils visitèrent ensemble Parme, Plaisance et Crémone. Dans cette dernière ville, qui avait toujours été guelfe, l'empereur crut utile, pour l'attirer dans ses intérêts, d'accorder des priviléges à Gabrino Fondolo, qui se faisait considérer comme le chef. Voici comment le représentant du saint-siége, ancien protecteur de la ville, et l'empereur, son nouveau bienfaiteur, furent sur le point d'être récompensés : ils étaient montés tous deux au haut de la tour de Crémone, d'où la Lombardie tout entière et le cours majestueux du Pô se découvrent aux regards ; Gabrino Fondolo, qui n'avait obtenu que par des perfidies la souveraineté dont il jouissait, eut un moment la pensée de précipiter le pape et l'empereur du haut du *campanile*, pour occasioner dans la chrétienté une révolution inattendue, dont il aurait pensé à profiter. Ce même tyran, ayant été condamné à avoir la tête tranchée à Milan, onze ans plus tard, par ordre du duc Philippe-Marie, déclara, avant de mourir, que son seul remords était d'avoir lâchement renoncé à cette pensée.

L'histoire détaillée du concile de

Constance, les accusations portées contre Jean Huss et Jérôme de Prague, leur condamnation, que des auteurs catholiques ont trouvée trop cruelle, trop précipitée, et surtout impolitique, n'appartiennent pas à ce récit. Nous devons dire cependant que ce concile se divisa en cinq chambres, l'allemande, l'italienne, la française, l'anglaise et l'espagnole. Il décida ensuite que pour cette fois seulement, l'élection du chef de l'Église serait confiée à un double collége, l'un formé de trente députés nommés par les cinq nations, six pour chacune d'elles, l'autre de vingt-trois cardinaux des trois obédiences alors existantes. Le candidat, pour être élu, devait obtenir les deux tiers des suffrages dans l'un et l'autre collége. Ces cinquante-trois électeurs furent enfermés, le 7 novembre 1417, dans un même local, et le 11 du mois, ils en sortirent pour proclamer Othon Colonna, cardinal du titre de St.-George. Il prit le nom du saint pontife Martin de Todi, cet ange de paix, ce courageux successeur des apôtres, cette déplorable victime de la fureur de l'empereur Constant II (voyez page 42), et déclara qu'il s'appellerait Martin V (voy. la note de la page 98). Colonna avait reçu d'Innocent VII, en 1405, le chapeau de cardinal, ct il s'était constamment montré attaché aux pontifes de Rome jusqu'à l'époque du concile de Pise. Alors il avait embrassé la cause d'Alexandre V, et de son successeur légitime Jean XXIII. Le choix était donc tombé sur celui des cardinaux qui avait manifesté le plus d'attachement pour l'église régulière, et le plus d'éloignement pour les intrus.

C'est la première fois que nous voyons sur la chaire de saint Pierre un cardinal appartenant à la maison Colonna, qui était souvent toute-puissante à Rome. Sa rivale, la famille Orsini, avait donné un pape dans la personne de Nicolas III, élu en 1277, et prédécesseur de Martin IV. Nicolas méritait le reproche de népotisme, disposition de caractère vraiment coupable, qui a tant de fois ruiné le saint-siége, et que l'on peut flétrir aujourd'hui, sans scandale, avec d'autant plus d'assurance, que, depuis 34 ans, aucun pontife de Rome n'en doit être accusé. On pourrait demander, en examinant de près les révolutions sans nombre que nous nous sommes proposé de rapporter, comment il s'est fait qu'au milieu de tant de cupidités ridicules, puisque le plus humble soldat, et l'aventurier le moins connu, se disputaient partout l'empire des villes, il est arrivé que personne de ces illustres familles des Colonna et des Orsini n'a pensé à usurper l'autorité souveraine à Rome. Ces deux familles produisirent des hommes recommandables par leurs talents, leurs richesses et leur bravoure; s'ils furent grands, riches et courageux, ils purent être aussi ambitieux, et cependant, à travers ces intrigues, ces attaques, ces séditions de toute nature, ces révoltes, tantôt avec le peuple, tantôt contre le peuple, cette protection donnée et retirée au tribun Rienzo, aucun Colonna, aucun Orsini, n'a paru en première ligne, pour réclamer hautement l'autorité suprême. Je ne balance pas à attribuer cet esprit de réserve et de modération à un respect inaltérable pour les droits du saint-siége. Les Colonna entre autres furent ennemis personnels de plusieurs papes. La violence de Sciarra Colonna a été suffisamment signalée (voy. p. 104). Cet autre Colonna, qui plaça la couronne sur la tête de Louis de Bavière (voy. p. 117), fut sans doute présomptueux; mais en couronnant un étranger à Rome, s'il offensait Jean XXII, qui résidait à Avignon, il ne montrait pas directement l'ambition de régner. Les Orsini, qui avaient tant de puissance, qui fortifiaient le Colysée, qui y avaient donné un asile à Alexandre III, qui suivaient avec attention toutes les vues des Colonna pour les déjouer apparemment, se livrèrent tellement à cette jalousie de famille et aux passions secondaires qu'elle entraîne, qu'ils furent également étrangers à tout projet direct de se créer rois à Rome. Quand on a fait

du mal, ou quand on a rendu des services, on est bien près de chercher à s'assurer le pouvoir. pour obtenir l'impunité, ou pour n'avoir pas à redouter l'ingratitude : eh bien! aucun des membres de ces deux familles ne paraît avoir jamais voulu usurper l'autorité à Rome. Ils étaient, il faut en convenir, tour à tour sujets factieux et sujets fidèles, indisciplinés et obéissants, animés de colère contre quelques pontifes et agenouillés devant quelques autres; mais la dignité du saint-siége et les possessions de Rome furent toujours respectées par ces princes. Nous nous réservons néanmoins de signaler une vue d'agrandissement pour le frère du pape Martin V : le moment d'en parler n'est pas encore venu. Enfin, dans les troubles de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle, on n'a vu ni les Colonna, ni les Orsini, dans les rangs de ceux qui ont applaudi à la chute du pontificat. Il a fallu rendre cette justice éclatante à ces deux nobles familles. Nous les retrouverons d'ailleurs encore jouant des rôles élevés dans les autres guerres d'Italie. Nous n'oublierons certainement ni Fabrice Colonna, l'interlocuteur de Machiavel dans son traité de *l'Art de la guerre*, ni Barthélemy Orsini d'Alviano, qui nous aida si à propos de son courage à la bataille de Marignan.

Jeanne II, sœur de Ladislas, reine de Naples. — Familles secondaires qui régnaient en Italie. — Condottieri. — Jacques Attendolo Sforza. — Ses hauts faits, sa mort.

Il nous a toujours paru à propos de reposer le lecteur d'une attention trop long-temps soutenue, en lui indiquant de temps en temps la situation des états de l'Italie, pour établir dans son esprit le plan méthodique que nous aimons à suivre nous-mêmes. Alors le lecteur peut embrasser d'un seul regard la position de ces villes soumises à tant de révolutions bizarres.

A Ladislas avait succédé Jeanne sa sœur, qui avait pris le nom de Jeanne II. Elle était veuve de Guillaume, fils de Léopold III, duc d'Autriche. Après la mort de son mari, revenue à Naples, elle s'abandonnait sans retenue, quoique âgée de 45 ans, aux vices qui avaient avancé la mort de son frère. Jeanne venait de créer sénéchal, comte et camerlingue, son premier favori Pandolfello Alopo, jeune seigneur de 25 ans. Elle avait cru en même temps devoir chercher l'appui de la France, et offrir sa main à Jacques de Bourbon, comte de la Marche, dans l'espérance que son alliance avec un prince français d'un aussi haut rang la mettrait à l'abri de nouvelles attaques du parti de son compétiteur Louis d'Anjou, comte de Provence. Elle avait eu soin toutefois de stipuler que son mari n'aurait que le titre de comte, avec celui de gouverneur-général du royaume, et elle se réservait à elle seule la dignité de reine et le pouvoir royal.

Malgré ces précautions, les seigneurs napolitains saluèrent le comte de la Marche du nom de roi. Celui-ci, encouragé par eux, fit arrêter le favori, s'empara de toute la puissance, et tint sa femme prisonnière. Quant à l'influence du royaume, elle s'étendait sur quelques villes de la marche d'Ancône, de la Romagne, et sur le patrimoine de saint Pierre, quoique l'autorité du pontife fût l'autorité directe reconnue dans ces dernières provinces.

La maison d'Este occupait Ferrare, Modène et Reggio; Faenza était soumise aux Manfredi, Imola aux Alidosi, Forli aux Ordelaffi, Rimini et Pesaro aux Malatesta, Camérino à ceux de Varano.

La Lombardie se trouvait partagée entre Philippe Marie et les Vénitiens; la famille de Gonzague gardait Mantoue; les Florentins, maîtres de presque toute la Toscane, tenaient garnison dans Pise. Lucques et Sienne vivaient sous leurs lois : Lucques, de concert avec les Guinigi, Sienne au milieu des factions des bourgeois et du peuple. Les Génois, tantôt indépendants, tantôt esclaves, perdaient

ou recouvraient de temps en temps leur considération. Ce que l'on pouvait appeler les *armes de l'Italie*, c'est-à-dire sa puissance militaire, était ou dans les mains des princes les moins puissants (je veux parler des usurpateurs subalternes, qui avaient l'habitude de se garder eux-mêmes avec des complices affidés), ou dans les mains d'hommes de guerre, qui ne possédaient pas de provinces. Les états les plus grands, même les Vénitiens, n'avaient que des soldats mercenaires. Ainsi, puisqu'on ne peut compter les gardes des princes usurpateurs, parce que ces gardes étaient plutôt des bourreaux que des soldats, on ne doit faire mention que des mercenaires qui s'appelaient *condottieri*. Les plus renommés étaient Jacques Attendolo Sforza, Carmagnola, Braccio di Montone, dont nous avons déja parlé, François Sforza, Nicolà Piccinino, Ange de la Pergola, Laurent Attendolo, Tartaglia, Giacopaccio, Ceccolino de Pérouse, et Guido Torelli. Ces généraux, de mérite différent, la plupart cupides et avares, avaient tendu à déshonorer l'art de la guerre; et l'on est tenté de dire comme Machiavel : « Désormais l'histoire ne va être remplie quelque temps que de princes oisifs et d'armes viles. » Cependant, modifions ce jugement sévère : les circonstances ont développé successivement des talents distingués chez ces hommes qu'on achetait pour de l'or, et nous avons à rapporter les brillantes conceptions stratégiques de deux de ces *condottieri*, Jacques Sforza et François Carmagnola.

Jacques Attendolo Sforza était né le 10 juin 1369 à Cotignola, bourgade de la Romagne, entre Imola et Faenza. Il suivit quelque temps la profession de son père, qui était cordonnier; ensuite il gagna sa vie à cultiver la terre. Un jour qu'il travaillait aux champs, des recrues, précédées d'une musique militaire, passèrent près de lui. Ce bruit, ces armes, cette attitude guerrière, excitèrent en lui de vives émotions. Il pensa à s'enrôler parmi ces soldats; mais, retenu par des devoirs de famille, il hésita. Sur-le-champ il se dit à lui-même : «Je dois consulter le sort. Je ferai ce qu'il décidera. Je vais lancer ma cognée contre ce chêne. Si elle pénètre dans le bois, je me ferai soldat ; si elle tombe sans entamer l'arbre, je resterai paysan. » La cognée, lancée d'une main vigoureuse et dirigée apparemment avec une intention qui voulait vaincre des scrupules, resta enfoncée fort avant dans l'arbre. Alors Jacques appela les soldats, et, d'un air inspiré, leur proposa de partir avec eux. Sa détermination, son maintien déja assuré, son esprit de confiance les frappèrent. Ils lui tendirent la main. Il se donna, en partant avec eux, le nom de Sforza, à cause de la forte entaille que sa cognée avait faite au chêne arbitre de ses destinées. Ses nouveaux camarades le voyant impatient, impétueux, brave et toujours sûr de ses coups, lui confirmèrent ce nom de guerre. Le soldat ne tarda pas à devenir capitaine. En 1401, il était à la tête d'une compagnie de deux cent cinquante hommes d'armes, et il offrit ses services aux Florentins, pour les aider dans l'expédition de Pise. Il accepta ensuite la solde de Jean XXIII, et celle de Ladislas, et il parvint à l'éminente dignité de grand-connétable de Naples. Ayant voulu prendre parti pour la reine Jeanne II, le comte de la Marche le fit emprisonner. Ce prince était défiant, cruel et jaloux. Aucune prière, aucun calcul de politique, ne pouvait le décider à rendre la liberté à son épouse, qu'un vieux chevalier français ne perdait pas de vue un seul instant. Par le conseil de Sforza, elle confia à son époux le secret d'une conspiration tramée contre lui, et elle en obtint la permission d'assister à une fête qu'un marchand florentin lui avait préparée dans ses jardins, le 12 septembre 1416. Le peuple, qui partout maudit l'autorité étrangère, voyait avec douleur le pouvoir que s'étaient arrogé sans mesure Jacques de la Marche et ses Français, que n'avaient pas suffisamment instruits la conjuration de Procida et

l'expulsion de Gaultier de Brienne. Quelques nobles et des bourgeois, lorsqu'ils virent paraître, sur un char découvert, la reine, triste, décolorée, se firent des signes d'intelligence. Pensant que Sforza, s'il était délivré, leur offrirait le secours de son bras, ils prirent les armes. Le roi, menacé, poursuivi, s'enfuit au château de l'OEuf, à l'entrée du port de Naples, et fit un traité par lequel on lui permettait de rester, pourvu qu'il renvoyât les Français, et qu'il consentît à rendre à la reine l'autorité dont il l'avait dépouillée. Sforza, remis en liberté, ne tarda pas à faire reconnaître, dans des expéditions périlleuses, que la prison n'avait pas endormi ses talents militaires; il prouva encore qu'il réunissait à l'audace, cette prévision qui prépare les retraites, cette sagesse qui sait pourvoir aux besoins des soldats, et ne leur laisser d'autre pensée que celle de la gloire et des combats. Cependant, il fut souvent trahi par la fortune, malgré la prudence de ses opérations. Il avait quitté le service de Jeanne pour passer à celui de Martin V, qui l'engagea à prendre la défense de Louis III d'Anjou; mais, dans cette nouvelle guerre, il fut battu par Braccio di Montone. Celui-ci se montra vainqueur généreux; il épargna les débris de l'armée de Sforza, et persuada à Jeanne de le reprendre à son service. Cette princesse fut alors invitée, et l'on croit que ce fut par l'entremise d'un envoyé de Martin V, à nommer, pour son héritier, Antoine Colonna, neveu du pape. Cet acte de népotisme n'est pas absolument prouvé, mais il porte tous les caractères de probabilité : du reste, l'on assure que l'inimitié des Orsini parvint à faire rompre les négociations à cet égard. Alors, la princesse adopta publiquement, pour héritier et successeur, Alphonse V d'Aragon, roi de Sicile : elle ne tarda pas à se repentir de ce choix. Des seigneurs voulaient que le prince montât sur le trône avant la mort de la reine : elle finit donc par reconnaître que son successeur, agréé par elle sans retour, serait Louis III d'Anjou, petit-fils de celui qu'avait adopté Jeanne Ire, et qui échangea volontiers des droits contestés contre l'assurance de l'héritage. Sforza appuyait de son courage les derniers projets de Jeanne II; mais ayant eu ordre de conduire quelques-uns de ses soldats près de l'Aquila, il se noya au passage d'une rivière, en voulant sauver son page que le courant entraînait. En vain ses hommes d'armes lui portèrent des secours; on le vit quelque temps, embarrassé dans son armure, croiser ses bras sur sa poitrine : tout à coup il disparut, et jamais on ne retrouva son corps. Ainsi mourut un des hommes les plus intrépides, les plus habiles, les plus généreux que l'Italie eût encore produits. Il avait eu de Lucie de Tresciano, avec qui il n'était pas marié, un fils naturel, François Sforza, dont nous aurons occasion de parler plus tard, et qui parvint à la dignité de duc de Milan.

État de la puissance de Venise. — Nouvelle organisation de Florence. — Véri de Médicis. — Philippe-Marie, duc de Milan, ennemi de Florence. — Le général milanais Carmagnola prend Gênes. — Éloge des Suisses. — Supplice de la duchesse de Milan.

Venise, depuis à peu près 20 ans, reculait chaque année les bornes de ses possessions. Sans rivaux italiens sur les mers, parce que les Pisans, soumis aux Florentins, n'avaient qu'une faible marine marchande, et parce que les Génois ne pouvaient plus soutenir la concurrence, elle avait recouvré ou acquis de nombreuses colonies et retenait, par suite de ses usurpations violentes, plusieurs provinces du continent de l'Italie. Sous ce dernier rapport, il fallait accepter les embarras de cette nouvelle position, et prendre part aux différends des états de la terre ferme. Venise occupait Corfou et Zara. Elle put un moment y joindre Ancône, qui chercha à se donner à la république; mais les Dix désirant se ménager l'amitié du pape, refusèrent d'accéder à la demande des Anconitains. Au lieu de devenir les maîtres, les Dix proposèrent honorablement

d'être des médiateurs, et le furent avec une probité scrupuleuse. Cependant les affaires des Vénitiens n'étaient pas toujours suivies avec les mêmes avantages dans le Levant. Le soudan de Babylone avait ruiné leurs comptoirs à Damas; les Turcs avaient ravagé l'île de Négrepont; Mahomet, leur nouvel empereur, menaçait Candie. La république envoya dans l'Archipel une flotte qui portait des troupes et des ambassadeurs, pour combattre, ou pour négocier. Lorédan, leur amiral, devait offrir la guerre ou la paix. Les Turcs commencèrent eux-mêmes les hostilités. Après une longue bataille navale, les Vénitiens furent vainqueurs; et comme il fallait que leur politique, souvent féroce, intervînt dans leur gloire, ils ne firent aucun quartier aux chrétiens qu'ils trouvèrent à bord des vaisseaux turcs, et passèrent au fil de l'épée tous les Génois, les Catalans, les Siciliens et les Provençaux qui devenaient leurs prisonniers. Ces infortunés étaient la plupart des Italiens. Quant aux Candiotes, sujets de la république, qui furent aussi pris avec l'équipage de la flotte turque, les malheureux furent écartelés, et on suspendit leurs membres à la poupe des galères. Ainsi que Nicolas Pisani, qui avait terni l'éclat d'un avantage sur les Génois (voy. pag. 127), Lorédan souilla sa victoire par ce système de vengeance et de châtiment qu'ont réprouvé souvent les nations les plus barbares.

Venise victorieuse ordonna un dénombrement des habitants de la capitale; il s'y trouva 190,000 ames. On comptait à part mille nobles qui possédaient depuis 4,000 jusqu'à 70,000 ducats de revenu. Trois mille vaisseaux de commerce, de cent et de deux cents tonneaux, et trois cents gros bâtiments occupaient 25,000 matelots; quarante-cinq galères étaient montées par onze mille hommes de débarquement.

Quand on pense que ce gouvernement, il y avait à peine 40 ans, était réduit à disputer les passes de ses ports à une flotte génoise, à envoyer au haut de son *campanile*, voir s'il n'arrivait pas quelque secours pour rétablir les affaires de la république, qu'il n'avait pas alors trente bonnes galères à mettre à la mer, on reconnaîtra, dit M. Daru, qu'il fallait que ce gouvernement eût un puissant principe de force et de vie, pour pouvoir surmonter tant d'obstacles, et réparer tant de malheurs.

Depuis la mort de Ladislas, la république florentine jouissait d'une tranquillité non interrompue. Il y avait long-temps que, redoutant les secousses périodiques qu'occasionait tous les deux mois le système d'élection de la Seigneurie, on avait résolu de le changer. On résolut de nommer à peu près tous les cinq ans, en une fois, les prieurs de quarante-deux mois à venir, c'est-à-dire vingt et une magistratures de prieurs, qui devaient successivement entrer en fonctions. Les noms des élus étaient renfermés dans des bourses, d'où ils étaient tirés au sort, jusqu'à ce que tous les noms fussent épuisés. Le corps électoral, c'est-à-dire celui qui indiquait les noms, se composait des prieurs sortant de charge, des *Buon-uomini*, des gonfaloniers des compagnies, et d'un certain nombre d'adjoints de chaque quartier.

La république de Venise exagérant l'application du principe aristocratique, Florence avait pensé à se rapprocher davantage, mais avec modération, du principe démocratique. Cette manière de procéder établissait une plus grande égalité entre les candidats, et elle consacrait un moyen d'appeler aux affaires un plus grand nombre de citoyens. Ce dernier avantage fut agréable au peuple. Il adoucit la jalousie secrète des hommes médiocres, qui voyaient avec peine que l'on renommait souvent aux emplois les mêmes hommes, parce qu'ils avaient des talents, et un mérite distingué. Mais avec cela, ce mode était comme une sorte de loterie. Cependant remarquons qu'il s'est conservé jusqu'à nos jours à Lucques, et qu'il a encore lieu pour beaucoup de nominations, dans les municipa-

Digitized by Google

lités de la Toscane et des états de l'Église, où, quoi qu'on en dise, il reste beaucoup d'institutions sages et utiles. Expliquons avec détail ce système d'élection. Les seules bourses des trois magistratures suprêmes, 1° la Seigneurie, composée d'un gonfalonier et de six prieurs, 2° le collége des douze *Buon'uomini*, 3° le collége des seize gonfaloniers des compagnies, devaient, pour 42 mois, contenir les noms de sept cent trente-cinq candidats. Toutes les élections ayant été soumises au même procédé, on vit plus tard 136 magistratures ou offices différents auxquels on pourvoyait par le sort. Il restait peu de choix. Tous les citoyens avaient la certitude d'obtenir d'être *imborsati*, c'est-à-dire d'être élus à quelque place. Les électeurs admettaient même les hommes incapables, qui n'auraient pas été choisis, s'ils avaient dû entrer immédiatement en charge. La brigue fut réprimée : oui ; mais avec la brigue, disparurent quelquefois l'émulation, les études propres à former l'esprit aux affaires, la crainte d'un peuple qui condamne le vice, et enfin le désir de captiver les suffrages par des talents, des services, de bons exemples et des vertus. Chacun, certain de sa part dans les emplois, s'endormait dans cette assurance. Néanmoins, il faut avouer que ces fonctionnaires nouveaux, qui n'arrivaient aux places, en quelque sorte que pour en sortir, surent porter souvent un esprit de sage approbation et de constance dans les projets de leurs devanciers, et prouvèrent que Florence seule acquit plus d'hommes d'instinct politique, que n'en pouvaient offrir les plus vastes royaumes.

Dans cet état de choses, Véri de Médicis était devenu chef de sa famille. On lui conseillait de chercher à prendre de vive force le gouvernement de la république, et d'abattre ce système d'élection qui produisait peut-être plus de bien qu'il n'avait de réputation. Véri fit alors cette belle réponse à un de ses anciens ennemis, qui désormais tout dévoué, lui donnait ces conseils : « Tes menaces, « quand tu étais mon ennemi, ne « m'ont pas fait peur. Maintenant « que tu es mon ami, tes conseils me « feront du mal. »

La vieille animosité qui avait excité les dépits de Jean Galéas contre les Florentins, tourmentait aussi Philippe-Marie. Comme son père, il déclara la guerre à Florence. Alors il avait pour général François Busone, dit Carmagnola, né à Carmagnola, ville du Piémont, de parents obscurs : son premier métier était de garder les pourceaux. François avait été remarqué par le duc, le jour où, avec l'armée de Béatrix Tenda, veuve de Facino Cane, il combattait contre Hector Visconti. Un jeune cavalier, dans une de ces veines de courage qui prouve le désir de s'élever rapidement, poursuivait Hector jusqu'au milieu des rangs ennemis, et il allait infailliblement le tuer, ou le faire prisonnier, si son cheval ne se fût abattu sous lui. Après la bataille, Philippe donna un commandement à ce cavalier, qui dit s'appeler Carmagnola. Il continua de se rendre digne de tant de faveurs, et finit par devenir le général de toutes les armées du prince. Des succès brillants justifiaient cette confiance. François soumit au pouvoir du duc Philippe, Plaisance, le cours du Pô dans les environs, et il marcha sur Gênes. Cette ville avait voulu imiter, pour l'élection d'un doge, les formalités en usage à Venise (voy. pag. 106); mais ce mode ne rétablissait pas la tranquillité. Les Génois n'avaient pas un conseil des nobles uni dans un même désir. Des rivalités inexplicables armaient les familles, et l'on pensait à offrir encore la souveraineté à une autre puissance : à peine venait-on de secouer le joug des Français ! Les Génois s'entendaient le jour où il fallait devenir libres ; le lendemain de la victoire, ils se querellaient comme avant l'époque où ils avaient perdu la liberté. Cette fois, les Génois demandèrent à Florence des secours et de l'argent à tout prix, et promirent de les accepter. Alors les Florentins désiraient

le port de Livourne, qui commandait les bouches de l'Arno, et le littoral pisan. Livourne avait été livrée à Boucicault, par Gabriel-Marie Visconti, seigneur de Pise; et lorsque le maréchal français avait été expulsé d'Italie, cette ville était passée sous la domination des Génois. Mais Florence redoutait Philippe-Marie, autant qu'elle pouvait désirer Livourne. Ce Philippe, ingrat envers son épouse, exécré par les seigneurs de sa cour, excitait une haine universelle; cette haine ne pouvait se comparer à la crainte qu'inspiraient ses perfidies: il fallut attendre des circonstances meilleures, suspendre la convention pour l'achat de Livourne, et même conclure un traité de paix avec le seigneur de Milan. Plus tard, les Florentins rassurés sur ce point, reprirent secrètement les négociations pour acquérir Livourne, et enfin l'achetèrent, en 1421, pour le prix de cent mille florins. Cette somme, dépensée par les Génois en armements, ne put suffire pour arrêter Carmagnola. De concert avec Alphonse d'Aragon, il prit Gênes, qui se soumit à Philippe aux mêmes conditions que la France avait acceptées précédemment (voy. pag. 151). Carmagnola, lieutenant de Visconti, fut substitué au doge, puis rappelé par Philippe, et envoyé sur le territoire de Bellinzona, que le duc venait d'acheter d'Antoine Rusca, et de Jean, baron de Saxe, qui y avaient des prétentions par droit de succession.

La ville était défendue par une garnison qui fut surprise et obligée de se retirer. Carmagnola livra une bataille à une armée suisse qui s'était avancée pour reprendre Bellinzona. Il l'aurait gagnée complétement, si un renfort arrivé aux ennemis ne fût venu attaquer l'arrière-garde italienne. Je citerai ici un passage remarquable, dans lequel M. de Sismondi, rempli d'une émotion touchante, et toute patriotique, rapporte les événements de cette journée: « Les Suisses avaient perdu 396 hommes, et les Italiens un nombre trois fois plus considérable; surtout ces derniers étaient frappés de terreur: ils avaient appris à connaître avec quels hommes ils venaient de combattre, des hommes qui faisaient le serment, avant de marcher à la guerre, de ne jamais reculer du champ de bataille, de ne jamais se rendre, de ne jamais abuser de leur victoire en déshonorant les femmes ou les filles des vaincus. »

Cependant la vallée Léventine fut conquise tout entière par Carmagnola; et Philippe-Marie Visconti, plus puissant que son père et qu'aucun prince qui eût encore régné en Italie après la chute du royaume des Lombards, se vit obéi depuis le sommet du mont Saint-Gothard jusqu'à la mer Ligurienne, et depuis la frontière du Piémont jusqu'à celle de la Toscane et des états de l'Église.

Les expéditions militaires avaient réussi au gré de Philippe-Marie; et plus sa puissance s'étendait au dehors, plus il tâchait d'affermir son autorité au dedans par des confiscations et par des exils, auxquels ses sujets, habitués à céder sous la main de fer des Visconti, n'opposaient aucune résistance. Ce prince barbare ne rencontrera-t-il donc jamais un cœur généreux qui lui reproche de telles iniquités? Ne se trouvera-t-il pas un homme de guerre, un magistrat, un ecclésiastique, un publiciste qui élève la voix contre les crimes qu'un génie de destruction semble inventer tous les jours? Oui, on entendra une voix généreuse, et cette voix partira du trône lui-même: ce sera celle d'une femme, de l'épouse du coupable, de la duchesse de Milan. Béatrix Tenda avait apporté en dot (il faut le dire avec détails) les souverainetés de Tortone, de Novare, de Verceil, d'Alexandrie; une armée nombreuse et vaillante, et un trésor de quatre cent mille ducats. Si la douceur, la noblesse de caractère, l'esprit de bienveillance et l'attachement à ses devoirs peuvent tenir lieu à une femme des charmes du jeune âge, Béatrix méritait d'être aimée: mais elle était, comme on le sait, de vingt ans plus âgée que son mari; et Philippe-Marie, fatigué du souvenir

des bienfaits de sa femme, lassé de sa douceur, irrité de la patience qu'elle opposait à ses dérèglements, l'accusa d'avoir violé la foi conjugale avec Michel Orombelli, un des plus jeunes courtisans, auquel il arracha, par la torture, un aveu mensonger. La crainte d'un supplice semblable à celui qu'avait inventé Barnabò, et dont les archives du tyran conservaient la formule, l'espérance d'acheter sa grace par une calomnie, déterminèrent ce seigneur à répéter cet aveu sur l'échafaud où il fut conduit avec la duchesse, en présence de la cour et du peuple. « Sommes-nous dans un lieu, reprit alors Béatrix avec fierté, où les craintes humaines doivent l'emporter sur la crainte d'un Dieu vivant devant lequel nous allons comparaître? J'ai souffert, comme vous, Michel Orombelli, les tourments par lesquels on vous a arraché cette confession honteuse; mais ces atroces douleurs n'ont pas contraint ma langue à me calomnier : un juste orgueil aurait préservé ma chasteté, si ma vertu n'avait dû suffire; néanmoins, quelque distance que je visse entre nous, je ne vous croyais pas descendu à ce degré de bassesse, et capable de vous déshonorer, au moment unique où l'occasion se présentait pour vous d'acquérir de la gloire. Le monde m'abandonne. Un homme qui connaît bien mon innocence dépose contre moi : c'est donc à toi, ô mon Dieu, que j'aurai recours! Tu vois que je suis innocente, et c'est à ta grace que je dois d'avoir été toujours vertueuse. Tu as préservé mes pensées comme ma conduite de toute impureté : aujourd'hui, tu me punis peut-être d'avoir violé, par de secondes noces, le respect que je devais au souvenir de mon premier époux. J'accepte, avec soumission, l'épreuve que ta main m'envoie. Je recommande à ta miséricorde celui dont tu voulus que la grandeur fût mon ouvrage, et j'attends de ta bonté que, comme tu conservas l'innocence de ma vie, tu conserves aussi, aux yeux des hommes, ma mémoire pure et sans tache. »

Par un reste de respect pour la souveraine, les bourreaux n'avaient pas interrompu son discours; mais à peine eut-elle achevé ses dernières paroles, qu'ils se précipitèrent sur Orombelli, qui fut décapité à l'instant. Ils s'approchèrent ensuite moins violemment de la duchesse et lui lièrent les mains : elle s'agenouilla, fit ses prières, et ils lui tranchèrent la tête.

C'est apparemment dans de semblables traits de barbarie qu'Henri VIII, ce mari de six femmes, aura vu qu'un prince peut, lui-même, ordonner la mort de l'épouse qu'il a appelée à partager son trône.

Les Florentins engagent les Vénitiens à faire avec eux la guerre à Philippe-Marie. — Mort du doge Mocenigo. — François Foscari élu doge. — Carmagnola passe au service des Vénitiens. — Jean de Médicis.

Il n'avait jamais existé de rivalité bien sérieuse entre les Vénitiens et les Florentins : ces deux peuples, poursuivant chacun un système différent de politique intérieure, s'étaient fait la guerre à l'occasion de François de Carrare, mais jamais ils ne s'étaient livrés à un sentiment de colère et de jalousie semblable à celui qui avait excité Venise contre Gênes, et Gênes contre Venise. Philippe-Marie était devenu si puissant, que les Florentins, le voyant déjà à Gênes, le crurent prêt à entrer à Sarzane, à Lucques, à Pise et à Florence; ils proposèrent donc aux Vénitiens de s'allier à eux contre Philippe-Marie. Le doge Mocenigo se montra contraire à cette alliance. François Foscari, l'un des *savi* et procurateur, parla avec chaleur en faveur des Florentins. Mocenigo lui répondit, et l'interpella souvent, en l'appelant jeune procurateur. Ce jeune procurateur avait près de cinquante ans; mais Mocenigo était âgé de quatre-vingts ans. Ce trait seul donne une idée de l'influence et du respect dont jouissaient les personnes blanchies dans les conseils de la république. Les Florentins ayant éprouvé une défaite, renouvelèrent leurs sollicitations : Mocenigo résista encore; mais il

mourut quelques jours après, en annonçant que si on nommait, pour lui succéder, François Foscari, on aurait la guerre. Aussitôt que le doge eut fermé les yeux, les quarante et un électeurs définitifs entrèrent à l'assemblée pour choisir le successeur. Les concurrents étaient, autant qu'on pouvait le deviner, Marin Cavallo, Antoine Contarini, François Bembo, Léonard Mocenigo, frère du dernier doge, Pierre Lorédan, le vainqueur des Turcs, et ce même Foscari, dont Mocenigo avait recommandé l'exclusion.

Ce procurateur travaillait depuis long-temps à obtenir le dogat : on lui connaissait beaucoup de créatures, parce qu'il avait dépensé trente mille ducats à secourir des patriciens pauvres et à doter leurs filles. Lorédan était cependant un de ceux qui paraissaient avoir le plus de partisans. Ces caractères sans pitié, disait-on, ces exécuteurs silencieux d'ordres atroces, devaient être craints et considérés. Les amis de Foscari usèrent d'adresse, tant il est vrai que, malgré les combinaisons de ce système d'élection, on pouvait encore braver le sort et faire triompher des vues intéressées : ils commencèrent par ne donner que trois voix à leur candidat. A chaque scrutin, ils en donnaient une de plus, et ils avaient soin de publier ce qui pouvait faire écarter les autres concurrents; ils opposaient à Cavallo son extrême vieillesse, à François Bembo, ses infirmités (il était boiteux), à Léonard Mocenigo, la qualité de frère du doge défunt, ce qui pouvait être d'un dangereux exemple, à Contarini, sa nombreuse famille, et la probabilité d'un népotisme. On se gardait de rien dire trop tôt contre Lorédan, pour faire croire aussi que c'était lui qu'on portait de préférence, et que les rivalités devaient combattre : ce candidat d'ailleurs se nuisait assez à lui-même; les Candiotes et les étrangers l'avaient en horreur. Albin Badouer, doyen de l'assemblée et ami de Foscari, parut se charger de faire écarter cet amiral redoutable, qui avait toujours dix voix constamment fidèles. Il dit d'abord que c'était un habile homme, mais trop aimé des gens de mer; que, comme tel, il fallait le conserver pour le cas d'un échec dans les possessions du Levant. Lorédan fit alors la faute d'énumérer ses services; on le laissa parler, et l'on fut étonné que, quoique l'on eût commencé à dire du mal de lui, il eût toujours ces dix voix amies. Il fallut bien cependant parler de Foscari, puisque plusieurs voix l'avaient présenté. Pierre Orio rappela, de bonne foi, que ce candidat, âgé de cinquante ans, était le jeune procurateur à qui Mocenigo avait adressé des objections si étendues; que sa fortune était au-dessous du médiocre, qu'il était chargé de famille, marié, pour la seconde fois, à une femme jeune qui lui donnait un enfant tous les ans, et qu'il s'était déclaré ennemi de la paix. Foscari se défendit avec calme : il dit que sa fortune s'élevait à cent cinquante mille ducats; qu'il devait honorer Dieu, qui bénissait sa famille; qu'enfin, personne ne pouvait savoir si les sentiments du doge seraient ceux du jeune procurateur.

L'assemblée dura six jours. Les dix voix de Lorédan commençaient à effrayer ceux qui n'étaient pas dans le secret; il y avait eu neuf scrutins sans qu'aucun candidat eût obtenu la majorité, et sans que Foscari eût réuni plus de seize voix : on sait qu'il en fallait au moins vingt-cinq. Enfin, au dixième tour de scrutin, les dix voix de Lorédan, qui étaient servilement dévouées à Foscari, se joignirent aux seize voix jusqu'alors si lentement acquises; il obtint vingt-six voix subitement, et conséquemment fut déclaré doge. Hommes politiques, faites donc des lois pour réprimer les malices de vos semblables !

Lors de la proclamation de ce nouveau souverain, on adopta une formule qui acheva d'effacer jusqu'au souvenir de la part que le peuple avait eue autrefois dans les élections. La formule usitée était celle-ci : « Nous avons élu un tel pour doge, s'il vous est agréable. » Le grand-chan-

celier demanda : « Et si le peuple disait non, que feriez-vous? » En conséquence, il fut arrêté qu'on se bornerait à dire : « Nous avons élu doge un tel. »

Les services qu'Albin Badouer avait rendus dans cette circonstance furent récompensés par son élévation à la place de procurateur, que l'élection de Foscari faisait vaquer.

Cette nomination du doge ranima l'espoir des Florentins; ils réitérèrent leurs demandes, mais ce ne fut qu'en 1426 qu'ils obtinrent le traité qu'ils sollicitaient. Jusqu'alors, Venise était liée par une convention avec Philippe-Marie, convention que Foscari lui-même se crut obligé de respecter. D'ailleurs, le fléau de la peste, cette fatale nécessité attachée aux relations avec l'Orient, survint tout-à-coup, et moissonna, dès les premiers jours, quinze mille personnes. A l'ordinaire, le peuple et les citadins purent sortir de la ville; les nobles seuls restèrent pour voir décimer leurs familles. On ne peut se lasser d'admirer cet acte d'héroïsme et d'attachement aux lois de l'etat.

Les Florentins cherchèrent aussi à attirer à eux les peuples divers du royaume de Naples; mais ceux-ci étaient divisés en deux partis qui tenaient pour Alphonse ou pour Louis III, déclaré définitivement par Jeanne II, duc de Calabre et héritier présomptif. Alphonse avait été chercher des secours en Catalogne. A son retour, ayant attaqué Marseille, qui appartenait à Louis, son rival, il venait de piller cette ville pendant trois jours. Au moment de son débarquement en Italie, Alphonse apprit que Philippe-Marie était devenu son ennemi, et qu'il avait contracté un traité d'alliance avec Jeanne et Louis III. Les Florentins allaient se trouver bloqués de toutes parts; ils comptaient jusqu'à six défaites successives. Mais le courage de la république ne se démentait pas : Alphonse s'offrit pour appuyer le dessein qu'ils conçurent de s'emparer de Gênes; Alphonse était redouté, et les Génois aimèrent mieux languir sous la tyrannie de Visconti, que de se fier à un prince qui avait saccagé une ville de Provence où ils possédaient de riches dépôts de marchandises. Les Vénitiens, se débattant contre la peste, ne pouvaient pas encore se décider à commencer la guerre; il fallut que les Florentins levassent seuls une septième armée. Infatigables dans leur resistance, convaincus, comme ils l'étaient, que Visconti voulait les ruiner et reprendre Pise, ils envoyèrent des ambassadeurs à Sigismond, au pape, ils acceptèrent quelques soldats catalans : enfin, un héros, un foudre de guerre, un vaillant général, qui avait obtenu, en récompense de ses services, la main d'une fille naturelle de Philippe-Marie, et qui venait d'être banni par son beau-père, parut à Venise et demanda un asile. L'illustre Carmagnola était réduit à la situation de Thémistocle. Les Florentins profitèrent de cette occasion pour renouveler leurs instances; ils représentèrent qu'ils soutenaient seuls la guerre contre l'ennemi de l'Italie; qu'ils avaient dépensé deux millions de florins d'or pour cette longue querelle qui intéressait toute la péninsule; qu'ils avaient rempli l'Italie des pierreries et des joyaux de leurs femmes et de leurs filles, et des perles de leurs villageoises (*); que Venise en vain portait au loin le bruit de sa puissance; que la couleuvre de Philippe-Marie se glisserait à Padoue, comme sous Jean Galéas; que l'or des comptoirs de Damas, les denrées de Candie, les contributions de Corfou arriveraient trop tard pour payer les impôts qu'exigerait le vainqueur; qu'il fallait penser à sauver Saint-Marc d'une invasion probable; que puisque le général, jusqu'alors si heureux, qui avait servi Philippe-Marie, voyait ses talents méconnus, il convenait de l'employer à faire la guerre

(*) Encore aujourd'hui, les villageoises près de Florence portent de très-beaux colliers de perles fines; c'est un présent de mariage indispensable. J'ai vu à de simples paysannes un collier d'une valeur au moins de 200 piastres.

à son beau-père; que tout ce qui serait conquis en Lombardie, appartiendrait à Venise, et que ce qui serait pris en Romagne, appartiendrait aux Florentins.

De nouveaux ambassadeurs vinrent à l'audience du doge et du grand conseil; ils alléguèrent encore d'autres raisons politiques qui les émurent. Alors, Foscari proposa d'entendre Carmagnola lui-même : on l'avait d'abord accueilli avec bienveillance, mais sans cesser de le surveiller et de paraître douter de sa foi. Tout-à-coup il est prouvé qu'un lâche, envoyé de Milan, a tenté d'empoisonner le général. A cette nouvelle, les Dix ne balancent plus; le doge excite les Dix, et il est décidé que Carmagnola sera entendu dans une conférence. Il y parla en homme passionné qui désirait une vengeance : il prouva que Philippe-Marie était un ambitieux sans talent; que l'assassin de Béatrix Tenda, livré à la débauche, se ruinait par ses folies pour des fêtes, comme par ses guerres. Il eut à peine le temps d'ajouter que le prince qui était maître à Gênes, s'il pillait Florence, pourrait équiper des flottes formidables. Les Vénitiens ne laissèrent pas Carmagnola achever sa phrase : un murmure, encouragé par l'approbation de Foscari, annonça que ce peu de mots suffisait. Carmagnola insista néanmoins pour être écouté, et, avec de tels hommes, il voulut parler de lui-même; il dit, plein d'indignation : « C'est moi qui lui ai conquis Bergame, Brescia, Parme, Plaisance; qui lui ai affermi, dans ses mains, la possession de Novare, de Verceil, d'Alexandrie; c'est moi qui ai été pour lui le doge de la ville de Gênes, dont vous ne voulez pas que je vous parle : eh bien ! pour prix de mes services, ce méchant a confisqué mes biens et payé un empoisonneur pour me faire mourir. Celui qui a tué Béatrix retient prisonnière ma femme : elle est la fille de Philippe-Marie, je n'en suis pas plus rassuré; il retient aussi mes enfants. Heureux de trouver une nouvelle patrie sur cette terre hospitalière, je ne demande que des armes, la permission d'unir ma cause à la vôtre, et l'occasion de prouver ma reconnaissance ! »

S'il avait été possible de balancer, on n'aurait pas pu résister à l'impatience de Valori, Florentin, l'un des Dix de la guerre, venu à Venise comme ambassadeur. Il s'écria dans le grand conseil : « Seigneurs, vos lenteurs ont rendu Philippe *duc de Milan*, et maître de Gênes, où vous ne devez pas le souffrir. En nous sacrifiant, vous allez le rendre *roi d'Italie;* mais à notre tour, s'il faut nous soumettre à lui, nous allons le faire *empereur*. »

Il fut donc convenu que les deux républiques de Venise et de Florence déclareraient la guerre au duc de Milan, et qu'aucune des parties contractantes ne souscrirait une paix séparée. Le roi d'Aragon, le duc de Savoie, Amédée VIII, chez qui Carmagnola s'était d'abord réfugié, parce qu'il était son sujet; les seigneurs de Ferrare et de Mantoue, la ville de Sienne et quelques familles génoises mécontentes, accédèrent à cette alliance, et la guerre fut solennellement déclarée au duc de Milan, le 27 janvier 1426.

Cependant Florence, frappée de la nécessité de la guerre pour sauver sa ville et l'Italie entière, parce que toute suspension d'armes avec un perfide était une bataille perdue, se voyait, à l'occasion de cette ligue, livrée à des dissentions fatales. L'influence de la maison de Médicis était passée depuis long-temps dans les mains de Jean, qui avait acquis une grande popularité par ses bienfaits et par ses aumônes. Ce fut alors qu'il rendit un éminent service à la république, à la suite des différends occasionés par la fixation des impôts de guerre.

On avait jugé à propos d'imposer les biens-fonds, de manière que le citoyen qui avait cent florins de valeur, devait être taxé à un demi-florin. Cet impôt, alors considérable, s'appelait *cadastre*. Tout à coup le peuple demanda que cet impôt eût un effet rétroactif, et que, comme les riches avaient payé moins apparemment, on leur fît payer dorénavant

ce qu'ils auraient dû autrefois, de telle sorte qu'ils se trouvassent au même point où étaient ceux qui, pour payer les anciens impôts, avaient aliéné leurs possessions.

Ces plaintes étaient apaisées par Jean de Médicis. Il montrait qu'il n'était pas bien d'aller rechercher les choses passées. Si les impôts auparavant avaient été injustement répartis, il fallait remercier Dieu de ce qu'à présent on avait trouvé le moyen de les répartir justement. Il fallait vouloir que le mode nouveau servît à réunir et non pas à diviser les citoyens, comme il arriverait si, allant examiner le montant des contributions acquittées, on voulait les élever au taux des nouvelles : « Celui qui est satisfait d'une demi-victoire, disait Jean « de Médicis, fait toujours bien, parce « que quiconque veut *survaincre*, « perd toujours. Les lois destinées à « corriger les erreurs passées, ne s'étendent pas sur les erreurs présentes « et futures. »

Ces mémorables paroles qui proscrivent la rétroactivité, devraient être inscrites aux portes de tous les lieux où l'on discute les lois.

Ce fut encore Jean de Médicis qui fit rejeter le projet de Rinaldo degli Albizzi, partisan secret d'une aristocratie semblable à celle de Venise, projet tendant à réduire au nombre de sept *les arts mineurs*, et à diminuer l'influence du peuple dans les délibérations. Jean rappela à Rinaldo la conduite de Maso degli Albizzi, son père, qui, au contraire, dans de semblables circonstances de guerre, avait abaissé le prix du sel, et fait déclarer que celui qui était taxé à un demi-florin d'impôt, le paierait ou ne le paierait pas, à sa volonté, et qui enfin avait établi que, le jour où le peuple délibérait, chacun dût n'avoir à redouter aucune poursuite de ses créanciers.

Généalogie de la maison de Savoie.

Amédée VIII, duc de Savoie, ne fut pas un des derniers à entrer en campagne. D'accord avec les Florentins, il assaillit celles des provinces de Philippe-Marie dont il était voisin.

La maison de Savoie avait été fondée par Humbert *aux blanches mains*, né en 990 : on croit qu'il était Saxon, et issu d'Othon de Saxe, et qu'ainsi on peut rattacher sa généalogie à Vittikind. Cette origine commune fut admise dès le quinzième siècle par les princes de la maison de Saxe, qui dès lors regardaient comme honorable, la parenté avec la maison de Savoie ; et cette dernière, dès le même temps, plaça en chef de son écu les armoiries de Saxe. Humbert fut employé par Rodolphe III, dit le Fainéant, roi de Bourgogne, dans l'administration de ses états, et il dut à la reconnaissance de ce prince la première possession de sa famille dans la Savoie et dans la Maurienne. Le titre de comte y était joint, sans être attaché à aucune province. A ces premiers bienfaits l'empereur Conrad-le-Salique ajouta de nouveaux fiefs dans le Faucigny, le Bas-Chablais, et la vallée d'Aoste. Humbert, devenu ainsi un des princes de l'Italie, mourut en 1048. Amédée Ier, son deuxième fils et son successeur, mourut en 1078. Oddon, quatrième fils d'Humbert, réunit tout l'héritage de la maison, qu'il augmenta par un mariage avec Adélaïde, fille et unique héritière d'Odéric Manfred, marquis de Suze, et seigneur de plusieurs châteaux en Piémont. On voit à présent que la maison de Savoie est déjà maîtresse d'un des plus sûrs passages des Alpes. Amédée II, fils d'Oddon et d'Adélaïde, accompagna Henri à Canosse, quand il alla se faire absoudre de l'excommunication lancée par Grégoire VII (voy. pag. 73). Humbert II, fils d'Amédée II, lui succéda, et mourut en 1103, laissant, entre autres enfants, Amédée III, et Adélaïde, mariée en 1115, à Louis-le-Gros, roi de France, et ensuite à Mathieu de Montmorency. Amédée III obtint de l'empereur Henri V que les fiefs, au lieu d'être appelés comtés de Bourgogne et de Lombardie, seraient nommés comtés de l'Empire.

Humbert III, fils d'Amédée III, en vertu de quelques prétentions des comtes de Suze, sur Turin, s'empara en 1175 de cette ville, qui, à l'exemple de tant d'autres en Italie, commençait à se gouverner en république. Thomas Ier, son fils, se déclara Gibelin; il eut quatorze enfants, parmi lesquels on distingue Amédée IV, et la célèbre Béatrix, épouse de Raymond Béranger, comte de Provence, et mère des quatre filles qui furent mariées aux rois d'Angleterre, de France, des Romains, et de Naples. Boniface, fils d'Amédée IV, mourut sans enfants, laissant ses états à son oncle Pierre, surnommé *le petit Charlemagne*, fils de Thomas Ier, et frère d'Amédée IV, qui eut pour successeur Philippe Ier, le 8e des quatorze enfants de Thomas Ier. Amédée V, le second des fils de Thomas, frère de Philippe, laissa ses états à son fils aîné, Édouard, surnommé *le Libéral*. Nous ne nous arrêterons pas à Aymon, second fils d'Amédée V, qui avait épousé Yolande, fille de Théodore Paléologue, marquis de Montferrat, avec la clause que les descendants de cette princesse succéderaient au marquisat de Montferrat, si la ligne masculine venait à s'éteindre. Cette clause a fondé les prétentions de la maison de Savoie sur le Montferrat, dans le XVIe siècle, en opposition à celles de la maison de Gonzague. Il convient d'ajouter ici qu'Aymon fut père de Blanche de Savoie, femme de Galéas Visconti, et mère de Jean Galéas, comte de Vertus. Amédée VI, fils aîné d'Aymon, fut le fondateur de l'ordre du Collier et des Lacs d'amour, en mémoire d'un bracelet de cheveux en lacs d'amour, d'une dame dont il était aimé. Ce prince, appelé *le Comte Vert*, affermit sa puissance dans Turin, et réunit définitivement à ses états les seigneuries de Vaud, Gex, Faucigny, Valromei, Quiers, Bielle, Coni, Chérasco et Verrue. Il épousa Bonne de Bourgogne, dont il eut un fils, Amédée VII, dit *le Comte Rouge*, qui fut père d'Amédée VIII, dont nous parlions quand nous avons commencé à établir cette généalogie. Ce dernier avait obtenu en 1416, de l'empereur Sigismond, le titre de duc de Savoie.

GUERRE DU DUC DE SAVOIE, DES VÉNITIENS ET DES FLORENTINS CONTRE PHILIPPE-MARIE. — ORIGINE DE L'ARTILLERIE. — LE CARROCCIO. — PAIX GÉNÉRALE. — MORT DE JEAN DE MÉDICIS.

Amédée VIII étant entré, comme nous l'avons dit, dans la ligue des Florentins et des Vénitiens contre Philippe-Marie, fit une irruption du côté de Verceil, que sa maison convoitait depuis long-temps, et Visconti se vit insulté presque dans le voisinage de Milan, avant de savoir à quel point il aurait à redouter les efforts des deux républiques, et les talents de son ancien général. Alors Philippe pensa à confier la défense de ses états à quatre *condottieri* célèbres : Nicolas Piccinino, Guido Torelli, Ange de la Pergola, et François Sforza, fils du paysan de Cotignola, et le second d'une race de héros que la fortune destinait au trône.

Les armées combinées, qui devaient attaquer ces généraux, se réunissaient en Romagne et sur la frontière orientale de la Lombardie. De part et d'autre, on cherchait à se procurer de l'artillerie. L'usage des canons n'était pas encore perfectionné. On dit à tort que les premiers canons que l'on vit dans des batailles, furent amenés à Crécy, par Édouard, roi d'Angleterre, en 1346; en effet, pour ne consulter que des autorités recueillies en France, on a appris, par un registre de la chambre des comptes de Paris, que, dès l'an 1328, le trésorier des guerres fait mention d'argent donné à Henri Famechon, *pour auoir pouldres, et aultres engins ydoynes aux canons*, etc. En 1305, les Maures s'étaient servis de canons au siége de Ronda, et il y a lieu de croire que cette invention leur venait des Tartares. Quoi qu'il en soit, cette invention des armes à feu, qui a eu pour l'espèce humaine, dit courageusement M. de Sismondi, des conséquences si désastreuses, parce qu'elle a soumis la force de l'homme au calcul, réduit

le soldat au rôle d'une machine, privé la valeur de ce qu'elle avait de plus noble, augmenté la puissance de toutes les volontés despotiques, enlevé aux villes leur sûreté, et aux remparts la confiance qu'ils inspiraient, cette invention et ses effets impérissables avaient tardé long-temps à se manifester. D'ailleurs, à proprement parler, les canons de Crécy ne furent, suivant Villani, que des *bombardes*, destinées à lancer des traits, et dont tout l'avantage était d'effrayer les chevaux, par leur explosion, et par le feu qui la produisait. Elles vomissaient de petites balles de fer (*pallottole*), avec du feu. Aussi les changements que l'artillerie apportait dans la science de la guerre, ne devaient se faire sentir que vers la fin du XVe siècle. On n'en cherchait pas moins déjà à rassembler des canons. Ce qui le prouve, c'est que les Milanais en perdirent 178 pièces dans un seul de leurs camps, forcé par Carmagnola. Alors les canons étaient chargés avec des boulets de pierre, et on ne préparait, en général, avant de se battre, que cinq de ces boulets pour chaque canon. Ainsi, leur feu devait être bientôt éteint. Néanmoins, il fallut renoncer à l'emploi du carroccio (*), autour duquel on se battait autrefois, et dont l'usage dans la guerre avait été introduit par les Milanais. Après plusieurs batailles, les avantages remportés sur le duc furent tels, qu'il proposa la paix. Mais il ne tarda pas à la rompre, et il reprit les armes en 1427. Ses troupes reçurent un échec, Carmagnola fut encore vainqueur, et fit un grand nombre de prisonniers.

Nous parlons sans ménagement de quelques scènes barbares du moyen âge, il faut en même temps faire mention des coutumes qui tournaient au profit de l'humanité. Ce système de soldats mercenaires avait un résultat que nous n'avons pas signalé. Après une bataille, il n'existait aucune animosité entre les soldats des camps ennemis. Les vainqueurs ne voyaient dans leurs prisonniers que des frères d'armes; la plupart avaient servi ensemble dans des guerres précédentes, et contracté avec les hommes, devenus leurs adversaires, des liens d'amitié et d'hospitalité guerrière : presque tous ceux que Carmagnola venait de prendre étaient ses anciens stipendiés. Il les connaissait, comme Mithridate connaissait tous ses soldats; il savait leur nom,

(*) Le *Carroccio* était une invention des Lombards, et les premiers à en faire usage ont été les habitants de Milan. Ce char avait une couverture d'étoffe rouge, pour la plupart du temps, ou blanche, ou rouge et blanche, enfin de la couleur de l'enseigne de la ville à laquelle il appartenait; et il était traîné par trois paires de bœufs couverts d'une draperie de la même couleur. Au milieu s'élevait un mât auquel était suspendu un étendard armoirié. De ce mât tombaient des cordes que tenaient des jeunes gens robustes. Il y avait en outre, au sommet, une cloche appelée *Nola*. Ce *Carroccio* était entouré d'une garde composée de plus de mille cinq cents soldats d'élite, armés de pied en cap, et portant des hallebardes richement garnies. Les capitaines et les principaux officiers de l'armée se tenaient à côté du *Carroccio* : il était suivi de huit trompettes et de plusieurs prêtres pour la célébration de la messe et l'administration des sacrements. On confiait la conduite et la garde de ce char, qui était comme le *palais public allant en guerre*, à un homme distingué par sa bravoure et par ses connaissances militaires. La justice s'administrait dans le lieu où le char s'arrêtait, et l'on y tenait les conseils de guerre. C'était là aussi qu'on transportait les blessés et que se réfugiaient les soldats fatigués du combat, ou obligés de céder à des forces supérieures.

On mettait sur ce char la caisse militaire, la pharmacie, et une partie du butin. La perte du *Carroccio* dans une bataille était la plus désastreuse pour les vaincus. La guerre finie, on transportait le *Carroccio* dans une des principales églises. Une grande partie des villes indépendantes de l'Italie avaient un *Carroccio*. L'artillerie rendant une pareille machine inutile et dangereuse, on y a renoncé. Mais on s'en sert encore dans les cérémonies, et j'ai vu des espèces de *Carroccio* à Florence pour *la fête des hommages* qui eut lieu en présence de la reine régente d'Étrurie, en 1807.

leur surnom; dans plusieurs circonstances, ils avaient montré que leur amour pour ce général n'était pas étouffé. En conséquence, les soldats de Carmagnola, pendant la nuit qui suivit la victoire, rendirent la liberté aux soldats ennemis qu'ils avaient arrêtés. Le matin, les commissaires vénitiens se présentèrent dans la tente du général et lui reprochèrent de laisser échapper les fruits de la victoire par une telle imprudence. Carmagnola donna ordre qu'on amenât devant lui tous les prisonniers qui se trouvaient encore dans son camp. On n'en put rassembler que 400. « Puisque mes « soldats, dit-il à ceux-ci, ont rendu « la liberté à vos frères d'armes, je « ne veux pas leur céder en généro- « sité. Allez, vous êtes libres. » Les Vénitiens ne témoignèrent aucun ressentiment, et même le conseil des Dix redoubla de prévenances envers Carmagnola, dont il avait commencé à se défier, depuis les nouvelles hostilités. Un autre événement affligea les Vénitiens et les Florentins. Le duc Amédée se détacha de la ligue, se fit livrer Verceil par Visconti, en dédommagement des frais de la guerre, et consentit à lui donner pour épouse sa fille Marie.

En 1428, la paix générale fut signée. Carmagnola revit sa famille, et recouvra sa fortune, mais sans retourner à Milan. Les Vénitiens gardèrent tout le pays jusqu'à l'Adda. Les Florentins n'obtinrent aucun avantage: ils avaient cependant dépensé dans toutes ces guerres plus de trois millions de ducats; mais ils gardaient leur indépendance, plus précieuse que l'or et les bijoux de leurs femmes.

Jean de Médicis tomba malade en 1429. Il appela à son lit de mort ses fils, Cosme et Laurent, et il leur dit: « Je crois avoir vécu le temps que Dieu et la nature avaient fixé à ma naissance. Je meurs content, puisque je vous laisse sains, riches, et avec de telles qualités, que vous pourrez, en suivant mes traces, vivre honorés dans Florence, et chers à chacun des citoyens. Une autre raison me fait mourir content. Je me rappelle que jamais je n'ai offensé personne, et qu'au contraire j'ai fait du bien à tous. Je vous engage à agir de même, si vous voulez vivre en sûreté. Ne prenez du gouvernement des choses, que ce qui vous est ordonné par les lois et par les hommes. Alors vous n'exciterez pas l'envie, vous ne courrez pas de danger. Ce qui fait haïr, c'est ce que l'homme prend pour lui, et non pas ce qui lui est donné: toujours vous en aurez plus que ceux qui, voulant la part des autres, perdent la leur, et encore, avant de la perdre, vivent dans de continuelles angoisses. C'est par ce moyen que, dans cette ville, entre tant d'ennemis et de divisions, j'ai non-seulement conservé, mais accru ma réputation. Si vous suivez mes traces, vous vous conserverez, et vous accroîtrez votre crédit. Si vous agissez autrement, pensez que votre fin ne doit pas être plus heureuse que celle de ceux qui, de votre temps, ont ruiné eux et leur maison. »

De tels conseils, bien suivis, fondent la grandeur des familles.

LE PAPE EUGÈNE IV. — NOUVELLE GUERRE DES VÉNITIENS CONTRE PHILIPPE-MARIE. — CARMAGNOLA DÉCAPITÉ A VENISE. — LE DOGE FOSCARI PROPOSE SA DÉMISSION, QUI EST REFUSÉE.

En 1431, mourut Martin V, qui eut pour successeur Eugène IV. La guerre avait recommencé entre Philippe, Florence et Venise. Le grand général Carmagnola, imprudent plus que jamais, ne soignait pas même sa réputation militaire. Il venait de perdre presque toute la flotte de Venise, qui avait remonté le Pô. Cependant il est certain qu'il ne trahissait pas la république: seulement, il était désormais frappé d'incapacité. Sans doute il méritait d'être renvoyé; mais le conseil des Dix ne renvoyait pas ses généraux. Il chargea Lorédan de tenir en échec la flotte milanaise. Peu de temps après, Carmagnola fut appelé à Venise, pour conferer sur le plan de la campagne prochaine. Il se mit en route, accompagné de Jean-François de Gonzague, seigneur de Mantoue, et il suivit, sans

y faire la moindre attention, le même chemin qu'avait pris François Carrare. A Mestre, il trouva les Seigneurs de nuit, qui étaient venus à sa rencontre pour lui faire honneur. Huit nobles le reçurent aux premières approches de la ville, et lui firent cortége jusque dans le palais ducal. Dès qu'il y fut entré, on prévint ceux qui l'avaient suivi, qu'il allait rester long-temps avec le doge; les portes du palais se fermèrent. La soirée était avancée. Le général, avant qu'on l'introduisît chez le doge, causait dans une salle avec quelques patriciens, lorsqu'on vint lui dire que le prince François Foscari était incommodé, qu'il ne pouvait le recevoir dès le soir même, et qu'il lui donnerait audience le lendemain matin. Carmagnola descendit pour se retirer chez lui. Comme il traversait la cour, « Seigneur, lui dit un des patriciens qui l'accompagnaient, suivez de ce côté. » — « Mais ce n'est pas le chemin, » répondit le général. — « Allez, allez toujours, repartit le patricien. » Aussitôt des sbires s'avancèrent, le général fut entouré; une porte s'ouvrit, et il fut poussé dans un couloir qui conduisait à un cachot. Là il passa trois jours sans vouloir prendre de nourriture; le 11 avril 1432, amené devant les commissaires du conseil des Dix, dans la chambre des tortures, et appliqué à la question, il ne voulut rien avouer. On essaya de lui faire subir le tourment de l'estrapade (*); mais comme il avait eu un bras cassé au service de la république, il ne pouvait pas être soutenu par la corde, et les bourreaux lui mirent les pieds sur un brasier, jusqu'à ce qu'il eût fait les déclarations qu'on voulait lui arracher. Ce premier supplice achevé, il fut remis en prison. Le 5 mai soir, c'est-à-dire vingt-cinq jours après, il fut conduit entre les deux colonnes, près de la place St.-Marc (**), ayant un bâillon dans la bouche. Il leva les yeux et regarda le lion qui surmonte une des colonnes : ensuite sa tête tomba sous trois coups de hache.

M. Daru termine ce récit par les réflexions suivantes :

« Quand on se représente de graves personnages, vieillis dans les plus hauts emplois de la paix ou de la milice, enfermés avec des bourreaux et un homme garrotté, faisant torturer celui dont la sentence était prononcée depuis huit mois, sans qu'il eût été entendu, celui qui, la veille, était leur collègue, l'objet de leurs respects, de leur flatterie, et, disaient-ils, de leur reconnaissance; comptant les cris de la douleur pour des aveux, les aveux pour des preuves, leurs propres soupçons pour les crimes d'autrui; et puis, faisant tomber une tête illustre aux yeux d'un peuple étonné, sans daigner même énoncer l'accusation, on se demande comment des hommes éminents, respectables, ont pu accepter un pareil ministère, comment ils abandonnent à ce point le soin de leur réputation, comment ils se réduisent à ne pouvoir citer que des bourreaux pour témoins de leur impartialité. Quel est donc l'intérêt public ou privé qui peut faire briguer des fonctions plus odieuses que celles de l'exécuteur? »

Nous ne devons peut-être pas main-

(*) L'estrapade, ou *la corda*, s'infligeait de deux manieres: *a campanella* ou *a tratti*. Dans les deux manieres, le patient avait les mains liées derrière le dos; aux bras ainsi contenus, on attachait une corde, au moyen de laquelle on enlevait le patient à une assez grande hauteur. Quand la sentence portait *a campanella*, on le laissait tomber à terre doucement; mais la douleur était grande, parce que les bras avaient à supporter tout le poids du corps. Quand la sentence portait *a tratti*, on laissait retomber brusquement le patient à deux pieds de terre; et alors il pouvait arriver que, du premier *tratto*, les bras fussent démis par une si violente secousse.

Chez nous, ce supplice s'appelait l'*estrapade*. Une rue et une place de Paris portent encore ce nom malencontreux.

(**) C'est entre ces deux colonnes que l'on faisait les exécutions publiques. (Voyez ce qui est dit de ces colonnes, page 87.)

tenant comprendre tous les magistrats de Venise dans une condamnation si absolue. Il ne paraît pas, d'après ce récit détaillé, que Carmagnola ait comparu devant François Foscari. Peut-être le doge avait-il été d'un sentiment contraire à celui des Dix? Le procès de Carmagnola a duré huit mois, et il était commencé avant qu'on appelât le général dans le conseil. Les procès duraient moins de temps à Venise, et nous voyons que l'année suivante, sous un prétexte singulier, Foscari proposa sa démission. Il dit qu'il avait été un des conseillers de la guerre; que, bien que des traités utiles eussent été obtenus, cependant la guerre trouvait beaucoup d'adversaires à Venise, et qu'il priait le conseil d'agréer son abdication, pour le remplacer par un chef qui serait plus agréable à tous les citoyens. Cette abdication ne fut pas acceptée. Je balance donc à compter Foscari parmi les nobles qui ont si cruellement condamné Carmagnola, sans considérer que la nouvelle de ce châtiment inutile à leur politique était une victoire pour Philippe-Marie.

MORT DE JEANNE II. — ELLE APPELLE A SON HÉRITAGE RENÉ, FRÈRE DE LOUIS III D'ANJOU. — CONCILE A FERRARE. — LES ÉTUDES POLITIQUES EN TOSCANE. — LES USSITES. — EUGÈNE IV SE SAUVE DE ROME.

Jeanne II termina sa vie en 1435, après avoir appelé à son héritage René, frère de Louis III d'Anjou, mort en 1434. Le royaume de Naples eut alors à souffrir d'une guerre obstinée entre René et Alphonse d'Aragon.

L'état de l'Église était livré à l'anarchie des factions. A Viterbe, à Pérouse, et même à Orviéto, elles égalaient en acharnement celles de Florence et de Gênes. Eugène IV, Gabriel Condolméro, né sujet vénitien, assemblait un concile à Ferrare, où se trouvaient l'empereur Jean-Manuel Paléologue et un grand nombre d'évêques latins et grecs. On y examinait la question de la procession du Saint-Esprit, et les autres points qui divisaient les deux églises, et l'on signait à Florence un traité d'union. Mais ce pacte ne fut pas de longue durée. Venise, depuis qu'elle voyait des papes de sa nation, aimait à protéger ceux qui étaient Vénitiens, et donna souvent des secours à Eugène IV, qui avait à se défendre contre les attaques des Colonna.

Philippe-Marie tenait sur pied de nombreuses armées pour faire respecter jusqu'à sa duplicité et ses crimes; il s'attendait d'ailleurs, tous les jours, à une insurrection dans Gênes. Le duc de Savoie, malgré la parenté nouvelle, et le marquis de Montferrat, au couchant, le marquis d'Este et le marquis de Gonzague, au levant, ne cessaient de redouter le pouvoir du terrible Philippe-Marie.

Au centre de l'Italie, la Toscane était toujours animée d'un vif et sage désir d'indépendance. A travers les troubles, son agriculture prospérait, ses richesses se renouvelaient, et les progrès de l'esprit y étaient encore plus grands que ceux de l'opulence. Dans aucun pays de l'Europe, dit M. de Sismondi, avec une sagacité digne de son esprit d'observation, dans aucun pays de l'Europe, la race humaine ne s'était élevée à de plus nobles développements. Le système d'*imborsamento* offrait des inconvénients que nous avons signalés plus haut (voy. pag. 168, lig. 49); néanmoins, il avait été, sous d'autres rapports, une école avantageuse, qui avait instruit, l'un après l'autre, les membres de la Toscane tout entière. Un esprit susceptible d'être profond, et délié à la fois, avait été appliqué successivement à toutes les études. Les Toscans voyaient et jugeaient l'histoire de leur propre temps; les autres Italiens (nous ne parlons pas de Venise, puissance, si on peut s'exprimer ainsi, mi-occidentale et mi-orientale) étaient immédiatement victimes des révolutions et des calamités nationales, où l'étranger venait sur-le-champ mêler sa cupidité et son froid égoïsme. Les Toscans, au contraire, gouvernaient même leurs propres querelles; et le calme de leur esprit, la force de leur caractère,

leur avarice, si l'on veut, mais une sorte d'avarice souvent généreuse, qui savait quelquefois dépenser tout ce qu'elle possédait pour le bien de l'état, cette grandeur et cette générosité des premiers Médicis, qui ne laissaient arriver à aucun noble, à aucun plébéien, ni la misère, ni la dégradation, donnaient toujours le moyen de modifier et de détourner les révolutions. Florence, maîtresse de Pise, supérieure à Sienne et à Lucques, s'élevait comme une modératrice du centre de l'Italie.

Sigismond était venu à Milan prendre la couronne de fer. Philippe-Marie, qui y avait cependant appelé l'empereur, et qui devenait plus puissant que les trois neveux de l'archevêque Visconti, se tint caché dans un château tout le temps que l'empereur passa en Lombardie; de là, l'empereur s'était rendu à Rome pour recevoir la couronne impériale des mains d'Eugène IV. Les intérêts de l'Allemagne avaient fait abandonner à Sigismond ses projets d'influence en Italie.

La réforme prenait, chez les Hussites, un caractère féroce; ils se croyaient appelés à détruire l'empire du démon (c'était la doctrine des Pauliciens, voyez page 105); ils se croyaient destinés à corriger, par le fer et par le feu, les iniquités de la terre. Toutes les faiblesses humaines, la galanterie, l'ivrognerie, la recherche, l'élégance dans les habits, paraissaient des péchés dignes de mort aux Thaborites, les plus sévères entre ces sectaires; et leur condamnation s'étendait jusqu'à ceux qui toléraient les péchés mortels dans les autres. Les Hussites s'étaient persuadé à eux-mêmes, et bientôt ils persuadèrent aussi à toute armée qu'on leur opposait, qu'ils étaient les vengeurs du ciel et les fléaux de Dieu. Une terreur panique devançait leurs bataillons, et dissipait, à leur aspect, les résistances les plus formidables. Les peuples, accablés par la bravoure des sectaires, demandaient la paix avec instance. Les Bohêmes, qui ne prétendaient pas à dominer chez les autres, et voulaient seulement être libres chez eux, accordaient cette paix sans difficulté; mais dès que la nouvelle de ces traités involontaires arrivait à Rome, Eugène IV les cassait, et commandait de nouveau une guerre impossible; car le temps seul et de meilleures circonstances, qui affaiblissent la démence des peuples, pouvaient arrêter de tels désastres.

Sigismond, ne sachant plus comment protéger l'Église de si loin, le pape fut attaqué dans Rome par le peuple, qui proclama de nouveau la république de Rienzo. Eugène, déguisé, se sauva sur une petite barque, et vint demander un asile à Florence, tandis que les provinces pontificales étaient à la merci des *condottieri* François Sforza et Forte Braccio, qui les ravageaient à l'instigation de Philippe-Marie. On regardait, plus que jamais en Italie, ce dernier comme le principe essentiellement mauvais des Hussites, c'est-à-dire le diable, la matière ou les ténèbres.

Cosme de Médicis déposé, exilé.

La république de Florence, de qui Eugène sollicitait un refuge, était tourmentée par des dissensions particulières; à la vue du pape malheureux, un esprit guelfe y domina, et tous les citoyens s'accordèrent à faire au pontife une réception bienveillante. Le lendemain, ils s'abandonnèrent de nouveau à leurs querelles.

Cosme de Médicis, fils aîné de Jean, était un homme d'une grande prudence; mais ses vertus semblaient lui attirer de plus violents ennemis. Parmi ceux qui, après Cosme, obtenaient le plus d'influence, on distinguait, à côté de Rinaldo degli Albizzi, Nicolas da Uzzano, dont le crédit pouvait nuire à celui de Cosme, et qui était ami des Albizzi. Un noble, nommé Barbadoro, qui voulait la perte de Cosme, alla trouver da Uzzano, et lui demanda d'appuyer une conjuration contre les Médicis. Machiavel nous a conservé la réponse spirituelle de Nicolas da Uzzano: « Comment ne se fait-il pas, pour ton bien, pour celui de ta

maison, et pour l'intérêt de la république, que toi, et ceux qui pensent comme toi, vous ayez *la barbe d'argent plutôt que la barbe d'or*, (car tu t'appelles *Barbadoro*, n'est-ce pas?) parce qu'alors vos conseils proviendraient d'une tête blanchie et chauve, et seraient plus sages et plus utiles à chacun? Il me semble que ceux qui désirent chasser Cosme de Florence doivent mesurer leurs forces à celles de Cosme. Vous avez baptisé notre parti du nom de *parti des nobles*, et celui des Médicis du nom de *parti du peuple*. Quand même les noms seraient bien appliqués, la victoire n'en est pas moins douteuse; car toujours chez nous le peuple a vaincu les nobles. Notre seule raison contre Cosme, est que nous le soupçonnons de vouloir devenir souverain de cette ville : c'est un soupçon que nous avons, nous, et que n'ont pas les autres; bien au contraire, ils disent que ce n'est pas lui qui est dangereux, que c'est nous qui voulons devenir les maîtres. Ce qui nous fait soupçonner Cosme, c'est qu'il prête son argent à tout le monde, non-seulement aux particuliers, mais à la ville elle-même, non-seulement aux Florentins, mais encore aux *condottieri*. Il favorise tel citoyen qui a besoin des magistrats, il élève ses amis; ainsi, les raisons à donner pour le chasser, sont qu'il est compatissant, officieux, libéral et aimé de tous : dis-moi un peu quelle est la loi qui prohibe, qui blâme ou qui condamne, dans les hommes, la pitié, la libéralité et l'amour? Vous le chasserez bon, et il reviendra méchant : son naturel actuel sera vicié par ceux qui le rappelleront, et à qui il aura des obligations. Voulez-vous le faire mourir? il a trop d'argent, et vous êtes tous disposés à être corrompus. Je suppose cependant qu'il puisse être mis à mort, ou que, chassé, il ne puisse plus revenir, je ne vois pas l'avantage qu'y trouve la république; elle se délivre de Cosme, et tombe au pouvoir de Rinaldo. S'il s'agit de liberté, défie-toi de notre parti autant que de l'autre. »

Nicolas da Uzzano mourut; Rinaldo continua ses menées. Le nom de Bernardo Guadagni, qui passait pour un de ses amis, sortit des bourses le premier, et il devint ainsi gonfalonier pour les mois de septembre et d'octobre 1433. Sur les instances de Rinaldo, Cosme est cité pour rendre compte de sa conduite. Il comparaît. Dès qu'il est dans la cour du palais Vieux (voy. *pl.* 28), Rinaldo, à la tête de ses partisans armés, se rend sur la place, et fait créer sur-le-champ une seigneurie de deux cents citoyens pour reformer l'état. Dans cette assemblée, on traite de la vie et de la mort de Cosme : les uns voulaient qu'il pérît, d'autres qu'il fût exilé; beaucoup se taisaient par compassion pour lui et par crainte pour eux-mêmes. Sur les 200 citoyens, on en comptait peut-être 150 qui étaient les débiteurs de Cosme. On ne décidait rien. Il y avait, dans la tour du palais, un lieu qui n'était pas plus large que la tour, et qu'on appelait *la Barberia;* on y renferma Cosme sous la garde de Frédéric Malavolti : de là, le prisonnier entendait le bruit du *parlamento* et le fracas des armes. Il craignait pour sa vie; et pensant aussi qu'on pouvait l'empoisonner, il n'avait mangé qu'un morceau de pain en quatre jours. Frédéric s'en étant aperçu, lui dit : « Cosme, tu as peur d'être empoisonné; en te laissant mourir de faim, tu me fais tort, à moi : tu crois que je suis capable de donner la main à une pareille scélératesse. Crois-moi, je ne pense pas que tu aies à perdre la vie, tu as trop d'amis dans le palais et hors du palais. Si tu as à mourir, ils prendront un autre complice que moi : je ne veux tremper ma main dans le sang de personne, et encore moins dans le tien; car tu ne m'as jamais fait de mal. Sois de bon courage, accepte de la nourriture, et conserve-toi pour tes amis et la patrie. Tiens, je vais manger avec toi de ces aliments. » De telles paroles attendrirent Cosme; il embrassa Frédéric, les larmes aux yeux, et il accepta de la nourriture.

Frédéric, satisfait de sa belle action, amena ensuite auprès de Cosme

un domestique attaché au service des gonfaloniers, nommé Farganaccio, d'un caractère gai, et propre à consoler un prisonnier. Cosme eut la présence d'esprit de penser que la fortune lui adressait un confident qui pourrait lui être utile. Après avoir ri de ses plaisanteries, il le pria d'aller avec un billet demander onze cents ducats d'or au directeur de l'hôpital des dominicains de Sainte-Marie-Nouvelle, et dit à Farganaccio d'en prendre cent pour lui, et de porter les mille autres à Bernardo Guadagni, le gonfalonier, avec prière de venir lui parler un instant. Le directeur s'empressa de donner l'argent. L'émissaire garda cent ducats, et remit le reste à Bernardo, qui se trouva être un de ces hommes que Nicolas da Uzzano avait si bien dépeints. Il en résulta que Cosme fut condamné à l'exil. Le gonfalonier l'emmena à son palais particulier, le fit souper avec lui, et pendant la nuit l'escorta jusqu'aux confins. Cosme prit la route de Venise, où il fut honorablement accueilli par le grand conseil, et traité non comme un banni, mais comme un prince d'un rang supérieur.

COSME RAPPELÉ, EST NOMMÉ PÈRE DE LA PATRIE. — ALPHONSE, FAIT PRISONNIER PAR PHILIPPE-MARIE, EST MIS EN LIBERTÉ. — RÉVOLTE A GÊNES. — FRANÇOIS SFORZA, ENVOYÉ PAR LES FLORENTINS, SAUVE LES ÉTATS DE TERRE FERME DES VÉNITIENS.

En 1434, on vit sortir au sort le nom d'un gonfalonier et de six *signori* amis de Cosme. Rinaldo eut peur d'être arrêté. Le pape Eugène IV, qui était encore à Florence, lui donna le conseil de ne pas résister, parce qu'il courrait trop de dangers, et il engagea Nicolas Barbadoro, qui déja s'était révolté, à déposer les armes. Rinaldo sortit de la ville, en disant qu'il valait mieux être un rebelle honorable qu'un citoyen esclave. Cosme fut rappelé. Frédéric Malavolti ne fut pas le dernier à aller au-devant de lui. Quant au reste de la ville, il est rarement arrivé qu'un général triomphant ait été accueilli avec plus d'enthousiasme. Il reçut, en entrant à Florence, les noms de *bienfaiteur du peuple* et de *père de la patrie*, noms qui furent gravés sur son tombeau, et qu'il conservera à jamais dans l'histoire.

Alphonse et René se disputaient le royaume de Naples. René avait l'appui de Philippe-Marie, qui envoya une flotte génoise pour attaquer Alphonse: ce prince perdit la bataille, et fut fait prisonnier par les Génois, qui se couvrirent de gloire. Cette nouvelle abattit le courage de toutes les puissances d'Italie, et l'on crut, cette fois, que Philippe, qui pouvait retenir Alphonse prisonnier, allait envahir le royaume de Naples; mais il arriva le contraire de ce qui avait été prévu. Alphonse était un prince éloquent et habile; il n'eut pas plus tôt été conduit devant Philippe, qu'il lui persuada de quitter l'alliance de René, et de ne pas s'exposer à des relations avec la France. « Si René, dit-il, commande à Naples, il fera tous ses efforts pour que les Français entrent à Milan. » Ces paroles frappèrent Philippe-Marie, et il rendit la liberté à Alphonse.

Les Génois, justement indignés de voir s'anéantir le fruit de leur brillante victoire, pensèrent à secouer le joug de Philippe-Marie. François Spinola était un de ceux qui avaient appelé le duc à Gênes, et il n'avait pas tardé à lui devenir suspect. Spinola résolut de se faire pardonner son crime par ses concitoyens. Témoin de l'indignation universelle, il conspira contre Philippe-Marie. Un nouveau gouverneur milanais, Érasme Trivulzio, venait prendre possession du commandement, et il entrait à Gênes accompagné de Pacino Alciati, l'ancien gouverneur. Spinola s'avança sur la grande place avec des hommes armés, et cria : « *Liberté!* » Ce fut un spectacle mémorable que la précipitation avec laquelle le peuple et les citoyens accoururent auprès de Spinola, quoiqu'ils ne fussent pas prévenus. L'effet de ce cri fut si prompt, qu'aucun de ceux qui étaient favorables au duc, et qu'aucun des hommes qui dans une révolution n'attendent qu'une heure de succès pour changer de parti, n'eut le temps ni de s'armer, ni de calculer les chances de

la sédition. Érasme se sauva dans la citadelle. Alciati essaya de se réfugier dans le palais du gouvernement, où il avait deux mille hommes de troupes milanaises. Avant d'y arriver, il fut saisi, tué, coupé cruellement en plusieurs morceaux, qui furent traînés dans tous les quartiers de la ville. Peu de jours après, la citadelle capitula, et les Génois se virent délivrés du joug de Philippe-Marie. Ils chargèrent six de leurs citoyens de revoir les lois de la patrie, et de rendre aux antiques règlements une vigueur nouvelle. En même temps, ils s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs à Venise et à Florence, pour demander à être admis dans l'alliance des deux républiques, et pour s'assurer de leur appui contre le duc de Milan, leur commun ennemi.

François Sforza avait été déclaré, par Eugène IV, seigneur dans la marche d'Ancône et gonfalonier de l'Église. Son ambition n'était pas satisfaite, comme celle des autres *condottieri*, par les avantages de la guerre; il nourrissait l'espérance de recueillir un jour une partie de la succession du duc de Milan, et il espérait pouvoir faire valoir les droits plus que douteux de Blanche, fille naturelle de ce duc, et sœur de Marie, épouse de l'infortuné Carmagnola. Philippe-Marie promettait depuis longtemps à Sforza la main de Blanche, et il fallait qu'il usât de beaucoup d'adresse pour amener le duc à tenir sa parole. Il importait surtout de se faire craindre, car l'on réussissait auprès de Philippe-Marie plus par la peur qu'on lui inspirait que par les services qu'on lui rendait. Sforza vivant en bonne intelligence avec les Florentins, ils l'engagèrent à passer le Pô, et à attaquer le duc, pour faire une diversion favorable aux Vénitiens, menacés de perdre leurs états de terre ferme. Venise avait souvent traité les Florentins avec quelque froideur; mais ils ne s'en souvinrent pas en cette occasion. Les meilleurs généraux de Philippe-Marie concertaient un plan secret pour surprendre les garnisons de la république, depuis l'Adda jusqu'à Mestre, et refouler les Vénitiens jusque dans les lagunes. Les Florentins, avertis par un explorateur, commencèrent par sauver leurs alliés, ensuite ils leur envoyèrent, comme ambassadeur, Véri, fils de Gino Capponi, qui s'exprima ainsi dans le grand conseil : « Aux premiers soupçons d'un danger, vous hésitiez à recourir à nous; cependant n'avez-vous pas une longue expérience des efforts que nous sommes disposés à faire pour la défense de la liberté? Ce n'est pas des mauvais offices que vous nous avez rendus quelquefois, qu'il faudrait garder la mémoire; c'est des services que vous recevrez de nous. On a voulu vous attaquer : déjà vous êtes vengés par Sforza. Avertis les premiers, les premiers nous avons conjuré l'orage. »

Ces paroles de Capponi, et d'autres paroles aussi nobles, et non moins généreuses, furent écoutées avec attendrissement. Les conseillers n'eurent pas la patience d'attendre que le doge Foscari y répondît : tous debout, la main levée, les yeux baignés de larmes, ils remercièrent l'ambassadeur de ce grand service.

François Sforza bat Piccinino. — Il épouse Blanche Visconti. — Mort d'Eugène IV. — Mort de Philippe-Marie. — Ses quatre testaments.

Sforza commença à inquiéter Piccinino, ensuite il l'attaqua, et remporta une éclatante victoire : Piccinino allait être fait prisonnier, lorsqu'il prit l'audacieuse résolution de traverser tout le champ de bataille, et les quartiers mêmes du vainqueur. Par son ordre, un valet allemand qui soignait ses chevaux, homme très-robuste, le mit dans un sac, le chargea sur ses épaules, et descendit dans la plaine, la nuit même qui suivit le combat. Là, ce valet parut chercher à dépouiller les morts, et il traversa cette plaine, remplie de soldats ennemis, occupés comme lui à ramasser des vêtements et de belles armes. Après avoir passé devant le corps-de-garde vénitien, il vint enfin déposer son maître sur le bord du lac de Garda,

où un bateau le reçut et le conduisit à Peschiéra. Le lendemain, Piccinino escaladait Vérone. Sforza continua d'obtenir des succès. Philippe-Marie le fit prier par Nicolas d'Este, de ne pas le ruiner sans retour, puisqu'un *condottiero* avait autant besoin de ses ennemis, que de ses amis. Il promit de nouveau la main de Blanche, et même il assura qu'elle allait arriver à Ferrare, pour être remise entre les mains de Sforza, immédiatement après la signature d'un traité. Sforza se trouva dans une perplexité douloureuse : on lui dit que Venise le ferait arrêter, parce qu'il avait laissé fuir Piccinino; on lui dit que Blanche était destinée à Lionel, fils du marquis Nicolas d'Este. François connaissait toutes les perfidies de Visconti; il pouvait s'attendre, s'il était soupçonné, à être poursuivi par Venise : il ne savait à quel point il convenait de se fier au marquis d'Este. Il craignait donc son ennemi, son gouvernement, et le médiateur. Alors il dissimula, et recommença la campagne pour gagner du temps. Cette fois, la fortune lui fut défavorable; malgré son habileté, il se vit enveloppé par Piccinino, et il allait succomber, et devenir son prisonnier, lorsque Philippe-Marie, par une bizarrerie de caractère qu'on ne put pas d'abord expliquer, mais qui alors n'en fut pas moins honorable, envoya en secret un des seigneurs de sa cour à Sforza, pour lui déclarer qu'il pardonnait tout, qu'il faisait un choix, qu'il se fiait à Sforza, à Sforza seul, à Sforza malheureux, investi, et qu'il le laissait le maître de régler les conditions de la paix. Il lui proposait de nouveau Blanche, sa fille, pour épouse, avec Crémone en dot, et remettait comme nantissement les villes que Piccinino avait prises. Il invitait d'ailleurs Sforza à rester à la tête de l'armée qui lui appartenait, et qu'il avait engagée au service de Venise et de Florence; puis tout à coup, Blanche arriva dans les quartiers de François. Les noces furent célébrées le 14 octobre 1441, et les stipulations de la paix réglées par le gendre du duc. Sans doute, pour que Philippe-Marie se décidât à un acte aussi étranger à ses habitudes, il avait fallu qu'il eût éprouvé de violentes craintes de la part de ses généraux : on sut en effet que le voyant sans enfants, ils exigeaient de lui qu'il partageât d'avance entre eux ses états de Lombardie.

Après plusieurs alternatives d'union et de mécontentement entre le duc de Milan et son gendre, pendant lesquelles on vit Sforza tour à tour fidèle à son beau-père et déclaré contre lui, tantôt vainqueur, tantôt insulté dans Crémone, Alphonse et Philippe-Marie conclurent une alliance qui parut solide et durable. Ce dernier était entré dans une grande peur des Vénitiens : il les redoutait peut-être, en raison du mal qu'il leur avait fait, ou qu'il voulait leur faire. C'est ainsi qu'il les dépeignait dans une lettre à l'Aragonais : « Le sénat de Venise, plus constant qu'aucun monarque dans son ambition, poursuit secrètement, depuis plus d'un siècle, le projet de soumettre la Lombardie. Il feint de me craindre, et c'est moi qui dois le redouter. Si jamais il domine des Apennins aux Alpes, ce corps dont aucune passion personnelle n'égare les conseils, dont aucun luxe ne dissipe les trésors, qui a beaucoup d'enfants et n'a pas de famille, qui tient sa parole ou y manque selon ses intérêts, asservira ensuite aisément le reste de l'Italie. » Le prudent Cosme de Médicis donnait une attention sérieuse à ces griefs de Philippe-Marie; et le duc allait concerter plus intimement, et apparemment avec plus de sincérité, une marche politique d'accord avec Alphonse V, et son allié nouveau, Eugène IV, lorsque ce pontife tomba malade. Il assurait alors lui-même qu'il ne mourrait pas, et il voulait que l'on différât les secours de l'Église, en disant qu'il se sentait encore des forces pour attendre; mais peu de jours après, il mourut. Dans cette circonstance, Alphonse V dit à ses courtisans : « Est-il étrange que le pape ait voulu, dans le cours de son règne, combattre contre Sforza, con-

tre les Colonna, contre moi, contre toute l'Italie, excepté les Florentins, et les Vénitiens ses compatriotes, lui qui a osé combattre contre la mort même, et qui à peine a été vaincu ? »

La mort d'Eugène IV fut suivie de celle de Philippe-Marie, qui succomba à une attaque de dyssenterie, le 3 août 1447.

Ce dernier des Visconti, non pas du nom, mais de la branche des Visconti qui gouvernèrent Milan, était d'une haute taille. Il avait le visage d'une laideur effrayante, les yeux fort grands, avec le regard incertain. L'élégance et la propreté lui semblaient odieuses. Sombre, timide, il craignait les éclairs, le tonnerre, toute pensée relative à la mort. Il se défiait continuellement de lui-même et des autres. Il embrassait successivement les deux partis les plus contraires. On parvenait difficilement à lui; mais s'il se montrait, il était doux et affable. Comme son père, il sut toujours n'employer que des hommes habiles. En cela, un instinct singulier ne le trahit jamais. Il connaissait l'amitié, et traitait avec bonté quelques personnes qui l'approchaient. Aussi, souverain sans foi, porté à la cruauté et à la tyrannie, il ne fut pas aussi mauvais homme qu'il fut mauvais prince, et dans l'intimité, on lui reconnut de la bonté, de la bienfaisance, et des affections constantes.

Philippe-Marie avait fait quatre testaments. Par le plus ancien, il léguait ses états à Antoine Visconti, son cousin; ensuite il lui avait préféré, par un second testament, un autre parent, nommé Jacques. Par une troisième disposition, il avait institué pour son héritière sa fille Blanche, femme de François Sforza. Enfin, quelques jours avant sa mort, à l'époque où il venait de se réconcilier avec Sforza, il avait signé un quatrième testament, par lequel il déshéritait sa fille Blanche, et nommait pour son successeur le roi en possession de Naples, Alphonse d'Aragon. Mais il n'était nullement établi qu'un duc de Milan pût disposer de cette principauté par testament, comme d'un patrimoine; il n'y avait rien de réglé même pour l'ordre de succession, et depuis 1276 (voy. pag. 98) que les Visconti avaient usurpé l'autorité, le plus fort s'était toujours assis sur le trône, avec ou sans les droits de primogéniture. Ce n'était pas tout : il y avait d'autres prétendants à cette succession. L'empereur Frédéric III réclamait le droit d'en disposer, parce qu'elle n'était qu'un fief de l'empire. Le roi de France soutenait les prétentions que Valentine Visconti avait apportées à la maison d'Orléans. Enfin, l'ambitieuse république de Venise essayait d'exercer le droit de conquête.

Milan se déclare libre. — François Sforza se fait reconnaître duc de Milan. — Guerre entre les Vénitiens et Sforza. — Il veut rétablir la paix en Italie. — Prise de Constantinople. — Paix de Lodi.

Au milieu de toutes ces prétentions, la ville de Milan, n'écoutant que ses intérêts, arbora l'étendard de l'indépendance, voulut rétablir ses armoiries sur un Carroccio qui figurerait dans les cérémonies publiques, et se proclamer souveraine de toutes les autres villes de la Lombardie. Alexandrie, Novare et Côme l'avaient reconnue sous ce double rapport; Parme et Pavie s'étaient déclarées affranchies de toute obéissance à Milan; Plaisance, Lodi et San Colombano se plaçaient sous la protection des Vénitiens, qui se hâtaient d'en occuper les citadelles; Crême et Pizzighitone ne se prononçaient pas encore. Le souverain de Crémone, Sforza, résolut de renverser toutes ces tentatives; par la force unie à la négociation, il se saisit vivement de Crême et de Pizzighitone. Il proposa aux Milanais d'être leur allié, en attendant qu'il pût devenir leur maître. Déjà il avait marché sur Pavie et abattu le fantôme de pouvoir qui s'y était établi. Plaisance avait été emportée d'assaut; enfin, le 24 mars 1450, il s'empara de Milan, annonça son entrée solennelle, et parut suivi de Blanche Visconti, sa femme, et de ses enfants. On lui avait amené un char et un dais. Comme guerrier, il voulut

entrer à cheval, alla faire sa prière à la cathédrale (voyez *pl.* 37), prit sur l'autel la couronne de duc, le sceptre et l'épée, reçut le serment de fidélité de toute la noblesse, et bientôt vit sa cour peuplée d'ambassadeurs. Tant qu'il s'était appelé François Sforza, on avait souvent ajouté à ce nom le sobriquet de ***bâtard;*** quand, par la force des armes et de son génie, il se fut rendu maître de toute la Lombardie, on ne l'appela plus que le duc de Milan.

Il commença l'exercice du pouvoir par un acte de prudence. Il ordonna que l'on n'inquiétât pas dans Asti le gouverneur Dudrenay, qui y représentait le duc d'Orléans.

En 1452, les Vénitiens, commandés par Gentile Léonissa, déclarèrent la guerre à François Sforza. Celui-ci voulut, par des manœuvres habiles, forcer l'ennemi à accepter le combat; mais il n'y put réussir. Alors il lui adressa un défi public. Deux trompettes de l'armée milanaise vinrent présenter à Léonissa un gant ensanglanté avec une lettre où il proposait un combat général entre les deux armées, dans la plaine de Monte-Chiaro, afin que la victoire prononçât sur le différend. Les Vénitiens répondirent : « Nous avons reçu votre lettre et le gant. Lundi prochain, nous nous rendrons au lieu que vous avez choisi. Nous vous envoyons deux lances et deux gants ensanglantés, pour que vous sachiez que nous sommes prêts à combattre les tyrans qui ravagent notre belle Italie, les spoliateurs qui usurpent les trônes, et qui font servir à leur ambition les bienfaits accordés par notre république. »

Au jour marqué, Léonissa se rendit sur les hauteurs de Monte-Chiaro: Sforza avait déployé ses troupes dans la plaine. Mais, soit circonspection, soit obéissance à des ordres du grand conseil ou des inquisiteurs d'état, soit crainte d'un orage qui paraissait ne pas permettre de combattre sans désavantage, les Vénitiens ne descendirent pas dans la plaine; Sforza y fit ériger une colonne à laquelle il suspendit les lances et les gants envoyés par Léonissa. Ensuite les deux partis s'accusèrent réciproquement d'avoir manqué à leur parole.

Un guerrier doué de talents politiques se lasse de la guerre quand la paix peut être plus profitable. Le duc de Milan, le plus grand militaire de son temps, jugea qu'il lui serait utile de répandre quelque temps les bienfaits de la paix. Il proposa à Cosme de Médicis, qui était alors à peu près le maître de Florence, de former entre toutes les puissances italiennes une confédération générale, avec le double objet de maintenir une paix constante, et de ne pas donner à l'étranger l'occasion de s'immiscer dans leurs affaires. Médicis promit de seconder ce projet. Venise, inquiétée sur le sort de ses possessions dans le Levant, accéda à des vues qui servaient son intérêt : Alphonse les approuva; les ducs de Savoie et de Modène, les marquis de Montferrat et de Mantoue, Sienne, Lucques, et toutes les autres petites autorités de l'Italie, s'empressèrent de donner leur consentement. Rome, enfin, bénit une si heureuse pensée, et, comme dit Varillas, le bâtard d'un paysan allait être proclamé l'auteur et le chef de la ligue italienne. Cependant on ne signait pas définitivement le traité dont les bases étaient convenues.

Un événement désastreux pour la chrétienté rendit le besoin de la paix plus impérieux, et vint exposer aux reproches de toute l'Europe ceux qui auraient voulu persister à continuer la guerre. Constantinople avait été prise par Mahomet II, le 23 mai 1453, précisément 1123 ans et dix-huit jours après la dédicace qu'en avait faite le grand Constantin (voy. pag. 2). La ville avait été emportée d'assaut, malgré les prodiges de valeur de Jean Justiniani, Génois, qui y commandait deux mille étrangers enrégimentés. L'empereur Constantin XIV, Paléologue, surnommé Dragase, avait été égorgé avec quarante mille chrétiens. Un grand nombre de marchands italiens, et surtout vénitiens, qui habitaient

cette ancienne capitale de l'Orient, avaient perdu toutes leurs propriétés par le pillage, et se trouvaient réduits en captivité. Les Turcs, dont l'arrogance était redoublée, menaçaient de soumettre tout le reste de l'Europe à l'empire du croissant : cette nouvelle accablante ne laissa plus de prétexte à ceux qui voulaient prolonger la guerre, et la paix fut publiée à Lodi le 9 avril 1454.

Organisation a Venise du tribunal des Trois. — Leurs statuts.

Les chrétiens orientaux fuyaient de toutes parts en Italie. Ils arrivaient à Venise en si grand nombre, qu'ils donnèrent des inquiétudes au gouvernement. Il craignit presque de voir dans Venise plus d'étrangers que de sujets de la république.

Ce fut à cette époque que fut établi le tribunal des trois inquisiteurs d'état. Ils reçurent, peu de temps après leur entrée en fonctions, le droit de régler secrètement leurs propres statuts.

Déjà l'organisation du tribunal des Dix avait éprouvé une modification particulière. Il se composait alors, pour dire les faits avec une scrupuleuse exactitude, de dix-sept magistrats : 1° les Dix; 2° le doge; 3° six conseillers du doge. Cependant il n'avait pas perdu son titre de conseil des Dix, dont le nom répandait une terreur déjà établie, qui était dans les intentions du gouvernement. A cette première terreur on pensa qu'il convenait d'en ajouter une seconde, encore plus effrayante.

Le doge ne pouvait être promu à aucune autre dignité. Il restait donc dans le conseil des Dix, appelé, à cause de l'adjonction des conseillers, *il consiglio de' dieci colla giunta*, il restait seize magistrats. Sur ces seize patriciens, on décida qu'on en choisirait deux parmi les Dix, et un parmi les conseillers, et que ces trois nobles s'appelleraient les trois inquisiteurs d'état. Les deux choisis parmi les Dix furent nommés les Noirs, parce que les Dix étaient vêtus de noir; celui qui fut choisi parmi les conseillers fut nommé le Rouge, parce que les conseillers du doge étaient vêtus de rouge. La durée du pouvoir des inquisiteurs était d'une année.

Le décret du grand conseil des nobles, portant création du tribunal des Trois, renfermait les dispositions suivantes. Cette pièce secrète n'est bien connue que depuis que M. Daru a publié son Histoire de Venise.

« L'expérience a appris de quelle utilité était pour le service de la république la permanence du conseil des Dix, où les nobles, qui y sont successivement admis, veillent non seulement à la punition des délits, mais encore à la répression des projets des malintentionnés et à la conservation de tous les intérêts de l'état.

« Cependant la diligence de ce conseil est quelquefois entravée par la difficulté de le réunir tous les jours, ses membres étant obligés d'assister aux séances du sénat, de sorte que bien des affaires importantes, qui réclameraient une prompte *expédition*, restent en souffrance. Pour remédier à cet *inconvénient*, le grand conseil arrête que *le conseil des Dix avec la giunta* est autorisé à choisir parmi ses membres trois patriciens, pour former un tribunal secret, sous la dénomination *d'Inquisiteurs d'état*. De ces trois membres, un tout au plus pourra être pris parmi les conseillers du doge. Les membres élus siégeront au tribunal des inquisiteurs d'état pendant tout le temps qu'ils auront à faire partie du conseil des Dix. Ils ne pourront refuser cette charge, sous peine de punition. Le conseil des Dix déterminera une fois pour toutes l'autorité qui sera déléguée aux Trois, et ceux-ci pourront l'exercer sans être assujettis à aucune forme. »

En exécution de ce décret, le grand conseil rendit, le 19 juin suivant, un autre décret, dont nous allons extraire quelques dispositions.

« Le conseil des Trois est déclaré investi de toute l'autorité des *Dix avec la giunta*, et ils pourront procéder contre toute personne que ce soit, de condition privée, noble, ou constituée

en dignité, aucune dignité ne donnant le droit de décliner leur juridiction. Ils pourront prononcer même *contre le conseil des Dix avec la giunta*, enfin contre qui le méritera, toute peine quelconque, y compris *la peine de mort*, et ils pourront la faire infliger soit secrètement, soit publiquement.

« Ce tribunal disposera des *puits et des plombs* (*); il pourra donner des ordres à tous les recteurs des provinces et des colonies, à tous les généraux, aux ambassadeurs de la république près les têtes couronnées. Les trois inquisiteurs qui vont être nommés, détermineront eux-mêmes leurs statuts ou capitulaires, qui serviront de règle à leurs successeurs. Ceux-ci y pourront faire des additions ou changements selon l'occurrence, pourvu que ces modifications soient délibérées à l'unanimité. »

Enfin le 23 juin, les trois patriciens qui furent les premiers nommés inquisiteurs d'état, rédigèrent des statuts en 48 articles.

Nous n'en rapporterons que les plus importants :

« Tous les réglements et ordres du tribunal seront écrits de la main d'un de nous. Le présent statut sera enfermé dans une cassette, dont chacun de nous gardera la clef à tour de rôle, pendant un mois, afin d'avoir la facilité de se mettre le capitulaire dans la mémoire. La forme de procéder sera constamment secrète. Le tribunal aura le plus grand nombre possible *d'observateurs*, choisis tant dans l'ordre de la noblesse que parmi les citadins, les populaires et les religieux. On leur promettra, pour récompense de leurs rapports, lorsqu'ils seront de quelque importance, le droit de désigner quelques exilés qu'on relèvera de leur ban. Quatre de ces explorateurs seront constamment, et à l'insu les uns des autres, attachés à la maison des ambassadeurs étrangers résidant en cette capitale, pour rendre compte de tout ce qui s'y passe, et de ceux qui y viennent.

« Si, ce dont Dieu veuille nous préserver, il arrivait jamais que l'un de nous-mêmes inquisiteurs d'état, ou de nos successeurs, fît quelque chose de contraire à ses devoirs, et que ses deux collègues crussent nécessaire d'y *remédier*, l'unanimité de trois voix étant exigée dans les affaires importantes, ils se réuniront avec le doge, et procéderont contre le coupable, selon l'occurrence. »

Ainsi, les hommes revêtus de cette épouvantable magistrature n'avaient pas voulu se mettre à l'abri de la terreur qu'ils inspiraient; ils avaient déterminé, qu'avec un suppléant, le doge, deux des inquisiteurs pourraient, quand ils voudraient, juger le troisième collègue. Nous continuons, si le lecteur veut bien poursuivre :

« Quand le tribunal aura jugé nécessaire la mort de quelqu'un, l'exécution ne sera jamais publique; le condamné sera *noyé secrètement* la nuit dans le canal Orfano. Les observateurs pris dans l'ordre de la no-

(*) Les *puits* et les *plombs* de Venise sont cités très-souvent. Les *puits* étaient vraiment des cachots infects où on ne tardait pas à tomber malade, si on y séjournait quelque temps. C'est probablement dans un des *puits* que fut jeté Carmagnola. Les *plombs*, créés, dit M. Valery, postérieurement aux *puits*, qui parurent trop rigoureux, étaient la partie la plus élevée du palais ducal dont la couverture est de plomb, et dans laquelle les détenus subissaient leur peine sans que jamais la santé d'un seul, même après une réclusion de dix ans, ait été altérée par le fait seul du séjour sous ces *plombs*. Il y avait un courant d'air suffisant pour corriger l'effet de la chaleur. Howard, juge compétent, reconnut la salubrité de cette partie des prisons de Venise : enfin ces terribles *plombs* sont aujourd'hui des appartements agréables et recherchés; et un président du tribunal d'appel de Venise, qui les a occupés, a prétendu, dans un journal, qu'il souhaiterait à beaucoup de ses lecteurs de n'être jamais plus mal logés.

Tout cela est vrai de nos jours : mais si autrefois, sous les premiers inquisiteurs, on a confiné un condamné sans air sous ces *plombs*, il a pu y trouver la mort en aussi peu de temps que dans les *puits*.

blesse, seront spécialement chargés de rendre compte de ce qui aura été dit parmi les nobles dans leurs réunions, et surtout le matin de bonne heure, parce qu'alors on parle plus librement. Tous les deux mois, le tribunal se fera apporter la boîte des lettres de Rome, et les lettres seront ouvertes. Le tribunal demandera tous les avis qu'il croira nécessaires aux généraux commandants en Candie. »

« Si quelque ouvrier transporte son art en pays étranger au détriment de la république, il lui sera intimé ordre de revenir; s'il n'obéit pas, on mettra en prison ses parents. S'il persiste à ne pas revenir, on prendra des mesures *pour le faire tuer*, et après sa mort ses parents seront remis en liberté. »

« Si pour quelque délit un patricien cherchait un asile dans le palais d'un ministre étranger, on aura soin de l'y *faire tuer sans retard*. »

« Si un membre du grand conseil discute dans l'assemblée sur l'autorité des Dix, on le laissera parler sans l'interrompre, ensuite il sera arrêté, jugé et *mis à mort*. »

« Si un de nos ambassadeurs reçoit d'autres présents d'une cour étrangère que ceux qu'il aura déclarés, il sera traduit devant le tribunal, et on lui fera son procès (*). »

« En cas de plainte contre un chef du conseil des Dix, l'instruction sera immédiatement confiée aux trois inquisiteurs, et à trois des *Dix avec la giunta*; et en cas de condamnation à mort, on emploiera *le poison* de préférence. Il en sera de même s'il s'agit du doge. Le noble mécontent qui parlera mal du gouvernement, sera averti *deux fois* d'être plus circonspect; à la troisième accusation, on lui interdira, pour deux ans, l'entrée au grand conseil et dans les lieux publics : s'il n'obéit pas, s'il ne garde pas une retraite rigoureuse, ou si après ces nouveaux ordres, il commet de nouvelles indiscrétions, *on le fera noyer comme incorrigible*. »

Nous placerons enfin ici quelques additions d'un supplément fait vers le commencement du XVI[e] siècle.

Par l'article 4 de ce supplément, le commerce est défendu aux nobles; il leur est aussi défendu d'envoyer des capitaux à l'étranger, parce qu'en général les hommes s'affectionnent au pays où ils ont leurs intérêts, et que les impôts ne peuvent atteindre les biens éloignés. Il est défendu aux nobles de se classer entre eux en familles ducales (de doge), familles vieilles et familles nouvelles, sous peine de six mois de *plombs*, et en cas d'obstination, *sous peine de la vie:* dans ce cas, ils seront *enlevés et noyés*. On tâchera d'avoir, parmi les observateurs, quelques-uns des *maîtres* actuellement employés dans l'arsenal.

Dans un second supplément de 1565, le conseil des Trois reconnaît que les agents diplomatiques des monarchies sont toujours choisis parmi les hommes de l'esprit le plus pénétrant, contrairement à l'usage des républiques, où les factions et le crédit des familles portent aux emplois des hommes très-médiocres.

Dans ce supplément, on lit encore une foule de dispositions adoucies et très-sages. Les affaires de haute importance sont renvoyées au *conseil des Dix avec la giunta*. La menace de la mort n'est pas répétée à chaque ligne, et l'on voit que l'on commence à se rapprocher d'une civilisation bienveillante et plus rassurée.

Certes, nous retrouverons souvent les trois inquisiteurs dans la suite de cette narration : alors nous examinerons les actes du tribunal, et nous chercherons à reconnaître s'il a quelquefois conservé le système de l'ancienne terreur et les calculs de du-

(*) J'ai sous les yeux une foule de rapports d'ambassadeurs vénitiens en France et à Rome; ils déclarent la quantité de dons qu'ils ont reçus : c'est, la plupart du temps, des colliers d'or, et ils supplient le grand conseil de leur *faire present* de ces colliers. Cet article sage du statut des Trois a été executé fidèlement jusqu'à la destruction de la république.

plicité, ou si, se contentant de sa réputation de sévérité, il n'a plus, excepté dans quelques circonstances graves, inutilement tourmenté, par des exécutions violentes, un peuple devenu soumis et facile, et qui avait fini par éteindre, dans l'abus des plaisirs, la pensée des conspirations et des révoltes.

NICOLAS V COMMENCE LES FONDATIONS DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE. — ÉTIENNE PORCARI. — LE PAPE CALIXTE III. — MALHEURS DU DOGE FOSCARI. — IL EST DÉPOSÉ. — SA MORT.

Nicolas V, successeur d'Eugène IV, le pacificateur de Florence, avait hautement protégé les sciences et les arts; il eut, le premier, l'idée d'élever, dans la capitale des chrétiens, un temple dont la magnificence ne pût jamais être égalée. Déjà les vastes fondations en étaient jetées, et nous pouvons commencer a parler de l'église de Saint-Pierre, mais la mort du pape suspendit cet ouvrage prodigieux; il ne fut repris qu'un peu plus d'un demi-siècle apres par Jules II et le Bramante.

Le jubilé de 1450 venait d'attirer à Rome une foule de personnes pieuses qui y apportaient des sommes immenses et des offrandes, avec lesquelles le pape pensa à fonder la bibliothèque du Vatican, où il rassembla près de cinq mille manuscrits précieux. Des peines douloureuses devaient inquiéter la bonne administration de Nicolas V. Peu de mois avant la prise de Constantinople, dont les dangers mettaient en agitation toute la chrétienté, le peuple de Rome se souleva, et voulut placer à la tête du gouvernement Étienne Porcari, noble romain : il avait lui-même ourdi la conspiration avec Baptiste Sciarra, son neveu; et tout-à-coup il osa, à la manière de Magnence (voy. pag. 2), paraître en public, revêtu de la pourpre: il essaya de réchauffer l'enthousiasme qu'avait allumé Colà di Rienzo, mais il n'avait pris aucune précaution pour s'assurer qu'il ne serait pas réprimé par le gouvernement pontifical. D'après un ordre du pape, le sénateur de Rome fond sur les conjurés, saisit Porcari, et le fait pendre avec neuf de ses complices. Voici en quels termes précis et sevères Machiavel résume ce fait : « Ce dessein eut une telle fin: vraiment quelqu'un a pu louer (ce quelqu'un est Pétrarque), quelqu'un a pu louer l'intention de Porcari, mais aussi chacun a blâmé son jugement. De semblables entreprises, si, à la pensée, elles ont quelque ombre de gloire, emportent, presque toujours, dans l'exécution, un prejudice certain. »

L'empereur Frédéric III, qui avait reçu la couronne impériale (*) des mains de Nicolas V, lui envoya des secours, et la tranquillité se rétablit à Rome.

A Nicolas V, mort en 1455, succéda Alphonse Borgia, archevêque de Valence, et qui prit le nom de Calixte III; d'abord il se déclara en faveur du roi Alphonse, contre René d'Anjou, fils de Louis II, et successeur aux droits de Louis III, son frère aîné mort en 1434, un an avant la reine Jeanne II. Les partisans de René prirent des mesures pour s'emparer du royaume de Naples. Afin de prévenir de tels desseins, Alphonse négocia avec François Sforza, duc de Milan, un double mariage. Ferdinand, fils naturel d'Alphonse, et à qui ce dernier voulait laisser son royaume, avait un fils, nommé Alphonse, que l'on fiança avec Hippolyte-Marie Sforza, fille du duc, et une fille, nommée Isabelle-Eléonore, qui fut promise à Marie Sforza, troisième fils du duc François. Cosme de Médicis n'engagea pas la république à reconnaître ces dispositions comme avantageuses au bien de l'etat; au contraire, quoique allié de François Sforza, il aurait voulu servir les intérêts du roi René.

Venise donna, à cette époque, l'exemple d'une persécution cruelle contre son premier magistrat, Fran-

(*) A ce sujet, je remarque que la couronne qui fut placée sur la tête de Frédéric, avait la forme d'un trirègne, ainsi qu'on le voit sur une peinture de Rome rapportée par M. Bonnard.

çois Foscari, qui était doge depuis 34 ans. On accusa son fils sous divers prétextes, on le soumit à la torture, ensuite on l'exila. Le doge était sous un dais d'or, voyant à ses genoux le secrétaire qui lui présentait la sentence, et, à ses côtés, les inquisiteurs qui l'avaient prononcée. Ce fut, dit-on, une vengeance de Pierre Lorédan, l'amiral. Il est vrai que Foscari avait obtenu le dogat par des intrigues; mais, quoique coupable en cela, il n'avait fait que ce qu'avaient déjà fait beaucoup d'autres. On lui reprochait d'aimer la guerre; mais aussi il avait conseillé la paix toujours à propos. Je pense que dans l'affaire du procès de Carmagnola il montra des sentiments de justice et d'humanité : devait-il donc payer, par d'indignes souffrances, des sentiments si honorables? Quoiqu'il en soit, la fin de sa vie fut un tissu de douleurs, et une leçon bien propre à retenir les ambitieux. Récemment, un membre du conseil des Dix avait été assassiné; Jacques, fils du doge, fut encore accusé du crime; il était en exil, et hors d'état de le faire exécuter; nouvelles tortures, nouvel exil. Il demanda quelque adoucissement de ses peines à son père, qui lui répondit : « Mon fils, respectez votre arrêt; obéissez, sans murmurer, à la république. » Quelque temps après on découvrit le véritable auteur du crime. Semblait-il donc si étonnant que les Dix eussent alors des ennemis à Venise? Mais il n'était plus temps : Jacques était mort dans sa prison. Cependant, les malheurs du père ne devaient pas cesser. Pierre Lorédan venait de mourir subitement. Le doge pouvait désirer cette mort, donc il l'avait hâtée. Marc Lorédan meurt ensuite, au moment où il instruisait un procès contre Donato, gendre du doge. Jacques Lorédan, fils de Pierre, ne croyait pas apparemment que ses parents fussent soumis aux lois de la nature; dans ses livres de compte, il inscrivit, de sa propre main, le doge au nombre de ses débiteurs avec cette formule : « *François Foscari, pour la mort de mon père et de mon oncle;* » de l'autre côté, il avait laissé une page en blanc pour y porter l'*acquit*. Et, en effet, après la perte du doge, il écrivit sur son registre : « *Il l'a payée, l'ha pagata.* ».

Certainement, il faut dans un pays des châtiments qui répriment la cupidité et les malversations de ceux des chefs à qui la loi, bien connue d'eux avant leur élévation, n'a attribué qu'une autorité conditionnelle et restreinte, et qui s'efforcent d'usurper un pouvoir plus étendu, mais il faut aussi que des châtiments soient prononcés contre ceux qui insultent ces chefs, qui les accusent, eux et leurs parents, de tous les attentats, qui déchirent leur famille par des tortures, et ne peuvent définitivement prouver que l'accusation est juste. Foscari, octogénaire, s'était retiré dans le fond de son palais; il ne se plaignait pas, mais il ne se montrait plus dans les conseils. On parla de le déposer. Il commettait obstinément, tous les jours, le grand crime de ne pas mourir. Aucune loi ne portait que le prince fût révocable, quand il n'était pas criminel d'état, on osa cependant lui demander son abdication; il répondit : que deux fois averti par les maladies et des mécontentements, et dans des circonstances que l'on pouvait se rappeler, il avait voulu se démettre de sa charge, et qu'on avait exigé de lui le serment de ne plus réitérer cette demande; qu'il serait fidèle à ce dernier serment. Le lendemain, le doge fut déposé, et ce fut Jacques Lorédan qui lui remit la sentence. Foscari ne prononça que ce seul mot : « J'obéirai. »

Les 41 électeurs définitifs élurent doge Paul Malipier, le 30 octobre 1457. La cloche de Saint-Marc qui annonça la nomination, étant venue frapper les oreilles de Foscari, sa fermeté l'abandonna, il éprouva un saisissement, et il expira le jour même. Nous retrouverons d'autres tableaux de mœurs, si nous reprenons l'histoire de la Toscane.

MAGNIFICENCE DE COSME DE MÉDICIS. — SA MORT.

Cosme avait acquis par le commerce, des richesses immenses. Il

était le citoyen le plus renommé de Florence. Sa magnificence apparaît dans l'histoire, quand on veut compter les édifices qu'il a construits, les couvents et les églises de Saint-Marc et de Saint-Laurent, le monastère de Santa Verdiana; sur le mont de Fiésole, Saint-Jérôme et la Badia; dans le Mugello, une église pour les frères Mineurs : qu'on ajoute un nombre considérable de chapelles, le don d'ornements éclatants; ses palais particuliers dans la ville, quatre autres palais dans les environs. Comme s'il ne se fût pas contenté d'acquérir cette réputation en Italie, il avait fait construire à Jérusalem un hospice pour les pauvres et les pèlerins malades. Toutes ces œuvres pouvaient être appelées royales. Au milieu de tant de bienfaits, sa prudence était si tempérante, qu'il n'allait jamais au-delà de la modestie ordinaire dans les conversations, dans le choix des serviteurs, dans ses cavalcades, dans sa manière de vivre; en tout cela il n'était que semblable au plus modéré des citoyens.

Après les premières années de sa vie, pendant lesquelles il n'avait eu qu'une santé délicate, après la prison, le danger de mort, l'exil, il fut si heureux, que, non-seulement ceux qui s'attachaient à lui dans les entreprises publiques, mais encore ceux qui administraient ses trésors dans toute l'Europe, participèrent à son bonheur. Il enrichit une foule de familles florentines. Enfin, quoiqu'il dépensât tant à bâtir des temples et à distribuer des aumônes, il se plaignait quelquefois à ses amis, dans ces termes : « Jamais je n'ai pu dépenser en l'honneur de Dieu, les sommes dont, en lisant mon livre de compte, je me suis trouvé son débiteur. » Ce livre de compte n'était pas celui de Jacques Lorédan.

Cosme aimait les sciences. Il avait attiré auprès de lui Argiro-Poulo, savant célèbre, de nation grecque, et traducteur d'Aristote. Il nourrissait dans sa maison, Marsile Ficin, second père de la philosophie platonique. L'illustre Florentin mourut, en recommandant à Pierre, son fils, d'aimer les intérêts de la république. En vertu d'un décret de la Seigneurie, que le peuple confirma, on grava sur le tombeau de Cosme, le titre de *Père de la Patrie*, qu'on lui avait donné à son retour de Venise.

GUERRE ENTRE ALPHONSE ET MALATESTA, SEIGNEUR DE RIMINI. — LA RÉPUBLIQUE DE ST.-MARIN.

Il venait d'éclater en Romagne une guerre assez sanglante entre des généraux d'Alphonse et Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini. Ce dernier n'avait pas le bon droit de son côté dans cette querelle. Il traitait avec cruauté ses sujets et ceux du comte d'Urbin, son voisin, protégé par Pie II, successeur de Calixte III. Les troupes du pontife avaient éprouvé quelques échecs, lorsque l'on vit descendre d'une montagne une poignée d'hommes vaillants et déterminés, qui rallièrent les soldats pontificaux, et les aidèrent à repousser Malatesta.

La petite troupe de défenseurs venus si à propos, avait été envoyée par la commune de Saint-Marin.

Cette république, dont la population n'est encore aujourd'hui que de sept mille ames, et qui est fière d'une existence de treize siècles, se trouvait réunie presque tout entière, au haut d'une montagne, appelée par Strabon *acer mons* ou *Titanus*, et enclavée dans le comté d'Urbin. La ville de Saint-Marin, qui comprend trois mille habitants, fut fondée par un maçon, qui, s'étant fait ermite, vers 520, s'était acquis une grande réputation de sainteté, et avait obtenu d'une dame, nommée Félicité, la propriété du lieu où il s'était retiré. Un assez grand nombre d'autres personnes étant venues successivement s'y retirer, il s'en était formé peu à peu un petit bourg, soumis aux Exarques. L'an 1100, cette réunion d'habitants acheta le château de *Penna Rosta*, qui est à peu de distance, et en 1170 celui de Casola. A l'époque où l'on publia le traité de Constance, en 1183,

ces habitants se constituèrent en république, comme tant d'autres villes de l'Italie, et se gouvernèrent sagement sans quitter leur montagne, et en évitant d'adopter les mœurs des villes. En 1460, le pape Pie II leur fit demander des secours. La république se déclara en faveur du pontife contre Malatesta, et, à la fin de la guerre, reçut pour récompense et en don perpétuel, les quatre petits châteaux de Serravalle, de Faétano, de Mongiardino et de Fiorentino, ainsi que le village de Pieggio. Ce fut là l'époque de la plus grande splendeur de cet état. Aujourd'hui il s'est volontairement réduit à ses anciennes limites, et à celles des premiers successeurs du maçon ermite, en 520, et des acquisitions faites en 1100 et en 1170. Le territoire actuel n'a pas plus de deux lieues d'étendue.

Maintenant que nous avons commencé à parler de la république de Saint-Marin, nous continuerons à faire mention des faits auxquels elle aura pris part dans la suite de cette histoire.

GUERRE ENTRE LES GÉNOIS ET ALPHONSE V. — MORT D'ALPHONSE. — SON AMOUR POUR LES LETTRES. — FERDINAND, FILS D'ALPHONSE, LUI SUCCÈDE. — JEAN, FILS DE RENÉ D'ANJOU, APPELÉ A NAPLES. — GRANDEUR D'AME DE LA FEMME DE FERDINAND. — GÊNES EN RÉVOLTE CONTRE LES FRANÇAIS. — SCANDERBERG SECOURT FERDINAND. — RENÉ ET SON FILS RETOURNENT EN PROVENCE.

Les Génois et Alphonse étaient toujours en guerre. Celui-ci leur reprochait d'avoir, les premiers, transporté les Osmanlis dans la chrétienté : « C'est contre vous, disait le roi, contre vous qui êtes les vrais Turcs de l'Europe, que nous dirigerons d'abord nos efforts : après, avec l'aide du Christ, nous entreprendrons une expédition contre les Turcs d'Asie. » La réponse de la république, écrite par Bracelli, son chancelier, fut aussi noble que convenable.

Frégoso, alors doge, ne se montra pas, à la vue de nouveaux dangers, aussi attaché à la patrie; il transféra à Charles VII la seigneurie de Gênes, en réservant seulement à la république tous les droits et les priviléges spécifiés dans la précédente concession faite à Charles VI (voy. pag. 151). Jean d'Anjou, fils du roi René, vint, en conséquence de ce traité, prendre le commandement de la ville. Sur ces entrefaites, on apprit la mort d'Alphonse. Ce prince, âgé, au moment de sa mort, de 63 ans passés, régnait en Aragon depuis 1416; mais ce n'était que depuis son adoption par Jeanne II, qu'il avait acquis une influence prépondérante en Italie; il ne disposait, en faveur de son bâtard Ferdinand, que du royaume de Naples, fruit de ses conquêtes et de ses négociations, et il laissait ses états héréditaires à son frère Jean, roi de Navarre. Ce frère était en différend avec son fils don Carlos, comte de Viano, qui était venu chercher un asile auprès d'Alphonse, son oncle.

Alphonse a conservé auprès de la postérité, dit M. de Sismondi, le surnom de *magnanime*, qu'il dut à une libéralité sans bornes : dans ce siècle où les souverains d'Italie rivalisèrent en amour pour les lettres, il égala, ou surpassa ces princes, par son enthousiasme pour l'antiquité, par son ardeur pour les études et sa bienfaisance pour les savants. Il avait pris pour écusson un livre ouvert : toujours il portait avec lui *Tite-Live* et les *Commentaires de César*. On prétend qu'on le guérit d'une maladie en lui lisant la *Vie d'Alexandre*, par Quinte-Curce. Un jour, à la suite du traité de Lodi, le roi ayant été offensé par un manque d'égards, Cosme l'apaisa en lui faisant présent d'un beau manuscrit de Tite-Live. L'éloquence d'Alphonse, son affabilité, la noblesse de ses manières, son accessibilité généreuse, sa bravoure espagnole charmaient ceux qui l'approchaient; il leur plaisait aussi par une sorte de sympathie qu'on trouve dans le peuple italien pour la tendresse et la disposition à l'amour et au culte des femmes, que ce roi conserva jusqu'à la fin de sa vie. Des méchants disaient que Ferdinand, appelé au trône, était fils d'une Castillane obscure, Carlina Vilardone, qui l'avait supposé fils d'Alphonse, tandis qu'il était né d'elle et

d'un cordonnier de Valence, mahométan, comme l'était presque tout le peuple dans ce royaume; mais les sujets dévoués ne voulaient pas croire ce qu'Alphonse regardait comme faux, et il avouait hautement ce fils.

Le parlement de Naples, qui consistait en deux divisions séparées, l'une composée des premiers seigneurs, des barons et de quelques prélats, l'autre de députés des villes, avait reconnu Ferdinand pour héritier, du vivant de son père. Cette réunion légale des intérêts et des droits du royaume montra ensuite des sentiments de fidélité à ses serments. Pie II reconnut aussi le nouveau roi, le fit sacrer par le cardinal Latino Orsini, et mit à profit cette circonstance, pour faire respecter les anciennes possessions de l'Église. Il fixa le tribut que les rois des Deux-Siciles devaient au saint-siége, tribut qui, depuis long-temps, n'était pas payé, et il veilla à ce qu'on lui restituât Bénévent, Pontecorvo et Terracine. Il maria ensuite son neveu Antoine Piccolomini à Marie, fille naturelle de Ferdinand.

Cependant il se trama une ligue contre ce prince. Jean, fils de René, qui était à Gênes, fut invité à combattre Ferdinand, et il essaya d'attirer à son parti François Sforza. Mais celui-ci, sage politique, connaissait les prétentions de la maison d'Orléans sur Milan. Il voyait Asti au pouvoir de cette maison, il voyait les Français maîtres à Gênes. Il ne voulut pas d'ennemi si près de sa capitale : il répondit aussi, en père de famille honorable, que sa fille Hippolyte était promise au fils de Ferdinand, et qu'il exécuterait sa promesse. Les Génois, ayant appris alors que leur chef, Jean d'Anjou, était appelé à Naples, proposèrent de donner des secours et d'armer des galères. Jean, avec le consentement de René, son père, fit une descente près de Gaëte. Un grand parti se prononça en sa faveur. On avait commencé à découvrir dans Ferdinand quelques fourberies qui avaient irrité. Les Florentins, dont jusqu'alors la politique constante avait été de se lier avec la France au dehors, et Venise en Italie, se déclarèrent pour la maison d'Anjou.

François Sforza persistait dans ses témoignages d'attachement à Ferdinand. Il tenta de faire revenir les Florentins de leurs préventions pour les Français. Il montra ces derniers embrassant les avenues de l'Italie par leurs garnisons d'Asti et de Gênes. Il rappela leur pétulance, leur hauteur dans la prospérité, leur hardiesse à marcher en avant, qui faisait beaucoup de mal, quoiqu'on fût à peu près assuré de la précipitation de leurs retraites. Il dépeignit la complaisance des chefs, qui ne savaient pas châtier la dureté des subalternes : il demanda si l'on verrait encore le mépris des mœurs, les lois étrangères, enfin si on aurait à gémir du retour d'un Gaultier de Brienne à Florence. Il représenta que, si les Espagnols, comme les Français, n'étaient que des *barbares* (les Italiens appelaient encore ainsi injustement, à la manière des Romains, ceux qui ne parlaient pas leur langue), Ferdinand avait reçu le jour en Italie, tandis que René et Jean, duc de Calabre, son fils, étaient nés hors de l'Italie. Les mêmes paroles furent portées à Venise. Alors Venise et Florence crurent devoir se montrer circonspectes, et elles annoncèrent qu'elles resteraient neutres.

Ferdinand, battu d'abord, fut mal poursuivi, et il rétablit ses affaires. Isabelle, sa femme, montrait un courage héroïque. Cette intrépide Napolitaine faisait porter ses enfants, au nombre de six, dont l'aîné n'avait pas plus de douze ans, dans les rues, dans les places, dans les temples de Naples, et là, avec une confiance qui ne manquait pas de dignité, elle conjurait les passants de contribuer à défendre les petits-fils du *Magnanime*, princes italiens de naissance, et devenus leurs compatriotes.

Le duc de Milan avait fait révolter Gênes, et tenait les Français assiégés dans la citadelle. René, accouru pour la ravitailler, fut repoussé. En même temps un héros apportait le secours de son

Digitized by Google

bras à Ferdinand. Castriot Scanderberg était débarqué à la tête de huit cents Albanais, et montra contre des chrétiens une bravoure qu'il aurait mieux employée contre les Turcs. Le duc de Milan était tombé malade. Blanche Visconti, sa femme, lui demanda de rompre avec la maison d'Aragon et d'accorder à Jean, duc de Calabre, Hippolyte, promise à Alphonse, fils de Ferdinand; mais Sforza déclara qu'il serait allié fidèle jusqu'à sa mort. Après six ans de combats, René et son fils retournèrent en France, et quittèrent un pays où ils avaient souvent signalé leur valeur et leur loyauté, mais où tant de courage et de nobles vertus ne les avaient pas préservés d'une foule de calamités. En ce moment, comme on peut le conjecturer, François Sforza, profitant des troubles de Gênes, expulsa les Français et se fit donner la seigneurie de la ville.

PIE II APPELLE A UNE CROISADE LE DUC DE BOURGOGNE ET LE DOGE DE VENISE. — RÉPUGNANCE DU DOGE. — MORT DE PIE II. — SON ÉLOGE. — MORT DE FRANÇOIS SFORZA. — SON PORTRAIT. — GALÉAS SFORZA SUCCÈDE A SON PÈRE FRANÇOIS.

Pie II voulait commander lui-même une croisade contre les Turcs. Il désirait amener à cette guerre Philippe, duc de Bourgogne, et le doge de Venise, et il disait aux cardinaux assemblés en consistoire : « Chaque année les Turcs dévastent une province de la chrétienté, cette fois ils envahiront l'Europe par l'Allemagne; exhortons-nous tous les rois à marcher au secours des chrétiens? On a peu de crédit, quand on dit aux autres *Allez :* peut-être le mot *Venez* aura-t-il plus d'effet sur eux? Je veux le tenter à son tour. Lorsque les rois verront leur père, le pontife romain, le vicaire de J.-C., vieux et malade, partant pour la guerre sacrée, ils rougiront de rester chez eux, ils prendront les armes. Une flotte redoutable de Venise dominera la mer. Le duc de Bourgogne entraînera l'Occident avec lui. » Mais le duc de Bourgogne ne paraissait pas. Le doge Cristoforo Moro ne voulait pas partir, à cause de son grand âge, quoique Victor Cappello, l'un des Dix, lui eût dit : « Sérénissime prince, si votre sérénité ne veut pas s'embarquer de bon gré, nous la ferons bien partir par force, car nous faisons plus de cas du bien et de l'honneur du pays que de votre personne. »

Pie II redoublait ses instances. Il écrivait une autre fois au doge, sourd à ses prières : « Venez donc entreprendre la guerre des vieillards. » Moro partit, parce que l'on allait employer la violence pour le contraindre. A peine arrivé à Ancône, il y trouva le pontife souffrant. Le mal empira, et Pie II mourut quelques jours après.

Ce pontife avait une singulière justesse d'esprit, une connaissance particulière des hommes, des lieux, des révolutions et des gouvernements. Il était le souverain de son temps qui possédât le plus d'instruction, et qui montrât dans ses actions le plus de bonne foi, et d'opinions généreuses.

Galéas Sforza, fils du duc de Milan, se trouvait en France à la tête d'une armée qui combattait pour Louis XI dans la guerre dite *du bien public*. Il ravageait le Dauphiné, qui appartenait au duc de Bourbon, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle de la mort de François Sforza, son père.

L'Italie regrettait ce prince. Sa figure était noble et spirituelle, sa taille grande et majestueuse. Peu d'hommes pouvaient le surpasser à la course, à la lutte. Il marchait la tête nue devant son armée, bravant le chaud et le froid. Il supportait avec patience la faim, la soif, la douleur. Il ne fut presque jamais blessé. Sobre à table, il n'avait pas la même retenue avec les femmes : cependant il traita toujours avec égards et respect Blanche Visconti. Généreux, peut-être prodigue, un jour il repoussa un conseil assez raisonnable de Pierre de Médicis, en disant qu'il ne se sentait pas fait pour être marchand. Il avait un grand empire sur lui-même, et ne manifestait que rarement sa joie, ses inquiétudes, son chagrin et sa colère. Il s'informait avec beaucoup de soin

de ce qu'on disait de lui. Il expliquait celles de ses actions que le public accusait. Il servait les Français en France, il les tenait éloignés de l'Italie. On a vu à quel point il était fidèle à sa parole. En général, il rendit la Lombardie heureuse. Elle oublia une partie des malheurs éprouvés sous les Visconti. François Sforza fut un grand prince.

Galéas Sforza avait quelques précautions à prendre pour retourner à Milan, s'il ne voulait pas emmener son armée. Louis, duc de Savoie, fils d'Amédée VIII, était mort à Lyon en 1465. Son fils, Amédée IX, qu'on a surnommé *le bienheureux*, étant malade et incapable de gouverner, ses conseillers voulurent faire arrêter Galéas, au mépris d'un sauf-conduit qu'ils avaient accordé· mais il échappa à leurs ruses, et fit son entrée à Milan le 20 mars 1466. Il envoya sur-le-champ, à Pierre de Médicis, des ambassadeurs chargés de demander son appui. Pierre répondit qu'il n'oublierait jamais l'amitié de Cosme pour François Sforza et son fils, mais que lui-même il défendait avec quelque peine son influence en Toscane contre celle de Luca Pitti. En effet, Cosme et Luca se partageaient presque l'autorité à Florence. Le parti de Luca était appelé *il Poggio*, *la montagne*, parce que le palais Pitti était bâti sur une petite colline, et le parti de Cosme s'appelait *il Piano*, *la plaine*, parce que ce palais, depuis, le palais Riccardi, était bâti plus bas dans la ville.

Le 6 juillet 1468, Galéas Sforza, à qui nous ne donnerons plus que le nom de Galéas, qu'il affectionnait, ce nom rappelant la famille Visconti, à laquelle il n'appartenait cependant que par sa mère, Galéas épousa Bonne de Savoie, sœur d'Amédée IX et de Charlotte, mariée à Louis XI. Enorgueilli par cette alliance, il commença à maltraiter sa mère, Blanche Visconti, et on l'accuse de l'avoir empoisonnée, parce qu'il apprit, de sang-froid, que l'illustre épouse du grand Sforza venait de mourir au milieu des plus vives douleurs.

L'imprimerie perfectionnée à Subiaco et à Venise. — Galéas, duc de Milan, va visiter les Florentins. — Il est reçu par Laurent et Julien, fils de Pierre I[er] de Médicis. — Le pape Sixte IV. — Conspirations à Ferrare, à Gênes et à Milan. — Assassinat de Galéas.

A cette époque, on perfectionna en Italie une découverte qui devait avoir tant de conséquences pour le bien de l'humanité, des sciences et des arts, la découverte de l'imprimerie. Les Italiens, que nous avons vus et que nous verrons tant de fois inventeurs, doivent en cette circonstance céder l'honneur de l'invention aux Allemands : mais les Italiens ne tardèrent pas à se distinguer dans cet art, et il devint bientôt, surtout pour les Vénitiens, une nouvelle source de gloire et de richesses. Il s'était à peine écoulé huit années depuis que l'immortel Guttemberg avait publié en Allemagne le Psautier, daté de 1457, lorsque le grand conseil attira à Venise Wendelin de Spire, d'après les instances de Paul II, qui lui-même venait de faire faire des essais d'imprimerie à Subiaco. Ces essais datent de 1465. Ils sont dus à Conrad Sweynheim et à Arnold Pannartz, Allemands; l'ouvrage qu'ils publièrent dans cette abbaye porte cette date. C'est le traité de Lactance, « *De divinis institutionibus adversus gentes.* » Sur cette édition, la première de Lactance, on lit à la fin ces mots : *In venerabili monasterio sublacensi sub anno domini MCCCCLXV*. Aussi, dit M. d'Agincourt, ce lieu recommandable par tant de faits relatifs à la religion (voy. p. 77, note), à l'état politique de l'Italie, dans le moyen âge, aux lettres et aux arts, mériterait d'être connu par une histoire particulière. A Venise, Wendelin publia ses premières éditions en 1469, l'année même où le grand Machiavel, ce génie si universel, recevait le jour à Florence. Jean de Cologne et Nicolas Janson vinrent en même temps former dans Venise et à Padoue des établissements qu'autorisa un privilége. On vit sortir des presses vénitiennes Cicéron, César, Quinte-

Curce, Plaute, Virgile, des extraits de Tacite, Pline, Plutarque, et quelques autres auteurs moins renommés. Ces premières éditions étaient déja très-belles. Vingt ans après, le célèbre Alde Manuce commença ses grands travaux, expliqua Homère et Horace, et fut la tige de plusieurs générations d'imprimeurs laborieux, désintéressés et savants.

Ces hommes habiles, perfectionnant les procédés de leur art, formèrent des établissements, dont on imita successivement l'organisation dans tout le reste de l'Italie et de l'Europe. Ainsi, Subiaco d'abord, et Venise ensuite, furent les premières villes de l'Italie d'où sortirent des livres imprimés. Cette justice est due au saint-siége, et au gouvernement des Vénitiens, et le principal moteur fut un des pontifes romains, né sujet de Venise.

En 1471, Galéas, duc de Milan, voulut visiter les Florentins, ces courageux ennemis des Visconti, et ces anciens amis de son père. Le duc, déja odieux à ses peuples, entreprit d'aller montrer son luxe et ses trésors à des peuples étrangers. Il partit accompagné de sa femme, Bonne de Savoie, qu'il faisait traiter partout en sœur de la reine de France. Douze chars, couverts de drap d'or, furent transportés à dos de mulets, au travers de l'Apennin; cinquante haquenées pour la duchesse, cinquante chevaux pour le duc, tout caparaçonnés d'or, cent hommes d'armes, et cinq cents fantassins pour la garde, cinquante estafiers, revêtus d'habits de drap d'argent et de soie, cent piqueurs conduisant cinq cents couples de chiens pour la chasse, et un nombre infini de fauconniers avec leur oiseau sur le poing, précédaient le duc de Milan. Il comptait dépenser en voyage 200,000 florins d'or. Il n'en aurait pas fallu tant pour défendre Négrepont contre les Turcs.

Pierre de Médicis était mort laissant deux fils, Laurent et Julien. Laurent reçut dans sa maison le duc de Milan, et il déploya en cette occasion un autre genre de magnificence. On voyait sur ses habits moins d'or et de diamants, mais la pompe des arts remplaçait celle de l'opulence. Les monuments antiques, les tableaux, les statues, les pierres gravées, étonnèrent Galéas. La république aussi ordonna des fêtes pour honorer son nouvel hôte. Les Toscans offrirent aux Lombards des représentations de mystères religieux, l'Annonciation de la Vierge, l'Ascension du Christ, la Descente de l'Esprit saint sur les apôtres.

A Paul II avait succédé Sixte IV de la Rovère; il éleva injustement à des dignités son neveu, à qui il fit épouser Jeanne de Montefeltro, fille de Frédéric, comte d'Urbin, l'un des plus distingués parmi les feudataires du saint-siége. A cette occasion, Frédéric fut nommé duc d'Urbin.

Nous allons entrer dans une ère effroyable de conjurations. En trois ans, on en compta une à Ferrare, deux à Gênes, une à Milan, et une à Florence. Il y avait à Venise trois hommes qui l'en préservaient.

La première fut celle de Ferrare. Nicolas d'Este vivait dans le bannissement, à Mantoue, pendant qu'Hercule Ier, son oncle, retenait l'autorité. Nicolas osa se montrer dans la ville pendant l'absence d'Hercule, et il appela les Ferrarois aux armes. Personne ne soutint ses efforts. Il fut pris et décapité.

Les Génois payaient à Galéas cinquante mille ducats de tribut : cependant ils désiraient le fêter à son retour de Florence. Il avait repoussé les hommages de la ville, et affecté de ne se montrer que revêtu d'habits misérables : Gênes se révolta, mais pour un temps, et rentra sous l'autorité du tyran. Une nouvelle révolte fut encore comprimée, et cette fois, on vit le conspirateur Gentile vouloir se faire rembourser les frais de sa conjuration. Galéas permit qu'on les payât, parce qu'il disait ironiquement qu'à Gênes on se révoltait, comme on prenait des aliments dans les autres pays. Cependant les deux dernières révoltes des Génois étaient raisonnables et justes. On avait voulu élever

Digitized by Google

des forteresses, des murailles, des retranchements, pour opprimer la ville au besoin : ce projet pouvait être sage, mais il était contraire aux capitulations. Le courroux du peuple étant légitime, Galéas dévora son dépit.

Il se moquait insolemment des conspirations génoises; une conspiration milanaise vint l'attaquer lui-même dans sa capitale. Infidèle à Bonne de Savoie, princesse très-vertueuse, il se plaisait à braver les mœurs et les lois de la pudeur. Il savourait le désespoir des pères et des maris, dont il avait déshonoré les filles et les épouses. Ensuite il exigeait que ses gardes prissent part à ses infames plaisirs. C'est ainsi qu'il avait insulté deux jeunes Milanais, Charles Visconti, parent des derniers princes, et Jérôme Olgiati. Il avait dépouillé d'un héritage Jean-André Lampognani. Tous trois suivaient précédemment le cours d'un professeur d'éloquence, Colà de Montani, célèbre à Milan. Celui-ci avait donné à Galéas, presque toujours indocile dans son enfance, des leçons, accompagnées sans doute de trop de sévérité magistrale, puisqu'il l'avait fait un jour punir du fouet. Galéas, devenu souverain, sous un vain prétexte, fit à son tour fouetter son maître sur la place publique. Montani n'attendait pas cet affront pour mépriser et détester Galéas. Comme Rienzo, nourri des traits les plus héroïques de l'antiquité, il ne perdait pas l'occasion de faire remarquer à ses élèves que toutes les révolutions qu'ils admiraient dans la Grèce, avaient été développées par la haine de la tyrannie d'un seul; qu'un tyran était l'ennemi des talents, des célébrités, des hauts caractères. Cependant Galéas, qui ne méritait plus absolument d'autre nom, parce qu'il ne paraissait pas avoir conservé les généreuses pensées du paysan de Cotignola, et qu'il n'était plus que le digne héritier des Barnabò, de Jean Galéas, et de Philippe-Marie, venait d'ordonner d'enterrer vivantes quelques-unes des victimes de ses débauches, entre autres une fille de Jérôme Olgiati. Celui-ci entretint de sa douleur Charles Visconti et Lampognani, et tous trois résolurent de tuer le tyran.

Le lendemain de Noël, 26 décembre 1476, ils étaient cachés dans la maison de l'archi-prêtre de la cathédrale. Un bruit confus les avertit de l'arrivée de Galéas qui venait entendre l'office. Le duc s'avançait dans l'église entre l'ambassadeur de Ferrare et celui de Mantoue. Lampognani fendit la foule; et quand il fut près du prince, il porta la main gauche, comme par respect, à la toque que tenait Galéas, qui venait de se découvrir. Il mit un genou en terre, dans l'attitude d'un sujet qui présente une requête, et en même temps, de la main droite, dans laquelle il tenait un court poignard caché, il frappa le prince au ventre de bas en haut. Olgiati le frappa à la gorge et à la poitrine; Charles Visconti à l'épaule et au milieu du dos. Sforza tomba entre les bras des deux ambassadeurs en criant : « Ah Dieu! » et il expira.

Les gardes du duc s'animèrent à la vue de ce crime. Lampognani, en fuyant, s'embarrassa dans les vêtements des femmes qui étaient agenouillées, fut atteint par un Maure, écuyer du duc, et tué sur la place. Visconti fut aussi poursuivi et tué par un des gardes. Olgiati, qui était parvenu à s'enfuir, fut arrêté, mis à la torture, et condamné à être tenaillé et coupé vivant en morceaux. Les bourreaux lui ayant arraché la peau de la poitrine, il jeta un cri, mais il se reprit aussitôt, et dit : « La mort est dure, la renommée perpétuelle ; il restera un souvenir éternel de ce fait. »

Jean Galéas Sforza, fils aîné de Galéas, qui n'était âgé que de huit ans, fut reconnu duc sans aucun obstacle, et Bonne de Savoie déclarée régente. Galéas laissait cinq frères, Sforza, duc de Bari, Louis, surnommé le Maure, à cause de son teint noir, Octavien, Ascagne et Philippe. Gênes, à l'instant même, essaya de secouer le joug; mais elle fut retenue dans l'obéissance : ce que la régence de Milan appelait le devoir.

Google

Voici les réflexions de Machiavel sur la conjuration de Milan :

« Cette entreprise fut ourdie seulement par ces malheureux jeunes gens, et exécutée courageusement. Ils périrent, parce que ceux qu'ils espéraient voir venir à leur suite, pour les défendre, ne les suivirent pas, et ne les défendirent pas. Que les princes apprennent à vivre de manière que personne, après les avoir tués, ne puisse espérer se sauver ! Que les autres connaissent combien est vaine la pensée qu'une multitude, même mécontente, les suivra et les accompagnera dans le péril ! Cette catastrophe épouvanta toute l'Italie ; mais elle fut bien plus effrayée des catastrophes qui suivirent et qui rompirent une paix de douze ans. »

CONJURATION DES PAZZI CONTRE LES MÉDICIS.

Machiavel ici veut parler de la conspiration des Pazzi. Ils résolurent alors de renverser violemment les Médicis. Le pape Sixte IV promit d'appuyer la conspiration. L'archevêque de Pise, Salviati, s'engagea à y concourir.

Le chef de la famille Pazzi, Jacques, devait au peuple le titre de chevalier. Il n'avait qu'une fille ; mais ses frères, Antoine et Pierre, lui avaient laissé sept neveux, Guillaume, François, René, Jean, André, Nicolas et Galéotto. Jacques de' Pazzi et ses neveux, outre les motifs de mécontentement qu'ils nourrissaient dans leur esprit, n'obtenaient pas le rang qu'ils ambitionnaient. Toujours ces Médicis, ces heureux Médicis, passaient avant les Pazzi. François fut le premier à manifester sa haine. Il était plus courageux, plus impressionnable (*sensitivo*), que les autres. Il s'unit au comte Girolamo, seigneur de Forli, neveu du pape Sixte IV, et qui avait épousé une fille naturelle de François Sforza. L'audace des conjurés augmenta lorsque le roi de Naples, Ferdinand, promit d'appuyer leurs projets. François de' Pazzi attira aussi dans la conspiration deux Salviati, parents de l'archevêque, nommés tous deux Jacques, messer Poggio, jeune ambitieux, *désireux de choses nouvelles*, Napoléon Franzesi, et Bernard Bandini, homme audacieux, et attaché par reconnaissance aux Pazzi. Parmi les étrangers, on admit Antoine de Volterre, et le prêtre Étienne, qui, dans la maison de Jacques de' Pazzi, enseignait le latin à sa fille. Cependant René de' Pazzi, homme grave et prudent, qui connaissait très-bien les maux qu'occasionaient de semblables entreprises, ne consentit pas à entrer dans la conspiration. Loin de là, il la détesta, et la contraria par tous les moyens honnêtes qu'il put employer sans nuire à ses parents.

Alors le pape nomma cardinal Raphaël, neveu de Girolamo Riario, et il sembla utile aux Pazzi d'appeler ce cardinal auprès d'eux. Parti de Pise, il se rendit à Florence, où il reçut une pleine connaissance du plan des conjurés. Ensuite il fut décidé qu'on inviterait les deux Médicis, Laurent et Julien, à un banquet, le dimanche 26 avril 1478, et qu'on les tuerait au milieu du repas. Le matin venu, Laurent fit dire à François que Julien ne pourrait assister à ce banquet. Les conjurés pensèrent qu'on ne devait pas différer plus long-temps l'exécution d'un projet connu de tant de monde ; il fut arrêté qu'ils l'exécuteraient le jour même du dimanche 26, dans l'église de Santa-Reparata (le dôme : voy. *pl.* 33), où se rendraient nécessairement les deux frères, parce que le cardinal Riario serait présent. On voulait que Jean-Baptiste de Montesecco, *condottiero* du pape, se chargeât de frapper Laurent. François de' Pazzi et Bernard Bandini devaient attaquer Julien. Jean-Baptiste refusa à cause de l'intimité qu'il avait eue avec Laurent ; il ajouta qu'il ne se connaissait pas le courage de commettre un si grand crime dans une église, et de joindre la trahison au sacrilége. Il promettait d'aider, si on réussissait. Ce refus devint la ruine de leur projet. Le temps les pressant, ils furent obligés de désigner messer Antoine de

Volterre, et le prêtre Étienne, deux hommes qui, par état et par nature, étaient bien peu propres à de telles entreprises. Si jamais dans une action on recherche un courage fort, assuré, et résolu à la vie, à la mort, il est nécessaire de l'avoir dans cette circonstance, où l'on a vu la détermination manquer à des hommes éprouvés par les armes et dégouttants de sang.

Cette délibération étant prise, il fut convenu que le signal de l'exécution serait le moment où l'officiant communierait à la messe principale, et que dans cet instant, l'archevêque Salviati, suivi des siens, et messer Poggio s'empareraient du palais, afin que la Seigneurie, après la mort des jeunes Médicis, fût volontairement ou forcément favorable aux conjurés.

Cette dernière délibération terminée, ils se rendirent dans l'église où déja le cardinal entrait avec Laurent. Elle était remplie de peuple, et l'office divin avait commencé. Julien n'étant pas encore arrivé, François de' Pazzi et Bernard Bandini, chargés de le frapper, allèrent dans sa maison le trouver, et, par prières et par adresse, ils le conduisirent à l'église. C'est une chose assurément digne de mémoire que tant de haine et la pensée d'un si grand forfait pussent se joindre, dans François et Bernard, avec tant de cœur et d'obstination d'esprit! En le conduisant au temple, et pendant le chemin, et à l'arrivée dans l'église, ils l'entretenaient de plaisanteries et de mots de jeunes gens. Sous prétexte de le caresser, François ne manqua pas de le serrer avec les mains et avec les bras, pour voir s'il le trouverait couvert d'une cuirasse ou de toute autre défense. Julien et Laurent connaissaient l'animosité des Pazzi; ils savaient que ceux-ci désiraient leur enlever l'autorité dans l'État, mais ils ne craignaient rien pour leur vie, parce qu'ils pensaient que si les Pazzi avaient à faire quelque entreprise, ils la feraient civilement, peut-être en appelant le peuple *a Parlamento*, et non pas avec tant de violence et de fourberie. Les Médicis n'ayant pas d'inquiétude pour la vie, feignaient donc d'être les amis des Pazzi.

Déja les meurtriers avaient la main sur leur poignard. Ceux qui devaient frapper Laurent pouvaient être voisins de lui : la multitude qui inondait le temple permettait qu'ils fussent immédiatement à ses côtés, facilement et sans exciter de soupçon. Les autres ne perdaient pas de vue Julien. Arriva l'heure marquée. Bernard Bandini, avec une arme courte, perça le cœur de Julien qui, après quelques pas, tomba par terre. François de' Pazzi s'étant jeté sur lui, le couvrit de blessures, et le frappa avec tant de cruauté, qu'aveuglé par la fureur, il se blessa lui-même très-grièvement à la jambe. Messer Antoine de Volterre et Étienne, de l'autre côté, assaillirent Laurent, et après lui avoir porté plusieurs coups, ne parvinrent qu'à le blesser légèrement à la gorge. Tous les autres efforts furent vains, soit qu'il y eût de leur part peu de courage, ou beaucoup de force de la part de Laurent qui, se voyant assailli, se défendit avec ses armes, soit que les compagnons de Laurent lui eussent porté du secours. Antoine et Étienne, effrayés, prirent la fuite et se cachèrent. Mais depuis, ayant été arrêtés, ils furent tués ignoblement, et traînés en morceaux par toute la ville. Laurent, accompagné de ses amis, s'était réfugié dans la sacristie. Bernard Bandini, après la mort de Julien, tua François Néri, partisan des Médicis; ensuite, non content de ces deux homicides, il courut pour trouver Laurent, et suppléer par son courage et sa promptitude à ce que les autres n'avaient pu faire par faiblesse et par lenteur; mais le sachant réfugié dans la sacristie, dont plusieurs prêtres avaient précipitamment fermé les portes de bronze, il ne pouvait parvenir jusqu'à lui. Au milieu de ces effroyables et tumultueux événements, qui furent si terribles qu'il semblait que l'église s'écroulât, le cardinal Raphaël se réfugia vers l'autel, où des prêtres, avec grande peine, le sauvèrent : il fallut attendre que la Seigneurie pût

le conduire à son palais, où il demeura gardé à vue jusqu'à son entière libération.

L'archevêque s'était rendu au palais de la Seigneurie; mais à peine entré dans la cour (voyez *pl.* 28), il fut arrêté et sur-le-champ pendu au balcon du palais avec ses deux parents du même nom, et Jacques de messer Poggio. Bernard Bandini pensa à s'enfuir: il y réussit, et il alla se cacher eu Turquie. François de' Pazzi, blessé, retourna à sa maison, se jeta sur son lit, ne pouvant plus faire un mouvement. Le vieux Jacques de' Pazzi monta à cheval, et essaya d'appeler à son aide le peuple et la liberté; mais l'un avait été rendu sourd par la fortune et la libéralité des Médicis, l'autre *à Florence n'était pas connue*, dit Machiavel. Il ne fut rien répondu à Jacques. Seulement les partisans des *Signori*, qui occupaient les fenêtres du palais, le saluèrent avec des pierres, lui montrèrent l'archevêque et ses parents pendus au balcon, et, par des menaces, cherchèrent à l'effrayer. Alors Jacques voyant le palais déclaré ennemi, Laurent vivant, François blessé, pensa à sauver sa vie, et partant avec ceux qui l'accompagnaient sur la place, il sortit de Florence pour aller en Romagne.

Laurent était retourné à sa maison. Par toute la ville, on criait le nom de Médicis, et *Palle! Palle!* les *Boules!* les *Boules!* (*) On rencontrait les membres des conjurés mis à mort, ou sur la pointe des piques, ou tirés avec des cordes dans la ville. François fut arraché tout nu de son lit, conduit au palais et pendu à côté de l'archevêque de Pise. Il ne fut pas possible, pendant le chemin, de lui faire prononcer une parole; il regardait fixement la foule, et sans se plaindre autrement, il soupirait en silence. Le vieux Jacques fuyant vers la Romagne, et René de' Pazzi, celui-là même qui n'avait pas voulu entrer dans la conspiration, et qui fuyait également, furent pris, puis conduits à Florence et condamnés à mort. Le peuple plaignit le sort du dernier, homme sage, sans orgueil, et qui n'avait pas les défauts reprochés à quelques-uns des conjurés de la famille.

Pour que cet événement ne manquât d'aucun des caractères les plus extraordinaires, Jacques de' Pazzi qui, d'abord, avait été inhumé dans la sépulture de ses ancêtres, fut déterré et jeté dans un fossé le long des murs de la ville, puis encore retiré et traîné dans Florence, attaché à la même corde qui avait servi à son supplice; et comme il n'avait pas pu trouver une sépulture sur la terre, il fut précipité par ceux qui l'avaient ainsi traîné, dans la rivière de l'Arno, qui alors avait ses eaux très-élevées.

C'est un exemple vraiment mémorable des coups de la fortune, de voir un homme riche de tant de trésors, et qui jouissait d'un état si heureux,

(*) Les armes des Médicis étaient d'or, à cinq boules (*palle*) de *gueules* (rouge) en *orle* (l'orle est un fil ou ceinture d'une largeur proportionnée à la grandeur de l'écu qui en fait à peu près le tour, mais qui n'en touche pas les bords). Louis XI ayant ensuite, par des lettres-patentes du mois de mai 1465, permis à son amé et féal conseiller, Pierre de Médicis, fils du grand Cosme, *padre della patria*, de porter dans ses armes trois fleurs de lis d'or, Pierre ajouta en chef un tourteau ou autre *palla*, de maniere que les *palle* étaient posées en *orle*, une deux, deux une. A proprement parler, les écrivains français appelaient *tourteaux* ou *besans* ce que les Italiens nommaient *palle*. On remarque encore aujourd'hui, sur la façade intérieure de la *villa Médicis*, qui est habitée par notre académie des beaux-arts à Rome, que ces armoiries sont blasonnées telles que je les ai décrites ici. Ces *palle* n'ont jamais été des *pilules* comme on l'a dit. Dans la salle des éléments, au second étage du Palazzo Vecchio de Florence, il y a une preuve que ces *palle* sont des *boules*; on voit une peinture représentant l'Envie qui mange une vipère, et qui, dans un mouvement de rage, jette par terre les *palle* des Médicis. Ces *palle* rebondissent, et on lit à côté ces deux mots latins: *percussa resiliunt*. On assure que c'est Léon X qui a eu l'idée de cette peinture. Il faisait allusion à l'exil et au rappel de sa famille.

tomber tout-à-coup dans de si terribles malheurs, avec tant d'insultes et de douleurs! On lui reprochait des vices, entre autres la passion du jeu et la propension à blasphémer, vices dont il était coupable plus qu'aucun autre homme perdu de mauvaise conduite. Cependant il rachetait ces vices par beaucoup d'aumônes, et il secourait magnifiquement les infortunés et les établissements pieux. On peut encore dire ce bien de lui, que le samedi qui précéda le dimanche, jour fixé pour ce sacrilége homicide, afin de n'entraîner personne dans sa mauvaise fortune, il avait acquitté toutes ses dettes, en commerçant fidèle, et envoyé, avec une merveilleuse sollicitude, à chaque propriétaire, toutes les marchandises qui leur appartenaient, et qui se trouvaient à la douane ou dans sa maison.

Jean-Baptiste Montesecco, qui avait promis de venir en aide aux conjurés après le succès, eut la tête tranchée. Napoléon Franzesi évita le supplice par la fuite. Les conjurés punis, on célébra les funérailles de Julien. Il fut accompagné au tombeau par les larmes de beaucoup de citoyens. Il restait de lui un fils naturel qui naquit peu de temps après la mort de son père, fut appelé Jules, et devint dans la suite le pape Clément VII.

Ce que Ferdinand et Sixte IV n'avaient pu obtenir par le moyen de la conjuration, ils le tentèrent par la guerre et les armes religieuses. Florence fut attaquée, puis excommuniée et maudite. Étrange et détestable abus des armes spirituelles! ici il ne peut trouver aucune explication ni aucune excuse. Sixte IV néanmoins disait qu'il ne manquait pas de réponses pour justifier sa cause. Il niait d'abord toute participation à la conjuration. Ensuite il alléguait qu'il appartenait à un pontife d'éteindre la tyrannie, d'opprimer les méchants, d'élever les bons. Il ajoutait que ce n'était pas l'affaire des princes séculiers de détenir les cardinaux, de pendre les évêques, de déchirer et de traîner en morceaux les prêtres et tous les innocents et les coupables sans distinction. Avant de parler ainsi avec tant d'assurance, il eût fallu d'abord prouver évidemment la non participation à la conjuration; car pour le crime sacrilége commis dans une église au moment du saint sacrifice, il était certain que le pontife n'y avait pas consenti, puisqu'on avait arrêté ce projet le matin même du dimanche, sans avoir le temps d'écrire à Rome. Le sacrilége est un crime des Pazzi seuls. L'improbation de Montesecco ne laisse pas douter des sentiments du pape, dont il était *condottiero* et serviteur. Quant à la mort des innocents confondus avec les coupables, les paroles de Rome étaient dignes et paternelles.

LAURENT DE MÉDICIS SE REND A NAPLES AUPRÈS DU ROI FERDINAND. — MORT DE LAURENT-LE-MAGNIFIQUE.

La guerre devint terrible. Milan, aux mains d'une femme faible, ne pouvait envoyer de secours à Florence. Venise semblait faire entendre doctoralement que, grace à ses lois, elle n'avait pas à redouter de tels événements, et elle paraissait ne pas faire plus de cas du vainqueur que du vaincu. Laurent s'adressa à Louis XI, qui promit son appui pour rétablir la paix avec le saint-siége. Dans leurs lettres, les Florentins appelaient ce prince *patron perpétuel et père de leur ville*. Mais les ambassadeurs de France n'agissaient encore qu'avec circonspection. Alors Laurent, observant que Florence était incertaine, mécontente et agitée, se décida à aller en personne demander l'alliance de Ferdinand, roi de Naples, de celui-là même qui était un des plus ardents instigateurs de la conjuration des Pazzi. Haute et sublime détermination! Il se livrait sans défense à un de ceux qui avaient voulu l'assassiner. Après avoir recommandé la ville et l'état à son ami Thomas Sodérini, il partit au commencement de décembre 1479, pour Pise, d'où il écrivit à la Seigneurie ses projets de voyage à Naples.

Arrivé par mer dans cette ville, il

vit sur-le-champ le roi, qui, frappé de la grandeur de son caractère, de la dignité de ses manières, et de son éloquence, lui fit un accueil distingué. Enfin Laurent revint à Florence apportant la paix tant désirée. Avant la mort de Sixte IV, les Florentins se réconcilièrent avec lui. Le pape eut pour successeur le cardinal Cibo qui prit le nom d'Innocent VIII, et qui fut remplacé, 8 ans après, par Alexandre VI, Roderic Lenzuoli Borgia.

Laurent mourut en 1492. Il fut, dit Machiavel, singulièrement aimé de Dieu et de la fortune. Toutes ses entreprises eurent un heureux succès. Sa prudence lui attira des partisans dans toute l'Italie. Le soudan d'Egypte lui envoyait des présents. Le grand-seigneur fit remettre entre ses mains Bernard Bandini, l'assassin de son frère.

Laurent se montra ensuite porté à l'amour immodéré des femmes. Quelquefois il se laissa entourer de courtisans moqueurs et même méchants, et se livra avec eux à des jeux puérils.

On peut donc distinguer en lui deux hommes menant, l'un une vie grave, et l'autre une vie frivole. Mais l'homme sérieux l'emporta toujours sur l'homme dissipé. Il protégea les arts avec un sentiment d'exaltation remarquable, fit élever de nouveaux palais, recueillit des antiquités précieuses, rassembla des pièces de monnaie des Romains, honora les savants les plus célèbres, et fonda une université à Pise. La mort de ce citoyen illustre fut un deuil pour l'Italie, qui avait toujours applaudi à ses conseils sages et à ses vues remplies de modération et de courage. Il laissait son autorité à Pierre, surnommé dans l'histoire Pierre II. Ses autres enfants s'appelaient Jean, depuis Léon X, et Julien. La postérité a donné à Laurent le nom de *Magnifique*. C'était son titre ordinaire de membre distingué du gouvernement de Florence. Le gonfalonier et les *Signori* avaient le titre de *Magnifique seigneur*. On appelait donc Laurent, comme les autres, le magnifique Laurent; mais, dans la suite, l'histoire, intervertissant seulement les mots, l'a voulu nommer *Laurent le Magnifique*. Ce nom est une récompense des habitudes de noblesse et de vraie magnificence que ce grand homme a portées avec lui dans toutes les occasions importantes de sa vie politique. Il est ainsi le seul qui dans les annales florentines soit resté le *Magnifique* par excellence.

Nous terminerons par cette réflexion : jusqu'à Laurent, la maison de Médicis n'avait envisagé sa propre grandeur que dans celle de la patrie; Laurent voulut être grand par lui-même, sans la république. En suivant une autre voie que Cosme, Laurent fraya le chemin de la souveraineté à sa famille.

NOUVELLES CONTESTATIONS POUR LE ROYAUME DE NAPLES. — YOLANDE, COMTESSE DE VAUDÉMONT. — RENÉ II, DUC DE LORRAINE. — LE COMTE DE MAINE.

Le vieux René, qui est connu en France sous le nom de roi René, était mort en 1480, et il avait survécu à toute sa descendance masculine. Son généreux fils, Jean, qui portait, comme le fils de Ferdinand, le titre de duc de Calabre, titre correspondant encore de nos jours à celui d'héritier présomptif du royaume de Naples, avait laissé, de son mariage avec Marie de Bourbon, deux fils, Jean et Nicolas, morts en bas âge. Cependant une fille de René, Yolande, avait été mariée à Ferry, comte de Vaudémont. De ce mariage était né René II, duc de Lorraine, qui, par la mort de ses cousins, Jean et Nicolas, devenait en apparence l'héritier de toutes les prétentions de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples. Mais le vieux René avait cru devoir frustrer René II de cet héritage, et le donner à un fils d'un de ses frères, Charles d'Anjou, comte du Maine. Monstrelet nous fournit ces détails avec lucidité. Les prétentions que Charles VIII, roi de France, fils de Louis XI, va faire valoir sur le royaume de Naples, lui avaient été transmises par Charles, comte du

Maine, qui avait légué tous ses droits à Louis XI et à ses descendants.

A de telles prétentions, les Vénitiens, les Florentins, malgré leur prédilection pour la France, et presque toute l'Italie répondaient que le royaume de Naples était un fief féminin, et que tant qu'il restait un descendant en ligne directe du dernier souverain, même par les femmes, les collatéraux n'y pouvaient avoir aucun droit, et en conséquence ils persistaient à reconnaître René II, que René Ier, son grand-père maternel, avait, disaient-ils, injustement dépouillé. Pendant ce temps-là, le fils d'Alphonse-le-Magnanime, Ferdinand, soutenait qu'une adoption intermédiaire, signée par Jeanne II, quoiqu'elle eût été révoquée, et d'ailleurs la possession actuelle et positive établissaient d'une manière puissante les droits de la maison d'Aragon. Alors les armes seules pouvaient décider la question.

Les Vénitiens s'emparent du royaume de Chypre.

Mais il est à propos auparavant de dire brièvement quelle était la position des Vénitiens relativement à un royaume situé dans le Levant, le royaume de Chypre, dont cette république s'était emparée. Le conseil des Dix déclarait que le fils de Jacques de Lusignan, dernier roi, avait hérité de son père; que, comme il était mort en bas âge, Catherine Cornaro, Vénitienne, sa mère, avait hérité de son fils; que la république devait hériter de cette reine, parce qu'elle avait été déclarée *fille de Saint-Marc*. Il s'agissait donc de l'empêcher de se marier. Car, dans ce cas, tous les raisonnements amassés pour prouver les droits de la princesse, n'auraient servi qu'à fortifier les droits d'un second mari et de nouveaux enfants. George Cornaro, frère de la reine, fut chargé par les Dix d'aller chercher sa sœur. Après beaucoup de résistance, et les représentations de son frère qui lui annonçait qu'on ne résistait pas aux Dix, parce que les Dix, en se réduisant à Trois, savaient encore se rendre plus redoutables, elle partit, et les amiraux de la république prirent possession du petit royaume. Le château d'Asolo, dans le Trévisan, fut donné à cette princesse, en souveraineté, avec un revenu de huit mille ducats. La petite cour de la reine de Chypre à Asolo, dit M. de Sismondi, a conservé quelque célébrité dans les lettres, par les dialogues de Bembo. La fiction élégante des *Asolani* représentait apparemment les manières de cette cour; et l'on doit croire que Catherine oublia, au milieu des propos d'amour et de galanterie, dans des entretiens alors à la mode, sur la métaphysique du sentiment, les peines, les soucis, et les humiliations de sa servitude royale.

Voici d'ailleurs ce que les Vénitiens possédaient alors au dehors avec le royaume de Chypre : sur la côte orientale du golfe, Zara, Spalato, et toutes les îles de la Dalmatie; la côte d'Albanie; dans la mer Ionienne, Zante et Corfou; en Grèce, Lépante, Patras; dans la Morée, Moron, Coron, Naples de Romanie et Argos; enfin la célèbre et fertile île de Candie.

Dgem, fils de Mahomet II. — Il se rend à Rome. — Prétentions de Charles VIII au royaume de Naples.

Cependant Dgem, fils de Mahomet II, faisait son entrée à Rome, où il venait se mettre sous la protection d'Innocent VIII. Il avait fait valoir, pour succéder à son père, une prétention précédemment mise en avant par les princes grecs de Byzance. Il était porphyrogénète, ou né dans les salles de pourpre, c'est-à-dire dans le palais de Constantinople, et pendant que son père était sur le trône, et par là il se croyait supérieur à son frère aîné, qu'il disait être fils d'un simple guerrier, et peut-être né sous une tente. Cette vaine distinction avait été suffisante pour qu'on en eût appelé au sort des armes, dans un état despotique, où il n'y a de droit réel que celui qui est fondé sur la force. Dgem

avait combattu. Vaincu, il s'était sauvé à Rhodes auprès des chevaliers. Ceux-ci l'avaient envoyé en France. Ce prince était demandé par tous les ennemis de Bajazeth, qui voulaient le lui opposer avec une armée : par Cait-Bey, soudan d'Égypte ; par Matthias Corvinus, roi de Hongrie, le même qui avait eu la gloire d'arrêter Mahomet II au milieu de ses conquêtes ; par Ferdinand, roi de Sicile et d'Aragon ; par Ferdinand, fils d'Alphonse-le-Magnanime, roi effectif de Naples. D'une autre part, Bajazeth écrivait à Charles VIII pour réclamer Dgem. Le conseil de Charles VIII avait estimé qu'il fallait envoyer au pape le prince turc. Le jour où il fit son entrée, un ambassadeur du soudan d'Égypte qui était à Rome, alla au-devant du prince, et baisa les pieds de son cheval. Quand il fut présenté au pape, le prince appuya ses lèvres sur l'épaule droite du pontife.

Depuis le premier Charles d'Anjou, frère de saint Louis (voy. p. 95), depuis Philippe et Charles de Valois, les papes, les barons napolitains, les Toscans, les Vénitiens, les Lombards, les Génois, avaient à peu près tous les dix ans cherché à attirer les Français en Italie. Louis Ier, Louis II, Louis III de la seconde maison d'Anjou, le roi René, son fils le duc de Calabre, et René de Lorraine, venaient, en personne, ou par des lieutenants, tenter la conquête du royaume de Naples avec des armées françaises et des alliés italiens. Enfin, Innocent VIII avait de nouveau déclaré la guerre à Ferdinand de Naples, et appelé à son aide Charles VIII, se portant héritier de tous les princes français, et joignant à ces droits ceux qui résultaient de la donation du comte du Maine, neveu du roi René. D'autres publicistes du temps, n'ayant aucun égard à cette donation, prétendaient qu'il suffisait que la branche des Valois, à laquelle appartenait Charles VIII, se trouvât parente de la première branche d'Anjou, et le prouvât en remontant à la tige commune, Louis-le-Lion, père de saint Louis et du premier Charles d'Anjou. Entre Louis-le-Lion et Charles VIII, il n'y avait eu qu'un intervalle de 257 ans (1226 à 1483), rempli par neuf générations. Ces publicistes ajoutaient : « La France est restée à l'abri de toute contradiction à cet égard, parce que la loi salique, qui n'appelle que les mâles en ligne directe, et, à défaut de ligne directe, en ligne collatérale, a simplifié la question de droit sur l'hérédité. Naples et Milan, qui n'ont pas le bienfait de la loi salique, peuvent appeler les héritiers désignés par les femmes, et à la suite de ces héritiers, une série confuse de filles ou d'épouses : en France, les dispositions salutaires, exactes et positives de la loi salique, qui sont comme exposées au grand soleil, et apprises par tous dès l'enfance, ne désignent que des individus bien distincts qui puissent se porter héritiers de ces droits laissés dans des pays étrangers. Il est hors de doute que Charles VIII représente 1° les droits quelconques, acquis par ses parents depuis Louis-le-Lion, c'est-à-dire les droits assurés, en France, par la loi salique, et 2° les droits assurés au dehors par des actes qui, n'ayant pas besoin d'être appuyés sur la loi salique, ont du reste été légaux, nationaux et réguliers. »

Louis-le-Maure, qui avait l'intention de faire mourir le jeune Jean Galéas Sforza, duc de Milan, son neveu, et de se mettre à sa place, se montrait un de ceux qui appelaient Charles VIII avec le plus d'instances. Il ne se souvenait pas de la politique sage de son frère, François Sforza, qui ne voulait pas les Français si près du duché de Milan ; mais le duché de Milan ne lui appartenait pas encore. Il espérait apparemment le faire tomber entre ses mains, pendant les embarras de la guerre, sauf à éloigner les Français devenus incommodes après son usurpation. Le conseil de Charles VIII délibéra sur les propositions du pape et de Louis-le-Maure. En 1293, la France avait signé la paix avec Maximilien, nouvellement empereur d'Allemagne, et Philippe, archiduc d'Autriche, son fils : en conséquence,

d'un commun accord, les ministres français n'ayant rien à redouter des voisins de la France, résolurent d'entreprendre l'expédition de Naples et d'aller faire couronner Charles dans la capitale de ce royaume. Ce prince, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, partit de Vienne en Dauphiné le 23 août 1494, et marcha sur les villes de Suze et de Turin.

Charles VIII part a la tête d'une armée. — Il entre a Turin, a Pavie. — Mort du jeune Jean Galéas. — Louis-le-Maure se déclare duc de Milan. — Le roi Charles VIII entre a Pise. — Il donne la liberté a cette ville. — Pierre II de Médicis chassé de Florence. — Traité de Charles VIII avec la Toscane.

Cette expédition, qui va parcourir presque toute l'Italie, nous apprendra incidemment, et presque à chaque couchée, quelle est la distribution politique de la Péninsule.

Une armée aussi nombreuse que celle du roi aurait eu beaucoup de peine à traverser les Alpes, si elle avait dû y rencontrer un ennemi. Mais alors la Savoie, réunie au Piémont, et le Montferrat étaient réduits à cet état de faiblesse qui accompagne une régence. Charles-Jean-Amédée, duc de Savoie, sous le nom de Charles II, né le 24 juin 1488, n'avait que neuf mois, lorsqu'il avait succédé au duc Charles I[er], son père, dit *le guerrier* (ce dernier avait acquis le titre de roi de Chypre à la mort de Charlotte de Lusignan, fille de Jean III, roi de Chypre; elle lui avait cédé ses droits sur cette île, usurpée depuis par les Vénitiens, au nom de Catherine Cornaro : c'est de là que les ducs de Savoie ont pris plus tard la couronne fermée, et le titre d'altesse royale). Blanche de Montferrat, mère de Charles II, était régente. Elle reçut Charles VIII à Turin avec la plus grande magnificence. Marie, marquise de Montferrat, tutrice de Guillaume-Jean, né le 10 août 1486, suivit la même politique.

Ces deux régentes ayant paru aux yeux de Charles VIII, l'une à Turin, l'autre à Casal, ornées de beaucoup de diamants, le jeune roi, qui manquait déjà d'argent, s'était fait prêter ces diamants pour les mettre en gage, et il avait reçu de plusieurs usuriers, sur ce nantissement, 24,000 ducats.

Tous les jours, Louis Sforza, nous dit Comines, Louis, qui n'était pas attaché à sa foi, s'il voyait son profit pour la rompre, faisait sentir à ce roi de France des *fumées et gloires d'Italie*, lui montrant ses droits au royaume de Naples, qu'il lui savait bien *blasonner et louer*. En même temps, le roi de Naples, Alphonse II, successeur de Ferdinand, qui venait de mourir, commençait ses préparatifs de défense. Tout en attirant Charles en Italie, Louis traitait avec l'empereur Maximilien, lui demandait l'investiture du duché de Milan, et lui proposait sa nièce. La princesse qu'il voulait employer à séduire Maximilien était la sœur du duc de Milan, Jean Galéas, qu'il allait dépouiller de ses états.

Charles vit en passant à Pavie le jeune Jean Galéas; et comme il le traita avec égards, Louis le fit empoisonner le lendemain, et se déclara duc de Milan. Dès ce moment, chaque fois qu'il se trouvait avec le nouveau duc, le roi prenait des précautions injurieuses à cet usurpateur.

Les Florentins, gouvernés alors par l'influence de Pierre II de Médicis, fils de Laurent, avaient envoyé à Charles des ambassadeurs, entre autres Pierre Sodérini et Pierre Capponi, pour connaître ses desseins. Un de ces ambassadeurs, Capponi, mécontent de Pierre, excita contre lui la colère de Charles et celle de ses ministres. Charles, toujours animé par les avis secrets de Louis-le-Maure, s'avançait au-delà d'Asti, et il expédiait sur la Romagne le seigneur d'Aubigny, chargé de repousser une armée napolitaine, venant trop tard pour secourir Jean Galéas, qui n'était plus duc de Milan.

Je suivrai ici le récit de Comines, qui fut employé dans toutes ces négociations. Son travail est si recommandable que François Guicciardini, l'historien, l'a toujours pris pour guide,

qu'il partage souvent ses opinions, et paraît avoir singulièrement estimé les jugements, les vues, la franchise et le talent de notre annaliste.

« De tous côtés, dit Comines (je n'altère pas son langage), le peuple d'Italie commençoit à prendre cœur, désirant nouvelletés, car ils voyoient autre chose qu'ils n'avoient pas vue de leur temps, et ils n'entendoient pas le faict de l'artillerie, et en France n'avoit été jamais si bien entendue : et se tira don Ferrand (Ferdinand, nouveau duc de Calabre, fils d'Alphonse II) vers Césène, approchant du royaume; mais le peuple détroussoit les sommiers et bagues de Ferrand, quand ils les trouvoient à part, car par toute l'Italie ne désiroient qu'à se rebeller, si du côté du roi les affaires se fussent bien conduites, et en ordre et sans pillerie; mais tout se faisoit au contraire, dont j'ai un grand deuil pour l'honneur et bonne renommée que pouvoit acquérir en ce voyage la nation françoise. Car le peuple nous advouoit comme saincts, estimans en nous toute foy et bonté. Mais ce propos ne leur dura guère, tant pour notre désordre et pillerie, et qu'aussi les ennemis preschoient le peuple en tous quartiers, nous chargeant de prendre femmes à force et l'argent, et autres biens où nous les pouvions trouver. De plus grands cas ne nous pouvoient-ils charger en Italie. Car ils sont jaloux et avaricieulx, plus qu'aultre. Quant aux femmes, ils mentoient : au demeurant, il en estoit quelque chose. »

Ne trouvant pas d'obstacle, Charles VIII était entré dans Plaisance : de là il marcha sur la Toscane. Pierre ayant appris qu'on avait inspiré des préventions contre lui, jugea à propos d'aller au-devant du roi. Le prince lui enjoignit de livrer Pise. Pierre y consentit. Le roi fit occuper la citadelle et se disposa à partir pour Florence. Les Pisans se croyant appuyés par les Français, demandèrent au roi la liberté, dont leur ville était privée depuis 87 ans, et ils jetèrent dans l'Arno le lion de marbre qui figurait les armoiries de la seigneurie florentine. Pierre reparaissant dans Florence, y fut reçu avec les démonstrations les plus vives d'indignation et de fureur. Il osa se présenter au palais de la Seigneurie : on lui en refusa l'entrée. La populace ayant commencé à crier : *Plus de Médicis! plus de Palle!* il fut obligé de quitter la ville et de se réfugier à Venise.

Pierre ne fut pas regretté. Passionné pour les plaisirs de la jeunesse, pour les femmes, pour les exercices qui pouvaient le faire briller à leurs yeux, il n'occupait plus la république que de fêtes et de divertissements auxquels tout son temps était consacré. Son orgueil éclatait d'une manière insultante, toutes les fois qu'il éprouvait une contradiction. Il prétendait que la république reçût aveuglément ses ordres, et cependant il abandonnait le soin des affaires, et il mettait ses confidents au-dessus des premiers magistrats. Il avait commis une faute grave. Sous un prétexte vain, il s'était fait donner des gardes, et ces gardes étaient des hommes turbulents qui abusaient de leur pouvoir. Une circonstance encore avait jeté la discorde dans la famille de Pierre. Moins il était propre à gouverner, et plus il ressentait de défiance contre ceux de ses parents qui pouvaient prétendre à un rang égal au sien. Une autre branche de la maison de Médicis commençait à attirer sur elle l'attention des Florentins. C'étaient les petits-fils de Laurent (voy. pag. 178), frere de Cosme, *le père de la patrie*. Le plus jeune était de quatre ans plus âgé que Pierre. Ils avaient succédé à la richesse que leur aïeul avait amassée dans le commerce, avec l'appui de Cosme : mais soit qu'aucun talent distingué ne se fût encore développé dans cette branche, ou que ses membres se crussent assez honorés par leur parenté avec les chefs de l'état, on n'avait jamais vu ni Pierre-François, père de ces jeunes gens, ni Laurent, leur aïeul, prendre part aux querelles politiques de Florence. Pierre II découvrit, le premier, des rivaux

dans ces Médicis, comme tenus en réserve. Par son ordre, on venait de les arrêter au mois d'août, et il avait mis un moment en délibération, si on ne les ferait pas mourir. Ses amis obtinrent à peine qu'il se contentât de les exiler, et de leur assigner pour lieu de bannissement deux *villas* voisines.

Après l'expulsion de Pierre, les tableaux où se trouvaient les condamnations de 1478 pour la conjuration des Pazzi, ayant été effacés, les deux Médicis, fils de Pierre-François, furent rappelés à Florence au moment où leur cousin en sortait. Ce fut alors que, ne voulant avoir, disaient-ils, rien de commun avec une famille qui avait affecté la tyrannie et demandé des gardes, ils firent effacer les six boules de leurs armoiries, pour y substituer la croix d'argent des Guelfes, en champ *de gueules*, et en même temps ils changèrent leur nom de Médicis en celui de *Popolani*.

« Le roi Charles, continue Comines, entra le lendemain en la cité de Florence, et lui avoit ledit Pierre fait baillersa maison, et jà estoit le seigneur de Balassat (Balzac), pour faire ledit logis, lequel, quand il sceut la fuite dudit Pierre, se prit à piller tout ce qu'il trouva en ladite maison, disant que leur banque à Lyon lui devoit grande somme d'argent. En une aultre maison de la ville, Pierre avoit retiré tout ce qu'il avoit vaillant; le peuple pilla tout: la Seigneurie eut partie des plus riches bagues et vingt mille ducats comptant qu'il avoit à son banc, en la ville, et plusieurs beaux pots d'agathe et tant de beaux camayeux bien taillés que merveille, et bien trois mille médailles d'or et d'argent, bien la pesanteur de quarante livres, et croy qu'il n'y avoit pas autant de belles médailles en Italie; ce qu'il perdit ce jour en la cité, valoit cent mille écus, et plus. »

Charles VIII étant arrivé à Florence, on lui demanda pourquoi il avait accordé l'indépendance aux Pisans; il répondit qu'il ne l'entendait pas ainsi; et comme il avait encore besoin d'argent, il exigea qu'on lui donnât des subsides. A ce sujet, il proposa un traité solennel. Dans cette circonstance, Pierre Capponi montra le plus grand dévouement pour les intérêts de la république. Le roi, qui devait payer ses troupes avant de continuer sa marche, exigeait des sommes considérables, et ensuite, par certaines conditions, il voulait presque la souveraineté de Florence, comme les Français avaient eu tant de fois celle de Gênes. Voici comment Guicciardini s'exprime sur ce fait :

« Ces difficultés, qui semblaient ne pouvoir plus être décidées que par les armes, furent surmontées par le courage de Pierre Capponi, un des quatre citoyens députés pour traiter, Capponi, homme de génie, d'une ame forte, et très-estimé à Florence pour ses qualités, né d'une famille honorée et descendant de personnes qui avaient eu une grande influence dans la république. Un secrétaire royal commençait à lire des articles d'une exigence tout à fait immodérée, qu'on proposait pour la dernière fois, de la part du souverain; Capponi arracha l'écrit des mains du secrétaire avec un geste impétueux, le déchira sous les yeux du prince, en disant d'une voix animée : « Puisqu'on demande des choses si déraisonnables, vous sonnerez vos trompettes, et nous sonnerons nos cloches. « Ensuite il entraîna ses collègues, et il quitta l'appartement (*). »

Les Français ne purent pas croire que tant de courage ne fût bientôt soutenu par les armes, et l'on convint des conditions suivantes, qui furent

(*) C'est par allusion à ce fait mémorable, que Machiavel a mis ces trois vers charmants dans son *Decennale primo* :

Lo strepito dell' armi e de' cavalli
Non potè far, che non fosse sentita
La voce d'un cappon frà cento galli.

« Le bruit des armes et des coursiers ne put empêcher qu'on n'entendît, entre cent coqs, la voix d'un chapon. »

encore bien onéreuses, mais plus douces que les premières.

Le traité portait qu'il devait être donné au roi cent vingt mille ducats, dont 50,000 comptant, et le reste en deux paiements à courte échéance. Les places de Pise, Livourne, Sarzane et Librafatta étaient *prêtées* à Charles. Les Florentins changeaient leurs armoiries, et, au lieu du lis rouge, prenaient le lis blanc du roi, qui promettait de tenir les Florentins pour ses amis les plus chers, et de les défendre contre tous leurs ennemis. Le roi jura aussi sur l'autel de Saint-Jean (voy. le baptistère, *pl.* 23, à gauche), de rendre les places *prêtées* quatre mois après son entrée à Naples, et plus tôt s'il retournait en France.

CHARLES VIII ENTRE A ROME. — DESCRIPTION DE SON ARMÉE. — SON ENTRÉE A NAPLES, OU IL EST COURONNÉ.

Charles poursuivit sa marche triomphale sur Rome, où il entra le 31 décembre 1494.

La description de l'armée française nous a été laissée par des auteurs italiens. Nous la rapporterons, parce que, dès ce moment, les Italiens organisèrent leurs troupes sur le modèle des nôtres. D'ailleurs, c'est dire incidemment quelle était l'organisation d'une armée de ces temps-là.

L'apparition de ces soldats, qui, pour la première fois depuis longtemps, faisait connaître aux Romains la force et la nouvelle disposition militaire des *ultramontains* (il y avait dans l'armée des Français, des Suisses, des Écossais et des Allemands), inspira un étonnement mêlé de terreur. L'avant-garde, composée des Suisses et des Allemands, marchait au son des tambours par bataillon, et sous leurs drapeaux. Leurs habits étaient courts, de couleurs variées et coupés selon la forme même des corps. Les chefs portaient, pour se distinguer, de hauts plumets sur leurs casques. Les soldats étaient armés de courtes épées et de lances de bois de frêne de dix pieds de long, dont le fer était étroit et acéré. Un quart d'entre eux portaient des hallebardes au lieu de lances. Le fer des lances ressemblait à une hache tranchante, surmontée d'une pointe à quatre angles. Ils les maniaient à deux mains, et frappaient également du tranchant et de la pointe. A chaque millier de soldats était attachée une compagnie de cent hommes armés de fusils. Le premier rang de chaque bataillon portait en tête des casques de fer, et sur la poitrine des cuirasses. C'était aussi l'armure des capitaines; les autres n'avaient pas d'armes défensives.

Après les Suisses, marchaient cinq mille Gascons, presque tous arbalétriers. La promptitude avec laquelle ils tendaient et tiraient leurs arcs de fer était remarquable. Du reste, la petitesse de leur taille et l'absence de tout ornement dans le costume les faisaient contraster désavantageusement avec les Suisses. Venait ensuite la cavalerie, composée de la fleur de la noblesse française. Elle brillait par ses manteaux de soie, ses casques et ses colliers. On y comptait 5,200 cuirassiers, et deux fois autant de cavalerie légère. Les premiers tenaient, comme les gendarmes italiens, une lance forte, striée, ornée d'une pointe solide, et une masse de fer. Leurs chevaux étaient grands et robustes; mais, selon l'usage des Français, on leur avait coupé la queue et les oreilles. La plupart n'étaient pas couverts, comme ceux des gendarmes italiens, de caparaçons de cuir bouilli, qui les missent à l'abri des coups. Chaque cuirassier était suivi par trois chevaux: le premier, monté par un page armé comme lui; les deux autres, par des écuyers qu'on nommait *les auxiliaires latéraux*.

Les chevau-légers se reconnaissaient à leurs grands arcs de bois, propres à lancer de longues flèches. Ils n'avaient pour armes défensives que le casque et la cuirasse. Quelques-uns portaient une demi-pique pour transpercer par terre ceux que la cavalerie pesante avait renversés.

Leurs manteaux étaient ornés d'aiguillettes et de plaques d'argent, où se voyaient dessinées les armoiries de chaque chef. Quatre cents archers, parmi lesquels cent Écossais, marchaient aux côtés du roi. Deux cents chevaliers français, choisis sur toute la fleur de la noblesse, l'entouraient à pied. Leurs épaules étaient chargées de masses d'armes de fer, semblables à de pesantes haches. Les mêmes, lorsqu'ils montaient à cheval, prenaient les armes offensives et défensives des hommes d'armes; mais on les distinguait à la beauté de leurs chevaux, à l'or et à la pourpre qui les couvraient. Les cardinaux Julien de la Rovère et Ascagne Sforza (frère de Louis-le-Maure) étaient à la droite et à la gauche du roi, et montés sur des mules; Fabrice et Prosper Colonna, généraux italiens, se voyaient parmi les grands seigneurs de France.

On traînait à la suite trente-six canons de bronze attelés : leur longueur était d'environ 8 pieds, leur poids de six milliers, et leur calibre à peu près comme *la tête d'un homme*. Les coulevrines, de moitié plus longues, paraissaient ensuite, puis les fauconneaux, dont les plus petits lançaient des boulets de la grosseur d'une grenade. Les affûts étaient formés de deux pesantes pièces de bois unies par des traverses, et soutenus par deux roues; mais pour marcher, on en joignait deux autres avec un avant-train qui se séparait de la pièce, lorsqu'on la mettait en batterie.

Nous lisons encore dans Brantôme, à propos de cette armée :

« Paul Jove a décrit l'armée du petit roi Charles VIII entrant dans Rome, représentée en son histoire, la plus superbe et la plus furieuse en ses armes, visages, démarches, contenances et habits, que c'étoit une chose très-épouvantable à voir, tant François, Allemands et Suisses. »

Le roi fit un traité avec le successeur d'Innocent VIII, le pape Alexandre, monté sur la chaire de saint Pierre en 1492, qui lui donna en otage le cardinal de Valence, que nous verrons incessamment figurer dans cette histoire, sous le nom de César Borgia. Le pape dut même payer une contribution en or; mais outre qu'elle ne fut pas très-forte, le roi la mit immédiatement à la disposition de François de Paule, canonisé sous Léon X, et qui acheta avec cette somme le terrain sur lequel est bâti aujourd'hui le couvent français de la Trinité-du-Mont, desservi long-temps par les minimes de notre nation.

Charles exigea aussi qu'on lui remît Dgem, frère de Bajazeth. Ce jeune Turc, pour témoigner sa reconnaissance, quand on l'amena devant le roi, lui baisa la main, puis l'épaule droite. On dit que ce prince avait été livré empoisonné. Il est certain qu'il mourut peu de temps après. Le roi en montra une douleur profonde.

Les ministres de Charles voulaient que le voyage ne fût pas retardé. Le roi continua sa marche, et il entra à Naples le 21 février 1495.

« Il y fut reçu, dit Guicciardini, avec tant d'applaudissements et de témoignages publics d'allégresse, que l'on tenterait en vain de les exprimer. C'était avec une exaltation qu'on ne peut croire, que l'on voyait concourir à la fois tout sexe, tout âge, toute condition, toute qualité, toute faction, comme s'il eût été le père et le fondateur de cette ville. Il n'obtint pas un accueil moins bienveillant de ceux qui par eux-mêmes ou par leurs ancêtres avaient reçu des bienfaits de la maison d'Aragon. Ce prince, avec un cours merveilleux de bonheur inouï, avait, bien au delà de l'exemple de César, vaincu avant d'avoir vu, et avec tant de facilité, que, dans cette expédition, il n'avait pas fallu déployer une tente, ni rompre une lance. Ainsi, par l'effet des discordes domestiques, qui avaient ébloui la sagesse si fameuse de nos princes, à la honte et à la dérision de la milice italienne, avec un grand danger et une grande ignominie pour tous, une portion distinguée et puissante de l'Italie se détacha de l'empire italien, au profit des ultramontains; car le vieux Ferdinand,

quoique né en Espagne, néanmoins avait été, dès sa jeunesse, ou fils de roi ou roi en Italie, puisqu'il n'avait pas d'autre principauté, et que ses fils et petits-fils, nés en Italie, étaient à bon droit réputés Italiens. »

CHARLES VIII SE RÉSOUT A RETOURNER EN FRANCE. — IL PASSE A PISE, ET NE REND PAS CETTE VILLE AUX FLORENTINS.

Les fautes commencent souvent le lendemain d'un triomphe. Charles VIII, après avoir été couronné et s'être fait revêtir même des ornements impériaux, ne gouverna pas le pays avec sagesse. Cette armée de nations diverses exigea des contributions, et opprima la nation. Il fut résolu dans le conseil que le roi retournerait à Amboise. A cette nouvelle, le peuple napolitain, assuré que Naples n'aurait plus une cour, son luxe et ses dépenses, et deviendrait si tôt une province de France, ne put contenir ses mécontentements. Ils n'arrêtèrent pas les desseins du roi, qui laissa des garnisons dans les châteaux et partit pour Rome à la tête de neuf mille hommes. Puis, il entra en Toscane sans passer par Florence. A Pise, ses ministres ne tinrent pas la parole qu'il avait donnée. La ville *prêtée* ne fût pas rendue aux Florentins; une garnison française occupa la citadelle, et les Pisans continuèrent à s'administrer en vertu de leurs anciennes lois qu'ils avaient rétablies. Des trois autres villes *prêtées*, Livourne fut rendue; mais d'Entragues, commandant de la citadelle de Pise, livra aux Génois Sarzane, et Librafatta aux Vénitiens. Les Florentins conçurent un vif chagrin de voir les Vénitiens si près des frontières de la Toscane. Ils aimaient l'alliance de Venise; mais un voisinage si rapproché pouvait devenir désastreux : en cela les Florentins se trompèrent, et la conduite des Vénitiens ne fut jamais hostile sur ce point à Librafatta.

Cependant il s'était formé une confédération pour empêcher Charles de rentrer en France : la maison d'Aragon, le pape Alexandre, suivant une autre politique que celle d'Innocent VIII, les Vénitiens, qui jusqu'alors n'avaient pris parti pour personne, et même Louis-le-Maure, dont les intérêts avaient changé avec la possession du titre de duc, tentèrent de fermer au roi tous les passages. Il résolut néanmoins de ne négliger aucun effort pour parvenir à donner la main au duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui occupait Asti, et qui s'était avancé jusqu'à Novare.

L'armée qui allait s'opposer au passage du roi était presque toute composée de troupes de Venise. Celles du duc de Milan, Louis-le-Maure, faisaient face au duc d'Orléans. La ligue italienne, dont les Florentins et les régentes de Montferrat et de Savoie refusèrent de faire partie, avait pour généraux, François de Gonzague, marquis de Mantoue, et le comte de Cajazzo.

Les Français ne comptaient que sept mille hommes : le roi venait d'affaiblir son armée en envoyant un parti considérable pour chasser de Gênes la garnison milanaise. La marche était retardée par la difficulté de faire avancer l'artillerie. Autant ce nouvel appareil de guerre excitait de crainte chez les Italiens, autant il inspirait de confiance aux Français. Ils avaient fini cependant par se contenter de demander le passage; on le leur refusa avec hauteur : ils furent obligés de vaincre. Le témoignage que Comines rend de la conduite du roi n'a pas le caractère de la flatterie. Cet historien, alors ambassadeur à Venise, était venu rejoindre le roi, et il s'exprime ainsi :

« Je le trouvai armé de toutes pièces et monté sur le plus beau cheval que j'aie vu de mon temps, et sembloit que ce jeune homme fût tout aultre que sa nature ne portoit, en sa taille et sa complexion. Il étoit très-craintif à parler et l'est encore aujourd'hui. Aussi avoit-il été nourri en grande crainte et avec petites personnes. Et le cheval le montroit grand, et avoit le visage bon et bonne couleur, et la parole audacieuse et sage. »

Le roi prouva dans cette occasion qu'il savait parler aux soldats. Jacques de Bergame rapporte les propres termes de la harangue du prince : « Chevaliers, soldats, considérez que vous estes François, desquels la nature et propriété est de faire et souffrir force choses comme les Gaulois, ayant toujours tenu estre chose plus glorieuse de mourir en bataille, que d'estre pris. Nos ennemis se confient en leur multitude, et nous en notre force et vertu. Si nous vainquons, tous les Italiens sont à nous, et si nous sommes vaincus, *ne vous chaille* (qu'il ne vous importe guère), *France nous recevra, qui défendra assez son pays.* Bref, notre cas est seurement : si vous avez autre courage qu'à vaillamment combattre, et qu'aimiez mieux honteusement par fuite vous retirer, et voir votre roi et naturel seigneur dolent et captif ès-mains de ses ennemis, déclarez-le de bonne heure. »

Il s'agissait pour Charles de passer sur la rive gauche du Taro, non pas en face, mais sous les yeux de l'ennemi, qui, comme les Français, se trouvait aussi sur la rive droite. Le roi donna le meilleur exemple, et les Italiens, qui ne pouvaient inquiéter que le flanc droit de la ligne française, ne parvinrent pas à empêcher le passage. L'armée royale garda, la nuit, le champ de bataille où elle avait combattu, et elle coucha sur la rive gauche du fleuve, sans tentes et sans vivres. Les Vénitiens, parce qu'ils avaient pillé le camp français, annoncèrent de leur côté qu'ils étaient vainqueurs; mais ils se trompèrent : car le signe caractéristique d'une bataille gagnée, est d'avoir atteint le but qu'on s'était proposé. Or, les Français rejoignirent à Asti le duc d'Orléans : ainsi, la bataille de *Fornoue* fut gagnée par les Français; mais aussi l'Italie fut perdue.

Nous dirons ici, à la gloire des Vénitiens, qu'au commencement de la guerre, un seigneur du Frioul, Tristan, comte de Savorgnano, proposa au conseil des Dix de faire empoisonner Charles VIII, et que le tribunal rejeta cette odieuse proposition. Quelque temps après, la mort de ce prince, qui fut la suite d'un accident, délivra les Vénitiens de ce dangereux ennemi.

MORT DE FERDINAND II D'ARAGON. — FRÉDÉRIC III, SON FILS, LUI SUCCÈDE. — L'EMPEREUR MAXIMILIEN A PISE. — SAVONAROLA. — LOUIS XII ENTRE A MILAN. — LOUIS-LE-MAURE EST CONDUIT EN FRANCE.

En 1496, Ferdinand II d'Aragon mourut et laissa le trône à son fils Frédéric. Cependant l'empereur Maximilien avait jugé à propos de descendre en Italie, pour tâcher de succéder à l'influence qui avait échappé aux Français. Il s'embarqua à Gênes pour se rendre à Pise. A son arrivée, l'écusson de marbre, chargé de lis d'or, qui avait été élevé sur le pont, en l'honneur de Charles VIII, fut précipité dans la rivière, pour faire place aux armoiries de l'empereur. Ainsi, c'était pour des ingrats que la France avait dépouillé les Florentins. Ceux-ci étaient livrés à mille dissensions, et agités par les prédications du dominicain Savonarola, qui proposait de soutenir sa doctrine de réforme par un miracle. Alors un franciscain le défia d'entrer avec lui dans un bûcher ardent : « Je suis sûr d'y périr, disait le franciscain; mais la charité chrétienne m'engage à ne point estimer ma vie, si, à ce prix, je puis délivrer l'église d'un hérésiarque qui a déja entraîné, et qui entraîne encore tant d'ames dans la damnation éternelle. »

Les résultats de ce défi furent l'arrestation de Savonarola et sa condamnation, sans doute injuste et cruelle, qui portait qu'il serait brûlé avec deux de ses disciples. L'arrêt fut exécuté le 23 mai 1498. On remarqua que le feu fut mis au bûcher par un de ses ennemis, qui prévint l'office du bourreau.

Louis XII, successeur de Charles VIII, promettait aux Florentins des secours pour les mettre en état de reprendre Pise. Il essayait de chasser de Milan Louis-le-Maure. Il y parvint en 1499, et fit une entrée solennelle dans la ville, qu'il perdit l'année suivante. En 1500, Sforza voulut défen-

dre sa capitale avec des Suisses. Les Français, qui avaient aussi des Suisses dans leurs rangs, attaquèrent vivement le duc de Milan. Les Suisses de Sforza refusèrent de se battre contre ceux des Français, et s'obstinèrent à capituler : seulement ils proposèrent au duc de se mêler parmi eux, déguisé, pour échapper aux Français. Il était difficile que Louis, vieux, basané, d'une taille grêle, pût passer pour un de ces montagnards remarquables par leur jeunesse, leur teint et leur force. Il s'habilla en cordelier et voulut se dire un de leurs chapelains; mais bientôt il fut trahi. Reconnu, arrêté, on le conduisit en France, pour le renfermer à Loches où il finit ses jours, après dix ans d'une captivité, qui fut cependant adoucie par la permission de s'éloigner quelquefois jusqu'à cinq ou six lieues. L'histoire de la cage de fer où on assure qu'il fut confiné, est encore un conte populaire.

Louis-le-Maure avait commis des crimes pour parvenir au trône; ils furent sévèrement punis. Ce prince se montra le protecteur des lettres et des arts. Il semblait que ce fût une condition attachée au sort de tous les souverains en Italie. Pendant sa régence, il avait fait bâtir à Milan un théâtre sur le modèle de ceux des anciens, et, pour la première fois, les muses dramatiques eurent leur scène fixe. Nous retrouverons deux fils de Louis-le-Maure, qui régnèrent ensuite à Milan.

Ici nous nous arrêterons avec la fin du quinzième siècle. C'est maintenant qu'après avoir rapporté encore quelques faits historiques, nous aurons à exprimer aussi vivement que nous le pourrons, notre admiration pour la grande époque, nommée improprement la renaissance, et qui fut, à bien parler, le perfectionnement de la renaissance. Les Italiens, en l'appelant *il mille cinque cento*, et par syncope, *il cinque cento*, c'est-à-dire le cinquième siècle après les dix premiers siècles, lui ont donné un nom plus simple, plus logique et plus vrai.

SEIZIÈME SIÈCLE.

ÉTAT DE L'ITALIE AU COMMENCEMENT DU XVI[e] SIÈCLE. — ALEXANDRE VI. — CÉSAR BORGIA. — NÉGOCIATIONS DE MACHIAVEL. — FRÉDÉRIC III, ROI DE NAPLES, DÉPOSSÉDÉ. — MORT D'ALEXANDRE VI.

L'état de Naples se débattait entre les partisans de Frédéric, successeur de Ferdinand II, et le duc de Montpensier, commandant pour la France. Alexandre VI résidait à Rome. Un gouvernement républicain mêlé d'aristocratie et de démocratie dirigeait les affaires de Florence. Les Vénitiens étaient soumis à leurs *Dix*. Pise, Sienne, Lucques jouissaient de quelque indépendance. Ferrare, Mantoue, le Montferrat et le Piémont se montraient fidèles à leurs princes. Gênes avertissait tous les jours de ses désirs de liberté le roi de France qui occupait la citadelle, et qui d'ailleurs possédait Asti et tout le duché de Milan.

Le souverain qui régnait à Rome, et qu'on n'ose plus désormais appeler le pontife, né à Valence en Espagne, d'une sœur de Calixte III, Roderic Borgia, avait quitté son nom de Lenzuoli pour prendre celui de sa mère. Très-jeune encore, il s'était vu combler par son oncle de toutes les faveurs qu'il pouvait lui accorder. Ce pape lui avait même résigné son archevêché de Valence. Lenzuoli-Borgia devait à la nature les avantages propres à seconder son ambition. Son éloquence était facile, quoiqu'il ne fût que médiocrement versé dans les lettres. Son esprit, d'une flexibilité remarquable, l'aidait à réussir dans toutes ses entreprises. Il était surtout doué du talent des négociations, et d'une adresse incomparable pour conduire à ses fins l'esprit de ceux avec qui il avait à traiter. Mais cet étranger, jeté ainsi en Italie par l'élévation de sa famille, était l'homme le plus immoral de la chrétienté. Aucun sentiment de justice ne l'arrêtait dans sa politique; aucune compassion ne le modérait dans ses vengeances. S'il y a quelque chose qui puisse expliquer cette profonde immoralité, c'est la déplo-

rable corruption du pays soumis à son gouvernement. Cependant il est certain que Roderic apporta plus de vices qu'il n'en trouva. Pourquoi les vices qu'il apporta ne furent-ils pas réprimés comme ils pouvaient l'être? Rome, il faut le dire, après son *bon état*, ses divisions, ses conjurations, ses nobles rebelles, son peuple turbulent, était devenue la contrée de la terre la plus mal administrée. Chaque jour, tant d'exemples de brigandage, de perfidie et de férocité, se renouvelaient : l'habitude de les répéter diminuait tellement l'horreur qu'ils devaient inspirer, que la morale publique avait perdu une de ses plus sévères garanties. De tous côtés, dans tous les rangs, dans les palais, dans les cabanes, des crimes, des abominations inouïes; et à côté de ces forfaits, il n'y avait plus de tribunaux. Les règles fondamentales de la civilisation étaient comme anéanties.

Les Orsini étendaient leur domination sur le patrimoine de saint Pierre, à l'occident du Tibre; les Colonna, sur la Sabine et la campagne de Rome, à l'orient et au midi du fleuve. Les Orsini étaient alors Guelfes, et les Colonna Gibelins. Le reste de la noblesse suivait les étendards de ces deux puissantes familles.

César Borgia, l'un des fils naturels que Roderic avait eus dans sa jeunesse, voulut renverser, à l'aide de l'autorité pontificale, le crédit des Colonna et des Orsini : il se fit *Condottiero*, après avoir résigné son chapeau de cardinal et l'archevêché de Valence, auquel il n'avait été que *nommé* (ce qui lui faisait donner le nom de *Valentino*); d'ailleurs cet archevêque *nommé* n'avait jamais été prêtre.

Nous porterons particulièrement nos regards sur Alexandre VI et sur César Borgia qui, à l'exemple de Ladislas, disait *Aut Cæsar, aut nihil* (voyez pag. 161) : seulement Ladislas, par *Cæsar*, entendait modestement *empereur d'Allemagne*, et Borgia, plus présomptueux, voulait apparemment entendre *Jules César*. Quoi qu'il en soit, ces deux personnages espagnols occuperont ici toute notre attention, parce qu'ils vont être à la tête de tous les événements d'Italie.

Le pape avait prononcé, sans doute avec une trop grande facilité, le divorce de Louis XII, époux en premières noces d'une fille de Louis XI, et il lui avait permis de contracter un nouveau mariage avec Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. En récompense, César Borgia, qui s'était rendu en France (*), venait d'obtenir la main de

(*) La lettre originale par laquelle Alexandre VI recommande César Borgia au roi Louis XII, écrite en latin sur papier, et de la propre main du pape, est en ce moment sous mes yeux. En voici la traduction fidèle :

« I. H. S. Mariæ,

« Alexandre VI, pape, de sa propre main. Notre très-cher fils en J.-C., salut et bénédiction apostolique! Désirant satisfaire à la fois à ta volonté et à la nôtre, nous adressons à ta majesté notre cœur, c'est-à-dire notre fils chéri le duc de Valentinois, ce que nous avons de plus cher, afin que ce soit un signe très-certain et très-précieux de notre affection pour ta Celsitude, à qui nous ne le recommandons pas autrement. Nous te prions seulement de vouloir bien traiter celui qui est ainsi confié à ta foi royale, de manière que tous, même pour notre satisfaction, comprennent qu'il a été accueilli, comme sien, par ta majesté. »

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 28 septembre. »

L'adresse portait : « A notre cher fils en J.-C., le roi des François très-chrétien. »

Indépendamment de ce bref, César était porteur d'une lettre pour M. du Bouchaige, grand-chambellan, dans laquelle le pape recommandait le noble homme César Borgia, duc de Valentinois, se rendant auprès du roi très-chrétien. Cette autre lettre, écrite en latin sur parchemin, mais non pas de la main du pape, finit ainsi : « Donné à Rome, à St.-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le 29 septembre MCCCC. LXXXXVIII, l'an septième de notre pontificat.

« *Signé*, L. Pococatharus. »

Les deux lettres appartiennent à la Bibliothèque du roi; la première se conserve vol. 8465 des manuscrits, pag. 13; la seconde pag. 14, manuscrits de Béthune.

la sœur de Jean d'Albret, roi de Navarre, allié à la maison de France par Catherine de Foix, sa femme, née de Madeleine de France, fille de Charles VII. César commandait même un corps de troupes françaises qui devait l'aider à conquérir la Romagne, livrée à plusieurs tyrans indépendants du saint-siége ; enfin *il Valentino* avait été créé duc par Louis XII, sous le titre de duc de Valentinois.

Cependant les Florentins, alliés de la France, ne voyaient pas avec plaisir qu'elle accordât tant de bienveillance à César, qu'ils avaient des raisons de regarder comme leur ennemi. Cette révolte de Pise ne cessait aussi de les engager dans une guerre ruineuse. Ils ne négligèrent aucun soin pour représenter à Louis XII, qu'il était de son devoir et de son intérêt de réparer la faute de son prédécesseur, ou plutôt celle de ses ministres, Brissonnet, cardinal de Saint-Malo, et Étienne de Vesc, sénéchal de Beaucaire, créé à Naples duc de Nola. Le roi promettait aux Florentins d'envoyer des troupes pour réduire Pise ; mais il ne savait pas que César Borgia et le pape voyaient secrètement avec peine cette sorte de satisfaction donnée à la république de Florence.

Néanmoins les troupes françaises étaient arrivées, et l'on avait commencé le siége. Florence devait payer la solde des auxiliaires ; l'argent ayant manqué, les Gascons qui faisaient partie de l'armée de France, se révoltèrent, et un corps de Suisses, engagé dans la même armée, insulta et arrêta le commissaire florentin, Luc degli Albizzi. Machiavel était alors envoyé auprès de ce dernier, pour l'aider de ses conseils, et il décrit les violences que commirent les Français. Louis XII, indigné d'apprendre que ses soldats se sont livrés à la désobéissance, envoie pour témoigner ses mécontentements, Gourgues, attaché à la cour sous le titre de maître de l'hôtel.

Les lettres du roi étaient contresignées par Florimond Robertet, déjà secrétaire d'état sous Charles VIII, et qui continua de remplir ces fonctions jusque sous François Ier. La république craignant la mauvaise humeur du roi, envoya à Paris, comme ambassadeurs, della Casa et Machiavel, qui, ayant été témoins des événements de Pise, pouvaient porter au roi les explications convenables. Un traité positif, signé à Milan, liait les deux puissances. La république devait défendre les états du roi en Italie avec 400 hommes d'armes et 4,000 fantassins, et, au besoin, l'assister dans une expédition à Naples avec cinq cents hommes d'armes et un subside de cinquante mille florins d'or. Le roi, de son côté, devait défendre les Florentins contre tous leurs ennemis et leurs voisins, et, au besoin, contre le pape et César Borgia, et il garantissait le retour de Pise sous l'autorité de la république.

Machiavel, en négociateur habile et éloquent, apaise le courroux du roi, qui avait été obligé de payer aux Suisses une solde due par les Florentins. Il s'étudie à prouver au cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen et premier ministre du roi, qu'il ne faut pas accabler de paroles irritantes le peuple florentin, qui était *né* et qui s'était toujours maintenu *Français*, un peuple qui avait tant souffert pour la France, et d'une si terrible manière, dans l'affaire de Pise ; qu'il méritait plutôt d'être recommandé et secouru, que repoussé et abattu. Enfin l'envoyé annonce aux *magnifiques seigneurs* que les intrigues de Borgia continuent, et que les Vénitiens ont été priés par le pape de donner le titre de *capitaine* à son *Valentin*, de le nommer noble de Venise et de lui assigner un palais dans leur ville. Florence ne répondait pas favorablement en ce qui concernait le paiement à faire aux Suisses révoltés, et croyait qu'il n'était pas dû, parce qu'on avait levé le siége de Pise. Cependant la république fut obligée d'accéder à la volonté du roi.

En novembre 1502, il avait été conclu entre Louis XII et Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, un traité qui portait que Frédéric III, roi de Naples serait dépossédé ; que Louis

aurait Naples, la Terre de Labour et les Abruzzes, avec le titre de roi de Jérusalem et de Naples; et que Ferdinand occuperait la Pouille et la Calabre, avec le titre de duc de ces provinces. Gonsalve de Cordoue fut envoyé alors par Ferdinand, sous prétexte de secourir Frédéric, mais il avait la mission de s'emparer de la part que le traité assurait à son maître. Frédéric, le plus proche parent de Ferdinand, n'avait connu que très-tard cette perfidie. Il adressa à l'empereur Maximilien quarante mille ducats pour payer des secours qui furent solennellement promis. De leur côté, les Français se mirent en mouvement. César Borgia, leur auxiliaire, commit des actes de cruauté sur les habitants de Capoue. La ville de Naples fut attaquée et prise par les Français. Frédéric leur rendit ensuite le château neuf, et ne se réserva que l'île d'Ischia, qui devait être neutre pendant six mois. Cette île renfermait plusieurs illustres victimes de révolutions politiques. On y voyait Béatrix d'Aragon, sœur de Frédéric, mariée d'abord à Mathias Corvinus, roi de Hongrie, puis à Uladislas qu'elle avait fait roi, et qui l'avait répudiée. On y voyait Isabelle, duchesse de Milan, femme de Louis-le-Maure, prisonnier en France; enfin Frédéric lui-même, avec sa femme et quatre enfants en bas âge. L'indignation de ce prince contre son cousin Ferdinand, pour qui il venait de solliciter du pape la dénomination de *Roi Catholique*, était si violente, que plutôt que d'écouter ses ambassadeurs, il aima mieux se jeter dans les bras d'un ennemi qui au moins l'avait combattu à force ouverte. Il envoya ses gendarmes à Tarente, qui tenait encore au nom de son fils aîné, et il se réfugia en France, où Louis XII lui accorda le duché d'Anjou et 30,000 ducats de rente, sous la condition que jamais il ne sortirait de France. Ainsi tomba cette branche de la maison d'Aragon, qui avait régné dans l'état de Naples, avec tant de lustre, pendant soixante-cinq ans. Frédéric mourut en Anjou, le 9 septembre 1504. Sa famille s'éteignit sans postérité masculine. Charlotte seule, sa fille, laissa une princesse qui fut mariée à Nicolas de Laval. De ce mariage naquit Anne de Laval qui épousa François de la Trémouille : c'est par suite de ce mariage avec Anne de Laval que la maison de la Trémouille a revendiqué des droits sur le royaume de Naples.

La duplicité de Ferdinand excita la haine des Italiens. Que devaient-ils penser de ces étrangers avides qui successivement se partageaient la Péninsule? Encore ces étrangers s'attribuaient-ils à eux-mêmes des vertus qu'ils voulaient ne reconnaître qu'en eux. M. de Sismondi l'a remarqué avec douleur. Il n'était bruit que de l'honneur français, de la franchise helvétique, de la bonne foi teutonique, et de la loyauté castillane : et que répondaient d'Entragues arrachant Pise à Florence, les Suisses livrant Louis-le-Maure, Maximilien prenant, sans se mouvoir, l'argent de Frédéric, et Ferdinand dépouillant son propre parent?

Arezzo s'était révoltée contre Florence, à la suite d'instigations fomentées par Borgia; les Français reprirent la ville, et la rendirent sur-le-champ aux Florentins. Ceux-ci commençaient à craindre le retour de Pierre de Médicis. Alors ils pensèrent à organiser un gouvernement plus solide. La ville nommait tous les deux mois un gonfalonier nouveau; mais ce magistrat éphémère ne donnait pas aux affaires, aux traités, la consistance nécessaire dans des jours de danger. Pierre Sodérini, le même que nous avons vu ambassadeur auprès de Charles VIII, fut nommé gonfalonier à vie. Ses premiers soins furent de chercher à surveiller Borgia, l'un des plus grands ennemis de la république, qui s'efforçait de soumettre la Romagne, pour étendre ensuite son autorité sur les provinces voisines. Machiavel fut accrédité à Imola, près de ce duc. Il faut lire attentivement les dépêches où le secrétaire florentin représente Borgia, *armato di Francesi*, armé de Français, tendant des piéges

aux *condottieri* subalternes qui sont sous ses ordres, et ordonnant lâchement le supplice de Paul Orsini, du duc de Gravina, de Vitellozzo, et d'Oliverotto de Fermo, qu'il avait attirés à une conférence. Quelques historiens ont reproché vivement à Machiavel d'avoir raconté de telles horreurs, dans ses dépêches, avec un sang-froid qu'ils taxent de cruauté. M. Hoffmann, célèbre critique, a répondu à ces historiens : « Le style de la dépêche de Machiavel est ce qu'il devait être. Y exprimer l'horreur ou le blâme eût été une faute coupable, parce que Florence avait tout à craindre d'Alexandre et de Borgia. ». Ce dernier était sur le point de s'emparer de Sienne, et d'en chasser Pandolfo Pétrucci, qui y avait usurpé l'autorité souveraine. De Sienne il aurait menacé Pise, et il pouvait devenir ensuite le maître de Florence. D'ailleurs, on a découvert que César se faisait lire le contenu des lettres de Machiavel, et qu'il avait pensé à se défaire aussi de lui dans la même occasion. L'épouse de Machiavel fut pendant quelque temps si inquiète, que le gonfalonier prit soin de la faire rassurer.

Toute l'infamie du crime reste à ce Borgia, à ce génie du mal, à cet homme impénétrable, et qui, ne conspirant jamais que seul, ne redoutait ni indiscrétion, ni prodition; à ce tyran qui était la torche de l'Italie, un autre Patrice Grégoire (voy. p. 36), encore un autre Barnabò, un autre Jean Galéas, répandant traîtreusement le sang sur une autre partie du sol de la Péninsule.

Le 18 août 1503, le pape Alexandre VI mourut. On a dit qu'il mourut empoisonné par un breuvage qu'il avait fait préparer pour le cardinal Adrien de Cornéto. Nous partageons l'opinion de Voltaire, qui nie ce crime. Il paraît constant que le pape succomba à une maladie qui dura plusieurs jours. On peut croire qu'au moment où commença cette maladie, César Borgia put penser à empoisonner le cardinal de Cornéto, pour prendre ses richesses, parce qu'alors on saisissait toujours les héritages des cardinaux au nom du pape. Il est certain que ce cardinal fut empoisonné, mais qu'il ne mourut pas, et que César, à qui on avait servi en même temps du vin préparé pour le cardinal, ressentit également de vives douleurs, et parvint à se guérir.

C'en est assez sur de semblables forfaits.

Alexandre VI approuva l'institution des Minimes, fondée par François de Paule, et dotée à Rome par Charles VIII, et celle de l'ordre de *l'Annonciade*, fondée par Jeanne de Valois, fille de Louis XI, et la première épouse de Louis XII. (Il ne faut pas confondre cet ordre avec celui des *Annonciades célestes*, fondé en 1604, à Gênes, par Marie-Victoire Fornari.)

Le pape Pie III. — Élection de Julien de la Rovère, pape sous le nom de Jules II. — Dépêches de Machiavel. — Mort de César Borgia. — Son portrait.

Au pape Alexandre VI succéda François Piccolomini, qui prit le nom de Pie III. Son pontificat ne dura que vingt-six jours.

Le cardinal d'Amboise se trouvait alors à Rome : César Borgia, à peine guéri, lui proposa de le faire pape par force. D'Amboise refusa. Alors César ne contraria pas les vues de toute l'Italie, qui demandait pour pontife Julien de la Rovère.

Dans ses lettres à la Seigneurie, qui l'avait envoyé à Rome pour complimenter le pape, Machiavel annonce sous quels auspices ce pontife fut nommé, et pense qu'il reçoit une digne récompense de la beauté de son caractère et de ses vertus.

« On a fait ce pape à conclave ouvert : celui qui considérera les faveurs qu'a eues ce cardinal, les jugera miraculeuses. Toutes les factions du conclave se sont portées vers lui. Le roi d'Espagne, le roi de France ont écrit pour lui au sacré collége. Les barons des partis différents (les Colonna et les Orsini une fois d'accord) lui ont prêté leur appui. Saint-Georges (Riario de Savone) l'a favorisé; *le duc de*

Valentinois l'a favorisé. On voit qu'il a eu de grands amis, et l'on dit que la cause en est qu'il a toujours été bon ami. Conséquemment, au besoin, il a trouvé de bons amis. »

Ces suffrages unanimes des personnages les plus distingués, et même ceux du méchant Valentinois, émurent vivement Julien de la Rovère. A son avénement, il avait pris le nom de Jules II. Était-ce parce que le roi Charles VIII, entrant en pompe dans Rome à la tête de son armée victorieuse, avait placé à sa droite Julien de la Rovère, que ce cardinal manifestait constamment, depuis ce jour de gloire, des sentiments guerriers et audacieux? Cet appareil militaire, cette musique excitante, ces applaudissements d'un peuple enivré, avaient-ils éveillé dans ce cardinal, des goûts, des penchants semblables à ceux qui avaient animé le bon Pie II, marchant imprudemment, en personne, *à la guerre des vieillards?* Dès les premiers moments, Jules II déclare qu'il ne permettra pas que les Vénitiens saisissent les places de la Romagne, qui appartiennent à Valentinois, et qu'ils envoient un provéditeur à Saint-Marin, où le duc maintenait encore un lieutenant. Machiavel dit habilement et spirituellement au pontife pour l'encourager : « Si les Vénitiens ont des succès en Romagne, il ne s'agit plus de liberté pour Florence : celle de l'état de l'Église est aussi perdue, et le pape devient *le chapelain* des Vénitiens. » Jules II sourit sans répondre, et ce sourire seul rassure le Florentin. Le pape n'aimait pas et ne pouvait aimer Valentinois ; mais après avoir été traité par lui avec bienveillance, dans une circonstance où il avait eu besoin de son appui, il craignait de lui manquer de parole. Valentinois découvre ce sentiment de froideur et de ménagements : il s'emporte; il accuse les Français et les Florentins. Il dit à Machiavel : « Pour faire du mal à votre ville, je m'entendrai avec les Vénitiens, aujourd'hui vos ennemis, et même *avec le diable.* J'irai à Pise, que vous ne pouvez reprendre, et j'emploierai l'argent, les troupes et *les amitiés* qui me restent, à faire le plus grand mal à la république. »

Jules II ne cessait de montrer une apparence de calme, mais avec une attitude d'assurance, de fierté, qui présageait des événements importants. Il pensa d'abord à s'attacher la France, et il fit, avec le cardinal d'Amboise, qui était encore à Rome, un traité, par lequel il obtenait la protection du roi qui l'aiderait à reprendre sur Borgia les possessions du saint-siége en Romagne. De son côté, le pontife promettait d'appuyer le roi de son influence contre les Espagnols, qui avaient rompu l'alliance, et s'étaient étendus au-delà des Abruzzes et de la Calabre, dont ils avaient d'abord déclaré se contenter. Récemment, ils venaient d'occuper Naples, après en avoir chassé les Français. Si l'on veut bien connaître quelle était alors la vraie situation de l'Italie, on peut le demander aux derniers vers du *Decennale primo* de Machiavel.

Il s'adresse aux Florentins. Ici le poète est exact et fidèle.

« La fortune n'est pas encore satisfaite. Elle n'a pas mis fin aux querelles italiques. La source de tant de maux n'est pas épuisée. Les puissances, le royaume de Naples, loin d'être unis, ne peuvent pas l'être, parce que le pape veut guérir l'Église de ses blessures. L'empereur, avec son unique rejeton (Philippe, père de Charles-Quint), veut se présenter au Saint-Père. Le Français ressent les souffrances des coups qu'il a reçus. L'Espagne, qui tient le sceptre de la Pouille, va tendant à ses voisins des filets et des lacs pour ne pas reculer dans ses entreprises. Marc, plein de peur et de soif, est tout suspendu entre la paix et la guerre, et vous, vous avez un juste désir de recouvrer Pise. On comprend donc que la flamme s'élèvera jusqu'au ciel, si un nouveau feu s'allume entre ceux-ci (les Français et les Espagnols). »

Cependant Florence pressait le siége de Pise. Les partisans même des Mé-

dicis, avec une adresse singulière, et qui ne fut pas devinée, donnaient de l'argent pour cette expédition, parce qu'ils pensaient que tant que Pise, *prêtée* par Pierre, ne serait pas recouvrée, le nom des *Palle* serait odieux à toute la république, et qu'on ne pourrait le prononcer qu'après qu'un si grand désastre aurait été réparé. Alors la république voulut engager Jean-Paul Baglioni, tyran de Pérouse et *Condottiero*, à aller, pour le compte des Florentins, bloquer la ville de Pise, comme il l'avait promis depuis longtemps. C'est précisément à cette occasion que Machiavel dit ces paroles remarquables dans la bouche d'un ambassadeur : « Jean-Paul, vous avez reçu l'argent des Florentins, et vous vous êtes engagé à les servir; partez donc, ou envoyez votre fils Malatesta: autrement on vous accusera d'ingratitude et d'infidélité, on vous regardera comme un cheval qui bronche, comme un cheval qui ne trouve pas de cavalier, parce qu'on a peur de se rompre le cou en le montant. Ces choses ne doivent pas être jugées par des docteurs, mais par des princes. Tout homme qui fait cas de la cuirasse, et veut s'honorer en la portant, ne subit pas de perte plus regrettable que celle de sa foi, et cette foi, vous vous en jouez. Vous n'avez pas à vous justifier, parce que la justification suppose l'erreur, ou l'opinion qu'on a pu tomber dans l'erreur. »

Voici encore une lettre de Nicolas Machiavel, de 1506, qui annonce la situation de l'Europe, et particulièrement celle de l'Italie :

« L'empereur d'Allemagne a fait un traité de paix avec le roi de Hongrie. Ce traité permet à l'empereur de se rendre en Italie. Il a déjà expédié des secours à Gonsalve de Cordoue qui commande l'armée espagnole à Naples, où il est à présent le maître absolu. »

« Le roi d'Aragon, Ferdinand, et l'archiduc, fils de l'empereur, et gendre de Ferdinand, ont souscrit un accord nouveau en Galice. »

« Borgia que le pape a fait arrêter, se trouve détenu en Espagne, et demande au roi très-chrétien de lui faire accorder sa liberté. »

« Le pape veut enrôler des Suisses. Il demande des troupes à la France pour occuper Pérouse et Bologne. »

« Le roi de France envoie aux Suisses un ambassadeur qui se rendra ensuite à Venise et en Hongrie. Il doit inviter les Suisses à ne s'engager désormais qu'avec le roi. Il doit recommander aux Vénitiens de rester attachés à la France, et troubler la paix qui existe entre l'empereur et le roi de Hongrie. » Machiavel finit ainsi : « Il n'y a pas d'union entre les Vénitiens et le roi; ils se font bon visage, et *vivent sur l'ancien* (*stanno sul vecchio*). »

« Le roi de France a commandé à un ambassadeur du pape qui revient en Italie, de visiter Ferrare, Mantoue, Bologne et Florence, et de leur promettre, de sa part, mers et montagnes (*maria et montes*). Il tâchera de tenir ces villes bien disposées pour *France*, dans le cas du passage de l'empereur. »

Nicolas parle ensuite de quelques autres princes minimes qu'il appelle *des rognures*. Certainement, voilà un détail circonstancié des affaires de l'époque. Les faits sont vrais et racontés dans un style mordant et familier, qui leur donne une physionomie plus piquante. Il m'a semblé qu'il fallait ici laisser parler le maître, le témoin oculaire, et un acteur aussi important dans les négociations du temps.

Le même auteur décrit ensuite les entreprises de Jules II. Il avait résolu de soumettre Pérouse et Bologne, qui autrefois appartenaient au saint-siége. Il partit de Rome, le 27 août 1506, et se rendit à Civita Castellana. Le 13 septembre, il s'avança, à la tête de son armée, sur Pérouse, et il en chassa Jean-Paul Baglioni, qui dit alors pourquoi il n'avait pas été perdre son temps à faire le siége de Pise. Le pape continue son voyage. Il va à Saint-Marin, dépose le lieutenant du duc, et rend l'indépendance à la république, en se déclarant son protecteur. Il publie ensuite une interdiction contre Bologne;

enfin il déclare messer Giovanni Bentivoglio et les siens qui s'y défendaient, rebelles à l'Église. A la fin d'octobre il entre en triomphateur à Bologne, précédé des troupes commandées par messire de Chaumont, neveu du cardinal d'Amboise, et qui n'avait donné aux Bolonais que deux jours pour se décider à recevoir sa sainteté. Ferdinand-le-Catholique voulut visiter Naples en 1506. Il combla d'honneurs Gonsalve de Cordoue, surnommé *le Grand Capitaine;* mais bientôt après il l'envoya en Espagne, où cette victime de la jalousie du roi finit ses jours dans la disgrace.

Gênes s'étant soulevée en 1507, Louis XII la fit occuper militairement. Le doge Paul de Novi, qui était parvenu à s'enfuir, fut arrêté, ramené dans la ville et décapité. Sa tête demeura quelque temps fixée au haut d'une pique, sur la tour du Prétoire, et ses membres, partagés en quatre, furent exposés sur les principales portes de la ville. Aucun motif ne peut justifier de semblables cruautés. Les Génois ne se donnaient à l'étranger, que lorsqu'ils ne pouvaient plus s'entendre entre eux. Quiconque les recevait pour sujets, devait savoir qu'ils se révolteraient à la première occasion favorable. Il fallait prendre des précautions salutaires, ou se retirer d'avance pour éviter de voir attaquer ses troupes, et d'être obligé d'infliger d'odieux et d'inutiles châtiments. Cette fois, voyant qu'on n'obtiendrait aucun avantage à continuer de répandre le sang, on recourut à des moyens de prudence qui paraissaient mieux raisonnés. La révolte avait infirmé tous les droits que les Génois s'étaient réservés. Une forteresse inexpugnable que l'on voit encore aujourd'hui, fut élevée près de la Lanterne, de manière à commander à la fois l'entrée du port et une des entrées de la ville; mais de telles mesures assurent-elles la puissance d'un vainqueur? si dans une sédition, le peuple s'en empare, ces forteresses servent à protéger long-temps la résistance.

Ferdinand s'obstina à vouloir obtenir de Jules II qu'il diminuât le cens annuel que Naples payait à l'Église. Jules II, inaccessible à la crainte, insista sur le paiement intégral, tel qu'il était réglé par les anciennes investitures, accordées à Charles I[er] d'Anjou. Sur ces entrefaites, la fille de Ferdinand, Jeanne, veuve de l'archiduc Philippe, étant tombée en démence, le roi catholique jugea à propos de retourner en Espagne. Il ne devait pas retrouver César Borgia qu'il y avait envoyé prisonnier.

N'obtenant pas de réponse de Louis XII, César s'était sauvé de la citadelle de Médina del Campo, en se laissant glisser le long d'une corde, et il s'était enfui auprès de Jean d'Albret, frère de sa femme Charlotte et roi de Navarre. Louis XII avait retiré à Borgia ses pensions et le titre de duc de Valentinois. Ce malheureux, en horreur à toute la nature, condamné à mourir exécré et sans titre, montra cependant de la valeur au siége de Viano, entrepris par les troupes de son beau-frère; il y fut tué d'un coup de feu le 12 mars 1507, et enterré, sans honneurs, devant le château.

On éprouve de la satisfaction à n'avoir plus à parler d'un homme si méchant et si perfide. Il eut toutefois quelques qualités. Ce misérable, privé de patrie, espèce de brigand sur le trône, et dont on pouvait dire qu'il était sans père, puisqu'il ne pouvait nommer le sien, ne manquait pas d'une sorte de talent, d'éloquence et d'habileté. Il était prodigue de ses bienfaits, sans compromettre ses revenus. Zélé pour la conservation de la justice dans ses états, il savait punir à propos; ce qu'il prouva par le supplice d'un de ses ministres, Ramiro, qui sans son ordre avait commis d'abominables scélératesses. On remarqua que les provinces de la Romagne lui restèrent fidèles après ses malheurs, parce qu'elles s'étaient vues arrachées à des maux pires que ceux qu'il avait amenés avec lui. Mais ces considérations ne servent qu'à l'accuser encore plus de n'avoir pas cherché à fonder

une autorité que protégeaient tant de puissances, sur la fidélité à sa foi, dont quelques princes de ce temps-là lui donnaient l'exemple.

Ligue de Cambrai contre les Vénitiens. — Bataille d'Agnadel. — Les Florentins reprennent Pise. — Bataille de Ravenne.

Depuis long-temps l'empereur Maximilien, le roi de France et le roi d'Aragon et de Naples, voulaient partager entre eux toute l'Italie. Ferdinand et Louis XII s'étaient entretenus directement de ce projet, dans une entrevue à Savone. De son côté, Jules II observait avec douleur, que les Vénitiens donnaient un asile aux Bentivoglio de Bologne; il s'en plaignit à ces trois princes. Ces étrangers étaient persuadés que les Vénitiens, par leurs grandes richesses, empêchaient que l'Italie entière ne fût conquise. Cette aristocratie impitoyable, si l'on veut, mais forte et inébranlable, qui avait trouvé une race de sujets chrétiens disposés à recevoir complaisamment des réglements turcs; ce tribunal des dix, ce tribunal des trois qui faisaient trembler d'un regard des peuples toujours prêts à se courber et à se taire, dans l'abnégation de toute résistance politique, et qui se laissaient conduire à la prospérité et à l'abondance par des voies si humiliantes, si extraordinaires et si peu pratiquées chez les peuples civilisés; ce gouvernement inexplicable qui n'avait que peu de lois, mais des lois de fer, qui étendait ses bras sur trois parties du monde, finissait par exciter une horreur ou plutôt une jalousie universelle. En 1508, Maximilien s'était fourvoyé en personne, mais sans aucun allié, pour reprendre quelques villes sur les Vénitiens; son armée repoussée avait dû conclure une trêve et repasser promptement le Tagliamento. Venise, après sa victoire, insultait le vaincu par des réjouissances. L'esprit satirique et railleur des Vénitiens n'épargnait pas l'ennemi qu'ils venaient d'humilier. La France et l'Espagne se hâtèrent d'aigrir les dépits de l'empereur. Les Florentins n'espéraient recouvrer Pise qu'après un agrandissement des Français en Italie. Florence, pour posséder Pise, qu'elle poursuivait depuis 14 ans, oubliait d'anciennes affections, si raisonnables et si profondément calculées.

Ceux que Machiavel a appelés *les rognures*, ne se refusèrent pas à la curée. Maximilien, le plus récemment irrité des trois souverains, donna le projet de la ligue qui avait pour but d'anéantir la puissance vénitienne. C'était, dans les vues de ceux qui portaient au loin leurs regards, une sorte de commencement de croisade, même contre le Levant, parce qu'il était probable que l'on poursuivrait les Vénitiens au-delà de l'Adriatique. Le traité fut signé à Cambrai, le 10 décembre 1508.

« L'empereur et le roi de France, y est-il dit, ayant résolu de s'allier pour faire la guerre aux Turcs, sont convenus auparavant de faire cesser les pertes, les injures, les rapines, les dommages que les Vénitiens ont causés, non seulement au saint-siége apostolique, mais encore au saint-empire romain, à la maison d'Autriche, aux ducs de Milan, aux rois de Naples et à plusieurs autres princes, en occupant et en usurpant tyranniquement leurs biens, leurs possessions, leurs villes et leurs châteaux, comme s'ils avaient conspiré le malheur de tous. »

« Pour toutes ces causes, ajoutent-ils, nous avons trouvé non-seulement salutaire, mais utile et honorable, mais même nécessaire d'appeler chacun à une juste vengeance, pour éteindre comme un incendie commun, la cupidité insatiable des Vénitiens, et leur soif de domination. »

Le pape devait recouvrer Faenza, Rimini, Cervia, Ravenne et quelques parties du territoire de Césène et d'Imola, encore occupées par les Vénitiens.

Maximilien mettait en avant deux sortes de prétentions. Comme chef de la maison d'Autriche, il reprenait la Marche Trévisane, l'Istrie, le Frioul, et ce qui avait appartenu au patriarche d'Aquilée. Comme empereur, il re-

demandait le Padouan, le Véronais, le Vicentin, Rovérédo.

Le roi de France retenait pour sa part, et ici on ne sait en vertu de quels droits, Bergame, Brescia, Crême, apparemment parce qu'elles avaient été occupées par les anciens ducs de Milan, et de plus, Crémone, et le pays compris entre l'Adda, l'Oglio et le Pô. Il oubliait qu'il les avait cédés lui-même à la république en 1499.

Le roi d'Aragon et de Naples, pour prix de son accession à la ligue, devait rentrer dans cinq ports, Trani, Brindes, Otrante, Pulignano et Gallipoli.

Le roi de Hongrie, s'il accédait à l'alliance, pouvait envahir la Dalmatie et l'Esclavonie. Le duc de Savoie, Charles III, serait reconnu roi de Chypre. Les maisons d'Este et de Gonzague retrouvaient sous leur main les possessions que la république avait conquises sur leurs ancêtres; et quant aux puissances qui n'avaient rien à prétendre sur les dépouilles des Vénitiens, comme l'Angleterre, le Danemark, la Pologne, elles avaient trois mois pour être admises à ce traité, et se choisir une convenance à usurper.

On convint encore que le roi de France et le roi d'Aragon et de Naples entreraient en campagne le 1er avril 1509, et que le pape fulminerait contre les Vénitiens une bulle qui leur enjoindrait de restituer toutes leurs usurpations dans quarante jours, sous peine d'interdit. Ce terme expiré, Maximilien se trouverait dégagé de l'obligation d'observer la trêve, et il était tenu de marcher à la réquisition du pape, contre un peuple qui avait encouru les censures.

Cet article du traité et des conventions prouve évidemment que les censures et l'interdit étaient des armes consenties encore par toutes les puissances laïques de l'Europe, et qu'elles savaient invoquer dans leur intérêt.

Venise aurait elle-même ordonné un dénombrement de ses possessions hors des lagunes, qu'elle ne serait pas parvenue à les détailler avec plus d'exactitude que le traité de Cambrai. Il n'y avait que Candie dont on n'eût pas fait mention dans cette curée. C'était là sans doute un traité d'une troupe de loups, mais attaquaient-ils un agneau?

Le grand conseil opposa une résistance héroïque à une déclaration aussi insultante. Dans cette extrémité, il prit à sa solde Orsini, comte de Pitigliano, et Barthélemy Orsini d'Alviano, illustres seigneurs romains, alors ennemis du pape.

Le roi de France s'avança rapidement sur l'Adda; et comme Venise ne laissa pas le courageux Alviano, qui donnait des conseils hardis, maître des dispositions de la bataille, les Vénitiens furent facilement entourés. A l'attaque d'une digue, il paraît que les Gascons hésitaient; La Trémouille cria : « Enfants, le roi vous voit. » La digue fut emportée. Alviano fit ses prodiges accoutumés de valeur; mais, abandonné par Pitigliano, il fut renversé et fait prisonnier. Le roi Louis XII voyant Alviano grièvement blessé au visage, l'accueillit avec la plus noble bienveillance, et lui adressa des consolations et des louanges.

Cette bataille, connue sous le nom de Vaïla, de Ghiara d'Adda, ou d'Agnadel, fut livrée le 14 mai 1509, et gagnée par Louis XII en personne. Il profita de sa victoire, prit Bergame, Brescia, Crême : en quinze jours il avait conquis la portion que lui avait attribuée le traité. La renommée ayant porté à Florence la nouvelle de ce brillant succès, la république avait redoublé d'efforts, et repris Pise, qui se rendit le 8 juin.

Le pape s'était empressé d'envoyer des troupes qui avaient fait capituler les places de la Romagne. Une flotte aragonaise reprenait les ports de l'Adriatique. Trieste et Fiume relevaient les armes de la maison d'Autriche. Les débris des mercenaires vénitiens réfugiés à Mestre, ne conservaient plus ni ordre, ni discipline. Cependant à Venise, les uns pensaient qu'il fallait continuer de résister sur les points où l'on aurait quelque avantage, d'autres proposaient d'abandonner tout le

continent, de faire dans la ville une résistance opiniâtre, accompagnée de tous les sacrifices d'argent, de toutes les prières, de toutes les rigueurs que la circonstance pourrait suggérer. « Nos ennemis, disaient ces derniers, ne seront plus des hommes, si, après tant de succès, ils persistent à agir de concert seulement pendant un mois; s'ils sont des dieux, il faut se décider à périr. » Le second parti prévalut. Il en résulta que, pour n'avoir pas douté de leur salut, les Vénitiens furent sauvés. Les puissances alliées ne tardèrent pas à entrer en querelle. Louis XII crut devoir aller raconter sa gloire, et retourna en France auprès d'Anne de Bretagne. Jules II, ne voulant plus rien compromettre, retira son interdit, et Maximilien manifesta la crainte d'avoir donné en Italie trop de pouvoir à la France et à l'Espagne.

Les Vénitiens, insensiblement, recouvrèrent quelques-unes de leurs provinces qui se révoltèrent contre les vainqueurs. D'adroits négociateurs renouèrent des intelligences avec le roi d'Aragon, avec Jules II, auxquels se joignirent les Suisses, et leur firent signer une ligue contre Louis XII.

Le roi, voulant se venger du pape, le fit citer devant un concile à Pise, où les Florentins consentirent à recevoir les pères qui devaient le former. Une partie des cardinaux qui avaient promis de se déclarer contre le pontife, refusa d'entrer plus avant dans cet esprit de révolution, et le concile fut dissous.

La république de Florence, représentée par Sodérini, gonfalonier à vie, n'avait pas cessé de se montrer attachée aux Français; aussi elle se vit sur le point d'être attaquée par la ligue. Pour défendre un allié si fidèle, Gaston de Foix, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur du roi, descendit en Italie. Le jeune prince prit le gouvernement du duché de Milan et le commandement de l'armée française et de celle de Maximilien, destinées à attaquer les armées espagnole, pontificale et vénitienne réunies. Bientôt les combattants se trouvèrent devant Ravenne : le 11 avril, jour de Pâques, on livra la terrible bataille de ce nom, que gagnèrent les Français ; mais le triomphe fut ensanglanté par la mort du généralissime comte de Foix.

La victoire était décidée : Gaston, malgré le conseil du chevalier Bayard, si connu par sa belle conduite lors de la prise de Brescia, où il ne fut pas imité par les autres Français qui pillèrent indignement la ville pendant sept jours, voulut poursuivre un corps d'Espagnols, qui était en fuite, et il fut frappé d'un coup de pique dans le flanc. « Il mourut, dit Guicciardini, dans un âge peu avancé, et avec une renommée singulière pour tout le monde, ayant, en moins de trois mois, et d'abord comme capitaine, plus que comme soldat, obtenu des victoires avec une célérité et une impétuosité incroyables. »

Dans cette mémorable journée, les Français firent prisonniers le fameux Fabrice Colonna, qui ne combattait plus avec eux, Pierre Navarre, célèbre ingénieur, le marquis de la Palud, le marquis de Pescayre et Jean de Médicis, fils de Laurent-le-Magnifique, cardinal depuis 1488, et légat près l'armée espagnole (il devait être pape le 11 mars suivant, sous le nom de Léon X). A cette bataille, firent leurs premières armes une foule de Français, et entre autres Anne de Montmorency, depuis connétable de France.

Malheureusement pour l'avantage de la France, Maximilien, craignant plus que jamais que cette victoire n'enflât trop l'orgueil et les prétentions des Français, ordonna que ses troupes se séparassent de celles de Louis XII. La Palice (Jacques de Chabannes), que les Espagnols appelaient *el capitan de la Paliça de muchas guerras, y victorias,* la Palice, qui avait succédé à Gaston, ne pensa plus qu'à protéger le duché de Milan, où il fut poursuivi par l'armée de la ligue. La défensive était difficile, car les Français, depuis le départ des troupes de Maximilien, n'avaient plus assez d'infanterie. Successivement le





JULES II. Julius II
ЮЛИИ II.

LEON X Leo X
ЛЕВЪ X.

MICHEL ANGE. Michel Angelo.
МИКЕЛЪ АНДЖЕЛО

RAPHAEL.
РАФАЕЛЪ

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

général perd Milan, Pavie, et il est contraint de commencer sa retraite sur le Piémont.

QUINZE CENTS FRANÇAIS ÉGORGÉS A MILAN. — MORT DE JULES II. — SON PORTRAIT.

Ainsi, à peine en deux mois, les fruits de la victoire de Ravenne furent anéantis, le duché de Milan fut perdu : quinze cents Français, que leurs affaires, leurs plaisirs, ou ces affections tendres qu'ils contractent si facilement en Italie, ou leur négligence, ou leurs blessures, avaient retenus à Milan, y furent massacres : tristes et fatales représailles des cruautés commises à Brescia! Gênes se révolta, et Florence, qui s'était réjouie de tant de succès des Français, fut abandonnée à ses propres forces devant une armée victorieuse et irritée.

Jules II voulut alors être le dominateur et l'arbitre des affaires de l'Italie.

Il désirait d'abord mettre Gênes sous l'influence d'une faction qui eût signalé sa haine contre les Français; ensuite, il voulait punir les Florentins qui avaient aimé Louis XII, et conséquemment châtier le gonfalonier Sodérini, par le rétablissement des Médicis, auxquels le roi s'était montré contraire; puis il essayait d'abaisser les Vénitiens qui commençaient à redevenir redoutables; il s'apprêtait à dépouiller le duc de Ferrare, qui avait aidé les Français; il cherchait les moyens de contenir le roi d'Aragon et de Naples, et de réunir au saint-siége Reggio, Parme et Plaisance: mais la mort le surprit au milieu de ses desseins. Il expira cependant en prononçant ces paroles : « Les Français loin « de l'Italie! »

Laugier, dans son histoire de Venise, a dit de Jules II : « Il n'eut des héros que leurs vices, des souverains, que leur faste, des politiques, que leur fausseté, et son nom doit trouver place parmi ceux qui n'ont inspiré que de la haine, et à qui on ne doit que du mépris. » — « Ce jugement, répond énergiquement M. Daru, est d'une injustice odieuse. » En effet, Jules n'eut pas toutes les vertus du sacerdoce, mais il évita de tomber dans une faiblesse alors trop commune chez les pontifes; il se montra, quoique né dans une condition privée, supérieur à la vanité de ceux qui ont cru illustrer leur nom, en élevant leur famille. Il fit, il est vrai, la faute de ne pas conserver les formes de l'apostolat, souvent plus puissantes que les habitudes guerrières. Il eut le tort grave de se laisser représenter sur des médailles avec le bizarre contraste de la tiare en tête, et d'un fouet à la main, chassant *les barbares* de l'Italie, comme Tourxanth voulait chasser les alliés des Orientaux (voy. pag. 30), et foulant aux pieds l'écu de France, pour qu'on ne se méprît pas sur ses intentions. Guicciardini dit enfin que Jules II se serait couvert d'une gloire immortelle, s'il eût porté toute autre couronne que le trirègne. Pour nous, n'oublions pas qu'il aima passionnément les sciences, les lettres et les arts : « Les belles-lettres, disait-il, sont de l'argent aux bourgeois, de l'or aux nobles, et des diamants aux princes. » Il les eût encore plus protégées, si son pontificat eût été plus tranquille.

LÉON X. — MICHEL-ANGE. — RAPHAEL. — ARIOSTE. — MACHIAVEL.

Jules II (voy. *pl.* 45, n° 1) (*) étant mort, le cardinal Jean de Médicis

(*) Nous avons donné, pl. 45, n° 1, le portrait de Jules II, tel que nous l'a laissé Raphaël. Julien de la Rovère, depuis connu sous le nom de Jules II, et neveu de Sixte IV, était né au bourg de l'Abisbal près de Savone, de parents pauvres et obscurs. Il fut successivement évêque de Carpentras, de Bologne, d'Avignon, d'Albano et d'Ostie. Il mourut le 21 février 1513, dans la 72e année de son âge et la 10e de son pontificat. Jules II fut le premier ecclésiastique qui laissa croître sa barbe pour se donner un air plus majestueux et plus imposant. Il fut imité par François Ier, ensuite par Charles-Quint. De ces princes, la mode passa aux courtisans, et ensuite au peuple dans presque toute l'Europe.

lui succéda dans la chaire de Saint-Pierre : ce cardinal fut couronné le jour anniversaire de la bataille livrée à Ravenne, où il avait été fait prisonnier par les Français ; il est connu sous le nom de Léon X (voy. *pl.* 45, n° 2) (*).

Nous avons prononcé le nom de Léon X. Que de pensées diverses, combien d'œuvres mémorables, quelle foule d'intérêts nouveaux, quel ensemble admirable de découvertes utiles, de richesses retrouvées, d'entreprises audacieuses, de conceptions sublimes, vont illustrer son pontificat !

Jules II vient de mourir, et c'est un Michel-Ange (voy. *pl.* 45, n° 3) (**) qui élèvera son tombeau. Léon X, animé de cette haute sagesse des papes, qui proscrivait toute jalousie contre le prédécesseur, va embellir encore le Vatican, et ce sera Raphaël (voy. *pl.* 45, n° 4) (*) qui continuera de l'orner de ses chefs-d'œuvre.

(*) Jean de Médicis, pape sous le nom de Léon X, était second fils de Laurent-le-Magnifique. Il fut élu pape le 11 mars 1513, et mourut le 1er décembre 1521. Son tombeau, placé dans l'église de la Minerve, a été esquissé par Michel-Auge, continué par Alphonse Lombardi, et achevé par Baccio Bandinelli. La statue est de Raphaël de Monte Lupo. Le portrait que nous donnons ici est du grand Raphaël d'Urbin.

(**) Michelagniolo Buonarroti (nous copions cette orthographe sur un autographe de Michel-Ange, qui est en notre possession, le seul probablement qui existe en France) naquit au château de Caprèse près d'Arezzo, le 6 mars 1474, et mourut le 17 février 1564, âgé de 90 ans. Il descendait de l'ancienne et illustre maison des comtes de Canosse. Dès ses premières années, il se déclara sculpteur, architecte et peintre. Laurent-le-Magnifique le protégea. Pierre II employa à faire des statues de neige le génie qui devait élever de si nobles tombeaux, suspendre le Panthéon dans les airs, et répandre une terreur salutaire dans sa composition du *jugement dernier*. Pendant le siége de Florence, en 1529, il fut chargé de défendre cette ville, comme ingénieur militaire. L'autographe, dont nous avons parlé plus haut, prouve qu'il fut alors obligé de vendre son cheval bai, avec le complet harnachement, et qu'il n'en retira qu'un vil prix. A cette époque, il peignit une *Léda*, vantée par les écrivains du temps, et qui a été perdue. Pour les tombeaux des Médicis, après la prise de la ville, il composa d'admirables sculptures, la *Nuit* surtout, représentée sous les traits d'une femme endormie. A sa mort, le soin de lui élever un tombeau fut remis à trois artistes. On voulut que les trois arts dans lesquels avait excellé Michel-Ange, y fussent rappelés. La *sculpture* fut confiée à Valerio Cinli, l'*architecture* à Jean dell'Opera, la *peinture* à Baptiste Lorenzi. Les trois statues qui figurent ces arts sont placées autour du sarcophage, dans l'église de Sainte-Croix (voyez cette église, pl. 24).

Michel-Ange fut aussi poète. Ses vers, qui n'ont pas encore été publiés en totalité, ont quelques rapports avec ceux où Pétrarque abandonne le langage quelquefois trop affecté de l'amour, ou traite quelque noble question politique. Les termes propres aux arts, leur éloge, leurs charmes, leur grandeur, se retrouvent aussi dans les vers de Buonarroti.

Il avait composé des dessins pour chacun des cent chants de la *Divine comédie*. Ces dessins ont péri dans un naufrage. Que devaient être des compositions d'un autre Dante, faites pour expliquer les pensées d'un autre Michel-Ange !

(*) Raphaël Sanzio naquit à Urbin en 1483, et mourut à Rome à 37 ans, le 7 avril 1520, le jour du vendredi-saint, qui avait été celui de sa naissance. En 1833, on a ouvert sa tombe à Rome, et l'on s'est convaincu que le crâne que l'on montrait à l'académie de Saint-Luc, comme celui de Raphaël, ne lui appartenait pas.

Dans les débris du tombeau, on a trouvé des morceaux assez bien conservés de la caisse de bois de pin qui contenait le corps; des fragments de peinture qui avaient orné le couvercle ; une *stelletta* de fer, sorte d'éperon dont Raphaël avait été décoré par Léon X ; quelques *fibules*, beaucoup d'*anelli* de métal, partie des boutons du vêtement. Voici les observations faites par le chirurgien baron Trasmondi. Le corps, bien proportionné, était haut de cinq pieds, deux pouces, trois lignes. La tête, parfaitement conservée, avait toutes les dents encore très-belles, au nombre de trente et une. La trente-deuxième, de la mâchoire inférieure



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

L'Italie se félicitait de la gloire du Dante (voy. *pl.* 46, n° 1) (*), elle entendra les chants harmonieux de l'Arioste (voy. *pl.* 46, n° 2) (**). Après Boccace (voy. *pl.* 46, n° 3) (***), qui donna, même dans des contes, tant de modèles de toutes les sortes d'éloquen-

à gauche, n'était pas sortie de l'alvéole. On revoyait les linéaments exacts du portrait de l'*École d'Athènes* (voyez pl. 48 à droite, n° 18). Le cou était long, la poitrine et les bras délicats. Le creux marqué par l'*apophyse* (protubérance pointue d'un os) du bras droit, parait être une suite du grand exercice dans l'art du dessin. Les jambes et les pieds étaient assez forts. Ce qui a surpris les observateurs, c'est qu'on a trouvé le larynx intact et encore flexible. Il était ample, et cela a fait croire que la voix devait être étendue. Le 18 octobre de la même année 1833, a eu lieu la seconde inhumation des restes de Raphaël, sous la statue de la *Madonna del Sasso*.

Le portrait que nous offrons ici est gravé d'après un portrait que Raphaël a peint lui-même.

« Il a été donné (dit M. Quatremère-de-Quincy), il a été donné à quelques génies extraordinaires d'exercer sur leurs contemporains l'empire d'une supériorité inaccessible à l'envie, et qui, loin de blesser l'orgueil, semble, au contraire, flatter la vanité de chacun, parce que chacun y trouve de quoi prendre une haute idée de la nature humaine. De pareils hommes sont dans l'ordre moral, comme ces hardis monuments, merveilles de l'industrie, qu'on désespère de voir se reproduire, et que l'on met un grand intérêt à conserver. La perte d'un semblable génie, surtout si elle est subite et prématurée, cause un deuil universel ; on se sent comme frappé soi-même du coup qui l'enlève, et chacun en éprouve au fond de l'ame un vide comparable à celui de la perte d'un ami qu'on ne peut remplacer. Tel fut l'effet de la mort de Raphaël. Les témoignages contemporains déposent de ce sentiment universel de douleur et de regrets. »

Raphaël a possédé, au principal degré, l'*invention*, qualité première et base de toutes les autres; la *composition*, où il faut éviter le trop peu d'art et le trop d'art; l'*expression*, le don le plus rare de tous les dons. Son *dessin*, toujours pur et naturel, n'est ni aussi savant ni aussi vigoureux que celui de Michel-Ange, mais il a l'avantage de pouvoir être adapté à beaucoup plus de sujets, et on le reconnaît au bel équilibre des lignes, à l'harmonie des contours, à la précision des formes: il manqua à Raphaël, quant au perfectionnement de son *coloris*, de n'avoir pas assez vécu pour profiter des leçons et des exemples que l'école vénitienne jeta depuis, et avec tant d'abondance, dans l'Italie.

Raphaël n'eut pas le temps de s'apercevoir du mauvais effet que produit l'abus de l'emploi du noir d'imprimeur dans les ombres, emploi qui a fait perdre à quelques-uns de ses tableaux, peu d'années après sa mort, l'harmonie qu'on y avait d'abord admirée. « Enfin, dit encore M. Quatremère-de-Quincy, sans prétendre que Raphaël eût égalé Titien et Corrège, par la vérité de carnation, la transparence des teintes, le tournant des lignes, le clair-obscur et la magie de la couleur, il lui aurait suffi de s'approprier une partie de ces qualités, et surtout d'étudier l'effet de certaines substances colorantes, pour assurer à ses ouvrages le seul avantage qu'on est forcé d'y désirer. »

Les dessins de Raphaël sont très-rares. Milan en possède 8, dont un à la bibliothèque de Bréra, Venise 50, Florence 20, Pérouse 11, Naples 1, Fabriano 1, Vienne (la plus grande partie dans la bibliothèque de l'archiduc Charles) 33, Darmstatt 1, Munich 1, Paris 11, Londres, en différents cabinets, 27, Pétersbourg 1. Modène possède le dessin précieusement fini de la Calomnie.

Je tiens ces derniers détails de M. Quatremère-de-Quincy.

(*) Le Dante, né à Florence en 1265, mourut à Ravenne en 1321, à l'âge de 56 ans. Le Dante n'appellerait plus sa ville natale, qui l'avait banni, *parvi Florentia mater amoris*. On lui a élevé enfin un monument à Florence dans l'église Sainte-Croix (voyez cette église, planche 24). Il a été livré à la vue du public, le 24 mars 1830.

(**) L'Arioste, né à Reggio de Modène, le 8 septembre 1474, la même année que Michel-Ange, mourut à Ferrare vers 1555. Nous aurons occasion de parler de l'*Orlando furioso*.

(***) Boccace naquit à Paris, d'un marchand toscan, en 1313, et mourut à Certaldo en Toscane, le 21 décembre 1375.

ces, Machiavel (voy. *pl.* 46, n° 4) (*), génie immense, prêt à soutenir toutes les luttes et à vaincre dans tous les combats, va devenir le meilleur historien de Florence, le premier précepteur de l'art de la guerre, le créateur de la comédie moderne, un publiciste hardi, sans doute quelquefois dangereux et hautement répréhensible, mais qui s'explique souvent à son avantage devant tout observateur de bonne foi, disposé à l'écouter avec calme et à faire la part du siècle des Borgia.

TOMBEAU DE JULES II. — L'ÉCOLE D'ATHÈNES. — — L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE. — L'ARCHITECTURE, LA SCULPTURE, LA PEINTURE DANS LE COMMENCEMENT DU XVI° SIÈCLE.

Ce n'est pas seulement pour ceux qui sont dignes d'apprécier les dons de l'esprit, que la protection accordée aux arts par Jules II et Léon X brille dans tout son éclat; les hommes les plus vulgaires, ceux qui ne comprennent que par les yeux, peuvent contempler sans effort les plus beaux ouvrages d'art qui existent dans le monde, et qui appartiennent à cette époque : d'abord Moïse vivant, sur le tombeau de Jules II (voy. *pl.* 47) (*), Moïse, ce monument qui, placé en avant du sarcophage d'un pontife romain, semble lier d'une manière indissoluble l'*Ancien* et le *Nouveau-Testament*. Voilà certes le premier monument de sculpture.

(*) Machiavel, né à Florence le 5 mai 1469, y mourut le 22 juin 1527, à l'âge de 58 ans. Nous donnons ici le vrai portrait de Machiavel, tel qu'il a été gravé originairement par M. Toschi, ami de M. Gérard. C'est le seul portrait authentique du grand historien. Les portraits qu'on a publiés jusqu'ici, comme étant ceux du secrétaire florentin, sont les portraits de Laurent-le-Magnifique ou du grand-duc Cosme Ier. Morghen lui-même a contribué à consacrer l'erreur commune. J'ai fait des recherches plus sûres, et j'ai donné en France le vrai portrait de Machiavel, gravé d'après un tableau de Santi Titi; j'extrairai de *Machiavel, son génie et ses erreurs*, ouvrage que j'ai publié en 1833, les détails suivants:

« M. Ruhierre, auteur de la savante gravure de la capitulation d'Ulm, qui a obtenu tant de succès, a exprimé énergiquement l'éclat *igné* du regard de notre Florentin, et cette sorte d'impassibilité puissante avec laquelle il a l'air de demander ce que lui veulent les siècles d'aujourd'hui, et pourquoi, entre tant d'auteurs anciens et modernes, son nom a été choisi, puis flétri et condamné à devenir une injure ignoble et une insulte sans pitié. »

(*) Nous avons donné ici une partie du mausolée de Jules II par Michel-Ange. Dans le premier projet, mélange de sculpture et d'architecture, mais où cette fois la seconde était subordonnée à la première, la composition devait offrir un massif quadrangulaire, orné de niches où se seraient vues des *Victoires*; il était décoré de *Termes* faisant pilastres, auxquels auraient été adossés des *Captifs*. Le premier massif devait supporter un second massif plus étroit, autour duquel auraient été disposées des statues colossales de prophètes et de sibylles (le Moïse est la seule des statues qui ait été exécutée; quant aux autres figures, il n'y a eu d'achevé qu'une des *Victoires* et deux *Captifs* : la *Victoire* est à Florence; les deux *Captifs*, envoyés à François Ier, ont été transférés successivement au château et à l'hôtel de Richelieu, enfin au Musée royal du Louvre). Le tout devait être couronné, par retraites, d'une masse pyramidale, où auraient trouvé place des bronzes et d'autres figures allégoriques. Nous suivons ici, avec M. Quatremère-de-Quincy, les explications un peu diverses de Vasari et de Condivi. Tant de faste, tant de magnificence, attestaient le génie de Michel-Ange; mais cette composition aurait coûté d'immenses trésors. Le duc d'Urbin, neveu de Jules II, n'eut pas assez de richesses pour subvenir à ces dépenses. Il fallut réduire les proportions, le nombre des statues, et ce ne fut que sous Paul III, que le mausolée fut achevé, tel qu'on le voit aujourd'hui dans l'église de *Saint-Pierre in vincoli*. On y cherche en vain Jules II. La vue est absorbée par la statue de Moïse, qu'on a récemment tirée en dehors de la niche où elle était trop resserrée : il suffit du premier coup d'œil pour reconnaître le divin législateur des Hébreux. C'est un cardinal français, M. le cardinal d'Isoard, qui est aujourd'hui titulaire de *Saint-Pierre in vincoli*, et qui conséquemment se trouve, en quelque sorte, le gardien de cet ouvrage de sculpture, un des plus parfaits qui soient sortis de la main des hommes.



Moïse par Michel Ange.

Moses von Michel Angelo

Моисей Микель Анджела

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google


Google

Digitized by Google

École d'Athènes par Raphael

Die Schule zu Athen von Raphael

Аѳинская Школа Рафаэля

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Le premier monument de peinture est l'École d'Athènes (voy. *pl.* 48) (*), composition née encore sous Jules II, la plus ingénieuse, du style le plus élevé et le plus poétique, composition qui exciterait l'admiration des anciens, s'il leur était permis de se mêler à notre vie et de venir nous demander comment nous les avons étudiés, comment nous les avons compris, si notre sagacité a su, avec justice, assigner les rangs à tant de génies inventeurs, si notre tact a deviné l'ordre dans lequel il était sage de les honorer et de fléchir le genou devant leur grandeur.

(*) Nous allons donoer, dans le texte, notre opinion sur cette composition. Ici nous présenterons l'explication des principaux personnages. Le u° 1, en commençant à gauche, représeote Alcibiade, casqué; le n° 2, Socrate; le n° 3, Nicomaque, contemporain d'Apelles (celui-là même qui dit à un homme, qu'il voyait étonoé de son enthousiasme pour l'*Hélène* de Zeuxis, « Prends mes yeux, et tu croiras voir une déesse); le o° 4, François-Marie Ier de la Rovère, duc d'Urbiu; le n° 5, Terpandre, poète et musicien, né à Lesbos, l'inventeur de la lyre à sept cordes, et qui fut couronué quatre fois aux jeux olympiques; le n° 6, Alexandre-le-Grand, encore jeune; le u° 7, Platon; le n° 8, Aristote; le n° 9, Pierre Bembo, auteur de l'*Histoire de Venise*, et des *Asolani* (dialogues censés tenus à Asolo, entre six jeunes gens des deux sexes, sur la nature de l'amour), Bembo, secrétaire de Léon X, et depuis cardinal; le n° 10, Averrhoës, philosophe et médecin arabe, né à Cordoue, dans le XIIe siècle, premier traducteur d'Aristote, mort à Maroc en 1198 (il porte un turban); le n° 11, Aspasie (on n'aperçoit que sa tête entre Averrhoës et le bras du Grec, qui tient le livre que lit Empédocle), Aspasie, femme de Périclès, et l'auteur d'une haraogue en l'honneur des Athéniens morts à Léchée, harangue citée par Platon dans son dialogue de Ménexène; le n° 12, Pythagore écrivant; le n° 13, Épictète, un des soutiens de la doctrine stoïcieune, qui a fait plus de charlatans de vertu que de vrais amis de la sagesse; le n° 14, Diogène le cynique, qui est là comme abandonné; le n° 15, Frédéric Gonzague Ier, duc de Mantoue; le n° 16, Jean della Casa, suivant les traditions de quelques savants de Rome, mais cela n'est pas possible : Jean della Casa, né en 1503, avait à peioe neuf ans lors de la composition de l'École d'Athènes. J'aime mieux voir dans cette respectable figure de prêtre, ornée d'une lungue barbe, suivant l'usage introduit par Jules II, j'aime mieux vuir Jacques Sadolet, né en 1477 (six ans avant Raphaël), alors secrétaire du cardinal Olivier Caraffa, et ami de Bembo, Sadolet, depuis secrétaire de Léon X, évêque de Carpentras, où il protégea les malheureux habitants de Mérindol et de Cabrières, et ensuite cardinal. Le n° 17 représente Zoroastre, né à Ourmiagh, dans l'Aderbaïdjan, ou ancienne Atropatène, en Médie, l'an 564 avant J.-C., vers l'époque de l'avénement de Cyrus au trône de Perse. Raphael a suivi l'opinion de Justin, qui fait de Zoroastre un roi de la Bactriaue, et c'est pour cela qu'il lui a donné la couronne radiée. Le n° 18 représente Raphael lui-même; le n° 19, son maitre, Pierre Pérugin; le n° 20, Bramante, l'architecte; le n° 21, Épicure, suivant les uns, et suivant les autres, Épicharme de Cos, poète et pythagoricien; le n° 22, Archytas, qui, très-jeune, fut habile mathématicien, l'inventeur de la vis et de la poulie; le n° 23, Empédocle, médecin, partisan de la métempsychose, qui refusa la tyrannie qu'on lui offrait à Agrigente. Quelle attentiou profonde dans cette tête qui se penche sur l'épaule de Pythagore.

Après les innombrables découvertes, dont le peintre d'Urbin ne put pas même avoir le pressentimeot, et qui ont fait reparaître l'antiquité iconographique presque cutière; après cette multitude d'*originaux* recouvrés depuis trois siècles, et qui ont opposé aux *inventions* de l'école d'Athènes tant et de si périlleux parallèles, le style de cette composition a continué de garder sa place dans l'opinion des artistes.

Oui, les figures de beaucoup de personnages antiques qu'on y voit représentés, ont continué d'être réputées classiques, même à côté de celles que le ciseau contemporain et fidèle des Grecs nous a transmises, tant Raphaël eut le don de deviner l'antique! et avec ces ressemblances, quelquefois prophétiques, quelle justesse, quelle expression, quelle vérité dans les attitudes! N'entendons-nous pas les préceptes des plus sages de ces philosophes sortir de leur bouche, et nous instruire, nous qui nous prétendons si habiles?

Je demande la permission de poursuivre un instant cette supposition. L'imagination a quelquefois sa gravité qui alors excuse ses écarts.

« Et dans quelle contrée, nous diraient sans doute ces hôtes illustres, s'il leur était concédé de s'asseoir à nos foyers, dans quelle ville, les modernes ont-ils déposé les plus recommandables attestations de leur gloire? » — Pleins d'orgueil, nous répondrions : « Dans l'Italie, dans Rome, qui ne va plus demander des lois à la Grèce, dans Rome, qui est par nous la ville éternelle. Nous avons montré à Rome le législateur des Hébreux, palpitant sous le marbre, nous avons rappelé à Rome, dans une peinture, les nobles précepteurs d'Athènes : le premier monument décore un de ces nombreux asiles de la prière dont Rome nouvelle est remplie, un des temples ordinaires dédiés à notre apôtre, *saint Pierre in vincoli.* » — « Et l'autre, reprendraient nos hôtes, avides d'admirer nos merveilles, l'autre, qui nous intéresse plus directement, celui où vous prétendez nous avoir si bien dépeints, conduisez-nous, que nous allions nous revoir et nous reconnaître! » — « Le second orne le palais attenant à un autre temple du même apôtre, mais un temple plus brillant, plus magnifique que le premier, si élevé, si vaste, que vous n'avez jamais entrepris un temple pareil. Vous, vous êtes restés dans la proportion de vos dieux; notre temple est celui des solennités imposantes du culte, des magnificences du christianisme : il s'appelle la Basilique de Saint-Pierre. » Voy. *pl.* 49 (*).

Il nous a paru convenable d'offrir ici la vue extérieure de cette basilique, la merveille des siècles modernes. Nous

(*) La place vraiment dite de Saint-Pierre est précédée de celle qu'on appelle place *Rusticucci*, et qui a 246 pieds romains de long, sur 204 de large (on a déjà dit que le pied romain avait un peu plus de onze pouces de France). Vient ensuite la place de Saint-Pierre, de forme elliptique, et qui a dans son plus grand diamètre 738 pieds, et 588 et demi dans son plus petit diamètre. La colonnade qui la circonscrit a 56 pieds et demi de large. Alexandre VII, qui en posa les premières pierres, le 25 août 1661, la fit élever par le chevalier Bernin. Elle fut achevée sous Clément IX. Les colonnes sont au nombre de 284. On compte en outre 64 pilastres, le tout d'ordre dorique, et en travertin. Les colonnes et les pilastres sont disposés en demi-cercle de chaque côté de la place, et sur quatre rangs formant trois allées : celle du milieu, qui est la plus spacieuse, peut servir de passage à deux voitures de front. Les colonnes avec leur base et leur chapiteau ont 39 pieds et 8 pouces de haut. Elles soutiennent un entablement d'ordre ionique qui en a 9. Il est surmonté d'une balustrade haute de 5 pieds 8 pouces, et ornée de 96 statues en travertin, de 9 pieds et demi chaque.

Au milieu de cette place s'élève un obélisque égyptien de granit rouge, d'un seul morceau et sans hiéroglyphes. Caligula l'a fait venir d'Héliopolis. C'est Sixte V qui l'a élevé à la place qu'il occupe aujourd'hui. Cette opération eut lieu le 10 septembre 1586, comme nous le dirons ultérieurement avec plus de détails.

A droite et à gauche de l'obélisque, on admire deux fontaines semblables. De leur sommet sort un faisceau de tuyaux d'où jaillit perpétuellement une quantité de 300 onces d'eau. Celle qui sort du tuyau central s'élève à la hauteur de 64 pieds.

Plusieurs architectes ont travaillé à Saint-Pierre; Bernard Rossellini, Léon-Baptiste Alberti, Bramante, Julien de San Gallo, frère Jocondé de Vérone, dominicain, et Raphaël d'Urbin lui-même, Balthazar Peruzzi, Antoine de San Gallo, neveu de Julien, Antoine de Labacco: enfin Paul III en donna la direction à Michel-Ange, en 1546. C'est lui qui a perfectionné le plan de ses prédécesseurs, en donnant à cette église une simplicité majestueuse et régulière. L'étonnante coupole ne fut terminée que sous Sixte V par Jacques de la Porta. Le pape Paul V, de la maison Borghèse, a fixé la forme de l'église, que Charles Maderno a réduite en croix latine. Le portique et la façade ont été achevés en 1612. La nouvelle sacristie construite, en 1784, sous Pie VI, sur les dessins de Charles Marchioni, forme le complément de la basilique. Les anciens Romains ont élevé des édifices plus vastes, tels que les Thermes de Titus et le Colysée, mais il n'y a pas d'exemple d'un

ROME РИМЪ

S.t Pierre Соборъ Св Петра



Digitized by Google

Digitized by Google



ROME РИМЪ

Intérieur de S.t Pierre Внутренность Св. Петра



Digitized by Google

donnons ensuite une vue intérieure du temple. Voy. pl. 50 (*).

pareil monument entièrement couvert. La grande pyramide d'Égypte n'a seulement que 60 pieds de plus en hauteur.

(*) La planche 50 offre une vue intérieure de Saint-Pierre.

Aux cinq ouvertures de la façade correspondent cinq grandes portes qui donnent entrée dans l'église. La porte principale est toute en bronze. Rien ne saurait être comparé à l'étendue immense, à la beauté des proportions, à la richesse, à l'élégance des ornements de l'église Saint-Pierre. Il faut voir plusieurs fois cet édifice, l'examiner dans tous ses détails, pour comprendre la grandeur de l'idée, la hardiesse de l'entreprise, et l'exactitude de l'exécution. Cette église a 575 pieds de long, de la porte principale jusqu'au fond de la tribune; la nef transversale en a 417 et demi. On a indiqué en palmes romains sur le pavé, la longueur des plus grandes églises du monde: il résulte de ces mesures que le temple de Saint-Pierre est le plus grand.

On compte 28 autels. Le baldaquin du maître-autel a 89 pieds de haut. Les quatre colonnes de bronze en spirale, qui le soutiennent, pèsent 186,392 livres. C'est une erreur du vulgaire de dire que le baldaquin est aussi haut que le palais Farnèse, et que le bronze a été enlevé de la converture du Panthéon Pour le bronze, les barbares n'avaient rien laissé que les Romains pussent enlever.

La grande coupole qui surmonte la *Confession de saint Pierre*, placée sous le maître autel papal, et dont le diamètre est de 130 pieds 8 pouces, est sans doute la partie la plus surprenante de l'église. C'est le *Panthéon élevé de* 163 *pieds au-dessus du sol*, et posant sur quatre grands piliers de 220 pieds de tour, et sur quatre grands arcs de 73 pieds et demi de large, avec 237 et demi de haut. La première idée, mais encore un peu confuse et indécise, est due au Bramante. Michel-Ange l'adopta hautement, et la perfectionna. Sixte V la fit exécuter. Tous ces noms sont voués à l'admiration et à une éternelle mémoire.

On voit dans cette église le cénotaphe de Christine Alexandrine, reine de Suède, dont les cendres sont déposées dans le souterrain au-dessous. Le bas-relief représente l'abjuration que cette femme célèbre fit à Inspruck, le 2 novembre 1655. On y trouve encore beaucoup de tombeaux, celui d'Innocent XII, d'Innocent XIII, de la comtesse Mathilde, érigé en 1635 par ordre d'Urbain VIII; celui de Benoît XIV, de Clément XIII par Canova, la statue de Pie VI par le même Canova, le tombeau de Pie VII par Thorwaldsen, etc., etc.

La coupole, la façade de l'église et le portique sont illuminés le même jour où l'on tire le feu d'artifice du château Saint-Ange, appelé la Girandole. Le moment le plus intéressant est celui où à une heure de nuit, à neuf heures du soir en été, 1475 flambeaux sont allumés avec une rapidité extrême, c'est-à-dire 683 aux voûtes par 25 hommes, et 792 entre la coupole, la façade et le portique, sans comprendre 4,400 fanaux qu'on a allumés auparavant, et qui forment une élégante broderie en lumière.

On fait croire aux étrangers qui arrivent le soir sur la place Saint-Pierre, que l'illumination, composée de ces 4,400 fanaux, est le seul spectacle dont ils jouiront: ils sont agréablement surpris, lorsqu'au premier battant de la cloche pour le premier des quatre quarts qui vont sonner, la seconde illumination est opérée si rapidement, qu'avant qu'une heure de nuit sonne, c'est-à-dire avant huit secondes, l'illumination est achevée. La première est appelée l'*illumination d'argent*, la seconde, l'*illumination d'or*,

Comme je dois nécessairement parler de la sculpture, de la peinture et de l'architecture, et qu'il faut, dans un cadre aussi restreint, que je limite l'expression de ma pensée, je suis forcé de choisir un type pour chacun de ces arts, fils du dessin, pour chacun de ces arts utiles auxquels les hommes doivent plaisirs, émotions de toute espèce, sûreté, habitations élégantes. Je n'adopte donc qu'un type pour chacun d'eux: le tombeau de Jules II, l'école d'Athènes et l'église de Saint-Pierre. Par quelle succession de temps, d'idées, de révolutions, d'études, de progrès, après tant d'ignorance, et, plus tard, après tant de barbarie, est on arrivé à ces hautes méditations?

Les édifices bâtis dans Athènes par Périclès, les compositions de Phidias

et de Polyclète, celles de Zeuxis et de Parrhasius, ses contemporains, avaient offert à la Grèce les plus parfaits modèles pour l'architecture, la sculpture et la peinture; l'art était devenu une science; son style fier, profond et sublime, resta tel jusqu'au siècle d'Alexandre.

Instruits par la renommée, les Romains entrèrent à Corinthe, à Thèbes, dans Athènes. Un premier désordre laissa renverser les statues des Épaminondas et des Pindare. Métellus, Mummius, soit cupidité, soit instinct du beau, arrêtèrent le pillage; des monuments de toutes sortes de grandeurs furent envoyés à Rome. L'art, né dans la Grèce, se créant au sein de Rome une seconde patrie, parut s'y produire même avec quelque gloire; l'architecture surtout eut la destinée la plus heureuse.

César Auguste aima et protégea tous les arts.

Adrien, presque artiste lui-même, leur imprima une noble activité, et il les fit fleurir de nouveau en Sicile et dans Athènes. Dioclétien embellit Rome, et Salone sa patrie; enfin, les arts commencèrent à dégénérer sous les exarques.

Montesquieu et Gibbon, l'un avec la pénétration de son génie, l'autre avec les preuves tirées de l'histoire, ont expliqué pourquoi, l'Italie perdant sa liberté, la décadence politique entraîna celle des arts.

Les conceptions du génie méditatif de l'architecture, les savantes créations de la sculpture, les scènes de la peinture plus séduisantes encore; ces fleurs d'imagination et de sentiment, inventions sublimes dont les éléments sont d'un genre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi avec M. d'Agincourt, d'un tempérament plus délicat que ceux des sciences et des belles-lettres, s'altérèrent entre les mains des étrangers de nations mélangées, confondus avec les indigènes livrés à des dissensions meurtrières.

Nous avons vu ce que les arts produisirent sous les rois goths. A l'égard des institutions, il ne faut pas croire que ces princes corrompirent seuls les mœurs de l'Italie : nous avons établi qu'ils introduisirent des lois utiles, des coutumes honorables; je crois même qu'ils retrempèrent son courage, et que ceux qui étaient armés de la *francisque*, rendirent la fierté, l'espérance, l'intrépidité dans les batailles, aux fils de ceux qu'on avait vus, depuis Gratien, rejeter le *pilum* qui avait subjugué le monde. Mais les Goths, et après eux, les Lombards, accouraient d'un pays où on ne connaissait pas les arts; cependant ils en protégèrent souvent les débris, et c'est peut-être avoir produit, que d'avoir conservé.

Dans les temps de désordre du onzième et du douzième siècle, quel pouvait être l'état des arts, enfants de la paix, amis de la vertu? La beauté, la perfection des productions des arts, paraît tenir à celle des qualités de l'âme; les Grecs en étaient si persuadés, que le même mot, dans leur langue, καλὸς, exprimait le *bon* et le *beau*.

Dans le treizième, le quatorzième et le quinzième siècle, les Italiens, ce peuple formé par une immense recomposition, d'abord, des éléments proprement originaires du sol ausonien, ensuite, des éléments accourus de tant de contrées diverses de l'univers, sentirent naître en eux le goût des arts, et les cultivèrent avec succès. Michel-Ange, qui en représente ici deux à lui seul, et qui, à la rigueur, les représenterait tous les trois, Michel-Ange et Raphaël ne sont pas tombés du ciel, tout à coup géants, comme on les a vus. Des artistes déjà distingués les avaient précédés. Michel-Ange et Raphaël furent comme l'addition de tous ces talents leurs précurseurs, et le gouvernement de deux pontifes passionnés pour toutes les gloires, honora et fit admirer ces talents perfectionnés.

Nous n'entendons pas cependant priver de la louange qu'ont acquise ensuite les Corrège, les Titien, les Bramante, et surtout le grand Léonard de Vinci, les Dominiquin, les Guide, les Carrache; mais mon cadre est si resserré! et « quand la maison est petite, les

amis, dit le proverbe italien, ne peuvent pas être invités tous à la fois. »

Achevons succinctement l'examen des travaux des trois arts.

Quelques monuments d'architecture d'une grande beauté furent élevés dans plusieurs parties de l'Italie, sur des plans venus du Levant, ou imaginés dans la Péninsule : on peut citer les dômes de Florence, de Milan, de Sienne, de Pise, d'Orviéto, de Naples (celui-ci bâti sur les ruines d'un temple d'Apollon); on peut citer Saint-Marc, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Laurent à Rome, Saint-Laurent à Florence, et tant d'autres; mais aucun de ces temples n'a égalé Saint-Pierre.

La sculpture qui, pendant le règne de *l'arc aigu*, appelé gothique, fut une compagne fidèle de l'architecture, dont elle décorait les façades avec une obéissance presque servile, ne produisit que peu de monuments qui lui appartinssent en propre, excepté des travaux de bronze; il y avait eu des monuments élégants, gracieux, simples, mais on n'avait encore rien vu de colossal, de terrible, tel que cet homme inspiré, représenté assis, et tenant les tables de la loi pliées sous le bras gauche, comme s'il cessait un moment de les lire pour parler au peuple, qu'il regarde fièrement. Aucun des anciens monuments n'est comparable à cette partie du tombeau de Jules II.

La peinture, après les persécutions des iconoclastes, régna particulièrement en Italie, et c'est à son école et à ses exemples que se sont formés à peu près tous les autres peintres de l'Europe, excepté ceux qui dans le Levant avaient conservé ou repris le pinceau, au risque de leur vie.

Sous les persécutions contre les images, les peintres orientaux affluèrent dans la grande Grèce. Il semblait que dans ce nom ils crussent retrouver un dédommagement, ou au moins un souvenir de la patrie. Ils y furent accueillis par les pasteurs de l'église latine, qui, opposés à l'erreur des schismatiques de l'Orient, et dociles au concile de Nicée, multiplièrent alors les peintures religieuses de toutes les espèces, et surtout les mosaïques. Il en résulte que le style grec se retrouve presque toujours dans ce dernier genre de travail.

Les établissements des Génois, des Vénitiens, des Pisans, dans l'empire grec, envoyèrent des peintres qui furent chargés d'orner les palais de l'Italie, comme étaient ornés les palais des Grecs.

Plusieurs pontifes romains appelèrent à Rome des peintres grecs, entre autres, les moines basiliens réfugiés. Ceux-ci remplirent de peintures les anciennes catacombes; ensuite ils en entreprirent dans les églises. A la fin, il s'éleva une école lombarde, une école vénitienne, une école génoise, que l'on n'apprécie pas assez, qui est admirable, et qui, pour ce qui regarde la vigueur, paraît avoir donné naissance à l'école espagnole; il s'éleva une école florentine, une école siennoise, des écoles bolonaise et napolitaine, et en même temps l'école romaine, dont le chef est ce grand Raphaël, l'auteur de la fresque où revivent les philosophes grecs. Quoique pressé par l'espace, nous ne pouvons pas encore cesser de parler de cette œuvre divine.

Elle appartient bien assurément à nos siècles, et par l'image du prince qui régnait à Urbin, représenté sous l'emblème d'un jeune Grec, ravi du bonheur de s'éclairer, au milieu de tant de grands génies, et par cet acte de reconnaissance de l'élève qui ne veut pas aller à l'immortalité sans son maître, et par cette juxta-position de Bembo, d'Averrhoës, de Gonzague, de Sadolet et de Bramante : quatre de ces cinq derniers personnages sont peut-être ici les représentants de Thucydide, d'Hippocrate et de deux Grecs d'un mérite analogue à celui de Gonzague et de Sadolet. Quant à ce qui concerne Bramante, Raphaël a avoué lui-même qu'il a entendu que son ami figurât dans la fresque pour Archimède. Dans le duc d'Urbin, nous voyons le souverain de l'état où était né Ra-

phaël. Cette circonstance nous dispense de chercher bien avant pourquoi ce prince se trouve ici. Pérugin est peut-être là pour figurer Démophile d'Himère, maître de Zeuxis. A l'égard de cette figure douce, sage, noble et réfléchie, qui contemple fixement le spectateur et qui semble se cacher entre Pérugin et Zoroastre (nº 18), nous ne voulons signaler aucune idée d'ostentation : mais si un mouvement d'orgueil, secret et mollement réprimé, a entraîné Raphaël vers un rapprochement que l'adulation d'abord, et que l'amitié ensuite pouvaient hasarder, nous, à trois siècles de distance, nous prononçons qu'il a eu aussi pour lui-même l'instinct divinateur, et que c'est à bon droit qu'il a pu placer là, sous ses traits, le peintre de l'*Amour couronné de roses*, qui ornait le temple de Vénus à Athènes, *de la Centauresse allaitant ses petits*, de l'*Hélène*; enfin, du *Jupiter entouré des dieux*. On a reconnu à ces ouvrages, Zeuxis, le céleste élève de Démophile.

Raphaël s'est bien gardé d'oublier la statue de Minerve. Cette déesse, protectrice d'Athènes, préside à tous les arts de la pensée; pour les Grecs, elle était l'intelligence dans sa plus haute acception.

M. d'Agincourt observe avec raison qu'il n'y a aucune des parties les plus imposantes de l'art que Raphaël n'ait portée au degré le plus étonnant de perfection dans cette inestimable fiction. L'invention poétique, l'ordonnance, le choix des personnages, la propriété des costumes, attestent également la fécondité de son imagination, l'excellence de son goût, la sagesse de son jugement. Cet ouvrage pour lequel Raphaël consulta l'Arioste, qui lui donna d'utiles conseils, honore la raison humaine, et semble avoir reculé les limites de la puissance intellectuelle. Enfin, une telle fresque est, si on a la hardiesse de s'exprimer ainsi, la bible de la peinture.

LES SCIENCES, LES LETTRES SOUS LÉON X. — ÉLOGE DE LÉON X PAR POPE.

Malgré l'enthousiasme qu'ils inspirent, malgré les consolations que leur culte peut apporter dans les pensées de la douleur et du désespoir, les arts ne sont pas les seuls présents que nous ayons reçus de la Divinité. Les sciences et les lettres doivent être regardées comme un bienfait non moins précieux. Sous les rapports les plus divers, le siècle de Léon X est l'objet de l'attention générale. On ne peut pas mettre en doute que, pendant son pontificat, il n'ait travaillé efficacement à faire fleurir ces nobles études. Suivant William Roscoë (pour toutes ces questions, j'ai un penchant particulier à choisir mes autorités parmi les protestants impartiaux; là je trouve souvent des suffrages singulièrement honorables pour le catholicisme); suivant Roscoë, c'est un Anglais qui a eu l'idée de lier à l'histoire de Léon X, l'histoire de la renaissance des lettres, idée qui n'était pas suffisamment indiquée et remplie dans la vie de ce pontife par Paul-Jove : cet Anglais, William Collins, vers le milieu du dix-huitième siècle, en a témoigné l'intention, et même il a publié le prospectus d'un ouvrage sur la renaissance.

Collins voit, dans le règne de Léon X, une époque remplie d'événements de la plus grande importance, qui ont eu beaucoup d'influence sur l'état politique de l'Europe, une période qui comprend la découverte d'un passage à l'Orient par les Portugais, celle de l'Amérique par les Espagnols (il aurait fallu dire par un Italien), l'invention et le perfectionnement successif de l'imprimerie, les attaques de la réforme, la résistance du catholicisme.

L'abbé Barthélemy, notre compatriote, avait eu aussi d'abord cette pensée, avant de se décider à composer son *Anacharsis*. Quoi qu'il en soit, ce projet était utile et audacieux. Roscoë l'a exécuté avec succès. Il est bien vrai qu'une tendance des esprits vers le progrès des lumières se faisait sentir alors en Italie. Naples, Rome, Florence, Ferrare, Bologne, Venise, Gênes, Milan, Turin, Verceil, Pavie et beaucoup d'autres villes hors de l'Italie, possédaient des hommes de génie.

Léon X conçut le dessein de rassembler dans un seul foyer ces lumières éparses. Il appela auprès de lui des professeurs de toutes les parties de l'Europe ; la théologie, le droit canon, le droit civil, la médecine, la philosophie morale, la logique, la rhétorique, les mathématiques eurent des chaires richement dotées. La poésie fut encouragée par des louanges et des distinctions. La langue grecque, la langue latine attirèrent les libéralités du pontife : sous ses auspices, Thésée Ambrosio enseigna les langues orientales, Agasio Guidacerio la langue hébraïque.

Aucune illustration nouvelle n'échappa aux récompenses du prince. La gravure à l'eau forte et la gravure au burin naquirent en même temps. Léon X aimait la musique : il encouragea l'étude de l'art musical. Quelle série de célébrités que celle de l'Arioste, de Vida, de Sannazar, de Machiavel, de Guicciardini, de Bembo, de Sadolet ! Enfin, tant d'éclat, tant d'avantages, tant de prospérités se manifestent à la voix du noble bienfaiteur, qui avait fait de la capitale du monde chrétien, le rendez-vous de tous les hommes éloquents, aimables et savants. Une influence, prolongée jusque sur les états de Florence, semblait encore étendre, comme sous la même main, cette auguste souveraineté.

Je terminerai par la traduction de quinze vers de Pope qui résument une partie de ce triomphe des arts et des sciences :

« Mais voyez : c'est l'âge d'or du grand Léon ! Chaque muse sort de sa léthargie, et rajuste sa guirlande flétrie par le temps : l'antique génie de Rome, qui plane sur ses ruines, en secoue la poussière, et lève sa tête majestueuse. O triomphe des arts ! la sculpture et ses sœurs sortent de leurs tombeaux ; le marbre respire, la pierre revêt des formes ; de plus augustes temples retentissent de plus suaves accords. Raphaël a saisi ses pinceaux, et Vida sa lyre. Immortel Vida (*), sur ton front s'enlacèrent le laurier du poète et le lierre du critique ; Crémone s'enorgueillit de ton nom : seconde en force à Mantoue (*), elle le sera de même en gloire ! » (**)

Florence assiégée par les Espagnols. — Beau fait d'armes d'un Génois. — Louis XII reprend Gênes. — Mort de Louis XII, surnommé père du peuple.

Nous ne devons pas discontinuer davantage le récit des événements historiques qui se sont développés sous ce règne si célèbre.

Les Français ayant perdu une partie de leurs possessions en Italie, l'armée de la ligue avait attaqué Florence, et venait d'y rétablir l'influence de la maison de Médicis. Pierre II, frère du pape, et fils aîné de Laurent, qui avait été chassé de Florence en 1494 (voy. pag. 208), s'était noyé en 1503, au passage du Garigliano, en combattant contre les Espagnols avec les Français. Julien, autre frère de Léon X, gouverna la ville presque en maître, mais toujours sous l'autorité apparente des magistrats substitués au gonfalonier perpétuel Sodérini, qui était exilé à Raguse.

C'est dans les lettres de Machiavel qu'il faut lire les détails de ces faits importants.

Un des premiers actes des Médicis fut de faire rendre la liberté à Machiavel, qui avait été arrêté injustement, et mis à la torture, pour des paroles imprudentes qu'il n'avait cependant accompagnées d'aucune action dont le vainqueur eût pu se montrer indigné.

(*) L'auteur de *la Christiade*, où Milton a pris beaucoup d'images et de pensées, d'un *Art Poétique*, que Scaliger estimait après celui d'Horace, d'un poeme sur les vers à soie, etc., etc. Vida était né à Crémone.

(*) Il fait allusion à l'ancienne Mantoue, patrie de Virgile, et il veut dire que Crémone, moins forte en territoire, en population que Mantoue, aura, après elle, l'honneur d'avoir donné le jour à un grand homme.

(**) Pope, *Essai sur la Critique*, part. III.

En 1513, une flotte de Louis XII se présenta devant Gênes (voy. *pl.* 51) (*), que les Français avaient perdue l'année précédente, mais où ils occupaient toujours le fort de la Lanterne : on avait voulu en vain déja le ravitailler. Un vaisseau normand allait y faire entrer des vivres et des munitions, mais Emmanuel Caballo, un de ces vaillants Génois, tels que ceux qui s'étaient distingués autrefois dans la guerre de l'Adriatique, ayant osé se placer avec une galère entre la citadelle et le vaisseau, s'avança ensuite pour attaquer le bâtiment, le prit à l'abordage, malgré une grêle de boulets, et l'amena en triomphe dans le port. Peu de temps après, les frères Antoniotto et Jérôme Adorno, Génois exilés, amis des Français, et descendants de celui que nous avons vu figurer précédemment, s'approchèrent de la ville avec quatre mille fantassins. Le doge, Janus Frégoso, pour ne pas avoir à craindre des ennemis au dedans et au dehors, fit tuer, à la sortie du sénat, Jérôme de' Fieschi, qui, dans ses discours, laissait percer son attachement pour la France. Cet assassinat, qui avait paru au doge un coup d'état fort habile, le perdit : le sénat et le peuple ne voulurent pas s'en montrer complices. Préjean, qui commandait la flotte, parvint à forcer la rade, débarqua des troupes, et Antoniotto Adorno, reconnu comme lieutenant de Louis XII, fut proclamé doge par le sénat et le peuple.

La Trémouille, général des Français, assuré d'avoir des communications faciles par Gênes, assiégea Novare. Lafayette, grand-maître de l'artillerie, établit, en plein midi, ses batteries contre la ville, et il allait la soumettre, lorsque Maximilien Sforza, fils de Louis-le-Maure, et qui avait

(*) L'histoire de la ville de Gênes se trouve successivement fondue dans ce récit des révolutions de l'Italie. Sur la gauche, dans la planche 51, on voit la Lanterne dont il est fait mention page 221; et en suivant, vers la droite, les fortifications bâties par Louis XII.

été reconnu duc de Milan, reçut des secours et fit lever le siége. Les Français, dans leur retraite, s'étant mal gardés, la première nuit, furent défaits par les Suisses, et perdirent près de dix mille hommes. Cependant, l'empereur Maximilien, devenu veuf, conservait le projet de profiter de la première vacance du saint-siége pour se faire nommer pape. Amédée VIII, duc de Savoie, avait eu la même prétention, et n'était parvenu qu'à devenir un intrus, sous le nom de Félix V; alors tous les développements politiques qui allaient naître de telles circonstances furent suspendus par la mort de Louis XII, qui vint jeter de nouvelles chances dans les affaires. Il succomba à une maladie d'épuisement, le 1er janvier 1515. Louis XII, par ses vertus, par la juste confiance qu'il avait accordée à son digne ministre, le cardinal d'Amboise, par les soins assidus avec lesquels il délivra les villes et les campagnes des mauvais traitements des gens de guerre, mérita en France le titre de *père du peuple*.

AVÉNEMENT DE FRANÇOIS Ier. — VICTOIRE DES FRANÇAIS A MARIGNAN. — BAYARD. — ISSUE DE LA LIGUE DE CAMBRAI.

Le duc d'Angoulême succéda au trône de France sous le nom de François Ier. Né le 12 septembre 1494, il était arrière-petit-fils de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, et qui avait épousé Valentine de Milan : François, comme héritier de Valentine Visconti, sa bisaïeule, prit le titre de duc de Milan.

« Ce prince, dit M. Daru, jeune, ardent, plein du bouillant courage qui distinguait les guerres de cette époque et sa nation, éloigné de l'armée pendant le règne de Louis XII, poursuivi dans son oisiveté par le bruit des exploits de Gaston, écrivit sur-le-champ aux Vénitiens, avec qui la France était alliée, qu'il partirait pour rejoindre, sur l'Adda, leur général Alviane dans quatre mois, et il tint parole. » Bientôt il se présenta dans les champs de Marignan, où les Suisses, sortis de

Gênes Генуя.

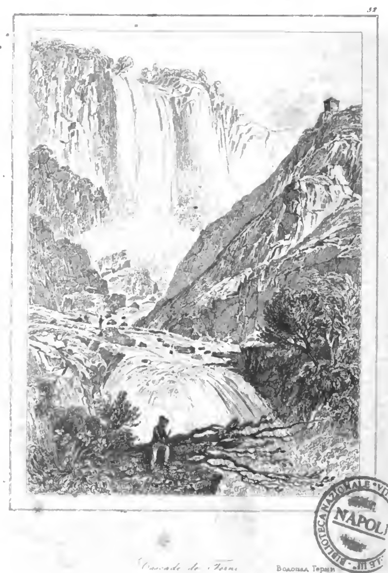
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google



Digitized by Google



Cascade de Terni   Водопад Терни

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI

Google

Milan, vinrent l'attaquer. Leur armée marchait au son des redoutables cornets d'Ury et d'Underwald, qu'on réservait pour les jours de bataille. Le combat dura deux jours. Alviane, qui venait de chercher son armée à Lodi, arriva au milieu de la seconde bataille, mais seulement à la tête de cinquante-six maîtres, qui faisaient entendre le cri vénitien *Marco*, *Marco*. Les deux armées crurent que toutes les troupes vénitiennes étaient en ligne. Le courage des Français redoubla; celui des Suisses commença à céder, mais ils firent une savante retraite. Après la bataille, qui fut appelée par Trivulze *le combat des géants*, François 1er voulut être armé chevalier par Bayard (*), et ensuite il arma lui-même beaucoup d'autres chevaliers.

Fatigués de huit ans de guerre, François 1er et Charles, qui n'était encore que roi d'Espagne, conclurent la paix à Noyon. Charles y comprit son grand-père sans le consulter.

Telle fut l'issue de cette ligue de Cambray. « Les Vénitiens, contre qui elle avait été formée, ne durent pas uniquement leur salut à leur constance et à leur sagesse, dit M. Daru : il n'est pas au pouvoir des hommes de faire que la fortune ne prenne pas une grande part dans les événements, mais on ne peut se dispenser de reconnaître que le sénat vénitien délibéra toujours avec calme et n'irrita jamais ses ennemis. » Il sut favoriser l'élan du grand Alviane, de cet Orsini, Romain généreux, si impétueux, et qui était doué d'un si puissant coup d'œil militaire. Le sénat ramena les ennemis qui n'étaient pas irréconciliables; il divisa les autres par son habileté; il eut le tact convenable pour attendre les occasions et les saisir, il déploya d'immenses ressources, et répara promptement les désastres dans l'administration. S'il y eut de la rigueur, ce fut de la rigueur équitable : les *dix*, les *trois* n'inquiétèrent pas inutilement un peuple dont il fallait aider et soutenir les efforts, un peuple qui ne pouvait et ne voulait pas se révolter, mais qui demandait quelque liberté de plus en échange des taxes exorbitantes exigées de lui. Le clergé et les nobles envoyèrent leur argent aux ateliers de monnaie; on ouvrit des emprunts qui permirent à la république de rembourser les frais de la guerre : ils montèrent à cinq millions de ducats d'or, représentant alors quatre-vingt-cinq millions de notre monnaie, et au moins le double, suivant la valeur d'aujourd'hui.

C'était avoir payé cher l'honneur d'exciter la jalousie dans l'esprit de tous les souverains!

Quant à sa puissance en Italie, Venise avait tout recouvré, excepté Crémone, la Romagne et Trieste.

ENTREVUE DE LÉON X ET DE FRANÇOIS 1er A BOLOGNE. — MORT DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN. — GRIMANI RAPPELÉ PAR LES VÉNITIENS.

Ce fut à cette époque que François 1er et le pape eurent une entrevue à Bologne, où l'on arrêta les bases du concordat, appelé concordat de Léon X. Nous en parlerons plus en détail lorsque nous serons arrivés au moment où il fut tout-à-fait reconnu en France. Le pontife s'était rendu à Bologne en traversant, avec une grande pompe, plusieurs des principales villes de ses états, Terni, où il visita des travaux qu'il avait fait faire à la cascade (voy. *pl.* 52) (*),

(*) Bayard, qui recevait du roi cet insigne honneur, avait couru, dans la nuit, un danger extrême : son cheval ayant perdu sa bride, se jeta au milieu des Suisses, traversa leurs rangs, et il allait tomber dans un autre bataillon, lorsqu'il fut arrêté par des ceps de vigne. « Le bonhomme feut bien « effrayé, non sans cause; il ne perdit pas « le sens, mais tout doucement se descendit, « jeta son armet et ses cuissots, et puis le « long des fossez, à quatre beaulx pieds, « se retira à son opinion, où il oyoit crier « *France!* » (*Vie de Bayard.*)

(*) Nous avons déjà parlé de Terni, page 61, et nous avons promis de faire mention de sa cascade, représentée fidèlement sur la planche 52.

Formée par la chute du *Velino*, qui se précipite avec fracas dans la *Néra*, elle

Spolète, Foligno et toute la Romagne.

En 1519, Maximilien mourut, et laissa ses états d'Allemagne à Charles, roi d'Espagne, son petit-fils. La même année, Venise fut témoin d'un événement mémorable. Grimani, qui en 1499, pour avoir laissé prendre Lépante, avait été banni à Rome, fut rappelé parce qu'il avait rendu des services pendant la guerre de la ligue de Cambray; ensuite, quoique âgé de quatre-vingt-sept ans, il fut élu doge: exemple remarquable, qui apprend que la patrie n'est pas toujours ingrate, et qu'il est beau de ne se venger d'elle que par des services !

MORT DE LAURENT DE MÉDICIS. — CHARLES, ROI D'ESPAGNE, ÉLU EMPEREUR, PREND LE NOM DE CHARLES-QUINT. — MORT DE LÉON X. — SON PORTRAIT.

La même année, mourut Laurent II de Médicis, duc d'Urbin, fils de Pierre II, frère aîné de Léon X; il ne laissa qu'une fille, qui fut la reine Catherine de Médicis : alors il ne restait d'autres descendants de Cosme que Léon X, son arrière-petit-fils, Catherine, dont nous venons de parler, Jules, fils posthume de Julien tué par les Pazzi, Alexandre, fils bâtard de Laurent, duc d'Urbin, et Hippolyte, fils bâtard de Julien, duc de Nemours, frère de Léon X. Alexandre et Hippolyte étaient encore enfants. Les descendants de Laurent de Médicis, frère de Cosme, *père de la patrie*, les mêmes qui avaient pris, et ensuite quitté le nom de *Popolani*, étaient partagés en deux branches : dans la branche cadette, Jean de Médicis, fils de Catherine Sforza, née du grand Sforza, commençait à s'illustrer par les armes. Cette année même, il naissait à Jean un fils destiné à porter, avec le nom de Cosme, le titre de grand-duc de Toscane. A la mort de Laurent, Léon X réunit le duché d'Urbin au saint-siége; il céda Saint-Léo et Montefeltro à la république florentine, en paiement de 150,000 ducats d'or dus à la république par l'état Romain.

Il était question d'élire un successeur à Maximilien, empereur. L'Italie avait les yeux attentivement fixés sur les électeurs d'Allemagne assemblés à Francfort. Les deux concurrents étaient Charles, roi d'Espagne, petit-fils de Maximilien, et François Ier, roi de France. Dans tous les cas, l'Italie de-

tombe de 1,063 pieds romains (nous avons dit que le pied romain est d'un peu plus de onze pouces de France) par un canal que Marc-Antoine Curius Dentatus fit creuser dans le roc, l'an de Rome 480, pour donner un écoulement aux eaux du lac *Lucus*, qui souvent inondaient les environs de Riéti.

On peut dire que cette chute est une des plus belles de l'Europe; elle offre un coup d'œil étonnant et pittoresque, surtout lorsqu'on la contemple d'en bas, où l'on a pratiqué des chemins faciles. Cependant, la plupart des voyageurs vont la voir de la hauteur, parce que le chemin est plus commode : le fracas des eaux annonce, à une grande distance, la cascade, qui est composée de trois chutes différentes. La première a 300 pieds romains de haut, et les eaux tombent avec tant de violence sur les rochers, qu'une grande partie se réduit en vapeurs qui remontent au sommet de la cascade. Le reste forme une seconde chute, puis une troisième; enfin ces eaux se réunissent à *la Néra*, et blanchissent d'écume toute cette profonde vallée. L'eau du *Vélino*, qui traverse le lac *Lucus*, avant d'arriver à la cascade, contient beaucoup de terre calcaire en dissolution, et laisse un sédiment non-seulement sur les rochers où elle tombe, mais encore dans le lit de *la Néra*. Cette circonstance fait donner à la chute le nom de cascade *delle Marmore*. Le roc a été percé à l'endroit où s'opère la chute: on peut faire quelques pas à l'abri de tout danger, le long d'un petit corridor étroit, et l'on voit alors le torrent d'eau qui va se précipiter. C'est un des spectacles les plus effrayants que puisse offrir la nature. Quand il gèle, une partie de l'eau reste suspendue en stalactites; au lever du soleil, elles forment comme autant de masses de brillants qui éblouissent les yeux par l'éclat mille fois répété de toutes les couleurs de l'iris. Les peintres ont travaillé à l'envi sur ce beau phénomène de la nature; mais le mouvement, le fracas, la vie, les leçons puissantes qui animent cette scène, sont encore à sortir de leurs pinceaux.

vait toujours recevoir un maître. Les quatre voix de Mayence, de Cologne, de Saxe et du comte Palatin du Rhin, furent données à Charles, après que l'électeur de Saxe eut refusé la couronne qui lui était offerte à lui-même. Charles obtint ensuite le vote de Bohême, puis Brandebourg et Trèves abandonnèrent François; et Charles, qui était alors en Espagne, fut déclaré empereur le 28 juin 1519. Il prit le nom de Charles-Quint.

Léon X, sollicité par Charles, accéda à un traité qui rétablissait à Milan, comme duc, François Sforza, second fils de Louis-le-Maure; il succédait à son frère Maximilien, qui avait abandonné ses droits à François 1er, et qui s'était retiré en France.

Le 1er décembre 1521, Léon X mourut à Rome, âgé de quarante-sept ans, après un règne de huit ans, huit mois et dix-neuf jours. Les trésors que lui avait laissés Jules II étaient épuisés. Il faut se résoudre à le dire, quelle qu'eût été la gloire de ce règne, les Romains désiraient un changement: ils ne surent que plus tard apprécier le prince qui avait jeté tant d'éclat sur le pontificat, et dont la fermeté avait éloigné les maux de la réforme qui allaient dévorer l'Église sous les pontificats suivants.

Des auteurs ont reproché à Léon X les prodigalités d'un parvenu. Quel parvenu, que le fils d'un Laurent-le-Magnifique, le petit-fils de Pierre II, l'arrière-petit-fils de Cosme, *père de la patrie!* D'autres lui ont reproché l'inconséquence d'un homme de plaisirs: mais on a constamment loué ses mœurs, qui se sont maintenues pures et irréprochables, malgré les accusations de Paul-Jove. On a reproché encore à Léon X quelque dureté dans le caractère, de la disposition à aimer la vengeance: mais à son avénement, il a envoyé des consolations à Sodérini, son ennemi personnel, exilé à Raguse. Quand il alla à Bologne, pour l'entrevue avec François 1er, ce fut au cardinal Sodérini, évêque de Volterre, et frère du gonfalonier, qu'il laissa le soin des affaires à Rome. Enfin, beaucoup d'écrivains, même protestants, ont pris la défense de ce pontife contre quelques détracteurs, ses contemporains, et tous les bons esprits ont lu avec confiance l'*Histoire de la Vie et du Pontificat de Léon X*, par William Roscoë.

Il est vrai que ce pape accueillit quelquefois dans son palais, des bouffons, des hommes frivoles, de faux savants. Il faut avouer cette faiblesse: mais il n'en fut pas moins le protecteur des talents véritables. Nous n'avons rien à ajouter à ce qu'il mérite d'admiration, pour les encouragements accordés aux arts et aux sciences: comme politique, il fut le seul prince qui observa avec une sage circonspection les démarches, les vues, les prétentions des deux monarques rivaux, Charles et François, et qui montra la plus généreuse sollicitude pour la tranquillité de l'Europe, et surtout de l'Italie.

ÉLECTION D'ADRIEN VI. — ÉLECTION DE JULES DE MÉDICIS, QUI PREND LE NOM DE CLÉMENT VII. — MORT DE BAYARD.

Quarante cardinaux entrèrent au conclave pour choisir le successeur de Léon X. Le 9 janvier 1522, ils nommèrent le cardinal Adrien Florent, évêque de Tortose, qui avait été précepteur de Charles-Quint, et que l'empereur avait préposé depuis peu au gouvernement de la Castille. Il était né à Utrecht, le 7 mai 1458, d'un père brasseur de bière. Jamais il n'avait vu l'Italie; il ne parlait pas l'italien, et il ne connaissait aucun des cardinaux. Ce pape prit le nom d'Adrien VI. Les Romains lui reprochèrent de ne pas aimer les arts. Il possédait les vertus et le savoir d'un moine, et devait sa réputation aux progrès qu'il avait faits dans l'étude de la théologie et de la philosophie scholastique. On le trouvait de bonne foi dans son zèle religieux, dans sa tempérance, dans son humilité, dans son aversion pour le faste et pour la simonie. Mais le successeur de Léon X regardait le Laocoon comme une idole

des païens ; il appelait les poètes modernes, des imitateurs profanes des gentils, qui souillaient le christianisme. Cependant, s'il eût régné plus d'années, peut-être aurait-il résisté quelque temps aux attaques de la réforme. Son pontificat fut de peu de durée, et à sa mort, les vœux désignèrent unanimement un Italien : mais qui devait être cet Italien favorisé par le conclave? Deux partis de forces égales disposaient des suffrages. Enfin, Jules de Médicis, fils de Julien tué par les Pazzi, fut élu pape, et prit le nom de Clément VII. Aimé des Florentins, il avait été le principal ministre du grand Léon X. On ne l'accusait ni de prodigalité, ni d'amour pour les frivolités, ni de vaines pompes. Il rappelait l'éclat du dernier Médicis, qu'on avait eu le temps de regretter. Le peuple romain donna donc de grands signes de joie au couronnement de Clément VII. Ce pontife se considérait, parce qu'il avait été légitimé, comme le seul rejeton direct de Cosme, son aïeul. Sur-le-champ, il envoya pour gouverner Florence, Hippolyte et Alexandre de Médicis (voy. page 238).

En 1524, la guerre continuait entre François Ier et Charles-Quint. Les Français avaient perdu Bayard, blessé à mort, au moment où il protégeait une retraite de l'armée.

C'est alors qu'il fut rencontré par Charles de Bourbon, auparavant connétable en France, et qui servait contre sa patrie dans les troupes impériales.

« Bayard, dit l'auteur de ses mémoires, s'estoit fait descendre de cheval, par un sien maistre d'hostel, et s'estoit fait coucher au pied d'un arbre, le visage devers l'ennemi, où le duc de Bourbon, qui estoit à la poursuite de nostre armée, le vint trouver, et dit audict Bayard, qu'il avoit grand'pitié de lui, le voyant en cet estat, pour avoir esté si vertueux chevalier. Le capitaine Bayard lui fit réponse : « Monsieur, il n'y a point de « pitié en moi, car je meurs en homme « de bien; mais j'ai pitié de vous, de « vous voir servir contre votre prince, « et votre patrie et votre serment. » Et peu après, le dict Bayard rendit l'esprit. »

Le connétable de Bourbon. — Sa révolte. — Bataille de Pavie. — François Ier fait prisonnier.

Une réprimande aussi foudroyante faite par l'*honneur de la chevalerie française*, à un prince de la famille royale, nécessite des explications historiques. Charles III, comte de Montpensier et duc de Bourbon, était le plus riche et le plus considérable des princes du sang, et chef de la branche de Bourbon-Montpensier qui, dans son droit à la couronne, aurait précédé les Bourbons-Vendôme, aïeux de Henri IV. Il joignait à une grande valeur et à beaucoup de qualités brillantes, un orgueil irascible, une ambition démesurée, et des habitudes de prodigalité qui le forçaient à contracter des dettes énormes. Devenu connétable de France, il avait vu avec irritation, que le roi donnait au duc d'Alençon, son beau-frère, le commandement d'une armée contre la Flandre; Louise de Savoie, mère du roi, avait aussi intenté au connétable un procès, et dépouillait ce prince d'une partie de l'héritage de sa femme. Indigné de ces injures, il avait écouté les propositions des ennemis de l'État, et après avoir accepté d'eux de l'argent, et la promesse du titre de roi de la Provence, il combattait contre son souverain légitime (*).

(*) Comme des historiens étrangers ont soutenu qu'il n'existait pas de preuve écrite de la trahison de Charles, nous avons cru devoir publier ce mémoire inédit qu'Henri VIII fit remettre au duc :

« Puisque ainsi soit qu'entre l'empereur et le duc de Bourbon soit faite certaine promesse et convention de faire ligue offensive et défensive contre le roy Françoys et ses adhérents, ledit seigneur roy d'Angleterre est content que semblable ligue soit faite entre luy et ledit duc de Bourbon, avec obligation réciproque de l'ung à l'autre pour l'inviolable observation d'icelle. »

« Le dit duc de Bourbon, avec ses adhé-

Mais nous devons nous transporter au champ de bataille de Pavie. L'armée impériale s'était rapprochée de cette ville. Le 1[er] février, elle occupait Vistarino. Une petite rivière séparait les deux camps : dans l'armée impériale on distinguait le vice-roi Lannoy, le marquis de Pescayre, le duc de Bourbon. François était à la tête de ses Français. Il avait sous lui, son beau-frère le duc d'Alençon, Bonnivet, Bussy d'Amboise, Anne de Montmorency, la Palisse, La Trémouille, et Jean de Médicis, chef des *bandes noires* italiennes, ainsi appelées parce que, depuis la mort de Léon X, elles marchaient sous des enseignes noires. Le roi venait de charger avec sa gendarmerie ; mais en ce moment son artillerie ne put le seconder ; ses hommes d'armes entourés éprouvèrent le désavantage de combattre contre une infanterie formidable, et ne purent faire qu'une vaine résistance. Bonnivet qui avait conseillé de se battre, voyant le mauvais état des affaires, courut au plus épais des bataillons espagnols, la visière haute, et y fut tué de coups d'épée dans le visage. Le roi ayant perdu presque tous ses compagnons d'armes, se défendit vaillamment avec une épée brisée. Son cheval tomba, le *roi chevalier* combattit encore : un Français qui avait suivi le duc de Bourbon, proposa au roi de se rendre à ce duc ; mais le prince demanda le vice-roi, M. de Lannoy, et lui remit le tronçon de son épée. Le

rents, amis et alliés, assisteroit ledit seigneur roy d'Angleterre de tout leur pouvoir à recouvrer tous tels droits, titres, terres, possessions et seigneuries qui sont détenues audit seigneur roy d'Angleterre, et occupées par ledit roy Françoys. »

« Ledit duc de Bourbon, incontinent après la descente dudit roy d'Angleterre ou de son lieutenant, avec puissante armée en France, sera tenu non-seulement soy déclarer ennemi dudit roy Françoys et ses alliés, et de assister et faire assister ledit seigneur roy d'Angleterre et sadite armée en tout ce qui lui sera possible, mais de *reconnoître et tenir ledit seigneur roy d'Angleterre pour son naturel et souverain seigneur, en s'obligeant par son serment de ainsi le faire.* »

» Ledit seigneur roy d'Angleterre descendra en personne ou fera descendre son lieutenant avec bonne et puissante armée, furnie d'artillerie et autres munitions de guerre, en dedans le dernier jour de ce présent mois d'aoust, pour invader ledit roy Françoys par le quartier de Picardie, soit pour assiéger villes ou lui donner la bataille. »

Par l'article 5, le duc de Bourbon doit s'engager, en cas que le roi Françoys *voulsit donner la bataille*, à mander en diligence contre lui pour donner la bataille et le poursuivre sans aucune dissimulation avec ses amis, et dix mille lansquenets fournis par l'empereur.

Par l'article 6, le seigneur roy d'Angleterre fournit cent mille écus d'or pour la solde des lansquenets.

Un article intercalé porte ce qui suit :

« Quant à l'article qui demande que le duc de Bourbon reconnoisse le seigneur roy d'Angleterre pour son *naturel et souverain seigneur*, ce point seul sera remis à ce que l'empereur en ordonnera. »

Voici le dernier article. « Et pour ce que pour le danger n'a esté possible du costé du seigneur roy, avoir gens de robe longue, a esté seulement fait ce présent mémoire jusqu'à ce que sur le tout sera conclud entre lesdits seigneurs roy, empereur et duc de Bourbon, et leur sera le tout mis en telle forme, qu'il sera advisé. Ce néanmoins sera le contenu des susdits articles pour chacune des parties pour entant que leur touche et en tesmoing et foy de ce que dessus, ledit seigneur roy d'Angleterre a signé ce présent mémoire le 4[e] jour d'aoust 1523, signé Henry. »

Il n'y a pas encore de preuve historique que Charles ait signé un tel traité, mais il est certain qu'il en avait signé un autre avec Charles-Quint, et cela suffit. Quant au mémoire que nous venons de rapporter, quel ton impérieux ! quel souvenir de succès effacés ! Ici, le seigneur roy entend passer avant l'empereur ; ce qui, dans ce temps-là, était plus que contesté. Et quelles conditions imposées à un malheureux que l'orgueil et l'ambition avaient égaré ! Sans doute Charles-Quint n'a pas consenti à ce que le seigneur roy revendiquât ainsi ses prétendus droits aux terres de France *détenues* au roy Henry, et *occupées* par le roy Françoys.

roi de Navarre, Henri d'Albret, grand-père maternel de Henri IV, se rendit en même temps prisonnier. Le duc d'Alençon ordonna une retraite qui le couvrit de honte. Il en mourut bientôt après de douleur.

Presque toute l'Italie se vit à la merci du vainqueur. Ceux qui avaient le plus à craindre étaient Venise, le pape et Florence; et en même temps, François Sforza, rétabli à Milan, n'était pas mieux traité que les ennemis de l'empereur.

Lannoy avait conduit son prisonnier en Espagne; Charles-Quint le traita avec rigueur, et ne consentit à montrer plus de ménagements que parce que son captif tomba malade.

François Ier remis en liberté. — Une nouvelle armée allemande descend en Italie. — Florence menacée.

En 1526, le roi obtint sa liberté, et, à peine arrivé en France, il signa un traité avec le duc de Milan, Venise, le pape et Florence, par lequel ces princes s'engageaient à attaquer les forces de l'empereur en Italie. Ce traité assurait au roi le retour éventuel de son autorité dans Gênes et dans Asti.

Peu de temps après, les galères vénitiennes, jointes à celles du pape et à la flotte française, parurent devant Naples (voy. *pl.* 53) (*). Les confédérés firent débarquer des troupes sur le point où l'on voit aujourd'hui la maison de la reine Jeanne (voy. *pl.* 54) (**); mais, repoussés par Moncade, ils furent obligés de se retirer.

De nouvelles troupes allemandes descendaient en Italie pour renforcer l'armée de l'empereur. Déja de nombreux détachements avaient paru sur les bords du lac Majeur; ils fortifiaient ses îles, entre autres celle qu'on a depuis appelée *Isola Bella* (voy. *pl.* 55) (*). De l'autre côté, on an-

(*) Cette planche représente une vue de Naples, prise de Pausilippe à droite: au milieu de la mer on aperçoit le château de l'*OEuf*, ainsi appelé à cause de sa forme: dans le fond le Vésuve jette sa fumée ordinaire.

(**) Nous avons conservé le nom populaire. Ce palais s'appelle vulgairement la maison de la reine Jeanne. Mais on n'a jamais dit à laquelle des deux reines Jeanne il avait appartenu; et l'on a vu dans les récits précédents qu'il y a eu sur le trône de Naples Jeanne Ire et Jeanne II. Aujourd'hui, on sait la vérité : le nom de la princesse qui a commencé la construction de ce palais est *Anna*, de la famille Caraffa; il est placé au bout de la côte Mergelline, au bord de la mer, qui en bat le soubassement. L'architecte, Cosimo, a voulu préserver cette construction de toutes catastrophes; il l'a établie sur un massif de rochers naturels qui empêchent la violence du choc des vagues. C'est sur cette masse, taillée à volonté, selon le besoin, que s'élève une autre masse bien plus grande, formant quatre ordres, que séparent trois entablements. L'ensemble de l'édifice, sur la façade, offre un genre assez noble de bâtisse, et d'un goût postérieur à celui de la renaissance. La princesse Anna avait épousé un vice-roi de Naples; sa mort précoce a empêché de terminer son palais. Il mériterait d'être achevé, et ce serait une des plus belles maisons de plaisance de la cour.

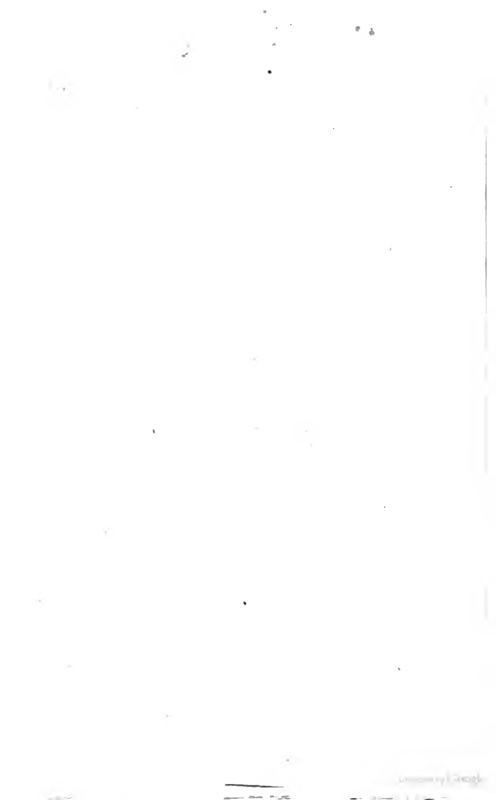
(*) Voici le jugement de Roland de la Platière sur l'*Isola Bella :* « Tant de richesses naturelles, tant de gradations et de variétés unies à tant d'art, jointes au tableau vaste et pompeux qui s'offre au loin et à la vue de toute l'étendue du lac Majeur, animé par la navigation et la pêche, la transparence de ces eaux superbes et ces rivages charmants, font de ce lieu un séjour enchanteur, et le rendent digne d'un prince tant par sa situation que par son genre unique d'élégance. L'*Isola Bella* est occupée en entier par le château et le jardin. »

M. Valery parle des deux grands lauriers que l'on remarque dans ce séjour de délices; ils ont la hauteur des arbres des Champs-Élysées.

M. Petit-Radel dit, dans son voyage, que cette île est un lieu de féerie, où l'on voit comment l'art peut vaincre la nature, quand des efforts puissants ont tenté de l'asservir. L'*Isola Bella*, dont on ne peut offrir une description qu'en empruntant à celle des îles fabuleuses de Calypso et d'Armide, n'était, vers le milieu du XVIIe siècle, qu'un misérable réduit rocailleux où se rendaient quelques malheureux pour partager la pêche qu'avait produite leur in-



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

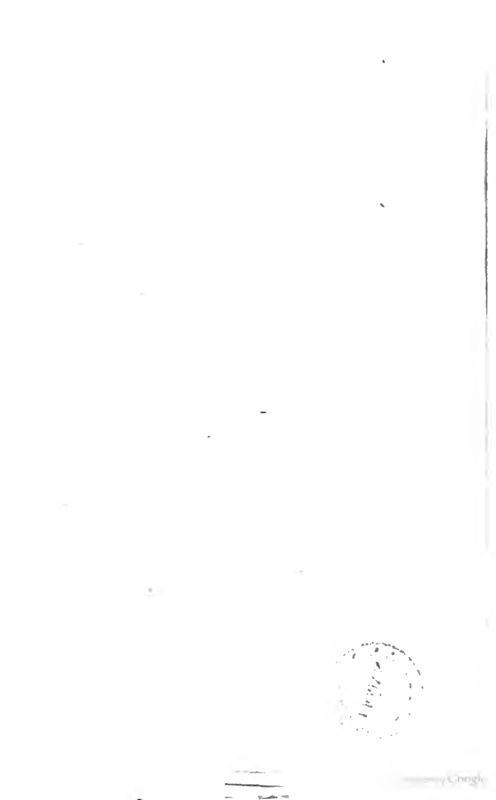


Digitized by Google

NAPLES.

Palais de don' Anna

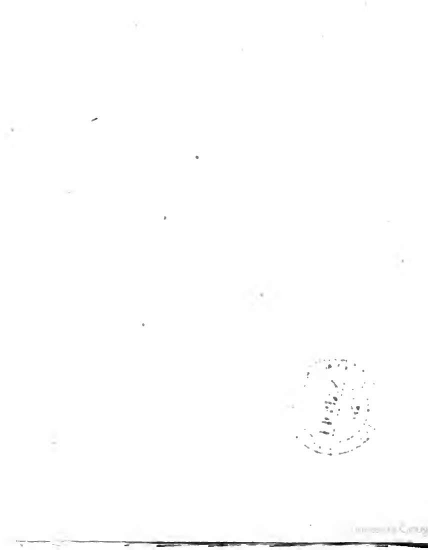




Google



Isola Bella.



Digitized by Google


Digitized by Google

Turin.



Digitized by Google

Trento Трентъ Trient

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

nonçait que les Français, après avoir demandé impérieusement passage au duc de Savoie, étaient descendus à Turin (voy. *pl.* 56) (*); mais il n'était pas vrai qu'ils y fussent déja arrivés; tandis qu'un corps d'armée ennemi s'avançait rapidement de Trente (voyez *pl.* 57) (**). Avant de hasarder une attaque sur plusieurs points, elle attendait de l'artillerie. Guicciardini, commandant des troupes du pape, et qui fut à la fois, à cette époque, comme chez les anciens Xénophon, général et histo-

dustrie. Voilà pourquoi les Allemands, en entrant en Italie, y envoyaient, facilement, des postes avancés, pour de là s'étendre sur les autres îles du lac Majeur. Le sol primitif était de nature schisteuse, entrecoupée de filons de trapp (basalte, roche cornéenne) et de quartz. Le chef de la maison Borromée, le comte Vitalliano, charmé de la situation de l'île, résolut de l'embellir: à force de faire couper et d'aplanir, il rendit uni le sol, qu'il soutint par des murs d'appui; puis il bâtit une assez simple habitation sur la pointe nord, et commença dès lors à planter d'une manière régulière le terrain qui regardait le N.-E. Ses successeurs firent apporter des environs une immense quantité de bonne terre pour exhausser le terrain vers le S.-E.; et par la manière dont ils firent disposer les assises de murs qui le retenaient, ils s'y ménagèrent de vastes souterrains. Toute cette partie fut élevée ensuite d'après des plans grandioses sur quatre faces ornées de huit terrasses, qui, placées les unes sur les autres, et successivement avec une moindre surface, comme en amphithéâtre, furent maintenues par des murs *en revêt*, ainsi qu'on le voit dans la planche 55, dont le dessin a été fait par un très-habile artiste. Ces murs sont tapissés d'espaliers, de citronniers, de grenadiers, de jasmins et d'orangers qui embaument et récréent agréablement la vue. Aux angles de chaque terrasse s'élèvent, sur des piédestaux, des aiguilles et des statues dans des proportions gracieuses. Sur chaque face, on a pratiqué des escaliers pour communiquer d'une terrasse à l'autre; aux encoignures de la face méridionale (c'est celle que présente à peu près notre planche) on voit deux tours hexagones couronnées de balustres ornés de statues en pied. Sur le plus haut d'un mont factice placé en arrière, est une grande plate-forme couverte de dalles granitiques, disposées avec une légère pente vers le milieu, où est un réceptacle pour les eaux pluviales, qui se réunissent dans une vaste citerne. Ces eaux, mises en mouvement par des béliers hydrauliques, retombent d'une manière variée et en abondance par une énorme statue équestre et par quatre autres statues, lorsque le maître veut faire paraître ce séjour dans toute sa pompe. La partie australe est décorée des statues des quatre saisons: les fleurs les plus suaves brillent dans les parterres avec toute la fraîcheur de leur feuillage; le jasmin d'Arabie, le mendi de l'Inde, la riche capucine qui le matin, dit-on, entr'ouvre, avec une petite détonation, son calice légèrement resserré pendant la nuit, serpentent sur le treillage; les jardins inférieurs offrent des quinconces d'érables, d'autres bosquets d'orangers, de grenadiers, des berceaux de limoniers et de cédrats surchargés en tout temps de fleurs et de fruits. Au-dessous d'une terrasse est un vaste souterrain remarquable par l'espèce de mosaïque de pierre qu'on voit sur le sol, sur les murs et à la voûte. Toutes les nuances de couleurs que peut offrir le cailloutage roulé dans la profondeur des torrents, les pierres micacées, imitant l'or et l'argent, les pierres siliceuses, les pierres granitiques ont toutes été mises à contribution pour former des coquilles, des rosettes, des cercles, des losanges, des méandres, et avec cela tous les produits d'une imagination fantastique. Ce nouveau système de mosaïque, peu connu en France, y a été importé dernièrement par M. Ciuli, Romain, qui a trouvé *des trésors* en ce genre dans nos carrières de Montmartre, et qui a déja entrepris, pour l'administration de la préfecture, des travaux de pavage de luxe très-agréables à l'œil, et aussi solides qu'élégants.

(*) Cette planche représente une vue des maisons de la place Victor-Emmanuel à Turin, et du pont jeté sur le Pô par les Français en 1813.

(**) La planche 57 représente une vue de la ville de Trente, la première ville qu'on trouve en Italie lorsqu'on arrive par l'Allemagne. Cette ville est très-célèbre par les travaux du concile, qui commença en 1545, et qui finit en 1563. Trente est à vingt-sept lieues de Venise et à vingt-sept lieues d'Inspruck.

rien, accuse de lâcheté le duc d'Urbin, François-Marie de la Rovère, qui, après avoir perdu ce duché que Léon X avait donné en 1516 à son neveu Laurent II, l'avait recouvré en 1520. Guicciardini lui reproche de n'avoir pas montré assez de courage, quoiqu'il pût disposer de toutes les forces de la ligue. Les Allemands, ayant reçu quatre fauconneaux de l'arsenal du duc de Ferrare, passèrent le Pô, et vinrent couronner des montagnes voisines de Bologne (voy. *pl.* 58) (*). De là ils envoyèrent une garnison à Ferrare (voy. *pl.* 59) (**), dont le duc s'était déclaré ennemi de la ligue.

Renzo di Ceri (***) était chargé par le pape de défendre Rome; mais il fallait que, de leur côté, les Florentins pensassent à leur propre conservation.

Jamais Florence n'avait couru de plus grand péril. La famille Salviati tenta une insurrection, pour venger la mémoire de l'archevêque de Pise (voy. page 202); elle se présenta en armes devant le palais Vieux, et repoussa une garde placée devant la loge des Lanzi (voy. *pl.* 60) (*); mais l'insurrec-

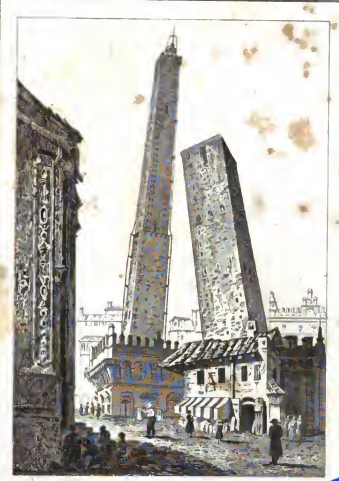
(*) On voit sur la planche 58 les deux célèbres tours de Bologne : celle qui est à droite, la moins haute, la Garisende, a 130 pieds romains; on l'appelle ainsi du nom d'un noble Bolonais qui la fit élever sur la *piazza minore di porta Ravegnana*. Cette tour a une inclinaison extérieure de neuf pieds, tandis que l'inclinaison intérieure n'est que d'un seul pied (voyez ce qui a été dit de la tour de Pise, pag. 135). La Garisende, qu'on nomme aujourd'hui *torre mozza* (*tour tronquée*), est bâtie à côté de la tour des Asinelli : cette dernière est celle que l'on voit à gauche, et qui a 376 pieds de hauteur. On y arrive par 440 marches, après lesquelles on rencontre un escalier de bois qui s'élève en spirale. Au haut de l'escalier, on trouve une cloche qu'on ne met en branle que dans les plus grands dangers, ou à l'occasion de quelques cérémonies extraordinaires. Quand j'ai visité cette tour, le soin en était confié à un gardien négligent, qui avait laissé former comme une sorte de cloaque dans les encoignures.

(**) La planche 59 représente une vue prise du palais des anciens ducs de Ferrare, et qui actuellement est occupé par le légat de Sa Sainteté.

(***) C'était encore un brave prince de la maison Orsini; il s'appelait Renzo. Ce nom est un diminutif de Lorenzo. Quelquefois ce diminutif, suivant les divers dialectes des pays, est Rienzo, comme on l'a vu pour le célèbre Colà di Rienzo. Il est à remarquer que pour celui-ci, qui, dans le fait, s'appelait Nicolas, fils de Laurent, c'est le nom de baptême de Laurent, appartenant à son père, qui lui est resté, contre l'ordinaire. Ses descendants, qui se sont, à ce qu'on assure, établis en Provence, et particulièrement près d'Avignon, ont conservé d'abord ce nom; mais ensuite, comme les noms de famille de l'Italie peuvent se décliner, c'est sous la terminaison plurielle de Rienzi qu'ils ont été connus. Ils jouissent depuis long-temps de la considération attachée naturellement à la descendance illustre d'un homme d'un grand talent et d'un *sénateur de Rome*.

(*) Dans les villes qui se régissent par leurs propres lois, il est nécessaire qu'il se trouve près de la résidence du gouvernement un lien propre à réunir le peuple, et où il puisse être instruit de ses affaires. Athènes, près de l'aréopage, avait ses *portiques*; Rome avait ses *rostres*; Florence sa *ringhiera*, où on proclamait les décrets, où on intronisait les gonfaloniers et les princes, où on remettait le bâton de commandement aux généraux : cette *ringhiera* (ou balcon) était découverte et exposée aux intempéries de l'air; aussi quelquefois était-on obligé de différer la publication de certains actes publics, ou de priver le peuple de la satisfaction d'assister à la cérémonie. Pour éviter cet inconvénient, le gouvernement de la république pensa, en 1355, qu'il était convenable d'étendre la place, et de faire construire une immense *loggia*, ou portique couvert, très-près du palais. Les architectes ayant été invités à présenter des plans, on distingua celui d'André Orgagna, qui obtint la préférence. Trois arcs spacieux posent majestueusement sur quatre pilastres ornés avec magnificence: on dirait que ce monument est du temps d'Auguste. Les trois vertus théologales, sculptées en demi-relief, sont de l'Orgagna; les quatre vertus cardinales sont de Jacques di Piero, qui florissait en 1364.

Cette même année, les Florentins ayant



Bologne. Болонья Bologna.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google



Ferrare Феррара Ferrara

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI





La Loge des Lances Лоджа Ланцiи La Loggia de Lanzi

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

tion fut contenue par le parti des Médicis. Alors Bourbon, qui commandait les armées allemande et espagnole réunies, croyant que les partisans d'Hippolyte et d'Alexandre feraient une vigoureuse résistance, marcha sur Rome, sans artillerie, sans charrois, sans munitions. Tant d'audace demandait une meilleure cause et de plus nobles projets.

ATTAQUE DE ROME PAR L'ARMÉE ALLEMANDE ET ESPAGNOLE. — MORT DE CHARLES DE BOURBON. — VIOLENCES EXERCÉES A ROME. — PERSÉCUTIONS CONTRE LES ARTISTES. — LEUR FUITE. — ROSSO BATTU, ENCHAÎNÉ. — LE CARDINAL POMPÉE COLONNA. — LÂCHETÉ DU DUC D'URBIN.

Le 4 mai 1527, Charles conduisit ses soldats à l'assaut. Nous ferons parler ici un témoin oculaire Benvenuto Cellini, le célèbre sculpteur que nous avons cité plus haut dans une note,

remporté une glorieuse victoire sur les Pisans, il fut ordonné qu'il serait fait une entrée solennelle de l'armée victorieuse, suivie des prisonniers : ceux-ci étaient entassés, ainsi que des marchandises, sur 44 chariots; on poussa la bassesse jusqu'à leur faire payer un droit de 18 sous par tête à la porte san Friano, comme s'ils étaient des animaux destinés à l'approvisionnement de la ville, ensuite on les jeta dans les prisons. Voilà certes un trait de lâcheté et de passion bien inexplicable dans le noble peuple florentin; mais toute la population ne sanctionna pas ce crime politique. Les femmes de Florence, en grand nombre, se présentèrent en foule devant les prisons, pour porter aux captifs des vivres, des secours et des consolations; cependant les malheurs des Pisans prisonniers n'étaient pas à leur comble, ils furent contraints de devenir maçons, et on les employa à bâtir la partie de la *loggia* qui n'était pas achevée, et que l'on continuait sur des dessins de l'Orgagna.

On nomma depuis cette *loggia*, *loggia de' Lanzi*, parce que, sous Cosme Ier, le grand-duc, il y avait fait placer une garde de Suisses, qu'on appelait *lanzi*, ou lansquenets.

Au milieu de l'arc contigu à la fabrique de la *zecca* (la monnaie), il y a un groupe de bronze représentant Judith qui a coupé la tête à Holopherne : c'est un ouvrage très-estimé de Donatello. Sous le premier arc de la façade, on remarque le Persée de Benvenuto Cellini; il raconte lui-même, d'une manière très-gracieuse, ce qui arriva le jour où la statue fut découverte. Le 27 avril 1554, à peine faisait-il jour, le peuple s'assembla en foule; c'était un concert perpétuel de félicitations. Le duc de Florence, caché derrière une fenêtre basse au-dessus de la porte du palais, entendait les jugements de la multitude; il était témoin de sa joie. A son tour il envoya complimenter Cellini, qui se montrait ivre d'allégresse. Survinrent deux ambassadeurs du vice-roi de Sicile auprès du duc; ils se firent montrer Cellini, et accoururent auprès de lui. Le bonnet à la main, ils lui adressèrent le discours le plus cérémonieux, l'invitant à venir en Sicile, et lui promettant de l'enrichir. La multitude se pressait autour des ambassadeurs et de l'artiste. Il leur répondit : « Je m'étonne de vous voir m'engager à quitter un si grand prince que le mien, généreux protecteur des talents; je suis dans ma patrie : c'est la vraie école de tous les mérites. Si j'avais l'appétit d'un gain considérable, je pouvais rester en France auprès du grand roi François, qui me donnait mille écus d'or de traitement, et avec qui je gagnais ensuite plus de quatre mille écus d'or par an. » La postérité a confirmé le jugement des Florentins d'alors.

Le Persée a un mouvement franc et naturel; le corps de Méduse, qu'il foule aux pieds, est encore animé des graces dont abusait celle qui avait porté à Minerve le défi de la beauté.

On admire plus loin le groupe de Jean de Bologne; un jeune homme audacieux enlève à un vieillard une jeune fille. On ne pouvait mieux exprimer la vaine résistance de la décrépitude, la force du ravisseur, la délicatesse de la femme. On engagea l'artiste à appeler ce groupe l'*Enlèvement d'une Sabine*; il y consentit : mais on ne voit pas ce qu'un vieillard peut avoir à faire dans l'enlèvement d'une Sabine, qui, fille ou épouse, devait être défendue par une mère encore jeune, ou par un guerrier.

Le grand Léopold a voulu aussi embellir la *loggia* : par son ordre, on y a porté les statues de six prêtresses de Romulus, qui faisaient partie des ornements de la *villa* Médicis à Rome. Deux beaux lions placés à l'entrée du portique lui donnent encore un aspect plus imposant.

et qui combattit lui-même sur les remparts :

« Toute la ville prit les armes : nous nous dirigeâmes alors le long des murs du *Campo-Santo*, et nous y vîmes cette prodigieuse armée qui faisait tous ses efforts pour entrer. A la partie de la muraille dont nous nous approchâmes, on rencontrait beaucoup de corps de jeunes gens tués par ceux du dehors. Il régnait un brouillard épais ; je me tournai vers Alexandre del Bene (un de ses compagnons), et je lui dis : « Retirons-nous à la maison le plus « tôt qu'il sera possible, parce qu'ici « il n'y pas de remède au monde : « vous voyez ; ceux-ci montent, et « ceux-là fuient. » Alexandre épouvanté s'écria : « Plût à Dieu que « nous ne fussions pas venus ! » Il se tourna alors avec une grande précipitation pour s'en aller ; je le retins, en disant : « Puisque vous m'avez amené « ici, il faut faire quelque action « d'homme ; » et ayant tourné mon arquebuse là où je distinguais un groupe de soldats plus serré, je visai un personnage qui était plus élevé que les autres. Le brouillard ne me permettait pas de m'assurer s'il était à cheval ou à pied. Ayant ensuite regardé Alexandre et Cecchino (autre compagnon), je leur dis de décharger leur arquebuse, et je leur enseignai la manière de se placer pour ne pas attraper un coup des ennemis. Ayant tous les trois tiré, chacun deux coups, je regardai au-dessus du mur avec précaution, et je remarquai parmi les assaillants un grand tumulte, parce qu'un de nos coups avait tué Bourbon, et ce fut le premier que je vis relever par les autres, comme on le sut clairement ensuite. »

« Nous nous en allâmes par *Campo-Santo*, et nous entrâmes par *Saint-Pierre*. Étant sortis derrière l'église de Saint-Ange, nous parvînmes à la porte du château, avec de grandes difficultés, parce que le seigneur Renzo di Ceri et le seigneur Horace Baglioni blessaient et tuaient ceux qui évitaient de se battre aux murailles. On laissa tomber le pont-levis, car les ennemis étaient déja dans la ville, et j'entrai dans le fort à l'instant où le pape Clément y arrivait par les corridors (*). »

Le pape avait conclu une trêve avec le vice-roi, qui montrait à cet effet des pouvoirs spéciaux de Charles-Quint : d'après les conventions, le pape devait rester neutre. Malgré cette trêve, l'armée de l'empereur commandée par Bourbon, et qui était composée de quarante mille hommes dont les deux tiers étaient Allemands luthériens et l'autre tiers Espagnols, ne recevant pas de solde depuis long-temps, ne voulut pas que l'on reconnût le traité, et déclara séditieusement qu'il fallait saccager la ville de Rome. Les murailles furent franchies de toutes parts. Animés par la perte de leur général, les soldats ne firent d'abord aucun quartier ; le premier jour on massacra plus de huit mille Romains dans une seule partie de la ville, quoiqu'ils demandassent la vie à genoux.

Jamais peut-être dans l'histoire du monde, dit M. de Sismondi, une grande capitale n'avait été abandonnée à un abus plus atroce de la victoire ; jamais une puissante armée n'avait été formée de soldats plus féroces et n'avait plus effroyablement secoué le joug de toute discipline. Ce n'était pas assez qu'on vît livrée à la rapacité des soldats la totalité des richesses sacrées et profanes que la piété des peuples ou

(*) Il y a des corridors qui conduisent, du palais du Vatican, au château Saint-Ange ; ils sont bâtis comme des sortes d'aqueducs. Lorsqu'ils se prolongent le long d'une rue, ils sont comme appliqués aux murailles, interceptant le jour du premier étage. Peu de personnes visitent ces corridors, qui existent encore aujourd'hui. Il faut, en effet, une permission expresse ; mais c'est un voyage fort curieux à faire, et dont on conserve long-temps le souvenir. Il y a à Florence de pareils corridors qui conduisent, du palais Pitti, au Palais-Vieux ; ils traversent le *ponte Vecchio*, et forment un coup d'œil singulier. Là aussi, ils sont régulièrement collés aux murailles de chaque maison des rues, le long desquelles ils se prolongent.

leur industrie rassemblait dans la capitale du monde chrétien, les personnes mêmes des infortunés habitants furent également livrées au caprice et à la brutalité de la soldatesque, tandis que les femmes de toutes les conditions étaient victimes d'une incontinence qui semblait n'être jamais assouvie. Ceux à qui on soupçonnait des richesses cachées étaient mis à la torture : on les obligeait, par des tourments, à signer des billets et à épuiser la bourse des amis qu'ils pouvaient avoir dans les pays étrangers. Beaucoup de prélats succombèrent dans ces souffrances; après s'être rachetés, beaucoup d'autres, pour s'être crus délivrés de toute attaque, étaient contraints de se racheter encore, et moururent de ces violences, de leur affliction, ou de leur effroi. On voyait les soldats allemands, dans la double ivresse du sang et du vin, promener sur des ânes, des évêques en habits pontificaux, traîner des cardinaux dans les rues, les charger d'outrages et de coups. L'avidité enfonçait les tabernacles, mutilait les chefs-d'œuvre des arts. La bibliothèque du Vatican fut saccagée. Les places, ou les églises de Rome, étaient un marché où les soldats vendaient les jeunes femmes et les chevaux; et ces excès épouvantables, qui se commettaient même dans les basiliques de Saint-Paul et de Saint-Pierre, asile vénéré sous Alaric (voy. page 7), ce pillage, qui, sous Genséric, n'avait duré que quatorze jours (voy. page 18), durèrent, sans se ralentir, pendant deux mois (*).

Benvenuto Cellini assure qu'il ne peut pas entreprendre de décrire le spectacle d'horreur que l'on voyait du haut du château Saint-Ange.

Au milieu de tant d'atrocités, il arriva que l'on ne respecta pas même cette classe de talents qui, n'ayant pas de grandes richesses, n'offre aucun attrait à la cupidité. Confiants dans ce sentiment de dignité que vénéraient souvent les plus barbares nations, les artistes de toutes les parties de l'Italie, qui habitaient Rome, après avoir demandé la liberté et la vie, firent entendre des paroles d'honneur, de courage et de pitié. Que disiez-vous, infortunés, à des monstres nourris dans le sang et dans les crimes, et qui, pendant cinq ans, avaient dépouillé sans compassion et accablé de douleurs d'autres provinces de la péninsule? Quelle était votre méprise! Vous orniez les temples avec élégance, vous les embellissiez d'images sacrées, vous placiez sur les tombeaux les sublimes allégories de l'Église : à vous aussi, la guerre est déclarée. C'est au nom de vos travaux que vous demandez à vivre? Qu'est-il besoin de vous, et de ces fictions! il faut des temples nus; comme les autres Romains, vous périrez, si vous ne fuyez. En un instant les hallebardes ont dispersé la savante école de Michel-Ange et de Raphaël.

Antoine Sangallo abandonne ses pilastres à demi élevés à Saint-Pierre, où on a brûlé ses échafauds; il voit à peine du haut du château Saint-Ange, où il s'est réfugié, il distingue à peine les derniers étages du Vatican, qu'il a été chargé d'agrandir.

Polydore prit la fuite, et courut à Salerne; il se hasarda seulement à revenir vers Naples. Jules Romain ne reprit ses pinceaux qu'à Mantoue; Pellegrino porta son goût, sa grace et sa fraîcheur à Modène. Gaudenzio Ferrari communiqua les leçons des *Loggie* et des *Stanze* à ses admirateurs à Milan. Périno del Vaga établit une académie à Gênes. Le génie italien est tellement répandu sur la surface du sol *où résonne le si*, que ses nombreuses capitales offrent partout des asiles au milieu desquels les germes heureux se développent et portent des fruits abondants. Un seul artiste, Rosso, qui depuis a construit et orné de peintures la grande galerie de Fontainebleau, Rosso, ne consent pas à se cacher dans Rome; il est saisi, lié, battu, enchaîné,

(*) J'ai vu l'esquisse d'un grand tableau de M. Granet représentant les supplices infligés aux religieux de la Trinité-du-Mont par des soldats impériaux, dans le sanctuaire même; je ne sais pas pourquoi M. Granet n'a pas terminé ce tableau, qui est d'un terrible effet dramatique.

appelé impie, idolâtre. Recourt-il aux Espagnols? mêmes violences; et puis il a encore de l'or, puisqu'il se défend et qu'il aime la vie!

Les élèves de celui qui a fait placer dans l'église de la *Minerve, le Christ embrassant la croix*, vont se jeter dans les bras de leur maître Michel-Ange, qui est prêt à défendre Florence.

Tant d'illustres fugitifs portent partout le ressentiment de ces injures. C'est dans leur langue d'imagination, de verve et de feu qu'ils racontent leurs supplices. George Vasari surtout entend, pendant beaucoup d'années à Florence, ces lamentables récits, et il peut, lorsqu'il arrive à Rome, reconnaître à tous les pas, les traces de ces ignobles fureurs.

Autant il est doux de voir les arts prodiguer à celui qui les protége une reconnaissance survivant aux empires, autant il est pénible de savoir que lorsqu'ils seront outragés, ils se livreront démesurément à la passion de la vengeance. Vienne un jour de douleur et d'effroi pour ceux que Luther appelle à la discorde (il viendra ce jour funeste avant la fin du siècle)! et dans Rome même les arts, encore indignés, se souviendront trop de leurs désastres.

Le duc d'Urbin, qui s'était avancé, disait-on, pour délivrer Rome, n'osa pas ou ne voulut pas attaquer cette cohue de pillards, qu'il eût combattue avec succès, parce qu'aucun officier n'avait d'autorité sur elle, et parce que, même à un signal de danger, on ne pouvait parvenir à la rassembler. Le duc d'Urbin pouvait attaquer le Vatican; il en connaissait les détours, lui qui l'avait visité sans doute pour jouir du bonheur de voir sa propre image devenue un des ornements de la plus imposante composition de Raphaël (*): mais le vain jeune homme, désormais général timide, prétendait que ses troupes n'étaient pas assez nombreuses.

(*) Au commencement de mai en 1835, il n'y aura pas une seule personne à Paris qui ne puisse juger elle-même *l'invention, la composition, l'expression, le dessin de l'Ecole d'Athènes*, et même prononcer sur le *coloris*.

M. Brongniart, directeur de la manufacture de Sèvres, a envoyé à Rome un des peintres les plus distingués de cet établissement, M. Constantin, ami de M. Gérard, et qui peut se dire son élève, parce que M. Gérard lui a prodigué ses conseils utiles et précieux. M. Constantin portait avec lui à Rome une plaque de porcelaine de quatre-vingt-quinze centimètres de largeur, à peu près 2 pieds 11 pouces, sur soixante-seize centimètres de hauteur, à peu près 2 pieds 4 pouces; il a ébauché, sur cette plaque, *l'Ecole d'Athènes* de Raphaël. Cette ébauche devait être envoyée à Sèvres pour être cuite en premier feu. Il a fallu un emballage particulier et très-délicat, afin d'éviter les fractures et les altérations.

Arrivée à Sèvres, l'ébauche a été cuite en premier feu, avec la sollicitude la plus dévouée, et sans accident. De Sèvres, l'ébauche a été renvoyée à Rome pour être retouchée et achevée. Dans cet état, il a fallu qu'elle courût encore les risques du retour, et elle a été rapportée heureusement à Sèvres où elle a reçu un second feu. Ce dernier feu ayant été reconnu insuffisant, on s'est décidé, malgré les craintes les plus inquiètes, à lui faire recevoir un troisième feu, et la plaque est sortie triomphante, admirable et perfectionnée, de cette dernière épreuve.

Simultanément, on prenait les mêmes soins pour peindre sur une plaque de porcelaine, de soixante-trois centimètres de largeur, à peu près 1 pied 11 pouces 1 ligne, sur quatre-vingts de hauteur, 2 pieds 5 pouces 6 lignes, le *Miracle de Bolséna*, autre sublime composition de Raphaël; seulement, cette autre planche a fait un voyage de plus à Rome.

Ces tableaux sont finis, encadrés, et paraîtront à la prochaine exposition de la manufacture. Le prix de ces travaux, qui sont, comme on le voit, le produit d'un courage, d'une habileté, d'une constance dont il n'y a pas encore d'exemple en ce genre, n'est pas fixé définitivement. On croit cependant que le prix de *l'École d'Athènes* sera de 35,000 francs, et que celui de l'autre tableau sera de 25,000 francs.

De tels travaux, que l'on doit citer au nombre des entreprises qui ont le plus honoré les arts, ces emprunts glorieux, auxquels le gouvernement du saint-siége a, de son coté, accordé toute sa protection, ont été commencés en novembre 1829, et achevés en décembre 1833. M. Brongniart, dans son amour éclairé des beaux-arts, se montre le digne fils de l'auteur des plans du palais de *la Bourse* de Paris (voyez page 85).

En cette circonstance, la véritable armée du duc d'Urbin était dans Rome même. Il y restait encore cent mille habitants et la garnison du château. A l'apparition d'un bataillon dans un faubourg, au triple cri de *Francia*, *Palle* et *Marco*, tous ces habitants, qui avaient été si barbarement outragés, les femmes, les enfants, les vieillards, seraient devenus, en une heure, une épouvantable, une implacable armée; ils auraient ramassé les pierres dans les ruines des palais, ils auraient désarmé facilement des misérables habituellement livrés à l'ivrognerie, et indubitablement lâches, puisqu'ils avaient été cruels : la garnison du château Saint-Ange aurait fait une sortie, et d'Urbin, s'il voulait toujours rester *Couard*, comme ont dit les Italiens dans leurs vers où ils l'ont appelé *Codardo*, d'Urbin eût pu borner ses exploits à empêcher tant de scélérats de fuir hors des remparts.

Pendant ce temps-là, Charles-Quint prenait le deuil à cause de sa victoire; il faisait faire des prières publiques, l'hypocrite, pour la liberté du saint-père, pour le retour de la paix dans la chrétienté, pour la délivrance de Rome, si long-temps au pouvoir de soldats luthériens : celui qui commandait de prier ainsi on ne sait quel dieu, était le chef, le maître de cette armée à laquelle il ordonnait d'envoyer des renforts d'Allemagne.

A cette nouvelle, devant de tels périls, avec un ennemi aussi impie, le pape crut ne pas devoir penser à se rendre. Pour qu'il pût sortir du château Saint-Ange, on exigeait de lui quatre cent mille ducats d'or : on voulait qu'il remît aux troupes du *musulman*, qui le tenait assiégé, Ostie, Civita-Vecchia, Parme, Plaisance et Modène, sans qu'il fût rien stipulé pour une restitution éventuelle. Le pape balançait à accepter ces conditions.

Cependant le cardinal Pompée Colonna, un autre ennemi de Clément VII, était entré dans Rome, à la tête d'une troupe de paysans de ses fiefs. Il avait embrassé avec une ardeur sacrilége la cause de l'empereur. Le cardinal jouissait d'abord de l'humiliation du pontife et du dépit de Renzo di Ceri, l'un de ces Orsini si odieux aux Colonna : mais il faut ajouter rapidement que ce prince de l'Église, ce Romain, ne put supporter long-temps la vue de la profanation des temples, et de la douleur de sa patrie. Les paysans de Colonna aussi voulurent piller ce qui avait pu échapper aux Espagnols et aux Allemands; c'en était trop : il se sentit pénétré d'une pitié profonde; il versa des larmes de repentir; il renvoya promptement les brigands qu'il avait amenés, et ne garda qu'une troupe fidèle et soumise. Bientôt il ouvrit son palais à ceux qui voulurent s'y réfugier ; il racheta de ses deniers des cardinaux captifs, sans distinction de faction amie et ennemie; dans la franchise généreuse de sa pénitence, il eût tendu la main à un Orsini ! il fit distribuer des vivres à une foule d'infortunés qui, ayant tout perdu, allaient, sans lui, mourir de faim. Les grands crimes ont souvent appelé les grandes vertus.

Quand l'armée hispano-allemande consentait à reconnaître un général, c'était Philibert de Châlons, prince d'Orange, qui la commandait; avec le temps, il finit par faire respecter son autorité. Clément VII suppliait de nouveau le duc d'Urbin de venir camper à *Monte-Mario*, position très-forte, d'où il est facile d'inquiéter et d'attaquer Rome. Que pouvait craindre le vainqueur? Tout ce qu'il ne craignait pas ! Mais la Rovère, ennemi des Médicis jusqu'à la plus vile opiniâtreté, répétait sans cesse que son armée n'avait pas assez de munitions. La même passion fait toujours dire la même ineptie. Les Vénitiens le pressaient d'agir; les Français isolés, répandus en Italie, accouraient pour se joindre à lui : c'était un renfort inestimable. Des Italiens, remplis de sagacité, avaient remarqué que les Français, en corps de nation, remportaient souvent de glorieuses victoires; que parfois aussi ils avaient essuyé des défaites désastreuses, mais que jamais un corps isolé de Français, faisant

partie d'une armée confédérée, n'avait cessé de combattre avec l'obstination la plus héroïque, et qu'il opérait constamment sa retraite avec honneur; que ces troupes d'aventuriers, on peut le dire, avaient gagné à l'aile droite des batailles perdues au centre et à l'aile gauche. Ainsi, une armée française pouvait être battue, et cela s'était vu en Italie; mais une agglomération de Français, volontairement soumise à un de ses capitaines, se regardant apparemment comme solidaire de la gloire nationale, devant des frères d'armes étrangers, ne s'était jamais rendue prisonnière. On disait sans cesse à la Rovère : « Jetez dans le faubourg de *Trastevere*, si dévoué aux papes, jetez mille de ces Français qui sont près de vous, ils prendront à eux seuls la revanche de Pavie. » La Rovère fut inflexible; il montra un esprit vindicatif et une bassesse de caractère, dont il doit rendre un compte sévère à l'histoire.

Clément VII forcé de capituler. — Lautrec en Italie. — André Doria. — Organisation nouvelle a Gênes.

Clément VII fut forcé de capituler. Il fallut se soumettre aux conditions que nous venons de rapporter.

En vain Charles-Quint avait reçu de Henri VIII, qui ne le voulait plus pour allié, un défi contenant ces terribles paroles : « Nagueres par vos gens et ministres militans en votre armée, et sous vos capitaines a été saccagée et pillée la sainte cité de Romme : la personne de N. S. Père, prinse prisonnière et gardée par vos gens, les cardinaulx semblablement prins et mys a rançon, les églises pillées, évêques, prêtres et gens de religion mys a l'espée et bien d'autres maulx, cruaultés et inhumanités faites et commises par vos dites gens, que l'air et la terre en sont infects, et est vraysemblable que l'yre et fureur de Dieu en soit grandement irritée et provoquée, dont si par réparation de si grandes cruaultés et offenses qui ont été faites, elle n'est apaisée, maulx et inconvénients innumbrables en pourront advenir à la chrétienté. » Il fallait obéir au vainqueur.

Cependant la prise de Rome et la longue captivité du pape détruisaient la fortune des Médicis. Les tuteurs établis à Florence, pour gouverner au nom d'Alexandre et d'Hippolyte, furent obligés de sortir de la ville, et l'on se prépara à remettre en vigueur à peu près la forme de gouvernement qui avait régi la république en 1512, sous l'autorité de Sodérini.

Nicolas Capponi fut élu gonfalonier de justice pour treize mois; au bout de ce terme il pouvait être confirmé.

Mais une armée française, commandée par Lautrec, descendait en Italie. La nouvelle du sac de Rome avait glacé l'Europe d'horreur et d'effroi; on n'entendait que des cris de haine contre cet empereur se disant catholique, et forçant le pontife à se racheter avec les diamants du trirègne, se disant invincible (en effet; il avait fait prisonniers un roi de France, un roi de Navarre et un pape), et pourtant n'ayant pas paru à la tête de ses armées. Lautrec n'eut point de peine à réunir les esprits; en un instant il soumit Gênes et Alexandrie. Après sa jonction avec trois mille Vénitiens, il emporta Pavie, où il vengea la valeur française. Il força Ferrare et Mantoue à entrer dans la ligue, et il s'avança dans la direction de Rome : mais, avant tant de gloire, le pape avait déjà acheté sa délivrance. Lautrec marcha sur Naples, et assiégea cette ville. André Doria, amiral génois, jusqu'alors avait servi avec la France. On lui donna des dégoûts, il passa au service de Charles-Quint, et il vint ravitailler Naples. Lautrec mourut de la peste, et les Français se dispersèrent.

En 1529, Charles-Quint parut en Italie; il voulait surtout reprendre Gênes. « Ce n'était jamais pour des intérêts qui leur fussent propres, dit M. de Sismondi, pour des droits ou des priviléges disputés entre les diverses classes des citoyens, que les factions de Gênes avaient pris les

armes : depuis le milieu du XIV[e] siècle, la première dignité de l'état avait été donnée à un plébéien gibelin, et les factions guelfe et patricienne s'étaient soumises, sans murmurer, à cette constante exclusion. » On comptait dans Gênes des Guelfes et des Gibelins, des nobles et des citadins, des grands et des petits bourgeois, des partisans des Adorni, des partisans des Frégosi. Chaque citoyen avait choisi un de ces drapeaux : on n'avait pas adopté un seul cri, comme le cri de *Marco* à Venise. Le sénat fut alors formé de quatre cents membres qui ne siégeaient qu'une année; ils étaient nommés sans distinction de naissance. La nouvelle réforme ouvrait assez facilement à André Doria, l'un des plus célèbres amiraux du temps, un accès à la couronne ducale. La reconnaissance publique semblait l'y appeler; mais passionné pour la gloire, souvent vainqueur des Turcs, allié de la France, rival de Barberousse II (Khaïr-Eddin), roi d'Alger (*), il aima mieux continuer de les battre sous les couleurs de Charles, qui faisait une guerre soutenue à ce roi-corsaire. André Doria préféra la gloire au trône; et avec les Génois il fit bien. Sur le refus d'André Doria, la durée des fonctions de doge fut réduite à deux ans, et les prérogatives furent restreintes. Il y avait huit seigneurs qui formaient son conseil, et surveillaient cette fiction de maître. De plus, cinq censeurs suprêmes ou syndics, sorte de *dix* adoucis, inspectaient toutes les magistratures, observaient leurs rapports entre elles, leurs conflits, et tâchaient de les ramener à la concorde par des paroles de paix, et jamais par des supplices. A Gênes, pays si changeant, on n'eût pas trouvé à former, pour un jour, un tribunal des *trois*, ainsi qu'à Venise.

Cette dernière ville, comme immobile, conservait ses doctrines aristocratiques, et les règles de gouvernement que nous avons déja présentées, règles qui avaient très-certainement sauvé la république lors du traité de Cambray. Nous verrons en 1542 qu'il ne fallait pas trop nier la nécessité d'une surveillance si sévère.

(*) Un auteur arabe a composé la vie d'Aroudj, Barberousse I[er], et de Kaïr-Eddin, son frère. M. Venture Paradis en a fait une traduction qui se trouve à la Bibliothèque du roi (manuscrits orientaux, traductions.)

FLORENCE ÉLIT J.-C. ROI PERPÉTUEL.

Ce fut alors que Florence, qui venait d'être ravagée par la peste, implora la miséricorde de Dieu, et décréta que Jésus-Christ serait déclaré roi perpétuel : dans son enthousiasme guelfe, elle fit placer, sur la porte du Palais-Vieux, une inscription qui constatait cette élection.

Les livres de Machiavel sur *l'Art de la guerre*, imprimés en 1521, ces traités dans lesquels il introduit Fabrice Colonna, successeur de Gonsalve de Cordoue dans la place de grand-connétable de Naples, et lui fait expliquer tous les secrets de cet art, avaient excité l'attention des Toscans. Florence se livra bientôt à un esprit militaire. Dans cette ville, on ambitionnait toutes les palmes. On avait déja obtenu celles des arts et du commerce, il fallait encore celles de la guerre. On s'occupa à former des hommes de courage. On pensa à faciliter le recrutement des célèbres *bandes noires* de Jean de Médicis. On établit une véritable conscription, on proscrivit les mercenaires, et pour que tous les citoyens fussent soldats, même malgré eux, on résolut de fortifier Florence. Le souvenir des désastres de Rome appuyait de semblables projets. Le grand Michel-Ange donna les plans des tours, des murailles, des escarpes et des forteresses.

Ce n'était pas sans raison que les Florentins pensaient éventuellement à se défendre. La république de Florence, pour avoir renvoyé ses deux jeunes Médicis, n'était pas comprise dans une pacification qui paraissait universelle. Mais en livrant Florence à Clément VII, qui voulait y rétablir ses parents, Charles répugnait à être témoin du malheur de cette ville riche et industrieuse.

CHARLES-QUINT COURONNÉ ROI DES LOMBARDS, PUIS EMPEREUR. — IL ORDONNE D'ASSIÉGER FLORENCE. — HÉROÏSME DE FERRUCCI. — PRISE DE FLORENCE.

Charles se fit couronner roi des Lombards à Bologne, le 14 février, et empereur le 24 mars 1530. Nicolas V avait été le premier qui, malgré le privilége des archevêques de Milan, avait couronné Frédéric III roi des Lombards.

Depuis soixante-dix-huit ans, l'Italie n'avait pas vu couronner d'empereur, et elle n'a pas vu cette cérémonie depuis cette époque. Là, le pape Clément VII contempla à ses genoux celui qui l'avait tenu assiégé dans un château; les cardinaux purent reconnaître quelques-uns des généraux des deux nations qui les avaient laissé outrager par des soldats féroces. Ni Charlemagne, ni le premier Othon, ni Frédéric II, ni le roi Charles d'Anjou, ni le roi Ladislas, n'avaient exercé en Italie un pouvoir aussi illimité que celui de Charles-Quint : il était maître absolu de la Sicile et de Naples. Rome soignait encore ses blessures; Ferrare, Mantoue, Milan, le Piémont, et avec la Savoie, le Montferrat, malgré les habitudes d'une fidélité de voisinage, n'existaient avec une sorte d'indépendance, que sous le bon plaisir de Charles. Gênes, puisque Doria l'avait ainsi voulu, gémissait soumise au caprice castillan : la liberté de Florence allait périr. Venise était insultée; mais elle commandait encore seule sur la place Saint-Marc.

Tandis que presque tous les états de l'Italie, pour n'avoir pas su comprendre les conséquences de leur politique, ou pour avoir trop aimé la France, ou plutôt, parce qu'ils faisaient partie de cette malheureuse péninsule condamnée à passer éternellement d'une dépendance dans une autre, avaient été forcés d'envoyer leurs ambassadeurs féliciter Charles-Quint, la république de Florence s'apprêtait à soutenir le combat contre tant de puissances, et elle ramassait le gant que Charles avait jeté en partant pour aller visiter ses provinces d'Allemagne. Florence, dit noblement M. de Sismondi, Florence dépositaire de tout l'éclat, de toutes les vertus, de tout le savoir des républiques du moyen âge, cette mère féconde de tant de génies divers, prenait une contenance guerrière; mais il n'était pas possible quand elle invoquait le souvenir de ses héros, de ses grands hommes, qu'il ne s'élevât pas quelques voix reconnaissantes en faveur des anciens Médicis. On avait pu chasser deux bâtards, enfants sans talents, sans beauté, étrangers par ces noms d'Hippolyte et d'Alexandre, aux Jean, aux Cosme, aux Laurent; mais il n'était pas possible que dans une ville si peuplée d'esprits généreux, on eût laissé s'évanouir la mémoire de tels bienfaiteurs, et celle de Léon X. Clément VII, lui-même, quand il était cardinal et heureux, avant d'être pape et infortuné, avait été adoré, béni, sous le nom de cardinal Jules. Il disposait alors de Florence, qui l'écoutait avec amour. Tous les Florentins pouvaient-ils l'abandonner? S'il ne les avait pas replacés sous l'autorité des Médicis, les Toscans auraient reçu comme Naples, un vice-roi, ou, comme Milan, un duc, serviteur des volontés de Charles.

Il y avait donc à Florence des amis chauds de l'indépendance, des imprudents, qui ne voulaient pas voir qu'en ce moment elle était devenue impossible; il y avait aussi des amis fidèles aux Médicis, et des esprits justes qui comprenaient l'état des affaires. Parmi ces derniers, qui peut-être eussent cédé volontiers à des négociations honorables, il s'en trouva aussi qui ne voulurent pas obéir à des injonctions méprisantes, telles qu'étaient les notifications de Charles-Quint. Voilà donc une ville isolée qui, sans la protection d'une armée nombreuse, ou des barrières d'un grand fleuve, absolument sans espoir de secours, avec des citoyens divisés d'opinion, entreprend de résister aux forces de l'Église, de l'Empire, de l'Espagne, de Naples, et de presque tous les

petits princes d'Italie réunis contre une seule victime. La France avait permis à quelques-uns de ces braves, si communs dans cette nation, qui courent à tous les combats, de prendre du service dans les troupes florentines; mais ils étaient en petit nombre, et ce n'était plus le temps où quarante-deux chevaliers (voyez page 78) seuls pouvaient délivrer une ville.

Un ambassadeur du roi, le vicomte de Turenne, soutenait le courage des assiégés : car déjà le prince d'Orange, Philibert, devenu vice-roi de Naples, après la mort de Hugues de Moncade, investissait Florence. Elle avait nommé généralissime Hercule d'Este, fils du duc Alphonse de Ferrare, marié à *Madame* Renée, fille de Louis XII, et belle-sœur de François I[er]; mais il ne se rendit pas à son poste, et ce fut Malatesta Baglioni qui fit ses fonctions. L'armée qui avait pillé Rome, avait l'espoir de piller Florence, la plus riche ville de l'Italie, depuis que Rome était ruinée, et que Venise avait su se mettre hors de danger.

Les sacrifices terribles qu'impose la nécessité ne coûtèrent plus aux Florentins. Ils résolurent de brûler tous les bourgs, toutes les maisons, à un mille de distance des murs. On fit plusieurs sorties successives; et après avoir renversé l'ennemi, les soldats rentraient chargés de fagots coupés pour les fortifications, et qu'ils avaient composés des débris des oliviers, des figuiers, des orangers et des cédrats de leurs habitations de plaisance. Philibert ayant demandé des pièces d'artillerie aux Siennois, ils n'en donnèrent qu'à regret. Étienne Colonna servait dans la place : un autre Colonna, Sciarra, servait dehors. Ils se détestaient, quoique parents. Étienne attaqua un quartier de Sciarra. Trois autres corps florentins sortirent en même temps. La déroute des Impériaux sur ces points divers fut complète : par malheur, on sonna trop tôt la retraite du côté des Florentins, et ils perdirent l'occasion de finir cette guerre par une victoire.

A Capponi, gonfalonier, avait succédé Carducci; après Carducci, on nomma Raphaël Girolami, ancien ambassadeur auprès de Charles-Quint, et célèbre par les instructions remplies de préceptes admirables que lui a adressées Machiavel (*).

Hercule d'Este ne cherchait pas à se rendre à Florence. Il fut question de lui donner un successeur. On balançait entre Malatesta Baglioni et Étienne Colonna; celui-ci répondit : « Je suis ici un soldat du roi Très-« Chrétien, et je ne veux pas d'autre « honneur. » Alors Girolami, monté sur une estrade, sous la loge des Lanzi, remit à Malatesta l'étendard de la république et le bâton de commandement. François I[er] écrivait aux *Dix de la guerre*, magistrats chargés de diriger les opérations militaires, que lorsque l'échange des fils de France contre leur rançon serait accompli, il donnerait ouvertement des secours à leur ville.

Les Espagnols attaquaient tous les vendredis, parce qu'ils considéraient ce jour heureux pour eux. Un Florentin, Ferrucci, qui commandait à Empoli, et s'y défendait vaillamment, reçut des Dix, des pouvoirs de dictateur, droit de contributions, droit de vie et de mort; enfin, la puissance la plus absolue, et l'ordre de venir à tout prix au secours de Florence avec une armée qu'il formerait où et comme il l'entendrait. Sera-t-il aussi heureux que Zéno à Venise?

Ferrucci rassemble de l'infanterie, de la cavalerie, prend de l'argent à Pise, mais ne fait périr aucun citoyen, et s'avance vers Pistoie. Le prince

(*) Ces instructions, trop peu connues, sont un code complet de diplomatie pratique. L'ambassadeur qui se pénètrera de telles leçons ne peut manquer d'être agréable et utile à sa cour; il n'y a pas une seule parole qui offense la religion, l'honneur et la vertu : il n'y a rien à renvoyer au siècle des Borgia, des vils espionnages, des délations et des poisons. C'est Machiavel, âgé de 53 ans, apportant à un ami le tribut de sa longue expérience et de sa connaissance des hommes, des cours, et de l'infortune.

d'Orange va au-devant de lui avec une division considérable. A Gavinana, les deux armées se rencontrent sur la place du château. Le dictateur court à l'ennemi qui commence à fuir. Le prince veut rallier les siens, et traverse seul, au galop, une pelouse en pente rapide, sous le feu des Toscans; il tombe mort à l'instant. Les soldats de Ferrucci trouvent sur le prince une lettre du traître Malatesta Baglioni, qui promettait de ne pas attaquer son camp. Ferrucci, vainqueur, permet quelque repos. Des lansquenets fondent sur lui, pendant que ses cavaliers sont dispersés. Il se défend avec intrépidité. Il restait à peine sur son corps une place saine. Ses forces l'abandonnent. Il est pris et conduit vers le commandant Maramaldo, qui le fait désarmer et le poignarde de sa propre main. Ferrucci, avant d'expirer, se contenta de dire: « Tu as tué un homme déja mort. »

Florence, quoiqu'elle eût découvert la trahison de son général, fut contrainte de se rendre, parce qu'elle ne reçut pas de secours. Le traité portait que la forme de gouvernement serait réglée par l'empereur avant l'expiration de quatre mois, sous condition cependant que la liberté serait conservée: la république devait payer à l'armée quatre-vingt mille ducats en argent comptant, et trente mille en lettres de change; en retour, les troupes impériales s'éloignaient immédiatement, Pise, Volterre et Livourne étaient remises à un commissaire du pape; une amnistie complète couvrait les actions de tous les Florentins sans exception. On ne peut pas s'empêcher de reconnaître, à travers les exigences de ce traité, qu'on rendait un hommage solennel au courage des Florentins. On se garda bien aussi de piller les maisons de pareils hommes: une résistance unanime eût bientôt puni les agresseurs. A Florence, quand une armée sonnait ses trompettes, la ville sonnait ses cloches.

On se souvenait toujours de la réponse énergique adressée à Charles VIII, en 1494, par Pierre Capponi.

Alexandre de Médicis nommé, par Charles-Quint, duc de Toscane. — Le cardinal Hippolyte de Médicis. — Paul III. — Pierre Louis Farnèse, son neveu, duc de Castro. — Pierre Louis nommé duc de Parme, assassiné par Anguissola. — François Sforza II duc de Milan. — Alexandre, duc de Toscane, assassiné par Lorenzino de Médicis.

Charles-Quint ne décida rien dans les quatre mois. Alors Clément VII lui envoya Alexandre de Médicis pour le presser de prononcer sur le sort de Florence. En 1532, Charles signa un décret par lequel il rétablissait les Florentins dans leurs anciens priviléges, à condition qu'ils reconnaîtraient pour duc Alexandre de Médicis, et après lui, ses enfants, par ordre de primogéniture, et à leur défaut, l'aîné des autres Médicis. Il était aussi arrêté qu'Alexandre, plus tard, épouserait Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Ce décret d'alliance maintenait la forme républicaine, qui alors n'inspirait aucune crainte aux rois, et il n'attribuait à la maison de Médicis que les prérogatives dont elle jouissait avant 1527, et qu'il transformait en droits: ces droits reçurent ensuite une extension qui n'avait pas été prévue.

Hippolyte de Médicis, devenu cardinal (on sait qu'il était fils naturel de Julien II, duc de Nemours), et se regardant comme né plus honorablement qu'Alexandre, d'ailleurs moins âgé que lui, ne pouvait se consoler de se voir préférer un bâtard, disait-il, dont le père était inconnu; car il assurait qu'on ne pouvait pas prouver qu'Alexandre fût le fils de Laurent II, duc d'Urbin, et frère de Catherine de Médicis; mais Clément VII l'ordonnait ainsi: il avait déja pensé à marier Catherine avec Henri, duc d'Orléans, second fils de François Ier. La même année le pape mourut. Alexandre, croyant mieux se soutenir, gouvernait en tyran. Il fit empoisonner Hippolyte, dont il craignait les amis prêts à se révolter. Malgré ces crimes, il obtint la main de Marguerite. Charles exigea bien que le nouveau duc rappelât les exilés, et leur restituât leurs

biens, mais il ne punit pas Alexandre de toutes les scélératesses qui le rendaient odieux. A Clément VII succéda Paul III Farnèse; il protégea les ennemis de Clément VII.

Paul III se livra à la passion du népotisme. Il investit du duché de Castro Pierre Louis Farnèse, son neveu. Pierre Louis, comme un autre César Borgia, commit crimes sur crimes: l'insulte qu'il fit à Cosme de' Gheri, évêque de Fano, mérite une infamie éternelle. Depuis ayant reçu du pape Parme et Plaisance, Pierre Louis y excita des haines furieuses. Le 10 septembre 1547, le comte Anguissola l'assassina de plusieurs coups de poignard. La conjuration était fomentée et soutenue par don Ferrante Gonzaga, gouverneur de Milan pour Charles-Quint.

François Sforza II, duc de Milan, était mort en 1535. Son frère naturel, Jean-Paul, espérait obtenir le duché, mais il mourut à Florence de la mort du cardinal Hippolyte. Tant de forfaits devaient avoir leur châtiment. En 1537 Alexandre fut assassiné par Lorenzino de Médicis, son cousin, l'aîné de la branche cadette de cette maison, et qui descendait de Laurent, frère du grand Cosme. Son père, Laurent II dans cette branche, était un de ceux qui, lors de l'expulsion de Pierre II, avaient pris le nom de *Popolano*. Ce Lorenzino (*), que plusieurs auteurs ont prétendu appeler le *Brutus toscan*, venait d'être désigné par un décret de Charles, comme devant succéder à Alexandre, s'il mourait sans enfants. Les détails de ce meurtre excitent le dégoût et l'horreur. L'assassin s'enfuit à Venise.

Cosme de Médicis succède a Alexandre. — État de Sienne.

Le sénat florentin, qui se composait alors de 48 magistrats, proposa de reconnaître pour duc, Jules, fils naturel d'Alexandre; mais François Guicciardini et ses amis demandèrent que l'on choisît Cosme, fils de Jean de Médicis, l'illustre commandant des *bandes noires*, et le petit-fils d'un autre Jean qui avait pris, comme le père de Lorenzino, le nom de *Popolano* (voy. pag. 209). Après beaucoup de débats, l'élection de Cosme fut résolue dans le sénat par une grande majorité.

L'empereur permit, le 28 février, que Cosme restât duc de Florence, et il révoqua le décret par lequel il avait appelé au trône Lorenzino et ses descendants. Celui-ci, de Venise, était passé en Turquie, de là en France; mais revenu à Venise en 1547, malgré la surveillance des Dix, il y fut assassiné par ordre de Cosme son cousin.

Dès que Cosme se vit le maître il adopta les anciennes vues de prévision et d'accroissement de la république; il fit fortifier Pise, et désira soumettre Lucques, mais il n'y put réussir. Il tourna ses vues vers la possession de Sienne.

Après avoir obéi long-temps à ses bourgeois, qui y avaient établi une aristocratie redoutable, Sienne était réduite à languir sous le despotisme de Pandolfo Petrucci. Charles descendu en Italie, avait nommé chef de la république, Alphonse Piccolomini, arrière-petit-neveu de Pie II. Cosme alors crut découvrir un traité conclu entre les Salvi, conseillers de Piccolomini, et M. de Montluc, chargé des intérêts du roi de France. Le soupçon seul parut une preuve à Cosme. Il ne savait rien de bien précis, mais il était vrai que les Français cherchaient vaguement à renouer des négociations avec l'Italie. L'empereur, sur les rapports de Cosme, envoya à Sienne une garnison espagnole, dont la conduite mécontenta bientôt toute la ville.

Aucun pays de l'Italie n'avait persisté autant que Sienne dans l'ancien parti gibelin; mais l'avarice des Espagnols, qui alors représentaient ce parti, aliéna les Siennois, et ils pensèrent

(*) Il avait été chassé de Rome parce qu'il avait cassé et enlevé des statues de l'arc de Constantin (voy. pl. 4, les statues ornant la façade qui regarde le forum). Une sentence du sénateur avait banni Lorenzino de Rome; il n'y pouvait rentrer sous peine de mort.

sérieusement à aller au-devant d'un traité avec la France.

Les progrès de Luther. — La puissance ottomane. — La découverte de l'Amérique. — Conduite des Vénitiens relativement aux luthériens.

La paix ayant été rendue à l'Italie en 1540, toute l'attention de l'Europe se porta sur trois objets dignes de la plus haute attention : les progrès de Luther, ceux de la puissance ottomane, et la colonisation de l'Amérique. Parmi les Italiens, les Vénitiens, après Rome, furent ceux qui s'occupèrent le plus de ces questions. Nous ne devons pas parler de Charles, le dominateur du reste de l'Italie. Il avait désiré une sorte de monarchie universelle, il en subissait les embarras, en même temps qu'il en recueillait les avantages. Les flottes envoyées assidûment, et il faut l'avouer, généreusement contre les Turcs, étaient alimentées par les trésors apportés d'Amérique; et quant aux Luthériens qu'il tâchait de contenir en Allemagne, par la ruse et par la fraude, il n'aimait pas qu'on en parlât en Italie, où d'ailleurs il avait donné beaucoup de puissance à Clément VII, en amende honorable de leurs excès à Rome.

Les Vénitiens, suivant M. Daru, étrangers aux troubles de l'Allemagne, sans les voir d'un œil indifférent, n'auraient pas souffert que le schisme s'introduisît chez eux; mais ils ne se crurent pas obligés d'employer leurs armes pour l'extirper chez les autres. Ils résistaient invariablement à toutes les demandes des papes qui avaient voulu prêcher des croisades contre les luthériens, et refusèrent de prendre, par leur ambassadeur, la moindre part aux conférences qui eurent lieu à Bologne sur ce sujet.

S'ils agissaient ainsi, ce n'était pas pour favoriser le luthéranisme, qu'ils détestaient, mais ils craignaient, en se distrayant de leurs hauts intérêts politiques, que les Turcs, alors en guerre avec l'Autriche, ne se crussent menacés par cette union de plusieurs puissances, et ne fissent tomber le poids du cimeterre sur les possessions de la république. Ainsi, le système suivi par Venise à l'égard des prétendus réformés, s'explique par les appréhensions qu'elle avait de la colère du grand Solyman. Quant aux nouvelles contrées du monde récemment découvertes, Venise qui perdait par les sublimes calculs de l'audace d'un Génois, une partie des avantages du commerce de l'Orient, devait employer tous ses soins pour conserver les débris de sa gloire et de ses richesses.

Les autres puissances de l'Italie s'étaient partagées en trois camps: dans l'un, à Rome, on haïssait, on maudissait les prétendus réformés; dans l'autre, à Florence, on faisait des vœux pour que leurs attaques occupassent Charles à des discussions pénibles, et Charles lui-même paraissait toujours, en ce qui concernait l'administration de ses provinces d'Italie, ne penser à la querelle de Luther qu'avec froideur.

François Ier protége les arts en Italie. — Sa lettre à Michel-Ange.

François Ier s'efforçait de protéger les arts, plus que ne le faisait Charles-Quint. Les Italiens aiment et chérissent les princes qui se rapprochent ainsi de leurs goûts. Les armes des Français ne pénétraient plus facilement dans la péninsule; mais d'habiles correspondances, des offres de services généreux, faites à des artistes illustres, entretenaient, à défaut de victoires, les bonnes dispositions pour la France. Les Alpes étaient fermées à ses chevaliers; mais une feuille de papier élégant, scellée d'un tissu de soie blanche et verte, franchissait facilement les plus hautes montagnes.

Rome était comme sortie de ses désastres : on avait réparé les palais; on avait encouragé de nouveau ceux qui cultivaient les arts. Michel-Ange, dont la gloire devait être séculaire, continuait ses glorieux travaux lorsqu'il reçut de François Ier une lettre que les lecteurs italiens et français ne seront pas fâchés de trouver ici.

« S. Michel-Angelo, parce que j'ai

grant désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvraige, j'ai donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (*), présent porteur, que j'envoie par delà, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler, en les vous bien payant, ainsi que je lui ai donné charge et davantaige vouloir estre contant pour l'amour de moi, qu'il molle (moule) le Christ de la Minerve (**) et la Notre-Dame de la fèbre (***) afin que j'en puisse aorner l'une de mes chapelles, comme de choses que l'on m'a asseuré estre des plus exquises et excellentes en votre art, priant Dieü, S. Michel-Angelo, qu'il vous ayt en sa garde.

« Escript à Saint-Germain-en-Laye, le 6e jour de février mil cinq cent et quarante-six (1547)(****); signé Françoys, et, plus bas, signé l'Aubespine. »

« Au Sr. Michel-Angelo. »

Henri II roi de France. — Il fait un traité avec Sienne. — Cosme s'empare de Sienne.

A François 1er, mort le 31 mars 1547, après avoir perdu son fils aîné, succéda son second fils, qui avait épousé Catherine de Médicis, et qui prit le nom de Henri II. Ce prince saisit promptement l'occasion de faire pénétrer ses armes dans la moyenne Italie, et de profiter du mécontentement universel, pour appeler les peuples à repousser le joug de la cour d'Espagne. Les Siennois s'étaient révoltés contre leur gouverneur Mendoza; Henri leur envoya des gentilshommes français pour les diriger, quelques soldats pour les défendre, et bientôt un traité d'alliance fut conclu entre la république de Sienne et la France.

Cosme, de la branche cadette des Médicis, et qui n'avait d'autre illustration que celle de Jean *aux bandes noires*, son père, n'était pas aimé de la reine Catherine de Médicis, seul rejeton de la branche aînée. D'ailleurs cette reine n'avait pas sur son époux, qui cependant la traitait avec respect, l'influence qu'elle acquit depuis sur ses enfants.

Cosme eut donc plusieurs raisons pour n'être pas satisfait de voir les Français à ses portes; cependant il n'était pas assez fortement établi pour leur déclarer la guerre.

Charles-Quint, qui signait, le 2 août, la paix de la Religion à Passau, résolut, puisqu'il en avait le temps, de punir les Siennois. Il envoya contre eux une armée commandée par don Pédro de Tolède, beau-père de Cosme, qui promit de le seconder. Mais une flotte des Turcs, alliés de la France, ayant paru dans les eaux de Naples, l'armée espagnole se retira pour défendre cette ville, et Cosme seul continua le siége. Il survint alors un ennemi redoutable pour Cosme. Pierre Strozzi, Florentin, maréchal de France, fils de Philippe Strozzi, qui avait péri dans les cachots de Cosme, arrivait en se promettant de venger son père; il donna à Sienne le secours de sa valeur. Néanmoins la ville, étroitement assiégée, capitula, et fut remise à quelques soldats de l'empereur.

Cosme avait conquis, par ses propres moyens, la ville de Sienne; il

(*) L'abbé de Saint-Martin, de Troyes, est François Primatice, artiste très-célèbre à qui l'on doit beaucoup de peintures de la fameuse galerie de Fontainebleau. Primatice est mort à Paris, octogénaire, en 1570.

(**) Le Christ qui existe encore à droite du maître-autel de l'église de la Minerve, à Rome : c'est un des beaux ouvrages de Michel-Ange. Notre Seigneur y est représenté debout, tenant en main la croix et quelques instruments de la Passion, le roseau, l'éponge et les cordes. Le caractère de la tête a peut-être quelque chose de trop irrité.

(***) La Notre-Dame de la fèbre (de la fièvre) est le beau groupe qui existe en ce moment sur l'autel de la première chapelle à droite en entrant dans la basilique de Saint-Pierre. Michel-Ange a composé ce groupe à l'âge de vingt-quatre ans : il représente la Vierge tenant sur ses genoux son fils descendu de la croix. C'est un admirable morceau de sculpture; on l'appelle aujourd'hui *la Pietà*.

(****) Alors en France, ce n'était qu'à dater du jour de Pâques que l'on comptait l'année nouvelle. Chez les Florentins, l'année commençait toujours le 25 mars.

la demandait comme une possession qui lui était due; mais Philippe II, en faveur de qui Charles avait abdiqué, voulait conserver cet état pour assurer plus solidement sa domination en Toscane et dans le centre de l'Italie : cependant il le remit au duc de Florence en 1557, en réservant à la monarchie espagnole les ports de cette république, Orbetello, Porto-Ercole, Telamone, San-Stefano, et les dépendances de Monte Argentaro, qui a été, jusqu'à nos jours, le refuge des corsaires et des pirates de la mer Méditerranée.

François, duc de Guise. — Instructions du cardinal de Lorraine à son frère. — Trahison d'un des trois de Venise.

La même année, les Français, qui avaient conservé toujours, depuis Charles VIII, la pensée de rentrer à Naples, reparurent en Italie sous la conduite de François, duc de Guise, petit-fils de René II, duc de Lorraine, né de Ferry, comte de Vaudemont, et d'Yolande, fille du vieux roi René. (Voy. pag. 204.)

Il existe une pièce très-importante pour constater ce fait historique, c'est l'instruction donnée à François, duc de Guise, par Charles, cardinal de Lorraine, son frère; elle est écrite avec une habileté remarquable; toute la route de Lyon à Naples est tracée comme par un véritable homme de guerre : on y observe aussi les prévisions d'un politique.

Dans cette pièce, qui n'est pas encore connue, nous avons remarqué les passages suivants :

« Vous devez penser d'avance aux propos et offres que vous aurez à tenir aux républiques, princes et potentats en Italie. Le vray moyen d'avoir crédit aux lieux où vous allez, est que les debtes du passé y soient satisfaites. Les marchands étrangers de Lyon vous vouldront honorer, parce qu'ils entrent en espérance de voir la liberté rendue à leur patrie. *Vous donnerez bon espoir aux Florentins de leur liberté*, aux Lucquois, du gracieux passaige, si vous divertissez vers eux, aux Allemands, la naissance que vous et vos prédécesseurs ont prise en leur patrie, et à tous, le contentement que le roy a dû trouver qu'ils lui ont fait en ses affaires. »

Le cardinal indique la route par le Piémont, le Plaisantin, le Parmesan; là, le duc doit faire une feinte sur la Pouille, puis se diriger sur Spolète, et l'état voisin de Rome.

Plus loin sont esquissés, avec une sagacité tout-à-fait spirituelle, les portraits des cardinaux alors les plus influents à Rome. Charles termine ainsi :

« Ici, y mettrai fin par la même prière que j'ai faite à Dieu au commencement, de vous vouloir faire bon exécuteur de ses saintes volontés, et moi si heureux de vous pouvoir revoir bientôt avec la louange qui de tous vous sera due, le contentement du roy, la satisfaction des princes et peuples vers lesquels vous allez; de vous revoir chargé des dépouilles de vos ennemis, et orné d'infinis trophées avec bonne santé, et telle que de tout son cœur la veut, *avec vos bons grands désirs*, votre très-humble et obéissant frère, Charles, cardinal de Lorraine. »

L'expédition ne réussit pas à s'emparer de Naples; mais le duc montra des talents surnaturels dans la conduite de son armée, et sans avoir été entamé par le fameux duc d'Albe, le général le plus habile qu'eussent alors les Espagnols, il revint sain et sauf, d'un pays qu'on appelait *le tombeau des Français.*

On ne doit pas douter que si le duc de Guise avait réussi, il n'eût cherché à faire revivre en sa faveur, pour la couronne de Naples, les droits qu'il aurait prétendu tenir de sa trisaïeule Yolande, fille du roi René 1er. Dans ce cas, il fallait qu'il se révoltât contre les rois de France, successeurs naturels des droits laissés à Louis XI par le comte du Maine; mais une telle détermination n'aurait pas effrayé un prince de la maison de Guise.

Les Vénitiens se gardèrent bien d'aider François de Lorraine. S'il a

été nécessaire de parler avec douleur de la rigueur du gouvernement des Dix, il est juste de dire ici qu'une surveillance si sévère n'empêcha pas un crime qu'on n'aurait pas cru possible à Venise. On avait appris en 1542, par des rapports de courtisanes, que Constantin et Nicolas Cavazza, l'un secrétaire des Dix, et l'autre secrétaire du Sénat, corrompus à force d'argent par l'évêque de Montpellier, ambassadeur de France, trahissaient les secrets de l'état. Bien plus, Mathieu Léoni, qui avait été un des *trois*, s'était laissé gagner par les Turcs. Nicolas Cavazza ayant été dénoncé, il s'était retiré chez l'ambassadeur, qui avait été contraint de le livrer. Léoni, réfugié en France, y était mort de honte et de misère, abandonné, suivant l'usage, par ceux en faveur desquels il avait trahi sa patrie. Quelle fin pour un des *trois* de Venise, qui pouvait avoir fait périr plus d'un innocent, accusé de conspirer contre la république!

NOUVEAUX PROGRÈS DES LUTHÉRIENS. — CONCILE DE TRENTE. — COSME NOMMÉ PAR PIE V GRAND-DUC DE TOSCANE. — PROTESTATION DE PHILIPPE II.

Les progrès des novateurs inquiétaient les papes et les rois. Les luthériens invoquaient cet esprit de liberté que le cardinal de Lorraine lui-même engageait son frère à proclamer pour obtenir des succès en Italie. Ce fut cet esprit remuant qui donna au concile de Trente un caractère différent de celui des conciles précédents. D'après les instantes sollicitations de Charles-Quint, qui s'était repenti trop tard de l'impunité accordée aux luthériens, dont l'exemple et la fureur purent engager même des Espagnols à saccager Rome, le concile avait été convoqué par Paul III, pour décider les questions de foi et de discipline que les troubles religieux faisaient naître en Allemagne. Ouvert à Trente le 15 décembre 1545, il avait été transporté à Bologne par le même pontife, qui voulait le rapprocher des états du saint-siége. En 1551, Jules II consentit à laisser retourner le concile à Trente. Les succès militaires de Maurice de Saxe, et l'approche de l'armée protestante, dont les dispositions étaient assez connues, dispersèrent l'auguste assemblée en 1552. Le concile fut ouvert de nouveau dans la même ville de Trente, le jour de Pâques 1561, par le pape Pie IV, et il dura jusqu'au 4 décembre 1563. Il y eut alors de vives explications entre plusieurs des Pères et le cardinal de Lorraine: nous croyons inutile de nous arrêter sur ces explications, étrangères à la pureté du dogme, et qui ne doivent pas altérer le principe de l'unité. Il faut en revenir sans doute à ce que l'immortel Bossuet dit à cet égard, et ne pas oublier combien il serait dangereux de franchir les limites qu'il a respectées lui-même.

En 1570, Cosme, duc de Florence, avait obtenu du pape Pie V le titre de grand-duc de Toscane; mais Philippe II faisait remettre une protestation énergique par son ambassadeur, qui exposait que l'Étrurie appartenait de droit à César (Maximilien II) et au roi catholique; que le duc de Florence ne possédait aussi Sienne que comme feudataire de Charles-Quint. L'ambassadeur protestait directement contre la remise du sceptre et des ornements royaux donnés à Cosme, et il demandait que la réclamation fût lue devant les cardinaux assemblés; mais depuis, cette affaire fut arrangée à la satisfaction complète de Cosme.

L'ÎLE DE CHYPRE ASSIÉGÉE PAR LES TURCS. — LES DUCS DE SAVOIE DEPUIS AMÉDÉE IX JUSQU'À EMMANUEL PHILIBERT. — BATAILLE DE LÉPANTE.

Les Vénitiens demandaient de toutes parts des secours pour la défense de l'île de Chypre contre les Turcs. On remarqua qu'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, envoya aux Vénitiens trois galères, malgré les prétentions qu'il avait à la souveraineté de cette île. Charles Ier, duc de Savoie, dit *le guerrier*, successeur de Philibert Ier, dit *le chasseur*, comme lui fils d'Amédée IX, avait acquis, en 1487, le titre de roi de Chypre, à la mort de Charlotte de Lusignan, fille légitime

du dernier roi Jean III, et veuve sans enfants de Louis de Savoie (la république de Venise ne tenait ses prétentions que de Jacques de Lusignan, fils bâtard de Jean III, et qui s'était fait déclarer roi, malgré les droits de sa sœur Charlotte). Charles Ier tenait ces droits par acte du 27 février 1485. Charles II, fils de Charles Ier, les avait conservés en vertu d'autres actes ordonnés par Blanche de Montferrat, sa mère, régente du duché. A Charles II succéda son grand-oncle, Philippe II, né d'Anne de Chypre et de Louis de Savoie, époux de Charlotte de Lusignan: il laissa ses états à Philibert II, son fils. Charles III, fils de Philibert II, est le duc de Savoie qui entra dans la ligue de Cambray, pour recouvrer l'île de Chypre et débloquer Famagouste (voy. page 223). Ce fut aussi lui qui, ayant voulu exercer imprudemment des droits de souveraineté sur la ville de Genève, fut cause que la ville se révolta, et embrassa la réforme.

Les galères d'Emmanuel Philibert, fils de Charles III, furent au nombre de celles qui se distinguèrent à la bataille de Lépante, gagnée sur les Turcs par don Juan, fils naturel de Charles-Quint. Malheureusement, cette bataille fut livrée trop tard pour sauver Famagouste, qui avait capitulé le 1er août 1571. Mustapha, commandant des Turcs, venait de traiter Bragadino, général des Vénitiens, avec une barbarie dont il n'y a pas d'exemple. Malgré une capitulation, il l'avait fait écorcher vif, et, par une dérision plus lâche que sa barbarie, il avait ordonné de remplir de paille la peau du malheureux général, et l'avait fait promener, monté sur une vache, et suivi de deux Turcs qui tenaient un parasol rouge, comme pour lui faire honneur. Nous lisons dans les annales latines d'Octave Baronio tous ces traits d'une cruauté si féroce. L'auteur ajoute, pour plaire aux superstitions du peuple vénitien, que la tête de Bragadino ayant été attachée à un pal, elle exhalait une odeur suave et parfumée, et que les yeux lançaient des flammes.

Il fallait venger de tels affronts. Ils furent punis à Lépante.

C'était la plus grande bataille qui se fût donnée depuis celle qui, seize siècles auparavant, et à vingt-cinq lieues de distance, à Actium, près de Missolonghi, avait décidé de l'empire du monde. Le succès était dû sans doute à la bravoure des combattants, parmi lesquels on distinguait Jean-André Doria, le prince de Parme, amiral de Savoie, le duc d'Urbin, amiral de Gênes, Quérini, amiral des Vénitiens, et un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et de l'ordre de Saint-Étienne de Toscane, fondé par Cosme en 1554, mais on remarqua que les galéasses vénitiennes, quoique en petit nombre, puisqu'il n'y en avait que six, contribuèrent puissamment à mettre le désordre dans l'armée turque, par la supériorité de leur artillerie, et parce que placées, comme six redoutes, en avant du corps de bataille, elles forcèrent les Turcs de rompre leurs lignes; autrement ils ne pouvaient parvenir jusqu'aux alliés. Les Ottomans qui n'avaient qu'une très-faible mousqueterie, se servaient d'arcs et de flèches : cette manière de combattre, beaucoup plus fatigante que le combat à l'arquebuse, était moins meurtrière. Enfin, on reconnut dans la construction des galères vénitiennes un avantage notable, en ce qu'ayant une proue moins élevée au-dessus de l'eau, leurs coups atteignaient plus sûrement le corps des bâtiments ennemis, qui ne savaient pas se mouvoir avec assez de célérité.

Cette victoire, due aux efforts combinés par une coalition, n'eut aucun résultat favorable pour les Vénitiens. L'armée alliée se retira, et laissa ces derniers exposés à la vengeance des Turcs.

Ce fut à cette époque que le Tasse, qui avait déjà commencé son poëme de la *Jérusalem délivrée*, alla en France pour y voir probablement de plus près les modèles des figures héroïques de Godefroy et de Baudouin. Le poëte persista dans son entreprise, quoique les princes qui portaient alors

le nom de Bouillon ne marchassent plus dans la ligne restée fidèle au saint-siége.

MORT DU PAPE PIE V. — ÉLECTION DU CARDINAL BUONCOMPAGNI, QUI PREND LE NOM DE GRÉGOIRE XIII. — LE CARDINAL CHARLES DE LORRAINE A ROME. — OPINION DE SAINT-SIMON SUR LA SAINT-BARTHÉLEMY. — RÉJOUISSANCES DU PEUPLE DE ROME A L'OCCASION DU MASSACRE. — PEINTURE A FRESQUE SUR LES DESSINS DE VASARI. — LETTRE DE COSME, GRAND-DUC DE TOSCANE, A CHARLES IX. — LIAISON DU FILS AINÉ DE COSME Ier AVEC BIANCA CAPELLO.

En 1572, le pape Pie V étant mort, le conclave s'assembla. Après beaucoup d'explications, il régnait dans les esprits une division qui alarmait les hommes raisonnables. Un cardinal sage et modéré prononça le nom du cardinal Buoncompagni, âgé de 70 ans. Sur-le-champ, le cardinal de Verceil fut chargé d'aller lui demander s'il aurait le courage de se présenter à la chapelle sans préparation, sans convention tacite, pour être *adoré*, c'est-à-dire élu à l'unanimité par acclamation. Quelquefois ces démarches hardies réussissent; les cardinaux opposants croient souvent l'affaire plus avancée qu'elle ne l'est effectivement; personne ne veut rester en arrière, et il ne s'élève aucune contradiction : quelquefois aussi un froid silence accueille les cris de ceux qui parlent de l'*adoration*. Le vieillard, interpellé brusquement, répondit : « Monseigneur, y a-t-il toutes les voix vraiment suffisantes pour cette élection? — Oui, repartirent le cardinal de Verceil et d'autres cardinaux survenus à l'instant, nous sommes prêts. » Alors Buoncompagni s'approchant de sa table, y prit quelques papiers d'importance pour lui, les serra dans sa robe et s'écria : « Hé bien, allons avec l'aide de Dieu tout-puissant! » En même temps, tenant la tête haute, marchant d'un air animé, il prit le chemin de la chapelle avec une gravité telle, qu'on aurait dit qu'il était accoutumé à tenter de semblables entreprises. Arrivé à la chapelle, cette assurance décida les incertains; le cri unanime qu'on attendait s'éleva de toutes parts, et Buoncompagni fut proclamé sans scrutin. Toute cette affaire n'avait duré que six heures. On comptait à ce conclave les six cardinaux-évêques, quarante-deux des cardinaux-prêtres, et quatre des cardinaux-diacres. Le cardinal de Lorraine et les autres cardinaux français étaient absents.

Au commencement du règne de Grégoire XIII, on vit ce qui arrive ordinairement dans les premiers mois d'une élection à Rome, surtout lorsque le pape a été élu par *adoration*, et que chaque électeur croit pouvoir assurer qu'il s'est montré un des plus intelligents pour créer le pape.

Toutes les factions sollicitaient des récompenses. On se faisait donner les places de force; on envahissait l'autorité souveraine. Il fallait qu'il s'écoulât plus d'une année avant que les demandes indiscrètes fussent réprimées, et que le pouvoir, rapportant tout à lui seul, pût s'asseoir sur des bases solides.

Sur ces entrefaites, arriva le cardinal Charles de Lorraine, toujours occupé du désir de venger son frère François, le glorieux défenseur de Metz en 1552, le prudent général des armées du roi, qui avait relevé le nom français aux yeux de l'Italie en 1559, le sage lieutenant-général du royaume en 1563, et, à la même époque, assassiné d'un coup de pistolet, sans que sa veuve, Anne de Ferrare, eût pu obtenir la condamnation des complices de l'assassin Poltrot de Méré, qui appartenait au parti des protestants. Le cardinal était encore mécontent de la paix que le roi Charles IX avait accordée aux huguenots en 1570. Il demandait aussi hautement que l'on fît entrer toute l'Italie dans la ligue contre le Turc, que le dernier pape Pie V avait signée, ainsi que le roi d'Espagne et les Vénitiens.

Tout-à-coup on apprend l'épouvantable massacre de la Saint-Barthélemy. Cet effroyable événement, cette page sanglante de l'histoire de France, n'ont pas une place précise dans ce récit. Je me bornerai à rapporter des notes extraites d'un ouvrage inédit

du duc de Saint-Simon, intitulé : *Sommaire très-court de l'Histoire de France et de l'Étrangère en tant qu'elle y a rapport, avec les dates, à commencer à Hugues Capet.* Ces notes, recueillies par un homme aussi judicieux, plus rapproché que nous de ces époques, et connu pour être franc, sévère et incorruptible, sont remarquables, si l'on considère les faits nouveaux qu'elles renferment, et surtout si on les rapproche des scènes qui eurent lieu à Rome à l'occasion de cette catastrophe, et qui doivent être rappelées dans notre récit. Voici les notes de St.-Simon (*); ce sont des données, des souvenirs sans rédaction, sans forme, sans aucun soin pris pour le style; elles n'en ont pas moins le caractère de profondeur et d'élévation qui distingue les écrits de cet éloquent annaliste, qu'on peut appeler souvent le *Tacite français*. « 1572, délibérations secrètes sur le massacre; les Guises y veulent comprendre le nouveau roy de Navarre, les Montmorencys et les *catholiques* qui leur faisoient ombrage. Le duc d'Anjou, le maréchal de Retz, seuls du secret avec Catherine de Médicis; les Guises insistent sur le roy de Navarre et le jeune Louis de Condé; la reine ne s'y peut résoudre, dans la peur de la dépendance totale des Guises. Charles IX garde le secret pendant ces longues intrigues, mais les embarrasse par son incertitude, surtout à l'égard de l'admiral qu'il goustoit, depuis que pour attirer les huguenots, il estoit de tous, sous prétexte de la guerre des Pays-Bas, dont il devoit être le chef, pour soutenir leur révolte contre l'inquisition d'Espagne. La *rudesse* du roi à sa mère ou son frère, au sortir d'une longue conversation avec l'admiral, dont il ne voulut jamais rien dire, les hasta de finir. Massacre commencé par la blessure de l'admiral; visite du roy, et de sa mère avec les plus perfides démonstrations; l'admiral est tué en même temps que les autres, et jamais aussi admirable, aussi grand qu'à sa fin. Indignités du troisième duc de Guise sur son corps; boucherie qui comprit *tous ceux des catholiques qu'on voulut;* les Montmorencys épargnés par l'absence d'un d'eux et d'un Cossé; le roy de Navarre et le prince de Condé se font catholiques, le poignard sur la gorge; le massacre d'abord dissimulé, et avoué par édit public à l'instigation des Guises, qui ne voulurent pas être les seuls à porter cette éternelle infamie de la nation. »

(*) Elles sont déposées au ministère des affaires étrangères à Paris.

Ici Saint-Simon continue sa nomenclature de faits pour les années suivantes.

Tels étaient les événements dont la France avait été témoin. Henri de Guise, sous prétexte de venger son père François, venait d'entraîner dans une effroyable série de forfaits un roi enfant, qui cependant avait montré de la *rudesse* à sa mère ou à son frère au sortir d'une longue conversation avec l'amiral, dont il ne voulut jamais rien dire, *rudesse, qui les hasta de finir.* Henri de Guise pouvait facilement convaincre Catherine, qui avait entendu le maréchal Saint-André dire ces propres mots, « nous ne serons jamais heureux, que nous n'ayons mis cette femme dans un sac pour la jeter dans la Seine, » Catherine, d'ailleurs, chez qui une ambition sans mesure éteignait tout sentiment d'humanité. Il n'avait pas été difficile de conseiller la fraude et le crime au duc d'Anjou, lui qui devait attirer à Blois le même Henri de Guise, le nommer lieutenant-général, lui promettre l'épée de connétable, et le faire percer d'un coup de poignard de bas en haut, *de peur qu'il ne fût cuirassé.*

Que va-t-il rester à faire au cardinal Charles de Lorraine, disposant d'un grand crédit à Rome, où la nouvelle autorité pontificale n'était pas encore bien assurée dans l'exercice de sa puissance?

Le 6 septembre 1572, les lettres que le légat du pape Salviati avait écrites de France, furent lues le matin dans une assemblée des cardinaux,

en présence du pape; elles portaient que d'après des déclarations de la cour, l'amiral et les huguenots ayant conspiré contre le monarque, ils avaient été tués, du vouloir et du consentement exprès du roi; alors il fut arrêté, sur la demande exprimée en termes violents par le cardinal de Lorraine, que le pape et le sacré collége assisteraient le lundi suivant à une fête solennelle. Il se présenta une foule d'artistes pour orner l'église de Saint-Marc, où cette fête devait être célébrée. *Le jour de douleur et d'effroi* était venu pour ceux que Luther avait appelés à la discorde. Le cardinal donna publiquement mille écus au courrier porteur de la nouvelle tant désirée de lui. Le 8 septembre, les Français firent une grande procession dans l'église de Saint-Louis, enrichie des fondations de Catherine de Médicis. La plupart des nobles de Rome, et une grande quantité de peuple accoururent à cette cérémonie, où l'on maudissait publiquement les protestants. « L'ambassadeur de l'empereur, dit une narration du temps, portait la queue de la robe du pape, pour l'honneur qu'il fait à l'empereur pardessus tous les autres. » Le cardinal avait fait attacher au-dessus des trois portes de l'église une sorte de *notification* adressée au pape, aux cardinaux, au sénat et au peuple romain, où il vantait le massacre de Paris, et rappelait les maux que Rome avait soufferts des luthériens; où il parlait des *conseils donnés en telle affaire, des aydes et secours envoyez, des prières faites par douze ans entiers, des requêtes, vœux, larmes, soupirs de tous chrétiens.* Le même cardinal disait aussi « qu'il se réjouissoit « grandement que ceux de sa maison « principalement avoient été les exé« cuteurs d'un *fait si grand et si « mémorable.* »

L'ensemble de cette pièce, qui est un mélange de forfanterie, de délire, de férocité, était donc affiché à la porte de l'église. Il y avait dans une telle audace une offense à la souveraineté du pays; car de quel droit un simple cardinal parlait-il ainsi, dans une ville où il ne commandait pas? Mais, il faut encore le dire, la noblesse de Rome, le peuple, les artistes surtout, ne voyaient dans la mort des huguenots, massacrés *pour avoir voulu*, disait-on, *commettre un crime de lèse-majesté*, qu'un juste châtiment, et la vengeance des forfaits commis en 1527. Quarante-cinq ans après le sac de Rome, il restait des témoins de tout sexe, et jusqu'à des victimes qui avaient pu souffrir de ces fureurs; et ce furent ces témoins qui animèrent l'aveugle haine du reste de la population. Vasari, élève du Rosso qui avait été traité avec tant d'inhumanité, et à qui son maître avait plusieurs fois raconté ses malheurs, se proposa pour conserver dans une fresque le souvenir de ces événements; en peu de temps, car il mourut deux ans après, il traça les dessins de deux compositions qui représentent Charles IX au sein du parlement, et les scènes du massacre de Paris (*).

A la même époque, le grand-duc Cosme de Médécis félicita Charles IX sur les événements de la Saint-Barthélemy; il lui dit, dans une lettre, qu'il a *nettoyé* et *purgé* le royaume; et il l'invite à occuper les Français, nation mobile et avide de nouveautés, dans une guerre contre les Turcs. Cosme eut aussi à se reprocher d'avoir excité Vasari à inventer les compositions qu'il a laissées à Rome, et que ses élèves ont peintes à fresque en mémoire de ce déplorable événement.

Ce prince eût pu se dispenser de cette intervention, car il avait abandonné presque tous les soins de l'état

(*) Il a paru, en 1816, un voyage en Italie, imprimé à Bruxelles. L'auteur dit, en décrivant une des fresques dont il s'agit : « Quel est cet autre roi *qui tire sur le peuple?* c'est Charles IX donnant le signal de la Saint-Barthélemy. » Cet auteur s'est gravement trompé. Dans le tableau où Vasari a représenté Charles IX, ce prince assiste à une séance du parlement. Les costumes d'ailleurs y sont mal observés. Ce tableau, et celui qui représente le massacre, sont deux mauvais tableaux. Du reste, il est bien prouvé aujourd'hui, que le fait de Charles IX tirant sur le peuple n'est pas vrai.

Digitized by Google

à son fils François. Celui-ci se montrait peu digne d'une telle confiance : il trahissait son épouse, Jeanne d'Autriche, pour Bianca Capello, fille d'un noble de Venise. Cette femme, remarquable par sa beauté, s'était enfuie de cette ville pour suivre à Florence Pierre Bonaventuri, chef d'un comptoir de commerce. Pierre permettait, entre sa femme et François, une liaison scandaleuse, dont on verra plus tard les conséquences.

OPINION PRÉSUMÉE DES VÉNITIENS SUR LA SAINT-BARTHÉLEMY. — BELLE CONDUITE D'EMMANUEL PHILIBERT. — MORT DE COSME Ier, GRAND-DUC DE TOSCANE. — SON PORTRAIT.

Il n'est pas hors de propos de rechercher quelle opinion le gouvernement de Venise, ce gouvernement qui applaudissait même aux rigueurs injustes des *trois*, a pu manifester sur le massacre de la Saint-Barthélemy. Les historiens vénitiens sont très-réservés sur ce point, mais nous voyons dans nos annales, qu'en 1572 Charles IX permit à un ambassadeur extraordinaire de Venise, Louis Contarini, de porter dans ses armes une rose rouge surmontée d'une rose d'argent (*). Par quelle condescendance Contarini a-t-il mérité cette faveur? Le brevet est écrit en assez bon latin, et porte un préambule où il est dit que les rois doivent récompenser les hommes distingués. Peut-on présumer à présent que Contarini fut ainsi récompensé pour avoir approuvé le crime? Je n'ose pas l'assurer, mais il sera toujours permis de croire que l'État qui avait introduit dans ses lois des mesures aussi terribles que celles des statuts des Dix, n'avait pas vu dans les événements de France, toute l'horreur qu'ils devaient inspirer.

A la même époque, Emmanuel Philibert, duc de Savoie, sollicité d'ordonner aussi le massacre des protestants dans ses états, refusa d'obéir, et leur facilita tous les moyens de prendre la fuite.

En 1573, le duc d'Anjou ayant été nommé roi de Pologne, le doge Louis Mocenigo envoya François Morosini pour complimenter le nouveau roi, qui à son retour en France par l'Italie, devait être accueilli, à Venise, avec la magnificence la plus somptueuse.

Cosme Ier, grand-duc de Toscane, mourut en 1574, le 21 avril, à l'âge de 54 ans et quatre mois, après avoir régné 38 ans. Il laissait sa maison dans un état florissant, puisque, outre son fils aîné François, demeuré paisible possesseur du grand-duché, il avait encore deux autres enfants, le cardinal Ferdinand et don Pierre.

Fondateur de l'ordre de St.-Étienne, destiné à entreprendre des courses près des côtes d'Afrique et dans le Levant, il avait ainsi dirigé vers l'étude de la guerre maritime, les talents et le courage de la noblesse florentine. Pise rendue plus salubre avait vu sa population de sept mille ames, s'élever à vingt-un mille. Livourne venait d'être agrandie et fortifiée. Le pays de Sienne assaini fournissait à Florence ce qui était nécessaire pour la vie, et empêchait la Toscane d'être dépendante des autres parties de l'Italie.

Enfin le grand-duché était regardé parmi tous les états de la péninsule comme le plus vivant, le plus facile à être défendu, le plus riche, le plus puissant, et le plus capable d'y causer rapidement des révolutions, ou de les empêcher.

On ne peut refuser à Cosme de le reconnaître pour un des plus grands princes du seizième siècle. On lui a reproché d'avoir tué un de ses fils, don

(*) *Additamenta quædam ex insigniis nostris regiis decerpta.* Cette circonstance d'une rose rouge et d'une rose blanche empruntées dit-on, aux insignes de France, est une question de blason pouvant intéresser les personnes qui cherchent dans cette science l'explication des faits historiques. Nous ne connaissons en insignes qui puissent nous mettre sur la voie, que le collier de l'ordre de la Jarretière, composé d'une suite de médaillons entourés de la jarretière avec sa devise, chargés au centre de roses qui sont alternativement blanches et rouges, et séparées les unes des autres par des nœuds d'or. Mais comment Charles IX aurait-il appelé cette disposition une concession *ex insigniis nostris ?*

Garzia, dans un moment de fureur, mais ce fait n'est pas prouvé, et M. Botta, l'historien le plus récent de l'Italie, ne croit pas à ce crime.

GOUVERNEMENT DE GRÉGOIRE XIII. — JUBILÉ DE 1575. — BIANCA CAPELLO, GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE, ET DÉCLARÉE FILLE DE SAINT-MARC. — MORT DE FRANÇOIS ET DE BIANCA. — RÉFORMATION DU CALENDRIER.

Plus tard, Grégoire XIII sut attirer à lui toute l'autorité qu'il devait obtenir dans sa capitale, et ce fut lui seul qui régla la politique du saint-siége, ce qu'il fit désormais avec sagesse et modération. Il prouva que lors des réjouissances de Rome, il avait été entraîné par le mouvement tumultueux d'une populace désordonnée: les discours et les bulles du pontife ne tardèrent pas à manifester ses véritables sentiments.

Sous son règne, en 1575, on célébra à Rome le jubilé, qui y attira plus de deux cent mille pèlerins. Les protestants étaient attentifs et voulaient signaler des scandales; mais eux-mêmes alors, en Angleterre et en Allemagne, ils se montraient animés d'un ardent fanatisme. On avait commencé à dire que le jugement à mort de Marie Stuart, qui ne périt cependant que plusieurs années après, en 1587, était nécessaire au nouveau culte. Cette princesse, nièce du cardinal Charles de Lorraine, était prisonnière d'Élisabeth, qui voulait d'abord la livrer aux protestants écossais. On n'avait pas non plus à louer les mœurs de ceux qui parlaient de l'incontinence des catholiques. Tout ce qui se sépare sous de tels prétextes de blâme, doit surveiller sévèrement sa conduite; à ce qui ne se sépare pas, il suffit de se corriger. Grégoire XIII ne négligeait aucune occasion de prodiguer le bon exemple de l'amour des sciences et des principes constants d'une religion régulière.

Le pontife cherchait surtout à vivre en bonne intelligence avec Venise, toujours attentive à saisir les moyens même les plus frivoles d'augmenter sa puissance.

On a vu que François, successeur de Cosme Ier dans le grand-duché de Toscane, avait donné son cœur et toutes ses affections à Bianca Capello. Bonaventuri, son époux, était devenu arrogant envers les courtisans, autant qu'il se montrait lâche avec le souverain. François, ne trouvant pas que ce misérable eût encore assez de complaisances, le fit assassiner. Plus ensuite le grand-duc se retrouvait sombre et bourrelé de remords, plus il avait besoin d'être distrait par la vivacité et les graces de la Vénitienne.

Jeanne d'Autriche étant morte en 1578, François résolut d'épouser Bianca, et il s'unit à elle par un mariage qu'il ordonna de tenir secret. Le cardinal Ferdinand de Médicis, frère de François, soupçonna cette intrigue. Le grand-duc étant tout à coup tombé malade, le cardinal quitta Rome et arriva subitement à Florence. Il trouva auprès de lui Bianca, qui le servait elle-même, et toute seule. Alors il remontra au grand-duc, avec respect, qu'il lui convenait peu d'avoir auprès de lui une telle femme, dans l'état où il se trouvait, et qu'il serait mieux de penser à sa conscience et à son honneur. François, abattu par la maladie, avoua son mariage, en s'excusant sur un violent amour, une promesse solennelle, la faiblesse humaine, et il pria son frère de ne pas l'affliger davantage.

François s'étant rétabli, résolut d'obtenir l'approbation du roi d'Espagne. Philippe II ne possédait pas la Toscane, mais le souverain du grand-duché n'aurait osé publier ce mariage sans la permission du roi. François représenta, avec humilité, qu'il avait eu de Bianca un enfant mâle. (Bianca, désespérant de devenir mère, s'était hasardée à supposer une grossesse, et elle avait paru délivrée dans la nuit du 29 août 1576, d'un enfant qu'une femme du peuple avait mis au monde la veille.) Philippe donna à l'envoyé florentin expédié à Madrid, la réponse que le crédule François désirait ardemment. Bientôt une ambassade pompeuse alla annoncer le nouveau mariage à Venise.

Le grand-duc écrivait au doge, Nicolas da Ponte : « Je regarde cette *signora* comme la fille de votre sérénissime république, dont je vais devenir le fils par alliance, comme je l'ai été jusqu'à présent par inclination et par vénération pour elle. » Il exaltait ensuite l'heureuse fécondité de son épouse.

Venise, si elle avait été admise dans les conseils du prince, n'eût pas dicté ces dépêches dans d'autres termes : elle se souvenait des avantages qu'elle avait su trouver à déclarer *fille de Saint-Marc*, Catherine Cornaro, reine de Chypre. Venise annonça publiquement qu'elle acquiesçait aux vœux de François. La réception faite à l'ambassadeur florentin, embellie de toutes les inventions du luxe oriental, rappela presque les fêtes données à Henri III en 1574. Quarante sénateurs allèrent au-devant de l'ambassadeur toscan, le comte Sforza di Santa Fiora, qui fut conduit en cérémonie au palais Capello. Là, le patriarche d'Aquilée, Grimani, le reçut à la porte, en habits pontificaux. Dans l'audience accordée par le doge, la république voulut surpasser ses magnificences les plus extraordinaires. Après l'audience, l'ambassadeur fut reconduit au palais Capello, avec des honneurs encore plus marqués. Le fait le plus merveilleux de cette fête fut le décret par lequel la seigneurie voulut rendre pur, honnête et sérieux, ce qui avait mérité jusqu'alors, dans toute l'Italie, les qualifications contraires. Le 16 juin, Bianca, auparavant diffamée, fut déclarée à l'unanimité dans *les pregadi* (le sénat) « *fille véritable et particulière de la* « *république*, en considération des qua-« lités *rares* et *précieuses* qui l'avoient « rendue très-digne de la plus haute « fortune, et pour répondre à l'hon-« neur que le grand-duc avoit fait à la « république, par la résolution *très-* « *sage* qu'il venoit de prendre. »

A cette nouvelle, les cloches de Saint-Marc et de toutes les églises sonnèrent en réjouissance : tous les quartiers retentirent de salves nombreuses d'artillerie. Le père et le frère de la nouvelle *fille de Saint-Marc* furent nommés chevaliers; la seigneurie en corps, les *dix* parmi lesquels on distinguait les *trois inquisiteurs d'état*, les avogadors *di Comun*, les procurateurs allèrent rendre visite à l'ambassadeur Sforza, et le féliciter de la nouvelle affiliation de la grande-duchesse. Qu'on se représente la joie de Bianca et du grand-duc quand ils apprirent tant de merveilles. François ne voulut pas rester en arrière : il envoya don Jean de Médicis, son frère naturel, pour remercier la république. Cet ambassadeur de douze ans partit avec une suite de ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche à Florence. Quand il approcha de Venise, quarante membres des *pregadi* vinrent le complimenter. Le sénat, par un décret qui est conservé dans les archives, donna plein pouvoir à Vittorio Capello d'honorer, d'amuser et de divertir don Jean de Médicis aux dépens de la république. Il arriva même une circonstance remarquable. A son retour, l'enfant étant tombé malade de la petite vérole à Padoue, la république décréta qu'il serait traité par Fabrice d'Aquapendente, élève de l'illustre Fallope, et par Mercuriali, alors célèbre médecin. Le sénat nomma ensuite des ambassadeurs chargés de mettre Bianca en possession des priviléges de *fille de Saint-Marc*. Du côté du grand-duc, les bals, les carrousels, les comédies, les combats de taureaux et de buffles, les plaisirs du *paretajo* (chasse aux petits oiseaux particulière à la Toscane), toutes les différentes sortes de jeux se renouvelèrent chaque jour. Enfin, en présence de François orné de sa couronne ducale, on plaça sur la tête de Bianca la couronne royale. On assigna à la princesse les armoiries de la patrie. Les dépenses supportées alors par la Toscane furent évaluées à trois cent mille ducats d'or.

Cette union ne fut pas heureuse. Bianca continua d'abuser de son pouvoir, et François ne put jamais recouvrer son autorité. Ce prince, qui s'occupait trop de chimie, mourut pour s'être administré des drogues pernicieuses, et Bianca ne lui survécut que

trente-cinq heures. Ferdinand succéda à son frère François. Comme il n'était pas prêtre, il rendit le chapeau de cardinal, et pensa à se marier pour obtenir des héritiers de sa puissance.

Cependant Grégoire XIII avait continué de mériter la vénération des peuples; il voulut alors, après l'avoir long-temps médité, rendre à la fois un service inattendu à la religion et aux sciences.

Rien ne contribua plus à illustrer son pontificat que la réformation du calendrier.

L'année est, suivant l'observation des physiciens, le temps que la terre emploie à faire une révolution entière dans son orbite; pendant ce temps, le soleil nous semble parcourir toute l'écliptique, ou les douze signes du zodiaque. Chez les anciens, on n'a pas déterminé d'abord, d'une manière précise, la mesure de ce temps; les Égyptiens ne l'évaluaient qu'à 365 jours: mais comme, tandis que la terre consomme une révolution entière dans son orbite, elle fait, relativement au soleil, 365 tours et à peu près un quart, sur son axe, ce qui compose l'année de 365 jours, et environ six heures, on reconnut dans la suite que les équinoxes reculaient tous les quatre ans d'un jour à peu près. Pour remédier à cet inconvénient, on arrêta qu'on emploierait ces six heures excédantes, en faisant tous les quatre ans une année complète, d'un jour de plus que les autres, de sorte que cette quatrième année est de 366 jours, et appelée Bissextile (chez les Romains, le jour ajouté était placé le sixième jour avant les calendes de mars, et, cette année-là, il y avait deux fois le sixième jour avant les calendes de mars, *Bissextus dies*). Cet arrangement se fit sous l'empire de Jules-César: par là, on approcha du but, mais on ne le toucha pas tout-à-fait; car, pour qu'il n'y eût point eu de mécompte, il eût fallu que le temps employé par la terre à parcourir son orbite, eût été exactement de 365 jours et six heures; mais il s'en faut d'environ onze minutes, et cette quantité, quoique très-petite, répétée pendant un grand nombre d'années, devint si considérable, qu'à la fin du XVIe siècle, les équinoxes étaient avancés de dix jours. Le pape Grégoire XIII, après avoir consulté les astronomes les plus célèbres, ordonna, par une bulle du 24 février 1582, que ces dix jours de trop seraient retranchés, et que le 5 octobre suivant serait compté pour le 15 du même mois. Cette réforme fut adoptée par la plupart des états de l'Europe. Mais il ne suffisait pas d'avoir remédié aux erreurs que le temps passé avait introduites, puisque la même cause subsistait toujours. Les astronomes consultés par Grégoire XIII, supputèrent, sur les représentations de ce savant pontife, que les onze minutes ou environ employées de trop chaque année (en regardant comme complètes les six heures que la terre met au-delà des 365 jours à parcourir son orbite), formaient un jour entier au bout de 133 ans; alors ils proposèrent au pape, qui voulait régler cette réformation, même pour les siècles à venir, d'omettre, dans le cours de 400 ans, trois bissextes. Leur avis fut adopté. Dans leur sentiment, les années 1700, 1800 et 1900 ne devaient pas être bissextiles, mais l'an 2000 devait l'être, et ainsi de suite (*).

Il résulta du travail ordonné par Grégoire XIII, que la fête de Pâques en 1583 se retrouva à la même époque qu'au concile de Nicée. Louis Lilio, médecin calabrais, Christophe Clavius, né à Bamberg, l'Euclide de son siècle, et Pierre Chacon, né à Tolède, appelé le Varron de l'Espagne,

(*) Nous avons obéi aux savants assemblés par Grégoire XIII. Les ans 1700 et 1800 n'ont pas été bissextiles; nos petits-enfants veilleront à ce que l'an 1900 ne le soit pas davantage. La réforme du calendrier a été adoptée par toutes les puissances chrétiennes, excepté par la Russie. Depuis peu, on a répandu que l'empereur Nicolas veut l'adopter. Tous les états d'Europe reconnaîtraient donc aujourd'hui la même manière de compter les jours, et les Russes ne diraient plus 1er (12) mars.

eurent la plus grande part à cette opération.

MORT DE GRÉGOIRE XIII. — SON PORTRAIT. — ÉLECTION DE SIXTE V. — SA SÉVÉRITÉ. — IL FAIT ÉLEVER L'OBÉLISQUE DU VATICAN. — SON ALLOCUTION SUR L'ASSASSINAT DU CARDINAL DE GUISE. — MORT DE HENRI III.

Grégoire mourut en 1585. Il avait de la science, de la modération, avec quelque chose d'élevé dans le caractère. On lui reproche d'avoir laissé une police peu soigneuse user de trop d'indulgence envers les voleurs. Des brigands ravagèrent les environs de Rome pendant les derniers jours de son pontificat.

La cérémonie des funérailles achevée, le conclave s'assembla pour choisir un successeur. L'état de la chrétienté, et les désordres qui commençaient déja à épouvanter Rome, engagèrent le sacré collége à presser l'élection. Après quelques contradictions, seize cardinaux se rendirent subitement à la chapelle et entourèrent le cardinal Montalto, en criant : *Pape Montalto.* Les autres cardinaux eurent peur de rester compromis, et ils crièrent comme les premiers.

Les chanteurs du chapitre parurent à l'instant; ils entonnèrent le chant *Ecce sacerdos magnus, voilà le prêtre suprême.* C'est ainsi que Montalto fut élu le 24 avril 1585. Il déclara qu'il prenait le nom de Sixte-Quint. Sa famille, qui s'appelait Peretti, forcée de quitter la Dalmatie, où elle tenait un rang distingué, et de fuir la rage des Turcs commandés par Amurath second, était venue s'établir dans le bourg de Montalto, dépendant de la marche d'Ancône. Né en 1521, et entré de bonne heure dans l'ordre des cordeliers, le jeune Peretti y était connu sous le nom de frère Félix. Il enseigna la philosophie à Florence vers 1555 (voyez page 101, note). Pie V, son ancien ami, le nomma cardinal. A peine élu pape, Sixte donna audience aux ambassadeurs, aux princes, aux particuliers, et même aux mendiants qui se présentèrent. Quiconque demandait à voir le pape était admis. On le bénissait de toutes parts. Mais le matin du dimanche 28 avril, on trouva pendues sur une grande place de Rome, quatre personnes d'une honnête condition, sur qui avaient été saisies des arquebuses courtes, armes prohibées depuis long-temps par toutes les lois, et la veille encore, par une loi plus sévère, publiée dans toute la ville : l'autorité prouva seulement aux coupables qu'ils avaient connaissance de la dernière loi. Néanmoins les audiences ne furent pas suspendues. Ceux qui osaient encore se présenter, abordaient le pape avec un mélange de terreur et d'attendrissement. En peu de temps, la licence fut réprimée; les assassins disparurent ; le libertinage fut banni de Rome, l'adultère proscrit; on put marcher dans la ville, en toute sécurité. Les sciences et les belles-lettres furent en même temps protégées par ce pontife; il consacra des sommes considérables à encourager les arts ; ce fut par son ordre que l'on érigea à Rome quatre obélisques, un sur la place Saint-Pierre, un sur la place Saint-Jean, un à la porte du Peuple, et le quatrième à Sainte-Marie-Majeure.

Nous rapporterons quelques détails relatifs à l'érection de l'obélisque qu'on voit aujourd'hui sur la place Saint-Pierre. Il avait été consacré, disait-on suivant une tradition assez douteuse, au fils de Sésostris, et transporté à Rome sous Caligula. Néron l'avait placé au milieu de son cirque. Cet obélisque, monolithe de granit rouge, tiré des montagnes voisines de Thèbes, en Égypte, présente en longueur, si on y comprend le *pyramidion*, cent onze palmes et demi (*) sur douze de largeur à sa base, et huit au sommet. Plus d'un pape avant

(*) Le palme romain (des architectes) donne un peu plus de 8 pouces 3 lignes ou de 223 millimètres, exactement 0,223468. Le palme des architectes est différent du pied romain, qui est de un peu plus de onze pouces de France, ou de un palme un tiers. Le *pyramidion* est la portion taillée en forme de pyramide qui surmonte le fût d'un obélisque. Voy. *pl.* 49, celui dont il s'agit ici.

Sixte-Quint avait eu l'intention de le faire élever sur la place Saint-Pierre; mais ce projet n'avait pu recevoir son exécution, parce qu'on avait été effrayé des difficultés du transport. L'obélisque, à moitié enfoui sous des décombres du cirque de Néron, était presque debout. Sixte V résolut de surmonter tous les obstacles, et donna sa confiance à l'architecte Dominique Fontana. Le pape se fit remettre par cet artiste un mémoire, où il avait dû détailler les moyens qu'il emploierait à l'effet d'abattre, d'abord à la place où il se trouvait, et d'élever ensuite devant Saint-Pierre, sans aucun accident pour les ouvriers et pour l'obélisque, une masse aussi considérable. Fontana avait montré le plan de ses machines. Des cordes habilement distribuées, après que l'obélisque aurait été couché, devaient insensiblement l'ébranler, le soulever, et le diriger vers le point qu'il était destiné à occuper. Le jour de l'érection, l'architecte demandait un grand silence, afin que l'on pût entendre ses ordres. Sixte-Quint fait répandre une proclaclamation, par laquelle il annonce que le premier spectateur, de quelque rang, de quelque condition qu'il soit, qui *proférera un cri*, ou troublera l'opération, sera sur-le-champ *puni de mort*. Le 10 septembre 1586 était marqué pour le jour de la cérémonie. Personne ne fut admis sur la place, sans connaître la rigueur de l'ordonnance. Il était bien convenu, avec tous les assistants, qu'on n'entendrait que le son de la trompette pour régler les mouvements, et le son des cymbales pour marquer les repos, ainsi qu'il était arrêté pour les ouvriers, et ceux qui dirigeaient les chevaux attelés à une partie des cordes. La voix seule du directeur des travaux pouvait peut-être interrompre le profond silence. Une telle contrainte ne coûtait pas d'efforts à ce peuple aussi enthousiasmé des arts, et qui, en beaucoup de circonstances, sait avoir quelque chose de la grandeur et de la dignité de l'ancien peuple romain. Chacun s'apprêtait à jouer son rôle dans cette inauguration devenue à juste titre un jour de fête pour la *ville éternelle*. On avait élevé une tribune d'honneur pour le duc de Piney Luxembourg, ambassadeur de Henri III, et arrivé depuis peu de temps. Sixte-Quint s'avança bientôt lui-même suivi de sa cour, et s'assit sur une estrade. Les cordes mises en mouvement soulèvent l'obélisque, qui avait été traîné à une petite distance du socle préparé, et portent cette masse comme par enchantement près de la place disposée pour la recevoir. Le pape encourageait les ouvriers par des signes de tête et par des regards étincelants de joie. On allait atteindre le but. Fontana parlait seul. Il commandait une dernière manœuvre. Tout à coup un homme s'écrie, du milieu de la foule, et d'une voix retentissante, *acqua alle corde, de l'eau aux cordes;* et aussitôt il va se livrer aux gardes qui entouraient l'instrument du supplice dressé à un angle de la place. Fontana regarde avec attention les cordes. Il voit qu'effectivement elles sont tellement tendues, qu'elles vont se rompre, et laisser tomber l'obélisque. Il ordonne qu'on les mouille rapidement, elles se resserrent tout-à-coup, et l'opération s'achève au bruit des applaudissements universels. Le pape tend les bras à Fontana; celui-ci court à l'homme qui avait crié *acqua alle corde*, l'embrasse, le conduit au pape, à qui il demande sa grace. « Il ne s'agit pas de grace, dit Sixte-Quint, il s'agit de récompense. » Le conseiller courageux obtint une pension considérable, et le lendemain le saint-père lui conféra le privilége dont jouit encore sa famille, de fournir et de vendre les palmes qu'on distribue dans les églises de Rome le jour des Rameaux. Une fresque des chambres de la bibliothèque du Vatican représente cette scène extraordinaire.

Tous méritent ici la vénération de quiconque aime les arts, ce peuple éclairé et obéissant, cet interrupteur sagace et courageux, cet artiste d'un génie sublime, ce souverain digne d'admiration.

Les circonstances où s'était trouvée la

Digitized by Google

cour romaine n'avaient pas permis d'abord que l'on jugeât, d'après les vraies règles de l'humanité, de la religion, de la politique, les scènes de 1572. Une sorte d'approbation était peinte sur les murs d'une salle du palais, et personne n'avait élevé la voix pour reconnaître hautement que des ambitieux insatiables, sans foi et sans loi, n'aimant ni la nation, ni le roi, ni sa famille, ni ses plus braves serviteurs dans tous les partis, ni même les intérêts du pontificat, avaient frappé une foule de citoyens, uniquement dans des vues de troubles qui amèneraient peut-être, selon le désir de ces ambitieux, une usurpation, et d'autres genres de violence. Les vice-rois de Naples qui n'auraient pas souffert que l'on retraçât, comme le pendant des fresques de Vasari, les abominations et les atrocités de 1527, veillaient au contraire à ce que les souvenirs de 1572 fussent protégés. Le sang appelle le sang: deux des principaux complices de la Saint-Barthélemy, Henri de Guise, et le duc d'Anjou, devenu le roi Henri III (j'assigne, en les nommant, le même ordre dans lequel ils ont voulu et exécuté le crime), ces deux complices s'expliquèrent alors plus clairement leurs sentiments. Le premier, le Sujet, voulait ouvertement renverser son maître; le second, le Roi, fit assassiner son sujet, et le lendemain il ordonna également d'assassiner Louis II de Lorraine, cardinal de Guise, son frère. Qu'ils étaient méchants ces temps où il fallait employer le poignard pour punir des rebelles! Le roi n'avait-il plus assez de puissance pour obtenir une sentence légale? On a dit, mais c'est une excuse déplorable, que le temps lui manquait pour attendre cette sentence, et qu'il n'eût pas trouvé de juges pour la porter.

Il ne sera pas inutile de rendre compte ici de l'effet que produisit à Rome la mort du cardinal de Guise. Que les circonstances sont changées! Le souverain était Sixte-Quint. Il a joui de son autorité, celui-là, depuis le quatrième jour de son élection. Il a montré un caractère indomptable. Il s'est proclamé sectateur incorruptible des droits de la justice. Il rassemble un consistoire et prononce ce discours où l'on retrouve ses opinions tranchées, sa force, la brusquerie de ses paroles, ses habitudes d'homme de lettres, ses principes de rigueur, la peinture énergique des devoirs absolus d'un roi, et les préjugés du temps qui faisaient deux classes si séparées, des prêtres et des séculiers, et qui rejetaient si bas l'homme né hors de la classe des nobles.

Dans de semblables allocutions, il y a les mœurs de toute une époque, et ce peu de pages offre le résumé historique de la situation des esprits en Italie à la fin du XVI[e] siècle.

« Nous sommes forcé, vénérables frères, de vous manifester une douleur ineffable. On a tué le cardinal de Guise; on a tué un cardinal, on a tué un cardinal-prêtre, qui était archevêque de Rheims; on l'a tué sans procès, sans jugement, sans loi, sans pouvoir légitime; avec des armes séculières, sans sentence lue, sans notre autorité, sans celle du siége sacré, dont il était un noble membre. On l'a tué, comme si nous n'existions pas dans le monde, comme s'il n'y avait pas de siége apostolique, comme si Dieu n'existait pas dans le ciel, et sur la terre. La loi divine oblige tous les hommes, et personne n'en est affranchi. La loi divine dit: «Tu ne tueras pas. » A qui est-il permis de tuer? à personne, pas même à un prince, pas même à un roi... Si le prince envoie mourir d'après la loi, on ne peut pas dire qu'il tue. Il applique la coercition. Il châtie, il punit, en conservant l'ordre du droit et du jugement. Mais on a tué celui qui n'était pas indiqué, ou condamné par le précepte de la loi, ou par le mandat et la permission de son supérieur, que nous sommes (*che siamo noi*); *on l'a tué comme un plébéien.*

« Qu'on ne dise pas qu'il a machiné, qu'il a parlé, qu'il a agi contre le roi, ou qu'il tramait contre la couronne! Le roi nous l'avait dernièrement recommandé par son ambassadeur Gondi,

sollicitant de nous pour ce cardinal, la légation d'Avignon. Admettons qu'il ait agi, qu'il ait parlé contre le roi, on ne devait pas moins s'abstenir du sacrilége et du parricide. Il savait, le roi, *que nous agissions sévèrement contre les hommes méchants et criminels*. Il devait nous le laisser à punir. »

Ici le pape ressentit une telle émotion, qu'il s'arrêta. Il continua ainsi :

« Mais Dieu qui nous assiste dès notre enfance, nous assistera et nous donnera conseil. Hier l'ambassadeur du roi nous est venu trouver, et il n'a pas parlé de la douleur du roi. La confession de la bouche est une partie nécessaire du repentir. Henri II fut *infamé* pour avoir fait mourir Thomas, l'archevêque de Cantorbéry. Il reconnut sa faute. Thomas n'était pas cardinal : il n'était qu'archevêque. »

« Théodose se vit repoussé du seuil de l'église de Milan, par saint Ambroise (voy. pag. 5), et il obéit humblement. Ce n'était pas un homme vil que ce Théodose. Il était grand, Distingué, un empereur très-noble. Il avait remporté sur la tyrannie de hautes victoires par l'assistance de la divinité. Le poète Claudien, quoique païen, a dit de lui : « O trop aimé de Dieu, l'air combat en ta faveur, et les vents combinés aident tes flottes (*). » Théodose était empereur de tout l'univers, et non pas d'un royaume ou d'un autre, comme le roi de France. Il marchait à la tête de l'empire romain. Il gouvernait les Gaules (aujourd'hui la France), l'Espagne, la Germanie, la Pannonie, la Dalmatie, la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Égypte et l'Afrique. Ce monarque non pas d'un pays, mais de tant de royaumes, cet empereur, néanmoins, avoua sa faute et reçut son pardon d'Ambroise qui n'était pas pape, mais archevêque. Enfin Théodose obéit, s'humilia et donna l'exemple aux autres rois. »

« Il y a eu des cardinaux qui en notre présence ont osé excuser ce crime. Nous, nous sommes grandement étonné qu'ils aient ainsi oublié leur dignité. Alors nous ne voulons plus créer de cardinaux, puisqu'ils peuvent être privés de leurs prérogatives. Nous en nommerions donc pour les laisser exposés au mépris, à l'insulte, à l'avilissement, à la spoliation, à la mort ! Si nous paraissions ne pas voir, ne pas connaître ce massacre d'un cardinal, il en pourrait arriver autant à tous les cardinaux. »

« Nous, nous faisons justice parce que cela est agréable à Dieu et que cela est juste. Si l'on dit qu'il en résultera des maux, nous, nous disons qu'il n'y a rien à craindre, quand on fait justice et que l'on prononce un jugement. Dieu est juste, il chérit la justice, il ne faut redouter rien que le péché. »

Il s'arrêta quelque temps, parut respirer avec peine, reprit un peu de calme et acheva son discours.

« La suffocation causée par cette amertume, nous empêchera de rien dire de plus, quand il y aurait encore tant à dire ; mais nous instituons une députation de cardinaux avec lesquels nous traiterons cette affaire. Prions Dieu qu'il daigne pourvoir aux besoins de son église, et prévenir ses douleurs ! »

Toute la physionomie du siècle se révèle dans ces paroles de Sixte-Quint. Des cardinaux attachés à des cours, tels que des cardinaux toscans et vénitiens, qui favorisaient aveuglément les intérêts du roi de France, croyaient qu'on pouvait impunément tuer un cardinal sans jugement, ou, pour mieux dire, croyaient qu'on pouvait fermer les yeux sur ce crime. D'un autre côté, la majorité du sacré collége revendiquait le droit de juger un de ses membres. Ce sentiment ne doit pas étonner à cette époque, puisque, de nos jours, le même droit a été réclamé lorsque le roi Louis XVI fit arrêter le cardinal de Rohan.

Le caractère particulier du pape se manifeste aussi, nous le répétons,

(*) *O nimium dilecte Deo,*
. . . . *Tibi militat æther!*
Etc. CLAUDIAN. Tert. Cons. *Panegyris.*

dans une discussion aussi animée. La contexture des raisonnemens est modelée sur celle des arguments de l'école de logique où Peretti avait été professeur. Dans la citation de la conduite de Théodose, si complaisamment étendue, il y a une préoccupation d'auteur. Sixte V, avant d'être pape, venait d'achever une édition complète des œuvres du saint archevêque de Milan, et il avait eu l'occasion de connaître à fond les écrivains catholiques et païens qui célébraient les hauts faits du souverain de ce temps. De là, l'intervention de Claudien dans une allocution à des cardinaux de l'église romaine. Du reste, le silence absolu gardé sur le sort du Balafré, du duc de Guise, tué la veille de la mort de son frère, affaiblit nécessairement l'effet de tant d'empressement en faveur du cardinal de Rheims (*).

O temps déplorables où des paroles qui invoquaient le pouvoir seul de la loi, et l'application des règles de la justice, ont pu éveiller un assassin au sein même d'un ordre religieux! car le même pape, interrogé sur la valeur d'un décret de la Sorbonne qui déclarait Henri déchu du trône, et déliait ses sujets du serment de fidélité, répondit que ce décret était téméraire et digne de censure.

Néanmoins, six mois après, Henri III fut assassiné par Jacques Clément.

Politique de Henri IV, roi de France. — Conjuration de Thomas Campanella, Calabrais, contre les Espagnols. — Punition des conjurés.

Ici commence le règne de Henri IV. Ce prince aura peu de pouvoir en Italie. Il n'y possède que le marquisat de Saluces; mais par son alliance avec Venise et Florence, qui n'obéissaient pas toujours avec plaisir à l'Espagne, et par ses relations remplies d'habileté, de sage condescendance avec les successeurs immédiats de Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, et Clément VIII qui régna jusqu'en 1605, il obtiendra que le nom de la France demeure en Italie glorieux et honorable. Les Français ne sont jamais si bien renommés en Italie que quand on les désire. Les conquêtes achevées, c'est trop souvent la puissance renversée qu'on regrette.

D'ailleurs, les Français, depuis le funeste exemple de Charles Ier d'Anjou, se gardent mal en Italie. Le cabinet de Madrid n'a pas toujours eu ce reproche à faire aux vice-rois de Naples et aux gouverneurs de Milan. Aussi que de temps n'a-t-il pas fallu pour voir se détruire les conséquences du désastre de Pavie!

Philippe III, successeur de Philippe II, gouvernait l'Italie par son influence ou par ses soldats. Cependant il n'avait pas pu obtenir que Rome abandonnât ses droits au tribut imposé à Charles d'Anjou, premier roi de Naples.

Voici ce qui arriva précisément en 1599, à ce sujet. Nous extrayons ce fait d'une dépêche de M. de Sillery, ambassadeur de Henri IV, en date du 29 juin.

« La veille de la Saint-Pierre, l'ambassadeur d'Espagne à genoux, dit en espagnol: « S. M. Philippe III, roi « des Espagnes, de Naples, de Sicile « et de Jérusalem, duc de Milan, pré- « sente à S. S. la haquenée et sept mille « ducats pour le cens dû à cause du « royaume de Naples. Il souhaite lon- « gue vie à S. S. pour le bien de la « chrétienté, et qu'il plaise à Dieu que « S. S. reçoive long-temps ledit cens. »

« Le procureur fiscal romain se leva, et en langage italien, déclara que ce payement étoit accepté sans préjudice des droits du saint-siége et de sa sainteté, les royaumes de Naples et de Sicile estant dévolus à l'église, et lui appartenant en pleine propriété. »

(*) A cet égard nous remarquerons que de graves historiens ont commis une erreur, en confondant le cardinal de Guise, dont il est ici question, avec le cardinal Charles de Lorraine, son oncle, qu'ils supposent avoir été la victime de Blois. Le cardinal de Lorraine mourut dans son lit, à Avignon, en 1574.

« Le pape (Clément VIII) a répondu en latin qu'il recevoit volontiers le cens envoyé par le roi des Espagne, à cause du royaume de Naples; qu'il souhaitoit au roi et à la reine sa femme toute prospérité, et qu'il leur accordoit sa bénédiction. »

Cette cérémonie avait lieu au milieu de la grande nef de Saint-Pierre, le pape étant placé dans sa *sedia gestatoria*, et environné de tout le sacré collége et des ambassadeurs étrangers.

Cependant Naples devait être menacée pendant quelque temps : le comte de Lémos venait d'y arriver en qualité de vice-roi. Il croyait le royaume tranquille; mais les impôts exorbitants frappés par son prédécesseur avaient causé des mécontentements inexprimables. Un religieux de l'ordre des dominicains, Thomas Campanella, crut le moment favorable pour fonder sur les ruines d'une partie de l'autorité espagnole, une sorte de république. D'abord il se contentait de la Calabre dont la capitale devait être Stilo, lieu de naissance du conspirateur; il désirait continuer le rôle de Savonarola, et se disait appelé à donner la liberté à tous les peuples. Mais les novateurs qui ont voulu paraître satisfaits d'un succès dans leur patrie, ne tardent pas à chercher les moyens d'étendre leur révolte, parce que ce n'est que dans un incendie général qu'on ne reconnaît plus le premier qui a jeté la torche sur les propriétés publiques et privées. Le P. Thomas s'adjoignit le P. Denis Ponzio de Nicastro. Celui-ci répandit que Thomas était un envoyé de Dieu, que personne ne l'égalait en science, en éloquence, en connaissance de l'état du ciel et des étoiles; qu'il avait deviné que le seizième siècle devait finir par des révolutions qui porteraient partout la liberté, en écrasant la tyrannie. Campanella était *le bras de Dieu*, et prédestiné surtout pour abattre le despotisme des Castillans. Il mêlait à ces déclamations, des vérités faites pour exciter l'attention des peuples. Les rois d'Espagne avaient usurpé un pays *qui appartenait à d'autres* : les ames et les biens des malheureux Napolitains ne suffisaient pas pour assouvir la cupidité des hommes de Madrid. Ils vendaient à vil prix le sang humain. Ces étrangers n'avaient aucun intérêt à désirer que les avantages des indigènes fussent plus assurés. Naples recevait pour son or de pesantes chaînes de fer.

Des religieux augustins, franciscains et dominicains, contribuaient à répandre ces bruits. Aucun auteur n'a vu les Guises dans ce projet de révolution; mais *ce pays qui appartenait à d'autres* semble une invention qui caractérise les vues et les regrets de cette famille. Peut-être étaient-ils les soutiens cachés de ces machinations?

Les évêques de Nicastro, de Gerace, de Mélito, d'Oppido, acceptèrent ces doctrines; des barons napolitains les protégèrent ensuite. La première armée de la révolte fut composée de dix-huit cents bandits. Les chefs, parce qu'ils savent que le sang abrutit les masses et les associe aux causes les plus odieuses, ordonnaient de tuer, de tuer sans miséricorde les ministres du roi. Une idée nouvelle apparut au P. Thomas. Il commanda de brûler les livres, assurant que les anciens étaient mauvais, et qu'il fallait en faire de nouveaux; mais il renonça à cette idée, parce que les Espagnols de ce temps-là, qui, sous Charles-Quint, avaient sollicité à Rome l'établissement de la congrégation de l'*Index*, ne faisaient pas de grands mouvements pour sauver les bibliothèques de l'État napolitain, et croyaient qu'une telle persécution contre les livres servait les intérêts de l'inquisition.

Les révoltés cherchaient à gagner les Turcs et à obtenir d'eux des secours en vaisseaux. Une flotte ottomane devait paraître en septembre, lorsque deux conjurés, Fabio di Lauro, et Jean-Baptiste Biblia de Catanzaro, dénoncèrent ces projets à don Louis Xarava, fiscal de la Calabre ultérieure, qui en instruisit le vice-roi. Il feignit de n'avoir rien appris, mais il envoya sous main des agents

Digitized by Google

qui arrêtèrent les principaux conjurés. La conjuration avait été atroce, dit M. Botta, les supplices furent atroces aussi. Les prévenus ayant été amenés à Naples, deux d'entre eux furent écartelés sur les galères mêmes qui les avaient transportés. Plusieurs furent pendus aux mâts, devant toute la ville. Le P. Denis, appliqué à une torture impitoyable, fut mis à mort ensuite par pitié. Campanella ayant feint d'avoir l'esprit aliéné, ou plutôt, étant devenu momentanément insensé, fut condamné à une prison perpétuelle : ce fut là qu'il composa un ouvrage pour indiquer aux rois d'Espagne les moyens d'établir une monarchie universelle. Mais les temps de Charles-Quint étaient passés.

Voici le jugement que Giannone porte de cet événement : « Ainsi finit cette entreprise où des ecclésiastiques avaient réuni dans un seul projet ce que l'imposture, l'hérésie, l'inhumanité, ont de plus implacable. Ces vaines tentatives qui consolidèrent un mauvais gouvernement, apprirent à l'Italie encore une fois, qu'aucun secours utile et solide contre les Espagnols ne devait lui arriver de la partie méridionale de la Péninsule, où on ne savait pas combattre l'usurpation avec un courage vertueux, où l'on s'étudiait à chasser une barbarie par une autre barbarie, à frapper de mort les premières œuvres de la renaissance des lettres, et à mettre de moitié dans un désir de délivrance les Turcs, ces fougueux dévastateurs, ces ennemis sans compassion aucune du Dieu de l'Italie ; les Turcs, que Venise, en cela si sage, occupait loin de ses mers, pour épargner à Saint-Marc et à la péninsule entière la tendresse de ceux qui avaient gardé si noblement la foi donnée à Bragadino. »

Milan voyant les déplorables suites de la conspiration de Naples, se garda bien de se révolter. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, apprit qu'il avait à ménager les Espagnols, et ses trois fils eurent ordre d'aller offrir leurs hommages et leurs services à la cour de Madrid.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Mort de Clément VIII. — Notice sur Platina — Élection de Léon XI. — Divers costumes et portraits. — Paul V. — Ses débats avec Venise. — Henri IV médiateur. — Mort de Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane. — Nouveaux détails sur Cosme Ier. — Faits de la vie d'Alexandre Farnèse, duc de Parme. — Cosme II succède à son père Ferdinand.

Un siècle nouveau amènera-t-il la paix, l'union et le bonheur que l'Italie poursuit depuis si long-temps? L'Espagne, après avoir éloigné les Français de la Péninsule, les empêchait d'y rentrer, et elle y étalait sa toute-puissance. Au mois de juin 1603, le jeune prince de Piombino, le dernier de la maison Appiano, étant venu à mourir, le grand-duc Ferdinand demanda à l'empereur ce domaine, qu'il regardait comme un ancien domaine de la ville de Pise, dont les droits appartenaient alors à Florence. L'empereur envoya des commissaires pour juger cette affaire; les Espagnols les chassèrent avec mépris.

Clément VIII mourut en 1605; le cardinal Alexandre de Médicis, porté par les Français, fut élu pontife, et prit le nom de Léon XI. Il avait eu pour concurrent le célèbre Baronius, directeur de la bibliothèque du Vatican, où à l'exemple de Platina (voy. *pl.* 61 A) (*), qui en avait été le gardien, il

(*) On voit, planche 61 A, le portrait de Platina à genoux; il s'appelait Barthélemy de Sacchi; il était né à Piadena, près de Crémone, dont il prit le nom en le latinisant, suivant l'usage des temps. Il est auteur de *la Vie des suprêmes pontifes*, jusqu'à Sixte IV. Cet ouvrage est remarquable par son élégance et la force du style. Platina remplit avec beaucoup de zèle la place de gardien de la Vaticane, et il contribua à mettre en ordre des volumes en grand nombre, qui étaient encore entassés dans des coffres. Il mourut en 1481.

La même planche 61 représente un magistrat florentin du 15e siècle (B); un noble de Florence (C) : c'est le portrait de François Tornabuoni, favori du pape Sixte IV. On trouvera, même planche (D), le portrait de Cosme de Médicis, dit *l'Ancien et Père de la patrie*, dont nous avons parlé page 181 et



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google



COME DE MEDICIS. Como von Medicis.



ALEXANDRE FARNÈSE. Alexander Farnese.



LÉONARD DE VINCI. Leonardo da Vinci.



PALLADIO ...lladio.

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

puisait de nouvelles informations pour ses *Annales ecclésiastiques*. Baronius s'était rendu peu agréable aux Espagnols, en publiant un ouvrage qui attaquait leurs droits sur la Sicile. Léon XI ne vécut que peu de temps; le cardinal Borghèse fut élu pour lui succéder, et prit le nom de Paul V.

Scipion Saraceno de Vicence, chanoine, mais non prêtre, avait insulté une dame noble. La république de Venise le fit arrêter et traduire devant le conseil des Dix. Paul V voulait que le coupable fût consigné entre les mains de l'évêque de Vicence, qui aurait instruit le procès et prononcé la sentence; Venise s'y opposa. Paul venait d'obtenir quelques avantages sur les Lucquois et les Génois, dans des discussions d'autorité ecclésiastique : il se crut assez puissant pour menacer Venise d'une excommunication. L'interdit fut lancé : les jésuites, les capucins et les théatins se retirèrent de l'état vénitien.

L'ambassadeur d'Espagne, à Venise, parlait de concorde; l'ambassadeur d'Espagne, à Rome, avait contribué à irriter le Saint-Père; le grand Henri se porta pour médiateur, sans arrière-pensée. Il fut convenu que le pape retirerait son excommunication, et que Venise, en rétractant sa protestation, livrerait au roi de France Saraceno et un autre ecclésiastique, arrêté dans le même temps. Ces affaires furent arrangées avec les convenances réciproques, par les soins du cardinal de Joyeuse, ministre que Henri avait envoyé successivement à Venise et à Rome.

Le 7 février 1609, Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, vint à mourir; ses peuples le pleurèrent. On l'avait estimé comme souverain, de même qu'autrefois il s'était fait honorer comme cardinal. Un jour, Sixte V avait voulu le faire arrêter. Ferdinand, appelé à l'audience du pontife, y parut avec une cuirasse sous sa robe rouge, et, en s'agenouillant, il fit en sorte que sa cuirasse fût vue par Sixte. « Qu'est-ce que cet habit? avait dit le pape. — Saint-Père, c'est un habit de cardinal : et ceci, avait-il ajouté, en battant sur sa cuirasse, c'est l'habit de prince italien. — Cardinal, cardinal, avait repris Sixte, je vous ferai tomber de la tête le chapeau rouge. — Si V. S., avait répondu Ferdinand, m'ôte de la tête un chapeau de feutre, j'en prendrai un de fer. » Ferdinand fut un digne rejeton des Médicis. Son règne ne fut pas moins brillant que celui de Cosme Ier son père (voy. *pl.* 62) (*),

suivantes. La lettre E représente un fantassin armé d'une lance; la lettre F une femme qui tient à la main une grande plume de paon : cette femme va jurer, sur le noble oiseau, de garder un vœu religieux, ou même un vœu d'amour.

(*) Le premier portrait sur la planche 62 est celui de Cosme Ier; il porte la décoration de l'ordre de St.-Etienne, dont il est fondateur. Voyez ce qui est dit de Cosme Ier, pages 255, 257, 263, 264.

Le second portrait, qui est dans la même planche, représente Alexandre Farnèse, troisième duc de Parme, né en 1539, petit-fils de Pierre-Louis, et fils aîné d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint, veuve d'Alexandre de Médicis, duc de Toscane (voyez page 254). Alexandre Farnèse accompagna sa mère en Flandre, lorsqu'elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas. Il épousa Marie, nièce du roi de Portugal. Nous avons dit qu'il se distingua à la bataille de Lépante, en 1571, sous le titre d'amiral de Savoie (voyez page 260). Dès lors, il se consacra exclusivement à l'étude de la guerre; et comme il joignait un courage brillant et beaucoup de présence d'esprit à la vigueur, à l'adresse, et à toutes les qualités qui peuvent plaire aux soldats, il ne tarda pas à se faire un nom parmi les milices espagnoles : elles le demandèrent pour généralissime, après la mort de don Juan d'Autriche. En Flandre, il obtint beaucoup d'avantages sur les Français. Un jour, au milieu de ses succès, il apprit la mort d'Octave, son père, survenue à Parme, le 18 septembre 1586. Il demanda un congé au roi Philippe II, qui ne voulut pas le lui accorder; aussi ce prince ne revit jamais le pays dont il était devenu souverain. Farnèse entra en France en 1590, pour forcer Henri IV à lever le siége de Paris, et il atteignit son but, tout en refusant de livrer bataille au courageux

Ferdinand protégea les beaux-arts. Cosme, son fils, lui succéda sous le nom de Cosme II.

Alliance de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, avec Henri IV. — Assassinat de Henri IV. — Politique du duc de Savoie.

Le duc de Savoie qui avait envoyé ses trois fils à la cour du roi Philippe III, à Madrid, savait qu'ils y étaient traités avec peu de bienveillance, parce que la cour de Turin ne se montrait pas favorable aux vues ambitieuses de l'Espagne sur le reste de l'Italie. Charles-Emmanuel fit alors un traité avec Henri IV. La France allait peser de tout son poids dans les affaires de l'Europe, et surtout de l'Italie. La France avait ramassé des trésors, levé des troupes, rétabli une sorte de concorde entre les esprits. Ravaillac, abominable sicaire, trancha une des vies les plus glorieuses : le 14 mai 1610, Henri IV fut assassiné.

En ce moment commencèrent les guerres des Vénitiens contre les Uscoques, sorte de pirates qui ravageaient la partie de l'Adriatique voisine des états turcs et de ceux de l'empereur.

Le roi Philippe traitait toujours froidement, à Madrid, les fils de Charles-Emmanuel, et surtout un d'eux qui était amiral au service d'Espagne. Le duc se plaignit alors, en termes remplis d'amertume et de quelque vérité, des ordres qu'il avait reçus de désarmer. « Mes armes piémontaises sont la sauvegarde actuelle de l'Italie : Naples et Milan appartiennent en propre, et sans avoir conservé aucune liberté, à la puissance du roi catholique. Les embarras de Venise se multiplient ; la Toscane est soumise et comme assiégée dans ses possessions. Le pape ne se décide pour personne. Gênes, par sa proximité de Barcelone, reçoit en quelques jours les commandements de Madrid. Peut-on parler de la lueur d'indépendance qui brille encore de loin en loin, à Lucques et à Saint-Marin? Si je désarme, il n'y aura plus dans la Péninsule d'hommes libres et généreux ; elle ne contiendra que des traîtres et des esclaves. »

Béarnais. Alexandre ayant été blessé au bras devant Caudebec, il mourut dans Arras, le 2 décembre 1592, des suites de cette blessure qu'il avait trop négligée. Il est représenté ici avec l'ordre de la Toison d'or.

Opinions sur la conjuration de Venise.

Ce fut peu de temps après cette époque, que le duc d'Ossone, vice-roi à Naples, et don Pierre de Tolède, gouverneur de Milan, d'accord avec don Alphonse de la Cueva, ambassadeur d'Espagne à Venise, parurent concerter ensemble un plan d'attaque contre la république.

J'ai lu attentivement, pour bien connaître cette affaire, non pas Saint-Réal, qui est un romancier, mais M. Daru et l'historien Botta, qui diffèrent entre eux d'avis dans le jugement à porter sur la conjuration de 1618. Selon M. Daru, les Espagnols voulaient détacher le duc de Savoie de l'alliance des Vénitiens ; la république manifestait hautement de la défiance contre les Espagnols, resserrait son alliance avec les Hollandais, nouvellement révoltés, ce qui irritait violemment l'Espagne, et s'assurait, par de nouveaux subsides, le secours de Charles-Emmanuel.

Selon M. Botta, Venise reposait innocemment sur la foi du droit des gens. La paix régnait; des conspirateurs seuls veillaient. Le printemps était venu ; ils ne voulaient pas différer une sanglante tragédie.

Vers le milieu du mois de mai 1618, on vit plusieurs hommes inconnus pendus au gibet sur la place Saint-Marc. Ils étaient tous étrangers. On apprit qu'il avait été fait des arrestations. On parlait de plusieurs centaines de personnes jetées dans les cachots du conseil des Dix, par ordre des trois inquisiteurs d'état. On ajoutait qu'il avait été fait des exécutions dans quelques places fortes. On parlait de Français employés sur la flotte, qui avaient été poignardés, pendus ou précipités dans la mer. On ne parlait pas de la mort d'un seul Espagnol.

Digitized by Google

Il se répandit un bruit que Venise avait échappé à une conspiration. La ville était dans l'indignation et dans la terreur. Le conseil, impénétrable et muet, sûr de sa force, ne daignait pas donner une seule explication. On laissait l'imagination des Vénitiens exagérer le nombre des supplices, et en chercher les causes.

Il y a lieu de remarquer que l'ambassadeur de France, M. Léon Bruslart, avait été faire un voyage de dévotion à Lorette, et ne se trouvait pas à Venise lors de ces exécutions. Son frère, M. Bruslart de Broussin, qui le suppléait, rendit compte au ministre en France, M. de Puysieulx, le 22 mai, et, après avoir rapporté les faits notoires et les bruits publics, il ajoutait : « Plusieurs estiment ceste affaire une chose de néant. » Le 6 juin, l'ambassadeur titulaire, de retour à Venise, écrivait lui-même : « Depuis ce qui vous en ha esté escript, ils ont fait jetter en mer, le capitaine Jacques Pierre et un autre, nommé Langlade, qui servoient en l'armée, et qui, touts deux, s'estoient ensemble retirez du service du duc d'Ossone pour se venir desdier à celui de ceste république. Les Vénitiens, pour couvrir cette mort barbaresque, ont publié que touts ces gents-là avoient une entreprise contre ceste ville; qu'ils vouloient brusler l'arcenal, s'emparer de Saint-Marc et de leur thrésor, mettre le feu en plusieurs endroicts de la ville, et, avec une mine, faire sauter toute la seigneurie, pendant la tenue du grand conseil; que plus de sept cents hommes s'estoient évadez incontinent après la prison de ces misérables; que l'ambassadeur d'Espagne avoit touché quatre-vingt mille escuz depuis six mois, lesquels il avoit employez à tramer ce desseing; que deux Espagnols avoient été pris à Chiozza, avec vingt-cinq mille pistoles qu'ils portoient en leurs valises. Sur quoi le peuple murmuroit en telle sorte contre les Espagnols, que la maison dudict ambassadeur, sa personne et tous les siens estoient en péril très-évident. Or je vous puis mieulx assurer que personne au monde, de la fausseté de tous ces bruicts. »

Le 19, dans une dépêche en chiffres, et où, par conséquent, il devait expliquer plus ouvertement sa pensée, l'ambassadeur parlait ainsi : « Quelque chose qu'ils disent, il ne se voit aucun signe d'apparence, dehors ni dedans cette ville, que ceste entreprise eust encore aucun fondement. » Et le 3 juillet, encore dans une lettre chiffrée : « Plus nous oulvrons les yeulx du corps et de l'esprit, moins nous voyons de jour et de lumière dans ceste grande conjuration; mais, au contraire, nous en trouvons plus claire et apparente la vanité, et aultre personne de jugement n'en ha, dez le commencement, eu la moindre opinion du monde. » Le reste de la correspondance de cet ambassadeur atteste son incrédulité.

On remarquera à présent que les principaux conjurés, ou ceux que l'on désignait comme tels, étaient des Français. Jacques Pierre, ancien corsaire, avait dévoilé à Venise ce qu'il appelait un projet du duc d'Ossone; depuis il avait tout découvert au gouvernement vénitien. On comptait encore parmi les conjurés les Français Jaffier, Langlade, Balthazar Juven, Moncassin, Regnault, Brainville, Bérard, Oripe, médecin, Lacombe, Desbouleaux. A ce sujet, M. Léon Bruslart écrit à M. de Puysieulx :

« Le prince (le doge) nous fit son premier festin le 15 juin. Il prit occasion de me parler de ces malheureux qui ont été pendus, et m'a dict qu'ils n'estoient plus François, puisqu'ils avoient de si long-temps abandonné leur patrie, et estoient des vagabonds. Je le lui advouay. »

Le 19 juillet, M. Léon Bruslart écrit à M. de Puysieulx :

« Quant à ceste républicque, elle est, comme vous dictes très-sagement, sans amitié et sans respect; et quand elle en auroit davantage, elle est plus inutile amye, et plus faible ennemye que l'on ne se peut imaginer. Elle est montée à un tel degré d'insolence, en quarante ans de paix et de prospérité,

qu'elle ne la peut encore déposer, quoique le chastiment qu'elle a receu depuis le cours de ces troubles, en la diminuant de son thrésor, seule cause de sa présomption, la dût avoir mortifiée. Elle se persuade que touts les princes sont obligez de veiller à touts ses intérêts, et pour l'avancement d'iceux, oublier les leurs propres; et ceulx qui n'adhèrent pas à ses passions, sont descriez et dechirez par elle, comme vrays *Espagnols*. Deffiante oultre mesure, elle n'ayme aucun prince, ny monstre s'y confier, qu'en tant qu'elle en ha besoing. Bref, c'est une multitude confuse de personnes particulières, qui représentent en public l'image d'un prince, et ne retiennent aucune des vertus qui accompagnent ceste dignité, ains au contraire se trouvent chargez de touts les vices et imperfections d'hommes privez. »

M. Botta paraît croire que les trois inquisiteurs envoyèrent au palais de l'ambassadeur d'Espagne, l'avogador Nicolas Valier, et quelques membres du conseil des Dix, pour y faire des recherches, et qu'on y trouva des armes cachées. Tous les rapports des ambassadeurs étrangers, à Venise, ne font aucune mention de cette circonstance. On ne devrait pas ignorer que dans le cas d'une telle violence, exercée, sous quelque prétexte que ce fût, contre un ambassadeur dans son domicile, qui est assimilé aux états de son maître, tous les ministres étrangers se doivent protection et appui, et se concertent pour réclamer unanimement le droit des gens. Le cas seul d'un flagrant délit, dans un endroit public, ou hors du domicile de l'ambassadeur, c'est-à-dire, hors des états de son maître, est prévu; mais chez lui, il n'y a que les ordres de son propre souverain qui puissent l'atteindre : le fait de la visite est absolument faux, et beaucoup de parties de l'accusation reposent sur ce fait. Nous arrivons à ce qui concerne à la Cueva. Il me paraît vrai qu'il avait entendu l'aventurier Jacques Pierre, parler d'une conspiration du duc d'Ossone contre Venise, mais il y avait dix mois, puisque cette conversation eut lieu le 14 juillet 1617, et la Cueva n'avait pas excité cet homme, dont il se défiait, à poursuivre l'entreprise. Cependant, il ne lui avait pas montré non plus de l'horreur pour un tel dessein, et il n'avait pas cherché à l'en détourner : en cela la Cueva agissait mal, puisqu'il laissait croire à cet homme que les Espagnols verraient de sang-froid des conspirations contre les Vénitiens, alors leurs alliés.

La Cueva, connu sous le nom de marquis de Bedmar, ne s'était pas cru coupable, parce qu'il avait écouté un aventurier qui jouait un double rôle dans cette affaire. Mais Venise ne cessa de garder le souvenir de cette disposition ennemie. Il a paru une instruction donnée par cet ambassadeur espagnol, à don Luigi Bravo, son successeur. Dans un des passages de cette pièce intéressante, Bedmar s'exprime ainsi à propos de la conjuration : « Je fais peu de cas de ma réputation, si ce sacrifice peut être utile aux affaires d'Espagne : il ne faut pas contrarier les Vénitiens sur le mal qu'ils disent de moi; il suffit que le roi sache que le duc d'Ossone et moi nous n'avons pas manqué à notre devoir. » Il parle ainsi du gouvernement vénitien : « A l'administration de la république président cent caractères (*cento umori*), la plupart hétéroclites et incompréhensibles. Les Vénitiens disent que les Français modernes ont dégénéré de la valeur et de l'habileté de cette bonne politique qui fut toujours regardée comme le don particulier de leurs ancêtres. Ils ont insulté les deux premières nations du monde, l'espagnole et la française, avec les vociférations de je ne sais quelle conjuration. C'est la France qu'ils ont représentée comme agente des scélératesses (*ribalderie*) des autres; le nom de S. M. C. et de la nation espagnole est le plus odieux aux yeux de la république. Le nom d'*Espagnol* est la plus grande injure que donne le peuple : c'est comme si on appelait quelqu'un *voleur* ou *sicaire*. Ils ne sont pas si aveugles qu'ils ne s'aper-

çoivent que notre nation est guidée par une prudence singulière, ou par une raison d'état exquise (*soprafina*), et qu'en agissant autrement, nous manquerions à nous-mêmes, et à la facilité que Dieu nous a accordée pour étendre et agrandir notre monarchie. L'habileté que nous mettons à *conserver* ce que nous avons acquis, habileté qui n'est ni répréhensible, ni blâmable, n'est pas à l'abri des attaques de leurs morsures. »

Il finit par révéler que les Dix ayant fait arrêter un de ses domestiques, il écrivit à Naples et à Milan qu'il fallait arrêter un serviteur des résidents vénitiens : le serviteur de la Cueva fut sur-le-champ mis en liberté. Bedmar déclare que s'il était entré dans une conspiration, il aurait déshonoré sa nation et son roi. « Seulement, dit-il, j'ai veillé à ce que le sénat ne foulât pas aux pieds la maison d'Autriche *ma reine* (*mia regina*). »

La république de son côté a publié plusieurs pièces, une entre autres où elle dit que Bedmar, admis à l'audience du conseil, parla avec émotion, se recommandant pour ne pas perdre la vie, et paraissant vouloir s'attacher aux manches des robes des sénateurs, en disant : « *Non est addenda afflictio afflictis*, il ne faut pas ajouter à l'affliction des affligés. » Il est certain qu'il a dit ces paroles, et qu'il a dit de plus : « Le péril pour moi est trop voisin; je ne partirai pas d'ici (du conseil), ni de dessous *les ailes* de vos seigneuries, si je ne reçois cette satisfaction (celle d'être protégé contre le peuple). » Le conseil déclara que Jacques Pierre, à ses yeux l'un des conjurés, avait mené Moncassin, autre conjuré, au haut du campanile de Saint-Marc (voy. *pl.* 21, à droite), et que de là il lui avait montré les passes, et expliqué, en homme expérimenté, comment il fallait s'y diriger. Il avait de plus indiqué du doigt l'hôtel des monnaies en s'écriant : « N'est-ce pas dommage que tout cela n'appartienne pas à un roi! les gens de guerre en seraient bien autrement récompensés! »

Il est possible que Jacques Pierre ait dit ces mots à Moncassin, mais le conseil des Dix avait appris ce fait au mois de juillet 1617, et depuis long-temps, Jacques Pierre entretenait les Dix des projets du duc d'Ossone. Quant à ces projets, on a pensé qu'ils ne devaient servir qu'à couvrir une conspiration positive du vice-roi contre la cour de Madrid, c'est-à-dire le dessein de se faire couronner roi de Naples. Mais il ne faut pas cesser ici d'examiner ce qui concerne particulièrement la conjuration de Venise. Les premières paroles d'attaques et de menaces, bonnes à être exécutées, s'il y avait lieu, mais ne devant servir que de feintes, si l'exécution n'était pas praticable, ces premières paroles ont été assurément prononcées par le vice-roi. L'ambassadeur la Cueva les a entendues de la bouche de Jacques Pierre, ne les a pas repoussées, mais aussi il n'y a donné aucune suite. Voyons d'ailleurs d'autres faits importants qui n'ont pas été allégués par M. Daru. Jean-Baptiste Bembo était doge, le 16 mars 1618, comme il conste des pièces originales signées de sa main. Son successeur, Nicolas Donato, ne régna que quelques jours, et le 14 mai, il n'y avait plus de doge. Ce jour-là même, les trois inquisiteurs, sans consulter les Dix, firent faire, dans une nuit, les arrestations et les premières exécutions. On se rappelle que l'ambassadeur de France était absent. Les *Trois* qui agissaient ainsi, de leur propre autorité, étaient Vincent Dandolo, Benetto di Malipier, et François Correr. Le 6 juin, Antoine Priuli, nommé nouvellement doge par les quarante-un électeurs définitifs, arriva, de la terre-ferme, à Venise. Il fallait accepter la conjuration, ou pendre les *Trois*. Priuli continua les mesures déjà commencées. Bedmar, à propos de son audience du 25 mai, dit positivement qu'il n'y avait qu'un vice-doge pour le recevoir, et quand il partit le 13 juin, de sa propre volonté, Priuli venait d'entrer en exercice. C'est donc dans un interrègne que toutes ces violences ont été commises,

et l'on a lieu de croire qu'elles furent conçues, arrêtées et exécutées en peu de jours. Dans l'interrègne, il n'y avait absolument aucun compte à rendre à personne. On a voulu assurer que le P. Sarpi, théologien de la république, déjà soupçonné d'être l'auteur de l'*Histoire du concile de Trente*, où il est parlé sans respect de la cour de Rome, fut chargé d'écrire l'histoire de la conjuration; mais dans la collection de ses ouvrages, il n'est fait aucune mention de cette histoire. Si elle a existé, elle devait être passionnée, car Sarpi n'aimait pas les Espagnols. En 1615, il avait publié pour les Dix, un ouvrage intitulé : *Opinion pour la perpétuelle domination de Venise*. Voici comment il y parle de l'Espagne : « Une monarchie qui, des petits et pauvres comtes de Habsbourg, est arrivée par des mariages, à la possession de douze royaumes, et de divers duchés en Europe, outre ce qu'elle possède dans les Indes, donne à connaître qu'elle a joint à une fortune favorable, une grande habileté pour les acquérir; de manière que si elle n'est pas arrêtée par la fatalité, elle peut parvenir à la monarchie universelle. Si Charles-Quint avait eu, dans sa jeunesse, la prudence qu'il a montrée dans l'âge mûr, il n'aurait pas partagé les royaumes de l'Espagne, et il aurait travaillé à faire élire roi des Romains, au lieu de Ferdinand son frère, son propre fils Philippe. Plus tard il connut sa faute, et il s'en repentit. »

« La grandeur espagnole vous doit être suspecte; il est vrai que cette bête a près d'elle deux venins qui la suivent : le Turc, sur mer, et la France sur terre, et en outre le cautère de la Hollande. Philippe n'a-t-il pas voulu la réunion des couronnes de France et d'Espagne, en faisant l'infante reine de France? Là, il a montré non-seulement son désir immodéré de puissance, mais encore une cupidité mal conduite; car il a pensé à s'emparer du tronc avant de s'emparer des branches. Félicitons l'Italie qui a échappé pendant un demi-siècle à ce danger ! Néanmoins il faut que les princes italiens, et même les ultramontains, y compris l'empereur, ne consentent pas à l'agrandissement ultérieur de l'Espagne. Une autre extension deviendrait un grave dommage, *et doit être empêchée par toutes manières secrètes; il faut y songer, dût-on être réduit à s'arracher le masque.* »

Ces paroles ne doivent jamais être oubliées par ceux qui étudient l'histoire de la conjuration de Venise. C'était le même Sarpi qui disait : « Si Philippe II n'eût pas eu pour ennemis la mer et le ciel, il aurait enchaîné l'Afrique et l'Angleterre, *et Paris serait un village.* » Sarpi pouvait avoir raison pour l'Afrique; mais pour l'Angleterre, et surtout pour la France, comment ne savait-il pas que les capitales des peuples accoutumés à vivre en grand corps de nation, ne sont pas si facilement réduites à devenir des villages?

Galluzzi, qui a écrit de nos jours l'histoire de la Toscane, s'exprime ainsi sur la conspiration de Venise : « Tandis qu'on cherchait à pacifier toutes choses, la république découvrit une conspiration, formée pour surprendre la ville, l'incendier, égorger le sénat, et détruire *un état ennemi de la maison d'Autriche.* On accusait les ministres espagnols d'en être les auteurs; quelques malheureux, qu'on en croyait les principaux agents, furent mis à mort. Il parut une relation très-circonstanciée de ces événements, et l'on rendit de solennelles actions de graces à Venise. Les plus sensés regardèrent cette conjuration comme fausse; le roi de France, qui était plus intéressé que personne, fut le premier à en prouver l'invraisemblance; son ambassadeur eut même, à ce sujet, une vive contestation avec le doge. Philippe III reprocha sévèrement à Gritti, ambassadeur de Venise, la calomnie et le procédé odieux de la république, et souffrit que le duc d'Ossone continuât à lui disputer le domaine du golfe : cependant les Vénitiens ayant persisté à soutenir la vérité de cette conjuration, et à fournir les preuves néces-

saires, la postérité est restée dans l'incertitude sur cet événement. »

Galluzzi écrivait avec la permission du grand-duc de Toscane, alors en paix avec Venise, et il ne voulut pas, et il n'osa pas en dire davantage.

Nous avons mis le lecteur à même de se former une idée de la valeur de cette accusation contre les Espagnols, et des raisons apportées par le cabinet de Madrid, pour le défendre de pareilles inculpations. Nous verrons bientôt les Vénitiens eux-mêmes soulever quelque peu le voile qui cachait la vérité.

Ce n'est pas toujours en cherchant dans les circonstances immédiates qui ont accompagné un événement, les lumières utiles pour le bien saisir, que l'on rencontre le juste point de vue sous lequel il faut le considérer. L'accusé se défend avec vivacité et le ton de la récrimination ; l'accusateur est hors de lui : il s'adresse au peuple qui croit tout, aux hommes intéressés à ne pas contredire ; mais souvent, après la première chaleur des débats, une circonstance fortuite apporte le flambeau qui dissipe les ténèbres.

QUERELLE DE L'AMBASSADEUR DE VENISE, RENIER ZEN, AVEC LE MAESTRO DI CAMERA DU PAPE GRÉGOIRE XV.

En 1622, le 16 mars, sous Grégoire XV, successeur de Paul V, il y eut, à Rome, une grande et mémorable querelle entre Renier Zen, chevalier, ambassadeur de la république de Venise, et le *maestro di camera* (premier gentilhomme de la chambre) de sa sainteté.

On célébrait une canonisation ; l'ambassadeur Zen, chargé de tenir une torche près du saint-père, voulut, sous un prétexte, s'approcher très-près de sa personne, et voyant que le *maestro di camera* était encore plus voisin de S. S., il se formalisa de cette prétention. Celui-ci répondit très-bas : « Je suis ici non par *précédence*, « mais par *assistance ;* du reste, je « vais un peu m'éloigner. » Zen, d'un caractère brusque et altier, répliqua : « Vous avez bien fait de vous retirer « devant un homme de notre sorte. » « Modérez-vous, avait dit le *maestro di camera*, vous êtes un *candélabre*. » Alors Zen s'était courroucé, et il avait appelé le *maestro di camera* de l'injure qui se présentait la première à un Vénitien : « Vous êtes un *Espagnol*, « un ennemi de la république. »

Les prières achevées, Zen avait demandé une satisfaction éclatante, et menacé le saint-siége de l'inimitié de Saint-Marc. Un maître des cérémonies entreprit d'apaiser Zen : il alla le trouver ; il lui expliqua que c'était l'usage, au milieu de la quantité de lumières qui brillaient dans l'église, d'allumer encore trois torches autour du pontife, qui allait prononcer la *grande sentence*, et proclamer la haute déclaration de la sainteté des serviteurs de Dieu ; que ces trois torches devaient être tenues par les personnes les plus distinguées que le pape voyait autour de lui ; que les ambassadeurs d'Autriche, d'Espagne et de France sollicitaient cet honneur ; que, quand il était accordé, on les désignait, en termes de cérémonial, sous le nom de *Aurei candelabri ;* qu'en l'absence des ambassadeurs, sa seigneurie avait été désignée, les ambassadeurs de Venise tenant surtout à être assimilés aux ambassadeurs des rois. Zen se contenta de cette explication ; cependant il inquiéta toujours la cour de Rome par un orgueil souvent déraisonnable.

FAUTES DU DUC D'OSSONE A NAPLES.

Le duc d'Ossone avait quitté Naples, car, s'il n'avait pas machiné une conjuration contre Venise, il avait au moins irrité son propre souverain. En effet, à l'occasion des noces de don Juan, son fils, qui épousait la fille du duc d'Uzéda, premier ministre et favori de Philippe, le vice-roi avait donné à Naples des fêtes magnifiques, et distribué au peuple du vin, du pain et de l'argent. Il pensa aussi à recevoir dans un banquet les personnages les plus considérables de la ville. Ils étaient rassemblés dans le palais royal qui

contenait les pierreries de la couronne. Pendant la fête, il proposa à sa belle-fille d'aller voir ces pierreries. Toute la compagnie accompagna le vice-rol. Le balcon de la galerie donnait sur une place couverte d'une immense population qui applaudissait le duc chaque fois qu'il paraissait sur le balcon. Les pierreries étaient étalées sur des tables; on y voyait briller les joyaux des anciens rois, le sceptre de Charles Ier, la couronne de Robert, de Jeanne Ire, de Ladislas, de Jeanne II, d'Alphonse-le-Magnanime, probablement celle que Charles VIII avait oubliée dans sa retraite. Le duc, rentré dans la chambre du trésor, se livra à un élan de joie; il prit une couronne, et la mettant, en riant, sur sa tête, il demanda si elle lui allait bien. Il avait même fait quelques pas vers le balcon, toujours la couronne sur la tête, lorsque le prince de Bisignano l'arrêta, en lui disant : « Cette couronne va fort bien, mais c'est sur la tête du roi. » Le duc soutint avec un air d'aisance une telle réponse, comme si elle n'avait été que la suite d'une plaisanterie. Mais Madrid voyait tout par ses explorateurs; Madrid savait tout par l'inquisition, et discernait si même, en paraissant lever le bras pour frapper Venise, on ne pensait pas secrètement à se créer le maître de Naples. Un jour, d'Ossone fut subitement rappelé.

VOYAGE DU PRINCE DE CONDÉ EN ITALIE. — LÉONARD DE VINCI. — VISITE DU PRINCE DE CONDÉ AU P. SARPI. — DESSINS DE PALLADIO.

Venise eut, à cette époque, un singulier spectacle. Le prince de Condé (Henri II de Bourbon), père du grand Condé, avait entendu parler, dans son enfance, des fêtes données à Henri III par la ville de Venise, plusieurs années auparavant; il voulut, dans l'intervalle de sa seconde révolte contre le roi, visiter Venise; il alla d'abord à Milan voir les ouvrages de Léonard de Vinci, (voy. *pl.* 62) (*), à cause de l'affection que François Ier avait témoignée à ce grand artiste; de là il partit pour Venise,

(*) Léonard de Vinci naquit, en 1452, à Vinci, bourg du Valdarno, près Florence. Il était fils naturel d'un notaire. La nature lui avait donné un esprit élevé, pénétrant. Il excella non-seulement dans les trois arts du dessin, mais encore dans la mécanique, dans l'hydrostatique, la musique, et la poésie, sans parler de l'escrime, de la voltige et de la danse. Ayant étudié la peinture sous Verrochio, quoique encore jeune, il surpassa son maître. Comme lui, il aimait mieux dessiner que peindre. Statuaire habile, il nous a laissé le saint Thomas d'Orsanmichele, le cheval de saint Jean et Paul à Venise, les trois statues jetées en bronze pour Saint-Jean de Florence, et le grand cheval de Milan. Ce fut à ces études de la sculpture qu'il dut le relief et la rondeur gracieuse qu'il sut si bien accorder dans ses tableaux. Un des premiers, il rechercha à la fois la symétrie, l'ame et la beauté.

Léonard eut deux manières : une de clair-obscur varié, et l'autre plus placide, et qui se fondait en demi-teintes. Dans chacun de ces styles triomphent la grace du dessin, l'expression, la délicatesse du pinceau. Il soigne les colliers, les fleurs, le champ, les vues, l'architecture, et surtout les têtes. Là, il répète assez volontiers le tour du visage et un certain sourire qui lui est familier, mais un sourire qui attache, qui console, qui récrée. Cependant il ne termine jamais ses têtes, arrêté ou par une timidité naturelle, ou par les scrupules de ses vastes connaissances anatomiques. La vie de Léonard peut se partager en quatre époques. La première est le temps qu'il a passé en Toscane pendant sa jeunesse. A ce temps appartiennent la *Méduse* de la galerie de Florence, la *Madeleine* de Pitti, celle qui ornait le palais Aldobrandini à Rome, quelques *Madones*, et des têtes du Sauveur.

Un peu plus âgé, en 1475, Léonard se rendit à Milan, auprès de Louis Sforza (voyez pag. 207 et 214). Le nouveau duc de Milan aimait beaucoup le son de la lyre. Léonard en avait inventé une d'une forme singulière, en argent, et il en tirait des sons harmonieux qui accompagnaient ses improvisations poétiques. C'est alors qu'il peignit la célèbre *Cène* de *Santa Maria delle Grazie*. Après la chute de Louis-le-Maure, Vinci retourna à Florence. Appelé à Rome par Léon X, il n'y passa que peu de temps, à cause de diverses altercations avec Michel-Ange.

où il manifesta le desir de voir le P. Paul Sarpi. Mais le religieux, prudent, circonspect, et craignant les questions indiscrètes, s'enfermait dans sa cellule et se dérobait toujours aux regards du prince; enfin celui-ci, dans son dépit, s'écria : « Il est donc plus difficile de voir le P. Sarpi que le pape lui-même! » — « Non, répondit un Vénitien chargé d'accompagner S. A., mais le Père, comme consulteur d'état, ne peut pas recevoir un prince étran-

De retour à Florence, il fit le célèbre portrait de M. Lisa Gioconda, que François I[er] paya quatre mille écus; le carton d'une bataille de Nicolas Piccinino, le carton de sainte Anne; une sainte famille où l'on voit le chiffre de Léonard, un *D* entrelacé avec un *L* et un *V*; une *Madone* pour les Gonzagues. Elle fut cachée avant le sac de Mantoue; on l'a retrouvée, et elle appartient maintenant à la cour de Russie. On attribue à la même époque (la troisième) le portrait de la reine Jeanne, la *Vanité* et la *Modestie* du palais Barberini, et le tableau des Albani, représentant une femme, belle, grande, attristée, qui demande au petit Jésus un lis qu'il tient à la main. L'enfant paraît vouloir le refuser, mais on voit que la mère va faire signe à son fils de le donner. Meugs ne parle de ce tableau qu'avec le plus vif enthousiasme.

Léonard avait 63 ans. On croit qu'il allait abandonner l'art; mais François I[er] qui avait vu la *Cène* à Milan, et avait essayé de la faire scier, pour la transporter en France, n'ayant pas réussi, voulut posséder l'esprit et la main qui avaient conçu et exécuté ce sublime ouvrage; Léonard accepta les propositions du roi, et vint à Paris. A cette époque, qui est la quatrième, appartient le portrait de la belle *Féronière*. Il allait s'occuper du plan d'un canal qui devait passer à Romorantin, lorsqu'il mourut en 1519. La circonstance de la présence de François I[er], au moment de la mort de Vinci, n'est plus regardée comme véritable. Un poete a dit que le grand homme avait expiré dans le sein du roi. De cette image on a fabriqué un fait. La vérité est que Léonard est mort à Fontainebleau, comblé des bienfaits du prince, dans un des plus beaux appartements du château; mais le roi était alors à Saint-Germain, où la reine venait d'accoucher.

Tout le monde connaît la composition de la *Cène* de Léonard. Tout le monde recherche la magnifique gravure de Morghen. Je joindrai ici une note des particularités que l'on remarque sur les différentes épreuves de cette estampe qui devient tous les jours plus précieuse.

Les premières épreuves viennent immédiatement après l'eau-forte; la tête de saint André (la première à côté du Christ à droite) est déjà terminée. Dans les secondes, les six figures du côté de saint Jean sont finies, avec un peu de fond au-dessus des têtes. Dans les troisièmes, tout le reste des figures est achevé, avec partie du fond autour des têtes. Dans les quatrièmes, toute la table est terminée, un seul plat excepté; le dessous de la table et le pavé sont également finis. Dans ces quatre différentes épreuves on lit : *Raphael Morghen sculpsit aqua forti*.

Dans les cinquièmes, tout le fond est achevé au-dessus des têtes, ainsi que la totalité de l'estampe, y compris les armes de Toscane. Le *Raphael Morghen sculpsit aqua forti* est effacé, et, dans le plat non terminé, on lit R. M.

Dans les sixièmes, les deux lettres R. M. sont effacées, et le plat est fini. Les lettres de la dédicace sont tracées, ainsi que les noms du peintre, du dessinateur et du graveur. Toutes les épreuves décrites jusqu'ici sont excessivement rares, et coûtent des sommes même considérables. Dans les septièmes, toutes les lettres, y compris l'*Amen, dico vobis*, etc., sont légèrement tracées; ce sont ces épreuves-là qu'on appelle *avant la lettre*. Dans les huitièmes, appelées *avec la lettre*, toute l'inscription est terminée. Il en existe plusieurs qui ont une virgule après le mot *vobis;* on en avait déjà tiré quelques centaines *avant cette virgule*, quand on crut devoir l'y ajouter. La virgule fut ôtée après cent épreuves précisément; ainsi les estampes qui se trouvent sans cette virgule n'ont rien qui puisse caractériser si elles sont avant ou après la virgule. Dans les dernières épreuves on a découvert un petit point qui s'est formé au-dessous du nom de Morghen (celui qui est le plus près de la marge de la gravure); ce petit point peut indiquer les épreuves les plus récentes, et par conséquent les plus médiocres. Je tiens ces curieuses informations de M. Fabre de Montpellier, aussi distingué par ses talents et ses connaissances dans les arts, que par son honorable caractère.

Digitized by Google

ger, ni des ministres, sans que toute la ville en soit instruite. » Alors, les trois inquisiteurs commandèrent au religieux de ne se pas faire celer davantage. Il consentit, mais à condition que l'entrevue aurait lieu hors du monastère, et en présence d'un grand nombre de témoins. Ange Contarini, chevalier, prêta son palais. Le Père avait eu raison de prévoir qu'on lui adresserait des questions. Le prince joignait aux manières élégantes et gracieuses de la condition élevée où il était né, une vivacité d'esprit remarquable. Il entretint le religieux des sectes qui alors divisaient plusieurs royaumes, des progrès de la religion prétendue réformée, qu'il regardait comme pernicieuse à la France. Il demanda au Père si les conciles étaient supérieurs au pape; s'il connaissait les libertés gallicanes. Puis, il s'interrompit, et ajouta rapidement : « Peut-on excommunier les princes? « Peut-on se servir des troupes de « ceux qui ne sont point de notre « religion? Qui est l'auteur de l'*His-* « *toire du concile de Trente?* » (*)

Ces paroles, débitées avec volubilité, par bonds, par sauts, et qui n'attendaient pas la réponse, ce flux de questions devait se briser contre des reparties graves, brèves et calculées d'un consulteur des Dix. Sarpi blâma la conduite des huguenots, sans dire un mot de la doctrine. Il porta l'entretien sur la valeur et la prudence du père du prince, Henri I[er]; il se tira de la question sur le pape, en parlant de la Sorbonne ancienne plus sage que la nouvelle; il dit sur les libertés gallicanes : « Vos parlements et votre Sorbonne les reconnaissent pour droits de toutes les églises; ce sont ensuite des droits sur lesquels on est plus éveillé chez vous. » Quant à l'emploi des armes d'un autre culte, il répondit : « Jules II, à Bologne, a employé les Turcs; Paul, à Rome, les Grisons. » A l'égard du livre sur le concile de Trente : « Rome sait qui en est l'auteur. » Le prince et le religieux se quittèrent, pensant chacun, dans ce débat, avoir remporté la victoire.

Le prince ordonna qu'on lui envoyât des dessins de quelques édifices de Palladio (voy. *pl.* 62) (*), pour qu'il pût

(*) Il me semble que le prince, puisqu'il ne coutenait pas plus sa curiosité, oublia une question, celle-ci : « Ne sont-ce pas les trois inquisiteurs qui ont inventé la conjuration de Venise? »

(*) Palladio (André), architecte d'une grande célébrité, naquit à Vicence en 1518. Il visita de bonne heure les antiquités de Nismes. Il avait été employé à la construction de Saint-Pierre, lorsque la mort de Paul III fit suspendre les travaux qu'on lui avait confiés. On lui doit la façade du palais du grand-duc de Toscane, à Campo Marzo. Bientôt il fut appelé à Venise, et en 1573, chargé de la direction d'une fête donnée par la république à Henri III, qui revenait de Pologne : les magnificences qu'il déploya à cette occasion ne peuvent pas être facilement décrites. Il avait inventé surtout une sorte de danse semblable à celle que nous appelons aujourd'hui *Polonaise*. Tous les jeunes nobles vénitiens défilèrent, donnant la main à une jeune dame, devant le roi et le doge, en formant un pas légèrement cadencé. Au moment où parurent les premiers couples, le roi ôta sa toque pour les saluer, ensuite il la remit. Son ambassadeur lui ayant dit à l'oreille que ceux qui suivaient, et qui étaient plus de quatre cents, étaient également des nobles, c'est-à-dire de la caste de souverains de la république, alors le roi dit au doge que puisqu'il y avait là tant de princes et de princesses, de rois et de reines, il allait de nouveau ôter sa toque pour les saluer, et qu'il ne la remettrait que lorsque tous seraient passés. Le prince en partant complimenta Palladio. On lui doit le pont en bois de Bassano, qui a duré jusqu'à la fin du dix-septième siècle. En 1575, il publia les commentaires de César sur la version de Baldelli, ornés de quarante-une planches. Ce savant architecte écrivit aussi sur Polybe. On ne peut énumérer le nombre de palais, d'églises, de façades, de ponts, de maisons particulières qu'il a fait construire. Palladio mourut à Vicence, le 19 août 1580. Il était excellent dessinateur, et l'on conçoit que le prince de Condé ait voulu acquérir quelques-uns des dessins de ce maître. Quoiqu'il se servit alternativement des cinq ordres, dit M. Castellan, il avait une sorte de propen-

les faire exécuter en France. Mais on ne s'en est jamais servi; on les a vus long-temps dans la bibliothèque des princes de Condé.

MORT DE COSME II, GRAND-DUC DE TOSCANE. — FERDINAND II SON FILS. — LE DUC DE SAVOIE S'UNIT A L'ESPAGNE. — PRÉPARATIFS DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Cosme II était mort le 28 février 1621, laissant ses états à son fils aîné, Ferdinand, âgé de dix ans; par son testament, il nommait régentes la grande-duchesse Christine, veuve de Ferdinand Ier, et Marie-Madeleine, archiduchesse d'Autriche, sœur de la reine d'Espagne et de la duchesse de Savoie, et mère du nouveau grand-duc. Les deux princesses avaient le plein exercice de l'autorité souveraine. Quoique les régentes, assez d'accord entre elles, n'omissent aucun des soins nécessaires pour la satisfaction des cours de l'Europe et de l'Italie, pour celle de leurs sujets, et le maintien de la tranquillité publique, le caractère de faiblesse et de pusillanimité répandu sur leurs actes rendait cette autorité molle et indécise. On attendait le moment où le duc prendrait les rênes du gouvernement. La cour de Toscane était remplie d'hommes influents et distingués. Galilée brillait à cette cour comme une vive lumière; et tandis que l'envie lui préparait tant de persécutions, le jeune Ferdinand se plaisait à recevoir les instructions du grand homme. Les études du prince avaient élevé le génie remarquable qu'il avait reçu de la nature, et le préparaient à un juste discernement de ses propres intérêts et de ceux des souverains ses contemporains. Il avait sous les yeux trois des principales puissances gouvernées par des rois faibles, et dirigées, plus ou moins honorablement, par des favoris. Les noms de Philippe IV, de Louis XIII et de Charles Ier étaient moins connus que ceux du comte-duc d'Olivarès, du cardinal de Richelieu et du duc de Buckingham, qui disposaient à leur gré de l'autorité souveraine. Les intérêts de l'Italie, dit Galluzzi, devenaient plus compliqués à mesure que les différends s'aigrissaient entre la France et l'Espagne. Le duc de Savoie, peu content des Français, se rejetait dans les bras de l'Espagne, et cette union imprévue menaçait la Toscane : elle reprit bientôt courage en apprenant que Richelieu s'occupait sérieusement à disputer aux Espagnols les droits qu'ils voulaient s'arroger de disposer des états de l'Italie.

ASSASSINAT DE RENIER ZEN. — ON NOMME DES CORRECTEURS DU CONSEIL DES DIX. — LEURS TRAVAUX.

Venise se préparait à la guerre; mais un incident qui intéressait vivement la politique intérieure, appela toute l'attention du sénat sur une autre affaire.

Renier Zen, le même qui s'était prétendu insulté à Rome, avait été nommé membre du conseil des Dix. Il se trouvait à son tour l'un des chefs, lorsqu'il jugea utile de proposer d'*admonester* directement Renier Corner, doge de la république, dont un des fils avait été nommé cardinal. Nous puiserons les détails que nous allons rapporter, dans un manuscrit inédit rédigé, en 1628, par le sénateur Jean Antoine Vénier.

Renier Zen, obstiné dans son dessein d'humilier le doge, entre un jour dans le conseil, se met à genoux, et, sous une forme respectueuse, adresse *au sérénissime prince* les plus graves reproches. Le prince dissimule, et répond d'une manière générale que les intérêts de la république lui seront toujours chers. Le 30 décembre 1627, le chef des Dix rentrait à son palais, il était nuit. Des assassins se précipitent sur lui, et le frappent de plusieurs coups de poignard; il tombe embarrassé dans

sion pour l'ordre ionique. Il était assez porté à imiter les anciens dans leurs constructions en briques. Ce fut lui qui perfectionna la vis d'Archimède. Il est auteur d'un traité d'architecture qui obtint un tel succès, que dans l'espace de soixante-douze ans, on en fit six éditions à Venise, et qu'on le traduisit dans toutes les langues de l'Europe. Il y a en Suède de très-beaux édifices modernes construits sur des dessins de Palladio.

sa robe; les assassins redoublent de fureur; il veut parer les coups, les poignards tranchants lui coupent deux doigts de la main droite, l'annulaire et l'auriculaire. Il est reporté mourant à son palais au milieu de la stupeur générale. On disait dans le peuple : « Comment, un des Dix assassiné! un des chefs frappé par des sicaires! où est la terrible justice de Venise? Les Dix n'inspirent donc plus la terreur accoutumée? Les Dix n'ont donc plus d'*explorateurs!* » Sur-le-champ, le grand conseil s'assemble : nouvelle démonstration de surprise. On n'a jamais vu une telle audace; Renier Zen, le chef du suprême tribunal, attaqué et en danger de mort! Diverses circonstances et la découverte d'une hache, avec laquelle on a aussi frappé Zen, portent à reconnaître que le coupable avait eu l'appui du doge. Le grand conseil se partage en *Zénistes* et *Cornéristes*. Les *Cornéristes* s'écriaient que le tribunal des Dix était une institution horrible; qu'il avait fait périr Antoine Foscarini, ancien ambassadeur en France, dénoncé par des observateurs comme entretenant des relations secrètes avec des étrangers. (Il allait la nuit, déguisé, dans la maison d'une dame, qu'il ne voulut jamais nommer; et le palais de cette dame était voisin de celui d'un ambassadeur.) Condamné comme conspirateur, Foscarini avait été pendu. Peu de temps après le supplice, on avait su que Foscarini était innocent. Les *Zénistes*, en assez grand nombre, ayant d'ailleurs pour eux l'autorité des Dix, voulurent poursuivre sans relâche les auteurs de l'assassinat. Non-seulement les moyens en usage et les voies communes furent employés, mais on pensa à tout ce qu'on put imaginer de plus efficace. On eut recours à des mesures inusitées : un décret nomma trois inquisiteurs *ad hoc* (les inquisiteurs du sang de Renier Zen), outre les trois inquisiteurs ordinaires. On assura dix mille ducats d'or à qui livrerait le coupable, trois mille ducats à qui nommerait les fauteurs; en outre, le dénonciateur obtenait le droit de délivrer un *banni à vie*, pour quelque crime que ce fût, même pour crime d'état.

Les *Cornéristes* ne jugèrent pas à propos de s'opposer à cette proclamation, d'autant plus qu'il était devenu certain que le coupable était George Corner, fils du doge, et déja réfugié à Ferrare. Ils se bornèrent, en s'appuyant toujours sur l'injuste sentence prononcée contre Foscarini, à demander que l'on nommât des *Correcteurs* du conseil des Dix. L'avis fut accueilli par la majorité du conseil.

Renier Zen, remis de ses blessures, et qui était destiné à se singulariser dans toutes les circonstances par une conduite propre à lui seul, affecta de se faire suivre par ses partisans, qui formaient comme une garde auprès de lui. Le grand conseil alors l'exila à Padoue, et ordonna que l'on poursuivrait la *Correction* de l'institution des Dix.

Vénier, auteur du récit de ce qui se passa à cette époque, et qui paraît un partisan du terrible tribunal, rapporte d'abord ses anciens priviléges, et ceux qu'il s'était attribués. Les Dix punissaient, de droit, les crimes graves, les fabricateurs de fausse monnaie, les *solliciteurs*, et les *acceptants* des testaments faits au détriment des familles, les assassins par armes à feu, ou stylets, ou haches, ou bâtons, ou *spinta* (*poussée*) dans la mer. Ils exerçaient leur juridiction sur ceux qui *venere masculâ usi essent*. Les Dix avaient abattu la tête du traître Faliéro; ils étaient le corps et l'esprit de l'état, le *tronc* de la république.

Nous n'oublierons pas ici des détails qui révèlent quelques faits ignorés relativement aux mœurs et à l'histoire de Venise. Un des premiers orateurs qui prend la parole sur la question, dit que s'il existe un inquisiteur d'une *impressionabilité facile*, il peut être la cause de la mort de beaucoup d'innocents, *comme il est arrivé dans des temps passés*. Il ne précise pas davantage sa pensée; il ne nomme pas Foscarini, et ne dit pas qui ont été ces innocents injustement frappés.

Un autre sénateur dit à François

Molin, nommé l'un des *Correcteurs :* « Prenez garde, ce que vous dites là et ce que vous répétez, ce sont des mots; si on les adopte, ces mots deviendront des lois. » Un autre blâme ouvertement le droit de donner en récompense à un espion, la grace d'un banni. « Le crime politique ancien est oublié pour le crime politique actuel. Mais le crime politique actuel, qu'est-il autre que le crime politique ancien qui a changé de date? » Ces aristocrates présomptueux se flattaient entre eux et se disaient : « *Vos dei estis et filii excelsi omnes.* »

Antoine da Ponte, *Zéniste*, répond qu'il ne se commet pas autant de crimes et d'homicides dans toute l'Italie, en beaucoup d'années, que dans la république, en une année seule; que cela provenait de l'indulgence des juges. « Vous parlez de *corriger* le conseil des Dix : vous voulez apparemment corriger l'*excès de sa compassion.* On a quelquefois perdu un père, un fils, et grace à la facilité du retour des bannis, on se rencontre face à face, gondole à gondole, dans la place, dans les lagunes, dans le *broglio*, dans le conseil avec l'assassin de ce père et de ce fils. »

Bertuccio Contarini, *Cornériste*, assure que le grand conseil est le vrai monarque de la république; « tout lui est soumis, tout, et particulièrement ce qu'il a créé lui-même. Chacun a le droit de parler; je demande que l'on écoute attentivement et long-temps mes contradicteurs. C'est pour que chacun dise son avis, que vous avez ici cette tribune, sans porte, sans clefs, dont l'accès est permis à tous : une interprétation perverse n'est pas le défaut de celui qui prononce les paroles, mais de celui qui les écoutant, les reçoit en lui-même avec la mauvaise qualité de son esprit; de même une liqueur exquise prend un goût mauvais de l'infection du vase. Il est *de l'homme* de se tromper, il est *de l'ange* de corriger. »

Un fils de Renier Zen, allant plus loin que son père, qui au moins avertissait de sa colère, approuve la mort du maréchal d'Ancre, sans jugement, et celle de Don Carlos, fils du roi d'Espagne. Contarini prend la parole et dit : « Les cerveaux subtils ne sont pas bons pour les républiques. La république florentine a tombé, Venise doit craindre de graves désastres. » Cette opinion vague et indéterminée appartient aux votants que l'on appelait *non sincères*, c'est-à-dire qui ne disaient ni un oui, ni un non, et qui avaient aussi une troisième urne où ils déposaient leurs votes. Un autre sénateur demande moins de rigueur dans les jugements portés contre les fautes légères des nobles. « On ne tue pas les poulets avec des hallebardes. » Il dénonce ensuite les « secrétaires des Dix et du sénat, qui n'étant pas changés, transmettent des traditions de dureté, de cruauté, et qui ont la tête remplie d'anecdotes d'espionnages, de confiscations, de cordes, de tortures, de poisons, de gibets, de sacs, et de toutes les plus admirables variétés des supplices expéditifs. » Un autre prend la parole : « J'ai examiné vos *corrections.* Les Dix avaient anciennement quatre cas désignés, dans lesquels ils agissaient : ils en ont, en ce moment, vingt-deux; je consens à y rester. Les Dix *usurpateurs* seront moins méchants que les Dix *corrigés.* Il ne faut pas *corriger* la rigueur juste. »

Un sénateur soutient l'avis de Sarpi, qui prétendait qu'il fallait augmenter le pouvoir des Dix, et ensuite ne l'accorder continuellement qu'à un petit nombre, afin que la dignité, moins communiquée et descendant moins bas, fût plus considérée, « attendu, disait Sarpi, que les rayons qui, dans le soleil sont d'or, deviennent d'argent, quand ils sont prêtés à la lune. »

Jean-Baptiste Nani, *correcteur*, résume ainsi l'état de la délibération : « Vous avez ôté aux Dix, dans vos précédentes réunions, les saufs-conduits, le droit de grace (vous avez eu bien raison pour ce dernier droit, car on commet facilement le mal, quand on se croit à temps de le réparer); vous avez ôté la création des magistrats, le droit d'amendes pécuniaires, les impitoyables secrétaires perpétuels.

Vous leur avez enjoint, à ces Dix, de ne pas s'ingérer dans les affaires du grand conseil. C'est assez. Vous avez beaucoup ôté, je viens défendre ce qui reste. »

L'émendation la plus remarquable du décret de 1628, fut l'abolition des secrétaires perpétuels. Ils n'étaient pas nobles, et c'était sur les nobles que tombaient tous les reproches des citoyens de la république. On a toujours remarqué que lorsque les hommes d'une caste inférieure sont associés au pouvoir appartenant à une caste supérieure, ils en exagèrent les maximes, les formes méprisantes, et souvent étrangers aux vertus de cette caste élevée, ne remplissent pas toujours exactement les devoirs qu'elle consent à s'imposer. L'abolition de ces iniques secrétaires, sur 1415 votants, obtint 1307 suffrages contre 108. Les habitants de Venise, plus doucement gouvernés, portèrent avec calme leurs regards sur leurs intérêts dans la Péninsule.

PRISE DE MANTOUE PAR LES IMPÉRIAUX. — SAC DE LA VILLE. — PESTE A FLORENCE.

En 1630, l'Italie vit commencer des hostilités à la suite des prétentions de plusieurs princes sur les états du duc Vincent de Mantoue. Charles-Emmanuel repousse les Français dans la vallée de Vraita, détruit un de leurs corps montant à 3000 hommes, et s'acquiert la réputation d'un valeureux capitaine. Une armée autrichienne descendit en Italie, pour aider les Espagnols et le duc de Savoie. Cette armée s'empara de Mantoue et la saccagea. Le palais ducal, les objets les plus précieux de la galerie des Gonzagues (*) tombèrent dans les mains des vainqueurs. On renouvela des scènes du sac de Rome : un moment on alla plus loin. Des malheureux Mantouans furent tués, rôtis et dévorés par quelques forcenés. Des femmes allemandes, qui avaient suivi l'armée, commirent aussi d'affreux excès. La barbarie du vainqueur ne respecta pas même les pierres ; un palais élégant élevé par Vignole (voy. *pl.* 63) (*), fut livré aux flammes. L'empereur Ferdinand II donna bientôt des ordres sévères pour arrêter ces fureurs.

L'histoire de Milan, dans des temps semblables, est peu fertile en événements politiques. En Lombardie rien ne résistait à la volonté des Espagnols. Le sceptre de fer des Visconti

(*) Ce fut alors qu'un soldat prit dans le musée ducal et porta en Allemagne cette magnifique sardoine sur laquelle est sculptée une ancienne *panégyrie*. Ce travail des meilleurs temps d'Athènes et qui a pu appartenir à Périclès, est du fini le plus précieux. Le duc de Brunswick, possesseur de ce chef-d'œuvre, l'a apporté à Paris, et l'a fait voir à plusieurs amateurs des beaux-arts.

(*) Jacques Barozzio, natif de Vignola, petite ville du duché de Modène, et qui en prit le nom, était né en 1507; son goût le dirigeait vers l'étude de l'architecture, et il composa, encore jeune, un traité des cinq ordres qui est devenu classique. Vignole vint passer deux ans à Paris, mais il n'y a rien construit. On admire encore aujourd'hui en Italie son beau château de Caprarola : malheureusement il est dégradé en quelques parties; mais j'ai vu à Bagnaia, près de Viterbe, une fresque très-bien conservée, qui le représente dans son premier état. Ce magnifique édifice est élevé sur le sommet d'une colline environnée de précipices. Ce fut le cardinal Alexandre Farnèse qui fit entreprendre ce vaste monument. La forme générale est celle d'un pentagone qui, flanqué dans le bas de cinq bastions, semblerait donner à l'édifice l'aspect d'une forteresse. De ce mélange d'architecture militaire et civile, résulte un caractère particulier de force et de grandeur. Une sorte d'étage en talus sert comme de fondation au véritable soubassement, orné de refends et de fenêtres. C'est dans ce soubassement que la porte se trouve comprise. Sur cet étage en talus triomphe le vrai palais décoré de deux ordres. L'intérieur est un ionique formant des portiques, au-dessus se prolonge un ordre de pilastres corinthiens avec un double rang de fenêtres. L'étage supérieur se termine par une terrasse qui circule tout à l'entour. La réputation du château de Caprarola situé près de Ronciglione, fut prodigieuse. Une édition des œuvres complètes de Vignole a été commencée en 1815, par MM. Lebas et Debret, in-folio, figures.

Digitized by Google


VIGNOLE. Vignola.
CHRISTOPHE COLOMB Christoph Columbus
TASSE. Tasso.
GALILÉE. Galilei.
BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI V. EMANUELE III

n'avait pas exigé plus de soumission. A Naples, nous voyons le prince de Bisignano adresser une réprimande à un vice-roi, mais dans l'intérêt de l'étranger, qui de si loin gouvernait si mal ce pays. Cependant Naples ne sera pas toujours aussi obéissante. La Toscane n'était pas beaucoup plus heureuse, parce que si d'un côté l'influence de la politique espagnole y dominait souvent, de l'autre, le commerce hollandais ou anglais commençait à approvisionner quelques parties de l'Italie. La nature, comme il arrive souvent, ajouta ses châtiments à des événements funestes. La peste, précédée de la famine, se manifesta sur les frontières de la Lombardie et de Bologne, après avoir ravagé Milan. On prit à Florence des précautions promptes; mais le trésor venait d'être épuisé par les demandes sans cesse renaissantes des Espagnols. On crut dans le grand-duché affaiblir les désastres de la contagion par la promesse de l'abondance. Il vint des provisions du Levant; cependant la peste continuait de frapper les habitants de bourgs entiers qui périssaient sans secours. Ferdinand, courageux, généreux, bon souverain, ne voulut pas quitter Florence. Il fit établir un lazaret au milieu de la ville; ce remède devint désastreux, malgré le prince, par la violence exercée sur les malheureux qu'on y entassait. Le grand-duc parcourait les rues à pied et à cheval, donnant des consolations, distribuant des vivres, adressant des paroles tendres et encourageantes. De la Toscane, le mal se répandit dans la partie méridionale de la Péninsule. La haute Italie offrait aussi aux autres contrées de l'Europe un spectacle d'horreur digne de pitié. La contagion avait été apportée d'Allemagne par les armées (*). Les Vénitiens pensèrent les premiers à appeler, du fond du nord, Gustave-Adolphe, qui, par sa présence en Allemagne, força les Allemands d'y retourner.

(*) C'est cette peste que Manzoni a si éloquemment décrite dans ses *Promessi sposi.*

GALILÉE. — SON PROCÈS.

On était parvenu enfin à affaiblir les atteintes de la peste en Toscane, lorsque par l'ordre de plusieurs ministres espagnols et les instigations de quelques flatteurs du pape on commença contre Galilée septuagénaire des persécutions qui devaient tourner à la confusion de ses ennemis. Les Espagnols d'alors s'étaient accoutumés à répondre à toutes les dissidences, même littéraires, par les familiers de l'inquisition, et en cela, ils se montraient plus cruels que les gouvernements italiens. On persuada à Urbain VIII que Galilée l'avait désigné dans des dialogues, sous le nom de *Simplicius*, ce qui ne pouvait avoir aucun fondement, ni aucune probabilité. Cet ouvrage, publié à Rome avec les permissions convenables, fut une des principales armes dont on se servit contre le créateur de la philosophie expérimentale. Ferdinand fit tous ses efforts, en digne Médicis, pour protéger son maître Galilée; mais Cioli, ministre infidèle du prince, aida à le trahir. On a beaucoup parlé du procès de Galilée. En 1798, du temps de ce qu'on a appelé la république romaine, on assurait qu'on allait publier ce procès; mais soit qu'il eût été placé dans un lieu sûr, soit qu'on ne fît pas assez de recherches pour le découvrir, il ne fut pas mis au jour. A l'époque de la seconde occupation sous l'empire, le manuscrit original fut trouvé dans les archives du saint-office.

Il se composait de toutes les pièces jointes au procès, et formait un gros volume in-4°, de plus de neuf cents pages, contenant tout l'exposé de la cause, les mémoires des inquisiteurs de Florence, une quantité prodigieuse de lettres autographes, parmi lesquelles il y en avait de très-éloquentes qui recommandaient Galilée, entre autres une lettre du neveu du grand Michel-Ange, de celui qui était membre de la Crusca, sous le nom de l'*impastato*. Le volume contenait, sur la fin, les divers interrogatoires subis par le prévenu, ses réponses les jugements de la con-

grégation, et enfin l'historique de tout ce qui s'ensuivit jusqu'à la mort de l'infortuné vieillard. Des journaux français ont annoncé que ces pièces avaient été transmises à Paris en 1810, que M. Barbier devait les traduire, qu'ensuite Pie VII les ayant réclamées, on les lui avait rendues. Malgré ces assertions, on a les plus puissants motifs de croire que ce manuscrit, vu par des Français à Rome, n'en est pas sorti, et conséquemment n'a pas fait partie des archives envoyées à Paris. Voici ce qu'une personne très-respectable, qui a lu toutes ces pièces originales, m'a communiqué. On y remarque les interrogations faites à Galilée avant le procès. L'ordre de se rendre à Rome portait pour menace, s'il n'obéissait pas, de l'y faire transférer *carceratum et ligatum cum ferris*.

Ces fureurs s'adressaient autant aux Médicis qu'au savant philosophe. La politique eut plus de part dans cette violente contestation, que l'intérêt de la religion. Le grand-duc chercha dans son esprit, dans sa puissance, dans ses trésors, tous les moyens d'apaiser la colère des ennemis de Galilée, et s'attacha surtout à bien pénétrer l'ambassadeur de Toscane à Rome, du désir de le protéger et de le sauver à tout prix. Obligé de partir le 20 janvier 1633, il écrivait au cardinal Charles de Médicis, frère de Cosme II, au moment de son départ : « Je sais que votre Éminence compatit à mon infortune, et qu'elle connaît l'iniquité de mes persécuteurs ; je suis sûr qu'elle va voir avec plaisir ma justification, ou du moins la preuve de la fourberie de mes ennemis. » L'ame généreuse de Ferdinand ne cessait d'encourager son ancien maître. Il fut condamné à la prison pour un temps qui serait ultérieurement réglé. Des lettres de Galilée lui-même, que l'on a conservées, prouvent que, quoique la formule de la citation parlât de torture, suivant l'usage, il ne subit pas le supplice de la *corde*, comme on l'a dit dans le temps, et comme beaucoup d'écrivains protestants se sont plu à le répéter. On le traita même avec quelque douceur, puisqu'il fut mis en arrestation dans la *villa Médicis* (aujourd'hui l'école des beaux-arts de France), qu'il appelle lui-même « le délicieux palais de la Trinité du Mont, habitation ordinaire de l'ambassadeur du grand-duc » ; on lui fit jurer qu'il croirait dorénavant que la terre ne tournait pas. Des auteurs assurent qu'apres ce serment il dit : « Et cependant, elle tourne ; » ce qui prouverait qu'on se contentait d'une déclaration rédigée d'avance, et qu'ensuite on lui laissait dire ce qu'il voulait. Pourquoi donc, dans ces temps-là, a-t-on accusé d'impiété l'observateur des ouvrages de Dieu? Au reste, la terre se meut, et telle est aujourd'hui le sentiment positif, et irrévocable même, des personnes les plus éclairées, des théologiens et d'une foule de mathématiciens de l'ordre des dominicains, des jésuites et des minimes. Le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil ne sont pas contraires aux paroles bien entendues de l'Écriture, l'esprit saint ayant dû adresser aux hommes le seul langage qu'ils pussent comprendre. Galilée, en 1597, avait inventé le thermomètre et le compas de proportion, qu'il appela compas militaire, parce qu'il le destinait principalement à l'usage des ingénieurs. Il fit aussi diverses recherches sur les aimants naturels, et trouva le moyen d'augmenter considérablement leur force par des armures. Le P. Mersenne a publié, le premier, la Mécanique de Galilée; cet illustre Toscan termina ses jours le 9 janvier 1642 (voyez *pl.* 63) (*), l'année de la naissance de Newton.

(*) Nous avons donné dans le texte beaucoup de détails sur Galilée. Il suffira de dire de plus qu'il naquit à Pise en 1564, d'une famille noble, mais nombreuse et pauvre. En 1609, à l'aide du télescope qu'il avait inventé, il découvrit les satellites de Jupiter, qu'il nomma *Étoiles des Médicis*, consacrant à l'immortalité ce nom si révéré. « Il vit, dit M. Biot, ce que jusque-là n'avait vu aucun mortel : la surface de la lune, semblable à une terre hérissée de hautes montagnes, et sillonnée par des vallées profondes; Vénus présentant comme la lune des phases qui



Digitized by Google

A B C D E F

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

COSTUMES DIVERS. — CHEVALIER DU NOEUD. — HOMME D'ARMES. — ÉCUYER. — JORDAN ORSINI. — APOTHÉCAIRE.

Comme les costumes de l'Italie vont absolument changer de formes, nous allons achever de décrire ceux qu'on y a portés à peu près jusqu'à l'époque que nous venons d'atteindre. A la guerre, on ne paraissait plus armé comme les chevaliers; mais dans les tournois donnés pour les mariages et la publication des traités de paix, on paraissait encore revêtu particulièrement des armures de chevalier du Nœud, d'homme d'armes, d'écuyer; et l'on allait prendre ces costumes dans des anciennes miniatures (voy. *pl.* 64) (*). La ville de Florence eut occasion de revoir ces vêtements de chevaliers, à l'occasion des fêtes célé-

prouvent sa rondeur; Jupiter environné de quatre satellites qui l'accompagnent dans son cours; la voie lactée; les nébuleuses; tout le ciel enfin parsemé d'une multitude infinie d'étoiles, trop petites pour être aperçues à la simple vue. Quelle surprise, quelle volupté ne dut pas exciter en lui le premier aspect de tant de merveilles! Quelques jours lui suffirent pour les passer en revue, et il les annonça au Monde dans un écrit intitulé: *Nuntius Sydereus*, qu'il dédia aux princes de Médicis. » Le portrait que nous offrons ici a été gravé d'après un tableau de l'école du peintre Cristofano dell' Altissimo. Nous avons rapporté de Florence ce tableau, qui représente avec beaucoup d'expression et de vérité les traits de Galilée tenant sa lunette à la main.

(*) La planche 64 représente, A, un chevalier du Nœud. Cet ordre fut institué par Louis, duc de Tarente, second époux de Jeanne Ire, reine de Naples (voyez pag. 136), en mémoire de ce qu'il avait été couronné roi de Jérusalem et de Sicile. Le jour de leur réception, les chevaliers juraient de donner aide et secours au prince à la guerre, et en toute autre occasion. Ils devaient porter sur leurs habits un nœud en forme de lacs d'amour, dont la couleur était à leur volonté, et sur lequel était écrit: *Se a Dieu pleait.* Ce nœud était le symbole de l'attachement sincère et durable qui devait les unir au prince. Le vendredi, en mémoire de la mort de J.-C., ils prenaient un chaperon noir avec un nœud de soie blanche, sans or, argent, ni perles. Si dans quelque rencontre un chevalier avait été blessé, ou avait lui-même blessé son ennemi, il devait porter, dès ce jour-là, son nœud délié, jusqu'à ce qu'il eût visité le saint sépulcre. On reconnaissait ainsi au nœud lié un chevalier qui n'avait pas été à la guerre. Au retour du saint sépulcre, le chevalier portait son nom sur le nœud, désormais lié, et autour duquel on lisait ces mots: *Il a pleu à Dieu.* Tous les ans, le jour de la Pentecôte, les chevaliers se rendaient en procession dans le château de l'OEuf (voyez ce château *pl.* 53). Ils portaient, dans cette assemblée, des habits blancs, et ils devaient donner par écrit le récit de tous les faits d'armes auxquels ils avaient assisté dans l'année, et le sceller de leur cachet. Un chancelier écrivait les faits les plus remarquables dans un registre orné de peintures, et intitulé: *Livre des Avénements aux chevaliers de la compagnie du Saint-Esperit au droict désir.* Si quelque chevalier avait fait une action indigne, rapportée par la voix publique, il devait se présenter, à pareil jour, au château de l'OEuf, avec une flamme sur le cœur, et ces mots écrits autour: *J'ay espérance au Saint-Esperit, de ma grand' honte amander.* Ce jour-là, il mangeait seul dans un coin de la salle où dînait le prince avec les autres chevaliers. La mort de Louis de Tarente, qui ne laissa pas d'enfants, l'ingratitude de la reine sa femme, et les révolutions de Naples, ont fait tomber cet ordre presqu'à sa naissance. Mais *le livre des Avénements*, qui contenait en tête les statuts de l'ordre, avait survécu. Il était tombé entre les mains de la république de Venise, qui en avait fait présent à Henri III, lors de son passage en Italie, en 1573 (voyez pag. 264 et 284, *note*). Selon M. Lelaboureur, Henri III a fondé l'ordre du Saint-Esprit de France, en prenant pour bases les statuts de celui de Louis de Tarente. Il y a en effet beaucoup d'affinités entre les dispositions arrêtées pour les deux ordres. Henri III a supprimé l'obligation du voyage à la terre sainte, et il s'est gardé de supposer qu'un de ses chevaliers pût mériter de n'être pas cité dans *le livre des Avénements au droict désir.* Ensuite il y a cette différence: l'ordre du Nœud était essentiellement militaire; l'ordre du Saint-Esprit récompense les grands services militaires et civils.

Voici des particularités sur ce précieux manuscrit napolitain. Henri III le donna au chancelier de Chiverny, qui l'a laissé à son fils,

brées pour le mariage de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, avec Victoire, fille du duc d'Urbin.

VICTOR-AMÉDÉE, DUC DE SAVOIE. — L'EMPEREUR FERDINAND III. — FRANÇOIS-HYACINTHE ET CHARLES-EMMANUEL II, DUCS DE SAVOIE. — DIVERSES RÉVOLUTIONS ÉCLATENT EN EUROPE.

Après la mort du courageux Charles-Emmanuel, son fils, Victor-Amédée, habitué à la politique de l'Espagne, ordonna, par un édit, que les protestants du marquisat de Saluces se feraient catholiques avant deux mois. Ils répondirent à cet acte extraordinaire d'intolérance, en sortant tous de ses états.

L'année 1637 vit mourir presque à la fois Victor-Amédée et l'empereur Ferdinand, qui laissa ses états à Ferdinand III, son fils. Au duc de Savoie succéda François-Hyacinthe, son fils aîné, âgé de 5 ans. Madame Christine de France, sa mère, fille de Henri IV, devint régente. François-Hyacinthe étant mort peu de temps après, on proclama duc, Charles-Emmanuel II, son frère; et Christine continua de rester régente jusqu'en 1642.

L'Italie, accablée sous le poids de la conquête, espérait que les agitations étrangères lui rendraient quelque peu de sa sécurité. Déjà elle avait vu que les prévisions sages des Vénitiens pouvaient éloigner de la Péninsule les armées de l'empereur. L'indépendance des Hollandais était assurée. Le Portugal, résistant à l'autorité usurpée qu'exerçait Philippe IV, venait de placer sur le trône Jean, duc de Bragance, descendant de ses anciens rois. La Catalogne s'était mise sous la protection du roi de France.

MORT D'URBAIN VIII. — DÉTAILS SUR LES CÉRÉMONIES DE CONCLAVE ET SUR L'ÉLECTION DES PAPES.

En 1644, Urbain VIII mourut, après avoir régné 21 ans. Si jamais l'élection d'un pape avait été, pour les souverains et pour les peuples, un puissant objet d'intérêt, elle réclamait une attention universelle, au moment où tout le monde éprouvait, pour ainsi dire, un bouleversement général. La maison d'Autriche, affaiblie par des révoltes et des pertes considérables en Allemagne et en Espagne, dénuée de forces, commandant en Italie à des peuples épuisés, ne pouvait plus se soutenir que par les négociations. Philippe IV, toujours incapable de gouverner sans l'appui d'un favori, avait prodigué sa confiance à don Louis de Haro, ministre qui n'était pas éloigné des principes égoïstes de l'administration espagnole; mais exempt d'une partie des défauts du comte-duc, il tâchait de réparer lentement et avec prudence les ruines de la monarchie. La cour de France, pacifiée au-dedans par le châtiment de quelques-uns des premiers seigneurs de l'état, révoltés plusieurs fois contre leur maître, acquérait, sous la régence d'Anne d'Autriche, une

l'évêque de Chartres; il a passé ensuite dans les mains du président De Maisons. Ici on en perd la trace.

La lettre B de la planche 64 représente un homme d'armes avec son écuyer, C.

La lettre D représente Jordan Orsini, qui mourut en 1484, à Florence, en revenant de Venise, où il avait été chargé d'une mission par Sixte IV.

Ce portrait est extrait du bel ouvrage de M. Bonnard, auquel M. Mercuri, célèbre graveur, a donné des soins si intelligents et si utiles. Nous possédons parmi nous M. Mercuri, et nous ne saurions trop recommander son talent, que nous envie l'Italie.

Sur la droite de la même planche 64, on voit un apothicaire florentin, Mathieu Palmiéri, qui tâte le pouls d'une malade. Dans le quinzième siècle, les apothicaires exerçaient avec succès la médecine. Le costume est absolument lévantin. Ainsi que les nobles, les médecins et les apothicaires avaient droit de porter les fourrures d'hermine et de petit-gris. Palmiéri quitta la pharmacie pour remplir des fonctions élevées. Les Florentins l'envoyèrent, comme ambassadeur, auprès d'Alphonse, roi de Naples, de Paul II, et de la république de Venise. Il est auteur d'un poëme intitulé *la Città di Vita*. On voit, pag. 140, que les apothicaires appartenaient au sixième *art majeur* de Florence. La forme du lit où repose la malade, représentée sur cette planche, est encore celle des lits dans les vieux châteaux près de Florence.

autorité supérieure dans l'Europe. Cependant un degré de faiblesse et d'incertitude inévitable, même dans la situation la plus avantageuse, accompagnait toujours les premiers actes de cette régence, quoique, dans ce moment-là, on fût encore loin du temps où il eût fallu rendre compte de sa politique. Les mouvements intérieurs qui agitaient le royaume, demandaient tous les talents et la circonspection de Mazarin. Jusqu'à sa mort, Urbain VIII avait secondé ses vues; mais, après lui, un pape espagnol pouvait détruire ses plans, et mettre obstacle à de nouveaux projets d'agrandissement; les princes italiens étaient d'accord pour désirer de voir sur le trône pontifical un père commun, étranger aux maximes avides des Barbérini, et qui contribuerait sincèrement à la paix, sans aucun des abus du népotisme; l'état ecclésiastique, opprimé, appauvri, mécontent de l'orgueil si long des Barbérini, demandait presque une autorité qui les persécutât à leur tour.

L'administration paisible des prédécesseurs d'Urbain, de ces vertueux souverains qui avaient exercé le pouvoir avec tant de probité et de profit pour les provinces, avait été anéantie par des méchants qui ne craignaient pas d'y substituer la discorde et une volonté arbitraire. Les peuples aussi disaient bien ce qu'ils désiraient; c'était un pontife doux, conciliant, accessible, sans parents autour de lui, et qui diminuât les impôts. Il était à redouter que les électeurs, réglés seulement par leurs intérêts, ne consultassent pas ceux des Romains et de la chrétienté. Parmi ces électeurs, les uns, fatigués de cet éternel règne de 21 ans, voulaient absolument un pontife très-avancé en âge, et il n'y avait qu'un très-petit nombre de cardinaux dans cette position; les autres, voyant que la tyrannie des familles pontificales était pour long-temps detestée du peuple, ne se montraient pas disposés à sacrifier leurs prétentions et les chances d'un règne facilement heureux et béni, au projet d'élever un vieillard décrépit, qui appartiendrait à l'intrigant le plus prompt à se placer en travers du lit de souffrance de l'impotent souverain. Le cardinal Charles de Médicis, frère de Cosme II, et les principaux du sacré collége proposèrent une réforme dans la constitution du gouvernement de Rome. Cette réforme tendait à restreindre l'autorité administrative temporelle du pape, et à la reporter sur le sacré collége. Le pape, disaient-ils, aurait eu des occupations suffisantes dans la simple représentation de son rang, et dans l'exercice absolu et non contesté de sa vaste administration spirituelle pour tout l'univers, tandis que le sacré collége, exerçant la souveraineté temporelle, aurait distribué les revenus de l'état avec la prudence que toute sage république observe dans son administration. Les doctrines républicaines, comprimées à Florence par la souveraineté presque absolue des Médicis, trouvaient un autre Médicis, éloigné du trône, qui rapportait ces maximes dans un état voisin. Ces vues auraient-elles bien véritablement empêché tous les maux qui naissent de l'ambition des familles et des fréquentes révolutions qu'occasionne le changement des pontifes? D'ailleurs cet esprit de bien public n'était pas celui qui animait d'autres membres du sacré collége, surtout les étrangers. Le désastreux système du cardinal de Médicis aurait amené plus tard l'asservissement complet de l'autorité pontificale. Beaucoup de cardinaux, parmi les Italiens, étudiaient les moyens d'arriver à la papauté, de s'assurer leur propre fortune, en servant un des partis des couronnes. Ensuite, même après la mort d'Urbain, l'esprit ambitieux des neveux Barbérini et de leur faction se déployait encore. Rome était remplie d'hommes armés à leur solde; ces troupes s'accroissaient par la réunion de celles qu'avaient auprès de leur personne, et pour leur sûreté, les ministres des princes de l'Europe; le cardinal de Médicis même, craignant une rencontre malheureuse, et se souvenant des précautions que le cardinal Ferdinand, depuis grand-duc, prenait

à la cour de Sixte V, s'était fait accompagner d'une troupe de gens de guerre que lui envoyait son neveu. Il avait ordre du grand-duc d'éviter toute correspondance avec les parents du dernier pape, et de n'avoir avec eux des entretiens qu'avec beaucoup de réserve, et seulement en cas d'une nécessité très-pressante, dans le conclave et pour l'élection immédiate d'un pape. Ils se voyaient tous les jours, et se contentaient de se saluer, sans se parler. Le moment était venu où le grand-duc, jouissant de toute sa puissance, pensait à venger les affronts qu'avait reçus le génie de Galilée.

Soixante-deux cardinaux composaient le sacré collége, divisé, après beaucoup d'essais de concorde, en trois factions. La plus nombreuse, qui comptait, en partie, les créatures d'Urbain VIII, était celle des Barbérini; elle se flattait d'obtenir, à la fin, de l'autorité sur les deux autres, et portait au trône pontifical le cardinal Sacchetti, Florentin, sujet formé pour les desseins et les projets des neveux du pape défunt. La seconde faction était celle des Espagnols, ou d'Autriche. Elle n'avait fait aucun choix particulier; mais elle était dans la résolution arrêtée d'exclure tout ce qui serait favorisé par les deux autres. Enfin, le parti français, condamné souvent à une sorte de silence, en Italie, depuis la bataille de Pavie, ne pouvait ni exclure, ni choisir personne; mais, en se réunissant aux Espagnols, ou aux Barbérini, il était en état d'accélérer ou de retarder l'élection. Comme protecteur de la couronne d'Espagne, le cardinal de Médicis se voyait à la tête de la faction des Espagnols; il fallait beaucoup d'adresse à ceux-ci pour écarter les candidats favorisés par les Barbérini. Il fallait à ces derniers de l'habileté pour faire accepter leur choix. Les Français devaient veiller nuit et jour pour savoir de quel côté ils feraient pencher la balance, et déterminer une élection qui convînt à tous les intérêts.

Cette négociation demandait un temps considérable, du tact, de l'observation; et surtout une force de santé difficile à conserver dans une saison dangereuse, dans le lieu le plus malsain de la ville, le Vatican, quand les médecins annonçaient la malignité de l'air, et lorsque l'habitation du conclave devenait insupportable. Les Barbérini, acclimatés, voulaient se prévaloir précisément de cette circonstance pour fatiguer les vieillards et les malades, et les réduire à leur volonté. Les croyant au moment de céder, ils eurent la témérité de demander un entretien à Médicis hors de la chapelle où se faisait l'élection. Celui-ci ne refusa pas de les voir en présence de plusieurs cardinaux espagnols; mais, dans ce premier entretien, on ne conclut rien de stable: il était toujours question de Sacchetti; repoussé par la faction d'Espagne et repoussé du ton que les Espagnols prennent encore aujourd'hui pour exclure.

Les formalités à suivre dans les conclaves étaient alors bien connues, bien spécifiées et sagement arrêtées. Nous avons promis, page 108, de décrire ces formalités, et il nous paraît que le moment est venu de les graver dans la mémoire du lecteur.

La bulle de Grégoire XV, *Æterni Patris Filius*, publiée le 16 novembre 1621, la bulle du même pape, *Decet Romanum Pontificem*, du 11 mars 1622, lesquelles bulles avaient été pleinement approuvées par le successeur de Grégoire XV, Urbain VIII, en vertu de la bulle *ad Romani Pontificis providentiam*, du 28 janvier 1628, établissaient et fixaient invariablement les règles de la tenue des conclaves. Ce sont les mêmes qui ont été mises en pratique jusqu'à nos jours.

Les deux tiers des voix des cardinaux présents au conclave suffisaient pour former l'élection du pape. Ainsi, avec 30 cardinaux, il fallait vingt voix; avec 31, 32 et 33, il en fallait vingt-une; avec 34, 35 et 36 cardinaux, il fallait vingt-deux voix; avec 37, 38 et 39 cardinaux, 23 voix; avec 40, 41 et 42 cardinaux, il fallait vingt-quatre voix; enfin, avec 43, 44 et 45, il fallait vingt-cinq voix, et ainsi de suite; en même temps la voix de l'élu ne pou-

vait pas compter pour lui. Conséquemment, on devait réunir les deux tiers des voix, non compris celle du candidat. Ces explications ont presque besoin d'être minutieuses pour être bien comprises.

Dans la circonstance dont nous parlons, attendu que pour 60 cardinaux il eût fallu réunir 40 voix, pour 62 cardinaux il fallait réunir 41 suffrages, comme si le conclave se fût composé de 61 ou de 63 cardinaux. Puisque, pour l'élection actuelle, et l'*inclusive* (ceux qui forment l'*inclusive*, disent : « *Le pape est parmi nous* »), il fallait 41 voix, vingt-deux voix formaient ce qu'on appelait l'*exclusive* (ceux qui forment l'*exclusive*, disent : « *Le pape ne se fera pas sans nous* »), parce qu'il n'en serait plus resté que 40, qui n'étaient pas suffisantes pour l'*inclusive*. De plus, comme le candidat d'une faction ne se donnait jamais sa voix, il était nécessaire que le parti qui voulait triompher eût 42 cardinaux en sa faveur.

Il y avait, en général, trois modes d'élection : 1° l'*adoration;* c'était un accord général pour nommer sur-le-champ un sujet, sans aucune contradiction et sans scrutin ; on en avait vu des exemples pour le pape Grégoire XIII (voy. *pag.* 261), et pour Sixte V (voy. *pag.* 268); 2° le *compromis;* on en avait vu un exemple pour le pape Clément V, Français (voy. pag. 113); 3° le *scrutin;* c'est la forme habituelle. Il y a deux scrutins par jour : d'abord, à proprement parler, le premier *scrutin*, suivi de l'*accesso*, qui en est le complément. Si l'on n'a pas fait l'élection le matin, le soir on procède au second *scrutin*, suivi d'un autre *accesso*.

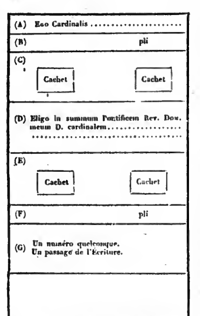
Pour se former une idée exacte des formalités préparatoires du scrutin, d'après les réglements de Grégoire XV, il convient de savoir que l'on prépare des cédules, ou billets imprimés, afin que chacun donne son vote d'une manière uniforme. Le matin, les maîtres des cérémonies avertissent les cardinaux qu'il est temps de se rendre à la chapelle, en disant ces mots : *ad capellam domini*. Les cardinaux s'y rendent à l'instant. Le premier jour, le cardinal *decano, doyen* (le plus ancien des cardinaux-évêques suburbicaires), célèbre une messe du Saint-Esprit, à laquelle les cardinaux communient, en allant à l'autel deux à deux. Chaque cardinal est revêtu d'une longue robe de sergette violette, vêtement particulier des réunions collégiales. Les autres jours, la messe est célébrée par le *sagrista*, assisté de deux maîtres des cérémonies. La messe finie on lit un extrait assez détaillé des bulles du cérémonial de Grégoire XV. On place ensuite devant l'autel une table, où figure, en gros caractère, le texte du serment que chaque cardinal doit prêter. Là, sont aussi placés deux calices et deux bassins, ou larges coupes.

On procède à la nomination de trois cardinaux scrutateurs, et des cardinaux infirmiers dont nous expliquerons les fonctions. Chaque cardinal est averti de se préparer à recevoir une cédule, et à écrire son suffrage de sa propre main.

Quoique toutes les démarches et le nombre de voix à donner de telle ou telle manière, aient été convenus d'avance, on profite de ce dernier moment pour rassurer et soutenir les cardinaux chancelants. Il faut toujours être prêt à recevoir un échec, parce qu'on perd une voix sans connaître le coupable, ou à profiter d'un heureux changement, si on acquiert une voix imprévue. Les chefs des factions ont les yeux constamment fixés sur leurs partisans. Du reste, la plus grande politesse règne dans toutes les relations. On verra que les scrutateurs et les infirmiers tirés au sort appartiennent à tous les partis, et ils doivent tenir une conduite très-réservée.

Les cédules ont environ huit pouces de longueur, sur quatre de largeur, et sont divisées par différentes lignes parallèles, formant des cases inégales, mais dont chacune a sa destination particulière.

Nous allons donner le modèle exact, absolument conforme aux cédules qu'on imprime pour les conclaves.



Dans le premier espace A, chaque cardinal écrit son nom après ces mots : *Ego cardinalis*. Le second espace B est réservé pour le premier pli du papier. Le troisième espace C reçoit deux cachets qui assujettissent le pli avec de la cire molle. Il faut, pour ces cachets, que les cardinaux se pourvoient d'une quantité considérable d'empreintes diverses, qu'il ne soit pas facile de reconnaître, et qui scellent d'une manière sûre le premier pli. Sur le quatrième espace D, le cardinal électeur écrit le nom du cardinal qu'il élit, après les mots : *Dom. meum D. cardinalem*. Le cinquième espace E reçoit deux autres empreintes, pour couvrir le nom de l'élu; puis, on fait un pli F. Le sixième espace G contient un numéro, par exemple 95 ou 17, ou tout autre, et des paroles tirées de l'Écriture, telles que *Exurge, Domine; Dominus dixit; Dimitte servum :* ici on plie la cédule en dessous; le dernier espace reste en blanc.

Le revers du billet est décoré de deux vignettes pour masquer l'écriture du dedans, et empêcher qu'un œil pénétrant ne lise à la faveur de quelque transparence du papier.

La première opération du scrutin, comme on l'a dit, consiste dans la nomination de trois scrutateurs, auxquels on ajoute un pareil nombre, s'il y a lieu, d'infirmiers chargés d'aller recevoir les votes des cardinaux infirmes et retenus au lit ou dans leurs cellules.

Les cardinaux scrutateurs et les cardinaux infirmiers sont désignés par le sort. C'est le dernier cardinal diacre qui tire d'un sac de damas violet, après les avoir agitées et mêlées, les boules où sont inscrits les noms des cardinaux. Dès que les scrutateurs et les infirmiers sont nommés, ils vont prendre place devant la table du scrutin, où est aussi déposée une cassette destinée à recevoir les votes des cardinaux infirmes. On y introduit ces votes par une fente pratiquée au milieu du couvercle. Les scrutateurs ouvrent cette boîte, la renversent, en montrent l'intérieur, et prouvent ainsi qu'elle est entièrement vide; puis ils la referment à clef, et la remettent entre les mains des cardinaux infirmiers.

Le cardinal *decano* se présente le premier à la table du scrutin, prend une cédule dans le premier bassin, se dirige vers une des autres tables disposées dans le pourtour de la chapelle, y écrit son propre nom, plie le bulletin, le scelle de la première et de la seconde empreinte, écrit le nom de l'élu, scelle de la troisième et de la quatrième empreinte, fait un second pli, écrit le numéro et le passage de l'Écriture qu'il a choisis, et fait le dernier pli. Cette opération s'achève assez promptement dans les derniers jours d'un conclave, parce qu'on l'a faite déjà quatre fois par jour, depuis que le conclave est commencé. Il faut d'ailleurs observer que les maîtres des cérémonies ont garni, d'avance, les cédules, de cire molle rouge, aux quatre endroits indiqués dans les espaces C

et E, pour recevoir les empreintes des cachets.

Lorsque chaque cardinal, d'après son rang, c'est-à-dire d'abord les cardinaux évêques, puis les cardinaux prêtres, puis les cardinaux diacres (voy. pour le nombre et l'ordre des cardinaux, pag. 70, note), lorsque chaque cardinal a écrit son bulletin, le *decano* prend le sien avec deux doigts seulement, l'élève de manière qu'il peut être vu de tous, se dirige vers l'autel, s'agenouille, fait une courte prière, et, après s'être levé, prononce le serment inscrit en gros caractères, comme on l'a dit, sur la table devant l'autel. Ce serment est ainsi conçu : « *Testor Dominum qui me judicaturus est me eligere quem secundum Deum judico eligi debere, et quod idem in accessu præstabo.* « Je prends à témoin Dieu qui doit me juger, que j'élis celui que selon Dieu je juge devoir être élu, ce que je ferai également dans l'*accesso.* » Le serment prononcé, il pose la cédule sur la patène d'un des calices, la verse de la patène dans le calice, et retourne à sa place. Immédiatement après le *decano*, les cardinaux infirmiers, quoique leur rang ne les appelle peut-être pas, portent leur bulletin à l'autel, et font tout ce qu'a fait le *decano*; puis ils sortent pour aller plus tôt chercher le bulletin des infirmes. Après les infirmiers, chaque cardinal va à l'autel à son rang, prête le serment comme le *decano* et les infirmiers, et dépose son vote. On a prévu le cas où un cardinal présent, qui a bien pu se faire conduire, mais qui ne peut pas facilement se déplacer, n'est pas en état d'aller près de la table écrire le vote, le tenir en l'air, et le porter à l'autel. Dans ce cas, le scrutateur dernier proclamé va auprès de ce cardinal, lui présente les cédules préparées, reçoit le bulletin écrit, plié et cacheté, entend le serment, et va mettre la cédule en la levant en l'air, dans le calice où elle est réunie à celles des autres votants.

Les cardinaux infirmiers qui ont voté après le *decano*, s'étant rendus dans la cellule de leurs collègues infirmes, leur remettent une cédule préparée et une copie du serment. Les infirmes écrivent, plient, et scellent leur bulletin dans la forme prescrite, et observent à l'aide des infirmiers qui doivent être toujours présents, les mêmes formalités que les autres. S'il arrive qu'un infirme ne puisse pas écrire, il lui est permis d'emprunter l'aide d'un tiers, à son choix. Celui-ci s'engage à garder religieusement le secret du vote. La cassette reportée dans la chapelle est ouverte par les scrutateurs. Ils reconnaissent s'il y a autant de votes que de cardinaux malades. Cette *récognition* faite, ils placent leurs cédules une à une dans le calice.

Alors le premier cardinal scrutateur agite les votes dans le calice couvert de la patène, et les tire l'un après l'autre, en les comptant, pour les déposer dans l'autre calice. Si le nombre des cédules ne correspond pas au nombre des cardinaux votants, tous les bulletins sont brûlés sur-le-champ, sans autre forme. Dans le cas contraire, il est procédé à l'ouverture du scrutin.

Le premier scrutateur extrait un bulletin du calice, l'ouvre au milieu en brisant les cachets C, pour découvrir l'espace D, où est écrit le nom de l'élu, lit ce nom tout bas, en prend note, passe le billet au second scrutateur qui fait de même; ce n'est que le troisième scrutateur qui prononce le nom à haute voix. Dans le même instant, chaque cardinal, pourvu d'avance d'une feuille imprimée contenant les noms de tous les cardinaux sans exception, composant le sacré collége, absents ou présents, marque au nom prononcé le vote qu'il vient d'obtenir. L'ouverture de chaque cédule extraite du second calice, est accompagnée et suivie des mêmes formalités pratiquées pour la première cédule.

S'il arrive qu'en ouvrant les scrutins, le premier scrutateur en trouve deux pliés ensemble, et unis à l'intérieur, de telle façon qu'ils puissent être présumés appartenir à un seul

votant, ils n'ont de valeur que pour un suffrage, quand ils sont tous deux en faveur d'un même sujet; et s'ils contiennent deux noms distincts, tous deux sont considérés comme nuls : cette circonstance ne change rien à la validité du reste du scrutin; il est valable, comme si la circonstance des deux bulletins n'avait pas existé. Aussitôt que le dernier scrutateur a lu tout haut une cédule, il l'enfile avec une aiguille, garnie d'un cordon de soie, par la partie où est imprimé le mot *eligo*. Lorsque tous les billets sont ainsi enfilés, le même scrutateur noue les deux bouts du cordon, et dépose le paquet dans l'autre calice, placé sur la table du scrutin, et qui a servi à recevoir les votes la première fois.

S'il résulte de cette première publication un nombre de votes, qui égale en faveur d'un même sujet, les deux tiers des cardinaux présents au conclave (voy. ce qui a été dit plus haut, pag. 294), le pape est canoniquement élu. Dans ce cas tout se termine par une vérification exacte des cédules faite par chacun des scrutateurs qui confrontent les sceaux, le numéro et la devise, ainsi que par une autre formalité qui sera rapportée plus bas, et l'élection est consommée.

Si un même nom ne réunit pas les deux tiers des voix, on passe à l'*accesso*, qui est, comme nous l'avons dit, une sorte de complément du scrutin, lorsqu'il n'a pas amené un résultat.

L'*accesso* est annoncé. Chaque cardinal va immédiatement prendre dans le second bassin une des cédules distinctes préparées pour l'*accesso*, dans lesquelles le mot *accedo, j'accède*, est substitué au mot *eligo*, *j'élis*. Du reste, le cadre des bulletins est absolument le même que dans les premiers, et présente les mêmes subdivisions. A la suite de ce protocole *accedo reverendissimo dom. meo D. cardinali*, l'électeur écrit le nom du cardinal auquel il accède, en ayant soin de nommer tout autre que celui qu'il a choisi au scrutin, ce qui est d'étroite obligation, et de s'abstenir de désigner un sujet qui n'ait pas eu au moins un suffrage avant l'*accesso*. S'il ne veut absolument que celui à qui il a préalablement accordé son suffrage dans le scrutin, comme il ne peut pas le nommer une seconde fois, il ajoute au nom *accedo*, le mot *nemini*, « Je n'accède à personne, » et plie son billet de la même manière que les précédents. Tout ce qui s'est pratiqué pour la régulière formation et le dépouillement du scrutin, se répète pour l'*accesso*, sauf le serment qui n'est pas renouvelé.

Les cédules étant extraites du calice, les votes de l'*accesso* étant notés et publiés ainsi qu'il est dit ci-dessus, les suffrages donnés par les deux voies, sont comptés et rapprochés pour chaque sujet désigné. Si les votes du scrutin, réunis à ceux de l'*accesso*, sont, en faveur d'un cardinal, égaux en nombre aux deux tiers, alors le premier scrutateur, sous les yeux de ses collègues, examine la validité des cédules de l'*accesso*. Prenant le paquet enfilé du scrutin, il confronte les sceaux, les numéros et les devises des cédules qu'il contient, avec les billets correspondants de l'*accesso*, et l'identité une fois reconnue par lui, il passe les billets au second scrutateur qui fait le même travail. Enfin le troisième scrutateur commence la même vérification. Le nom de l'élu forme aussi l'objet d'un examen rigoureux, surtout s'il y a deux cardinaux du même nom, deux Barbérini, deux Borghèse, deux Ruffo, deux Doria. Le vote est nul, s'il s'applique dans le scrutin et dans l'*accesso* à la même personne; s'il est différent et conséquemment valable, le troisième scrutateur, en proclamant à haute voix le nom de l'élu, déclare également quel est le sceau, quel est le numéro, et quelle est la devise de chaque électeur; il enregistre aussitôt cette déclaration.

On procède ensuite à l'énumération des suffrages rapprochés dans les deux modes, celui du scrutin et celui de l'*accesso*. Si le même cardinal n'a pas obtenu dans les votes réunis, le nom-

bre de voix prescrit, les deux tiers, sans que la voix du candidat y soit comprise, ce qui a été fait est considéré comme non avenu, et l'œuvre de l'élection est à recommencer. Mais si le dépouillement comparé du scrutin et de l'*accesso* donne ce nombre de voix, les deux tiers, toujours moins la voix du cardinal qui se serait élu lui-même (circonstance qui fait croire à quelques personnes qu'il faut les deux tiers des voix, plus une), alors le pape est élu, et l'élection est canoniquement effectuée. Dans ce cas, trois cardinaux diacres désignés par la voie du sort, sont immédiatement investis des fonctions de *récogniteur* ou réviseur. Ils vérifient une dernière fois l'opération des scrutateurs. Toutes choses étant trouvées régulières, l'élection subsiste, et les cédules sont toutes brûlées sans exception.

Aussitôt après, le dernier des cardinaux diacres agite une sonnette; les maîtres des cérémonies et le secrétaire du sacré collége entrent à ce signal. La chapelle se referme. Le cardinal *decano* et le camerlingue s'avancent vers le cardinal élu, qui, depuis long-temps, a toujours été un cardinal présent, et lui demandent dans les termes suivants, s'il consent à son élection : *Acceptasne electionem de te canonicè factam in summum Pontificem?* « Acceptez-vous l'élection qu'on a faite de vous pour souverain pontife? » Sur la réponse affirmative, ils le prient de faire connaître le nom qu'il désire prendre comme pape. L'élu se donne ordinairement le nom de celui qui l'a créé cardinal. Cependant son choix est libre. Le choix une fois connu, le premier maître des cérémonies dresse un acte de l'élection, et de toutes ses circonstances.

Cet acte terminé, le pontife élu, accompagné des deux premiers cardinaux diacres, se dirige vers l'autel, au pied duquel il s'agenouille, et fait une courte prière. Ensuite, passant derrière le même autel, il y dépouille ses habits de cardinal, pour revêtir les habits pontificaux. On a préparé à cet effet, depuis le commencement du conclave, trois espèces d'habits de la même couleur, pour trois tailles différentes, pour une taille très-petite, pour une taille moyenne, et pour une taille très-élevée. Ils consistent en bas blancs et souliers de velours rouge, dont l'empeigne est décorée d'une croix brodée en or, soutane de moire tabisée blanche, ceinture garnie de glands d'or, rochet, mosette, calotte blanche, étole et barrette.

De retour à l'autel, le nouveau pape y donne sa première bénédiction au sacré collége, et s'asseyant ensuite sur la *sedia gestatoria*, il y reçoit le baiser de la main, et les embrassements du sacré collége, selon l'ordre d'ancienneté, et la dignité des cardinaux. Le cardinal camerlingue lui passe au doigt l'anneau du pêcheur, et le pontife le remet sur-le-champ au maître des cérémonies pour qu'il y fasse graver le nom pontifical.

LES BARBÉRINI PORTENT LE CARDINAL SACCHETTI. — OPPOSITION DES AMBASSADEURS DE MADRID, DE VIENNE ET DE FLORENCE. — ÉLECTION DE J.-B. PAMPHILI, QUI PREND LE NOM D'INNOCENT X.

Nous avons cru devoir faire mention de ces détails, auxquels nous avons joint quelques circonstances peu connues. Nous continuerons maintenant de décrire ce qui s'est passé dans le conclave à propos duquel nous avons inséré ces informations.

Les Barbérini n'avaient rien obtenu du cardinal de Médicis dans un premier entretien, et ils en sollicitèrent un second. Après quelques compliments étudiés et fort courts, il leur déclara l'exclusion formelle qu'il s'obstinerait à donner, au nom du grand-duc, au cardinal Sacchetti qu'ils proposaient. Le pompeux étalage qu'ils firent des vertus de leur candidat fut inutile. Les promesses et les serments n'émurent pas Médicis. Le moment était venu où il pouvait demander compte du système de flatterie, de soumission et d'injustice qui avait dicté le procès de Galilée. Les Barbérini, loin de se sentir découragés, pensèrent que leur parti devait avoir quelque chose de plus populaire en Italie, que celui de

la maison d'Autriche; ils résolurent de braver sa puissance. Mais les Romains n'aimaient pas Sacchetti, dépourvu de lumières et de vues généreuses. Tous les jours, au scrutin et à l'*accesso*, Sacchetti obtenait à peu près le même nombre de voix, et il s'élevait rarement à trente suffrages. La fièvre qu'on a dit être habitante des conclaves, aidait les Barbérini; la santé des cardinaux s'affaiblissait. Les infirmiers allaient chercher presque autant de votes qu'on en apportait à la chapelle. Don Taddée Barbérini levait des troupes, et fortifiait son palais. Odoard Farnèse s'approchait de Rome, demandant satisfaction aux Barbérini, qui l'avaient autrefois offensé. L'ambassadeur d'Espagne, celui de l'empereur et celui du grand-duc s'assemblèrent et allèrent jusqu'à proposer de dégager leurs maîtres de l'obéissance du saint-siége, dans le cas où le cardinal Sacchetti serait élu. Ils examinèrent ensuite s'il ne fallait pas faire venir des troupes de Naples, pour en imposer aux neveux du pape défunt. Le premier conseil parut violent, et pouvait n'être pas approuvé à Madrid, à Vienne et à Florence. Le second projet tendait à enlever toute liberté au conclave. Comme on remarqua que plusieurs cardinaux espagnols, tombés malades, allaient manquer de décision, l'ambassadeur de Philippe IV déclara aux sujets de son maître, que ceux qui contribueraient à élire Sacchetti, s'exposeraient à l'indignation de leur roi, et d'après les usages du temps, on osa menacer leurs parents et leurs alliés qui étaient bien paisibles à Madrid. Dès lors aucun Espagnol ne put favoriser les Barbérini; ceux-ci cédèrent, renoncèrent à Sacchetti, et proposèrent le cardinal Jean-Baptiste Pamphili, autre créature du pape Urbain, mais d'une famille attachée à l'Espagne et au grand-duché. Il était ennemi du cardinal Antoine Barbérini, qui pour l'éloigner, dès le commencement des négociations, avait cherché à lui attirer l'animadversion de la cour de France. Sans cette circonstance, tout le sacré collége allait être d'accord. Il s'agissait de faire révoquer par l'ambassadeur de la régente Anne d'Autriche, l'exclusion préparée contre Pamphili. Antoine Barbérini y réussit, et le 15 septembre, Jean-Baptiste Pamphili fut élu, et prit le nom d'Innocent X. Ce pape s'étant laissé dominer par le caractère hautain de sa belle-sœur Donna Olimpia Maidalchini, excita bientôt les murmures des Romains; et il fallut souvent que la protection du grand-duc appuyât à Rome l'autorité d'Innocent X.

GLORIEUX RÈGNE DE FERDINAND II, GRAND-DUC DE TOSCANE. — MAISON DE PÉTRARQUE. — TOMBEAU DU DANTE. — MAISON DE RAPHAEL. — MAISON DU TASSE. — MAGNIFICENCES DE LA COUR DE FERDINAND II.

La réputation de Ferdinand n'avait pas cessé de s'étendre en Italie. Il rendait Florence une sorte de capitale de la Péninsule. Secondé dans ses desseins par les princes ses frères, dont la conformité de sentiments, le respect et l'amour réunissaient les volontés en une seule, il exerçait, avec leur secours, une autorité modérée que le peuple bénissait avec des cris de joie. Tous animés par son exemple, se faisaient une loi de remplir les vues du souverain. Il avait su changer les mœurs de la nation, affaiblir l'orgueil et la méfiance. Une économie nécessaire l'avait contraint de renoncer au faste de ses prédécesseurs, et l'empêchait d'ouvrir si facilement le trésor aux étrangers. Son propre caractère, ses profondes réflexions lui inspirèrent le noble désir de voir des amis et non pas des esclaves dans les citoyens de ses états. Partout brillaient l'affabilité, l'hospitalité confiante, la douceur et la politesse. Les Florentins étaient comme redevenus ces anciens Toscans qui plantaient sur la place publique une petite colonne, ornée de leurs armes, et se trouvaient là prêts à emmener dans leur maison tout étranger qui attacherait son cheval à une de ces colonnes. Une galanterie décente remplaça toute jalousie sanguinaire; et les femmes admises dans la société

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Maison de Pétrarque à Arqua.

Haus Petrarca's zu Arqua.

Digitized by Google

Digitized by Google



Tombeau du Dante à Ravenne

Das Grab Dante's zu Ravenna

BIBLIOTECA NAZIONALE V. EMANUELE III NAPOLI

Google

y apportèrent le désir de plaire, et la vivacité gracieuse qui l'inspire. « La cour, dit Galluzzi, ne fut plus le théâtre d'un luxe effréné, qui irrite, qui humilie les malheureux, et n'est admiré que par les fous. C'était une assemblée de personnages aimables et instruits, dignes d'entourer le prince le plus éclairé de l'Italie. Le grand-duc et son frère François disputaient entre eux à qui développerait avec plus de clarté les grandes leçons de Galilée leur maître. Le cardinal Charles, oncle du grand-duc, le même qui avait joué un si beau rôle dans le dernier conclave, et le prince Mathias, autre frère de Ferdinand, se livraient à l'étude des lettres et à celle des beaux-arts. L'esprit de patriotisme, un désir de perfection, la recherche de la vérité préparaient la gloire du second siècle des Médicis, qui, dans l'histoire des connaissances humaines, devait être peu inférieur à celui de Laurent-le-Magnifique. »

Une cour si élégamment composée, un assemblage si nouveau d'hommes distingués excitait l'admiration de l'Italie.

On réimprimait avec luxe les diverses œuvres de Pétrarque (voy. *pl.* 65) (*) et de l'Arioste. Il y aurait peut-être, nous le disons à regret, quelques reproches à adresser aux Toscans de cette époque, relativement au Dante, mort loin d'eux, et qui n'avait pas encore son tombeau dans la patrie. C'est Ravenne qui lui en avait élevé un dans ses murs (voy. *pl.* 66) (*). Il

(*) Il nous a paru convenable de donner ici la vue de la maison de Pétrarque, à Arqua. Cette maison qui est au bout du village est délabrée et habitée par des paysans. On remarque la vieille hôtesse actuelle qui fait sécher du linge là où Pétrarque reçut la visite de François Ier de Carrare. Sur les murs des chambres quelques traits des amours de Pétrarque sont grossièrement peints. Il est couché sous un arbre, faisant un ruisseau de ses larmes. Ne serait-il pas digne de quelque habile artiste d'Italie de peindre la une fresque élégante? Dans une petite niche on voit empaillée la chatte blanche chantée par le poète. Si la peinture fait encore attendre son hommage, la poésie a déjà rendu le sien. Tassoni dit de cette chatte, dans *la Secchia rapita*,

> Onde i sepolcri de' superbi regi
> Vince di gloria un' insepolta gatta.

J'ai pris quelques-unes de ces informations dans le livre de M. Valery sur l'Italie. Cet estimable observateur, frappé dans l'organe de la vue, est en ce moment souffrant, et ne peut continuer les suppléments à son ouvrage. Qu'il sache donc, et que ceux qui ont dû l'apprécier dans l'Italie, dont il a bien mérité, sachent avec lui que ses souffrances désolent ses amis. Heureusement ils espèrent que tant d'habiles médecins qui habitent notre capitale, sauront abréger de pénibles douleurs, et rendre à ses travaux un homme sage, consciencieux, poli, exact et réfléchi; alors un aussi bon esprit, exempt des préjugés qui offusquent si communément la vue morale, pourra reprendre ses publications que nous attendons impatiemment pour les louer de nouveau, et les recommander aux voyageurs qui fréquentent la Péninsule.

(*) « Le tombeau du Dante, dit M. Valery, est pour l'imagination le premier des monuments de Ravenne, et l'un des plus illustres tombeaux du monde. Mais la coupole mesquine dans laquelle il fut placé, vers la fin du dernier siècle, paraît bien peu digne d'une telle sépulture. La dépouille du poete semble, comme lui, avoir eu ses catastrophes. Environ deux années après sa mort, en 1323, Guido da Polenta, qui lui avait offert généreusement un asile, et décerné de pompeuses funérailles, ayant été chassé de Ravenne, le corps du Dante faillit être déterré de l'église des frères mineurs. » Cent soixante ans s'écoulèrent jusqu'au moment où le podestat de Ravenne, Bernard Bembo, lui fit élever un mausolée au nom de la république de Venise. En 1692 le cardinal Corsi de Florence, légat du pape, répara ce mausolée qui tombait en ruine. Il a été rebâti dans l'état actuel en 1780, par le cardinal Valenti Gonzaga. A la voûte de la coupole sont placés les médaillons de Virgile, de Brunetto Latini, et de ses protecteurs Can Grande, et Guido da Polenta. J'ai vu à Rome ce tombeau du Dante, exécuté en argent, et d'une assez grande proportion.

Je crois qu'il a été acquis par un seigneur de Naples. Nous avons dit pag. 227 à quelle époque on a élevé un tombeau au Dante dans la ville de Florence. On peut s'étonner que cette ville ait tardé plus de cinq

est aussi malheureusement certain que dans tout le cours du dix-septième siècle, on n'a fait en Italie que cinq éditions du Dante. Aujourd'hui, il est bien vengé; car il y en a eu plus de cent dans le premier quart du siècle qui s'écoule actuellement. La même ingratitude ne poursuivait pas le Tasse. Déja comme on avait recherché avec soin la maison que Raphaël occupa quelque temps à Rome (voy. *pl.* 67) (*), quand il ne logeait pas dans des appartements du Vatican, on représentait à la cour du grand-duc l'*Aminte* du Tasse, en prenant pour décoration le dessin exact des environs de sa maison à Sorrente (voy. *pl.* 68) (**). Toutes siècles à rendre cet hommage à celui qui fut sa première gloire, et qui est resté celle de l'Italie.

(*) On voit cette délicieuse ville du haut des jardins de la villa Médicis. Je ne crois pas que les peintures qu'on y conserve encore soient de la main de Raphael; mais il est certain que le grand architecte habita souvent cette villa et qu'il y faisait des parties de plaisir. Je ne conçois pas comment elle n'a pas été réparée, et pourquoi un riche amateur des arts ne l'a pas achetée, pour l'embellir encore, et honorer ces modestes briques que Raphaël a foulées et où il a sans doute médité plus d'une des nobles compositions des loges et des chambres du Vatican.

(**) Il faut d'abord voir le portrait du Tasse, *pl.* 63. Sa figure inspirée y est retracée d'une manière très-fidèle. La planche 68 représente ce que l'on appelle sa maison à Sorrente.

« La maison du Tasse, dit M. Valery, est aujourd'hui un palais bien situé, au-dessus d'un rocher élevé, décoré de verdure, et baigné par la mer. Le propriétaire était encore, il y a quelques années, M. Gaëtan Spaziano, descendant de la sœur aînée du poëte, Cornélia, qui l'avait reçu si tendrement, quoique avec cette défiance particulière à l'infortune, il eût cru devoir, après une si longue absence, ne se présenter que sous des habits d'un vieux pâtre.» On montre, dans un enclos d'orangers et de lauriers, l'emplacement de la maison où naquit le Tasse. Pour dire la vérité, la maison, la chambre, les meubles, les moindres débris, ont disparu. Nous devons regretter qu'il ne soit pas resté une copie du dessin de la décoration de l'*Aminte*.

ces exquises délicatesses étaient dignes des Médicis dont le nom seul rappelait tant de bienfaits répandus sur les sciences et sur les arts.

Le duc de Modène, l'archiduc Ferdinand et sa femme Anne de Médicis, l'archiduc Sigismond, des cardinaux romains, les seigneurs espagnols qui étaient de passage pour aller gouverner autrement Milan et Naples, séjournaient à Florence pour jouir de ce qu'offraient de rare, d'agréable et de touchant, l'esprit du souverain, l'éclat de la cour, et la satisfaction des sujets. Les représentations théâtrales, les jeux de machines, les joutes, les bals, les fêtes du matin, les fêtes illuminées annonçaient les magnificences des princes et le génie de la nation. Le coadjuteur de Retz fut un des témoins les plus empressés de jouir des délices de Florence, lorsqu'il y passa pour se rendre à Rome.

Le duc d'Arcos vice-roi a Naples. — Révolution. — Masaniello.

L'état de Naples ne présentait pas un tel spectacle. Le duc d'Arcos était arrivé depuis peu avec des ordres sévères.

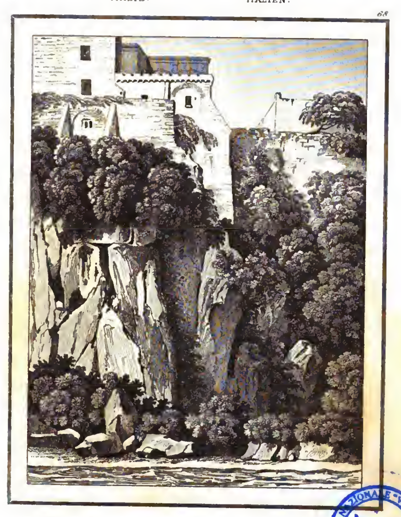
Les revenus du royaume, d'après M. de Sismondi, au milieu du XVII[e] siècle, montaient à six millions de ducats napolitains (ce ducat a une valeur d'un peu plus de 4 fr.). Les dépenses de l'administration, de la flotte et de l'armée, en y comprenant même les ambassades d'Italie, ne s'élevaient pas à un million trois cent mille ducats. On estimait, il est vrai, que sept cent mille ducats étaient employés, dans le royaume, en espionnages, ou dilapidés sous ce prétexte par les officiers du roi; mais quatre millions de ducats, ou les deux tiers des revenus ordinaires, sortaient annuellement du royaume, en monnaie d'or, pour acquitter les dettes de l'Espagne, et solder ses armées de Flandre et de Milan. Cet emploi des tributs pour une politique sourde et envahissante, à laquelle il ne prenait aucune part, et dont il ne pouvait attendre aucun



Casin de Raphaël à Rome. Raphael's Wohnung zu Rom.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google



Maison du Tasse à Sorrente.

Tasso's Haus zu Sorrent

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Google

avantage, excitait le mécontentement du peuple. Son irritation fut encore augmentée par l'accroissance progressive de toutes les charges.

Aux termes des priviléges du royaume, que Charles-Quint n'avait pas épargnés, quand son gouvernement était nouveau, aucun impôt ne pouvait être établi sans le consentement du parlement qui représentait la noblesse et le peuple; mais le parlement n'était pas assemblé souvent : il importunait les vice-rois. Chaque jour, ceux-ci, pressés par la cour et par la fatale habitude de se créer une fortune, inventaient quelque nouvelle *gabelle*, afin d'envoyer de l'argent à Madrid, sans cesser d'en garder pour enrichir leur famille. Les Espagnols faisaient porter imprudemment ces gabelles sur des objets nécessaires à la vie. Ils avaient taxé la viande, le vin, le poisson, la farine. On s'aperçut qu'on oubliait de taxer les fruits et les légumes : les fruits et les légumes pouvaient procurer quatre-vingt mille ducats; l'impôt fut établi. C'était une maxime de la cour de Madrid que *Naples tourmente ceux qui ne la tourmentent pas*. Mais toute maxime absolue est vicieuse. L'impôt nouveau avait été approuvé par un fantôme de parlement, et l'on crut que l'on pouvait poursuivre en paix les rentrées qu'on s'était promises.

Les pauvres souffraient. Ils ne voulaient pas cependant travailler davantage, quoique ce qui formait l'élément habituel de leur nourriture fût renchéri. Jules Génovino, homme pervers, anciennement employé par le duc d'Ossone à des commissions iniques, résolut, de concert avec un frère lai, attaché à l'église des Carmes, de répandre dans le peuple, qu'il ne devait pas tolérer cet impôt. Des prêtres, des bourgeois, des nobles, des citoyens bons, des citoyens mauvais, promirent de seconder Génovino, et celui qui s'était associé à son projet.

Dans ces temps-là, vivait à Naples, un jeune homme d'Amalfi, d'une belle physionomie, d'une constitution robuste, et d'un caractère ardent. Sa jeunesse, sa beauté, sa force, l'avaient fait aimer du peuple qu'il fréquentait souvent en sa qualité de vendeur de poissons. Il vantait sa marchandise avec des expressions remplies d'esprit naturel et de gaîté; « c'était le manger des dieux à qui il en vendait en secret, et quand tous les princes de l'Europe en envoyaient chercher, il n'y en avait plus, parce que le ciel avait tout dévoré et surtout bien payé. » Masaniello allait aussi dans des maisons particulières, dont il était le fournisseur de confiance, et il avait acquis dans le commerce des personnes supérieures à son rang, qui ne dédaignaient pas de s'entretenir avec lui, des manières qui le distinguaient de la foule du peuple. Quand il se promenait, il était suivi, consulté, applaudi : il répondait par des saillies piquantes. Ces circonstances faisaient de lui comme une sorte de dieu du peuple : il s'appelait Tommaso Aniello, et par contraction, Masaniello. Le frère lai des Carmes le rencontra, lui parla de l'impôt des fruits, et lui demanda si un Masaniello pouvait approuver cette iniquité. Celui-ci avait eu des querelles avec d'autres receveurs des gabelles pour ses poissons; et on avait arrêté pendant quelques jours, sa femme pour une contrebande de farine. Il voyait sur les places, de petits ameutements, des commencements de confusion, et il passait sans être salué, sans être excité à rire : il se mêla à ces groupes. En ce moment des placards manuscrits, d'un ton séditieux, parurent sur les murailles : c'était l'ouvrage de Génovino. Des citoyens plus prudents adressaient leurs réclamations au vice-roi, qui alors sortait du palais, et ils lui demandaient de retirer l'impôt. La nuit suivante, un bureau des receveurs fut incendié, quoique placé au milieu du marché. Le frère lai des Carmes excitait les incendiaires. Enfin, le 7 juillet 1647, des habitants de Pouzzoles se présentèrent aux portes de la ville, apportant à l'ordinaire leurs fruits et leurs légumes. Dès ces temps-là, ils avaient l'habitude de les disposer avec un goût admirable, qu'aucun artiste ne

saurait imiter. L'impôt est exigé. Un des marchands saisit ses paniers, les renverse, foule aux pieds ses légumes, les couvre de poussière, et s'écrie qu'il aime mieux les perdre que de payer l'impôt ; qu'on doit le laisser en paix, et qu'à présent il ne doit rien, puisqu'il ne veut plus entrer dans la ville. De jeunes amis de Masaniello s'approchent, armés de bâtons ; ils frappent les receveurs et les gardes, et ramassent les fruits avec des cris de mécontentement et d'insultes. Le peuple s'émeut. Il s'élève un cri : « Plus de gabelles de fruits et de légumes, *les herbes libres!* » Mais un chef manquait. Masaniello se présente : « Qu'est-ce? voici Masaniello que vous connaissez, que vous aimez. » Sa femme l'accompagne. On crie de toutes parts : « Nous avons un chef. » Un homme du peuple ayant dit : « Votre Masaniello a un beau museau pour gouverner Naples! que faire d'un tel homme? » le peuple répond : « *Plus de gabelles, vive Masaniello, vive le roi.* » A ces mots, qui attestaient la volonté, l'affection et la prudence du peuple, toute la ville est dans l'agitation. On court au palais du vice-roi pour demander l'abolition. D'Arcos, intimidé, cherche à se réfugier dans le château de l'OEuf (voy. *pl.* 53, le fort à droite qui est entouré de la mer); mais il ne peut y parvenir, et se sauve dans le couvent de Saint-Louis. Les prisons, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans de pareils tumultes, sont enfoncées, et l'on met en liberté Perrone, homme très-dangereux, qui alla sur-le-champ rejoindre Masaniello.

Génovino ne s'était pas encore montré; il osa se découvrir. Il dit que *peuple révolté est peuple pendu*, s'il ne prend pas ses précautions pour assurer sa révolte. « Vous contentez-vous de l'abolition de cette simple gabelle? armez-vous, exigez l'abolition de toutes les autres. Remettez la ville dans l'état où l'a laissée Charles-Quint; invoquez les priviléges accordés par le premier vainqueur. »

Masaniello survient, il entend toutes ces exigences, et conseille d'armer la population entière. Il attaque les soldats espagnols, et les troupes italiennes à la solde de Madrid, et il les chasse de la ville. Le cardinal Filomarino, archevêque de Naples, demande à faire entendre des paroles de conciliation. Masaniello y consent. La gabelle des fruits est abolie, et le vice-roi envoie un acte qui renouvelle les réglements de Charles-Quint.

Malheureusement, le cardinal, après avoir remis ces pièces, crut faire une déclaration utile à la tranquillité publique, en ajoutant, qu'outre l'abolition demandée, et la confirmation des anciens priviléges, le vice-roi pardonnait tout ce qui avait été fait par le peuple.

A ces mots, la populace entre en fureur. « Il n'est pas besoin de pardon; nous ne sommes pas rebelles, nous gardons une foi inviolable au roi; nous n'avons voulu que l'exécution des lois. Puisqu'il en est ainsi, nous désirons actuellement délivrer les autres villes du royaume de tous les impôts établis sans le consentement du saint-père, suzerain de l'Etat napolitain. » En même temps, pour montrer que le peuple ne se révoltait pas contre le roi, Masaniello ordonna que quiconque avait dans sa maison le portrait du prince, eût à l'exposer sous un baldaquin à sa fenêtre, en plaçant au-dessous, les armes du peuple. Cette idée fut tellement agréable à la multitude, qu'à l'instant, elle proclama Masaniello capitaine général. Le vice-roi consent à tout. Sur ces entrefaites, entre dans la ville le duc de Matalone, à la tête de trois cents bandits, feignant de venir grossir le parti de Masaniello, mais plutôt disposé, ainsi que l'étaient déjà Perrone et Génovino, à trahir le nouveau capitaine général, et à l'assassiner, sous prétexte de le protéger. Les amis de Masaniello découvrent la perfidie. Perrone est décapité, Matalone se cache; mais son frère Joseph Caraffa subit le même supplice que Perrone. La tentative du duc avertit Masaniello de se mettre encore plus sur ses gardes. Il défend de porter des armes courtes et

des manteaux; tous les soirs, les maisons devaient être illuminées; il fait barricader les passages les plus fréquentés de la ville : et celui qui prononçait ces ordres souverains, s'en retournait ensuite dans son humble maison, devant laquelle on avait seulement élevé une tribune, d'où il donnait ses audiences, encore revêtu de son habit de pêcheur, bordé cependant, par commandement du peuple, d'une légère toile d'argent.

D'Arcos proposa un traité définitif, le 13 juillet. Masaniello, investi des pouvoirs du très-fidèle peuple de Naples, signa le traité. Aucun impôt établi depuis les immunités de Charles-Quint n'était désormais valable. Dans les administrations municipales, le peuple avait autant de suffrages que les nobles. Tout ce qui était arrivé de part et d'autre serait mis en oubli. Jusqu'au moment où le roi ratifierait les concessions de d'Arcos, le peuple resterait armé, et le vice-roi pourrait rentrer dans Naples.

Masaniello lut publiquement l'accord dans l'église des Carmes; il parla avec dignité, calme et sagesse, loua la complaisance du vice-roi, la piété du cardinal archevêque, et demanda la permission d'aller rendre graces au vice-roi, dans son propre palais. Le peuple y consentit. On chanta d'abord le *Te Deum*, au milieu du bruit des tambours, des clairons, et des décharges de l'artillerie des châteaux.

Ensuite Masaniello marcha vers le palais, où le vice-roi l'attendait, accompagné du cardinal Trivulzio, vice-roi de Sicile. Le cardinal archevêque s'avançait le premier dans son carrosse. Masaniello suivait, monté sur un cheval blanc, et habillé d'une étoffe de toile d'argent, avec des plumes blanches à son chapeau, présent du duc d'Arcos. Les milices populaires, au nombre de cent seize mille hommes, formaient une haie de chaque côté du chemin, et saluaient par de vifs applaudissements leur capitaine général, auquel ils donnaient en passant, les noms les plus tendres, avec ces diminutifs si gracieux et ces comparaisons si spirituelles, qui abondent dans la langue napolitaine. Il répondait d'un signe de tête, et de temps en temps proférait quelques paroles qui étaient répétées sur toute la ligne. Arrivé sur la place du palais, un capitaine des gardes, *sans armes*, vint le recevoir. Il répondit par un compliment grave et poli; puis se retournant vers le peuple, il s'écria : « Je vais mettre la dernière main à l'accord avec le duc. Vous, gardez vos armes, jusqu'à ce que nous ayons reçu la ratification du roi. Quant à moi, je veux de vous seulement un souvenir à ma mort. » Ces dernières paroles, suite d'une préoccupation fatale, excitèrent un frémissement universel.

Masaniello reprit : « Je suis résolu à redevenir un vendeur de poissons. J'ai refusé, entendez-vous, deux cents ducats de rente par mois; je savais que je ne les avais pas mérités : c'est la ville qui a tout fait. Je n'ai rempli, moi, qu'un devoir, et je n'ai droit à aucune récompense. » Alors il se jeta rapidement à bas de son cheval, et il entra dans le palais. Le Castillan était descendu à sa rencontre jusque dans la cour. A sa vue, Masaniello se mit à genoux et le remercia des faveurs accordées au peuple. Ils montèrent ensemble dans les appartements. Le vice-roi regardait avec surprise, et même avec attendrissement Masaniello, et s'étonnait de trouver dans un simple pêcheur, un esprit si rempli de vivacité et de sagesse. Ils parlaient ensemble des circonstances présentes. Mais le peuple impatient, ne voyant plus son capitaine général, le demandait à grands cris. D'Arcos le conduisit sur le principal balcon. Là, il plaça une de ses mains sur les épaules de Masaniello, en signe d'affection, et de l'autre il essuyait la sueur qui coulait de son front, à la suite de la chaleur et de tant de fatigues. Cet acte touchant d'intimité fit passer brusquement le peuple, des mouvements de la défiance, aux trépignements de la joie la plus bruyante.

Masaniello dit alors à haute voix : « Me voilà vivant et libre, mon bon

« peuple, jouissons tous de la paix ! » Le peuple répondit : « Vive le roi, vive le duc d'Arcos. vive le cardinal archevêque, vive avec eux Masaniello ! » Les articles du traité furent alors lus publiquement. Masaniello, en agitant d'une main son chapeau couvert de plumes, de l'autre main invitait les milices à se retirer. Tous obéirent sur-le-champ; tant sont puissants sur le peuple qu'aucun méchant n'agite, l'aspect du courage et le sentiment du bienfait !

Le lendemain, commencèrent les vrais dangers pour Masaniello. On lui expédia de la *secrétairerie* du vice-roi, le diplôme régulier de capitaine général, accompagné d'un collier d'or de trois mille ducats. Il répondit : « Le diplôme, je l'accepte pour le peuple; le collier qui serait pour moi, je le refuse. Ne suis-je pas un simple pêcheur? Je vivrai et je mourrai vendeur de poissons. » L'infortuné ! il ne savait pas que lorsqu'on a cessé de vendre des poissons, pour monter à une telle élévation, on n'en descend plus pour reprendre cet état si modeste. Néanmoins, il donnait là, sans le savoir, une grande leçon à ceux qui entreprennent les révolutions, pour amasser les richesses, et de petits et humbles qu'ils étaient, se faire grands et orgueilleux. Il se trouvait dans sa maison, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un jeune homme, qui se disait son neveu, avait rançonné des nobles : Masaniello lui ordonna de restituer ce qu'il avait pris par violence. Le huitième jour de la révolution, il commença à donner quelques signes qui annonçaient de la démence, en applaudissant à des airs de hauteur de sa femme, qu'un jeune page du vice-roi avait appelée *duchesse*. On a dit qu'on avait servi à Masaniello du vin mêlé d'opium; mais beaucoup d'historiens nient ce fait, qui cependant est probable. On en accuse le vice-roi : je serais plutôt porté à croire qu'il faudrait en accuser ces subalternes, qui partout veulent faire mieux que le maître. Le vice-roi, par cela seul que l'insurrection avait éclaté sous son règne, devait avoir beaucoup d'ennemis; et peut-être un de ces ennemis a-t-il voulu servir la cause de Madrid, mieux que ne le semblait faire le duc d'Arcos. D'ailleurs si d'Arcos, après la scène d'attendrissement qui avait eu lieu sur le balcon, eût été capable d'une telle perfidie, il n'aurait pas pu continuer de gouverner Naples. On veut bien quelquefois renverser à tout prix ses rivaux, mais on désire avant tout garder le pouvoir, et on emploie toujours les moyens par lesquels on le conserve. Des annalistes, en niant le poison, ont assuré que la quantité d'affaires à juger, la flatterie qui environne si lâchement l'autorité, les menaces de mort, la crainte d'un empoisonnement, et plus que toutes ces circonstances, la méchanceté hypocrite de Génovino qui voulait venger Perrone, et acquérir la bienveillance de l'Espagne, contribuèrent à altérer la raison du capitaine général. Aussi infortuné que Colà di Rienzo, qui disait à Rome, en frappant l'air de son épée, du côté des trois parties du monde : « Ceci est à moi » (voy. pag. 124); moins heureux que Michel di Lando, qui fut à Florence un gonfalonier et un *signore* plein de courage et de bon sens (voy. pag. 141 et suiv.), Masaniello ne sut pas résister à tant d'honneurs et à tant de travaux. Il jetait des sequins dans la mer, commandait de préparer des marbres pour y inscrire son titre de capitaine général du très-fidèle peuple de Naples. Il ordonna à des nobles de lui baiser les pieds ; il disait : « Comment! je suis le monarque universel, et l'on ne m'obéit pas! » Il condamna au feu, des maisons, des palais, et confisqua des biens. Enfin, il parut publiquement un insensé. Génovino trama en secret le dessein de tuer Masaniello. Celui-ci était dans le couvent des Carmes, où il venait de se confesser et de communier. Des hommes affidés se précipitèrent sur lui, et l'assassinèrent de plusieurs coups de feu. Une partie de la populace, gagnée à prix d'argent, accourt, lui coupe la tête, et la porte

dans la ville. Le même peuple qui l'avait tant aimé, ne lui donna aucun signe d'affection et de regret. C'est cependant un événement fatal et qui excite l'effroi, de voir frappé tout à coup de démence et devenir exigeant, avare, orgueilleux et cupide, un homme encore la veille humble dans la puissance, généreux dans la victoire, soumis dans le triomphe, et magnanime dans la pauvreté.

Les magistrats de la ville, croyant alors le peuple rentré dans le devoir, augmentèrent le prix du pain. Le peuple se révolta de nouveau, il courut au lieu infâme où on avait jeté Masaniello, et se rappelant qu'il avait demandé un souvenir après sa mort, il déterra le cadavre, y réunit la tête, et voulut honorer sa mémoire par des funérailles solennelles. Tout le clergé de Naples y dut assister. Le convoi traversa la ville entière. Les troupes espagnoles l'escortaient les armes baissées. Quand il parut devant le palais du vice-roi, huit pages avec des torches allumées se joignirent au cortége. On n'aurait pas rendu plus d'honneurs à Gonzalve de Cordoue.

Suite de la révolution de Naples. — Gennaro Annèse. — Il appelle Henri de Lorraine II, duc de Guise. — Le duc est nommé généralissime. — Il est fait prisonnier et conduit en Espagne. — Extinction de la branche des Guises.

Le vice-roi, que l'on a calomnié quelquefois dans tous les récits de la révolte de Naples, n'eut pas à se féliciter de la mort de Masaniello : aussi je balance à accuser d'Arcos. Le peuple prit d'autres chefs, et il exigea la remise des forts. Les nouveaux chefs n'étaient pas aussi dévoués que l'avait été le capitaine général, avant sa démence, et l'autorité du roi ne se rétablissait pas, comme aurait pu le désirer le cabinet de Madrid.

On peut compter trois sortes d'événements distincts dans cette révolution : d'abord, le moment où Masaniello fut chef, et protestait de sa fidélité au roi; ensuite, l'instant où le peuple, après la mort de Masaniello, parla d'indépendance, de république, et enfin celui où on appela comme chef de la république, le duc de Guise. Dans la seconde période de temps, Gennaro Annèse obtint la confiance des insurgés. Il était arquebusier de profession, et, ses connaissances en artillerie furent utiles pour repousser la flotte espagnole qui venait d'arriver dans la rade. Annèse nommé capitaine général, et voyant la révolte se prolonger, pensa qu'il ne conserverait pas aisément l'autorité « avec un peuple qui, dit Giannone, est toujours disposé à trop craindre et à trop espérer. »

Alors se trouvait à Rome, Henri de Lorraine II, quatrième fils de Charles de Lorraine, duc de Guise. Charles de Lorraine, arrêté à Blois, le jour de l'assassinat de son père Henri de Guise, *le Balafré*, avait été enfermé à Tours, d'où il s'était sauvé en 1591. Réconcilié avec Henri IV, il en avait reçu des témoignages de confiance. Sous Louis XIII, disgracié pour avoir pris le parti de la reine-mère, il était venu implorer la protection du grand-duc de Toscane, et il était mort, dans le Siennois, sans voir la fin de sa disgrace. Le quatrième des enfants de Charles, dont il va être question, résidait momentanément à Rome, pour y faire casser son mariage avec Honorée de Berghes, veuve du comte de Bossut, lorsque les Napolitains, sur la proposition d'Annèse, le nommèrent leur généralissime. On sait toutes les prétentions que les Guises voulaient faire valoir sur le royaume de Naples (voy. pag. 258). Il accepte; il traverse témérairement la flotte espagnole, commandée par don Juan. D'abord, Henri montra du courage et les grandes qualités qui avaient illustré ses ancêtres. Les Napolitains croyaient avoir trouvé leur Nassau. On avait conseillé à Henri de respecter les femmes des autres, de bien parler de l'Église, de ne pas admettre des huguenots à sa cour, ni dans les armées; de ménager le cardinal Filomarino, de manifester du dévouement pour le pape, de faire espérer au peuple l'appui de la France. Henri

ne se souvint pas assez de ce qu'il avait promis. Il s'abandonna à des intrigues amoureuses indignes de lui; il parla avec peu d'égards de la religion; il traita avec froideur le cardinal archevêque. Il ne fit pas d'ouvertures sincères à la France, parce qu'il crut pouvoir se passer de son secours. Croyant qu'il deviendrait roi sans son appui, il ordonna qu'on frappât une monnaie qui portait pour exergue : *Henri de Lorraine, général de la république napolitaine*. Trahi par Annèse, Guise fut fait prisonnier et conduit en Espagne, et l'autorité absolue fut rétablie à Naples par les Espagnols. Il mourut à Paris, en 1664, sans laisser d'enfants. Ses frères n'en laissèrent pas non plus. Ses sœurs ne furent jamais mariées. Ainsi s'éteignit cette branche de la maison de Lorraine, qui fit tant de mal aux Français, et qui n'employa pas toujours à servir la bonne cause, les vertus et les talents que la nature avait prodigués dans une famille où l'on compta tant de braves guerriers, et tant d'illustres politiques.

COSTUMES. — NOTAIRE. — NOBLE SIENNOIS. — SEIGNEUR DE RIMINI. — JEUNE MILITAIRE. — PODESTAT. — FRÉDÉRIC, DUC D'URBIN, ET SON FILS.

Nous donnerons ici quelques costumes particuliers à plusieurs villes de l'Italie. La place de notaire de la république de Florence était fort honorable : il rédigeait les actes publics que l'on passait au nom du gouvernement, et il avait un costume qui n'appartenait qu'à lui. La baguette de commandement que portaient les seigneurs de Rimini annonçait qu'ils allaient exercer la justice, ou faire proclamer une de leurs lois. M. Bonnard nous a fait connaître le costume gardé par les nobles siennois, même après l'époque où Sienne perdit sa liberté. Presque partout les *podestats*, ou magistrats suprêmes, étaient étrangers et vêtus de la même manière. Un des vêtements les plus remarquables, est celui de Frédéric, duc de Montefeltro (voy. *pl.* 69) (*).

MORT D'INNOCENT X. — ALEXANDRE VII. — ÉTAT DE L'ITALIE EN 1655.

En 1655, mourut Innocent X; il eut pour successeur Alexandre VII, de la famille Chigi. La paix des Pyrénées, conclue entre Mazarin et don Louis de Haro, vint promettre le calme à l'Italie. Le duc de Savoie recevait du roi d'Espagne la ville de Verceil. Le prince de Monaco devait être remis en possession de ses petits états. Le roi très-chrétien restituait à Philippe, Valence, sur le Pô, et Montara, dans le duché de Milan. Une amnistie, sans exception, était publiée pour les Napolitains dissidents. Cet état de paix fut plus vivement senti à Venise, à Turin, à Florence, à Lucques, à Modène, à Parme et à Gênes, qu'à Milan et à Naples. Charles-Emmanuel surtout s'occupa de l'administration de son

(*) La planche 69 représente (A) un notaire de la république de Florence, assis à une table. (B) Un seigneur de Rimini. (C) un noble siennois, qui tient à la main une bourse d'argent. (D) Un jeune militaire. Il porte son épée cachée, parce qu'il est représenté dans une église : là, on déposait ou l'on cachait ses armes. (E) Un podestat. On voit (F) Frédéric II de Montefeltro, comte et premier duc d'Urbin, né en 1422. Il recueillit, en 1444, la succession de son frère Oddo Antonio. En 1472, étant général des Florentins, il leur soumit Volterra, et de tout le butin que fit son armée, il ne prit pour sa part qu'une magnifique Bible hébraïque : c'est probablement le livre qu'il tient à la main dans cette gravure. En 1475, Frédéric maria la seconde de ses filles à Jean de la Rovere, neveu du pape Sixte IV, et frère du cardinal Julien, qui fut ensuite Jules II. A cette occasion, Frédéric fut élevé à la qualité de duc d'Urbin. Il mourut en 1482. On remarque à sa jambe l'ordre de la Jarretière. Frédéric aimait et protégeait les lettres. Son fils, Guid'Ubaldo, représenté ici enfant, lui succéda. Il était doué de la mémoire la plus heureuse. Il adopta François-Marie de la Rovère, fils de sa sœur et du frère du pape, et qui fut dès lors désigné comme successeur au duché d'Urbin, déclaré *féminin*. Ce François-Marie est celui que Raphaël a placé au milieu de son école d'Athènes (voyez *pl.* 48, n° 4), et le même que nous avons tant maudit, pages 248, 249 et 250.

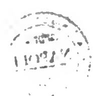


Costumes Trachten

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google





Venise Venedig

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

pays, et il fit percer le beau chemin de *la Grotte*, qui conduit de Lyon à Turin par les Échelles.

Les Vénitiens commencèrent, à cette époque, malgré eux, une lutte corps à corps avec l'état ottoman; elle dura près de vingt-cinq ans. Ils n'en sortirent qu'avec des désastres; mais l'honneur des armes leur restait. Vainqueur dans dix batailles navales, défenseur opiniâtre de Candie, qui avait coûté plus de cent mille hommes à l'ennemi, le lion de Saint-Marc (*) pouvait se glorifier d'avoir porté des coups terribles à ce colosse musulman qui avait menacé de fondre, de tout son poids, sur l'Italie.

Débats d'Alexandre VII avec Louis XIV. — Relation de l'ambassadeur de Venise Basadona. — Traité de Pise. — Satisfactions portées a Paris.

Les débats d'Alexandre VII avec Louis XIV ont retenti dans toute l'Italie. Une relation de l'ambassadeur vénitien, Basadona, politique d'un très-grand talent, donne des détails inconnus. La querelle, avant de descendre au peuple et aux soldats, avait commencé dans les salons mêmes du pape. Il haïssait les Français, parce que Mazarin lui avait fait donner l'exclusion. Cependant, la France avait ensuite consenti à son élection, et, sans ce consentement, il ne serait pas monté sur la chaire de Saint-Pierre. Le pape avait l'imprudence de parler mal des Français sous les prétextes les plus légers. Il répétait souvent les passages où César s'exprime en détracteur des Gaules, et il appliquait les mœurs anciennes aux mœurs nouvelles. Il cherchait à prouver que c'était l'impétuosité et l'occasion, et non le courage et l'habileté, qui avaient produit les actions merveilleuses par lesquelles la France a acquis tant de gloire. Il entrait en fureur lorsqu'on lui parlait de Mazarin, et il ne le ménageait pas même après sa mort. Il se vantait d'avoir maltraité directement, à Rome, M. de Lionne, qu'il appellait d'un nom malhonnête et odieux. D'autres fois, il le désignait comme le *curateur du roi*. Le duc de Créquy fut choisi exprès, dans de telles circonstances, pour aller développer, à Rome, le caractère d'ambassadeur. On le connaissait brave, un peu altier, ferme, mais capable de modération. Il eut ordre d'entrer dans Rome avec une suite nombreuse. Les premiers rapports furent, de la part du pape, sévères et peu conciliants. Il retarda, sous divers motifs, l'audience de la duchesse, qui avait demandé à aller baiser les pieds du pape.

Le pontife énumérait, d'un air de joie, les refus qu'il faisait à l'ambassadeur. S'il y avait des querelles entre les Français de la suite de l'ambassade et les sbires, le pape se réjouissait quand les Français étaient vaincus; il disait qu'il ne fallait négliger aucune occasion de mortifier *cette pétulante nation*. Un jour, il y eut une dispute sur la place du palais Farnèse, habité par l'ambassadeur; plusieurs Corses de la garde du pape, qui retournaient à leur quartier, et qui prirent part à la querelle, furent blessés. Le lendemain au milieu du jour, ils revinrent en force, tambour battant, et firent une décharge sur les fenêtres du palais, malgré la présence de l'ambassadeur qui avait paru sur le balcon. En se retirant, ils rencontrèrent l'ambassadrice, et, sans aucun égard pour son sexe et pour la dignité de sa personne, ils firent feu sur la voiture, blessèrent des domestiques, et tuèrent un page qui se trouvait à la portière. La duchesse s'évanouit, le reste de ses serviteurs l'enleva et la porta dans le palais du cardinal d'Este, qui, ayant

(*) Nous avons voulu donner une vue de la colonne, au haut de laquelle est replacé actuellement le lion de Saint-Marc. On voit, planche 70, cette colonne. A droite, de l'autre côté, est celle qui est surmontée de la statue de saint Théodore, armé et monté sur un crocodile. Nous avons déjà parlé de ces deux colonnes pag. 87 et 179. Dans le fond, est le célèbre campanile (voyez *pl.* 21). Au milieu de cette planche 70 est le palais ducal. A la gauche de la façade du palais, et à droite sur la planche, est le bâtimout de la bibliothèque; plus loin, la *Zecca* ou hôtel des monnaies.

fait armer tous ses gens, la reconduisit au palais de son époux. Le lendemain, et le lendemain seulement, il y eut des visites, des offres de réparation; mais le duc ne voulut pas les recevoir, et il sortit de Rome.

L'ambassadeur Basadona ayant été alors désigné comme un des arbitres, dit au pape : « Je suis surpris que votre Béatitude s'arme quand elle devrait désarmer : les lances de Saül ne s'adaptent pas à la fronde de David. Quand le pontife doit combattre *le géant*, sa fronde, au pape, est la croix, et il doit regarder comme un mal de mettre aux mains avec les armes temporelles, cette vénération due au pontife, et de paraître se faire un jeu des Français en les attaquant sur le sol de leur invincible fortune. » Le pape répondit : « Mais le roi est un homme, et je suis un homme : le roi a cinq doigts à chaque main, et moi aussi j'en ai autant : je lève dix mille soldats, parce que le roi envoie ce nombre en Italie; et s'il en envoie quinze mille, j'en opposerai quinze mille. » L'ambassadeur continue ainsi son récit : « Il leva des soldats, et il en passa la revue avec un air de bonheur dans les prairies situées au-dessous du Monte-Mario (voyez *pl.* 71) (*) : il ne paraissait plus n'avoir que cinq doigts à la main, comme le roi, et il en avait six. » Mais ces troupes étaient mal disciplinées, peu aguerries, mal payées, mal commandées. Il fallut les licencier pour ne pas compromettre Rome, qu'elles allaient piller. Le pape se décida à offrir toutes les satisfactions. Il fut convenu, dans un traité conclu à Pise sous la médiation du grand-duc Ferdinand II, que don Mario Chigi déclarerait, par écrit, sur sa foi de chevalier, qu'il n'avait eu aucune part à l'attaque des Corses; qu'en attendant que le cardinal Chigi eût vu le roi, auprès duquel il allait se rendre, don Mario serait éloigné de Rome; que don Augustin irait au-devant du duc de Créquy, à San-Quirico, s'il venait par la Toscane, à Civita-Vecchia, s'il venait par mer, ou à Narni, s'il venait par la Romagne (le duc de Créquy avait le choix des trois routes), et qu'il lui marquerait son déplaisir des *inconvénients* arrivés; que la princesse, épouse de don Augustin, irait au-devant de l'ambassadrice, si elle se décidait à revenir à Rome, et la rece-

(*) Il nous paraît impossible de ne pas donner une vue du Monte-Mario. La planche 71 offre cette célèbre montagne. Il en a déjà été question pag. 59. Jean Villani l'appelle *Monte-Molo*; voyez pag. 66. Le Dante lui donne aussi le même nom. Il est encore question de *Monte-Morio*, pag. 249. Je dois le dessin de cette gravure à M. Adolphe Lerée, qui voyage en ce moment en Italie, où il fait des études de tous les plus heureux sites de paysage. M. Lerée, en s'asseyant aux bords du Tibre, pour bien embrasser le *Monte-Morio* dans sa plus vaste étendue, a montré un goût et une sagacité tout à fait dignes d'éloges. C'est à lui que je dois la copie exacte de l'inscription relative à Conradin; voyez pag. 97. M. Lerée va parcourir aussi la Sicile, d'où il nous rapportera des vues de l'Etna.

Sur cette planche on voit, à gauche, une église des dominicains ornée d'un dôme; sur la crête de la montagne, la villa Millini, où l'on arrive par une avenue d'yeuses à moitié abattue, et qui se termine par une avenue de cyprès. Un des maîtres de cette villa, nommé Mario Millini, l'ayant possédée long-temps, le nom de *Monte-Mario* a prévalu sur celui de *Monte-Malo*. De la terrasse du casin, on jouit du plus beau coup d'œil que puissent offrir les hauteurs des environs. Placé à 75 toises au-dessus du niveau de la mer, on l'aperçoit du flanc méridional de la montagne. De la partie qui est ici représentée, on voit de très-belles prairies ornées de bouquets de peupliers, et plus loin, toute l'étendue de Rome, dont on distingue les sept monts par l'élévation des édifices qui les surmontent. Rome est couronnée à l'horizon par les montagnes de la Sabine, sur le dos desquelles on remarque Tivoli; Frascati, Grotta-Ferrata et Marino se développent sur un cordon plus voisin. Plus loin, est une zône en forme de rideau blanc étendu sur la cime : c'est une couche de neige que le reflet de la lumière rend éblouissante.

Le *Monte-Mario* est en partie composé de testacites, de pectinites, et autres coquilles marines entremêlées d'un sable ferrugineux,

Mont-Marius.   Monte-Mario.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



vrait à Ponte-Molle, sur le Tibre; que toute la nation corse serait déclarée incapable de servir ou à Rome, ou dans l'État ecclésiastique, et qu'on élèverait une pyramide avec une inscription à ce sujet; que le barigel perdrait son emploi; et enfin, qu'après la première audience du légat, le pape restituerait Avignon, qu'il avait fait occuper par ses troupes.»

Le cardinal légat plut à Paris par la douceur et l'élégance de ses manières, par ses discours réservés; le duc de Créquy revint à Rome, et tout ce qui avait été arrêté reçut son exécution. « Ainsi se termina ce différend qui, depuis son origine jusqu'à la conclusion du traité, tint le pontificat dans l'oppression, le monde en suspens, et l'Italie dans la stupeur, pendant l'espace de deux ans, et qui, après que la plaie fut guérie, laissa dans l'Église et dans le principat ecclésiastique une grande cicatrice qui les défigure; car, sans un miracle patent, ils reprendront difficilement leur premier éclat. »

Nous ajouterons que la rigueur des conditions exigées par Louis XIV fut compensée par tant d'actes de générosité envers le cardinal Chigi, et toute la famille pontificale, que l'on dut reconnaître, dans toute l'Europe, la grandeur d'ame et la générosité de ce prince.

Mort de Philippe IV. — Règne de Charles II. — Mort de Ferdinand II, grand-duc de Toscane. — Son portrait.

Philippe IV mourut en 1665, laissant, de son mariage avec la reine Marie-Anne d'Autriche, un fils, qui prit le nom de Charles II, et qui n'était âgé que de quatre ans.

Le grand-duc Ferdinand II mourut le 24 mai, âgé de 59 ans, après en avoir régné 49.

Ce prince fut universellement regretté. L'estime qu'on faisait de sa personne était générale. De tous les souverains qui eurent alors la sagesse en partage, il fut celui qui en montra le plus dans ses actions. Ses sujets lui donnèrent des larmes. Il se plaisait à vivre en homme privé. Bienfaisant et généreux, il aimait à dire que son trésor était ouvert aux savants, aux artistes et aux malheureux. Ferme et sincère dans les traités, exact observateur de sa parole, il donnait l'exemple d'une intégrité inaltérable, sans ostentation. Il apaisa le courroux des ministres du roi, dans le traité de Pise. Il parla aux agents du pape un langage de conciliation; il disait à ces agents : » Vous ne pouvez pas faire de cette insulte si grave, une affaire religieuse. Le roi de France craint une affaire religieuse. L'état de son pays le lui ordonne. Le roi est assez embarrassé d'Avignon, qu'il a mêlé à ces débats. Vos hauteurs récentes excusent le roi, et reportent la querelle sur le terrain des différends politiques. Ne levez pas de troupes qui emporteraient votre argent, vos habits et votre gloire. Je sais que Lionne a dit dernièrement : « *Heureusement, ils nous ont remis sur la voie des tambours, des trompettes et des arquebuses.* » Acceptez donc les conditions d'aujourd'hui, elles seront pires demain. »

Clément IX. — Clément X. — Innocent XI. — Cosme III, successeur de Ferdinand II. — Cosme III, marié à Marguerite-Louise d'Orléans, cousine de Louis XIV. — Portrait de cette princesse. — Jean Gaston, fils de Marguerite et de Cosme III.

Clément IX, successeur d'Alexandre VII, étant mort en 1670, le conclave élut à sa place Clément X, auquel succéda Innocent XI.

Cosme III occupait le trône de Toscane. Il avait épousé, après la paix des Pyrénées, l'aînée des princesses du second lit de la maison d'Orléans. Louis XIV, regardant cette princesse comme sa propre sœur, avait voulu la doter de son trésor.

Marguerite-Louise d'Orléans joignait à une très-belle figure, une extrême vivacité. Son père, dans le dessein de la placer sur le trône de France, lui avait inspiré la plus grande aversion pour la gravité espagnole et le cérémonial italien.

Accoutumée aux plaisirs que le roi préférait lui-même, Marguerite montait à cheval, aimait la chasse, la

danse, la conversation libre et enjouée, et les propos galants. La connaissance de plusieurs langues, beaucoup de lecture, un esprit pénétrant, prêtaient des agréments à son entretien. Mais elle était destinée à ne pas rendre son mari heureux, et à devenir elle-même infortunée, au point de voir quelquefois sa raison s'égarer, et son caractère ardent lui suggérer les plus funestes conseils.

Cosme III avait eu un premier fils de son union avec Marguerite, qui lui en donna un second en 1671. Le premier fils s'appelait Ferdinand : le second fut appelé, en mémoire de son aïeul maternel, Jean Gaston. La discorde existait néanmoins entre le grand-duc et la princesse. L'orgueil, l'amour et la jalousie déchiraient l'ame de Cosme. Les caprices et les emportements de la grande-duchesse irritaient ce prince tous les jours davantage. Il fallut qu'il consentît à une sorte de séparation qui lui fut douloureuse.

GUERRE ENTRE GÊNES ET LE DUC DE SAVOIE. — MORT D'EMMANUEL II. — VICTOR-AMÉDÉE II, CONNU SOUS LE NOM DE ROI VICTOR. — INSULTES FAITES PAR LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES AU PAVILLON DE LOUIS XIV. — BOMBARDEMENT DE GÊNES.

En 1671, Gênes et le duc de Savoie se firent la guerre pour quelques misérables confins et des enlèvements de bestiaux. Louis XIV se déclara médiateur, et leur fit conclure la paix.

En 1675, Charles-Emmanuel II, qui avait gagné l'affection de ses peuples, par sa générosité et sa magnificence, tomba malade. Il voulut qu'on ouvrît les portes de son palais, et qu'on laissât entrer la foule, afin que son peuple le vît mourir comme il avait su vivre. Il expira, au milieu des regrets de sa capitale, le 12 juin, laissant un fils unique, Victor-Amédée II, âgé de moins de neuf ans, sous la tutèle de Jeanne-Marie de Nemours, sa mère, d'une branche cadette de la maison de Savoie. Ce prince, plus connu ensuite sous le nom de roi Victor, à cause de la couronne de Sicile qu'il obtint en 1713, et qu'il échangea, en 1718, contre la Sardaigne, épousa, en 1684, une fille de Philippe duc d'Orléans, frère de Louis XIV; mais il ne tarda pas à entretenir des intelligences avec les ennemis de la France, et il fut forcé de combattre contre notre célèbre général Catinat. Plus tard, ce prince joignit ses troupes à celles de Louis XIV, jusqu'à la paix de Riswick, signée en 1697. Il servit ensuite fidèlement la cause de ce monarque dans les commencements de la guerre de la succession, allumée par la mort de Charles II, roi d'Espagne; puis il se tourna contre la France.

Louis XIV avait depuis long-temps répandu la terreur de son nom en Italie, par le bombardement de Gênes (voy. *pl.* 72) (*).

Christophe Colomb (voy. *pl.* 63) (**)

(*) On a pu remarquer, pl. 51, une vue de Gênes, prise de la partie du levant. Voici, planche 72, la même ville vue de la partie du couchant, précisément du point où sont situés les jardins du palais Doria. L'église qui est en face sur la gravure, est l'Assomption de Carignan, où l'on voit le saint Sébastien et le saint Alexandre Sauli, statues de Puget, d'un style à la fois énergique et élégant.

(**) Christophe Colomb naquit, près de Gênes, en 1441, à Cogoreto suivant les uns, et à Nervi suivant les autres. Il disait lui-même qu'il n'était pas le premier amiral de sa famille, et que ses ancêtres avaient servi dans ces guerres terribles des Génois contre les Vénitiens (voyez pag. 138 et suiv.). Ayant commencé ses études à Pavie, il les interrompit pour se livrer à l'art de la navigation. Préoccupé de quelques suppositions de Marco Polo, voyageur vénitien, il songea à découvrir la situation du Cipangu et du Cathay, dont parle ce dernier. Dans ces temps-là, on se préparait par des erreurs à la découverte de la vérité. Il proposa à la république de Gênes d'entreprendre un voyage pour elle. Gênes refusa, ne voulant connaître que l'Égypte et l'Asie. Le roi Jean II de Portugal repoussa aussi les demandes de Colomb. Enfin la reine Isabelle, en Espagne, consentit à ordonner l'entreprise. Voici des détails précieux publiés à Venise l'an 1571, et qui sont dus à Ferdinand Colomb, fils de Christophe. Le vendredi 3 août 1492, on mit a la voile avec trois vaisseaux. Le 20, on rencontra des oi-



Vue de Gênes

Ansicht von Genua.

né sujet de la république, n'avait acquis tant de gloire que pour l'avantage d'une autre puissance. L'Espagne, riche de l'or de l'Amérique, prenait l'habitude de soumettre Gênes à son caprice, d'occuper ses forts, et de la déclarer, malgré elle, l'ennemie des ennemis de Madrid.

Le roi de France se plaignait d'insultes faites à son pavillon; on essaya en vain de traiter. Gênes s'exagéra sa force et la protection que pouvaient lui accorder ses alliés. L'amiral Duquesne parut avec sa flotte. Ayant donné cinq heures aux Génois, pour accepter des conditions, ils ne firent aucune réponse, parce que ces conditions étaient, selon eux, trop injustes et exorbitantes.

Bientôt il plut des torrents de feu et de fer embrasé, et la ville fut à moitié incendiée. La flotte se retira; mais il fallut que les Génois se soumissent aux volontés de Louis. Il fut convenu que le doge et quatre sénateurs iraient trouver le roi, lui témoigneraient, au nom de la république, le regret d'avoir offensé la France, et promettraient de congédier la garnison espagnole.

Satisfactions données par les Génois. — Différends de Louis XIV avec la cour de Rome. — Les franchises. — Les quatre articles. — Innocent XI, Alexandre VIII, Innocent XII. — Son portrait. — Mort de Charles II, roi d'Espagne. — Il appelle à sa succession le petit-fils de Louis XIV.

Le doge arriva à Versailles, et il offrit publiquement ses excuses. Le prince promit d'oublier l'injure. Encore, dans cette circonstance, comme dans celle où arriva le légat Chigi, le roi traita ses hôtes avec une singulière magnificence.

Les affaires de religion avec Rome,

seaux venant de l'ouest, une baleine et des herbes flottantes. Le lendemain on ne rencontra rien. Les compagnons du navigateur, découragés, le menacèrent de le jeter à la mer. Il opposa à leur désespoir, la douceur, la bonté, la fermeté, la confiance. Mais la révolte éclatait de toutes parts; Colomb allait périr. Il était prêt à tomber aux genoux de ses matelots pour les supplier d'attendre encore avant de revenir sur leurs pas; on l'appelait fou, maniaque, étranger imbécile, prodigue du sang des nobles espagnols. Il parlait un soir, au coucher du soleil, avec Alonzo Pinçon, un de ses lieutenants, lorsqu'une voix cria *terre, terre*. On voyait une masse obscure, située à 25 lieues, mais le matin cette terre avait disparu. On venait de prendre des vapeurs aériennes pour une île. Le 1er octobre les vaisseaux se trouvaient à 700 lieues des îles Canaries. La révolte recommença. On aiguisait publiquement les poignards. L'amiral n'était plus salué; on obéissait cependant, parce qu'on ne l'avait pas encore assassiné. Le 7, les indices de la terre se multiplièrent. Le vaisseau *la Nina* qui était en avant fit une décharge de son artillerie, en signe de réjouissance : mais on n'avait encore atteint que des nuages. Le 8, le nombre des oiseaux avait augmenté, le vent apportait une odeur végétale. Le 11, un jonc encore vert passa près du vaisseau; plus loin on aperçut un rameau d'épines chargé de fruits. Enfin à 10 heures du soir, étant assis sur la poupe du vaisseau, Colomb distingua des lumières. Une veste de velours était promise au matelot qui apercevrait la terre le premier. A deux heures du matin, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1592, un matelot cria qu'il avait obtenu la récompense. L'île qu'on découvrait était l'île nommée aujourd'hui San-Salvador. L'escadre continua sa route, et arriva à l'île de Cuba, puis à Saint-Domingue. Plus de détails appartiennent à un autre travail que le mien. Ce nouveau monde a pris son nom de celui d'Améric Vespucci, marchand florentin, qui le visita après Christophe Colomb. Une des contrées de ce pays qui s'est déclarée nouvellement indépendante, a reçu le nom de Colombie pour honorer le véritable auteur de la découverte. Colomb n'a cessé de cultiver les belles-lettres; il composait des vers latins. Jamais il n'a revu Gênes, et il est mort à Valladolid d'une attaque de goutte, le 20 mai 1506, âgé de 65 ans. Ses restes ont été transportés dans la cathédrale de Santo-Domingo. Il y a à Gênes des manuscrits de Colomb qui n'ont pas encore été imprimés. Le marquis de Malaspina de Lucques, qui a long-temps servi sur les flottes espagnoles, nous a lu à Florence, dans les réunions de la *Société Colombaire*, des informations très-curieuses sur l'arrivée, le séjour et les travaux de Colomb en Amérique.

Google

par suite des habitudes sévères prises dans les débats politiques, avaient été traitées, au nom de Louis, avec une trop vive ardeur. Une extension, sans doute exagérée, donnée par le roi à la *régale*, qui plaçait entre ses mains le droit de jouir du revenu des évêchés vacants, amena l'assemblée de 1682. Il est inutile d'exposer ces faits, si clairement expliqués dans l'immortel ouvrage de Bossuet. Son discours sur l'unité de l'église était un des moyens qu'il employait pour rétablir la paix. La question des *franchises* vint encore aigrir les esprits. L'état de l'administration de police de Rome permet aujourd'hui que cette question soit décidée en faveur du saint-siége. Mais alors Louis XIV avait raison, et il fit bien de soutenir de tels droits dans de tels temps. Alexandre VIII, Vénitien, montra un caractère aussi déterminé que son prédécesseur Innocent XI. Plus tard, le roi écrivit à Innocent XII, successeur d'Alexandre VIII, une lettre par laquelle il semblait rétracter ce qu'il avait dit relativement aux actes de l'assemblée de 1682, et revenir le premier sur ce qui avait tant indisposé la cour pontificale.

Chacun, à Rome et à Paris, comme je l'ai déja remarqué dans plus d'une autre circonstance, et à propos d'autres débats, interpréta suivant ses intérêts et son opinion, le sens de cette lettre qu'on dit avoir été dictée au roi par madame de Maintenon.

Voici, du reste, où l'on paraît en être resté relativement à ce qu'on appelle les *quatre articles*. Des théologiens disent que par l'édit de 1682, il était enjoint de les enseigner, et que depuis il a été permis de les soutenir. D'autres théologiens, surtout à la suite des malheurs récents du pontificat, abandonnent celui des articles qui déplaît le plus à la cour de Rome, et reconnaissent absolument en tous ces points son autorité. Je m'abstiens de prononcer hardiment sur ces matières qui me sont étrangères, et que, d'ailleurs, j'ai entendu traiter à Rome d'une manière très-sage par d'habiles canonistes, qui pensaient qu'il y avait des circonstances d'invasion de Rome, où le pape n'étant pas libre, il pouvait devenir nécessaire de désobéir, *de concert avec lui*, à des décrets qui auraient été imposés par la force, dans un intérêt d'envie et de haine politique.

Innocent XII mourut le 27 septembre 1700, après avoir rendu la paix à l'église de France, et recouvré Avignon, qui avait encore été occupé par les troupes françaises. Il fut, jusqu'à la fin de sa vie, un fidèle allié du roi. Cet adorable pontife appelait les pauvres, *ses neveux;* il disait qu'un pape n'avait plus d'autres parents. Sa conduite, dans beaucoup d'actes de son gouvernement, lui a mérité l'estime de ses contemporains, et même celle des ennemis de la foi catholique.

La même année, Charles II expira le 1er novembre, à l'âge de 35 ans. En lui finit le dernier rameau de la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne depuis deux siècles. Par son testament, il avait appelé à lui succéder, Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Charles n'avait signé ce testament qu'à regret. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées sur celle de France, lui arrachait des soupirs. Cependant il signa en disant : « Dieu « éternel, c'est vous qui donnez et qui « ôtez les empires! »

Le 23 novembre, le conclave plaça sur la chaire de Saint-Pierre le cardinal Albani, qui prit le nom de Clément XI. Il avait eu pour compétiteurs le cardinal Panciatichi, qui était trop dévoué au grand-duc; le cardinal Acciajoli, trop attaché aux principes de l'ancienne république de Florence, et le cardinal Marescotti, trop dévoué à la France. Clément XI se distinguait par une piété solide, beaucoup de savoir, une grande simplicité de mœurs, un caractère doux, et l'expérience des affaires, qu'il avait gouvernées pendant le règne de trois pontifes.

Tant d'avantages réunis dans un seul cardinal, à une époque où la promptitude d'une élection était essentielle, réunirent naturellement tous les suffrages.



Digitized by Google



Vicence Vicenza

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

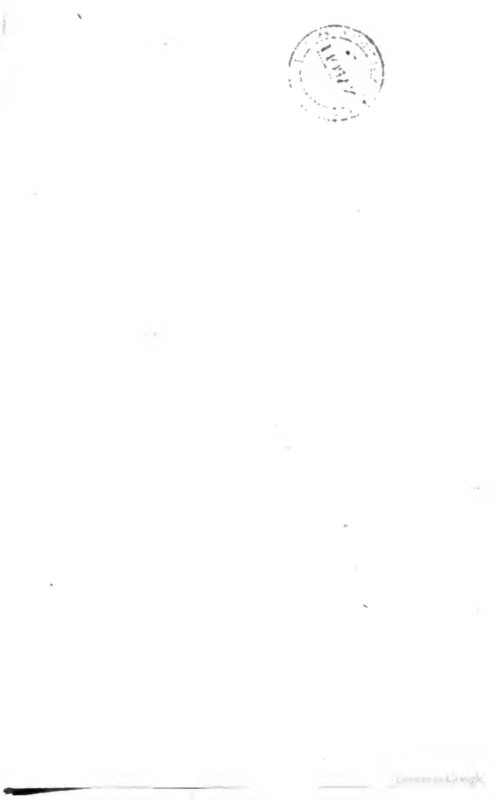
Digitized by Google



Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Place de Sienne. Markt zu Siena

Google

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Préparatifs de guerre en Italie. — Faits relatifs aux villes de Vicence, de Livourne, de Sienne et de Bairees. — Milan et Naples reconnaissent Philippe V. — L'empereur Léopold arme en faveur de son fils, l'archiduc Charles, compétiteur de Philippe.

L'Italie va être le théâtre de dissidences, de guerres suscitées par les Autrichiens, qui se préparaient à faire casser, s'ils le pouvaient, dans des batailles renouvelées, le testament du roi Charles II.

Victor-Amédée II, duc de Savoie, gouvernait sagement le Piémont; Louis Mocénigo venait d'être élu doge à Venise par les 41 *électeurs définitifs*. Le nouveau *prince* lui donnait le conseil de ne pas prendre part à l'ébranlement général. Il faisait en même temps fortifier Vérone, et il envoyait des Stradiotes à Vicence (voyez *pl.* 73) (*). Cosme III de Médicis désirait étendre la puissance de la Toscane, et se disposait à appuyer de son influence le grand roi, auquel il était étroitement uni par les liens du sang; il ordonnait quelques armements de galères à Livourne (voyez *pl.* 74) (**); il envoyait des approvisionnements à la ville et à la citadelle de Sienne (voy. *pl.* 75) (*). Clément XI, Albani, qui occupait la chaire de Saint-Pierre, paraissait aimer la France, mais ne lui offrait que des marques d'attachement très-réservées. Les gouvernements espagnols à Milan et à Gênes attendaient

(*) La planche 73 représente une vue de Vicence. Cette ville est célèbre par la naissance et une foule d'ouvrages de Palladio. Le palais public appelé la Basilique est une vaste et magnifique restauration qui a commencé et étendu la réputation de ce célèbre architecte. Sur l'une des deux colonnes qu'on voit ici en face, on remarque la statue de saint Marc. Sur l'autre il y avait le lion, compagnon fidèle de saint Marc. Les vicissitudes de la guerre l'ont fait disparaître. Le théâtre olympique de Vicence, construit sur les dessins de Palladio après sa mort, est un monument noble, élégant, curieux. Les montagnes du Vicentin, notamment celle du Diable, et autres, au sud-est, sont la plupart de nature volcanique. On y trouve quelques calcédoines, des grenats, des topases, du verre fossile et de la pierre ponce.

(**) Voici la ville de Livourne. La tour qui est au milieu est le *Marzocco*.

Dans le plus bel endroit du port est la statue de Ferdinand Ier, élevée par Cosme II, son fils. Une ville commerçante telle que Livourne, exposée aux influences pestilentielles par les communications qu'elle entretient avec les pays où cette fatale endémie règne souvent, avait besoin d'un lazaret. Le gouvernement, toujours occupé du bien de cette ville, en a établi trois, propres aux différents genres d'infection qu'on suppose à ceux qui viennent des lieux suspects. Le plus récent et le plus beau est celui qu'a fait construire Léopold.

Les collines et les montagnes qui bornent à l'est la plaine sur les confins de laquelle est Livourne, sont, pour la plus grande partie, de matière calcaire, ou d'un granit fort grossier. Le chevalier Lustrini, secrétaire des affaires étrangères de Toscane, appelait Livourne *la sposa di Fiorenza*.

On y fait un grand commerce en coton brut et filé, en café, en soufre, en laque, en drogues, en coraux, en perles, en blé. Les Anglais y apportent des meubles, des draps, de la quincaillerie, des morues et autres poissons salés. Souvent il y a par an jusqu'à 7 ou 800 vaisseaux sous leurs couleurs.

Livourne a dû beaucoup à Léopold, qui peut en être appelé le second fondateur.

(*) Sur la planche 75, on voit une des places de Sienne. Cette ville est située sur la cime d'une montagne environnée de collines qui semblent lui servir d'appui. Elle est exposée à tous les vents, qui chassent les mauvaises influences que lui apporteraient les marécages de Saturnia. Son circuit est d'environ cinq milles. La tour de *Mangia*, qu'on voit ici à droite, est élevée de 270 pieds. Elle fut construite en 1325 pour servir d'horloge; près de la tour, est le palais de justice, isolé, bâti en pierres au premier étage, et complété, pour le reste, par la brique.

Les Siennois se sont de tout temps adonnés aux lettres et aux sciences. C'est chez eux qu'on parle l'italien le plus pur. Les grands-ducs de Toscane n'ont jamais négligé de protéger Sienne. Léopold y a restauré plusieurs établissements qui allaient périr.

Digitized by Google

les commandements de Madrid, où on avait proclamé roi Philippe d'Anjou, sous le nom de Philippe V. Louis XIV venait d'obtenir, par l'effet seul d'une négociation, la gloire d'envoyer librement ses armées en Italie, pour y soutenir les intérêts de son petit-fils.

Louis commença par déployer tout l'appareil de sa puissance. Le nouveau roi d'Espagne fut d'abord reconnu par l'Angleterre, la Hollande, les électeurs de Cologne et de Bavière, le pape, les ducs de Savoie et de Mantoue, la république de Gênes et le roi de Portugal. La république de Venise fut une des premières à adresser des félicitations. Mais immédiatement après ces divers actes de reconnaissance, le roi d'Angleterre, les États-Généraux et le roi de Danemark signèrent une ligue, par laquelle ils se déclarèrent en faveur de l'empereur Léopold, qui avait déja dans son parti, le roi de Pologne, et le récent roi de Prusse, Frédéric Ier, fils de Frédéric Guillaume, dit *le grand électeur*, qui, du rang d'électeur de Brandebourg, avait été élevé par l'empereur à la dignité royale, à condition qu'il embrasserait le parti impérial. Les premières hostilités éclatèrent en Italie.

Milan et Naples changeaient de domination : c'était pour recevoir un autre maître étranger. Le prince de Lorraine, Vaudemont, gouverneur pour l'Espagne du duché de Milan, ayant été maintenu dans ce titre par Philippe V, fit reconnaître en Lombardie l'autorité de ce prince : les magistrats municipaux de Milan, derniers débris de l'organisation des Visconti et des Sforza, et qu'on appelait encore les *décurions*, prêtèrent serment de fidélité au prince français. Le duc de Médina-Céli, vice-roi de Naples, exhorta également les peuples de ces contrées à obéir au testament de Charles II; toutes les villes se soumirent depuis Fondi jusqu'à Brindes (voy. *pl.* 76) (*), et le duc de Veraguas, vice-roi de Sicile, imita cet exemple. La Sardaigne suivit le même mouvement. Les Indes, quelque temps immobiles, envoyèrent enfin complimenter le roi Philippe. Il ne s'agissait plus pour les Français d'attaquer Milan et Naples; l'habileté avait plus fait que les armes; il fallait seulement prendre possession de ces villes, au nom de Philippe, et y renforcer les garnisons espagnoles, affaiblies par les suites naturelles d'une mauvaise administration. Quelques lignes signées par Charles II gagnaient cette immense bataille. Le tronçon d'épée remis à Pavie retombait au pouvoir de la France. Mais Vienne devait résister avec constance. Venise qui, en félicitant la cour de Versailles, avait déclaré sa neutralité, voyait d'un côté, sur les bords du lac de Garda, une armée de soixante mille Français commandés par le maréchal de Catinat, sous le duc de Savoie, et de l'autre, le prince Eugène qui descendait des montagnes de Trente, à la tête des Impériaux, pour défendre la cause de l'archiduc Charles, second fils de l'empereur Léopold, qu'il présentait comme compétiteur de Philippe V.

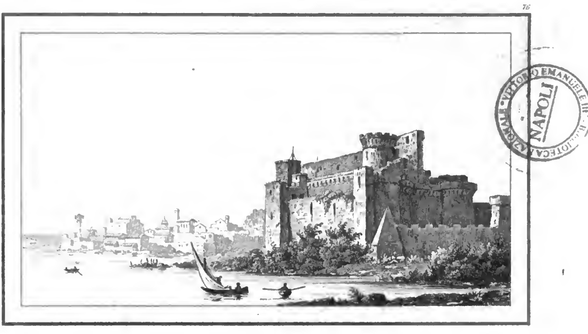
DÉBATS A ROME POUR LA HAQUENÉE. — LES ESPAGNOLS LA PRÉSENTENT PAR SURPRISE. — RÉVOLTE DE NAPLES CONTRE LES FRANÇAIS. — ELLE EST ÉTOUFFÉE. — NOTICE SUR LE NUMICIUS. — PHILIPPE V VIENT A NAPLES. — TRAITÉ D'UTRECHT.

Pendant que l'on préparait des marches, des siéges et des batailles, il se passait à Rome un événement dont nous devons rendre compte, parce qu'il vint renouveler en quelque sorte et constater, à la face de l'Europe, les droits que les précédents rois d'Espagne reconnaissaient dans les pontifes.

(*) Cette planche 76 représente Brindes, très-ancienne ville, où l'on se rappelle que César bloqua Pompée. Elle est encore célèbre par le voyage d'Horace (sat. V du livre Ier). Il dit, dans le dernier vers,

Brundusium longæ finis chartæque viæque.

Les Français ont occupé Brindes pendant la dernière guerre, et ils y ont fait des travaux utiles. C'est par cette ville qu'ils entretenaient des communications rapides avec Corfou.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Brindes.		Brindisi.

Digitized by Google



Google

Le cardinal de Janson, ministre de France, et le duc d'Uzéda, ambassadeur du roi catholique Philippe V, demandèrent au pape qu'il donnât à ce prince l'investiture des royaumes de Sicile. On a vu les conditions de la première investiture signées entre Clément IV et Charles d'Anjou. On se rappelle que le tribut qui faisait partie de ces conditions, et qui devait être offert dans deux cassettes portées par un palefroi blanc (origine de la haquenée), était, quoique réduit à une moindre somme par des conventions subséquentes, régulièrement payé la veille de la Saint-Pierre (voyez pag. 272). Voilà donc que tout à coup les ambassadeurs d'un des concurrents veulent exercer, et presque violemment, le droit d'offrir et de faire accepter ce tribut. A la première nouvelle de la démarche du cardinal, ministre français, et de l'ambassadeur d'Espagne, M. le comte de Lamberg, ambassadeur de Léopold, sollicite la même faveur. Il se présentait ainsi deux tributs et deux haquenées. Le pape ne voulait pas accepter l'hommage d'une des parties, de peur d'offenser l'autre, et il souffrait de ne pas accorder ce que désirait la France, parce qu'il penchait en secret à la favoriser. Il y a des historiens imprudents, qui, dans des pages injurieuses, se moquent des traités conclus avec les papes, et regardent ces stipulations comme illusoires, misérables, et de peu de durée. Nous voyons cependant aujourd'hui, qu'en 1701, un traité conclu en 1267, c'est-à-dire depuis 434 ans, est encore debout, plein de force, de vie et de puissance. Aux termes de ce traité, Clément XI répondait à M. de Lamberg : « La couronne des Deux-Siciles est incompatible avec l'Empire (voyez p. 96). Léopold l'empereur aura pour successeur Joseph, son fils aîné, qui a perdu son enfant mâle, et qui n'a que deux filles : la couronne impériale appartiendra au prince Charles pour qui vous demandez Naples. » Clément XI disait ensuite à M. d'Uzéda : « La couronne de Sicile est incompatible avec la possession de la Lombardie. Depuis Charles-Quint, nous avons réclamé contre la réunion des deux états ; aujourd'hui on appelle le saint-siége dans le différend qui s'élève ; nous devons tenir aux conditions signées en 1267. » Les pourparlers continuèrent. De la part de la France, ou plutôt de l'Espagne, on offrit au pape les deux provinces des Abruzzes, situées dans le voisinage de ses états. Lamberg n'offrait aucun avantage. Cependant le jour de la fête de saint Pierre s'avançait. Le pape fut obligé de publier une réponse claire et positive. Il déclara que plus que jamais il tenait à son droit d'investiture, qu'il aimait à voir quatre augustes princes rivaliser de zèle pour proclamer le même droit ; que quant à la question de savoir à qui serait accordée la nouvelle investiture, il fallait attendre que les puissances de l'Europe fussent d'accord, pour ne reconnaître qu'un seul roi d'Espagne. Tout à coup il arriva de Madrid une dépêche royale qui enjoignait au duc d'Uzéda de présenter le tribut avec les formalités accoutumées, et, si le pape se refusait à le recevoir, de tâcher d'accomplir l'ordre de la cour *par surprise*. D'Uzéda ordonna au prince Colonna, connétable du royaume de Naples, de prendre ses mesures, pour que l'ordre royal reçût absolument son exécution. Le pape chercha encore à modérer le zèle de d'Uzéda. « Je ne veux accepter en ce moment, ni argent, ni haquenée, ni rien qui ressemble à un hommage lige : laissons les affaires mieux s'éclaircir. Je n'entends d'ailleurs préjudicier aux droits de personne. » L'Espagnol pensait alors à user de subterfuges. Il appelle à lui secrètement l'agent d'Espagne, Alphonse de Torralba, et lui dit : « A tout prix, il faut que l'on présente la haquenée. » Alphonse acheta un cheval de la couleur indiquée, le revêtit d'un caparaçon brodé en or, aux armes pontificales, y attacha une reconnaissance notariée du tribut, réduit alors à sept mille ducats, et cacha ensuite le cheval presque tout entier sous plusieurs de ces longues couvertures communes, dont se servent les paysans

pour envelopper leurs chevaux à la traversée des montagnes. S'étant introduit ainsi dans les cours du Vatican, il s'avança, au moment où parut le tribunal de la *camera*, abattit les couvertures, prononça rapidement les paroles officielles de l'offre du tribut, et prit la fuite. Le comte de Lamberg protesta, en riant, contre cette singulière manière de rendre un hommage, et dans laquelle on pouvait ne pas reconnaître la gravité espagnole. Mais la première règle pour les ambassadeurs d'Espagne est une exacte et prompte obéissance.

De plus sérieux événements allaient se développer. Il y eut une révolte à Naples, en faveur de l'empereur : une flotte arrivée de Cadix parut dans la rade ; des galères stationnées vers l'embouchure du Tibre dans le voisinage du Numicius (voy. *pl.* 77) (*), vinrent joindre cette flotte ; le parti français terrassa ceux qui avaient pris les couleurs de l'archiduc Charles. Catinat attendait des renforts du Piémont, le duc de Savoie ne paraissait pas. Le maréchal écrivait à M. de Phélipeaux, ambassadeur de France à Turin : « Le duc ne vient pas ; pour lui, à la bonne heure, mais nous avons besoin de ses troupes. Marchent-elles donc en serpentant, comme le Méandre? »

Le prince Eugène assiégea Mantoue l'année suivante. Il entra dans Crémone par une ruse ; mais heureusement un corps de troupes françaises, rassemblé de bonne heure, pour faire l'exercice, se trouva prêt, et repoussa le prince. Philippe V était venu à Naples ; de là il avait visité la Toscane, et par sa présence redonné du courage à ses partisans de Crémone. Alors les Français perdirent en Allemagne la célèbre bataille de Hochstett, puis ils furent battus à Ramillies. En 1706, le prince Eugène s'empara de Turin; le duc de Savoie, Victor-Amédée, servant alors contre les Français, se couvrit de gloire dans ce beau fait d'armes. En 1707, le général Daun assiégea et prit Naples au nom du roi Charles. Les *eletti* de la ville demandèrent la conservation de leurs priviléges : elle fut accordée.

Les états d'Italie appartenaient donc tour à tour à qui voulait les envahir. Ces petites puissances, faibles d'hommes et ruinées, ne pouvaient se soutenir seules contre les grands corps aguerris et disciplinés des autres nations. L'union de tous les états et de tous les souverains de la Péninsule aurait seule contribué à leur défense commune, et formé, entre cette partie de l'Europe et les autres, une barrière impénétrable; mais la discorde, la jalousie, l'ambition, l'esprit d'intrigue, les divisions, réduisaient chacun à ses propres forces. Et que pouvaient ces forces contre celles de cinq puissances capables de balancer entre elles le sort de toute l'Europe? Les confédérés, ivres de leurs succès, demandaient que Louis XIV abandonnât son petit-fils. Les victoires de Villaviciosa en Castille, et de Denain en Flandre, ramenèrent les esprits des alliés à la modération, seule base des pacifications durables. Le traité d'Utrecht (1713), complété l'année suivante par celui de Rastadt, assigna l'Espagne et les Indes à Philippe V,

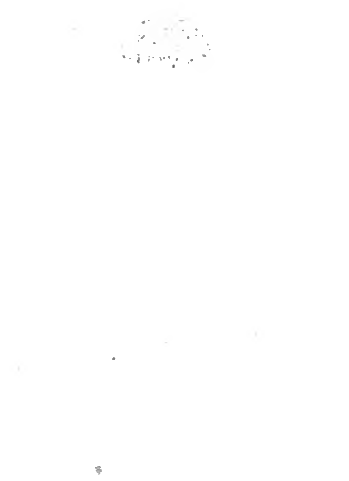
(*) C'est dans le bel ouvrage de la duchesse de Devonshire, l'édition de l'*Énéide* d'Annibal Caro, que nous avons pris la planche 77 que nous offrons ici. J'ai demandé des informations sur le fleuve Numicius à mon confrere M. Mollevaut, qui a fait de si élégantes, et de si utiles traductions de l'*Énéide*. Il m'a complaisamment communiqué de précieuses recherches à ce sujet.

M. le baron de Walkenaër, que ses connaissances en géographie ont rendu si célèbre, place le Numicius au fond d'un vallon, au bas de la colline de *Pratica* (*Lavinium*), à l'est, là où est à présent le *Rio torto*. Selon M. de Walkenaër, les sources se trouvent près de S. Procula, où devait être le bois consacré à Énée. Avant de se jeter dans la mer, cette rivière forme une petite lagune ou étang salé près de torre Vaianica. C'est aux environs de *Rio torto* qu'on élève des buffles. Ils sont là à moitié cachés dans l'eau, d'où ils regardent les passants d'un air stupide et cruel. La duchesse de Devonshire, la première, a eu l'idée de faire dessiner ce site si pittoresque.



Fontaine de Numicus Quelle des Numicius

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google

COSTUMES DE LA COMÉDIE ITALIENNE. COSTUME AUS DER ITALIENISCHEN COMŒDIE

78



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google

COSTUMES DE LA COMÉDIE ITALIENNE. COSTUME AUS DER ITALIENISCHEN COMŒDIE



A B C D E F

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Gibraltar et Minorque à l'Angleterre, le Montferrat, une partie du Milanez, et la Sicile au duc de Savoie, avec le titre de roi, enfin Milan, Mantoue et Naples à la maison d'Autriche.

FÊTES DE JOIE EN ITALIE. — DÉTAILS SUR LES PLAISIRS DE LA SCÈNE. — PRINCIPAUX PERSONNAGES DE LA COMÉDIE ITALIENNE.

L'Italie célébra par des fêtes le retour de la paix. On se livra dans chaque ville, aux plaisirs du théâtre. Nous n'avons pas encore parlé de l'art scénique chez les Italiens. Ils avaient surtout des caractères nationaux, qu'ils aimaient à revoir souvent. On verra, *pl.* 78 et 79, les divers acteurs de comédie qui reparaissaient toujours avec le même masque et le même costume, pour jouer toutefois des scènes différentes, mais cependant assorties à leurs habitudes.

Voici quelques notices succinctes, tirées des auteurs du pays, sur les personnages mimiques que la scène comique italienne a admis jusqu'à nos jours, tant sur les théâtres que dans les spectacles de la foire.

Les plus anciens de ces personnages dont il soit fait mention dans le XVIe siècle, sont les *Zanni*, nom sous lequel furent connus en Italie les deux personnages vulgairement appelés *Arlequin* et *Scapin*. Nous ne nous arrêterons pas à rechercher ni si l'étymologie du mot *Zanni*, répond au nom de *Jean* dans quelques pays, ni si l'un et l'autre étaient pour le costume, comme pour le caractère, les mêmes que ceux qui égayaient les scènes grecque et romaine. Nous nous bornerons à les décrire tels qu'on les a vus encore de notre temps.

Le costume du *zanne* Scapin, qu'on trouve *pl.* 78 E, a beaucoup de variétés : primitivement il a été tel qu'on le voit ici ; il avait une sorte de bonnet de femme, et son caractère était la ruse. Il était aussi plus hardi que le *zanne* Arlequin, que nous allons décrire. Les vêtements de ce dernier ont subi deux variations : on voit l'ancien *zanne* Arlequin, *pl.* 79 A, et l'Arlequin moderne, même *pl.* D. Le costume de ces *zanni*, qui n'a jamais été celui d'aucune nation, se composait de morceaux de drap rouges, bleus, oranges et violets, coupés en triangle et cousus les uns aux autres depuis le haut jusqu'en bas, comme pour former une seule étoffe. Un petit chapeau couvrait à peine la tête, qui était rasée; la chaussure n'avait pas de semelle. Un masque noir et court avec deux trous devant les yeux cachait la figure. Arlequin devait faire rire les spectateurs par le son de sa voix, par ses gestes, par ses grimaces et ses contorsions. Son caractère était celui d'un idiot qui avait toujours faim. Il y a été fait dans la suite quelques altérations, et l'on a fini par lui donner même un peu d'esprit et de courage. Quelques-uns, dans les derniers temps, l'ont fait parler en homme d'expérience et en moraliste.

Outre l'Arlequin et le Scapin dont il vient d'être parlé, on trouve cité dans le 50e bozza du théâtre de la Scala, un *graziano Dottore*; c'est le joli masque, si plaisant, qu'on voit *pl.* 79 C, et dont le nez est en forme de bec d'oiseau; un *Capitano Spavento*, *pl.* 79 F; un *pantalon* vénitien, *pl.* 78 A, un *Pedrolino*, Pierrot, *pl.* 79 E. Le docteur parlait bolonais, à cause de *Bologna la Dotta*. Le capitaine parlait un espagnol mêlé de milanais et de napolitain. Il y avait du courage à mettre ainsi sur la scène le dominateur de l'Italie. Le *Pantalon* parlait vénitien; les *zanni*, Arlequin et Scapin, parlaient bergamasque. On leur prêtait ce langage à cause de la prétendue analogie de leur caractère avec celui de la population des vallées de Bergame, qu'on supposait composée de gens idiots ou rusés, ce qui a définitivement donné à Arlequin le caractère d'idiot, et à Scapin celui de rusé. Les auteurs qui ont ensuite fait d'Arlequin un homme d'esprit et de bon conseil, étaient, peut-être, des Bergamasques, et ils avaient raison de détruire de faux préjugés.

Nous remarquerons que le capitaine *Spavento* disparut du théâtre un des premiers. Il y aura eu quelque intervention du vice-roi de Naples et du gouverneur de Milan.


Digitized by Google

Il y a lieu de croire que le masque de *Pulcinella* (Polichinelle) est bien ancien; car on voit dans le musée du marquis Alexandre Capponi un histrion avec un masque, une camisole mal arrangée et d'une forme risible, une longue dent aux deux côtés de la bouche, les yeux effarés, le nez long et arqué, une bosse par devant et par derrière, et des socques aux pieds; le caractère de ce masque est le même que celui que prêtaient les anciens au personnage destiné par sa balourdise, ses paroles, ses craintes et ses vêtements, à faire rire les spectateurs. L'usage s'en perdit avec les mœurs, et, ce qui est singulier, il n'y en a plus de traces que dans notre *Polichinelle* de France; mais il fut rendu au théâtre italien par Silvio Fiorillo, qui lui donna le dialecte calabrois (voy. *pl.* 78 B). Après lui, André Calcese, dit le Ciuccio, qui était tailleur (il mourut en 1636), entreprit de le représenter, ce qu'il fit avec beaucoup de grace et de naturel. On lui attribuait pour objet l'imitation des manières des *villani* (campagnards) d'Acerra, ville à peu de distance de Naples. Le triomphe du *Pulcinella* est à Naples; mais on l'introduisit aussi avec un acteur né napolitain, sur les scènes des autres pays.

Les Bolonais ont eu leur *Narcisino*, connu sous le nom de *Dessevedo di Malalbergo* (voy. *pl.* 78 C), après, lequel Bigher, excellent comédien de Bologne, fit paraître son *Tabarino* et son *Fitoncello*. Les Napolitains ont inventé *Scaramucci* (voy. *pl.* 78 F); c'est un résolu qui fait et débrouille les intrigues. On leur doit aussi *Tartaglia* (voy. *pl.* 78 D); c'est une variété de Pierrot; il est niais quand Arlequin a de l'esprit, et il a de l'esprit, quand Arlequin est niais. *Giangurgolo* (voy. *pl.* 79 B) est Calabrais; il porte une épée, mais il fuit souvent devant un homme qui n'en a pas. On peut prendre ce masque pour une variété cachée des *Capitaines glorieux*. Les Romains ont fourni don *Pasquale* : c'est un bon bourgeois toujours mystifié. Ensuite, lorsque la scène est devenue plus grave, les Italiens y ont introduit tous les caractères de la société; mais il n'y a pas de doute que ce sont eux qui sont les créateurs modernes de l'art comique.

Quand Henri III parut à Venise, on représenta devant lui des comédies qui lui parurent très-agréables. Il fit venir une troupe de ces comédiens vénitiens, pour avoir le plaisir de ce spectacle aux états de Blois. La troupe ayant été arrêtée par des huguenots, le roi proposa de payer sa rançon. Alors ces comédiens ouvrirent leur théâtre, dans la salle même des états, en l'année 1577 (*).

PAIX DE PASSAROWITZ. — VICTOR COURONNÉ ROI DE SICILE. — QUERELLES DE LA PRINCESSE MARGUERITE AVEC COSME III. — MORT DE FERDINAND, FILS AÎNÉ DE COSME. — DÉTAILS SUR JEAN GASTON ET SON ÉPOUSE. — COSME APPELLE AU GRAND-DUCHÉ L'ÉLECTRICE SA FILLE.

La paix de Passarowitz, en 1717, fixa les destinées de Venise. Cette république possédait le *Dogat*, qui comprenait Venise, les îles et les bords des lagunes; sur le continent de l'Italie, Bergame, Brescia, Crême, Vérone, Vicence, Rovigo, Trévise, le Frioul, l'Istrie et la Dalmatie; enfin, dans la mer Ionienne, les îles de Corfou, Sainte-Maure, Céphalonie, Thiaqui (Ithaque), Zante et Cérigo. Suivant les recensements d'alors, la population de tout ce territoire montait à deux millions cinq cent mille ames, et les revenus à six millions de ducats d'argent (un peu plus de vingt-quatre millions de francs). Voilà l'état auquel avait été réduit *le seigneur du quart et demi de l'empire romain* (voyez pag. 89). Cet autre monde,

(*) Le prix des places était d'un demiteston (dix sous). Au mois de mai suivant, toujours sous la protection du roi, la troupe vint s'établir à Paris, rue des Poulies, hôtel du Petit-Bourbon : elle se recrutait en Italie. En 1687, on vit sur le rideau : *Castigat ridendo mores*. En 1697, M. d'Argenson renvoya la troupe. Le duc d'Orléans régent fit venir une nouvelle troupe en 1716, et pour l'ouverture on joua *l'Heureuse surprise*.

GENES. GENUA

Palais Tursi Doria

Palast Tursi Doria.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

découvert par Christophe Colomb, une nouvelle route frayée pour aller aux Indes, les progrès de l'art des constructions navales, faisaient perdre aux Vénitiens leur supériorité dans la marine et dans le commerce.

Victor-Amédée désirait se faire couronner en Sicile. Le prince Butéra, revêtu de la première titulature du pays, ayant été introduit devant le roi assis sur son trône, lui avait témoigné la satisfaction des Siciliens. Déja la maison de Savoie ambitionnait la possession de Gênes, pour pouvoir se rendre plus facilement en Sicile. Mais la ville où l'on admire le beau palais Tursi Doria (voy. *pl.* 80) (*), ne devait qu'un siècle plus tard, perdre son indépendance.

Louis XIV était mort, après avoir vu la fortune sourire de nouveau à ses vastes efforts, et consolider ses hauts projets politiques. Pendant la régence du duc d'Orléans, les Espagnols recommencèrent la guerre.

Cosme n'avait pas pu mettre un terme à ses querelles avec la princesse Marguerite : elle était retirée à l'abbaye de Montmartre; mais il l'assiégeait d'espions, et l'infortunée princesse était suivie à vue. On avait gagné ses femmes, ses confidents les plus intimes. On pratiquait, à la vénitienne, des cachettes d'où l'on épiait ses moindres actions. Il y avait des sentinelles jusque sur les murs de clôture. Elle savait toutes ces bassesses, et s'en irritait chaque jour davantage. Louis XIV n'aurait pas dû permettre si long-temps ce système odieux de persécution. Poussée au dernier degré du désespoir, elle écrivit à son époux cette lettre, que Galluzzi a trouvée dans les archives de Florence : « Je ne sais pas supporter vos extravagances; je ne puis fréquenter les sacrements, et vous me ferez damner, comme vous serez damné vous-même, parce qu'on ne peut pas sauver son ame, lorsque l'on est la cause de la perte d'une autre. Je ne veux plus songer à faire le bien, parce qu'il me réussit mal, et vous me réduisez, moi femme, à un tel désespoir, que je ne songe plus qu'à me venger. Si vous ne changez pas de façon d'agir avec moi, je vous jure, par la chose du monde que je hais le plus, *qui est vous*, que je ferai le pacte avec le démon, pour vous faire enrager. Votre dévotion ne vous

(*) Sur la planche 80 on voit le palais Tursi Doria, l'un des plus beaux de Gênes.

Il fut bâti vers l'année 1551, sur les dessins et sous la direction de Rocco Luzago, architecte lombard. Cet édifice se fait remarquer par ses grandes et belles proportions, et par le caractère de solidité qu'il offre dans son ensemble. Le vaste soubassement qui lui sert de base, ses magnifiques terrasses, et surtout les deux loges qui l'accompagnent, font tellement valoir les masses de ce palais, que dans toute l'Italie il serait impossible d'en trouver un mieux *assis*, et qui présentât à l'œil des lignes à la fois plus heureuses et plus imposantes.

Il n'est pas de voyageur qui n'ait été frappé de la beauté et de la magnificence de la ville de Gênes; aussi est-ce à juste titre qu'elle a été appelée *la Superbe*.

L'étonnante variété qui distingue la manière de bâtir de chaque contrée de l'Italie, imprime, pour ainsi dire, à chaque capitale un caractère particulier. Rome, Florence, Naples, Venise, Milan et Gênes, n'ont aucune ressemblance entre elles. Mais Gênes, à cause de sa situation en amphithéâtre, offre plus qu'aucune autre ville une disposition merveilleuse dans les plans de ses monuments. C'est là qu'une brillante imagination, toujours guidée par la raison, a su produire ces effets enchanteurs qui semblent, dit M. Gauthier, appartenir plus à des songes qu'à la réalité. Le marbre et la peinture y sont tellement prodigués, que même en sortant de Rome et de Florence, on ne peut que s'étonner de tant de richesses. Nous sommes à portée de connaître tous ces chefs-d'œuvre de la ville aux beaux édifices. M. Gauthier, qui a été en 1816 l'un des pensionnaires architectes les plus laborieux de l'école des beaux-arts à Rome, a entrepris la description des palais de Gênes, et, ce qui est mieux, il l'a achevée. Cet ouvrage, digne des plus grandes récompenses, et publié en entier, comprend en deux parties, avec un texte, les édifices de la ville et ceux des environs, ces délicieuses *villas* qui donnent une idée des fictions du Tasse, et des anciens jardins de Sémiramis.

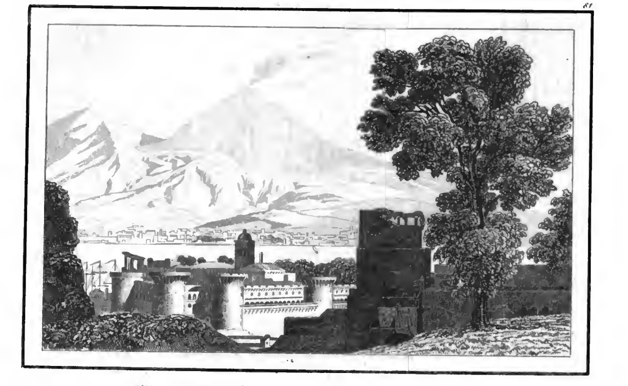
servira de rien, parce que vous êtes une *fleur de rhue*. Dieu ne veut pas de vous, et le démon vous rebute. »

Au milieu de ces douleurs, Cosme perdit son fils Ferdinand qui donnait les plus grandes espérances; ce prince entretenait avec sa mère la correspondance la plus affectueuse, et lui adressait de douces consolations.

Cet événement fit passer les droits de succession entre les mains de Jean Gaston, autre fils de Cosme, et alors âgé de quarante-deux ans. Il était d'un caractère opposé à celui de son frère. Autant Ferdinand avait paru avide de participer au gouvernement, autant Jean Gaston en semblait éloigné. Il négligeait d'acquérir sur l'ame de son père l'empire que Ferdinand avait su posséder. Ce n'était pas qu'il n'aimât l'indépendance, et qu'il ne blâmât quelquefois la conduite du souverain; mais tout en ayant la force de repousser la servilité, il se bornait à vivre loin de la cour avec quelques amis. Jean Gaston s'affligeait de n'avoir pas d'enfants. Il avait épousé Anne-Marie-Françoise de Saxe, veuve du prince Philippe de Neubourg : elle était héritière de la maison de Lawembourg, ancienne branche de la maison de Saxe, et possédait en Bohême un patrimoine assez considérable avec tous les droits de la souveraincté. Cette princesse était du même âge que le prince Gaston; mais on avait craint de bonne heure qu'elle ne pût pas avoir d'enfants. Cette épouse étant privée d'esprit et de beauté, dès le premier moment Gaston l'avait prise en aversion; il ne tarda pas à trouver en elle une femme impérieuse, emportée, cupide, obstinée, remplie d'artifices, n'aimant que la chasse, les chevaux et les amusements grossiers des paysans : il s'était donc empressé de quitter le village de Reichstadt, qu'elle ne voulait pas abandonner, pour revenir à Florence jouir des délices de la belle Italie. Alors Cosme III pensait à laisser le grand-duché à sa fille, l'électrice palatine, sœur aînée de Gaston, pour qu'elle en pût jouir dans le cas où celui-ci mourrait sans enfant mâle.

Le sénat de Florence appelé à élire un souverain. — Essai pour rétablir la république florentine. — Jean Gaston devient grand-duc. — Joie de la Toscane à cet avénement.

Cet acte demandait les plus grandes précautions, afin d'accorder en même temps sa validité avec tous les droits de l'état et ceux du prince Gaston. On reconnut qu'il appartenait uniquement au sénat de Florence d'élire un souverain, dans un cas tout semblable à celui de 1537, où le duc Alexandre étant mort sans héritier légitime, ce même sénat, composé alors de quarante-huit membres (voy. pag. 255), avait élu duc Cosme Ier. Cette forme d'élection nouvelle fut regardée comme suffisante. On ne considéra pas que l'acte de 1537 était une interprétation pure et simple, et même forcée, d'une déclaration antécédente de Charles-Quint. Le grand-duc convoqua donc, le 27 novembre 1713, le sénat de Florence qui n'était composé, d'après de nouveaux réglements, que de quarante-deux membres. Il leur fit notifier la mort de son fils aîné, les droits dont le prince Gaston avait hérité par cette mort, et communiqua sa déclaration en faveur de l'électrice Marie-Anne-Louise, sa fille, née en 1667. Il semblait qu'en appelant cette princesse à la succession, le grand-duc disposât de ses états, comme un monarque souverain et indépendant, ainsi, par exemple, qu'avait fait Charles II. Il invita le sénat, qu'il nomma cette fois le véritable représentant de la république de Florence, à donner à cet acte une sanction positive, par son approbation. Cosme voulait, disait-il, empêcher l'état de Florence de devenir une province d'Allemagne. Mais atteignait-il bien ce but, en choisissant l'électrice, qui aurait pu amener une cour allemande? Le même acte du sénat appelait, après l'électrice, les héritiers des femmes des Médicis et les Farnèse, qui arrivaient aussi par Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis. Toutes ces négociations d'un prince faible furent renversées par des ambitions étrangères. Cosme pensa un instant à rétablir la république



Vue du Vésuve. Ansicht des Vesuvs

florentine; l'Angleterre et la Hollande lui promirent un appui : mais cette idée fut abandonnée. Alors il jeta les yeux sur la maison de Lorraine. C'était celle dont la branche cadette avait obtenu tant de célébrité sous le nom de maison des Guises. La branche aînée, modeste, pacifique, amie du peuple, déférente pour les grands, n'avait pas pris une part funeste aux affaires de l'Europe. L'empereur devait à cette maison, qui avait toujours été agréable à l'empire, une compensation pour le Montferrat, dont elle avait été dépouillée. Il y avait dans cette famille un prince de trois ans, qu'on pouvait transporter en Toscane, et qui descendait, par les femmes, de Catherine de Médicis. La reconnaissance que le duc François de Lorraine et son épouse avaient témoignée à la grande-duchesse Christine et à Ferdinand II, après s'être réfugiés à Florence en 1634, était encore présente à la mémoire des Médicis, et quoiqu'une dispute de formalité tînt divisés en apparence Cosme III et Léopold, duc de Lorraine, elle n'avait pas interrompu entre eux une correspondance secrète et comme fraternelle. Tout allait bien pour la maison de Lorraine. La maison d'Este, de son côté, prétendait offrir des droits égaux. Dona Virginia de Médicis, fille de Cosme II, les avait portés dans la famille d'Este. On examina ceux des deux maisons, et l'on décida que la maison d'Este pouvait être préférée. La guerre devait contrarier tous ces projets. Cosme III étant mort en 1723, son fils, Jean Gaston, devint grand-duc à l'âge de cinquante-trois ans, et plus que jamais on pensa à chercher un successeur aux Médicis, dont la branche masculine allait s'éteindre.

Le plaisir de régner, qui exalte ordinairement l'ame des princes, ne fit sur Gaston aucune impression. Le public fut surpris des marques d'indifférence, et même de dégoût, avec lesquelles il se prêta aux cérémonies ordinaires du rang suprême. Un des premiers actes de sa puissance fut d'éloigner de la cour les faux dévots et les complaisants qui environnaient Cosme III, d'abolir des pensions prodiguées à une foule de Turcs et d'Hébreux, devenus chrétiens par cupidité, parmi lesquels il se trouvait de faux Turcs et de faux Hébreux, attirés par la crédulité du grand-duc. Ces sommes d'argent que le peuple appelait par dérision, *pensions sur le Credo*, ne servaient qu'à nourrir l'hypocrisie et la fainéantise. Elles étaient d'un poids énorme pour le trésor public. Gaston, dit Galluzzi, Gaston, bien persuadé que l'amour des peuples est toujours proportionné au bonheur dont ils jouissent, donna des soins à la réduction des monts-de-piété, devenus trop usuraires, et à celle des impôts dont les Toscans étaient chargés. Il ne porta pas de nouvelles lois pour détruire une inquisition tyrannique sur les mœurs, établie par son père; il protégea mieux la liberté par le profond mépris dont il accabla les délateurs : en condamnant la cruauté des ministres qui, dans le premier moment, croyaient devoir faire comme ils avaient fait auparavant, il établit un système de gouvernement dont la douceur et l'humanité lui attirèrent l'amour et le respect du public. A l'exemple de Ferdinand II, son aïeul, il dépouilla la trop grande majesté du trône, et, dégagé du faste et de l'orgueil de son père, il vécut avec la noblesse et la bourgeoisie, ne dédaignant pas d'assister à leurs fêtes et de prendre part à leurs amusements.

La grande-duchesse, épouse de Gaston, résidait en Bohême : malade, et désormais reconnue stérile, elle ne pouvait pas lui donner d'enfants; et il se livrait alors, trop sans doute, au dégoût qu'elle lui avait inspiré depuis long-temps (voy. pag. 322).

Tel était l'état de la cour, où l'on vit renaître l'enjouement avec la galanterie. La liberté, les fêtes, les plaisirs reprirent la place d'un cérémonial ennuyeux, de la tristesse, de l'orgueil et de l'adulation.

L'exemple de la cour gagna la ville. On vit, dans l'espace d'une année, changer les mœurs et les usages.

Dès le commencement de ce siècle, la guerre ayant attiré de nouveaux étrangers en Italie, des étrangers qui avaient intérêt à s'y faire aimer, les coutumes éprouvèrent une révolution inespérée. Naples même et les villes de la Lombardie reçurent les manières et les maximes de leurs nouveaux hôtes. On vit paraître jusqu'à des habits de formes différentes. Il s'introduisit des idées de politesse recherchée, et de commerce plus libre avec les femmes. Les soupçons, les précautions insultantes, les sévères principes de retenue et de modestie outrée furent appelés au nom de jalousie importune, de rusticité des bois, de défaut d'éducation, et ce qui auparavant semblait tant mériter l'approbation, excitait le mépris et la raillerie. Le goût de la nouveauté, dit Galluzzi, l'inclination naturelle entre les deux sexes, l'avantage de voir les femmes dans des réunions plus multipliées, et de jouir de leurs graces, de leur esprit, développèrent les agréments de la société chez une nation sensible, aimante, passionnée, portée naturellement au plaisir et aux jouissances de la musique. Cette adoption générale des mœurs, dites *ultramontaines*, conséquence nécessaire des relations établies avec les seigneurs allemands et français, tour à tour vainqueurs, et toujours ennemis généreux, avait été regardée en Toscane, dès les premiers moments, par les confidents de Cosme III, comme une cause prochaine de corruption; mais Jean Gaston permettait, au contraire, aux Florentins de se livrer avec confiance à ce développement si désirable de civilisation sociale.

L'ARCHIDUC CHARLES DEVENU EMPEREUR SOUS LE NOM DE CHARLES VI. — SIÉGE DE GIBRALTAR. — INNOCENT XIII. — BENOIT XIII. — CLÉMENT XII. — SON ÉLOGE.

L'archiduc, devenu empereur sous le nom de Charles VI, parce que Joseph, son frère et son prédécesseur, n'avait pas laissé d'enfants, ainsi que l'avait prédit Clément XI, demandait actuellement, en sa qualité d'empereur, la possession de la ville de Naples (voyez *pl.* 81) (*) et de Milan, malgré les anciennes conventions.

Les Espagnols, de leur côté, irrités de voir un ennemi propriétaire paisible d'une partie importante de leur littoral, de ce Gibraltar déja rendu presque imprenable, assiégeaient avec plus de courage que d'espoir, cette forteresse, fanal d'humiliation et de menace : mais cette profonde blessure, reçue comme sans le savoir, dans les débats du premier partage, devait long-temps rester incurable.

Innocent XIII et Benoît XIII s'étaient succédé sur la chaire de Saint-Pierre. Le dernier étant mort en 1730, on résolut à Rome d'élire un pape en état d'accomplir la grande œuvre de la paix universelle. Le sacré collége, inquiété par les fureurs de la guerre, avait reconnu le danger auquel l'exposait l'incapacité d'un pape au-dessous de sa mission dans ces temps d'orage; on voulait donc en choisir un dont l'esprit fût capable de réparer les maux causés par l'indolence de Benoît. Cependant le conclave dura plusieurs mois. Les Français et les Espagnols, quelque temps divisés, on ne sait pourquoi, réunirent à la fois leurs vœux sur le cardinal Lorenzo Corsini, Florentin. Il était âgé de 79 ans, et disgracié de la nature; mais il se recommandait par un talent pour les affaires actif et encore prompt. On le jugeait en état de rendre de hauts services au gouvernement pontifical, et de lui procurer une honorable et utile influence. On vantait la droiture, la piété de ce cardinal. Dévoué aux Médicis et à Jean Gaston, il avait mérité l'exclusion de l'empereur, qui portait le cardinal Davia. Celui-ci se voyait tous les jours sur le point d'être élu pape : il ne lui manquait jamais qu'une voix, et il ne pouvait pas se donner la sienne. Peut-être ne fallait-il plus attendre que deux jours, une semaine, un mois? Il fut plus empressé de faire une belle action que de se livrer à un

(*) La planche 81 représente Naples et le Vésuve vus d'un autre point. Cette gravure a été faite d'après un dessin de Girodet.

calcul d'intérêt. Tout-à-coup Davia donna un exemple de magnanimité mémorable. Il dit en plein conclave, en mettant dans le calice son billet non fermé : « Corsini me fait donner l'exclusion par la France, je péris au port; eh bien! voici ma vengeance : je nomme Corsini. » A l'*accesso*, l'exemple de Davia fut suivi par tous ses partisans, qui ne doutèrent pas, et avec raison, que, par un tel procédé, le cardinal leur chef n'eût retiré l'exclusion de l'empereur, et Corsini fut élu. Il prit le nom de Clément XII.

C'est ce pontife qui a fait revivre à Rome l'esprit ecclésiastique, par de nobles exemples, et par le soin qu'il a pris de nommer aux évêchés vacants, des sujets dignes du premier âge de l'Église, comme il y en a toujours quand on sait les chercher. De ce nombre fut Prosper Lambertini, qui lui succéda sous le nom de Benoît XIV, et qui fut, sans contredit, un des plus sages, un des plus grands souverains de l'état pontifical.

Corsini porta enfin partout des paroles de douceur et de bienveillance. Les *Acatholiques* même l'écoutaient, et les hostilités cessèrent à la fin de 1735.

Gaston appelle en Toscane un fils de Philippe V. — Le duc de Savoie, roi de Sicile, devenu roi de Sardaigne. — La Toscane donnée à François de Lorraine. — La Lorraine après la mort de Stanislas Leczinski, réversible à la France.

Dans les années précédentes, Jean Gaston avait tâché de s'entendre avec Philippe V, pour qu'un de ses fils vînt s'établir en Toscane, et recevoir, du grand-duc lui-même, une éducation politique qui le mît en état de succéder aux Médicis; mais cet autre projet fut renversé, comme ceux de Cosme III. En vain des troupes espagnoles étaient venues déjà tenir garnison à Livourne et même à Florence; en vain leur chef avait employé tous les moyens propres à rendre sa nation populaire, et à préparer le succès des mesures arrêtées entre les deux souverains, d'autres intérêts vinrent à la traverse. Les puissances n'avaient pas encore dit leur pensée; elles parlèrent enfin, et l'on convint provisoirement que l'empereur Charles VI aurait le duché de Parme et de Plaisance, qu'il rentrerait dans le duché de Milan, malgré les conventions de 1267 (voy. pag. 96), qu'on ne pensait plus alors à respecter. Le duc de Savoie, devenu roi de Sicile, en 1713, et qui avait échangé ce royaume, en 1718, contre celui de Sardaigne, recevait de l'empereur Tortone et Novare. La maison d'Espagne, au lieu de Parme et de la Toscane, gardait le royaume de Naples et celui de Sicile. Personne ne pensait à l'affront de Gibraltar. Il restait à disposer de la Toscane. La France en fit le prix de la renonciation du roi Stanislas Leczinski au trône de Pologne. On arrêta que l'on donnerait au roi polonais les duchés de Lorraine et de Bar, possédés alors par le gendre de l'empereur Charles VI, François de Lorraine, et on assigna à celui-ci, en échange de la Lorraine, le grand-duché de Toscane. La part de la France dans ce traité fut la réversibilité de la Lorraine, après la mort du roi Stanislas. Nous admirerons ici la politique du cardinal de Fleury. Il se souvenait apparemment de ces sages paroles d'Anne de Bretagne à Louis XII : « Avec une nation comme la vôtre, deux villes de plus sur la frontière de la France valent mieux qu'un royaume à 400 lieues. »

Position du duc de Lorraine et de Gaston. — Les Espagnols regrettés en Toscane. — Traité de 1736. — Mort de Gaston. — Son portrait.

Cet arrangement déplut à Gaston, qui ne fut pas consulté; d'un autre côté, le duc de Lorraine était aussi mécontent que le grand-duc.

Si l'on se représente la position d'un souverain dépouillé d'un état possédé pendant six siècles par ses ancêtres, qui s'y étaient fait adorer par des vertus paisibles et des systèmes d'administration paternelle et généreuse; si l'on se représente ce souverain, dé-

pouillé immédiatement, sans avoir d'autres dédommagements que la simple espérance éventuelle d'un équivalent qui avait déja échappé à sa famille, d'une compensation qui, obtenue, le forcerait à contracter d'autres habitudes, à vivre sous une latitude différente, il est facile d'imaginer de quelles angoisses François était agité. Ainsi, le grand-duc qui se voyait, de son vivant, arracher sa couronne, et François de Lorraine, qui n'en recevait pas immédiatement une autre, avaient à se plaindre de ces douloureux sacrifices. Les deux princes ne pouvaient-ils pas se regarder comme destinés à des rôles humiliants? Gaston devait craindre de rencontrer constamment de grands regards d'attente et de convoitise attachés sur lui, interrogeant ses moindres douleurs et observant jusqu'au plus léger mouvement de son visage. François, quoique gendre de l'empereur, demeurait une sorte de *souverain à l'auberge*, comme a dit spirituellement un auteur toscan: après s'être séparé de sa fidèle Lorraine, après avoir congédié des serviteurs, depuis si long-temps affectionnés, il restait, quelque dignité qu'il apportât dans son maintien, quelque résignation qu'il annonçât dans sa patience, il restait le tourment, le fléau, le bourreau, peut-être, de celui qui n'avait plus qu'une autorité viagère, et qui n'était pas assuré de pouvoir continuer le lendemain un acte de charité, un souvenir de bienveillance; car le même tombeau allait s'ouvrir pour engloutir l'autorité du prince et le grand nom de Médicis.

La Toscane aussi redoutait les changements qui allaient survenir : sous plusieurs rapports, la Toscane ne devait pas encore perdre de son bonheur, mais elle ne le savait pas.

Jean Gaston ne pouvait exiger du duc de Lorraine les égards qu'il aurait été en droit d'attendre d'un prince d'Espagne. Les Médicis, qui avaient donné deux reines à la France, se seraient entendus avec le fils d'un prince français, dont Marie était la trisaïeule. Comme tous ces actes n'avaient pas été stipulés avec délicatesse, le grand-duc s'abandonna à une mélancolie accablante, et cessa de s'occuper des affaires publiques. Les infirmités aggravèrent cet état de désespoir. Gouverné par ceux qui prenaient soin de sa personne, il leur laissait la disposition des graces. Le prince, tel qu'il s'était montré au commencement de son règne, n'existait plus : tout devint vénal; la cour et les tribunaux se remplirent d'hommes méprisables; le trésor fut obéré quelquefois, comme il l'avait été sous Cosme III. L'administration une fois en désunion, l'abus devint coutume; la coutume prenant force de loi, les désordres augmentèrent au point que déja l'esprit d'anarchie semblait s'être emparé de tout l'état. Il n'y avait plus de remède, en apparence, à des maux qui faisaient la fortune d'un petit nombre gardant avec ténacité la porte d'un palais où se débattait contre la mort, un prince honnête, vertueux, mais découragé, avili, et qui ne pouvait plus résister ni aux exigences du dehors, ni aux peines de son cœur. L'effroi du peuple augmentait : il prévoyait que la Toscane allait appartenir à des Allemands. Il se souvenait, ou on le faisait souvenir du sac de Rome, de la prise de Florence, des désastres de Mantoue : les seigneurs de la Germanie avaient été agréables comme voyageurs, ils ne plaisaient pas comme maîtres. Il s'était établi des relations de commerce assez intimes avec les Espagnols, gouvernés généreusement par un Français; le Florentin croyait voir, dans cette combinaison, l'espoir de circonstances plus heureuses; les Espagnols, enfin, parce qu'ils avaient une autre conduite que dans la Lombardie et à Naples, étaient aimés. Telle est la loi du cœur humain : ils éprouvaient aussi eux-mêmes que la Toscane leur devenait chère; ils n'y avaient pas assez commandé pour se faire haïr. Depuis long-temps ils y puisaient des germes de civilisation; ils y prenaient le goût des arts, comme en font foi de très-beaux monuments qu'ils ont laissés à Milan, et

surtout à Naples. Tout Espagnol un peu distingué possédait déja son palais, ses musées, sa *villa*, au moins, dans la Toscane. Ensuite, depuis qu'ils n'appartenaient plus à la même maison royale, ils exagéraient les maux qu'apporterait le bâton des Allemands : « Il est vrai, disaient les Espagnols, que les seigneurs allemands ont su se concilier l'estime et l'affection de beaucoup d'Italiens; mais ce sont les seigneurs seuls qui ont cette gloire. Vous allez dépendre d'une autre classe d'hommes de l'Allemagne, qui ne se familiarisera jamais avec vous. D'ailleurs vous verrez, peut-être, les seigneurs eux-mêmes, quand ils tiendront le pouvoir, en abuser jusqu'à vous frapper, ce qu'un Espagnol ne s'est jamais permis. Tant que nous avons été les sujets de la même maison, nous n'avons vécu jamais en bonne intelligence. » Enfin, pour expliquer tout en un mot, ou plutôt pour se dispenser d'expliquer davantage l'esprit de contradiction des hommes, je me bornerai à dire qu'on avait haï les Espagnols qui ne partaient jamais; on se rapprochait des Espagnols qui allaient partir, et qui n'exerçaient plus la même influence. L'historien ne peut pas déclarer toujours par quels motifs vrais les nations renoncent à leurs préjugés et se contredisent tant dans leur conduite; il se contente de dire ce qu'elles font, et les lecteurs de tous les pays savent se reconnaître.

D'un autre côté, la réunion de la Lorraine à la France répandait l'alarme parmi les princes de l'Empire. La situation de cet état, trop favorable à la France, lui donnait le pouvoir dangereux de pénétrer dans les terres de l'Allemagne, qui avait autrefois la faculté de pénétrer dans celles de la France : les électorats de Trèves et de Mayence restaient à découvert. Un plus grand inconvénient se présentait encore, c'est que les princes de l'Empire, subordonnés désormais à la puissance française, ne pouvaient plus concourir aux guerres d'un intérêt germanique, et n'étaient pas plus soumis à l'Allemagne en temps de paix. Toutes ces réflexions furent tardives : le duc de Lorraine se vit obligé de céder. Le 28 août 1736, la France et l'Empire signèrent une convention qui réglait immuablement la cession actuelle du duché de Lorraine au roi Stanislas; elle devait avoir lieu précisément au moment où les troupes espagnoles auraient évacué la Toscane, et que l'empereur recevrait du roi d'Espagne et du roi des Deux-Siciles les actes de cession et de renonciation au grand-duché. Le duc de Lorraine, en attendant la mort de Jean Gaston, obtenait de l'empereur, son beau-père, quatre millions quatre cent mille livres par an, et le roi de France acquittait toutes les dettes de la Lorraine.

Les Espagnols, qui s'étaient toujours montrés disciplinés et portés à respecter la Toscane, depuis 1731, s'embarquèrent à Livourne, au milieu des regrets universels, et les Allemands les remplacèrent.

Tous ces mouvements étaient autant de blessures nouvelles pour Jean Gaston. Il ne put résister à tous ces maux, et il expira le 9 juillet 1737, à l'âge de 66 ans. Après sa mort, le prince de Craon prit possession du grand-duché. Il ne sera pas inutile de dire en ce moment, quelle fut l'étendue de la perte de la Toscane, à la mort du dernier Médicis. Jean Gaston ne chargeait pas le peuple d'impositions, quoique, au milieu de tant d'interventions étrangères, il en eût eu le pouvoir. Il avait, surtout dans le commencement de son règne, dépensé son propre argent, pour délivrer les Toscans de leurs gabelles, et s'il négligeait ensuite de remplir son trésor, c'était dans la crainte qu'il ne fallût faire des mécontents et opprimer des citoyens qui se disaient si heureux sous un tel prince. Malgré les derniers abus que nous avons signalés, le souverain lui-même avait pris et conservé l'habitude de sacrifier les commodités du service de sa personne, pour adoucir le sort de ses sujets. L'industrie, ranimée par la liberté des mœurs et des usages, par la douceur du maître et la modération du gouvernement, avait repris une vigueur

nouvelle. Les lettres, la philosophie sage et soumise aux lois, les arts, avaient été protégés. Sans exalter les hommes de talent par un enthousiasme qui détruit au-dessous d'eux toute émulation, Gaston, dans ses temps de joie, avait su encourager le mérite par une juste estime, par des louanges modérées, mais constantes. Tous ces égards, accordés à des qualités reconnues, avertissaient ceux qui marchaient dans la même route, qu'il y avait encore pour eux des applaudissements, des distinctions et des caresses. Destitués de toute autorité acquise sous Cosme III, les hommes qui avaient abusé de l'inquisition, ne pouvaient pas opprimer la Toscane. Une seule fois, les inquisiteurs, sous prétexte de censurer les ouvrages de Muratori, voulurent étendre leur pouvoir au-delà des bornes, mais ils trouvèrent Gaston inébranlable : enfin, son règne, malgré les désordres des dernières époques, avait fait renaître la Toscane. Elle était dans un état suffisant de force et de prospérité qui ne se ressentait pas des anciennes calamités.

Il ne restait du sang des Médicis souverains (car il y avait une branche qui s'est établie à Naples, et à laquelle appartenait le célèbre ministre de Médicis, et qui avait toujours vécu loin de la cour et des faveurs du gouvernement), il ne restait du sang des Médicis souverains que cette électrice, sœur de Gaston, tant de fois dépouillée de ses droits à la succession. La veuve de Jean Gaston vivait en Bohême, où on lui avait accordé un douaire. Alors le prince de Craon mit dans sa conduite les égards les plus délicats; il vint assurer l'électrice des respects du nouveau grand-duc; il ordonna au commandant des troupes toscanes de prendre l'ordre de cette princesse, et la pompe funèbre fut réglée selon sa volonté : on lui offrit même la régence du grand-duché.

EXTINCTION DE LA MAISON DE MÉDICIS ET DE LA MAISON FARNÈSE.

L'Italie se montra de toutes parts sensible à l'extinction d'une famille qui l'avait illustrée pendant trois siècles. On remarqua que la même fatalité enveloppa à la fois la maison de Médicis et la maison Farnèse. Des causes semblables avaient produit leur élévation à la souveraineté; des maximes, des sentiments égaux, des systèmes suivis avec constance et habileté les rendirent à jamais célèbres et glorieuses. Les deux maisons produisirent de bons et de mauvais princes. Toutes deux finirent par deux femmes. Un monarque, qui ne reconnaissait pas chez lui la loi salique, et qui allait laisser son trône à sa fille, leur appliqua avec rigueur cet usage d'un autre pays; car les souverainetés de Florence et de Parme avaient été créées par les papes qui admettaient à Naples, comme droit positif, le droit de succession pour les femmes.

Frappées également dans ce qu'elles pouvaient appeler leurs droits, les deux princesses n'éprouvèrent pas ensuite un sort égal.

Après avoir été abreuvée de contrariétés sans nombre, dans toutes les alliances projetées pour elle, la fille de Cosme III, la princesse Anne, refusée par le roi d'Espagne, Charles II, par le dauphin de France, par le roi de Portugal et par la maison de Savoie, avait épousé l'électeur palatin : n'ayant pas eu d'enfants de son époux, et devenue comme le jouet de toutes les puissances, elle mourut privée de l'héritage de son père.

La princesse Élisabeth Farnèse, au contraire, élevée sur le trône d'Espagne, favorisée du ciel, qui lui accorda une postérité nombreuse, appelée au gouvernement de l'état, gouverna son époux, et le gouverna bien, se fit admirer en même temps et craindre de tous les souverains, sut réparer les pertes que sa couronne avait faites par le traité d'Utrecht, essaya plusieurs fois de ressaisir la clef de la Méditerranée, en rattachant la terrible forteresse de Gibraltar aux possessions espagnoles, et parvint, tant par ses conseils que par son énergie, à changer le système de l'Europe.

VICTOR-AMÉDÉE FONDE UNE UNIVERSITÉ A TURIN. — L'EMPEREUR CHARLES VI EN FONDE UNE A MILAN.

En Piémont, Victor-Amédée, après avoir servi la France, et combattu contre elle, s'était vu paisiblement reconnu comme roi de Sardaigne. Il avait pensé à faire fleurir dans ses états du continent les études nécessairement négligées pendant la guerre précédente. Il avait restauré ou plutôt établi une université qui est devenue célèbre. On y enseignait la théologie, la philosophie, le droit civil et canonique, la physique, les mathématiques, la médecine et la chirurgie : de toutes les parties de l'Italie, on envoyait des élèves à Turin.

Le roi voulait aussi libéralement qu'on y instruisît cent élèves *gratis*. Cent cinquante autres payaient une pension modique. Il est sorti de cet établissement une foule d'hommes illustres dans les sciences et dans la littérature.

Charles VI, en même temps, donnait des soins vigilants à l'administration du duché de Milan. Dénina rapporte que, conseillé par le prince Eugène, il entreprit d'attirer en Lombardie les jeunes Napolitains, pour renouveler en eux des principes d'obéissance à la maison d'Autriche, et empêcher que l'université de Turin ne continuât à devenir une rivale dangereuse. Il accorda même quelque liberté à la presse. La noblesse milanaise, plus disposée aux études qu'à la profession des armes, secondait les vues du cabinet de Vienne.

A cette époque, un événement grave et insolite attira l'attention de tous les gouvernements de la Péninsule.

ABDICATION DU ROI VICTOR EN FAVEUR DE SON FILS CHARLES-EMMANUEL III. — VICTOR VEUT REPRENDRE LA COURONNE. — IL EST ARRÊTÉ. — SA MORT. — SON PORTRAIT.

Le 3 septembre 1730, Victor-Amédée, roi de Sardaigne, fit appeler dans le château de Rivoli, les chevaliers de l'ordre de l'Annonciade, les *grands* et les *petits grands* de la cour, le chancelier, les ministres et les premiers chefs des magistrats judiciaires, et il dit en leur présence au marquis del Borgo : « Ministre et « notaire de la couronne, lisez ce que « je vous ai ordonné de lire. » Alors le marquis lut une pièce qui portait que le roi, étant âgé de soixante-cinq ans, se sentant le corps malade et l'esprit affaibli, et se voyant avec joie un fils, Charles-Emmanuel, d'un âge mûr et propre aux affaires, il avait résolu d'abdiquer, dès ce moment, en faveur de ce fils ; qu'en conséquence, il lui donnait par anticipation l'autorité royale qu'il avait préparée, acquise et étendue. Par suite de cette détermination, le roi Victor commandait à tous ses ministres, généraux, chefs, officiers, soldats, vassaux et sujets, d'avoir et tenir pour roi, seigneur et souverain, Charles-Emmanuel III, son fils, et de lui jurer hommage, fidélité et obéissance. Ensuite, adressant la parole au prince, ainsi devenu roi, Victor lui recommanda trois choses : 1° de défendre et de protéger, même au risque du royaume et de la vie, la pureté de la foi catholique ; 2° de faire droite et incorruptible justice, surtout aux faibles et aux pauvres, tout prince devant être le père et le protecteur des opprimés, et l'ennemi des prépotents ; 3° d'aimer les soldats, de prendre d'eux un soin tout particulier, parce qu'ils sont les gardiens de l'autorité du gouvernement, les conservateurs du repos public, les défenseurs de l'indépendance de l'état. Enfin il souhaita à son fils une longue vie, une autorité assurée, un entier bonheur, une famille nombreuse, puis il lui donna la bénédiction paternelle.

Charles-Emmanuel fondit en larmes, en entendant ce discours. Les assistants ne purent contenir leur émotion : Victor-Amédée seul parut impassible.

L'acte d'abdication ayant été publié, Victor, qui s'était réservé le titre de roi, et une pension peu considérable, se retira à Chambéry, en déclarant qu'il avait épousé la comtesse de Saint-Sébastien, qu'il nommait marquise de

Spigno, et auprès de laquelle il espérait que Dieu lui permettrait d'achever sa vie.

Je lis dans des dépêches d'un chargé d'affaires de Venise à Turin, les motifs secrets de la conduite de Victor. D'un côté, il traitait avec la France, qui devait l'autoriser à s'agrandir vers le Milanez; de l'autre côté, il avait ouvert une négociation à Vienne, et il y sollicitait de l'empereur des subsides, et le titre de vicaire-général impérial en Italie. Charles VI, ayant découvert la double intrigue, venait d'adresser de graves reproches à Victor, qui avait eu alors l'idée d'abdiquer, pour ne plus recevoir de reproches, ni du cabinet de Versailles, ni de celui de Vienne.

D'un caractère ardent, Victor prenait cette détermination désespérée dans un moment où il était accablé d'une vive douleur, et où il se croyait sûr de lui-même pour soutenir cette grave démarche. Mais les hommes ardents, quand ils s'agitent, soupirent après le repos; quand ils se reposent, ils soupirent après l'agitation. La France, la première, avait pardonné à Victor, et lui conseillait de ressaisir le pouvoir. Victor, d'un esprit courageux contre les fatigues de la guerre et les soucis du gouvernement, lorsqu'ils n'étaient pas trop amers, était faible contre l'oisiveté. Il s'ennuyait, il se repentait. Des deux puissances qu'il avait trompées, une déclarait avoir oublié l'injure. D'ailleurs, la guerre allait recommencer, et Victor, l'un des vainqueurs de la bataille de Turin, où il avait secondé Eugène, serait un Italien inutile et caché dans de vieilles murailles! il n'en sera pas ainsi, s'il est encore possible. Le vieux roi redemande à del Borgo l'original de l'acte d'abdication. Del Borgo le promet, mais il va rendre compte au roi Charles de cette demande. On assembla le conseil. Sur ces entrefaites, Victor, animé par la marquise de Spigno, essaya de s'introduire dans la citadelle de Turin. Le gouverneur Pallavicino de Saint-Remy ne voulut pas le recevoir. On délibérait dans la crainte et dans la stupeur. Les Français étaient partis de Briançon pour s'approcher du Piémont. Le roi Charles paraissait prêt à restituer les droits à son père. Arborio Gattinara, archevêque de Turin, prit la parole : il exposa que la marquise de Spigno pouvait être la seule cause des regrets de Victor; que Charles avait bien gouverné pendant un an. Il dit aux ministres: « Lorsque Philippe V rétracta sa renonciation, il chassa tous les ministres de son fils. On a signé des traités avec les princes de l'Europe. Victor tiendra-t-il ces traités? recommencera-t-il la guerre? Charles peut en conscience conserver le trône. Il l'a reçu malgré lui, il a proposé au roi, dans les premiers temps, de le rendre: il n'est plus à propos qu'il résigne. » On alla aux voix; il fut décidé que le roi Victor serait immédiatement arrêté et détenu à Rivoli. Charles signa, en tremblant, et en versant encore des larmes abondantes, l'ordre d'arrêter son père, qui fit quelque résistance, qui chercha à haranguer les troupes, à rappeler ses victoires aux vieux soldats, mais qui dut céder au colonel chargé de s'assurer de sa personne. Ce prince mourut après un an de détention.

Victor-Amédée fut un des plus grands princes de la maison de Savoie. Il obtint de glorieux succès dans les armes. On lui doit des établissements utiles. Il favorisa l'agriculture, il protégea l'art de la soie. Il assura une vieillesse heureuse aux soldats infirmes; il rassembla et coordonna plus sagement les lois, et soumit la noblesse et le clergé au paiement de l'impôt. Dans le temps, ils s'en souvinrent. Les inclinations guerrières des Piémontais se manifestèrent surtout sous son règne. On connut déjà ces soldats braves, sobres et réfléchis que depuis Napoléon estima tant. La fin de la vie de Victor fut une suite de douleurs et de peines cuisantes, parce qu'il fit la plus grande faute que puisse commettre un souverain qui n'a pas entièrement et absolument perdu la volonté ou la force de gouverner.

Digitized by Google

Entrée du grand-duc François à Florence. — Charles de Bourbon, appelé d'abord en Toscane par Jean Gaston, obtient ensuite la couronne de Naples.

En 1739, le grand-duc François fit son entrée solennelle à Florence. Les historiens s'accordent à dire qu'il sut régir avec des principes de douceur les provinces de la Toscane, en lui laissant les institutions auxquelles elle se montrait le plus attachée.

Charles de Bourbon, né en 1716, de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, était destiné à succéder dans le grand-duché à l'autorité de Jean Gaston; mais on a vu que la plupart des puissances de l'Europe avaient manifesté une autre volonté. La paix de Vienne ayant placé définitivement sur la tête de Charles la couronne de Naples, il rendit ce pays heureux; il le couvrit d'édifices somptueux, excita au plus haut point l'enthousiasme des Napolitains, qui enfin voyaient un roi de près, et n'étaient plus forcés d'obéir à des autorités ou violentes ou incertaines, destinées à faire le malheur du pays. En 1759, Charles, appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère aîné Ferdinand, laissa le royaume de Naples à Ferdinand, son troisième fils, celui-là même qui a régné jusqu'à nos jours, d'abord sous le nom de Ferdinand III, roi des Deux-Siciles, et ensuite sous le nom de Ferdinand Ier, *roi du royaume* des Deux-Siciles.

Albéroni relégué à Ravenne. — État de la république de Saint-Marin. — Albéroni occupe sa citadelle. — Belle conduite de quelques habitants. — Clément XII rend la liberté à la république. — Son organisation actuelle.

Le fameux cardinal Albéroni, alors exilé de l'Espagne qu'il avait administrée long-temps avec quelque gloire, se trouvait en qualité de légat à Ravenne, où l'avait envoyé Clément XII, et il entreprit de soumettre au saint-siége la république de Saint-Marin. Cette innocente et prudente république administrait en paix le petit nombre de ses sujets. L'autorité souveraine résidait d'abord dans un conseil général appelé *Arringo*, et se composait d'un représentant pris dans chaque famille. La multitude rendait cette assemblée tumultueuse, nulle pour son objet; elle ne savait pas toujours prendre une délibération fixe et invariable: le peuple alors se rassembla tout entier, et réduisit la représentation à un conseil, calculé dans la plus exacte proportion possible avec le nombre des citoyens. Les plus probes, les plus instruits, et les plus actifs d'entre eux furent désignés pour être les organes de la volonté générale. On fit un choix non d'*ottimati*, comme ailleurs, mais d'*ottimi*, sans altérer pour cela, ni le principe, ni la forme du gouvernement démocratique, car le nouveau conseil était encore tellement nombreux par rapport à la population, qu'il n'y eut peut-être d'exclus que ceux qui devaient l'être naturellement par le vœu de l'opinion publique. On demanda ensuite plusieurs fois à restreindre ce conseil, et à cet égard on peut remarquer qu'une légère tendance à l'oligarchie librement consentie, commença à s'insinuer dans les esprits.

Enfin, par l'effet d'une sorte de vénération pour l'antiquité de l'*Arringo*, on voulut, malgré l'abolition qui en avait été décidée, en garder le souvenir et conserver, pour ainsi dire, le droit de son institution, en laissant au peuple la faculté de s'assembler deux fois par an, c'est-à-dire, les premiers jours de l'entrée en fonctions des *capitaines* ou chefs de l'état. Ces assemblées devaient être appelées aussi l'*Arringo*. Mais cette réunion générale du peuple n'avait jamais lieu; le droit existait seulement. Le besoin de la chose publique ne l'exigeait pas, et l'exercice du droit de souveraineté s'y réduisait à la faculté qu'avaient tous les citoyens, de présenter publiquement des remontrances et des pétitions aux magistrats supérieurs.

Les choses étaient en cet état. Cependant on avait à se plaindre de voir s'établir de ces sectes qui ont pour but d'admirer, d'appeler, de préférer les étrangers. Les ducs d'Urbin s'étant

éteints dans la personne de François Marie II de la Rovère, la haute protection qu'exerçaient ces ducs sur Saint-Marin était passée au pape Clément VIII et à ses successeurs. La protection de Rome n'avait pas cessé de se montrer douce, confiante; c'était une protection qui paraissait plutôt l'amour d'un père.

Albéroni, descendu d'un plus vaste théâtre, conçut le projet de donner plus particulièrement à Rome, le mont *Titanus* (voy. pag. 193). Sous prétexte de réclamer des détenus accusés d'avoir volé à Lorette, et que Saint-Marin, qui ne voulait pas accorder de refuge aux malfaiteurs, avait fait arrêter, le cardinal fit approcher quelques sbires. La république représenta qu'elle remettrait les détenus aussitôt que l'instruction du procès serait achevée. Albéroni écrivit à Rome que Saint-Marin était une autre Genève au sein de l'Italie, que le parti des hommes sages de la ville demandait à devenir Romains. Le pape Clément XII, octogénaire, laissait le soin des affaires au cardinal Firrao. Celui-ci crut trouver une occasion favorable d'augmenter la puissance du saint-siége, mais il voulut agir avec prudence, et il autorisa le cardinal albéroni à s'approcher lui-même des frontières avec quelques soldats, pour tâcher de connaître la disposition des habitants. Albéroni étendit les ordres, s'empara de la ville et de la petite citadelle, ne s'arrêta pas à cette première opération, et il invita les habitants à venir tous prêter serment de fidélité.

Quelques personnes timides prêtèrent le serment; alors s'avança le capitaine Giangi, qui parla ainsi: « Le 1er obtobre, j'ai prêté serment à mon légitime *prince*, la république de Saint-Marin; je confirme aujourd'hui, et je renouvelle ce premier serment. » Joseph Onofrio manifesta les mêmes sentiments. Albéroni ayant fait incarcérer quelques-uns de ces généreux citoyens, la ville menaça de se révolter. Le cardinal Firrao envoya monsignor Enriquez, Espagnol, pour s'informer de l'état des choses. Enriquez était un homme réfléchi; il vit bientôt que Saint-Marin n'avait rien de commun avec les doctrines protestantes; que le peuple aimait simplement, sagement et naturellement son ancienne indépendance; qu'en général, au besoin, il était brave et impétueux; que désormais, bien ou mal gouverné par Rome, il se révolterait souvent. Il conseilla d'ordonner le rétablissement de la précédente autorité. Les actes d'Albéroni furent cassés, et le peuple remit en vigueur, avec quelques amendements, ses vieilles institutions.

Le système de la république se composa, dès lors, 1° d'un conseil des soixante qui forme le corps législatif; 2° de deux *capitaines* qui ont le pouvoir exécutif; 3° d'un conseil de douze magistrats, dont les deux tiers se renouvellent chaque année, et qui est comme un corps intermédiaire entre les *capitaines* et le conseil des soixante; 4° d'une cour de judicature, élue tous les ans par le conseil des soixante. Nous parlerons peu des finances et des rapports économiques de cet état, son administration ne pouvant rien présenter de bien important à cet égard dans de si petites limites (le territoire actuel n'a pas plus de deux lieues de diamètre); d'ailleurs elle est réglée sur des principes propres à prévenir tout sujet de plainte et de mécontentement de la part des étrangers limitrophes et des citoyens eux-mêmes, principes d'après lesquels l'impôt est toujours réparti avec une équité scrupuleuse, et toujours moins en raison de l'usage et des antécédents que proportionnellement aux besoins publics qui tendent à diminuer d'année en année: il est calculé surtout de manière qu'il n'y ait pas lieu à laisser accumuler la dette de l'état au-delà des moyens qu'il peut avoir de l'éteindre. Quant à la milice, tous les citoyens capables de porter les armes sont déclarés défenseurs des lois, sauf cependant quelques restrictions dans le choix de ces défenseurs. Il faut posséder pour combattre. La religion catholique romaine, dans cette *Genève*, est la seule religion de l'état. Un

évêque du pays règle toutes les affaires ecclésiastiques. Un livre d'or contient les noms des patriciens nationaux et des patriciens étrangers. L'inscription sur ce livre d'or donnait autrefois des priviléges pour entrer dans l'ordre de Malte. La population est d'à peu près six mille ames. Un des revenus est la vente des *animali neri*, espèce de petit cochon noir, qu'on élève sur les versants de la montagne. Le seul embarras que Saint-Marin éprouve quelquefois, est la privation du sel : les habitants s'en approvisionnent à Venise, où la république les a toujours traités avec bienveillance.

La guerre recommence en Italie. — Marie-Thérèse fait occuper Gênes. — Révolte de cette ville. — L'enfant génois. — Jean Carbone. — Le doge Brignole. — Le duc de Boufflers. — Sa mort. — Le duc de Richelieu.

La guerre ravageait l'Italie en 1746. Les Autrichiens s'étaient approchés de Gênes, alors alliée des Français, et ils avaient demandé au doge et aux conseils la permission d'occuper la ville, promettant de respecter son indépendance. Néanmoins le commandant impérial écrasait les habitants de contributions de guerre. L'armée de Marie-Thérèse ne payait pas les vivres, et les moindres officiers se montraient des vainqueurs farouches. Les Génois se soumettaient, mais avec indignation, à la violence du gouvernement militaire.

Le 5 décembre, après le coucher du soleil, quelques soldats impériaux transportaient dans le quartier de Portoria, habité par une grande quantité de peuple, un mortier d'un poids considérable. Le chemin s'étant effondré sous la pesanteur de cette énorme machine de guerre, les Autrichiens voulurent forcer quelques hommes du peuple à les aider pour dégager le mortier. Ceux-ci répondirent : « Nous n'avons pas à vous aider; ce mortier est à nous, vous vous en emparez, aidez-vous vous-mêmes. » Les caporaux répliquèrent par des coups de bâton. Il s'éleva un frémissement général et des cris de vengeance. Mais en s'éloignant un peu des soldats, on se contentait encore de regarder leur embarras. Les soldats, désespérant de réussir seuls à dégager le mortier, donnèrent de nouveaux coups de bâton, qui excitèrent un autre tumulte. Un enfant, à peine âgé de huit ans, ne put contenir sa colère, en voyant que l'on frappait une seconde fois son père, pauvre cordonnier, qui se bornait à considérer la dispute. L'enfant ramassa une pierre, et se tournant vers quelques-uns de ses camarades, cria : « Oh! je la casse » (*oh! la rompo*); mot énergique qui, dans le patois génois, équivaut à ceux-ci : « Que faisons-nous là, que ne rompons-nous la tête à ces gens-ci? » Il dit, et il lança sa pierre à la tête d'un des caporaux : en un instant, les soldats sont assaillis, et obligés de fuir, en abandonnant leur mortier, sur lequel les enfants se mettent à sauter, en signe de triomphe. Un matelot s'avance : « Laisserez-vous ces enfants seuls, montrez du courage; aux armes! *viva Maria!* aux armes! » En un instant, plus de six mille personnes furent réunies. On marcha sur le palais. Les colléges étaient assemblés. Ils voulurent apaiser le peuple qui demandait qu'on exterminât les hommes à bâton. Le doge parvint à rétablir quelque tranquillité. Le lendemain, le commandant annonça aux colléges qu'il allait envoyer un officier prudent, pour chercher le mortier. En effet, cent grenadiers et des sapeurs parurent pour exécuter cet ordre. Le peuple retourna vers le palais, en criant : « Des armes! Si vous, nos magistrats, vous ne voulez pas nous délivrer, nous nous délivrerons, nous, et vous avec nous. » Les Autrichiens s'étaient fortifiés dans les trois rues de l'*Aqua-Verde;* mais l'insurrection ne pouvait plus être vaincue; les femmes, les vieillards, les laïcs, les prêtres, les nobles, les porte-faix, les enfants, tous confondus avec leurs divers costumes, tiraient des canons à la prélonge. Un autre mortier plus pesant que celui qui avait occasioné le tumulte, fut porté à force de bras, sur une colline, pour que de là,

il pût battre la place du palais Doria, où les Autrichiens réunissaient toutes leurs forces. Le peuple, sans déposer le doge qu'il estimait, nomma pour chefs militaires, Thomas Asséréto, dit l'Indien, et Charles Bava. D'autres places furent confiées à divers citoyens, et surtout à des cordonniers, parce que c'était un cordonnier qu'on avait frappé le premier. Enfin, au nombre de ceux qui d'eux-mêmes prenaient un commandement, et qui montraient le plus de courage pour exciter les autres et pour se battre, se distinguait Jean Carbone, valet d'auberge.

Le général autrichien demanda bientôt à entrer en composition. Les Génois exigèrent sur-le-champ la remise de la porte Saint-Thomas et de la porte de la Lanterne. Le prince Doria, le religieux Visetti allèrent porter ces paroles au commandant, qui y consentit. Alors on crut pouvoir demander davantage. Le tocsin ne cessait de faire entendre ce son rapide et monotone qui, disent les Italiens, allume la fièvre. Le Saint-Sacrement était exposé dans toutes les églises. On apprit que les paysans des environs, prenant part à l'insurrection, avaient fait prisonniers des corps allemands logés dans les bourgs voisins. De concert avec ces paysans, les Génois commencèrent une attaque générale contre les Impériaux, qui bloquaient encore la ville du côté de la porte Saint-Thomas. Assaillis avec fureur, ils se rendirent, et pour échapper à un massacre, ils abaissèrent leurs fusils, en criant : « Jésus! Jésus! nous sommes chrétiens. » Jean Carbone saisit alors les clefs de la porte Saint-Thomas. Il accourut au palais où le doge et les colléges étaient obligés de laisser tout faire, sans donner des ordres; et présentant les clefs au *prince*, il lui dit : « Voilà des clefs qu'avec tant de facilité vos seigneuries ont remises à nos ennemis, tâchez à l'avenir de les mieux garder, ces clefs que nous avons recouvrées au prix de notre sang. » Terrible leçon donnée par un valet d'auberge à des patriciens de haute naissance!

En cinq jours Gênes fut rendue à la liberté. Elle avait deux gouvernements, un de droit, qui ne faisait rien, c'était celui de l'ancienne seigneurie, et un de fait, celui du peuple, qui faisait tout. Mais comme il arrive, et comme il doit toujours arriver dans des circonstances semblables, où le peuple repousse un étranger, sans renverser l'autorité légitime, les hommes sages descendirent sur la place publique pour régler la multitude. On députa le prince Doria en France, à l'effet d'y solliciter un appui; car les Allemands reparaissaient avec des forces supérieures. Le 5 février 1747, la France envoya un chebec, qui portait huit officiers, parmi lesquels se trouvaient deux habiles ingénieurs. Quand ils débarquèrent, toute la ville se porta à leur rencontre. On salua avec respect le pavillon français. Jean Carbone harangua les officiers. Ceux-ci, outre leur science, leur courage, leurs conseils et la promesse d'un prompt secours, apportaient huit mille louis d'or, avec lesquels on pourvut aux premiers besoins de l'armée populaire. Ces officiers publiaient que les confédérés qui avaient osé un instant passer le Var, commençaient leur retraite, et qu'ils étaient suivis de près par une armée française, destinée à venir rassurer Gênes. Mais les Autrichiens ne se repliaient que pour renforcer encore l'armée qui assiégeait la ville. Avant qu'une flotte anglaise, alliée de l'impératrice, eût pu bloquer le port, des divisions navales débarquèrent des troupes françaises et espagnoles.

Après des événements si mémorables, Gênes, plus unie que dans les temps anciens, ne pouvait pas capituler. Cependant Schulembourg, général des troupes impériales, somma plusieurs fois la ville de se rendre. Il promettait un pardon au nom de Marie-Thérèse. La seigneurie reçut du peuple l'ordre de répondre que Gênes avait pris les armes, non pour offenser, mais pour se défendre : « Gênes ne veut point d'armée étrangère à ses portes, ni de flotte ennemie dans sa

rade : Gênes ne veut obéir qu'à des Génois. »

Le dernier jour d'avril, arriva le duc de Boufflers. Le 4 mai, il fut présenté au doge Brignole, et il lui adressa un discours rempli d'enthousiasme. Le doge répondit : « La république a éprouvé d'horribles vicissitudes dans le cours des siècles, mais elle n'en a jamais ressenti de plus douloureuses qu'en ce moment. Duc de Boufflers, remerciez le roi en notre nom. Nous allons combattre, j'en prends à témoin le peuple qui m'écoute; nous combattrons avec d'autant plus de constance, qu'au désir de rester libres nous ajoutons celui de nous montrer reconnaissants. »

Les Anglais assiégeaient la ville par mer. L'habileté, l'expérience des lieux, l'intrépidité des Génois parviennent à tromper les Anglais. « Laissez-nous faire, disaient les marins, aux commandants du peuple, qui les envoyaient chercher des vivres; cette mer, et nous, nous nous connaissons, elle n'a pas de secrets pour ses enfants; vous n'avez pas perdu une seule de vos barques, depuis le commencement des hostilités, vos felouques reviennent toujours chargées de fruits. » On entretenait pour le duc de Boufflers une table splendide; il était aimé, il multipliait sa présence. On publiait qu'il ne dormait jamais. Le premier, il arrivait aux points d'attaque les plus périlleux. Tant de fatigues échauffèrent son sang : en allant à l'hôpital visiter des malades, il fut attaqué de la petite vérole, et il mourut le 3 juillet, regrettant de ne pas expirer sur le rempart. Le sénat ordonna qu'on lui rendît des honneurs funèbres avec toute la magnificence que comportait la situation de la ville. On inscrivit son nom et celui de toute sa famille sur le livre d'or.

Louis XV envoya bientôt le duc de Richelieu pour remplacer M. de Boufflers, et le nouveau général, non moins brave que le précédent, après avoir conseillé de construire une troisième enceinte de fortifications, ne trompa jamais l'attente des Génois, qui combattirent avec constance, comme l'avait dit le doge, jusqu'à ce que leur délivrance fût complète.

PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE. — DÉSINTÉRESSEMENT DE LA FRANCE.

Enfin, des plénipotentiaires de toute l'Europe se réunirent à Aix-la-Chapelle, et il fut convenu, le 30 avril 1748, que, conformément à la pragmatique sanction, qui réglait cet objet, Marie-Thérèse, fille de Charles VI, serait impératrice, et héritière des états autrichiens, du royaume de Bohême, du royaume de Hongrie, et du duché de Milan, et que François de Lorraine, grand-duc de Toscane, son mari, serait empereur d'Allemagne. Don Philippe, fils de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, recevrait Parme, Plaisance et Guastalla, avec retour de Guastalla au roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III, et à ses successeurs, dans le cas où don Philippe mourrait sans enfants, et où Charles de Bourbon irait régner en Espagne. Ce dernier était maintenu dans la possession du royaume des Deux-Siciles. On garantissait au roi de Sardaigne le Haut-Novarais, Vigevano, le pays d'Outre-Pô. Gênes, honorée d'une estime universelle, reprenait Final.

La France restituait toutes ses conquêtes. L'historien Buonanni dit en propres termes : « Louis XV aima mieux que l'Europe fût en repos, qu'en sa possession » (*più quieta che sua*).

Le roi de Sardaigne reprenait Nice et la Savoie.

Le saint-siége et Venise, qui n'avaient pas pris part à la guerre, conservaient l'intégrité de leurs états. La maison Grimaldi garda sa petite principauté de Monaco (*).

(*) La maison de Grimaldi, une des plus illustres de l'Italie, est fort ancienne. Elle justifiait, en 1694, six cents ans de possession de la principauté de Monaco. Pendant les premières dissensions de la république de Gênes, la maison de Grimaldi se saisit de Monaco, qu'elle garda définitivement, en refusant absolument foi et hommage aux Génois en 1242 (voyez pag. 128). La répu-

« Louanges soient données à la France, dit M. Botta, à la France qui avec un zèle désintéressé protégea les faibles, et ne mit rien à part pour elle! » On l'a blâmée de ce que l'on a nommé sa faiblesse; mais un acte de modération de la part d'une grande puissance, lui permet de reparaître avec honneur et sans danger, sur le théâtre des événements, tandis qu'une occupation forcée, une portion de proie trop ambitieuse, font souvent haïr le nom de cette puissance, et renouvellent des guerres funestes. D'ailleurs, la possession de la Lorraine allait devenir pour la France une si grande richesse, qu'il fallait accoutumer peu à peu l'Europe à voir Louis XV jouir d'une extension de territoire si profitable.

blique lui proposa plus tard de la recevoir pour feudataire, en promettant protection; mais les Grimaldi ne voulurent pas accepter cette situation. Honoré Ier se mit sous la protection de Charles-Quint, qui lui donna le marquisat de Campagna et le comté de Canosa, dans le royaume de Naples, parce qu'il avait suivi le parti espagnol dans la guerre en Italie contre la France. Honoré mourut en 1581, et laissa deux fils, Charles et Hercule. Le premier étant mort sans enfants, son frère lui succéda. Hercule Ier ayant été assassiné en 1604, le comte de Fuentès, gouverneur de Milan, se saisit de la ville et du château de Monaco pour le roi Philippe III. Honoré II fut fait chevalier de la Toison d'or. En 1611 il chassa les Espagnols de Monaco, et se mit sous la protection de la régente de France, Marie de Médicis, qui envoya dans l'État une garnison française. Le roi Louis XIII nomma le prince, chevalier de ses ordres, lui donna le duché de Valentinois, le comté de Carlades en Auvergne, la baronnie de Calvinel dans la même province, celle de Baux en Provence, et celle de Bucs en Dauphiné. C'est ainsi que les princes de Monaco, en couvrant successivement leur poitrine du collier de la Toison d'or, et du collier du Saint-Esprit, maintenaient leur autorité, à travers les débats des grands-maîtres de ces deux ordres célèbres. Ce petit État contient, outre cette ville, Roccabruna et Menton. Le prince jouit du droit de battre monnaie. Il y a des voyageurs qui croient de bon goût de faire des plaisanteries sur l'exiguïté de la principauté de Monaco: mais il semble qu'un État qui est debout encore, après plus de sept siècles, par la force de la prudence, mérite une plus grave attention.

GOUVERNEMENT DE BENOIT XIV.

On ne peut dissimuler que le gouvernement du saint-siége, sous la sage administration du grand Benoît XIV, n'ait agi avec une rare circonspection, dans toutes ces circonstances de douleur, de trouble et d'effroi, surtout ayant la guerre aux portes mêmes de Rome. Un Vénitien, profond homme d'état, qui, dans ce temps-là, résidait à Rome, dit à ce sujet : « Quiconque a fait un cours de politique d'un an à Venise (un Vénitien, sur un tel propos, ne pouvait point ne pas parler de Venise), et un cours de politique de deux ans à Rome, peut, après cela, se mêler hardiment du métier dans toutes les cours de l'Europe. Chez les Romains, tels que je les vois, la gravité et la circonspection sont naturelles; et il leur reste encore de leurs ancêtres une sorte de grandeur et de patience. Ils excellent en tout ce qui est de la magnificence, surtout pour le culte. Ils savent passer à travers les affaires. Ce pouvoir spirituel, répandu par toute la terre, leur donne un calme de pensée et une expression habituelle de confiance. Ils connaissent, mieux qu'aucune autre nation, l'art de faire paraître grand ce qui ne l'est pas toujours. Ils savent, enfin, sortir des dangers, y rentrer, pour en sortir encore. Ils se laissent dire des injures. Personne n'entend mieux qu'eux les graces, les faveurs, les caresses de l'hospitalité. Dans leurs fêtes, un bourgeois étranger est placé le premier, comme un prince. Chez eux, tous les talents de l'Italie arrivent au pouvoir. » C'est à cette même époque qu'un commandant autrichien, voulant occuper Rome avec peu de soldats, pour y chercher plutôt un refuge qu'une position militaire, disait à un prélat d'Ancône, qui négociait avec lui de la part de Benoît XIV : « Les temps sont changés : actuelle-

ment S. P. Q. R. ne veut plus dire : *Senatus Populusque Romanus;* cela veut dire : *Sono poltroni questi Romani.* » « En ce cas, reprit le prélat, il n'y a pas tant de gloire à entrer, malgré nous, dans Rome : on vous enverra, sous *Monte Mario,* ce qui est nécessaire à vos soldats, et vous ne risquerez pas de faire voir à tant de poltrons, que vous ne commandez qu'à un si petit nombre de braves gens. » Cette réponse éclaira le commandant, et Rome fut, pendant toute la guerre, délivrée de ces autres soldats d'un descendant de Charles-Quint.

ANZOLO QUÉRINI. — CORRECTEURS DES DIX. — LEURS DÉBATS.

On a déjà remarqué que, lorsque Venise n'avait pas la guerre, elle était agitée par des troubles domestiques.

Le 12 avril 1761, Anzolo Quérini, *avogador di comun*, à 3 heures du matin, venait d'entrer dans son casin, sur le grand canal à Saint-Moïse. Il allait se livrer au sommeil, lorsque Ignace Beltrami, *Fante* (*Barigel*) des trois inquisiteurs, frappa à la porte, la fit ouvrir au nom du tribunal, et déclara ce noble en état d'arrestation. Quérini eut le temps, à cause du respect que l'on témoigna pour sa personne et son rang, d'écrire une lettre à son frère, et une autre à Juliette Uccelli, épouse du notaire extraordinaire de la chancellerie ducale. Anzolo, dans ses lettres, prévenait ses amis du malheur qui venait d'arriver; il les priait de le secourir, et, s'il mourait, de le venger. Comme *avogador di comun*, Quérini était investi du droit de dénoncer les Dix ou les Trois, s'il le jugeait convenable: on craignait apparemment qu'il n'exerçât ce droit. Son arrestation excita une surprise universelle; on disait : « Voilà donc Quérini qui, s'il obtient sa liberté, peut récriminer, et, dans sa propre cause, se trouver juge de son juge. » Sur la demande des amis de Quérini, le grand-conseil s'assembla. Un membre, à cause de la circonstance extraordinaire où l'on se trouvait, proposa de procéder, comme en 1628 (il y avait 134 ans), à la *correction* du tribunal des Dix.

L'avis est adopté par un grand nombre de nobles, qui s'indignent de voir le tribunal des Trois, né du tribunal des Dix, s'attaquer au censeur naturel nommé par les lois pour observer constamment la conduite d'une institution si puissante.

Pierre-Antoine Malipier, Alvise Zen, Marc Foscarini, Girolamo Grimani et Laurent-Alexandre Marcello sont nommés *correcteurs*. Ils se réunissent, et se divisent bientôt en deux opinions. Chacun d'eux énonce son avis contradictoirement dans le grand-conseil : les deux premiers soutenaient le même sentiment, et ils attaquaient l'excès de la puissance des Dix. Les trois autres leur étaient favorables. Zen parle d'abord, et prétend faire reconnaître la nécessité d'une *correction immédiate*, à cause de ce qui s'est passé, et surtout parce qu'on ignore ce qu'est devenu l'*avogador di comun*, le conservateur des droits que le conseil délègue et n'abandonne jamais, le surveillant de la liberté publique, qui est livrée, par raison d'état, au pouvoir des Dix pour le bien de Venise, mais non pas livrée au point d'être à jamais perdue de vue. « Que sont devenus les deux yeux fidèles qui devaient être fixement attachés sur les inquisiteurs? Ces yeux ne peuvent plus rien observer, s'ils sont enfoncés dans l'obscurité d'un cachot. Machiavel a comparé les Dix à la dictature romaine, dont on ne devait pas abuser. » Marc Foscarini répond à Zen : « Vous venez d'être faux historien et législateur pernicieux. Machiavel est un écrivain critique, moqueur et malin, un rival *républiquiste* (*reppublichista*); son autorité d'ailleurs est plutôt favorable au conseil des Dix. » Ici Foscarini cite Puffendorff, et un passage de Montesquieu, qu'il extrait de l'Esprit des Lois, liv. 2, chap. 3 (*). Il continue:

(*) Voici ce passage de Montesquieu :
« L'exception à cette règle (celle qui donne un pouvoir extraordinaire à un ci-

« Si vous abattez les Trois, si vous diminuez leur autorité, sans aucune crainte raisonnable, vous risquez de voir s'écrouler tout entière la fabrique d'un gouvernement si bien construit. » Il rappelle les juges secrets de l'Allemagne, qui y ont rétabli la vertu. « Les inquisiteurs que font-ils surtout? ce qui offense beaucoup d'avarices : aux termes d'un décret du 29 février 1622, ils veillent à ce que les nobles ne reçoivent ni présents, ni subsides d'aucun prince étranger. Qui, sans eux, rendra un tel service à la moralité des nobles? » On remarquera, qu'en parlant d'une époque si voisine de 1618, Foscarini ne fait pas mention en même temps du service qu'alors les Trois auraient rendu.

Marc Foscarini se repose un moment. Il prie qu'on attende; il a encore à parler. On attend dans le plus grand silence. Quelle leçon pour les tumultes de nos assemblées, et nos tempêtes *incessantes* de cris et de

toyen) est, lorsque la constitution de l'état est telle, qu'il a besoin d'une magistrature qui ait un pouvoir exorbitant : telle était Rome avec ses dictateurs; telle est Venise avec ses inquisiteurs d'état (les Trois); ce sont des magistrats terribles qui ramènent l'état à la liberté. Mais d'où vient que ces deux magistratures se trouvent si différentes dans ces deux républiques? C'est que Rome défendait les restes de son aristocratie contre le peuple, au lieu que Venise se sert de ses inquisiteurs d'état pour maintenir son aristocratie contre les nobles. »

A Rome, la dictature était temporaire. » A Venise, au contraire, il faut une magistrature permanente. C'est là que les desseins peuvent être commencés, suivis, suspendus, repris; que l'autorité d'un seul devient celle d'une famille, et l'ambition d'une famille, celle de plusieurs. On a besoin d'une magistrature cachée, parce que les crimes qu'elle punit, toujours profonds, se forment dans le secret et dans le silence. Cette magistrature doit avoir une inquisition générale, parce qu'elle n'a pas à arrêter les maux que l'on connaît, mais à prévenir même ceux qu'on ne connaît pas; enfin, cette dernière est établie pour venger les crimes qu'elle soupçonne. » Du reste, ici Montesquieu discute plus qu'il n'approuve.

paroles! Il reprend : « Ils avaient droit, les inquisiteurs, sur les hommes portant des manteaux. Sous ces manteaux, ils ont découvert des armes. Ils avaient droit sur ceux qui se retirent seuls, la nuit, dans des casins : c'est le cas présent. Ne gouvernaient-ils pas d'ailleurs avec prudence? Les étrangers qui voulaient vivre heureux et paisibles, ne disaient-ils pas : *Eamus ad bonos Venetos* (allons chez ces bons Vénitiens)? »

Zen monte à la tribune pour répliquer : « Marc Foscarini, vous avez puisé à quatre sources abondantes tous ces arguments; vous avez mis à sec les lois, les coutumes, les autorités et les réflexions politiques, mais vous ne m'avez pas convaincu. »

Malipier succède à Zen; il cite la partie de la relation de Jean-Antoine Venier, qui se trouve contraire aux Dix (voy. p. 285), et il cherche à fortifier les raisons alléguées par son collègue Zen.

En ce moment entrent des secrétaires qui portent trois urnes, une blanche, une verte et une rouge. La blanche doit contenir les votes pour *oui*, sur les propositions; la verte contiendra les votes pour *non*. La rouge contiendra les votes *non sincères*, c'est-à-dire, qui ne sont ni pour *oui*, ni pour *non* (voy. pag. 287).

La discussion continue. Marc Foscarini, à la suite d'un autre discours, parle enfin de la conspiration de 1618 : « Un des complices, dit-il, un seul dévoila la trame aux Trois : l'ambassadeur d'Espagne demandait à son roi la permission d'ourdir la trame. Les Trois vengèrent la république. » Le fait de cette communication au roi d'Espagne est absolument faux. Il n'en a pas été question une seule fois dans toutes les annales de Venise. Foscarini suppose ici une action qui n'est pas avérée, et l'on se rappelle les paroles d'indignation que Philippe III adressait à l'ambassadeur Gritti. Le roi aurait-il parlé ainsi, s'il eût permis le crime? Quand une histoire n'est pas vraie, on la compose de plusieurs manières.

Le grand-conseil entendit les avis

des différents *correcteurs*, et il résulta de tant de délibérations, que Anzolo Quérini revint d'un exil à Padoue, que les droits du doge furent étendus, et ceux des Dix quelque peu restreints. Il y eut aussi beaucoup de voix *non sincères*. La proposition des changements ne passa d'ailleurs qu'à un petit nombre de suffrages. Ce qui est ensuite singulier, c'est que Marc Foscarini, ce chaud partisan des Dix, fut, cette même année, nommé doge, en remplacement de François Lorédan.

Avénement de Pierre-Léopold au grand-duché de Toscane. — Détails sur son administration. — Sonnet célèbre.

L'année même de la mort de l'empereur François Ier, en 1765, Pierre-Léopold, son fils, devint grand-duc de Toscane. Il fut accueilli à Florence avec de vrais témoignages d'affection. Le nouveau prince parut vouloir s'occuper du bien de ses sujets : il mit de l'ordre dans les finances; il ordonna d'ouvrir des routes; il fit élever des chaussées dans des endroits marécageux, où la voie était impraticable pendant l'hiver. Léopold est comme l'inventeur de ces ponts creux, que l'on pourrait plutôt appeler des *gués pavés*, qui facilitent les communications même après que les orages, si communs en Toscane, ont causé de dangereuses inondations. Il donna un soin particulier à la fabrication des monnaies. Il abolit des lois cruelles, et particulièrement la peine de mort; il publia des lois plus douces. Il licencia les gens de guerre, comme inutiles et coûteux. Nous l'avons nommé le grand Léopold (voy. pag. 245), à propos des embellissements que ce protecteur éclairé des arts exigea qu'on ajoutât à la *loggia* des Lanzi, et nous ne rétractons pas ce jugement. On pourrait citer encore une foule de traits de la vie de ce prince, qui annoncent l'homme vertueux et le souverain intègre; mais, il faut l'avouer, un travers, et un travers inexcusable, a gâté une partie de toutes ces vertus, et rendu le règne de Léopold un objet d'attaques qu'on ne peut passer sous silence. Sous prétexte qu'il n'avait pas de soldats, Léopold disait : « Il faut que j'aie des espions. » Certainement il ne peut exister de bonheur et de sécurité dans un état, s'il n'y a une magistrature respectable et respectée, qui veille pour prévenir les intentions des méchants, pour les surveiller, les contenir et leur faire, au besoin, sentir le poids d'une répression juste, salutaire, et commandée par les besoins de la société. Cela se voit et doit se voir partout : mais si cette surveillance est confiée à des mercenaires, à des esprits faux et pervers, si elle dégénère en persécution, en vexations, en mesures de colère et d'insulte, une telle magistrature peut se voir refuser le respect qu'on était disposé à lui accorder.

On se rappelle tout ce que le génie de la bassesse et de la ruse inventait pour tourmenter l'infortunée princesse d'Orléans, épouse de Cosme III. Les ministres de Louis XIV avaient trop complaisamment autorisé les odieuses machinations du cardinal de Gondi, confident du souverain toscan; mais ce prince, à la fois époux et père, tourmenté par les furies d'une infernale jalousie, ne mettait pas de bornes à ses exigences, et l'on conçoit, tout en les réprouvant avec sévérité, les ordres barbares qu'un homme, qui n'était plus maître de lui, pouvait permettre pour connaître les moindres détails de la vie de son épouse, captive dans l'abbaye de Montmartre. Apparemment les traditions de ces rigueurs insensées étaient restées en Toscane. Dès le premier moment où Léopold, congédiant ses guerriers, demanda des espions, il eut le malheur d'en trouver. Que voulait-il savoir dans des circonstances où aucune animosité politique ne détournait les esprits d'un sentiment d'obéissance au gouvernement? Il voulait connaître les secrets les plus intimes des familles; telle préférence d'un père pour un fils moins âgé, pour une fille plus belle, ou plus aimable, ou plus spirituelle. Il voulait que la vie de ses sujets fût déroulée devant lui tous les soirs avec beaucoup d'informations, quelles qu'elles fussent, sur

22.

les actions qui seraient jugées mauvaises : on s'inquiétait peu des bonnes. Les Florentins ne s'aperçurent pas sur-le-champ de cette organisation déplorable. Une ligne d'hommes, vieux ou jeunes, de femmes, d'enfants, de faux mendiants, de faux ouvriers de l'art de la laine ou de l'art de la soie, de muletiers paraissant attendre de l'emploi, et d'anciens soldats corrompus, d'individus déguisés même en religieux, formait un cordon, on dirait aujourd'hui télégraphique, de la belle *Via-Maggio* jusqu'à la porte Pinti, ou de la barrière qui conduit à Arezzo, jusqu'à *Porta Prato*, et se subdivisait le long des parties de la ville les plus populeuses. Des nobles, des prêtres, des dames, des courtisans même du prince, ceux qui avaient paru goûter autrefois l'influence espagnole, et qui n'y pensaient plus; ceux qui avaient gardé des intérêts de commerce avec la France, et, enfin, tous les étrangers, étaient déclarés *suivis à vue*. Un de ces pauvres compromis, qui sortait de sa maison, était donc *suivi* partout où il se présentait. Quand il s'avançait trop vite, des enfants ou de jeunes hommes (ô honte!) couraient en avant avec la vitesse du vent, pour prévenir les *stations*. L'investigation de ces *magistrats des rues*, comme les appelait le directeur de cette inique administration, devait finir naturellement à la porte des palais; mais, comme les palais, à Florence, n'ont pas toujours des portiers, la curiosité, le zèle, l'audace, excités par l'espoir du gain et de l'avancement, poussaient ces investigateurs au-delà du seuil sacré de la maison des citoyens. Si, à la fin, il fallait bien s'arrêter à l'entrée des appartements, là, dans l'intérieur, une autre garde secrète, invisible, était constituée pour révéler ce qu'avait fait, ce qu'avait dit celui que tant de témoins venaient de voir arriver. Des intelligences, largement payées, écartaient les *bussole* (cette suite de vastes portières de tapisseries qui clôt les appartements), entr'ouvraient les murailles, et le prince entendait à la fois toutes les paroles que l'on proférait dans sa capitale. Dans les commencements, un jeune homme de loi, ainsi *suivi*, en parla devant quelques Toscans; plusieurs n'écoutèrent pas même ses plaintes; une seule personne parut y faire plus d'attention et répondit : elle assura, elle protesta, elle *prouva* que cela n'était pas possible, et elle alla jusqu'à conseiller de prendre soin d'un cerveau qui devenait malade. Le *suivi* observa encore une fois bien attentivement tous les manéges, fit cacher des amis clairvoyants qui virent manœuvrer les limiers de tous les âges et sous tous les travestissements, et, quand il se fut bien convaincu qu'il n'était pas fou, il s'amusa à faire de fréquentes visites à l'incrédule. Deux jours après, l'incrédule était *suivi* à son tour; il se plaignit, fut repoussé; il redoubla ses cris : on le consola enfin, quand il eut reconnu qu'on n'est pas fou pour avoir vu et rapporté des choses qui répugnent à la raison.

Il courut bientôt dans Florence, sous le nom de *Novella piacevole*, un récit de cette plaisanterie. Dès ce moment, il s'organisa en face du gouvernement une sorte de contre-police citoyenne. On ne tarda pas à faire des découvertes utiles. Lorsqu'un *suivi* d'importance passait, des aveugles, prévenus par divers signaux, pinçaient de la guitare, et ils avertissaient ainsi de l'apparition d'un prévenu. Plus loin, des jardiniers lui offraient des fleurs. A défaut d'aveugles et de fleurs, de petits chants d'oiseaux appelaient les *bassets* paresseux ou éloignés. Un jeune téméraire remarqua que lorsqu'il examinait avec dégoût cette foule d'argus, que la guitare, les fleurs ou les chants mettaient en mouvement comme par une force magnétique, alors ces misérables, méprisés pour le prince, semblaient se considérer comme méprisés pour eux-mêmes, et répondaient par des regards provoquants qui n'étaient pas dans leurs instructions. Enfin, vers une heure du matin, tout ce sale cortége disparaissait.

On publia des pièces de vers quand chacun eut fait sa découverte : nous y avons observé des passages où l'au-

teur n'épargnait ni l'érudition, ni les formes les plus élevées de la poésie gracieuse, parce qu'il s'adressait à un peuple spirituel, instruit, au peuple de l'Athènes moderne.

« Où sommes-nous? *Lorrains*, que nous voulez-vous? Là, sur le pont que la Trinité auguste honore de son nom (le pont de *santissima Trinità*), à l'heure du frais, Apollon *Cytharède* est délateur. La ruse, chez nos voisins, a pu arracher les secrets de l'imprudent *cypriote* (ce mot signifie ici étranger, ou porté à la galanterie); mais on n'a jamais vu le jasmin devenir *iscariote*. Passez vite, Flore vous tend un bouquet empoisonné! »

« Mais quel est ce murmure qui paraît doux et flatteur? Taisez-vous, rossignols sans amour! Qu'est-ce encore? Thersites déguenillés, vous prétendez combattre, mais vous avez déposé l'honneur avec l'habit du guerrier. Sommes-nous déshérités de nos places et de notre *Lungarno*, pour que nous allions, à l'ombre, tramer des méchancetés? Nous les détestons. Nous voulons, nous savons être sages! Heureusement, lorsque les ténèbres visitent la terre, vous courez vous abreuver de notre *chianti* (vin célèbre de Toscane): pour nous, le soleil des bons Médicis, et celui de la liberté, ne brillent que la nuit, pendant les débauches ou le sommeil des *Lorrains!* »

Ces vers étaient récités de toutes parts; mais de mauvais ministres, adulateurs et traîtres, cachaient à Léopold ces protestations de l'opinion publique.

Il arriva qu'il se trouva plus tard, à Florence, un homme ardent (*Focoso*), que la passion des vers, et d'autres passions non moins brûlantes, agitaient sans cesse. Il se promenait seul; il parlait haut; il parlait aux arbres, aux maisons, aux troupeaux; il regardait le ciel. Cet homme ne tarda pas à être *suivi;* mais, comme le sanglier blessé, il revenait sur le chasseur. Son audace importunait. Il ne fut plus épargné, et la ville devint pour lui une prison. A cette même époque, il s'introduisait dans le langage des mots barbares, à consonnances pesantes, qui offensaient la délicatesse de la *Crusca*. La liberté des citoyens et la belle diction toscane étaient blessées du même coup. Ce fut alors qu'on parla d'un sonnet qui faisait justice de tous les griefs de la nation. D'abord on ne cita que ce seul vers :

Boreal scettro, inesorabil', duro,

On l'appliquait à la situation du peuple vis-à-vis du gouvernement.

Ce *boreal scettro* inquiéta vivement. La police s'enquit à tout ce qui avait une langue pour répondre, à tout ce qui pouvait avoir des oreilles pour écouter. Elle demanda à tous les yeux, aux mouvements, aux gestes, qui avait insulté la dignité ducale. Celui qui a parlé d'*un sceptre boréal, inexorable, dur*, il faut qu'on le trouve! On ne découvrait rien. Quelle fatalité! Le prince, animé de vues clémentes, ne parlait que de l'abolition des supplices, et l'on adressait à son gouvernement des injures cruelles, comme s'il avait répandu le sang par torrents; et ce prince était, sans contredit, le souverain le plus humain de toute l'Europe. Le sonnet parut enfin tout entier.

D'abord, sous prétexte de reprocher à la cour de mal parler, on lui reprochait de mal agir; car le terrible, l'effroyable *boreal scettro* arrivait après le quatrième vers. Il semblait ensuite que l'auteur ne poursuivît plus que les consonnances âpres d'un langage étranger, en regrettant l'harmonie, la richesse et la clarté du sien; puis, l'aristarque jetait trois vers de mépris sur le pays lui-même, qui avait négligé *ses arts* (*l'arti sue*), et ne possédait désormais que l'ombre de son grand nom. Plus loin, revenait la malédiction poétique directe, dans l'apostrophe à l'Italie, qui n'avait pas chassé tous les Goths *à fond* (*appien*), et à qui les paroles nues de pensées étaient interdites.

Quel était l'auteur du sonnet implacable? Ne l'a-t-on pas reconnu? Alfieri! (*)

(*) Nous n'avons pas cité souvent de pas-

Code pénal de Léopold.

Ramenons le lecteur à des idées moins tristes. Léopold, retenu par ces résistances morales, adoucit son gouvernement. Il publia son code (1786), où l'on voit les premières traces de toutes les améliorations dont les peuples de l'Europe ont profité. L'idée fixe du prince qui voulait tout savoir, ou à qui des malintentionnés ou des esprits faux avaient persuadé qu'il fallait qu'un souverain n'ignorât rien des moindres pensées de ses sujets, cette idée fixe parut encore empreinte dans une propension à prévoir, à empêcher d'avance, à détruire, avant le germe; toutes les réflexions qui peuvent devenir mauvaises. Mais cette croisade fatigante contre les oreillers et les chevets des Toscans, comme ils le disaient, cette manie de s'introduire dans leurs banquets, dans leurs commissions à leurs *facteurs* (fermiers), dans leurs confessions à leurs notaires, est une œuvre souvent inutile, et encore plus souvent impraticable : si le libre arbitre est là pour laisser l'esprit pencher quelquefois vers la perversité, les lois sont aussi là pour arrêter les méchants. Les hommes n'exécutent pas heureusement toujours leurs pensées coupables, et Léopold courait souvent après des délits incomplets, et qu'aucune loi n'avait à punir. Dans son code, comme nous le verrons, le chapitre des incestes est tout à supprimer. C'est une sorte de saint-office irréfléchi, qui publie ce que ne sait pas la moitié de la société, et qui, en attaquant des chimères, peut faire un procès immoral à d'innocentes caresses, et à ces actes de tendresse qui embellissent la vie, et rendent si doux et si charmant l'intérieur des familles.

On remarque dans ce code, cette disposition humaine et prévoyante : « Qu'on avertisse de ne pas *expérimenter* par la prison les témoins indiqués pour informer de la vérité, à moins qu'on n'acquière une certitude légitime de la connaissance qu'ils ont des faits dont ils persistent à se déclarer ignorants. On ne vexera pas mal à propos les témoins par une détention arbitraire, et encore moins par la prison la plus dure. » Plus loin, on lit : « Quand un prévenu est en prison, il n'est incarcéré que pour être gardé ; on doit alors adoucir sa détention par tous les moyens possibles, relativement à la durée, et par tous les ménagements compatibles avec l'état de prévenu où il se trouve. Tout détenu dans une prison secrète en sera extrait au moins une fois la semaine, pour être placé au moins pendant un jour dans un lieu de dépôt différent. Pendant ce temps-là on introduira de l'air, de manière à assai-

sages italiens : en général, nous ne présentons au lecteur que plusieurs de ces mots qu'il faut introduire même dans un écrit français, ou parce qu'ils sont caractéristiques, ou parce que dans leur *étrangeté*, ils ne sont pas susceptibles d'une traduction exacte : mais nous croyons devoir rapporter le sonnet d'Alfiéri, car il fut un événement politique, et il entre dans l'histoire de l'administration de la Toscane. Voici ce sonnet foudroyant :

L' idioma gentil, sonante e puro
Per cui d' oro le arene Arno volgea,
Orfano or giace, afflitto e mal sicuro,
Privo di chi il più bel fior ne coglies.
Boreal scettro, inesorabil, duro,
Sua madre spegna e una madrigna crea
Che illegitimo omai farallo e oscuro
Quanto già ricco l' altra e chiaro il fea.
L' antica madre, è ver, d'inerzia ingombra,
Ebbe molti anni l' arti sue neglette;
Ma per lei stava del gran nome l'ombra.
Italia! a quai ti mena infami strette
Il non esser dai Goti appien disgombra!
Ti son le ignude voci anco interdette.

« L'idiome suave, harmonieux et pur, qui a fait dire que l'Arno roulait des sables d'or, gît maintenant orphelin, affligé, incertain, privé de ce qui pouvait en extraire la fleur la plus délicate. Un sceptre boréal, inexorable, dur, immole sa mère, et produit une marâtre qui rendra cet idiome désormais obscur et illégitime, autant que cette mère l'avait rendu clair et abondant. L'antique mère, il est vrai, ensevelie dans l'inertie pendant beaucoup d'années, négligeait *ses arts*, mais il lui restait l'ombre du grand nom. Italie! à quelle infâme servitude tu es réduite pour n'avoir pas été à fond délivrée des Goths! les paroles même nues te sont encore interdites! »

nir la prison secrète. Nous réprouvons tout système qui tendrait à faire regarder la *fuite* d'un contumace, comme un *aveu*, parce que facilement la peur d'un procès excite à la fuite, même les innocents. La coutumace ne sera qu'un *simple indice* à joindre aux *preuves* que l'on aura rassemblées. Pour un délit des plus atroces, la confiscation des biens est injuste, même pour le délit où l'on s'est imaginé, par une extension fallacieuse, d'intéresser la *majesté lésée*. Cet abus introduit pour satisfaire la *cupidité* du fisc, plus que pour servir des vues de bien public, est désapprouvé, parce que la personne du coupable est la seule qui, en réparation du délit, soit sujette à la loi et au châtiment. »

Voici un article plein de sens, de générosité et de justice. « Le produit des amendes payées en vertu de condamnations juridiques, doit être employé à fournir des indemnités à ceux qui subiront un procès par suite de combinaisons fatales, et qui se trouveront être innocents. » — « La peine de mort est abolie, parce que le coupable est fils de la société et de l'état : les *travaux publics* servent à établir un *exemple continué*, et non pas une terreur momentanée, qui souvent excite la compassion. *La corde, la marque* sont abolies. Nous annulons toute mutilation. »

« Les peines consacrées par le code sont : 1° les amendes pécuniaires; 2° le fouet dans la prison (cette peine ignoble indignait toujours les Toscans, mais elle ne fut pas abolie); 3° la prison pour un an au plus; 4° l'exil de la *potesteria* ou canton; 5° l'exil du *vicariat* ou arrondissement; 6° la *confination* à Volterre ou sur son territoire, sorte de *condamnation* à la fièvre; 7° et 8° la *confination* dans la province inférieure, ou à Grosséto, autres sortes de peines semblables à la précédente; 9° l'exil du grand-duché; mais il n'aura lieu que pour ceux qui, en dénonçant leurs complices, auront obtenu l'*impunité* (*impunité* n'était pas ici le mot propre) : l'exil sera appliqué de plus aux vagabonds, aux *charlatans*, aux mendiants étrangers, et généralement à tous les délinquants étrangers, et enfin aux *calomniateurs;* 10° le carcan sans exil; 11° le carcan avec exil; 12° le fouet en public (le peuple s'éloignait toujours de cet odieux spectacle); 13° le fouet en public avec la promenade sur l'âne (à travers les rues, alors toujours désertes); 14° les *travaux publics* pour 3, 5, 7, 10, 20 ans, et *à vie*. Les *travaux publics à vie* s'appelleront l'*ultimo supplizio*, le dernier supplice. » A la suite de ces dispositions, il est déclaré que les exécuteurs de la justice ne seront pas réputés infames. Ils pourront témoigner devant les tribunaux.

« Les faux rapports, les fausses relations seront punis du fouet (il ne s'agit pas des fausses relations, des rapports inexacts d'un *observateur*). » L'article 80 porte que l'*escroquerie* étant un mal qui devient la ruine du patrimoine, une excitation au vice et un dommage pour *la république*, l'escroquerie sera punie de peines corporelles. Dans ce cas les différents genres de dispositions sont confondus d'une manière étrange.

Après tant de peines prévues et punies, il est question, art. 92, du *colombicide*, délit qui eût dû se trouver compris dans les premières prévisions du code. Les Toscans sont très-attachés à leurs pigeons. L'amende pour la soustraction de chaque pigeon domestique sera de dix écus. La peine sera d'un mois de prison, si les pigeons sont tués. Tout familier, ou exécuteur de justice qui tuera des pigeons, sera condamné à trois ans de travaux publics.

Nous ne parlerons pas avec détails de l'article 96, où, entre autres crimes trop communs dans tous les pays, il est fait mention d'un crime chimérique, inconnu dans nos climats, et que l'on assure, avec raison, être également inconnu en Toscane. L'art. 97 punit tout commerce intime entre juif et chrétien. L'art. 114 porte que tous les délits quelconques sont prescrits après dix ans. Voilà le célèbre code de Léopold. Quels que soient les

oublis, les extensions, les préjugés du Nord, et les imperfections de la méthode de rédaction qu'il présente, il n'en assure pas moins à son auteur le rang le plus distingué parmi les amis de l'ordre, de la vertu et de l'humanité.

Si la police importune, niaise, immorale et provoquante de Léopold, n'eût pas excité tant de réclamations (*), son code aurait encore produit une impression plus utile, et obtenu un succès plus honorable; mais les hommes repoussent même le bien, s'il ne leur apparaît qu'entouré de sujets de plaintes, de poursuites ridicules, de vexations et de dégoûts.

POLICE A NAPLES, A MILAN, A ROME, EN PIÉMONT, A GÊNES ET A VENISE.

La police de Léopold nous a naturellement mis sur la voie de celle des autres pays de l'Italie. Que remarquait-on en ce genre à Naples, à Milan, à Rome, en Piémont, à Gênes et surtout à Venise?

A Naples, le vice-roi et l'inquisition avaient leurs observateurs. Le cabinet de Madrid en entretenait aussi qui étaient inconnus à l'autorité politique et religieuse. Leur chef, s'il venait à être découvert et compromis, était porteur d'une pièce secrète, qu'il demandait à remettre au vice-roi ou à l'inquisiteur, et, sur-le-champ, tout se trouvait aplani, non sans crainte pour le vice-roi et l'inquisiteur, qui ne savaient pas toujours où chercher leurs surveillants, et qui étaient punis de l'avoir inquiété.

(*) Il vient de paraître un ouvrage tout à fait remarquable et spirituel du baron Des Genettes, intitulé : *Souvenirs de la fin du 18e siècle*. (Paris, 1835). Nous remarquons un passage où il s'exprime ainsi : « Je fus visité par un homme de la police de Léopold, de cette police dont Léopold faisait un si grand usage dans ses États, qu'on disait de lui : « *Nous avons un excellent prince, mais il est toujours sur nos épaules.* » La décence de notre langue, nos coutumes et nos mœurs m'empêchent de traduire littéralement l'expression florentine. » *Souvenirs*, t. I, pag. 443.

Le peuple, instruit de cette triple investigation, recourait de l'une à l'autre, et il pouvait arriver que ces trois polices n'eussent pas la force, la consistance, l'efficacité d'une seule. En général, si on s'abstenait de parler de Masaniello, des dogmes et de l'avidité de la cour de Madrid, on vivait tranquille.

A Milan, les seigneurs, avec la permission du cabinet d'Espagne, payaient des *bravi*, prêts à exécuter leurs volontés, même les plus méchantes, pourvu que ce ne fût pas en opposition avec l'autorité du gouvernement espagnol. Le pauvre bourgeois, qui retirait la quittance de ses impôts, qui n'insultait pas un grand, qui ne parlait qu'avec respect et circonspection du saint-office, n'avait pas à redouter de gêne, d'embarras et de persécutions. Le cardinal Borromée (saint Charles), l'un des plus grands hommes de l'état de Milan, avait cherché à mettre un frein à la violence des *bravi*, et il était parvenu à les contenir. Le peuple milanais aurait eu besoin de fouiller bien avant dans ses annales pour y retrouver sa liberté. Les Visconti, les Sforza ne gouvernaient-ils pas avec l'autorité la plus absolue? La maison d'Autriche occupait la citadelle de Milan, et, d'un signal des montagnes voisines, elle pouvait appeler les Allemands à venir renforcer le gouvernement. Du reste, là régnaient, sans doute, les mêmes subdivisions de police qu'à Naples.

A Rome, on vivait sous l'empire antique et opiniâtre de la doctrine des *franchises;* chaque cardinal, chaque prince étendait sa puissance et sa protection sur l'enceinte et les environs de son palais. Malheur à tout espion qui s'en fût approché dans un intérêt contraire à celui du maître! il risquait d'y être frappé, tué peut-être, ensuite enterré dans quelque cave. Chaque ambassadeur allait encore plus loin : la *franchise* embrassait le palais, ses jardins, et encore tout ce que l'*œil pouvait apercevoir, du principal balcon;* c'est ainsi qu'une place entière, appelée *la place d'Espagne*, jouissait

de privilèges exagérés; il ne pouvait être fait aucune arrestation dans plus de soixante maisons qu'avec une permission signée du secrétaire d'ambassade. Où une police, telle que celle de Léopold, aurait-elle placé ses *relais*, ses signaux, ses courriers, allant un léger papier blanc à la main, pour être plutôt reconnus par *les amis* stationnés aux angles de toutes les rues? où aurait-elle mis en faction ses aveugles, ses jardiniers (*) et ses oiseaux?

(*) Je m'empresse de donner une explication que je crois convenable. Je n'ai parlé ici que de la police telle que la faisait Léopold. Je ne parle pas de celle d'aujourd'hui, que je ne connais pas, et que je crois devoir être douce et sage, comme celle qui était établie lorsque je résidais à Florence. Il y avait alors, et il y a encore aujourd'hui, des jardiniers qui offrent des bouquets aux étrangers. Cela est bien naturel dans la ville des fleurs, là où elles ont un parfum si suave et si délicieux. Vêtus comme des espèces de coureurs ou de bergers de comédie, ils présentent des bouquets, et n'importunent pas par la demande d'un salaire immédiat et exorbitant. Je crois bien qu'ils se souviennent de la figure de ceux qui ne payent pas ces présents. Il y avait un de ces *fleuristes* qui paraissait avoir pris à tâche de ne m'oublier jamais. Je conclus alors un traité avec lui. Je lui faisais donner une somme de plusieurs écus par mois, à condition que sans faire attention à moi, il offrirait des bouquets aux personnes qui m'accompagneraient, quand je paraîtrais dans la rue, ou au spectacle, ou à la promenade. Il n'y manquait jamais, et je riais de l'étonnement de nos Français, quand ils recevaient ainsi des bouquets, d'une espèce de Zéphire leste, qui disparaissait à l'instant. Plus d'un de nos voyageurs citaient dans d'autres pays cette bonne grace de la courtoisie de Florence; et le généreux jardinier eût plutôt donné un bouquet à une personne que j'aurais indifféremment regardée, que de manquer au traité conclu entre nous deux.
Madame de C..........d, à qui je donnais le bras pour visiter Florence, reçut un jour un de ces bouquets. Étonnée, elle voulait le rendre, mais il n'y avait plus un être vivant autour de nous. « Que faire? me dit-elle, qui est donc venu? — Madame, je n'ai vu personne. — Mais il est bien joli ce bouquet! Votre mari aura loué, dans quelque noble page, les grands génies de la Toscane! » Il fallut garder le bouquet, et je crois même se résigner à en accepter encore d'autres plus beaux. On irrite toujours les persécutions par la résistance.

En Piémont, l'administration des ducs, et successivement des rois, était ancienne, profondément établie, et nationale, conséquemment paternelle et rassurée. Aussi la trouvait-on douce, confiante, facile et indulgente. Il y eut bien quelques conspirations maladroites de Français, mais elles échouaient contre la gravité piémontaise, qui participait quelque peu de celle des Espagnols. Les ducs de Savoie étaient si vieux! Qui pensait à une autre maison que la maison de Savoie? La police poursuivait les voleurs, et les habitants du pays lui prêtaient assistance pour ce devoir utile et généreux de toute administration.

Aucun historien n'a mal parlé de la police de Gênes. Les patriciens possédaient des privilèges. Les professions libérales étaient régies par des syndics tirés de leur sein et qui défendaient avec ténacité des droits depuis longtemps écrits. Les portefaix même jouissaient d'une liberté et de prérogatives dont, avec raison, ils se montraient jaloux. Il y avait eu à Gênes tant de révolutions, les familles élevées avaient dû tant de fois céder au peuple, et le peuple, après les avoir humiliées, s'était vu tant de fois dans la nécessité de les laisser à la tête des affaires! De cette suite non interrompue de conflits, de disputes, de prétentions, d'injures réciproques, d'abus et de châtiments, il était résulté un ordre tel quel, qui n'admettait plus que le même cercle de vicissitudes : un jour le doge Brignole; le lendemain le valet d'auberge Carbone! Là, il n'y avait pas de police flétrissante à exercer ni à subir.

Nous avons à examiner Venise. Depuis la véritable conjuration de Marc Quérini, de Badouer et de Boémont Tiépolo (voyez pag. 110), jusqu'à la tentative insensée de Faliéro (voyez pag. 129), tentative que les Trois et les

avogadors di comun d'alors ne punirent, peut-être, si violemment que pour établir un précédent redoutable, et montrer dans leurs annales un doge décapité, il n'avait pas existé de citoyens qui se fussent mis dans la pensée d'opprimer la république. Si la conjuration de 1618 est supposée, l'aristocratie de Venise avait continué de posséder, sans risque, son entière indépendance. Mais ce ne pouvait pas être sans des alarmes continuelles qu'un tel état avait pu se maintenir. Il s'était trouvé, sans doute, des nobles, riches et mécontents, comme les Quérini, les Badouer et les Tiépolo, des doges plus fiers de leur volonté et de la force de leur bras, et plus maîtres de leurs passions que l'imbécile Faliéro; enfin l'autorité ne se transmettait ainsi de Dix en Dix, de doge en doge, qu'avec des méditations puissantes, des *prudences* surnaturelles, des veilles laborieuses et des *prenons garde*, jusqu'alors mal sus de tout homme au pouvoir. Tout cet édifice de calculs était fondé sur l'espionnage, soit qu'il existât en réalité, soit qu'il fût une menace, ou seulement une appréhension.

Les *observateurs*, comme on les appelait, devenaient le principal appui de l'état. S'il était nécessaire qu'ils fussent redoutés, il ne pouvait pas être établi qu'ils eussent constamment la volonté d'être fidèles. On avait prévu les faiblesses de l'homme. Les récompenses qu'on leur distribuait quelquefois, étaient les plus précieuses dans un monde de terreur et d'effroi, puisqu'ils pouvaient devenir des organes de faveurs et de graces. A côté de ces avantages, une erreur, une faute, un crime des observateurs, recevait sur-le-champ un châtiment secret. Les Trois espionnaient les Dix, les Dix espionnaient les Trois. L'*avogador di comun* les espionnait les uns et les autres; les conseillers espionnaient le doge. Ses appartements, quelquefois disposés pendant une vacance du dogat, en une sorte de *doubles-fonds*, permettaient l'accès la nuit et le jour. Le doge ne devait pas manquer d'espionner ses conseillers. On infligeait la peine de l'exil sur le premier léger indice. Les espions étaient souvent des nobles; on se voyait assailli, et cependant on défendait à qui que ce fût de dire surtout à un observateur des Trois, qu'il était un espion. Au premier mot d'une telle injure, ces Trois survenaient : « Quelle parole as-tu prononcée? *qui te l'a dit?* allons, la torture jusqu'à ce que tu aies parlé! Ah! tu connais les secrets de l'état? qui te l'a permis? La corde, les charbons, un seau plein d'une onde amère, qu'il faut vider à l'instant, ou révèle à l'état son secret que tu prétends connaître! » Naturellement, sur de pareilles matières, on s'accoutumait à ne rien savoir. Aussi, le soir même, l'explorateur qu'on avait commencé à insulter, se glissait-il le long de vos fenêtres, et, sous un manteau couleur de muraille, il fixait attentivement ses yeux sur la porte du palais, dût-il prendre malheureusement des amours et des intrigues pour une trahison d'état, ainsi qu'il arriva avec Antoine Foscarini (voyez pag. 286).

Quelques jours après, un autre homme se glissait à son tour; mais ce n'était pas la même ruse. Les membres n'étaient pas si assouplis, la marche avait été plus lourde, le mouvement plus brusque. Qu'est devenu celui qu'on craignait de regarder? En se retirant, il a comme lancé un regard de malédiction; il lui a échappé un sourire de satisfaction infernale. Quelque secret a été découvert par lui. Reviendra-t-il? Non, il ne reviendra plus : il a menti, et il est noyé.

On conçoit donc tout ce que les citoyens devaient éprouver de transes cruelles à l'approche de quiconque pouvait offrir la physionomie si reconnaissable d'un *observateur*. On conçoit aussi la circonspection, *la probité nécessaire* des rapports d'un homme qui savait qu'il y avait à Venise un canal *Orfano* dont on retirait, de temps à autre, des cadavres qu'on avait soin d'inhumer, suivant les règles de la salubrité publique. Mais la profonde investigation des Trois et des Dix allait plus loin. Les

explorateurs n'étaient pas insultés; ceux qui, partout, baissent les regards, faisaient baisser ceux de la foule. Il est vrai que, s'ils commettaient un manquement, même léger, ils mouraient; mais s'ils restaient *vertueux* et *honnêtes*, il pouvait arriver que ces misérables, destinés à cette vie d'opprobre, de terreur donnée et reçue tour à tour, goûtassent un jour les plaisirs d'un bienfait, et vissent couler des larmes de reconnaissance. Poursuivait-on un crime politique d'une haute importance, tel que l'assassinat d'un membre du conseil des Dix (voyez pag. 285), ou même un événement moins important, par exemple une seule correspondance avec Rome, un présent envoyé en Turquie, les observateurs étaient prévenus que le prix d'une révélation serait le rappel d'un banni indiqué par eux-mêmes. Quand on était arrivé à la découverte obtenue, à l'indication du banni rappelé, l'explorateur pouvait se présenter, au milieu du jour, chez le noble qui pleurait l'absence d'un père, devant une épouse qui demandait en vain le retour d'un mari, ou une mère implorant les embrassements de son fils. Là, cet homme, qu'ailleurs il n'était pas permis de regarder, venait exciter un véritable mouvement de tendresse, de gratitude et de bonheur; et pourquoi n'aurait-on pas serré sa main et essuyé la sueur de son front, s'il disait seulement ces paroles : « Votre père, votre mari, votre enfant va vous être rendu. » Ainsi les jouissances de la vertu récompensaient le vice; la même bouche qui avait assassiné, proférait des mots de clémence. Qui me définira l'impression que devaient éprouver devant un tel homme, les familles des autres citoyens restés dans l'exil! Il fallait bien prier pour qu'il daignât leur accorder sa visite!

Voilà quelle était la police à Venise. L'état d'explorateur se trouvait ennobli: on savait que si une seule fois il eût menti, il ne devait plus exister. Il était donc un rapporteur exact et véridique; mais il pouvait se tromper. Quelle confusion, quel abus des droits de l'autorité sur le citoyen! Quel renversement du vrai, du juste! Cependant, tout en tremblant au souvenir d'une institution si formidable, tout en maudissant la perversité de ces maximes, on doit avouer qu'elles assuraient la sécurité de la ville : oui; mais on peut ajouter qu'il serait désolant pour nous, élevés dans d'autres principes, dans les principes sincères et éternels de la morale, d'acheter si cher le repos de l'état.

Achevons de dire la vérité. Ce glaive invisible n'était suspendu, pour l'ordinaire, que sur la tête des Vénitiens qui pouvaient penser à conspirer contre la république. Car nous devons toujours mettre hors de cette discussion le marchand occupé paisiblement de son négoce, l'homme pieux et tranquillement attaché à ses saintes pratiques de religion, le savant poursuivant des recherches innocentes d'érudition, l'étranger absorbé dans les distractions des plaisirs, tout être, enfin, qu'aucune préoccupation ne plaçait sur le chemin des vigilantes sentinelles de la république. Ces différents états de la vie, dans lesquels on trouve sans doute intérêt, joie, satisfaction, enivrement et calme d'esprit, jouissaient d'un rare bonheur à Venise, et, pour eux, ses habitants étaient les *bons Vénitiens* de Marc Foscarini.

Résumons ce tableau : pour tout ce qui n'était pas doge ambitieux, noble cupide, citoyen sans foi, *escroqueur* de testaments, débauché contre nature, espion des autres pays, partisan de réformes, novateur inquiet, Venise pouvait passer pour le séjour des délices et de la liberté.

Tremblement de terre de la Calabre. — Affreux désastres. — La chèvre de Cosoléto. — Secours donnés généreusement par le roi Ferdinand IV. — Temples de Pæstum.

Nous avons décrit souvent les événements qui tiennent à la politique et à l'administration de l'Italie; il ne sera pas déplacé de donner quelque attention aux phénomènes qui ont effrayé ses populations. Aucune région du monde n'a été ravagée par de graves désastres, autant que l'ex-

trême partie de l'Italie, qui comprend le royaume des Deux-Siciles. Les hommes, pendant long-temps, l'ont désolée par des guerres intestines et des guerres étrangères, par des changements de races royales; la nature aussi l'a déchirée par des incendies de montagnes et des tremblements de terre aussi épouvantables qu'imprévus.

Il existe sur le globe terraqué des lieux où, de toute antiquité, la nature s'est débattue avec fureur dans les entrailles du sol, et a fini, après avoir surmonté toutes les résistances, par obtenir un état de repos; telle est la France : ses volcans sont éteints, ses fleuves ont un cours placide; à peine en un siècle parle-t-on d'un tremblement de terre.

Dans d'autres pays, la nature tend à obtenir le même calme; mais elle ne peut y parvenir que par des perturbations et des désordres. De telles crises furent observées en Calabre : on y vit des tremblements de terre, des tremblements de mer, des tremblements d'air. Une province entière fut renversée sur elle-même; des milliers d'hommes périrent; les survivants furent plus malheureux que les morts. Des fleuves disparurent; des palais, des temples, des montagnes furent engloutis : la peste suivit de près ces calamités. Tous ces maux, le croirait-on, l'*instinct* des bêtes brutes les devina avant que la raison des hommes les eût soupçonnés.

A l'été très-ardent de 1782 avaient succédé un automne et un hiver pluvieux : on vit tomber des torrents d'eau jusqu'au mois de février 1783. Les inondations interrompaient toute communication, et beaucoup de parents, d'amis, éloignés à peu de distance, ne devaient jamais se revoir. Février, au rapport des historiens, a été un mois fatal pour la grande Grèce; c'est dans ce mois que le feu du Vésuve incendia Herculanum et Pompéi, sous le consulat de Régulus et de Virginius. C'était en février que Catane, dans la Sicile, avait été détruite. On comptait quatre jours de ce mois funeste, le cinquième jour était arrivé; à dix-neuf heures d'Italie, c'est-à-dire, un peu après midi, on ressentait quelque froid, mais un froid ordinaire. L'aspect de la Calabre était le même que la veille. L'air à peu près serein n'annonçait aucune tempête, et cependant on entendait dans les entrailles de la terre, une fureur, un mugissement qui répandaient l'épouvante. Que ce bruit fût occasioné par des feux, des eaux ou des vapeurs qui voulaient s'élancer de leur prison; ou que tous ces fléaux conjurassent ensemble, on ne savait plus que tomber à genoux, se relever pour courir à ses enfants, à son épouse, à son père, s'agenouiller ensemble et prier Dieu.

Les chiens et les ânes jetaient des cris lamentables; le poil des chats se hérissait; leurs yeux portaient une teinte sanglante; les chevaux hennissaient, appelaient et caressaient l'homme : un sanglier fut saisi d'une telle crainte, qu'il se précipita du haut d'un rocher, d'où il savait auparavant descendre avec prudence. Les abeilles s'agitaient autour de leur reine immobile. On ne sait ce qui pouvait arriver dans le fond de la mer, mais, pendant le commencement de février, la pêche avait été plus abondante et les poissons, comme effrayés, se jetaient dans les filets. La terreur des animaux les plus doux devint ensuite une révolte. En un instant le déchirement redouté vint à éclater avec fracas. A ce moment-là même, en moins de 20 secondes, cent villes et bourgs n'existaient plus, ou furent arrachés du sol, et ne présentaient qu'un amas incompréhensible de ruines : trente mille personnes furent englouties dans ces décombres. Il y eut quelque calme pendant deux jours. Le 7 février, le tremblement recommença; il continua le 26, le 27; enfin, le 28 mars, une autre catastrophe avertit les habitants que leurs malheurs n'étaient pas finis. On remarqua des mouvements de soubresant de bas en haut, des mouvements vertigineux, comme si la terre se fût retournée, des mouvements ondulatoires d'orient en occident, enfin, des mouvements de compression de haut

en bas : c'étaient ceux qui engloutissaient. Monteleone disparut ; Miléto conserva quelques maisons, mais devenues inabordables. Un des bourgs qui eut à déplorer la perte de ses édifices, fut Parghélia. Les habitants exercent l'état de terrassier : presque tous ils se trouvaient loin de leur habitation. Suivant leur usage, ils voyageaient en France, en Espagne, en Allemagne, et venant de partir pour cette campagne lointaine, ils ne devaient être de retour qu'à la fin de l'automne ; les maisons étaient gardées par les vieillards et par les femmes. Les Parghéliennes sont célèbres pour leur beauté, leurs yeux grands et bleus, leur teint plus doux et plus blanc que celui des autres Napolitaines. Ce fut à elles qu'on porta naturellement les premiers secours, puisqu'elles n'étaient pas en état de se livrer aux travaux nécessaires pour déblayer les rues. Le P. Agazio, carme de Jerocarne, avait pris la fuite ; un de ses pieds resta saisi dans une crevasse, qui se referma ; il pleurait, il criait, aucun être vivant ne pouvait l'entendre. Un second tremblement rouvrit la crevasse, et il recouvra la liberté et la vie. Les crevasses avaient, en général, la forme d'un polype, ou d'une écrevisse de mer ; il en sortait quelquefois un limon crétacé, mêlé de bulles d'air qui se dégageaient avec quelque bruit. La douleur la plus atroce pour ceux qui furent ensevelis sous les ruines, sans être étouffés, fut le supplice de la soif : les habitants qu'on parvenait à sauver, demandaient de l'eau à grands cris ; mais, par ordre des médecins, on ne leur donnait à boire qu'avec mesure et lenteur, malgré leur avidité, leurs plaintes et leurs menaces. Les chartreux de Saint-Étienne del Bosco s'étaient fait chérir dans le pays par leur bienfaisance et leurs abondantes aumônes ; la catastrophe du 5 février et celle du 7 les trouva dans leur campagne et renversa leur maison. Ils se voyaient saufs, mais bloqués par les ruines ; ils mouraient de faim. Le bruit se répandit qu'ils pouvaient être vivants ; on accourut, à travers mille périls, pour leur apporter des vivres. A Polystène, deux mille habitants périrent le 5 en un seul instant ; d'un couvent de religieuses, il ne s'était sauvé qu'une seule octogénaire. Deux mères tenant dans leurs bras, l'une un enfant de 3 ans, l'autre un enfant de 7 mois, tombèrent ensemble dans un gouffre ; elles n'abandonnèrent pas leurs enfants, se courbèrent sur eux et leur laissèrent ainsi la faculté de respirer quelque temps ; mais les décombres s'étant amoncelés les recouvrirent de plusieurs pieds de terre. On retrouva ces infortunées dans cette attitude. Une femme demeura sept jours sous un monceau de ruines ; elle fut retrouvée ayant encore quelques lueurs de vie. Lorsqu'on l'eut rappelée à elle, son premier cri fut : « *De l'eau : je veux de l'eau !* » Elle rapporta que, dès le premier moment, dans la caverne où elle était tombée, la soif avait été sa principale douleur ; ensuite un évanouissement tranquille lui avait ôté l'usage de ses sens. Une autre femme, enfouie également avec ses deux fils, fut retrouvée, après sept jours, encore vivante. Les deux enfants étaient morts dans ses bras. Un chat, caché dans un four, y resta quarante jours ; quand il fut découvert, disent les académiciens de Naples, auteurs d'une relation détaillée de tant de désastres, il paraissait engourdi dans un doux sommeil ; peu à peu il revint à lui, et, par instinct, il ne but qu'avec lenteur l'eau qu'on lui présenta.

On demandait à Aloysia Basili, retrouvée après onze jours : « Que faisiez-vous ? » Elle répondit : « Je dormais. »

A Cusoléto, une villageoise, nommée Catherine Polistina, âgée de 9 ans, avait été, par ordre de son père, vaquer à quelques travaux de la campagne ; au moment où elle revenait, le tremblement de terre la surprit. Elle marcha long-temps à travers les plaines couvertes de bouleversements, sans savoir où porter ses pas. Enfin, privée de conseil, hors d'elle-même, elle s'arrêta sur une petite colline formée à l'instant même par un mouvement de soubresaut : partout où la

pauvre enfant portait ses regards, elle ne voyait que désolations, gouffres et terrains déchirés. La catastrophe, en renversant le sol, avait fait, de tous les sentiers et des routes, un pays inconnu. Une affliction mortelle, la pensée de la mort, la crainte d'être grondée par ses parents, commençaient à glacer Catherine d'une vive terreur. Tout à coup une chèvre égarée s'offre à ses yeux; c'était la chèvre de la maison: l'enfant et la bête jettent en même temps un petit cri d'intelligence et de joie. Ces deux êtres vivants paraissaient s'encourager l'un l'autre. La chèvre ensuite regarda quelque temps l'enfant, qui, à son tour, regardait la chèvre. Alors celle-ci fit un doux bêlement qui semblait dire: « Suis-moi, je te sauverai. » Elle avança la première, Catherine la suivit. Elles errèrent long-temps dans des décombres. L'enfant ne savait où elle allait, mais la chèvre le savait. Enfin elle la reconduisit à la maison paternelle, qui n'était pas engloutie, et où elle trouva ses parents, qui déja pleuraient sa mort. Je renonce à peindre l'accueil que les parents, après avoir tendrement embrassé leur enfant, firent à la chèvre libératrice.

On ne cessait d'adresser de ferventes prières à celui qui peut seul arrêter les tempêtes : mais le terme de tant de souffrances n'était pas arrivé. La mer devait aussi épouvanter par ses fureurs. Le prince de Scilla, ayant voulu fuir vers la Sicile, rencontra des tourbillons dévorants. L'onde s'élevait à des hauteurs immenses : le prince demeura enseveli dans les flots avec sa suite et plus de cinquante barques qui l'accompagnaient. Un malheureux pêcheur, jeté, par la violence du vent, sur le rivage, où l'eau couvrait les premiers étages des maisons, fut lancé à travers une fenêtre, dans une chambre, où il put attendre que l'effort de cette terrible tempête fût apaisé.

Dans cette circonstance le roi Ferdinand donna l'exemple de la générosité la plus humaine. Il fit construire à la hâte des moulins, déblayer les terres, apporter du pain, de l'huile, du vin, aux infortunés campés sur les portions de terrain qui n'avaient pas souffert, où ils s'étaient amoncelés, formant des villes d'une nouvelle nature, avec des débris de portes, des carrosses, des barques et des poutres brisées. « De tous côtés, par tous les canaux, dit M. Botta, coulait le fleuve de la bienfaisance royale. »

Tels furent les terribles événements de la Calabre. Les provinces voisines du côté de Naples n'éprouvèrent aucun dommage, et les temples de *Pæstum* (voy. *pl.* 82) (*) furent heureusement épargnés.

(*) Nous donnons, *pl.* 82, les célèbres temples de *Pæstum*. Cette ville fut fondée par les Doriens, non pas par ceux qui habitaient une partie de l'Étolie et la Doride grecque, mais par ces Phéniciens sortis de Dora, ville maritime de la Phénicie. En Italie, on appelle encoro ces peuples les Thyrréniens. Ceux-ci furent vaincus dans une guerre par les Sybarites, Grecs d'origine, et colonie des Achéens. Sous ces derniers, la ville acquit un grand éclat. C'est de cette époque que datent sans doute les temples qu'on voit encore aujourd'hui. Plongés dans la mollesse, les Sybarites se virent contraints de se soumettre aux Samnites, que les Romains vainquirent depuis. Le temple, à droite sur la planche, appelé la *Basilique*, était destiné aux comices, aux réunions des citoyens, et il servait aussi de promenade. Il a neuf colonnes de face, et dix-huit sur chacun des flancs. Le temple du milieu, appelé temple de Neptune ou Grand Temple, est d'une construction plus solide qu'élégante; elle se compose de blocs immenses : de nombreuses colonnes pesantes sont plantées dans le sol, non pas avec cette légèreté et ces distances en harmonie qui plaisent aux regards; au contraire, le génie impatient de l'auteur a transgressé, ou plutôt a ignoré les règles architectoniques, et tout annonce une origine très-antique, le premier élan de l'art, et le désir, dans les Thyrréniens, de travailler plutôt pour l'immortalité que pour l'élégance. L'édifice, de forme en carré long, présente, sur chacune des façades, six colonnes, et quatorze de chaque côté. Ce temple peut être appelé *amphiprostyle*, parce qu'il a deux façades ornées de colonnes; *hexastyle*, parce que les façades ont six colonnes; *périptère*, parce qu'il offre des colonnes isolées dans tout son pourtour extérieur : enfin, quelques

Temples de Pestum

Tempel von Pæstum.





Digitized by Google



Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Transport du Clocher Notre-Dame du Palais près Crescentino. Versetzung des Thurmes Notre Dame des Palast bei Crescentino.

ARCHITECTES PIÉMONTAIS APPELÉS POUR RESTAURER LES MONUMENTS DE LA CALABRE. — CAUSE DE CETTE PRÉFÉRENCE. — TRANSPORT D'UN CLOCHER FAIT PAR UN MAÇON PIÉMONTAIS DANS LE VERCELLAIS. — TRAVAUX DE LA PLUS GRANDE HABILETÉ EXÉCUTÉS EN CALABRE.

On appela à Naples des architectes de toute l'Italie, de Rome, de Gênes, de Venise, et surtout des Piémontais, pour leur demander leur avis sur les moyens de soutenir et de réparer les édifices de la Calabre qui avaient échappé au désastre, mais qui se trouvaient trop voisins des décombres. Les architectes napolitains montrèrent aussi un grand désintéressement, et des talents fort distingués. La raison pour laquelle des Piémontais furent comme de préférence appelés à Naples, fait trop d'honneur à cette partie de l'Italie pour que nous ne rapportions pas ici le fait qui, en 1776, avait rempli la Péninsule tout entière de surprise et d'admiration. Près de la ville de Crescentino, au confluent du Pô, on avait érigé anciennement une chapelle dite Notre-Dame du Palais, sur les ruines de l'ancien palais de la reine Placidie, fille de Théodose-le-Grand, et qui était venue s'établir dans les environs de Milan à la fin de l'année 394.

En 1774 l'administration locale conçut le projet de prolonger l'ancienne église au moyen d'une rotonde. Il en résultait l'inconvénient d'être forcé d'abattre un clocher qui se trouvait dans la périphérie du cercle, et les habitants tenaient beaucoup à ce clocher.

Serra Crescentino, simple maçon, mais homme de génie, quoique absolument illettré, conçut le projet de conserver le clocher, en le transportant, sans le démolir, quelques pas plus loin, limite nécessaire pour la nouvelle construction de la rotonde. Les savants qui avaient étudié dans les livres, les hommes de traditions repoussèrent cette idée comme extravagante, mais Serra expliqua son plan, et il en fit l'année suivante l'application à un autel menacé de perdre toute solidité, à la suite d'un éboulement de terres : ce grand autel, surmonté d'un immense tableau, fut reculé vers le lieu où il devait être appuyé sans danger. Le succès persuada les adversaires du projet, et l'on consentit au transport du clocher, moyennant le prix de la main-d'œuvre, évalué à cent cinquante livres.

Serra fit d'abord disposer les fondations du clocher à la place qu'il devait occuper; ensuite, il construisit la charpente telle qu'on la voit dans la planche 83 (*), ainsi que le plan incliné sur lequel des rouleaux devaient jouer.

observateurs veulent qu'il soit *hypètre*, c'est-à-dire découvert. Mais, en regardant attentivement, on aperçoit des murs et des colonnes intermédiaires, qui devaient soutenir un toit. Le troisième temple, dans le fond, à gauche, s'appelait temple de Cérès. Il est *hexastyle-periptère*, mais seulement avec treize colonnes sur les côtés. Nous avons vu, pag. 74, que Robert Guiscard, l'aîné des enfants du second lit de Tancrède, occupa Salerne; alors, il fit transporter dans cette ville beaucoup de restes précieux qu'il trouva à *Pæstum;* on les voit encore dans la cathédrale : ce sont des colonnes et des chapiteaux de marbre, des tasses de porphyre, des mosaïques, deux urnes sculptées. Une de ces urnes représente l'expédition d'Alexandre dans les Indes; l'autre, les plaisirs de la vendange, et des sectaires de Bacchus enivrés, revêtus des costumes les plus extraordinaires. Tous les poètes ont chanté les rosiers de Pæstum, qui fleurissaient deux fois par an: mais on n'y trouve plus que quelques églantiers, des opuntias (*cactus*), et quelques plantes palustrales qui épanouissent leurs larges robes sur la surface d'eaux saumâtres et dormantes.

(*) Je tire ce fait si extraordinaire, de l'excellente histoire de Verceil, 3 vol. in-4°, Turin, 1819, fig. M. le président de Grégori, auteur de cette histoire de sa patrie, président d'une cour royale en France, s'est fixé parmi nous : on peut, avec raison, le regarder comme un des meilleurs criminalistes qui existent aujourd'hui, et ses travaux sur les différentes dispositions du code pénal de toutes les nations, offrent des recherches et des solutions très-savantes. M. de Grégori n'excelle pas moins dans la connaissance des arts, des sciences, de l'histoire, et il est permis de dire que parmi nos académies, il y en a trois, sans doute, qui feraient une acquisition utile et juste en l'appelant dans leur sein.

Digitized by Google

Dans la journée du 25 mars 1776, des ouvriers maçons coupèrent les quatre angles du clocher, qui se trouva soutenu en équilibre sur les poutres, ainsi qu'on peut l'observer sur ladite planche. Le 26, en présence d'une foule de curieux attirés de toutes parts, et après avoir fait monter son fils dans le clocher pour qu'il tînt les cloches en branle, Serra fit jouer les cabestans, et en moins d'une heure le clocher fut amené sur ses nouvelles fondations. Les quatre angles y furent reconstruits, et l'édifice reçut même une élévation de six mètres, qui lui a été donnée, afin qu'il surpassât de beaucoup en hauteur la fastueuse rotonde de la nouvelle église. Ce fait si remarquable parce que le Pô coule rapidement à peu de distance, et que les alluvions rendaient le terrain peu solide, est prouvé par un procès-verbal des administrateurs de la ville. Le roi Amédée III fit appeler à Turin le maçon Serra, et lui accorda une pension. Les procédés employés par Serra, qui a le premier conçu et exécuté la translation d'une masse aussi pesante, furent imités en Calabre, et l'on dut à cette pensée de l'illustre Piémontais, la conservation de quelques monuments que des éboulements trop voisins mettaient en danger d'une ruine prochaine.

Révolution française. — Mort de Louis XVI. — La république française. — État politique de l'Italie.

Mais reprenons le récit des événements politiques, qui vont amener plus tard la guerre, autre fléau destiné à ravager l'Italie dans toute son étendue.

La révolution de France est commencée. Elle doit saper d'abord le pouvoir du roi Louis XVI, puis élever des accusations menaçantes, et finir par faire tomber, sur un échafaud, la tête de ce vertueux monarque.

Une république est établie, par le petit nombre, dans ce beau pays si sage, où la doctrine monarchique est en si grand honneur; mais la catastrophe politique ne doit ébranler et renverser les fondements des trônes de l'Italie qu'à la fin du siècle. Un jeune homme, né dans une île qui appartenait à la république de Gênes, et qui fut ensuite cédée à la France, est devenu citoyen de cette grande contrée, où des idées d'indépendance, fortifiées par le succès de l'esprit qui s'était manifesté dans l'Amérique septentrionale, tendaient à bouleverser l'organisation de tous les états.

Une foule de combinaisons étrangères à cette histoire, portent ce jeune homme au commandement d'une armée française en Italie : Bonaparte est chargé par le directoire de France, successeur de l'autorité sanglante de la Convention, d'offrir à la Péninsule ce qu'il appelait le présent de la liberté.

En Piémont, le roi Emmanuel III, mort en 1775, avait laissé le trône à son fils Victor-Amédée III. Les premiers avantages remportés sur ses troupes abattirent son courage : il succomba à une apoplexie, en 1796, et l'on proclama roi son fils, Victor-Emmanuel IV, pour qui les Piémontais témoignaient une affection particulière. La république de Gênes, sous le gouvernement dogal, maintenait avec assez de sagesse ses relations de commerce, que la probité des négociants avait singulièrement fait rechercher. Parme était passée sous l'autorité de Ferdinand, fils de l'infant don Philippe. Il avait supprimé l'inquisition en 1769, et il méritait la reconnaissance de ses sujets.

Rome voyait sur la chaire de saint Pierre, Pie VI, élevé sous l'administration bienfaisante de Clément XIII et de Clément XIV, de celui-là même qui avait accordé aux instances des couronnes de Portugal, d'Espagne et de France, la destruction de l'ordre des jésuites, si différemment jugés, même dans les temps d'aujourd'hui. Pie VI opposait une courageuse résistance aux attaques contre la religion, dont la France donnait le signal. Venise, qui venait d'agrandir la puissance de ses doges, et de diminuer celle des inquisiteurs d'état, avait, il faut le dire, s'il y a opportunité de juger cette question plutôt sous le rapport de la politique,

que sous le rapport de l'humanité, laissé pénétrer dans les environs des lagunes, et même dans quelques-uns de ses palais, l'esprit d'innovation. Ferdinand IV, après avoir si bien mérité de la Calabre, ne paraissait pas opposé aux principes de Caraccioli, vice-roi de Sicile, qui demandait des améliorations dans l'administration, sans penser à détruire l'édifice de fond en comble, sous prétexte de le reconstruire à neuf. En Toscane, Ferdinand III, second fils de Pierre-Léopold, et l'un des meilleurs princes qui aient gouverné en Italie, gardait les bonnes institutions de son père, et repoussait avec constance les odieux moyens de surveillance dont Léopold lui-même avait fini par se dégoûter avant de monter sur le trône impérial, auquel il s'était vu appelé par la mort de son frère, Joseph II. Lucques se montrait fidèle à son antique organisation d'une aristocratie modérée. Saint-Marin, sans progrès, mais aussi sans danger, jouissait de son entière indépendance, que le protecteur Pie VI ne cherchait pas à altérer. Monaco, car il doit être fait mention de toute autorité distincte et reconnue, Monaco, sous l'appui d'une petite garnison étrangère, conservait ses droits de souveraineté. Le duché de Milan, avec ses habitudes d'obéissance, recevait les lois de François II, fils aîné de Pierre-Léopold, prince d'un caractère doux, facile, bienveillant, l'un des plus instruits parmi les puissants souverains de l'époque. Hercule III, duc de Modène, gouvernait ses fertiles provinces sous la protection de l'empereur.

Ces divers pays se voyant à la fois menacés et attaqués, s'étaient coalisés avec plus ou moins de sacrifices, pour s'opposer à l'invasion des Français. Le but secret du Directoire était de forcer le roi de Sardaigne à se détacher de la coalition, et d'amener l'Autriche, attaquée dans ses états de Lombardie, à conclure avec la république française la paix valeureusement contestée, en Allemagne, par le frère de l'empereur. Ainsi, la liberté des peuples ne venait dans l'esprit du Directoire qu'après une entière satisfaction des exigences de son orgueil.

VICTOIRES DU GÉNÉRAL BONAPARTE. — L'ITALIE SOUMISE TOUT ENTIÈRE. — TRAITÉ DE TOLENTINO. — TRAITÉ DE CAMPO-FORMIO. — BONAPARTE PART POUR L'ÉGYPTE. — RETOUR DU GÉNÉRAL. — IL EST DÉCLARÉ PREMIER CONSUL. — BATAILLE DE MARENGO.

Bonaparte, parti de Paris le 21 mars 1796, arriva à Nice le 27. Il n'y trouva, au lieu de 60,000 combattants bien organisés qu'on lui avait promis, qu'une armée de trente mille hommes, mal approvisionnés et à peine vêtus, mais braves et, disaient-ils, assurés de vaincre. L'armée coalisée austro-sarde est repoussée : en quinze jours, le général remporte six victoires, prend vingt et un drapeaux, cinquante pièces de canon, dix-sept mille prisonniers, et il s'empare de la plus grande partie du Piémont. Une proclamation annonce qu'on est venu rompre les fers de l'Italie. Le gouvernement de Turin sollicite la paix. Le 15 mai, le général entre à Milan en triomphateur; le château seul résiste encore. Le 3 juin, il occupe Vérone; le 4, il investit Mantoue. Le 5 juin, il conclut un armistice avec Naples. Le général apprend la reddition du château de Milan, à Florence, au moment où il traite de la paix dans une entrevue avec le grand-duc de Toscane, Ferdinand III. Le 5 novembre, le duc de Parme signe un traité qu'il achète par des sommes considérables, et par la cession d'un chef-d'œuvre du Corrège. Le combat de Caldiéro, la bataille d'Arcole, ajoutaient prodiges à prodiges. En 1797, à son entrée sur les états de l'Église, Bonaparte envoya un député à la république de Saint-Marin, pour lui proposer d'agrandir son territoire; mais le conseil général, sans assembler l'*arringo*, répondit que la république, contente de sa médiocrité, aurait craint, en acceptant ses offres généreuses, de compromettre, pour l'avenir, sa liberté. Au bout de quelque temps, excitée par des novateurs, la république essaya de changer la forme de son gouvernement, et d'imiter la constitution des Français; mais elle ne

tarda pas à revenir, autant qu'elle put, aux institutions qui lui avaient été si profitables pendant tant de siècles.

Le 2 février, Mantoue se rendit. Le 19, le pape, tourmenté au sein de sa propre capitale par des mécontents qui s'assemblaient secrètement à la *villa Médicis* (voy. *pl.* 84) (*), fit signer le traité de Tolentino : ce traité, imposé par la force, ne devait avoir qu'une courte durée. Le Directoire ne renversait pas le pouvoir de celui qu'il appelait *le prince de Rome*, parce qu'il fallait encore quelque temps pour le frapper à mort, et mieux assurer les coups.

Le 18 avril 1797, toute l'Italie était conquise ou soumise à l'influence de la France. Le 7 octobre, l'empereur d'Allemagne consentit à faire souscrire le traité de Campo-Formio.

Lorsque le projet du traité, tel que l'avaient rédigé les plénipotentiaires, fut communiqué, dit M. A. Hugo, au général en chef de l'armée d'Italie, celui-ci, à la lecture du 1er article, ainsi conçu, « L'empereur d'Allemagne reconnaît la république française, » interrompit avec vivacité le lecteur, et s'écria : « Rayez cet article : la république est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas! » Puis il ajouta d'un ton plus calme : « Le peuple français est maître chez lui. Il a fait une république, peut-être demain fera-t-il une aristocratie, après demain, une monarchie; car son droit est imprescriptible : la forme de son gouvernement n'est qu'une affaire de loi intérieure. »

Combien ces paroles auraient dû prémunir cette spirituelle nation italienne que l'on précipitait dans les principes fantastiques de la république,

(*) La *villa Médicis*, représentée sur la *pl.* 84, est la même que Galilée eut la permission d'habiter, quand il fut jugé à Rome (voyez pag. 290) : elle est bâtie sur le mont Pincius, et domine toute la ville de Rome. Ses jardins s'étendent jusque vers la magnifique promenade publique qui a été entreprise par les Français, et continuée par le cardinal Consalvi. Cette villa fut construite en 1550, par le cardinal Jean Ricci de Montepulciano, sur les dessins d'Annibal Lippi. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, qui la posséda ensuite, y fit faire de notables embellissements, et la remplit de statues précieuses. L'Académie des beaux-arts à Rome, fondée par Louis XIV, était reléguée d'abord dans un palais assez obscur, voisin du théâtre Argentina. De là, elle fut transportée dans un palais de la rue du Cours, situé en face du palais Doria, et qui provenait de la succession Mancini. J'ai été témoin de la négociation du traité qui a donné la villa Médicis à la France, en échange du palais du Cours. M. Cacault, ministre plénipotentiaire à Rome, a dû combattre longtemps la prévention de quelques artistes, qui assuraient avec colère que tous les pensionnaires qui entreraient dans la villa pour y coucher quelques jours, mourraient en peu de temps. Ce fatal et injuste pronostic ne s'est pas vérifié, et les artistes d'aujourd'hui ne retourneraient pas sans le plus vif mécontentement au palais du Cours.

M. Girodet a été un moment d'avis de supprimer cet établissement, et de laisser les pensionnaires voyager à leur gré, avec la pension qui leur est accordée. D'autres artistes ont partagé cette idée. « Mais, dit courageusement M. Valery, il serait à jamais déplorable de supprimer un moyen si puissant d'émulation pour les élèves, qui les attache pendant plusieurs années à l'étude du beau, au lieu de les jeter dans le gain du métier; il serait odieux de détruire l'un des plus admirables encouragements que l'on ait accordés aux arts... Au lieu de renverser le monument du grand siècle, je voudrais qu'il reçût un accroissement convenable et nouveau. » Le directeur actuel, M. Ingres, fera certainement fleurir cet établissement par ses sages leçons, par la douceur et l'aménité de son caractère.

Depuis que nous possédons cette villa, nous y avons fait construire une salle très-étendue, où l'on a réuni les plâtres des plus belles statues de tous les musées du monde. C'est la plus riche collection en ce genre qui existe en Europe. On a donné, dans la villa Médicis, des fêtes de la plus imposante magnificence. La façade du côté du jardin, celle que l'on voit ici, est revêtue, dans toute sa hauteur, de bas-reliefs antiques fort précieux. C'est dans cette villa que se trouvaient auparavant les statues de la famille de Niobé, et les six prêtresses de Romulus, qui ornent la loge des Lanzi, à Florence (voyez pag. 245).

Villa de Medici Villa Medici.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



Digitized by Google



Digitized by Google



Pont de Santissima Trinita

Brucke der Heiligen Dreinigkeit.

c'est-à-dire, dans un état politique de choses que les partisans de ce système si temporaire, et si peu enraciné, pouvaient repousser, à leur caprice, si on en croyait leur propre général! Apparemment ces paroles prophétiques ne furent pas alors assez entendues.

Gênes, Rome, Milan, Florence, Parme, Modène, Saint-Marin, Lucques, Monaco, Turin, Naples, avaient subi le gouvernement démocratique. Venise, après avoir été quelque temps livrée à ce bienfait qu'elle n'avait pas su apprécier, était passée au pouvoir de l'Autriche. Aucune des souverainetés de l'Italie, dont nous avons fait mention plus haut, n'existait plus dans sa forme antique. Mais le général, le vainqueur, le héros qui avait amassé tant de trophées militaires, venait d'être envoyé en Égypte. Là, où le Directoire espérait qu'il perdrait la puissance de son talent, ou la vie, il se trouva que le général acquit plus de consistance et de santé. En 1799, l'Italie fut perdue en quelques mois par le Directoire, qui ne sut pas la défendre. Bonaparte, au bruit de l'anéantissement de ses conquêtes, se retourna vers l'Occident, comme Robert Guiscard (voyez pag. 74). Voyant les désastres de ses compagnons, il accourut du Caire. Une armée, dite armée de réserve, mais qui devait être la principale armée d'exécution, fut organisée par des moyens qui paraissaient tenir de l'enchantement : un matériel considérable se trouva réuni et transporté au-delà des montagnes, avec des prodiges d'intelligence et de célérité. Marengo (*) rendit l'Italie à son ancien vainqueur, honoré du titre de premier consul de la république française. Sous ce nom, en 1801, il gouvernait, avec une autorité absolue, la France et la partie septentrionale de l'Italie, qu'il avait reconquise avec tant de rapidité.

(*) C'est à Marengo que l'illustre général Desaix fut tué. Il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine, et disait à ses aides-de-camp : « Voilà long-temps que je ne me bats plus en Europe. Les boulets ne nous connaissent plus ; il nous arrivera quelque chose. »

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

L'Italie scindée en deux portions par les résultats de la bataille de Marengo. — Le Concordat. — Bonaparte président de la république italienne. — Puis déclaré empereur des Français. — Sacré empereur par le pape Pie VII. — Sacré roi d'Italie. — Réunion de plusieurs États de l'Italie à la France.

L'Italie était scindée en deux portions par les résultats de la bataille de Marengo, gagnée sur les Autrichiens. En 1801, Ferdinand IV se voyait rétabli à Naples. Son retour avait été signalé par des violences qu'un amiral étranger ordonnait, ou permettait avec une indigne barbarie. A Rome, le pape Pie VII, nouvellement élu à Venise, gouvernait le patrimoine de Saint-Pierre et l'Ombrie dans des sentiments de ménagement et de douceur, qui attestaient la bonté de son caractère ; mais il avait perdu les trois Légations. La Toscane se réjouissait du vain espoir de rester long-temps sous l'autorité de Ferdinand III ; mais elle devait subir d'autres destinées avant que le souverain bien aimé revît le *ponte di Santissima Trinità* (voyez *pl.* 85) (*). Les Français occupaient le Piémont, Gênes, la Toscane, Lucques et la Lombardie. Les Autrichiens restaient toujours maîtres de Venise.

(*) Cette planche représente le magnifique pont *di Santissima Trinità*. Cosme Ier le fit construire sur les dessins de l'Ammanato, lorsque la grande inondation de 1557 eut renversé l'ancien pont. Le nouveau a trois cent-dix-neuf pieds de longueur, et il est composé de trois arches. Celle du milieu a quatre-vingt-dix pieds d'ouverture et quinze pieds de flèche. Ces arcs surbaissés ont beaucoup de grace. Nous en retrouvons l'idée dans le pont de Neuilly. Le pont *di Santissima Trinità* est un des plus beaux que l'on connaisse. Sa légèreté et sa hardiesse charment et étonnent le voyageur. On l'a orné de quatre statues représentant les quatre saisons de l'année. Il y a sur ce pont des bancs où l'on peut s'asseoir pour prendre le frais. L'air est si pur pendant l'été, qu'on y demeurerait toute la nuit sans redouter la fièvre, comme sur les ponts de beaucoup d'autres villes.

Successivement un concordat religieux pour la France est conclu entre S. S. et le premier consul. La Toscane, érigée en royaume, est dévolue au prince Louis de Bourbon, fils du dernier duc de Parme, et époux de Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles IV.

Le 26 juin 1802, Bonaparte est nommé président de la république italienne : le lendemain où il devait être roi, ne devait pas tarder à paraître. Il possédait, en Italie, une grande partie du pouvoir qu'y avait acquis Charles-Quint après la bataille de Pavie. La bataille de Marengo, sauf la différence des nations et de quelques localités, offrait les mêmes résultats que la déroute de François Ier. Il ne restait plus dans la Péninsule que trois puissances plus ou moins indépendantes : le roi de Naples, menacé déjà d'une occupation; le souverain pontife, dont on était près de traverser les états pour aller à Naples, et l'empereur François II, plus sûr de sa possession, qui avait concentré des forces considérables autour de Venise. Le reste rendait compte de son administration au premier caporal français qui survenait avec quelques soldats.

Le 18 mai 1804, le sénat de France présenta à Napoléon le sénatus-consulte qui reconnaissait la dignité impériale dans la famille Bonaparte.

Le 2 décembre de la même année, il fut sacré empereur par le pape Pie VII, venu à Paris à cet effet.

Le 18 mars 1805, la république italienne offre à l'empereur le titre de roi d'Italie, et il l'accepte le 8 mai. Il entre à Milan le 26; il y est sacré et prend la couronne de fer qu'il place lui-même sur sa tête, en disant les paroles que nous avons déjà rapportées : « Dieu me l'a donnée; malheur à qui « la touche (*)! »

Gênes, sollicitée par des serviteurs du conquérant, demande sa réunion à l'empire français, et passe sous les lois directes de la France. Les États de Parme et de Plaisance reçoivent provisoirement une organisation particulière, qui doit finir par une réunion définitive.

Mais les événements vont se précipiter avec la rapidité des cataractes de la montagne. Celles des souverainetés d'Italie qui sont restées debout et qui gardent encore une autorité monarchique, même la puissance qui a été établie récemment en Toscane par le vainqueur lui-même, sont destinées à périr.

SITUATION DE L'ITALIE. — SES UNIVERSITÉS, SES ACADÉMIES.

Nous ne donnerons pas avec de grands développements le récit de tant de faits qui sont partout, et que les contemporains ont vus de leurs propres yeux. Nous nous bornerons à remarquer que l'on se ruait sur l'Italie avec une sorte de fureur, que l'on semblait mépriser ses institutions politiques, qu'il était de bon goût d'insulter *ses arts*, *ses sciences*. Il semblait qu'avec cette liberté si peu assurée, mais proclamée avec tant de solennité, on apportait mille connaissances qui manquaient aux Italiens. Nous allons examiner brièvement quel était alors, dans la Péninsule, l'état des sciences et des arts. La trouvait-on donc si appauvrie? et dans le XVIIIe siècle, ainsi qu'au commencement du XIXe, la mère de tant d'hommes illustres n'avait-elle plus que des enfants ignorants et abâtardis? Cette terre féconde ne produisait-elle plus que des fruits amers? Voyons enfin si tous les détracteurs de l'Italie pouvaient lui adresser de justes reproches.

Elle possédait des universités, des écoles publiques et de nombreuses académies. Ces établissements, ou n'étaient pas en vigueur, ou avaient souffert quelque altération dans le XVIIe siècle; mais dès les premières années du XVIIIe, ils répandaient un vif éclat, et leur renommée n'avait pas éprouvé d'atteinte depuis cette heureuse

(*) Il n'y avait pas eu de roi qui eût reçu le titre de roi des Lombards, depuis Charles-Quint couronné sous ce nom à Bologne, le 14 février 1530 (voyez page 252).



Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI



1 Benoit XIV. — Benedict XIV.
2 Pie VII — Pius VII.
3 Alfieri — Alfieri
4 Canova — Canova

Digitized by Google

régénération. L'archi-gymnase de Naples comptait soixante-trois chaires, six pour la théologie, dix-neuf pour la physique et les mathématiques, neuf pour la jurisprudence, vingt-deux pour la médecine et la chirurgie, et sept pour les belles-lettres et la philosophie. A Rome, l'archi-gymnase avait été restauré complétement par Benoît XIV (voy. *pl.* 86) (*), ce bienfaiteur généreux de l'université romaine. Pie VII (voy. *pl.* 86) (**) avait ordonné, depuis, que l'on distribuât des encouragements plus efficaces. Rome fut aussi la première ville où l'on établit un mode d'instruction pour les sourds-muets, conformément à la méthode de l'abbé de l'Épée. Ferrare possédait dix-huit chaires, six pour la jurisprudence, six pour la médecine, deux pour les sciences sacrées, et quatre pour la philosophie et les belles-lettres. L'institut de Bologne jouissait d'une réputation reconnue dans toute l'Europe. Benoît XIII lui avait envoyé un magnifique assortiment d'instruments de chirurgie, reçus en présent du roi Louis XV. En Toscane, Cosme III et Jean-Gaston honorant le lycée d'une protection spéciale, avaient fondé une chaire de droit public, et une autre chaire de botanique, qui fut remplie avec tant de gloire par Targioni Tozzetti. Les écoles publiques appelées *léopoldines*, attiraient encore un grand nombre d'écoliers qui y trouvaient une instruction solide. On voit dans l'Histoire de l'université de Pise, par Fabbroni, combien elle forma de sujets habiles, qui à leur tour instruisaient une foule de Toscans devenus aussi célèbres. La république de Venise accordait des sommes considérables pour entretenir le riche jardin botanique de Padoue. Cette ville comptait en outre deux colléges grecs. Les statuts des écoles de Venise prouvent aussi que les études y étaient noblement encouragées. Hercule III s'était déclaré le Mécène dévoué de l'université de Modène. Le P. Irénée Affo devenait un des ornements les plus brillants de l'université de Parme. A Milan, on avait respecté et amélioré les institutions des Borromées. Il suffit de dire que Muratori fut préfet de la bibliothèque ambroisienne. Des professeurs dignes de leur réputation étaient d'ailleurs appelés à Milan, de toutes les parties de l'Italie, sous le ministère du comte de Firmian.

Le Piémont voyait fleurir l'université fondée par le roi Victor. Gênes entretenait une école de nautique et de sourds-muets. Cette dernière, confiée au P. Assarotti, essayait des perfectionnements que depuis, nous autres inventeurs de la science, nous avons imités en France. Des académies de toutes sortes, de tout rang, sous les noms les plus bizarres, illustraient chaque ville. Il est d'usage de mal parler de l'académie des Arcades; je ne sais pourquoi. On y admettait facilement les étrangers; mais aussi il n'y avait pas en Italie un seul littérateur célèbre, et un seul prince qui en refusât le diplôme. *La Crusca* reprenait et ennoblissait encore ses travaux. A Turin, le chevalier Lorgna avait eu l'idée généreuse, en fondant la Société italienne des sciences, de consommer une centralisation littéraire, quand il n'était pas possible de penser à une centralisation politique, et d'unir, dans un seul corps académique, toute la puissance scientifique de la Péninsule, ainsi mise en action, comme si cette puissance eût existé dans une seule ville. A Florence, la Société Colombaire, instituée en 1735 par le

(*) La planche 86 offre n° 1 le portrait de Benoît XIV. Il était né le 13 mars 1675, et mourut le 3 mai 1758.

(**) Sur la même planche 86 on voit n° 2 le portrait de Pie VII. Nous extrayons ce que nous disons de Pie VII dans ce récit, d'un ouvrage intitulé, *Histoire de la vie et du pontificat de Pie VII*, que nous sommes sur le point de publier. Nous avons résidé tant d'années auprès de ce prince, et tellement connu son caractère, dans les principaux événements de son règne, que nous avons cru devoir entreprendre cet ouvrage, résultat d'un travail de beaucoup d'années, et qui est en ce moment achevé : il comprend toute la vie du saint et courageux pontife.

chevalier Pazzi, réunissait beaucoup de savants de la ville. On s'assemblait dans la partie la plus élevée du palais Pazzi, d'où était venu le nom de Société Colombaire. Chaque académicien était désigné sous un nom de pigeon, tiré au sort. Il y avait cent noms dans une urne, tels que *turco*, *scodato*, *lumeggiato*, *splendido*, *bianco*, *grigio*, etc. On gardait son nom jusqu'à sa mort. A chaque vacance, le nom était remis dans l'urne. — En 1795, l'ingénieux abbé chevalier Scarpellini restaurait à Rome la Société des *Lincei*. Elle subsiste encore aujourd'hui, et elle s'assemble dans les appartements les plus élevés du Capitole.

ÉLOGE DU PAPE LAMBERTINI. — JEAN-BAPTISTE VICO. — LE P. BONAFEDE. — SPÉDALIÉRI. — ZORZI. — MARIE-CATHERINE BASSI. — ALGAROTTI. — GALIANI.

Voyons maintenant quels sont les talents et les rares génies qui sont sortis en foule de si grands, de si beaux et de si riches établissements.

Dans les études sacrées nous mettons au premier rang le cardinal Prosper Lambertini, depuis pape, sous le nom de Benoît XIV. Il fut d'abord jurisconsulte, et il exerça cette noble profession avec une rare intégrité. Dans ses heures de loisir, il instruisait des jeunes gens. Au nombre de ses élèves se trouvait Pierre Métastase, qui parcourut ensuite une carrière si différente. Devenu secrétaire du concile, Lambertini fut nommé évêque de Théodosie, puis d'Ancône, puis de Bologne. Son ouvrage *de la Béatification des serviteurs de Dieu* est le plus important qu'on ait composé sur cette matière. Il eut pour but d'apporter dans l'instruction de ces affaires une juste sévérité, et de détruire des préjugés répandus à cette occasion parmi les protestants.

Les profondes connaissances de Benoît XIV dans l'histoire sacrée, dans la liturgie, et relativement aux décisions des conciles, apparaissent dans ses bulles, dans ses allocutions, dans ses encycliques, qui sont toutes son propre ouvrage. Il introduisit un ordre et une régularité admirables dans le mode de célébration des fêtes pour tous les pays (*). Toujours il sera glorieux pour les littérateurs de voir assigner un premier rang parmi eux, à un homme si grand, qui soutint le sacerdoce avec magnificence et sainteté, qui obtint un respect universel pour le sanctuaire, et qui ne dut tant de succès qu'à l'immensité de sa doctrine, à la justesse de son esprit et à la bonté de son cœur (on a vu *pl.* 86 le portrait fort ressemblant de Benoît XIV).

Examinons quels sont les talents que l'Italie a produits à cette époque dans la philosophie et dans les mathématiques. Jean-Baptiste Vico, Napolitain, s'appliqua, dès son jeune âge, à l'étude de la philosophie. Il publia d'abord un ouvrage : *de l'Ancienne sagesse des Italiens*. Malheureusement il se perd quelquefois dans un labyrinthe de métaphysique. Un autre ouvrage, intitulé *De la Constance de la philosophie*, et *sur la philologie*, offre, selon lui, les fondements de ce qu'il appelait *la science nouvelle*. Une foule d'idées neuves sont répandues dans ce livre, qu'il faut lire avec attention, et qu'on ne quitte pas, sans en remporter beaucoup de fruit. Il dit que l'origine de la société provient de la religion, des mariages, et des tombeaux. On y trouve bien quelques arguments un peu forcés qui se présentent confusément pour soutenir ces prémisses.

Dans un de ses écrits, fort estimé, il a prouvé, contre l'opinion commune, surtout chez les étrangers, que le Dante est plus grand poëte dans son Purgatoire et dans son Paradis que dans son Enfer (**).

(*) Pour la connaissance de l'origine des fêtes, on lit avec fruit l'ouvrage de M. Philbert, l'un des plus savants et des plus laborieux rédacteurs de la *Biographie universelle*. Son livre, intitulé *Manuel des fêtes et solennités, etc.*, est plein de recherches aussi pieuses qu'instructives. (Paris, Michaud, 1834, in-16.)

(**) Je partage entièrement cette opinion, et c'est ce qui m'a décidé à commencer mes trois traductions par celle du *Paradis*. Je

Vico vécut toujours malheureux. Ce grand génie fut persécuté pendant long-temps. Les moments de la réparation allaient venir; mais il mourut en 1744, lorsqu'on le nommait historiographe de l'État de Naples. — On doit au P. Appien Bonafede de Comacchio une *Histoire critique et philosophique du suicide raisonné*. C'est un ouvrage qu'il serait utile de publier de nouveau, de notre temps. — Nicolas Spédaliéri, Sicilien, qui a vécu pendant beaucoup d'années à Rome, a réfuté victorieusement Fréret et les opinions de Gibbon sur le christianisme. Le cardinal Gerdil, auteur d'un ouvrage intitulé, l'*Immatérialité de l'ame, démontrée contre Locke*, estimait beaucoup Spédaliéri, et il en faisait son ami. — L'abbé Zorzi, Vénitien, avait entrepris une Encyclopédie italienne. Dans son plan, l'arbre des connaissances humaines ne ressemble en rien à celui qui est le point de départ des auteurs de l'Encyclopédie française. Déjà il avait composé les articles *liberté* et *péché originel*. Léopold et Joseph II protégeaient l'auteur; mais il mourut à 32 ans, et l'ouvrage n'a pas été continué. — La ville de Bologne, en 1711, a donné le jour à Marie-Catherine Bassi. En 1732, elle était en état de soutenir des thèses de philosophie, et elle fut immédiatement nommée *lecteur* dans l'université. Cette studieuse jeune fille fit des progrès rapides dans l'algèbre, la géométrie, et la langue grecque. Devenue épouse du médecin Vérati, elle lui donna douze enfants, et ne cessa de mener de front, avec une grande constance, les devoirs de mère, et ceux de professeur de physique. On lui doit de nouvelles expériences sur la compression de l'air. — Nous ne pouvons oublier le comte Algarotti, Vénitien, célèbre astronome, auteur du *Neutonianisme pour les dames*. A l'occasion de la publication de cet ouvrage, il reçut de la fille du philosophe anglais le prisme dont ce grand homme se servait pour ses expériences. Algarotti se distingua encore par une foule d'autres connaissances qui le rendirent un des littérateurs les plus renommés du XVIII[e] siècle. — Ferdinand Galiani, Napolitain, que nous avons possédé si long-temps en France, est auteur d'un *Traité sur les instincts et les habitudes de l'homme*, ou *Principes du droit de nature et des gens*. A Paris, il composa un livre sur la liberté du commerce intérieur des grains, qui obtint un grand succès.

n'ai repris l'ordre suivi par l'auteur que pour ma seconde édition, celle qui se compose de neuf volumes in-32.

LAGRANGE, NÉ EN PIÉMONT. — CALDANI. — PIAZZI.

Si les savants des autres parties de l'Europe ont cherché à étendre les progrès des mathématiques, les Italiens ne se sont pas tenus en arrière dans cette science. Lagrange seul peut être comparé à Newton, à Euler et à Bernoulli. Le Piémontais Lagrange est réputé le prince des mathématiciens du XVIII[e] siècle. Sa famille, originaire de Paris, s'était transportée à Turin, dans le siècle précédent, et il y naquit le 25 janvier 1736. Le calcul différentiel et intégral, la théorie des équations, la trigonométrie, l'analyse indéterminée, la mécanique considérée dans le sens le plus absolu, et l'astronomie, l'occupèrent successivement : le vaste génie de Lagrange embrassa tous ces sujets divers. Comme il fut appelé à Paris en 1787, la France croit devoir partager avec l'Italie l'honneur d'avoir été la patrie de Lagrange. En effet, il a composé à Paris une partie de ses plus beaux ouvrages. — Pétrone Caldani, Bolonais, fut proclamé par d'Alembert le premier géomètre et le plus exact algébriste de l'Italie. — Est-il ensuite un nom plus illustre que celui de Joseph Piazzi, né à Pont de la Valteline? Il fut envoyé de bonne heure à Milan, où il étudia la littérature sous Tiraboschi, et la physique sous le P. Beccaria. Entré, en 1761, dans l'ordre des Théatins, il enseigna la philosophie à Gênes. Il séjourna un moment à Malte, et de là vint à Rome, où il fut lecteur de théologie dogmatique, en même temps que le P. Chiaramonti, depuis Pie VII.

Appelé, en 1787, par Ferdinand, roi de Naples, il fonda, à Palerme, l'observatoire, dont les plans avaient été donnés par l'architecte français Dufourny. De ce beau temple dédié à Uranie, Piazzi découvrit la nouvelle planète qu'il appela *Cérès Ferdinandea* (*). Le prince ayant voulu lui envoyer une magnifique médaille d'or d'un grand prix, Piazzi lui demanda d'employer l'or que coûterait cette médaille à lui acheter un cercle équatorial. Delambre, apprenant d'autres découvertes de Piazzi, s'écria : « L'astronomie doit plus à Piazzi et à Maskeline qu'à tous les astronomes qui se sont succédé depuis Hipparque jusqu'à nous. »

MARSILI. — VALLISNIERI. — SPALLANZANI. — GALVANI. — VOLTA.

L'Italie a-t-elle eu des professeurs distingués dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie, dans la médecine et dans la chirurgie? Je citerai *l'Histoire de la mer*, par le comte Ferdinand-Louis Marsili, fondateur de l'institut de Bologne. Il fut réfuté par Réaumur; mais beaucoup de découvertes du savant bolonais sont reconnues utiles. — Antoine Vallisnieri, de l'État de Modène, cultivait, à 20 ans, l'étude de l'histoire naturelle. Il a écrit sur les insectes. On lui doit un travail très-spirituel sur l'origine des puces. Il voulut composer pour l'Italie un dictionnaire de la science qu'il cultivait, mais il n'eut pas le temps de l'achever. Père de dix-huit enfants, il les forma tous à l'étude, et il leur donna une éducation honorable.

L'État de Modène vit naître aussi Lazare Spallanzani. Celui-ci fit de fréquents voyages. Après avoir visité la Suisse, la France et la Turquie, il se fixa à Pavie. Bonnet, de Genève, dit que Spallanzani a fait seul, pendant quelques mois, plus de découvertes que n'en ont pu faire, pendant bien des années, les plus célèbres académies de l'Europe. Il a écrit sur la circulation du sang, sur le système de la génération, les effets des sucs gastriques, et la respiration, enfin sur les volcans, et particulièrement sur l'Etna. — La réputation de Louis Galvani, professeur d'anatomie à Bologne, est telle, qu'il suffit de le nommer. Ce nom est devenu celui d'une science. Un autre Italien, Volta, inventeur de l'*électromoteur*, a donné dans sa *pile* un instrument qui a fait faire à cette science d'immenses progrès ; il a guidé les savants comme avec un fil d'Ariane qui les empêche de s'égarer dans le dédale des hypothèses. Les noms de Galvani et de Volta seront immortels. L'un a établi une foule de faits en physique, qui ont étendu singulièrement les connaissances; l'autre, en interrogeant la nature par des moyens nouveaux, a surpris ses secrets pour produire l'électricité, et nous a offert, avec une admirable simplicité, l'explication la plus plausible des phénomènes d'un corps si subtil : l'on n'a plus besoin d'imaginer l'existence d'électricités diverses. Graces aux découvertes de ces deux Italiens, le principe électrique est un véritable protée, tour à tour chaleur, agent chimique ou force magnétique : on est tenté de le regarder comme un principe universel, puisqu'il se trouve partout où il y a de la matière, celle-ci ne pouvant exister sans lui.

MASCAGNI. — LANCISI. — CIRILLO. — MORGAGNI. VACCA.

Paul Mascagni, Toscan, se rendit célèbre par ses préparations anatomiques. En 1805, il recommença la décomposition de l'eau par le moyen de la colonne électrique, et, le premier, il douta des conséquences que l'on tirait jusqu'alors, en chimie, relativement à la formation de l'acide muriatique. Ces doutes ont ensuite été dé-

(*) Les anciens ne connaissaient que six planètes, à partir du soleil, *Mercure*, *Vénus*, *la Terre*, *Mars*, *Jupiter* et *Saturne*. *Uranus* fut découvert en 1781 par Herschell. Piazzi découvrit *Cérès* en 1801. Cette dernière découverte redoubla le courage des astronomes. Olbers découvrit *Pallas* en 1802; Harding découvrit *Junon* en 1803, et Olbers découvrit *Vesta* en 1807. C'est Piazzi qui a surtout excité ce zèle si utile aux sciences.

clarés fondés par MM. Thénard et Biot. — Jean-Marie Lancisi, Romain, est auteur d'une excellente dissertation sur *les morts subites*, et les épizooties. — Dominique Cirillo, né à Grumo, près de Naples, fut un médecin de premier ordre. Il eut un jour la curiosité de visiter un Chinois, également médecin, nommé Hivi-Kiou, qui habitait le collége des Chinois établi à Naples. Cet étranger passait pour être prodigieusement habile dans la *sphygmique*, ou la science des pouls, ce que les Italiens appellent *pulsista* (nom qui mériterait de passer dans la langue française avec la terminaison qui nous est familière). En tâtant le pouls de Cirillo, le Chinois devina qu'il avait dû, dans sa jeunesse, être sujet à des douleurs cardiaques; ce qui était vrai. Cirillo, depuis ce temps, étudia avec attention cette partie si importante de la médecine. Pavie appelait Cirillo, mais il voulut rester à Naples. Il parlait dans ses leçons avec une éloquence touchante. Il entretenait une correspondance avec Linné. Les affreux troubles révolutionnaires n'épargnèrent pas Cirillo, qui périt victime de son attachement aux principes nouveaux. Lord Nelson lui-même et Guillaume Hamilton cherchèrent à le sauver; mais le tribunal exigeait une rétractation que refusa constamment Cirillo. Il périt au milieu d'une consternation universelle. — Jean-Baptiste Morgagni de Forli étudia la médecine à Bologne, à Padoue, à Venise; il composa de beaux ouvrages, jusqu'à l'âge de 80 ans, et reçut les plus honorables marques d'estime des pontifes Clément XI, Clément XIII et Clément XIV, des doges Grimani, Lorédan et Foscarini, de l'empereur Charles VI, d'Emmanuel III, roi de Sardaigne, et de Joseph II, alors prince héréditaire. — André Vacca Berlinghieri fut le plus célèbre professeur de chirurgie clinique à Pise; il avait étudié sous Desault à Paris.

LE CARDINAL CORRADINI. — PARAVICINI. — BIANCHI. — BECCARIA. — FILANGIERI.

La science de la législation, qui commença, pour ainsi dire, à la naissance de la société, offre un vaste champ aux observations de l'esprit humain. Elle dirige ses études vers les principes du juste, elle cherche les moyens de prévenir les délits ou de les punir. Son but précis est de régler les pactes sociaux. Cependant la jurisprudence se meut dans des limites plus circonscrites que celles où s'étendent les sciences naturelles; elle est obligée sans doute, de connaître à fond les hommes; mais ils ont, à peu près, toujours les mêmes défauts, les mêmes vices, les mêmes passions. L'homme d'aujourd'hui est encore l'homme d'autrefois. Aussi, dans cette science, il n'existe pas autant de vérités nouvelles à découvrir. Après tant de livres, tant de législateurs qui ont travaillé sur une question si bornée et si parfaitement apprise dans les premiers temps du monde, la matière est traitée sous tous les aspects. Pour cette raison les Italiens se seraient-ils moins occupés de jurisprudence que les autres nations? Est-ce qu'ils savaient, en leur qualité de prédécesseurs à peu près des autres peuples dans tous les genres d'inventions, est-ce qu'ils savaient tout ce qu'il y avait à savoir? est-ce qu'ils n'auraient pas été libres de se livrer à cette sorte d'étude? Non, ils n'étaient pas là moins diligents et moins excités qu'ailleurs. Nous parlerons d'abord de la jurisprudence canonique. Le cardinal Corradini, de Setimo, Paul Paravicini, de Milan, le P. Jean-Antoine Bianchi, de Lucques, ont illustré cette science. — A l'égard de la jurisprudence civile, nous avons à louer le fameux César Bonésana, marquis de Beccaria. Élevé à Parme, il étudia Montesquieu, en faisant peu d'attention à Helvétius. Après avoir publié une dissertation sur les monnaies, il composa son *Traité des délits et des peines*. Cet ouvrage contient quelques abstractions peu intelligibles, mais en même temps une foule de vérités utiles et fières, qui ont contribué à hâter la réformation de la procédure criminelle. On dit que ce traité est le premier livre de haute et libre philosophie qui ait paru en Italie.

La Société économique de Berne envoya une médaille d'or au comte César. Voltaire donna des commentaires sur ce livre. On l'attribuait à Ange Quérini, Vénitien, parce que Beccaria ne s'était pas nommé. Mais les *Trois* ayant fait examiner le traité, et apprenant qu'on y censurait indirectement *les accusations secrètes*, base de leur police, le traité fut prohibé à Venise *sous peine de mort*. Il fut néanmoins traduit en français, en allemand, en anglais, en espagnol, en hollandais et en grec vulgaire, enfin en russe par ordre de l'empereur Alexandre. Beccaria obtint, en 1791, l'honneur d'être nommé membre de la junte pour la réforme du système judiciaire et criminel.

Le royaume de Naples, toujours fécond en hommes doués d'un beau talent et d'une pénétration extraordinaire, devait s'enorgueillir d'avoir donné le jour à Gaëtan Filangieri. Il naquit l'an 1752, de César, prince de Arianello, et de Marie-Anne, de la famille des ducs de Montalto. Destiné à embrasser la carrière militaire, il l'abandonna pour les études, et il donna tant de suite à ses travaux, qu'à 20 ans il connaissait la littérature grecque et latine, et qu'il écrivit deux ouvrages, un sur l'*éducation privée*, l'autre sur *les devoirs des princes*. En 1774, le ministre Tannucci, chef de la régence, encouragea les efforts du jeune jurisconsulte. Alors il entreprit son grand ouvrage intitulé : *La Science de la législation*. Après les maximes pernicieuses de Hobbes et de J.-J. Rousseau, la société demandait un écrivain qui enseignât une voie sûre, qui répondît aux vains arguments des rhéteurs, et qui remît en un seul corps les droits civil, naturel et religieux. Les lois en général, les lois politiques, les lois économiques, les lois criminelles, ce qui concerne le respect dû à la religion, aux propriétés, à la puissance paternelle, toutes ces matières sont traitées dans ce vaste travail. Des usages pervers, conservés à Naples, et apportés par la défiance importune de l'Espagne, des abominables coutumes venues de Sicile, et qui remontaient au roi Hiéron, des abus introduits dans le ministère des juges, étaient signalés avec énergie. On a reproché quelquefois à l'auteur un style languissant et hérissé de gallicismes, ce qui paraissait dénoter des emprunts. Ces gallicismes ont fait beaucoup de tort aux Italiens : on croyait qu'ils copiaient les pensées de la nation voisine, quand ils ne copiaient que les expressions. D'ailleurs il est toujours mal d'introduire des sons muets et étouffés dans une mélodie qui doit rester toute harmonieuse.

On trouve encore dans l'ouvrage de Filangieri des répétitions de sentences, des redites d'arguments; mais l'auteur aurait sans doute corrigé ces défauts sur une autre édition : il mourut malheureusement à l'âge de 36 ans. L'excès de la fatigue épuisa ses forces, et il s'éteignit en peu de jours, pour avoir trop présumé de son courage. Le roi Ferdinand se plaignit de n'avoir pas eu le temps de récompenser dignement cet auteur qui honorait tant la nation napolitaine.

MURATORI. — DÉNINA. — GIANNONE. — TIRABOSCHI. — ANGE FABBRONI. — LES ASSEMANI. — CESAROTTI. — GALLUZZI. — BOTTA. — LE COMTE UGONI.

Au XVIII[e] siècle appartient encore Louis-Antoine Muratori. Fixé à Modène pendant les guerres, il sut mériter l'estime des Français qui occupaient cette ville. On ne pourrait pas, sans composer un long ouvrage, parvenir à analyser les œuvres de ce savant. Son *Recueil des écrivains des choses d'Italie*, divisé en 28 gros volumes in-fol., *Les Antiquités du moyen âge*, sont des monuments d'un savoir immense. Il est un des plus abondants auteurs de l'histoire littéraire, civile et ecclésiastique de son temps. — Nous ne pouvons oublier Dénina, Piémontais, historien des *Révolutions d'Italie*. Nous avons connu personnellement ce savant, qui ne s'est pas moins distingué par sa véracité que par la justesse de ses raisonnements. — Pierre Giannone, né dans la Pouille, a écrit l'histoire de Naples, depuis Constantin jusqu'au XVIII[e] siècle. Il commit quelques erreurs de

chronologie. Il parle avec peu d'indulgence des moines : la passion l'emporte au-delà des bornes du vrai; mais il instruit souvent à fond ses compatriotes de leurs propres affaires, de leurs usages, de leurs défauts et de leurs actions héroïques. Attaqué par l'archevêque de Naples, à qui il n'avait pas demandé la permission de faire imprimer son histoire, il fut poursuivi, s'enfuit de la ville, se réfugia à Vienne, à Venise, dans le Piémont, puis fut incarcéré par ordre du roi de Sardaigne. Aigri naturellement par ces persécutions, il montra peu de douceur dans le caractère; mais ensuite il offrit des explications : on se relâcha de la première sévérité, et il obtint des adoucissements à sa position. Son ouvrage est du nombre de ceux que la postérité juge plus favorablement que ne l'ont fait les contemporains. — Nous devons honorer à part le grand Tiraboschi, qu'on a appelé le Tite-Live de la littérature italienne, et dont les judicieux écrits sont si justement admirés.— Après Tiraboschi, on ne peut passer sous silence monsignor Ange Fabbroni, Florentin, à qui nous avons emprunté une partie de quelques-uns des jugements que nous venons de porter. On lui doit aussi la vie de Laurent de Médicis, celle de Cosme l'Ancien, de Léon X et de Pétrarque.

La famille des Assemani n'est pas italienne, mais les divers savants de ce nom ont étudié en Italie. Le premier, Joseph-Simon, évêque de Tyr, a publié le catalogue des manuscrits orientaux de la Vaticane, y compris ceux qui appartiennent à la langue malabare. Étienne Évode, son neveu, a publié ceux de la bibliothèque Laurentienne. Le troisième, Simon, a composé un Essai sur la littérature, le culte et les coutumes des Arabes avant Mahomet. — Melchior Cesarotti a eu beaucoup d'admirateurs et d'adversaires; il disait de lui-même qu'il était *homérolâtre*. Outre ses traductions d'Homère, il donna celle d'Ossian et des oraisons de Démosthène : mais une sorte de style mixte, un assemblage d'expressions de la Crusca et de formes de langage antique, excitèrent des murmures.— Dans ce travail, j'ai assez témoigné mon estime pour Galluzzi (voy. p. 280). — Déjà commençait à s'illustrer l'historien Botta qui a dernièrement publié une si remarquable *Histoire de l'Italie*. — Le comte Ugoni préparait des jugements littéraires qui sont devenus glorieux.

Les Pindemonte. — Bettinelli. — Parini. — Rosa Morando. — Maffei. — Alfieri. — Apostolo Zeno. — Métastase. — Monti.

Dans le XVIIIe siècle, au nombre des poëtes, on distinguera parmi les meilleurs, les quatre Pindemonte, de Vérone, cette illustre famille vraiment *apollonienne*. — Bettinelli, de Mantoue, jésuite, que nous laisserons en paix à propos de ses déclamations peu raisonnables et hors de propos contre le Dante, n'est pas seulement considéré comme poëte à cause de ses sept *poemetti* et de ses tragédies; il est encore auteur du *risorgimento d'Italia :* il y dépeint l'état misérable des arts et des sciences avant l'an 1000 de l'ère chrétienne; il expose les efforts heureux des Italiens dans les quatre siècles suivants. A cet égard, il entre dans des considérations philosophiques d'un haut intérêt, que des écrivains venus après lui n'ont pas dédaigné de s'approprier sans le nommer. Jean-François Galéani Napione a écrit la vie de ce religieux, et il en parle avec estime. Ce fut Bettinelli que la cour de Nancy envoya, comme une sorte d'ambassadeur, à Voltaire. L'auteur de *Brutus* avait écrit à Stanislas : « J'ai un demi-million tout prêt : je vais acheter autant de terres que je pourrai, en Lorraine, pour aller mourir auprès de Marc-Aurèle. » Le jésuite était chargé de savoir si l'auteur de *Brutus* disait vrai. Mais celui-ci ne se souvenant plus de ses promesses, sorte de politesse épistolaire, répondit vivement : « Où je suis, je respire un air de liberté : j'ai dépensé mon argent à acheter la seigneurie de Ferney. » — Joseph Parini, de l'État de Milan, est célèbre par son poëme *du Matin* et *du Midi*. On a imprimé après sa mort un autre poëme de lui, intitulé : *le Soir*

et *la Nuit*. Dans les deux premiers il a égalé Pope; dans l'autre, il montre quelquefois la verve de Boileau. — Rosa Morando, de Vérone, a publié la *Conquête d'Amérique*, et une traduction en vers des Héroïdes d'Ovide. — Ici se place la tragédie de *Mérope* du marquis Scipion Maffei. Dès le premier moment, elle fit oublier tous les ouvrages du même genre qui avaient paru jusqu'alors. La représentation surtout augmenta la gloire de l'illustre rénovateur. Tous les théâtres d'Italie accueillirent simultanément avec enthousiasme le tableau des souffrances de la veuve de Cresphonte. Encore aujourd'hui même, après Alfiéri, les bons esprits louent la marche, la fable et l'intérêt soutenu de cet ouvrage. — Mais il devait apparaître un génie extraordinaire. Alfiéri, né en Piémont, s'attacha, dit-il, luimême, à *dégorger* l'accent et les idiotismes du pays, pour se pénétrer de la suavité et de la mélodie du langage toscan (voyez son portrait *pl.* 86) (*). Il publia la *Cléopâtre*, *Philippe II*, *Polynice*, auxquels succédèrent l'*Antigone*, *Marie-Stuart*, *Mérope*, *Saül*, *Myrrha*, chef-d'œuvre de délicatesse, et tant d'autres. Comme poète tragique, il éleva le cothurne italien au plus éminent degré d'honneur. Il créa un système, affranchi des confidents, des incidents inutiles, des doubles amours, borné à une action simple, unique, positive, toujours passionnée, ou tendre, ou furieuse. Il introduisit de ces sortes de tableaux des Carraches, qui offrent peu de personnages, et qui attachent mille fois plus que ces *foules* où l'intérêt se disperse; il composa de ces tableaux restreints, mais chauds de lumière, où les héros ne jouent qu'un rôle nécessaire pour que l'action ne perde pas un seul instant de sa puissance et de son éclat. — Apostolo Zéno, Vénitien, traducteur de Perse, contribua à la réforme du drame italien: ses ouvrages sont inférieurs à ceux de Métastase; mais ce dernier n'a pas pu faire absolument oublier le Vénitien. — Félix Trapassi, dont on a changé le nom en celui de Métastase, qui en grec a la même signification, naquit à Rome, en 1698. A 14 ans, il composa la tragédie de *Justin*. Le même auteur devait exciter un sentiment d'adoration générale à la représentation de *Didon*, dont Sarro fit la musique. Personne n'a plus impérieusement manié la langue italienne que Métastase : il la fait obéir à tous les tons, depuis le plus humble jusqu'au plus altier. « Il semblait, dit Fabbroni, que les paroles eussent été exprès inventées pour qu'il les insérât là où il voulait et de la manière qu'il voulait. » Il succéda à Zéno en qualité de *poeta Cesareo*, c'est-à-dire *poëte de l'empereur*. On ne balance pas à regarder la *Clémence de Titus* comme le plus pénétrant et le plus sublime de ses ouvrages. Là rien d'inutile, la pensée est chaste, le style est pur. L'auteur instruit l'esprit, il émeut le cœur, il fait aimer la vertu, comme l'aimait ce grand prince. Les derniers mots, *je pardonne*, sont d'un effet qu'on ne peut exprimer. La rime, pour s'introduire, n'a pas pris une allure de parasite. Rien de plus rare dans Métastase qu'un vers dur, obscur ou déclamatoire. Le dieu du goût ne laisse passer que ce qui est suave, *amène*, mélodieux, sage, pompeux ou magnifique. Dans la *Béthulie détruite*, on entend le langage des prophètes et des anciens auteurs orientaux. On ne lit pas une page de Métastase sans distraire une douleur ou une préoccupation pénible. « Quand je suis

(*) Nous donnons n° 3 un portrait fidèle d'Alfiéri. Outre ses tragédies, il avait composé un traité *della Tirannide*, assez mauvais livre, où il faisait allusion au système de gouvernement des rois de Piémont. Le roi Charles Emmanuel IV se trouvant réfugié à Florence en 1798, Alfiéri qui était dans la même ville, désira lui rendre ses hommages. Le roi indiqua l'heure où il recevrait Alfiéri. Celui-ci attendait depuis quelques minutes, lorsqu'on ouvrit les deux battants de la porte du cabinet du prince. Il s'avança devant le poète, en disant « *Ecco il Tiranno.* » Alfiéri, surpris et touché, se mit à genoux, baisa la main d'Emmanuel, et lui dit : « Sire, aujourd'hui, rois et sujets, nous avons tous nos douleurs. »

avec un opéra de Métastase, disait monsignor Martorelli, j'oublie que j'ai perdu mes pensions : à peine arrivé au troisième acte, j'ai payé mes dettes. » — Monti, encore jeune, annonçait ces talents supérieurs qui devaient lui assurer la réputation d'un des premiers poëtes du siècle.

GOLDONI. — GRIMALDI. — RAVASINO. — STAY. — COSTA. — BRESCIANI. — MAGLIABECCHI. — FACCIOLATI. — FORCELLINI.

Voici maintenant Charles Goldoni, qui, comme Lagrange, et dans un genre si différent, semble avoir deux patries, l'Italie et la France. Il avait reçu de la nature des dons précieux, mais ils se sont perfectionnés chez nous. L'Italie cependant ne veut pas de partage : respectons son juste orgueil. Rendons-lui son Plaute et son Térence. S'il entendait lui-même cette noble querelle, il l'apaiserait bien vite, en s'écriant que, dans une telle circonstance, il n'y a plus qu'une petite place après Molière. Charles naquit à Venise, en 1707. Il débuta par une comédie satirique, appelée *le Colosse de la beauté*. Ce genre mauvais et toujours lâche le dégoûta, et il y renonça pour toute sa vie. Goldoni comprit qu'il s'agissait d'arracher l'Italie aux *arlequins*. « Il y réussit », dit Voltaire, qui ajoute sur-le-champ : « Que ne l'a-t-il aussi délivrée des Goths! » Nous remarquerons que Voltaire disait cela avant que parût le sonnet d'Alfiéri (voyez pag. 342). La gloire de Goldoni n'est contestée par personne. Il saisissait finement les ridicules et les moindres replis du cœur humain, dans tous les pays, dans tous les usages, dans toutes les situations. Est-ce pour qu'il ne lui restât rien de français que Baretti lui a dénié l'honneur d'avoir composé *le Bourru bienfaisant?* C'est pousser loin un sentiment d'hostilité et d'égoïsme national. Il est possible qu'un Français du temps, homme d'esprit, ait revu quelques-unes des expressions du *Bourru*, mais jamais il n'a été question, même au milieu de nos injustices littéraires, d'enlever à Goldoni la gloire d'avoir laissé un si agréable ouvrage dans une langue qui n'était pas la sienne.

Examinons la poésie latine ; nous voyons qu'en ce genre se sont distingués le Napolitain François Grimaldi, qui composa des élégies sur *la vie du citoyen* et *la vie de cour*, et Thomas Ravasino, de Parme, d'abord soldat à cheval dans les guerres d'Italie, et qui publia, à la paix, un poëme sur l'*eau*. Benoît Stay, de Raguse, est auteur d'un poëme sur le *siége d'Anvers*, par Alexandre Farnèse ; enfin ; Jean Costa, né près de Vicence, a traduit Pindare avec un véritable talent.

Dans l'étude de la grammaire se distingua Jean Gualtiero Bresciani, Florentin, précepteur du prince Jean-Gaston, et qui succéda à Antoine Magliabecchi dans la place de directeur de la principale bibliothèque grand-ducale (*). — Après les trois éditions du dictionnaire de la Crusca, faites dans le XVII[e] siècle, Manni, en 1729, fit imprimer la quatrième, qui est fort accréditée, et qui contient six mille mots de plus : mais une langue hardie, courageuse, téméraire peut-être, telle que la langue italienne, qui a tant d'affinité avec le latin, l'espagnol et le français, après une certaine période de temps acquiert naturellement de nouvelles richesses, et demande un dictionnaire plus étendu. Alors, dans le XVIII[e] siècle, on imprima d'autres éditions de la 4[e] édition à Venise et à Naples. — Nous ferons encore une mention glorieuse de Facciolati et de Forcellini, auteurs du lexique de toute la latinité (*totius latinitatis*).

Dans les pays des Juntes, des Aldes, le noble et savant art de la typographie avait son Bodoni : ses belles éditions grecques, latines et italiennes étaient recherchées avec avidité dans toute l'Europe.

GRANELLI. — DEGLI ANGELI. — TENCHI. — PAUL MAFFÉI. — BUONARROTI. — BIANCHINI. — BOLDETTI. — SCIPION MAFFÉI. — MAZOCCHIO. — LE CARDINAL QUÉRINI. — GORI. — PASSÉRI. — VENUTI. — PACIAUDI. — LANZI. — ENNIUS QUIRINUS VISCONTI.

Dans l'examen de l'éloquence de la

(*) En retournant les mots *Antonius Magliabechius*, on trouve l'anagramme *Is unus bibliotheca magna*.

chaire, il faut placer au premier rang le P. Granelli, le minime Gherardo Degli Angeli, enfin monsignor Dieudonné Turchi, capucin, évêque de Parme. On ne parle qu'avec les plus grands éloges de ses oraisons funèbres, de ses homélies, de ses lettres pastorales, et surtout de ses sermons à la cour.

Nous avons à signaler ici des savants qui ont cultivé l'étude de l'antiquité, la philologie, et ce que les Italiens appellent l'*érudition*. Nous finirons par les arts libéraux. D'abord se présentent à nous Paul-Alexandre Maffei de Volterre et Philippe Buonarroti, de la famille du grand Michel-Ange; c'est à Philippe qu'on a appliqué ce passage de Pline : « Il a donné aux choses anciennes la nouveauté, aux nouvelles l'autorité, aux communes l'éclat, aux obscures la lumière, aux ennuyeuses la grace, aux douteuses la foi, et à toutes le naturel et ce qui appartient à leur nature. » — Monsignor Bianchini, de Vérone; Antoine Boldetti, originaire de Lorraine, mais né à Rome; le marquis Scipion Maffei, dont nous avons déja parlé à propos de sa *Mérope*, et qui a mérité deux palmes; le chanoine Alexis Mazocchio, interprète des antiquités d'Herculanum, et le cardinal Ange Quérini, Vénitien, tiennent ensuite la place la plus honorable.

Nous nommerons aussi Gori, Passeri, Venuti, Paciaudi, Louis Lanzi, né près de Macerata, le même qui a composé une si belle histoire de la peinture italienne, et nous arrivons à Ennius Quirinus Visconti. Ici se présente la même question que pour Lagrange. Nous nous contenterons dans ce travail, qui est une œuvre de concorde, de paix, et qui n'est entrepris que dans le but d'inspirer à nos deux belles nations une affection réciproque, nous nous contenterons de dire que l'*Iconographie grecque* (*), ce magnifique monument qui a coûté autant de sommes d'argent qu'il renferme de trésors d'érudition, a été conçu et exécuté en France sur des plans donnés par Napoléon lui-même.

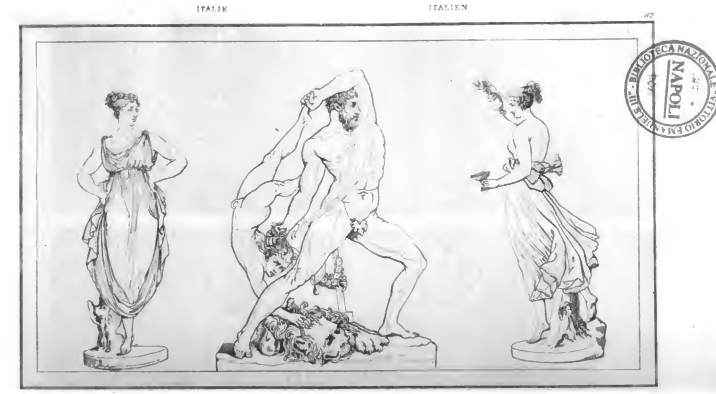
LAMI. — BIANCHI. — DIONISI. — CANOVAI. — SAN-CLEMENTE. — ALEXANDRE VISCONTI. — LE CHEVALIER PIERRE VISCONTI. — L'ABBÉ FÉA.

Dans les deux autres branches des sciences que nous avons promis d'examiner, honorons Jean Lami, né près de Florence : élevé en quelque sorte dans le musée de la société Colombaire, il voyagea ensuite en France. Pauvre et dénué d'argent, il fut obligé d'aller en Belgique pour rejoindre une légion italienne, et y demander du service : mais il n'était pas destiné aux travaux de la guerre. De retour en Toscane, il composa une Vie de Platon, restée, je crois, inédite. On lui dut plus tard les *Deliciæ eruditorum*, ouvrage qu'on lit en effet avec délices. A la mort de Lami, Léopold ordonna qu'il fût inhumé dans l'église de Sainte-Croix (voy. *pl.* 24). — Nous avons aussi des éloges à donner à l'abbé Isidore Bianchi, de Crémone, d'abord camaldule, qui exerça, avec des dispenses, les fonctions de secrétaire d'ambassade de Naples. Il eut, à Paris, une conférence remarquable avec J.-J. Rousseau. — Nous nommerons encore le chanoine Dionisi, Véronais, commentateur du Dante; le P. Canovai, qui obtint de l'académie de Cortone le prix fondé par le comte de Durfort, ministre de France à Florence, et le P. Henri San-Clémente, numismatiste habile, qui mourut presque au moment où il allait

(*) Le duc de Richelieu présentait à Louis XVIII un exemplaire de l'*Iconographie grecque ;* le roi lui dit : « Mais, duc de Richelieu, que vous ai-je donc fait ? je m'aperçois que mon exemplaire n'est pas complet; il y manque quelque chose. » Le duc compte les feuilles, et prouve au roi que rien ne manque. « Nous ne nous entendons pas, reprit le prince. Il y avait une dédicace, un portrait, et je veux tout avoir. — Est-ce que le roi parle du portrait de Bonaparte ? — C'est vous-même qui venez de le dire; allons, monsieur le duc, il me faut l'ouvrage bien complet, texte et portrait. » Cette anecdote, qui annonce autant d'esprit que de bon goût, fit beaucoup d'amis à Louis XVIII parmi les partisans de l'empereur Napoléon.

Google





Sculptures de Canova. Sculpturen von Canova.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

être fait cardinal; enfin, Alexandre Visconti, frère d'Ennius, le plus habile connaisseur en médailles qui ait existé en Italie, et qui a laissé dans le chevalier Pierre Visconti, son fils, un digne héritier de ses talents et de sa science.

Nous nous garderons bien d'oublier l'abbé Féa, successeur et commentateur de Winkelmann, aujourd'hui président des Antiquités romaines. C'est un homme qui joint au plus noble désintéressement, l'érudition la plus vaste. Je ne le loue pas davantage, parce qu'il est un des meilleurs amis que j'aie en Italie.

Les Bibiéna. — Vanvitelli. — Valadier. — Milizia. — Canova. — Pompéo Batoni. — Mengs. — Vernet. — Rosalba Carriéra. — Canaletto. — Beaumont. — Appiani. — Bossi.

La tâche sera bientôt terminée, quand nous aurons jeté un coup d'œil rapide sur l'état des beaux-arts. Dans l'architecture, la renommée des Bibiéna s'était répandue au-delà de l'Italie. Ferdinand Galli, né à Bibiéna, en Toscane, introduisit dans les théâtres ces éclatantes décorations que l'on a encore perfectionnées après lui. Son frère, François, fut architecte de Philippe V. Un autre François, fils de Ferdinand, construisit le théâtre de Bologne. — Louis Vanvitelli, né de Gaspard van Witel, d'Utrecht, fut déclaré, à 26 ans, architecte de la fabrique de Saint-Pierre : on lui doît le lazaret d'Ancône et son bastion. Il a élevé l'imposant et admirable château de Caserte. On remarque dans les environs, des aqueducs à trois rangs d'arcades, d'une hauteur effrayante, et dignes de l'audace des anciens Romains. Ce palais de Caserte est l'un des séjours les plus enchantés de l'Italie. Tous les genres de magnificence y sont rassemblés. Vanvitelli paraît un de ces génies qui, autrefois à Rome, eût élevé des monuments tels que le Colysée. — Valadier, originaire français, s'est fait un nom très-honorable à Rome. — *L'Art de voir dans les beaux-arts*, le *Dictionnaire* de François Milizia, sont des ouvrages classiques en Italie. Il fut un des premiers à admirer Canova.

L'art de la mosaïque, que l'Italie a conservé seule, reproduisait les plus beaux monuments de la peinture, et il inventait des émaux éblouissants qui multipliaient les illusions et les effets de lumière. Nous nommerons à ce sujet les Aquatti, les Morelli, Raffaelli et les auteurs du beau bouclier d'Achille, long-temps interrompu, mais enfin terminé pour être envoyé en présent à Charles X, par Léon XII, et qui se trouve dans les appartements de Saint-Cloud.

Parmi les sculpteurs, le souverain qui s'avance le premier, la couronne sur la tête, est le grand Antoine Canova (voyez *pl.* 86 et 87).

Au nombre des peintres figure Pompéo Batoni, Lucquois. Raphaël Mengs et le grand Vernet sont allés à Rome; mais il faut à peu près restituer le premier à l'Allemagne, si encore l'Espagne ne veut pas élever un conflit; et bien certainement il faut rendre le second à la France et sans rançon. — Les Vénitiens se glorifient de Rosalba Carriéra, Vénitienne, morte en 1757, qui travaillait en pastel, et qui obtenait quelquefois les mêmes résultats de vigueur de coloris que peut offrir la peinture à l'huile. Rosalba voyagea en France, et elle y a peint des portraits

(*) Sur la planche 86 nº 4 on voit le portrait de Canova. On peut dire de lui :

Mira colui
Che vien ' d'innanzi...... come Sire.

« Vois celui qui s'avance comme souverain. »
Dante, 1re *Cantica*, chant IV.

Nous aurons beaucoup d'autres occasions de parler de lui à propos de ses entretiens avec Napoléon. Sur la planche 87 on voit l'Hercule jetant Lycas à la mer, par Canova; à droite, son Hébé si gracieuse, si svelte, si divine; à gauche, une de ses danseuses si élégantes. Si nous avions voulu représenter tout ce que Canova a fait de noble, de terrible, de charmant et d'ingénieux, nous aurions dû retracer ses tombeaux, son Thésée, ses nymphes, ses bas-reliefs, et surtout sa Madeleine qu'on peut appeler *la statue du christianisme*, la composition qui rappelle tout ce que notre religion a de consolant, de tendre, et de propre à conseiller la vertu ou le repentir.

qu'on recherche. — Canaletto, invité à se rendre à Rome, y fut traité avec distinction. A Florence il laissa un tableau charmant, représentant le palais du podestat (voyez *pl.* 88) (*). — Claude Beaumont rappelait à Turin quelques-unes des qualités de l'école d'Augustin et d'Annibal Carrache et du Guide. — André Appiani régnait à Milan. Ses fresques dans le palais sont remplies de pensées nobles et généreuses. Son caractère, son charme particulier est un genre tel que celui du Parmesan, une élégance sans affectation, qui n'exclut pas le nerf, la vigueur et la vivacité de Jules Romain. — Camuncini dessinait à Rome avec la plus exquise délicatesse. Bossi allait mériter à Milan l'estime et toute l'amitié de Canova.

PIRANESI. — MORGHEN. — GRAVURES DU ROI CHARLES III ET DE LA REINE CAROLINE D'AUTRICHE.

Au nombre des premiers graveurs il faut placer le chevalier Jean-Baptiste Piranesi (**). — Le grand Raphaël Morghen est au-dessus de tous les éloges (voy. ce qui concerne la Cène, pag. 283). La *Transfiguration* ne lui a pas donné moins de gloire. — Nous voyons dans l'ouvrage d'Antoine Lombardi, auquel nous avons demandé beaucoup de détails que nous venons de rapporter, qu'au nombre des personnes qui s'adonnèrent à l'étude de la gravure, il faut compter le roi Charles III lui-même, qui dessinait agréablement, et qui grava ses dessins. La reine Caroline, épouse de Ferdinand, gravait aussi à l'eau-forte d'une manière remarquable; Gori cite des estampes signées du nom de cette princesse.

LES PIKLER. — PAZZAGLIA. — CADÈS. — SANTARELLI. — RÉGA. — PESTRINI. — CALANDRELLI. — PINELLI.

Il est un genre d'art particulier à l'Italie, c'est la gravure sur pierres, en camée ou en incise. Les Pikler s'y sont distingués. Pazzaglia est auteur de la *Continence de Scipion*, camée qui fut envoyé en présent à l'empereur Napoléon par le pape Pie VII. Cadès, originaire français, mais fixé à Rome, Santarelli, qui a travaillé particulièrement à Florence, Réga, célèbre à Naples, Pestrini, Cerbara, Calandrelli, Romains, sont des hommes d'un talent très-recommandable : les musées sont remplis de leurs chefs-d'œuvre; souvent ils ont eu le bonheur d'égaler l'antique. On découvre tous les jours, à Rome surtout, des pierres gravées d'un beau travail. Cette concurrence excite l'émulation chez ces artistes, leur donne le goût du beau, et leur dicte les pensées les plus spirituelles. Le talent inépuisable de Barthélemi Pinelli, à la fois graveur, peintre et sculpteur, leur fournissait des dessins ingénieux. Malheureusement, le reste de l'Europe ne recherche pas assez ce genre d'ornement, dont l'usage est si répandu dans toutes les classes de la société romaine.

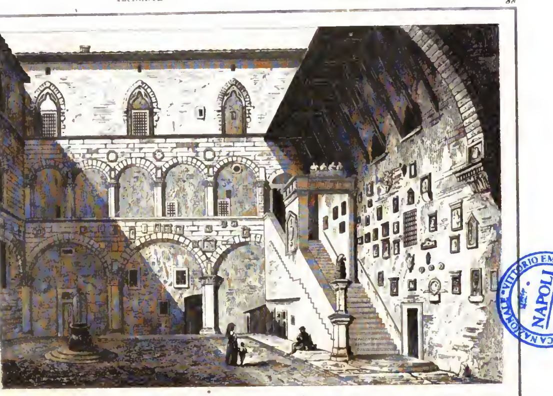
MUSIQUE. — MARCELLO. — DURANTE. — PORPORA. — LÉO. — JOMELLI. — PERGOLÈSE. — TARTINI. VALLOTTI. — GEMINIANI. — CORELLI. — PICCINNI. — FARINELLI. — PAISIELLO. — CIMAROSA. — JOACHIM ROSSINI.

Ce n'est pas pour assigner des rangs de primauté et d'infériorité que nous ne parlons qu'en ce moment de la musique; nous nous excuserons suffisamment en disant que pour nous, nous ne connaissons pas de délassement, de charme, de satisfaction et de bonheur plus divins que les jouissances dues à cet art : en suivant Antoine Lombardi, nous n'avons trouvé la musique qu'à la suite de sa nomenclature, et nous, peut-être, nous l'aurions placée en tête des arts libéraux.

Mais ne retardons pas davantage les

(*) Ce palais est représenté ici sur la planche 88. On remarque sur les murailles les armoiries d'un grand nombre de gonfaloniers.

(**) Il sera possible actuellement de se procurer aisément à Paris tout son œuvre. Les planches qui le composent ont été acquises par MM. Ambroise et Hyacinthe Firmin Didot. Nous allons en voir paraître des collections plus complètes que celles qu'on connait aujourd'hui, des vues inédites de ruines et de sites de Rome.



Fleury del.

Palais du Podestat. Pallast des Podesta

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google



Digitized by Google

applaudissements dus à Benoît Marcello. Voici comment il connut sa vocation. Son père, de l'antique famille vénitienne des Marcello (*), et sa mère, qui appartenait aux Capello, devaient nourrir, sans fortune, un grand nombre d'enfants. Marcello, fils aîné, loin de Venise avec sa famille, jouait de la flûte pour de l'argent devant une dame, qui demanda ensuite, en montrant Benoît, resté là taciturne, ce que savait l'autre frère. « Lui, répondit le père, il est bon à porter en voyage l'étui de l'instrument. » Benoît rougit, s'indigna, étudia sur une sorte de guitare, et cultiva la poésie. C'est à cette circonstance que nous devons le premier dieu de la musique en Italie. A 20 ans, il composa secrètement une messe. Comme fit depuis Alfiéri, il alla à Florence apprendre la belle langue toscane. Avant 21 ans, il avait publié un cours d'instruction de son art. Il mit ensuite en musique les cinquante premiers psaumes. — François Durante, Napolitain, surpassa Porpora et Léo, qui l'avaient précédé. Ses leçons perfectionnèrent les dispositions de Jomelli et de Pergolèse, auteur du *Stabat*, dont la pensée lui vint pendant une maladie. — Un des plus grands maîtres du XVIII[e] siècle fut Tartini. Né d'un Florentin établi en Istrie, il fit la nouvelle et singulière découverte du troisième son qu'on entend en touchant deux cordes à l'unisson. Appelé à Paris et à Londres, il ne voulut pas sortir de Padoue — Les Vercellois eurent plus tard leur Vallotti, qui devait être organiste de la chapelle Saint-Antoine de la même ville de Padoue. — François Geminiani, Lucquois, fut élève de Scarlatti et de Corelli. Nicolas Piccinni, né à Bari, auteur de *Didon*, élève du Durante, à son tour forma Pascal Anfossi. Farinelli, excellent chanteur du temps, devint premier ministre en Espagne. Jean Paisiello naquit à Tarente en 1747. Peut-on oublier sa *Nina?* non, pas même après avoir entendu le *Matrimonio segreto* de Cimarosa. A la fin du XVIII[e] siècle devait naître à Pésaro Joachim Rossini, l'illustration nouvelle dont la renommée a parcouru toutes les parties du monde. Sa lyre est muette aujourd'hui ! Pour qui garde-t-elle donc ses derniers accents ?

(*) Il y eut un doge de ce nom en 1473.

CHANTEURS ITALIENS. — RÉFLEXIONS SUR LA MÉLODIE. — LUTHIERS DE CRÉMONE.

Il faut nommer en même temps parmi les chanteurs, les David, les Sénésino, les Mandini, auxquels ont succédé les Rubini, les Tamburrini, les La Blache. Au premier rang des plus admirables talents, on doit placer madame Catalani.

Nous avons ici une grande justice à rendre aux Italiens ; il faut constater une de leurs plus nobles gloires, leur gloire musicale. Les poètes commencèrent les premiers à reconnaître qu'on pouvait intéresser le cœur de préférence aux yeux, et les musiciens s'aperçurent ensuite que toute la puissance de leur art, fondée sur les accords et les lois de l'harmonie, consiste principalement dans *la mélodie*.

C'est là, en effet, la seule chose, dit avec raison le célèbre Artéaga, jésuite espagnol, qui fasse de la musique un art imitateur de la nature, à cause de la propriété qu'il a d'exprimer par la succession des tons et des notes les divers accents des passions. La *mélodie*, disent encore d'autres auteurs, par ses mouvements tantôt rapides, tantôt lents, et tantôt régulièrement interrompus, a le pouvoir de nous arracher des larmes, d'exciter en nous la joie, la mélancolie, la crainte, l'espérance, le courage, et même de nous donner des conseils (*) ; elle nous rappelle les images des objets qui ont fait quelque impression sur nos sens, toutes les fois qu'elle veut nous peindre ces images, comme, par exemple, le murmure d'un ruisseau, le bruit d'un torrent, l'horreur d'une tempête, le souffle d'un vent frais, les hurlements des bêtes féroces, les fanfares d'une chasse, la

(*) « La musique me donne des conseils, disait Gustave III ; voilà pourquoi je vais travailler dans ma loge à l'Opéra. »

mêlée d'un combat, la naissance du jour, le sourire des graces, le silence de la nuit, les frémissements de la colère : c'est la seule partie de la musique qui produise des effets nouveaux sur le cœur de l'homme. C'est la *mélodie*, enfin, qui soumet, pour ainsi dire, l'univers à l'empire de l'oreille, de la même manière que la peinture et la poésie le soumettent, la première, au jugement des yeux, la seconde, au pouvoir de l'imagination.

Telles furent quelques-unes des réflexions que firent d'abord les musiciens italiens. Dès lors le sentiment recouvra ses droits que les sens avaient usurpés, et au lieu de n'être qu'un simple assemblage de sons, la musique devint un art capable d'exprimer toutes les passions, de représenter tous les objets, et elle put même croire qu'elle avait la mission de porter les hommes à la vertu (*).

ÉNUMÉRATION DES GÉNIES ET DES TALENTS DE L'ITALIE DANS TOUS LES GENRES, PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME.

Nous avons dit quel avait été et quel était l'état des sciences et des arts dans l'Italie, quand elle fut appelée à une organisation tout à fait inattendue, et soumise à la volonté presque absolue d'un seul homme, commandant à des guerriers français, mais né lui-même dans une portion de contrée qui parlait la langue de la Péninsule. C'était dans une situation d'avilissement, disait-on, dans une nuit de ténèbres morales, s'écriait-on avec beaucoup de feuilles publiques, que vivait cette nation italienne. « Elle a pu être grande, elle ne l'est plus : nous voulons bien reconnaître sa suprématie en musique, car dans la querelle qui s'est élevée à Paris, à propos de la musique, il n'y avait que deux rivaux, un Italien et un Allemand ; mais sur le reste, nous instruirons l'Italie. Nous allons lui inculquer des préceptes de sagesse ; nous lui apporterons des lois, des conseils, des leçons de littérature et d'histoire ; nous lui apprendrons la logique, l'astronomie, le dessin, et l'art de chercher de grands exemples dans l'étude des anciens ; » et cependant cette Péninsule si désolée, si pauvre, si humiliée, multipliait, sous la protection de ses princes, les éditions de Beccaria, de Filangieri et du code *Leopoldiano*, lisait avec enthousiasme Muratori et Tiraboschi, honorait Gerdil revêtu de la pourpre, allait offrir cette dignité au modeste Piazzi, assurait une réputation européenne à Galvani et à Volta, comblait de distinctions Appiani, Bossi, Camuncini, Mengs et Morghen, élevait à la porte de tous les théâtres des arcs de triomphe à Rossini. Le souverain pontife, modèle lui-même du courage religieux, appelait Canova pour l'embrasser en public, honneur qui n'est accordé qu'aux souverains. Enfin le gouverne-

(*) Quant à ce qui concerne les instruments, nous ne parlerons pas ici des clavecins et des pianos. A cet égard, les Anglais, les Français et les Allemands ont laissé bien en arrière les Italiens. Nous ne parlerons que des violons. La beauté de ceux d'Antoine Stradivari, célèbre luthier de Crémone, qui florissait de 1705 à 1734, les fait considérer par tous les artistes, dit M. Fétis, comme ce qui existe de plus parfait en ce genre. Stradivari fut élève de Nicolas Amati ; mais il le surpassa. Ses voûtes sont moins élevées, la capacité est plus grande, et les épaisseurs de la table, qui ne présentent rien de heurté, semblent mieux calculées que tout ce qu'on avait fait auparavant, et que tout ce qu'on a tenté depuis. Les luthiers les plus habiles de nos jours prennent Stradivari pour leur modèle, et cherchent à se rapprocher de ses formes. Pierre André Guarneri, élève de Jérôme Amati, et Joseph Guarneri, qui travailla long-temps sous la direction d'Antoine Stradivari, égalaient quelquefois ce dernier pour le son de leurs instruments (surtout Joseph) ; mais ils lui sont inférieurs quant à la perfection du travail. Quelques autres luthiers italiens se sont fait une réputation pour l'excellence de leurs violons, de leurs violes et de leurs basses : de ce nombre sont Maggini, Bergonzi, Cappa. Insensiblement l'art des luthiers italiens a paru dégénérer ; mais la gloire des anciens luthiers est bien constatée. Aujourd'hui encore, des violons de Stradivari et de Guarneri se sont vendus depuis deux mille jusqu'à dix mille francs.

ment pontifical, sous Pie VI, n'avait pas vu à sa disposition assez de récompenses pour augmenter la gloire et le bonheur d'Ennius Visconti, qui ne pensait pas certainement encore à quitter sa patrie.

Il peut donc exister des aveuglements presque universels dans les gouvernements, comme il existe souvent un travers d'esprit constant dans un individu isolé. Pourquoi ces erreurs d'une autorité nouvelle, mal instruite et révolutionnaire, furent-elles embrassées même par d'honorables Italiens? Mais l'homme est un malade qui veut à tout instant changer sa position, et qui conseille aussi ce travers à d'autres, quoiqu'on lui ait dit souvent qu'en la changeant brusquement, il ne fait que changer ses douleurs.

Organisation définitive du royaume d'Italie. — Gênes, la Toscane, Parme et Rome réunies à l'empire. — Le pape Pie VII enlevé de Rome.

Reprenons la suite des événements politiques. L'empereur Napoléon improvise un royaume composé des débris de Venise, de l'état de Milan, d'une partie des provinces de Rome, de Parme, et de la principauté de Modène. Saint-Marin, imperceptible au haut de sa montagne, reste là comme une fraction négligée dans ce grand marché d'ames qui passent sous le joug. Il réunit Turin, Gênes, Parme, Florence, et ce qui reste de Rome, à son empire. Il laisse un lieutenant à Naples, sous le titre de roi. Maintenant il faut se garder d'altérer les faits hautement proclamés par l'histoire.

De grands établissements sont ordonnés par celui que plusieurs personnes nommaient dans leur admiration le nouveau Théodoric : convaincu désormais lui-même qu'il y a en Italie des talents, des vertus, des génies élevés, il la gouverne en ce qui le concerne directement, avec circonspection. Presque toutes les sommes qui proviennent des impôts de Rome sont consacrées à des travaux utiles pour cette capitale. Ce n'est plus l'ancienne avidité espagnole à Milan : cette ville est accablée de bienfaits. On jette à travers Venise tout le bien que l'on peut faire à cette veuve si affligée; mais aucune félicitation volontaire et franche ne vient annoncer qu'elle a fait trêve à sa douleur. Malgré tant de soins et de bonne volonté judicieuse, le fléau de la guerre qui secouait ses torches pour détruire les dynasties régnantes, éloigne les étrangers, interrompt le commerce, et l'Italie est livrée à une sorte de désespoir. Après avoir envoyé au pape de longues protestations d'attachement et de reconnaissance, le vainqueur, sous prétexte de lier son armée de Milan à son armée de Naples, avait occupé les principales places de l'État du saint-père et fait nourrir ses troupes aux dépens du trésor pontifical. Naturellement le gouvernement romain adressait des réclamations; elles ne furent pas écoutées. On exigeait de lui qu'il entrât dans un système fédératif perpétuel contre tous les ennemis de l'empereur. Le pape Pie VI s'était vu dépouillé des légations pour avoir pris part à la guerre : Napoléon, alors général, avait positivement déclaré que cette spoliation était un châtiment des dispositions belliqueuses de Rome. Ici Rome refusait d'entrer dans les chances des combats. Elle est donc, suivant ce que pensait autrefois Bonaparte vainqueur, elle est donc dans la voie juste et raisonnable. Mais c'était le lion qui devenait le juge, et il prononça ainsi : « Je t'ai punie autrefois parce que tu « as fait la guerre, je te punis à « présent parce que tu ne la fais pas. » D'après la logique du lion, le pape perdant une à une toutes ses villes ne cessait d'intercéder auprès du maître, pour le ramener à des idées de conciliation. Inutiles efforts! Les plaintes du souverain détrôné, et comme caché dans son palais du Quirinal, étaient importunes. Le général Miollis donne ordre au général Radet d'enlever le pape.

La résistance morale qu'opposa le pontife fut sublime, mais comment répondre à des soldats qui brisent les portes à coups de hache? Pie VII fut entraîné hors de Rome, comme le pontife Martin (voyez p. 42), et il partit en bé-

nissant la ville qu'il était forcé d'abandonner, pour être conduit enfin à Savone, où on le gardait à vue. L'État pontifical, privé de commerce, de relations avec l'étranger, fut bientôt en proie à la désolation et à la misère.

CANOVA APPELÉ A PARIS; SES ENTRETIENS AVEC NAPOLÉON SUR L'ITALIE. — COURAGE DE CANOVA. — POMPÉI ET LE VÉSUVE. — AVEUX ET CONFIDENCES DE NAPOLÉON. — IL FAIT LE DÉNOMBREMENT DE SES FORCES.

Qui donc fera connaître ces désastres à Napoléon, trompé par ses flatteurs et par ses ministres? Ce sera l'homme le plus modeste, le moins propre aux habiletés des négociations. Alexandre, le héros macédonien, avait fait faire une seule fois son portrait, et il avait ordonné que ce même portrait fût copié sans changement sur toutes ses monnaies : peut-être, dans la même idée, Bonaparte avait appelé auprès de lui Canova, momentanément sujet du pape, et il avait ordonné à cet artiste de tracer l'image du héros italique, qui devait exciter un si puissant intérêt. L'empereur appelle encore plus tard Canova, devenu son sujet, pour l'engager à se fixer à Paris. Non moins généreux que Clément VII avec Michel-Ange, il lui offre les plus hautes récompenses, une place au sénat conservateur, l'intendance universelle des arts : il lui propose des appartements au Louvre, qu'il faisait restaurer pour y loger des rois. Ce ne sera pas sortir de l'Italie que de communiquer à nos lecteurs ce qui se passa dans les entretiens de ces deux grands hommes. Napoléon dit là plus de secrets qu'on n'en trouve dans tous ses actes politiques publiés jusqu'ici. Nous honorerons singulièrement le Vénitien Canova, qui, dans ces entretiens, vengea autant qu'il était en lui, l'affront fait à sa patrie, qui arracha à César l'aveu que lui-même il était Italien, qu'ainsi il ne devait pas aggraver les maux qui, au milieu de tant de gloire, de sacrifices et de dépenses royales, désolaient encore véritablement l'Italie, cette mère des ancêtres du suprême dominateur.

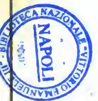
Le 12 octobre 1810, Canova fut présenté à Napoléon par le maréchal Duroc. L'empereur se trouvait dans les premières ferveurs d'attachement pour l'archiduchesse Marie-Louise, qu'il avait épousée au mois d'avril, et qui était enceinte. Napoléon déjeunait avec l'impératrice. Après les premiers actes de respect, Canova remercia l'empereur de ce qu'il l'avait fait venir à Paris pour conférer avec lui sur les beaux-arts; il lui dit qu'il était prêt à satisfaire S. M. afin de pouvoir retourner à Rome et reprendre ses travaux.

« Mais, dit l'empereur, Paris est la capitale; il faut que vous demeuriez ici, et vous ferez bien. — Vous êtes, Sire, le maître de ma vie; mais s'il plaît à l'empereur qu'elle soit employée et dépensée à son service, il faut qu'il m'accorde de retourner à Rome, quand j'aurai terminé les travaux pour lesquels je suis venu. On m'a parlé de faire le portrait de l'impératrice, je la représenterai sous la figure de la Concorde. »

L'empereur sourit avec bienveillance, et répliqua : « Ceci est le centre; ici sont tous les chefs-d'œuvre antiques; il ne manque que l'Hercule Farnèse, mais nous l'aurons aussi. — Que V. M., reprit Canova, laisse au moins quelque chose à l'Italie. Ces monuments antiques forment collection et chaîne avec une infinité d'autres qui ne se peuvent transporter, ni de Rome, ni de Naples. — L'Italie pour réparer ses pertes, fera des fouilles; moi, je veux ordonner des fouilles à Rome : dites-moi, le pape a-t-il beaucoup dépensé dans les fouilles? » Canova répondit que le pape était peu riche, mais que cependant, avec un amour infini pour les arts et une sage intelligence, il était parvenu à former un nouveau musée. « Dites-moi, la famille Borghèse a-t-elle dépensé de grandes sommes pour des fouilles? — Elle n'y a consacré qu'une somme modérée; le prince fouillait de compte à demi avec d'autres, et ensuite il rachetait la part de son associé. » A cette occasion Canova s'attacha à prouver combien le peuple romain avait un droit sacré sur les monuments découverts dans les entrailles des fondations



Digitized by Google



Pompei Pompei

de Rome; que c'était un produit intrinsèquement uni à ce sol, tellement que ni les familles nobles, ni le souverain lui-même ne pouvaient vendre et envoyer au dehors cet héritage du peuple-roi, cette récompense donnée par la victoire à leurs antiques pères.

« Savez-vous, ajouta Napoléon, que j'ai payé quatorze millions les statues Borghèse? Combien le pape dépense-t-il pour les arts? peut-être cent mille écus romains! — Non, pas tant, parce qu'il est trop peu riche. — Ainsi avec moins on peut obtenir de grands résultats? — Certainement, Sire. » On parla ensuite de la statue colossale de l'empereur, et il regretta de savoir qu'elle était nue. « Sire, Dieu lui-même n'aurait pas su faire une chose belle, s'il avait voulu représenter V. M. habillée avec des vêtements courts et ces bottes à la française : nous, comme tous les autres beaux-arts, nous avons notre langage sublime; le langage du statuaire est le nu, avec, quelquefois, une sorte de draperie particulière à notre art. — Mais pourquoi ne faites-vous pas nue l'autre statue colossale qui me représente à cheval? — Il faut que celle-là ait le costume héroïque : il ne convient pas qu'elle soit nue, parce qu'elle vous représente commandant à cheval à toute l'armée. Telle est l'habitude des anciens et des modernes. Vos vieux rois de France, Sire, et votre Joseph II, à Vienne, Madame, sont ainsi figurés à cheval. » La citation de ces vieux rois de France, dont Napoléon se trouvait en ce moment le successeur, et celle de Joseph II, grand-oncle de l'impératrice, firent encore sourire l'empereur.

« Vous avez vu la statue du général Desaix en bronze; elle me semble mal faite avec cette ceinture ridicule. » Canova allait expliquer les raisons de l'artiste français; l'empereur n'attendit pas la réponse, et il ajouta vivement : « Fondrez-vous ma statue en pied? — Sire, elle est déja fondue. » Napoléon fit un signe de satisfaction, et continua ainsi : « Je veux aller à Rome. — Ce pays mérite d'être vu par V. M.; votre imagination s'échauffera en considérant le Capitole, le Forum de Trajan, la voie Sacrée, les colonnes, les arcs, les aqueducs, les murailles d'enceinte, ces collines historiques, toutes les magnificences romaines, la voie Appienne qui s'étend jusqu'à Brindes et toute bordée de tombeaux, les autres voies consulaires, Pompeï (voy. *pl.* 89) (*)..... — Cela est-il surprenant? les Romains étaient les maîtres du monde! — Ah! ce ne fut pas seulement l'effet de la puissance, ce fut l'effet du *génie italien et de notre amour pour les choses grandes*. Voyez seulement, Sire, ce qu'ont fait les Florentins avec un si petit état, et ce que les Vénitiens seuls ont construit aussi dans leurs lagunes. Les Florentins eurent l'idée d'élever leur dôme merveilleux (voy. *pl.* 23) avec un simple accroissement d'un sol par livre sur l'art de la laine, et ce supplément seul suffit pour donner les moyens d'achever une fabrique que ne pourrait peut-être entreprendre aucune des puissances d'aujourd'hui. Ils firent exécuter en bronze, par Ghiberti, les portes

(*) La planche 89 offre une vue d'une des entrées de Pompeï, appelée la Voie des Tombeaux. La découverte de cette ville si intéressante est due au hasard. Quelques paysans, en fouillant pour planter des vignes, rencontrèrent un petit priape et un trépied près du fleuve Sarno. En 1750, le roi Charles de Bourbon ordonna des fouilles régulières, et la ville de Pompeï fut retrouvée.

Elle avait été engloutie sous une pluie volcanique lancée par le Vésuve dans son éruption de l'an 79. Il y eut ensuite des éruptions du même volcan dans les années 203, sous Septime-Sévère, 472, sous Olybrius, 512, sous Théodoric, 685, sous le pontificat de Jean VII, 993, sous Jean XVI, 1631, sous Urbain VIII. Avant cette éruption, l'entonnoir du volcan était rempli d'arbres et de verdure. Au fond, il y avait une plaine et une espèce de paturage. En 1749, on a recommencé à descendre dans le cratère. L'éruption de 1751 dura trois mois; il y en a eu beaucoup d'autres depuis, qui ont produit plus ou moins de ravages.

Pendant qu'il commandait à Naples, le roi Joachim fit déblayer avec beaucoup d'intelligence et de soins, les murailles antiques qui entouraient la ville de Pompeï, dont on connait aujourd'hui la grandeur.

Digitized by Google

du baptistère de Saint-Jean (voy. *pl.* 28, à gauche) pour le prix de quarante mille sequins, qui, en ce moment, vaudraient quelques millions de francs. Remarquez combien les Florentins étaient industrieux; y a-t-il eu quelque part un défrichement plus étendu que celui de Vallombrose (voy. *pl.* 90) (*)? et avec cela les Florentins étaient magnanimes. Et les Vénitiens, quel noble usage ne firent-ils pas des trésors que leur procura le commerce du Levant (**)! » Canova prit alors congé de l'empereur pour quelques jours, ne pouvant se cacher à lui-même qu'il avait fait une vive impression sur le dominateur de l'Italie.

Le 15 octobre, l'artiste commença à modeler les traits de Marie-Louise. L'empereur et son épouse étaient encore seuls. La conversation ne tarda pas à s'engager. « Dites-moi, monsieur Canova, comment est l'air de Rome? était-il mauvais et malsain dans les temps antiques? — Sire, il en était ainsi, je crois, d'après les histoires : les anciens prenaient des précautions avec ces forêts qu'ils appelaient sacrées, et puis une immense population couvrait toute la ville et ses environs. Je me souviens d'avoir lu dans Tacite, à propos de l'arrivée des troupes de Vitellius, que beaucoup de soldats tombèrent malades pour avoir dormi à l'air sur le Vatican. » L'empereur sonna et ordonna qu'on apportât Tacite; mais le souverain trop pétulant, et le sculpteur trop préoccupé d'un autre travail, cherchèrent mal le passage. (Canova le trouva en le cherchant chez lui avec plus de calme, et l'envoya à l'empereur (*)). Canova était un homme très-instruit et très-franc, qui ne pouvait pas avoir cité à faux. L'empereur venait d'entendre parler d'une armée, il se vit sur son terrain, et montra sa profonde expérience. « En attendant l'autorité de Tacite, la maladie des soldats prouve peu : les troupes, transportées rapidement d'un climat à un autre, tombent malades la première année, mais elles se rétablissent l'année suivante. — Rome a d'ailleurs, reprit Canova, d'autres douleurs : cette capitale est désolée depuis l'absence du pape; sans votre puissance ce pays ne peut subsister : il a perdu le souverain, quarante cardinaux, les ministres étrangers, plus de deux cents prélats, une foule d'ecclésiastiques. L'herbe va pousser sa graine dans les rues. Votre gloire me permet de vous parler librement, et je vous supplie de réparer ces malheurs. L'or ruisselait à Rome: aujourd'hui il n'en coule plus. — C'était bien peu de chose que cet or dans les derniers temps : semez du coton, vous y trouverez de l'avantage. — Presque aucun: votre frère Lucien a essayé; tout manque à Rome, excepté votre protection.» Napoléon regarda Canova avec douceur, et il ajouta : « Nous ferons Rome capitale de l'Italie, et nous y joindrons Naples. Qu'en dites-vous? serez-vous content? — Les arts pourraient ramener la prospérité; mais, à l'exception des travaux ordonnés par V. M. et par la famille impériale, personne ne fait de commandes : la religion, qui favorise les arts, va toujours s'affaiblissant. Chez les Égyptiens, chez les Grecs et les Romains, la religion seule a soutenu les arts. Les sommes immenses dépensées pour construire le Parthénon, pour élever la statue de Jupiter à Olympie et celle de Minerve à Athènes; leurs propres images que les vainqueurs, dans les jeux, consacraient aux divinités, je n'excepte pas même les

(*) Vallombrose a été chantée par l'Arioste, Milton et M. de Lamartine. Dans cette abbaye, fondée près de Florence, par saint Gualbert, sous la règle primitive de Saint-Benoît, on voit un des plus beaux tableaux du Pérugin. Plus loin, d'une montagne voisine des Camaldules, on distingue, dans les temps sereins, la Méditerranée et l'Adriatique.

(**) Dans le *Tableau du commerce antérieurement à la découverte de l'Amérique*, par M. Pardessus, mon savant confrère, on trouve des recherches exactes et pleines d'intérêt sur le commerce des Vénitiens.

(*) Voici ce passage : « *Ne salutis quidem cura; infamibus Vaticani locis magna pars tetendit, unde crebræ in vulgus mortes, etc.* » Tac., Hist. lib. II, 93.



Vallombrosa Vallombrosa.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



Digitized by Google

images des courtisanes, tout cela était dû à la religion. Les Romains n'ont pas fait autrement : leurs ouvrages portent le sceau de la religion, qui les rend plus respectables et plus augustes. Cette salutaire influence de la religion sur les arts les a encore sauvés en partie des ravages des Barbares (voy. page 7, les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul déclarées des asiles). Parlerai-je de l'église Saint-Marc, à Venise (voy. *pl.* 21 et 22), du dôme de Pise (voy. *pl.* 35), du dôme d'Orviète, du Campo-Santo de Pise (voy. *pl.* 36), et de tant d'autres merveilles remplies des marbres les plus précieux? Toutes les religions sont les bienfaitrices des arts; mais celle qui est plus particulièrement et plus magnifiquement leur protectrice est la vraie religion, notre religion Catholique Romaine. Les protestants, Sire, se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occasion de fabriquer de beaux objets d'art. Les édifices qu'ils possèdent ont été fabriqués par les autres. » L'empereur, s'adressant à Marie-Louise, et l'interpellant, s'écria : « Il a raison, les protestants n'ont rien de beau. »

Nous croyons inutile d'expliquer que le courageux Vénitien, en ce moment défenseur peut-être téméraire des intérêts de la Péninsule, et la représentant ici dans cette intrépide mission qu'il se donnait à lui-même devant le Jupiter italique; il est inutile de remarquer que le grand Canova avait un but, un but noble et généreux. Toutes ces paroles n'étaient pas proférées au hasard. Il voulait que la conversation tombât sur la situation déplorable où se trouvait le pape Pie VII, son bienfaiteur, et l'on pourrait dire son ami.

A un autre entretien, tout en ne paraissant porter attention qu'aux traits de l'impératrice et aux lignes douces et fines de sa figure, Canova parla tout à coup du saint-père. Les premiers mots qui lui échappèrent furent si forts, qu'il craignit un moment d'avoir commis une imprudence impardonnable; mais le sourcil de Napoléon n'avait pas annoncé l'orage. Il écoutait avec attention ces reproches, qui, quoique énergiques et tendant évidemment à un but direct, étaient articulés avec un accent poli, respectueux, quelque chose du Mignard vénitien, rempli de charmes, dans une langue où le mot propre n'arrivait pas toujours à point, sans que toutefois la pensée eût rien perdu de sa valeur et d'une sorte d'incision irrésistible. L'impératrice regardait Canova avec une surprise mêlée d'une satisfaction contenue. Alors, plus encouragé, il ne s'était pas interrompu un instant; il se persuadait que l'ame de l'empereur ne devait pas être tyranique, et qu'il était gâté par des adulateurs qui lui cachaient la vérité. Après un autre de ces mouvements d'un artiste qui paraît ne penser qu'à étudier plus à fond son modèle (il m'a confié lui-même cette innocente malice), Canova continua ainsi : « Mais pourquoi V. M. ne se réconcilie-t-elle pas en quelque manière avec le pape? — Parce que les prêtres veulent commander partout, et être maîtres de tout, comme Grégoire VII. — Il me semble, Sire, qu'il ne faut pas redouter cela à présent, puisque c'est Votre Majesté qui est maîtresse de tout en Italie. — Les papes ont toujours tenu très-bas la nation italienne, même quand ils n'étaient pas maîtres à Rome à cause des factions des Colonna et des Orsini. — Certainement si les papes avaient possédé l'audace de V. M., ils ont eu de beaux moments pour se rendre maîtres de l'Italie. — C'est cela qu'il faut, monsieur, dit Napoléon en touchant son épée, c'est cela qu'il faut avoir. — Vous avez raison : nous avons vu que si Alexandre VI avait vécu plus longtemps, Borgia, duc de Valentinois, n'avait pas mal commencé; et Jules II aussi et Léon X en donnèrent de bonnes preuves : mais généralement on élisait pour papes des cardinaux vieux; et si un de ces papes avait l'humeur entreprenante, l'autre avait le caractère reposé. — Il faut l'épée. — Non pas l'épée seulement, mais avec elle le *lituus* (*). Machiavel lui-même, dans

(*) Le *lituus* est le bâton recourbé que portaient les augures.



ses *Discorsi*, n'ose déclarer ce qui a le plus contribué à l'agrandissement de Rome, ou de l'*épée* de Romulus, ou du *lituus* de Numa : tant il est vrai, Sire, que ces deux moyens doivent être unis. Si les pontifes ne se sont pas signalés dans les armes, ce qui a été à sa place, ils nous ont fait des choses si belles, qu'elles exciteront une admiration universelle. Ils nous ont fait le pont de Civita-Castellana, qui a quelque affinité avec celui du Gard, et qui est plus beau que le pont des Romains à Ivrée, cette ville du Piémont, votre premier quartier général avant Marengo (l'empereur salua Canova de la tête) : oui, l'Italie n'a pas de ponts des Romains bien véritables, autres que le pont de Rimini, et le *pont di Nona*, sur la route de Gabie, je crois, et puis encore celui qu'on voit à Ivrée (voy. *pl.* 91) (*). — Monsieur Canova, ce fut un grand peuple que le peuple romain. — Il fut grand jusqu'à la seconde guerre punique. — César, César! celui-là fut l'homme grand. — Non pas César seul, Sire, mais quelques autres, comme Titus, Trajan, Marc-Aurèle. — Non, monsieur, les Romains furent toujours grands jusqu'à Constantin. Les papes firent mal de maintenir la discorde en Italie, et d'être toujours les premiers à appeler les Français ou les Allemands. Les pontifes n'étaient pas capables d'être soldats par eux-mêmes, et voilà pourquoi ils ont tout perdu. — Enfin, Sire, puisque vous êtes arrivé à cette grandeur par l'épée, ne permettez pas à présent que nos maux s'accroissent. Je vous le dis, si vous ne soutenez Rome, elle deviendra ce qu'elle était lorsque les papes habitaient Avignon. Malgré l'incroyable quantité de ses aqueducs et de ses fontaines, on manqua d'eau; les conduits se rompirent, il fallut boire le limon jaune du Tibre: la ville était un désert. » L'empereur parut vivement ému, et, frappé de ce fait, il dit avec force : « Mais on m'oppose des résistances ! Hé quoi? je suis le maître de la France, de toute l'Italie et de trois grandes parties de l'Allemagne; je suis le successeur de Charlemagne : si les papes d'aujourd'hui avaient été comme les papes d'autrefois, tout serait accommodé. Vos Vénitiens, à vous-même, se sont brouillés avec les papes. — Non pas au point où en est V. M. Elle est si grande qu'elle peut bien rendre au pontife le lieu convenable où il doit vivre indépendant, et exercer librement son ministère. — Mais, en Italie, le pape est tout Allemand. » Et en disant ces mots Napoléon regarda l'impératrice. « Je puis assurer, dit-elle, que lorsque j'étais en Allemagne, on disait que le pape était tout Français. — Il n'a pas voulu chasser ni les Russes, ni les Anglais, ni les Suédois, de ses états, voilà pourquoi nous l'avons brisé. »

Canova insistait pour un raccommodement, et finit ainsi : « Faites-vous adorer plutôt que craindre. — « Nous ne voulons que cela, reprit l'empereur; mais, tout d'un coup, il rompit l'entretien.

Un autre jour, Canova se borne à parler des Vénitiens, de leur situation déplorable, et il présente une pétition de quelques-uns d'entre eux. « Est-ce court? » dit Napoléon, puis voyant que le mémoire n'avait que peu de lignes, il le lut, et le mit dans sa poche, en promettant d'y avoir égard.

L'ouvrage n'avançait que lentement, parce que l'artiste voulait lui donner toute la perfection qu'on devait désirer; de là de nouveaux entretiens. Canova fut amené à parler avec assurance de l'ancien gouvernement de Venise. Il expliqua la forme et l'esprit de cette autorité. Napoléon écoutait avec attention et intérêt, surtout chaque fois que l'on prononçait le mot *aristocratie*. « Après la publication des œuvres de Machiavel, dit Canova, je ne croyais pas que Venise dût

(*) La planche 91 présente une vue très-exacte d'Ivrée. J'ai eu communication, à ce sujet, d'un voyage en Italie, de Roscoë, traduit en français par M. le marquis de Châteaugiron, et qui n'est pas encore publié. Il serait à désirer que cette publication ne fût pas différée : la traduction est écrite d'un style franc et facile, et elle obtiendrait un grand succès.



Ivrée Ivræa

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

tomber. Ce grand politique disait : « Il me paraît que les Vénitiens en- « tendent leur affaire, car ils ont fait « peindre saint Marc avec l'épée : le « livre seul ne suffit pas. » Pourquoi les Vénitiens ont-ils agi comme ils l'ont fait souvent ? Ces aristocrates défiants ont craint de voir naître parmi eux un César; aussi, pour cela, ils n'ont pas voulu un seul général national sur la terre ferme. S'ils l'avaient eu, seulement avec le soin de ne pas trop prolonger l'autorité, ils auraient obtenu plus de succès de guerre. — Vous avez raison maintenant, reprit gravement Napoléon; la prolongation des commandements est d'un grand danger. Moi, je disais aux membres du Directoire que s'ils continuaient toujours la guerre, il arriverait quelque général qui leur commanderait à eux-mêmes. »

Ces conversations si remplies de verve, de faits, de courage, d'aveux, de récriminations et de révélations politiques, devaient finir par embrasser tous les intérêts divers de l'Italie, et ici Napoléon lui-même va être amené insensiblement à raconter de haut les principaux faits de l'époque. Le gentilhomme d'Ajaccio était en quelque sorte, à lui seul, l'Italie tout entière. Il aimait passionnément l'Italie, et dans cette circonstance, il laissera même surprendre au fond de son esprit quelques-uns des replis de sa vanité nobiliaire.

Un jour Napoléon interrogea Canova sur Alfiéri, et Canova trouva occasion de rendre un important service à Florence. « Où est le tombeau d'Alfiéri? — Sire, dans l'église de Sainte-Croix (voy. *pl.* 24), près des tombeaux de Michel-Ange et de Machiavel. — Qui l'a payé? — La comtesse d'Albany. — Qui a payé le monument de Machiavel? — Une société de souscripteurs, je crois. — Et celui de Galilée? — Ses parents, si je ne me trompe. Hé bien, cette admirable église de Sainte-Croix est actuellement en mauvais état. Il y pleut, et de tous côtés elle demande des réparations. Il est de la gloire de V. M. de conserver les beaux monuments, et si le gouvernement a pris les revenus, il est bien juste qu'il entretienne les fabriques. Le beau dôme de Florence aussi se dégrade, Sire, parce qu'on n'a affecté aucuns fonds aux réparations. A propos de ces chefs-d'œuvre, je supplie V. M. de ne pas permettre que tant d'objets d'art, que nous possédons, soient vendus aux juifs. — Comment, vendus? nous ferons tout porter ici! — Mais non, laissez-les à Florence, où, à côté des fresques qu'on ne peut emporter, ils font un si convenable accompagnement. Autorisez, Sire, le président de l'académie de Florence à prendre soin des fresques et des tableaux. — Je le veux bien. — Cela fera d'autant plus d'honneur à V. M., qu'on m'assure qu'elle est d'une famille noble florentine. » A ces mots, l'impératrice se tourna vers son époux, et dit : « Comment, vous n'êtes pas Corse? — Si, répondit Napoléon, mais d'origine florentine. » Canova reprit ainsi : « Le président de l'académie de Florence, le sénateur Alessandri, est d'une des plus illustres maisons du pays, qui a eu une de ses *dames* mariée à un Bonaparte; ainsi vous êtes Italien, et nous nous en vantons. — Je le suis certainement, » ajouta Napoléon.

La conversation tomba sur les improvisateurs; les deux interlocuteurs furent d'accord pour les louer; elle tomba ensuite sur les peintres. « Vous avez de mauvais peintres en Italie; nous en avons de meilleurs en France. — Il y a quelque temps, répondit Canova, que je n'ai vu des œuvres des peintres français; mais nous possédons en Italie des hommes habiles : à Rome, Camuncini, Landi; à Florence, Benvenuti; à Milan, Appiani et Bossi. — Les Français manquent un peu de coloris; mais ils dessinent mieux que vous. » Canova défendit les Italiens. « Vos peintres travaillent mieux à fresque, mais non pas à l'huile : avez-vous vu la colonne de bronze? — Elle est belle. — Ces aigles aux angles ne me plaisent pas. — Cependant, Sire, la colonne Trajane, dont celle de Paris est imitée, a de semblables ornements. — Cet arc que

l'on construit au bois de Boulogne sera beau! —Très-beau. Tant de travaux font honneur à V. M. : vos routes surtout sont plus belles que celles des Romains. — L'année prochaine, la route de la corniche sera terminée; on pourra aller de Paris à Gênes sans neige. J'en veux faire une autre de Parme au golfe de la Spezzia, où j'entends former un immense port (*); de là j'aurai une ligne de batteries à fleur d'eau, jusqu'aux batteries en terrasse que Pommereul a élevées près de Castellamare (voy. *pl.* 92) (**). — Ce sont là des projets dignes de vous : il faut penser aussi à conserver les anciens monuments. — Vous avez raison. »

Le 5 novembre, on devait découvrir le buste; mais Napoléon dit : « Pas actuellement; il faut que je déjeune. Je suis fatigué : j'ai dicté toute la nuit, jusqu'à ce moment. — Comment V. M. peut-elle suffire à tant d'occupations si pénibles? — Moi, monsieur, j'ai soixante millions de sujets, huit à neuf cent mille soldats, cent mille chevaux; les Romains eux-mêmes n'ont jamais eu tant de forces. J'ai livré quarante batailles : à celle de Wagram, j'ai tiré cent mille coups de canon, et cette dame-là, ajouta-t-il, en se tournant vers l'impératrice, cette dame-là, qui était alors archiduchesse d'Autriche, voulait ma mort. — C'est bien vrai dit Marie-Louise. » Canova reprit: « Remercions le ciel, les choses vont bien autrement aujourd'hui. » Ce jour-là, on ne découvrit pas le buste. Quelque temps après, en le voyant, Napoléon applaudit de nouveau et de très-bonne grace à l'idée de faire la statue de l'impératrice sous la figure de la Concorde.

(*) Il est heureux que Napoléon n'ait pas formé ce port et dépouillé Toulon. Lors de l'occupation, on ne nous aurait presque rien rendu, et Toulon aujourd'hui serait ruiné.

(**) On trouve *pl.* 92 une vue de Castellamare, lieu de délices auprès de Naples, où une foule d'étrangers vont passer la saison des chaleurs. Cette ville est voisine de Stable, que M. Valery nomme la troisième victime du Vésuve, après Herculanum et Pompéi. Le palais du roi s'appelle *Qui si sana*, « Ici on se guérit. »

Coalitions nouvelles contre Napoléon. — Désastres de Moscou. — Courage des Italiens en Russie. — Restaurations partielles en Italie. — Conclusion.

Mais est-il bien possible que devant de tels succès, un si formidable pouvoir, un génie si actif, une audace si entreprenante, des talents comme surnaturels, et une conscience si bien convaincue de ses forces, la concorde puisse subsister, non pas entre le vainqueur téméraire et le vaincu découragé, mais même entre le gendre et le beau-père? Deux îles voisines de la France, qui semblent n'être que le *pied-à-terre*, en Europe, d'une puissance de géant, dont les bras étreignent notre globe, et commandent sur toutes les communications maritimes, ces deux îles ne voulaient pas consentir à la paix universelle. Contraintes d'abandonner au principal maître du continent européen, les états qu'il pouvait facilement dévorer, elles excitaient à l'indépendance les royaumes les plus éloignés du sceptre de Napoléon. Le dénombrement qu'il faisait souvent de ses ressources, et dans lequel il parlait aussi de 400 millions gardés dans les caves des Tuileries, la confiance naturelle qu'il paraissait devoir accorder à tant de trésors en argent et en hommes dévoués, laissèrent pénétrer dans cet esprit, d'ailleurs si juste et si sensé, des idées d'orgueil sans bornes. « Il faut vaincre la Russie, dit-il un jour, et, par la Russie, conquérir la paix dans les Indes; » mais, après d'heureuses batailles, après des victoires non moins miraculeuses que les premières, il arriva que des temporisations, dont il ne voulut pas voir la portée, amenèrent la saison où les éléments se déchaînent quelquefois avec furie. En vain la plus brillante armée opposa-t-elle le courage le plus magnanime. A côté des Français, on voyait des milliers de Napolitains, de Romains, de Vénitiens, de Milanais, de Génois et de Piémontais, tous généreux et déterminés, combattre avec ardeur. On remarqua même que leur santé parut moins souffrir que celle des peuples plus septentrionaux, et que



Castellamare   Castellamare

Digitized by Google

Arc de Trajan à Ancône

Pforte Trajan's zu Ancona



Italie Lemaître dir.

Digitized by Google

Google

l'armée italienne conserva un caractère de dignité, de résignation et de gaîté qui mérite une sincère admiration, quoique les hommes qui la composaient, arrachés naguère aux loisirs de l'amour et aux habitudes des plaisirs du théâtre, ne fussent pas ces vétérans de nos brigades, familiarisés avec la douleur, la faim, les maladies et les dangers.

L'Italie attendait en silence que la lutte fût décidée. On prononçait loin d'elle sur ses destinées. Elle ne se refusait à aucun sacrifice; mais tout pour elle ne reposait que sur la vie et l'étoile d'un seul homme. Cet homme avait été immense, comblé des faveurs de la fortune et de la gloire. Les ambitions renversées, les droits anciens méprisés, les espérances déçues, les sentiments religieux offensés, et, il faut le dire, cet auxiliaire éternel et infaillible de toute révolution, c'est-à-dire cet amour implacable de la nouveauté, qui conspire le lendemain même du succès d'un parti, et qui ensuite ne dort jamais; enfin, les esprits agités par tant de circonstances diverses, étaient prêts à profiter des revers. La Péninsule ne recevait l'existence que du *roi d'Italie;* il semblait avoir dit : « Avec moi, tout vivra, « tant que je le permettrai; sans moi, « tout doit mourir. » En effet, il survint de nouveaux désastres; ils furent réparés par le génie qui veillait, encore plein de vigueur, à la conservation de son ouvrage. Les désastres se renouvelèrent : des défections, faciles à prévoir, affaiblirent ses bataillons. Quand on a forcé une nationalité vivante à passer sous le joug, il ne faut pas s'étonner de voir cette nationalité, dans des occasions favorables, retourner à son origine, à ses préjugés, à ses intérêts. L'Allemagne tout entière est reconquise, et déjà une partie de la France est envahie. Le lieutenant de Napoléon, qu'il avait appelé souverain du royaume de Naples, de ce royaume qu'il avait oublié, suivant ses premiers projets, de réunir à l'empire, devient l'allié des ennemis. Tous les ports d'Italie sont bloqués. On prépare une descente près d'Ancône (voy. *pl.* 93) (*).

Cependant le prince vice-roi, adopté par Napoléon, occupait encore le nouveau royaume au nom de son père. Il commandait une armée aguerrie qui gardait sa foi et ses rangs; mais la tempête a mugi plus loin avec toute sa fureur : le colosse est tombé au milieu du fracas des armes de l'Europe acharnée à sa poursuite.

Quel spectacle offrait alors l'Italie! Son roi était relégué dans une petite île voisine du littoral de la Péninsule. Ce monarque avait assurément transplanté au-delà des Alpes quelques institutions sages que le caractère docile du peuple avait adoptées, et que son esprit d'intelligence et de sagacité avait applaudies : mais le *génie italien*, en beaucoup de circonstances, n'était-il pas blessé et insulté? Les parties détachées des précédentes administrations gouvernementales, étaient comme restées debout dans l'attente du retour de l'ordre ancien. Excepté à Milan, où la populace commit un assassinat ignoble sur la personne d'un des ministres, partout les choses se réordonnèrent, sans violence, presque telles qu'elles étaient auparavant. De toutes les cachettes de l'Europe sortirent les souverains dépossédés, ou leurs héritiers.

(*) La planche 93 représente l'ancien arc de Trajan, qu'on admire sur le port d'Ancône. Cet arc, en marbre blanc, exposé à la furie des vents, a résisté jusqu'ici par deux causes que le savant abbé Antoine Léoni explique dans son histoire de cette ville, ouvrage dédié à Charles X en 1832. La première cause est la solidité des masses composant le monument, chef-d'œuvre d'Apollodore; elles sont unies ensemble par la juxtaposition, sans chaux ni sable, et semblent ne former qu'un seul morceau taillé comme un arc : la seconde cause est le soin qu'avaient pris les anciens Anconitains de construire près de l'arc une tour qui l'abritait du côté de la mer. Cette tour fut détruite par le colonel Jean-Baptiste Borghèse, en 1532. Lorsqu'on l'a abattue, on a trouvé dans les fondations une jambe du cheval de bronze sur lequel la statue de Trajan était placée au-dessus de l'arc. On voit ce reste précieux dans la grande salle du palais de la Commune. M. Albertini, habitant de la ville, possède un doigt de la main droite de la statue de l'empereur.

Napoléon lui-même, comme subjugué par la nécessité, ou plutôt pour se venger de Joachim, qui occupait Rome, venait de rendre l'état de l'église à son légitime possesseur, Pie VII. De toutes parts, les événements marchaient à une restauration : Ferdinand IV n'avait qu'un an à attendre pour rentrer à Naples; le grand-duc de Toscane, réfugié à Wurtzbourg, quittait les rives du Mein, si souvent glacé, pour les rives presque toujours fleuries de l'Arno. Ce prince était demandé courageusement à Arezzo, qui s'était montré fidèle à son souverain, au point de s'exposer aux plus terribles violences de la guerre (voy. *pl.* 94) (*). L'Autriche s'avançait vers Milan, après avoir placé une garnison dans Venise, évacuée par les Français, et qui ne devait plus recouvrer son indépendance. Le duc d'Aoste, devenu depuis longtemps roi de Sardaigne, par l'abdication de son frère, était unanimement rappelé à Turin, et déja même il ambitionnait Gênes, à qui l'Angleterre avait donné une parole, dont elle ne s'est pas souvenue, Gênes qui, pas plus que Venise, ne devait recouvrer son pouvoir aristocratique. Parme n'était pas rendue à l'Espagne : on se proposait de donner cette principauté à l'épouse de Napoléon, sauf la réversibilité à la branche d'Espagne, privée de son héritage, et qui, en attendant, posséderait Lucques, réversible à son tour à la Toscane, après la mort de l'impératrice. Lucques était la troisième république sacrifiée à l'horreur qu'inspirait cette dénomination politique. Saint-Marin, toujours sage, réorganisait son établissement de l'*Arringo*(**). Il n'y avait pas jusqu'à Monaco, dont un secrétaire anglais, arrivé

(*) On voit, planche 94, la place d'Arezzo, patrie de Mécène, de Pétrarque, de Michel-Ange, né à Caprèse, dans les environs. Ce grand homme disait à Vasari : « George, si j'ai quelque chose de bon dans l'esprit, cela est venu de ce que je suis né dans l'air si pur de votre pays d'Arezzo. »

(**) Je n'oublierai jamais que j'ai l'honneur d'être inscrit, par ordre des capitaines de la république, sur le livre d'or des patriciens de Saint-Marin.

en calèche de poste, ne reprît possession pour le rendre au duc de Valentinois.

Mais que devient l'armée française au milieu de tant de recompositions si subites? cette armée si courageuse, si forte, si respectable, qui n'avait pas été vaincue, qui, seule, pouvait recommencer la guerre! Napoléon, pour n'avoir pas voulu perdre quelques fragments d'autorité à Châtillon, Napoléon qui avait osé risquer sur un seul coup de dé toutes les portions de l'Europe qu'il possédait, avait perdu bien plus que l'Italie, puisqu'il était éloigné de la France. Les princes, frères de l'ancien souverain si abominablement condamné, reparaissaient. La nation, reconnaissant la voix de ces Français, ne leur disputait pas le pouvoir. Le commandant en chef de l'armée d'Italie licencia les régiments italiens, et ordonna la retraite de nos guerriers sur la France. Cette retraite ne fut pas certainement celle de Pavie, sous les ordres du traître d'Alençon (voy. pag. 242). Ce ne fut pas non plus la fuite, victorieuse si l'on veut, de Charles VIII, disant : « *Ne vous chaille, France nous recevra* » (voy. pag. 213); ce fut, en quelque sorte, le retour paisible des Pepin, des Charlemagne (voy. pag. 64, 65 et 66). Ce fut très-certainement une marche non interrompue, non contestée, comme celle des soldats de Catinat, sous Louis XIV; sortant de l'Italie à leur aise, pour être dirigés sur un autre point, par les ordres du maître. L'armée jette un dernier regard sur l'arc du Simplon qui décore une des entrées de Milan (voy. *pl.* 95) (*); elle revoit Ivrée, où on avait rédigé les plans qui devaient, quatorze ans auparavant, assurer en un seul jour la possession de l'Italie. L'armée traverse le mont Cenis, adresse ses derniers adieux à cet hos-

(*) « La porte du Simplon, dit M. Valery, sera achevée dans dix ans, et aux frais de la ville. La statue de la Paix remplacera celle de l'empereur Napoléon. Plusieurs des dix chevaux de bronze qui orneront ce monument sont terminés, et honoreront singulièrement le ciseau italien. » (Voy. *pl.* 95).

Digitized by Google



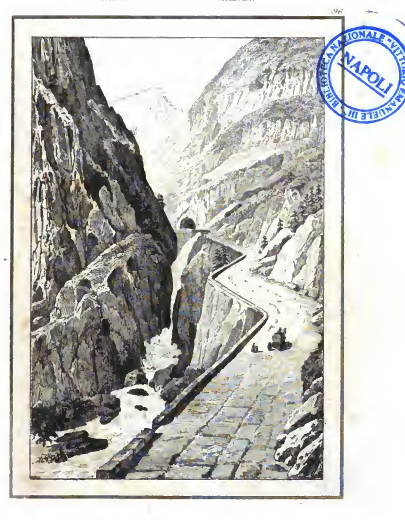
Place d'Arezzo   Marktplatz zu Arezzo



Arc du Simplon à Milan.

Simplon's Pforte zu Mailand.

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Pont du Gondo au Simplon.

Gondobrucke auf dem Simplon

Digitized by Google

pice où tant de soldats, allant rejoindre leurs drapeaux, ont trouvé un accueil si bienveillant; une autre partie de l'armée s'engage dans les détours du Simplon; elle franchit la montagne qui conduit au pont du Gondo (voy. *pl.* 96) (*); elle entre dans la vaste galerie qui traverse des couches si épaisses de granit, forcées, par l'industrie des hommes, d'ouvrir un passage facile. Sur la route, les guerriers français saluent l'inscription suivante, *ære Italo*, qui prouve que la générosité italienne n'a pas laissé l'étranger seul opérer de tels miracles.

Nous avons honoré cette marche glorieuse; rentrons en Italie, où, quoi qu'on en dise, les fêtes se succédaient sur tous les points. Il avait été sans doute indiscret de prétendre dicter à cette ingénieuse contrée, de nouveaux modes d'administration: existait-il un pays où l'on se fût plus exercé à rechercher les meilleurs systèmes de gouvernement? toutes les formes avaient été essayées. Si on a lu attentivement ce travail qui est arrivé à son terme, on a vu les efforts que tant de talents divers, tant de penseurs profonds avaient tentés pour connaî-

(*) La planche 96 représente la partie de la route du Simplon, appelée le pont du Gondo. Cette nouvelle route sur le Simplon est un des plus gigantesques monuments de la politique de Napoléon. Jetée avec tant d'art et de magnificence sur les gouffres des Alpes, elle joint en quelque sorte, par les liens les plus solides, l'Italie et la Suisse. Commencée en 1801, et achevée en 1807, aux frais des gouvernements de France et d'Italie, elle coûta 18 millions de francs: elle est large de 25 pieds, et n'a généralement de pente, dans beaucoup de ses parties, que deux pouces et demi par brasse. Du côté du nord, le travail a été exécuté par des ingénieurs français, et du côté du midi par des ingénieurs italiens. Ces derniers eurent à combattre les plus grandes difficultés, parce qu'il fallait presque toujours travailler dans les rochers les plus durs, tandis que le côté du nord est principalement composé d'une espèce de roche schisteuse; enfin cette voie avec ses ponts et ses nombreuses galeries creusées dans le granit (celle dont on voit ici l'entrée a 215 pieds de long), est un des ouvrages les plus étonnants qui aient été jamais exécutés, et abstraction faite de la nature extraordinaire du magnifique pays qu'elle parcourt, elle est digne d'exciter au plus haut degré la curiosité du voyageur.

Il se passa au Simplon un fait si extraordinaire, qu'il mérite d'être cité. Pendant la marche de l'armée de réserve, commandée par Bonaparte, premier consul, à travers le grand Saint-Bernard, mille hommes de troupes françaises et suisses furent envoyés par le Simplon, le 27 mai 1800, sous les ordres du général Bétheocourt, pour s'assurer le passage d'Iselle et de Domo d'Ossola. Des chutes de neiges et des masses de rochers avaient brisé un pont, et la route, dans un espace de 72 pieds, était interrompue par un abîme effroyable. Un soldat audacieux se proposa volontairement pour faire le périlleux essai que nous allons décrire. Plaçant ses pieds sur chacun des trous pratiqués dans le roc perpendiculaire, pour recevoir la charpente du pont, et s'avançant ainsi de trou en trou, ne se soutenant seulement que sur quelques parties saillantes, il gagna heureusement le côté opposé. Une corde qu'il avait prise avec lui lut alors appliquée à hauteur d'homme contre le rocher, et l'on donna à cette corde une tension aussi solide qu'on put l'obtenir. Le général Bétheocourt fut le premier qui, tenant cette corde, se hasarda à suivre l'exemple du soldat, et traversa la brèche. Il fut suivi de tous ses hommes, embarrassés, comme ils l'étaient, de leurs sacs, auxquels ils avaient attaché leurs fusils. Le souvenir de cette héroïque entreprise, et les noms du soldat audacieux, du général, des officiers et des soldats qui y prirent part, sont gravés sur le roc.

Il y avait cinq chiens avec le bataillon. Quand le dernier homme eut traversé le passage, tous ces animaux restaient sur le bord, les oreilles dressées, la tête en avant. Les soldats s'engageaient dans les sinuosités de la montagne; il n'en restait plus qu'un petit nombre. Un d'eux ayant étendu la main, comme en signe de douleur et d'adieu, les fidèles animaux prirent ce mouvement pour un appel, et plongèrent à la fois dans l'abîme. Trois d'entre eux furent immédiatement entraînés tout sanglants par l'impétuosité de la cataracte; mais les deux autres furent assez vigoureux pour lutter contre le torrent, et pour gravir le rocher de l'autre côté, où, haletants et épuisés, ils parvinrent à se traîner aux pieds de leurs maîtres.

tre si le pouvoir devait appartenir à une classe de la société, plus qu'à une autre; si plusieurs classes pouvaient être appelées à le partager; si sous la main d'un seul, les rênes de l'état n'étaient pas tenues avec plus de fermeté; s'il n'y avait pas de graves inconvénients à n'obéir qu'à des autorités temporaires recevant de loin et de par-delà les mers, une direction et une volonté; si, enfin (je vais classer ici les opinions suivant la tendance qu'elles suivent toujours), si enfin il convenait de s'attacher à un gouvernement démocratique, ou bourgeois, ou aristocratique, ou *vice-royal*, ou monarchique. Personne n'avait pensé à l'autorité du bas peuple seul, car cette classe d'hommes ne sait pas gouverner plus de quelques jours. Les Siennois ayant essayé de confier leurs destinées à des bourgeois, ces bourgeois ne tardèrent pas à devenir des aristocrates sans le prestige de la naissance. De là des divisions que l'autorité monarchique avait réduites au silence. Les Florentins, épuisant tous les modes de calculs, comme dans une partie d'échecs, s'étaient ingéniés pour demander des chefs *au hasard*, en ordonnant que tous les citoyens seraient *imborsati* (voy. pag. 169); ils avaient demandé des maîtres au roi Robert (voy. pag. 116), à des princes français, à des papes, à des familles puissantes : le gonfalonier Capponi, dans un sentiment exagéré d'enthousiasme guelfe, faisait proclamer Jésus-Christ *roi perpétuel* (voy. pag. 251); mais même du temps de l'*imborsamento*, il restait toujours dans un coin des *borse* un sédiment monarchique qui finit par consolider les Médicis.

On ne peut nier que dans le *bon état* (voy. pag. 125) il n'y ait eu quelque intention d'une organisation fédérale pareille à celle qui régit aujourd'hui les *États-Unis*. Les républiques elles-mêmes avaient cherché à s'agrandir aux dépens des autres républiques, pour parvenir à connaître si l'extension devenait une force nouvelle.

Pise, rivale de Gênes, et dominatrice dans le Levant, avait dû céder aux armes et à l'or de Florence, qui, de ses plaines sous Fiesole, pensait constamment à cette conquête, pour avoir, d'un seul coup, une dangereuse rivale de moins et une marine puissante de plus. On sait les tentatives que Gênes faisait sur elle-même à tout prix. Elle se donnait, se révoltait, retournait au premier joug, appelait un autre tyran, le changeait, le reprenait, abandonnait à une de ses factions la moitié de la ville, acceptait, par intervalles, l'autorité du peuple, celle des corporations, s'humiliait devant un doge, le chassait, applaudissait à un valet d'auberge : n'a-t-on pas appelé Gênes une république *de mauvaise vie?* Au tribunal de l'humanité, de la délicatesse, de l'honneur, il y a là certainement de graves délits; mais à travers cette *mauvaise vie*, Gênes cherchait la liberté et le bonheur, bien malheureuse de n'en pas trouver le chemin. Le sage Piémont, depuis qu'il appartenait à la maison de Savoie, ne déviait pas de la doctrine monarchique, la seule qui, là, fut toujours franche, chaste et hautement avouée. Milan et Naples, passés de l'autorité ducale et royale à l'autorité d'un prince espagnol, roi de trop de provinces lointaines, mal instruit, mal représenté, mal servi, avaient cherché à défendre les intérêts des peuples; car ce qu'on avait tenté quelquefois à Milan, ce que Masaniello voulait, un roi respectant des priviléges bien définis, et à cette condition respecté lui-même, n'était pas une conception si dépourvue de raison. Quant à Venise, on a vu ses essais, ses tourments, sa ténacité, ses *Dix*, ses *Trois*, ses *Correcteurs*, ses supplices calculés, le parti qu'elle tirait de la sottise de quelques traîtres, ou de ces généraux qu'elle étranglait de ses propres mains, seulement pour l'exemple; on a vu son patriotisme inquiet, ses fautes, ses revers, ses mille actes de grandeur romaine, et sa chute. Venise ne remarqua pas qu'en acceptant l'espèce de liberté que lui offraient les Français, liberté d'ailleurs restreinte, qu'ils ne lui donnèrent d'abord que pour la reprendre, la république de-

venait une sorte de conquête, et qu'elle sortait de la série des souverains, pour devenir portion d'un autre pays, et se trouver éventuellement, s'il survenait des désastres pour ce pays, une contrée conquise sans droits actuels, et à qui on pourrait dire avec raison de marcher en ligne avec les provinces héréditaires. Il y a des Vénitiens qui assurent que, si l'aristocratie se fût défendue même peu de temps à Venise, elle eût repris sa puissance après le cours de la tempête, et qu'elle l'aurait encore aujourd'hui. L'historien qui peut concevoir pourquoi Gênes a péri, ne conçoit pas si facilement la catastrophe de Venise. Enfin, nous rappellerons les commencements de l'indépendance du saint-siége, ses bienfaits envers Venise, Naples, et on peut dire presque toute l'Italie : je ne parlerai pas de ce qu'on a appelé la fuite peu honorable à Avignon ; car on a pu se convaincre que le séjour en Provence fut le résultat d'une combinaison imprévue, et du fatal compromis convenu entre les partisans du cardinal Gaétani, Guelfes, et les partisans de Napoléon Orsini, Gibelins. Si le bassin d'argent rempli de figues fleurs (voy. pag. 113) effraya des pontifes, et leur fit oublier les devoirs du *papal ammanto*, ce fut un pape français, Clément V, qui, le premier, commit la faute et manqua de courage (heureusement ce fut un autre pape français, Urbain V, qui la répara). Les pontifes, établis à Rome, ne troublèrent aucune des puissances de l'Italie qui cherchaient à perfectionner leur gouvernement. Les légations et surtout Bologne ne surent qu'il fallait payer des impôts considérables que lorsqu'elles firent partie de la Cisalpine.

Ainsi, aucune nation plus que la nation italienne n'avait étudié l'art du gouvernement; était-ce à cette nation qu'il fallait apprendre ce qui lui convenait? Le rêve d'une autorité une et absolue dut s'évanouir. Peut-être un tel événement ne pourrait-il se consolider que pour mieux assujétir la Péninsule à une autorité tout allemande ou toute française ; et n'en déplaise à mes compatriotes que j'aime, et à nos braves rivaux, que je n'entends pas offenser, un tel événement ne servirait qu'à établir une succession de vice-rois, semblable à celle qu'entretenait l'Espagne à Milan et à Naples. Dans cette hypothèse, les arts languissent, les utiles concurrences de voisinage se brisent, la pureté du langage s'altère, les mots nouveaux affluent avec les lois nouvelles, et la nationalité tant désirée ne s'obtient pas, quoique l'on paraisse approcher du but. Je m'arrête à l'époque de 1815; chacun alors, excepté à Venise, à Lucques et à Gênes, chacun a repris sa place et son droit. Les circonstances qui se sont succédé depuis, n'ont rien de défini ; elles ne peuvent pas s'adapter à un ordre où on les examine sous tous leurs rapports et dans leur ensemble. L'empereur François, qui régnait encore au commencement de cette année, était né en Italie; il connaissait le génie, les talents, les besoins des Italiens : partout les temps sont durs, voilà pourquoi ils le sont aussi quelque part en Italie. Espérons que le nouvel empereur, que nous connaissons humain, sensible et généreux, comme il en a manifesté le vœu, se fera chérir à Milan et à Venise. Ce qui est d'ailleurs certain, c'est que l'Italie a conservé avec joie et par la permission expresse des gouvernements rétablis, plusieurs réglements utiles fondés lors de l'occupation française; il est certain que le génie des sciences et des découvertes, qui caractérise la Péninsule, ne s'est pas ralenti. Son mouvement littéraire, comprimé, il faut l'avouer, sous les Français, a repris quelque essor, et je le dis à la louange des princes actuels. Malheureusement trop de bannis italiens courent l'Europe. Il serait peut-être plus prudent de les rappeler. L'exemple de ce sentiment de charité politique appartient particulièrement au saint-siége. Un bon esprit ne mérite pas un châtiment aussi cruel que l'exil; et il y a de bons esprits que la passion, l'injustice, l'impatience, ont punis par l'exil. Un mauvais esprit s'irrite et devient plus dangereux loin de la patrie. Chez un peuple étranger, le banni est malcon-

solé; il est encouragé à la résistance, et quelquefois encore de plus en plus perverti; tandis que, de retour chez lui, après quelques années de peines, soumis à des lois qu'il connaît mieux, contraint par une sorte de point d'honneur, et par cette obligation qu'emporte avec soi tout acte de clémence et de pardon, ce même banni pourrait s'astreindre à une conduite plus modérée, revenir à des principes plus sains, et, fort de l'expérience qu'il aurait acquise *en montant et en descendant l'escalier d'autrui*, comme dit le Dante, se montrer instruit par l'amertume du pain étranger, et disposé à éclairer ceux de son parti qui n'auraient pas reçu les mêmes leçons.

Le réfugié rappelé reconnaîtrait après tout ce qu'il aurait vu, particulièrement en Angleterre, en Allemagne et en France, que dans le développement actuel des arts et surtout des sciences, dans le progrès inouï qu'obtiennent la civilisation, le commerce et les méditations humaines plus créatrices et plus puissantes que jamais, il n'y a presque plus de probabilité nulle part pour de longues guerres, qu'on a, au contraire, des jouissances admirables à s'assurer aujourd'hui, loin des dissensions politiques et des vues de désordre; que partout le bien qui se fera, se fera *sur place*, et que c'est *sur place* qu'il faut le solliciter avec un courage respectueux.

D'ailleurs n'est-il pas prouvé que de cette foule immense qui inonde la voie publique pour renverser les lois, il ne sort qu'un très-petit nombre d'hommes audacieux qui savent saisir pour un temps et appliquer à leur usage exclusif les rares profits des révolutions!

Telles sont les vicissitudes qui ont agité l'Italie depuis le règne de Constantin jusqu'à nos jours. Souvent emprisonné dans l'espace restreint qui m'était réservé, j'ai laissé de côté beaucoup de détails, attendus sans doute, quelques noms, quelques faits, peut-être; mais j'ai tâché d'attribuer à chacun des seize siècles que j'ai parcourus, sa physionomie particulière. J'ai choisi des épisodes, pour les offrir aussi étendus qu'il était possible, et revêtus de toutes les couleurs dramatiques qui pouvaient les caractériser: je n'ai admis d'ailleurs que la vérité, la vérité seule, ainsi que je m'y étais engagé. En jugeant à regret, avec sévérité, un petit nombre de pontifes, je n'ai pas cessé d'honorer hautement notre religion. Si une nuance de prédilection pour les Italiens semble s'être glissée dans mon récit, on doit aussi reconnaître qu'elle ne blesse en rien l'amour de la patrie, ce sentiment si naturel et si juste dans un Français.

Je terminerai par une citation géographique qui complète et résume quelques-unes des informations qu'il ne faut pas oublier. L'Italie a la forme d'une presqu'île ou d'une botte, et elle est située entre les 36°, 41' et 46° 40' de latitude Nord, et les 3° 17 et 16° 9' de longitude Est. Baignée au nord par l'Adriatique, au sud-est par la mer Ionienne, au sud-ouest par la mer thyrrénienne et la Méditerranée, ses limites sont, du côté de la France, le Var, les Alpes, le Rhône, le lac de Genève : d'autres chaînes des Alpes la séparent de la Suisse et de l'empire d'Autriche. Sa superficie est de 15,440 lieues carrées, et sa population de 19,900,000 habitants. Ses côtes offrent un développement de 800 lieues. Les principaux fleuves sont le Pô, la Doire, la Sésia, le Tésin, l'Adda, l'Oglio, la Stura, le Taro, le Tanaro, le Réno, le Tagliamento; la Piave, l'Adige, le Métauro, le Tronto, l'Arno, l'Ombrone, le Tibre, le Garigliano, le Volturno. Cette belle contrée est actuellement divisée, ainsi que nous l'avons dit avec détails, en neuf souverainetés monarchiques et une république : les états sardes, la principauté de Monaco, le duché de Lucques, le royaume Lombardo-Vénitien, le duché de Parme, le grand-duché de Toscane, les états de Modène et de Massa, l'état pontifical, le royaume de Naples et la république de Saint-Marin.

J'ai vu dans ma vie bien des Français et bien des étrangers qui ont visité l'Italie, je n'en ai vu aucun qui ne se rappelât avec la plus entière et la plus tendre satisfaction les charmes de ce noble pays.

FIN.

Bau. De Marinis 185 (2) 477 (2)

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MŒURS, COUTUMES, ETC.

SICILE,

PAR M. DE LASALLE.

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT (CLASSE DES BEAUX-ARTS).

PARMI les îles de la Méditerranée, aucune n'égale la Sicile en célébrité; aucune ne se décore de plus de souvenirs et de fictions poétiques; aucune ne joue un rôle plus brillant, soit dès l'aurore de la civilisation, soit aux plus nobles époques de l'histoire ancienne, ou des révolutions qui ont entouré le berceau des peuples modernes. Même aux jours d'obscurité qui ont succédé à tant d'éclat, de bruit et de gloire, son beau climat, son ciel si pur, sa fertilité, le charme de son atmosphère, la majesté de ses ruines, tout, jusqu'aux grandes catastrophes dont la nature l'accable si souvent, appelle sur elle un intérêt vif et puissant, exalte l'imagination du voyageur qui la parcourt, et présente à la science d'inépuisables trésors.

Les mythes et les poètes la couvrent d'abord de dieux, de prodiges, de demi-dieux, de nymphes, de héros; Homère, Virgile, Claudien, la choisissent pour le théâtre des grandes scènes de leurs poëmes. Les Titans rugissent sous son terrible volcan. Ses bosquets, ses vallons sont peuplés de faunes, de dryades, de bergers.

Son histoire commence avec celle de la Grèce; ses villes naissent, grandissent, rivalisent avec Tyr, Carthage, Athènes, Lacédémone; les arts, la littérature les ornent de leurs chefs-d'œuvre; et quand Rome à son tour déroule ses annales, la Sicile devient le champ de bataille où Carthage dispute aux Romains le sceptre du monde et cède enfin à leur génie. Sous l'égide de la puissance romaine, la Sicile est le centre du commerce et de l'abondance; l'Italie l'appelle sa nourrice. Quelques siècles plus tard, l'un des plus illustres apôtres de Jésus-Christ vient révéler à ses peuples surpris la religion de la croix, et les martyrs l'arrosent de leur sang; long-temps elle évite les dévastations qui signalent la chute de l'empire romain d'occident, et les lois de Théodoric, pendant le règne des Goths en Italie, maintiennent en Sicile l'ordre et la prospérité. Les empereurs de Constantinople, après d'inutiles efforts, la

Digitized by Google

voient enfin passer dans les mains des Sarrasins, qui la dévastent pendant deux siècles. Quelques chevaliers normands, suivis d'une poignée de Français, en font la conquête par une suite d'exploits presque fabuleux; les fils de Tancrède de Hauteville y importent le gouvernement féodal avec des formes régularisées et des institutions assez sagement combinées; ils embellissent les villes, construisent de nombreuses églises et des monuments où l'on retrouve le goût et le genre des architectes mauresques.

L'histoire de la Sicile, sous les princes de la maison de Souabe, et ensuite sous ceux d'Aragon, se lie intimement à celle de Naples, s'en sépare par intervalles pour s'y confondre de nouveau. A l'époque des croisades, elle règne par sa marine sur la Méditerranée, et exerce la plus grande influence dans ce vaste conflit de l'Occident et de l'Orient. Enfin elle disparaît presque entièrement de la scène politique; province gouvernée par des vice-rois espagnols ou napolitains, elle tombe dans la langueur et la dépopulation; elle était, aux jours de sa gloire, située au centre du monde civilisé, alors que des villes puissantes et populeuses, que des nations riches, commerçantes et polies, couvraient les côtes d'Afrique, d'Égypte, de Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de l'Adriatique; son importance devait décroître, quand l'ignorance, la barbarie et la sauvage insouciance des musulmans changeaient en solitudes tous ces rivages si long-temps ouverts à la civilisation, aux arts, à l'industrie, et qui formaient alors la brillante ceinture de la mer Méditerranée.

Les fastes de la Sicile font partie de l'histoire de toutes les grandes nations qui ont figuré sur la scène du monde civilisé; de là vient que les historiens, et même ceux qui voulaient écrire son histoire spéciale, l'ont presque toujours perdue de vue dans une complication d'événements dont la Sicile n'était pas le principal théâtre.

Les bornes imposées à cet ouvrage, sa division en histoires et descriptions de toutes les parties du monde connu, nous tracent pour la Sicile une marche restreinte et spéciale.

Peut-être ces limites mêmes nous fourniront-elles les moyens de la faire mieux connaître de nos lecteurs, en fixant leur attention sur les seuls événements qui la concernent, et sur les révolutions qui ont déterminé les phases de sa puissance, de ses arts et de sa prospérité, de l'état de ses villes, de son gouvernement. Suivant les époques, nous nous attacherons à son histoire générale, ou à celle de ses villes; nous y mêlerons la description des monuments dont elle est couverte et la peinture de ses plus beaux aspects, et des richesses dont la nature l'a favorisée.

MYTHES ET ORIGINES POÉTIQUES DE LA SICILE.

Les fables siciliennes remontent aussi haut, et suivent la même théogonie que celles des Grecs; c'est en Sicile que se passent les plus grandes scènes de la guerre que Jupiter eut à soutenir contre les géants, fils de la Terre et de Titan; le maître du tonnerre était près de succomber sous les coups de l'affreux Typhon, lorsque Minerve lui conseilla de se servir du secours d'Hercule; ce héros décida la victoire en faveur du dieu de l'Olympe. Typhon, frappé de toutes les foudres du ciel, fut enfin terrassé et abîmé sous la masse énorme du mont Etna, dont les flammes sont sans cesse entretenues par la rage et le désespoir du géant. Encelade, peut-être le même que Typhon, eut le même sort; vaincu par Jupiter, il fuyait sur les mers, lorsque Minerve lui opposa la Sicile, et l'Etna devint aussi son éternelle prison.

Cérès fit bientôt son séjour favori de cette île féconde, et l'enrichit de ses bienfaits; c'était dans les riantes prairies d'Enna que Proserpine, sa fille, se livrait avec ses compagnes aux doux amusements de la jeunesse, lorsque Pluton, sorti du Tartare, sur son char attelé de noirs coursiers, l'en-

Digitized by Google


Digitized by Google



Fontaine Cyane Ручей Сіаны

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI


Digitized by Google



Fontaine Aréthuse Фонтанъ Аретузы

leva, et entr'ouvrant la terre d'un coup de son trident, la conduisit dans ses sombres royaumes. On croyait reconnaître l'ouverture profonde qui s'était formée devant le ravisseur. Cyane, une des nymphes compagnes de Proserpine, s'efforça vainement d'attendrir Pluton et de s'opposer à sa course rapide; il la changea en fontaine, et ses eaux, sorties d'un bassin profond et limpide, vont encore se jeter, près de Syracuse, dans le lit du fleuve Anapus, son amant. Cérès éperdue alluma deux flambeaux au feu de l'Etna, pour éclairer la recherche qu'elle allait faire de sa fille; elle parcourut inutilement l'univers et revint en Sicile, où la nymphe Aréthuse lui révéla le sort de Proserpine. Cyane et Aréthuse devinrent l'objet du culte des Siciliens; leurs sources étaient sacrées; d'affreux malheurs menaçaient ceux qui eussent osé profaner leurs ondes; des poissons privilégiés se jouaient dans celles de la fontaine Cyane, et c'était un sacrilége de chercher à les prendre. On croyait qu'Aréthuse était aimée par Alphée, fleuve d'Arcadie, qui, sans altérer ses eaux, traversait les mers pour se réunir à la nymphe de Syracuse.

L'emplacement de ces deux sources célèbres existe encore aux lieux mêmes où des temples s'élevaient sur leurs rives, où les honneurs divins leur étaient rendus; mais leurs noms sont oubliés; c'est au milieu des marais et des touffes de papyrus et de roseaux qu'on retrouve le bassin de Cyane (*pl.* 1); des pêcheurs viennent y poursuivre les poissons qu'un respect religieux ne met plus à l'abri de leurs filets. On les voit se jouer à une grande profondeur dans une onde limpide, et se perdre dans les racines de cette plante célèbre qui reçut si long-temps, sur son écorce légère, les productions de l'esprit humain. Jusqu'au neuvième siècle, on ne connut, pour écrire, que l'usage du papyrus. C'étaient les bords du Nil qui le fournissaient aux anciens. Nulle part il n'est fait mention de cette plante comme croissant en Sicile, et on ne peut savoir si elle y a toujours existé; Césalpin est le premier qui en ait parlé. Un des hommes les plus distingués de la Sicile le chevalier Landolina, a essayé de retrouver le moyen de préparer le papier avec le papyrus de la fontaine Cyane. Cette expérience, tentée il y a environ 30 ans, a complétement réussi par les mêmes procédés que Pline et Théophraste ont rapportés. La plante fait partie de la famille des souchets. C'est le *cyperus papyrus* de Linnée. Elle est produite par une bulbe dont les racines chevelues s'enlacent, s'attachent aux autres plantes aquatiques, et semblent tirer plutôt leur sève de l'eau que de la terre. Les tiges, élancées et flexibles, portent à leur extrémité une belle houppe garnie de filets. On peut voir dans la description de l'Égypte les détails intéressants que M. Champollion a donnés sur cette plante si curieuse et si renommée.

(*Pl.* 2.) Le bassin d'Aréthuse, enferme dans les fortifications de la nouvelle Syracuse, et séparé de la mer par ces murs et par un rocher d'où la source semble sortir, n'est plus qu'un lavoir infect livré aux outrages et aux clameurs d'une populace qui n'a jamais connu sa brillante origine. Que diraient d'un pareil sort ces poëtes qui lui consacrèrent tant d'hymnes solennels? Pindare reconnaîtrait-il cette onde divine qu'il appelle, dans son enthousiasme, la nourrice de Syracuse, la couche de Diane? Virgile, Ovide, Claudien, la célébraient aussi dans leurs vers. Pline et Pausanias exaltent ses merveilles. Suivant Athénée, ses eaux étaient lourdes et nauséabondes; elles n'ont pas changé sous ce rapport; du reste elles sont claires et si abondantes, qu'elles suffisent pour entretenir plusieurs usines dans le voisinage; enfin, il est impossible de n'y pas reconnaître l'antique source d'Aréthuse, dépouillée de ses honneurs, de son culte et des nobles constructions qui devaient former son urne révérée.

Une autre nymphe de Sicile, Etna ou Thalie, fille de Vulcain, en parcourant les rives du fleuve Symæthe,

céda aux poursuites de Jupiter, et porta bientôt les marques de sa faiblesse; le dieu, pour la soustraire aux fureurs jalouses de Junon, la cacha sous la terre; elle y accoucha de deux jumeaux qui furent appelés Palices et mis au rang des dieux. Près de leur temple, on voyait un lac d'eau bouillante et soufrée. Les Palices l'avaient rendu redoutable aux parjures; on prêtait sur ses bords des serments qu'on écrivait sur un billet qu'il fallait ensuite jeter dans le lac : si le serment était sincère, le billet surnageait; mais s'il s'enfonçait dans les eaux, le parjure était reconnu, et le coupable à l'instant même tombait dans le lac, ou était privé de la vue. Le temple de ces demi-dieux était célèbre par ses oracles.

Vénus avait un temple encore plus renommé sur le mont Éryx; et la Sicile était aussi le théâtre de ses aventures. Éryx, dont cette montagne sacrée portait le nom, était le fruit des amours de la déesse avec Butès, qui régnait à l'occident de l'île. Vénus venait tous les ans visiter son sanctuaire, et des colombes nourries et élevées dans le temple la portaient aux rivages d'Afrique ou la ramenaient à Délos. Les plus belles femmes du monde aspiraient à l'honneur d'être les prêtresses de cet autel.

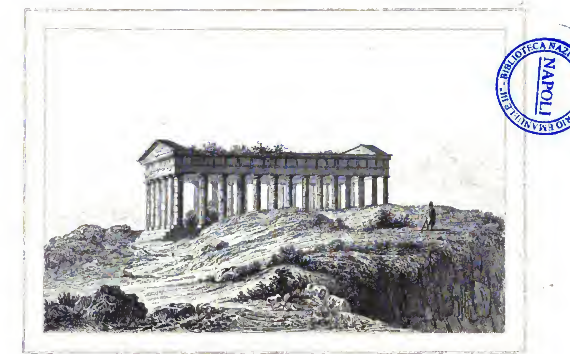
Vulcain et ses cyclopes avaient des forges dans les gouffres de l'Etna. Junon-Lucine donnait aux femmes de Sicile une heureuse fécondité, et diminuait pour elles les douleurs de l'enfantement. L'Hercule des Grecs, le premier des héros divinisés, après avoir vaincu Géryon et s'être emparé de ses troupeaux, les avait conduits en Sicile, en traversant avec eux le détroit à la nage; il les avait gardés sur les rives du golfe de Myles, et on attribuait à leur fumier l'odeur infecte des herbes et du limon que la mer rejette sur ces bords. Hercule, en suivant cette côte, était arrivé près des thermes d'Himère; il avait renouvelé ses forces dans ces sources brûlantes, et, continuant sa course, il était venu jusqu'à l'extrémité de la Sicile, où il défia et vainquit Éryx à la lutte.

Polyphême, fils de Neptune, et le plus redoutable des cyclopes, effrayait la Sicile de sa férocité. Épris de la nymphe Galathée, qui lui préférait le bel et jeune Acis, fils de Faune et de la nymphe Symœthe, il surprit les deux amants, et écrasa son rival sous le poids d'un rocher en le précipitant dans la mer. Le nom d'Acis retentit encore sur ces rives : des rochers de basalte, qui sortent du sein des eaux dans une petite baie entre Catane et l'Etna, étaient les rochers d'Acis et de Galathée; on les nomme aujourd'hui les Fariglioni; mais dans le voisinage se trouvent le château et le bourg d'Aci, et une rivière du même nom.

Dédale, si célèbre dans les fables de la Grèce, et dont le nom fut longtemps celui des hommes les plus habiles dans les œuvres du génie et de l'industrie, figure aussi brillamment dans les origines siciliennes. Lorsque Minos, roi de Crête, voulut le punir d'avoir favorisé les monstrueuses amours de Pasiphaé, ce fut en Sicile que Dédale se réfugia à l'aide de ses ailes de cire; un roi Cocalus, qui régnait vers le midi de l'île, près de l'emplacement d'Agrigente, l'accueillit; et Dédale, reconnaissant, couvrit la Sicile d'ouvrages merveilleux. Il rendit accessible le mont Éryx, construisit une forteresse imprenable pour son hôte Cocalus, et creusa dans une montagne, entre Sélinunte et Agrigente, près de la ville moderne de Sciacca, des étuves, ou, pour mieux dire, des grottes immenses et profondes remplies d'une vapeur brûlante et salutaire. Ces eaux thermales ont conservé leur célébrité et leurs merveilleux effets.

Charybde, si long-temps la terreur des marins, fut précipitée par Jupiter dans le gouffre redouté qui porte encore son nom, parce qu'elle avait voulu dérober les bœufs d'Hercule au moment où il leur faisait passer le détroit. Apollon, Mercure, Castor et Pollux, figuraient aussi dans les mythes siciliennes.

Les poètes, à leur tour, continuèrent ces riantes fictions; Homère fait tom-



Temple de Ségeste — Храмъ Сегестіа

ber Ulysse et ses compagnons dans les mains de Polyphême sur les rives de la Sicile; plus tard ils ont évité le gouffre de Charybde. Virgile conduit Énée et les Troyens dans le royaume d'Éryx, où régnait Aceste, fils du fleuve Crinise; ils y célèbrent des jeux funèbres après la mort d'Anchise, et les descriptions locales que le poète fait de ces rivages sont encore d'une exactitude remarquable. Théocrite, Ovide, Claudien ont également immortalisé la Sicile par leurs nobles et gracieuses poésies.

Comme la Grèce, la Sicile, sous le sceptre de cette riche et féconde théogonie, s'est couverte de monuments dont les ruines étonnent encore par leur nombre et leurs belles proportions. La plupart de ces constructions remontent à l'époque brillante qui succéda aux victoires remportées par les Grecs sur les Perses, et par les Siciliens contre les Carthaginois; les villes qui se liguèrent pour soutenir cette lutte terrible eurent en partage d'immenses trésors et de nombreux esclaves, et profitèrent de ces avantages pour élever des temples somptueux à leurs dieux protecteurs, et pour s'entourer de remparts redoutables, dont les débris ont défié le temps et les révolutions.

TEMPLE DE SÉGESTE.

Les temples construits en Sicile à cette époque ont tous le caractère de noblesse et de simplicité qu'on remarque dans ceux de Pæstum et dans le petit nombre de ceux qui subsistent encore dans la Grèce. Un des mieux conservés de toute la Sicile paraît être cependant d'un temps encore plus reculé. Une certaine rudesse dans le caractère de son architecture semble appartenir aux premiers essais d'un art majestueux sans doute, mais encore sauvage et inhabile.

L'antique Ségeste, dont il révèle l'ancien emplacement, existait avant les colonies grecques. Les poètes ont aussi entouré de leurs fictions l'origine de cette ville: suivant eux, une jeune fille troyenne nommée Égeste fut désignée par le sort pour une de celles qu'on livrait à un monstre marin, en punition du crime de Laomédon. Son père, pour la soustraire au péril qui la menaçait, l'exposa sur la mer dans un vaisseau qui la porta en Sicile. Le fleuve Crinise l'aima et en eut Aceste, l'ami des Troyens. Énée laissa près de ce prince une partie de ses compagnons, qui fondèrent la ville appelée tantôt Égeste, tantôt Ségeste. Les historiens en attribuent la fondation aux Élymes, l'un des plus anciens peuples qui habitèrent la Sicile. Du reste, au moment où les dépouilles des Carthaginois enrichirent les villes siciliennes, Ségeste n'y eut aucune part, et elle éprouva au contraire la colère des vainqueurs, contre lesquels elle avait pris parti. Ainsi l'histoire, d'accord avec les remarques auxquelles prête l'architecture de ce monument, permet d'en faire remonter la construction aux temps qui précédèrent l'établissement des colonies grecques; et en effet, la coupe massive de ses principales parties, la forme singulière des colonnes enveloppées d'une espèce de gaîne qui n'est séparée du chapiteau que par un gorgeret très-court, leur galbe un peu conique, leur grosseur comparée à leurs distances respectives, l'évasement de l'abaque, donnent à cet édifice un aspect particulier, qui semble tenir du caractère de celui de quelques monuments égyptiens. Son isolement sur des collines dévastées et désertes ajoute je ne sais quelle imposante solennité à son effet architectural. (3e *pl.*). Il apparaît dans ces solitudes comme un vieux témoin des pompes du paganisme, comme un contemporain des dieux et des héros homériques; lui seul dit au voyageur le lieu qu'occupait la puissante Ségeste. La contrée, car il n'existe plus ni ville, ni village sur cette montagne abandonnée, se nomme aujourd'hui Barbara. Deux ruisseaux qui la traversent avaient reçu des Troyens, en mémoire de leur triste patrie, les noms du Scamandre et du Simoïs. Au

reste, la Sicile antique était toute remplie de souvenirs poétiques et religieux. Les Siciliens modernes ont fait de ces deux ruisseaux le Fiume Freddo et le Fiume San Bartolomeo.

Le temple de Ségeste est un parallélogramme régulier de 175 pieds de long, sur 73 de large. Son enceinte se compose de trente-six colonnes doriques, dont six à chaque face et quatorze de chaque côté, en comptant de nouveau celles des angles; elles ont vingt-huit pieds de haut et six pieds deux pouces de diamètre; les intervalles qui les séparent varient depuis six pieds et demi jusqu'à sept et demi, sans que cette différence soit sensible à l'œil. On conçoit le motif qui a pu la causer, pour les deux colonnes du milieu de chaque façade du temple, puisque les entrées ou les portes principales devaient s'y trouver; mais les autres offrent souvent la même irrégularité, plus ou moins grande. Les tambours qui composent le fût des colonnes sont aussi de longueur inégale; et chacune de ces séparations irrégulières, loin d'être perdue dans le profil de la colonne, est marquée par une espèce de bourrelet saillant qui produit l'effet d'anneaux placés à des distances mal espacées autour du fût; les colonnes reposent sur des dés ornés de tenons en saillie. Tout l'édifice est soutenu par un soubassement de quelques marches. La corniche, d'une extrême simplicité, présente une saillie extraordinaire. Les frontons, qui paraissent n'avoir jamais été décorés de sculptures, sont peu élevés, l'angle de leur sommet étant très-ouvert. Ce n'est pas une des moindres singularités de cet édifice que le défaut absolu de cella, ou enceinte de murs intérieurs. On n'en trouve pas la moindre trace; et à moins que des fouilles ultérieures n'en découvrent les fondations, on peut présumer qu'il n'en a jamais existé. L'architrave, supportée par le portique extérieur, paraît même avoir été disposée pour recevoir les charpentes du toit; on y remarque un fort bandeau à l'intérieur, et des mortaises au-dessus; or, tout cet appareil eût été inutile, si les murs de la cella eussent existé pour servir d'appuis aux principales pièces de la charpente.

Si l'origine de ce temple se perd dans la nuit des temps, la même obscurité enveloppe le nom de la divinité à laquelle il était consacré. Thucydide parle d'un temple de Vénus où les Ségestins conservaient le trésor public; mais les temples employés à cet usage avaient, outre la cella, une division intérieure appelée l'opistodôme; et comme nous l'avons dit, celui-ci n'avait probablement que son enceinte de colonnes. Il paraît aussi avoir été construit en dehors des murs de Ségeste, car un amoncellement de débris et les restes d'un théâtre situé à quelque distance semblent indiquer positivement l'ancien emplacement de la ville. Or, cette situation extérieure était en général celle des temples de Cérès ou de Diane. Peut-être était-ce dans ce sanctuaire, alors vénéré, que s'élevait cette statue de Diane en bronze, devenue si célèbre par les éloquents discours de Cicéron contre Verrès. Lorsque les Carthaginois prirent et saccagèrent cette ville, ils regardèrent cette statue comme un des plus beaux trophées de leur victoire, et l'emportèrent à Carthage; mais quand Scipion eut assuré le repos de Rome en détruisant sa rivale, il trouva, parmi les innombrables dépouilles des vaincus, la Diane de Ségeste, et la rendit généreusement aux Ségestins. Ceux-ci, pour éterniser leur reconnaissance, gravèrent le nom du héros sur le piédestal de la statue. Elle devait encore en être arrachée plus tard, lorsque le préteur Verrès opprimait la Sicile et la dépouillait de ses richesses et de ses plus beaux ornements. Il força les magistrats de Ségeste à lui donner la statue. Ce fut en vain que l'ordre de l'enlever excita un violent tumulte dans la ville; il fallut cependant amener des ouvriers étrangers pour l'arracher de son temple, aucun habitant n'osant porter la main sur la déesse protectrice. Elle partit au milieu des pleurs et des gémis-

sements de toute une foule éplorée.

Les temples ne sont pas les seuls monuments qui rappellent les mythes religieux de la Sicile. Des pierres gravées et des médailles d'un travail exquis retracent encore les divinités chères aux villes siciliennes. Les médailles des colonies grecques sont regardées comme ce que l'art des anciens a laissé de plus parfait. Enfin les vases siciliens ne cèdent pas, pour la beauté et l'intérêt des sujets qui y sont représentés, aux vases de la Grande-Grèce et de la Campanie; et une foule de marbres, de bas-reliefs, d'inscriptions, révèlent partout au voyageur les origines fabuleuses et poétiques de la Sicile.

ÉTAT PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA SICILE.

Située à la pointe méridionale de l'Italie, dont elle est séparée par le détroit de Messine, la Sicile est la plus grande des îles de la mer Méditerranée; elle s'étend entre le 36e degré 39 minutes et le 38e degré 14 minutes de latitude, et depuis le 29e degré 59 minutes jusqu'au 33e degré 21 minutes de longitude du méridien de l'île de Fer. Quelques géologues ont pensé que la Sicile avait été séparée de l'Italie par une de ces grandes commotions dont le globe entier porte des traces; une certaine analogie dans la situation des couches respectives des côtes qui bordent le détroit, son peu de profondeur, le rapport des angles rentrants et sortants de ses deux rives, circonstances qui, du reste, se rencontrent dans presque tous les détroits, telles ont été les raisons sur lesquelles se sont fondés les partisans de cette opinion. Nous n'avons pas besoin de dire qu'aucune preuve irréfragable, qu'aucun monument historique ne l'appuie.

La surface de la Sicile est celle d'un triangle, dont le côté le plus étroit regarde l'orient, les deux autres, le nord et le midi, et dont la pointe est en face du couchant. Les deux caps qui terminent le petit côté sont : le cap *Pelore*, qui se trouve à l'entrée du détroit de Messine, vis-à-vis de la Calabre: il portait le même nom chez les anciens; le cap *Passero*, autrefois le promontoire Pachynum, qui regarde la mer de Grèce; enfin le cap *Boéo*, anciennement Lylibée, le plus voisin de l'Afrique, est tourné vers le couchant. De ce côté, l'angle de la Sicile est un peu tronqué; mais on en a toujours marqué l'extrémité au cap Boéo.

La partie de la Méditerranée qui baigne les côtes septentrionales de la Sicile était nommée dans l'antiquité mer de Tyrrhène : c'est maintenant la mer de Toscane; celle qui la borne au midi était la mer de Libye: les modernes l'appellent mer d'Afrique. Enfin, au levant, c'est l'ancienne mer de Grèce, aujourd'hui l'Adriatique, dans laquelle débouche en s'élargissant le détroit de Messine. La plus grande longueur de l'île est de 180 milles, et sa largeur de 130.

DIVISION DE LA SICILE.

Avant la domination romaine, la Sicile fut divisée en divers états dont les limites variaient suivant les envahissements, les conquêtes, les réunions et la puissance des villes et des nations. Les Romains la partagèrent en deux questures, dont les chefs-lieux étaient Syracuse et Lylibée. Les Arabes, s'étant rendus maîtres de la Sicile, en firent trois cantons ou vals, savoir : le val de Mazara, qui comprend la partie occidentale de l'île; le val de Mona, au nord-est, ayant l'Etna au centre; et le val de Noto, vers le sud-est. Cette division est encore celle adoptée par les géographes; mais depuis long-temps elle est purement fictive et n'a aucun rapport avec les divisions administratives.

Le gouvernement est partagé en sept provinces, ou intendances, dont les chefs-lieux sont · Palerme, Trapani, Girgenti, Caltanisetta, Syracuse, Catane et Messine. Chaque province contient deux, et quelquefois trois sous-intendances, et celles-ci sont divisées en plusieurs districts.

A l'époque de la conquête des Normands, les compagnons des fils de Tancrède d'Hauteville reçurent des fiefs; on créa des principautés, des baronnies, des terres domaniales; le régime féodal établi depuis long-temps en Europe, et né d'abord de la conquête, de la violence, des guerres intestines, et souvent même de l'anarchie, avait acquis des formes régulières, des usages, des droits fixes, et quelques institutions qui tendaient à en réprimer l'abus. Ce fut dans cet état que les princes normands l'importèrent en Sicile, et il dut servir merveilleusement à assurer leur occupation et à fonder leur dynastie nouvelle et étrangère. Il en reste encore de légères traces, mais entièrement modifiées, comme l'ont été les institutions féodales dans quelques états européens, où elles ne sont pas complétement détruites.

CLIMAT ET CULTURE.

Le climat de la Sicile est d'une pureté et d'une douceur remarquables; cependant, l'été, la chaleur y devient quelquefois insupportable pendant une partie du jour, surtout lorsque le siroco, ce vent brûlant d'Afrique, y fait sentir son souffle enflammé. De nombreuses sources entretiennent partout une admirable fertilité, et même dans les parties incultes de l'île, la végétation la plus active et la plus riche atteste la fécondité du sol. Les récoltes se succèdent sans interruption dans les cantons où une population suffisante seconde la puissance végétative du terroir. Sous les Romains, la culture, les produits et la population de la Sicile furent portés au plus haut degré; les blés de Sicile nourrissaient l'Italie; deux millions d'esclaves inondaient la terre de leurs sueurs; mais ils y portèrent aussi quelquefois la dévastation. Les deux guerres serviles, vers la fin de la république, couvrirent cette belle colonie de sang et de ruines, au point qu'Auguste fut obligé d'y envoyer de nouveaux colons. La culture aujourd'hui est circonscrite dans quelques parties de l'île. Les plus belles, sous ce rapport, sont : la plaine qui entoure Palerme; les campagnes de Mascali et de Catane, sur les pentes de l'Etna, à l'est et au sud-est du volcan; les belles vallées qui s'étendent entre Catane et Syracuse; la plaine de Campo-Bello, près des ruines de Selinunte. Beaucoup d'autres parties ne le cèdent point en fertilité à celles que nous venons de nommer; aussi les grains sont-ils la principale base du commerce de la Sicile. Des règlements suspendent ou permettent ce commerce : ils sont bien conçus et seraient d'une grande utilité, s'ils étaient bien exécutés; mais à cet égard il y a trop à désirer.

De temps immémorial, l'usage des fosses ou silos destinés à conserver les céréales a été établi en Sicile. La nature des roches calcaires dans lesquelles on les creuse est particulièrement propre à la conservation du grain. On rapporte que dans des temps de troubles et de dévastation, des silos furent entièrement oubliés, soit que les villages près desquels ils se trouvaient eussent été détruits, soit que les propriétaires de ces fosses eussent ensuite péri dans ces commotions sanglantes. Plus d'un siècle après, le hasard fit découvrir ces magasins souterrains, et le blé n'avait subi aucune altération. Au reste, malgré la fertilité du terrain, la culture est très-négligée et très-inhabile; le défaut de population, d'industrie et d'activité, a changé en solitudes incultes près des trois quarts de ces plaines, de ces collines, de ces monts qui nourrissaient sous les Romains dix millions d'habitants siciliens, et fournissaient aussi aux besoins d'une partie de l'Italie.

La Sicile produit encore en abondance des mûriers, des oliviers et des vignes. Les vins de Syracuse, de Mascali sur la pente de l'Etna, et de Marsalla, sont en grande réputation et peuvent soutenir la comparaison avec les vins de Chypre et d'Espagne. On cultive aussi l'aloës, le grenadier, l'oranger, l'amandier, le myrte, le cactus, le caroubier et le sumac. Dans

les lieux même où le travail de l'homme ne sollicite plus cette terre féconde, la nature produit pour les botanistes une végétation forte, riche, variée; et la flore de la Sicile a donné lieu à des ouvrages importants et estimés.

FLEUVES ET RIVIÈRES.

Toutes les rivières en Sicile, et même les ruisseaux, sont décorés du nom de fleuves qui, à la rigueur, leur est dû, puisque leur cours, en général très-borné, se jette dans la mer. Les plus considérables de ces rivières sont: la Giaretta, dont le cours, de l'occident à l'orient, a environ trente lieues de longueur : c'était le fleuve Symèthe des Grecs et des Romains; il prend sa source vers le centre de la Sicile, près de Léon-Forte et de Castrogiovanni, reçoit dans son cours plusieurs petites rivières, et se termine dans la mer entre Catane et Augusta, à la côte orientale de l'île; l'Aci, dont les eaux d'un froid glacial sortent pourtant des flancs de l'Etna et viennent s'unir à celles du Symèthe; l'Anapo, dont l'embouchure est au fond du grand port de Syracuse : son nom antique et révéré n'a pas péri, c'était l'Anapus des Grecs; il recevait dans son lit les eaux de la fontaine Cyane, arrosait la colline où s'élevait le temple de Jupiter Olympien, et fut plus d'une fois fatal aux ennemis de Syracuse : ce fut sur ses bords, et en voulant le franchir, que l'armée des Athéniens, qui venait de lever le siége de la capitale, fut taillée en pièces et obligée de se rendre prisonnière avec ses généraux. Sous le règne de Denys, Syracuse vit les Carthaginois sur le point de forcer ses murailles; mais les marais qui bordent l'Anapus causèrent dans l'armée africaine une affreuse épidémie qui la contraignit à prendre le parti de la retraite; l'Orèthe, qui arrose les fertiles campagnes de Palerme; il traversait autrefois cette ville; son cours a été détourné dans la vallée; ses eaux charrient quelques paillettes d'or mêlées dans le sable de son lit; le fleuve Salso, qui prend son nom et sa source dans les salines de Castrogiovanni : c'était l'Himère austral des Grecs; il est désigné aussi par le nom d'Alicata, ville qui se trouve sur un de ses bras; il se jette dans la mer d'Afrique, tandis que l'Himère septentrional, aujourd'hui le Fiume Grande, part des monts Nembrodes et se termine dans la mer d'Italie; les deux fleuves Belici, qui tous deux ont leur embouchure dans la mer d'Afrique: l'un était le Crinisus, et arrosait les plaines de Selinunte; l'autre était l'Hypsa, peu distant d'Agrigente, actuellement Girgenti : enfin le Platane, autrefois l'Halicus; le Cantaro, l'Onobala des anciens; l'Abisus ou l'Hélore, près duquel Hiéron vainquit les Carthaginois, et un grand nombre de rivières moins considérables, mais qui toutes entretiennent la fertilité de la terre, et la défendent contre l'ardeur d'un soleil brûlant et contre les vents desséchants du midi.

MONTAGNES.

Il y a peu de pays de plaine en Sicile; la majeure partie de l'île est couverte de collines, de monticules, qui laissent entre eux des vallons resserrés, ou des gorges étroites. Deux grandes chaînes de montagnes la traversent du levant au couchant : la première est celle des monts Pélores, jadis les monts Neptuniens, qui partent du cap du même nom et se dirigent vers le centre de l'île en s'éloignant peu des côtes septentrionales; les sommets les plus élevés de cette chaîne sont les monts Dinamare et Strapeveri; leur pente du côté du nord est en général fertile et boisée; vers le midi, ils sont plus âpres et plus arides. Une autre chaîne, celle des montagnes de Madonia, appelées Nembrodes par les anciens, commence un peu au midi du point où se termine la première, et se prolonge au couchant jusque vers l'embouchure du Belici, près des ruines de Selinunte. Outre ces principales chaînes, divers embranchements moins élevés partagent les plateaux situés au nord et au midi.

MONT SAINT-JULIEN.

Plusieurs montagnes isolées sont remarquables par leur élévation, sans qu'elle atteigne cependant celle des Alpes ou des Pyrénées : tel est le mont St.-Julien, qui domine la ville et le port de Trapani, l'antique Drepanum des Grecs et des Romains, dont il est séparé par une plaine d'environ une lieue de largeur. Du côté du nord, sa déclivité se plonge dans la mer d'Italie. Malgré les miasmes pestilentiels qui règnent dans la plaine qui s'étend au midi de Trapani, le mont St.-Julien passe pour être le séjour le plus salubre de la Sicile. On compte de nombreux centenaires parmi ses habitants; l'ardeur du soleil est tempérée par les nuages presque toujours amoncelés au sommet de la montagne. Est-ce la douceur du climat et cette température rafraîchie sans cesse qui donnent aux femmes de St.-Julien et de Trapani une beauté remarquable? ou, doit-on reconnaître dans la noblesse de leurs traits, dans la perfection de leurs formes, le sang de ces fameuses prêtresses du temple de Vénus Érycinne, l'élite des plus belles femmes de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce? Cette empreinte gracieuse d'un culte effacé depuis tant de siècles ne serait pas le seul trait qui s'en offrirait encore; et si la race des prêtresses se perpétue d'âge en âge, il en est de même de ces colombes célèbres et sacrées qu'on nourrissait avec tant de respect dans le temple de Vénus Érycinne, et dont le départ et le retour donnaient lieu à des fêtes brillantes et religieuses, comme si la déesse elle-même eût accompagnée les migrations de ses oiseaux chéris. Les Romains ayant transporté à Rome le culte de Vénus Érycinne, le temple du mont Éryx perdit peu à peu ses honneurs, ses riches tributs et sa célébrité; cependant les colombes n'abandonnèrent pas la montagne et ne l'ont jamais abandonnée depuis. Lorsque ce mont fut consacré par les Siciliens modernes à saint Julien, on voulut, dans les accès d'un zèle pieux, détruire les coursiers ailés de la déité païenne; mais elles évitèrent cette proscription qu'on ne put compléter. Ce sont là les seules traces de ce culte si célèbre, car il ne reste aucun vestige du temple. Quelques auteurs ont prétendu que le fort bâti par les Sarrasins sur le sommet de la montagne, et dont il ne subsiste que quelques assises, avait remplacé le temple de Vénus. Les eaux du mont St.-Julien sont recueillies à mi-côte dans de grandes citernes qu'on croit de construction antique. Un aqueduc les conduit dans la ville de Trapani.

Parmi les médailles grecques de Sicile, celles du mont et de la ville d'Éryx méritent d'être remarquées; les principales portent : une tête de Vénus; au revers, une colombe.

Une tête de Janus; au revers, une colombe dans une couronne d'olivier.

Une tête de vieillard; au revers, une tête de femme.

Une tête de Jupiter couronné d'olivier; au revers, la lettre E.

Une tête de héros; au revers, Hercule nu.

MONT PELLEGRINO.

La mythologie, l'histoire et les traditions religieuses ont aussi attaché une grande célébrité à une autre montagne d'une médiocre élévation, mais dont l'effet pittoresque et l'admirable situation lui donnent quelque ressemblance avec le volcan qui borne et qui décore le golfe de Naples. C'est ainsi que la ville de Palerme voit s'élever, à l'un des côtés de sa rade, le mont Pellegrino. Il domine la mer, le port, la ville et la fertile et riante vallée qui l'entoure. Du côté du sud-ouest, il n'est séparé que par la vallée de Colli des gorges qui s'étendent depuis Palerme jusque vers Trapani. La masse du mont Pellegrino ne présente point une forme pyramidale; elle est anguleuse, escarpée, et son sommet se termine par un large plateau. Vu

de loin, son aspect sévère, l'aridité de ses flancs, leurs découpures précipitées, forment un contraste frappant, mais d'un effet grandiose, avec le site riant, animé, de la ville, du port et de la vallée, et sa couleur sombre, réfléchie dans les eaux de la rade, en fait encore ressortir la limpidité. Les Grecs avaient donné à cette montagne le nom d'Ercta. Des chroniqueurs siciliens attribuent à Saturne, dont ils font un roi puissant et cruel, la construction de la première forteresse élevée sur ce mont long-temps inaccessible. Une race gigantesque, dont on prétendait avoir retrouvé les ossements et les demeures souterraines, comme nous le dirons ailleurs, avait dû occuper cette montagne. La difficulté d'arriver au plateau fertile qui la couronne, et aux sources qui s'y trouvent, l'empêcha long-temps d'être habitée; durant la première guerre punique, Amilcar en fit un camp inexpugnable, et y brava, pendant cinq ans, les efforts des Romains, jusqu'au moment où la victoire navale remportée, près de Drepanum, par le consul Luctatius sur les Carthaginois, contraignit ces derniers à demander la paix et à évacuer la Sicile.

L'histoire, depuis cette époque, ne fait plus mention du mont Ercta; des ruines amoncelées sur son plateau paraissent être les débris de quelques-unes de ces forteresses dont les Sarrasins couronnèrent les hauteurs de la Sicile, afin de tenir en bride sa population. Les auteurs siciliens y veulent voir ou la forteresse de Saturne, ou les retranchements d'Amilcar. Quoi qu'il en soit, le sommet de ce mont, aujourd'hui si célèbre et si fréquenté, n'était visité que par quelques pâtres assez hardis pour en gravir les sentiers. On ne sait même à quelle époque des temps modernes il avait reçu le nom de Pellegrino, qui semblait annoncer d'avance l'affluence que la dévotion et la curiosité y attireraient plus tard. Depuis, le mont Pellegrino est devenu l'objet de la vénération des Siciliens, le but des plus pieux pélerinages, le sanctuaire des plus ardentes prières, le riche tabernacle que les étrangers comme les habitants de la Sicile et ses souverains décorent des plus magnifiques ornements. Une route superbe, quoique rapide, nommée la Scala, conduit, par quinze replis, jusqu'à la Grotte sacrée, où les légendes siciliennes assurent que le corps de sainte Rosalie, la patronne de Palerme, fut retrouvé en 1624.

Rosalie, l'objet de tant de vœux, vivait, dit-on, dans le douzième siècle à la cour du roi Roger. Les chevaliers normands, vainqueurs de la Sicile, y avaient porté le goût des fêtes, des plaisirs et de la magnificence; il semble que partout les guerriers victorieux embellissent ainsi les jours de leur repos. Issue du sang royal, la jeune Rosalie, brillante de jeunesse et de charmes, devenait, au milieu de cette cour galante, l'objet des hommages les plus vifs. Ils portèrent sans doute le trouble dans son cœur, et les scrupules dans son ame timide. Effrayée des périls qui menaçaient sa vertu, elle s'enfuit secrètement de cette cour dangereuse, et vint se consacrer à la retraite et à la prière, dans une grotte humide et ignorée du mont Pellegrino. D'autres chroniques disent qu'elle était fille d'un comte sicilien nommé Sinibalde, et que, pour se soustraire aux violences des Sarrasins, elle se retira dans cet asile obscur. Quoi qu'il en soit, elle y mourut, disent les mêmes légendes, et son sacrifice, sa beauté, ses malheurs et son tombeau furent effacés de la mémoire des Siciliens.

Environ cinq siècles plus tard, en 1624, Palerme fut en proie aux horribles ravages de la peste; ses habitants, dévorés par le terrible fléau, imploraient en vain, au pied des autels, la miséricorde et les secours du ciel, quand tout à coup un des citoyens descendit du mont qu'il était parvenu à gravir, et annonça qu'une révélation céleste lui avait indiqué la grotte où reposaient, sans honneur et sans sépulture, les ossements de sainte Rosalie:

il ajouta que le ciel attachait à cette découverte la cessation de l'épidémie. Aussitôt les magistrats et le clergé se transportèrent au lieu indiqué, et les restes de sainte Rosalie furent rapportés à Palerme, où, depuis, ils ne cessèrent d'être entourés d'hommages publics et particuliers. Une route superbe fut construite aux frais de l'état, pour arriver à la grotte où la sainte avait si long-temps reposé. Cette grotte elle-même fut enfermée dans une enceinte de bâtiments qui lui forment une cour, et qu'habitent des religieux qui prient sans cesse sur le tombeau révéré. Une chapelle couverte d'ornements, d'ex voto et d'offrandes magnifiques, s'ouvre vis-à-vis de la grotte, à l'autre extrémité de la cour intérieure, dont l'escarpement du rocher forme le fond. De petites sources coulent sans cesse des fissures de la montagne. C'est là qu'on peut retrouver, à tout moment, l'expression vive et variée de cette piété pétulante, de ces extases bruyantes qui sont un des traits saillants du caractère des peuples de l'Italie. Sainte Rosalie est, pour Palerme et pour la Sicile, ce que saint Janvier est à Naples. Le mont Pellegrino lui doit sa célébrité. Du reste, rien n'égale la beauté des aspects qui se développent aux yeux du voyageur, lorsqu'il parcourt les rampants multipliés de la Scala. Des bancs et des stations, ou oratoires, s'offrent d'espace en espace, sur la route, à la fatigue et à la piété des pélerins (4e *pl.*).

MONT SAN CALOGERO.

Entre les ruines de Sélinunte et celles d'Agrigente, sur la côte méridionale de la Sicile, près de la ville de Sciacca, autrefois Thermæ Selinuntiæ, s'élève le mont San Calogero, nommé Cranaüs par les anciens, ou encore Étuves de Dédale. La nature a creusé, dans les flancs de cette montagne, des grottes immenses, profondes, entrecoupées d'abîmes d'où s'échappe un vent impétueux, s'exhale une vapeur brûlante, et se font entendre des bruits qui semblent sortir des entrailles de la terre. La voix y retentit d'une manière étourdissante. L'art et l'industrie n'ont pu sans doute creuser ces profondes cavernes où l'homme le plus hardi ne peut s'enfoncer sans courir le risque d'être suffoqué par la chaleur; toutefois ils en ont facilité les abords et l'entrée. Les premières grottes portent partout les traces du travail du ciseau; des niches, des banquettes, des parois régulières ont été évidemment taillées dans la roche vive; quelques voyageurs anciens avaient cru même reconnaître des inscriptions phéniciennes ou grecques dans l'intérieur des grottes; mais ces caractères prétendus ne sont que les sillons creusés par les outils, ou des filets naturels du rocher. Nous avons rapporté les traditions fabuleuses qui se rattachent à ces cavernes thermales; Diodore de Sicile parle de leur renommée, qu'il fait remonter à la plus haute antiquité, et de leur efficacité contre plusieurs maladies. C'est encore cet effet salutaire qui y attire un grand nombre de malades: cependant ce n'est plus à Dédale qu'ils expriment leur reconnaissance pour le soulagement que son art leur a procuré. Saint Calogero est devenu le protecteur des étuves, et leur a donné son nom. S'il faut en croire sa légende, c'est à ses vertus, à sa retraite et à sa mort dans une de ces grottes, que sont dues les guérisons qui s'y opèrent. Cependant on doute même de la réalité de son existence; et la ressemblance de son nom avec celui de caloyers, moines grecs, a donné lieu à de longues dissertations d'un intérêt très-faible. La piété et la reconnaissance des malades n'admettent pas ce doute, et leurs dons enrichissent le couvent construit au haut de la montagne qu'il couronne d'une manière très-pittoresque. Il est évident du reste, que le mont renferme dans ses profondeurs, des eaux brûlantes dont la vapeur seule atteint les ouvertures supérieures, et qui, s'échappant elles-mêmes par des fissures souterraines, vont former dans la plaine des sources thermales différen-

Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Chapelle Ste Rosalie Часовня Св Розаліи


Digitized by Google

tes d'effets et de combinaisons; ce qui provient des terres qu'elles ont traversées, et des principes dont elles se sont saturées.

MONT ETNA.

Toutes ces montagnes répandues sur la surface de l'île s'effacent devant ce mont gigantesque et terrible, l'effroi, l'orgueil et le bienfaiteur de la Sicile, l'Etna! volcan toujours incandescent, roulant dans les immenses profondeurs de ses vastes et mystérieux foyers, des courants embrasés qui s'étendent, se ramifient à des distances infinies, s'entretiennent par leur propre action, échauffent, fertilisent de leur chaleur active et constante un sol qu'ils ébranlent quelquefois jusque dans ses fondements, ou dont ils ravagent et déchirent la surface. La Sicile frémit tout entière, lorsque ces feux irrités par l'embrasement subit d'une masse sulfureuse, ou par la terrible et puissante dilatation de vapeurs et de gaz, brisent les flancs de leur vaste fournaise, s'échappent par d'affreuses ouvertures, créent de nouveaux monts sur le mont ébranlé, renversent les cités, bouleversent les vieilles forêts qui l'enveloppent, et portent à la fois, dans les riches campagnes sur lesquelles repose sa base, et la dévastation et une nouvelle fécondité.

L'Etna a environ trois fois la hauteur du Vésuve, c'est-à-dire, à peu près dix mille trois cents pieds (*). Il est situé à l'est de la Sicile, entre Catane et la chaîne des monts Pélores, dont il n'est séparé que par la vallée que traverse le Cantara. La circonscription de sa base est assez bien déterminée par une ligne qui, partant de Taormine, passe à Randazzo, à Bronté, à Aderno, à Paterno, et vient terminer à Catane cette vaste enceinte, dont la mer achève le contour du côté de l'est. Rien n'est plus imposant que l'aspect de l'Etna; rien n'est plus riche, plus saisissant, sous le rapport pittoresque. Vu du côté du nord et de l'ouest, il présente le plus bel enchaînement de lignes grandes et variées, d'oppositions et de plans largement profilés, enrichis de fabriques, de cités tantôt situées dans de profondes vallées, tantôt suspendues sur des hauteurs escarpées. Les versants de l'Etna, de ce côté, sont plus âpres, plus inaccessibles, plus saccadés; quelquefois, ses flancs semblent avoir été déchirés par de terribles bouleversements, et ses rochers découverts forment des gorges profondes et étroites: telle est celle où, au nord-est du volcan, s'échappe et court, au milieu des masses tourmentées qui s'opposent à son passage, le Fiume Freddo, torrent qu'alimentent sans doute les neiges des régions supérieures. C'était l'Asines des anciens, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Fiume Freddo voisin du temple de Ségeste. Les bords de celui de l'Etna auraient fourni au pinceau de Salvator Rosa ces grands effets, ces désordres que son génie affectionnait. Toutefois, ce ne sont pas les eaux du torrent qui, même avec le secours des siècles, auraient produit tant de bouleversements; car elles n'ont pas de crues considérables, et ne sont pas assez rapides ni assez abondantes; mais en 1755, une éruption extraordinaire de l'Etna y laissa ces traces profondes. Le cratère, couvert pendant un mois d'une épaisse et noire fumée, laissa tout-à-coup échapper de ses abîmes un affreux torrent de fange et d'eau brûlante, qui, s'épanchant sur ses flancs, renversant et entraînant tout sur son passage, creusa, dépouilla, sous le cours désordonné de ses terribles flots, les pentes sur lesquelles il se précipita. Un peu au nord du Fiume Freddo et parallèlement à lui, coule le Cantara, qui sépare le volcan de la chaîne des monts Pélores.

Vers le midi et du côté du levant, l'Etna développe, avec plus de grandeur encore et de majesté, les belles ondulations d'une immense déclivité,

(*) Brydone fixe la hauteur de l'Etna à 10,628 pieds de France, Dolomieu à 10,180, Needham à 10,032, Saussure à 10,283, Ferrara à 10,198.

dont le brillant tableau n'a rien d'effrayant, parce que sa grandeur et sa distance ne permettent pas de remarquer les nombreuses traces des convulsions qui y sont empreintes. En considérant la montagne avec attention, il semble que son cône se compose de plusieurs zones superposées et diminuant progressivement de largeur, comme de vastes gradins d'un amphithéâtre gigantesque. Toutefois, ces alternatives de pentes et de plans, depuis sa base jusqu'à son sommet, sont loin d'être régulières; et si elles semblent annoncer une formation graduelle du mont, leur symétrie a sans cesse été rompue par tant de secousses convulsives, par tant d'éruptions et de coulées de lave qui l'ont sillonné dans tous les sens, ont comblé ses vallons et enfanté autour de lui une multitude de cratères et de cônes. En effet, la plupart des grandes éruptions de l'Etna ne s'élancent pas de son cratère principal, quoiqu'il soit toujours béant, toujours en incandescence. Lorsqu'une cause terrible et spontanée soulève tout à coup les torrents enflammés qu'il recèle dans son sein, leur violence entr'ouvre le plus souvent le flanc de la montagne, et bientôt les scories, les laves et les cendres échappées de ce gouffre nouveau y forment un monticule qui subsiste après l'éruption, comme un témoin indestructible et irrécusable des fureurs du volcan. On fait monter à cent le nombre de ces volcans secondaires, et une seule éruption en a quelquefois engendré plusieurs. Leurs ouvertures se comblent de cendres et de scories; le cours des ans les recouvre peu à peu d'une couche végétale, et la plupart ne sont aujourd'hui, sauf les plus récents, que des mamelons épars au milieu des forêts qui ceignent l'Etna.

La déclivité du volcan se divise en trois régions ou zones; elles sont peu distinctes du côté du nord et de l'ouest. Vers cette partie de la circonférence, les forêts descendent presque jusqu'à la base du mont, au milieu des ressauts, des escarpements et du désordre de ses pentes tantôt dépouillées, tantôt couvertes d'arbres séculaires. Comme on l'aborde rarement par cette partie, moins accessible et moins connue, c'est à l'est et au midi que ses divisions principales ou ses zones se remarquent facilement et sont nettement tranchées. On appelle la première *regione piedi montana*, ou encore la région des vignes et la région cultivée; la seconde, *regione selvosa*, ou région des forêts; et la troisième, *regione scoperta*, la région déserte ou découverte; quelques voyageurs la nomment la région des neiges. Enfin, une quatrième région est la région du feu, ou la couronne de l'Etna. On compte trente milles en ligne directe de Catane au sommet du volcan; mais la route s'écarte, se détourne, se replie, suivant les accidents qu'elle rencontre et les obstacles qu'elle doit franchir. La première région, qu'on traverse en sortant de Catane, n'offre d'abord qu'une pente peu sensible, qui s'élève au milieu des champs fertiles, des vignes, des pampres suspendus, des cultures diverses, interrompues cependant par les noirs rubans d'anciennes coulées de laves qui, souvent, servent de chemins au milieu de ces riches et vertes campagnes.

Entourés des dons que la nature leur prodigue, les habitants de ces villes, de ces bourgs, de ces villages, dont les bases de l'Etna sont couvertes, oublient que la foudre gronde sur leur tête, que le sol qu'ils foulent recèle des abîmes brûlants; ils cultivent des champs fertiles et fleuris que borde encore la lave refroidie qui recouvre peut-être l'héritage de leurs pères. Les plaines les plus basses sont couvertes de moissons superbes; à mesure que la pente s'élève, la culture est encore plus belle et plus variée. Des vignobles, dont les produits sont exquis, de nombreux oliviers, des arbustes divers, étalent leurs brillants tapis sur ces coteaux féconds. Une population forte et active trouve dans les plaines, comme dans les forêts de l'Etna, la source

du travail et sa récompense. Les habitants des villages ont l'aspect un peu sauvage et l'abord assez rude. Parfois la curiosité des voyageurs les étonne, les inquiète; ils ne la comprennent pas; mais ils sont serviables et hospitaliers; ils forment d'excellents guides pour les étrangers que le désir de connaître ou l'amour des sciences conduisent et retiennent quelquefois sur les hauteurs de l'Etna. Les femmes sont douées de la force et de la beauté; mais elles voient bientôt flétrir l'une et l'autre par l'excessive chaleur du climat et par les rudes travaux qui sont leur partage. Les hommes sont plus indolents; ils laissent aux femmes les occupations les plus pénibles; tous les jours elles gravissent les forêts escarpées de l'Etna; elles en rapportent du bois, des plantes usuelles et médicinales, et de la glace qu'elle vont vendre à la ville. Cette première région de la base du volcan, si fertile, si abondante en productions de toute espèce, n'est cependant pas aussi riante, dans cette direction, que vers Mascali, un peu plus au nord-est, parce qu'on rencontre trop souvent en sortant de Catane ces coulées de laves qui déchirent dans tous les sens les champs cultivés, fatiguent les yeux et attristent la pensée. A mesure qu'on s'élève sur la pente de ces belles collines, les villages et les habitations deviennent plus rares; les dernières qu'on rencontre contiguës à la région des forêts, sont le couvent de S. Nicolo dell-Arena et le bourg de Nicolosi. C'est à l'un de ces deux endroits qu'on va passer la nuit avant de poursuivre sa route à travers les bois. Le couvent appartient aux bénédictins de Catane. C'est une espèce d'hospice pour les religieux. On y envoie pendant l'été les jeunes moines dont la santé a besoin de ménagement et d'un air plus salubre. Quelques anciens pères y viennent aussi pour s'y livrer plus tranquillement à l'étude des sciences et surtout à celle de la botanique.

Cet établissement remonte au temps de la dynastie des princes normands. Ils donnèrent aux religieux des terres dans ce canton et leur firent bâtir une maison assez vaste sur un plateau un peu plus élevé que le couvent actuel. C'était la principale habitation de l'ordre lorsqu'une éruption de l'Etna la détruisit de fond en comble. Chassés de la montagne, les disciples de saint Benoît vinrent bâtir un grand couvent dans la ville de Catane; il fut détruit à son tour, et rebâti bientôt après, ainsi que San Nicolo dell-Arena, qui n'est plus qu'une annexe de la maison principale. Nicolosi est un bourg peuplé d'environ trois mille habitants où l'on trouve plus de ressources qu'au monastère dont nous venons de parler. Malgré sa position dangereuse, il renferme quelques maisons de campagne. Rien n'est plus ravissant que la vue dont on jouit de ce lieu en contemplant le pays qu'on vient de parcourir, les campagnes de Catane, et au fond, cette belle ville et la mer de Grèce; mais par un contraste frappant, rien n'est plus affreux, plus triste, plus menaçant, que le spectacle qui se présente en tournant les yeux du côté opposé. Là s'élève ce terrible Monte-Rosso qui dérobe aux habitants de Nicolosi la vue du cratère et des forêts de l'Etna, mais qui doit sans cesse rappeler à leur pensée son affreuse origine et tous les désastres de l'éruption de 1669 qui lui donna naissance.

Ce fut au-dessus du village de Nicolosi, à une demi-lieue environ des dernières habitations, que les flancs de l'Etna s'entr'ouvirent et vomirent pendant quatre mois tantôt des cendres et des scories brûlantes qui formèrent ce mont effrayant, et frappèrent de stérilité tout ce qui touche à sa base, tantôt des torrents de lave qui, se précipitant avec fureur, détruisirent presque entièrement le bourg de Nicolosi, sillonnèrent dans tous les sens les campagnes inférieures, et bouleversèrent la ville et le port de Catane. Le Monte-Rosso présente deux cimes, ou pour mieux dire les deux extrémités de son ancien cratère. Il défendrait aujourd'hui Nicolosi

d'une coulée de lave qui partirait d'un point plus élevé; mais lui-même rouvre souvent son cratère et ses horribles flancs, et plusieurs villages ont été, à diverses reprises, dévastés par des éruptions soudaines; c'est ordinairement à Nicolosi qu'on prend des guides pour traverser la région des forêts, et qu'on se précautionne pour pouvoir passer plus commodément la nuit sur l'Etna, comme nous le dirons plus bas.

Aussitôt qu'on a tourné le *Monte-Rosso*, qu'il faut laisser à sa gauche, on entre dans la seconde région, celle des forêts. Sous ces vieux arbres, dont le dôme cache à la vue la cime effrayante et encore éloignée du volcan, au milieu de cette abondante végétation de plantes fleuries et embaumées, de graminées et de bruyères dont on foule les tapis émaillés, je ne sais quel aspect sévère, quel caractère grave et triste empêche de trouver ce calme, cette fraîcheur, ce repos dont les bois inspirent toujours la pensée. Ces chênes, ces châtaigniers chargés de branches et d'années, aux troncs énormes, aux racines noueuses, semblent n'avoir pu diriger librement leurs cimes vers le ciel; la foudre a menacé leurs têtes, a courbé leur orgueil et tourmenté leur croissance. La terre qui les supporte est plutôt bouleversée qu'inégale. De profondes scissures, des grottes sans fond ou aboutissant à des abîmes s'y rencontrent en très-grand nombre; des monticules boisés laissent encore reconnaître à leur cime les anciens cratères de volcans secondaires, que les siècles et les efforts de la nature ont recouverts d'une verte parure. Quelquefois le bois s'éclaircit, les arbres sont rares et desséchés, une mousse glissante remplace les gazons, et bientôt une coulée de lave présente à sa surface des ondulations distinctes, comme si les flots brûlants venaient de s'arrêter. Plus on approche de l'extrémité de la région des forêts, plus ces accidents deviennent fréquents. C'est dans une de ces éclaircies, près de la route de Nicolosi au cratère, que se trouve la grotte des chèvres. Elle fut long-temps l'asile nocturne des voyageurs qui montaient à l'Etna, et qui voulaient n'y arriver qu'au lever du soleil. Cette seule circonstance a fixé l'attention sur cette grotte, qui n'est d'ailleurs ni profonde ni élevée. Sa voûte peu épaisse est évidemment produite par une coulée de lave aujourd'hui suspendue en l'air, parce que les pluies, ou l'affaissement du terrain, ont entraîné les cendres sur lesquelles elle s'était formée. Plusieurs grottes semblables éparses dans les forêts servent de glacières que les habitants de l'Etna remplissent pendant l'hiver, au moyen des neiges dont se couvre la cime du mont. La grotte des chèvres est, pendant les nuits orageuses, la retraite des bergers qui, tous les étés, conduisent leurs troupeaux dans ces forêts. Lorsqu'un voyageur vient s'y reposer, ils accourent à la grotte pour lui vendre du lait, des fruits sauvages et du gibier qui abonde sous ces bois. On y trouve des perdrix, des cailles, des pigeons ramiers, des lièvres, des sangliers, des chevreuils. Du reste, personne ne couche plus à la grotte des chèvres depuis la construction de la maison de Gemellaro, dont nous parlerons bientôt. La région des forêts forme autour du mont une circonférence d'environ 15 lieues sur trois de largeur; elle offre, dans ses éclaircies, des aspects admirables, d'où l'on découvre, à travers des arbres groupés de la manière la plus variée et la plus pittoresque, les plaines riantes et fécondes qui servent de base à l'Etna. Après bien des détours on approche enfin de la limite supérieure, les arbres deviennent plus grêles et plus rares; on ne rencontre plus que des bouleaux, des sapins ou des pins; un vent violent et glacé pénètre dans les veines. La route est glissante, les pentes sont plus rapides; enfin la végétation cesse tout à coup, et la troisième région, *regione scoperta*, se présente dans son effrayante nudité. A peine quelques mousses languissantes tapissent-elles encore ses noirs rochers, dont les crevasses sont

remplies d'une neige durcie. Ce triste aspect, la violence du vent, les sourdes détonations du volcan, semblent augmenter encore la difficulté du chemin. La respiration devient difficile et fréquente; c'est en s'aidant des pieds et des mains et des bâtons ferrés, qu'on arrive au sommet de cette pente; là se trouve une plate-forme toute hérissée de quartiers de laves et de blocs glacés, de neiges et d'éjections volcaniques. Elle entoure de trois côtés seulement le dernier cône de l'Etna, dit la région du feu. Cette plaine effrayante se nomme, on ne sait pourquoi, la Piana del Frumento; jamais nom ne fut moins approprié. On croit que cette vaste et horrible enceinte formait, dans des siècles reculés, l'immense cratère du volcan d'où se sont échappées ses plus terribles éruptions.

En arrivant sur cette terre de deuil et de désolation, on éprouve une vive surprise d'y rencontrer une petite maison, construite exprès pour servir d'abri aux voyageurs, aux naturalistes et aux savants qui veulent faire et consigner leurs observations sur les phénomènes divers du volcan.

C'est à la philanthropie d'un des plus estimables habitants de Nicolosi que cet asile est dû; il n'a cessé de prodiguer aux étrangers ses conseils et ses secours, avec la bienveillance la plus généreuse. La maison conservera longtemps le nom de Gemellaro. On l'appelle aussi la maison des Anglais, parce qu'ils l'ont augmentée pendant leur séjour en Sicile.

A peu de distance, on aperçoit, sur le même plateau, quelques assises des murs antiques d'un bâtiment carré. Cette ruine s'appelle vulgairement la Tour du philosophe. Une tradition, passée de génération en génération, mais sans aucun caractère d'authenticité ni de probabilité historique, rapporte qu'Empédocle avait fait construire là son observatoire, pour y étudier les phénomènes du volcan. Il n'est pas plus certain que le philosophe d'Agrigente se soit précipité volontairement dans le cratère, et personne ne croira qu'une explosion de scories et de laves ait rejeté son cothurne. Les antiquaires, sans être d'accord entre eux, ont donné une autre origine à ces débris. Les uns veulent y reconnaître le temple redoutable de Vulcain, dont les pervers et les homicides ne pouvaient approcher sans s'exposer à être dévorés par les chiens nourris dans le sanctuaire, où des prêtres entretenaient un feu perpétuel et sacré. D'autres assurent que ce bâtiment fut construit tout exprès pour recevoir l'empereur Adrien lorsqu'il monta sur l'Etna, pour y admirer le lever du soleil. Au reste, ces débris informes attirent bien peu l'attention, auprès du spectacle qui s'offre de ce point aux yeux du voyageur, et qui le pénètre de crainte et d'étonnement. Au bout de la Piana del Frumento, commence le dernier cône de l'Etna, pente noire et rapide sur laquelle roulent à tout moment les scories, les pierres ponces, les cendres rejetées par le volcan. Ces éjections continuelles salissent et recouvrent des parties de neige qui subsistent encore sur ce terrain agité et brûlant. Des nuages en flocons, composés de gaz et de vapeurs lourdes et méphitiques, glissent aussi sur cette déclivité. On évalue à 1300 pieds la hauteur de la couronne de l'Etna, et sa base à environ deux lieues de tour. Il faut près de deux heures pour arriver au sommet et à l'orle du cratère; et ce n'est qu'avec une extrême fatigue et un courage éprouvé qu'on parvient à surmonter les obstacles que présente cette ascension. L'impossibilité de prendre pied sur un sol mobile où souvent on enfonce jusqu'à mi-jambe, où quelquefois on glisse sur des parties plus solides et humectées par les vapeurs qui viennent d'y passer, la rencontre de ces nuages suffocants, le défaut de respiration causé par la raréfaction de l'air, la terreur secrète qu'inspirent les détonations et les explosions intérieures du cratère, le vent violent qui ajoute encore à la fatigue et au découragement, ont arrêté plus d'un voyageur dans cette entreprise péril-

Digitized by Google

leuse. On la tente ordinairement vers la gauche, quoique le mont soit plus élevé de ce côté, mais la pente est plus unie, et dans la partie où le bord du cratère s'abaisse sensiblement vers la vallée du Bœuf, les rochers, les ressauts, les éboulements le rendent inaccessible. On consulte aussi la direction du vent, afin d'éviter en montant la rencontre dangereuse des nuages méphitiques et la pluie de cendres et de scories. Enfin on arrive à cette sommité si ardue, et là, le spectacle le plus extraordinaire se développe devant les yeux. Le cratère n'est pas, comme celui du Vésuve, un entonnoir régulier formé par l'éboulement concentrique des cendres et des scories; ici c'est un gouffre immense, escarpé, irrégulier dans sa forme et dans son circuit, dont l'enceinte, qui peut avoir une lieue de développement, est inégale, déchirée, morcelée par de nombreuses crevasses. Tout est désordre, tout est infernal dans l'intérieur du gouffre: des explosions éclatent de tous côtés; d'épais tourbillons de fumée s'échappent des interstices des rochers; des gerbes de feu sortent de plusieurs petits cratères intérieurs, et retombent dans l'abîme à travers les sinuosités des rochers amoncelés dans un désordre effrayant. Ces accidents, ces monticules intérieurs séparent le gouffre en plusieurs parties et en varient les scènes tumultueuses. L'audace de quelques voyageurs leur a inspiré le désir de contempler de plus près encore ce lieu d'épouvante. De profondes scissures formées dans la paroi du cratère leur ont offert un passage pour pénétrer jusqu'aux éboulements amoncelés sur l'abîme. On peut juger, par le dessin que nous en donnons (*pl.* 5), pris dans l'intérieur même du cratère, du courage et du sang-froid de l'artiste qui, au milieu des détonations et d'une pluie brûlante de produits volcaniques, a osé retracer ce site infernal. D'autres voyageurs l'ont décrit; leurs relations s'accordent à peu de différences près. Mais il est facile de comprendre que l'état intérieur de ce cratère, toujours incandescent, toujours tourmenté, doit changer souvent d'aspect. Les guides se refusent ordinairement à descendre dans l'abîme, et on cite quelques victimes d'une pareille témérité.

Du faîte de ce mont formidable, où l'ame et les yeux viennent de se pénétrer de tant de terreurs, un contraste saisissant et admirable appelle aussi l'attention du voyageur, et le console de ses fatigues et de ses dangers. Nous nous servirons, pour décrire ce spectacle ravissant, de la plume d'un voyageur moderne qui a vu la Sicile en observateur instruit et scrupuleux, et qui l'a décrite avec chaleur et avec goût (*).

« Enfin l'orient s'est enflammé, et « le soleil a paru sur l'horizon. Jamais « il ne fut aussi brillant à ma vue; « dans ce moment il était réellement « pour moi le dieu de l'univers. Son « globe de feu se balançait pompeuse- « ment en sortant du sein des monts « de la Calabre. Bientôt il s'est mon- « tré dans toute sa majesté, et ses « rayons ont éclairé le magnifique ta- « bleau offert à mes regards: je dé- « couvrais la Sicile entière, dont les « rives triangulaires, développées sur « une étendue de 200 lieues, sem- « blaient toutefois, par un merveil- « leux effet d'optique, n'être que la base « de l'Etna: ses vastes ports creusés « par la nature, fréquentés par tous « les navigateurs; ses cités opulentes « ornées par le génie des arts, embel- « lies par les souvenirs de la gloire; « ses fertiles campagnes, peuplées d'in- « nombrables troupeaux, tapissées de « moissons, de vergers et de pampres; « les fleuves qui les fécondent, et « quelquefois aussi les dévastent; les « mers d'azur qui baignent ses fortu- « nés rivages, et qui tant de fois y « portèrent des héros; les îles Éolien- « nes s'élevant du sein des ondes, « comme des roches de turquoises; « Vulcania, antique demeure d'un dieu « puissant; Stromboli, couronnée de « fumées ondoyantes; les montagnes

(*) Lettres sur la Sicile, écrites en 1805, par le marquis de Foresta. A Paris, chez Ducollet, libraire, quai des Augustins.

Cratère de l'Etna. Жерло Этны. Krater des Ætna.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

« de la Calabre, toujours vertes sous « un ciel toujours pur; les flots écu« meux du phare de Messine, agités « dans les jours les plus calmes; l'é« cueil de Scylla, si funeste aux nochers « imprudents; enfin, dans le lointain, « l'île de Malte apparaissait à mes re« gards comme un petit nuage fixé sur « l'horizon. Quel magique tableau! « quel merveilleux spectacle! Mais il « est peu fait pour nos débiles orga« nes, moins encore pour notre or« gueilleuse imagination: la mienne, « oubliant presque sa nature, s'est « comme élancée vers cet olympe dont « elle était si proche: un instant elle « a osé se croire parmi les dieux, car « l'univers était à mes pieds, et je « n'en voyais que ce qu'il y a de grand; « tous les petits objets se perdaient « dans l'immensité. C'est ici que le « philosophe devrait venir élever ses « pensées! sur ce grand trépied, le « poëte se sentirait inspiré d'un su« blime délire! »

Au moment du lever du soleil, l'ombre projetée par l'Etna produit un effet fort extraordinaire, et dont plusieurs voyageurs ont été témoins: la moitié de la Sicile, les mers qui l'entourent sont embrasées des feux du jour, et l'autre moitié, sous l'ombre du gigantesque volcan, semble plongée dans une nuit profonde.

On peut aussi, de la cime du mont, compter avec surprise les nombreux monticules qui surgissent sur ses flancs et qui attestent les éruptions terribles des matières volcaniques. Plusieurs ont été le produit d'une seule éruption; en effet, on compte plus de cent de ces cratères éteints, et les traditions historiques, assez incomplètes au reste sur ce point, ne font mention que d'environ soixante éruptions, parmi lesquelles onze seulement précèdent l'ère chrétienne. Ces terribles phénomènes sont consignés dans beaucoup d'ouvrages consacrés aux sciences naturelles; car, sous ce rapport, l'Etna est une mine inépuisable d'observations et de systèmes pour les physiciens, les géologues, les botanistes et les minéralogistes. Dolomieu, Spallanzzani, Ferrara, Maravigna, etc., et une foule d'autres savants ont publié à ce sujet des mémoires et des dissertations remplies de faits curieux et de remarques intéressantes.

Une autre route au nord-est du mont conduit du bourg de Lingua-Grossa au sommet de l'Etna; c'est sur cette route que se rencontrent ces vieux et monstrueux châtaigniers, dont tous les voyageurs ont parlé, et qu'on a désignés sous les noms des *Cent chevaux*, des *Sept frères*, du *Roi* et du *Vaisseau;* étonnants de vétusté, de grosseur, et on pourrait dire de caducité, ils n'offrent d'ailleurs rien de bien intéressant à étudier pour le peintre, ni pour le naturaliste.

Les Siciliens modernes ont conservé à l'Etna le nom de Ghibello, qui vient des Arabes, et dont on a fait le mont Ghibel. Le mot Ghibel signifie montagne en arabe. C'était pour ces peuples le mont par excellence, et sans autre dénomination.

ROUTES ET CHEMINS.

Il y a peu d'années, les communications n'étaient ni faciles, ni sûres, entre les divers cantons de la Sicile. Il partait, à la vérité, de Palerme quelques grands chemins qui se dirigeaient vers les principales villes de l'île; mais ces routes s'arrêtaient à douze ou quinze lieues de la capitale, et n'étaient pas terminées. Plus loin, des sentiers mal tracés, souvent même des ruisseaux, ou des torrents desséchés, étaient les seules voies; encore fallait-il les parcourir, soit en litière, soit à dos de mulets. Depuis longtemps des projets d'amélioration étaient annoncés, et des impôts étaient perçus pour leur exécution; enfin, depuis la paix, une grande partie de ces routes ont été achevées, et on voyage aujourd'hui en Sicile aussi facilement que dans plusieurs parties de l'Italie. Les voies siciliennes, dans l'antiquité, ne le cédaient pas à celles de l'Italie, l'Itinéraire d'Antonin en fait mention et cite entre autres les voies Valeria, Helorina, etc.

CÔTES ET PORTS.

Une étendue de côtes que Cluvier évalue à six cents milles, sous un ciel si favorable, supposerait une population adonnée à la marine, une puissance navale active et redoutable, un commerce d'échange très-florissant. Tel fut souvent le spectale qu'offrit la Sicile, aux beaux jours de la Grèce, pendant l'occupation des Carthaginois, sous la domination des Romains, au temps des croisades, et sous les rois de la maison d'Aragon. Aujourd'hui, ces beaux ports sont déserts, ces côtes voient rarement des voiles animer les flots qui les baignent; ces rades ne reçoivent pas de navires dans leur enceinte tutélaire, et le Sicilien regarde avec indifférence la lame qui se brise à ses pieds. Rien n'est plus beau, plus vaste, plus sûr que le port de Messine, formé par une jetée naturelle et recourbée qui le sépare du détroit. Les anciens appelaient ce môle *la Faulx*. Ce fut de lui que Messine tira son premier nom de Zanclée; c'est aujourd'hui *le Bras de Saint-Rainier*. Le port de Messine est, de tous ceux de Sicile, celui où le commerce et le mouvement maritimes ont conservé encore quelque activité.

C'est dans le détroit, en dehors de la jetée dont nous venons de parler, et à peu de distance de l'ouverture du port, que se trouve le gouffre de Charybde, si célèbre, si redouté dans l'antiquité, et dont les dangers sont facilement évités, et souvent même bravés par les marins modernes. Scylla, non moins fameuse que Charybde, est un rocher situé en Calabre, de l'autre côté du détroit; au bas, sont quelques brisants et des grottes dans lesquelles la mer s'enfonce écumeuse et mugissante. La pêche du corail se fait dans les eaux de Messine, depuis l'entrée du port jusqu'aux bouches du phare. Les Siciliens regardent comme une chose merveilleuse un phénomène assez commun qui se présente fréquemment à la vue de Messine, lorsque le soleil se lève par un temps brumeux: c'est un mirage qui semble faire apparaître dans les airs des objets fantastiques. Cet effet est connu en Sicile sous le nom de *la fée Morgane*.

Catane (*pl.* 6), au fond d'un beau golfe, eut autrefois un port assez vaste. Une épouvantable coulée de lave, après avoir détruit la moitié de la ville, s'avança au milieu du port, le réduisit à un espace très-rétréci, et forma un môle indestructible et d'une élévation extraordinaire. La mer, arrêtée par cet obstacle, en bat la masse avec fureur, et y occasionne des brisants et des remous qui rendent la passe incommode. Plus au midi, se trouve le port d'Augusta, assez mal défendu par un fort construit sur un rocher; l'entrée en est trop large et trop découverte : elle serait facile à forcer. Il ne reste plus rien de la magnificence des ports de Syracuse, si célèbres dans l'histoire grecque et sicilienne. Le grand port, que sillonnèrent tant de flottes puissantes, où se livra ce terrible combat naval si fatal aux Athéniens, n'est plus qu'une rade dont l'ouverture s'est envasée, et laisse à peine un étroit passage aux grands vaisseaux. L'œil y cherche en vain des traces des neocosi, ces darses immenses qui pouvaient, disent les historiens, abriter trois cents galères. Le port de marbre, ou le petit port, est encore aujourd'hui le plus commode et le plus fréquenté; mais il n'est plus entouré de ces beaux édifices qui lui donnèrent son nom. Le port de Trogyle est méconnaissable. Au midi de la Sicile, près de Girgenti, l'ancienne Agrigente, on a formé, au moyen d'une longue jetée, construite avec les débris des monuments de la ville antique, une espèce de baie où les vaisseaux viennent charger des grains. On nomme ces petits ports de commerce Caricatora, c'est-à-dire lieu de chargement : c'était l'emporium des anciens. On croit reconnaître dans les ruines de Sélinunte l'emplacement ensablé d'un ancien port qui devait se trouver au centre de la ville.

Du reste, il n'existe pas un beau port, ni une rade sûre dans toute l'étendue de la côte méridionale qui fait

Digitized by Google

SICILE. СИЦИЛІЯ. SICILIEN.

Catane Катанія. Catane.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

face à l'Afrique. Cet obstacle naturel dut nuire à la prépondérance de la puissance carthaginoise en Sicile. Dans leurs premières expéditions, les flottes de Carthage faisaient le tour de l'île pour débarquer à Palerme ou à Drepanum; mais Annibal, fils de Giscon, avant choisi le promontoire de Lilybée pour y effectuer la descente de son armée, lorsqu'il entreprit la destruction de Sélinunte, cet incident attira sur ce point l'attention des Carthaginois. Diodore dit qu'ils y établirent leur place d'armes après que Denys leur eût enlevé la ville de Motyes, où d'abord ils avaient placé leurs arsenaux. Dès la première guerre punique, Lilybée était devenue un établissement militaire et maritime très-important, et les Romains l'assiégèrent pendant dix années consécutives. L'entrée du port était défendue par des écueils sous-marins, que les pilotes lilybéens savaient seuls éviter. Virgile n'a pas oublié cette circonstance dans ce vers du troisième livre de l'Énéide:

Et vada dura lego saxis Lilybeia cæcis.

.... Et vous rochers terribles
Que l'affreux Lilybée en piéges invisibles
Sous sa perfide mer déguise aux matelots.
(Delille.)

Ce fut de ce port que partirent cette fameuse expédition formée par Scipion et la flotte commandée par Lélius, son ami. Il faut lire dans Tite-Live le magnifique récit de cet embarquement, qui fut bientôt suivi de l'humiliation de Carthage et de la ruine de sa puissance. Les Romains, maîtres de Lilybée, n'oublièrent pas l'inquiétude que leur avait causée la puissance maritime de cette ville, et ils encombrèrent totalement le port. Cependant à l'époque de l'invasion des Sarrasins, il existait un beau et vaste port qu'on regardait comme celui de Lilybée et auquel ces peuples avaient donné le nom de Marsalla (port de Dieu), qu'il porte encore. Mais pendant le XVI[e] siècle, don Juan d'Autriche le fit aussi encombrer, dans la crainte que les Maures ne parvinssent à s'en emparer. Tout ce rivage est maintenant triste et désert, bien que Marsalla soit une ville assez considérable.

De Marsalla à Trapani, la côte est plate, aride, marécageuse et infecte. On y recueille beaucoup de sel, dont l'exportation est très-considérable. Le port de Trapani est formé par une langue de terre qui s'avance dans la mer et s'y recourbe en se dirigeant au nord. La pêche est productive sur ce rivage. Elle fournit abondamment aux besoins des habitants, qui, sans elle, manqueraient souvent de subsistances; car les environs de Trapani ne produisent rien, et c'est par mer qu'on y transporte les denrées de première nécessité. Cette situation défavorable ne nuit point au commerce de Trapani, ni à l'industrie de ses habitants. Beaucoup se livrent à la pêche du corail, dont on fabrique des ouvrages précieux. C'est aussi dans cette ville que fut inventé et que s'exerce encore avec activité l'art d'imiter sur des coquilles ces beaux camées antiques à plusieurs couches de diverses teintes. Les coquilles propres à ce genre de travail se trouvent en grande quantité sur ce rivage. On reconnaît encore, à l'extrémité de la langue de terre qui forme le port, ce rocher décrit par Virgile, et qui servait de but et de terme à la course des vaisseaux, si brillamment racontée par le poète latin dans le récit des jeux célébrés par les Troyens, à Drepanum, après la mort d'Anchise.

Au sein profond des mers, à l'aspect du rivage,
S'élève un vaste roc, qui, dans les jours d'orage,
Cache son front battu des vents impétueux.
Quand la mer aplanit ses flots tumultueux,
Il paraît, et, sortant de la vague immobile
Offre aux oiseaux des mers un refuge tranquille.
(Delille, *Énéide*, liv. V.)

Il existe maintenant sur cet îlot un fort dont les fondations paraissent très-anciennes, et qui se nomme la Columbaria : ce nom vient, dit-on, des colombes du mont Érix, qui se rassemblaient sur ce rocher, au moment de leur départ pour l'Afrique. Nous en avons parlé en décrivant ce mont célèbre.

Enfin, la côte septentrionale de la Sicile, en partant du cap San-Vito, au-

Digitized by Google

dessus de Trapani, présente d'abord un beau golfe au fond duquel se trouve la Caricatora de Castellamare, qu'on croit avoir été l'emporium de l'antique Ségeste. Un peu plus à l'orient, s'ouvre le golfe de Palerme et le port de cette capitale, peu sûr contre les coups de vent. A l'extrémité orientale de la même côte, on voit le port de Milazzo, à moitié comblé et fréquenté surtout par des chaloupes de pêcheurs.

Nous terminerons ici cette description sommaire de la Sicile; elle suffit pour donner une idée du théâtre des événements et des révolutions dont nous allons tracer le tableau.

HISTOIRE
DE LA SICILE,
DE SES PRINCIPALES VILLES ET DE SES MONUMENTS LES PLUS REMARQUABLES.

ANCIENS PEUPLES SICILIENS.

Les historiens ne sont pas d'accord sur les premiers habitants de la Sicile dont on trouve quelques traces, mêlées à des récits fabuleux. Géants, Cyclopes, Lestrigons, Troglodytes, peuples barbares retirés dans les cavernes, ils n'ont laissé ni annales, ni monuments; à moins qu'on ne regarde comme leurs habitations souterraines, ces grottes spacieuses, espèces de labyrintes évidemment taillés par la main des hommes, et distribués en salles nombreuses, telles qu'on en voit encore dans plusieurs parties de l'île, et surtout dans le val de Noto, près de Spacca Forno. Les plus connues sont les grottes d'Ispica, creusées à différentes hauteurs dans les flancs de rochers à pic qui bordent de profondes vallées, et souvent superposées comme les étages d'une maison; les unes indiquent une certaine connaissance de l'art, quelque idée de décoration et de distribution; les autres semblent avoir été les retraites d'une population que la crainte, le besoin ou la barbarie, retenaient dans ces sombres et inabordables demeures. Plusieurs auteurs siciliens parlent d'ossements gigantesques qu'on y a trouvés; ce fait n'est rien moins qu'authentique: au reste, quels qu'aient été les habitants de ces grottes, ils ont précédé les premiers peuples dont l'établissement en Sicile est constaté par l'histoire, et il est peu probable que cette grande île ait été totalement déserte avant l'arrivée des colons qui y fondèrent des villes, antérieurement et postérieurement au passage des Troyens.

Les Phéniciens paraissent y avoir débarqué les premiers parmi les peuples de l'Orient; mais bientôt, la partie occidentale de l'île fut occupée par les Sicanes, nation que Thucydide et Diodore, entre autres, regardent comme originaire de la Sicile, tandis que d'autres historiens la font venir de l'Ibérie. L'île portait alors le nom de Trinacria, dérivé de sa forme triangulaire. Quoi qu'il en soit, ils ne restèrent pas long-temps tranquilles possesseurs de cette contrée, qu'ils avaient nommée Sicanie. Les Sicules, passés de l'Illyrie en Italie, d'où ils furent chassés par les Liguriens, se réfugièrent en Sicile, qui prit et garda leur nom. Les Sicaniens les reçurent en ennemis. Après de longues guerres, ces deux peuples s'établirent dans l'intérieur de l'île, sur les plateaux les plus escarpés, sans doute pour se mettre à l'abri des débarquements fréquents qu'y tentaient les Phéniciens, les Grecs, les Crétois et les Africains, ou, pour mieux dire, des pirates de toutes ces nations. On désignait ces premiers Siciliens sous le nom d'Élymes: ce furent eux qui fondèrent les plus anciennes villes, entre autres, Éryx, Entelle, Ségeste, Zanclé, qui prit ensuite le nom de Messane, et enfin celui de Messine; Motyes et Camicus, qui fut depuis la citadelle d'Agrigente. On attribue aussi la fondation des trois premières aux Troyens.

PREMIÈRES COLONIES.

En général, les origines des plus anciennes villes siciliennes sont fort obscures et remplies de contradictions.

Leur histoire ne s'éclaircit qu'à partir de l'établissement des colonies grecques. Une des premières fut celle de Naxos, fondée la seconde année de la cinquième olympiade, par Théoclès, navigateur athénien. Porté par des vents contraires sur les côtes de Sicile, il remarqua la beauté et la fertilité de cette contrée, et, de retour à Athènes, il voulut engager ses compatriotes à y envoyer des colons. Il ne fut point écouté, et passa dans l'Eubée, où des habitants de Chalcis se montrèrent disposés à seconder ses projets; il partit à leur tête, et la nouvelle colonie devint bientôt assez florissante pour envoyer elle-même des colons qui s'établirent à Catane et à Léontium. Il ne reste plus rien de cette ville de Naxos, mais on croit reconnaître la place qu'elle occupait sur une langue de terre qui s'avance dans le détroit, entre Taormine et Catane, et où se trouvent quelques restes de tombeaux antiques.

FONDATION DE SYRACUSE.

L'exemple donné par Théoclès fut bientôt suivi d'autres tentatives non moins heureuses; et une presqu'île de peu d'étendue, placée près de l'embouchure du fleuve Anapus et des marais Syraco, devint le berceau de la puissante et célèbre Syracuse, réduite aujourd'hui à l'île d'Ortygie, sa première enceinte. Elle couvrit long-temps de ses palais, de ses temples, de ses vastes établissements, de ses théâtres, de ses profondes latomies, de sa nombreuse population, les collines, les plaines qui entouraient ses trois ports. Ce fut Archias de Corynthe, fils d'Évagète, lequel passait pour un descendant d'Hercule, qui vint s'établir dans Ortygie, d'où il chassa quelques Siciliens. Les marbres d'Arundel indiquent la fondation de Syracuse à la troisième année de la cinquième olympiade. On n'est pas d'accord sur cette date, que plusieurs critiques reculent à la quatrième année de la deuxième olympiade. Vers le même temps, des Mégariens, débarqués en Sicile, fondèrent, peu de temps après leur arrivée, Hybla, nommée aussi Mégare. Dès lors, les colonies se multiplièrent avec rapidité pendant l'espace d'un siècle. L'époque précise de leur établissement est souvent l'objet de discussions chronologiques et critiques, dont il semble qu'on pourrait expliquer la cause, en reconnaissant que ces colons étrangers ne fondaient pas toujours de nouvelles cités, mais qu'ils s'emparaient des établissements des plus anciens peuples siciliens.

Quelquefois aussi ils couvraient une contrée d'habitations éparses, sans se réunir en corps de cités. Tel fut le premier établissement des colons dans les gorges du mont Taurus, avant qu'ils s'enfermassent dans l'enceinte de Tauromenium. Les habitants de Lindes, et des Crétois conduits par Antiphème de Lindes et par Entinus de Crète, fondèrent Géla. Les Crétois bâtirent aussi Enguyum, près des sources de l'Alésus. Les Lacédémoniens s'établirent à Myles et à Tyndaris, qui, plus tard, sous le règne de Denys, reçut de nouveaux colons. Ces premières villes prirent un accroissement si rapide, que bientôt elles produisirent d'autres colonies, d'autres cités. Les Mégariens vinrent bâtir Sélinunte au sud-ouest de l'île; les Syracusains élevèrent Camarine; Himère était une colonie de Zanclé. Mais la plus belle, la plus opulente de ces colonies secondaires, celle qui disputa long-temps à Syracuse la suprématie de la Sicile, celle dont les magnifiques débris retracent encore la splendeur et la puissance, ce fut Agrigente, que Phistile et Aristonoüs, colons de Géla, vinrent fonder sur le fleuve Acragas, auprès de l'antique Camicus, cette forteresse des premiers peuples de la Sicile, qui devint la citadelle de la nouvelle ville.

COMMENCEMENTS D'AGRIGENTE.

Agrigente, comme toutes les autres cités de la Sicile, se gouverna d'abord par ses propres lois, et prit ses chefs parmi ses citoyens; mais les plus adroits et les plus ambitieux finirent par s'emparer du pouvoir souverain.

Digitized by Google

On sait que le nom de tyrans, donné à ces hommes parvenus au premier rang, souvent par leurs talents, quelquefois par leurs vertus, ne doit pas toujours être pris en mauvaise part. Cependant le premier dont l'histoire d'Agrigente fait mention, a laissé un nom abhorré. Phalaris, suivant Panerazi, savant antiquaire de Girgenti, devint maître absolu de cette cité quarante-cinq ans après sa fondation, et vers le temps où Tarquin opprimait les Romains. Il caressa le peuple pour lui forger des fers; profita d'une fête de Cérès pour passer au fil de l'épée tout ce qui s'opposait à son élévation, et s'entoura de supplices et de bourreaux pour maintenir son pouvoir. Ce fut pour complaire à ses goûts cruels que le fondeur Périlaüs exécuta et lui offrit ce fameux taureau de bronze, qui s'ouvrait en deux pour recevoir les criminels qu'on y enfermait, après avoir allumé du feu sous la machine. Les cris de la malheureuse victime retentissaient dans l'airain et imitaient le mugissement des taureaux. Phalaris, pour en faire l'essai, y fit enfermer et périr l'inventeur; et s'il n'en avait pas fait d'autre usage, peut-être faudrait-il l'absoudre de cette cruauté. Clément par caprice, il fit grace à deux amis, Chariton et Ménalippe, qui conspiraient contre lui; mais il ne put pardonner le même crime au philosophe Zénon, dont les remontrances le fatiguaient d'ailleurs depuis long-temps. Condamné aux plus affreuses tortures, le philosophe eut recours à la multitude, dont sa voix éloquente excita l'indignation. On l'arracha des mains des bourreaux; le soulèvement devint général, Phalaris fut lapidé et la liberté proclamée. Le taureau de Périlaüs resta dans Agrigente jusqu'à la prise de cette ville par les Carthaginois. Il fut un des trophées qu'ils emportèrent de la Sicile; et Scipion, après la prise de Carthage, le rendit aux Agrigentins. Agrigente, après la mort de Phalaris, ne resta pas long-temps sans élire un souverain. Alcamène prit le sceptre, et même la pourpre, au rapport des historiens. Alcandre lui succéda. Tout ce qu'on sait de ces deux princes, c'est qu'ils se firent chérir et respecter de leurs sujets. Leur règne dut être long. Théron leur succéda. Ce dernier eut quelques obstacles à vaincre avant d'établir son pouvoir; mais bientôt ses vertus, ses talents, la sagesse et la fermeté de son gouvernement lui rallièrent tous les esprits; il s'unit étroitement avec les Syracusains, et contribua au gain de la bataille d'Himère, où Gélon, tyran de Syracuse, défit une armée de trois cent mille Carthaginois. Les Agrigentins obtinrent une part considérable des dépouilles des vaincus, et, de ce moment, les richesses, le luxe et les monuments d'Agrigente furent portés au plus haut degré de splendeur. Aujourd'hui même, après tant de siècles écoulés, on retrouve encore les traces indestructibles de la magnificence et de la grandeur de cette célèbre cité. Son enceinte totale, qu'on reconnaît facilement, avait plus de trois lieues, ou soixante-dix stades, d'étendue, en y comprenant la forteresse appelée Camica, qui forme aujourd'hui la ville moderne de Girgenti. Ainsi, les deux plus puissantes cités de la Sicile, Syracuse et Agrigente, sont rentrées dans l'étroite enceinte qui leur servit de berceau.

SITUATION D'AGRIGENTE.

Le fleuve Acragas entourait du côté de l'ouest la citadelle, et prolongeait ensuite les murailles de la ville du même côté. Au midi, une colline partait du pied des murs et s'inclinait vers la mer d'Afrique; au nord et au levant, des escarpements soutenaient les murailles et s'enfonçaient dans des ravines creusées par les eaux des montagnes.

Tout l'emplacement renfermé dans cette enceinte s'élevait en amphithéâtre vers le nord. Mais près de la citadelle se trouvait la roche Athénienne, qui en était séparée par une gorge profonde, et qui dominait aussi les autres quartiers. Chaque quartier avait son enceinte, ses portes, ses moyens

de défense. Il y en avait quatre principaux : Camica et la roche Athénienne dont nous avons parlé ; Agrigente sous Camica, et enfin la cité, le plus vaste et le plus magnifique.

En dehors des murs, du côté de l'est, il existait un cinquième quartier, ou faubourg, nommé Néapolis ; et enfin, un autre faubourg s'étendait le long du cours de l'Acragas jusqu'à la mer, où se trouvait le port de commerce, ou l'emporium.

ENCEINTE D'AGRIGENTE.

Les murs, d'une épaisseur et d'une élévation remarquables, s'appuyaient dans beaucoup d'endroits sur la roche vive et sur des escarpements qui en augmentaient encore la hauteur. Cette vaste enceinte était couverte de palais, de maisons nombreuses, de monuments, de temples, et même de tombeaux magnifiques ; car le luxe des Agrigentins ne cessait point avec la vie. Il les suivait aussi dans les camps : les chars et les coursiers d'Agrigente étaient renommés. Ses plus riches citoyens affectaient une prodigalité royale. Gélias, l'un d'eux, nourrissait et habillait à leur passage des escadrons entiers. De grands réservoirs, des viviers limpides, de vastes égouts, des magasins immenses, ouvrages de l'ingénieur Phéax, assuraient la salubrité de la ville et fournissaient aux besoins de ses habitants. On croit reconnaître les débris de ces constructions gigantesques près des hauteurs de l'ancienne enceinte ; mais les maisons, les palais qui la couvraient, ont disparu. Quelques métairies éparses, des ruines que recouvrent des bosquets d'oliviers et d'arbustes odoriférants, des champs cultivés, des jardins, plusieurs couvents, des chapelles, s'aperçoivent de loin en loin sur ce plateau, qui fut foulé jadis par huit cent mille habitants, en y comprenant ceux des faubourgs et de la contrée environnante. Diodore n'élève qu'à deux cent cinquante mille le nombre des habitants de la ville au moment où elle fut prise par les Carthaginois. Cependant, sous ces ombrages paisibles, à chaque pas on rencontre des tombeaux ; les Agrigentins conservaient les cendres de leurs pères au milieu d'eux, et la mollesse de leurs habitudes ne s'effrayait pas de ces tristes souvenirs. Il faut dire qu'à côté de ces cendres respectées, ils élevaient aussi des monuments funèbres à leurs chevaux, à leurs chiens favoris : fantasque et bizarre assemblage des sentiments les plus religieux et des caprices du luxe et de la richesse.

Les révolutions et les siècles ont dévoré cette vaste cité et ses voluptueux habitants ; mais les tombeaux et les temples sont restés dans son enceinte, comme des témoins de la faiblesse humaine et de la grandeur divine, les premiers, cachés sous les massifs embaumés d'une végétation riche et brillante, les autres dominant ces bosquets de la majesté de leurs ruines, de la noblesse de leurs portiques. Trois temples s'élèvent encore du côté du midi, sur le terre-plein et près des anciens murs qui s'étendaient, parallèlement au rivage de la mer, depuis l'étroite et profonde ravine qui côtoyait la ville au levant, jusqu'au lit de l'Acragas, qui la bornait du côté du couchant.

TEMPLE DE JUNON LUCINE.

Celui qui semble suspendu, à l'angle de l'est, sur des masses de rochers et de murs écroulés, est digne des plus beaux temps de l'architecture grecque ; et bien que la moitié de ses colonnes soient renversées et encombrent son enceinte, on retrouve aisément la forme première et l'ensemble de ce temple. Il se composait d'un portique de 34 colonnes, 6 sur chaque face et 11 sur les côtés, ou 13, en comptant deux fois celles des angles. Elles étaient d'ordre dorique comme celles de presque tous les temples élevés à cette époque, c'est-à-dire après les victoires des Grecs sur les Perses, et des Siciliens sur les Carthaginois. Les chapiteaux étaient

d'une grande simplicité; les colonnes, cannelées et formées de quatre tambours, reposaient immédiatement et sans base sur le soubassement, élevé de 6 degrés. Ce soubassement occupait le milieu d'une terrasse où l'on montait par quatre escaliers. On a cru reconnaître dans ce bel édifice le temple de Junon Lucine, et on ajoutait que Zeuxis l'avait décoré de ce tableau célèbre qui représentait Junon, parée seulement de sa beauté divine, et telle qu'elle s'offrit aux yeux du berger phrygien. Les plus belles filles d'Agrigente avaient consenti à dévoiler leurs charmes devant l'artiste qui devait retracer ceux de la reine des cieux. Cependant il paraît plus probable que le tableau de Zeuxis fut destiné à l'ornement du temple renommé de Junon Lacinienne, situé près de Crotone, dans l'Italie méridionale.

Suivant quelques auteurs, ce fut aussi dans ce temple que Gélias, ce riche Agrigentin, s'enferma avec tous ses trésors, au moment de la prise d'Agrigente par les Carthaginois, et s'y fit dévorer par les flammes; mais Diodore de Sicile place positivement cette catastrophe dans le temple de Minerve, situé fort loin de celui dont nous parlons. Enfin, aucune preuve historique ne confirme le nom de Junon Lucine donné à cet édifice, et passé de tradition en tradition.

MURS D'AGRIGENTE.

En partant du temple de Junon, dans la direction du couchant, on suit les énormes débris des murs qui défendaient la ville du côte du midi. Théron les avait fait construire, après la bataille d'Himère, en y employant les bras des prisonniers carthaginois, dont les descendants devaient les renverser, moins d'un siècle plus tard. La forme et la grandeur de ces murailles ne furent pas surpassées par l'enceinte formidable que Denys fit élever depuis autour de Syracuse. Mais si la richesse, la population, l'activité et la magnificence d'Agrigente se relevèrent encore après le sac qu'en firent les Carthaginois, ses murs ne furent pas entièrement reconstruits. Il paraît même qu'on se servit de leurs débris pour en faire des sépultures. Les blocs qui subsistent encore sont percés sur leurs flancs et même dans leur épaisseur, d'un nombre infini de ces ouvertures en bouche de four, appelées *columbaria*, et destinées à recevoir des urnes cinéraires, suivant l'usage des Romains.

TEMPLE DE LA CONCORDE.

Vers le milieu de cette ligne de blocs renversés, de fondations indestructibles et de tombeaux vides, s'élève, encore intact dans toutes ses parties, le temple de la Concorde, admirable par la noblesse et la simplicité de ses proportions, par l'effet qu'il produit, par la couleur brillante et dorée des matériaux dont il était construit (*pl.* 7). Il est d'ordre dorique, à colonnes cannelées et sans base, posées sur un soubassement formé de quatre degrés. Le temple est hexastyle et périptère. Il a 52 pieds de largeur, sur 122 de longueur. 34 colonnes forment son enceinte. Des deux côtés elles sont rangées sur une file de 13, et il y en a 6 à chaque face. Ce portique extérieur est séparé du mur de la cella, de la largeur d'un entre-colonnement. Des 6 colonnes de la façade du temple, 2 s'alignent sur les files latérales, deux autres sur les murs des côtés de la cella qui sont terminés par deux pilastres ou antes. Enfin, les 2 colonnes du milieu correspondent à 2 autres colonnes placées dans le pronaos, au fond duquel sont le mur et la porte qui forment la cella. Les colonnes sont légèrement coniques, et couronnées d'un chapiteau fort simple. La pierre dont elles sont composées est d'une couleur dorée qui lui donne l'éclat du marbre. On reconnaît encore dans quelques parties plus abritées le stuc ou enduit dont elles ont été revêtues, et dont leur grain poreux devait augmenter

AGRIGENTE. АГРИГЕНТЪ. AGRIGENT.

7



Temple de la Concorde Храмъ Согласія. Tempel der Einigkeit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

l'adhérence. Le style de ce monument ne laisse pas de doute sur l'époque de sa construction, mais sa destination primitive est encore ignorée ; le nom de la Concorde lui a été donné sans raison suffisante, par suite de la découverte d'une inscription romaine, trouvée fort loin de là, et qui probablement n'a nul rapport à ce temple évidemment d'origine et d'architecture grecques. Consacré de bonne heure au culte catholique, il dut peut-être à cette pieuse destination l'état de conservation dans lequel il se trouve encore après tant de siècles écoulés. Aujourd'hui, il est abandonné. L'intérieur est très-resserré et devait être assez obscur ; enfin pour le convertir en église, on avait percé dans les murs latéraux de la cella trois croisées cintrées, qui font, de chaque côté, un assez mauvais effet. On trouve des détails très-étendus sur ce précieux monument de l'antiquité, dans Dorville, Saint-Non, Houel, les Vues de Sicile publiées par M. Osterwald, les Lettres de M. de Foresta, le Voyage en Sicile de M. de Sayves, les Souvenirs de M. le comte de Forbin, etc., etc.

TEMPLE D'HERCULE.

Au couchant du temple de la Concorde, et près d'une tranchée qui conduisait à une des portes d'Agrigente, se trouvait le temple d'Hercule, dont il ne reste debout qu'une seule colonne, autour de laquelle s[illegible] amoncelés pêle-mêle les corniche[illegible] les frises, les chapiteaux ; ces débris donnent encore l'idée de la force et de la grandeur. La statue du dieu passait pour un des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque. Les Agrigentins l'entouraient d'encens et d'hommages. Le préteur Verrès, abusant de l'autorité que Rome lui avait confiée, conçut le projet de s'emparer de cette précieuse statue ; il n'osa cependant l'enlever ouvertement, mais par ses ordres, un de ses affidés, nommé Timarchides, à la tête d'une troupe d'esclaves, pénétra la nuit dans le sanctuaire, et voulut, à l'aide de cordes et de leviers, arracher le dieu de son piédestal. Les prêtres effrayés appelèrent le peuple au secours de sa divinité protectrice. Un combat s'engagea dans le sanctuaire, et les satellites du préteur furent repoussés. Zeuxis avait peint pour ce temple un tableau qui représentait Hercule enfant, étouffant deux serpents, sous les yeux de sa mère Alcmène. L'artiste, fier de son ouvrage, aima mieux le donner aux Agrigentins que d'y attacher un prix qui lui eût toujours semblé au-dessous de la valeur de son chef-d'œuvre.

TEMPLE DE JUPITER-OLYMPIEN,
DIT DES GÉANTS.

Près du temple d'Hercule et de l'autre côté de la voie dont nous avons parlé, règne un vaste emplacement occupé par les fondations et les premières assises du temple de Jupiter-Olympien, et couvert encore il y a peu d'années de l'énorme amoncellement des débris et des matériaux de cet édifice colossal. Au moment où la Grèce élevait à Jupiter-Olympien les temples renommés d'Élis et d'Athènes, les villes de Sicile voulurent rivaliser avec elle de magnificence et de piété. Syracuse fonda le superbe monument qui dominait son port et sa cité. Sélinunte dédia au maître du tonnerre un temple dont les débris semblent encore surpasser par leur masse l'idée des forces humaines. Mais le temple de Jupiter-Olympien, d'Agrigente, les effaça tous par la grandeur de son plan, la hardiesse de sa construction, l'alliance de la statuaire et de l'architecture dans sa décoration, aussi nouvelle qu'extraordinaire.

Le désordre complet de ces ruines gigantesques, parmi lesquelles on distinguait à peine, au milieu de blocs immenses et informes, quelques métopes, quelques triglyphes d'une architrave appartenant à l'ordre dorique, et plusieurs chapiteaux analogues, d'une proportion énorme, ne permettait pas de reconnaître la disposition première de ce somptueux édifice, et

le sens positif de la description que Diodore en avait faite.

« La construction des temples des « Agrigentins, dit cet historien, et « particulièrement de celui de Jupiter-« Olympien, fait connaître quelle était « la magnificence des hommes de cette « époque. La plupart des autres tem-« ples ont été rasés ou brûlés dans les « prises fréquentes de cette ville, et « les mêmes guerres renouvelées jus-« qu'à sa destruction entière ont « toujours empêché qu'on ait posé le « comble sur le temple de Jupiter. « Ce monument a 340 pieds de long, « 60 pieds de largeur (*), et 120 pieds « de haut, jusqu'à la naissance du « comble. Il est le plus grand de tous « les temples de Sicile, et on peut à « cet égard le comparer avec les « plus beaux qui existent; car, bien « qu'il n'ait jamais été achevé, il pa-« raît parfait dans son ensemble. « Mais au lieu que les autres temples « sont soutenus seulement par des « murs ou par des colonnes, on a « réuni dans celui-ci les deux prati-« ques d'architecture sans les séparer; « en effet, on a placé dans l'épaisseur « des murs, d'espace en espace, des « piliers qui ressortent en dehors, « comme des colonnes arrondies, et « qui en dedans ont la forme de pilas-« tres taillés carrément. En dehors, « les colonnes ont 20 pieds de tour, « elles sont cannelées, et un homme « peut se placer dans une de ces can-« nelures. Les pilastres intérieurs ont « 12 pieds de largeur. Les portes (ou, « suivant une autre version, les por-« tiques) sont d'une beauté et d'une « magnificence prodigieuses. Sur la « façade du côté de l'orient, on a re-« présenté en sculpture un combat de « géants, admirable par la grandeur « et l'élégance des figures. Du côté « de l'occident, on voit la prise de « Troie, et on y distingue les héros « par la différence de leurs habille-« ments et de leurs armes. » Du reste, Diodore ne donne aucun détail sur la disposition intérieure de l'édifice, sur sa division en 3 nefs, sur l'opisthodôme, qui, si l'on en juge par les fondations, occupait presque entièrement celle du milieu; enfin, il ne parle nullement des figures gigantesques qui décoraient le sanctuaire et supportaient les architraves sur lesquelles devaient reposer les principaux appuis du comble. Fazello qui écrivait vers 1558, et dont l'ouvrage latin, *de Rebus Siculis*, est encore l'un des meilleurs guides à suivre en tout ce qui concerne les antiquités et l'histoire de la Sicile, rapporte que dans l'année 1400 on voyait encore, au milieu des ruines du temple, s'élever trois géants qui en soutenaient la masse, qu'à cette époque un tremblement de terre les avait fait écrouler, mais que les ruines avaient conservé le nom de temple des Géants, et que c'était aussi de ces figures gigantesques qu'étaient venues les armoiries de Girgenti, qui portent effectivement sur leur écusson trois atlantes supportant une bande, avec cette légende:

Signat Agrigentum mirabilis aula gigantum

On sait d'ailleurs que, dans le moyen âge, beaucoup de villes adoptèrent pour ornements du champ de leurs armoiries, des monuments qui les décoraient, comme une porte, une tour, une colonne, un temple, etc.

Mais le silence de Diodore, mais l'encombrement des immenses débris du temple, qui ne permettait aucune vérification, mais l'obscurité du passage de Fazello sur l'emploi de ces trois géants, avaient fait regarder, par quelques écrivains, comme apocryphe, par quelques autres comme très-douteuse, l'existence des géants. Les voyageurs finirent par n'en plus faire mention. Cependant, notre illustre et savant Denon, dans les notes, ou, pour mieux dire, dans les mémoires très-curieux qu'il ajouta à la traduction française du voyage de Swin Burn, reparla de la tradition relative aux géants, et se prononça

(*) Il y a évidemment ici altération du texte, et on a reconnu qu'il fallait lire 160 pieds de largeur.



Ruines du Temple de Jupiter Olympien.

Ruinen des Tempels des Olympischen Zeus.

Развалины храма Юпитера Олимпійскаго.

pour la probabilité de cette singulière décoration, dont Vitruve, au reste, a cité plusieurs exemples. Houel, observateur exact et judicieux, chercha seulement à mesurer et à reconnaître l'enceinte du temple. Il vérifia l'existence des demi-colonnes engagées et des pilastres intérieurs correspondants; il crut que les façades étaient hexastyles, c'est-à-dire à six colonnes. Houel parle aussi d'une espèce d'échancrure qu'il a remarquée dans le mur latéral, et qui pouvait bien, selon lui, indiquer l'entrée, ou une des entrées du temple. Cette observation n'a pas été confirmée depuis. La construction d'un môle destiné à fermer le port marchand de Girgenti, entreprise vers le milieu du dix-septième siècle, fit employer indistinctement les matériaux enlevés sans choix et sans précaution dans les ruines du temple de Jupiter. Aucune recherche ne fût faite alors dans l'intérêt de l'art, ni de l'étude du monument. De nos jours, le père du roi de Naples actuellement régnant ordonna le déblai de l'emplacement du temple, et cette opération donna lieu d'abord à diverses remarques curieuses et à des découvertes qui ont jeté un grand jour sur la forme de ce vaste monument. L'enlèvement des débris amoncelés fit retrouver non-seulement des fragments de frise, des triglyphes, mais, ce qui dut frapper d'étonnement et d'admiration, des parties entières de statues colossales d'un style et d'une proportion gigantesques. Tous ces fragments furent rapprochés, numérotés, rangés sur le terrain, et bientôt plusieurs colosses, dans la position d'atlantes, purent être rétablis plus au moins complétement. Ce fut M. Cokerell, architecte anglais, aidé par M. Politi de Girgenti, qui rassembla d'abord ces éléments de restauration (*pl.* 8). L'examen des murs d'enceinte donna des résultats conformes à la description de Diodore. Dans l'intérieur, on trouva les premières assises des murs qui séparaient la nef du milieu, de celles des côtés; ils étaient continus et flanqués de bases en saillie formant, ou des pilastres, ou, comme il est probable, au moins pour l'intérieur, les piédestaux de ces colosses qui supportaient probablement une riche architrave et sa corniche. M. Cokerell en a proposé un emploi différent. Il établit les corniches des divisions intérieures sur des pilastres très-simples, et place au-dessus deux rangs de géants destinés à soutenir les pièces principales du comble. Mais, à cette hauteur, ces belles statues auraient perdu tout leur effet, tout leur grandiose, et la saillie de la corniche en aurait caché toute la partie basse. M. Hittorf, un de nos plus habiles architectes, et auquel on doit des recherches précieuses, des études exactes, et une restauration très-remarquable sur ce grand monument, cherche à éviter cet inconvénient en plaçant sur les pilastres un simple bandeau sans corniche. Il faut l'avouer, l'emploi des géants à la place des pilastres paraît plus simple, plus rationnel et d'un meilleur effet. On ne conçoit guère ces figures énormes, n'ayant à supporter sur leurs bras musculeux et sur leurs têtes inclinées que des pièces de bois et des chevrons que l'élévation où ils se seraient trouvés eût fait paraître encore plus légers. On sait d'ailleurs, par le témoignage de Diodore, que la couverture du temple ne fut point entreprise; et enfin, il est peu probable que trois de ces figures aient pu subsister isolées à une grande élévation, lorsque la destruction du reste du temple était complète; tandis que, placées plus bas, contre des piliers et des contre-forts puissants, elles ont pu résister longtemps aux secousses qui finirent par les briser aussi. Le style de ces atlantes semble tenir le milieu entre celui des figures égyptiennes et celui des statues de l'école d'Égine. Le caractère des têtes est africain. On a retrouvé aussi quelques débris d'une statue de femme colossale, et des sculptures qui paraissent avoir appartenu aux frontons du temple.

Si l'emploi de ces figures gigantesques a donné lieu à diverses conjectures, il s'est élevé également des opi-

nions différentes sur la forme des deux façades de ce temple. On a reconnu, du côté le moins détruit, sept demi-colonnes au lieu de six, engagées dans le mur, qui n'a point, par conséquent, d'ouverture dans le milieu. M. Cokerell en a conclu qu'on entrait dans le temple par deux portes pratiquées entre la première et la seconde colonne, et entre la cinquième et la septième, c'est-à-dire, aux deux encoignures de la façade principale. Cette restauration, il faut l'avouer, est peu satisfaisante; elle produit un effet mesquin : on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur la planche publiée par M. Osterwald, dans ses Vues de Sicile. M. Hittorf a placé l'entrée du monument d'une manière plus probable, plus grande et plus naturelle. Il a remarqué que l'autre façade du temple, étant détruite jusqu'aux fondements, rien n'empêchait de croire que de ce côté la porte, disposée sur une grande proportion, remplaçait la septième colonne qui occupe le milieu à l'autre extrémité, et qu'elle se trouvait ainsi en face de la nef principale et de l'entrée de l'opisthodôme.

Nous croyons également que ce n'est point à la façade, mais bien aux côtés du temple, dans les entre-colonnements, qu'il faut placer les baies des croisées dont on a trouvé les chambranles et les linteaux. Effectivement ces croisées étaient nécessaires pour éclairer les nefs des côtés, séparées du centre par un mur plein, tandis que le milieu du temple recevait la lumière par en haut, suivant l'usage presque général dans les édifices de ce genre. On présume aussi que l'architecture était décorée de stucs de diverses couleurs, dont quelques traces ont été retrouvées.

TEMPLE D'ESCULAPE.

Ce temple, situé sur une colline en dehors de l'enceinte d'Agrigente, du côté de la mer, n'a conservé que quelques pans de murs et deux colonnes tronquées et engagées dans les constructions d'une métairie. Mais il fixe, d'une manière claire et positive, plusieurs faits rapportés par Polybe dans le récit du siége que les Romains mirent devant Agrigente pendant la première guerre punique. Leur camp principal, dit cet historien, était assis en face du temple d'Esculape, et une division campait à l'ouest entre la ville et le mont Taurus. L'armée d'Annibal était campée entre ces deux corps, près de la porte de Mer, voisine du temple d'Hercule. (Nous avons parlé de cette porte et de ce dernier temple). Dans cette position, le général carthaginois était maître du cours de l'Acragas et de la communication avec la mer; une autre armée carthaginoise, retranchée sur le mont Taurus, resserrait le second corps des Romains entre cette montagne et la ville du côté de l'ouest. Le temple d'Esculape, long-temps avant cette époque et lors du sac de la ville par les Carthaginois, au commencement du règne de Denys, avait été pillé par eux et dépouillé d'une statue d'Apollon, chef-d'œuvre du statuaire Myron, qui avait gravé son propre nom sur la cuisse du dieu. Ce fut encore Scipion qui rendit cette statue aux Agrigentins après la prise de Carthage; et ce fut aussi Verrès qui l'enleva de nouveau, sans prévoir que l'éloquence de Cicéron punirait bientôt cette profanation, comme toutes celles dont l'avide préteur avait effrayé la Sicile.

TOMBEAU DE THÉRON.

Cette dénomination, donnée par une tradition vulgaire à un monument sépulcral situé près du cours de l'Acragas, en dehors des murs, n'est confirmée ni par l'histoire, ni par le style du monument. Ce que rapporte Diodore sur le tombeau de Théron ne s'accorde ni avec la grandeur, ni avec la situation de celui dont nous parlons, et qui doit avoir été construit sous la domination romaine.

Théron, dont le courage, les talents et les vertus avaient porté si haut la puissance et la splendeur d'Agrigente, eut un règne long et glorieux. Thrasi-

Digitized by Google

dée, son fils, lui succéda; ses vices, sa férocité, son imprudente politique, eurent bientôt détruit l'œuvre glorieuse de son père; il rompit avec les Syracusains, qui taillèrent son armée en pièces. L'indignation des Agrigentins éclata contre lui; réfugié à Mégare, il y fut condamné à mort. Agrigente fit la paix et conserva le droit de se gouverner.

PROGRÈS DE SYRACUSE.

Syracuse avait précédé Agrigente, elle étendait comme elle sa puissance et son patronage sur les colonies qui l'environnaient; quelques-unes étaient soumises à des chefs ou tyrans. Diognète régnait à Mégare; Messine obéissait à Anaxilas, tyran de Rhège; Thérille avait été chassé d'Himère; Gélon, après avoir soutenu l'odieux pouvoir d'Hypocrate qui opprimait Géla, essaya de défendre ses fils, Euclide et Cléandre, que la tyrannie de leur père faisait redouter. Il finit par les abandonner, et s'empara lui-même de l'autorité. Il était digne du sceptre, et sa réputation, ses vertus, son habileté, firent accourir les peuples voisins sous sa domination. Plusieurs villes lui demandèrent des lois. Gélon espérait encore davantage; enfin, Syracuse, l'objet de son ambition, déchirée par des discordes civiles, l'appela à son secours et lui offrit le pouvoir suprême, qu'il accepta la deuxième année de la soixante-douzième olympiade, 492 ans avant J.-C.

RÈGNE DE GÉLON.

Gélon ne perdit pas un instant pour consolider sa puissance; il rechercha l'amitié des Romains, auxquels il envoya des subsistances et des ambassadeurs. On voit que, dès ce temps, la Sicile commençait à nourrir l'Italie. Il remit à Hiéron, son frère, le soin de gouverner Géla, dont les principaux citoyens furent transportés à Syracuse. Il en fut de même des habitants de Camarine et de Mégare, que Gélon conduisit dans la capitale, les uns par persuasion, les autres par le droit de la guerre.

Déja le nouvel état syracusain pouvait égaler Agrigente en force et en population; Gélon, pour unir ces deux villes puissantes, épousa la fille de Théron et lui donna sa nièce. Tous ses soins se portèrent aussi vers l'amélioration des lois, des mœurs publiques, de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Les colonies siciliennes ne pouvaient oublier les arts et les nobles jeux de la Grèce. Gélon fut vainqueur aux jeux olympiques et fit consacrer dans l'Altis, à Olympie, un char sur lequel il était placé. C'était un chef-d'œuvre de Glaucias, sculpteur de l'école d'Égine.

Mais tandis que ce prince actif et prudent établissait son pouvoir sur la partie orientale de la Sicile, il voyait avec inquiétude l'influence carthaginoise s'accroître à l'occident de l'île. Sous prétexte de mettre fin aux contestations qui s'élevaient entre quelques villes, ces peuples africains envoyaient des troupes qui s'emparaient du territoire et rangeaient les populations sous leur joug. Ce fut ainsi qu'ils détruisirent une colonie d'Héraclée, fondée par un Lacédémonien, nommé Doricus, qui fut tué dans cette lutte. Gélon irrité attaqua et battit les Carthaginois et les Ségestains, leurs alliés.

Bientôt, un orage plus effrayant menaça la Grèce, l'Italie et la Sicile. Xerxès, roi de Perse, préparait contre les Grecs cette formidable expédition qui les mit à deux doigts de leur perte, et il excitait en même temps les Carthaginois à envahir la Sicile avec des forces non moins considérables. Les Grecs demandèrent des secours à Gélon; Gélon voulut commander en chef les armées grecques; on refusa, et il n'eut plus que la tâche glorieuse de sauver sa patrie, comme Thémistocle allait sauver la Grèce. Le sort des deux nations se décida le même jour; les Grecs triomphèrent à Salamine au même moment où Gélon, soutenu par Théron, détruisit sous les murs d'Himère une armée de trois

Digitized by Google

cent mille Carthaginois, commandés par Amilcar. La flotte carthaginoise fut brûlée pendant le combat, et, dès le commencement de l'action, Amilcar avait été surpris et poignardé dans son camp. Ce qui resta de l'armée fut fait prisonnier, et les dépouilles de l'Afrique enrichirent les villes siciliennes, surtout Himère, Syracuse et Agrigente. Suivant Diodore, la bataille d'Himère eut lieu le même jour que le combat des Thermopyles.

La victoire de Gélon fit encore ressortir la modération de son caractère. Il pardonna aux villes siciliennes qui s'étaient unies avec les Carthaginois, et ces derniers, épouvantés de leur défaite, ayant demandé la paix à tout prix, Gélon leur imposa seulement l'obligation de cesser d'immoler de jeunes enfants sur les autels de Saturne.

Gélon, au comble de la gloire, offrit aux Syracusains de descendre du trône et de leur donner la liberté. Ils refusèrent ce présent dangereux, et, pour témoigner leur reconnaissance, ils érigèrent une statue à leur prince. Vers le même temps, il fit construire dans Syracuse, au moyen des dépouilles des Carthaginois, un temple magnifique en l'honneur de Cérès et de Proserpine; il entreprit d'en élever un autre dans la ville d'Enna, en l'honneur de la première de ces divinités, mais la mort l'empêcha de le terminer. Son règne avait duré treize ans, et finit la troisième année de la 75e olympiade, 478 ans avant J.-C. Théron lui survécut six ans.

RÈGNE D'HIÉRON.

Gélon avait désigné son frère Hiéron pour son successeur. Les Syracusains respectèrent le choix de leur bienfaiteur, mais ils regrettèrent plus d'une fois ses vertus et la douceur de son gouvernement; ardent, impétueux, le nouveau prince exécutait sans ménagement les projets qu'il avait conçus. Catane et Naxos s'étant révoltées contre lui, il en transporta les habitants à Léontium, et fit venir des colons du Péloponese pour repeupler les villes qu'il avait rendues désertes. Les habitants dépossédés conservèrent de longs ressentiments contre les étrangers; et cette transposition des propriétés fut pour la Sicile une source d'agitation et de divisions intestines qui se prolongèrent pendant une longue suite d'années. Hiéron avait voulu effacer jusqu'au nom de Catane et lui avait donné celui d'Etna. L'usage prévalut contre la volonté du souverain. Cependant, à l'exception de quelques expéditions de peu d'importance, où Hiéron intervint plutôt comme arbitre que comme partie intéressée, et d'une guerre de peu de durée qu'il soutint contre Thrasidée, fils et successeur de Théron d'Agrigente, et qui se termina par la défaite, l'expulsion et la mort de ce dernier, Syracuse jouit d'une grande tranquillité et vit fleurir les arts et les lettres sous le sceptre d'Hiéron; ces goûts heureux et l'effet des années et de l'expérience adoucirent même son caractère et calmèrent ses passions, exemple rare chez les hommes revêtus du pouvoir suprême et dont les défauts et les vices s'accroissent plutôt dans une effrayante progression. La cour de Syracuse devint le temple des muses, et Simonides, Pindare, Eschyle, Bacchilide, Épicharme, y faisaient entendre tour à tour leurs vers harmonieux, leurs sages leçons, et souvent aussi leurs flatteries mensongères; les artistes grecs ornaient la Sicile de chefs-d'œuvre et de monuments qui rivalisaient avec ceux d'Olympie, de Délos, d'Athènes et d'Éphèse.

Ce fut vers la fin du règne d'Hiéron que Messine, opprimée par les fils d'Anaxilas, tyran de Rhége, secoua leur joug et devint bientôt une république puissante. Hiéron mourut à Catane, après un règne de onze ans et huit mois.

Si Hiéron s'était fait quelquefois craindre de ses sujets, Thrasybule, son frère et son successeur, excita leur indignation et leur haine par sa cruauté. L'exil, la confiscation et la mort lui parurent des moyens

efficaces pour assurer son autorité. Plusieurs citoyens distingués devinrent ses victimes; la clameur publique effraya le tyran; il prit des étrangers à sa solde; mais Syracuse avait horreur de son joug. Le peuple courut aux armes et choisit des généraux. Thrasybule, de son côté, fit venir des troupes de Catane et se retrancha dans l'Ile d'Ortygie et dans le quartier d'Achradine. Les insurgés se fortifièrent dans Tyché, qui touchait aux précédents. On voit que les trois principaux quartiers de Syracuse existaient dès cette époque. Les Syracusains, trop faibles pour lutter contre les troupes réglées de Thrasybule, demandèrent des secours aux habitants d'Agrigente, de Sélinunte et d'Himère, qui leur en accordèrent. Alors le succès ne fut plus douteux. Thrasybule, défait dans deux combats sanglants, l'un sur mer et l'autre livré sous les murs de Syracuse, consentit à abdiquer et se retira à Locres; Syracuse signala sa délivrance par des fêtes pompeuses.

RÉPUBLIQUES SICILIENNES.

L'exemple de Syracuse fut suivi par la plupart des villes siciliennes, qui secouèrent le joug des chefs auxquels elles obéissaient. Bientôt, comme dans toutes les révolutions, les vieilles haines se réveillèrent, une réaction terrible atteignit les étrangers que Hiéron avait appelés en Sicile, et pour lesquels il avait dépouillé tant de Siciliens et d'anciens colons. Mais à leur tour, les peuplades originaires de la Sicile, les Sicules, que les colonies grecques avaient repoussés dans les montagnes, crurent aussi que l'instant de rentrer dans leurs droits était venu. Deucetas, un chef audacieux, se mit à leur tête, il s'assura de plusieurs villes, qu'il fortifia. Les Agrigentins et les Siciliens s'alarmèrent de ses progrès, s'unirent pour attaquer ce dangereux voisin; ils essuyèrent plusieurs défaites, mais enfin Deucetas fut vaincu; harcelé, poursuivi, sans ressource, il vint se réfugier dans un temple de Syracuse. La sainteté de cet asile fut respectée; les Syracusains l'exilèrent à Corinthe, d'où il s'échappa pour venir fomenter de nouveaux troubles en Sicile; mais la mort mit fin à ses projets.

La liberté dont jouissaient les villes siciliennes fut favorable à leur richesse, à leur population, à leur industrie; mais elle fut quelquefois dangereuse pour la tranquillité publique; des citoyens ambitieux ourdirent des complots; des villes voisines se brouillèrent, tournèrent leurs armes les unes contre les autres, sans que ces discordes obscures aient présenté aucun intérêt historique, ni causé de changement notable dans la situation de la Sicile pendant une période de 50 ans. Ce fut dans cet intervalle que fut introduite à Syracuse la loi du pétalisme, imitée de l'ostracisme des Athéniens. Elle avait pour but d'arrêter l'ambition des citoyens que leurs richesses, leurs talents, ou même leurs services, mettraient à même d'asservir leur patrie. Au moindre soupçon élevé contre un de ces hommes puissants, chaque Syracusain écrivait le nom suspect sur une feuille préparée pour cet usage, et l'exil, prononcé pour cinq ans, arrêtait les projets ambitieux et calmait l'inquiétude publique. Comme cette loi servit aussi la haine et l'injustice, elle fut bientôt abandonnée.

La puissance de Syracuse commençait à exciter la jalousie et la crainte des autres villes siciliennes dont elle menaçait l'indépendance et sur lesquelles elle exerçait souvent un patronage presque tyrannique. Léontium, l'une des plus voisines et la plus exposée aux exigences des Syracusains, ne se sentant pas assez forte pour leur résister, réclama le secours des Athéniens. Ces derniers convoitaient depuis long-temps la possession de la Sicile. Ils se hâtèrent d'envoyer une flotte et une armée au secours des Léontins. La guerre n'avait point encore de résultat, lorsque les villes siciliennes s'alarmèrent de la présence d'étrangers aussi puissants, et se rendirent médiatrices entre Syracuse et

Léontium, dont les citoyens eux-mêmes s'inquiétaient des alliés qu'ils avaient appelés. La paix fut conclue, et les Athéniens se retirèrent mécontents et décidés à renouveler une expédition pour laquelle ils épiaient une occasion favorable.

GUERRE DES ATHÉNIENS.

SIÉGE DE SYRACUSE,
416 ans avant Jésus-Christ.

La faute qu'avaient commise les villes siciliennes en faisant intervenir dans leurs démêlés une nation étrangère et puissante, ne fut pas une leçon suffisante pour apaiser des passions politiques, et arrêter de nouvelles discordes. Les habitants de Ségeste et ceux de Sélinunte eurent une contestation pour les bornes de leurs territoires. Ce débat dégénéra en une guerre acharnée, dans laquelle les Ségestins furent près de succomber. Dans cette extrémité, ils envoyèrent demander du secours aux Athéniens en leur promettant de les aider à soumettre Syracuse. Cette proposition causa une vive agitation dans Athènes. Les plus sages d'entre les Athéniens firent sentir le danger d'une pareille expédition; d'autres y virent au contraire une source de prospérité et de gloire pour leur patrie. L'intrigue et l'ambition influèrent surtout dans cette grande discussion, dont la tribune d'Athènes retentit avec éclat et dont les détails appartiennent surtout à l'histoire de la Grèce. Athènes était alors sous le charme de l'éloquence et des qualités brillantes d'Alcibiade. Moitié par adresse, moitié par entraînement, il fit taire toutes les oppositions. L'asservissement de Syracuse, la ruine de Sélinunte furent décidées, et la jeunesse athénienne s'empressa de concourir aux préparatifs de cette grande expédition. Elle fut mise sous la conduite de trois généraux: Nicias, Alcibiade et Lamachus.

Cependant le bruit de cet armement était parvenu en Sicile, et les Syracusains ne s'aveuglèrent pas sur la grandeur du péril qui les menaçait. Ils sollicitèrent les autres républiques siciliennes de s'unir avec eux pour repousser l'ennemi commun. Mais, les unes, comme Messine et Camarine, prirent le parti de la neutralité. Agrigente et Naxos voyaient avec joie l'humiliation prochaine de leur rivale. Himère, Géla, Sélinunte et Catane promirent leur appui. Déja la flotte athénienne cinglait vers les côtes de Sicile; les navires, couverts de trophées, retentissaient des cris de joie et des chants de victoire. Après avoir relâché à Rhége, une partie de l'armée, commandée par Alcibiade, débarqua près de Naxos et marcha sur Catane. Cette ville refusa d'ouvrir ses portes aux troupes grecques, mais consentit à un pourparler avec les généraux. Alcibiade, sans hésiter, se présenta presque seul, conduisit tout le peuple au théâtre, le harangua, s'empara des esprits, leur fit oublier le danger qui menaçait Catane, dont les murs et les portes furent soudainement envahis par les Grecs. La ville se rendit à discrétion; et ce début semblait annoncer le triomphe prochain d'Alcibiade. Mais à peine sorti de cette Athènes si docile à ses volontés, il y fut poursuivi par la haine, l'intrigue et les dénonciations, et son premier succès fut suivi de son rappel. C'était frapper l'entreprise au cœur; les Athéniens parvinrent cependant, après un succès assez considérable, à s'établir près de Syracuse. La vue de cette grande et puissante ville glaça le courage des généraux, et ils jugèrent prudent de faire rembarquer les troupes pour attendre des renforts qu'ils demandèrent à Athènes. Ce délai donna aux Syracusains le temps de respirer. Ils appelèrent de leur côté des auxiliaires de Corinthe et de Lacédémone. Gylippe, général lacédémonien, accourut à leur secours. Cependant ils trouvèrent aussi parmi leurs concitoyens un de ces hommes dont le génie, l'activité, le courage, savent maîtriser la fortune. Hermocrate, aidé de Sicanus et d'Héraclide qui lui furent adjoints, ne négligea

rien pour repousser toutes les attaques. Bien que Syracuse fût serrée de très-près, et que les assiégeants se fussent emparés des épipoles, qui dominaient la ville, et des hauteurs de Plemmyre, qui commandaient l'entrée du port, pendant une année entière des combats continuels ne firent qu'épuiser les forces des Athéniens et donner aux Syracusains le courage et la confiance de la résistance. Lamachus, un des généraux athéniens, fut tué et remplacé par Eurymédon. Les assiégés délogèrent plusieurs fois leurs ennemis des postes qu'ils avaient achetés par tant de sacrifices.

Cependant l'arrivée d'une nouvelle flotte athénienne parut changer la fortune; les Grecs reprirent tous leurs avantages. La dernière heure de Syracuse semblait venue. Hermocrate anima ses concitoyens d'une nouvelle ardeur et les conduisit au combat avec tant d'impétuosité, que les Grecs furent taillés en pièces dans les retranchements mêmes dont ils venaient de s'emparer. Repoussés dans des terrains marécageux, près des rives de l'Anapus, ils y furent décimés par les maladies. Pour surcroît d'infortune, il n'y avait plus de secours à attendre d'Athènes, près de succomber elle-même sous les efforts des Lacédémoniens. Nicias se serait cru heureux de voler à son secours avec les tristes restes de son armée; mais tout moyen de retraite lui était enlevé. Les Syracusains avaient formé, pendant le siége, une flotte capable d'attaquer la flotte grecque, et cette dernière, vaincue dans plusieurs combats, s'était retirée dans le grand port, où les Syracusains avaient réussi à l'enfermer, en barrant la passe par un rang de navires liés par de fortes chaînes.

Le dernier jour de cette terrible lutte allait fournir à l'histoire une de ses pages les plus sanglantes. Le désespoir et la fureur animaient les deux partis. Nicias embarque sur ses vaisseaux l'élite de ses guerriers; Syracuse couvre les siens de ses plus braves citoyens; les femmes, les enfants, les pères des combattants courent en foule sur les murailles du port; le combat s'engage avec une rage sans égale; la mêlée des vaisseaux devient affreuse. La mer roule pêle-mêle les débris, les morts et les mourants. Du haut des murs les assiégés, des rives du port les Athéniens, excitent les combattants, applaudissent à leurs efforts, ou les accablent de reproches. Le combat avait duré avec le même désordre pendant un jour entier; mais les Athéniens avaient perdu soixante vaisseaux; les autres étaient hors de combat et s'acculaient au fond du port; les cris de victoire s'élancent des navires siciliens et du haut des murs de Syracuse. Les Grecs débarquent dans la consternation la plus profonde, sur la rive du grand port opposée à la ville. Nul moyen de salut ne se présentait; personne ne voulait obéir. Après trois jours de désespoir et d'incertitude, les Athéniens se décidèrent à tenter la retraite par terre. De faux avis répandus à dessein leur firent encore différer leur départ, et donnèrent aux troupes siciliennes le temps de s'emparer de tous les passages, de couper les ponts, de dresser des embuscades.

Enfin la retraite commença sous les plus tristes auspices; des combats continuels, des alertes sans cesse renaissantes, des marches et contremarches, le défaut de vivres, la privation de tout secours, la dispersion de tous les corps égarés sur des routes inconnues, livrèrent en peu de jours tout ce qui restait de l'armée grecque au pouvoir des Syracusains. Les généraux Nicias et Démosthènes se rendirent à discrétion, en stipulant la vie sauve pour leurs soldats. L'exaspération des vainqueurs ne connut pas de bornes; Nicias et Démosthènes furent immolés, malgré les efforts que fit Hermocrate pour obtenir leur grâce. De deux cents vaisseaux partis d'Athènes, il n'en retourna pas un en Grèce, et quarante mille hommes furent tués ou pris. Les prisonniers furent entassés dans les latomies, et ensuite vendus comme esclaves; quelques-uns adoucirent les maîtres qu'ils servaient en leur récitant les plus

beaux vers d'Euripide. Ce poète avait fait l'épitaphe suivante des Grecs qui périrent dans cette guerre :

« Ici reposent les braves guerriers « qui triomphèrent huit fois des Sy- « racusains, autant de fois que les « dieux restèrent neutres. »

Le bouclier de Nicias fut appendu dans le temple de Jupiter, et Plutarque rapporte que de son temps on y voyait encore ce trophée.

TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN A SYRACUSE.

Ce noble et vaste édifice, qui reparaît si fréquemment dans l'histoire de Syracuse, s'élevait sur une colline nommée Olympieum. Il dominait le grand port, le cours de l'Anapus et les marais qui bordent ce fleuve. Entièrement séparé de la ville, il se trouvait néanmoins défendu par une enceinte de murailles qui renfermait aussi le bourg de Polychna. Il existait à l'époque de la bataille d'Hymère, 480 ans avant J.-C., et les dépouilles des Carthaginois vaincus dans cette grande journée contribuèrent à sa décoration. Gélon en employa une partie à faire couvrir d'un manteau d'or massif la statue de Jupiter, qui passait pour l'un des chefs-d'œuvre de l'art des Grecs. Elle fut dépouillée dans la suite de ce riche ornement par l'avidité sacrilége de Denys. Nicias l'avait respectée pendant le siége de Syracuse et avait évité de s'emparer de ce poste important, de peur que ses soldats ne portassent une main impie sur les richesses consacrées dans le temple. On y conservait aussi les registres de dénombrement des citoyens. Plus tard, Imilcon et les Carthaginois n'eurent pas la même réserve. Les Africains pillèrent le temple et Imilcon fit dresser sa tente dans le sanctuaire, aux pieds de la statue du dieu. Les Grecs attribuèrent à cette action impie les malheurs qui ne tardèrent pas à accabler l'armée carthaginoise et son général. Le spoliateur de la Sicile, Verrès, n'hésita pas à enlever le dieu lui-même, sans craindre sa vengeance. L'histoire ne fait plus ensuite aucune mention de ce monument, et l'on ignore à quelle époque il fut renversé. Peut-être même sa destruction a-t-elle été l'ouvrage tardif et lent du temps et de la barbarie. Mirabella, qui écrivait vers 1600, en décrit les ruines, qui devaient être alors très-considérables. Il assure qu'on en reconnaissait la disposition d'autant plus facilement que les colonnes existaient encore. Cluvier parle de sept colonnes encore debout. Du reste, lorsque l'édifice était entier, il y en avait douze de chaque côté; elles étaient d'ordre dorique, d'une seule pierre, et avaient vingt-cinq palmes de haut; il n'en reste plus que deux, appuyées sur les débris d'une base qui paraît avoir été le soubassement du temple. Elles sont cannelées. Malgré leur isolément, ces fragments doivent à leur situation, et peut-être encore plus au souvenir de tant d'événements célèbres, un caractère de grandeur et de majesté dont on est frappé à leur premier aspect.

DIOCLÈS ET HERMOCRATE.

Pendant le siége de Syracuse, deux hommes, par leur courage, leur activité, leur fermeté inébranlable, avaient sauvé leur patrie d'une perte qui semblait inévitable. Leur division la troubla bientôt. Dioclès, qui aspirait à en devenir le législateur, et à en réformer les mœurs, trouvait ses projets contrariés par les vues ambitieuses d'Hermocrate; afin de l'éloigner, il lui fit donner le commandement d'une expédition que les Syracusains envoyaient à leur tour pour soutenir Lacédémone contre Athènes. Elle ne fut pas heureuse; Hermocrate perdit une partie de ses vaisseaux, fut jugé et condamné à l'exil. Après avoir erré dans l'Asie-Mineure et levé quelques troupes, il revint en Sicile, où les Carthaginois venaient de porter la guerre. Il les harcela, ravagea les parties de l'île qui reconnaissaient leur pouvoir, et, pour prix de ses services, demanda son rappel aux Syracusains,

qu'il parvint à aigrir contre Dioclès. Ce dernier fut exilé; on lui imputa d'avoir mal défendu Himère; mais Hermocrate ne fut pas rappelé. Outré de ce refus, il essaya de s'introduire de force dans Syracuse, et fut tué dans cette entreprise, après avoir pénétré dans la ville. Dioclès revint bientôt après dans sa patrie et continua à y rétablir l'ordre et les lois; celles qu'il proposa furent adoptées par plusieurs villes siciliennes. Une d'elles condamnait à la peine de mort quiconque se présenterait armé dans l'assemblée publique des citoyens. Un jour d'alarme, Dioclès courut vers la place, ceint de son épée; on lui fit remarquer cette infraction aux lois que lui-même avait faites. Il se perça sur-le-champ pour s'en punir.

GUERRE DES CARTHAGINOIS.

RUINE DE SÉLINUNTE.

Le triomphe des Syracusains ne fut pas long-temps sans avoir des suites funestes pour leurs alliés. Les Sélinuntins, n'oubliant pas que les habitants de Ségeste avaient appelé les armes d'Athènes en Sicile, leur imposèrent d'abord de rudes conditions qu'il fallut bien accepter; des demandes plus impérieuses succédèrent aux premières. Les Ségestins, tremblant pour leur existence, invoquèrent le secours des Carthaginois, comme naguère ils avaient demandé celui des Athéniens. Carthage saisit avec joie cette occasion d'étendre sa puissance en Sicile; elle envoya d'abord quelques secours aux Ségestins, et bientôt Annibal, petit-fils de cet Amilcar qui périt à la bataille d'Himère, débarqua au promontoire de Lilybée et vint mettre le siége devant Sélinunte. Il fut poussé avec ardeur, et, malgré la défense la plus opiniâtre, cette ville, l'une des plus belles de la Sicile, fut emportée le dixième jour du siége. Seize mille habitants furent passés au fil de l'épée, et leurs corps furent mutilés; les femmes, les enfants, emmenés en esclavage, se virent exposés aux plus indignes traitements; les temples furent pillés et brûlés; deux ou trois mille combattants se sauvèrent à Agrigente. Jamais ruine ne fut plus complète, et les débris accumulés des temples qui décoraient cette cité somptueuse portent encore le caractère d'une destruction violente et instantanée; toutes ces masses immenses semblent avoir été renversées à dessein et dans un ordre régulier. Les tambours des colonnes précipitées dans la même direction sont encore rangés l'un près de l'autre, d'un côté de la base qu'ils occupaient. Il y a trop de symétrie dans ce bouleversement, pour en induire qu'un tremblement de terre, qui procède par oscillations, ait produit un effet tellement uniforme. D'ailleurs Xénophon rapporte qu'Annibal, après avoir épargné d'abord les temples, de peur de perdre les richesses et les trésors qu'ils renfermaient, refusa ensuite, aux députations qui lui furent envoyées à ce sujet, la conservation de ces monuments.

VILLE ET TEMPLES DE SÉLINUNTE.

Une espèce d'ache ou de persil, commune dans cette contrée, et nommée par les Grecs Sélinos, avait donné son nom à cette ville, dès l'époque de sa fondation. Cette petite plante a reconquis son ancien domaine. Elle recouvre aujourd'hui les gigantesques débris des édifices et des constructions qui sans doute l'en avaient bannie. Comme les colombes du mont Éryx, elle a subsisté malgré les siècles et les révolutions.

La prospérité de Sélinunte et son éclat ne furent pas de longue durée; si, comme il est probable, leur plus grand développement dut avoir lieu à l'époque de la bataille d'Himère, les Sélinuntins n'auraient joui que soixante et dix ans de leurs richesses et de leur puissance. Du reste, il y avait deux cent quarante ans que Sélinunte était fondée lorsqu'elle fut détruite. Si l'histoire n'efface pas sur-le-champ son nom, il n'en est mention que de loin en loin et à propos

de quelques réunions d'habitants ou de colons qui essaient inutilement d'y former un établissement. Strabon dit que de son temps ce n'était plus qu'un monceau de ruines : c'est encore en cet état qu'on la trouve aujourd'hui sur une plage déserte, abandonnée et rendue malsaine par le voisinage des terres basses et des marais qui se trouvent à l'embouchure du Belici. Sélinunte formait un vaste fer à cheval autour d'un port qui la séparait en trois parties. Encombrée par les sables de la mer, qui ont aussi recouvert une partie des ruines de la cité, la cavité de ce port se reconnaît facilement entre deux collines couvertes de ruines. Les murs énormes qui soutenaient les quais, les degrés qui descendaient à la mer, subsistent encore dans quelques parties. Les maisons, les édifices publics devaient occuper le fond du port et la colline à droite en regardant vers le midi. La partie gauche, entourée aussi de fortes murailles, était consacrée aux principaux temples. On en reconnaît trois, dont le plus grand, celui de Jupiter Olympien, paraît avoir été un monument gigantesque. En approchant du plus grand temple, dit un savant et illustre voyageur français, Denon (*pl.* 9), « on « croit voir l'ouvrage des géants ; on « se trouve si petit auprès des plus « petits détails, qu'on ne peut croire « que ce soient des hommes qui aient « préparé et mis en place ces masses « énormes que l'œil même a de la « peine à mesurer ; chaque colonne est « une tour, chaque chapiteau un ro- « cher. » Les tambours des colonnes ont plus de dix pieds de diamètre, et une portion d'architrave encore entière a 24 pieds de longueur d'un seul morceau. Il y avait huit colonnes à chaque face et seize sur la longueur. Le temple était périptère, c'est-à-dire, à doubles rangs de colonnes au pronaos et au posticum. Dans l'intérieur, on retrouve les traces d'un ordre dorique plus petit, qui sans doute le partageait en plusieurs nefs. Les colonnes sont cannelées, et un homme est à l'aise dans ces renfoncements. Plusieurs tambours sont unis : d'où l'on peut conclure que ce gigantesque édifice n'a pas été entièrement achevé. D'ailleurs, à une lieue environ, dans la plaine de Campo-Bello, on reconnaît les carrières où s'élaboraient les matériaux de ce vaste édifice : on y voit encore une quantité de fûts de colonnes plus ou moins avancés, et tous conformes pour la mesure à ceux du grand temple. Quelques tambours sont à peine dégrossis dans la roche vive ; d'autres sont près d'en être détachés ; quelques autres ont été déja transportés hors de la carrière, et on se demande comment de pareilles masses pouvaient être ainsi mobilisées ; il semble, après tant de siècles, que l'ouvrage vient d'être interrompu. Personne n'a pensé depuis à remuer ces matériaux énormes. D'autres temples se remarquent encore au milieu des débris qui couvrent les autres quartiers de Sélinunte : on voit des colonnes jusque dans les flots de la mer. Tant de magnificence n'a pas sauvé de l'oubli le nom de cette superbe ville ; tous ces débris ne sont connus dans la contrée que sous celui de Piliers des Géants, et l'emplacement s'appelle Terra de Pulci, Terre des Puces. Des antiquaires, indignés de cet avilissement, ont essayé de trouver dans cette expression la corruption du titre plus noble de Terre de Pollux, dont le culte était en honneur en Sicile.

On a de belles médailles de Sélinunte : entre autres, Hercule combattant un taureau. — Revers, un sacrifice.

Une femme nourrissant un serpent. — Revers, des feuilles de persil.

Une tête de Jupiter. — Revers, un porc.

Un jeune homme sacrifiant. — Revers, un char et deux jeunes hommes.

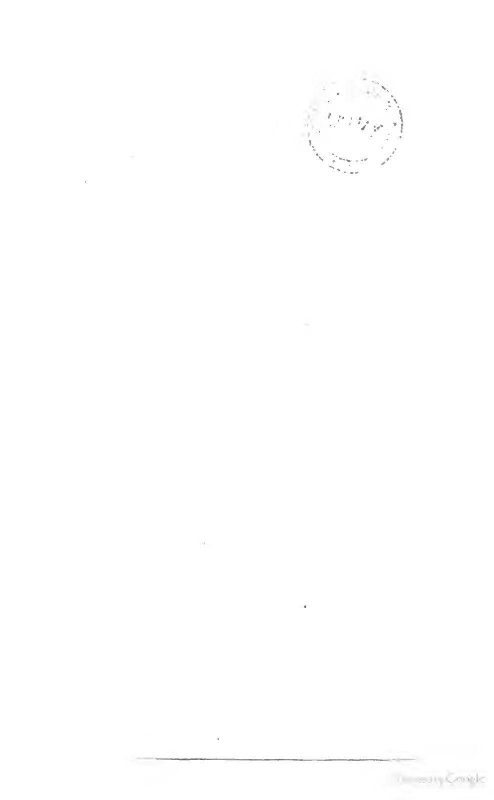
DESTRUCTION D'HIMÈRE, 409 ans av. J.-C.

Annibal, en détruisant Sélinunte, avait vengé l'injure de Carthage ; une haine personnelle l'animait contre Himère. C'était sous les murs de cette



Grand Temple

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google



Termini.



ville qu'Amilcar, son grand-père, avait été surpris et égorgé dans son camp, et que son armée avait été taillée en pièces ou faite prisonnière par Gélon. A peine Sélinunte eut-elle succombé, que le général carthaginois, traversant la Sicile, parut devant Himère avec des forces supérieures, et l'attaqua avec vigueur. Diocles et les Syracusains firent quelques faibles efforts pour la secourir, et en abandonnèrent bientôt la défense. Après plusieurs combats sanglants, Himère succomba; les habitants furent passés au fil de l'épée, et la ville fut réduite en cendres. Annibal avait fait mettre en réserve trois mille prisonniers, qu'il fit égorger impitoyablement à la place même où son grand-père avait été tué. Une nouvelle ville s'éleva dans la suite à quelque distance des ruines d'Himère, près des eaux thermales, d'où elle prit le nom de *Thermæ himerenses*. Elle devint florissante sous la domination romaine. C'est aujourd'hui *Termini*, ville assez peuplée, située dans un golfe riant et pittoresque, à l'est de celui de Palerme. (*Pl.* 10.)

SIÉGE ET PRISE D'AGRIGENTE.

La destruction de Sélinunte et d'Himère, et la barbarie avec laquelle ces deux villes furent traitées, répandirent la terreur dans toute la Sicile, et le retour d'Annibal à Carthage ne calma pas ces justes craintes, car on apprit bientôt qu'il y faisait d'immenses préparatifs destinés à la conquête entière de l'île. Syracuse s'alarma, chercha des alliés, demanda des secours jusque dans la Grèce, et enfin équipa une flotte nombreuse pour s'opposer à la nouvelle descente qu'allaient faire les Carthaginois. Leur armée était formidable; Annibal, que son grand âge rendait moins actif, ne voulut pas la commander seul, et s'adjoignit Imilcon. La guerre commença sur mer. La flotte de Syracuse battit d'abord celle des Carthaginois; mais ceux-ci ayant reçu des renforts d'Afrique, les Syracusains craignirent de dégarnir leur capitale et rentrèrent dans leurs ports. Rien ne s'opposa plus à la descente des Africains, et bientôt la molle et superbe Agrigente vit avec effroi leur armée se développer sous ses murs. La population des campagnes s'y était enfermée, et y avait conduit ses denrées, ses troupeaux, ses richesses. Jamais l'opulence, l'amour des arts et des jouissances, n'avaient porté à un plus haut degré la splendeur d'une cité. Cependant, rassurés par leur nombre, les Agrigentins repoussèrent les premières attaques avec vigueur; Géla et d'autres villes envoyèrent des secours; une armée syracusaine défit une partie de l'armée carthaginoise près des ruines d'Himère. Mais les Agrigentins ne tirèrent aucun parti de ces premiers succès; la discorde se mit parmi eux. Ils accusèrent leurs généraux de trahison et en massacrèrent plusieurs. Cependant la famine ravageait le camp des assiégeants, et la ville elle-même en était menacée; un convoi considérable, envoyé par mer par les Syracusains, fut enlevé par les vaisseaux d'Annibal. Privés de cette dernière ressource, les assiégés, désespérant de résister à des attaques qui duraient depuis huit mois, et vaincus par la faim, se décidèrent à abandonner une patrie qui ne pouvait plus être que leur tombeau. Toute la population sortit en silence avec l'armée, et se réfugia à Géla d'abord, ensuite à Léontium, à Syracuse, et jusqu'en Italie. Tout ce qui ne put ou ne voulut pas quitter cette malheureuse ville fut massacré; le pillage fut immense; les temples furent brûlés, les murs renversés. Mais Imilcon conserva la ville pour faire reposer ses troupes. Annibal était mort de la peste pendant la durée du siége.

DENYS.

Au milieu des calamités qui semblaient annoncer la destruction de la Sicile, un homme ambitieux profitait de ces déplorables circonstances pour mener à leur but ses vastes projets. Il irritait le peuple de Syracuse contre ses magistrats, leur imputait les re-

vers de la patrie, proposait de lever des troupes étrangères, de rappeler les bannis, sur le secours et le dévouement desquels il comptait pour l'aider dans ses desseins. Les Syracusains crurent trouver dans Denys le libérateur qui pouvait seul conjurer l'orage qui les menaçait; ils lui sacrifièrent les premiers magistrats de la république, opposés à ses vues ambitieuses; lui ouvrirent le trésor public, lui accordèrent des gardes, comme si ses jours étaient menacés, et s'aperçurent trop tard qu'ils s'étaient donné un maître. Pour s'assurer des appuis parmi les Syracusains, il épousa la fille d'Hermocrate, dont nous avons parlé, et dont la famille, même après l'exil et la mort de son chef, était toute-puissante dans Syracuse.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois avaient ouvert une nouvelle campagne, et assiégeaient Géla. Denys sortit à la tête d'une armée de trente à quarante mille hommes; mais il ne s'en servit que pour escorter les assiégés, auxquels il conseilla d'abandonner leur ville, et qu'il traîna à sa suite dans l'état le plus misérable, pour les répartir dans les villes de Syracuse et de Léontium. Camarina éprouva le même sort. A ces tristes nouvelles, l'indignation fut à son comble dans Syracuse; une violente sédition éclata contre le tyran; sa femme fut livrée aux plus cruels outrages et se tua de désespoir. D'un autre côté, une partie de l'armée de Denys l'abandonna. Mais le plus grand nombre des soldats étrangers lui étant restés fidèles, il entra à leur tête dans l'île d'Ortygie, le quartier le plus fort de la capitale, s'y renferma comme dans une citadelle, et de là exerça ses vengeances et dicta ses lois. Il eut encore l'habileté d'acheter la paix des Carthaginois, en leur abandonnant les deux tiers de la Sicile, à condition qu'ils le reconnaîtraient comme roi de Syracuse et des villes voisines.

A peine délivré de ces adversaires redoutables, Denys ne songea plus qu'à rendre indestructible le joug qu'il venait d'imposer à ses concitoyens, et à y rattacher les villes encore indépendantes de la Sicile. Mais il fallut rassembler des troupes pour attaquer ces dernières; et les Syracusains eurent à peine les armes à la main, qu'ils voulurent les tourner contre le tyran. Denys, qui assiégeait Herbesse, n'eut que le temps de se réfugier de nouveau dans l'île d'Ortygie, en abandonnant le reste de la ville aux mutins, qui l'enfermèrent si étroitement, que sa perte paraissait assurée. Déjà Denys faisait des offres de capitulation, tout en s'assurant secrètement les secours de divers corps étrangers, et entre autres des Campaniens, cantonnés çà et là dans l'intérieur de la Sicile. Ils entrèrent tout à coup dans Syracuse. Denys fit une sortie au même instant et reprit l'offensive. Les assiégeants furent complétement défaits. Denys usa de la victoire avec assez de modération. Il congédia les Campaniens, qui, en se retirant, s'emparèrent de la ville d'Entelle, en massacrèrent les habitants, et s'y établirent à leur place.

Cependant ces complots sans cesse renaissants avertissaient Denys que ses rigueurs, son adresse, ses immenses précautions, les murs redoutables dont il entourait les divers quartiers de Syracuse, les difficultés sans nombre qu'on trouvait à pénétrer jusqu'à lui, les appartements retirés, les portes secrètes, ne le mettaient pas à l'abri de la haine des peuples et des complots de ses ennemis. Il espéra donner une autre impulsion à l'esprit public, en l'occupant de conquêtes multipliées, et surtout d'une guerre active contre les Carthaginois, ces vieux et cruels ennemis de la Sicile. Tandis qu'il s'occupait des préparatifs nécessaires à l'accomplissement de ces grands desseins, deux circonstances particulières purent contribuer à tempérer la violence de son caractère et à lui ramener l'attachement des Syracusains. Sa première femme s'était tuée à la suite des outrages qu'elle avait éprouvés dans la première révolte de Syracuse; il en épousa de nouveau deux à la fois, et, chose singulière, il les traita avec une égale tendresse,

Digitized by Google

et les maintint dans une union parfaite. L'une était Doris, fille d'un riche habitant de Locres; l'autre, Aristomaque, fille d'Hipparinus, un des plus notables Syracusains, et sœur de Dion, jeune homme d'un mérite éminent, d'une brillante réputation, formé à l'école et par les leçons de Platon. Denys parut céder d'abord à l'ascendant de ce beau caractère; et Platon lui-même s'étant rendu en Sicile pour étudier les merveilles de l'Etna, Dion conçut l'idée de changer le cœur du tyran à l'aide des préceptes et des exemples du philosophe. Mais ce dernier ne sut pas troquer son manteau contre celui d'un courtisan, et la sévérité de ses remontrances excita la violence et l'indignation de Denys, qui, sans respect pour une si grande renommée, fit embarquer Platon, ordonna qu'on le vendît comme esclave dans l'île d'Égine, où il fut promptement racheté, et renvoyé à Athènes. Cet exemple fit penser à Dion qu'il serait difficile de réprimer entièrement les violences de son beau-frère. Quelquefois cependant il se piquait de générosité envers ceux qui provoquaient sa colère; mais, en général, les victimes de ses soupçons, de son avarice et de sa violence, furent nombreuses, et les latomies, qui ne s'étaient ouvertes d'abord que pour les prisonniers que le sort des combats avait livrés aux Syracusains, reçurent sous son règne une foule de citoyens distingués par leurs richesses, par leurs talents, par la fermeté de leur caractère.

LATOMIES.

C'était sous ce nom qu'étaient désignées d'immenses cavités en forme de tranchées, creusées et taillées à pic dans la roche calcaire, jusqu'à la profondeur de 100 à 150 pieds, au sein des collines qui s'élèvent près de la Syracuse moderne et à l'extrémité des principaux quartiers de la ville antique. Il n'est pas douteux qu'elles n'aient été de vastes carrières qui concoururent à la construction des monuments, des murs et des habitations d'une ville immense : on les croit postérieures aux catacombes qui s'enfoncent sous le sol de l'Achradine, et qui égalent en grandeur celles de l'Italie. Ces catacombes durent être consacrées de bonne heure, suivant l'usage des Égyptiens, aux sépultures des citoyens; devenues sacrées par cette religieuse destination, elles servaient aussi à des initiations à des cérémonies mystérieuses. Le génie des anciens, en arrachant aux entrailles de la terre les matériaux que réclamaient le luxe, les arts et les besoins de la population, imprimaient une décoration noble, simple et frappante, à ces vides souterrains. Les tranchées ouvertes à ciel ouvert n'excitaient pas de si solennelles pensées, et l'ingénieuse cruauté d'un vainqueur irrité ou d'un tyran soupçonneux destina les latomies de Syracuse, d'abord à la prison des vaincus, bientôt à la punition des criminels, et trop souvent aux besoins de la vengeance et de la haine.

Philoxène, dont les poésies faisaient les délices des Siciliens, excita la jalousie de Denys comme poète et comme amant; il trouva mauvais les vers du tyran, plut à sa maîtresse, et fut envoyé aux latomies. L'une d'elles a gardé son nom.

Cette destination des latomies se prolongea long-temps. Cicéron reproche à Verrès d'y avoir entassé de nombreuses victimes. Des aqueducs amenaient l'eau nécessaire aux besoins des prisonniers. Plusieurs y avaient passé leur vie entière. Élien rapporte que leurs enfants, ayant eu la permission d'en sortir, avaient été dans la stupeur de voir une ville, et s'étaient enfuis avec effroi en rencontrant des chevaux.

Comme les catacombes, ces immenses cavités ont bravé le cours des siècles; mais elles n'inspirent plus la crainte, ni l'horreur. L'une d'elles, dominée par un couvent de capucins dont elle forme le singulier jardin, a dû sa transformation au temps et à la longue patience des pieux et paisibles cénobites qui, pendant le cours des

ans, n'ont cessé, par un travail assidu, d'y rappeler les richesses, les dons et la fraîche végétation de la nature.

Les eaux que d'anciens aqueducs y amenaient pour les besoins des prisonniers, s'y infiltrent encore par les fissures des roches calcaires, et y entretiennent les fleurs et la verdure. Dans cette latomie, comme dans plusieurs autres, on remarque un rocher isolé et formant un énorme pilier sur les flancs duquel on croit reconnaître les traces d'anciens degrés, et dont la sommité porte aussi les débris de quelques constructions. On n'a pas expliqué d'une manière bien satisfaisante l'origine et l'usage de ces rochers isolés et presque inaccessibles; il n'est pas hors de vraisemblance cependant qu'ils ne fussent des espèces de corps-de-garde ou de postes, à l'abri des attaques des prisonniers, et d'où l'on pouvait à la fois les surveiller, et avertir au dehors, s'ils tramaient quelques complots.

Il serait inutile de décrire toutes les latomies, qui sont au nombre de dix ou douze, dont quelques-unes peu importantes. Il y en a sept principales, parmi lesquelles les plus étonnantes sont: celle des Capucins, dont nous venons de parler, et enfin la plus célèbre et la plus grande de toutes, qui porte les noms du *Paradis*, des *Cordiers*, ou enfin de *l'Oreille de Denys* (voyez *pl.* 11). Elle était située entre les quartiers de Tyché et d'Acradine, et creusée dans l'escarpement qui séparait Néapolis, quartier qui s'étendait le long du grand port, de Tyché qui le dominait. Les eaux qui s'y écoulent encore viennent sans doute du grand aqueduc, dont les eaux, prises du mont Criniti, autrefois les hauteurs de Leppa, étaient conduites dans la ville sur des arcades dont on voit de nombreux débris. Cicéron parle de ces latomies comme d'ouvrages qui inspiraient à la fois la crainte et l'admiration. Les jardins construits et arrosés dans la grande latomie, comme dans celle des Capucins, lui ont valu le nom de Paradis, bien qu'ils n'égalent pas la fraîcheur et le charme des premiers. Elle renferme aussi dans ses flancs des grottes nombreuses et même des voûtes très-vastes, qui servaient sans doute d'abri aux prisonniers. Aujourd'hui les plus considérables forment des corderies très-commodes. Mais la plus singulière de toutes ces cavernes se voit vers le fond de la latomie. C'est elle qui a reçu le nom d'Oreille de Denys, sans qu'aucune autre preuve, qu'une tradition dont on ne connaît pas l'origine, vienne appuyer le récit débité à cette occasion. On suppose que Denys, dans son inquiétude soupçonneuse, avait tiré parti d'une singularité de cette grotte, pour épier les discours et les plaintes de ses victimes. La caverne, haute de 70 pieds à son ouverture, et profonde de 100 pieds, va toujours en s'abaissant jusqu'au fond; et sa direction, depuis l'ouverture jusqu'à ce fond surbaissé, est en ligne courbe, dont la sinuosité affecte la forme d'une S. Cette disposition, assez analogue à celle du conduit auriculaire, produit, sur une grande échelle, d'étonnants effets d'acoustique. Des mots dits à voix basse sont répétés très-distinctement; un papier broyé dans les mains produit le bruit du vent le plus violent; enfin, la décharge d'une arme à feu égale, sous cette voûte, l'effet du tonnerre. Vers le haut de l'ouverture extérieure, qui se termine en ogive, est un trou carré et une espèce de cellule, ayant aussi une petite lucarne donnant dans l'intérieur de la grotte.

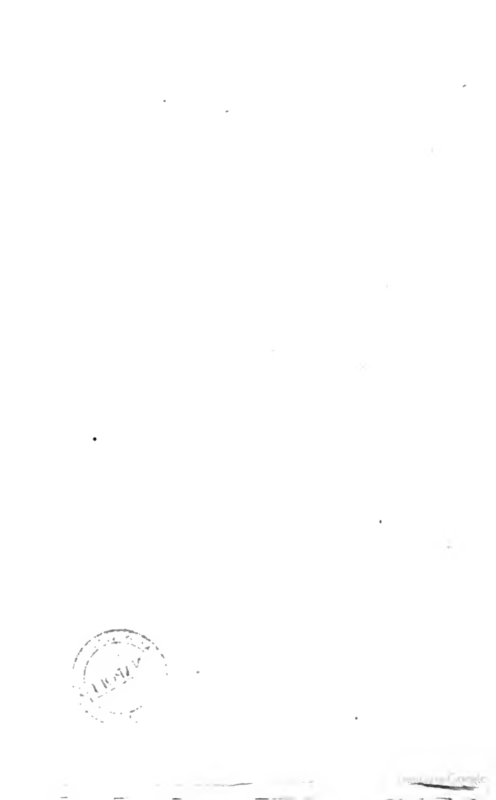
On prétend que Denys descendait de son palais dans la petite cellule dont nous venons de parler, sans doute par quelque escalier secret, et, au moyen de l'effet retentissant dans la caverne, surprenait les secrets de ses victimes. Quelques voyageurs, avides de vérifier un fait dont la réalité physique ne prouve pas néanmoins la vérité historique, se font hisser avec des cordes dans cette case inaccessible, et y entendent le même effet d'acoustique, qui se reproduit aussi bien dans le bas de la grotte. Le nombre



Oreille de Denys

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google



Digitized by Google

des latomies dut s'augmenter sous le règne de Denys, en raison des immenses ouvrages de défense dont il ne cessa de fortifier Syracuse.

MURS ET FORTIFICATIONS DE SYRACUSE.

Les débris de ces grands travaux, leurs bases indestructibles, couvrent encore les collines sur lesquelles s'étendaient les plus beaux quartiers de cette ville puissante. Prêt à rallumer une guerre dangereuse, Denys, craintif par caractère, guerrier par politique et par nécessité, prévoyant tous les dangers, tous les revers auxquels il s'exposait, voulut que Syracuse lui offrît une retraite assurée, et présentât une barrière insurmontable à des ennemis victorieux. Si son avarice lui avait fait dépouiller les temples et les édifices publics de leurs ornements les plus riches et les plus sacrés, il prodigua ses trésors pour créer, avec une étonnante rapidité, l'enceinte la plus formidable dont les villes de l'antiquité aient offert l'exemple. Soixante mille hommes et trois mille paires de bœufs furent constamment occupés à ces immenses travaux. Outre les murs flanqués de tours d'une force et d'une élévation prodigieuse, des forteresses intérieures, des portes redoutables par leurs défenses, faisaient de chaque quartier une ville imprenable. C'était surtout aux Épipoles, le point le plus élevé, le moins peuplé, mais le plus important comme poste militaire, qu'il avait multiplié toutes les ressources de l'architecture défensive; et c'est là aussi que sont accumulées des ruines dont la masse, l'étendue et la combinaison étonnent l'imagination. (Voy. *pl.* 12.) Des ingénieurs anglais en ont récemment relevé, avec soin, toutes les directions, et ont reconnu des souterrains qui, passant sous les murs mêmes et se dirigeant de l'intérieur à l'extérieur, aidaient à des sorties, au moyen de larges soupiraux protégés par les projectiles des murailles. Des degrés mobiles conduisaient à ces ouvertures, et on les retirait aussitôt après la rentrée des assiégés.

GUERRE CONTRE LES CARTHAGINOIS,
397 ans avant J.-C.

Pourvu des plus grands moyens d'attaque et de défense, Denys menaça hardiment les possessions des Carthaginois, en leur enjoignant d'évacuer à l'instant les villes siciliennes. Motyes, leur place d'armes, située sur un îlot, à l'autre extrémité de la Sicile, le vit tout-à-coup paraître devant ses murs, et créer, comme par enchantement, une chaussée qui unit l'île à la terre ferme; puis, laissant son frère Leptine continuer le siége par mer, il courut soumettre les autres villes carthaginoises, qu'il enleva successivement, à l'exception de Panorme et de Ségeste, trop importantes pour être surprises par un coup de main. Cependant, Motyes continuait à se défendre; Denys y retourna avec toutes ses troupes, et parvint à s'en emparer après une attaque désespérée. Les malheureux habitants éprouvèrent les terribles effets de sa colère; il n'épargna que ceux qui trouvèrent asile dans les temples: tous les autres furent tués ou vendus comme esclaves.

Surpris par la rapidité des événements, les Carthaginois n'étaient pas en mesure de résister à ces vives attaques. Une tentative de diversion, faite par mer dans le port même de Syracuse, se réduisit à l'incendie de quelques navires. Enfin, une armée et une flotte nombreuses partirent de Carthage sous les ordres d'Imilcon. Leptine l'attaqua en mer, et lui fit éprouver un léger échec; mais, enfin, les Carthaginois débarquèrent à Panorme, et reprirent sur-le-champ Éryx et Motyes. Denys, qui assiégeait Ségeste, allait être cerné, lorsqu'il leva précipitamment le siége et se replia sur Syracuse. Avant de l'y suivre, Imilcon ne voulut pas laisser derrière lui Messine, dont la puissance l'inquiétait; il s'en rendit maître, et la détruisit jusqu'aux fondements. Jamais ruine ne fut plus complète; et cette affreuse rigueur fut, non l'effet de la colère ou le résultat de l'exalta-

tion de la victoire, mais un odieux calcul fondé sur le trop grand éloignement de Messine des possessions carthaginoises.

Cependant Denys s'était avancé vers les gorges du mont Taurus pour observer la marche d'Imilcon; sa flotte suivait le rivage et attendait celle des Carthaginois, qui quitta le port de Messine pour soutenir l'armée de terre, qu'Imilcon conduisait droit à Syracuse. Denys avait recommandé à Leptine, son frère, qui commandait la flotte, de ne pas livrer de combat sans avoir réuni toutes ses forces, car il comptait sur le secours des Lacédémoniens. Leptine se crut assez fort pour vaincre sans aucun secours étranger; mais il fut complétement défait, et les Carthaginois cinglèrent aussitôt vers Syracuse. Denys, déconcerté dans ses plans de défense, essuya lui-même un échec, et ne songea plus qu'à regagner sa capitale. Imilcon le suivait l'épée dans les reins, et la retraite devenait de plus en plus périlleuse, lorsqu'une éruption épouvantable de l'Etna roula ses flots brûlants jusqu'au rivage de la mer et sépara les deux armées. Imilcon, arrêté par un torrent de feu, se vit forcé de faire le tour du volcan, ce qui retarda sa marche de plusieurs jours, et donna le temps à Denys de se renfermer dans sa capitale. Déja la flotte carthaginoise s'était emparée des trois ports; et les Syracusains voyaient avec effroi les mâts des navires ennemis se confondre avec les toits de leurs maisons. Bientôt Imilcon vint accroître le péril qui les menaçait; il s'empara de l'Achradine, ravagea tous les environs de la ville, se fortifia dans un camp retranché, qu'il aplanit en faisant détruire tous les tombeaux qui se trouvaient sur son emplacement, et entre autres ce vaste monument, flanqué de tours, que la reconnaissance des Syracusains avait élevé à la mémoire de Gélon : lui-même établit sa tente dans le temple de Jupiter, au faubourg de Polychna. Ces profanations excitèrent l'indignation et le courage des assiégés; ils eurent plusieurs succès dans diverses rencontres. En même temps, trente navires auxiliaires, commandés par un Lacédémonien, parurent devant Syracuse et défirent la flotte carthaginoise.

Denys, qui dans sa retraite avait dû son salut aux ravages que causait l'Etna, eut encore à se féliciter d'un fléau non moins terrible. Une affreuse épidémie, qu'on attribua à l'ouverture des tombeaux, et surtout au séjour de l'armée ennemie dans les marais qui bordent le cours de l'Anapus, vint attaquer les Carthaginois : rien n'en put arrêter les ravages; le camp était jonché de cadavres; le désespoir, la fureur s'emparaient des soldats. Les Syracusains, persuadés que le ciel combattait pour eux, sortirent sous les ordres de Denys, et firent un affreux carnage de leurs ennemis. Imilcon acheta, la nuit suivante, la permission de se retirer avec les tristes débris de cette armée naguère si puissante : il avait perdu cent cinquante mille hommes; les auxiliaires l'abandonnèrent et passèrent au service de Denys. Le général carthaginois, de retour en Afrique, ne put survivre à sa honte, ni soutenir le spectacle de la consternation publique; il se laissa mourir de faim.

Denys, victorieux dans une lutte si terrible, chercha aussitôt à en effacer les traces. Il sentait d'ailleurs, comme tous les princes dont le pouvoir est usurpé, la nécessité d'occuper et de frapper l'esprit de ses sujets par de nouvelles entreprises, par des actes de force, d'éclat ou de hardiesse. Il entreprit de rétablir Messine, malgré l'opposition des habitants de Rhège, que la destruction de cette puissante ville avait rendus seuls maîtres du détroit. Denys repoussa leurs attaques, défit une nouvelle armée carthaginoise, commandée par Magon, lieutenant d'Imilcon, et le contraignit à signer un traité par lequel le Carthaginois lui remit la colonie formée dans les gorges du mont Taurus, et qui devint, vers ce temps, la ville de Tauroménium.

Après ce succès, il passa en Italie, et s'empara de Rhégium. Cette guerre fut suivie de quelque temps de repos, pendant lequel Denys parut s'occuper de la culture des lettres; les villes saccagées sortirent de leurs ruines; les peuples respirèrent. Mais bientôt les Carthaginois reprirent les armes; Denys les défit, et dicta les conditions de la paix. Dans une dernière guerre, il fut moins heureux, et se vit forcé de rendre une partie de la Sicile à ces implacables ennemis. Au chagrin qu'il en conçut, se joignit le dépit d'avoir échoué dans les jeux de la Grèce, en disputant les prix de la poésie et de la course des chars. Des accès de fureur ou d'humeur noire vinrent augmenter les bizarreries de son caractère. Cependant, ses vers ayant été couronnés quelque temps après au théâtre d'Athènes, sa joie ne connut plus de bornes; il donna des fêtes et des repas splendides à toute la population de Syracuse, et se livra lui-même à des excès qui avancèrent sa fin. Il mourut en 368 avant J.-C.

Denys ne fut point un homme ordinaire. Il faut de grandes qualités, peut-être aussi de grands vices, pour asservir sa patrie. Les traits divers rapportés sur son compte dénotent les uns et les autres. Il laissa trois enfants de Doris de Locres, et quatre d'Aristomaque de Syracuse, sœur de Dion. Denys-le-jeune, fils de la première, lui succéda.

DENYS-LE-JEUNE.

Malgré tant de guerres civiles et étrangères, son père avait laissé le royaume florissant, et défendu par des forces imposantes. L'armée se montait à cent mille hommes et dix mille chevaux; la marine comptait quatre cents navires; les arsenaux étaient remplis d'armes et de machines. L'armée et le peuple reconnurent avec joie Denys-le-jeune pour leur souverain. La nature l'avait doué d'un caractère facile et liant, et ces heureuses dispositions étaient encore embellies par le goût des arts et des talents; mais les vices d'une éducation négligée, l'habitude du pouvoir, les flatteries des courtisans, un penchant effréné pour la débauche, avaient corrompu cet heureux naturel. L'histoire a rapporté des exemples si dégoûtants de la servilité et de la bassesse des jeunes gens qui cherchaient à s'emparer de son esprit, que la plume se refuse à les retracer.

Dion, son oncle, encouragé par les Syracusains les plus vertueux, cherchait en vain à lutter contre tant de corruption; chacun de ses conseils était empoisonné par cette troupe de lâches adulateurs. Pour obtenir contre eux plus d'avantages, il voulut encore s'appuyer de l'autorité et de l'éloquence de Platon. Quoiqu'il eût inutilement employé ce moyen contre les vices du père, il espéra que la jeunesse et le bon naturel du fils céderaient plus facilement à l'ascendant d'un homme si illustre. Platon revint en Sicile, à la prière de Dion; il y trouva une nouvelle disgrace, et se retira après avoir vu exiler Dion. On s'étonne qu'après deux épreuves pareilles un philosophe, un sage, ait pu reveni. une troisième fois s'exposer aux ca prices de la tyrannie, aux lâches per fidies d'une cour corrompue. L'histoire elle-même semble en rougir, en attribuant ce voyage au désir d'obtenir la grace de Dion. L'imprudent philosophe fut reçu avec de grands honneurs, et bientôt après se vit exposé à toute la haine d'un prince qui ne connaissait plus de frein. La Grèce entière trembla pour les jours de Platon, et intervint pour qu'il lui fût permis de retourner dans sa patrie.

DION
358 ans avant J.-C.

Denys avait passé du respect et de l'attachement pour Dion à la haine la plus implacable. Non content de l'avoir banni, il voulut le blesser dans ses plus chères affections, et força sa femme, Arété, à épouser un courtisan, nommé Timocrate. Ce dernier outrage mit un terme à la pa-

tience de Dion. Retiré dans Athènes, il trouva des appuis et des secours dans la Grèce; ses amis préparèrent les esprits dans Syracuse et dans la Sicile; enfin Dion, avec une faible escorte de soldats, débarqua à Minoa, près de Sélinunte, et marcha droit à Syracuse. Tous les mécontents des villes qui se trouvaient sur sa route vinrent se joindre à lui, et il arriva devant Syracuse, tandis que Denys était parti pour une expédition contre quelques villes de l'Italie. Les Syracusains le reçurent comme un libérateur; il attaqua les forteresses des Épipoles et s'en rendit maître; mais il ne put pénétrer dans l'île d'Ortygie, défendue par la citadelle et par la mer. Denys y rentra, peu de jours après, au moyen de sa flotte. Il tenta d'abord la voie des négociations, puis celle des embûches, des trahisons et des perfidies de toute espèce. Il parvint au moins à exciter la défiance des Syracusains contre leur généreux défenseur; et tandis que le tyran, réduit aux extrémités, fuyait en Italie avec tous ses trésors, Dion, menacé par ses concitoyens, était forcé de s'ouvrir un passage les armes à la main, et de se retirer à Léontium.

Denys avait laissé son fils dans la citadelle, avec ordre de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. A la nouvelle des dissensions qui régnaient dans Syracuse, et du départ de Dion, les partisans de Denys reprirent courage, firent une sortie, s'emparèrent de la ville, et passèrent au fil de l'épée une partie des habitants. Les Syracusains, reconnaissant trop tard les suites funestes de leur ingratitude, implorèrent le pardon et les secours de Dion. Il accourut pour les sauver d'une ruine complète; la discorde les armait les uns contre les autres; le fer et la flamme dévastaient Syracuse. Dion, au milieu de ce désordre, parvint, après un combat sanglant, à repousser les troupes de Denys dans la citadelle, où elles capitulèrent.

Dion ne fut récompensé de tant de services que par de nouvelles persécutions; son désintéressement, sa générosité, son dévouement pour les intérêts de son pays, ne purent désarmer des hommes ambitieux. Il eut sans cesse à lutter contre Héraclide, qui lui devait son élévation et le commandement de la flotte. Les menées criminelles de cet homme dangereux furent poussées au point que Dion, après lui avoir pardonné plusieurs fois, fut obligé de le faire tuer. Averti de nouveaux complots par sa sœur Aristomaque et sa femme Arété, qu'il avait retrouvées dans la citadelle, il tomba dans une profonde tristesse, et refusa d'exercer de nouvelles rigueurs. Enfin, un Athénien, nommé Callipe, qu'il avait amené de Grèce et qu'il chérissait comme son fils, le fit assassiner par des soldats étrangers. La cruauté de ses ennemis le poursuivit encore après sa mort, en faisant périr de la manière la plus barbare sa femme, sa sœur et son enfant. Callipe ne jouit pas long-temps des fruits de son crime; il crut que, pour conserver la puissance et fasciner l'esprit des peuples indignés de sa trahison, il fallait des actions d'éclat: il courut donc, avec une imprudente précipitation, attaquer Catane et Messine. Repoussé dans ces deux entreprises, et poursuivi par la haine générale, il se retira en Italie avec les débris de son armée, principalement composée d'étrangers. Bientôt, deux de ses officiers le tuèrent, et le hasard voulut que ce fût avec le même poignard qui avait tranché les jours de Dion. Syracuse, dans cet intervalle, était livrée à l'anarchie. Les Syracusains demandèrent des conseils et des lois à Platon, qui leur offrit une forme de gouvernement participant de la monarchie et de la république; mais ils n'en firent pas même l'essai. Hyparinus, frère de Denys, s'empara de l'autorité; deux ans après, Nypsius la lui arracha. Denys, à son tour, voyant que l'autorité appartenait au plus hardi, conçut le projet de recouvrer son sceptre. Quelques soldats lui suffirent pour reprendre Syracuse, dix ans après en avoir été banni. Mais la Sicile, dévastée et dépeuplée de ses colons et de sa population, couverte

des ruines de tant de villes saccagées ou détruites, était devenue une proie facile; les soldats ramassés dans tous les pays et qui campaient sur les débris de ces cités, acceptaient et défendaient tous les maîtres qui se présentaient et dont ils espéraient tirer un salaire.

L'exil et le malheur n'avaient fait qu'aigrir le caractère de Denys. Un grand nombre de Syracusains, effrayés d'obéir à un tel maître, et découragés sans doute par tant de révolutions successives, s'enfoncèrent dans l'Italie, loin d'une patrie livrée à des convulsions sans cesse renaissantes. Ils fondèrent la ville d'Ancône. Ceux qui restèrent à Syracuse portaient en gémissant le joug odieux de Denys. Ils engagèrent Icétas, tyran de Léontium, à s'entendre avec eux pour appeler un libérateur. Icétas eût voulu que le choix tombât sur lui, et convoitait depuis long-temps la succession de Denys; il feignit cependant d'accéder aux vœux des Syracusains, et joignit des députés à ceux qu'ils envoyèrent chez les Corinthiens pour obtenir de ces peuples, qui passaient pour les plus modérés et les plus justes de la Grèce, un général et des secours capables d'assurer la liberté de la Sicile. Le choix tomba sur Timoléon.

TIMOLÉON,
345 ans avant Jésus-Christ.

C'était un Grec illustre et respecté. Jeune, il avait combattu pour sa patrie, et son dévouement pour elle avait été porté à l'un de ces excès dont nos mœurs modernes ne nous permettent de louer qu'en frémissant l'affreux résultat. Un frère ambitieux voulut asservir Corinthe; Timoléon l'avait fait mourir. Après cette terrible extrémité, il ne put consentir à vivre lui-même qu'en cédant aux larmes et aux prières de sa famille et de ses amis, et en se condamnant à la retraite la plus profonde. Il fallut l'en arracher pour le placer à la tête de l'expédition destinée à délivrer la Sicile. Cependant Icétas, qui ne s'était pas senti assez fort pour s'emparer de l'autorité, avait appelé secrètement les Carthaginois à son aide; et Timoléon, en arrivant à Rhegium, se trouva enfermé par la flotte carthaginoise, et apprit qu'Icétas, aux prises avec Denys, avait pénétré dans Syracuse, y commandait en maître, tenait Denys bloqué dans la citadelle, et s'opposait à l'arrivée et au débarquement des Corinthiens. Timoléon, avec sa faible expédition, ne pouvait lutter contre tant d'ennemis. Cependant, par une ruse adroite, il se dégagea de la flotte carthaginoise, et débarqua à Tauromenium, gouvernée alors par Andromaque, qui le reçut avec une entière bienveillance. La forte position de cette ville, située dans les défilés que les branches du mont Taurus forment au bord du détroit, lui permit d'observer la situation des affaires. Rien ne pouvait lui faire concevoir l'espérance du succès. Il n'avait qu'une poignée d'hommes à sa suite. Icétas, à la nouvelle de son débarquement, avait livré le port de Syracuse aux Carthaginois, et laissant garnison dans la ville, avait marché vers Adranum, aujourd'hui Aderno, avec un corps de cinq mille hommes. Timoléon s'y porta au même instant avec sa petite armée, attaqua Icétas à l'improviste, et lui fit prendre honteusement la fuite.

Cette facile victoire décida la fortune en faveur de Timoléon. Denys, qui n'espérait plus tenir long-temps dans la citadelle, lui fit proposer de la lui remettre. Il n'était pas facile d'y introduire des troupes. Cependant, à force de prudence et d'adresse, il parvint à y faire entrer une garnison suffisante. Icétas, qui croyait encore y tenir Denys assiégé, apprit avec dépit qu'elle était au pouvoir des Corinthiens. Denys, haï, méprisé, se retira à Corinthe, y mena la vie d'un obscur bouffon. L'histoire a conservé quelques traits de cynisme et quelques reparties piquantes de ce prince déchu.

Cependant Icétas et les Carthaginois occupaient toujours Syracuse avec une armée bien supérieure à celle de Ti-

moléon; ils espéraient parvenir à reprendre la citadelle; mais leur habile ennemi, qui s'était avancé à Catane, envoyait continuellement des secours de toute espèce à Ortygie. Magon, général des Carthaginois, et Icétas, après avoir tenu conseil, résolurent de marcher, avec toutes leurs forces, pour écraser Timoléon. A peine eurent-ils débloqué la citadelle et quitté Syracuse, que les Corinthiens firent une sortie vigoureuse et se rendirent maîtres de l'Achradine, qui touchait à Ortygie et qui formait la principale partie de la ville. A cette nouvelle, Magon s'effraya de voir des ennemis devant et derrière lui, et, regagnant précipitamment ses vaisseaux, il retourna honteusement en Afrique. Icétas, privé de son secours, ne put résister à Timoléon, qui s'avançait vers Syracuse. Il fut défait et son armée dispersée. Timoléon entra en vainqueur dans la capitale, détruisit les forts, rasa la citadelle et proclama la liberté de la Sicile. Le palais des Denys devint une place publique, à laquelle Syracuse reconnaissante donna le nom de son libérateur. Elle s'appela le Timoleontium.

Mais l'immense et redoutable enceinte de cette ville, jadis si florissante et si peuplée, ne renfermait plus que des ruines et des quartiers déserts, des monuments à moitié détruits. Timoléon appela de nombreux colons du Péloponèse et travailla avec une ardeur infatigable à effacer les traces de tant de malheurs. Syracuse semblait sortir de ses ruines, et les autres villes siciliennes gémissaient encore sous des tyrans odieux, ou se trouvaient livrées à tous les désordres de l'anarchie. Le libérateur de Syracuse songea bientôt à les délivrer et à les rattacher aux destinées de la capitale. Icétas, tyran de Léontium et l'ennemi irréconciliable de Timoléon, fut attaqué et chassé de la ville qu'il opprimait. Leptine, qui dominait Apollonie et Enguyum, éprouva le même sort et se retira à Corinthe.

Cette ville grecque, à qui les Syracusains devaient Timoléon et tant de secours de toute espèce, mit le comble à ses bienfaits en envoyant deux législateurs habiles qui, de concert avec lui, travaillèrent à remettre en vigueur les lois depuis si long-temps oubliées ou réduites au silence. Ils retouchèrent les lois de Dioclès en ce qui concernait le gouvernement. Leurs dispositions à l'égard des citoyens furent conservées intactes. Ils créèrent un magistrat suprême et temporaire qui prenait le nom d'Ampipole et de ministre de Jupiter Olympien. Les années étaient distinguées par les noms de ces magistrats. Le premier qui fut créé s'appelait Callimènes.

Toutefois, la plus grande partie de la Sicile était encore au pouvoir des Carthaginois, ou reconnaissait leur patronage. Timoléon encouragea la plupart des villes à secouer leur joug et à se ranger dans l'alliance de Syracuse; et, pour tenir ses troupes en baleine, il les envoya rançonner les cités qui persistaient à préférer la domination africaine.

Les Carthaginois pénétrèrent aisément les projets de Timoléon, et reprirent de leur côté leur dessein favori d'expulser tous les Grecs de la Sicile. Un armement formidable, parti de Carthage, vint débarquer à Lilybée, sous la conduite d'Amilcar et d'Asdrubal. A cette nouvelle, le découragement glaça le courage des nouveaux habitants de la Sicile. Timoléon, qui trouvait si facilement des colons, ne put réunir qu'une armée très-peu nombreuse, dont une partie même l'abandonna après quelques jours de marche, et revint à Syracuse. Malgré cette défection, il n'en continua pas moins sa marche, attaqua avec intrépidité ses innombrables ennemis au moment où ils tentaient le passage du fleuve Crimise, près de Sélinunte, les refoula dans les marais qui le bordent et qu'un orage épouvantable changea tout-à-coup en lacs fangeux, où s'engloutirent les meilleures troupes carthaginoises. Le butin fut immense, et rien n'égalait la magnificence glorieuse de la tente de Timoléon, resplendissante des plus riches dépouilles, parmi lesquelles

on voyait des boucliers d'un travail exquis et d'une beauté rare, car c'était l'élite des armées carthaginoises qui venait de périr dans ce combat, et ces corps étaient principalement composés des jeunes gens tirés des meilleures familles de la capitale.

Timoléon fit porter à Corinthe, qu'il regardait toujours comme sa patrie, et dédier dans le temple de Neptune, l'un des plus célèbres de la Grèce, des trophées magnifiques, composés des plus belles armes; une inscription placée au-dessous exprimait la grandeur du service rendu par les Corinthiens aux habitants de la Sicile, et en rendait graces aux dieux.

De retour à Syracuse, Timoléon vainqueur en bannit sur-le-champ les lâches soldats qui l'avaient abandonné. Il se vit bientôt obligé de marcher contre Mamercus, tyran de Catane, et contre Icétas, maître de Léontium, qui venaient encore d'appeler les Carthaginois à leur aide pour renverser Timoléon. Ils eurent d'abord quelques succès; mais bientôt Icétas fut défait, pris, jugé et condamné à mort avec toute sa famille, que Timoléon abandonna à la fureur des Syracusains, sans doute aussi en représailles de la mort de la femme, de la sœur et du fils de Dion, qu'Icétas avait fait périr. Mamercus fut défait peu de temps après son allié, et conduit à Syracuse, où le même sort l'attendait.

Les Carthaginois avaient enfin signé la paix, et s'étaient contentés des anciennes places qu'ils possédaient. Timoléon, tranquille de ce côté, s'occupa de la situation de toutes les villes qui se trouvaient comprises dans l'alliance ou sous la domination de Syracuse : aux unes, il assura une sage liberté; aux autres, il donna des lois et des réglements municipaux. Il détruisit ces bandes campaniennes que les discordes civiles avaient attirées en Sicile, et qui perpétuaient le désordre et les brigandages.

Dès que la tranquillité fut assurée dans cette île féconde et sous un ciel si beau, l'esprit de colonisation, toujours actif chez les peuples de l'antiquité, dut bientôt réparer les pertes que tant de troubles avaient causées; de nouveaux établissements repeuplèrent les cantons déserts. Gela et la superbe Agrigente n'avaient plus d'habitants; des chefs grecs, aidés par Timoléon, y conduisirent de nombreux colons, et rassemblèrent tout ce qui restait des anciens. L'attachement des Siciliens payait Timoléon de tant de soins et de bienfaits, dont sa modestie faisait hommage aux dieux. Il avait même élevé dans sa maison un autel à la fortune et à l'occasion, comme si ses succès étaient leur ouvrage. Les Siciliens reconnaissants s'occupèrent à leur tour de son bonheur et de son repos; ils lui firent élever, près des portes de Syracuse et dans une position charmante, une maison de campagne entourée de beaux jardins. Elle était située à l'extrémité de l'escarpement qui, depuis le quartier d'Achradine, séparait celui de Tyché des bois du Téménites. A cette époque, cette partie de Syracuse n'était qu'une espèce de faubourg couvert de temples, de bosquets sacrés, de jardins. Près de là s'élevait le théâtre, pratiqué dans l'escarpement dont nous venons de parler. La maison de Timoléon dominait ce paysage varié, qui s'étendait jusqu'aux rives du grand port, dont le magnifique bassin terminait ce riche tableau. Ce fut là que Timoléon, après avoir rendu la liberté, la paix, les lois et le bonheur à sa patrie, vint jouir d'un repos doux et glorieux, que l'amour de ses concitoyens entourait de soins et d'hommages; et afin qu'aucun regret ne troublât cette noble vie, une députation des plus distingués des Syracusains se rendit à Corinthe pour en ramener sa femme et sa famille. Les délibérations sur les affaires publiques avaient lieu dans le théâtre; sa proximité permettait à Timoléon d'y assister; et dès qu'il y paraissait, sa vue excitait des transports de joie, et ses conseils y étaient reçus comme des oracles. Sur la fin de sa vie il perdit la vue; on se disputait encore l'honneur de le porter à l'assemblée,

et de longs applaudissements lui témoignaient l'enthousiasme que sa présence inspirait (voy. *pl.* 13). On montre aujourd'hui aux voyageurs, mais sans autre preuve qu'une tradition populaire, quelques constructions, sur lesquelles s'élève une petite métairie nommée Trémila, et qu'on regarde comme les débris de la maison de Timoléon. La beauté du site et ces nobles souvenirs ont engagé un étranger à y bâtir une maison de plaisance.

Non loin de ce lieu, où l'imagination se plaît à rétablir l'asile honoré d'un grand homme, on trouve avec certitude et avec plus de plaisir encore les restes de ce théâtre où tant et de si justes hommages lui furent rendus. Les différents étages de gradins qui en formaient le vaste hémicycle sont encore parfaitement visibles; dépouillés des marbres qui les recouvraient, ils ont reçu du temps et de la nature un autre aspect, d'autres ornements; des plantes, des fleurs, des arbustes couvrent dans leur riche désordre ce monument de l'art, du luxe et de la puissance. Il ne reste plus rien des beaux portiques qui le couronnaient. La scène et l'avant-scène qui subsistaient encore sous le règne de Charles-Quint, et dont ce prince employa les pierres pour construire une citadelle à l'entrée de Syracuse, ont entièrement disparu. Ce fut sur ces gradins que Mamercus, tyran de Catane, épouvanté des malédictions dont les Syracusains l'accablaient, prévint le supplice dû à ses crimes, en se précipitant de degrés en degrés (voy. *pl.* 14). Ce théâtre, où retentirent tant de scènes bruyantes, où la discorde et l'éloquence firent entendre de si vives clameurs, ne répète plus que le chant des oiseaux, le doux murmure d'un ruisseau qui, s'échappant d'aqueducs ruinés, vient faire jouer un moulin et tombe en cascades argentées sur les antiques gradins où s'agitait la population de Syracuse. Une route charretière suit les détours des rampes et des *præcinctiones* qui séparaient les étages de l'amphithéâtre. Sur une plinthe des degrés supérieurs, on lit une inscription grecque en l'honneur d'une reine Philistide, dont le nom s'est également conservé sur quelques médailles. Malgré les dissertations auxquelles l'existence de cette princesse a donné lieu, il est impossible de fixer d'une manière satisfaisante l'époque où elle a dû régner à Syracuse.

Les honneurs, les respects témoignés à Timoléon, ne se démentirent pas pendant sa longue vieillesse, et le suivirent au-delà de sa vie. La douleur des Syracusains se signala par les plus pompeuses cérémonies. Les jeunes gens les plus distingués de Syracuse portèrent son corps sur un lit de parade, jusqu'au bûcher qui devait le consumer. Là, un héraut nommé Démétrius proclama le décret suivant : « Le peuple syracusain veut que Timoléon de Corinthe, fils de Timodème, soit enterré aux dépens du trésor public, et qu'on emploie aux frais de ses funérailles jusqu'à la somme de deux cents mines (10,000 francs); et pour combler d'honneurs sa mémoire, il ordonne qu'à l'avenir, on célèbre tous les ans, le jour de sa mort, des jeux de musique, des jeux gymniques et des courses de chevaux, en mémoire de ce qu'il a donné aux Siciliens les lois les plus sages, après avoir détruit les tyrans, défait les barbares dans plusieurs combats et repeuplé les grandes cités qu'il avait trouvées abandonnées et désertes. » Ses cendres furent placées dans un magnifique tombeau, au milieu de la place qu'il avait créée sur l'emplacement du palais des tyrans, à l'entrée d'Ortygie. Peu de temps après, elle fut entourée de vastes portiques; on y éleva des gymnases, et ce lieu respecté fut nommé Timoléontium.

La Sicile jouit encore pendant plusieurs années du bonheur et de la tranquillité que la sagesse de Timoléon lui avait préparés; mais déjà elle nourrissait dans son sein celui qui devait le déchirer, et livrer de nouveau sa patrie aux fureurs de l'ambition et de la tyrannie.


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Souterrain des Épipolis.

Digitized by Google


Google



L. Thomas

Maison de Campagne de Timoléon. Landhaus des Timoleon.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google


Digitized by Google

AGATHOCLE.

307 avant Jésus-Christ.

Un Italien nommé Carcinus, fabricant de vases de terre, fut contraint de quitter la ville de Rhège sa patrie, et se réfugia à Thermes en Sicile, où il se maria. Sa femme étant devenue enceinte, le superstitieux potier s'inquiéta du sort futur de son enfant, interrogea l'oracle d'Apollon, et apprit avec effroi qu'il serait père d'un fils qui causerait de grands maux aux Carthaginois et à la Sicile. Pour détourner cette menace du ciel, Carcinus fit exposer l'enfant aussitôt après sa naissance. Sa force singulière ayant soutenu sa vie pendant quelques jours, sa mère vint le chercher à la faveur de la nuit, et le cacha chez un de ses frères; elle lui donna le nom d'Agathocle. Il avait sept ans lorsque son père le rencontra sans le connaître dans une solennité publique, et fut frappé de sa beauté. La mère d'Agathocle profita de cette rencontre pour éveiller le remords et les regrets dans le cœur de son époux. Les larmes de Carcinus l'enhardirent, et bientôt elle lui découvrit le mystère de l'enlèvement et de l'éducation de son fils; le père l'embrassa avec transport et l'emmena chez lui, en craignant toutefois que les Carthaginois n'eussent pas pour cet enfant redoutable des entrailles aussi paternelles. Pour le soustraire à ce danger, Carcinus quitta Thermes à la hâte, et transporta ses pénates et sa fabrique à Syracuse. Carcinus mourut, et le jeune Agathocle, entre les mains d'une mère trop faible, annonça bientôt un caractère entreprenant, un esprit vif et prompt, des inclinations corrompues et des penchants féroces. Un Syracusain, riche et débauché, le recueillit dans sa maison, et se plut à développer son esprit et ses vices. Agathocle profita bien de ses leçons, séduisit sa femme qui, devenue veuve peu après, lui donna sa main et ses richesses. Déja son ambition et ses intrigues agitaient Syracuse. Sosistrate, qui y exerçait une grande influence, déconcerta ses projets criminels en le faisant bannir de Sicile. Il se réfugia successivement à Crotone et à Tarente, y déploya des talents militaires, et en fut encore chassé. A la tête de quelques brigands, il harcela Sosistrate, qui soutenait alors une guerre en Italie, et parvint à le repousser. Ce dernier ayant été à son tour exilé de Syracuse, Agathocle y fut rappelé, y fomenta de nouveaux troubles, et se vit exilé de nouveau. Dès lors son audace ne connut plus de ménagements. Il rassembla quelques soldats mécontents, des mercenaires et des hommes perdus comme lui, et à leur tête il osa s'emparer de Léontium et assiéger Syracuse. L'entreprise était au-dessus de ses forces: il le sentit, et se hâta de faire intervenir les Carthaginois, à l'aide desquels il obtint de rentrer dans la ville sous la foi des serments les plus solennels, par lesquels il s'engageait à respecter le gouvernement et les lois des Syracusains.

Un homme de cette trempe ne pouvait rester long-temps dans le repos et dans l'obscurité. Les affaires de l'état étaient alors confiées à un conseil composé de six cents principaux citoyens. Ce corps puissant présentait un grand obstacle aux projets d'Agathocle, qui jura sa perte. Il parvint, en raison de sa réputation militaire, à se faire confier le commandement d'un petit corps de troupes, dont il fascina bientôt l'esprit. Sûr de l'aveugle dévouement de ses soldats, il désigne aussitôt à leurs fureurs la tête des principaux citoyens, et livre la ville à leurs violences. Pendant deux jours Syracuse est inondée du sang de ses habitants. Le troisième jour, Agathocle feint tout à coup une extrême modération, fait succéder l'exil au massacre, et ne manque pas d'annoncer qu'il remet aux mains du peuple un pouvoir qu'il n'avait accepté que pour le sauver. Nul ne se présenta pour le lui disputer, et Agathocle, dès ce moment, disposa des forces et des trésors de Syracuse. Fidèle à son système de popularité, il ordonna le partage des terres et l'abolition des dettes; du

reste, aucun faste, aucune précaution ne fournit le prétexte de l'accuser d'orgueil ou de crainte. Aussi habile que Denis, moins fourbe, plus audacieux et encore plus cruel, il sut pourtant modérer sa fougueuse volonté, et parut chercher à donner des bases solides à sa puissance, en publiant des réglements salutaires. Maître absolu de Syracuse, il voulut soumettre également les villes qui en avaient méconnu la suprématie. Mais les Carthaginois le virent avec inquiétude étendre peu à peu sa domination sur celles qui se trouvaient comprises dans leur alliance, et pour arrêter ses progrès, ils envoyèrent Amilcar en Sicile avec une armée, qui se grossit des mécontents et de tous ceux qu'Agathocle avait bannis de Syracuse.

Amilcar et Agathocle furent d'abord alternativement vainqueurs et vaincus; mais enfin les Syracusains ayant éprouvé un échec considérable firent une retraite précipitée et s'enfermèrent dans la capitale. Amilcar commença par s'assurer de gré ou de force des villes voisines. Il fit alliance avec Camarine, Léontium, Catane, Tauroménium, Messine et Abacènes, et sûr de n'être pas inquiété sur ses derrières, il vint mettre le siége devant Syracuse. Agathocle en avait déja fait réparer les fortifications, et y avait formé d'immenses magasins; mais inquiet des suites d'un siége long et dangereux dont il était menacé, il conçut le hardi projet de porter la guerre en Afrique. Cette expédition fut conduite avec taut de secret et d'habileté, qu'il parvint à traverser la flotte carthaginoise, et à la tromper par des manœuvres si bien conçues, que tous les bâtiments de transport sur lesquels il avait embarqué ses meilleures troupes arrivèrent à la côte d'Afrique, et débarquèrent l'armée sans rencontrer d'obstacle. Ce fut alors que par une témérité inouïe, qui depuis fut imitée par des généraux illustres, il s'ôta tout moyen de retraite en faisant mettre le feu à ses vaisseaux. Cet acte désespéré dans lequel il entre peut-être plus de forfanterie que de bon calcul, a été loué sans restriction, et ne soutiendrait pas probablement un examen sérère et judicieux. S'il excita, dans le premier moment, l'enthousiasme et l'enivrement de l'armée syracusaine, il la plongea dès le lendemain dans la stupeur et dans l'inquiétude. Agathocle le sentit, et marcha aussitôt vers une grande cité qui fut emportée d'assaut. Tunis eut bientôt le même sort. Il détruisit ces deux villes, afin de répandre au loin la terreur de ses armes. Carthage était dans l'effroi, l'indignation était au comble contre les généraux qui commandaient en Sicile, lorsqu'on apprit qu'ils étaient victorieux et que Syracuse était près de céder à leurs efforts. A cette nouvelle, l'espérance vint ranimer le courage des Africains, les citoyens coururent aux armes, et on forma une armée de 40,000 hommes qui fut mise sous le commandement d'Hannon et de Bomilcar : mais une haine secrète divisait ces deux généraux; ils voulurent agir sans s'entendre, et furent complétement défaits. Agathocle profita de sa victoire, s'empara de plusieurs villes, et fit soulever le pays. Il envoya en même temps un exprès à Syracuse pour y porter la nouvelle de ses succès. Les Syracusains, réduits aux dernières extrémités, songeaient à se rendre. En apprenant les victoires de l'armée d'Afrique, ils ne songèrent plus qu'à rivaliser avec elle. Ils attaquèrent les assiégeants à l'improviste, et les taillèrent en pièces. Amilcar fut pris dans la mêlée et mis à mort bientôt après.

Le séjour des Carthaginois en Sicile et les revers des Syracusains avaient porté le désordre dans toutes les parties de l'île. Les villes levaient des troupes, et Agrigente, se plaçant à la tête de ce mouvement, voulait arracher à Syracuse la suprématie de la Sicile. Le danger était pressant; la flotte carthaginoise n'avait pas partagé les revers de l'armée de terre, et bloquait toujours les ports de Syracuse, où les vivres commençaient à manquer. Agathocle laisse aussitôt à son fils Archagathe le commandement de

Digitized by Google

son armée victorieuse, passe en Sicile, bat les troupes d'Agrigente, reprend Héraclée, Thermes, Céphalonie, Centurippe, saccage Apollonie, et après avoir chargé Leptine, un de ses généraux, d'achever la punition des rebelles, il retourne sur-le-champ en Afrique. Ses affaires y étaient dans une situation déplorable. Aussitôt après son départ, ses lieutenants avaient étendu leurs conquêtes. Diodore, en énumérant les villes et les contrées dont ils s'étaient emparés, parle d'une haute montagne, séjour d'une multitude de chats et d'une contrée où l'on adorait les singes.

Ces succès cependant affaiblissaient l'armée sicilienne, qui ne pouvait se recruter. Carthage, au contraire, avait organisé une nouvelle armée. Elle attaqua les Siciliens, les défit, et Archagathe, trop faible après cette déroute, se retira jusqu'à Tunis. Agathocle, à son arrivée, voulut encore tenter le sort d'une bataille; à peine lui restait-il douze mille hommes; il fut vaincu. Voyant alors sa position désespérée, et n'ayant plus de vaisseaux pour sauver le reste de ses troupes, il médita le moyen de s'échapper avec Héraclide, le plus jeune de ses fils. Archagathe, l'aîné, soupçonna ce dessein, et poussa les soldats à la révolte; ils mirent Agathocle dans les fers. Mais bientôt le bruit s'étant répandu de l'approche des Carthaginois, l'effroi fut général, et, dans la confusion qu'il fit naître, Agathocle profita de ce moment pour s'échapper, monta dans un esquif avec quelques soldats, et revint en Sicile, la rage dans le cœur. Après son départ, ses deux fils furent massacrés; le reste de l'armée capitula.

De retour dans sa patrie, ne respirant que le sang et la vengeance, il exhala d'abord sa fureur contre la ville de Ségeste, qui lui refusait des subsides; les principaux habitants expirèrent au milieu des plus affreuses tortures, et les femmes même furent livrées à des supplices inventés par la cruauté la plus raffinée. Celles qu'on ne tua pas, furent emmenées en esclavage, et vendues avec leurs enfants en Italie. Agathocle voulut effacer jusqu'au nom de cette malheureuse cité, et la nomma *Dicæopole* (ville de la vengeance). Pendant qu'il ravageait Ségeste, Syracuse, par ses ordres cruels, nageait aussi dans le sang, et voyait égorger tous les parents des soldats qui composaient l'armée d'Afrique: affreuses représailles du meurtre de ses fils!

Tant d'horreurs excitèrent l'indignation publique. Un banni, nommé Dinocrate, homme entreprenant, avait rassemblé une petite armée, et s'était soustrait depuis long-temps à l'autorité d'Agathocle, sur les troupes duquel il avait eu quelques avantages. Un grand nombre de Siciliens vint se ranger sous ses ordres, et des corps entiers abandonnèrent le tyran, et grossirent l'armée de Dinocrate. Dans cette extrémité, Agathocle acheta le secours des Carthaginois, en leur livrant quelques villes importantes. Sûr de leur appui, il reprit l'offensive, battit Dinocrate, engagea ses troupes à se rendre, et les fit passer au fil de l'épée : cependant il épargna leur chef.

Plusieurs expéditions qu'il fit successivement dans l'île de Lipari, dans le pays des Brutiens, dans l'île de Corcyre, furent également signalées par des exécutions sanglantes. Ce fut vers ce temps qu'il donna sa fille en mariage à Pyrrhus, roi d'Épire. Enfin, ses crimes trouvèrent un châtiment. Un certain Menon attendit son retour à Syracuse, et l'empoisonna au moyen d'un corrosif violent qu'il insinua dans un cure-dent. On ajoute qu'Agathocle, ne pouvant résister à ses horribles douleurs, se fit jeter dans un bûcher.

Jamais l'état de la Sicile n'avait été si déplorable. Des tyrans obscurs se disputaient les ruines de ses cités; Menon fut chassé de Syracuse par Icetas; celui-ci, à son tour, fut trahi par Tamon et Sosistrate, qui s'emparèrent chacun d'une partie de Syracuse. Tauroménium était opprimée par un tyran nommé Tindarion; Phintias

était maître des débris d'Agrigente; les habitants de Messine ayant appelé dans leurs murs des troupes campaniennes, connues sous le nom de Mamertins, ces auxiliaires, séduits par la beauté du climat, massacrèrent les habitants, forcèrent les femmes et les jeunes filles à les recevoir pour époux, et fondèrent ainsi une nouvelle colonie, qui reprit bientôt de la puissance et de l'éclat. Enfin, Syracuse vit, non sans effroi, les Carthaginois menacer de nouveau, avec une flotte nombreuse, l'indépendance de la Sicile.

ARRIVÉE DE PYRRHUS, 278 avant J.-C.

Les Siciliens ne voyant plus de ressource contre les maux qui les accablaient, tournèrent les yeux vers un secours étranger; et comme, en pareille circonstance, ils avaient appelé Timoléon de Corinthe, ils eurent recours cette fois à Pyrrhus, roi d'Épire, prince avide de gloire et de hasards, et qui avait épousé Lanassa, fille d'Agathocle. Pyrrhus soutenait alors en Italie cette guerre qui d'abord mit Rome à deux doigts de sa perte; mais comme elle commençait à devenir périlleuse pour le vainqueur, il saisit avec joie l'occasion qui lui était offerte de quitter l'Italie. Le roi d'Épire débarqua à Tauroménium. Plusieurs des principales cités lui ouvrirent leurs portes, et les autres cédèrent à la force de ses armes. Catane, Léontium, Syracuse, Sélinonte, Alyce, Ségeste, se rangèrent sous sa domination. Les Mamertins furent chassés de tous les points dont ils s'étaient emparés, et repoussés dans Messine; Éryx, Héraclée, Panorme, cédèrent aux armes de Pyrrhus. Mais il échoua devant Lilybée, et ce fut la seule ville que les Carthaginois purent conserver.

Cependant, pour leur ôter le pouvoir et l'espérance de dominer de nouveau en Sicile, l'aventureux roi d'Épire médita, comme Agathocle, une expédition en Afrique; il avait assez de vaisseaux pour l'entreprendre, mais il manquait de matelots. Les villes siciliennes furent contraintes de lui en fournir, et celles qui s'y refusèrent furent châtiées avec sévérité. Ces rigueurs eurent un effet funeste; l'amour qu'on lui portait, l'admiration qu'il avait excitée, se changèrent tout à coup en mépris et en haine. Pyrrhus voulut agir en maître irrité; les Siciliens s'aigrirent; les villes mécontentes s'allièrent les unes avec les Mamertins, les autres avec les Carthaginois : ceux-ci envoyèrent une flotte et une armée en Sicile; Pyrrhus, indigné, quitta cette île où son étoile commençait à pâlir, et la désigna comme un champ de bataille qu'il laissait aux Romains et aux Carthaginois : prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir. Pyrrhus partit de Syracuse en s'ouvrant un passage à travers la flotte carthaginoise, qui lui fit éprouver quelque perte; arrivé en Italie, il y trouva les Mamertins qui lui livrèrent plusieurs escarmouches, dans l'une desquelles il fut blessé. Toutefois sa valeur indomptable leur en imposa. Un d'eux, d'une taille gigantesque, ayant osé le défier, Pyrrhus le fendit en deux d'un coup terrible. Les Mamertins effrayés cessèrent de poursuivre ce lion irrité, et retournèrent à Messine. Telle fut la fin de l'expédition de Pyrrhus en Sicile. Il laissa cette malheureuse contrée dans un état pire encore que celui dans lequel il l'avait trouvée; du reste, la Sicile ne pouvait plus attendre de secours de la Grèce, trop affaiblie par ses longues divisions, pour se mêler des affaires de ses colonies. Les relations de la Sicile s'ouvraient déjà depuis long-temps avec l'Italie; le commerce, la guerre même, avaient conduit souvent les Siciliens dans cette contrée. Les noms d'Athènes, de Lacédémone, de Corinthe ne vont plus figurer dans leur histoire. Rome la remplira de sa grande renommée, et l'enveloppera bientôt dans sa vaste puissance.

HIÉRON,
175 avant Jésus-Christ.

Pyrrhus, dans les combats qu'il avait livrés en Sicile, avait remarqué la valeur et les talents du jeune Hiéron, et l'avait avancé en grade; il était aimé des soldats siciliens. Abandonnés à eux-mêmes, ils l'élurent pour leur chef. Bientôt les Syracusains, charmés de sa douceur et de sa sagesse, lui donnèrent le titre de préteur. Une victoire éclatante qu'il remporta, près de Myles, contre les Mamertins, mit le comble à l'enthousiasme qu'il excitait dans Syracuse, et le titre de roi lui fut décerné sans opposition. Messine, affaiblie par la guerre qu'elle soutenait contre lui, inclinait à se soumettre à son autorité. Les Carthaginois, sans se déclarer ses ennemis, s'emparèrent par ruse de la citadelle. Les habitants de Messine eurent alors recours aux Romains, et ce premier incident alluma ce conflit si terrible et si long entre Rome et Carthage, entre l'Europe et l'Afrique.

Après une longue délibération, le sénat romain se décida à secourir les Mamertins. Appius Claudius, chargé de cette expédition, après plusieurs tentatives infructueuses, parvint à introduire dans Messine des forces assez considérables pour effrayer le général carthaginois Hannon, qui se laissa attirer à une conférence, dans laquelle il fut arrêté. Pour obtenir sa liberté, il consentit à évacuer la citadelle. De retour à Carthage, accusé de trahison, il fut condamné et mis en croix.

Les Carthaginois se préparèrent dès lors à une guerre sérieuse; après avoir choisi Agrigente, Sélinonte et Lylibée pour leurs places d'armes, ils marchèrent vers Messine, près de laquelle Appius s'était retranché. Attaqué d'abord dans cette position par Hiéron, qui s'était déclaré l'allié des Carthaginois, il l'avait battu et forcé de se retirer à Syracuse. Mais les Carthaginois s'étaient emparés sur ces entrefaites d'une hauteur très-forte, dont Appius essaya vainement de les débusquer. Il parvint cependant, par une ruse de guerre, à les en faire sortir, et les défit complétement.

Ils se retirèrent dans l'ouest et au midi de l'île; Appius alla mettre le siége devant Ségeste, et en même temps fit menacer Syracuse. L'année suivante, les Romains débutèrent par s'emparer de Centurippe, d'Adranum, et bientôt de Catane, de Tauroménium, et d'un grand nombre d'autres villes. Hiéron sentit le danger qu'il courait; il se hâta de conclure avec Rome une paix, qu'il garda depuis religieusement, et à la faveur de laquelle il préserva ses états pendant cinquante ans des malheurs et des dévastations que les deux premières guerres puniques causèrent dans le reste de la Sicile. Les arts, le commerce, l'agriculture, sous le sceptre protecteur d'Hiéron, prirent, dans toute la partie orientale de la Sicile, le plus brillant développement; Syracuse recouvra et surpassa encore son ancienne splendeur.

DESCRIPTION DE SYRACUSE.

L'île d'Ortygie, le premier et le plus ancien quartier de Syracuse, séparait le grand port du petit, qui s'appelait aussi le port de Marbre. L'embouchure du grand port était défendue d'un côté par les fortifications de l'île; de l'autre, par le fort de Plemmyre. A la suite d'Ortygie, du côté du grand port, se trouvaient les Néocosi, darses immenses où l'on pouvait abriter trois cents galères. De ce point, en s'étendant autour de l'île et du petit port, jusqu'à celui de Trogile, régnait le quartier d'Achradine, le plus beau, le plus vaste, le plus peuplé de Syracuse; il s'élevait en amphithéâtre vers la hauteur que couvrait un troisième quartier nommé Tyché : celui-ci était borné du côté du grand port et à quelque distance du rivage, par un escarpement, au bas duquel s'étendait le long du port le quartier de Néapolis, qui dans l'origine ne renfermait que des temples et des bosquets sacrés, et s'appelait

alors le Témenites. Au-dessus de Tyché et Néapolis régnait une hauteur escarpée à l'extérieur, mais d'un accès facile du côté de la ville : c'était l'Épipole, si souvent rappelé dans l'histoire de Syracuse, et le point militaire le plns important pour la défense de cette grande cité. Les murs énormes qui l'entouraient étaient encore protégés par trois forts, nommés Euryale, Labdale et l'Hexapyle. Il y avait peu d'habitations dans ce quartier, entièrement consacré aux établissements militaires. Nul monument n'en décorait l'enceinte ; mais les autres parties de la ville renfermaient un grand nombre d'édifices remarquables, dont les principaux étaient le temple de Diane, qui passait pour le plus ancien, les temples de Minerve, de Jupiter Olympien, dont nous avons parlé, celui d'Esculape, l'autel de la Concorde, le Pentapyle, le théâtre, dont les restes existent encore comme nous l'avons dit ; l'amphithéâtre, à peine reconnaissable, les catacombes, le Prytanée, le Portique, les Néocosi, les bains et une foule d'autres monuments, à la description desquels Mirabella a consacré un volume entier, et dont quelques fondations attestent seules aujourd'hui le douteux emplacement. Huit cent mille habitants peuplèrent cette vaste et magnifique cité. La moderne Syracuse, l'ancienne île d'Ortygie, en renferme environ 14,000. La langue de terre qui l'unissait au continent, et qui fut successivement la base du palais de Denys, ensuite du Timoléontium, puis du palais d'Hiéron, est maintenant coupée par un canal fangeux qui unit les deux ports. Ce fut Charles V qui y fit construire la forteresse qu'on y voit encore ; elle sert de logement pour le gouverneur, et de défense du côté de la terre. La charrue parcourt le reste des antiques quartiers de la Syracuse des Grecs et des Romains ; et, de leur magnificence, il ne reste que quelques ruines méconnaissables et d'énormes fondations qui servent à reconnaître sa redoutable enceinte. Quelques aqueducs ruinés, de nombreux tombeaux sont épars sur ce vaste espace. Une ancienne voie, qui devait traverser les principaux quartiers, paraît n'avoir été bordée que par des tombeaux, en général décorés de pilastres et de frontons. Ce devait sans doute être un privilége, un honneur ou une récompense d'être ainsi enseveli au milieu de la cité. Parmi ces tombes privilégiées, la plus considérable est indiquée par une tradition populaire, et par l'érudition des cicéroni, comme le tombeau d'Archimède. Mais le véridique Cicéron nous apprend que le tombeau de cet homme célèbre avait été construit en dehors de la ville et près de la porte Acragas, qui devait être vers l'extrémité de Néapolis. Dès le temps de la questure de Cicéron, cette partie de la ville était abandonnée ; et le tombeau, perdu au milieu des broussailles, était entièrement oublié des Syracusains. Personne ne put l'indiquer à Cicéron, qui le fit chercher au milieu des bois qui le couvraient, et qui le reconnut au cylindre et à la sphère qu'on avait sculptés sur ce monument. « Ainsi, » dit l'orateur romain, « la plus illustre « des villes grecques, naguère la plus « versée dans les sciences, ne connaît « trait plus la tombe du plus grand « génie qu'elle ait produit, si un sim- « ple citoyen d'Arpinum ne fût venu « la lui enseigner ! »

TEMPLE DE MINERVE.

Un seul des grands monuments qui décoraient Syracuse dans ses premiers siècles, reste encore debout au centre de la ville moderne, bien qu'il soit engagé dans de lourdes et massives constructions modernes, et qu'il ait perdu ses deux façades et une partie de ses colonnes latérales. Cicéron le cite comme le plus beau de ceux que renfermait Ortygie. Il était dédié à Minerve, et différait peu des temples d'ordre dorique qui furent élevés en Grèce, en Sicile, en Italie, presque tous à la même époque, environ six cents ans avant J.-C. Sur le faîte du temple brillait un immense bouclier de bronze


Digitized by Google



Théâtre Theater

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

SYRACUSE SYRAKUS

15



Temple de Minerve Minervatempel

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

doré, au centre duquel était une tête de Gorgone. On l'apercevait du milieu du port, et les marins avaient coutume d'offrir un sacrifice particulier à l'instant où, en s'éloignant du rivage, ils cessaient de voir ce signe protecteur : de la poupe du vaisseau, ils jetaient alors dans la mer des vases de terre remplis de gâteaux, de miel et de fleurs. Les portes du temple étaient ornées de sculptures en or et en ivoire. Verrès les enleva et ne laissa que le bois; il s'empara également de la Gorgone. L'intérieur du temple renfermait un tableau célèbre, représentant un combat de cavalerie livré par Agathocle, et les portraits des rois et des tyrans de la Sicile. Archimède avait tracé sur le pavé son fameux méridien, en profitant de la disposition des portes et de l'axe du temple, que le soleil frappait juste à l'équinoxe.

On croit que sous le règne de Constantin, ce temple fut consacré à la Vierge par le 10ᵉ évêque de Syracuse. Cette pieuse destination a sauvé ce monument d'une entière destruction; mais, depuis ce temps, il a subi de nombreuses altérations à l'extérieur (voy. *pl.* 15). Le rang de colonnes latérales qui subsiste encore est presque totalement engagé dans le mur qui ferme aujourd'hui le bas côté de l'église. Il n'en paraît que quatre qui débordent encore cette épaisse maçonnerie; mais l'architrave et la frise antique règnent dans toute la longueur; au-dessus s'élève un double rang de créneaux arrondis, de construction sarrasine, qui produisent l'effet le plus choquant sur ces débris de l'architecture grecque. Cependant, dans l'intérieur de l'église, toutes les colonnes sont saillantes de la moitié de leur grosseur, et on peut juger facilement de la beauté de leur galbe et de leurs profils. Elles sont plus hautes et plus espacées que celles des temples de Pæstum (voy. *pl.* 16). Le portique qui les séparait du mur de la cella a été recouvert d'une voûte pour former le bas côté de l'église, et ce mur lui-même a été percé d'arcades répondant aux entre-colonnements de l'enceinte extérieure. L'ignorance et l'incurie ne sont cependant pas les seules causes de la déformation de ce beau temple. Les tremblements de terre ont surtout causé la destruction des parties qui lui manquent. Au onzième siècle, la voûte s'écroula le jour de Pâques. Le célébrant qui disait la messe, et ses acolytes, furent seuls sauvés, parce que le baldaquin qui couvrait l'autel soutint le poids des débris. Un clocher tomba en 1500, et renversa plusieurs colonnes. Le portail moderne a fait détruire l'antique pronaos, où l'on remarquait deux colonnes plus fortes et plus espacées que les autres. C'était sans doute pour laisser la place de ces belles portes dont nous avons parlé.

SIÉGE D'AGRIGENTE PAR LES ROMAINS, 262 AV. J.-C.

Tandis que la prudence et l'habileté d'Hiéron parvenaient à préserver ses états, heureux et florissants, des malheurs de la guerre, le reste de la Sicile était devenu le sanglant théâtre où les Romains et les Carthaginois, alternativement vaincus ou victorieux, avaient concentré les principales opérations de la première guerre punique. Ségeste, assiégé par le consul Valérius, lui ouvrit ses portes, après que ses habitants eurent massacré la garnison carthaginoise. Des troupes siciliennes vinrent de toutes parts grossir l'armée romaine. Valérius, de retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe; on y vit paraître deux ouvrages d'art inconnus jusque-là chez les Romains : un cadran solaire horizontal, trouvé à Catane, et un tableau qui représentait la victoire remportée par les Romains, près de Messine, sur Hiéron et les Carthaginois. Les consuls qui succédèrent à Valérius résolurent d'assiéger Agrigente, que défendait Annibal l'Ancien. L'armée carthaginoise était campée sous les murs de la ville, du côté de la mer et du port, avec lesquels elle entretenait les communications. Les

Romains, partagés en deux corps, bloquèrent la ville et les Carthaginois, en se postant au levant près du temple d'Esculape, et au couchant, entre le mont Taurus et le fleuve Acragas. Annibal, resserré entre ces deux camps, commençait à manquer de vivres, lorsque Hannon, général carthaginois, autre que celui qui livra Messine aux Romains, débarqua à Lilybée avec cinquante mille hommes, six mille chevaux et soixante éléphants. Avec ces forces redoutables, il enleva les magasins des Romains, s'empara du mont Taurus, et bloqua à son tour la moitié de l'armée romaine entre le mont, les murs de la ville et le camp d'Annibal. Cette position compliquée dura deux mois, pendant lesquels les généraux des deux armées évitèrent d'en venir aux mains. La disette les contraignit enfin à combattre; Annibal et Hannon furent complétement défaits, et se retirèrent à la hâte; Agrigente se rendit à discrétion; mais les vainqueurs irrités la livrèrent au pillage, et emmenèrent en esclavage vingt-cinq mille de ses habitants.

La guerre continua encore plusieurs années avec des alternatives de succès et de perte. Les villes étaient prises et reprises; toutefois, il semble que cette guerre vive et animée entre deux puissantes nations causa moins de dévastation et de dépopulation en Sicile que ne l'avaient fait les guerres civiles auxquelles elle avait été si long-temps en proie. Une de ces campagnes fut remarquable par la victoire navale que le consul Duilius remporta dans le golfe de Myles; c'était le premier triomphe maritime des Romains; pour en perpétuer la mémoire, on éleva dans Rome la colonne rostrale que les siècles ont respectée. Les Romains s'emparèrent successivement de Camarine, d'Enna, d'Herbesse, de plusieurs autres villes, et enfin de Palerme ou Panorme, que les Carthaginois avaient possédée si long-temps. Les Carthaginois, de leur côté, avaient repris Agrigente et détruit ses formidables murailles. Asdrubal qui les commandait marcha vers Palerme avec une armée nombreuse et une grande quantité d'éléphants. Les Romains redoutaient ces quadrupèdes monstrueux; le consul Métellus, pour les aguerrir et tromper l'ennemi, le faisait attaquer par de petits détachements, qui se retiraient presque soudainement. Les assiégeants méprisant leurs ennemis, amenèrent les éléphants jusque sous les murs de la ville. Les Romains les accablèrent d'une grêle de traits qui mirent ces animaux dans une telle fureur, que se ruant de tous côtés sur l'armée carthaginoise, ils y portèrent le désordre et la terreur. Métellus aussitôt sortit de Palerme avec toute son armée, et fit un carnage affreux des Carthaginois. Il en périt vingt mille; tous les éléphants furent tués ou pris; il y en eut cent quatre de conduits à Rome. Asdrubal s'enfuit à Lilybée. A son arrivée à Carthage, il fut jugé, condamné et livré au supplice.

SIÉGE DE LILYBÉE,

ET FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Les débris de l'armée des Carthaginois s'étaient concentrés dans Lilybée, la plus forte et la plus importante de leurs possessions en Sicile; les Romains résolurent d'en faire le siége par terre et par mer. Une flotte immense bloqua le port. Des deux côtés, le courage et l'habileté déployèrent toutes leurs ressources, et les chances de la fortune rendirent pendant plusieurs années le succès incertain. Après des tentatives réitérées et des combats sanglants, les assiégés, profitant d'un temps orageux et d'un vent violent, incendièrent toutes les machines des Romains que cet échec força de changer le siége en blocus. L'année suivante, le consul Claudius Pulcher, sachant que les Carthaginois avaient une flotte assez nombreuse à Drépanum, partit avec toute la flotte romaine pour les attaquer. Bien qu'inférieurs en nombre, les Carthaginois manœuvrèrent avec tant d'habileté, qu'ils poussèrent la flotte romaine à la côte, où presque tous

ses navires échouèrent ou furent détruits. Il devint impossible d'empêcher les secours et les vivres d'arriver dans le port. Les Romains découragés songèrent à lever le siége. Hiéron leur envoya des approvisionnements et des secours de toute espèce. Un second échec sur mer leur fit perdre le reste de leurs vaisseaux. Cependant ils s'emparèrent sur ces entrefaites du mont Éryx, de la ville du même nom et du temple de Vénus Érycinne. D'un autre côté Amilcar Barca, père du grand Annibal, se rendit maître du mont Ercta, au-dessus de Palerme, s'y retrancha, et de là fit des courses continuelles qui fatiguaient l'armée romaine; il parvint même à reprendre la ville d'Éryx, à mi-côte du mont; mais il ne put s'emparer du temple et du sommet. La guerre durait depuis vingt-trois ans; Rome s'indignait d'une si longue résistance; le sénat se décida à faire les plus grands sacrifices pour créer une nouvelle flotte, et reprendre l'empire de la mer. Bientôt deux cents galères furent équipées; le consul Luctatius en prit le commandement; il attaqua sur-le-champ Drépanum et s'en empara. Puis s'avançant vers la flotte carthaginoise, commandée par Hannon, et rangée près des îles Ægades, il la défit complétement, et bloquant aussitôt le port de Lilybée, il ôta aux assiégés tout espoir d'être secourus. Amilcar, à cette nouvelle, fit proposer la paix et remit le mont Ercta et toute la Sicile aux Romains, 243 ans avant J.-C. Telle fut la fin de la première guerre punique.

Maîtres de la Sicile, à l'exception du petit royaume d'Hiéron, les Romains en firent une province romaine et réglèrent la position particulière des villes. La province fut soumise à un préteur et à un questeur qu'on renouvelait d'abord tous les ans. Messine et Tauroménium furent déclarées villes alliées; leurs habitants étaient citoyens romains. Alèse, Ségeste, Palerme et quelques autres étaient libres et franches. La paix, le commerce et l'agriculture portèrent bientôt la Sicile au plus haut degré de prospérité. Palerme, Tyndaris, Myles, Tauroménium, Catane devinrent des cités riches et florissantes.

DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE.

MORT D'HIÉRON.

Lorsque la deuxième guerre punique s'alluma, les Carthaginois ne purent en établir le théâtre en Sicile; battus sur mer avant d'y pouvoir aborder, ils furent bientôt entraînés par le génie d'Annibal vers de plus vastes desseins, dont la réussite leur eût soumis également la Sicile. Cette île n'entendit que de loin d'abord le bruit de cette lutte terrible, où Rome, après les batailles de Trasymène, de la Trébie et de Cannes, ne dut son salut qu'à la constance de ses citoyens et à une faute de son ennemi. Les préteurs romains en Sicile se contentèrent de mettre les côtes en état de défense. Hiéron mit toutes ses ressources à leur disposition, et envoya même en Italie des corps auxiliaires à l'armée romaine. Annibal s'en vengea en faisant faire une descente et ravager le pays près de Syracuse. Gélon, fils d'Hiéron, conspirait en faveur des Carthaginois, lorsqu'il mourut presque subitement. Malheureusement, Hiéron, parvenu à l'âge de plus de quatre-vingts ans, le suivit de près. Ce fut sous son règne que Théocrite écrivit ses Idylles.

HIÉRONYME.

La vieillesse d'Hiéron avait été troublée par les vices et par les intrigues de son fils Gélon, auquel il tardait d'être maître du pouvoir afin de rompre l'alliance avec les Romains et de détruire l'œuvre de la sagesse et de la prudence de son père. Une mort prématurée arrêta les coupables projets du fils; mais il laissa un héritier de ses penchants criminels: Hiéronyme, à peine sorti de l'enfance, annonçait déja les plus mauvaises dispositions, et Hiéron, qui en prévoyait les tristes résultats pour le bonheur de ses sujets, avait songé à rendre la liberté à Syracuse en abdiquant le pouvoir suprême.

Les larmes de sa famille le détournèrent de ce projet, et Hiéronyme, conformément au testament de son grand-père, monta sans opposition sur le trône. Un des tuteurs qu'Hiéron lui avait nommés, homme rusé et ambitieux, lui persuada de secouer le joug des autres et de gouverner par lui-même. L'imprudent Hiéronyme suivit ce conseil et entassa bientôt fautes sur fautes. Il ouvrit des négociations avec Annibal, et se prépara à combattre les Romains, dont il avait insulté les ambassadeurs. Une conjuration ourdie contre lui manqua d'abord son effet, et coûta la vie à un des conjurés, dont la constance au milieu des tourments ne trahit pas ses complices, qui restèrent tranquilles dans Syracuse; ils reprirent bientôt leurs projets, et Hiéronyme tomba sous leurs coups. La liberté de Syracuse fut proclamée. Elle fut aussitôt signalée par des crimes, des intrigues et des orages. Les favoris et la famille d'Hiéronyme furent égorgés. On décida de renouveler l'alliance avec les Romains, et d'un autre côté on remit le commandement des troupes à Hippocrate et à Épicyde, deux officiers qui avaient longtemps résidé à Carthage et qui travaillaient sourdement pour les Carthaginois. Leurs menées furent d'abord inutiles; ils furent même chassés de Syracuse; mais sans se décourager, ils parvinrent à prendre de l'ascendant sur l'esprit des soldats.

Le consul Marcellus venait d'arriver en Sicile, à la tête d'une armée romaine; il débuta par attaquer Léontium, qu'il prit d'assaut et qu'il traita avec la plus grande modération. Les Syracusains s'avançaient pour le soutenir, lorsque Épicyde et Hippocrate vinrent se jeter au-devant d'eux, leur persuadèrent que les Romains avaient saccagé Léontium, et ne les attiraient que pour les massacrer; puis, courant à Syracuse, ils s'en firent ouvrir les portes, prirent le commandement, et firent résoudre la guerre contre les Romains, après avoir fait périr les généraux qui s'y opposaient.

SIÉGE DE SYRACUSE.

A cette nouvelle, Marcellus s'approcha de la capitale, et ayant tenté inutilement la voie des négociations, il se prépara à donner à la ville une attaque générale par terre et par mer. La perte de Syracuse semblait inévitable, mais le génie d'un seul homme rendit long-temps inutiles tous les efforts de la puissance romaine. Archimède, mathématicien, astronome et mécanicien, entreprit d'anéantir par les ressources de son art toute la supériorité que donnaient aux Romains une flotte redoutable, une armée nombreuse, et les machines de siége alors en usage. Les moyens qu'il employa paraîtraient fabuleux et sont restés inexplicables, lorsque l'histoire et les événements en constatent les résultats. La flotte et l'armée romaines furent sur le point d'être anéanties par ces redoutables combinaisons. A la voix d'Archimède, les murs de Syracuse se couvrirent d'armes terribles et inconnues, de projectiles d'un poids effroyable, de harpons, de leviers assez puissants pour soulever des galères entières, de feux inévitables qui détruisaient des bataillons entiers. Les soldats effrayés n'osaient plus approcher de ces murs funestes, et Marcellus, craignant de voir périr son armée sans qu'elle pût combattre, se borna à bloquer exactement la ville en se tenant hors de la portée des traits. Du reste, il chargea Appius de surveiller le blocus et profita de ce temps d'inaction pour faire rentrer dans le devoir les villes de Sicile qui s'étaient déclarées contre les Romains, et pour repousser Imilcon, récemment débarqué près d'Héraclée avec une armée carthaginoise. Le général africain s'était emparé d'Agrigente. Cette nouvelle excita un vif enthousiasme dans Syracuse. Hippocrate sortit avec une partie de la garnison pour faire sa jonction avec Imilcon; mais Marcellus, qui venait de reprendre Hélore et Herbesse et de saccager Mégare, arriva à marches forcées, surprit Hippocrate, tailla en pièces son détache-

ment, et le força de se jeter avec quelques fuyards dans le camp d'Imilcon. Celui-ci s'était avancé au bord de l'Anapus, et de là harcelait sans cesse les Romains. Il y eut aussi plusieurs défections parmi les villes siciliennes, et quelques-unes furent traitées avec une extrême rigueur.

Cependant le siége traînait en longueur; le blocus d'une ville aussi étendue, communiquant avec la mer par trois ports, dont on ne pouvait s'emparer, et n'étant séparée du camp des Carthaginois que par une distance de sept à huit lieues, ne suffisait pas pour intercepter tous les arrivages ni tous les secours. Des vivres entraient à tout moment dans Syracuse. Marcellus voyant déjouer sans cesse tous ses projets, chercha à se ménager des intelligences dans la ville. Il y parvint par le moyen d'un esclave adroit qui s'y glissa comme un déserteur, et qui noua bientôt des négociations avec plusieurs Syracusains influents. Le traité et les conditions furent passés entre eux et Marcellus; les portes allaient s'ouvrir devant lui, lorsqu'un des conjurés découvrit toute la trame; ses complices furent arrêtés et mis à mort.

Quelque temps après, la fortune des Romains fit naître une autre occasion, que Marcellus saisit avec habileté et conduisit avec courage. Pendant quelques échanges de prisonniers qui avaient lieu sous les murs de la ville, près du port de Trogile, un soldat inoccupé remarqua une tour dont il compta les pierres, et dont il reconnut, par ce calcul, que l'escalade n'était pas impossible; il courut aussitôt faire part de cette remarque à Marcellus, qui lui recommanda le secret, et qui fit tous ses préparatifs pour tenter l'entreprise dans un moment favorable. Il choisit l'époque des fêtes de Diane, certain que les réjouissances qu'elles entraînaient et le désordre des festins feraient négliger les précautions accoutumées, et ralentiraient la vigilance des chefs et des soldats. Les échelles préparées d'avance furent approchées sans bruit à la faveur de la nuit, et une partie de l'armée s'empara des murs sans trouver de résistance; en même temps, un autre corps força les portes de l'Hexapyle. Au point du jour, Marcellus était maître des Épipoles, de Tyché et de Neapolis, et le son des trompettes porta l'effroi et le désespoir dans le cœur des Syracusains; leurs généraux essayèrent encore de se renfermer et de se défendre dans l'Achradine et dans l'île d'Ortygie; Bomilcar, amiral carthaginois, fit voile en toute hâte pour Carthage, afin d'en ramener des vaisseaux et des troupes; enfin Imilcon et Hippocrate accoururent pour reprendre l'Épipole et ses forteresses; mais ils furent repoussés.

Cependant Marcellus voyait s'accroître les difficultés, lorsqu'il croyait toucher au terme de ses travaux. Les assiégés avaient repris courage; des maladies pestilentielles qui désolaient le camp des Carthaginois avaient passé dans l'armée romaine et en moissonnaient l'élite; enfin Bomilcar couvrait la mer de ses vaisseaux. Il fallait tout risquer pour lui couper l'entrée du port. Le consul romain n'avait que peu de vaisseaux à lui opposer, mais le vent lui était favorable. Bomilcar, effrayé de se voir attaquer avec tant de résolution, évita le combat et retourna en Afrique. Son départ consterna Épicyde, découragé d'ailleurs par le désordre qui régnait dans Syracuse. Il se hâta d'en sortir et se réfugia dans Agrigente. Alors les principaux habitants de Syracuse, effrayés des malheurs qu'une plus longue résistance allait attirer sur eux, députèrent vers Marcellus pour entrer en arrangement avec lui; les conditions en étaient assez favorables aux Syracusains: ils conservaient la liberté de vivre sous leurs anciennes lois, mais les Romains exigèrent la mort des généraux des troupes auxiliaires; ceux-ci furent sacrifiés à l'instant, et tout semblait convenu et réglé, lorsque les déserteurs romains, craignant un sort pareil à celui des généraux étrangers, soulevèrent leurs soldats, irrités déjà de la mort de leurs chefs. Cette sol-

Digitized by Google

datesque furieuse se porta à tous les excès, et remplit la ville de terreur et de sang. Cependant Marcellus, qui voulait épargner cette cité naguère si florissante, parvint à gagner un des chefs de ces bandes, et avec son aide s'empara d'Achradine, d'Ortygie et du port. Marcellus versa des larmes sur le sort de sa brillante conquête, dont l'armée impatiente demandait le pillage. Il prit toutes les mesures possibles pour qu'il ne fût accompagné ni de violence, ni de meurtres, ni de la destruction des édifices. Malgré tant de précautions, il y eut quelques victimes, et la tête la plus précieuse aux yeux de Marcellus, celle d'Archimède, ne fut pas épargnée. Un soldat romain le tua sans le connaître. Syracuse fut dépouillée des chefs-d'œuvre qui la décoraient, et Rome les vit avec surprise; car les arts n'étaient point encore appréciés par les mâles descendants de Romulus.

SUITE DE LA GUERRE DE SICILE.

La prise de Syracuse fut suivie de celle d'Engyum. Le siége de cette dernière ville donna lieu à un événement singulier et dramatique, que Plutarque a rapporté dans la vie de Marcellus. Le consul avait sommé la ville de se rendre, et les habitants, presque tous attachés aux Carthaginois, délibéraient en tumulte sur cette proposition, près d'un temple consacré aux déesses mères, Cybèle, Junon et Cérès. Nicias, l'un des principaux citoyens, également influent par ses qualités et par son éloquence, cherchait à ramener l'assemblée à un parti plus sage; il peignait avec chaleur les maux qu'une vaine résistance pouvait attirer sur sa patrie; mais ses conseils n'étaient point écoutés; les esprits s'échauffaient; des menaces étaient proférées contre lui; on l'accusait de trahison et de blasphème envers les déesses. Sa femme, présente à cette scène, avec un enfant qu'elle portait dans ses bras, partageait les dangers de Nicias; tout à coup, celui-ci paraît atteint d'un égarement affreux, il arrache ses vêtements, se roule avec violence, s'écrie que les déesses mères le poursuivent et le pressent. Il se relève, court dans un état complet de nudité; la foule le regarde avec effroi et s'en éloigne comme d'un objet du courroux céleste. Sa femme se prosterne aux pieds des autels, implore la clémence des déesses, puis se précipite sur les pas de son époux. Personne n'ose s'opposer à leur course non plus qu'à leur passage. A la suite l'un de l'autre, ils franchissent la porte de la ville et arrivent aux premiers postes romains, où ils demandent asile et protection. Marcellus était d'intelligence avec Nicias; il le reçut avec bienveillance, et lorsque peu de jours après il entra dans Engyum, qu'il allait punir avec sévérité, Nicias, oubliant ses propres injures et son danger, obtint la grace de ses compatriotes, et fut comblé d'honneurs et de biens.

Marcellus soumit encore quelques villes qui tenaient pour les Carthaginois. Toutefois, ceux-ci avaient conservé des places importantes. Épycide et Hannon s'étaient renfermés dans Agrigente; un corps de Numides, commandé par un Africain intrépide, nommé Mutines, parcourait toutes les possessions romaines, et y portait la dévastation et l'épouvante. Marcellus lui-même éprouva quelques revers. Mais la discorde s'étant mise entre les généraux carthaginois, les Romains profitèrent de leurs divisions, et les défirent complétement. Couvert de lauriers, mais poursuivi par de perfides accusations, Marcellus partit pour Rome, pour y recevoir les honneurs du triomphe et y confondre ses calomniateurs. Son départ releva les espérances des Carthaginois; Mutines recommença ses ravages; de nouvelles troupes africaines vinrent renforcer les anciennes; l'armée romaine, mécontente et découragée, faisait entendre des clameurs séditieuses. Enfin le consul Levinus, à qui son collègue Marcellus avait cédé le commandement de l'armée de Sicile, arriva dans cette île. De nouvelles discordes avaient brouillé les généraux ennemis, et Mu-

tines, outré contre eux, traita secrètement avec Levinus, et lui ouvrit une des portes d'Agrigente. La garnison fut surprise et égorgée; les généraux s'échappèrent sur un esquif; les principaux Agrigentins furent mis à mort, et le peuple fut réduit en esclavage. Ce terrible châtiment fit cesser toute résistance, et la Sicile entière reconnut dès ce moment la domination romaine.

Le consul Levinus entreprit alors de mettre un terme aux troubles continuels auxquels la Sicile était en proie depuis tant de siècles, et d'en faire la plus riche, la plus fertile et la plus paisible des colonies romaines. Pour y parvenir, il s'efforça de tourner vers l'agriculture toutes les idées de la population et d'étouffer entièrement l'esprit militaire dans les villes et dans les campagnes. Ce changement s'opéra avec une extrême promptitude, et lorsque Scipion vint en Sicile pour y préparer cette célèbre expédition qui termina sous les murs de Carthage la seconde guerre punique, les Siciliens accoururent pour voir et admirer ses préparatifs et son départ; mais ils préférèrent fournir des armes et des chevaux, plutôt que de partager la gloire de l'entreprise, et trois cents jeunes gens qui avaient été choisis pour former un corps d'élite, demandèrent à se racheter de ce service par des sacrifices pécuniaires. Dès lors la Sicile prit un autre aspect; ses champs se couvrirent de cultivateurs et de moissons; de nombreux esclaves sollicitèrent ce sol si fécond. La paix accrut les richesses et la population avec une incroyable rapidité; les villes réparèrent une partie de leurs monuments si long-temps négligés, ou ruinés par tant de secousses. Le goût des arts subsistait toujours chez les Siciliens; et lorsque le second Scipion, après la prise de Carthage, leur rendit les chefs-d'œuvre qui avaient été transportés en Afrique, leur enthousiasme ne connut pas de bornes. Le discours de Cicéron contre Verrès, *de Signis*, prouve que cette passion se conserva long-temps en Sicile.

GUERRE SERVILE,
146 avant J.-C.

Il semblait que cette île féconde, éloignée pour jamais du théâtre des guerres que l'excessif agrandissement des possessions romaines avait rejetées bien loin de l'Italie, étrangère également aux discordes et aux révolutions qui travaillaient la capitale, jouirait d'une tranquillité constante. Mais ce terrible et puissant moyen de l'accroissement et de la prospérité des colonies, l'esclavage, que nous avons vu de nos jours opérer les mêmes merveilles et les mêmes horreurs dans la plus belle des Antilles, livra la Sicile à tous les maux qu'entraînent la vengeance, la barbarie et la férocité. Le sort des esclaves dépendait de la volonté et du caprice de maîtres trop souvent violents et cruels. Les lois étaient presque muettes devant cet effrayant pouvoir. Deux habitants d'Enna, Damophile et sa femme Mégallis, avaient dépassé toutes les bornes de la cruauté envers ces malheureux. Leurs esclaves, poussés à bout, s'armèrent de tout ce qui s'offrit à leur fureur, massacrèrent leurs maîtres et appelèrent leurs camarades à la révolte. L'incendie gagna avec rapidité. Un d'eux, nommé Ennus, avait acquis parmi les esclaves une réputation de sorcellerie; ils le mirent à leur tête. Cléon, autre esclave, non moins entreprenant, forma un second corps avec lequel il pilla Agrigente, et qu'il vint ensuite joindre aux forces d'Ennus. L'armée rebelle, devenue nombreuse, proclama roi ce dernier, qui prit le nom d'Antiochus.

Cet étrange souverain signala son avénement en battant une armée romaine, et en s'emparant peu de temps après de Tauroménium, position importante et d'un difficile accès; déja l'armée des esclaves était portée à cent mille hommes, et ce fatal exemple était suivi par ceux de l'Italie, de l'Attique et de la Macédoine. La Sicile était dans l'effroi; les citoyens n'osaient plus sortir de l'enceinte des villes; plusieurs années s'écoulèrent

sans qu'on pût réduire les rebelles, ni même les entamer; fiers de leurs forces et de leur résistance, ils voulurent tenter un coup décisif en s'emparant de Messine; mais ils furent complétement défaits et refoulés dans Tauroménium, où le consul Rupilius vint aussitôt les assiéger par terre et par mer. Les esclaves se défendirent en désespérés; en proie à une horrible famine, ils poussèrent la fureur jusqu'à manger leurs femmes et leurs enfants. Enfin, la citadelle ayant été livrée aux Romains, ils se rendirent et furent précipités du haut d'un rocher escarpé. Ennus et Cléon s'étaient jetés dans Enna; Rupilius les y pressa vivement. Cléon fut pris dans une sortie et mourut de ses blessures; Ennus chercha à s'échapper, et se réfugia dans une caverne où il fut pris; ses compagnons se tuèrent la plupart. Rupilius, après avoir déployé tant de vigueur pendant la guerre, pacifia entièrement la Sicile, fit rentrer les esclaves chez leurs maîtres, et promulgua des réglements très-sages, pour mettre les esclaves à l'abri des caprices ou de la cruauté des maîtres, et en même temps pour assurer leur soumission et empêcher de nouveaux complots.

DEUXIÈME GUERRE SERVILE,
105 av. J.-C.

Les mesures prises par Rupilius eurent d'abord un heureux effet, mais l'exemple donné par les esclaves ne fut point entièrement oublié, et de nouveaux excès ayant été commis par les propriétaires, après 27 ans écoulés depuis la première guerre servile, une seconde révolte éclata plus menaçante encore que la première. Le préteur Nerva manqua de résolution et d'habileté, et fut battu par Salvius, un des chefs des révoltés qui assiégeait Murgantium. Un autre chef, nommé Athénion, souleva les esclaves de Ségeste et de Lilybée, mit le siége devant cette dernière ville, et le leva bientôt en feignant qu'il en avait reçu l'ordre du ciel. Athénion avait pris le titre de roi; Salvius, qui ravageait le pays des Léontins, se fit couronner aussi sous le nom de Tryphon. Ces deux rois se brouillèrent bientôt, et Salvius fit arrêter Athénion. Il avait fait fortifier Triocale, ville assez importante dans laquelle il s'était même fait construire un palais, lorsque Licinius Lucullus, envoyé pour le réduire, se disposa à l'assiéger; Salvius, à l'approche du danger, se réconcilia avec son rival, et tous deux marchèrent à la tête de quarante mille hommes contre les Romains. Le combat fut long et sanglant, et les esclaves furent vaincus. Les débris de leur armée rentrèrent dans Triocale; Athénion, grièvement blessé, était resté sous un tas de cadavres; il parvint la nuit suivante à se dégager et à rentrer dans la ville. Licinius laissa passer neuf jours sans l'attaquer, et cette faute devint irréparable; Athénion avait eu le temps de préparer ses moyens de défense. Après des assauts furieux et réitérés, les Romains levèrent honteusement le siége. Tryphon était mort; Athénion fut reconnu roi, et poursuivit le cours de ses succès pendant plusieurs années. Enfin le sénat romain résolut de mettre fin à cette guerre désastreuse. Le consul Aquilius fut envoyé en Sicile avec de nouvelles forces; ce ne fut cependant que l'année suivante qu'il put forcer Athénion à en venir à un combat qui fut décisif. Ces deux chefs se rencontrèrent dans la mêlée : le consul fut blessé; mais Athénion fut tué, et sa mort décida la victoire en faveur des Romains. Les esclaves essayèrent encore de défendre leur camp; un grand nombre se fit tuer, le reste se rendit, et fut transporté à Rome, et destiné à périr dans les combats du cirque.

Cette seconde guerre servile, moins longue que la première, fut bien plus désastreuse et plus générale. Il périt en Sicile un million d'esclaves, et la dévastation des villes et des campagnes les mit dans l'état le plus déplorable. Cependant la paix et les efforts du préteur Asellius effacèrent assez promptement la trace de tant de maux.

Digitized by Google

Digitized by Google

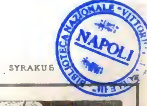
Pont sur le Cantara

Brücke über den Cantara

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



Digitized by Google



Temple de Minerve

Minervatempel.

ÉTAT DE LA SICILE PENDANT LE DERNIER SIÈCLE DE LA RÉPUBLIQUE.

Sous la dictature de Sylla, Perpenna, lieutenant de Marius, s'empara de la Sicile, et forma le projet d'y réunir les partisans de cet illustre proscrit. Pompée fut envoyé pour le réduire. A son arrivée Perpenna s'enfuit; Pompée rétablit la tranquillité dans l'île, et y fit chérir sa modération et sa justice. Quelques années après, Cicéron y fut questeur; il assure que la Sicile était alors couverte de villes florissantes et policées. Mais Agrigente avait perdu ses murs célèbres; ceux de Syracuse ne renfermaient plus que des quartiers abandonnés; l'île d'Ortygie était seule habitée. Bientôt la Sicile eut à souffrir des violences et des déprédations du préteur Verrès. Les Siciliens, poussés à bout par les excès et l'avidité de cet indigne magistrat, eurent recours à l'éloquence de Cicéron, qui parvint à faire condamner leur oppresseur, en retraçant, dans une suite de discours pleins d'adresse, de force et de mouvements oratoires, ses concussions et ses crimes. Ces plaidoyers si brillants fournissent encore une foule de renseignements précieux sur l'état de la Sicile, sur ses lois, ses arts et ses monuments.

Caton, qui commandait en Sicile 51 ans avant J.-C., au moment où la guerre éclata entre César et Pompée, engagea les Siciliens à rester spectateurs tranquilles de ce grand et funeste débat, et ce sage conseil leur évita les malheurs qui désolèrent tant de belles provinces. Mais après la mort de César, Sextus Pompée s'empara de la Sicile, ravagea les campagnes, pilla Syracuse et Messine, et força le second triumvirat à lui abandonner le gouvernement de l'île pour cinq années. Le jeune Pompée se brouilla bientôt avec les triumvirs, et Octave entreprit de rentrer en possession d'une contrée si importante pour l'approvisionnement de l'Italie. Il échoua dans sa première tentative, et sa flotte fut battue par celle de Pompée que commandait Ménécrates, qui fut tué dans l'action. Une seconde bataille navale fut favorable au triumvir, et lui rendit facile une descente qu'il allait opérer, lorsqu'une tempête furieuse dissipa ses vaisseaux. Pompée, pour témoigner sa reconnaissance à Neptune, fit jeter des hommes et des chevaux vivants dans la mer. Il y eut encore plusieurs alternatives de revers et de succès entre les deux partis; mais enfin Agrippa, qui commandait la flotte d'Octave, remporta une victoire signalée dans le golfe de Myles sur celle de Pompée, et l'armée romaine débarqua près de l'embouchure de l'Onobla, que les Sarrasins ont nommé depuis l'Alcantara. Ce lieu était remarquable par un autel et une statue d'Apollon Archagètes, respectés seuls par Denys le tyran, lors de la destruction de la ville de Naxos. Il y avait sur la rive droite du fleuve, un temple de Vénus où les deux sexes allaient déposer des images et des ex-voto dignes de la licence du culte de cette déesse. Il ne reste plus rien de ces antiques monuments; mais la route de Taormine à Catane traverse encore la plaine où campa l'armée d'Octave. On passe l'Alcantara sur un pont construit de gros quartiers de lave, et trop vanté par les Siciliens modernes. (voy. *pl.* 17). C'est un ouvrage sarrasin fort médiocre, mais d'un effet pittoresque au milieu d'une plaine riche et fertile dont l'Etna forme le fond.

Sextus Pompée disputa pied à pied le terrain à son rival, et le resserra même dans Messine; mais il ne put reprendre l'ascendant sur la mer; et comme la flotte d'Octave amenait sans cesse des renforts, celui-ci se vit en état de poursuivre Pompée, qui perdit le reste de ses vaisseaux dans un nouveau combat naval. L'armée de terre découragée mit bas les armes, et Sextus s'enfuit en Afrique. Lepidus, qui commandait à Lilybée, tenta sur ces entrefaites de surprendre Messine, et la [illegible]lla. Octave furieux marcha contre lui, et le força de recourir à sa clémence.

Octave, tranquille possesseur de la

Sicile, devint bientôt après, sous le nom d'Auguste, maître absolu de l'empire romain.

ÉTAT DE LA SICILE SOUS LES EMPEREURS ROMAINS.

Les dernières convulsions de la république romaine avaient porté la désolation dans une grande partie de la Sicile. Tout l'est et le midi étaient complétement dévastés, depuis Messine jusqu'à Syracuse, et depuis le promontoire Pachynum jusqu'à Lilybée. Les belles cités qui décoraient jadis ces deux côtes, n'étaient plus que des ruines abandonnées où les bergers et les troupeaux cherchaient leurs retraites. Himère, Gela, Centuripe, Catane, Sélinonte, Syracuse même, étaient dépeuplées. Plusieurs villes avaient totalement disparu. Auguste, après avoir rendu la paix au monde, n'oublia pas la Sicile, dont il avait connu l'utilité et les ressources, et ne négligea rien pour lui rendre sa prospérité. Il y fit plusieurs voyages pour en connaître les besoins et ranimer par sa présence l'agriculture, le commerce et l'industrie. Ses efforts ne furent pas vains; mais une révolte d'esclaves vint encore y porter momentanément le trouble et l'inquiétude. Un esclave, nommé Selerus, se fit passer pour un demi-dieu fils de l'Etna, et, aidé par des montagnards qu'il avait entraînés, il ravagea les environs de Catane et les riches campagnes de l'Etna. Ses succès eurent bientôt leur terme; Selerus, poursuivi par une armée romaine, fut pris, conduit à Rome, et livré dans le cirque aux animaux féroces.

Auguste envoya une colonie à Syracuse pour repeupler cette grande cité. Mais ce fut seulement l'île d'Ortygie qui forma la nouvelle ville. Les villes méridionales de la Sicile durent perdre de l'importance que jadis leurs relations avec les Grecs et avec l'Afrique leur avaient donnée; mais celles de la côte septentrionale et des rives du détroit, sans cesse en contact avec l'Italie et avec la métropole, prirent une face et une vie nouvelles. Palerme, Céphalonie, Tyndare, Messine, Tauromenium et Catane devinrent riches, peuplées, actives et puissantes. Tibère accorda des priviléges particuliers à Ségeste. La paix dont jouissait la Sicile fut rarement troublée sous les Césars; aussi l'histoire en parle très-peu. Heureux les peuples pour qui elle est souvent muette! Il paraît que sous Vespasien il y eut une sédition dans Palerme; l'empereur, pour punir cette ville, donna son territoire aux vétérans. Adrien vint en Sicile, et monta sur l'Etna. Il est nommé, sur une médaille, le restaurateur de la Sicile. Sévère y fut proconsul sous le règne de Commode. Sous celui de Gallien, il y eut des bandes de voleurs qu'on eut de la peine à détruire; et sous celui de Probus, des pirates, Gaulois d'origine, mirent Syracuse à feu et à sang. Du reste, ces faits épars dans l'histoire ne fournissent aucun détail sur la situation intérieure de la Sicile, ni sur l'état de ses villes et de ses monuments. Cependant les lettres devaient y fleurir encore, puisque deux écrivains illustres y composèrent, vers la fin du 3[e] siècle, ou au commencement du 4[e], des ouvrages qui nous sont restés. L'un est Flavius Vopiscus, l'un des meilleurs écrivains de l'*histoire Auguste*, et l'autre Julius Firmicus Maternus qui, après avoir composé un ouvrage sur l'astrologie judiciaire, écrivit en faveur de la religion chrétienne contre les erreurs des religions profanes, en exhortant les empereurs Constance et Constant à extirper entièrement le paganisme.

Le christianisme avait pénétré de bonne heure en Sicile. Saint Paul y débarqua et y passa trois jours; Messine, Syracuse, Agrigente, Palerme, Catane, Tauromenium eurent des évêques dès les premiers siècles de l'Eglise, et les prélats siciliens figurent dans les premiers conciles. Les chroniques religieuses parlent aussi d'un voyage que saint Pierre y aurait fait; elles citent également de nombreux martyrs et de miraculeuses conversions. Chaque ville invoque un saint dont elle se glorifie;


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Théâtre de Taormine

Theater zu Taormina.

mais les légendes siciliennes sont mêlées de trop de fables et de contes populaires, pour que l'histoire puisse s'appuyer un seul instant sur leur autorité. On peut cependant y trouver quelques faits relatifs à l'administration des villes et aux usages du temps.

TAUROMENIUM.

Cette ville, dont nous avons souvent parlé dans ce précis historique, et qui présente encore de si magnifiques débris de son antique splendeur, prit son plus grand accroissement sous la domination romaine. Située sur le flanc du mont Taurus, qui, entre Catane et Messine, vient plonger son escarpement dans la mer, elle se trouvait à l'entrée de gorges tortueuses, et protégée par d'étroits défilés, ou par des hauteurs inaccessibles. Ses habitants durent à cette position singulière d'être souvent à l'abri des dévastations qui bouleversaient la Sicile; mais quelquefois aussi elle attira sur eux des attaques réitérées. Vers la fin de la république romaine, Tauromenium reçut une colonie qui la rendit plus florissante qu'elle ne l'avait encore été; sur une de ces hauteurs qui la dominent d'une manière si pittoresque, les anciens rois de Sicile avaient construit une citadelle dont on voit encore quelques débris, tandis qu'un autre pic non moins escarpé est couronné par le bourg et le fort de Mola, bâtis par les Sarrasins.

Le temps a fait disparaître la plus grande partie des constructions dont Tauromenium couvrait ces magnifiques rivages. Mais rien ne détruira la brillante décoration que la nature a composée dans ces lieux si pittoresque, sur ces monts où elle a rassemblé tant de formes variées et d'effets saisissants. Et cependant un édifice, encore majestueux malgré ses ruines amoncelées, dispute à la beauté du site et lui enlève peut-être l'étonnement et l'admiration du voyageur.

Du haut des portiques presque détruits qui couronnaient les gradins du théâtre, assis sur la pente méridionale du mont Taurus, on peut juger encore de ce que devait être ce vaste monument destiné à contenir trente mille spectateurs (voy. *pl.* 18). Malgré leur dégradation, on distingue parfaitement les gradins disposés en amphithéâtre semi-circulaire, et les corridors, ou *præcinctiones*, qui les divisaient en plusieurs étages. Au bas se trouve le podium, qui répond à l'orchestre et au parterre de nos salles de spectacle: c'était la place réservée aux premiers personnages de l'état, les préteurs, les magistrats, les vestales. Enfin, devant ce vaste hémicycle, s'élève le théâtre, dont on reconnaît encore toutes les parties: le proscenium, ou l'avant-scène, où se passait l'action; le pulpitum, où se tenaient les chœurs; enfin les trois portes qui s'ouvraient au fond du théâtre: la porte royale, celle du milieu par laquelle entraient les rois, les empereurs; et les portes latérales, dont l'une était destinée aux personnages tragiques ou comiques qui venaient du dehors, et l'autre à ceux qui habitaient le lieu où se passait l'action. A droite et à gauche du théâtre, on remarque deux gros pavillons carrés qui servaient de magasins pour les décorations, et de retraite aux acteurs. Entre ces pavillons et l'extrémité des gradins de l'amphithéâtre, deux larges escaliers donnaient aux spectateurs la faculté de descendre des galeries supérieures, qui couronnaient tout l'amphithéâtre, et qui communiquaient avec le terre-plein de la montagne; cette partie élevée de l'hémicycle était décorée de portiques surmontés d'une muraille circulaire dans laquelle étaient pratiquées des niches propres à propager le son, et au-dessus, des trous pour passer les cordes destinées à tendre le *velum* ou les toiles qui abritaient les spectateurs. Malgré l'état de dégradation des gradins, malgré la destruction des portiques et des murs supérieurs, malgré le bouleversement du théâtre et de l'avant-scène, l'effet d'acoustique est encore surprenant dans cette vaste enceinte, et les paroles dites sans effort sur le plateau du théâtre, sont

entendues du haut des gradins. Au reste, dans l'état de ruine où se trouve le théâtre, il produit le spectacle le plus magnifique dont la vue puisse jouir. A travers les débris de ces portes et de cette décoration d'architecture, l'œil découvre les hauteurs si pittoresques qui dominent Taormine et les restes des monuments de Tauromenium, les escarpements et les jardins qui descendent jusqu'à la mer, puis les sinuosités du détroit, ses flots d'azur scintillants de lumière, les riches plaines de Mascali, et, dans un lointain vaporeux, l'Etna et son sommet couronné de neiges éclatantes et de fumées qui, à cette distance, paraissent légères et transparentes.

Le théâtre, qui dominait le plateau sur lequel la ville était située, formait aussi pour elle une magnifique décoration. Les trois portes qui en composent le fond présentaient extérieurement une riche architecture appuyée sur des soubassements et des rampes qui s'étendaient sur l'escarpement que dominait tout l'édifice. Du bord de la mer, on peut encore admirer cette belle ordonnance (voy. *pl.* 19). En suivant ce même rivage, on rencontre la statue d'un prélat qu'on croit être saint Pancrace, disciple de saint Paul et premier évêque de Taormine; suivant les légendes siciliennes, il trouva les habitants de cette ville idolâtre adonnés au culte de Bacchus Lyssos (*ou l'enragé : Lysso était une quatrième furie, déesse de la rage*). Pancrace rendit muet l'oracle du dieu et fit jeter la statue dans la mer. Les mêmes chroniques rapportent que près de là s'étendaient de magnifiques jardins, riche domaine d'une femme illustre, nommée Phalconille. Elle avait eu un fils, Phalcon, que la nature avait doué des qualités les plus brillantes; orgueil de sa mère, adoré de sa famille et de ses concitoyens, il avait perdu la vie dans ce lieu même à la fleur de son âge. La douleur maternelle et la voix publique l'avaient rangé au nombre des dieux; son temple s'élevait au milieu des jardins de sa mère, et son culte durait encore lorsque l'apôtre de Taormine l'abolit. Peut-être est-ce en souvenir des jardins de Phalconille qu'un petit village situé près de là a été nommé Giardini.

LA SICILE SOUS CONSTANTIN ET SES SUCCESSEURS.

Avant l'avénement de Constantin à l'empire, la Sicile était au pouvoir de son rival Maxence, et lui fournit même un nombre considérable de soldats; mais après la défaite de ce dernier, elle se soumit au vainqueur, et profita des nouvelles lois et des sages réglements qu'il promulgua dans ses vastes états. Les magistrats qui la gouvernaient portaient le nom de correcteurs. Ils reprirent sous Justinien le titre de préteurs. A cette époque de l'empire romain, l'histoire de la Sicile se fond entièrement dans l'histoire générale de l'empire, et les faits qui la concernent, plus ou moins incertains, mais presque tous sans intérêt, se rencontrent épars plutôt dans les auteurs ecclésiastiques que dans les historiens. Après la mort de Constantin, la Sicile échut à Constant, le troisième de ses fils, qui périt bientôt sous les coups de Magnence. Ce dernier ayant été défait à la bataille de Murse, Constance fit prendre possession de la Sicile et des provinces d'Afrique. Saint Ambroise parle de revers que Maxime éprouva en Sicile, dans la guerre qu'il fit à Théodose, et saint Athanase nomme un évêque de Sicile, Capiton, qui assista au concile de Nicée. Le pape Libère convoqua un concile en Sicile vers 366. En 408 et 409, les disciples de Pelage y firent quelques prosélytes. Elle fut menacée, à cette époque, d'une descente qu'Alaric devait y faire après avoir saccagé Rome. Une tempête dispersa sa flotte, et sa mort, arrivée bientôt après, mit un terme à ses ravages. La Sicile fut moins heureuse en 440. Genseric, roi des Vandales, s'en empara et la dévasta; deux ans après il la rendit à Valentinien III. Après sa mort, Genseric s'en empara de nouveau et la garda plusieurs années; mais, en 465, il y fut battu par


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Vue à Taormine. Aussicht zu Taormina

Digitized by Google

le comte Marcellus, qui fit rentrer l'île entière sous la domination de l'empereur romain d'Orient. Odoacre en devint maître en 476, et, enfin, Théodoric, cet illustre roi des Goths, la réunit à ses états, et en donna le gouvernement à Cassiodore, dont la sagesse et les talents ajoutèrent un si grand éclat à son règne, et ramenèrent aussi en Sicile l'ordre, la paix et l'abondance.

Les Goths restèrent, pendant une longue suite d'années, tranquilles possesseurs de l'île; mais Justinien ayant conçu, en 534, le projet de reprendre l'Afrique sur les Vandales, arma une flotte puissante dont il donna le commandement à Bélisaire, qui relâcha d'abord en Sicile; il y revint après la conquête de l'Afrique, y eut un démêlé avec les Goths pour la possession du port de Lilybée qui avait appartenu aux Vandales; cette discussion durait encore lorsque la mort tragique d'Amalasunte, fille de Théodoric, alors régente de ses états, fournit à Justinien un nouveau prétexte pour rompre avec les Goths. Bélisaire eut ordre de s'emparer de la Sicile. Il prit d'abord Catane et Syracuse, et vint ensuite assiéger Palerme, qui se préparait à faire une défense vigoureuse; mais Bélisaire, ayant surpris le port, fit approcher les vaisseaux si près des murailles que les soldats se servirent des agrès des navires pour escalader les murs, et la ville fut forcée de se rendre. La soumission entière de l'île fut le prompt résultat de ces succès. Quatre ans après, en 549, Totila passa le détroit, entra en Sicile, en parcourut les campagnes, attaqua Messine inutilement, et repassa en Italie, après avoir enlevé une immense quantité de grains, de bestiaux, d'argent et d'objets précieux. Quarante ans plus tard, on voit le pape saint Grégoire donner des réglements aux églises siciliennes, et établir une espèce de juridiction ecclésiastique exercée par deux légats, dont l'un résidait à Syracuse, l'autre à Palerme. Une des lettres de saint Grégoire est adressée à un évêque de Tyndaris. Il ne reste aujourd'hui de cette ville que les débris de plusieurs vastes et solides constructions qui semblent avoir appartenu à des magasins ou à un marché public, la trace d'une enceinte de fortes murailles, le pavé d'une belle voie qui traversait la ville; et enfin l'emplacement d'un théâtre presque totalement détruit. Quelques chaumières sont éparses au milieu de ces ruines, et on y voit une petite église dédiée à la sainte Vierge, desservie par un ermite, et connue sous le nom de Notre-Dame de Tyndare. L'ancienne ville, qui fut longtemps riche et commerçante, avait été fondée par des Lacédémoniens, qui lui donnèrent le nom du père de Léda. Il existe de belles médailles de Tyndaris, avec une tête de Cérès, et au revers Castor et Pollux à cheval, et coiffés du pilæus. Le culte de Mercure y était en grand honneur, et ce dieu y avait une statue célèbre, qui, comme les plus belles de la Sicile, fut enlevée par les Carthaginois, restituée par Scipion, et enfin prise par Verrès. Ce furent deux citoyens de cette ville, Zozime et Ismenias, qui entamèrent les poursuites contre l'avide préteur. Pline rapporte que sous les Césars, une catastrophe terrible et imprévue détruisit la moitié de la ville. Une tempête affreuse ébranla le plateau du rocher sur lequel elle était bâtie. Miné par les eaux, le roc et tout ce qu'il portait s'abîma dans la mer.

Sous les premiers rois normands, Tyndare était encore une ville assez importante; peu à peu elle fut abandonnée: du reste, sa position à l'une des extrémités du golfe de Myles était aussi forte que pittoresque.

Le peu de faits relatifs à la Sicile, que nous avons eu à rapporter depuis le moment où elle tomba sous la domination romaine, n'offrent, comme on l'a vu, qu'un intérêt très-médiocre; épars dans les actes de l'église, dans les écrits religieux et dans les légendes, ils embrassent cependant plus de six siècles, sans qu'on puisse y trouver des notions satisfaisantes sur l'état matériel et statistique des villes, et encore moins sur le sort des monu-

ments qu'elles renfermaient. Il est probable qu'à la grande époque de la destruction des temples et des édifices du paganisme, qui eut lieu sous le règne et par les ordres de Théodose, ceux de Sicile n'évitèrent pas l'anathème général. Au surplus, le génie des arts, des sciences et des lettres dut s'affaiblir, se corrompre et disparaître entièrement en Sicile, comme il le fit dans le reste du monde civilisé.

MORT DE CONSTANT II, EN SICILE, EN 668.

La Sicile, si long-temps négligée par les empereurs d'Orient, qui ne la défendaient qu'avec peine contre les invasions des barbares, vit tout à coup, avec étonnement et bientôt avec effroi, un de ces empereurs choisir Syracuse pour sa résidence. Constant II, du sang des Héraclius, s'était, à force de crimes, de lâchetés et de défaites, attiré la haine de ses sujets et surtout celle des habitants de Constantinople. Les Sarrasins, commandés par le calife Moavia, lui avaient enlevé l'île de Rhodes, l'une des plus belles possessions de l'empire, l'avaient battu lui-même sur mer, près des côtes de Lycie, et s'emparaient successivement de toutes les places de la Syrie. Honteux de ses revers, il oublia les dangers de l'empire, et, se livrant au fond de son palais à des disputes théologiques (*), il persécuta le pape saint Martin et les prélats romains. Un dernier crime mit le comble à l'horreur qu'il inspirait; après avoir forcé son frère Théodose à prendre les ordres sacrés, il le fit tuer. Effrayé des murmures et de l'indignation de ses sujets, il quitta tout à coup Constantinople, parcourut l'Italie en la ravageant, et mit Rome au pillage. Ses troupes ayant été battues par les Lombards, il vint se fixer en Sicile; mais loin de rendre l'éclat et la vie à cette belle province, il l'effraya par ses violences et l'épuisa par ses rapines. Enfin, en 668, un Sicilien, sous prétexte de le servir, s'introduisit près de lui pendant qu'il était au bain, et lui porta sur la tête un coup si violent, qu'on le trouva quelques heures après noyé dans l'eau ensanglantée. Un Arménien, nommé Mizizi, fut proclamé, malgré lui, empereur à Syracuse. Cet honneur lui coûta cher. Constantin Pogonat, fils et successeur de Constant, après s'être fait couronner à Constantinople, se rendit bientôt maître de la Sicile, fit mourir Mizizi et les meurtiers de son père.

Les deux derniers siècles de la domination des empereurs de Constantinople en Sicile ne présentent que des faits obscurs et sans intérêt. Justinien le jeune, en 685, y fait restituer à l'église romaine des biens engagés. En 718, un gouverneur, nommé Sergius, ayant appris que Constantinople était menacé par le calife Omar, fit couronner en Sicile un de ses clients, nommé Basile, et le fit appeler Tibère. Léon l'Isaurien, après avoir repoussé les Mahométans, envoya en Sicile un patrice, qui rétablit son autorité, fit poursuivre Basile, le prit et lui fit trancher la tête. Sergius obtint son pardon. Sous le règne d'Irène, il y eut des soulèvements en Sicile. Helpidius, qui y commandait, devint suspect à Irène, qui voulut le faire enlever; les Siciliens prirent les armes pour le défendre. L'année suivante, l'impératrice envoya une flotte et une armée pour combattre Helpidius. Vaincu dans plusieurs combats, il fit demander en Afrique une retraite aux Sarrasins, l'obtint, et y fut reçu avec de grands honneurs.

INVASIONS DES SARRASINS, 827.

Jamais une époque plus marquée ne fut inscrite dans les annales d'une nation. La Sicile des Grecs et des Romains va disparaître entièrement; plusieurs de ses antiques cités seront effacées sur le sol bouleversé; beaucoup d'autres perdront jusqu'au souvenir de leur ancien nom. Les mœurs, les lois, les usages, le commerce, l'in-

(*) Voyez sur les discussions de Constant avec le pape, l'*Italie* et les détails intéressants rapportés par M. Artaud.

dustrie, la langue, les arts, la propriété seront détruits, pour renaître plus tard avec un autre aspect et sur d'autres bases. Cette révolution devait être longue et sanglante, c'était encore l'Afrique qui se précipitait sur la Sicile.

Dans les siècles précédents, les Sarrasins avaient tenté plusieurs fois de prendre pied en Sicile, et en avaient ravagé les rivages. Une circonstance imprévue et de peu d'importance leur livra enfin cette riche possession. Euphémius, homme puissant, à qui l'empereur Michel-le-Bègue avait donné un commandement, devint épris d'une religieuse, l'enleva et lui fit violence. Les deux frères de la victime allèrent à Constantinople demander vengeance à Michel, qui ordonna le supplice du coupable. Euphémius résolut de défendre sa tête; il fit révolter l'armée de Sicile, et craignant d'être tôt ou tard écrasé par les forces impériales, il fit proposer aux Sarrasins de les mettre en possession de la Sicile, et de devenir leur vassal, pourvu qu'ils le reconnussent empereur. Ces conditions furent acceptées avec avidité. Les Sarrasins, commandés par l'émir Adelkam, débarquèrent à Mazara. Il paraît qu'à cette époque il existait encore une ville sur les ruines de l'antique Selinonte. Elle fut prise et détruite par les Sarrasins, qui en égorgèrent la population, et qui construisirent dans les environs une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom d'Alcamo: telle est l'origine de la ville qui subsiste aujourd'hui. Bientôt Adelkam se vit assiégé dans sa forteresse par les Siciliens revenus de la première terreur qu'il leur avait inspirée. Mais l'année suivante, une nouvelle armée sarrasine accourut des rivages d'Afrique, fit lever le siége d'Alcamo et poursuivit la conquête de la Sicile. Pour gagner l'esprit des habitants, l'émir sarrasin faisait reconnaître comme roi de Sicile cet Euphémius qui leur livrait sa patrie. Des propositions étaient faites dans ce sens aux Syracusains. Deux frères qui connaissaient Euphémius sortirent de la ville, sous prétexte d'entrer en négociation, et lorsqu'il vint à eux, ils le poignardèrent, lui coupèrent la tête et la rapportèrent dans Syracuse. Ce fut le signal d'une résistance désespérée. Pendant un demi siècle les conquérants se virent disputer le terrain pied à pied. Michel-le-Bègue engagea les Vénitiens à joindre leurs efforts aux siens pour recouvrer la Sicile; mais cette tentative n'eut aucun succès. Messine fut prise en 831 par les Sarrasins, après une capitulation honorable. Adelkam s'empara de Palerme en 832; cette ville devint le centre du pouvoir des Sarrasins; le gouverneur délégué par le roi de Tunis y résidait. La Sicile dépendit ensuite du calife d'Égypte. Il prit Modica en 845, et livra, l'année suivante, auprès d'Enna, une bataille sanglante aux chrétiens, qui y perdirent neuf mille hommes. Lentini, autrefois Léontium, succomba la même année. Les califes qui furent successivement maîtres de l'Égypte et de l'Afrique, s'emparèrent des villes siciliennes qui résistaient encore; de Butera en 854, d'Enna en 859. Syracuse et Tauromenium étaient les seules qui fussent restées au pouvoir des empereurs d'Orient. La première fut assiégée en 878, et attendit vainement les secours que promettait l'empereur Basile, et qui partirent trop tard; la résistance des assiégés fut désespérée, et les détails de ce siége égalent en horreur tout ce qu'on a raconté des excès auxquels la faim et la fureur ont poussé des hommes réduits à la dernière extrémité. Enfin cette ville infortunée fut emportée d'assaut et livrée aux flammes. Les habitants furent, ou massacrés, ou emmenés en esclavage. L'armée sarrasine mit trente jours à détruire les fortifications. L'évêque Sophrone et le moine Théodose, de qui on a une relation de ce siége, furent conduits à Palerme, où ils furent sur le point d'être martyrisés. On croit qu'ils finirent leur vie dans les fers.

DOMINATION DES SARRASINS EN SICILE, DE 879 À 1038.

Après la destruction de Syracuse,

Palerme devint le centre des opérations et de la puissance des Mahométans, et ils y construisireut des monuments qu'on y reconnaît encore. Mais leur fanatisme, leurs persécutions contre les chrétiens, leur farouche mépris pour les vaincus, firent de leur domination en Sicile une longue époque de trouble et de sang. Il serait fatigant de rapporter en détail l'histoire des efforts sans cesse renouvelés des villes contre leurs oppresseurs, des discordes entre les émirs sarrasins, des tentatives infructueuses des empereurs d'Orient pour recouvrer ou secourir cette malheureuse province. Attaqués sans cesse par des populations réduites au désespoir, les Sarrasins couvraient la Sicile de forteresses et de châteaux, dont l'existence est encore rappelée par les syllabes *calta* et *calata*, qui commencent les noms de plusieurs villes modernes de la Sicile. Les couvents étaient changés en redoutes; les monuments de l'architecture grecque et romaine se couronnaient de créneaux; le superbe théâtre de Tauromenium était un poste souvent assiégé; le sang coulait sur les gradins. Les Sarrasins sortaient de leurs repaires inaccessibles, et enlevaient les femmes, les enfants et les bestiaux. On voit cependant Alhassan, gouverneur de Sicile en 885, rendre la liberté aux Syracusains prisonniers. Quatre ans plus tard, une flotte romaine est battue près de Milazzo. Cinq mille chrétiens périrent dans ce combat. Léon-le-Sage conclut une trêve avec les Sarrasins en 896. Vers 900, la guerre s'élève entre les Sarrasins d'Afrique et ceux de Sicile. Palerme est prise et saccagée. Tauromenium éprouve le même sort en 908; l'évêque Procope fut martyrisé.

Ces combats sans cesse renouvelés des émirs mahométans entre eux, et des Siciliens contre les émirs, sont les seuls et monotones récits que l'histoire de Sicile présente jusqu'en 956. Les chroniques arabes qui rapportent tous ces faits obscurs different en quelques points des historiens du Bas-Empire; et ces légères divergences dans ces pages si tristes et d'un si faible intérêt ne méritent pas de devenir l'objet d'une critique minutieuse.

En 956, une expédition, envoyée par Constantin Porphyrogénète, débarqua en Sicile, s'empara de Thermes, livra un combat près de Mazara; mais vers la fin de 959, les Grecs furent complétement défaits; les Sarrasins vainqueurs emmenèrent en Afrique trente des plus riches et des plus influents des Siciliens, et firent circoncire quinze mille enfants. Ces violences ne firent qu'exciter de nouveaux soulèvements. Tauromenium se révolta en 962, et fut prise en 963.

Deux ans plus tard, Nicéphore Phocas tenta de nouveau de reprendre la Sicile. Manuel, cousin de l'empereur, fut mis à la tête de l'armée. Ses débuts furent brillants. Syracuse, Himère, Tauromenium, Lentini tombèrent en son pouvoir; les Sarrasins effrayés se réfugièrent dans leurs forteresses et dans les gorges des montagnes; mais Manuel s'étant engagé imprudemment dans ces défilés, y vit détruire son armée, et lui-même fut fait prisonnier; les barbares lui coupèrent la tête. La flotte qui l'avait amené fut détruite à son tour. Un nouveau gouverneur arabe, Abulcassan, reprit toutes les villes qui, à l'aide des Grecs, avaient secoué le joug sarrasin, et, en 975, Taormine, l'ancienne Tauromenium, fut entièrement détruite. Les succès d'Abulcassan ne mirent cependant pas un terme aux révoltes des Siciliens, pour qui le joug des infidèles était odieux. L'émir leur livra encore trois batailles, dans l'une desquelles il fut tué en 982. Un an plus tard les Grecs et les Sarrasins s'allièrent pour combattre, en Italie, l'empereur Othon, qui fut alternativement vainqueur et vaincu. La mort d'Othon mit un terme à cette guerre; mais les malheurs de la Sicile n'en trouvaient aucun. Les Sarrasins, divisés entre eux, s'y firent une guerre acharnée jusqu'en 1016. Peu de temps après, Basile et Constantin, empereurs d'Orient, envoyèrent une armée en Sicile, sous la conduite du patrice

Oreste. Alkakem, qui gouvernait alors cette province, défit les Grecs.

Les émirs siciliens depuis plusieurs années secouaient le joug des califes d'Afrique. Les chrétiens de Sicile, trop faibles pour résister à leurs cruels tyrans, s'adressèrent à ces mêmes califes qui les avaient soumis, et implorèrent leur secours contre Alkakem. Le gouverneur d'Afrique fit partir aussitôt une expédition commandée par son fils Abdallah. Alkakem se renferma dans la forteresse d'Alkassa, près de Palerme, et fut tué en se défendant. Mais le vainqueur lui-même ayant indisposé les Siciliens, se vit attaqué par eux et fut forcé de retourner en Afrique. Bientôt, en 1038, la Sicile, devenue tout-à-fait indépendante des califes, fut déchirée par des partis intérieurs et par des émirs rivaux. Deux frères, Appollophar et Apochaps, se disputèrent avec acharnement la possession de cette île désolée; ils appelaient alternativement comme auxiliaires les chrétiens et les troupes d'Italie, ou les Sarrasins d'Afrique.

DÉBARQUEMENT DE MANIACÈS EN SICILE, ET PREMIÈRE EXPÉDITION DES NORMANDS EN 1038.

A l'exemple d'Appollophar et d'Apochaps, divers chefs sarrasins s'étaient rendus maîtres de Syracuse, de Catane, d'Enna, de Trapani, d'Agrigente. La Sicile dévastée semblait prête à devenir la proie du premier conquérant qui viendrait s'emparer de ses débris. Pour la dernière fois, l'empereur d'Orient crut encore le moment favorable pour rattacher à son empire affaibli cet antique fleuron de la grandeur romaine. Michel le Paphlagonien, qui régnait alors à Constantinople, fit sonder Appollophar, qui écouta ses propositions. Dès lors l'empereur d'Orient ordonna de grands préparatifs, et forma une flotte et une armée d'expédition, dont il donna le commandement au patrice Maniacès. La guerre entre les deux frères les avait contraints tous deux à recourir à des secours étrangers. Apochaps avait appelé des Africains, et son frère, les troupes impériales d'Italie. Mais tout à coup s'apercevant que leurs divisions allaient livrer la Sicile à des mains étrangères, ils s'étaient réunis pour faire tête à ces dangereux auxiliaires; ainsi Maniacès en débarquant ne trouva que des ennemis. Toutefois il mit le siége devant Messine; mais apprenant que des secours arrivaient d'Afrique pour soutenir les émirs siciliens, il réclama à son tour l'assistance de ces illustres aventuriers normands qui, sous la conduite des fils de Tancrède de Hauteville, étonnaient l'Italie de leur valeur et de leurs exploits. Avides de gloire et de dangers, ils servaient ou combattaient les petits princes divisés de la Pouille et du royaume de Naples.

Gaimar, prince de Salerne, qui, dans ce moment, les avait à son service, et qui craignait leur audace et leur inconstance, fut le premier à les engager à passer en Sicile. L'histoire ne fait monter leur nombre qu'à trois cents, et dès lors leurs succès sembleraient fabuleux, si, par ce nombre, on ne devait pas entendre des chevaliers qui conduisaient chacun une troupe de simples soldats soudoyés. En effet, on les voit paraître devant Messine, inutilement assiégée depuis long-temps par toute l'armée des Grecs, et cette ville succombe sous leurs terribles attaques. Syracuse, commandée par un guerrier sarrasin, l'effroi des Grecs, voit ce redoutable Africain percé d'outre en outre par la lance de Guillaume Bras-de-fer, un des chefs normands, et se hâte d'ouvrir ses portes. Appollophar et Apochaps s'approchent à la tête de cinquante mille Sarrasins. Guillaume, sans attendre les Grecs, court avec ses Normands au-devant des ennemis, les atteint près de Rametta, les taille en pièces, les poursuit à outrance. Mais en revenant, il trouve les Grecs s'emparant du camp, des trésors et des dépouilles, fruits de sa victoire. Indignés de cette ingratitude, les Normands repassent brusquement en Italie; bientôt Maniacès, en butte aux intrigues des courtisans, desservi par le patrice Étienne,

qu'il avait sous ses ordres, fut rappelé à Constantinople, disgracié et remplacé par ce même Étienne qui l'avait calomnié.

Les Sarrasins se chargèrent de sa vengeance; ils enlevèrent peu à peu toutes les places de la Sicile. Vers 1040, on les trouve encore maîtres de toute l'île, qu'ils avaient partagée en cinq gouvernements : Trapani, Palerme, Tyndaris, Messine et Syracuse. Il existe des médailles arabes portant les noms de ces princes sarrasins.

CONQUÊTE DE LA SICILE PAR LES NORMANDS.

Le bruit des conquêtes faites par les Normands dans le midi de l'Italie enflammait le courage de la jeunesse normande; les plus jeunes fils de Tancrède de Hauteville, nés d'une seconde femme, brûlaient de rejoindre leurs aînés, si glorieusement établis dans la Pouille et dans la Calabre; Robert Guiscard partit le premier; Roger n'arriva en Italie que vers l'année 1058. Anne Comnène assure qu'il n'avait avec lui que cinq cavaliers et trente hommes de pied. Les deux chevaliers n'hésitent pas à demander au pape l'investiture du royaume de Sicile. Un titre donné au nom du ciel, une armure à toute épreuve, une épée bien trempée, il n'en fallait pas plus dans ces temps singuliers et, peut-être, bien mal connus, pour prétendre à une couronne. Roger passa le premier le détroit, essaya sa jeune valeur sous les murs de Messine, étonna ses ennemis par son courage, fendit en deux un chef sarrasin, et repassa en Italie pour rassembler des forces suffisantes, et se préparer à la conquête de l'île. Sûrs de vaincre et de disperser leurs ennemis en rase campagne, ces braves aventuriers n'avaient ni l'art, ni les moyens d'attaquer les villes et les châteaux forts dont la Sicile était hérissée. Toutefois les habitants chrétiens qui s'y trouvaient, appelaient de tous leurs vœux les princes normands et conspiraient en leur faveur. Roger, impatient de les seconder, franchit de nouveau le détroit, en évitant la flotte sarrasine qui y croisait, escalade Messine, et livre la ville au pillage, en épargnant les maisons des chrétiens. Un Sarrasin, qui fuyait avec sa sœur, jeune fille d'une beauté admirable, se voyant poursuivi de trop près, aima mieux la poignarder que de la laisser exposée à la brutalité des vainqueurs.

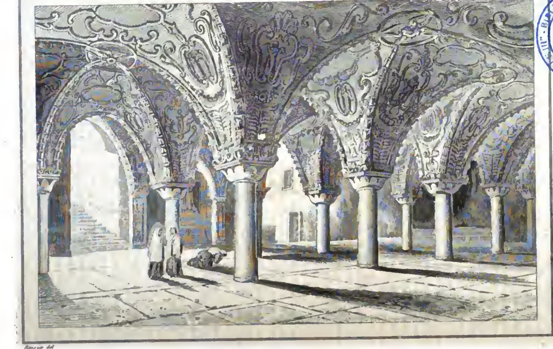
Le comte Roger envoya les clefs de sa nouvelle conquête à son frère Robert, qui se hâta de lui amener des renforts. Les deux frères commencèrent par relever et augmenter les fortifications de Messine, et par y détruire le culte mahométan. Le tiers des produits du pillage fut consacré à la construction de plusieurs églises chrétiennes.

FONDATION DE LA CATHÉDRALE DE MESSINE.

On regarde Roger comme le fondateur de la cathédrale de Messine, dédiée à la Vierge, et qui ne fut consacrée qu'en 1097. L'élévation de la façade de l'église porte encore le caractère des constructions sarrasines. Elle est divisée en zones par des bandeaux de mosaïques et d'incrustations de couleurs variées. Les portes ont dû recevoir depuis les accessoires qu'on y voit encore aujourd'hui, et qui appartiennent au style purement gothique. La principale est surchargée d'ornements, d'ogives, de clochetons ornés de statues de saints et d'apôtres, genre entièrement différent de celui des architectes maures que les princes normands trouvèrent en Sicile, et dont leur magnificence dut employer les talents. La partie supérieure du portail a souffert pendant le fameux tremblement de terre de 1753. La campanille et la flèche, qui surmontaient la grosse tour appuyée contre le portail, furent renversées, et n'ont pas été rebâties; de sorte que cette façade manque entièrement d'ensemble, et, par conséquent, d'effet. L'église intérieure a dû subir aussi beaucoup de changements suivant le goût, le caprice, la magnificence et la dévotion des souverains et des prélats qui l'ont décorée pendant 8 siècles. Mais une

MESSINE . MESSINA

27



Rancro del

Chapelle souterraine de la Cathédrale . Unterirdische Kapelle in der Cathedrale

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

chapelle souterraine porte encore le type original, bizarre, incorrect, et plus singulier qu'agréable, du goût corrompu et de l'art grossier de ces siècles d'ignorance (voy. *pl.* 20). Les courbes sans grace des voûtes du souterrain viennent retomber sur des piliers ronds et courts, dont les larges tailloirs sont hors de proportion avec les fûts de ces colonnes barbares. Du reste, les flancs, les cintres et les arêtes des voûtes, les lourds culs-de-lampe qui pendent des points de section de ces arêtes, sont décorés avec profusion de rinceaux, de feuillage, d'arabesques, de guirlandes, de méandres dorés, de figures d'anges et de saints, les uns relevés en demi-bosse, les autres peints sur des fonds unis.

C'est dans le trésor de cette église que se conserve une lettre dont s'enorgueillit la dévotion des habitants de Messine, et sur laquelle la pieuse érudition de plusieurs écrivains siciliens a enfanté des volumes, dans le but d'en démontrer l'authenticité. Suivant cette tradition, si vivement défendue, et adoptée avec une foi naïve et sincère, qu'il faut peut-être respecter comme toutes les vieilles croyances des peuples, elle aurait été écrite aux habitants de Messine par la mère du Sauveur, la quarante-deuxième année de l'ère chrétienne. Nous pourrions nous dispenser d'assurer que les nombreuses preuves fournies par les commentateurs de cet écrit révéré ne soutiennent pas l'examen d'une critique éclairée.

On remarque, dans l'église supérieure, vingt-six belles colonnes antiques de granit égyptien, qui furent employées lors de sa construction primitive. On y voit aussi, parmi les décorations ajoutées depuis, des bas-reliefs du Ghagini, sculpteur sicilien du 15e siècle; des peintures du Quagliata, et de très-belles mosaïques en pierre dure. C'est dans la cathédrale de Messine, décorée et illuminée, à cette occasion, avec une magnificence extraordinaire, que commence, tous les ans, la fameuse fête de la *Varra*. Des deux côtés de la porte de l'église, on place deux statues colossales, d'un aspect terrible, qui représentent le géant Griffon, Sarrasin redoutable, vaincu, suivant les traditions populaires, par le comte Roger; et, vis-à-vis du géant, la princesse sa femme, non moins grande et non moins méchante que lui. Leur histoire est encore, en Sicile, l'effroi des femmes et des enfants. La forteresse de Matta Griffon, qui domine Messine, semble aussi lui devoir son nom. Nous remarquerons ici que ce nom, redouté des Siciliens, est celui que les compagnons de Richard, qui partirent de Messine pour la conquête de la Terre-Sainte, donnèrent aux Grecs de l'île de Chypre, dont la perfidie leur tendit tant de piéges pendant l'expédition qu'ils y firent. On trouve, à ce sujet, des détails aussi curieux qu'intéressants dans la correspondance d'Orient de M. Michaud. Du reste, la Varra est une machine énorme, espèce de jeu de bagues à plusieurs étages, dont chacun est couvert de femmes, de jeunes gens, de prêtres, et d'enfants habillés magnifiquement en vierges, en anges, en saints, en prophètes. Sur le sommet de la machine, on place la plus belle femme de Messine, qui représente la sainte Vierge. Cette pyramide tournante a une base très-riche, portée sur des roues; des prêtres et des confréries traînent cet édifice mobile, combiné de manière que le mouvement des roues fait tourner avec rapidité la pyramide, les anges, les saints, les vierges et les pontifes. Ce spectacle extraordinaire attire une foule d'étrangers à Messine, et excite chez les habitants une vive dévotion, qui se manifeste par les plus bruyantes démonstrations, par d'abondantes aumônes et de riches présents.

La possession de Messine devenait, pour les princes normands, dont la puissance et les forces occupaient le midi de l'Italie, la clef de la Sicile, et le point important sur lequel allaient s'appuyer toutes leurs opérations. Messine avait toujours été d'un grand poids dans les circonstances qui avaient décidé du sort de la Sicile. Prise et reprise sans cesse, vingt fois détruite, et tou-

jours rebâtie, située dans une admirable position, sur la rive du plus beau et du plus vaste port de l'univers, elle semblait faite pour former la capitale d'un puissant royaume; et cependant, malgré tous les avantages qu'elle présentait, elle ne fut même jamais celle de la Sicile. Peut-être les monts Pélores, qui la resserrent et la dominent du côté la terre, paraissaient-ils en rendre les abords trop peu viables pour l'intérieur de l'île, et la défense trop difficile, en raison des hauteurs qui la commandent de si près. Les Sarrasins et les Normands avaient couvert ces mamelons de forts et de châteaux. L'artillerie rendrait vaines ces défenses aujourd'hui ruinées, mais qui couronnent encore d'une manière pittoresque la riche culture, les riants bocages qui forment la brillante ceinture de la ville et du port (voy. *pl.* 21).

PROGRÈS DES NORMANDS EN SICILE.

Après avoir pris tous les moyens de défense pour leur nouvelle conquête, les princes normands, sans perdre de temps, partirent pour soumettre le reste de la Sicile; mais ils échouaient souvent dans les siéges qu'ils entreprenaient. Ils ne purent prendre Centorbi, l'antique Centuripe; en revanche ils remportèrent une victoire signalée près d'Enna, et recueillirent des dépouilles immenses. Cependant leurs succès se bornaient à des courses dans le pays, à des combats d'un héroïsme presque fabuleux. Quelques villes leur ouvraient leurs portes; d'autres se laissaient surprendre : mais bientôt les Sarrasins reparaissaient en force; les princes normands couraient en Italie chercher des renforts. Dans une de ces courses, Roger, déja veuf, se remaria à Judith, jeune princesse d'origine normande, et la conduisit bientôt en Sicile. Une brouillerie entre les deux frères suspendit quelque temps leurs opérations; ils se combattirent d'abord, et se réconcilièrent ensuite. Roger, avide de combats plus glorieux, s'avança vers Traïna où il avait laissé garnison; sa jeune épouse l'y suivit; elle s'enferma dans la citadelle, tandis que Roger courut assiéger Nicosie. A peine avait-il attaqué cette place, qu'il apprit la révolte des habitants de Traïna, qui, appuyés de cinq mille Sarrasins qu'ils avaient appelés, assiégeaient Judith et la garnison normande. La jeune princesse, réduite aux dernières extrémités, se défendait toutefois avec un courage admirable; Roger parvint à se jeter dans la place; dans une sortie, il faillit être pris ou tué : seul au pied des murs, ayant eu son cheval tué sous lui, accablé par les assaillants, il parvint à les repousser, et rentra dans le fort, en y apportant même, disent les historiens, la selle de son cheval. Le siége durait depuis quatre mois, lorsqu'enfin une sortie plus heureuse entraîna la défaite complète des assiégeants; la ville se soumit, le chef de la révolte fut pendu. Roger fit de nouvelles courses jusque dans les environs de Girgenti, et défit une armée nombreuse que le calife d'Afrique avait fait débarquer près de cette ville. On croit que ce fut en mémoire de cette victoire que Roger fit graver sur un bouclier, et ajouter à ses armes comme devise, ce verset d'un psaume : « La « droite du Seigneur a montré sa puis« sance; la droite du Seigneur m'a « élevé. »

PRISE DE PALERME, RÈGNE DE ROBERT ET DE ROGER.

Les divisions des Sarrasins favorisaient encore les succès des Normands; toutefois le petit nombre de ces derniers ne leur permettait pas d'agir sur une grande ligne d'opérations; leur valeur les multipliait dans les combats, elle se brisait contre les remparts des villes fortifiées. Dès l'année 1064, ils avaient fait une tentative sur Palerme, dont la possession pouvait seule leur assurer la conquête de l'île entière; mais elle n'avait été qu'une vaine démonstration. Enfin, en 1071, le duc Robert, ayant amené d'Italie une flotte de cinquante-huit navires, les deux frères assiégèrent Palerme par terre

MESSINE MESSINA.



Vue generale. Ansicht der ganzen Gegend.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



Digitized by Google

et par mer. Les Sarrasins enfermés dans la place regardaient avec mépris les efforts des assiégeants. Des soldats chrétiens qu'ils avaient dans leurs rangs, et qui se trouvaient dans la citadelle, députèrent vers Robert Guiscard, et convinrent de lui en ouvrir les portes à un jour fixé. Les Sarrasins surpris se défendirent avec acharnement; en même temps, Roger pénétra dans une partie de la ville, et vint soutenir son frère. Le lendemain, les Sarrasins capitulèrent et remirent les quartiers qu'ils occupaient encore. Le premier soin des vainqueurs fut de bâtir deux citadelles pour s'assurer de la ville; ils divisèrent ensuite la Sicile en possessions féodales, qu'ils partagèrent entre leurs neveux et les principaux chefs qui les avaient aidés. Cependant ce partage était moins celui de domaines acquis que de conquêtes à faire et de combats à livrer. Les chefs normands ne cessèrent pas, pendant plusieurs années, d'avoir à repousser des armées sarrasines que l'Afrique jetait sans cesse sur leurs rivages. Souvent vainqueurs, quelquefois surpris, ils avaient à surveiller et souvent à combattre la nombreuse population sarrasine de la Sicile. Serlon, le neveu de Roger, et l'un des plus intrépides chefs des Normands, fut tué dans une embuscade en 1072. Réfugié sur une roche, du haut de laquelle il se défendait contre une foule d'ennemis, il fut criblé de flèches, et ce lieu porte encore le nom de la roche Serlon. Roger lui-même, quelques années après, courut le même danger près de Catane; mais il en sortit plus heureusement.

Robert et Roger eurent aussi des démêlés avec le pape, relativement à l'investiture du royaume de Sicile; un traité y mit fin en 1077. Enfin, Robert Guiscard, après avoir porté ses armes dans la Grèce et dans l'Orient, où déjà la puissance des Normands jouait un rôle important et se rendait redoutable aux empereurs grecs, termina sa glorieuse carrière sur les côtes de la Grèce. Le comte Roger continua la sienne avec plus d'éclat encore, mais dans une activité continuelle, soumettant les villes encore occupées par les Sarrasins, repoussant les dernières tentatives de ces peuples, apaisant les discordes qui s'élevaient entre ses neveux, et donnant aux pays qu'il avait conquis de sages réglements. Les formes féodales qu'il introduisit en Sicile n'eurent point le caractère de la violence ou de l'anarchie. Les droits des barons, et leurs obligations envers l'état et envers leurs sujets, y furent établis avec assez d'habileté et de modération.

Syracuse, Noto et Butera furent les dernières villes qui tombèrent au pouvoir de Roger. La fin de son règne fut assez paisible; il en profita pour réparer les édifices publics. Les églises et les monastères furent relevés et décorés avec magnificence, et, à cette époque où les arts étaient tombés en Europe dans la plus profonde barbarie, on s'étonne qu'un prince qui devait sans cesse avoir le glaive à la main, ait pu construire des monuments dont sa patrie originaire ne pouvait alors lui fournir les modèles.

Roger n'eut point d'enfants de Judith, sa seconde femme, dont nous avons parlé; mais Éremburge, sa troisième, lui donna deux garçons et six filles. Il avait eu de sa première femme plusieurs enfants avant de partir pour l'Italie; entre autres deux garçons, Geoffroy et Malger. Un troisième, nommé Jordan, paraît avoir été un bâtard, et reçut un fief en Sicile. Tous ces princes moururent jeunes; Roger, qui n'avait conservé que ses filles, qui furent toutes mariées, devenu veuf une troisième fois, épousa en quatrièmes noces Adélaïde, fille du marquis de Montferrat; il en eut trois fils: Simon, Geoffroy, et enfin Roger, dont la réputation égala la sienne; ses neveux et petits-neveux, qui possédaient aussi des villes et des comtés en Calabre et en Sicile, formaient l'ornement et l'appui de ce trône nouveau. Leurs goûts chevaleresques ajoutaient à son éclat; quelquefois aussi leurs divisions et leurs querelles en troublaient la paix.

Roger, tranquille possesseur de la Sicile et de l'Italie méridionale, termina, à 70 ans, en 1101, dans une ville de Calabre, sa glorieuse carrière. Les chroniques, qui conservent les événements de sa vie aventureuse, sont mêlées de faits exagérés, d'anecdotes peu probables; mais elles peignent la couleur de ces temps de crédulité, d'héroïsme, de zèle religieux, de témérité chevaleresque. Le mélange des mœurs musulmanes avec la rudesse des peuples du Nord; des tournois et des combats singuliers, avec le luxe et la mollesse asiatiques; les derniers des Romains paraissant à côté des chevaliers français et des fanatiques et superbes enfants de Mahomet; les turbans auprès des casques; les ermites et les évêques vis-à-vis des santons et des muphtis; l'ignorance du Nord, la décadence de l'Orient, l'éclat momentané de la science et des arts des Arabes; tel est le type singulier dont l'empreinte se trouve, surtout à cette époque, dans l'histoire de la Sicile. Peut-être ces annales bizarres, mais neuves et originales, furent-elles la source de ces riches, poétiques et piquantes fictions qui, plus tard, sous la plume de l'Arioste et du Tasse, étonnèrent les nations modernes, dont elles font encore les délices.

SIMON.

Ce jeune prince était mineur à la mort de son père; on ne sait même pas combien de temps il a régné. Adélaïde, sa mère, fut régente. On croit que ce règne obscur ne dura qu'un an; quelques-uns lui donnent quatre années d'existence. Du reste, on ignore également où Simon mourut et fut enterré; il paraît que Geoffroy l'avait précédé dans la tombe, car ce fut Roger, le troisième fils d'Adélaïde, qui succéda à son frère.

ROGER II.

Dès sa jeunesse, il annonça les rares qualités de son père. Sa mère l'eut à peine placé sur le trône, qu'elle l'abandonna, pour aller épouser Baudouin, roi de Jérusalem, qui la répudia et la renvoya en Sicile en 1118; elle y mourut peu de temps après. Roger, livré à lui-même, montra sur-le-champ toutes les qualités d'un grand homme. Il rétablit d'abord en Sicile l'ordre public et l'autorité du gouvernement, qui s'étaient relâchés pendant sa minorité. Malte, occupée par les Sarrasins, avait secoué le joug du souverain de la Sicile : Roger la soumit de nouveau, et passant ensuite en Italie, il y reprit les villes et les domaines que les premiers chefs normands avaient possédés dans la Pouille et dans la Calabre. Paisible sous ce prince actif et belliqueux, la Sicile n'avait à souffrir ni de ses entreprises, ni de ses combats. Le pape Honorius voulut mettre un terme aux progrès de Roger. La tiare du pontife s'abaissa devant l'épée du guerrier, et le pape se vit forcé de lui donner l'investiture du duché de la Pouille. Bientôt Roger se trouva l'arbitre et le régulateur des intérêts de tous les petits états de l'Italie. De retour en Sicile en 1130, après s'être assuré du consentement de l'anti-pape Anaclet, qui disputait le trône pontifical à Innocent II, Roger convoqua les barons et les comtes siciliens, et se fit proclamer roi. Son sacre se fit à Palerme avec une grande magnificence.

La Pouille et la Calabre secouèrent bientôt le joug du nouveau roi. Les barons révoltés remportèrent d'abord une victoire complete. Roger lutta avec énergie contre la fortune, et reparut bientôt avec de nouvelles forces. Il reprit l'ascendant qu'il avait perdu, effraya ses ennemis, découragea les uns, regagna l'appui des autres, et les lia par de nouveaux traités.

Cependant bientôt Innocent II et l'empereur Lothaire se déclarèrent ouvertement contre lui; ils sollicitèrent les Pisans, alors maîtres de la mer, de diriger une puissante flotte contre Roger. Cette lutte fut longue et dangereuse; le roi de Sicile se vit enlever successivement les villes principales de l'Italie méridionale. Mais le pape et l'empereur s'étant brouillés,

Google

les Pisans retirèrent leur flotte, et Roger put combattre avec succès ses ennemis, dont le plus acharné, le plus actif et le plus habile, était Ranulphe, son beau-frère. Désespéré des progrès du roi de Sicile, il prit le parti de lui livrer bataille, et le défit complétement. Roger ne fut point abattu; il continua à lutter contre le pape, l'empereur et Ranulphe. Mais l'empereur étant mort, et Ranulphe l'ayant suivi de près, les chefs de la Pouille et de la Calabre reconnurent successivement l'autorité du roi de Sicile; et le pape s'étant avancé à la tête d'une armée assez nombreuse, fut enlevé par un corps détaché que conduisait un fils de Roger. Ce coup hardi amena bientôt la paix; Innocent II accorda toutes les investitures que demandait Roger, et le vainqueur fit en échange toutes les soumissions d'un fils repentant.

En 1146, Roger porta ses armes en Afrique, et rendit les Arabes tributaires. En 1148, on voit pour la première fois, le roi de Sicile prendre part aux démêlés des croisés avec les empereurs grecs : la flotte sicilienne s'empara des côtes de l'Acarnanie, de l'Etolie et de l'île d'Eubée; Corinthe, Thèbes et Athènes furent rançonnées par les Siciliens. Ils éprouvèrent cependant, à leur tour, des revers, et furent défaits par Alexis Comnène, cousin de l'empereur Manuel, et qui monta depuis sur le trône de Constantinople. Il y eut une paix de peu de durée entre les deux puissances. Dans une de leurs expéditions navales, les Siciliens s'approchèrent de Constantinople, et les plus déterminés d'entre eux pénétrèrent dans le palais impérial, dont ils pillèrent une partie. Gisulphe, un d'eux, ne put ravir que quelques petits pots qu'il trouva dans les cuisines. Ce singulier trophée lui fit donner le sobriquet de Pignatelli, de *pignatta*, pot en italien, et ce nom est resté à l'illustre maison dont ce Gisulphe fut la source.

Quelques historiens prétendent que Louis-le-Jeune, roi de France, fut sur le point d'être pris par la flotte grecque, en revenant de la Terre-Sainte. Les vaisseaux de Roger, qui se trouvaient en vue, accoururent à son secours, et le dégagèrent. Ils étaient commandés par George, le plus habile des amiraux de la Sicile. Du reste, ce fait a été contesté.

Roger employa les loisirs que lui donnait la paix à fortifier et embellir la ville de Palerme, où il voulait établir sa résidence et celle de ses successeurs. Il assura aussi le sort de ses états en faisant couronner le prince Guillaume, le seul de ses fils nés de son premier mariage qui eût survécu à ses quatre frères, morts dans leur jeunesse. Roger, depuis, s'était marié quatre fois; sa dernière femme s'appelait Béatrix; il la laissa enceinte, en mourant, de la princesse Constance, que nous verrons reparaître plus tard sur la scène. Roger, après avoir régné trois ans avec son fils, mourut à Palerme à l'âge de cinquante-six ans. Il laissa la Sicile riche, florissante et redoutable. Il y protégea l'industrie et les sciences; ce fut sous son règne qu'un Arabe, réfugié en Sicile, exécuta un globe d'argent qui pesait huit cents marcs, et sur lequel il avait gravé les pays alors connus. Il en fit une explication très-étendue, dont l'abrégé nous est parvenu sous le nom du Géographe de Nubie.

GUILLAUME Ier.

A peine assis sur le trône, ce prince eut à lutter contre deux ennemis puissants, les empereurs Frédéric Barberousse et Manuel Comnène. Chacun d'eux regardait la Sicile comme une province de son empire, et les rois normands comme des usurpateurs. L'empereur grec arma une flotte de cent quarante navires; elle rencontra la flotte sicilienne qui revenait d'Égypte richement chargée, et l'attaqua avec vigueur; mais les Siciliens furent vainqueurs et firent prisonnier l'amiral grec Constantin l'Ange, oncle de Manuel. Pour augmenter les embarras de Guillaume, le pape Adrien VI se déclara contre lui et fit soulever les barons de la Pouille et de

la Calabre; Guillaume força le pape à signer un traité, et défit ses vassaux rebelles. Mais bientôt ils furent soutenus par des troupes que Manuel envoya en Italie; Guillaume éprouva des revers, et finit, à force de courage et d'activité, par repousser les Grecs et par réduire ses barons à l'obéissance; plusieurs furent dépouillés de leurs fiefs.

La paix extérieure que Guillaume venait d'assurer fut suivie de troubles intérieurs, occasionés par l'ambition et les intrigues de deux hommes entreprenants qui s'associèrent pour s'emparer de l'esprit du jeune roi et le conduire à leur volonté. L'un était un ministre nommé Majone, et l'autre Hugues, archevêque de Palerme; un sacrilége consacra leur criminelle alliance. Ils commencèrent par semer la division entre le souverain et les comtes les plus puissants; les intrigues et les révoltes se multipliaient à la cour et dans les provinces; Majone fomentait les mécontentements et s'attachait les mécontents. Bientôt il crut le moment arrivé de les pressentir sur l'exécution de ses noirs desseins. La mort du roi fut résolue, mais les conjurés ne purent s'entendre sur les suites qu'ils donneraient à leur forfait. La méfiance se mit parmi eux. Majone chercha dès lors à perdre des compétiteurs dangereux. Il les rendit suspects, et fit supplicier plusieurs d'entre eux; les autres prirent les armes; Guillaume marcha contre eux en Italie et en Sicile, et fut victorieux. Mais les menées criminelles de son ministre lui firent perdre l'Afrique, après une suite de revers dont Majone profita pour le rendre odieux. Toutefois ces projets coupables excitèrent l'indignation des seigneurs de l'Italie et de la Sicile; une clameur générale s'éleva contre lui. Un comte, Bonnelle, jusqu'alors son complice, ayant été chargé de prévenir les esprits en sa faveur, devint au contraire son ennemi. Déja cependant le jour où l'on devait tuer le roi était fixé. Mais une dernière conférence ayant eu lieu avant l'exécution, entre le ministre et l'archevêque Hugues, pour régler les suites de l'événement, ils ne purent s'accorder, feignirent d'abandonner leurs projets, et se séparèrent décidés, chacun de leur côté, à se défaire l'un de l'autre. Majone fit empoisonner l'archevêque, dont la santé robuste fut seulement altérée par le poison. L'archevêque à son tour s'entendit avec Bonnelle qui venait d'arriver à Palerme. Le comte attendit Majone dans une rue de la ville, et le tua de sa main. La mort de ce scélérat ne fit que suspendre un moment les intrigues et les conspirations. De nouvelles menées ourdies par Bonnelle, et dans lesquelles entrèrent même les princes de la famille royale, ne furent pas assez tôt découvertes, et le roi fut un instant arrêté et même près de perdre la vie. On proclama roi son fils Roger. Mais le peuple s'indigna bientôt et délivra Guillaume. Dans le désordre qui s'ensuivit, le prince Roger fut blessé d'une flèche et n'en vint pas moins faire sa soumission à son père, qui le renversa d'un coup de pied. Il mourut peu de jours après. Guillaume eut encore à lutter long-temps contre les seigneurs révoltés et contre Bonnelle, qu'il finit par surprendre, et auquel il fit crever les yeux et couper les jarrets. Enfin, en 1166, la mort délivra la Sicile d'un prince que l'histoire a flétri du nom de *Mauvais*.

GUILLAUME II LE BON.

Guillaume n'avait que douze ans lorsqu'il monta sur un trône agité par tant de secousses, et affaibli par l'indiscipline et la discorde. La reine Marguerite, sa mère, régente du royaume, ne put, au milieu des factions et des intrigues qui divisaient la cour, raffermir le sceptre et faire respecter son autorité. Le choix d'un archevêque de Palerme devint une source de cabales, et les ministres, les grands, les prélats s'emparant alternativement de l'esprit de la reine et de son autorité, livrèrent le royaume, fatigué de leur ambition et de leurs brigues, à des crises sans cesse renaissantes. Un

PALERME . PALERMO .

22

Cathedrale Cathedralkirche .

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Digitized by Google

autre fléau vint en même temps effrayer la Sicile. L'an 1169, un affreux tremblement de terre ébranla toutes les villes voisines de l'Etna. Catane fut renversée de fond en comble; quinze mille de ses habitants périrent sous les ruines; l'évêque fut du nombre. Lentini et plusieurs villes voisines de Catane et de Syracuse eurent le même sort; la mer auprès de Messine s'éloigna tout à coup du rivage, et revenant ensuite avec fureur, menaça d'engloutir la ville; le sommet de l'Etna s'affaissa du côté de Taormine.

Cependant le roi avait atteint sa majorité; on lui fit épouser la princesse Jeanne, fille de Henri II, roi d'Angleterre. Dès ce moment, le jeune roi déploya des talents, un caractère et des vertus qui le firent respecter et chérir de ses sujets; il rétablit par sa sagesse et sa fermeté l'autorité chancelante, et porta au plus haut degré l'influence de la Sicile dans les affaires de l'Europe. Le pape et l'empereur d'Allemagne le prirent pour arbitre de leurs différents; bientôt Constantinople, qui gémissait sous la sanglante tyrannie d'Andronic Comnène, attira son attention, et sollicita peut-être son ambition. Alexis Comnène, persécuté par Andronic, s'était réfugié en Sicile, et excitait Guillaume à tourner ses armes contre le Néron du Bas-Empire. L'armement du roi de Sicile fut formidable. A peine arrivés sur les côtes de l'Épire, les généraux siciliens s'emparèrent de Durazzo, et aussitôt après de Thessalonique, qui fut traitée avec la dernière rigueur. En vain son évêque Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, chercha-t-il à fléchir la colère des vainqueurs; ils respectèrent les vertus et la science du prélat, mais son troupeau ne fut pas épargné. Andronic, effrayé des progrès de l'armée sicilienne, lui opposa un corps de troupes commandées par Branas, qui fut complétement défait. Ces revers excitèrent dans Constantinople une révolte qui se termina par la mort tragique d'Andronic, et par le couronnement d'Isaac l'Ange. Depuis ce moment les affaires prirent une autre face; les Siciliens éprouvèrent des défaites successives, que quelques historiens attribuent autant à la ruse et à la perfidie des Grecs qu'à leur courage. Les généraux de Guillaume furent faits prisonniers et abreuvés d'humiliations à Constantinople. L'armée et la flotte revinrent en Sicile à moitié détruites. La paix suivit de près ces événements. Cependant le roi de Sicile conserva encore en Épire la ville de Durazzo, que dans la suite il rendit volontairement, parce que la possession lui en était trop onéreuse (*).

(*) Ce fut pendant le cours de cette guerre que fut élevée à Palerme la magnifique cathédrale qui subsiste encore; monument précieux du style mauresque, où l'on retrouve le goût et l'art original qui produisirent en Espagne les palais de Grenade et les mosquées de Cordoue. Sous le rapport des lois d'une architecture régulière, sans doute ce singulier édifice ne supporte pas un examen sévère; mais son aspect riche et pittoresque, la variété de ses ornements, son caractère oriental, qui ne permettent pas de le confondre avec les productions de l'architecture dite gothique, lui donnent un genre de beauté et d'élégance dont il est impossible de n'être pas frappé (voir *pl.* 22). On remarquera dans la vue que nous en donnons, l'élégance et la richesse asiatiques du portail latéral, la légèreté et la coupe agréable de ses ogives, l'effet brillant des ornements du fronton et des colonnettes, les broderies du bandeau qui règne sur toute cette façade, l'air de grandeur et de hardiesse que lui donnent les flèches qui le surmontent, et même les deux grands arcs-boutants qui, du côté de la principale entrée, s'élancent du front de l'église, et l'unissent à un vaste bâtiment construit en face. Au reste, ces singuliers accessoires n'ont pas dû entrer dans le plan primitif du monument. Ce fut Gauthier, archevêque de Palerme, qui le fit élever et terminer en vingt-trois ans, de 1166 à 1189. Cette belle église fut depuis dédiée à sainte Rosalie, à l'époque et à l'occasion de la découverte des ossements de la sainte: nous en avons parlé précédemment. L'intérieur de l'église, décoré et changé par des mains différentes pendant le cours de plusieurs siècles, n'a aucun caractère générique, ni

Guillaume avait rendu la marine sicilienne redoutable sur toute la Méditerranée. Ses flottes portèrent de puissants secours aux croisés, dont la situation en Palestine devenait de jour en jour plus périlleuse. Jérusalem venait de tomber au pouvoir de Saladin; Tyr et Antioche allaient succomber. Les troupes envoyées par Guillaume contribuèrent à dégager ces deux villes. Les flottes siciliennes étaient commandées par l'amiral Margaritus, dont la réputation était si grande qu'on le nommait, ou Neptune, ou le Roi de la mer. Il paraît que Guillaume avait recouvré plusieurs villes d'Afrique. Jamais la puissance de la Sicile n'avait été portée si haut. L'Italie méridionale, les rives de l'Adriatique et celles de l'Afrique obéissaient à son souverain. Guillaume n'avait encore que trente-six ans, lorsque la mort vint l'enlever à l'amour de ses sujets, qui lui donnèrent le surnom de *Bon*. Il fut enterré à Montréal, qu'il avait créé, et que le pape, à sa demande, avait érigé en archevêché (*).

TANCRÈDE.

Guillaume n'avait pas laissé d'enfants légitimes, et il paraît qu'il regardait comme héritière du royaume de Sicile, sa tante Constance, fille posthume du roi Roger, et femme de Henri, fils de l'empereur d'Allemagne. Mais la domination allemande était redoutée des seigneurs siciliens; on ourdit une fable à l'aide de laquelle on légitima la naissance de Tancrède, petit-fils du roi Roger par une ligne bâtarde. Il se hâta de saisir le sceptre, et fut couronné roi à Palerme en 1190. Après avoir apaisé quelques troubles intérieurs, il passa en Italie, dont les grands vassaux semblaient incliner pour Henri. Tancrède prévint son rival, réduisit les provinces italiennes à l'obéissance, et l'année suivante fit couronner, et s'associa son fils Roger, qu'il venait de marier à Brindisi avec une fille d'Isaac l'Ange,

rien de remarquable sous le rapport de l'art; mais on y a prodigué les marbres rares, les colonnes précieuses, les sculptures, les ornements de toute espèce, les dorures, en un mot, tout l'aspect d'une pieuse magnificence.

(*) La situation de Montréal suffirait seule pour en faire un lieu remarquable. Assis sur la pente des monts qui dominent Palerme du côté du couchant (voy. *pl.* 23), ce beau séjour s'élève au milieu de fertiles jardins, de casins riants, à l'extrémité d'une route bordée, presque sans interruption, d'habitations charmantes, dont la vue s'étend sur cette plaine si riche, que les anciens nommaient la vallée d'Or, et dont Palerme occupe le centre. Les deux principaux édifices qui décorent Montréal, la cathédrale et le couvent des bénédictins, ont été construits par Guillaume-le-Bon, et embellis à l'envi d'âge en âge par ses successeurs. De beaux tableaux, dont plusieurs dus au pinceau de Piétro-Novello, dit le Moréalèse, peintre célèbre, auquel les Siciliens ont donné le surnom de *Divin*; des sculptures exécutées par le Gagini; des antiquités précieuses; des marbres et des mosaïques dont le travail disputait à la richesse, décoraient l'église de l'abbaye. Mais en 1811 un violent incendie endommagea cet édifice, et détruisit ses plus beaux ornements. Cependant on trouve encore intact dans son voisinage un autre monument de cette curieuse époque, et dont l'élégance, la légèreté, la pompe orientale et voluptueuse, auraient aussi bien figuré dans les palais chevaleresques des Zégris et des Abencerages que dans l'asile pieux de religieux voués à la prière et à la méditation; tel est le cloître des bénédictins de Montréal, formé de portiques à jour, liés par des ogives d'une courbe agréable, dont les retombées s'appuyent sur des colonnes accouplées, au nombre de cent seize, toutes décorées de torsades, de rosaces, de losanges d'un riche dessin, d'une variété étonnante, et incrustées de pierres précieuses et de marbres rares. Les chapiteaux sont exécutés avec une recherche et un soin remarquables; ils se composent de têtes d'animaux, de fleurs, de fruits. Le cloître, séparé en plusieurs divisions par ces élégants portiques (voy. *pl.* 24), est orné de plusieurs fontaines jaillissantes, dont les eaux argentées s'élancent dans l'air et retombent dans de belles vasques au milieu de groupes de fleurs et d'arbustes odoriférants.

PALERME. PALERMO

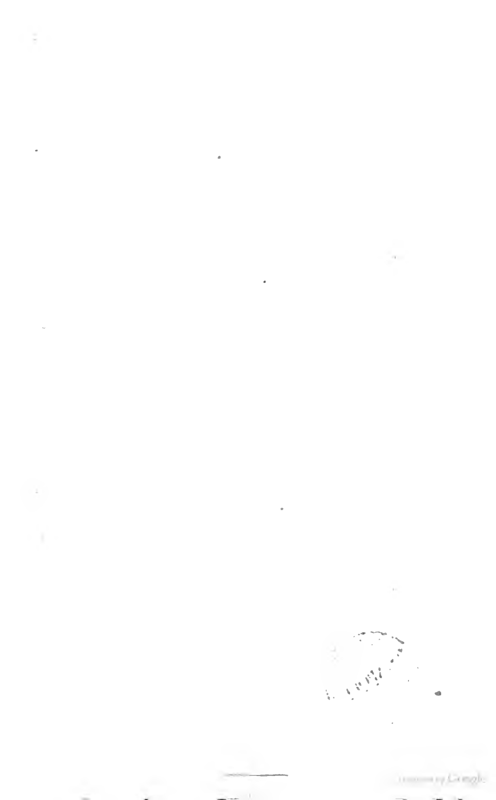
23



L. Thiénon

Vue prise à Mont-real. Ansicht aufgenommen von Mon-real.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



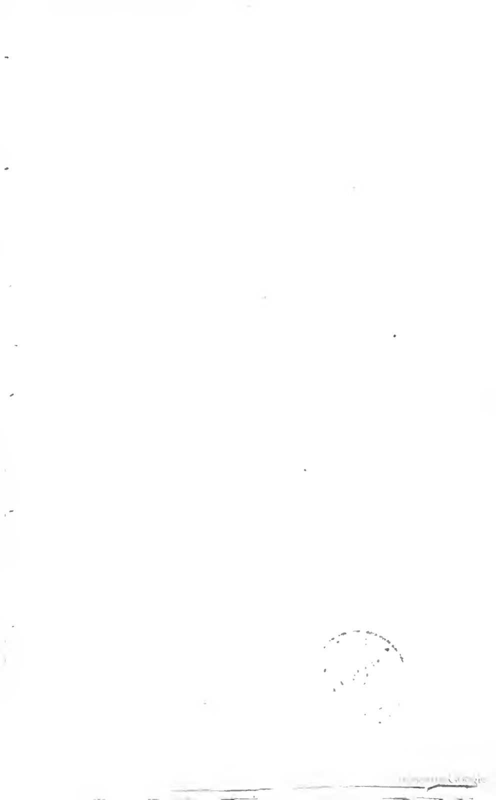
Digitized by Google

PALERME. PALERMO.


Cloître des Bénédictins à Mont-réal.

Benedictinerkloster in Mon-real.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google

empereur d'Orient. Les noces furent célébrées avec une grande magnificence, comme si le royaume jouissait d'une paix profonde, et cependant Henri n'avait pas renoncé à soutenir ses droits au sceptre de la Sicile et de l'Italie méridionale. Outre l'inquiétude que lui donnait ce prince, Tancrède avait vu tout à coup la seconde ville de ses états, Messine, occupée par Philippe-Auguste et Richard, roi d'Angleterre. Ils relâchèrent dans cette ville, à la tête d'une nombreuse armée de croisés. Leurs divisions et leurs querelles y portèrent souvent le désordre, et les droits de Tancrède furent sans cesse méconnus par des princes qui marchaient en aveugles à la conquête de l'Asie, et que le moindre obstacle irritait; ils se disputèrent les forts qui défendaient Messine, et surtout celui de Matta-Griffon, dont Richard s'était emparé, et qu'il fit raser au moment de son départ. Philippe-Auguste avait quitté la Sicile quelque temps avant lui.

Tancrède, délivré de ces hôtes dangereux, put songer enfin à défendre sa couronne contre Henri, époux de Constance, compétiteur d'autant plus redoutable qu'il était devenu empereur d'Allemagne. Les villes et les seigneurs d'Italie se partagèrent entre les deux rivaux; les Génois fournirent des vaisseaux à l'empereur et tinrent en échec la flotte sicilienne. Le pape se déclara tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. Les succès étaient balancés. Dans une de ces campagnes, Tancrède fit enlever l'impératrice et l'envoya prisonnière en Sicile. Le pape exigea sa délivrance. La défection de plusieurs des grands vassaux de la Pouille, de la Campanie et de la Calabre, augmentait les embarras du roi lorsqu'une maladie grave le força de retourner en Sicile; arrivé à Palerme, il y mourut en 1193, laissant le royaume chancelant entre les mains d'un fils en bas âge, qu'il avait fait couronner quelque temps auparavant, après avoir perdu Roger, et qu'il plaça sous la tutelle de sa mère Sybille. Ce jeune prince, auquel il avait donné le nom de Guillaume III, eut bientôt une fin tragique, comme nous le verrons. En lui finit cette race illustre des rois normands, dont la mémoire fait encore l'orgueil de la Sicile, qu'ils rendirent redoutable et florissante pendant plus d'un siècle.

GUILLAUME III, 1194, ET HENRI, 1195.

L'histoire du règne de Guillaume III n'est que celle des malheurs et de la catastrophe qui terminèrent la vie d'un enfant. A la nouvelle de la mort de Tancrède, Henri regarda la Sicile comme une proie assurée. Il obtint une flotte nombreuse que lui fournirent encore les Génois et les Pisans. Après avoir achevé de soumettre la Pouille et la Campanie, l'empereur passa en Sicile. Catane fut attaquée aussitôt et saccagée avec une affreuse cruauté. Ce début jeta l'épouvante en Sicile; Syracuse, et bientôt après Palerme, firent leur soumission. La reine régente et le jeune Guillaume s'enfermèrent dans *Calata Bellota*, qui passait pour une forteresse imprenable. Henri, après s'être fait couronner à Palerme avec la reine Constance, fit offrir une capitulation honorable à la régente et au jeune prince. Mais à peine furent-ils sortis de leur retraite, que, violant la foi des traités et les droits du malheur, il supposa une conjuration ourdie contre lui, et nomma un tribunal, qui condamna le jeune roi, sa mère et leurs plus illustres partisans, entre autres ce célèbre Margaritus que les rois de Sicile regardaient comme le soutien de leur couronne et qu'ils avaient créé duc de Durazzo et prince de Tarente. Le barbare Henri fit crever les yeux au jeune roi et à l'amiral, et les rendit eunuques. Les plus illustres Siciliens périrent dans les supplices ou furent plongés dans les cachots. La reine Sybille et ses filles se virent confinées dans un couvent d'Alsace. Plusieurs évêques furent mis à mort. Les cruautés d'Henri excitèrent une indignation générale, que Constance elle-même parut approuver. Henri, qui venait de passer en Italie, revint en

Sicile, où une révolte du gouverneur de Castro-Giovanni, l'ancienne ville d'Enna, appelait sa vengeance et ses fureurs. Heureusement pour les Siciliens et peut-être pour Constance, la mort vint arrêter ses cruels projets. On le surnomma le Cyclope. Ce fut le premier roi de Sicile de la maison de Souabe. Son testament et plusieurs actes publiés pendant la minorité de son fils Frédéric fûrent les bases sur lesquelles les papes établirent le droit d'investiture des royaumes de Naples et de Sicile, et leurs prétentions à la tutelle des rois mineurs de ces deux états.

FRÉDÉRIC, 1197.

Ce jeune prince, né dans la marche d'Ancône en 1194, y fut nourri et s'y trouvait encore quand la mort de son père Henri le mit en possession du royaume de Sicile. Sa mère se hâta de le faire revenir à Palerme, où elle le fit couronner. Pour obtenir l'investiture qu'elle demandait au pape, elle mit en quelque façon le royaume et le sceptre de Sicile dans la vassalité du saint-siége, et par une conséquence de ces concessions, se voyant peu après sur le point de succomber à une maladie grave, elle nomma le pape lui-même tuteur de son fils, dont elle confia l'éducation aux archevêques de Palerme, de Montréal et de Capoue, et à Gauthier, évêque et chancelier de Sicile. Constance mourut deux mois après avoir fait ce testament. Le jeune roi se vit à la merci de ministres et de chefs ambitieux; parmi ces derniers se trouvait un général de troupes allemandes, nommé Marcualde, que Constance avait fait sortir de la Sicile, et qui se mit à ravager les états d'Italie, à la tête de ses bandes aussi féroces que lui. Le pape le frappa d'excommunications répétées; il parut se soumettre, et n'en devint que plus actif et plus audacieux. La Sicile eut aussi à souffrir de ses violences. Le sort du jeune Frédéric pendant ces troubles ne fut pas meilleur que celui de la Sicile; il fut près d'être sacrifié, et sa détresse fut telle que les habitants de Palerme se partagèrent par semaines et par jours le soin de nourrir leur malheureux souverain, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa septième année. La mort de Marcualde ne fit que laisser le champ libre à l'ambition d'autres chefs. Diopolde, Capparon, le chancelier Gauthier s'arrachaient tour à tour l'autorité, et se disputaient les armes à la main les débris du royaume. Les Sarrasins, qui conservaient encore en Sicile quelques gorges et quelques défilés des montagnes, en descendaient pour faire des courses sur les terres des chrétiens; enfin les Génois et les Pisans se battaient pour la possession de Syracuse. Le pape faisait de vains efforts pour rétablir la tranquillité en Sicile et pour raffermir le sceptre de son pupille; il parvint, en 1209, à le marier avec une princesse d'Aragon. Cette alliance fournit à Frédéric les moyens de ramener ses états à l'ordre et à la soumission. Bientôt cependant ses prétentions à la couronne impériale, que son père avait portée, le mirent à deux doigts de sa perte. Othon, son compétiteur, s'empara de l'Italie, et annonçait hautement le projet de passer en Sicile, à la tête de toutes ses forces, que Frédéric était hors d'état de repousser, lorsque Philippe-Auguste, roi de France, défit complétement Othon à la bataille de Bouvines Par les suites de cette victoire, Frédéric reprit toutes ses espérances, et fut bientôt couronné empereur. Son règne, l'un des plus brillants et des mieux remplis dans l'histoire de l'Europe, appartient surtout à celle de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Orient. La Sicile n'occupe qu'une faible partie de cette vaste scène. Elle était sans doute encore un royaume important, mais soumis à un prince qui réunissait plusieurs sceptres dans ses mains puissantes, et qui, pendant le cours d'un règne glorieux et agité, dont la durée embrassa 53 ans, n'eut à s'occuper de la Sicile que comme d'une province dont le sort suivait celui de ses autres possessions. Cependant à l'époque de l'élévation du roi de Sicile à l'empire,

le pape s'inquiéta de voir tant de couronnes placées sur la même tête, et il exigea que Frédéric fît couronner roi de Sicile son fils Henri. Frédéric consentit sans peine à donner ce titre à un enfant avec lequel il n'avait pas même à partager son autorité. Du reste, il ne fit que de courtes apparitions en Sicile. En 1221, il assembla un parlement à Messine, fit plusieurs réglements d'administration intérieure, et des lois de police contre les jeux; contre les juifs, auxquels il était défendu de s'habiller comme les chrétiens; et enfin contre les femmes de mauvaise vie, pour leur défendre de se trouver aux bains avec les femmes honnêtes.

Il s'occupait en Italie d'une expédition pour la terre sainte, et le pape Honorius III le pressait de hâter son départ, lorsqu'en 1222, une révolte des Sarrasins le fit accourir de nouveau en Sicile pour les châtier. L'année suivante le même motif l'y ramena encore et l'y retint jusqu'en 1225, sans qu'il pût parvenir à obtenir de ces peuples une soumission entière. Ses démêlés avec les papes, son expédition en Palestine, son retour en Italie, ses traités avec le saint-siége, son alliance avec saint Louis en 1232, ses guerres dans le Milanez, sont des faits étrangers à la Sicile; la mort même du roi Henri, fils de Frédéric, n'y amena aucun changement. En 1243, les Sarrasins tentèrent encore une révolte dans le centre de l'île. Frédéric ordonna à ses généraux de les poursuivre à outrance. Cette petite guerre dura jusqu'en 1245. Les Sarrasins furent tous déportés de la Sicile, environ quatre siècles après que leurs ancêtres s'en furent emparés. L'excommunication de Frédéric et sa déposition prononcées par Innocent IV agitèrent étrangement l'Allemagne et l'Italie pendant les dernières années de ce règne, et obligèrent ce prince à prendre des mesures d'une rigueur excessive contre ses ennemis. Plus de cinq mille personnes furent arrêtées; beaucoup furent brûlées à Naples; leurs femmes et leurs enfants furent entassés dans les prisons de Palerme, où on les laissa mourir de faim. Frédéric régnait depuis 53 ans, et en avait vécu 56, lorsque la mort le frappa en Italie en 1250. Il fut enterré à Palerme, comme il l'avait ordonné par son testament. Ce fut lui qui fit bâtir la ville d'Augusta, entre Syracuse et Catane; il y transporta la population de Centorbi, qu'il avait fait détruire après une révolte de ses habitants.

CONRAD, 1251.

Frédéric avait désigné, par son testament, Conrad, fils de sa seconde femme, pour son successeur, et lui avait donné pour lieutenant dans le royaume de Sicile, Mainfroy, un de ses bâtards. Le pape montra sur-le-champ une vive animosité contre le nouveau roi et chercha à lui enlever tous ses états d'Italie, en les faisant révolter. Conrad accourut d'Allemagne, et Mainfroy quitta aussi la Sicile pour venir observer les trames ourdies en Italie, et combattre les ennemis qu'on leur suscitait de toutes parts. Ils ne purent empêcher Naples et Capoue d'abandonner la cause de Conrad; Mainfroy, sans appui, sans argent, parvint cependant à arrêter ces défections, et se vit même assez fort pour faire rentrer dans le devoir plusieurs des villes qui s'en était écartées. Conrad, qui avait été reconnu empereur d'Allemagne, conçut une vive jalousie contre un frère qui le servait avec autant de zèle que de talent, et ne négligea aucune occasion de lui faire sentir les effets de sa haine. Mainfroy persista, malgré ses persécutions, à le servir avec fidélité. Il reprit Naples et Capoue, qui furent traitées avec sévérité. Peu de temps après, une mort prématurée enleva Conrad, à l'âge de 26 ans. Il mourut à Amalphi en 1254.

CONRADIN ET MAINFROY.

Le règne de Conradin regarde à peine la Sicile, où il ne vint jamais: son oncle Mainfroy, qui soutenait

tout le poids des affaires en Italie, et qui luttait à la fois contre la haine héréditaire des papes pour la maison de Souabe et contre la jalousie et les intrigues dirigées contre lui, n'avait pas eu la Sicile dans sa dépendance, d'après le testament de Conrad. Une révolte des Messinois qui détruisirent Taormine, et le voyage que fit Mainfroy à Palerme pour s'emparer du trésor royal, furent les seuls faits importants qui se passèrent en Sicile jusqu'en 1256, où le bruit de la mort de Conradin se répandit en Italie. Mainfroy, sans approfondir s'il était fondé, s'assura du suffrage des comtes et des prélats siciliens, et feignant de céder à leurs vœux, se fit sacrer dans l'église de Palerme. Le jeune prince, revenu d'une maladie grave, et sa mère, la reine Élisabeth, qui l'élevait en Allemagne, firent sommer Mainfroy de quitter un titre usurpé; l'usurpateur refusa ouvertement, fit acte de royauté, créa des chevaliers et des comtes, et se forma une armée composée en partie de Sarrasins. Alexandre IV l'excommunia à ce sujet, et Urbain IV, son successeur, prêcha même une croisade contre lui. L'Italie méridionale et la Sicile étaient, par suite de ces débats, dans une anarchie complète. Le pape, décidé à y mettre un terme, offrit le sceptre de Naples et de Sicile et promit son appui au prince qui se présenterait pour s'en emparer. Le roi de France et celui d'Angleterre refusèrent; mais Charles, comte de Provence et d'Anjou, et frère de saint Louis, l'accepta, et signa un traité par lequel il se reconnaissait vassal du saint-siége (*).

CHARLES D'ANJOU. 1265.

Le nouveau roi de Sicile se hâta de passer en Italie, où sa présence et son secours devenaient d'une nécessité pressante. Mainfroy faisait des progrès dans la Campanie, et menaçait Rome et le pape de sa vengeance. Il s'était emparé de l'embouchure du Tibre et du port d'Ostie. Peu d'instants pouvaient le rendre maître de Rome. D'un autre côté, il avait envoyé dans la Lombardie une autre armée assez forte pour s'opposer au passage de Charles et des Français; mais l'ardeur aventureuse du comte d'Anjou déconcerta toutes les combinaisons de Mainfroy. Il s'embarqua avec mille chevaliers, traversa la mer au milieu d'une tempête qui débloquait le Tibre, et parut dans Rome, non sans avoir couru de grands dangers. Il y tomba malade, et Mainfroy conçut l'espérance de le surprendre avant qu'il eût été rejoint par les gentilshommes français qui lui amenaient une armée, et qu'il fût en état de combattre. Mais Charles conduisit ses affaires avec prudence et habileté. Il fit harceler Mainfroy, détacha peu à peu ses partisans, et enfin sortit de Rome et marcha contre lui. Ses premiers succès obligèrent son rival à se reployer vers Naples; bientôt Mainfroy, serré de près par les manœuvres habiles et déterminées du comte d'Anjou, fut forcé de livrer une bataille générale près de Bénévent: elle fut sanglante. Mainfroy vaincu y perdit la vie. Il n'avait que 35 ans.

Le vainqueur poursuivit les débris de l'armée de Mainfroy jusque dans Bénévent, ville des états du pape; elle n'en fut pas moins traitée comme si elle avait été prise d'assaut. Charles y trouva le trésor de Mainfroy, et en envoya une partie au pontife, irrité du traitement qu'avaient éprouvé ses

(*) Parmi les engagements qu'il prenait, se trouvait celui de la présentation solennelle et annuelle au souverain pontife, « d'une belle et bonne haquenée blanche, « en reconnaissance du souverain domaine « de l'église de Rome sur le royaume de « Sicile et ses dépendances. » Ce tribut fut payé avec exactitude pendant de longues années; et lorsque les rois de Naples, dans le dernier siècle, mirent fin à cette humiliante cérémonie, les papes continuèrent à faire annuellement, en grande solennité, la sommation de présenter la haquenée, et une protestation contre la non exécution de cette obligation féodale. Le séjour et la domination des Français en Italie ont mis fin à cet usage.

sujets. Les suites de la victoire de Charles d'Anjou furent la soumission de toute l'Italie méridionale et de la Sicile. Mais les chevaliers provençaux et angevins n'imitèrent pas les Normands leurs prédécesseurs.

Les exactions, la violence brutale, l'avidité et la hauteur des Français révoltèrent tous les esprits; les peuples opprimés et les seigneurs italiens humiliés tournèrent les yeux vers le jeune Conradin, et le firent secrètement engager à venir soutenir le droit qu'il avait au trône de Sicile. Conradin se hâta de se rendre aux vœux de ses anciens sujets. Déja la Sicile était conquise en son nom, à l'exception de Messine, de Palerme et de Syracuse. La Calabre et la Pouille se déclaraient pour lui; un détachement de son armée avait été reçu dans Rome. Une excommunication retarda ses progrès. Mais bientôt, il rassembla de nouveaux partisans, et se voyant à la tête d'une armée supérieure à celle de son rival, il lui livra bataille. Elle fut décisive; la valeur française suppléa au nombre; Charles remporta une victoire complète. Le malheureux Conradin, Frédéric d'Autriche, son allié, et leurs partisans les plus illustres, tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur. Conduits à Naples, ils furent jugés pour la forme, condamnés à mort, et exécutés en présence même de leur impitoyable ennemi. L'Italie et la Sicile frémirent d'horreur de cette sanglante exécution, et tout rentra dans une morne et sombre obéissance. Charles profita de ce calme apparent pour se rendre en Afrique, où l'armée française, ayant saint Louis à sa tête, se trouvait dans la détresse. Le saint roi était expirant, et son fils Philippe dangereusement malade; Charles prit le commandement de l'armée, remporta de grands avantages, et força le roi de Tunis à signer un traité favorable aux Français. Saint Louis avait fini sa glorieuse carrière, et sa mort avait mis la couronne sur la tête de Philippe III. Ce prince et le roi de Sicile firent rembarquer l'armée; mais une affreuse tempête submergea une partie de la flotte. Les vaisseaux les plus légers parvinrent au port de Trapani, où les deux rois débarquèrent. Le cœur et les entrailles de saint Louis furent portés à Montréal; et un mois après, Philippe repartit de Messine pour la France. Thibaut, roi de Navarre, son beau-frère, était mort à Trapani.

Charles, de retour à Naples, ne regarda plus la couronne de Sicile que comme une annexe insuffisante d'un royaume qu'il voulait étendre jusque dans l'Orient. Il brûlait d'attaquer Michel Paléologue sur le trône de Constantinople; Michel détourna l'orage en traitant avec le pape, qu'il mit dans ses intérêts, en lui promettant de faire cesser le schisme grec. Charles fit néanmoins une entreprise contre l'Illyrie; elle n'eut pas de succès. Mais il obtint, par un traité, le titre de roi de Jérusalem et des droits bien mal assurés sur ce sceptre qui n'était plus au pouvoir des croisés. Enfin, il méditait de nouveaux projets contre l'empereur d'Orient, lorsqu'un événement terrible et sanglant, dont l'histoire a conservé le souvenir sous le nom de *Vêpres siciliennes*, renversa toutes ses espérances.

VÊPRES SICILIENNES, 1282.

Depuis le moment où la défaite et la mort de Conradin et les exécutions sanglantes qui en furent la suite avaient assuré au comte d'Anjou le sceptre de Sicile, Naples était devenue la capitale d'un nouveau royaume, et Charles envoyait en Sicile des gouverneurs qui traitaient cet ancien et noble domaine des rois normands, comme un pays conquis, dont les vainqueurs semblaient faire leur proie, et envers lequel ils se croyaient tout permis. Les exactions continuelles, l'exclusion des charges, le mépris des usages et des mœurs poussé jusqu'à la licence la plus effrénée, les violences de toute espèce, rendaient la domination française en horreur aux Siciliens. Ils avaient plus d'une fois porté leurs plaintes aux pieds du trône. Charles parut

d'abord en être touché, s'en offensa bientôt, et finit par les punir comme des insultes : alors le désespoir et la fureur s'emparèrent de tous les cœurs siciliens. Une seule pensée, celle de la vengeance, cette autre ame des peuples méridionaux, fermenta chez ces hommes outragés. Un d'eux se chargea du soin de délivrer sa patrie; il se nommait Jean de Procida. Sa famille, considérée à Salerne, avait à se plaindre des Français : on croit même que sa femme avait été victime de leur licence. Doué d'un caractère energique et entreprenant, d'un coup d'œil rapide et prompt, il embrassa d'un regard d'aigle la situation des souverains qui pouvaient seconder ses projets. Les difficultés, les distances disparurent devant lui. Sûr de l'assentiment des principaux Siciliens, il courut, déguisé, de l'occident à l'orient, pénétra près de l'empereur de Constantinople, Michel Paléologue, qu'il associa à ses projets, revint à Rome, obtint la sanction du pape Nicolas III, et passa aussitôt en Espagne pour offrir à Pierre, roi d'Aragon, la conquête de la Sicile. La mort du pape, et son remplacement par Martin IV, dévoué à Charles d'Anjou, contraria un moment les projets de Procida. Pierre hésitait; Procida revint près de lui, l'enflamma de l'ardeur qui le dévorait, et régla de concert avec lui les moyens d'exécution et les prétextes dont ils seraient colorés. Le roi d'Aragon feignit de préparer une expédition contre les Sarrasins d'Afrique; elle n'excita aucune méfiance, et l'infatigable Procida repassa en Sicile pour y fomenter encore plus la haine et la vengeance. Son succès fut horriblement complet. Il n'est pas probable cependant qu'il eût médité toutes les scènes de cette affreuse tragédie, ni qu'il eût fixé l'heure de ce sanglant dénoûment, comme quelques historiens l'ont raconté. Mais il suffisait sans doute de la disposition où se trouvaient les esprits, pour qu'une étincelle allumât d'une manière imprévue ce foyer terrible. Le mardi de Pâques, 30 mars 1282, une foule de peuple et d'habitants de Palerme se rendait à une chapelle éloignée de la ville d'environ six cents pas, pour y entendre les vêpres, suivant une dévotion habituelle. Cependant le gouverneur de Palerme, Jean de St.-Remi, inquiet des symptômes sinistres qu'il avait remarqués depuis quelque temps, avait ordonné aux soldats de prendre garde à ce que le peuple ne cachât point d'armes. La licence militaire profita de cet ordre pour insulter les femmes en les fouillant. Un militaire s'étant adressé à une jeune fille de condition qui se rendait à la chapelle au milieu de sa famille, ses cris ameutèrent les citoyens ; ce fut le signal d'un massacre affreux; des stylets parurent dans toutes les mains; l'embrasement devint général et si prompt, qu'il ne put être fait aucun préparatif de défense. Tous les Français furent égorgés; on n'épargna ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards : on chercha le sang français jusque dans le sein des Siciliennes qui se trouvaient enceintes. Les villes de Sicile suivirent aussitôt l'horrible exemple donné par la capitale. Les gouverneurs furent massacrés; presque tous s'étaient attiré la haine des Siciliens. Il n'y en eut que deux d'épargnés : leurs vertus et la noblesse de leur conduite désarmèrent les assassins. L'un se nommait Guillaume des Porcelets, gouverneur de Calatafimi, et l'autre Philippe de Scamandre, qui se trouvait à Messine. Cette ville, ainsi que Taormine, fut d'abord maintenue par la présence d'une garnison assez forte. Mais les Palermitains ayant envoyé des gens armés pour soutenir le mouvement, ils prirent Taormine et massacrèrent la garnison, et bientôt Messine se souleva. Le gouverneur et les Français se retranchèrent dans la forteresse de Mattagriffon, mais ils y furent forcés et passés au fil de l'épée. Une seule ville, celle de Sperlingue, dans le centre de la Sicile, s'honore encore de n'avoir pris aucune part à cette affreuse boucherie, et d'avoir sauvé les Français qui se trouvaient dans ses murs.

Cependant le roi, tout occupé de

ses projets ambitieux, venait d'assembler en Calabre une armée nombreuse, lorsqu'il apprit les horribles détails de ce massacre. Dans sa fureur, il ne perdit pas un moment pour en tirer vengeance. En peu de jours, il traversa le détroit, s'empara de Milazzo qui n'osa pas résister, et vint mettre le siége devant Messine. Le pape menaça les Siciliens des foudres de l'église, et ordonna à ses légats de tout faire pour les ramener à la soumission. L'ivresse de la colère et du sang avait fait place en Sicile à la crainte et à la stupeur. Messine offrait de capituler à certaines conditions. Charles en proposa de terribles, et le désespoir ranima les assiégés; ils firent des efforts inouïs. Cependant, ils étaient réduits aux dernières extrémités, lorsque Procida, dont l'activité ne s'était point endormie, et qui avait couru en Afrique apprendre au roi Pierre d'Aragon la sanglante révolution de Sicile, débarqua à Trapani avec ce prince qui n'avait conduit son armée devant Tunis que pour être prêt à tout événement. Elle était forte de trente mille hommes. Il marcha droit à Messine, après avoir remis sa flotte sous les ordres de Loria, habile amiral dévoué à sa cause. Celui-ci détruisit dans le détroit la plupart des vaisseaux de Charles, qui se hâta de repasser en Italie sur ceux qui lui restaient. Des malheurs privés vinrent encore ajouter à sa mauvaise fortune. Charles avait séduit la femme d'un chevalier français, Hugues de Clermont, qui s'était attaché à son service; celui-ci, pour en tirer vengeance, épia un moment favorable, se rendit maître d'une des filles du roi, brillante de jeunesse et de beauté, et la viola. Il se réfugia ensuite, avec sa femme et son fils, auprès du roi d'Aragon qui l'accueillit. Ce fut lui qui devint, en Sicile, la souche de l'illustre maison de Clermont

Cependant Charles attendait en Calabre les secours que le prince de Salerne, son fils, était allé chercher en France. La fleur de la noblesse française accourait sous les drapeaux du roi de Naples. Pierre voyait avec inquiétude l'orage qui se formait contre lui. Il chercha les moyens de le détourner et de gagner du temps, en envoyant à son rival un défi solennel qui ne pouvait manquer de séduire l'esprit chevaleresque de ce prince. Chacun des deux rois devait se rencontrer en champ clos, à la tête de cent chevaliers, dans un pays neutre, et la Sicile était le prix de la victoire. Du reste, la ville de Bordeaux fut désignée pour le lieu du combat, et le jour indiqué, le premier juin 1283. En conséquence, une trêve fut signée. C'était là le seul but du roi d'Aragon, et la bouillante ardeur de son ennemi donna complétement dans le piége. Le pape fit passer en vain à Charles des avertissements réitérés, et s'opposa de toute son autorité politique et religieuse à ce bizarre projet. Le roi d'Angleterre, choisi par les deux rivaux pour juge du camp, refusa également le rôle qu'on lui proposait. Rien n'empêcha Charles de se trouver, au jour marqué, au rendez-vous. On se doute bien qu'il y arriva le premier avec les cent chevaliers; Pierre, de son côté, partit pour la France, parut près de Bordeaux, feignit qu'on avait ourdi contre lui une noire trahison. et s'éloigna aussitôt. Les deux rivaux s'accablèrent de manifestes injurieux. Cependant le pape employa tour à tour les excommunications et les promesses pour ramener les Siciliens à l'obéissance envers le roi Charles. Ses efforts aboutirent à exciter en Sicile quelques mouvements qui furent promptement réprimés.

Cependant Charles et son rival auraient voulu intéresser l'Europe entière à leur querelle. Une flotte française entreprit de dégager Malte et d'attaquer la Sicile; mais l'infatigable Loria se mit à sa poursuite et lui présenta le combat. La victoire fut vivement disputée. L'amiral français, séparé d'une partie de ses vaisseaux, aborda celui que montait Loria, renversa tout devant lui, et d'un coup d'esponton cloua sur le pont le pied de l'amiral sicilien. Celui-ci arracha le

fer et perça son ennemi. Ce fut le signal de la victoire, la flotte française fut complétement défaite, et Malte se rendit aux Siciliens. Loria victorieux courut aussitôt se présenter devant Naples, où le prince de Salerne commandait en l'absence de son père qui se trouvait en France. Celui-ci lui avait écrit de ne pas risquer de combat contre un marin si redoutable, et lui promettait un renfort de vaisseaux; Loria intercepta la lettre, parvint par ses ruses et par une incertitude affectée dans ses manœuvres, à exciter l'imprudente ardeur du jeune prince, et à l'attirer en pleine mer. Le prince de Salerne fut défait, et contraint de se rendre, au moment où sa galère, percée sous l'eau par un habile plongeur sicilien, coulait à fond. Loria conduisit son prisonnier en Sicile. Le peuple demanda sa tête avec tant d'acharnement que, pour le sauver, la reine Constance d'Aragon fut obligée de le faire transporter en Espagne, où on l'enferma dans la prison de Barcelone.

Tant de revers et de chagrins accablèrent enfin Charles d'Anjou. Il mourut peu de temps après, à l'âge de soixante-cinq ans, à Foggia dans la Capitanate.

PIERRE D'ARAGON, 1285.

Malgré la mort de son ennemi, Pierre ne put jouir en paix du sceptre que la fortune venait de lui donner. Le redoutable Loria défendait les approches de la Sicile, et régnait sur les mers d'Italie et d'Espagne. Le roi de France voulut attaquer Pierre au centre de ses états, et marcha vers l'Espagne. Mais, sur ces entrefaites, Pierre mourut et laissa la Sicile à son second fils Jacques.

JACQUES, 1286.

Ce jeune prince se trouvait alors à Palerme près de sa mère, la reine Constance. Le pape excommunia aussitôt le nouveau roi; les Napolitains, soutenus par les Français, firent une descente entre Catane et Syracuse. Ce fut encore Loria qui sauva la Sicile, et qui à son tour fit trembler Naples, après avoir battu une flotte redoutable que montait la plus haute noblesse de France et de Naples. Le jeune roi profita de ces avantages, passa en Italie et allait se rendre maître de Gaëte, lorsque le roi d'Angleterre se rendit médiateur entre les parties belligérantes, et conclut un traité de paix en vertu duquel le prince de Salerne, devenu roi de Naples, sous le nom de Charles II, sortit des prisons d'Espagne. Le roi Jacques retourna en Sicile, dont la couronne lui fut assurée. Irrité d'une convention qui s'était conclue sans son intervention, le pape la cassa, et fulmina de nouvelles bulles d'excommunication contre le roi de Sicile et les princes d'Aragon. La guerre allait de nouveau embraser l'Italie, lorsque la mort du roi d'Aragon changea la face des affaires. Jacques, prêt à succéder au trône d'Aragon, se montra disposé à réunir de nouveau la Sicile au royaume de Naples. Il épousa une des filles de Charles, si long-temps son ennemi, et reçut comme indemnité la Corse, la Sardaigne et cent vingt-cinq mille marcs d'argent. Cependant les Siciliens n'avaient pas oublié l'horreur que leur causait la domination française. Ils pressèrent Frédéric, le plus jeune des princes d'Aragon, de saisir le sceptre qu'abandonnait son frère, et, malgré les menaces du pape, Frédéric fut proclamé roi de Sicile, en 1296.

FRÉDÉRIC II D'ARAGON.

Le couronnement de Frédéric ne pouvait être que le signal d'une guerre acharnée entre le roi de Naples et les Siciliens. La cause de Frédéric, défendue sur mer par Loria, sur terre par Blase d'Allagon, habile guerrier, débuta par obtenir de brillants succès. Mais la discorde se mit bientôt entre le roi de Sicile et ses vassaux; Loria lui-même finit par abandonner ce prince, et passa au service de Naples.

Le roi d'Aragon, oubliant que la Sicile avait été son premier royaume, et que celui qui la gouvernait était son frère, arma contre lui. Frédéric ne désespéra pas de repousser tant d'attaques. Les villes de la Calabre et les places maritimes de la Sicile furent disputées, prises et reprises alternativement. Frédéric perdit une bataille navale dans laquelle il fut défait par Loria. Bientôt la Sicile fut envahie par les Napolitains, commandés par le prince de Tarente; Frédéric marcha à sa rencontre; le combat fut sanglant. Le roi fut blessé, mais il remporta une victoire complète et fit prisonnier le prince de Tarente. La guerre n'en devint que plus acharnée; Frédéric, attaqué au cœur de ses états, luttait avec peine contre ses rivaux. D'affreuses représailles signalaient la fureur des deux partis. Cependant une expédition française étant venue pour appuyer les Napolitains, échoua dans plusieurs entreprises; le comte de Valois, qui la commandait, crut y trouver un dénoûment plus honorable en mettant d'accord les deux souverains. Une conférence eut lieu en Sicile, dans une plaine située entre Calata-Bellota et Sciacca, et la paix fut signée en 1302. Le pape lui-même, ennemi irréconciliable de Frédéric, approuva le traité à condition que la suzeraineté de Rome y serait reconnue. Frédéric fut proclamé roi de Trinacrie, nom antique qu'on ressuscita, on ne sait trop pourquoi, et qui fut bientôt abandonné. Il était stipulé, en outre, que la Sicile retournerait au royaume de Naples, dans le cas où Frédéric viendrait à mourir ou à monter sur un autre trône. Cependant la Sicile était couverte de bandes de soldats de toutes les nations; Roger de Flor, forban célèbre, qui s'était attaché au service de Frédéric, les prit sous ses ordres, les conduisit dans l'Orient, où ils combattirent alternativement pour et contre les empereurs de Constantinople et les ducs d'Athènes.

La Sicile jouit pendant quelques années d'un repos qui lui devenait trop nécessaire; mais en 1314, les hostilités recommencèrent entre Frédéric et Robert, qui était monté sur le trône de Naples après la mort de Charles II. La guerre fut vive et désastreuse pour la Sicile, que les Napolitains ravagèrent dans tous les sens. Frédéric, accablé de fatigues et de revers, mourut en 1337, après avoir fait reconnaître roi son fils Pierre, l'aîné de ses enfants.

RÈGNE DE PIERRE, 1337.

Frédéric avait su régner et maintenir des vassaux ambitieux et divisés. Le sceptre de Sicile était trop lourd pour les mains de son faible successeur. Bientôt la haine, les intrigues, les discordes civiles, mirent tout en désordre autour du nouveau roi. Les Clermont, les Palices, les Vintimille, se tendaient des piéges ou s'attaquaient ouvertement; un comte de Vintimille fut déclaré traître et massacré. Les Napolitains profitèrent de ces divisions, et débarquèrent en Sicile. Le pape fulmina de nouvelles excommunications contre Pierre et les principaux seigneurs siciliens. Les Napolitains assiégèrent et prirent Milazzo. Cependant ils ne purent faire de grands progrès dans l'intérieur. L'intrigue avait rendu les Palices tout-puissants auprès du roi; une nouvelle intrigue les précipita de ce poste élevé, et on put à peine les soustraire à la fureur du peuple, en les embarquant. Enfin, après cinq années d'un règne obscur et agité, Pierre mourut, en 1342, à Calacibetta.

LOUIS, 1342.

Louis était mineur; la régence fut décernée au prince Jean, son oncle, qui déja, sous le règne de son faible frère, l'avait aidé de ses conseils et de sa prudence. Les Palices tentèrent de rentrer en Sicile. Jean fit échouer leurs tentatives. Une paix mal assurée fut enfin conclue avec les Napolitains. Cependant leurs intrigues, le mécontentement du pape, l'ambition toujours remuante des vassaux, mirent encore la Sicile dans une anarchie complète.

Pour comble de malheurs, la peste désola le royaume et enleva le prince Jean. Les Palices revinrent et reprirent tout leur ascendant ; ce fut le signal de nouveaux troubles, au milieu desquels Louis mourut, à Aci, à l'âge de 17 ans.

FRÉDÉRIC III.

Ce prince, qui fut surnommé le Simple, succéda à son frère Louis. Il n'avait que 14 ans lorsqu'il monta sur le trône de Sicile. Sa sœur Euphémie fut nommée régente. Mais il n'était plus possible de gouverner un pays livré à la plus affreuse confusion ; les grands se disputaient les débris du royaume, ou en vendaient les villes aux Napolitains. Ce fut ainsi que ces derniers s'emparèrent de Messine par la trahison d'un gouverneur. Bientôt ils attaquèrent Catane. Le danger commun réunit enfin les seigneurs siciliens ; ils se réconcilièrent entre eux, firent d'apparentes soumissions au jeune roi, et parvinrent à repousser les troupes du roi de Naples. A peine délivrés de ces ennemis, ils se divisèrent de nouveau et se poursuivirent avec acharnement. Le mariage du roi avec une princesse d'Aragon fut une source de haines, d'intrigues et de combats entre les grands vassaux ; leur mépris pour l'autorité souveraine était poussée au point que l'un d'eux, Guy de Vintimille, dans une discussion qu'il eut avec Frédéric, osa lui donner un coup de poignard, et le blessa assez grièvement, sans que cet attentat entraînât aucune suite. Frédéric, après avoir perdu sa première femme, se remaria avec Antoinette de Tarente; peu de jours après le mariage, il revenait de Palerme à Messine, avec la reine ; le comte de Rubi, seigneur mécontent, les attaqua à main armée. La reine effrayée se précipita dans l'eau pour s'échapper, et tomba malade si grièvement, qu'elle expira. Frédéric ne lui survécut pas long-temps, et mourut à Messine au mois de juillet 1377.

MARIE D'ARAGON ET MARTIN.

Marie, fille de Frédéric, fut reconnue reine de Sicile, sous la tutelle d'Artale d'Allagon, un des plus puissants vassaux de la couronne. Il s'occupa d'abord de la marier pour donner un appui de plus à un sceptre si faible et si méprisé. Ce projet fit naître de tous côtés le trouble et la discorde. Mille voix s'élevèrent contre Artale, et pendant qu'il était absent de Catane, où résidait la jeune reine, un comte de Moncade, gouverneur d'Augusta, l'enleva et s'enferma avec elle dans cette citadelle. Menacé d'un siége, il transféra sa prisonnière à Alicata, et de là en Espagne, où elle épousa le comte Martin de Montblanc, son cousin, qui prit le titre de roi de Sicile. Les deux époux firent sonder les esprits, pour les disposer à les voir rentrer dans leurs états. Leur retour sembla d'abord réunir tous les Siciliens ; mais bientôt ces hommes inquiets et ardents se divisèrent et s'agitèrent de nouveau. Un Espagnol, nommé Caprera, qui s'était emparé de la faveur du roi, soufflait la discorde. Il entraîna dans un piége le comte de Clermont, et le fit exécuter. De tous côtés les révoltes se multiplièrent; chaque seigneur se rendit indépendant dans la ville ou le château qui lui appartenait. Dévastée depuis tant d'années, ce fût vers cette époque que la population de la Sicile fut réduite dans la plus triste proportion. Elle n'excédait pas 600,000 ames. La reine, accablée de chagrins, mourut en 1400 à Lentini. Martin conserva la couronne, et se remaria en 1403 avec Blanche, fille de Charles III, roi de Navarre; ce fut Caprera qui alla chercher cette princesse en Espagne, et qui l'amena à Palerme, en 1403; six ans après, Martin ayant fait une expédition en Sardaigne y tomba malade, et y mourut après avoir désigné Blanche pour régente du royaume.

BLANCHE RÉGENTE, 1409.

La succession du royaume d'Ara-

gon et de celui de Sicile ne fut réglée qu'en 1418; le roi d'Aragon, père de Martin, l'avait suivi de près dans la tombe. Les compétiteurs, au lieu de soutenir leurs droits les armes à la main, s'en rapportèrent à une cour suprême, qui donna les deux royaumes à Ferdinand de Castille. L'interrègne du trône de Sicile fut encore une époque de troubles et de désordres; Caprera voulut disputer à Blanche son autorité temporaire, et se flatta ensuite de partager la couronne avec elle. Elle se tenait renfermée dans un couvent près de Catane; il lui fit demander une entrevue, et après quelques phrases préparatoires, il osa lui faire part de ses projets. Il était vieux et repoussant; elle était jeune et belle: indignée de son audace : « *Ah! fi! vieux galeux!* » s'écria-t-elle. Caprera jura de se venger; il rassembla des troupes, et l'assiégea dans Syracuse, où elle s'était retirée. La reine fut secourue par deux seigneurs siciliens, qui forcèrent Caprera de lever le siége. Blanche partit pour Palerme : elle y apprit l'élection de Ferdinand et l'arrivée prochaine des ministres que ce prince lui envoyait pour former son conseil. A cette nouvelle, Caprera voulut tenter un dernier coup. Il surprit Palerme pendant la nuit. La reine se sauva à demi nue; Caprera vint jusqu'à son lit, et furieux de ne l'y pas trouver, il s'y jeta, en s'écriant: « Si je n'ai pas la perdrix, j'en ai du moins le nid. » Après quelques efforts inutiles pour se maintenir, il fut forcé de se rendre prisonnier. On l'envoya en Espagne, et Blanche y fut aussi rappelée peu de temps après. La Sicile garda le nom de royaume, et fut gouvernée par des vice-rois, que lui envoyaient les rois d'Aragon et d'Espagne, auxquels elle fut soumise.

LA SICILE SOUS LES ROIS D'ARAGON ET D'ESPAGNE, DE 1412 A 1713.

Ce n'est plus l'histoire d'une nation puissante ou affaiblie que présentent désormais les annales de la Sicile, et bien que les usages, les lois, les mœurs y conservent leur caractère national, son sort ne dépend plus des événements qui lui sont propres. Elle est entraînée dans l'orbite d'une autre puissance dont elle dépend. Plus obscure, plus paisible, elle n'a plus de grands faits à inscrire dans ses fastes. Et cependant d'illustres et puissants souverains portèrent sa couronne à peine aperçue sous l'éclat d'un diadème plus brillant.

La mort de Ferdinand, arrivée en 1416, laissa ses états entre les mains d'Alphonse, son fils aîné, dont la vie historique, aventureuse, agitée, occupa pendant 42 ans une place importante dans l'histoire des états européens, sans que la Sicile fût le théâtre d'aucune des scènes où le prince joua un si grand rôle. Il y vint cependant en 1420, fit une entrée solennelle à Palerme, et confirma les priviléges du royaume. Plus tard il y revint plusieurs fois encore, pour préparer les nombreuses expéditions qu'il tenta contre Gênes, contre l'Afrique, contre la Morée. Ce fut sous le règne d'Alphonse qu'arriva la chute de l'empire de Constantinople. La Sicile fut le premier refuge d'une foule de Grecs distingués et instruits, qui ranimèrent dans l'Italie, et bientôt dans tout l'Occident, le flambeau des lettres et des arts, prêt à s'éteindre dans des mains barbares. En 1458, Jean succéda à Alphonse, et déclara la Sicile partie du royaume d'Aragon; celui de Naples était passé sous une autre domination. Jean était le second mari de Blanche de Castille, dont nous avons parlé comme femme du roi de Sicile Martin, et ensuite comme régente. Après la mort de cette princesse, Jean épousa une Espagnole. Il en eut Ferdinand-le-Catholique, dont le règne, auquel sa femme Isabelle prit une glorieuse part, brille d'un si noble éclat dans l'histoire d'Espagne. Leur puissance ne put empêcher quelques troubles en Sicile, et un massacre à Palerme en 1511. La licence des Espagnols envers les femmes siciliennes en fut la cause : il y en eut plus de mille égorgés. On avait encore à redouter en Sicile une

attaque sérieuse de la part des Turcs. Bajazet faisait de grands préparatifs qui semblaient dirigés contre elle. Cependant ces menaces n'eurent aucun effet. La mort de Ferdinand fit éclater la haine que les Siciliens portaient au comte de Moncade, alors vice-roi. Palerme et les principales villes de Sicile se révoltèrent; le vice-roi se réfugia à Messine. Charles V fit de longs efforts pour y rétablir la tranquillité, et avant d'y parvenir, il fallut recourir à de sanglantes exécutions. François I[er], son rival, excitait sourdement ces troubles, et faisait espérer aux conjurés le secours de sa puissance. En 1523, Messine reçut dans son port les chevaliers échappés au siége de Rhodes, et l'illustre Villiers de l'Ile Adam, leur grand-maître. Charles leur donna une hospitalité généreuse, et trois ans plus tard il leur accorda la possession de l'île de Malte, à condition qu'ils la tiendraient comme fief du royaume de Sicile. En 1535, l'empereur vint en Sicile après son expédition contre Tunis. Il fit une entrée solennelle à Palerme, visita les principales villes du royaume, ordonna des travaux utiles et des embellissements nombreux. Cependant la protection d'un si grand monarque ne put soustraire la Sicile au danger qui menaçait alors tous les bords de la Méditerranée. La puissance musulmane, qui venait d'anéantir l'empire d'Orient, attaquait l'Europe par terre et par mer, et les flottes turques faisaient en Sicile de continuelles descentes. Le danger devint encore plus pressant sous Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint. Soliman faisait assiéger Malte par une flotte redoutable. La chute de cette île eût entraîné celle de la Sicile, et cependant les vice-rois siciliens ne secoururent les chevaliers que faiblement et tardivement.

Ce fut à Messine que six ans plus tard dom Juan d'Autriche prépara cet armement à la tête duquel il remporta en 1571 la victoire de Lépante, qui sauva l'Europe du joug mahométan. Les habitants de Messine lui érigèrent une statue. Huit galères siciliennes, montées par la plus illustre noblesse du royaume, prirent part à cette grande action.

Les règnes de Philippe III et de Philippe IV ne changèrent rien à l'état de la Sicile. Toutefois le premier de ces princes y envoya pour vice-roi le duc d'Ossonne, dont la vigilance et la fermeté la mirent à l'abri des invasions des Turcs et des révoltes intérieures. Il n'en fut pas de même pendant le règne de Philippe IV. L'incapacité des vice-rois occasiona des séditions continuelles. Un tireur d'or de Palerme, nommé Joseph d'Alesi, se mit à la tête des mécontents, chassa le vice-roi de Palerme, et le contraignit à traiter avec lui de puissance à puissance. Mais bientôt, comme tous les chefs de révolution, il devint suspect à ses partisans dont il avait voulu comprimer les excès, et qui finirent par lui couper la tête. Alesi ne fut pas long-temps sans être regretté du peuple, et l'agitation qu'il avait excitée se prolongea jusqu'au règne de Charles II. La ville de Messine fut surtout le théâtre des révoltes. Enfin elle se déclara ouvertement contre la puissance espagnole, et en 1674 elle appela le secours de la France. Louis XIV envoya sur-le-champ en Sicile une flotte sous les ordres du commandeur de Valbelle; il débarqua à Messine et s'empara des châteaux forts qui la dominaient. Cependant les Espagnols continuèrent le siége, et la ville fut en proie à la plus cruelle famine. Mais l'année suivante, Valbelle défit complétement les Espagnols, et entreprit sur-le-champ de s'emparer de Milazzo et d'Augusta; il emporta la dernière de ces villes en sept heures et ne put prendre Milazzo. En 1676, les deux plus grands amiraux de ce temps, le Français Duquesne et le Hollandais Ruyter qui commandait les flottes réunies de Hollande et d'Espagne, vinrent déployer sur les rives de Sicile leurs talents et leur courage. Ils se livrèrent, le 7 janvier, près des îles de Lipari, un combat mémorable où la victoire resta entièrement indécise. Une autre action non moins ter-

rible eut lieu dans le détroit en vue de l'Etna, le 22 avril suivant. Dès le commencement de l'action, le comte d'Alméras, un des amiraux français, fut tué, ce qui causa quelque désordre dans la flotte de Duquesne, et Ruyter fut grièvement blessé. La nuit sépara les combattants, qui s'attribuèrent tous deux un triomphe chèrement acheté. Ruyter mourut peu de jours après à Syracuse. Son successeur fut bientôt après attaqué en vue de Palerme par la flotte française, complétement défait et tué dans le combat.

Rien ne semblait plus s'opposer au succès des armes françaises; Carlentini, Taormine, le fort de la Scalette, le défilé de Sant' Alessio, qui couvre Messine du côté du midi, et quelques autres postes importants, tombèrent en leur pouvoir. Mais si la bravoure des Français préparait la conquête de la Sicile, leur légèreté, leur licence aliénaient tellement les esprits et excitaient tant de haines, que bientôt ils ne furent plus en sûreté, même dans Messine. Louis XIV, instruit de ces dispositions menaçantes d'un peuple qu'il avait secouru par tant d'efforts, ordonna au maréchal de la Feuillade d'évacuer à l'instant la Sicile et de ramener la flotte et les troupes à Toulon. L'ordre fut exécuté avec prudence et célérité. Huit à dix mille Siciliens trop compromis suivirent les Français. Messine fit sa soumission au vice-roi espagnol et fut bientôt punie par la perte de ses priviléges. En 1700 arriva la mort de Charles II; son testament, en donnant l'Espagne et la Sicile au petit-fils de Louis XIV, embrasa l'Europe et mit la France à deux doigts de sa perte. Il y eut en Sicile quelques mouvements en faveur de l'archiduc contre Philippe V.

LE DUC DE SAVOIE, L'EMPEREUR ET DON CARLOS.

En 1713, Philippe V et Louis XIV, pour détacher un de leurs adversaires de la coalition contre laquelle ils luttaient avec tant de peine, firent offrir la couronne de Sicile au duc de Savoie, Victor-Amédée. Il se hâta d'en prendre possession; mais cinq ans plus tard, d'autres combinaisons politiques entre la France et l'empereur l'attribuèrent à ce dernier. De son côté le roi d'Espagne la réclama. Le comte de Lede pour les Espagnols, le comte de Mercy pour les Impériaux, le comte de Maffei pour le duc de Savoie, s'y trouvèrent chacun à la tête d'une armée et s'y firent pendant deux ans une guerre très-vive, dans laquelle ils se disputèrent la possession des villes et des postes importants. Enfin, à la suite d'une conférence et d'un traité, en 1720, l'empereur Charles VI en resta possesseur; après sa mort, elle devait retourner au roi d'Espagne. La guerre s'étant rallumée en 1734 entre la France et l'Autriche, à l'occasion de la mort d'Auguste, roi de Pologne, l'infant d'Espagne don Carlos entreprit la conquête des royaumes de Naples et de Sicile. Cette île l'appelait de tous ses vœux, et le prince espagnol s'en vit maître presque sans coup férir. Les Impériaux, qui s'y trouvaient en trop petit nombre, se retirèrent, et don Carlos fit son entrée solennelle à Palerme, le 30 juin 1735. Le traité de Vienne, bientôt après, assura la couronne de Naples et de Sicile à ce jeune prince, qui prit le nom de Charles III. Sous ce règne, la Sicile obtint des améliorations utiles dans son gouvernement; et la sage et prudente administration de Tannucci, premier ministre de Naples, fut favorable à la prospérité de cette belle province.

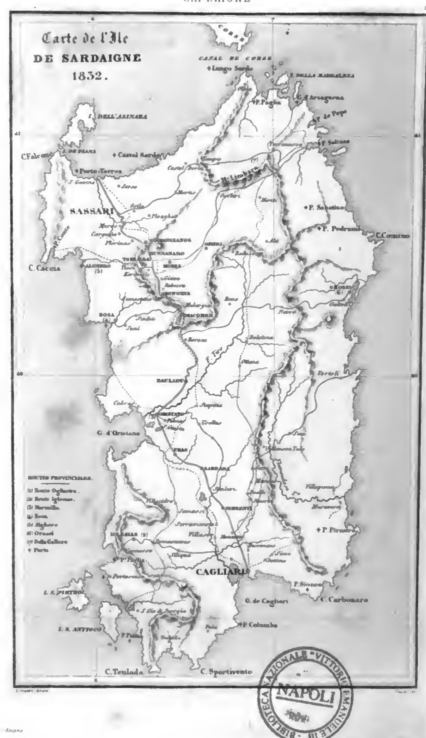
FERDINAND.

Lorsque Charles III abandonna le sceptre de Naples pour prendre celui d'Espagne, Ferdinand, le plus jeune de ses fils, lui succéda; ce prince n'avait que huit ans, et Tannucci continua de diriger les affaires. Ce ministre diminua le nombre des couvents en Sicile et enveloppa dans la suppression les établissements des jésuites. La faiblesse débonnaire de Ferdinand, la disgrace de Tannucci, l'ascendant de la reine Caroline, ar-

chiduchesse d'Autriche, sœur de l'infortunée Marie-Antoinette, les intrigues du favori Acton n'empêchèrent pas la Sicile de réparer sous ce règne paisible une partie des malheurs qu'elle avait si long-temps éprouvés. Peu favorisée, jalousée peut-être par le gouvernement napolitain, elle vit néanmoins ses villes s'embellir, ses antiques monuments sauvés d'une ruine complète, son commerce se ranimer, ses mœurs s'adoucir. La paix, l'industrie et les arts y appelaient les étrangers et les savants, lorsque deux grandes et terribles commotions, l'une physique et l'autre politique, vinrent suspendre cet accroissement prospère; le tremblement de terre de Messine en 1783, et les suites de la révolution française. La cour de Naples fit des efforts heureux pour réparer les ravages de l'un, et essaya imprudemment de lutter contre l'autre. Elle se trouva heureuse d'être comprise dans le traité de paix que Bonaparte imposa à l'Autriche. Le roi de Naples, s'étant allié de nouveau en 1798 aux puissances liguées contre la France, n'eut bientôt d'asile et de sujets qu'en Sicile, où il se réfugia par le conseil de la reine, après avoir brûlé les vaisseaux qui se trouvaient dans le port de Naples et enlevé les richesses du trésor et du palais. La cour fugitive se retira à Palerme. Les victoires de Souwaroff rendirent pour quelque temps à Ferdinand le royaume de Naples. En 1805, il fut forcé de nouveau de l'abandonner et d'appeler les Anglais en Sicile pour la préserver d'une descente que les Français tentèrent en vain; un bras de mer arrêta les vainqueurs de l'Europe entière. Le séjour de la cour en Sicile et l'argent répandu par les Anglais qui, du reste, y commandaient en maîtres, curent quelque influence sur la prospérité de l'île et y développèrent quelques germes d'industrie et d'activité; la paix de 1814 ne rendit pas la couronne de Naples à Ferdinand; mais en 1815, le royaume des Deux-Siciles fut rétabli tel qu'il était avant la conquête des Français, et la Sicile vit s'évanouir une partie des espérances qu'elle avait conçues d'un gouvernement plus protecteur de ses intérêts. Les révolutions qui eurent lieu en 1820, à Naples et en Espagne, eurent leur contre-coup en Sicile. La crise fut courte, mais violente; Palerme vit la guerre civile ensanglanter ses murs, détruire ses édifices, dévaster ses plus beaux établissements. Des villes furent détruites dans l'intérieur. Les Autrichiens accoururent pour arrêter ce mouvement qui pouvait leur arracher l'Italie. Leur arrivée en Sicile comprima tous les mécontentements, et mit un terme à ces orages, dont la cause subsiste peut-être encore; néanmoins sous les règnes de François et de Ferdinand II, aujourd'hui régnant, la Sicile, malgré des obstacles qui tiennent à la nature de son gouvernement, a pris un accroissement remarquable de population, de commerce et de mouvement industriel. L'émancipation de la Grèce, la civilisation de l'Égypte, les colonies d'Afrique, la placent au centre d'une grande sphère de puissance et d'activité, et lui préparent peut-être pour l'avenir des annales aussi remplies que celles dont nous venons d'indiquer les principales époques.

FIN.

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

777(3)

ILE

DE SARDAIGNE,

PAR

M. LE CHEVALIER G. DE-GRÉGORY,

PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA COUR ROYALE D'AIX EN PROVENCE, MEMBRE DES ACADÉMIES D'ARCHÉOLOGIE DE ROME, DE TREJA, DES SCIENCES DE TURIN, DE CHAMBÉRY, DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE DE ROME, PARIS ET TURIN, ETC.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XXXIX.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.



Digitized by Google

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

SARDAIGNE,

PAR M. LE CHEVALIER G. DE-GRÉGORY,

PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA COUR ROYALE D'AIX EN PROVENCE, MEMBRE DES ACADÉMIES D'ARCHÉOLOGIE DE ROME, DE TREJA, DES SCIENCES DE TURIN, DE CHAMBÉRY, DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE DE ROME, PARIS ET TURIN, ETC.

§ I.

Description topographique de l'île, population et mœurs sardes.

L'ILE de Sardaigne, quoique placée si près de la France et de l'Italie, est cependant très-peu connue; sa description pittoresque est donc utile, je dirai plus, nécessaire. Le premier qui, de nos jours, ait décrit cette île fertile et remarquable par sa civilisation, comme par la fierté des mœurs de ses habitants, fut le président Azuni, notre collègue, en 1810, au corps législatif; après lui vinrent le chevalier Mimaut, consul de France, et le baron Manno, directeur des affaires de sa nation, à Turin, et dernièrement, en 1826, le chevalier Albert Ferrero de la Marmora d'une famille vercellaise, qui depuis le douzième siècle (*) fut illustre dans les sciences et les arts. C'est dans les ouvrages de ces savants distingués que nous avons puisé notre description; car les histoires anciennement rédigées par Carillo, Vico, Fara, Vitalis, Mattei, Gazano, et Cambiagi, sont remplies de traditions fabuleuses sur l'origine des Sardes et sur les premiers temps de leur civilisation. Nous allons entreprendre notre tâche, en suivant la méthode de ceux qui nous ont précédé dans la publication de cette Revue de l'Univers, où le pittoresque orne et embellit la sévérité de l'histoire, et qui est déjà si répandue dans les deux hémisphères; nous nous efforcerons de répondre aux désirs de ses nombreux lecteurs.

L'île de Sardaigne est placée à cinquante-huit lieues de distance des côtes d'Afrique, au milieu de la Méditerranée, entre le 38e et le 42e degré de latitude, depuis le cap Teulada jusqu'à l'île de la Madeleine, entre le 5e et le 7e degré de longitude, depuis le cap Comino jusqu'au cap Caccia. Elle a une étendue de 145 milles géographiques; sa largeur est de 78 milles, et sa superficie de 999 milles carrés, y compris les îlots adjacents. La Sardaigne jouit généralement du climat tempéré qui est la condition de sa position géographique; et la partie septentrionale de l'île rappelle même celui

(*) Voyez *Storia della Vercellese letteratura ed arti*, t. IV, que nous avons publiée en 1824. Turin, avec 40 portraits.

des plus belles contrées de l'Italie. Les pluies sont rares; ensuite l'inconstance de son climat est un grand inconvénient pour la santé des habitants.

Les vallées sont arrosées par deux grandes rivières : le Tyrso, qui prend sa source à Monte-Acuto, et va se jeter dans les marais d'Oristano; et la rivière de Flumendosa, qui descend des montagnes de Genargento pour tomber près de Muravera (voy. la carte, planche 1) dans la Méditerranée : ce fleuve est plus impétueux que le Tyrso; il traverse souvent d'étroits précipices, et, dans le temps de ses débordements, il cause des dommages aux campagnes limitrophes.

Nous avons reproduit la carte géographique du chevalier Carbonazzi, élève de l'École polytechnique en 1809, aujourd'hui inspecteur du génie civil à Turin. C'est lui qui a construit la route royale qui conduit du cap Cagliari au cap Sassari. Cette route commencée d'après l'ordre de l'excellent roi Charles-Félix de Savoie, dernier rejeton de la branche aînée de la plus illustre, de la plus ancienne dynastie des souverains d'Italie, fut terminée par ordre du roi Charles-Albert de Savoie Carignan, appelé au trône de ses aïeux en vertu de la loi salique, lequel, par de sages édits, vient de donner à la Sardaigne une organisation judiciaire et administrative qui contribuera à l'accroissement de ses richesses et de sa population.

L'île est protégée par des tours placées de distance en distance pour défendre les habitants des côtes contre les incursions des barbaresques; mais cette défense est inutile maintenant que le roi de France a détruit la puissance d'Alger, et le sera pour toujours, si les Français persistent dans la grande idée d'une colonisation si utile pour y attirer la population européenne, devenue surabondante depuis vingt-quatre ans de paix non interrompue. La position de la Sardaigne au midi de l'île de Corse favorise les relations commerciales, et lorsque le grand projet de réunir la mer Rouge à la Méditerranée par l'isthme de Suez sera accompli, moyennant un canal ou un chemin de fer, alors la Sardaigne, découpée par un nombre considérable de golfes presque tous à l'abri des vents du nord (*), deviendra par sa position l'échelle la plus commode pour le commerce de toutes les nations.

On a cru bon d'ajouter sur la carte, en les indiquant par le signe ✠, les golfes et les ports les plus fréquentés par les bâtiments commerçants, et qui servent d'abris aux nombreuses flottes des différentes puissances. Nous noterons ici que le golfe de Cagliari, qui se trouve au midi de la ville, où il forme un demi-cercle de 35 milles, est reconnu pour un des plus vastes et des plus sûrs de l'Europe, à cause des trois côtes dont il est environné et du banc de sable qui ferme les deux tiers de son entrée, de sorte que plusieurs flottes en même temps peuvent s'y mettre à l'abri et hiverner en toute sûreté. C'est là que l'empereur Charles-Quint, à l'époque de sa célèbre expédition de Tunis et de la Goulette, ordonna la réunion des flottes espagnole, portugaise et napolitaine, avec les galères de Gênes, de Rome, de Malte et de Venise, et que toutes ensemble séjournèrent en sûreté fort longtemps (voyez planche 1).

L'île est partagée en deux parties, l'une au midi, *Capo Cagliari*, l'autre au nord, *Capo Sassari*, et séparée de la Corse par le détroit de *Saint-Bonifacio*. Le pays n'est pas hérissé de grandes et hautes montagnes qui s'abaissent vers la mer, et la nature ne l'a pas envahi dans ses soulèvements, d'après le système de M. Élie de Beaumont; mais son climat tempéré est malsain au midi, et bon au nord, si l'on excepte les marécages d'Oristano, dont on espère l'assainissement par le moyen d'un *emissarium*, tel que celui que le

(*) Pausanias, liv. x, Phocide, chap. 18, dit que la Corse empêche par ses hautes montagnes l'arrivée des vents du nord en Sardaigne, ce qui, à notre avis, rend l'air malsain; mais, d'autre part, la Corse empêche aussi que la grêle ne puisse se former, et ne tombe en neige sur les récoltes.

Digitized by Google

pape Pie VI a pratiqué pour les marais Pontins.

Le cap méridional, découvert, aride, pauvre de végétation, est dévoré par l'ardeur du soleil. C'est là que les maladies mortelles, dites de *l'intempérie*, les fièvres pernicieuses et putrides, emportent les malades dans les vingt-quatre heures, comme il arrive très-souvent à Rome, dans ses campagnes, et dans les terres marécageuses de la Toscane, depuis le mois de juillet jusqu'au mois de novembre de chaque année. Ainsi, d'après l'historien géographe *Pomponius Mela*, on peut dire avec raison qu'en Sardaigne la terre vaut mieux que l'air sarde; c'est ce que le Dante, au chapitre XXIX de l'Enfer, nous atteste :

Qual dolor fora, se degli spedali
Di Valdichiana tra 'l luglio e 'l settembre,
E di Maremma e di Sardigna i mali
Fossero in una fossa tutti insembre;
Tal' era quivi e tal puzza n'usciva,
Qual suol venir dalle marcite membre.

Ces maladies sont produites par les exhalaisons marécageuses tout à fait analogues à celles des marais Pontins, et plus encore par des vents froids qui soufflent inopinément dans la nuit, au milieu des grandes chaleurs, détruisent les tempéraments les plus forts et terrassent l'homme le plus robuste; car ces exhalaisons pestilentielles enveloppent l'atmosphère et agissent sur l'économie, de la même manière que dans les pays des rizières, lorsque la police rurale, par défaut de surveillance, ne s'oppose pas à la stagnation des eaux sur les champs (*). Les capitanats d'Oristano et de Cagliari sont les plus infectés; et, pour purifier l'air, on y fait des feux considérables; on brûle dans les champs toutes les mauvaises herbes : précautions qui sont d'une grande utilité dans les pays sujets à des contagions.

(*) Voyez le livre : *Solution du problème économico-politique concernant la conservation ou la suppression de la culture du riz en Lombardie, avec l'indication des moyens propres à former des rizières, sans porter atteinte à la salubrité publique*, par le chev. De-Gregory, vol. in-8. Turin et Paris, 1818.

Le cap septentrional est suffisamment arrosé; il compte un assez grand nombre de rivières et de ruisseaux d'eaux vives, qui descendent des montagnes et de ses collines boisées, lesquelles fournissent en abondance un combustible excellent à la ville et à la partie de la côte d'Italie appelée *la rivière* de Gênes.

Une importante question de géologie se présente ici : celle de savoir si la Sardaigne était anciennement contiguë à la Corse. Nous n'entrerons pas dans l'exposé des opinions émises par les savants, qui croient avec fondement que l'espace occupé aujourd'hui par la Méditerranée ne formait dans les premiers âges du monde qu'un seul continent, qui fut violemment disjoint par les irruptions de l'Océan entre les colonnes d'Hercule, comme plus anciennement encore arriva la séparation de l'Amérique et de l'Asie au détroit de Behring; nous dirons seulement avec Buffon, Cetti et Besson, que, d'après l'aspect des lieux, la nature des terrains et la correspondance des montagnes, il est très-probable que les deux îles étaient unies par le détroit de Saint-Bonifacio.

Nous ajouterons ici que le célèbre géologue l'abbé Giovene de Molfetta avait reconnu en 1807, que dans la mer Adriatique il existe des bancs de tuf fluvial, ce qui l'amena à conjecturer avec les savants Thompson et Patrini, que ce golfe n'existait pas dans l'origine, et qu'il fut formé par une révolution terrestre. Aussi le chevalier Ferrero, dans ses observations, a-t-il reconnu que la chaîne centrale des montagnes qui traversent la Sardaigne comme un véritable noyau primitif, se trouve dans la même direction que la chaîne centrale des montagnes de la Corse, ce qui confirme de plus en plus l'ancienne unité des deux îles.

La population de la Sardaigne, au temps des Romains, pouvait monter à deux millions d'âmes; et Polybe atteste que cette île était très-peuplée. Sous la domination espagnole, elle ne comptait plus que trois cent vingt-sept mille habitants; et elle doit au duc de

Digitized by Google

Savoie, nommé roi de Sardaigne en 1720, d'avoir porté à cinq cent mille, sa population, qui est cependant aujourd'hui diminuée par les émigrations commerciales; car le pavillon sarde sillonne toutes les mers, et donne la prospérité à beaucoup de côtes maritimes.

Si les nations ont plus ou moins conservé leurs mœurs, leurs habitudes, leur caractère primitif, en raison de leur isolement des hordes du Nord qui ont inondé le midi de l'Europe, notamment l'Italie, et croisé les races par leurs mariages, à cet égard, les Sardes, d'un caractère fier, courageux et sobres, ont peu souffert de l'invasion des Vandales, des Goths et des Sarrasins; ils ont conservé dans leurs vêtements, dans leurs habitudes, des souvenirs de la domination romaine ou de la fierté carthaginoise, au point d'être considérés, les uns comme Africains et les autres comme Italiens, ce peuple ayant appartenu à différents gouvernements dont nous donnerons l'histoire et les mœurs diverses.

Le peuple sarde, par la singularité de ses mœurs, par son indépendance d'esprit, par la haute opinion de soi-même, par son hospitalité généreuse et cordiale, forme à lui seul une nation distincte qui fait partie de la grande famille européenne, dont l'existence sociale se confond dans les nuages des premiers âges du monde. Il fut autrefois célèbre, et à travers le cours des siècles il a conservé, et il conserve encore la trace vivante de son âge antique et originel, si l'on en croit les traditions historiques les plus reculées. Lorsque Cicéron, dans son oraison en faveur d'Émilius Scaurus, citoyen romain qui, en l'an 700 de Rome, avait été justement accusé de concussion et de rapine durant son proconsulat de la Sardaigne, accuse les Sardes d'être menteurs, d'être descendants des Phéniciens toujours rebelles, toujours turbulents, et comme les Africains, toujours ennemis des Romains (voyez Peyron, *Fragmenta Ciceronis*), l'orateur éloquent a fait comme tous les avocats, il a jeté sur les plaignants toute la défaveur; mais il faut dire ici que les Romains qui traitèrent constamment les Sardes en peuple conquis, et firent de la Sardaigne un lieu d'exil et de détention pour les condamnés, y transportèrent les mœurs des criminels de toute l'Italie.

Nous présentons la Sardaigne comme une toile peinte à grands traits, qui doit contenir le clair et l'obscur des vicissitudes d'un peuple, dont l'origine se perd dans le chaos des temps fabuleux, semblable en cela aux premiers habitants de l'Italie, nonobstant les recherches du savant Micali. Ce fut lorsque l'horizon historique s'éclaircit par la civilisation des peuples des côtes de la Méditerranée que les Sardes devinrent l'objet de la conquête des Carthaginois et des Romains, à mesure que la rivalité des deux grandes nations prenait de la consistance et que la victoire les favorisait tour à tour.

§ II.

Origine des anciens peuples sardes. Temps fabuleux et historiques.

C'est le propre de tous les peuples, comme des familles, d'ambitionner une origine directe, de la plus haute antiquité : aussi, quelques auteurs donnent aux Sardes une origine phénicienne, sur la seule considération que ce peuple était navigateur; d'autres, une origine étrusque, parce que les Tyrrhéniens, conduits dans cette île par Phorcus, donnèrent à ses naturels le nom de Sandaliotes, nom tiré de la configuration topographique de l'île même, qui représente une *sandale* plutôt que la plante d'un pied (*), comme l'Italie a la forme d'une botte de cavalier, et la Belgique celle d'un lion, d'où est venu le nom de *Leo Belgicus* (**).

A l'entrée des montagnes, entre les villages de Laconi et de Serri, on

(*) Pline, liv. III, chap. 8, dit : *Sardiniam ipsam Timæus Sandaliotin appellavit ab effigie soleæ.*

(**) Voyez *Cæsii Leo Belgicus*, 1660, *apud Elzevirios*, livre qui fait partie des quatre-vingt-cinq volumes des républiques.

voit une construction singulière, qu'une vieille tradition du pays fait appartenir à un temps fabuleux, et qu'on appelle le palais de Méduse, fille du roi Phorcus, chef de la colonie étrusque qui dut occuper la Sardaigne dix-sept siècles avant l'ère vulgaire. C'est une espèce de château taillé dans le roc avec assez d'art, inaccessible par derrière, lisse et poli sur le devant, qui n'a qu'une seule fenêtre vers son sommet avec un anneau de cuivre attaché à la muraille : on ne peut le voir qu'à l'extérieur, attendu que les éboulements de terre en empêchent l'entrée. Des archéologues attribuent au moyen âge cette construction très-curieuse.

Un historien moins romantique, Sylvius Italicus, fait dériver le nom de Sardaigne de *Sardus*, chef de Libyens, qui vint donner des lois aux naturels de cette île fertile, et leur imposa son propre nom que, par reconnaissance, ils ont conservé jusqu'à nos jours. C'est au cap dit de la *Frasca* que se trouvait, si on en croit le géographe Ptolémée, le tombeau élevé par les habitants à la mémoire de leur législateur, *Sardus Pater*, qu'on honora longtemps sous le nom d'Hercule.

On ne saurait préciser l'époque de la descente que fit dans le midi de la Sardaigne, au dire de l'historien Pausanias, un Ibérien nommé Norax, prétendu fondateur de la ville ruinée de Nora, ville qui occupait la partie méridionale de l'île sur le territoire de Saint-Effisio, tout près du village de Pula, à sept lieues de Cagliari. Son identité, dit le chevalier Ferrero, est aujourd'hui reconnue par des inscriptions nouvellement découvertes. C'est dans cette région que l'on voit bien distinctement les restes d'un ancien aqueduc romain superposé à une *noraghe*, qui en cet endroit tient lieu de pilier. Aristote, dans son livre *de Mirabilibus*, avait parlé des héros qui dorment dans la Sardaigne, ajoutant qu'on voyait là, aux temps de Iolas, neveu d'Hercule, des constructions très-anciennes.

Les noraghes, dit Manno, sont de célèbres tombeaux énigmatiques des chefs des tribus, et des pyramides bizarres, que l'on compte au nombre de plus de trois mille en parcourant l'île sarde, car le seul territoire de Nulvi, près du village de Sorso, en contient cent et plus. Nous observerons à ce propos que l'Amérique (notamment le Mexique et le Pérou) est couverte de noraghes qu'on assure être composées de pierres, très-semblables par leurs dimensions à celles de la Sardaigne. Ces monuments éternels, à cause des énormes masses de pierres enchevêtrées les unes avec les autres, s'élèvent en cônes solides par des bâtisses à sec (voy. *pl.* 2), et leur architecture originale prouve l'enfance de l'art de bâtir; elle remonte à la plus haute antiquité. La noraghe dite de l'*Argentiera* est garnie de pierres blanches qui lui donnent la forme d'une grosse tour sépulcrale ; celle de *Santo Santino*, si magnifique, est une des plus curieuses et la mieux conservée. Nous sommes redevable à M. Crivellari, qui a parcouru toute l'île, du dessin de la planche que nous publions; il nous a dit être descendu avec beaucoup de peine dans plusieurs de ces monuments qui sont presque inhabitables, et ne servent que de refuge aux bergers. On regrette ici que le célèbre antiquaire M. Petit-Radel, de l'académie des inscriptions, ait cru pouvoir assimiler ces bâtisses aux murs de Ferentino et de Fondi, les premiers décrits et publiés par madame Dionigi, Romaine, les autres visités par nous-même, en 1814, attendu que ces derniers sont composés de masses bien plus énormes, de trapèzes liés entre eux. Dans les temps antiques on croyait plus solide cette manière de bâtir, et les hommes employés à transporter de si gros blocs de pierre, désignés sous le nom de Cyclopes, firent donner à ces constructions le nom de murs cyclopéens.

Ces tombeaux, appelés par les Sardes *nuraghes* ou *noraghes*, ont jusqu'à cinquante pieds de hauteur dans leur état de construction et quatre-vingt-dix pieds de diamètre; ils se terminent en cône surbaissé et sont en général

construits en pierres calcaires, mais quelques uns en granit mal taillé et sans aucun ciment. La porte d'entrée est formée par une architrave plate; elle est aussi très-étroite et basse comme celle du tombeau de Cyrus décrite par Arrien. En examinant l'intérieur de ces monuments, on y voit des niches ou *columbaria*, comme dans les plus anciens tombeaux de Rome, ce qui prouve jusqu'à l'évidence que ces édifices ont servi de sépultures, cependant avec quelque différence, car les *columbaria* romains contenaient seulement les urnes cinéraires, tandis que les noraghes étaient construites pour recevoir les corps humains tout entiers, ce qui est en rapport avec les mythologies égyptienne et chinoise. La croyance religieuse débitait et débite encore à la Chine que l'âme ne se sépare point du corps avant son entière consomption, lorsqu'il a été conservé dans la tombe. On a trouvé dans quelques noraghes des crânes humains, probablement de personnes qui y furent ensevelies dans des temps modernes. L'origine de ces tombeaux est, avec quelque raison, attribuée à l'Ibérien Norax, chef d'une colonie, et nous croyons qu'il a été enterré dans un mausolée de forme cylindrique, et que ces tombeaux prirent de là en Sardaigne la dénomination de *noraghes*, car, dans l'île de Minorque, il existe des monuments tout à fait semblables auxquels on donne un autre nom. D'autres ont supposé que les noraghes avaient été anciennement construites par les pâtres du pays pour se mettre à l'abri des injures du temps; mais on observe que ces monuments sont presque tous auprès des villes, et construits non pas dans le voisinage des rochers, mais dans des lieux où il n'existe pas de pierres de cette forte dimension.

Laissant de côté toutes les traditions incertaines, l'histoire parle de l'arrivée en Sardaigne de ces malheureux Grecs, expulsés de Troie vers l'an 1184 avant l'ère chrétienne. Montesquieu nous apprend d'après Aristote que le grand Aristide avait donné à cette colonie grecque les principes de l'agriculture; que les Carthaginois, très-entreprenants, lorsqu'ils furent assez forts pour tenter des conquêtes, occupèrent la partie méridionale de la Sardaigne, et fondèrent la ville de *Kalaris*, Cagliari (*), ville importante, séparée de l'Afrique par une espèce de grand canal que traversent sans cesse les navires commerçants.

Les Carthaginois prirent possession de toute la Sardaigne vers l'an 528 avant J. C., et y restèrent pendant trois siècles, sans pouvoir consolider leurs conquêtes autrement que par des actes de barbarie, tels que de faire abattre les vignes, les arbres fruitiers, et d'obliger les malheureux habitants à se réfugier dans des cavites creusées au milieu des rochers.

La premiere expédition faite par les Carthaginois en Sardaigne fut sous la conduite de *Macheos*, auquel les Sardes, aidés par les Corses, opposèrent une ferme résistance, et qu'ils obligèrent de retourner à Carthage avec les débris de ses troupes.

Quelque temps après, le gouvernement de Carthage voulut tenter une nouvelle expédition contre l'île de Sardaigne, sous les ordres du général Asdrubal; celui-ci fut non-seulement battu sur terre et sur mer, mais encore blessé assez grièvement dans une bataille.

L'historien Cambiagi donne les détails d'une expédition vigoureuse opérée sous la direction du même Asdrubal, avec des soldats que les Carthaginois prirent dans l'Espagne, déjà tombée sous leur domination. L'île fut attaquée sur plusieurs points au moment où les Sardes ne s'attendaient pas à de telles hostilités: le carnage fut épouvantable; les uns plièrent sous le joug du sénat de Carthage, et les autres se sauvèrent dans les montagnes, où ils menèrent une vie nomade, ne vivant que de lait et de la chair de leurs troupeaux, n'ayant pour s'habiller que les peaux de leurs brebis. Ce sont ces montagnards qui, toujours persécutés, sont cependant indiqués dans les anciennes his-

(*) *Claudien de bello Gildonico.*

toires comme des peuples pasteurs, ne vivant que de pillage et de la moisson des cultivateurs de la plaine.

L'historien Azuni atteste qu'en outre on défendit aux Sardes toute sorte de commerce avec les étrangers, et qu'on faisait noyer ceux qui venaient dans l'île pour trafiquer avec les gens du pays; attestation appuyée par l'autorité d'Aristote, de Polybe et de Strabon.

L'aveuglement cruel de la politique carthaginoise appela les Romains à recueillir les fruits d'une stupide férocité; ils tendirent la main aux opprimés. Maîtresse de la Sicile par la victoire remportée sur Hieron, tyran de Syracuse, la république tourna ses vues vers la Sardaigne, qui se trouvait en etat d'insurrection permanente contre ses oppresseurs, et elle décréta la guerre aux Carthaginois.

Alors les Romains vainqueurs ordonnèrent au consul Lucius Cornelius Scipio de faire la conquête des îles de Corse et de Sardaigne en l'an 494 de Rome, et une paix provisoire fut conclue avec leurs rivaux, les Carthaginois, qui payèrent deux mille deux cents talents de contribution (onze millions de francs).

Les Romains, maîtres du littoral et de la ville de Cagliari, ne purent pendant longtemps, comme les Carthaginois, soumettre les peuplades indépendantes des montagnes, peuplades entremêlées de réfugiés troyens, étrusques et d'autres bannis. Les mêmes Carthaginois, pour se venger, excitèrent, vers différentes époques, à la révolte ceux qui, parmi ces Sardes rebelles et toujours jaloux de leur indépendance, avaient été vaincus par les Romains.

La première révolte éclata vers l'an 235 avant l'ère vulgaire. T. Manlius Torquatus, ayant battu les insulaires, retourna bientôt à Rome pour obtenir les honneurs du triomphe.

Deux ans après, les Sardes, à l'exemple des Corses, se soulevèrent de nouveau; mais le sénat envoya contre eux Pomponius Matho, qui triompha sans cependant les dompter, car, l'année suivante, ils reprirent les armes. Le pays fut pacifié ensuite par ce consul, qui, en l'an 231, publia, d'après l'ordre de la république, la réunion de la Sardaigne aux provinces romaines.

La révolte du prince sarde Harsicoras, chef d'un petit État dans les montagnes, fut excitée par les Carthaginois, sous la direction d'Asdrubal Calvus : ils ravagèrent les terres de tous ceux qui n'étaient pas leurs partisans. Le sénat expédia de nouveau Torquatus : celui-ci, arrivé dans l'île, plaça son camp en face de celui du prince rebelle, qui s'occupait dans les montagnes à faire des levées de soldats. Son fils Hiostus, jeune, courageux, attaqua les Romains, mais il fut battu, et se retira avec ses soldats en désordre. Une affaire générale eut ensuite lieu après la jonction des Carthaginois; les deux armées se battirent avec acharnement; Hiostus fut tué et le père se donna la mort.

Manlius Torquatus, victorieux, poursuivit les débris des vaincus, soumit les villes entraînées à la révolte, imposa des contributions, et detruisit la ville de Cornus, résidence du prince rebelle.

La sévérité du général romain assura la tranquillité et la paix dans l'île pendant de longues années; mais les exactions et les concussions des préteurs firent enfin éclater une révolte générale; le sénat expédia alors Titus Sempronius Gracchus, lequel, comme on lit da s Tite-Live au liv. XLI, chap. XVII et XXVIII, après deux campagnes et plusieurs batailles, fut victorieux, soumit à l'obéissance toutes les tribus sardes qui s'étaient révoltées, et leur imposa une contribution en argent et en denrees. Après la pacification de cette province, Gracchus envoya à Rome deux cent trente otages pour annoncer au sénat cette heureuse nouvelle, obtenir pour lui les honneurs du triomphe, et solliciter la permission de revenir avec son armée. Le sénat, après avoir entendu la députation sarde dans le temple d'Apollon, accorda cette double demande; il ordonna que quarante des plus fiers ennemis fussent sacrifiés, et que Sempro-

nius restât dans l'île avec son armée pendant l'année entière (*).

Rome demeura enfin triomphante des Carthaginois, et, après la destruction de Carthage, la destinée de la Sardaigne fut fixée : elle forma une partie intégrante de cette grande nation, à l'exception toutefois des peuplades montagnardes, qui furent appelées *Balari* ou *Barbari*. On envoya en Sardaigne plusieurs préteurs, dont le plus probe fut Cato Marcus Porcius dit le Sévère, l'ami du poëte Q. Ennius, Calabrois établi dans cette île, et que Caton conduisit à Rome avec lui vers l'an 170 avant l'ere chrétienne. Le sénat, pour opérer une fusion complète, éleva au rang de cités romaines les villes principales de Kalaris, Sulcis, Neapolis, Rosa, Nora, Olbia, Forum Trajani. Pour tenir en respect les nouveaux citoyens, deux colonies romaines furent fondées, l'une à Usellis, l'autre à Turris, et par l'amalgame politique des deux peuples on obtint la paix des familles.

Les destructions du temps, et plus encore les dégradations opérées par la main de l'homme, ont renversé les précieux édifices de l'antiquité dans l'île de Sardaigne ; cependant, on remarque encore aujourdhui à Cagliari les restes d'un ample amphithéâtre, et à Nora de vastes aqueducs ruinés, ce qui prouve que les Romains ne portèrent pas à ce pays moins d'intérêt qu'à tous ceux de leur domination, qu'ils décorerent de si beaux monuments.

Les bains d'eaux minérales et les thermes construits par les Romains étaient magnifiques et ornés de marbres. On trouve à Codrongianos des restes des anciens thermes dits *Aquæ hypsitanæ*. Le pont sur le Turritano est un ouvrage romain. A Terranova, qui est l'ancienne Olbia, et à Sassari, on voit de vieux aqueducs qui ne sont cependant ni aussi conservés, ni aussi curieux que ceux de la ville de Cagliari, dont l'eau était prise à cinq lieues de distance de la capitale, à la suite de travaux d'une grande difficulté que les barbares ont presque ruinés, mais dont on admire encore les débris.

Jules César, après son triomphe sur Pompée, au retour de l'expédition d'Égypte, s'arrêta un mois à Cagliari ; il mit une contribution d'un million de francs sur la ville de Sulcis (*), qui avait donné asile à la flotte de Nasidius et fourni des vivres et des secours à ce partisan de Pompée. Octave, lorsqu'il fit le partage de l'empire avec M. Antoine, se réserva la Sardaigne à cause de sa fertilité. Tibère fut peu favorable aux Sardes : sous prétexte de confectionner des ouvrages publics, il envoya quatre mille juifs pour être employés à de rudes services, et il infecta le pays d'une foule d'hommes corrompus. Voyez Tacite, Annales, liv. 2.

Il paraît même qu'au temps de Tibère la Sardaigne eut un préteur particulier, et que son gouvernement fut séparé de celui de la Corse, qui, jusqu'alors, n'avait formé qu'une seule province. Le gouvernement de Rome, très-sage et très-politique, mit un grand soin à établir en Sardaigne et a y maintenir des moyens de correspondance, ce qui a contribué à la prospérité et à la tranquillité publique. Jetons un coup d'œil sur l'itinéraire d'Antonin, et nous verrons combien de routes

(*) Ce que Tite-Live raconte au chapitre XXVIII, doit se rapporter, à notre avis, non à une nouvelle rébellion des Sardes, comme quelques historiens ont pensé, mais au triomphe qui fut accordé à Gracchus précédemment, parce qu'il avait en différentes batailles tué ou fait prisonniers plus de quatre-vingt mille rebelles. Pour concilier les faits des deux chapitres, il faut observer que Tite-Live, au chapitre XXXI, dit que M. Aurèle, préteur, fut, après Gracchus, envoyé en Sardaigne avec une légion nouvelle ; en conséquence, l'inscription placée dans le temple, et transcrite au chapitre XXXVIII, doit être attribuée au triomphe décrété par le sénat.

(*) L'ancienne position de cette ville est presque ignorée, et les savants diffèrent d'opinion à cet égard.

unissaient entre eux les différents villages. Des pierres milliaires qu'on découvre à chaque instant, ainsi que plusieurs débris de voies romaines, surtout dans la partie centrale de l'île, viennent à l'appui des récits des historiens anciens.

Vers l'an 303, le christianisme s'établit en Sardaigne apportant avec lui l'égalité évangélique; bientôt sous l'empereur Diocletien, il y eut de nombreux martyrs, parmi lesquels on citait saint Efisio, qui est aujourd'hui le protecteur de cette île.

Efisio était un des généraux de l'empereur qui fut envoyé en Sardaigne avec des troupes pour réduire les chrétiens. A peine arrivé dans l'île, il fut converti lui-même par ceux qu'il venait combattre, et, la croix à la main, il marcha contre les barbares de l'intérieur toujours indomptables; mais, après les avoir battus, il fut forcé de les laisser avec leurs idoles et leur indépendance.

Dioclétien, informé de la conversion à la religion chrétienne de ce général, le livra aux bourreaux, et Efisio reçut la mort avec intrépidité.

La politique romaine voulait établir partout dans les provinces conquises l'unité de religion : on imposa donc aux Sardes les divinites de Rome, sans toutefois arracher les insulaires à la dévotiun qu'ils ont conservée pour *Sardus Pater*, qu'ils adoraient sous la forme d'Hercule. Les historiens n'ont point parlé de la religion primitive de ce peuple; mais, d'après l'idole que le chevalier Ferrero la Marmora nous a présentée (planche 3), on peut penser qu'ils avaient avec les Carthaginois des croyances communes. En effet, l'idole en bronze que nous donnons représente l'Hercule sarde avec sa massue et le bâton pastoral qui indique la protection accordée par *Sardus* à l'agriculteur et au berger, professions qui forment la richesse principale de la Sardaigne. La tunique dont l'idole est revêtue est semblable à celle qui a été conservée par quelques paysans sardes, comme nous le ferons observer plus bas.

Avant de parler des vicissitudes souffertes sous ces barbares par les Sardes, il est important de donner une idée de leur ancienne industrie agricole, de leurs revenus et de leur religion sous la domination romaine.

Rome tirait de la Sardaigne une assez grande quantité de miel, dont la saveur était un peu amère, à cause des fleurs des plantes aromatiques sur lesquelles les abeilles le recueillaient; on tirait aussi de la cire et une énorme contribution en blé, par la dîme sur la récolte, ainsi que cela se pratiquait dans les provinces dites *Decumanæ*, contrairement à l'usage suivi pour celles qui payaient les impôts en argent, et qui étaient désignées sous le nom de *Stipendiariæ provinciæ*.

§ III.

Des invasions des barbares du Nord, des Maures ou Sarrasins.

Après huit siècles de domination romaine, à la chute du vaste empire, les Sardes furent, comme l'Italie, opprimés par les barbares du Nord qui, les uns après les autres, de la Scandinavie et des autres régions septentrionales, descendirent de leurs forêts pour revêtir les manteaux des Césars si richement brodés et s'emparer des trésors du grand empire.

A la mort de Valentinien III, vers l'an 455, le roi Genséric, à la tête d'une armée considérable de Vandales, réduisit, en l'an 456, les Sardes à l'esclavage, jusqu'à ce que Bélisaire, vainqueur du roi Gélimer, eût envoyé Cyrille pour occuper la Sardaigne. Les Goths, commandés par Totila, s'emparèrent aussi de cette île, en l'année 547, mais ils en furent chassés par Narsès au bout de cinq années.

Il ne paraît pas que les Lombards aient étendu leur domination sur l'île de Sardaigne, et c'est au pape Grégoire le Grand que cette île en est redevable : en effet, en l'an 598, ayant appris qu'Agilulphe, duc de Turin, époux de la célèbre Théodelinde, veuve d'Autharis, roi de Lombards, méditait

une descente dans l'île, Grégoire s'empressa d'en prévenir l'évêque Genuario, qui fit aussitôt prendre les armes au peuple sarde pour sa défense.

L'histoire de la Sardaigne offre peu d'intérêt jusqu'à l'année 720, époque de l'invasion des Maures ou Sarrasins, qui dévastèrent tous les monuments et opprimèrent le peuple. Ce fut alors que Luitprand, roi des Lombards, envoya aux Sardes des secours d'hommes et d'argent, à l'aide desquels ils parvinrent à chasser les Maures vers l'an 739; mais les luttes continuelles avec les Maures d'Afrique, déjà dominateurs en Espagne, obligèrent les Sardes, en 815, à se mettre sous la protection de Louis le Débonnaire, roi de France, empereur d'Occident, qui envoya en 820 une escadre, commandée par Boniface, comte de Lucques, pour exterminer les pirates sarrasins. Louis le Pieux exerça quelque juridiction dans cette île par la confirmation, en faveur de l'église romaine, des donations qu'avait faites en Sardaigne Charlemagne son prédécesseur. Celui-ci, en effet, pour consolider la paix et rendre le peuple plus obéissant, après avoir détrôné son beau-père Didier, dernier roi lombard, avait confié aux évêques le gouvernement politique, pouvoir bientôt reconquis par le peuple, qui le mit entre les mains des représentants de la république, sous le nom de *podestats* ou de *juges*, ou sous d'autres titres. Les Sardes crurent devoir aussi en cela imiter les républiques d'Italie du moyen âge; le clergé et le peuple élurent des chefs stationnaires, et l'île fut partagée en quatre petits États. Cette division affaiblissant les forces nationales, appela de nouveau les Maures, et le kalife Moez-Lediu-Allah, en 970, fit une descente dans la Sardaigne, où il exerça pendant trente ans son autorité royale.

Le pape Jean XVIII, prévoyant les malheurs qui résulteraient pour l'Italie, de l'installation des musulmans en Sardaigne, d'où ils pourraient à leur aise exercer la piraterie, publia un bref par lequel il accorda, en l'an 1004, l'investiture de l'île à l'heureux guerrier qui parviendrait à la délivrer des Maures. En 1017, les Pisans et les Génois y tentèrent, sans beaucoup de succès, une expédition; ce fut alors que le pape Benoît VIII prêcha une croisade pour la délivrance de l'île; mais les Pisans, déjà maîtres de l'île, furent repoussés par Musset venu d'Afrique : enfin Léon IX prêcha une nouvelle croisade, et le roi Musset, fait prisonnier, mourut à Pise, âgé de plus de quatre-vingts ans.

§ IV.

De la domination des Pisans, des Génois et des empereurs d'Allemagne en Sardaigne.

La guerre contre les Maures étant terminée, les Pisans rentrèrent alors dans la paisible possession de la Sardaigne, où ils établirent des fiefs qu'ils donnèrent comme récompense à leurs alliés les Génois, sans cependant partager le pays avec leurs confédérés, comme M. Sismondi a cru devoir l'affirmer. Ils distribuèrent seulement l'île en quatre provinces gouvernées de nouveau par des juges, citoyens pisans, installés à Cagliari, à Torres, à Gallura et à Arborea, lesquels s'arrogèrent bientôt des droits de suzeraineté; ils renoncèrent encore à l'usage de leur nom de famille, désormais au-dessous de leur nouvelle dignité, quelque honorable que ce nom pût être; et, comme pour embrouiller à plaisir les fastes contemporains, ils ne gardèrent plus que le prénom en y joignant le titre de la province qui leur obéissait, à l'instar des princes souverains et des évêques : ainsi, le premier juge de Cagliari, en l'année 1050, s'appelait *Torchitorio*, celui d'Arborée *Mariano*, celui de Torres *Gonnario*, et celui de Gallura *Manfredi*. Le pape Grégoire VII, écrivant aux juges sardes, les prie de conserver à l'église romaine l'attachement que leurs ancêtres lui portaient, ce qui prouve que ces places furent héréditaires. C'est en 1066 que, par leurs rivalités, les juges donnèrent ensuite naissance aux factions guelfe et gibeline, qui pénétrèrent comme une épidémie dans cette malheureuse

contrée, et divisèrent entre eux les Pisans gibelins et les Génois guelfes ou papistes. En 1158, l'empereur Fréderic Barberousse déclara que la Sardaigne lui appartenait, et il accorda le titre de roi à un de ces juges, à celui d'Arborée, nommé Barison, moyennant le prix de quatre cents marcs d'argent; ensuite il accorda le même titre au duc Guelfe, son oncle, et enfin il vendit la Sardaigne aux Pisans pour treize mille marcs d'argent, ce qui fut le motif d'uue nouvelle guerre entre les chefs de cette république et ceux de Gênes. Ceux-ci, qui avaient prêté à Barison l'argent pour payer le prix dû à Frédéric, ne pouvant installer Barison à Oristano, le tinrent à Gênes prisonnier pour dettes pendant huit ans, jusqu'au payement de l'argent prêté.

Les pontifes romains, Innocent III et Grégoire IX, élevèrent aussi des prétentions sur cette île, et la donation que la belle Adélasie, veuve d'Ubalde, l'un des derniers *juges* de Gallura et de Torrès réunis, avait faite de la Sardaigne au saint-siége, en 1239, fut annulée par le successeur à l'empire. En 1238, Frédéric II fit épouser cette veuve à son fils naturel, le malheureux Enzius, auquel on donna le titre de roi de Sardaigne. Après la mort horrible de ce roi, qui périt en 1273 près de Bologne, dans une cage de fer où il avait été misérablement enfermé, les hostilités entre les Pisans et les Génois recommencèrent, et les premiers furent enfin obligés, en 1295, de céder le château de Cagliari, dans lequel ils avaient élevé les trois grosses tours rougeâtres (voyez planche 4) construites en pierres dures et compactes de la nature du marbre, qu'on y voit encore aujourd'hui, et d'abandonner plusieurs bastions de cette belle ville, dont la situation est si agréable lorsqu'on vient de la mer. Elle s'élève en amphithéâtre depuis le quartier de la marine qui borde le pont, jusqu'au sommet de la colline où est placé le château (*).

Avant de parler de la domination aragonaise sur la Sardaigne, nous croyons utile, pour l'intelligence de cet abrégé historique, de donner la série chronologique des juges ou seigneurs qui dominèrent dans les quatre

(*) Cagliari, aujourd'hui la capitale de l'île, fut fondée bien après Olbia (petit village appelé maintenant Terra Nuova), par les premiers colons de l'île. Les Romains ornèrent cette ville d'un vaste amphithéâtre, d'un immence aqueduc et de plusieurs autres monuments dont on peut voir encore les ruines. Le point de vue de Cagliari, pris du côté des promenades publiques, offre le tableau le plus agréable; son entrée par le faubourg Stampaces est imposante, les rues principales sont larges, et les maisons sont embellies par de magnifiques balcons à l'italienne. La place de Saint-Charles est décorée de la statue en bronze du feu roi Charles-Félix, tribut de reconnaissance justement dû à ce roi; on y voit aussi la première borne de la grande route que ce monarque a fait construire; là se trouve la station des diligences qui transportent les voyageurs jusqu'à Porto Torres.

Le château ou *castello* renferme sur le plateau de la colline le plus agréable des quatre quartiers de la ville où résident les autorités, la noblesse et les riches bourgeois. C'est dans le palais royal, vaste et majestueux édifice, sur lequel flotte le pavillon bleu, emblème de la souveraineté de l'auguste maison de Savoie, que le roi Charles-Emmanuel IV et ses quatre frères sont venus dernièrement séjourner; le vice-roi y tient sa représentation. Le bastion de Sainte-Catherine sert de promenade d'hiver; on y voit les restes des fortifications espagnoles.

Cette capitale possède une académie d'agriculture, une imprimerie royale, un musée d'histoire naturelle, un autre d'antiquités nationales, ce dernier formé aux frais du roi Charles-Félix, enfin une université royale des études, qui fut fondée dans le septième siècle. En 1788, le poète Berlendis Ange, professeur d'éloquence, y fit prospérer l'étude de la belle littérature.

Le vaste port de Cagliari reçoit et exporte chaque année, terme moyen, pour la valeur de sept millions de livres sardes (la livre sarde équivant à la livre tournois). Pour se préserver des contagions, à un quart de lieue du port et de la maison de santé, on a construit un lazaret où les bâtiments sont tenus de faire quarantaine.

judicats, titre modeste, et adopté pour ne pas blesser l'enthousiasme des peuples d'Italie, qui ambitionnaient l'ancien régime municipal, comme nous l'avons déjà fait observer. Les premiers juges étaient nommés par le clergé et le peuple pour deux ans; mais ensuite, après des discussions politiques, les constitutions civiles furent violées par la force militaire, et les juges furent élus à vie, et plus tard, par testament, ils disposèrent de cette dignité en faveur de leurs enfants, comme Barison et Torchitorio nous en fournissent l'exemple. Il paraît certain que, même avant le onzième siècle, des chefs politiques et militaires ont défendu les côtes de l'île des incursions; cependant les historiens n'ont pas donné leurs noms. Nous nous bornerons à la chronologie la plus certaine, à partir du onzième siècle de l'ere vulgaire.

1° JUDICAT DE CAGLIARI, COMPOSÉ DE DIX-SEPT CANTONS.

An 1059. Torchitorio I, juge.
1071. Onroco ou Oroco.
1080. Arzone, pere de Constantin.
1089. Constantin I, roi et juge.
1103. Turbino de Lacone, usurpateur.
1108. Torchitorio II, ou Mariano.
1130. Constantin II, mort sans enfants.
1141. Salucio di Lacone.
1164. Pierre, fils de Gonoario, juge de Torres.
1191. Guillaume de Massa, qui expulsa son prédecesseur.
1215 Benoite, epouse de Barisone, fille de Pierre.
1218. Ubalda Visconti, Pisan, fils de Lambert.
1239. Guillaume II de Massa.
1253. Jean ou Chiano, son fils.
1258. Guillaume III, dit Cepola, fils de Rufo, dernier roi de ce judicat.

2° JUDICAT D'ARBOREA (*), CHEF-LIEU ORISTANO AVEC QUINZE CANTONS.

An 1050. Mariano I, de Zori
1073. Orzocorre I, juge.
1081. Torbeno, fils de Nibatta et du precedent.
1096. Orzocorre II, époux d'Orru Marie.
1102. Comita I, Orru, beau-père.
1120. Gonnario, époux d'Orru Helèna
1131. Constantino II.
1140. Comita II, son fils.
1158. Barisone, roi de Sardaigne, fils du précédent.
1186. Pierre I avec Ugone I Babo (**).
1191. Pierre I avec Ugone II, son fils.
1211. Constantino II.
1230. Pierre II.
1252. Comita III.
1253. Guillaume, comte de Capraja.
1282. Mariano II, dit Donicello, Pisan.
1299. Chiano, fils de Mariano, ou bien Tuso-rato de l'Uberti.

3° JUDICAT DE TORRES OU LOGADORO, COMPOSÉ DE VINGT CANTONS.

An 1050. Gonnario I.
1058. Comita I.
1063. Barisone, roi de Sardaigne.
1069 Tanca Andre.
1073. Mariano I, roi.
1112. Constantin I.
1127. Gonnario II de Torres, mort moine à Clairvaux.
1184. Barisone II, frère de Pierre.
1190. Constantin II.
1191. Comita II, usurpateur.
1218 Mariano II, père d'Adélasie.
1233. Barisone III, son fils, qui fut assassiné dans une rebellion.
1236. Adélasie avec Ubalde de la Gallura.
1238. Adélasie avec Enzius, enfant naturel de Fredéric II.
1272. Zancha Michel, dernier roi. Voyez le Dante, chant XXII, Inferno.

4° JUDICAT DE GALLURA, AYANT DIX CANTONS; CHEF-LIEU AMPURIA, VILLA OSTACITA.

An 1050. Manfredi, envoyé par les Pisans.
1058. Baldo ou Ubaldi.
1073. Constantin I, premier roi.
1079. Saltaro, son fils, mort sans enfants
1092. Torgodario, excommunié dans le concile provincial de Torres.
1116. Ottocorre di Gunale.
1160. Constantin II di Lacone.
1173. Barisone, fils du précédent, roi de la Gallura.
1203. Lambert Visconti, Pisan.
1211. Comita II de Torres, usurpateur, aidé par Guillaume de Cagliari.
1218 Ubald, mari d'Adelasie
1257. Jean ou Chiano Visconti.
1282. Nino ou Ugolin de Scotti, Pisan, époux de Béatrix d'Este.
1300. Jeanne, fille de Nino.

On a fait des recherches sur l'étymologie historique du nom de *juge* ou *podestat*, dignité judiciaire et suprême qui était, depuis Othon le Grand, confiée par les consuls des républiques italiennes, ou par le conseil des anciens, à un étranger, et pendant un temps limité, afin d'empêcher l'usurpation du pouvoir et la vénalité dans l'exercice de la justice. Fréderic Ier

(*) Les historiens croient qu'on a donné à cette contrée le nom d'*Arborea*, parce que dans ce judicat il existe beaucoup d'arbres.

(**) Le consul Burano de Gênes mit en possession par un compromis les deux juges qui se disputaient le pouvoir, en les obligeant à payer à la république génoise une dette qui, par la mort de Barison le père, restait encore à acquitter.

Barberousse, homme d'un grand génie, ne pouvant, par la force des armes, apaiser cet esprit d'indépendance et de liberté que la ligue des villes lombardes avait depuis le onzième siècle constamment excité, renonça, par le traité de Constance de l'an 1183, à toutes ses prétentions royales, en retenant le droit de nomination des podestats. C'est cette autorite que les Pisans et les Génois, en délivrant la Sardaigne des Maures, ont, à notre avis, exercée pendant quelque temps. D'après les statuts, le juge ou podestat ne pouvait accepter aucun présent quelque petit qu'il fût; il ne pouvait exercer le moindre commerce, il ne pouvait dîner en ville; il était tenu de convoquer une assemblée de jurés dans les affaires majeures. Après l'expiration du temps, il était assujetti à une enquête publique en présence des huit syndics de la communauté. Ces statuts étaient sages, mais il ne faut pas croire qu'ils aient été observés par les juges de la Sardaigne comme ils furent pendant longtemps maintenus par les podestats des républiques lombardes, car nous voyons par l'aperçu historique et par le précédent tableau chronologique, que les juges sardes ambitionnèrent bientôt le pouvoir royal et l'hérédité de cette suprême magistrature, et la faculté de réunir sur une seule tête plusieurs *judicats*. Cette ambition fut la cause de guerres de rivalité entre les quatre chefs des provinces et entre les Pisans et les Génois, rivalite d'où naquit une certaine apathie des peuples, et ce défaut d'accord dans l'intérêt commun qui appela bientôt la domination ou la tyrannie espagnole, cause de la diminution constante de la population et de la richesse nationale.

§ V.

Domination des rois d'Aragon et d'Espagne en Sardaigne.

La puissance des Pisans étant un peu déchue, le pape Boniface VIII en profita; professant les mêmes principes que Grégoire VII, il declara la Sardaigne son patrimoine, et il en offrit en 1297 l'investiture à Jacques II, roi d'Aragon, sous la condition qu'il lui prêterait un hommage annuel, et qu'il irait faire une croisade en la terre sainte. En 1306, une flotte aragonaise fut expédiée pour faire la conquête de la Sardaigne; mais les Pisans, qui étaient encore en possession d'une partie de l'île, ainsi que les Génois, se voyant menacés, conclurent une trêve de vingt-cinq ans; et ce ne fut qu'en 1323 qu'une nouvelle flotte aragonaise de soixante galères, sous les ordres de l'infant don Alphonse, prince royal, accompagné de *Donna Teresa*, sa femme, et de la fleur de la noblesse et des plus braves guerriers de l'Aragon, de Valence et de la Catalogne, mouilla le 13 juin devant Oristano (*).

Dans le vaste golfe de cette ville, Alphonse, fils de Jacques, débarqua vingt-cinq mille hommes et trois mille cavaliers; cependant cette force n'aurait pu suffire à l'entreprise, mais Alphonse eut recours à la corruption, et, ayant gagné plusieurs seigneurs pisans et genois qui étaient établis dans l'île, notamment les Arborei, les Malaspina, les Roccabeti et les Doria, il s'empara de Cagliari, ville principale du royaume, après la mort du brave amiral Mainfroi de la

(*) Celle ville (planche 5), fondée vers l'année 1070, bâtie et agrandie aux dépens de l'antique cité de *Torres*, détruite par les Sarrasins, était beaucoup plus peuplée à l'époque du *judicat* d'Arburea. On voit encore des pans de ses anciennes murailles et deux portes, dont une conduit au port: l'autre, surmontée d'une tour, offre à la vue la cloche de la ville du côté de la route de Cagliari. Le mauvais air fut cause de la dépopulation de cette ville; elle ne compte plus aujourd'hui que six mille habitants. Les oranges, les grenades, les melons et tous les légumes y sont, grâce à la fertilité du sol, d'une grosseur étonnante et d'une qualité supérieure. Le seul édifice remarquable à Oristano est la cathédrale, grande et belle, ornée d'un clocher isolé dont l'architecture est élégante. Le territoire de cette province est le plus abondant en grains. C'est en cette ville qu'on a établi les plus magnifiques magasins de prêt de blé aux agriculteurs.

Gherardesca. Les Pisans furent forcés, par le traité de 1324, d'abandonner la possession de cette île si avantageuse pour leur commerce.

Le roi d'Aragon, homme plein de sagesse, récompensa les Arborei et les autres seigneurs de son parti; il caressa même, en bon politique, ses ennemis, en sorte qu'une nouvelle tentative de la part des Pisans échoua; et en 1326, la Sardaigne resta définitivement à l'Espagne.

Les Aragonais, devenus par les droits de conquête et de convention, souverains de la Sardaigne, s'occupèrent de la soumettre tout entière et d'y établir une sorte de régime constitutionnel en faisant l'ouverture du parlement des cortès.

Alphonse IV qui remplaça son père, le roi Jacques, décédé en 1328, fit tous ses efforts pour établir la paix entre les Arborei et les Doria; mais sa mort, arrivée en 1336, et une peste affreuse, causèrent de graves maux à la Sardaigne. Don Pedro, dit le *Cérémonieux*, son successeur, vint à Cagliari; et le 15 avril, jour de Pâques en 1355, il publia une nouvelle constitution, par laquelle il appela les hommes les plus éclairés et les plus riches de la Catalogne, d'Aragon et de Valence, à résider en Sardaigne et à participer au gouvernement représentatif des cortès, afin de prévenir par ce moyen les maux que l'absence des feudataires causait aux habitants du pays.

Les Arborei se soulevèrent de nouveau à Oristano, où Hugues IV, juge de la ville, fut massacré par les révoltés, qui, dans une assemblée nationale, proclamèrent la république. Donna Éléonore sa sœur, épouse de Brancaléon Doria, revendiqua le trône pour son fils; elle fut, par la charte dite *de Logu*, la législatrice des Sardes, qui, depuis 1421, ont conservé jusqu'à nos jours les institutions des cortès, toutefois avec quelques modifications.

Le quinzième siècle fut remarquable par la naissance de plusieurs femmes célèbres dans l'île de Sardaigne : après Éléonore, nous signalerons Jeanne Ire (*), reine de Naples, si fameuse par ses quatre mariages, par ses crimes et par ses malheurs; Marguerite, reine de Danemarck, dont la politique parvint à réunir, par l'acte de Calmar, la Norwége et la Suède; Philippine qui, ayant appris que les Écossais venaient d'envahir le royaume d'Angleterre en l'absence d'Édouard IV son mari, marcha elle-même à la tête de son armée, fit prisonnier le roi David II avec la fleur de la noblesse écossaise et le conduisit en triomphe à Londres. Nous ajouterons à ces héroïnes sardes la fille du bon roi René, Marguerite d'Anjou, quoique d'une époque plus récente. Cette femme forte et courageuse, après avoir soutenu avec fermeté dans douze batailles les droits de son mari et de son fils, après avoir vu le premier lâchement assassiné, le second poignardé de sang-froid par le cruel duc de Glocester, devenu depuis l'infâme Richard III, cette femme, dis-je, fut emprisonnée dans la tour de Londres, puis réduite à dévorer ses chagrins dans l'asile que Louis XI lui donna en France; cette princesse mourut en 1482 à Dampierre près de Saumur.

Le décès d'Éléonore transmit le trône à Mariano V, son fils, qui mourut sans enfants; alors la noblesse appela à la succession un neveu d'Éléonore, le vicomte de Narbonne Lara François. Celui-ci, ne pouvant se soutenir, vendit sa possession au roi d'Aragon, qui, après bien des difficultés, paya la somme de cent mille florins d'or au vicomte Lara, et devint possesseur du trône de Sardaigne. Alphonse V, dit le Sage, visita l'île, et en 1421 convoqua à Cagliari le parlement des cortès; il étendit à tout le royaume la charte d'Éléonore, il éta-

(*) C'est pour amuser cette reine lascive que Jean Boccace, appelé à sa cour vers 1374, récitait ses historiettes galantes; mais pour ne pas reprocher à Jeanne ses crimes si odieux, il ne lui aura certainement pas raconté les infortunes de la vertueuse Griselda, si fidèle à son mari.

blit ensuite une administration uniforme et régulière, en laissant aux Sardes les places et les emplois les plus importants. A cette époque, on vendait misérablement les peuples pour de l'argent comme des troupeaux. En 1458, l'Aragon et la Sardaigne eurent à déplorer la mort d'Alphonse le Magnanime, de ce roi qui ne craignait pas de parcourir seul les rues de la capitale, et qui répondait à ses courtisans, à ses ministres, et à tous ceux qui s'efforçaient de l'éloigner de ses sujets pour que la vérité ne fût pas connue de lui : *Un père a-t-il rien à craindre au milieu de ses enfants? Ne suis-je pas la dans ma famille?* paroles mémorables, louable exemple à suivre!

Le successeur fut don Jean II, lequel, après avoir gouverné pendant quelque temps la Sardaigne en paix, fut attaqué par les troupes des Arborei, seigneurs d'Oristano; ceux-ci, après quelques victoires, furent ensuite battus par de nouvelles troupes venues de la Sicile, et leur famille s'éteignit.

Le roi d'Aragon réunit alors la Sardaigne tout entière à sa couronne et prit le titre de marquis d'Oristano, titre qui appartient encore aujourd'hui au roi de Sardaigne, prince du Piémont.

Ferdinand le Catholique, héritier de don Jean, après avoir détruit le royaume de Grenade; dévoré par des dissensions intestines et par la corruption morale, fixa l'organisation politique de la Sardaigne, en abolissant les priviléges et la puissance des feudataires pisans et génois, qui fomentaient les désordres et tentaient une révolte à leur profit; il bannit les juifs qui, par des usures énormes, appauvrissaient les familles; et, comme la population était beaucoup diminuée, il obtint du pape Alexandre VII la réduction des siéges épiscopaux jusqu'alors trop multipliés.

La découverte du nouveau monde éleva l'Espagne au plus haut degré de richesses, dont la Sardaigne eut aussi sa part, en raison de l'étendue de son commerce maritime, car les Sardes furent toujours des navigateurs entreprenants et intrépides.

A cette époque remonte aussi la découverte des Indes orientales par le navigateur Vasquez Gama. Elle fut aussi tres-avantageuse au commerce des Sardes, qui déployèrent plus d'activité, animés qu'ils étaient par l'attrait des richesses orientales dont on vantait l'éclat.

La fille de Ferdinand le Catholique, la princesse Jeanne, mariée à Philippe Ier d'Autriche, donna pour successeur au trône de l'Espagne, des Deux-Siciles et de la Sardaigne, Charles-Quint, qui, ayant pris pour conseiller et grand chancelier le celebre cardinal Arborio Mercurin de Gattinara en Vercellais, parvint à s'établir l'arbitre des royaumes et à assigner une nouvelle epoque à l'histoire moderne.

La Sardaigne, sous un vaste empire tel que celui de Charles Quint, ne formait qu'une très-petite portion; cependant, en 1519, d'après les sages conseils du même cardinal Arborio Mercurin de Gattinara (*), grand chancelier, l'empereur ordonna que les cortès sardes fussent assemblées. La nation ayant pris dès lors une attitude forte, en donna une preuve en 1527, lorsque la guerre divisait l'empereur et François Ier; c'est alors qu'une flotte française, commandée par Andre Doria, débarqua sur les plages de Longo Sardo une armée de quatre mille hommes, qui, sous les ordres du général Renzo Ursino da Ceri, firent inutilement le siége du château Aragonée: toujours repoussés par les habitants, ils se dirigèrent sur la ville de Sassari qu'ils occupèrent un instant; mais ils furent bientôt obligés de regagner leurs vaisseaux, après avoir perdu beaucoup de soldats.

Les Sardes doivent à ce grand empereur, qui vint les visiter escorté par la plus puissante et la plus brillante

(*) François Ier, en 1525, était prisonnier à Madrid, et la duchesse d'Alençon, pour obtenir la délivrance du roi son frere, fit de vains efforts auprès de Mercurin de Gattinara. Voyez t. II, *Storia della Vercellese letteratura* de 1824.

armée navale réunie dans le port de Cagliari, 1° la punition des vice-rois, qui, à l'exemple des anciens préteurs romains, avaient opprimé les insulaires; 2° le mélange de la noblesse espagnole et de la noblesse sarde, avec privilége pour les seuls nobles habitants de l'île; 3° le droit d'être jugés, même pour crime de lèse-majesté, par sept de leurs pairs. C'est lui aussi qui, par son expédition (*) de Tunis, en 1535, délivra les côtes de la Sardaigne et ses ports, des incursions continuelles des pirates barbaresques qui furent détruits, en 1541, par une armée stationnée en la ville d'Alghero. Après l'abandon inconsidéré de l'empire et du trône par ce grand monarque, en 1557, les pirates reparurent. L'abdication de Charles-Quint étonna l'Europe tout entière; son empire fut partagé entre Ferdinand son frère et Philippe II son fils, qui, outre les Espagnes avec le Portugal, posséda la Sardaigne, à laquelle, après avoir, en 1564, établi à Cagliari le magistrat *della reale udienza*, il donna des lois très-importantes. C'est lui qui, au moyen des cortès, introduisit d'utiles réformes, en législation criminelle, par l'abolition de la peine du talion et de ces tourments affreux qui subsistèrent longtemps ailleurs, en agriculture, par les progrès qu'il fit faire à la plantation des arbres, et l'encouragement des semis; mais le régime dotal, introduit au préjudice des malheureuses filles, rendit les garçons moins actifs au travail.

Dans les dernières années du seizième siècle, Philippe III succéda à son père, et parvint à chasser entièrement les Maures d'Espagne; il propagea l'instruction en Sardaigne par la fondation d'une université à Cagliari, en 1604; activa le commerce par l'introduction de nouvelles fabriques et manufactures, et encouragea l'agriculture par la nomination d'un censeur pour l'exécution des règlements; enfin il ordonna au gouverneur général, le duc de Gandia, de convoquer en 1615 les cortès du royaume.

Le gouvernement de Philippe IV, qui occupa le trône de 1621 à 1662, n'offrit rien de remarquable pour la Sardaigne, sinon la promulgation d'une loi qui obligea les cultivateurs à greffer les oliviers sauvages, sous peine d'amende, et la publication de la collection des sanctions pragmatiques des rois d'Aragon, réunies, en 1633, dans un code par François Vico, jurisconsulte et historien.

Les Sardes, fidèles à leur roi, chassèrent, en 1637, le comte d'Harcourt qui s'était emparé d'Oristano, et l'obligèrent à regagner la flotte française qui, dans la guerre d'alors, avait tenté un coup de main sur l'île, et qui fut repoussée par les seules troupes nationales (*).

Sous la régence d'Anne d'Autriche, pendant la minorité de Charles II son fils, une scène tragique eut lieu dans cette île vers l'an 1665. Le trésor de l'Espagne était vide; le vice-roi, gouverneur de la Sardaigne, avait demandé aux cortès un subside extraordinaire de quatre-vingt mille écus, qui fut refusé, parce que, comme les états le representèrent, le pays avait eu à souffrir pendant trois années du fléau des sauterelles, fléau qui vient ordinairement de l'Afrique. Le marquis Laconi, homme d'une modération et d'une probité à toute épreuve, avait conseillé qu'on accordât le subside avec des conditions: mais les autorités, fières et hautaines, reçurent mal la députation, refusèrent de traiter, et le malheureux marquis fut assassiné. Le gouverneur, soupçonné d'être l'agent de cet acte de cruauté, fut massacré en plein jour dans les rues de Cagliari (**). La nouvelle de tous ces faits

(*) D'après l'historien Grégoire Leti, dans cette expédition on délivra onze cent dix-neuf Sardes qui étaient dans l'esclavage. Il était réservé à Charles X de détruire en 1830 la piraterie barbaresque.

(*) L'historien Canales nous a donné les détails de ce fait d'armes. Vol. in-8, 1637.

(**) L'historien Manno donne le nom des conjurés, qui appartenaient aux premières familles de l'île.

arriva bientôt à Madrid; alors la reine envoya M. de Saint-Germain, homme fier et capable, qui se rendit maître des conjurés. Trahis par d'Alvesi, qui leur fit croire une nouvelle insurrection, ils quittèrent Nice, et furent massacrés dans la petite île de Rossa (*), près de Castel Sardo et de Porto Torres, l'ancienne *Turris Lybia*, dont l'archevêché a été transporté à Sassari, belle capitale de Logudoro, située sur la pente douce d'une petite montagne qui porte son nom (planche 6 (**)).

Pendant quatre siècles la Sardaigne resta sous la domination espagnole; et Charles-Quint, ce prince d'une si grande activité et si bien secondé par d'excellents ministres, fut le seul, comme nous l'avons remarqué, qui vint la visiter en personne.

Au commencement du dix-huitième siècle, la Sardaigne occupa une place plus digne dans les pages de l'histoire européenne: érigée en royaume, elle plaça sa couronne royale sur la tête d'un prince d'une des plus augustes et plus anciennes dynasties qui, depuis le dixième siècle, dominait en Savoie. Ce prince, depuis l'an 1050, époque de son mariage avec Adélaïde, marquise de Suse, s'était établi à Turin, où il avait obtenu le titre marchioual de la belle Italie.

Un roi espagnol avait, comme nous l'avons vu, donné, en 1355, à la Sardaigne, un gouvernement représentatif; et cinquante ans après, tandis que l'Angleterre était livrée aux horreurs de la guerre civile, signalée par des roses blanches et par des roses rouges, une reine magnanime, la célèbre Éléonore Arborée, publia, sous le nom de *Carta costituzionale*, une législation civile et criminelle qui fit honneur à la nation. Cette charte est encore en vigueur aujourd'hui, toutefois avec des modifications que nous énoncerons plus tard.

Quoique les rois d'Espagne fussent, dans ces derniers temps, seigneurs des Deux-Siciles, du duché milanais et de l'Amérique méridionale, cependant, malgré l'étendue et la grandeur de leur puissance, ils regardèrent toujours la Sardaigne avec un œil de prédilection, et ces deux nations conservèrent une fierté de mœurs et des habitudes tout à fait analogues. L'autorité royale, modifiée, comme nous avons vu, par les notables dans la discussion des intérêts de l'État, était exercée par un vice-roi qui avait la suprême administration civile et politique; il était cependant obligé de conférer avec les juges de l'audience royale, lorsqu'il s'agissait de traiter une affaire d'un grand intérêt, ou d'exercer le droit de grâce.

Cette magistrature avait le droit d'inspection sur les personnes que les feudataires désignaient pour rendre justice, et par la voie d'appellation elle corrigeait leurs jugements; elle surveillait aussi leurs mœurs et leur conduite personnelle.

La fin du dix-septième siècle fut mémorable par une peste affreuse qui réduisit la ville de Cagliari à la moitié de sa population, et par la mort du roi Charles II, prince faible et irrésolu, qui laissa, en novembre 1700, ce fameux testament, dans lequel il appelait au trône d'Espagne le petit-fils de Louis XIV, le duc d'Anjou: testament qui alluma la guerre sanguinaire dite guerre de la *succession*.

Bientôt commencèrent en Italie les hostilités des Austro-Sardes contre les Franco-Espagnols. En 1706, le prince Eugène de Savoie, général en chef,

(*) Le seul marquis de Cea, vieillard respectable, fut conduit en triomphe à Cagliari, et y fut, comme noble, condamné à la décapitation.

(**) Sassari forme un amphithéâtre qui ravit la vue; ses coteaux sont couverts d'oliviers, d'orangers, de cédrats, de vignes et d'arbres fruitiers, et sa plaine est appelée le paradis terrestre de la Sardaigne. Les sources d'eau de fontaine sont nombreuses, et celle d'*Acqua Chiara*, située à quelque distance de la vile, était fort estimée par les anciens Romains, qui avaient construit un aqueduc, dont on voit encore les ruines, pour l'usage de la colonie de *Turris Lybisonis*, dont parlent les auteurs.

remporta une éclatante victoire, à la suite de laquelle il délivra non-seulement la ville de Turin, mais il occupa l'Italie tout entière.

§ VI.

De la cession de l'île au roi de Sicile Victor Amédée II, de Savoie.

A la fin du dix-septième siècle, la mort sans enfant du roi Charles II, de ce dernier rejeton de la branche d'Autriche qui régnait en Espagne, donna des droits à la couronne à Louis XIV, à l'empereur d'Autriche, au roi de Bavière, au roi du Portugal et au duc de Savoie, qui mirent en avant leurs prétentions comme parents plus ou moins proches du défunt. Le meilleur droit appartenait à la France, car pour elle subsistait le testament du 2 septembre 1700, par lequel Charles II appelait au trône d'Espagne le duc Philippe d'Anjou, en lui substituant les autres prétendants sus-nommés, et avec défense de réunir les deux couronnes. Le petit-fils de Louis XIV prit le nom de Philippe V, et fut reconnu par les Espagnols et par les Sardes. Une guerre très-vive continuait en Italie et en Flandre entre les Autrichiens et leurs alliés contre la France et l'Espagne; mais le peuple sarde ne prit aucune part aux événements avant l'année 1707, dans laquelle il accorda des subsides à son souverain Philippe V. La rivalité entre deux familles puissantes éclata aussi dans l'île, celle du marquis de Laconi, fidèle à Philippe, contre la famille de Villasora, partisan des Autrichiens et de l'archiduc : les deux factions troublèrent la paix, et la présence de la flotte anglaise décida la victoire en faveur de l'archiduc Charles d'Autriche, qui occupa Terre-Neuve pendant que les Anglais bombardaient la ville de Cagliari; ce fut alors que le duc d'Autriche bouleversa les rangs de la noblesse en distribuant des titres à profusion. Le roi de Portugal et le duc de Savoie abandonnèrent bientôt le parti de la France et de l'Espagne; *car les gouvernements n'ont point de parents*, disait le duc de Savoie avec raison, et il dut consentir à ne pas défendre la cause de ses propres filles pour l'avantage des peuples. Les Français prirent successivement possession de la Savoie et de plusieurs villes du Piémont; mais, après les pertes éprouvées au siége de Verrue en 1705, après la bataille donnée en 1706 par le prince Eugène de Savoie, et après la délivrance du siége de Turin, ils se retirèrent au delà des Alpes. En 1709, le froid et la famine contrarièrent les projets du grand monarque, qui fut forcé de demander la paix aux Hollandais qu'il avait autrefois traités avec tant de hauteur; mais ses propositions étant repoussées, Louis XIV, à la demande de son petit-fils, envoya en Espagne le duc de Vendôme, qui triompha des Autrichiens commandés par l'archiduc Charles; et, en 1711, la mort de l'empereur Joseph Ier d'Autriche et les victoires du duc de Vendôme changèrent la fortune et la malheureuse position de Philippe V. Ce même archiduc Charles, devenu empereur sous le nom de Charles VI, quitta l'Espagne pour aller à Vienne, et les Anglais reconnurent qu'il y avait de la folie à épuiser leurs trésors dans le but d'accumuler plusieurs couronnes sur la tête du nouvel empereur.

Les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre ouvrirent les conférences à Utrecht le 29 janvier 1712; et, par le traité de paix signé en 1713, les Anglais eurent Minorque et Gibraltar; on assigna le royaume de Naples et la Sardaigne à l'Autriche; l'île de Sicile au duc de Savoie pour prix de son alliance avec l'Autriche, laquelle, mécontente du partage, entretint la guerre civile en Catalogne jusqu'en 1715, époque de la mort de Louis XIV. Alberoni, homme de génie, protégé par la reine Élisabeth, parvint à être nommé premier ministre, et fut revêtu du manteau de cardinal. Il réforma la politique du cabinet espagnol; et, tandis que l'Autriche était aux prises avec le Sultan, et que la France était embarrassée dans les querelles de la régence et dans les projets de rétablir les Stuarts sur le trône

d'Angleterre, Alberoni fit en secret partir une flotte du port de Barcelone pour surprendre les Autrichiens à Cagliari, où, le 13 septembre 1717, ils firent leur entrée après plusieurs jours de combat; alors les Autrichiens se retirèrent en Corse. Les Espagnols, fiers de cette première conquête, enlevèrent ensuite, en 1718, la Sicile au duc de Savoie par l'occupation de Palerme, et, en 1719, l'empire d'Autriche, la France et la Grande-Bretagne, s'unirent dans une triple alliance pour déconcerter les vastes projets du cardinal Alberoni, et ils déclarèrent la guerre à l'Espagne, dont le premier objet fut de jeter des troupes en Sicile, de demander le renvoi de l'audacieux ministre, et d'engager Victor-Amédée à prendre en échange la Sardaigne avec la même souveraineté, sauf la réversibilité du royaume sur l'Espagne, à défaut de successeurs mâles dans la dynastie savoyarde. On régla les détails de l'évacuation de la Sardaigne par une convention en vingt-quatre articles, dans l'un desquels il était dit, selon Mimaut, que le nouveau roi promettait solennellement la conservation et l'observation des lois fondamentales, priviléges, statuts et coutumes du royaume.

Victor-Amédée II, représenté par le général Desportes, prit possession de la Sardaigne par acte du 8 août 1720; placé désormais au rang des têtes couronnées, sans autre ambition, il fut médiocrement satisfait d'un arrangement qui mettait fin aux troubles d'Europe, et s'empressa d'améliorer l'état d'une population depuis si longtemps abandonnée, appauvrie, et qui lui était à charge.

Le nouveau roi envoya le baron de Saint-Rémy pour organiser l'administration; il fit généreusement la remise aux Sardes du don qui, d'après les anciens usages, lui était dû à son avénement au trône; et, pour préserver ses nouveaux sujets des malheurs de la peste qui dépeupla Marseille en 1720, il établit une magistrature sanitaire avec un sage règlement qui fut longtemps en vigueur.

Le roi écrivit au baron de Saint-Remy : 1° de ne pas examiner les opinions politiques, mais bien la capacité et la probité des personnages aspirant aux emplois; 2° de ne pas heurter les étiquettes et les anciens usages; 3° de ne pas changer l'idiome catalan vulgaire pour introduire tout à coup la langue italienne, qui est peu à peu devenue la langue nationale.

Les immunités ecclésiastiques protégeaient les criminels; il fallut un concordat. Le marquis Ferrero d'Ormea fut envoyé à Rome, et Benoît XIII ayant entendu les projets loyaux du savant magistrat, se leva de son siége pour l'embrasser, charmé de sa franchise et de sa probité.

Victor-Amédée II abdiqua, en 1730, le trône en faveur de Charles-Emmanuel, prince de Piémont, son fils.

La royauté de Charles-Emmanuel III fut la source d'une éclatante prospérité pour l'île, car à peine monté sur le trône en 1730, il encouragea les sciences, les lettres et les arts, par une sage réforme des universités de Cagliari et de Sassari; il établit ensuite une administration des hôpitaux, un système monétaire duodécimal; il encouragea le mariage des pauvres filles en leur accordant une dot de 200 livres. Il fonda de plus les magasins de prêt du blé, fondation qui fut très-avantageuse et qui augmenta les produits agricoles, moyennant la subvention faite annuellement aux laboureurs d'une quantité de blé nécessaire pour la semaille, qu'on rendait à l'État au moment de la récolte.

L'établissement en Sardaigne des offices d'*insinuations*, ou dépôts de tous les actes des notaires, ordonné par l'édit de 1738, fut l'une des plus belles institutions d'Europe : c'est là qu'on conserve le double des actes qui assurent la succession des familles et la propriété immobilière.

La paix de 1738 augmenta les États du roi des provinces de Tortona, Novara, et la richesse du trésor royal fut utile à la Sardaigne. Par des moyens énergiques, furent détruites plusieurs bandes de brigands et de malfaiteurs,

qui, ayant encouru la disgrâce de la justice, s'étaient retirés dans les montagnes pour se soustraire aux poursuites.

La poste aux lettres, institution inconnue aux Sardes, fut établie en 1739, et le commerce et les relations des familles en reçurent une plus grande activité. Pour animer l'esprit belliqueux des nobles Sardes, le roi, à l'occasion de la nouvelle guerre en 1744, ordonna la création d'un régiment national qui a toujours existé depuis la paix signée en 1748.

Le génie de Charles-Emmanuel III, secondé par les ministres d'Ormea, S. Laurent, de Gregory et Bogini, fut particulièrement dirigé vers les institutions de la paix. La Sardaigne était son objet de prédilection; et sa mort, ainsi que la retraite de Bogini, furent deux malheurs irréparables pour la nation sarde.

L'historien Manno, t. IV, p. 290, attribue au ministre Bogini la nouvelle législation sur le système monétaire suivie en 1768 dans les États du roi de Sardaigne. Il ajoute que par la protection accordée à la Sardaigne, la population de trois cent soixante mille habitants fut portée à plus de quatre cent trente mille à la mort du roi Charles-Emmanuel.

Victor-Amédée III succéda à son père en 1773 : alors l'administration ne fut pas aussi active, car il changea trop souvent de ministres, et les vice-rois exerçaient un pouvoir arbitraire. On accordait un sauf-conduit aux criminels, même l'impunité, pour faire tomber d'autres coupables entre les mains de la justice, ce qui démoralisa le peuple et lui inspira l'idée de la vengeance, idée déjà en rapport avec ses mœurs.

L'invasion des armées françaises dans la Savoie et dans le comté de Nice, en septembre 1792, fut suivie du projet d'une descente en Sardaigne, projet qui fut mis à exécution par le contre-amiral Truguet vers la fin de la même année (28 décembre), avec une escadre de trente bâtiments de guerre, dans le but de s'emparer de l'île, tandis que le roi soutenait avec peine une guerre malheureuse pour tâcher d'empêcher la descente en Piémont des deux armées républicaines maîtresses des Alpes et des Apennins. Les Sardes, abandonnés à eux-mêmes, résolurent de résister à l'ennemi commun; ils attaquèrent quarante soldats français, qui, débarqués d'une frégate, occupaient le pont de Sainte-Catherine, joignant l'île de Saint-Antioche à la grande île dans le golfe de Palmas. Cette attaque fut opérée par sept paysans à cheval, sans ordre, mais avec une telle impétuosité, qu'aux premiers coups de fusil ils tuèrent dix ennemis, en blessèrent plusieurs, et mirent l'épouvante parmi les autres.

Un seul des sept guerriers sardes survécut, et, revêtu des dépouilles de trois soldats, ce nouvel Horace vint recevoir les félicitations du camp tout entier, témoin de cette action.

L'escadre française s'éloigna, et revint, le 23 janvier 1793, se placer à l'entrée de la rade de Cagliari. Le contre-amiral Truguet envoya des parlementaires qui furent reçus par une décharge de mousqueterie. L'escadre fit le siége de la place, et pendant quarante-huit heures lança plus de quinze mille projectiles, croyant opérer une révolte en faveur de l'étendard tricolore; mais les Français voyant que les assiégés répondaient vigoureusement à l'attaque, en conclurent qu'ils avaient été trompés. Alors l'amiral ne pouvant prendre la ville, ordonna le débarquement sur la plage de Quarto, qui fut opéré sans resistance, car la cavalerie volontaire et la milice nationale se retirèrent près des petits forts. Les Français craignant d'être enveloppés par ces troupes, dont ils avaient éprouvé les rapides évolutions, et d'être trahis, comme on disait alors, reculèrent en désordre, et, se prenant pour des ennemis, ils se fusillaient les uns les autres. Un fait digne de remarque, (ajoute Mimaut), c'est que dans le nombre des militaires qui faisaient partie de ce corps anarchique, composé à la hâte de gardes-côtes et de volontaires marseillais, se trouvait un jeune officier d'artillerie, qui de-

puis est devenu le héros de la France. Nous regrettons ici que le chevalier Manno ait limité son histoire au premier jour du règne du roi Victor-Amédée III, et nous ait privés de ces faits historiques (*).

L'amiral Truguet ayant été rallié par l'escadre de Latouche-Tréville, qui venait de Naples, ordonna le 15 février une nouvelle attaque contre Cagliari, et par un feu bien dirigé ruina plusieurs maisons et le fort de Saint-Élie. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, lorsqu'une tempête horrible mit la flotte hors de service, et on put à grand' peine opérer l'embarquement des troupes françaises, qui se dégoûtèrent de cette entreprise.

C'est alors que le roi Victor-Amédée fit inviter les Sardes, par une députation des chefs insulaires, à demander des faveurs : cette députation, arrivant à Turin, sollicita le rétablissement des anciennes cortès fondamentales composées du clergé, de la noblesse, et des communes; elle demanda aussi les privilèges analogues. Ce système représentatif, propre à différentes nations, était dû aux Goths, si mal à propos calomniés par l'ignorance et par le préjugé, car ils apportèrent le système et les constitutions primitives des peuples de la Scandinavie et de la Germanie, ces mêmes constitutions dont Tacite fit le plus grand éloge après nous en avoir donné une exacte description.

Le conseil des ministres du roi, Victor-Amédée, après plusieurs discordantes délibérations, et après avoir fatigué la députation par un long séjour dans la capitale, la renvoya sans aucune concession, ce qui donna lieu en 1794 à une insurrection à Cagliari, insurrection dont le résultat fut l'expulsion de tous les nombreux employés piémontais qui se trouvaient dans l'île. A ces troubles en succédèrent d'autres, jusqu'à ce que le bon roi eût, le 9 juin 1796, accordé une amnistie et sanctionné la réunion des cortès décennales.

(*) Mimaut s'est trompé: ce fait militaire s'est passé à la Madelaine.

En octobre de la même année, Charles-Emmanuel IV, dit le Pieux, succéda à son père, mort affligé par les revers d'une guerre qui épuisa toutes les ressources de l'État, et le premier acte du nouveau roi fut la paix de Chérasco, signée le 5 avril 1797 par le général français Clarke et le marquis Asinari de Saint-Marsan, le même qui fut ensuite, en 1813, ambassadeur de Napoléon à Berlin, homme rempli de talents diplomatiques. La paix faite avec beaucoup de bonne foi par Charles-Emmanuel ne fut pas de longue durée, car le 8 décembre de l'année suivante, le roi se vit contraint de quitter son trône ainsi que la capitale, et il se rendit à petites journées à Livourne, escorté par des troupes françaises : là toute la famille royale, composée de Charles-Emmanuel IV et de la vénérable Clotilde de France, sœur de Louis XVI, son épouse, du duc et de la duchesse d'Aoste et d'un fils qu'il perdit ensuite, des princes du Montferrat, de Maurienne, de Genevois, tous frères du roi, du duc et de la duchesse de Chablais et de madame Félicité, leurs oncle et tantes, s'embarqua pour la Sardaigne, le 24 février 1799, sur l'invitation d'une députation des trois *stamenti*, députation venue à Livourne pour offrir hommage et hospitalité à leur souverain; ce ne fut que le 3 mars qu'il débarqua à Cagliari, où il fut reçu non-seulement avec les égards dus à son malheur, mais avec l'enthousiasme de la joie populaire qu'excitaient son arrivée et celle des princes, les Sardes oubliant en fidèles sujets toutes les dissensions des années précédentes.

§ VII.

Émigration et résidence dans l'île du roi Charles-Emmanuel IV.

La conduite des Sardes envers cette infortunée famille royale, partie de Turin sans ressources, fut admirable et respectueuse. Le roi, à son arrivée à Cagliari, chercha à diminuer sa maison en nommant le duc d'Aoste gouverneur du cap Cagliari, et le duc de Mau-

rienne du cap de Sassari : ce dernier prince mourut en la ville d'Alghero, en septembre de l'année 1799; et dans la cathédrale lui fut érigé un magnifique mausolée en marbre, exécuté à Rome par le sculpteur Festa d'Asti : il représente la statue de la Sardaigne assise sur une gerbe de blé, pleurant la mort de son excellent gouverneur (*). Lorsque tout espoir de retourner en Piémont fut éloigné par la bataille de Marengo, le roi Charles-Emmanuel, qui, en 1799, était revenu en Toscane d'après l'invitation du général russe Souvarof, se trouvant de plus en plus affligé de la perte irréparable qu'il venait de faire à Naples, dans la personne de la vénérable Clotilde son épouse, abdiqua, en 1802, tous ses droits au trône en faveur du duc d'Aoste, et déclara vouloir se retirer à Rome dans un couvent. Le nouveau roi, nommé Victor-Emmanuel, retourna, en 1806, avec la reine et ses enfants, à Cagliari, où, par une sage administration, il captiva l'amour des Sardes, qui défendirent l'île avec courage contre toutes les attaques du puissant Napoléon, qui prétendit en vain se faire reconnaître empereur des Français par la cour sarde, tandis qu'il l'était par les deux mondes.

Ce monarque aurait régné tranquillement en Sardaigne, dit le chevalier Ferrero, et il aurait pu tourner ses soins vers l'administration de la justice, l'encouragement de l'agriculture, etc., etc., si les entreprises des corsaires barbaresques n'eussent de temps en temps compromis la sûreté et la santé des habitants des côtes. Ce fut enfin par les soins du duc de Genevois, Charles-Félix, que, en 1815, eut lieu en Barbarie, le rachat des captifs enlevés dans l'île de Saint-Pierre apres plusieurs combats avec les galères sardes, qui se couvrirent de gloire. C'est à ce

(*) Nous avons vu à Rome, en 1813, cette statue que le roi Murat voulait acheter au prix de quinze mille francs; mais le sculpteur piémontais, fidèle à son engagement, refusa cette offre, quoique malheureux.

prince, vice-roi et capitaine général, que la Sardaigne doit incontestablement (dit le chevalier Mimaut) l'extinction graduelle de la haine des Sardes envers les Piémontais; antipathie qui remontait à d'anciennes fautes commises dans le choix des fonctionnaires. L'ascendant qu'on disait exercé sur l'esprit de Victor-Emmanuel par quelques personnes de son conseil privé, donna lieu, en 1813, à une révolution anti-piémontaise, qui avait pour but d'arrêter et de déporter les favoris de la cour, mais qui fut étouffée dans le sang des coupables.

Le traité de Paris, en 1814, ayant rétabli le *statu quo* de 1789, la famille royale devait rentrer en possession de ses États de terre ferme; Charles-Emmanuel IV confirma son abdication, se consacra plus que jamais tout à la sainte religion, et, ayant renoncé au monde, voulut rester à Rome, où il vécut très-modestement, comme un simple particulier, depuis l'époque de son abdication jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mai 1819.

Le roi Victor-Emmanuel débarqua à Gênes, et, le 20 mai 1814, fit son entrée solennelle à Turin. Dans sa nouvelle prospérité, il n'oublia pas les Sardes : il leur laissa comme gouverneur général, avec pleins pouvoirs, la reine, et, un an après, il nomma son frère unique, Charles-Félix, duc de Genevois, qui, par sa modération, sa prudence et sa justice, se fit beaucoup estimer et aimer, jusqu'à ce que, la paix étant bien consolidée par le traité de Vienne de 1815, il crut pouvoir rejoindre son frère à Turin. Le comte Taon de Pratolongo, en 1816, fut le premier vice-roi de Sardaigne, et le chevalier Roger de Cholex l'intendant général : tous deux gouvernèrent et administrerent les Sardes avec beaucoup d'intelligence; mais il était réservé au même duc de Genevois, monté contre sa volonté sur le trône, en 1821, par suite de l'abdication réitérée de Victor-Emmanuel, il était réservé à ce prince de faire aux Sardes les plus grands biens. C'est à ce roi, conseillé par le même comte Taon, alors gouverneur de Tu-

rin, grand maréchal de Savoie, et par le chevalier de Cholex, devenu ministre de l'intérieur, que la Sardaigne doit: 1° un code dans lequel les anciennes lois ont été mises en ordre pour faciliter l'administration civile et judiciaire; 2° l'organisation des tribunaux de préfecture et de justice de paix, telle qu'elle fut adoptée par le Piémont en 1822; 3° l'établissement des bureaux des hypothèques, bureaux qu'on avait supprimés en 1814 dans les États de terre ferme, et que Charles-Félix, dans sa sagesse, crut convenable de rétablir, pour garantir les propriétaires et les commerçants; 4° la fondation d'une société d'agriculture regnicole; enfin la construction d'une route royale qui partage l'île en deux portions, depuis le cap Cagliari jusqu'au cap Sassari, et facilite ainsi les communications intérieures, comme on le voit sur la carte topographique (planche n° 1) que nous devons à l'obligeance du chevalier Carbonazzi. Cette route royale digne des Romains a de plus l'avantage de mettre en communication, par terre, les deux ports les plus commerçants de l'île, savoir, celui de Cagliari avec Porto Torres, l'un des plus sûrs de la Méditerranée (planche 7), et qui est à peu de distance de la ville de Sassari, la seconde ville de la Sardaigne, qui a été bâtie avec les ruines de *Turris Lybisonis*, et où l'archevêché fut transporté en 1441, car la ville de Torres était presque entièrement dépeuplée.

Ce sont les Génois qui, en l'année 1166, ont pris et barbarement ruiné cette ancienne ville romaine, fournie d'un grand aqueduc de plusieurs milles de long, dont on admire les restes, ainsi que d'un temple de la Fortune, et d'une basilique ornée de colonnes, dont deux sont près de la douane de Porto, et deux autres à l'église de la *Consolata*.

Porto Torrès, qui était auparavant un misérable village cité par son insalubrité, a acquis depuis une grande importance, soit par la création de la route centrale, soit par l'établissement d'un magnifique bateau à vapeur appartenant au roi, qui de Gênes, en vingt-quatre heures, amène les voyageurs à ce port, et à Cagliari en double temps. Cette communication est très-utile pour le commerce même; elle est facilitée encore par une diligence française qui part deux fois la semaine et arrive en trente-six heures à la capitale du royaume. La population de la nouvelle ville de Porto Torres monte déjà à plus de quatre cents habitants, et sa position facilitera son accroissement.

Le roi Charles-Félix voyant s'éteindre en lui la ligne directe des ducs de Savoie, et que la loi salique, cette loi si salutaire à la paix intérieure d'un État, appelait au trône de ses aïeux son cousin le prince Charles-Albert de Savoie-Carignan, il invita celui-ci à visiter de son vivant encore la Sardaigne, où il fut reçu comme prince héréditaire, et où il a vu de ses propres yeux et considéré les abus du libre parcours, très-nuisible à l'agriculture; les exigences des feudataires, surtout des Espagnols, qui vexaient les paysans par leurs *regidors* et *podataires;* l'inégalité de la distribution des impôts, et la nécessité d'un cadastre qui limitât les propriétés; enfin l'urgence d'abolir les taxes sur l'industrie.

A la mort de Charles-Félix, monarque plein de justice, mort arrivée à Turin le 27 avril 1831, le nouveau roi marcha sur les traces de son prédécesseur; et la Sardaigne, aujourd'hui gouvernée par notre concitoyen et notre collègue, en 1813, au corps législatif, le chevalier D. Gaspard Montiglio d'Ottiglio et de Villanova Vercellais, vice-roi, obtient tous les jours de nouveaux règlements, et l'on espère que, lorsque les grandes masses de propriétés seront partagées, que la noblesse sarde ne dédaignera pas les opérations de commerce, en suivant l'exemple de la noblesse génoise, si riche et si puissante, on espère que l'agriculture amènera alors une plus forte population, et que la Sardaigne redeviendra fertile et florissante, comme elle le fut au temps de César-Auguste.

Parmi les lois les plus importantes publiées dans ces derniers temps en Sardaigne, par le roi Charles-Albert, nous croyons utile de signaler :

1° L'édit royal du 19 décembre 1835, par lequel le roi manifeste le vif désir de porter son royaume au degré de prospérité qui lui est dû par la position géographique de l'île, par la fertilité de son sol et par l'industrie de ses habitants : il a établi une délégation pour recevoir la consigne de toutes les terres féodales, et des titres de propriété originaires ou conventionnels, de tous les droits dont ils jouissent.

2° En conséquence de la consigne ordonnée, tandis qu'un délai fut accordé aux feudataires espagnols pour remplir leur tâche, le roi, par son édit du 12 mai 1838, a cru bon d'abolir de suite toute juridiction féodale civile et criminelle, comme aussi tout droit compétent aux seigneurs, lesquels ont été bornés aux seuls titres honorifiques; et, par l'édit royal du 13 janvier 1839, il ordonna qu'une taxe d'indemnité fût payée aux feudataires par les communes, d'après la distribution territoriale.

3° Les Sardes doivent aussi à l'amour paternel du nouveau roi l'abolition du service personnel auquel ils étaient obligés pour l'exploitation, l'enlèvement et le transport du sel dans les magasins royaux, servitude qui fut abolie par patentes, le 5 avril 1836.

4° Par les patentes du 10 novembre de la même année, les conseils municipaux furent réorganisés, les archives des communes assises dans un meilleur ordre, et les actes de leurs délibérations réunis et placés dans des armoires.

5° Sur les traces lumineuses du roi Charles-Emmanuel IV, on a établi une règle pour obtenir un compte exact et annuel de l'administration *del Monte granatico e del Nummario* de la Sardaigne, afin d'avantager l'agriculture par des subventions en grains et en argent, au moment des semailles, subventions dont les bienfaits sont évidents, comme nous l'avons annoncé. Nous n'oublierons pas d'annoter ici que, tandis que dans les villes les plus civilisées d'Europe la contagieuse petite vérole fait aujourd'hui des ravages, la vaccination fut introduite et encouragée par un décret du chevalier Montiglio d'Ottiglio, vice-roi, en date du 23 mars 1836.

Par ce décret, d'après l'édit royal de 1828, il est ordonné à tous les médecins et chirurgiens d'exhorter les parents à présenter leurs enfants aux bureaux de vaccination, au printemps et en automne seulement, car dans les chaleurs de l'été, comme dans les grands froids, l'opération serait dangereuse ou nulle.

Les curés, que l'on voit dans les pays de lumières être contraires aux bienfaits de la vaccine, sont en Sardaigne les premiers à persuader leurs paroissiens du grand avantage qu'il y a d'arrêter par la vaccination une maladie contagieuse, qui, dans le dernier siècle, moissonnait la moitié des enfants; enfin il est ordonné que les intendants des provinces n'expédieront pas le mandat pour le payement des traitements, aux officiers de santé, sans le certificat des maires constatant les moyens employés pour la vaccination.

§ VIII.

De la grande route royale, en Sardaigne, de 1829, *ordonnée par le roi Charles-Félix.*

En 1820 (*), l'intendant général des ponts et chaussées de Turin envoya l'ingénieur Carbonazzi, dans l'île de Sardaigne pour explorer le terrain. Celui-ci trouva partout une douce hospitalité et une sécurité parfaite dans le centre de l'île, mais il n'aperçut plus toutes les traces des anciennes communications romaines; il lui fallut aller à cheval pour reconnaître pas à pas le terrain où la nouvelle route devait passer. A son retour à Cagliari, le 15

(*) Au moment où nous imprimons cet ouvrage, nous lisons avec plaisir la loi votée aujourd'hui, 17 juin 1839, par le chambre des députés, qui accorde cinq millions pour ouvrir deux grandes routes en Corse.

juin de la même année, il présenta au vice-roi le plan qu'il avait conçu de faire une route centrale avec des routes de communication aux villes et communes. Le congrès permanent de Turin donna son avis en faveur du projet Carbonazzi, projet que le roi Charles-Félix, à son arrivée dans la capitale, lorsque les troubles de mars 1821 eurent été apaisés, approuva par une ordonnance du 27 novembre. La route royale de Cagliari à Sassari fut alors commencée; elle fut partagée en plusieurs sections, savoir, de Cagliari à Monastir (planche 8), à Serrenti, à Oristano; de cette ville à Macomer, à Codrongianus, position charmante, où la route fait insensiblement le tour de la montagne isolée dite Monte Shato, qui forme un pain de sucre, et de là à la ville de Sassari et Porto Torres, parcourant deux cent quarante-cinq mille mètres, c'est-à-dire cent vingt-sept milles d'Italie; et les dépenses n'excédèrent pas quatre millions de francs. Cette route n'était pas encore terminée en 1828, que déjà plusieurs autres routes furent tracées dans les provinces d'Iglesias, d'Ogliastra, de Bosa et d'Orosei, aboutissant toutes à la route centrale; et les villages percent actuellement des communications utiles à leur commerce, tandis qu'une compagnie vient d'établir une messagerie qui transporte, comme nous avons dit, d'un cap à l'autre de l'île les voyageurs et les effets de commerce. On a découvert des traces de routes romaines allant du port de Nurri à Sadali, à Seni, et l'ingénieur en chef s'est convaincu que les anciens avaient suivi la même ligne que celle tracée par lui pour la construction de cette magnifique route, qui éternisera le nom du roi qui l'a ordonnée, et qui donnera une nouvelle vie à une population laborieuse et misérable, à cause de la difficulté qu'elle éprouvait à vendre ses productions.

Certainement, aujourd'hui, la prise et la conservation d'Alger, la destruction de la piraterie des Arabes d'Afrique, l'établissement du royaume de la Grèce, l'un des fastes les plus glorieux de notre siècle, la civilisation croissante de l'Égypte, et enfin la facilité des communications pour activer le commerce extérieur avec Gênes et les autres ports de l'Italie, de la France, et de la malheureuse Espagne, les expéditions même aux Indes, tout cela doit contribuer à la prospérité de la Sardaigne.

Après avoir désigné les stations de la grande route royale, l'ordre des choses exige que nous parlions des villages les plus remarquables, et des villes qui se présentent aux voyageurs. Le premier est Monastier, village peu considérable, mais très-pittoresque; on y voit les difficultés que l'ingénieur Carbonazzi a dû vaincre, et les fortes dépenses nécessitées par la construction d'un pont en pierre de seize mètres de corde d'une construction vraiment romaine, pour porter le nivellement de la route jusqu'à la crête de la montagne (planche 8), et de là parvenir à Serventi et à la ville d'Oristano, dont nous avons déjà donné la description. Nous arrivons par une montée de six cent cinquante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, au village de Macomer, village mémorable dans les fastes sardes, car les historiens attestent qu'en 1347, près de ce village, eut lieu la bataille que les frères Doria, maîtres d'Alghero et de Château Genois, donnèrent à Gernod, fils du lieutenant général espagnol, qui, par son audace, périt victime avec l'élite de la noblesse espagnole. Les secours arrivèrent, et la ville de Sassari fut bientôt délivrée, tandis que les Doria se réfugièrent sur les galères génoises, qui s'éloignèrent en mer.

La position de Macomer fut fortifiée en 1411, comme la clef très-importante pour pénétrer dans le judicat des Arborei; les constructions furent ordonnées par le vicomte Americ de Narbonne, juge d'Oristano, afin de s'opposer aux Doria et à leurs compagnons. Enfin Léonard d'Aragon, marquis d'Oristano, vers l'an 1478, ambitieux de dominer toute la Sardaigne, se fortifia à Macomer, où il fut battu, et conduit prisonnier avec ses enfants à Valence.

En suivant la route, nous arrivons

au village de *Codrongianus* (planche 9), fort d'une population de quatorze cent soixante et quatorze habitants, où le chemin, en faisant le tour du *Monte Shato*, espèce de pyramide tronquée à la moitié de sa base, présente un point de vue très-agréable, et une descente facile au milieu d'oliviers et d'arbres fruitiers, pour de là arriver à la ville de Sassari et à Porto Torrès, par le tracement du profil général de cette grande route royale.

§ IX.

Des routes de communication avec la grande route royale.

La route royale dont nous venons de parler n'aurait pas entièrement atteint le but conçu par le sage roi Charles-Félix, sans l'accomplissement des routes provinciales, que le même ingénieur Carbonazzi fut, en 1830, chargé d'établir.

La première route entreprise fut celle dite de l'Ogliastra di Monastir à Serri, d'une étendue superficielle de trente-huit mille mètres, en passant par Senorbi et Mandas. On voit quelles furent les difficultés vaincues pour arriver à Monastir (planche 8), petit village au sommet de la montagne. Cet arrondissement, qu'on appelle Ogliastra, est un des arrondissements les plus vastes; le tribunal préfectorial et l'intendance sont dans la ville de Lanusei. Le pays est montagneux, mais cependant assez arrosé par des torrents et des ruisseaux qui lui donnent une grande fertilité. Il produit en quantité des figues, des cerises, des oranges, des limons, du maïs, des citrouilles d'un poids de trente livres, des pastèques, des melons, du vin qui passe pour être le meilleur de l'île après celui de Cagliari, et des truffes blanches comme celles du Piémont. La principale richesse de cette population, qui monte à vingt-cinq mille âmes, consiste dans les oliviers dont le pays est ouvert; et le gouvernement n'a qu'à mettre des prix pour le perfectionnement de leur greffe, on obtiendra alors une riche branche de commerce. L'Ogliastra possède encore des mines d'argent et de plomb: sur le territoire de Talana, on voit des traces de la fameuse mine d'argent, qui donnait, dit-on, le produit de soixante et quinze pour cent. Quant aux mines de plomb, elles sont plus abondantes dans la Sardaigne que celles de fer dans l'île d'Elbe, car on en rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas, et la galène la moins avantageuse donne presque toujours cinquante à soixante pour cent; elle contient, en outre, une once et demie d'argent par quintal.

Les Romains tiraient de la minière de Monteponi une grande quantité de plomb pour leurs usages, et l'île de Saint-Antioche, où était la très-ancienne ville de Sulci, portait le nom d'*Insula Plombea*, à cause de l'abondance du plomb qu'elle produisait.

Ces avantages naturels du pays sont malheureusement détruits par l'insalubrité de l'air, qui se trouve en proportion de la fécondité du sol, et fait de l'Ogliastra une véritable plaie dans la saison des intempéries.

La seconde route conduit à la ville d'Iglesias, forte de six mille âmes, avec un évêché qui a un superbe palais et une cathédrale très-petite, où la seule chapelle riche est celle de Saint-Antioche; elle est située dans le fond d'une belle vallée formée par des collines, arrosée et fertile en productions de toute espèce. Cette ville est la capitale d'une province très-petite, administrée par un intendant, mais elle est abondante en oranges, surtout à Domus-Noas, où existe la très célèbre grotte d'*Acqua Rutta*, que les voyageurs vont visiter comme un objet de curiosité, car elle traverse la montagne et met en communication deux vallées. Cette route se termine vis-à-vis de l'île de S. Antioco, ancienne colonie carthaginoise, placée sur les débris de laves, de brèches et autres productions volcaniques, avec de nombreuses grottes où on fait à la lumière la chasse aux palombes.

La troisième route est dénommée *Della Marmilla;* elle conduit à Usellus, village qui occupe une partie de la

place que tenait la colonie romaine, et de là à Oristano, capitale de la province la plus riche et la plus fertile de l'île. La plaine produit des graines de la plus parfaite qualité; toutes les variétés de vins, parmi lesquelles on distingue la Vernaccia; de l'huile, des fruits excellents, et les plus belles espèces de plantes potagères. Les deux étangs de Santa-Giusta et de Sassu, qui en font partie, ont des pêcheries d'un très-grand rapport : les boutargues (œufs de poissons salés confits dans du vinaigre) que l'on en tire forment un commerce assez considérable, et les huîtres de Terralba sont fort estimées des gourmands.

On voit à Marrubio, entre ces deux lacs, des vestiges d'anciens bains romains d'eaux thermales qu'on appelait *Aquæ Neapolitanæ*.

La ville d'Oristano, dont nous avons donné la description, était la capitale des juges Arborées, qui, d'abord chefs de la république, devinrent ensuite, comme en Italie les Visconti, les Malatesta, les della Rovere, les chefs dominateurs. Cette ville, maintenant le centre des communications des deux caps; la même ville, qui était autrefois le lieu de passage des voyageurs à cheval, est aujourd'hui la station d'une diligence périodique qui traverse l'île avec rapidité.

On a essayé, il y a une cinquantaine d'années, d'acclimater dans les environs d'Oristano le mûrier blanc qui nourrit les vers à soie; mais, malgré les encouragements du vice-roi, cette culture n'a pas réussi à cause de l'excessive chaleur du climat; ce qui arrive aussi dans d'autres pays par suite du froid. Ce fait prouve que les nations comme les familles ont besoin les unes des autres, car *non omnis fert omnia tellus*; et si une nation avait dans son sein toutes les productions d'agrément, telles que la soie, le sucre, le coton, l'indigo, etc., elle se trouverait alors isolée, et son industrie ne trouverait plus de débit, faute d'échange, pour activer la balance commerciale.

Près du village de Cabras, très-renommé pour la grosseur et la bonté de ses raisins secs, on voit Nurachi, qui a un marais d'une lieue de circuit. Là les paysans sont souvent effrayés dans la nuit par des bruits diaboliques sourds et prolongés. Il est à supposer qu'il existe un gouffre dans lequel se précipitent rapidement, par intermittence, des eaux souterraines, lorsque les pluies ou la fonte des neiges en ont augmenté le volume. C'est ce qu'on observe dans la fontaine intermittente de l'abbaye d'Alte-Combe, sur le lac du Bourget, où l'eau fait des éruptions dans la vallée avec un bruit plus ou moins fort, suivant l'impétuosité de l'évacuation des eaux.

Cette même route de Mermilla aboutit à la ville d'Ales, chef-lieu de canton dépendant du tribunal d'Oristano, siége épiscopal qui possède la plus belle église cathédrale de la Sardaigne; église construite dans le seizième siècle aux frais d'un ancien marquis de Chirra. Près de cette ville on trouve Usellus, où était la colonie romaine, *Colonia Usellia*, qui servit à repeupler l'île dévastée par les Carthaginois.

C'est dans la province d'Oristano, tout près du village Sardara, au pied de la montagne, qu'existe l'établissement des eaux minérales et thermales les plus fréquentées par les habitants de l'île, où l'on peut venir chercher la guérison d'une maladie sans crainte d'en contracter une autre par le mauvais air. On aurait seulement à désirer plus de commodité pour les malades et plus d'agrément pour tous. Une chose particulière et bien digne de remarque, c'est que les œufs ne cuisent pas dans cette eau thermale, quoiqu'au degré de l'eau bouillante; les animaux qui y tombent périssent en peu d'instants. L'eau qui déborde du bassin forme une boue salutaire dans plusieurs maladies; elle serait bien plus active et efficace si on avait là, comme aux thermes d'Acqui en Piémont, des plongeurs, habitués à descendre dans le bassin, afin d'y puiser, avec des seaux, la boue miraculeuse pour les blessures, les fractures et pour les rhumatismes.

En voyageant dans le pays, dit de Montréale, on trouve la peuplade des Valentini, dont parlent Pline et Ptolémée : son chef-lieu était *Valentia*, aujourd'hui réduite au petit village de Leaconi, d'après les conjectures des archéologues.

Dans l'intérieur de cette province demeurent les descendants de ces anciens montagnards, qui surent défendre si courageusement leur liberté contre les Carthaginois et contre les Romains; de ces anciens montagnards appelés, comme nous l'avons déjà dit, *Balari* ou *Barbari*, et dont les femmes sont plus pudiques que partout ailleurs, si l'on en croit le rapport du poëte Dante, chant XXXII du *Purgatoire :*

Che la Barbagia di Sardigna assai
Nelle femine sue è più pudica
Che la Barbagia dov' io la lassiai.

il est consolant de voir que les descendants de ces héros de la liberté nationale, dans la *Barbagia Ollolai*, connaissent encore les mœurs de leurs ancêtres et leurs vêtements, méprisant l'inconstance de nos modes ridicules qui changent à chaque âge et à chaque révolution politique.

Nous terminerons la description des richesses de cette province d'Oristano en indiquant que, dans l'arrondissement d'Oziernali, qui fait partie du domaine de la couronne sarde, se rencontre la race des beaux chevaux sardes dont on se sert pour l'armée.

La quatrième route provinciale aboutissant à la route royale est celle de Bosa, qui passe par Suni, par Sindio, et va à Macomer; elle est comprise dans la province d'Oristano. La ville de Bosa, résidence d'un évêque et d'un juge de paix, ne contient que six mille habitants commerçants très-actifs. Elle n'a pas été construite à la même place que l'ancienne ville, dont on voit les ruines à deux milles de distance; cependant elle est la plus malsaine de l'île, à cause des exhalaisons de la fangeuse rivière le Temus, qui baigne ses bords. Bosa était, au commencement du douzième siècle, un fief des Malaspina qui bâtirent la cathédrale en 1112; mais les juges Arborées les chassèrent, et ces derniers furent opprimés et asservis par les Aragonais.

Dans cet arrondissement il existe un canton appelé Meilogn, le pays de miel, parce qu'on y récolte une grande quantité de cette substance qui forme une branche de commerce très-considérable.

La cinquième route provinciale est celle d'Alghero, ville de sept mille six cent vingt-neuf habitants, avec un évêque, un intendant et un juge de paix, ressort du tribunal de Sassari. Cette route traverse le territoire de Putifigari, descend à Iteri, à Tiesi, à Toralba, et se termine à la grande route royale. Cette province est située à la partie occidentale de la Sardaigne; et la ville d'Alghero fut bâtie au commencement du douzième siècle par les Doria de Gênes, alors très-puissants au cap supérieur, qui la possédèrent jusqu'en 1353, qu'elle se rendit aux Aragonais, après un combat naval entre la flotte combinée des Aragonais et des Vénitiens contre les Génois.

Les Espagnols firent d'Alghero une place forte que le roi de Sardaigne a augmentée de plusieurs moyens de défense; ils contribuèrent aussi à l'embellissement de la ville, dont la cathédrale est surmontée d'un clocher très-élégant et fort élevé.

Le peuple a conservé le dialecte catalan du moyen âge, qui a offert une multitude de mots pour ainsi créer les trois langues filles de la latine, qui, au quatorzième siècle, prirent une forme, et entravèrent les progrès des sciences.

C'est à Porto-Conte qu'existe le meilleur mouillage pour les bâtiments de guerre, car le port sous les murs de la ville ne sert qu'au petit commerce des vins, des huiles et du corail, dont la pêche attire une assez grande quantité de barques.

La grotte de Neptune, qui se trouve à douze milles (six lieues) d'Alghero, à droite de la magnifique rade de Porto-Conte, est remarquable par la beauté de ses stalactites et par son issue qui aboutit à un lac d'eau salée.

qu'on peut appeler le lac d'Averne. La nature a placé de chaque côté de la grotte d'énormes colonnes que douze personnes réunies ne pourraient embrasser : elles soutiennent une voûte élevée, et nous rappellent très-bien les anciens temples égyptiens. En pénétrant dans cette caverne, les prodiges se multiplient, et l'on y voit toutes sortes de figures fantastiques, tandis que la voûte est ornée d'énormes stalactites. Cette grotte curieuse est regardée comme une des plus belles d'Europe ; mais son accès difficile fait qu'elle n'est pas souvent visitée.

La sixième route part d'Orosei ; elle va de là à Oliena, territoire célèbre par ses vins et par une très-vaste caverne inaccessible, de laquelle sort un torrent dit l'Orosci ; ensuite elle passe à Galtelli Nuoro, chef-lieu d'arrondissement, devenu siége épiscopal ; puis traverse Illarai, Balatona, Silanus, Bortigali et Birori, pour rejoindre la grande route royale au pied de Macomer.

L'ancien chef-lieu d'arrondissement était autrefois la ville de Galtelli, alors siége épiscopal ; mais elle est aujourd'hui réduite à huit cents habitants, car on compte six villages détruits faute de population, quoique le pays soit fertile en grains, en vins, en fromages et en miel : c'est aussi là qu'on fait les jambons renommés de Pâques.

La septième et dernière route est celle de la Gallura, vaste campagne abondante en nombreux troupeaux de toute espèce, dont les Corses limitrophes s'approvisionnent. Cette route facilite aussi les communications avec la très-intéressante île de la Madeleine de seize milles carrés de superficie, laquelle est habitée par une colonie corse depuis le dix-septième siècle ; elle fut augmentée aux temps de la révolution française par des conscrits réfractaires. La ville dite la Madeleine est bien construite ; dans son église, on conserve la croix et les chandeliers en argent donné par l'amiral Nelson, et la municipalité possédait la première bombe tirée à vide en 1793 par le grand Napoléon pour effrayer les habitants, bombe qui fut indignement vendue à un Anglais pour le vil prix de trente écus.

La route provinciale va jusqu'au golfe de *Terra Nova*, bâtie avec les débris de l'ancienne Olbia ; sa population est de deux mille habitants, logés dans des maisons rurales bien alignées et blanchies. Là on aperçoit encore les restes de cette cité, que *Lucius Cornellus Scipio* n'osa pas attaquer sans les renforts obtenus de la republique romaine. C'est dans la plaine d'Olbia que le général carthaginois, le vieil Hannon, fut tué, et qu'il a reçu les honneurs funèbres dus à la valeur vaincue. Par les lettres de M. Cicéron à son frère *Quintus*, il résulte que celui-ci fut préteur à Olbia, et que Cicéron lui conseilla de se défier du climat de la Sardaigne. En parcourant cette route, on peut voir les ruines pyramidales de *Castel Doria*, de cet emblème de l'ancienne féodalité génoise, qui défendit avec courage l'indépendance sarde contre les Aragonais. On voit aussi le *Castel Sardo*, la meilleure forteresse de l'île, de deux mille habitants, siége de l'évêque d'Ampurias, ville depuis longtemps ruinée. La route arrive à Tempio, ville épiscopale avec un tribunal de préfecture, une intendance, et une population de dix mille âmes. La ville est bâtie en pierrres de granit, et la salubrité de l'air contribue à la vivacité des habitants, les premiers qui ont clos les champs rendus plus fertiles, et qui ont ainsi secoué le système féodal. Cette route passe à Oschiri près d'Ozieri, et arrive à Bonannaro, non loin de la grande route royale. Le département de la Gallura est regardé comme le plus montueux de l'île : sa principale richesse consiste en troupeaux de chèvres et de cochons, nourris dans d'epaisses et vastes forêts, et dans de grandes vallées riches en excellents pâturages, et en denrées de toute espèce.

L'île de Corse, qui n'en est séparée que par le petit détroit des bouches de Bonifacio, en tire ses provisions de viandes fraîches et salées. Tempio est le chef-lieu de toute la Gallura, de

ce malheureux pays qui offre le plus de traces des maux de la guerre des Doria, des Pisans, des Guelfes et des Gibelins : c'est à Tempio que résident l'évêque, le commandant et l'intendant de la province; il s'y trouve aussi une nombreuse noblesse avec des idées espagnoles.

On regarde les habitants de Tempio comme les plus beaux, et la fraîcheur des femmes est renommée; mais malheureusement le peuple, trop porté à la vengeance, tient beaucoup des mœurs corses; il se fait la guerre non-seulement de famille à famille, mais encore de peuplade à peuplade, comme des sauvages.

Quelquefois, à Tempio, on voit au point du jour les habitants de deux hameaux couchés aux deux extrémités de la place publique, où ils attendent le moment de signer une trêve; et, lorsque par des homicides ils se sont déclarés bandits, ils se réfugient alors dans un lieu impénétrable, sur une montagne escarpée appelée *Cucum*.

La route, en descendant, arrive à Orzieri, ville de huit mille habitants avec une intendance, ancien chef-lieu du capitanat de Monte-Acuto, et siége épiscopal de l'évêque de Bisarcio, ville ruinée dont il n'existe plus que la cathédrale. Le *campo d'Ozieri*, formé par une vallée de cent milles carrés de superficie, abonde en grains et en bétail.

Telle est la description que nous avons voulu donner, seulement par aperçu, d'un pays très-peu connu, et qui formait autrefois le grenier des Romains, et l'ambition des petites républiques génoise et pisane.

Ceux qui étaient contraires au tracement d'une route centrale, avec ses embranchements pour les chefs-lieux des provinces, qui la croyaient inutile, car on peut, disaient-ils, communiquer par mer, seront, nous l'espérons, convenus du fait, que le premier bonheur d'une nation est d'avoir des facilités de communications pour le bien de la civilisation, de l'industrie, et du commerce intérieur et étranger.

§ X.

De l'agriculture, du climat et des costumes usités dans les provinces de la Sardaigne.

La terre en Sardaigne est très-fertile, et donne, dans divers endroits, jusqu'à cinquante pour un boisseau de blé (dit Carbonazzi dans son rapport officiel); de plus, la douceur du climat y fait croître un pacage très-abondant. Cependant le laboureur sarde travaille beaucoup et gagne peu, maltraité par les fermiers, par les agents des seigneurs espagnols, qui possèdent une grande portion de l'île en fiefs *recls et propres*, ou en majorats. Les bergers ou pâtres forment une population de nomades dispersés sur la surface de l'île : les uns sont propriétaires de leurs troupeaux, les autres n'en sont que les dépositaires. Ces pâtres errent d'un endroit à l'autre en toute sûreté, car il n'existe pas de voleurs sur les chemins; ils conduisent leur famille en emportant leurs hardes, et construisent des cabanes (*), qu'ils abandonnent ensuite pour se porter ailleurs. Ils sèment un peu d'orge, de blé; se nourrissent de gibier, boivent du lait, et fabriquent des fromages qu'ils vont vendre dans les villes voisines.

La vie patriarcale est dirigée par le chef de la famille, qui, éloigné des églises, fait le sermon à ses enfants; et on trouve là des mœurs qui peuvent servir de modèle aux citoyens corrompus par les plaisirs des villes. Que ne reste-t-il pas à faire sur une surface fertile anciennement peuplée de deux millions d'habitants, et aujourd'hui réduite à un quart de sa population primitive, de sorte que l'on ne compte plus que mille habitants par lieue carrée.

(*) Il ne faut pas confondre les cabanes très-souvent construites à l'aide de grosses pierres cyclopéennes avec les Noraghes; il faut prendre garde aussi de ne pas trop assigner à d'anciennes constructions des monuments modernes, comme ont fait quelques auteurs.

Dans plusieurs ouvrages de voyageurs en Sardaigne, on accuse les Sardes d'être portés à la fainéantise; qui est occasionnée par la chaleur du climat; mais ces voyageurs n'ont pas examiné les habitudes de cette nation comme l'a fait le chevalier Jean Carbonazzi, directeur de la grande route royale, qui resta dans l'île pendant onze années. Cet observateur intelligent nous atteste que le Sarde, doué d'une grande vivacité d'esprit, joint à l'envie d'apprendre, une excessive activité dans l'ouvrage. En effet, par le moyen de cette population qu'on accuse à tort de paresse, Carbonazzi dit, dans son rapport, avoir, en sept cents journées de travail, fait exécuter cent vingt-sept milles de la route royale, n'ayant employé dans les cas de plus grande urgence que six mille Sardes de tout âge et de tout sexe. Il rend justice au courage de ces ouvriers, qui, faute d'habitations, se couchaient en plein air, sur la terre nue, et qui demeuraient pendant plusieurs semaines enveloppés dans leurs capotes, avec un peu de feu aux pieds en hiver, sans se plaindre des souffrances. Nous avons vu, dit-il, dans les heures du repos journalier, les jeunes filles, après leur repas qui est très-sobre, danser joyeusement sur le terrain mobile même que leurs bras ont transporté; nous avons aussi admiré l'intelligence avec laquelle les hommes exécutaient des travaux à l'aide d'instruments qui leur etaient entièrement inconnus.

Ce qui manque à cette nation, c'est une instruction populaire non écrite, mais indiquée par des faits et par l'expérience; il lui faut une amélioration dans l'éducation primitive, de la protection pour l'industrie agricole: le gouvernement parviendra, du moins on l'espère, à cette amelioration sociale avec une constante volonté.

La pluie est rare en Sardaigne; elle ne continue jamais pendant toute une journée, et celle qui tombe dans l'espace d'une année entière ne s'élève pas à six pouces.

Les orages et la grêle, qui font ailleurs tant de ravages, n'arrivent jamais en été à cause des grandes chaleurs, mais bien à la fin de l'hiver et aux premiers jours du printemps : et la grêle, qui tombe ordinairement sous forme de grésil, ne porte aucun dommage aux fleurs ni aux plantes.

L'*intempérie* ou *mauvais air* dans certaines localités, surtout dans les parties basses et marécageuses, commence au mois de juin et se prolonge jusqu'aux premiers jours de décembre (*) : elle produit des fièvres putrides et pernicieuses avec délire qui sont souvent mortelles, ou bien laissent de longues traces de malaise. Les paysans en souffrent moins que les étrangers; et le mauvais air ne porte point préjudice aux fruits ni aux blés, car il est démontré qu'ils sont aussi bons que dans les autres pays. Les cultivateurs souffrent moins de l'intempérie, moyennant les précautions qu'ils prennent de ne pas travailler dans les heures plus chaudes, de se retirer au coucher du soleil, et de ne pas s'exposer à la fraîcheur de la nuit (**) : aussi ne sont-ils assujettis qu'à des fièvres intermittentes, comme dans les pays de rizières; et à ce propos Pline dit, livre 18, que les habitués vivent même dans des climats pestilentiels.

On peut se faire une assez bonne idée de l'intensité des rayons du soleil aux temps du solstice, dans le rapport de l'ingénieur Carbonazzi, qui nous atteste avoir observé au champ de Sainte-Anne le phénomène connu sous

(*) Dans la campagne romaine, le mauvais air commence en juillet et se termine avec les pluies de septembre, de manière que le mois d'octobre est le plus beau et le plus gai de l'année.

(**) C'est la fraîcheur des nuits en juillet et août qui, dans les pays des rizières, comme aussi dans la campagne romaine, produit les fièvres intermittentes et pernicieuses. Des propriétaires charitables accordent à leurs laboureurs en Lombardie du vin et une capote de laine dans les mois susdits, et la prétendue pestilence des rizières n'attaque pas leur santé. Voyez l'ouvrage de la culture du riz de 1818.

le nom de *mirage*, phénomène observé pour la première fois par les armées françaises en Égypte : car il voyait sur le terrain aride un air enflammé comme s'il sortait d'un four, air qui ôte habituellement la respiration et porte la faiblesse dans les organes, amène aussi l'intempérie dans les localités des marais ou des fontaines sulfureuses. L'administration du génie civil vient d'opérer l'assainissement de plusieurs localités à Serrenti, à Abbassanta ; et il s'est formé une société pour le dessèchement des terres marécageuses de Sanluri, terres dont on retirera de grands avantages non-seulement pour l'agriculture, mais encore pour la santé, car les plantations d'arbres et les végétations absorberont les miasmes pestilentiels, ainsi que l'expérience l'a prouvé ailleurs.

Ce qui fait un admirable coup d'œil, ce sont au mois de mai les champs de blés dont l'étendue est immense eu égard à la minorité de la population, et on trouve là une preuve de l'activité du laboureur sarde, lequel est obligé de faire à la terre la même culture qu'en France et en Italie, et de baigner de sueurs le pain qu'il mange. La moisson se fait en juin, ensuite les gerbes sont amoncelées en rond, et l'on fait courir des chevaux qui broient l'épi, et en font sortir le grain.

Les instruments aratoires n'ont pas été perfectionnés depuis le temps des Romains : ils sont fort mal construits et difficiles à manier. A la planche 10 on voit le chariot et la charrue sarde, qui ne sont pas des modèles de construction ; le chariot sarde le *plaustrum* des Romains. Nous espérons que la société royale d'agriculture établie à Cagliari, et pourvue des moyens nécessaires, s'occupera des besoins des localités, et ne perdra pas son temps, comme ailleurs, à donner de simples théories, lesquelles sont souvent émises par des savants sans expérience et qui n'ont jamais eu de propriétés agricoles.

Une grande amélioration dans le bétail, notamment parmi les vaches et les bœufs, est nécessaire; il faut croiser les races (*), comme on fait dans plusieurs endroits, car c'est une des branches les plus précieuses pour l'agriculture. Le savant Cetti a calculé que dans les meilleurs pâturages, cent vaches, confiées à la garde du pâtre le plus soigneux, et avec la température la plus favorable, ne produisent en une année qu'une trentaine de veaux, un millier de livres de fromage, et environ soixante livres de beurre, auquel sa rareté donne beaucoup de prix, quoiqu'il ne soit pas aussi bon que le beurre de la Lombardie ou de la Normandie.

La culture des terres souffre notablement de la faiblesse et de l'exiguïté des bœufs de labour, car dans plusieurs endroits on est obligé d'adopter une petite charrue proportionnée à leur taille et armée d'un soc de huit pouces seulement, qui trace péniblement un sillon sans profondeur ; et conséquemment la terre est mal cultivée. Le soleil d'été vient tout brûler et tout dessécher ; les troupeaux ne trouvent bientôt sur la terre aride que des plantes dures ; et dans l'hiver, dépourvus de fourrage et de toit, ils sont réduits au dépérissement. Des prairies artificielles pourraient donner de bon foin, qui préserverait les Sardes d'être obligés à nourrir le bétail dans le *campidano* avec des fèves et de menus grains. L'état actuel des propriétés et la situation des fortunes rurales en Sardaigne nous font conclure avec Pline, que *latifundia Italiam perdidere*, car, jusqu'à ce que les troupeaux de chaque commune cessent d'appartenir seulement à sept ou huit personnages, il ne sera pas possible d'apporter un remède au mal et de relever l'agriculture : donnez-moi, dit Filangeri (**), un arpent de terre avec lequel puisse vivre un ménage, et je vous établirai une famille.

(*) Dans le Valais nous avons observé avec plaisir que les Crétins ont presque disparu, quand Napoléon eut ouvert la grande route du Simplon.

(**) Voyez *Scienza della legislazione*, 1784. Milano.

Le dialecte sarde est le *calarietan*, qui termine les mots par des voyelles, ou par les consonnes T ou S, et dérivé de la langue latine. M. Carbonazzi atteste avoir entendu prononcer des phrases latines par les montagnards sardes : ce fait est confirmé par le chevalier Ferrero, qui cite l'exemple suivant : un paysan avait perdu un pigeon, et il demanda à son voisin : *Columba mea est in domu tua?* Dans l'île de la Madeleine, peuplée par une colonie corse et par des émigrés de la Grèce, on a conservé quelques mots grecs, comme le mot *icon*, une image; mais il est resté certainement peu de traces de cette langue.

Nous dirons que le calarietan, dialecte doux et expressif qui tient de l'espagnol, de l'italien et du latin, est le plus répandu dans la bonne société, notamment à Cagliari; tandis que le catalan est parlé correctement dans la ville d'Alghero, l'italien à Sassari, et que le patois génois est propre à l'île de Saint-Pierre, comme l'atteste le P. Madao, qui nous a donné une collection de poésies sardes très-curieuses.

Des écoles primaires, dans lesquelles on enseignera aux Sardes en langue italienne, qui est celle du gouvernement, les principes des devoirs de l'homme religieux et social, et où on leur donnera un catéchisme agricole très-simple, qui ne soit pas embrouillé de termes et de nomenclatures de la nouvelle chimie, formeront la base des progrès industriels d'un peuple qui, comme nous allons le démontrer, a conservé les habitudes, les vêtements et le caractère de ses anciens dominateurs, qui leur a aussi emprunté divers idiomes mêlés d'expressions barbaresques dans la partie orientale de l'île, et d'expressions italiennes ou espagnoles dans les autres parties, de manière que dans chaque province on trouve un langage différent.

Réduisez à son unité l'intelligence de la langue italienne, et alors l'agriculture, par un échange mutuel des connaissances utiles, se perfectionnera et la prospérité publique ira croissant. Des compagnies de desséchement amélioreront l'air dans les environs d'Oristano et dans la ville même devenue presque inhabitable; elles rendront à la culture des étangs qui deviendront aussi fertiles en productions utiles que les terrains environnants; on desséchera près du village de *Nurachi* le lac, ou plutôt le marais de ce nom, qui a une lieue de circuit, et qui, comme nous l'avons déjà dit, fait la terreur des paysans par les affreux rugissements qui en sortent pendant la nuit, et avec une telle intensité que les troupeaux mêmes en sont épouvantés. Près de la grande route royale, l'étang de Sanluri (voy. *pl.*, nº 1), ayant en superficie quatre mille arpents et plus, qui s'étendent jusqu'à Sardara, Villacidro, Serramanna et Serenti, vient, d'après le projet de Carbonazzi, d'être mis en exploitation par une société de trois cents actionnaires sous le patronage du duc de Savoie Victor-Emmanuel, jeune espérance des États sardes. Dans les terrains déjà défrichés on a fait de grandes plantations en mûriers, en ormeaux, en arbres fruitiers : on a fait venir des taureaux de la Suisse pour améliorer le bétail, et cette ferme modèle ne peut que prospérer. Si le chariot sarde et la charrue, qui est encore l'*aratrum* simple des Romains, dont les différentes parties portent les noms anciens de *vomerus*, *dentalis*, *timo*, *stiva* (*pl.* 10), et si l'attelage des bœufs, pour lequel un grand prix vient d'être établi par la société agraire de Paris, parviennent à être améliorés, l'agriculture fera de grands progrès.

On espère que les riches propriétaires de la Sardaigne introduiront dans le département de la Gallura, déjà si fécond en nombreux troupeaux de toute espèce, la race des mérinos; alors les laines de la Sardaigne soutiendront la concurrence, sinon avec les laines de l'Espagne, au moins avec celles de la Romagne, laines qu'on emploie avantageusement dans la fabrication des draps necessaires à l'habillement des militaires et de la classe des laboureurs.

Par l'envoi d'étalons arabes, les

trois races de chevaux *ordinaires*, et même des *gentiles* et des *nobles*, comme on les appelle dans le pays, seront améliorées, et bientôt disparaîtront tout à fait ces chevaux sauvages, que l'on chasse, comme en Russie, pour en avoir la peau et la chair, réputée excellente.

Si les paysans négligent le croisement des races, s'ils préfèrent aux étalons étrangers le cheval du voisin, il faudra par des prix vaincre cette négligence. Les avantages résultant de la vente, lorsque l'éducation des chevaux sera plus soignée, améliorera leur race notamment pour ceux de la classe rustique, qui sont d'une nécessité absolue.

Les chevaux de cette classe *ordinaire* sont assez bien faits, mais ils n'ont guère plus de quatre pieds de hauteur; quelques-uns même sont plus petits, et on peut les appeler des *bidets d'allure*. Ces animaux, qui constituent la monture favorite des paysans, font sans peine au pas d'amble, comme des chiens, quatre lieues à l'heure sans s'arrêter; ils sont donc aussi utiles et plus sûrs qu'un chemin de fer. Les chevaux de race *gentile* sont plus estimés; ils sont mieux nourris, et les propriétaires des juments sont de riches villageois qui ont des troupeaux de plus de trois cents têtes avec des étalons de bonne espèce; mais on désirerait à ceux-ci une taille un peu plus élevée, et une tête moins grosse et moins pesante. Pour en perfectionner la race, on avait établi à la Tancaregia, près de Pauli Latino, un haras qui a été ruiné: il avait servi de modèle à ceux de Chiaramonte, de Bonnari et de Bonorva. Au moyen d'étalons andalous, on est parvenu à avoir d'excellents chevaux de quatre pieds et plus de hauteur, qui sont également beaux et bons pour le manége, pour la course, pour la selle et pour la voiture. Ces chevaux, appelés de race noble, sont très-sobres et infatigables, car ils peuvent marcher sept heures de suite sans s'arrêter, et maintenant, en moins de trente heures, ils parcourent la magnifique route royale du cap Cagliari au cap de Sassari. C'est dans ces deux villes qu'ont lieu les grandes courses à certaines époques de l'année, et les étrangers y jouissent avec plaisir d'un double spectacle : on admire la vitesse et l'impétuosité des chevaux en même temps que l'audace des cavaliers (*).

Le travail le plus pénible, pour les chevaux sardes, est celui de battre le blé (voy. *pl.* 14) dans le fort des chaleurs de l'été.

La récolte commence vers la fin de juin, et on transporte aussitôt les gerbes sur l'aire près d'une poutre; là, on les entasse les unes sur les autres, avec les épis droits, et elles forment un cercle de plusieurs mètres de corde; à cette poutre, on attache cinq, sept, jusqu'à neuf chevaux, qu'on fait aller au grand trot, et en trois heures la graine est tombée; on sépare alors la paille, et, le jour suivant, on entasse dans le grenier environ quatre cents boisseaux de blé très-propre et sec. Les chevaux souffrent de ce travail, ils deviendraient même tout à fait aveugles si on n'avait pas la précaution de les changer de place, et de les faire reposer pour empêcher l'afflux du sang vers la tête.

Nous avons déjà annoncé l'espoir que l'on conçoit de voir améliorer dans le département de la Gallura les troupeaux de moutons indigènes; nous terminerons cet article en démontrant l'avantage que procurent à la Sardaigne ces bêtes d'un si grand rapport.

A l'exemple des anciens colons grecs, qui, réfugiés dans des cavernes et des rochers pour conserver leur indépendance, y vivaient du lait et de la chair de leurs brebis, dont le goût est excellent à cause des herbes aromatiques qui croissent sur les montagnes, les habitants des *barbargies*, qui se disent les enfants légitimes des anciennes colonies, s'appliquent beaucoup à l'éducation des troupeaux : ils descendent en hiver dans les plaines

(*) La seule ville d'Asti, en Piémont, depuis Charlemagne, conserve ses courses de chevaux entiers: la fête est fixée au premier mardi de mai de chaque année.

méridionales, et y louent des pâturages qui rapportent un revenu assuré aux propriétaires et aux pasteurs.

Par une sorte de phénomène, un troupeau de brebis donne en ce pays plus de lait qu'un pareil nombre de vaches, et on fait avec ce lait des fromages salés qui se vendent à l'étranger et dont le poids monte à quarante mille quintaux.

La laine a six pouces de longueur, et chaque mouton en fournit de quatre à six livres par tonte. Quoique cette laine soit un peu dure, attendu qu'on ne fait rien pour l'améliorer, on en fabrique des draps grossiers à l'usage des montagnards.

Les bergers industrieux forment avec des peaux de brebis un habillement qui est le plus antique costume national, dont nous avons donné le dessin aux planches nos 10 et 11.

Parmi les béliers, il s'en trouve souvent qui ont quatre et même six cornes. On les croit de race égyptienne.

En continuant le système d'améliorer les races par l'introduction des moutons purs d'Espagne et de Barbarie, la Sardaigne, qui possède toutes les productions nécessaires à la nourriture de ses habitants, pourra rivaliser un jour avec les nations les plus commerçantes du monde.

La division des terrains communaux vient d'être, par un édit du roi Charles-Albert du 26 février 1739, autorisée et sanctionnée entre les particuliers, afin de rendre ces terres plus productives, afin aussi de prévenir les procès et plus encore les rixes entre les habitants des communes limitrophes.

La sagesse du législateur n'a pas voulu troubler tout individu qui avait, de bonne foi, déjà cultivé un terrain communal ou domanial, et qui l'avait défriché et rendu fertile.

Pour parvenir avec ordre et justice au partage des biens *communaux* en friche, il a établi que les seuls habitants ou les propriétaires dans la même commune y auraient droit, ajoutant que les biens *domaniaux* incultes seraient aussi accordés aux particuliers du pays et aux militaires en retraite qui voudraient y prendre domicile et devenir agriculteurs.

Par un règlement il permet même aux étrangers la culture des terres, et il fait une dotation aux écoles normales d'agriculture. Il prescrit aux autorités sardes de veiller à ce que les biens à partager ne se réunissent point dans les mains des spéculateurs, et que la redevance annuelle soit modique, moyennant une prompte culture.

Vous trouvez là cette loi agraire que les économistes recherchent sans savoir la concilier avec le respect dû à la propriété.

La principale vertu que l'on se plaît à signaler parmi les mœurs des Sardes, c'est la sincère cordialité avec laquelle ils accordent l'hospitalité aux voyageurs dans cette île où l'on trouve difficilement des auberges : tous les étrangers éclairés qui ont parcouru la Sardaigne s'accordent pour mentionner l'heureux accueil qu'ils y ont trouvé. Cette hospitalité, d'origine primitive, toute simple, sans ostentation, rappelle les vertus et les mœurs des anciens peuples; elle est un goût, je dirais presque un besoin inné chez le Sarde : vous pouvez loger avec sûreté, même dans la cabane d'un bandit qui s'est sauvé au milieu des montagnes après avoir tué son rival; car le crime d'assassinat pour vol est très-rare, et la cupidité de l'argent, vice si universellement répandu, n'a pas encore pénétré dans le cœur du Sarde.

Lorsque vous entrez dans le palais d'un noble ou d'un riche propriétaire pour demander la faveur d'un logement, le domestique vous baise la main et vous présente à son maître, qui dit à l'étranger : *Bene arrivato, s'accommodi*, c'est-à-dire : Vous avez fait bon voyage, asseyez-vous; il ajoute : *Ma maison est petite, mais acceptez mon bon cœur*. Toute la famille fête le nouvel hôte, qui devient bientôt le maître de la maison.

M. Valéry, dans la description de son voyage, fait l'éloge de cette hospitalité : il observe que la vie animale est très-peu coûteuse; qu'une fortune, même médiocre, est suffisante aux pro-

priétaires, et qu'ils n'ont pas besoin de onze mille porcs, comme en possède le comte Orru, l'un des plus riches seigneurs de la Sardaigne. Chaque famille a un moulin portatif pour moudre le blé qu'elle recolte, et elle pétrit elle-même son pain; les poissons d'eau douce et de mer se vendent trois sous au plus la livre, et la chair des animaux ne se paie qu'un sou : on dîne à midi et on soupe très-tard, comme dans les anciens temps.

Les édifices sont en général construits en briques cuites ou crues, en pierres ou tufs suivant les localités; les maisons des paysans, dans la partie méridionale, n'ont en général ni portes ni croisées sur la rue, mais on entre par une basse-cour qu'il faut traverser dans sa longueur pour arriver à la maison, qui n'a qu'un seul étage, et chaque chambre a son entrée par un balcon extérieur. Ces habitations sont plus propres que celles de plusieurs villes; on remarque aussi la propreté qui règne dans la demeure des pâtres de la Nurra, de la Gallura et des insulaires de Saint-Pierre et de la Madeleine. Le plus beau mobilier des paysans consiste en assiettes de faïence, et même de porcelaine peinte, placées sur des étagères; en pièces carrées de papier peint qui forment des tableaux; en un petit miroir, fixé si haut à la muraille que les femmes ne peuvent point en faire usage; en vingt-quatre chaises d'un goût très-ancien, qui charmeraient les fashionables de nos jours; en un grand coffre en noyer grossièrement sculpté, et une table ronde très-basse. Les lits sont presque généralement garnis de rideaux, qui préservent des insectes et des cousins fort nombreux dans les localités humides. L'usage du lit avec des matelas est réservé aux personnes mariées; les garçons, les filles et les serviteurs dorment toujours sur des nattes de jonc : le seul lit nuptial est le plus élégant, mais on le conserve pour les étrangers auxquels on donne l'hospitalité.

La cuisine des seigneurs et négociants tient du goût espagnol et du goût italien : au dîner on aime à couvrir la table de beaucoup de plats, et surtout de mets composés de viandes, comme en Lombardie.

Lorsqu'un étranger arrive, aux principales fêtes et au moindre événement heureux, aussitôt on prépare de grands repas, et on tue un cochon de lait, le meilleur mets national. Les Sardes mangent beaucoup, sont friands de poissons et de gibier; quoi qu'on en dise, ils détestent les grenouilles, et jouissent du plaisir de la société sans cependant s'enivrer comme dans plusieurs autres pays.

Les pâtres et tous les campagnards excellent dans l'art de bien rôtir les viandes et de les faire cuire sous les cendres. Pour cette dernière opération, ils creusent dans la terre un trou qu'ils tapissent de feuilles, puis y placent la chair de l'animal qu'ils veulent faire cuire, et même l'animal entier, sans prendre la peine de l'écorcher; ils le recouvrent d'une couche légère de terre, sur laquelle ils allument un feu très-vif pendant quelques heures. Cette méthode est pratiquée surtout par les voleurs de bétail, qui cachent ainsi le produit de leur vol en même temps qu'ils le font cuire. Les propriétaires vont à la recherche de l'animal perdu, et souvent ils en demandent compte en vain aux voleurs eux-mêmes, qui leur font la politesse de les faire asseoir près du feu sous lequel cuisent les moutons. La chair ainsi préparée est d'un goût excellent : les cerfs, les daims, les mouflons et les sangliers qui abondent dans l'île sont souvent rôtis, suivant la méthode des pâtres, sur le terrain même où s'est faite la chasse.

Tandis que les personnes aisées et les voleurs de moutons mangent des viandes délicieuses, les pauvres, et surtout les femmes de plusieurs contrées, se nourrissent, au printemps et pendant une partie de l'année, de tiges les moins fibreuses du chardon sauvage, qui sont nourrissantes, de fenouil romain, de la pulpe du margallon (*chamergis humilis*), de fruits de cactus (*fica morisca*), etc. La simplicité de la vie est telle dans plusieurs villages de l'O-

gliastra, que les habitants mangent du pain fait avec de la farine de glands bien cuits et réduits en bouillie, et ces glands ne sont pas ce fruit très-doux du *quercus ballota* dont les armées espagnoles ont tiré un grand parti pendant leur domination dans l'île, ce sont des glands pareils à ceux qui servent à engraisser les cochons. Lorsque la bouillie de farine de glands a acquis une certaine consistance, elle est versée sur une table où l'on a répandu de la cendre pour que la *polenta* ne s'y attache pas; et afin de la rendre un peu moins désagréable au goût, on l'assaisonne avec du lard fondu. Si le P. Madao eût mangé de cet aliment détestable, et même nuisible à la santé, comme le chevalier Ferréro en a essayé, il n'aurait pas témoigné tant de vénération pour cet antique usage maintenu par la nécessité.

A la cordiale hospitalité des Sardes il faut joindre leur charité envers les malheureux : ainsi, lorsqu'un berger a éprouvé des pertes, l'usage l'autorise à faire une quête de bétail dans son canton ou chez les voisins de sa commune. Chaque camarade lui donne au moins une bête jeune, et en peu de temps il possède un troupeau d'une certaine valeur, sans avoir contracté d'autre obligation que celle de rendre le même service à ses voisins qui tomberaient dans le malheur. Il faut souhaiter que ce bon exemple d'une sage institution ne dégénère pas en abus.

L'habillement, tant des hommes que des femmes, varie suivant les localités : dans les montagnes, il rappelle les anciens costumes des Carthaginois, des Romains et des Espagnols (voyez *planche* 11). L'habit des cultivateurs, et même des chasseurs, a conservé la forme du *thorax* des anciens : c'est une espèce de soutanelle très-étroite, sans manches, telle qu'on la voit dans l'idole en bronze représentant *Sardus Pater* (*) (*planche* 3), et formant un tablier double qui descend jusqu'aux genoux. Cette soutanelle faite de cuir tanné, avec ou sans son poil, qu'on laisse au dehors, s'endosse comme un gilet. Les avantages de ce surtout sont de défendre la poitrine contre les changements subits de température, contre le mauvais air, les brûlants rayons du soleil et même contre la pluie.

L'homme ainsi habillé, la tête couverte du bonnet phénicien, tel qu'on le voit dans l'idole de bronze, a quelque chose d'imposant et nous rappelle ce qu'Élien, liv. XVI, raconte, d'après Nymphodorus, « que l'habillement des indigènes sardes était fait de peaux dont ils se couvraient, mettant le poil en dedans pendant l'hiver et en dehors pendant l'été. »

Le vieillard que l'on voit assis (*planche* 11) porte une capote blanche appelée en sarde *saccu de coperrir*, et dessus, un châle très-long qui couvre les épaules : c'est le vrai *sagum* des Romains. Cet habillement est en usage chez les campagnards, notamment chez les pâtres nomades; il est attaché au devant de la poitrine, à l'aide d'une agrafe.

L'homme avec le bonnet phrygien (*) et une longue simarre noire à capuchon et à manches, qui était jadis en usage à Rome sous le nom de *lacerna cucullata*, aujourd'hui appelée en sarde le *cabanna*, est un habitant de la province d'Iglésias, dans le nord de l'île.

Les indigènes du cap Sassari portent la *cabanella*, vêtement noir qui ne va qu'aux genoux et qu'on peut considérer comme la *chlamys* romaine. Ce vêtement, vil et grossier, est aussi porté par des propriétaires riches, mais avec des formes plus élégantes, et surtout par les chasseurs, comme on le voit dans la gravure (*pl.* 11).

L'homme placé (*planche* 11) plus loin est vêtu d'un surtout à capuchon pointu, tout à fait semblable à celui des marins génois : cette veste est nommée par les Sardes *capotta serenica* ou *salonica*, nom qui dérive d'une mode de Salonique. Cette capote est

(*) L'évêque Frédéric Munsters de Zeeland croit que c'est un dieu kabire; voyez sa dissertation.

(*) Ce bonnet est très-usité parmi les Sardes.

très-utile dans les pays où l'atmosphère est sujette à de nombreuses variations ; quoique faite de drap grossier de couleur chocolat, on garnit cette capote avec luxe pour l'usage des gens aisés, surtout dans la province du Campidano, et aussi pour les chevaliers, les notaires et les bourgeois du cap Cagliari.

Les pêcheurs de l'étang de Cagliari et quelques marins portent un pantalon et une petite veste assez élégante, et des souliers à grandes boucles d'argent, comme les paysans *transteverins* de Rome (*planche* 11).

Les bourgeois et une partie des agriculteurs se rasent et réunissent en tresses leurs longs cheveux; mais les montagnards, et surtout les pâtres de la *Barbagia* et de la *Gallura*, laissent ordinairement croître leur barbe et flotter leurs cheveux sur les épaules, en signe de l'ancienne liberté, et ils font usage de bonnets coniques avec la pointe recourbée et tombant en avant ou sur le côté, quelquefois repliée dans la bande frontale (*pl.* 11); alors le bonnet prend la forme d'un cône tronqué. On y adapte aussi des rubans, qui se lient sous le menton. Cette dernière coiffure date de l'antiquité la plus reculée, conformément à ce qu'on voit sur l'idole de *Sardus Pater* et sur une médaille d'Espagne tracée dans le volume 2ᵉ du savant Flores, *Medallas de las colonias d'España*.

Dans les plaines exposées à l'ardeur du soleil, les campagnards font usage de grands chapeaux de paille ou de feutre, pour se préserver de l'*intempérie* des fièvres pernicieuses; dans les villes, les employés portent l'épée avec l'habit élégant, et ils attachent une grande importance à leur ancien costume du siècle dernier, époque où tous les employés allaient à leurs bureaux et en société avec le chapeau sous le bras et l'épée au côté, signe distinctif des hommes de qualité.

La chasse constitue l'exercice favori des Sardes, qui manient leurs petits fusils avec une adresse toute particulière.

Lorsqu'un Sarde est complétement armé, il a, dans sa ceinture, un grand couteau entre le sabre et le poignard ; c'est dans cet attirail qu'il part pour la chasse aux bêtes fauves, telles que cerfs, daims, et autres. Cette partie de plaisir se fait, presque dans tous les villages, aux premiers jours de Pâques; et on en offre le produit au prédicateur du carême dans chaque paroisse, comme un hommage de satisfaction.

Avant l'affranchissement de tout service féodal, les vassaux étaient obligés, à certaines époques, d'aller à la chasse pour plaire à leurs seigneurs : cette chasse se faisait à cheval; et, dans cette occasion, on admirait l'adresse des Sardes, tant pour diriger leurs chevaux au milieu des rochers et des broussailles, que pour affronter les dangers sur des terrains presque impraticables, où ils galopaient sans étriers.

Un exercice très-usité parmi les campagnards, c'est la lutte à coups de pied, tandis que les Anglais la pratiquent à coups de poing. L'historien Mamelli, en 1785, nous a donné la description de cette lutte dans laquelle les deux combattants, chausses de gros souliers, s'appuient chacun sur les épaules de deux *parrains*, et, élevant leurs pieds par derrière, commencent à lutter jusqu'à ce que l'un des deux s'avoue vaincu, soit par la douleur, soit par les blessures.

Un divertissement plus agréable est le bal dit de la *ronda :* chaque homme tient sa danseuse, et forme une grande ronde avec beaucoup de grâce et d'adresse. Les personnes mariées ou les filles fiancées peuvent placer leurs mains paume contre paume, et entrelacer leurs doigts ; mais malheur au garçon qui en agirait ainsi avec une fille qu'il ne serait pas disposé à épouser, ou avec la femme d'un autre; il serait certain d'attirer sur lui une *vendetta*.

Les auteurs sardes prétendent que le *ballo tondo* leur vient des Grecs : dans cette danse difficile, il faut former le pas et effectuer certains mouvements du corps et des bras en cadence avec la musique.

Avant de parler de la noce sarde, il

faut dire quelques mots du *compérage* à la Saint-Jean d'été. Deux personnes de sexe différent, par une convention faite deux mois d'avance, se choisissent pour compère et commère de la Saint-Jean : au jour de la fête, les deux compagnons vont à une petite église, suivis d'un nombreux cortége ; en arrivant, la commère dépose contre la porte un vase de bois, dans lequel elle a semé, à la fin du mois de mai, une grande pincée de froment, lequel a déjà produit une belle touffe d'herbes. Cette offrande est faite au Précurseur du Sauveur ; alors tout le cortége mange, en pleine campagne, une grande omelette aux herbes ; les danses finissent par un rondeau où l'on chante : Vivent les *compère et commère de Saint-Jean ;* ces liens d'amitié, qui unissent les deux familles, durent toute l'année sans la moindre mésintelligence.

Les demandes en mariage se font par l'entremise directe des parents, et le père, ou le tuteur du garçon, se rend dans la maison de la demoiselle pour annoncer l'intention du fils, et s'exprimant en style oriental : *Je viens*, dit-il, *chercher une génisse blanche et d'une beauté parfaite que vous possédez, et qui pourrait faire la gloire de mon troupeau et la consolation de mes vieux ans.* Les parents de la demoiselle répondent dans le même style figuré ; ils feignent d'abord de ne pas comprendre ; enfin ils amènent par force la fille désirée ; l'orateur alors frappe des mains, et s'écrie : *C'est celle que je souhaite ;* on règle aussitôt les affaires d'intérêt et l'échange des cadeaux : à un jour fixé d'avance, le père de l'époux part de sa maison, avec un cortége de parents et d'amis, pour apporter en grande pompe les cadeaux destinés à l'épouse ; on laisse frapper plusieurs fois à la porte ; enfin le père demande à haute voix, de l'intérieur, ce qu'on lui veut et ce qu'on apporte ; le cortége répond à haute voix : *ondras et virtudis,* nous apportons honneur et vertu ; alors les portes s'ouvrent, le maître accueille avec cordialité, et conduit le cortége dans une salle où se trouve toute la famille en habit de parure : cet ensemble forme un fort beau coup d'œil.

Les femmes sardes sont, en général, plus richement habillées que les hommes, et leurs costumes varient suivant chaque province. Celles du cap méridional portent un jupon et un tablier de velours cramoisi, ou vert, ou bleu, ou en drap écarlate très-fin ; le corset et les garnitures du tablier et du bas du jupon sont en satin broché d'or et d'argent ; de plus, elles décorent leur cou d'un riche collier en or qui tombe sur la gorge, et leurs doigts sont chargés de différentes bagues en or et en pierreries (*pl.* 12). Les femmes du cap Nord se distinguent par leur corset à manches fendues et par un linge blanc qu'elles portent sur la tête, et qu'elles couvrent d'un voile rouge les jours de fête et de noce.

Avant le mariage, l'époux doit faire blanchir sa maison ; la fiancée doit en fournir tout le mobilier ; il constitue sa dot, que l'époux va ensuite chercher lui-même avec une quantité de chariots précédés de musiciens et d'un cortége de garçons et de filles, parés de leurs plus beaux habits, chargés de rapporter les objets fragiles, tels que miroirs, tableaux (qui représentent les saints dont les époux reçurent le nom), verres et porcelaines. Les filles portent sur leur tête les oreillers garnis de rubans roses et de fleurs avec des feuilles de myrte ; la cruche en cuivre, dont la mariée doit se servir, est confiée à la plus jolie fille. L'époux donne un reçu du trousseau et monte à cheval devant les chariots qui transportent le lit complet, les chaises, les meubles, le linge, la batterie de cuisine, et les autres ustensiles de ménage, notamment des quenouilles avec leurs fuseaux, dont une est garnie de chanvre ou de lin, pour indiquer à la femme qu'elle doit travailler pour sa famille. Enfin, on donne à l'épouse une provision de blé, avec la meule et tout ce qu'exige la panification : cette marche est fermée par l'âne patient, qui doit servir à moudre le grain ; il est aussi orné de rubans et sert à égayer les spectateurs.

Les bans ayant été publiés trois fois à l'église, lorsque le jour du mariage est arrivé, l'époux, accompagné d'un ecclésiastique du village et de ses parents, va chercher sa fiancée : celle-ci, avant de quitter la maison paternelle, se met à genoux et demande à sa mère sa bénédiction; la mère la fait relever, la consigne au prêtre venu avec l'époux, et l'on se rend à l'église au son des cloches, en deux troupes séparées. Après la messe, on revient à la maison de la nouvelle mariée, où le déjeuner est servi; les mariés, assis à côté l'un de l'autre, doivent, conformément aux anciens usages, manger ensemble, se servir de la même écuelle et de la même cuiller.

A un signal donné, on arrache l'épouse des bras de ses parents pour l'asseoir sur un cheval richement harnaché, et la porter en pompe au logis marital (*pl.* 12). Elle est parée d'une robe d'écarlate brodée à fleurs, avec un tablier blanc et une jupe verte, la tête couverte d'un chapeau noir garni de rubans et de plumes, avec un voile blanc; elle porte des souliers de velours noir garnis de boucles d'argent : à son cou se déploie un riche collier de perles et de corail qui laisse pendre une magnifique croix d'or. Ainsi vêtue, l'épouse est placée sur la selle de son cheval à la manière anglaise, sans tenir les rênes; le mari lui donne la main droite, et de l'autre côté est un palefrenier qui conduit son cheval par la bride. Le cortége est souvent suivi par une cavalcade nombreuse précédée de joueurs de flûte et autres instruments; des jeunes gens s'amusent à tirer des coups de pistolet en signe de oie. La mère de l'époux reçoit sa belle-fille à la porte de la maison, et lui offre sur un plat, du blé et du sel, en témoignage de l'hospitalité qu'on lui accorde, d'après les anciens usages. En descendant de cheval, l'épouse baise la main de ses nouveaux parents en signe de soumission; ensuite elle est introduite dans sa *domu et lettu* (*), la chambre nuptiale. Dans quelques villages, la belle-mère reçoit l'épouse avec un verre d'eau qu'elle répand dans la chambre; car, de même que l'eau féconde la terre, ainsi sa belle-fille doit féconder et propager sa famille.

(*) C'est-à-dire dans la chambre nuptiale, mot d'origine latine et d'après l'usage des anciens Romains.

Dans quelques provinces où l'on observe l'ancienne étiquette dans toute sa sévérité, l'épouse reçoit les visites de noces sans parler pendant toute la réception; le soir, on donne un bal terminé par un souper, dans lequel les mariés renouvellent l'exemple de leur bon accord, en mangeant dans le même plat avec une seule cuiller. Cette cérémonie recommence à tous les événements heureux de la vie, la naissance d'un garçon, la cinquantaine du mariage et autres circonstances semblables.

On dit que les Sardes sont jaloux; cependant leurs femmes sont, en général, très-fidèles, et il est rare qu'on voie convoler en secondes noces, même ces belles villageoises de Calabras, qui, suivant M. Valery, homme de bon goût, ne le cèdent en rien aux Frascatanes; car par leur teint blanc, par leurs yeux azurés et par leur taille déliée, elles peuvent rivaliser, dit-il, avec les Géorgiennes.

Lorsque la tombe vient renfermer toutes ces beautés, les cérémonies funèbres commencent conformément à des coutumes qui remontent à la plus haute antiquité. C'est à Tempio que l'usage des pleureuses s'est maintenu jusqu'à présent : ces femmes, parentes ou salariées, sont vêtues de noir comme des religieuses, et, tenant à la main un mouchoir blanc, elles entrent dans la chambre où le corps est placé, le visage découvert et la tête tournée vers la porte; là, elles poussent un cri de surprise, elles pleurent, elles menacent le ciel, et lui reprochent d'avoir enlevé une personne si bonne, si bienfaisante et si utile à sa famille. Aux funérailles d'un homme tué par son ennemi, on pousse des hurlements affreux; ce n'est plus alors un son lugubre qui fait couler les larmes, ce sont des cris de rage et de désespoir, ce sont des sentiments de haine et de

vengeance dont la famille du mort est agitée contre l'assassin. Dès lors, comme en Corse, les parents laissent croître la barbe jusqu'à ce que cette vengeance soit accomplie, conformément au quatrième livre de Moïse, chap. xxxv, art. 17, où il est dit: *Le parent du mort tuera l'homicide aussitôt qu'il l'aura pris*, doctrine des juifs envoyés par Tibère dans l'île, mais que les nouvelles lois divine et civile ont répudiée, et que l'éducation publique doit faire disparaître.

Dans plusieurs cantons, la veuve de l'homme tué par son ennemi se pare de ses plus beaux habits, laisse tomber sa chevelure sur les épaules, et, accompagnée des plus proches parents, elle va chez le juge du canton en demander vengeance; ensuite on la reconduit à la maison, où elle prend le deuil pour toute sa vie. La couleur du deuil est le noir; les règles sont strictement observées, et les veuves, dans plusieurs pays, s'enveloppent la tête d'un drap jaune qui leur cache les trois quarts du visage. Dans le village de Bonorva, nonobstant la défense de l'Église, l'épouse inconsolable se frappe, se déchire, se fait des contusions, des plaies qui l'obligent à garder le lit pendant plusieurs jours.

On a prétendu que les Sardes, dans les anciens temps, avaient la coutume de tuer leurs vieillards; mais la fausseté de cette assertion, dit le chevalier Ferrero, a été déjà démontrée par plusieurs écrivains; cependant il ajoute qu'il ne peut pas laisser ignorer que, dans quelques cantons de l'île, des femmes étaient spécialement chargées de hâter la fin des moribonds: on leur donnait le nom de *Accabadures*. Cet horrible emploi a heureusement disparu de nos jours.

Nous avons cherché à rassembler plus de détails sur cette dernière coutume; mais il ne nous a pas été possible de recueillir des faits qui appuient la mauvaise opinion qu'on pourrait avoir des anciens Sardes à cet égard.

§ XI.

De la pêche du thon et du corail.

Dans l'état primitif, l'homme observa l'industrie et l'adresse des animaux, et parvint bientôt, par sa propre intelligence, à triompher de tous les obstacles que lui opposaient la force des uns, l'agilité des autres; il alla chercher les poissons même dans leur propre élément.

Afin d'arriver sans danger à leur but, les pêcheurs inventèrent les appâts à la ligne, les filets, et une multitude d'instruments ingénieux, qui, suivant les localités, furent mis en usage pour surprendre les poissons et les tirer de leur profonde retraite; dès lors la pêche devint un art rival de l'agriculture, par le profit et les aliments qu'elle donne.

Parmi les différentes pêches inventées jusqu'ici, la plus surprenante et la plus lucrative est, sans contredit, la pêche des thons, qui se fait au moyen de madragues (*pl.* n° 13) construites avec des câbles et des filets. Elle démontre jusqu'où peut aller l'industrie de l'homme.

Tandis que, par insouciance, les Sardes laissent aux pêcheurs étrangers le profit de la pêche des poissons ordinaires, ils donnent tous leurs soins à la pêche du thon (*scamber thynnus Linnei*), pêche non moins importante qu'agréable et qui se fait dans une délicieuse saison.

Cette pêche qui s'ouvrait, du temps du P. Cetti, à la fin d'avril, aujourd'hui ne peut avoir lieu qu'en mai; elle remonte aux temps les plus anciens. La chair délicate de ce poisson était autrefois si renommée, que plusieurs pays, tels que l'Espagne, l'Italie et Byzance, firent graver sur leurs monnaies l'image du thon. Les Grecs le consacrèrent à Diane. Il était de rigueur, à Carthage, de faire manger du thon aux époux avant leur union, sans doute à cause de sa vertu prolifique, et Galien cite comme le meilleur le thon salé de Sardaigne. L'empereur Caracalla récompensa d'un écu d'or chaque vers d'Oppien sur la pêche du thon.

Digitized by Google

Aujourd'hui, déchu de ses honneurs divins, sans avoir rien perdu de ses droits à la reconnaissance des gourmands, le thon enrichit la Sardaigne autant que son agriculture. Nous ignorons quelle a été l'industrie de la pêche dans le moyen âge, mais elle fut reprise avec activité, au dix-septième siècle, par Pierre Porta, marchand qui mérita, en 1603, d'être nommé baron de Teulada. Le thon a une forte puissance de natation; elle lui permet de suivre sans fatigue, à de grandes distances, les vaisseaux, pour manger et dévorer les matières animales qui sont jetées par le matelot et dont ce poisson est très-friand. On a remarqué à Dieppe, en juin 1838, un thon qui avait dix pieds de long et pesait onze cents livres. Il en est peu de pareille dimension.

Quelle que soit la cause de l'entrée annuelle d'une quantité prodigieuse de thons dans la Méditerranée, il est hors de doute, selon les observations des marins, qu'après avoir franchi le détroit de Gibraltar, pour trouver sur les côtes d'Europe, d'Asie et d'Afrique, des aliments plus abondants, et une température plus propre aux dépôts de leurs œufs fécondés par les mâles, les thons se divisent en deux bandes, dont l'une se dirige à droite, vers l'Afrique, tandis que l'autre se porte à gauche, vers les côtes de l'Europe; elles suivent la même direction jusqu'à la pointe de Byzance, que Pline nomma la *corne d'or*, endroit où Aristote dit que se faisaient de grandes pêches de thon. A l'automne, ils se répandent dans la mer Noire et dans la mer d'Azof.

Les deux bandes de thons voyageurs tombent dans les madragues des salines de Sassari, et d'autres positions au nord de la Sardaigne, notamment dans le détroit de l'île Asinara, l'ancienne *Herculis Insula*, qui a trente milles de circonférence, ou bien dans les madragues du midi, à Porto Paglia, et particulièrement à l'île de Saint-Pierre, qui a une population de trois mille habitants, et dont le port est très-fréquenté à l'occasion de la pêche du thon.

Les Espagnols et les Portugais avaient anciennement établi des madragues avec succès, mais elles dépérirent après le tremblement de terre de 1755, qui renversa la ville de Lisbonne. Comme les thons marchent toujours à une profondeur de cent pieds dans les mers, ce tremblement de terre par lequel fut refoulée, de l'Afrique contre l'Europe, une immense quantité de sable et d'autres matières qui élevèrent considérablement le fond des mers d'Espagne, fit prendre aux thons une autre direction. Dès lors, ils se portèrent vers la Sardaigne, en sortant du détroit de Gibraltar, où les Anglais exploitent à présent avec avantage cette branche d'industrie.

On assure qu'autrefois on pêchait jusqu'à cinquante mille thons, dont plusieurs pesaient de trois cents jusqu'à douze cents livres; mais ce nombre est aujourd'hui réduit de beaucoup. Les naturalistes ont reconnu cette diminution, et l'attribuent à la variation des vents, ainsi qu'à la chasse que leur livrent les grands chiens de mer; mais ces causes ne seraient qu'accidentelles, et peuvent être susceptibles de changement.

La pêche du thon en Sardaigne commence au mois de mai, comme nous l'avons dit; c'est alors que les côtes où sont établies les madragues deviennent des endroits fréquentés, de véritables marchés. De toutes parts, arrivent des bâtiments chargés de sommes d'argent pour l'achat du thon salé. Les Sardes, curieux de jouir des plaisirs de la pêche, accourent en foule de l'intérieur de l'île, et ils sont reçus avec générosité par les propriétaires de la pêche(*), qui non-seulement offrent aux visiteurs une table très-splendidement servie, mais, en outre, au moment du départ, font à chacun d'eux le cadeau d'une quantité de poisson pro-

(*) Aux beaux jours de la madrague de l'île de Piana, lorsqu'elle était exploitée directement par le marquis Pez de Villamarina, notre ami et collègue au doctorat en 1792 à l'université de Turin, il régnait dans sa maison une sorte de magnificence et de prodigalité.

portionnée à la qualité de la personne, ne fût-ce qu'un paysan. Le chef des pêcheurs a la direction suprême de la pêche et une autorité absolue sur tous les journaliers; c'est à lui de disposer, d'ordonner, de juger et même de châtier, sans que personne puisse se plaindre, ni murmurer de son immense pouvoir; aussi choisit-on toujours pour ce poste important l'homme le plus habile et le plus probe, car c'est de lui et de son intelligence que dépend l'heureuse issue de la pêche.

Tout le mois d'avril est employé pour les préparatifs nécessaires à la formation et au rassemblement des filets qu'on doit jeter à la mer. Au troisième jour de mai, le travail devient plus pressant : c'est en effet dans ce jour qu'on doit tracer la madrague (voy. *planche* 13); ce que les Sardes appellent *incrocciare la tonara*. Cette cérémonie se fait en présence du chef des pêcheurs, qui l'exécute avec le plus grand appareil, car elle consiste à tracer sur la mer l'endroit où il doit placer le filet : ainsi, de même que l'architecte, au moyen de pieux et de cordes, désigne à terre le plan sur lequel il doit élever son édifice, de même le chef des pêcheurs trace sur l'eau sa madrague par le moyen de deux cordes qu'on appelle *intitole*, cordes qu'il arrête en lignes parallèles, et qui représentent les deux côtés du grand parallélipipède du filet. La madrague est une grande pêcherie qu'on établit principalement à l'île d'Asinara et à celle de Piana, aux salines près de Porto Torrès (*), et autres points de la Sardaigne. On peut regarder la madrague comme un grand parc établi en pleine eau, dans lequel le poisson est conduit par une *chasse* ou une cloison de filets qui s'étend jusqu'à la côte. Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec Duhamel sur la figure de la madrague; mais ce savant n'a vu que celle de Bandola en Provence, et non celles de la Sardaigne, où se fait la plus grande pêche de thons : c'est surtout dans cette île que l'industrie de l'homme se signale.

Le lendemain de cette première opération, on plonge le filet, c'est ce qu'on appelle *mettere la rete a bagno*, autre opération qui s'exécute à l'aide de plusieurs bateaux destinés à cet objet, et avec beaucoup de solennité.

En examinant le plan et le profil de la *planche* n° 13, on verra la forme et la grandeur du filet, qu'on peut regarder comme un édifice très-hardi planté au milieu de la mer. Les dispositions de filets pour la pêche du hareng et de la merluche, mises en comparaison, ne sont, pour ainsi dire, que des jeux d'enfants.

L'endroit de la mer où l'on jette le filet a pour le moins cent pieds de profondeur, car le thon ne vient jamais à la surface de l'eau; et, pour l'attraper, il faut que le filet touche le fond de la mer, et qu'il se replie sur lui. Toute l'enceinte de ce grand filet, qu'on appelle *isola*, est divisée en différentes chambres faites en jonc de mer, excepté la chambre de *mort*, n° 1, laquelle est formée par un filet de chanvre à mailles solides et étroites; car, en la tirant du fond de la mer, elle doit soutenir tout le poids des poissons qui s'y trouvent renfermés; elle est bordée à la tête et aux pieds par de grosses et doubles cordes. Il y a, en outre, une chasse appelée *Queue*, n° 8, et *Codarde*, n° 9, laquelle est formée d'un même filet qui se déploie de la madrague jusqu'à terre, et qui a environ douze cents pieds de longueur. Il sert à conduire les thons qui passent entre la côte et la madrague, et à les faire entrer dans la chambre n° 5, comme Duhamel l'explique dans son ouvrage sur les arts et métiers.

Tous les filets qui forment la madrague sont assujettis au fond de l'eau par un poids énorme de lest de pierres, et tenus verticalement au moyen de plusieurs nattes de liége d'un pied carré.

(*) Les hommes des madragues de Porto Torrès et de Porto Scuso, propriétés du marquis Pasqua, viennent de la rivière de Gênes avec leur directeur; ils sont logés, nourris; pour trois mois on leur donne 80 fr. en argent, solde modique, si l'on considère les fatigues et même les périls auxquels ils sont exposés.

Les parois sont affermies par un grand nombre de cordes fixées d'un bout sur la corde qui borde la tête des filets, et de l'autre amarrées à une ancre mouillée au fond de la mer.

Tout ce grand établissement, retenu seulement par des câbles qui répondent à des ancres, est assez solide pour résister à l'impétuosité des vents, aux courants de la mer et aux efforts des gros poissons qu'il renferme.

Duhamel n'a donné que cinq chambres à ses madragues, tandis que celles de la Sardaigne en ont sept comme celles de Tunis. Voyez *pl.* 13.

Les thons commencent par entrer dans la grande chambre n° 5, dont la porte leur est toujours ouverte; de là le poisson passe dans les autres chambres du levant, n°s 6 et 7, et du couchant, n°s 3 et 4, que l'on ferme lorsque la quantité des thons est abondante. Quand le chef de la pêche juge qu'un nombre suffisant de poissons est entré, alors il fait ouvrir la dernière chambre qu'on appelle *ponente*, n° 2, ou chambre du couchant, dans laquelle il fait passer les thons destinés pour la chambre de la boucherie ou de la mort (Duhamel, Traité des pêches). Le lendemain de cette opération, si le temps est favorable et si la mer est calme, le chef se porte sur la madrague avant l'aube; et, pour déterminer les thons à entrer dans cette chambre de mort, n° 1, dont la porte s'ouvre à son ordre, il jette parmi eux une pierre enveloppée d'une peau de mouton noire: les thons s'effrayent, et, cherchant une issue, entrent dans la chambre fatale. Si ce moyen ne suffit pas, le chef se sert alors d'un filet nommé *lagarre*, qui, en rétrécissant la chambre du couchant, n° 2, presse les thons les uns contre autres, et les force d'entrer dans la boucherie. Alors, le chef de la pêche arbore le pavillon blanc, et invite les propriétaires et les ouvriers à venir exécuter la grande opération de boucherie, appelée la *mattance* en Italie.

Pour l'exécuter, on commence par tirer du fond de la mer la chambre de mort, n° 1, qui, à cause de son grand poids, ne s'élève que très-lentement. Tout en la tirant, les ouvriers reçoivent les filets dans des bateaux jusqu'à ce que le poisson se trouve enfin presque à la surface de l'eau. C'est alors que les hommes embarqués sur les deux grands bateaux du chef, et le *palischelmo*, armés de bâtons avec des crocs ferrés, commencent à tuer les thons, qui, de leurs larges queues, frappent l'eau, et la font jaillir à quinze pieds de hauteur. Ils les harponnent sur leurs bateaux, et ensanglantent la mer agitée par les efforts de ces gros poissons qui résistent au combat, au milieu des acclamations et des cris de joie des spectateurs qui se réjouissent devant un des plus grands spectacles qu'offre l'industrie humaine. Les cris des pêcheurs, leur adresse, leur activité, les bonds terribles que font les thons pour s'élancer hors du filet, et qui vont quelquefois tomber vivants dans les bateaux, rendent cette scène très-animée pour les acteurs et les spectateurs. Duhamel prétend que les thons, lorsqu'ils sont effarouchés par les pêcheurs ou par les requins, se plongent au fond de l'algue, y mettent leur tête, et ne remontent que le jour suivant.

La *mattance* ainsi accomplie, plusieurs bateaux remorquent les deux grandes barques jusqu'au lieu de la boucherie de terre, située au bord de la mer, sous de grandes halles. C'est là qu'on commence par couper la tête au poisson, ensuite un seul portefaix se charge du thon le plus énorme, qu'il porte au magasin, où il est suspendu par la queue (*). C'est là aussi qu'on coupe les thons en morceaux pour préparer ce que nous appelons du thon mariné, qui reçoit différentes salaisons: une partie est apprêtée à l'huile, l'autre au sel pur, la troisième au vinaigre. Les œufs sont salés à part; on jette les têtes et les os dans de grandes chaudières pour en extraire l'huile de thon; enfin, pour que rien ne soit perdu, les mêmes os secs sont encore jetés sous la chaudière pour alimenter le feu.

Le produit annuel de la pêche du

(*) Voyez *pl.* 13.

thon en Sardaigne est d'environ trente-deux mille poissons : les madragues des salines de Sassari et de Porto-Sueto de l'île Piana sont les plus lucratives. Le chanoine Raymond Valle voulant obtenir l'agrégation au collége des lettres et arts à l'université de Cagliari, la description de la pêche du thon lui fut assignée pour sujet de poëme. Nous regrettons de ne pas donner ici cette composition, qui contient une description exacte et élégante de ce genre de pêche.

Pêche du corail.

Il n'y a point de production maritime sur laquelle les naturalistes anciens et modernes aient autant écrit que sur le corail. La structure et la forme de cette substance, qui ressemble à un arbrisseau dépouillé de ses feuilles, ce tronc d'où partent les branches latérales, cette espèce d'écorce qui le recouvre, tout enfin concourait à nous induire en erreur et à le faire prendre pour un végétal.

Bernard de Jussieu a enlevé au corail le nom de plante maritime pour lui substituer celui de polypier.

La pêche du corail en Sardaigne commence à la fin d'avril ou en mai, et finit en septembre. La plus grande abondance de cette production animale se trouve dans les mers de Castel Sardo, d'Alghero, de Bosa, et des îles de Saint-Pierre et Sant' Antioco. C'est cependant près de l'île Asinara que se trouve le meilleur corail de la Méditerranée.

Pour pêcher le corail, on attache deux chevrons en croix; on les appesantit avec un gros morceau de plomb pour les faire plonger au fond de l'eau; des ouvriers tortillent négligemment du chanvre de la grosseur d'un pouce, dont ils entourent les chevrons, qui ont aussi à chaque bout un petit filet en forme de bourse; puis ils attachent ce bois à deux cordes dont l'une tient à la proue, et l'autre à la poupe de leur bateau. Ils plongent ensuite cette machine dans la mer, et la laissent aller à tâtons au courant et au fond de l'eau, afin qu'elle s'accroche sous les avances des rochers : le chanvre s'entortille alors autour des branches du corail qu'il rencontre fixé sur les rochers; à l'aide des cordes, on tire ensuite les chevrons, et on arrache les branches du corail qui restent attachées à la filasse, d'où elles tombent dans la bourse, ou dans la mer lorsqu'elles sont trop grosses. Des plongeurs vont aussitôt les y chercher (*).

Le naturaliste Fratielli rapporte dans un mémoire que le corail croît en peu d'années, et qu'il se gâte, se pique en vieillissant.

Il y a plusieurs qualités de corail : le plus estimé est gros, d'un rouge de sang; celui de la seconde qualité n'est pas bien gros, mais il est entier et d'une belle couleur; quant au corail de la troisième qualité, c'est celui qui est tombé de sa tige et qui a blanchi.

§ XII.

Des animaux indigènes les plus rares de l'île sarde. — Du mouflon mâle et femelle.

Pline le naturaliste nous dit que le mouflon, *ovis aries fera*, ne se rencontre que dans la Sardaigne; mais Buffon ajoute que l'*ophion* dont parlent les anciens Grecs, et qui est cité par Pline, n'est autre chose que l'*ovis ammon* de Linnée, le mouflon d'aujourd'hui, eu égard autant aux caractères distinctifs de cet animal, qui ont pu être confondus par les anciens avec ceux du cerf, qu'à la ressemblance du nom donné à ces animaux.

Le mouflon que la Sardaigne possède

(*) En 1828, cent quatre-vingt-dix bateaux de différentes nations sont entrés dans le port d'Alghero, et le corail exporté s'est élevé à plus de deux cent cinquante mille francs. La pêche du corail remonte au delà de l'année 1372, dans laquelle don Pierre d'Aragon affranchit tous les habitants des droits, afin d'accroître l'importance de cette branche d'industrie. Le corail algherois est abondant et le meilleur de toute la Méditerranée. Il égale aussi en beauté celui de l'île de l'Asinara.

fut assimilé par Pausanias à ces béliers qu'on voit, dit-il, figurés sur les ouvrages en terre de fabrique Éginète; il habite particulièrement les montagnes de la Nora, d'Iglesias, de Benlada, de Patada, de l'Oliastra et de Lerrono.

Sa forme extérieure (*pl.* n° 15) s'accorde parfaitement avec celle du cerf, auquel d'ailleurs il ressemble par son poil et sa vivacité, quoiqu'il soit un peu plus sauvage, car il habite les endroits les plus solitaires et les plus escarpés des montagnes. Pausanias dit qu'il surpasse en vitesse tous les animaux sauvages.

La taille du plus gros des mouflons approche de celle du daim; il a les cornes au-dessus des yeux, comme le bélier, et il porte aussi les oreilles extrêmement droites. Il est très-léger à la course, mais se fatigue promptement lorsqu'on le poursuit en plaine. Les mouflons marchent ordinairement par troupe de cent, dont le plus vieux est le conducteur. Ils s'apprivoisent facilement et s'attachent à l'homme et aux chevaux, comme le mouton.

Buffon, très-attentif à simplifier la création et à écarter cette multiplicité d'êtres introduite dans l'histoire, conseille avec raison aux naturalistes de faire leurs efforts pour trouver dans tous les genres l'espèce primitive et mère; et en parlant du mouflon, il dit qu'il le croit un bélier sauvage.

La femelle du mouflon est un peu plus petite que le mâle; elle n'a point de cornes, ce qui fait une grande différence (*pl.* n° 15): elle est plus douce et plus apprivoisée.

Du seps.

Le seps est une espèce de lézard long comme un serpent, dont les pattes sont presque invisibles. Les naturalistes l'appellent *lucerta chalcidia*, parce qu'il porte sur le dos des lignes couleur d'airain (*pl.* 16, n° 3).

Cet animal, qui forme l'anneau entre les quadrupèdes et les reptiles, dit Lacépède, est assez fréquent en Sardaigne; il a douze pouces et plus de longueur, et quinze lignes de circonférence au dos, qui est recouvert d'écailles rhomboïdales. Ses oreilles et ses yeux sont petits; ses deux premières pattes sont fort rapprochées de la tête, tandis que les deux autres sont placées près des hanches, ou au commencement de la queue, qui est blanchâtre et très-pointue. Son ventre est d'un blanc clair; ses narines sont placées à l'extrémité du museau.

Le peuple attribue à ce lézard une puissance venimeuse; mais il n'y a pas d'exemple d'accident causé par cet animal, comme l'atteste le savant Thunberg. Une des particularités les plus remarquables de l'île, et dont elle est peut-être le seul exemple, c'est l'absence de tout animal venimeux et de bêtes féroces depuis les temps les plus anciens. Pausanias et Silvius Italicus ont fait la même observation. On remarque aussi que les chiens, malgré la grande chaleur et la sécheresse du climat, n'y sont pas sujets à la rage. Dans un pays brûlant, et où les chiens sont aussi multipliés, il n'y a pas eu, de mémoire d'homme, d'accident de cette maladie. On attribue cette faveur à l'absence des loups; car, en général, ce sont eux qui communiquent la rage aux chiens.

Le tiligugu (*pl.* 16, n° 2).

Il a fallu conserver le nom de tiligugu sous lequel est connu ce lézard, parce que Linnée ne paraît pas l'avoir exactement décrit parmi les quarante-quatre différentes espèces dont il a composé ses quatre classes de lézards.

Lacépède, en parlant du mobonge des Antilles, prétend que ce lézard est tout à fait le même que le tiligugu de Sardaigne, décrit par le naturaliste Cetti; mais en les comparant l'un avec l'autre, ils paraissent assez différents : en effet, la tête du tiligugu est avancée, contiguë au corps, un peu courte et aplatie des côtés; la mâchoire supérieure est égale à l'inférieure; les narines sont ovales et amples, la langue en forme de cœur, les dents courtes et égales, les yeux placés à la base de la tête, proche du bord; les oreilles larges, posées aux angles des mâchoires. Le corps est un ovale

oblong, à l'exception du dos qui est angulaire; la queue ronde et pointue; les pattes de devant sont très-peu éloignées de la tête, et couvertes d'écailles comme le reste de l'animal.

Ce reptile grimpe sur les arbres et sur les maisons; il fait du bruit au changement de temps, de même que la grenouille, car il est très-sensible à l'humidité et à la sécheresse. Il n'est pas dangereux, mais, lorsqu'on l'irrite, il se jette avec hardiesse sur celui qui le provoque.

Du vautour barbu (pl. 16).

Les vautours connus en Sardaigne sont de quatre espèces, savoir: le griffon, le vautour blanc, le noir, et le vautour barbu, ainsi nommé par Linnée, à cause d'une longue barbe de crin qui lui pend de la mandibule inférieure (*pl.* 16, n° I.).

Ce vautour, le *gypætes barbatus* de Cuvier, long de quatre pieds et dix pouces depuis la tête jusqu'à la queue, est de tous celui qui a le plus de rapport avec les aigles, car il est entièrement couvert de plumes; son port est noble et fier: il diffère cependant de l'aigle par sa taille, par la forme de son bec, par ses yeux saillants, par le creux qu'il porte au bas de l'œsophage, bien plus encore par son organisation intérieure, et enfin par ses habitudes.

Buffon ne croyait pas que le vautour barbu se trouvât aussi en Sardaigne (*), comme l'expérience nous l'atteste.

§ XIII.

De la végétation de l'île sarde.

La végétation du nord de l'île de Sardaigne peut se comparer à celle de la Corse, et la végétation du cap méridional à celle de l'Afrique; celle du centre à celle de la Provence. Il est à remarquer ce que Pausanias nous dit à l'égard des végétaux: *Il y a dans l'île sarde une seule espèce de plante dont le venin soit mortel; elle ressemble à l'ache, et ceux qui en mangent meurent, a ce qu'on dit, en riant. C'est pour cela qu'Homère, et ceux qui l'ont suivi, donnent le nom de rire sardonique à ceux qui en sont atteints.* Dioscoride a laissé une description inexacte de cette plante, qu'Apulée appelle l'herbe scélérate, Linnée *ranunculus bulbosus*, et les professeurs de Turin, Alione et Moris, *ranunculus peucedanifoliæ*, plante aquatique et propre à la Sardaigne centrale.

M. de Candolle pense que la plante désignée par Pausanias est le *ranunculus sardous* ou *philonotis*.

Quant au rire sardonique, dont Cicéron parle dans la lettre XXV, liv. 7, à Fabius Gallus, il n'est pas naturel aux Sardes, qui sont d'un caractère franc et constant. Le rire sardonique est plus propre aux mœurs des nations civilisées, qui, à la sincérité du cœur, ont substitué la politesse et une grâce d'affectation.

La végétation de la Sardaigne est prodigieuse. Nous avons déjà signalé la fertilité du sol à l'égard du blé, le *trique*, mot sarde corrompu du latin *triticum*, lorsque la plante n'est pas attaquée par des brouillards, qui diminuent la graine, ni par les sauterelles, transportées dans l'île par des vents d'Afrique, ce qui arriva en 1825, année pour les Sardes d'une grande calamité.

Le maïs, ou blé de Turquie, est cultivé dans les plaines d'Oristano et autres cantons à l'abri de la sécheresse. Ce sont les Sarrasins (*) qui apportèrent de l'Orient cette plante fertile.

Les fèves, dont les paysans font une consommation notable pour leur famille et pour la nourriture des animaux de charge, sont semées en novembre au cap Cagliari, plutôt qu'au printemps, car les vents secs en empêchent la culture. Au cap Sassari, qui est plus humide, on les sème en mai, comme en Lombardie.

(*) Nous avons, en 1797, offert à notre Académie des sciences de Turin, un tableau contenant le vautour barbu en relief, par nous préparé d'après la méthode du naturaliste professeur Giorna.

(*) Voyez *De la culture du maïs et de son utilité pour l'économie animale, par le chevalier de Grégory.* 1829, Paris.

La vigne donne aux Sardes les vins précieux appelés le muscat blanc ou malvasia, meilleur que celui d'Asti, le canonao rouge et noir, la vernaccia blanche et très-claire, comme les vins du Rhin et de Champagne.

L'olivier est la plante qui convient le mieux aux terres sardes, et sa culture fut encouragée par des titres de noblesse et des récompenses accordés par le roi Victor-Emmanuel pendant son séjour dans l'île durant l'émigration.

Les amandiers, les orangers et les limons y prospèrent, et la vallée de Milis, dont nous reparlerons, est appelée, par le savant Cetti, le jardin des Hespérides, à cause de l'abondance de tous les fruits et de citronniers. Le tabac de l'île ne le cède en rien aux meilleurs tabacs d'Espagne et de Turquie. Il est plus fin, d'un jaune plus clair, et doit être laissé deux ans en fermentation. Il forme une branche des revenus royaux.

La garance, *rubia tinctorum* de Linnée, croît naturellement dans plusieurs provinces; on se sert de cette racine, qui donne un rouge écarlate, pour les toiles et laines à l'usage des paysans, et sa bonté n'est pas connue à l'étranger.

Le liége, dont l'île abonde, le safran, la soude, auraient besoin, pour être mieux exploités, d'encouragements de la part du gouvernement. Il devrait en être de même pour la culture du coton et pour l'éducation des vers à soie. Déjà on a planté une quantité prodigieuse de mûriers blancs et noirs dans différents cantons; mais les chaleurs des mois de mai et juin sont aussi préjudiciables à cette chenille industrieuse que les inconstances de température le sont dans d'autres contrees.

Nous avons indiqué, page 25, quelques-uns des avantages que la situation actuelle des affaires politiques peut assurer à la Sardaigne. Nous ajouterons plusieurs développements.

La Méditerranée est sillonnée aujourd'hui en tous sens par les divers pavillons de l'Europe. Lorsque le commerce avec Alger sera établi sur des bases durables, lorsque la paix sera donnée à l'Orient, les bâtiments de tous les pays afflueront encore plus dans la Méditerranée. Les Génois, qui jouiront naturellement de priviléges en Sardaigne, puisqu'ils sont sous la même domination, y apporteront des capitaux au lieu du joug de fer qu'ils y faisaient peser auparavant. Cagliari en rapport, par les routes nouvelles, avec toute l'île, deviendra un lieu favorable aux *radoubs* au renouvellement des approvisionnements et des munitions, et présentera, dans son port, de bien plus grandes ressources que Malte et que la Sicile qui n'a pas encore reçu, et qui ne recevra probablement que très-tard une pareille direction. Le gouvernement piémontais est un gouvernement sage, modéré, et ami de ses peuples : il a commencé à reconnaître tout le prix de la Sardaigne civilisée. L'île a reçu de bonnes lois, des communications faciles; la population agreste, retenue dans les montagnes, s'est accoutumée à visiter paisiblement les plaines : les étrangers voudront et pourront parcourir les diverses provinces de ce petit royaume : nous rapporterons ici un chapitre du voyage récent de M. Valery, qui seul suffit pour exciter l'enthousiasme de ceux qui veulent admirer un des plus imposants spectacles de la nature :

Milis ou la forêt d'orangers.

« C'est le premier jour du mois de mai, par un temps magnifique, que je visitai les jardins ou plutôt la forêt d'orangers de Milis, l'ornement de la Sardaigne, qui compte au delà de cinq cent mille arbres, et dont les approches me furent annoncées par une brise embaumée.

« Ce bois, ceint de collines qui l'abritent, et dont je parcourus pendant plusieurs heures les délicieux ombrages et les taillis touffus, était alors animé par le chant des oiseaux et le murmure des mille petits ruisseaux qui arrosent le pied de ces arbres toujours altérés. Une couche solide de fleurs d'orangers jonchait le sol : je marchais, je glissais sur cette *neige odorante;* si j'écartais les branches pour percer le taillis, les fleurs jaillis-

saient en l'air et me caressaient le visage. Cette fleur précieuse, qui, dans les somptueuses orangeries de nos châteaux, se pèse et se vend, ici exhale d'inutiles parfums, tombe à terre, et forme un épais et doux tapis de grandes herbes aromatiques mêlant une agréable et forte odeur à l'odeur plus suave de l'oranger. L'abondance des fruits est prodigieuse. Quelquefois de longs bâtons de sarments soutiennent les branches pliant sous le faix des oranges et des citrons, qui montent, année moyenne, à près de dix millions. On est comme ébloui par tous ces globes rouges ou dorés, ardente végétation suspendue en festons et en guirlandes. »

L'introduction de l'oranger en Sardaigne remonte aux époques du deuxième ou troisième siècle. Les jardins de Milis, dont la terre, particulièrement propre à ces plantations, est fine et douce au toucher, s'étendent pendant l'espace de trois milles, et ils offrent plus de trois cents vergers. Un des plus beaux, le jardin du chapitre de la cathédrale d'Oristano, n'est affermé que huit cents écus, à peu près quatre mille francs. Quelques arbres ont donné jusqu'à cinq mille oranges; les poëtes ont vanté le jardin des Hespérides, fort inférieur, sans doute, à celui d'Oristano, qui a plus de dix mille arbres, dont plusieurs, au dire traditionnel des paysans, compteraient plus de sept siècles. C'est dans le jardin du marquis de Boyl que je trouve le plus grand des arbres de Milis, décoré du titre de *roi des orangers;* un homme ne peut l'embrasser; et ce bel arbre, au parfum, à la douceur et à l'éclat de ses fruits et de ses fleurs, joint la hauteur et la majesté du chêne.

La forêt de Milis est par cela un des points de la Sardaigne qui appelle le plus l'exploitation d'industriels intelligents, soit par la création de distilleries de fleurs d'orangers, soit par celle de fabriques de produits chimiques, propres à l'impression des étoffes de soie, de laine et de coton.

Les champs balsamiques, les féeries de Milis mériteraient seuls le voyage de la Sardaigne. Nous avons si près de nous ce spectacle qu'on croirait un rêve des *Mille et une Nuits!*

Nous nous sommes plu à prédire le sort futur de la Sardaigne. Ce n'a pas été sans plaisir que nous avons annoncé ses destinées propres à augmenter la gloire de ses rois, et ce qui est en même temps aussi désirable, la prospérité et le bonheur d'un peuple longtemps calomnié, et susceptible de prendre part aux plus heureux progrès de la civilisation moderne.

FIN.



Tombeau del Noraghe

Digitized by Google



Idole en bronze.

Digitized by Google



Digitized by Google



Vue intérieure de Cagliari.

Digitized by Google



Oristane

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google

SARDAIGNE.

6

Sassari

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI



Porto Torres

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

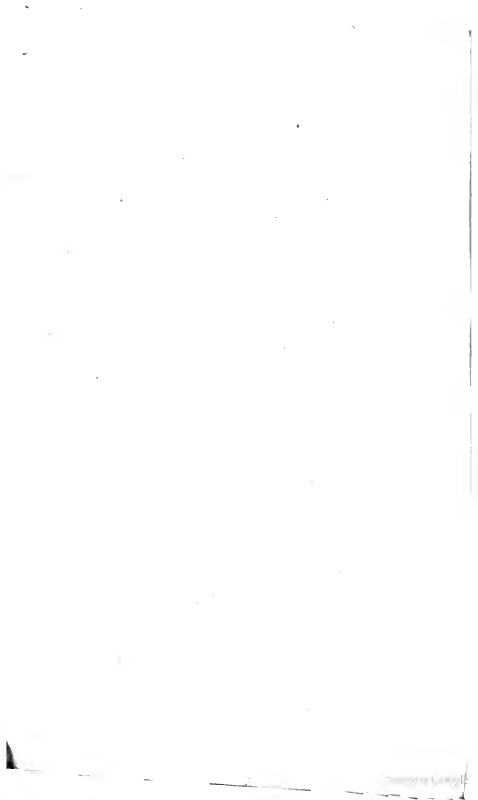


Digitized by Google



Village de Monastir

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI





Osilo

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

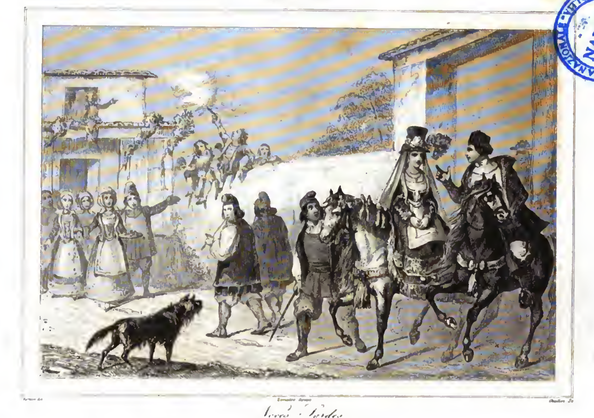
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Agriculteurs Sardes.


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Costumes Sardes.

Digitized by Google





Digitized by Google

1 Chambre de mort
2 Chambre de ponent
3 Bastarda
4 Bordonale de ponent
5 La grande ou forateze
6 Bordonale du Levant
7 Chambre du Levant
8 Queue
9 Gadarde

1 2 3 4 5 6 7 8

La Madrague

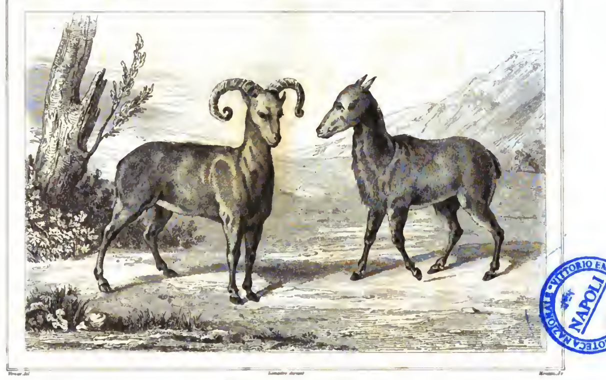
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Aire à Blé.

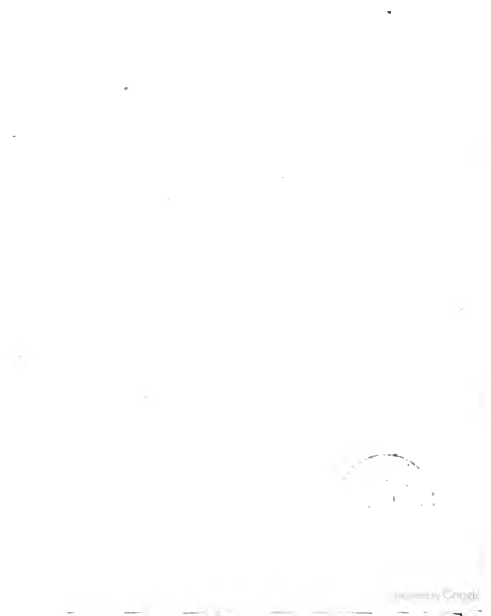
BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google



(Mouflon et Mouflone.)

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI



Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google


Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

777(4)

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

HISTOIRE DE LA CORSE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS,

PAR C. DE FRIESS-COLONNA.

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE.

La Corse est, après la Sicile et la Sardaigne, la plus grande des îles de la Méditerranée : elle a quarante-cinq lieues de long, sur vingt-trois de large. Les Français en firent la conquête en 1769. On verra dans le courant de cette histoire par quelles vicissitudes elle a passé avant d'appartenir à la France. On parle en Corse la langue italienne, et c'est, après la Toscane, la Romagne et les États de Lucques, le pays où cet idiome est le plus pur.

La Corse est un véritable pays de montagnes. C'est là un de ses caractères distinctifs. Deux chaînes principales la divisent, l'une dans le sens transversal de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, du mont Saint-Antoine, au-dessus de Belgodère, au Monte-Coscione, au-dessus de Zicavo; l'autre dans le sens longitudinal, parallèlement à la côte, du nord au nord-est, depuis le Cap-Corse jusqu'au Fiumorbo. La première, beaucoup plus considérable que la seconde, et par sa hauteur et par l'espace qu'elle occupe, est presque entièrement composée de terrains granitiques; la seconde, de terrains stratifiés. Le Monte-Doro, le Monte-Cinto et le Monte-Rotondo, dont la hauteur est d'environ 2,700 mètres, appartiennent à la chaîne de montagnes du système transversal. Le sommet le plus élevé de la chaîne de montagnes du système longitudinal ne s'élève guère au-dessus de 1,200 mètres. Cependant la cime du San-Petrone, au-dessus de la Porta, atteint 1,650 mètres.

La nature des lieux a porté les habitants de la Corse à partager leur île en deux grandes parties, que sépare la chaîne de montagnes du système transversal dont nous venons de parler, dans la direction du nord-ouest au sud-est.

Cette division, adoptée de temps immémorial, a toujours porté et porte encore le nom de *Deça des Monts,* pour la partie comprise du nord au midi, entre la pointe du Cap-Corse et le fleuve de Solenzara, et depuis la mer de France jusqu'à la mer de Toscane, de l'ouest à l'est; de *Delà des Monts,* pour la partie qui se trouve entre le Fango, la chaîne de montagnes du système transversal et la Solenzara, du nord au midi; la Méditerranée et cette même chaîne de montagnes, de l'ouest à l'est.

Le *Deçà des Monts*, beaucoup plus ouvert que le *Delà des Monts,* est aussi

beaucoup plus étendu. Plus voisin de l'Italie, et en contact, pour ainsi dire, journalier avec elle, il lui a emprunté quelque chose de sa civilisation.

Le *Dela des Monts*, pays excessivement boisé et très-montagneux, brûlé dans ses plaines par le soleil et les vents d'Afrique, a conservé longtemps une physionomie sauvage que la civilisation française n'a pu encore faire disparaître.

Ce que M. Jean Reynaud a dit de la végétation de la Corse peut aussi bien s'appliquer au *Deca* qu'au *Delà des Monts*. « La végétation y offre des caractères intermédiaires entre ceux de la végétation du midi de la France et de l'Italie. Les oliviers et les vignes sauvages, les myrtes, les lauriers-roses, les chênes-liéges, les cactus, les aloès, quelques rares palmiers, sont ce qui frappe le plus les yeux du voyageur qui vient de France. On a fait quelques essais pour acclimater en Corse les plantes intertropicales. Les essais faits en petit, et dans des jardins publics ou particuliers, ont assez bien réussi; mais on aurait tort d'en conclure que ces plantes puissent jamais devenir en Corse l'objet d'une grande culture : elles y demandent des ménagements tout spéciaux, et il n'y a, comme nous l'avons dit, que quelques points du littoral où elles puissent prospérer. Les céréales, le riz, la garance, les oliviers, les citronniers, la vigne, sont le principe de la véritable richesse agricole de la Corse, dans tous les lieux où le sol n'est pas trop montueux pour leur convenir. C'est donc sur le développement de ces plantes, et non sur de vaines espérances d'indigotiers, de caféiers, de cannes à sucre, que l'attention du gouvernement et des industriels doit se porter. Bien que la Corse n'ait pas été destinée par la nature à devenir jamais un pays bien fertile, il y a certainement d'immenses bénéfices à en tirer par une sage exploitation de la plaine et des vallées. Les eaux propres aux irrigations y sont abondantes. Peut-être serait-il convenable d'étendre les essais qui ont été faits, à diverses reprises, sur les semis de cotonniers : il serait possible que la Corse, dans les localités bien situées, pût tirer de cette plante précieuse un revenu considérable et d'une haute utilité pour l'industrie du midi de la France (*a*).

« Les forêts de la Corse, ajoute M. Reynaud, sont peut-être les plus belles qu'il y ait au monde, sinon sous le rapport de l'étendue, du moins sous celui de la magnificence. Sans parler de ces majestueuses forêts de châtaigniers qui occupent les pentes peu élevées, et dont la fécondité est si prodigieuse, qu'une population considérable n'a pas besoin d'autres champs, les hautes montagnes de la Corse nourrissent des forêts de chênes, de hêtres, de sapins, et surtout de pins larix, propres aux constructions les plus magnifiques (*b*). Il semblerait que la nature, donnant à la Corse les havres les plus multipliés et les plus spacieux qu'il y ait sur aucune côte de la Méditerranée, eût voulu lui donner aussi toute la charpente nécessaire pour une marine puissante. Il peut sembler extraordinaire au premier abord que ce petit peuple, ainsi isolé au milieu de la Méditerranée, et entouré de tant de circonstances favorables à la navigation, soit demeuré montagnard et ne se soit point fait navigateur. Mais le développement de la marine demande des conditions particulières de commerce et de puissance que la Corse n'a jamais eues jusqu'à présent, et qui ne se manifesteront qu'à mesure que la France s'y constituera plus efficacement, et prendra sur la Méditerranée le rang qui lui appartient (*c*). »

Sous le rapport minéralogique, la Corse est sans contredit le pays le plus riche de l'Europe. M. Gueymard, ingénieur en chef des mines, l'a appelée l'Élysée de la belle géologie. Dans un rapport qu'il fit en 1820 à la suite d'un long voyage dans l'île, il disait : « Je me suis souvent servi de l'expression que cette île était l'Élysée de la belle géologie, et plus je voyage, plus je reconnais que nulle part il n'existe d'aussi beaux produits. La Corse renferme les plus jolies roches et des roches uniques. C'est dans

(*a*) *Encyclopédie nouvelle*, t. IV, p. 60 et suiv

(*b*) D'après le procès-verbal de délimitation, terminé en 1839 par M. Racle, l'État posséderait en Corse un sol forestier de 160,000 hectares.

(*c*) Il est question, depuis quelque temps, de faire d'Ajaccio une succursale du port maritime de Toulon.

l'existence de ces roches précieuses que réside la richesse minéralogique de la Corse. L'architecture et les beaux-arts trouveraient sur ce point du globe des variétés presque infinies de roches pour construire des palais, des monuments, et pour en décorer l'intérieur. »

DE LA DIVISION TERRITORIALE DE LA CORSE JUSQU'A L'ORGANISATION ACTUELLE.

Les Romains, ayant fait la conquête de la Corse, la soumirent ainsi que la Sardaigne au gouvernement d'un même préteur. Les auteurs latins citent deux villes importantes, Aléria et Mariana, dont il reste aujourd'hui encore quelques vestiges, fondées par Marius et Sylla, avec des colonies de vétérans romains. Quant aux autres cités et bourgades dont il est fait mention, il serait assez difficile, non-seulement de donner une idée quelconque de leur importance, mais même d'indiquer d'une manière exacte, pour le plus grand nombre, leur emplacement. Du reste, les Romains ne nous ont rien laissé sur la division territoriale du pays et sur son administration intérieure. Comme on le verra dans le courant de cette histoire, on a fort peu de données sur ce qui se passa en Corse dans les premiers siècles du moyen âge. Au onzième siècle eut lieu, pour la première fois, une division importante dans l'île de Corse. Tout le pays compris depuis la chaîne de montagnes du système transversal jusqu'à Brando se déclara indépendant, sous le nom de *Terre de Commune*, s'organisa et appela un prince étranger pour le gouverner. Alors s'établit, d'une manière certaine et régulière, une division qui se continua jusqu'au seizième siècle. Le pays d'au *Delà des Monts*, sous la dépendance de ses seigneurs, ne reconnut d'autre division que celle des fiefs qui le composaient. Dans le *Deçà des Monts*, il y eut deux grandes divisions, la *Terre de Commune*, se régissant d'une manière indépendante, et le *Cap-Corse*, soumis à des seigneurs féodaux. Ces trois grandes parties de la Corse se subdivisaient en provinces, les provinces en pièves, et les pièves en paroisses. La province comprenait un certain nombre de pièves, et les pièves un nombre indéterminé de paroisses. Il n'y a rien aujourd'hui qui ait remplacé les provinces, qui ont servi à former les arrondissements. Quant aux pièves, elles ont été remplacées par les cantons, et les paroisses par les communes :

Au temps de Filippini, la Corse se divisait aussi en cinq évêchés ou juridictions ecclésiastiques qui embrassaient tout le pays. Comme ce régime s'est conservé à peu près le même jusqu'à l'arrivée des Français, nous allons donner ici le passage dans lequel Filippini résume la position géographique de l'île de Corse, au seizième siècle.

« La Corse fait donc trente mille feux, divisés en soixante-six pièves, quarante-cinq pour le *Deçà des Monts*, vingt et une pour le *Delà des Monts*, et toutes relevant de six évêchés. Le premier de ces évêchés est celui de Mariana, qui contient les seize pièves suivantes : Tomino, Luri, Brando, Lota, Orto, Mariana, Bigorno, Caccia, Quadro ou Casinca, Tavagna, Moriani, Ostriconi, Tovani, Sant-Andrea, Giussani, et Casacconi; il a mille écus d'or de revenu. 2° Vient ensuite l'évêché de Nebbio, qui rend plus de quatre cents ducats, et qui comprend cinq pièves : Canari, Nonza, Rosolo, Sanquilico et Santo-Pietro. 3° Puis celui de Sagona, qui rend environ cinq cents ducats, et qui comprend dix pieves, savoir : Pino, dans la Balagne, Olmia, Calenzana, Chiomi, Vico, Amitro ou Sagno, Paomia, Cinarca, Soroinsù, Cruzini et Sevindentro. 4° Puis le petit évêché d'Accia, qui vaut un peu plus de deux cents ducats de rente, et qui ne renferme que deux pièves, celle d'Ampugnani et celle de Rostino; mais Nebbio et Accia ont été réunis, comme on peut le voir dans un livre des dîmes du pape. 5° L'évêché d'Aléria, dont le revenu est de deux mille écus, et qui renferme dix-neuf pièves, savoir : Giovellina, Campoloro, Verde, Opino, la Serra, Bozio, Alesciani, Orezza, Vallerustie, Talcini, Venaco, Rogna, la Cursa, Covasina, Castello, Aregno, Matra, Niolo et Carbini au delà des monts. 6° Enfin, l'évêché d'Ajaccio, dont le produit est de mille ducats, et qui renferme douze pièves, celles d'Ajaccio, Appietto, la Mezzana, Celavo, Cauro, Ornano, Talavo, Cruscaglia, Veggeni,

Valle, Attallà. On doit observer que les pièves se comptent d'une certaine manière par les évêques, pour ce qui tient au spirituel, et d'une autre manière par les collecteurs d'impôts, pour ce qui est du temporel (1). »

Après la conquête des Français, en 1769, la Corse fut déclarée pays d'états et divisée en neuf juridictions, qui eurent chacune un tribunal de première instance, et l'on établit à Bastia une cour d'appel, sous le nom de Conseil supérieur. Du reste, on conserva l'ancienne division en pièves et en communes. Les neuf juridictions dont nous venons de parler étaient les suivantes : 1° *Ajaccio*, comprenant les pièves de Cinarca, Mezzana, Tavaco, Celavo, Talavo, Ornano, et Sanpierro; 2° *Aléria*, comprenant Campoloro, Tavagna, Moriani, Alesani, Verde, Serra, Cursa, Coasina; 3° *Ampugnani*, formé des pièves d'Ampugnani, Orezza, Vallerustie, Rostino, Casacconi, Casinca; 4° *Bastia*, comprenant Lota, Brando, Luri, Rogliano, Canarl, Nonza; 5° *La Balagne*, dont les pièves étaient : Aregno, Sant-Andrea, Tuani, Giussani, Ostriconi, Pino, Olmi; 6° *Le Nebbio*, qui comprenait les pièves d'Oletta, Murato, San-Pietro, Patrimonio, Mariana, Bigorno, Canale; 7° *Corté*, ayant Talcini, Venaco, Bozio, Caccia, Castello, Giovellina, Niolo, Rogna; 8° *La Rocca*, comprenant les pièves de Sartène, Tallano, Porto-Vecchio, Veggiano, Istria, Carbini, Scopamene, Bonifacio; 9° *Vico*, qui renfermait les pièves de Cruzini, Soroingiù, Sevinfuori, Sevindentro, Soroinsù. La Corse resta ainsi divisée jusqu'à la révolution française, époque à laquelle, ayant été déclarée partie intégrante du territoire français, elle forma un département et fut organisée en districts et communes. De 1793 à 1811, elle forma deux départements, celui du Golo et celui du Liamone. Le premier comprenait les trois arrondissements de Bastia, Calvi et Corté; le second, ceux d'Ajaccio, Sartène et Vico. En 1811, les deux départements furent réunis en un seul, et l'on supprima l'arrondissement de Vico. C'est l'organisation actuelle.

La Corse forme donc aujourd'hui un département divisé en cinq arrondissements, savoir : Ajaccio, chef-lieu de préfecture, Bastia, Calvi, Corté, Sartène. Elle comprend 61 cantons, 346 communes, et environ 200,000 habitants. Elle a une cour royale siégeant à Bastia, et à Ajaccio un évêché suffragant de l'archevêché d'Aix. Elle forme la dix-septième division militaire.

DEÇA DES MONTS.

Comme nous l'avons dit, la Corse se divise géographiquement en deux grandes parties, le *Deçà des Monts* et le *Delà des Monts*. Le *Deçà des Monts*, beaucoup plus considérable en étendue que le *Delà des Monts*, renferme trois arrondissements : Bastia, Calvi et Corté. Le *Delà des Monts* n'en renferme que deux : Ajaccio et Sartène.

Nous suivrons, pour la description topographique, cette division, qui est la plus naturelle, quoiqu'elle ne soit pas la division administrative.

ARRONDISSEMENT DE BASTIA.

L'arrondissement de Bastia est le plus populeux de la Corse : on y compte 60,000 habitants, répartis en 12 cantons subdivisés en 72 communes : il renferme les anciennes provinces du Cap-Corse, du Nebbio, la Casinca, une partie d'Ampugnani et Cervione. C'est l'arrondissement le mieux cultivé et le plus riche en industries diverses. Il est borné au nord et à l'est par la mer de Toscane, à l'ouest par la mer de France, au sud-ouest par la Balagne, au sud et au sud-est par l'arrondissement de Corté.

Bastia, chef-lieu de l'arrondissement, la ville la plus considérable de la Corse, sous le rapport de la population et du commerce, renferme environ 15,000 habitants. Pendant les longues guerres qui ont agité la Corse, elle a presque toujours appartenu aux Génois, qui y tenaient une forte garnison; elle se divise en deux quartiers, l'ancien et le nouveau, *Terra-Vecchia* et *Terra-Nuova*. La vieille ville est bâtie sur une éminence, du côté de la terre; ses rues sont étroites et d'une pente très-rapide. La nouvelle ville, assise au bord de la mer, se distingue par l'élégance de ses constructions et par son pavé, construit en pierres de Brando, dalles magnifiques, ressemblant à du marbre jaspé. Bastia ren-

(1) Filippini, *Ist. di Corsica*, t. 1, p. 126 Édit. de Pise, 1827.

ferme plusieurs églises dans le goût moderne de l'Italie, remarquables par la richesse des dorures et des boiseries. Cette ville a été et sera peut-être toujours la plus commerçante de la Corse. Située en face de l'Italie, avec laquelle elle a de fréquents rapports, entourée de villages populeux et riches, elle trouve un débouché certain à son commerce d'importation et d'exportation. Les chambres viennent de voter trois millions pour l'amélioration de son port, qui, offrant désormais un mouillage sûr, développera le mouvement maritime et créera pour la ville des ressources ignorées.

Le Cap-Corse fournit en très-grande abondance des fruits que l'on exporte et du vin cuit dont le débouché se trouve en Italie, où, après l'avoir manipulé, on le débite comme vin d'Espagne. Les habitants du Cap-Corse sont en général fort doux et très-industrieux : ils aiment le commerce et les dangers de la mer; ils font le cabotage avec l'Italie et la France. Un certain nombre d'entre eux émigre tous les ans pour l'Amérique, où quelques négociants de cette province ont fait des fortunes colossales.

Le territoire du Cap-Corse, formé généralement de terrains intermédiaires, dont la roche principale est le schiste talqueux, ne permet guère d'autre culture que celle des arbres fruitiers et de la vigne. Il renferme plusieurs mines de fer, d'antimoine, de plomb argentifère, de manganèse oxydé noir, susceptibles d'exploitation.

Le Nebbio est riche en oliviers, en fruits et en céréales : ses habitants paraissent avoir perdu le caractère turbulent et factieux qu'ils avaient au temps de Filippini; il jouit aujourd'hui d'une assez grande tranquillité. Cette province, où la culture est très-avancée, est malheureusement sous l'influence des marais insalubres de Saint-Florent, ancienne ville, aujourd'hui presque abandonnée, et qui cependant pourrait acquérir une grande importance.

La Casinca est, relativement à sa population et à son étendue, la plus riche province de la Corse : elle produit en très-grande quantité des céréales, des fruits, des vins; ses jolis villages respirent le bien-être et l'abondance. Le voisinage de Bastia, la commodité des routes et de la mer, les relations établies depuis longtemps avec le continent, ont adouci les mœurs de ses habitants.

L'arrondissement de Bastia est le plus civilisé de la Corse, civilisation qu'il doit à son activité commerciale et à son voisinage de l'Italie.

ARRONDISSEMENT DE CORTÉ.

L'arrondissement de Corté est le plus étendu de la Corse : il a pour limites à l'ouest-nord-ouest la Balagne, et au sud le fleuve de Solenzara; il suit la chaîne de montagnes du système transversal dans le sens de l'ouest au midi. La mer de Toscane le limite à l'est; au nord-nord-est, il confine avec l'arrondissement de Bastia par les Costières, Ampugnani et Campoloro. Il est formé de cette partie de la Corse anciennement appelée *Terre de Commune*, et qui renfermait, entre autres provinces, Venaco, Fiumorbo, Rogna, Campoloro, Bozio, Alesani, Orezza et une partie d'Ampugnani. Sa population est de 50,000 habitants, répartis en 102 communes, renfermées en 15 cantons.

L'arrondissement de Corté, quoique le plus vaste de la Corse, en est en même temps le moins riche. Cela tient à ce que, d'une part, les terrains de l'intérieur sont maigres, peu fertiles et coupés de montagnes généralement dénudées; et d'autre part, à ce que l'immense plaine d'Aléria, qui avoisine la mer, et qui pourrait à elle seule nourrir toute la Corse, n'est cultivée qu'en partie, à cause des marais qui la couvrent et en rendent le séjour presque mortel.

Corté, qui est le chef-lieu de l'arrondissement, ne contient guère que 3,000 habitants. Paoli y avait établi le siége du gouvernement national. Par sa position centrale, cette ville aurait influé sur le reste de l'île, et la civilisation aurait rayonné du centre aux extrémités, au lieu de venir des extrémités au centre, ce qui ne pourra se faire que très-lentement. Corté paraît avoir été entièrement oubliée par l'administration. Si l'on y avait placé le siége de quelque administration importante, cela eût été d'un grand avantage pour les habitants de la Corse entière, obligés quelquefois à des déplacements considérables. Bastia et Ajaccio ont jusqu'ici tout absorbé. Se-

rait-ce par hasard parce que Corté ne fournit qu'un petit nombre d'électeurs et qu'elle n'est d'aucune valeur pour la députation? Si cela était, nous ne pourrions que déplorer la condition de ce pays, auquel se rattachent des souvenirs précieux de dévouement à la France, et qui est admirablement placé pour devenir le foyer le plus puissant de civilisation de la Corse.

Les provinces les plus remarquables comme caractère que renferme l'arrondissement de Corté sont le Niolo, Orezza et le Fiumorbo.

Le Niolo, situé dans les hautes montagnes limitrophes de la Balagne, est sans contredit le pays le plus original de la Corse, tant à cause de l'âpreté de la nature physique qu'à cause des mœurs de ses habitants. La végétation y est celle des pays du Nord. La terre, couverte de neige une grande partie de l'année, fournit cependant du seigle et quelque peu de blé. On y trouve les deux lacs d'Ino et de Creno, qui sont comme les deux grands réservoirs de la Corse. Le premier donne naissance au Golo, qui, allant de l'ouest au nord-est, se jette à la mer dans la plaine de Mariana; le second donne naissance au Tavignano et au Liamone. Le Tavignano descend rapidement et presque à pic dans la direction de l'ouest à l'est, reçoit dans sa course la Restonica et le Vecchio, et va se jeter dans la mer à Aléria. Le Liamone prend une route opposée, descend d'abord dans la direction de l'ouest, puis, déviant de son cours, va se jeter à la mer au sud-ouest, dans une plaine à laquelle il a donné son nom.

Les Niolini (habitants du Niolo) sont presque tous grands et bien faits; ils ont les yeux bleus, les cheveux blonds, et en général le type des hommes du Nord, ce qui se rencontre beaucoup plus communément en Corse qu'on ne se le figure ordinairement. Ils sont vêtus à l'ancienne mode du pays, en drap de poil de brebis tissu par leurs femmes. Ils sont presque tous bergers et essentiellement nomades. Ils parcourent avec leurs troupeaux tout l'arrondissement de Corté, et un peu aussi ceux de Calvi et d'Ajaccio. Ils ne rentrent guère chez eux qu'une ou deux fois par an et ne quittent ce genre de vie que lorsque la maladie ou l'extrême vieillesse les condamnent au repos. Les Niolini ne se nourrissent que de laitage et de châtaignes, qu'ils peuvent se procurer partout en échange de fromage, et dont le transport d'ailleurs n'est pas embarrassant. Ils couchent sur la dure et n'ont souvent pour s'abriter que leur *pelone*, manteau à capuchon, usité par tous les bergers de l'île et par la plupart des paysans. Les femmes du Niolo ont conservé leur ancien costume, qui est une robe montante et à petit corsage, en drap corse pour les pauvres, en drap vert ou noir de fabrique étrangère pour les femmes aisées, et en une petite coiffe de drap ou de velours, qui ressemble assez à une calotte.

Les habitants d'Orezza, renfermés dans un territoire ingrat, et n'ayant d'autre ressource que celle de leurs châtaigniers, se sont adonnés à l'industrie; ils sont, en général, muletiers. Ils fabriquent aussi des meubles et des ustensiles de ménage dont ils fournissent presque toute la Corse. Il y a quelques années qu'Orezza était le seul pays de la Corse où l'on fabriquât du fer. Orezza possède plusieurs sources d'eaux minérales acidulées se rapprochant de celles de Vichy. On y trouve aussi des carrières de vert antique, facile à travailler, et dont on fait de jolis ouvrages.

Le Fiumorbo, province fort étendue, confine au nord avec la plaine d'Aléria, qui a été longtemps sa tributaire, à l'ouest avec les montagnes du sytème transversal, au sud avec l'arrondissement de Sartène, et à l'est avec la mer. Ce pays renferme beaucoup de bois et des plaines d'une grande fertilité.

Les habitants du Fiumorbo avaient autrefois une détestable réputation, justement méritée par leurs brigandages à main armée sur leurs voisins. Ils étaient dans l'habitude d'arriver en très-grand nombre, au moment de la récolte des blés, dans la plaine d'Aléria, d'y charger leurs bêtes de somme et de s'en retourner chez eux sans craiute d'être inquiétés. Ils devaient à la nature des lieux qu'ils habitaient de vivre dans l'impunité. Le Fiumorbo était aussi le refuge des bandits qui se trouvaient traqués dans les autres parties de l'île. Depuis quelque temps, cet état de choses a chan-

gé. Le gouvernement a fait des travaux qui ont, pour ainsi dire, renouvelé la face du pays (*e*). On a percé des routes, bâti des casernes, créé des postes militaires, établi des écoles, réprimé avec sévérité le brigandage et encouragé l'industrie. Les défrichements, qui s'y sont multipliés, offrent assez de ressources aux habitants pour qu'ils n'aient plus besoin de leurs voisins. Aujourd'hui le Fiumorbo est aussi civilisé que les autres parties de l'île, et l'on peut y voyager avec la plus grande sécurité. On trouve dans cette contrée, à l'endroit appelé Pietra-Pola, des eaux thermales merveilleuses pour les maladies cutanées.

ARRONDISSEMENT DE CALVI.

Le troisième arrondissement du *Deçà des Monts*, le moins considérable en étendue et en population, est celui de Calvi. Il ne renferme qu'une population de 22,000 habitants, et n'est formé que d'une seule province, la Balagne, à laquelle on a joint la piève de Giussani, une des plus riches en bestiaux de la Corse. Il est borné au nord par la Méditerranée et l'arrondissement de Bastia; à l'est, par les montagnes du système transversal; à l'ouest, par la mer; et au sud, par l'arrondissement d'Ajaccio.

On a dit que la Balagne était le jardin de la Corse, et cela a été vrai pendant longtemps; aucune partie de l'île n'est, en effet, encore en ce moment, mieux cultivée, et nulle part on n'a su tirer un meilleur parti du terrain, assez maigre d'ailleurs. Mais la Balagne est aujourd'hui ce qu'elle était il y a vingt-cinq ans, ce qu'elle sera encore longtemps : elle est à peu près arrivée au plus grand développement agricole qu'elle puisse atteindre, parce qu'elle est limitée par l'étendue et la nature de son sol; tandis que les autres parties de la Corse, où la terre est beaucoup plus fertile, s'améliorent tous les jours davantage, et offrent des ressources inépuisables à l'industrie.

La Balagne se divise naturellement en deux parties, la Balagne supérieure et la Balagne inférieure. La première comprend les villages renfermés entre le mont Saint-Antoine et la mer, du nord-est au nord-ouest, et entre le fleuve d'Ostriconi et Lumio, du nord au midi. Elle est arrosée par le fleuve Regino, qui la traverse en courant sans la fertiliser : sa principale richesse consiste en oliviers.

L'Ile-Rousse (*f*), petite ville qui renferme 1,500 habitants, peut être considérée comme la capitale de la Balagne supérieure : elle n'était, au commencement du gouvernement de Paoli, qu'une petite bourgade de pêcheurs. Paoli, que l'obstination de Calvi avait irrité, encouragea de toutes ses forces la colonisation de l'Ile-Rousse, et réussit assez bien pour voir de son vivant ses espérances réalisées. Il avait dit qu'en fondant l'Ile-Rousse, il plantait les fourches qui devaient servir à pendre Calvi (*ho piantato le forche per impiccar Calvi*). L'Ile-Rousse est devenue bientôt, en effet, par sa position le centre du commerce de la Balagne. Les villages des environs y ont envoyé leurs huiles; de riches négociants s'y sont établis, et y ont commencé des bâtisses qui ont été toujours en augmentant. Aujourd'hui, c'est une des plus jolies villes de la Corse, et l'on estime à plus d'un million l'exportation qu'elle fait annuellement des huiles.

Non loin de l'Ile-Rousse est une petite ville tombant en ruine, appelée l'Algajola, et dans le territoire de laquelle se trouvent les carrières de granit rosé dont on a fait le soubassement de la colonne Vendôme, et dont on fait aujourd'hui la colonne destinée au monument de l'empereur à Ajaccio.

La Balagne inférieure est bornée, au nord-est, par le Monte-Grosso, suite de la chaîne de montagnes du système transversal, et au nord-ouest, par la mer; elle est séparée au nord, de la Balagne supérieure, par un rameau du Monte-Grosso, sur lequel sont assis Lumio, Monte-Maggiore, Cassano, Zilia, etc.; au midi, la plaine du Marsolino la limite avec le *Dela des Monts*. Quoiqu'elle possède un assez grand nombre d'oliviers, elle en a beaucoup moins cependant que la Balagne supérieure; en revanche, elle est

(*e*) On commença à s'occuper du Fiumorbo en 1826; et cette province dut une grande partie de ses améliorations à l'intelligente et active administration de M. le sous-préfet Arman.

(*f*) On lui a donné ce nom d'un petit îlot, roc de couleur rougeâtre qui se trouve en face de la ville, à une distance de quelques mètres.

plus riche en céréales, en vins et en bois.

Calvi, ancienne ville très-forte, bâtie sur un rocher qui s'avance en pointe dans la mer, et chef-lieu de l'arrondissement, ne renferme guère plus de 1,500 habitants. Cette ville, colonisée autrefois par les Génois, auxquels elle demeura toujours attachée, a montré envers la France un rare dévouement, qui justifie l'inscription gravée depuis des siècles en lettres d'or sur sa porte d'entrée : *Civitas Calvi semper fidelis*. En 1794, elle était occupée par les troupes républicaines.

Lorsque les Anglais cherchèrent à s'en emparer, elle se défendit vaillamment contre la flotte qui l'attaquait par mer et contre les batteries anglaises, placées sur le Mozello, qui la foudroyaient du côté de la terre. Elle reçut plus de quatre mille bombes, qui abîmèrent toutes les maisons et en firent un monceau de ruines. Le commandant de la garnison, Casabianca, voyant qu'une plus longue résistance, non-seulement devenait impossible, mais qu'elle serait infructueuse, obtint une capitulation honorable, dans laquelle il fut dit que l'inscription ne serait point effacée.

Calvi ne s'est point relevée de ses ruines; et c'est vraiment un triste spectacle que de voir ces maisons criblées par les bombes, dont les pans de murailles portent encore çà et là des vestiges d'anciennes peintures, et sur lesquels croissent les plantes parasites des tombeaux abandonnés.

Les habitants de la Balagne sont actifs et très-industrieux. La plupart sont *tragolini*, c'est-à-dire muletiers. Dans les années de récolte médiocre, ils vont vendre leur huile sur tous les points de la Corse. Quand leur provision est épuisée, ils chargent sur leurs mulets la denrée abondante en l'endroit où ils se trouvent, et vont la revendre ailleurs, avec quelques sous de bénéfice. Pendant la saison des vendanges, ils accourent avec leurs mulets dans les lieux où les moyens de transport sont rares, et se font payer assez cher leurs services.

L'abondance des huiles et l'industrie des *tragolini* font entrer beaucoup d'argent en Balagne, et cette richesse a donné au pays un aspect d'aisance et de bien-être qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans le département, si ce n'est dans la Casinca.

Les habitants de la Balagne ont des mœurs douces et polies. Ils se ressentent beaucoup du continent italien, avec lequel ils ont eu longtemps de fréquents rapports. Isolés, pour ainsi dire, du reste de la Corse par de hautes montagnes et des espaces immenses de terres incultes, ils se sont formés par le commerce et par le contact des étrangers qui tous les jours viennent s'établir chez eux.

DELA DES MONTS.

ARRONDISSEMENT D'AJACCIO.

Le *Delà des Monts* ne renferme que deux arrondissements, celui d'Ajaccio et celui de Sartène. Ajaccio comprend les anciennes provinces de Vico de Cinarca et d'Ornano. Sartène est presque entièrement formé des anciennes seigneuries d'Istria et de la Rocca.

L'arrondissement d'Ajaccio renferme une population de 48,000 habitants, répartis en douze cantons, divisés en soixante-douze communes. Il est borné, au nord, par l'arrondissement de Calvi et par les montagnes du système transversal, qui le séparent de celui de Corté, dans le sens du nord-est au sud-est; au sud, par l'arrondissement de Sartène; à l'ouest, par la mer.

Ajaccio, chef-lieu du département, patrie de l'empereur Napoléon, renferme environ 10,000 habitants : elle est située au fond d'un golfe majestueux, et possède un des plus beaux ports de la Méditerranée. Les Romains l'appelaient *Urcinum*, à cause des poteries que l'on y fabriquait; elle était autrefois située plus au nord, à l'endroit que l'on appelle Castel-Vecchio, et où l'on a trouvé encore des vestiges d'anciennes habitations et d'anciennes sépultures. Le marais des Salini, desséché seulement depuis quelques années, en rendait le séjour très-dangereux. C'est ce qui, joint à des motifs politiques, engagea, en 1495, la compagnie de Saint-Georges à faire bâtir quelques maisons sur la langue de terre qui s'avance dans la mer. Les habitants de l'ancien Ajaccio l'abandonnèrent sans difficulté, pour aller s'établir dans un lieu qui leur offrait de précieux avantages.

Jusqu'à l'arrivée des Français, en

1764, la ville d'Ajaccio n'offrit rien de remarquable. Sa cathédrale, monument du seizième siècle, était, avec le séminaire, le palais épiscopal et le collége des jésuites, les seuls édifices qu'elle possédât. Après la conquête, la ville commença à sortir de l'étroite enceinte dans laquelle elle se trouvait renfermée : ses murs furent abattus ; les jardins qui l'entouraient durent se reculer, pour faire place à la route royale qui devait relier Ajaccio à Bastia, en traversant l'île du nord-est au sud-ouest. Une caserne spacieuse fut bâtie sur le bord de la route, au coin de la place Saint-François. L'ancien couvent des frères mineurs devint un hôpital.

Quelques nouvelles bâtisses commencèrent à donner à la ville un autre aspect. Cependant, ce ne fut guère que dans les dernières années de l'empire, et sous la restauration, que la ville prit une extension vraiment surprenante.

On construisit un quai, qui malheureusement est resté inachevé. Des deux côtés de la route royale, et tout autour de la place de l'Orme, au milieu de laquelle s'élève une gracieuse fontaine, on bâtit de très-belles maisons. Sous l'administration de M. de Lantivy, dont le zèle était si ardent, furent jetés les fondements de la préfecture, du théâtre et de l'hôtel de ville. Ces trois monuments, achevés aujourd'hui, forment le plus bel ornement de la ville, et ne seraient déplacés dans aucune ville secondaire de France. La préfecture surtout est magnifique et admirablement bien située. La voûte du théâtre est bâtie en pierres de taille et très-bien disposée pour l'acoustique. Depuis quelques années, Ajaccio a vu s'augmenter ses monuments. Le grand et le petit séminaire, la caserne de la gendarmerie et l'école normale pour les instituteurs primaires, le palais Fesch, ont encore reculé et embelli la ville. Chaque jour s'élèvent de nouvelles bâtisses élégantes et commodes, qui semblent inviter la population à quitter les vieux quartiers, pour jouir de l'air et des commodités de la vie. Le centre de la ville va être bientôt déplacé, car, depuis quelque temps, il tend à se porter vers la grande route et le faubourg. La sévérité de la loi sur les servitudes militaires, empêchant la construction ou la réparation des bâtiments dans un certain rayon, a contribué et contribue beaucoup tous les jours à ce déplacement.

Cette ville possède une bibliothèque, fondée sous l'empire par les soins de Lucien Bonaparte, et enrichie depuis de dons particuliers, et un musée de mille tableaux, légués par le cardinal Fesch, à qui la ville doit beaucoup de reconnaissance.

Ajaccio, dont les rues larges et droites sont pavées en très-beau granit, et qui possède deux belles promenades, l'une au nord, plantée d'orangers sauvages, l'autre du côté de l'ouest, au bord de la mer, est non-seulement la plus jolie ville de la Corse, mais elle ne tardera pas à devenir une des plus jolies villes de la France.

Si l'on fait d'Ajaccio, comme il en est question depuis longtemps, comme l'exige l'intérêt général, une succursale du port maritime de Toulon, cette ville joindra bientôt à la beauté du séjour les ressources des grands centres d'activité.

Les provinces qui composent l'arrondissement d'Ajaccio sont abondantes en toutes espèces de produits agricoles. Cependant, elles fournissent plus particulièrement d'excellents vins et des céréales qu'on exporte à Marseille.

La province de Vico, qui, du fleuve de Liamone s'étend jusqu'à la Balagne, est riche en blés et surtout en bois. C'est dans cette province que se trouvent les forêts de Perticato, Libio, Tritore, Aïtona. Guagno, village considérable, presque entièrement peuplé de bergers, produit en très-grande abondance des châtaignes et des fromages. Dans son territoire se trouvent des eaux minérales, excellentes pour la guérison des douleurs rhumatismales et pour les blessures. L'administration de la guerre y envoie tous les ans un très-grand nombre de militaires blessés.

La Cinarca, séparée de la province de Vico par le Liamone, et très-célèbre par ses seigneurs féodaux, qui l'ont possédée jusqu'au milieu du quinzième siècle, s'étend depuis la mer jusqu'au Monte-d'Oro, et se trouve limitée, à l'est, par la Gravona : elle abonde en vins,

réputés des meilleurs de la Corse, en céréales et en châtaignes.

Entre la Gravona, qui prend sa source au Monte-d'Oro et commence à couler au-dessous de Boccognano, et l'ancienne province d'Ornano, se trouve un pays assez étendu, dans lequel sont deux des plus gros villages de la Corse, Boccognano et Bastelica, l'un et l'autre peuplés en majeure partie d'habitants nomades, presque tous bergers ou laboureurs, résidant l'hiver à la plaine et l'été à la montagne. Boccognano et Bastelica sont très-renommés pour leurs troupeaux, leurs fromages et leurs châtaignes. Aujourd'hui, la population de ces deux cantons tend évidemment à abandonner la montagne pour s'établir dans les plaines qui avoisinent la mer.

La province d'Ornano, formée de l'ancienne seigneurie de ce nom, est riche en céréales, en fruits, oliviers et bois de futaie : elle exporte fort peu; mais ces productions suffisent à la population qu'elle renferme : elle possède une très-grande quantité de terres en friche, qui pourraient devenir un puissant élément de richesses. L'arrondissement d'Ajaccio est le plus étendu de la Corse, après celui de Corté, puisqu'il s'etend de la forêt de Perticato au golfe de Valinco, et des montagnes du système transversal à la mer. Quoique très-montagneux, il renferme néanmoins des plaines étendues et fertiles, comme celles de Liamone et de Campo dell'Oro : il est suffisamment arrosé par des cours d'eau, qui le sillonnent en tous sens, et possède une très-grande quantité de terres en friche. Il renferme, en outre, les plus belles forêts de la Corse, Aïtona et Vizzavona, dont l'exploitation utile à l'État et aux particuliers, en créant des industries nouvelles, augmenterait la prospérité du pays.

ARRONDISSEMENT DE SARTÈNE.

L'arrondissement de Sartène est formé, comme nous l'avons dit, des anciennes seigneuries d'Istria et de la Rocca : il est borné, au nord, par l'arrondissement de Corté, et par celui d'Ajaccio dans la direction du nord-nord-est; à l'ouest, par la Méditerranée; au sud par le détroit de Bonifacio, qui le sépare de la Sardaigne; et à l'est, par la mer de Toscane. Il ne renferme que 26,000 habitants, répartis en 43 communes; mais il pourrait aisément en contenir quatre fois autant.

Sartène, petite ville située dans la vallée du Valinco, sur un chaînon qui la sépare de celle de l'Ortolo, est le chef-lieu de la sous-préfecture : elle renferme environ 3,000 habitants. La population tend à s'y accroître chaque jour davantage. Il est à regretter que l'administration ne songe pas à faire quelques améliorations indispensables : les prisons y sont dans un tel état que les individus condamnés à quelques jours d'emprisonnement préfèrent se faire bandits que d'y être renfermés.

Propriano, petite bourgade assise au bord de la mer, à un myriamètre environ de Sartène, sert de port à cette ville et à la plus grande partie de l'arrondissement, qui y apporte ses objets d'exportation. Si l'on parvenait à en rendre l'air moins insalubre, Propriano ne tarderait pas à prendre de l'extension et à devenir un des centres les plus actifs du commerce de la Corse.

L'arrondissement de Sartène est relativement le plus riche de la Corse, et sa richesse ne peut qu'aller en augmentant; il produit en très-grande quantité des céréales et des huiles qu'on exporte; de très-bons vins, des fruits et des bestiaux. C'est bien la partie la plus fertile de la Corse; et l'on peut, sans trop se compromettre, avancer que dans quelques années il n'y aura pas d'arrondissement agricole en France qui l'égale en richesses. Il est à déplorer que les divisions intérieures soient souvent un obstacle au développement de l'agriculture et de l'industrie. Les *vendette*, qui ont affligé et affligent encore cet arrondissement, y ont un caractère particulier qui ne se rencontre dans aucune autre partie de l'île. Ce sont en général les familles riches et influentes dans le pays qui sont en inimitié, et les membres de ces familles exercent ordinairement eux-mêmes leurs vengeances, sans avoir recours au bras d'un sicaire, comme cela arrive malheureusement quelquefois ailleurs.

L'arrondissement de Sartène renferme trois ports d'une haute importance pour notre marine, Valinco, Santa-Manza et Porto-Vecchio : les deux premiers sur la

route de l'Afrique, le troisième en face de l'Italie.

Au sud de l'arrondissement de Sartène et à l'extrémité de l'île de Corse, se trouve la petite ville de Bonifacio, bâtie au dixième siècle par le comte Boniface, et colonisée plus tard par les Génois, auxquels elle resta constamment dévouée. Bonifacio soutint, en 1420, un siége mémorable contre Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon, qui ne put s'en rendre maître. Elle possède des archives assez intéressantes pour le commerce et pour la constitution des municipalités au moyen âge. Elle se trouve bâtie sur une des grottes les plus curieuses de la Corse : ses habitants se ressentent toujours de leur origine, et parlent encore le génois.

C'est dans l'arrondissement de Sartène que se trouvent les seules carrières qui existent au monde de granit orbiculaire gris, une des plus belles productions du règne minéral, mais que sa dureté ne permet pas de travailler facilement.

MŒURS.

On a beaucoup parlé et l'on parle beaucoup encore de la sauvagerie des mœurs corses, et l'éternelle *vendetta* a donné matière à plus d'un voyageur et d'un romancier d'exercer son imagination. Certes, si l'on compare les mœurs du paysan corse aux mœurs élégantes et polies de la société parisienne, on trouvera une différence notable. Mais que cette comparaison s'établisse aussi pour la Haute-Loire, le Puy-de-Dôme, les Bouches-du-Rhône, et l'avantage restera encore à la Corse. Un ridicule assez commun à nos voyageurs parisiens, c'est de prendre Paris pour modèle en toute chose et de trouver mauvais que l'on ne soit pas servi dans une auberge de village comme au Rocher de Cancale. La Corse est certainement encore, au jour qu'il est, un pays exceptionnel, mais beaucoup moins exceptionnel qu'on veut bien le dire : elle se trouve en ce moment dans un état de crise entre les mœurs anciennes, qui se perdent tous les jours davantage, et les mœurs nouvelles, qui font de très-grands progrès. Dans cinquante ans, avant même peut-être, la physionomie physique et morale de ce pays aura complétement changé; et ce sera alors, nous croyons pouvoir l'affirmer, un des départements les plus avancés de la France. Car, si le Corse quitte ses vieilles mœurs pour en embrasser de nouvelles, il voudra avoir, en celles-ci, la dernière perfection. Pour ce qui est du moment present, nous croyons être dans le vrai en soutenant que l'on a beaucoup trop exagéré le mal qui se commettait en Corse, et que l'on s'est beaucoup trop hâté de généraliser sur des faits qui pouvaient bien n'être que des exceptions. Nous ne voulons cependant pas nier l'existence malheureusement trop reelle de la passion de la vengeance, qui au fond n'est que l'exagération du sentiment du juste, mais qui n'en est pas moins une plaie terrible pour ce pays. Quoique cette passion se soit beaucoup modifiée, surtout dans les parties qui avoisinent les villes, néanmoins elle forme toujours le côté le plus saillant du caractère national. Nous croyons cependant que cela peut et doit changer rapidement, et qu'une administration intelligente et bien intentionnée peut, sans sortir des lois constitutionnelles, renouveler la face du pays et faire de la Corse un département aussi florissant et aussi civilisé que les départements du Nord.

Nous venons de donner une description géographique des parties les plus importantes de la Corse. Nous regrettons que l'espace dans lequel nous sommes obligé de nous renfermer ne nous permette point d'entrer dans de plus grands détails sur un pays où la nature est si riche, le soleil si beau, le ciel si pur, et dont les habitants ont des vertus antiques qui en font un peuple à part dans notre Europe civilisée. Le royaume de Corse est aujourd'hui un département français. La couronne souveraine qui faisait l'orgueil de Gênes, et l'autorisait à demander au Vatican les honneurs dus aux monarques, s'est effacée devant la glorieuse couronne de la France. La Corse ne regrette pas son passé : elle ne croit point avoir déchu en étant appelée à faire partie intégrante du plus beau royaume du monde, après celui du ciel (g). Lorsque la députation corse vint assurer Louis XV des sentiments qui ani-

(g) Grotius, *de Jure Belli et Pacis, Epist. ad Ludovicum XIII.*

maient le pays envers la France, l'évêque de Sagone, qui portait la parole, dit au roi : « La nation corse a donné dans les « siècles passés des preuves éclatantes « de constance et de valeur; elle se fera « une gloire dans les siècles à venir de « consacrer ces deux belles qualités au « service de son bien-aimé souverain et « de la nation la plus grande, la plus « brave et la plus polie de l'univers. « Tel fut toujours le désir de nos pères, « et les annales de votre monarchie le « prouvent d'une manière incontesta- « ble. »

La Corse n'a pas attendu des siècles pour remplir fidèlement ses promesses; elle a donné Napoléon à la France, et ses enfants ont versé glorieusement leur sang pour la patrie. En retour de ses services et de son dévouement, n'est-elle pas en droit de demander quelque chose? Son sol est vaste et fertile; ses forêts, peut-être les plus belles du monde, sont d'une richesse inappréciable; ses havres les plus rapprochés du continent et les plus sûrs de la Méditerranée; ses habitants, Français par le cœur et l'esprit autant que les plus chers enfants de la France. Pourquoi donc la négliger et l'abandonner ainsi? Si, depuis l'empire, on avait fait pour la Corse, pour cette terre qui ne cessera jamais d'être France, le dixième de ce qu'on a fait depuis quinze ans pour l'Algérie, elle serait aujourd'hui le pays le plus florissant de la Méditerranée et le grenier d'abondance de nos provinces du Midi. Espérons que, longtemps oubliée, la Corse attirera désormais les regards du gouvernement. Déjà des routes royales sillonnent l'île. Il ne reste plus pour assurer sa prospérité qu'à exécuter deux opérations également importantes, le dessèchement des marais et l'exploitation des forêts (*h*). La première, si impérieusement réclamée par l'humanité, en appelant les populations des montagnes dans la plaine, donnera des bras à l'agriculture et créera de nouvelles cités. La seconde, en assurant la conservation des forêts, permettra à la France de se passer des nations étrangères pour ses bois de construction, et la Corse pourra bien être alors ce que pensait le duc de Choiseul, ***plus utile à la France que ne l'était ou ne l'aurait été le Canada.***

LIVRE Ier.

Depuis les temps les plus anciens jusqu'aux invasions des Sarrasins.

L'origine des peuples de la Corse, comme celle de tous les peuples primitifs, est incertaine et ne saurait être fixée d'une manière positive. Le nom même de cette île, appelée (1) *Cyrnos* par les Grecs, est un sujet de controverse, qui

(*h*) Les marais sont le plus grand obstacle au développement de l'industrie agricole, et occasionnent une grande mortalité; ils infectent toutes les parties de l'île qui avoisinent la mer. Ils couvrent une superficie de terrain de 3,313 hectares et ont une hauteur moyenne de 6 mètres. Les plus considérables sont sur la côte de l'est : les étangs de Biguglia, de Diana, d'Urbino, de Palo, de Balistro, les marais del Sale et de Porto-Vecchio. — Sur la côte de l'ouest, l'étang de Taravo, les marais de Pero et de Chioni. Sur celle du nord-ouest et du nord : les marais de Galeria, Calvi et Saint-Florent. — On ne saurait se faire une idée des maladies qu'occasionne le séjour dans le voisinage de ces marais. Les laboureurs, qui sont obligés de travailler les plaines qui les avoisinent, s'estiment fort heureux lorsqu'ils en sont quittes pour quelques mois de fièvres. En 1829, le conseil de révision trouva, dans le seul canton de Venaco, plus de trente fils de veuves dont les maris étaient morts pour avoir travaillé à Aléria. A Calvi et à Saint-Florent, les quatre cinquièmes des soldats sont pendant l'été hors d'état de faire le service.

(1) Aucun historien n'a jusqu'à ce jour donné une étymologie satisfaisante des noms de *Cyrnos* et de *Corse*. Les uns assurent que Cyrnus était un fils d'Hercule, qui donna son nom au pays que nous connaissons. Les autres, et Samuel Bochart est de ce nombre, prétendent que le nom de Cyrne voulant dire, en langue phénicienne, *couvert de forêts*, ce nom dut être imposé à la Corse d'aujourd'hui par les voyageurs phéniciens, qui furent frappés de la richesse de ses forêts. — Quant au nom de Corse, il y a également des historiens qui veulent qu'il ait été donné à la Corse par Corsus, fils d'Hercule; Bochart le fait dériver d'un mot phénicien, qui voudrait dire *cornue*, nom qui lui aurait été imposé à cause des nombreux promontoires qui s'avancent en pointe dans la mer, et des pics élevés qu'on aperçoit de loin, avant de l'atteindre. Filippini rapporte deux versions, que nous croyons devoir transcrire ici, pour faire voir jusqu'où peut aller la manie des étymologies. Voici la première : Une femme de Ligurie, appelée *Corsica*, ayant suivi un taureau qui se rendait à la nage dans une terre inconnue, fut rejointe par ses parents, qui, étant arrivés sur ses traces dans un pays de très-belle apparence, et où les pâturages étaient excellents, s'y établirent et appelèrent ce pays *Corsica*, du nom de la femme qui les y avait attirés. La seconde est qu'un neveu d'Énée appelé *Corsus*, ayant enlevé une nièce de Didon, appelée *Sica*, s'enfuit dans l'île à laquelle il donna le double nom de *Corsica*.

prouve l'impossibilité d'en donner une explication exacte. Toutefois, comme, en abordant l'histoire d'un pays, il est utile, ne serait-ce que pour satisfaire la curiosité, de connaître ce qui a été conjecturé ou écrit sur les premiers temps de son histoire, nous donnerons ici, d'une manière succincte, les diverses opinions relatives à l'origine des peuples de la Corse et aux temps qui ont précédé l'invasion romaine.

CHAPITRE I[er].

LA CORSE AVANT LES ROMAINS.

La tradition la plus accréditée chez les auteurs de l'antiquité, c'est que la Corse a été colonisée par les Phéniciens, qui se seraient en même temps établis en Sardaigne. Ils auraient été conduits dans ces deux îles par un fils de l'Hercule conquérant de l'Espagne et de l'Italie. C'est à cette époque que l'on fait remonter la fondation d'Aléria, qui a été, pendant longtemps, la plus considérable des villes de la Corse. Cependant, il est à présumer que les Phéniciens n'ont pas été les seuls étrangers colonisateurs de l'île; il faut admettre que les habitants de l'Italie et en particulier les Étrusques, à cause du voisinage, y ont envoyé de nombreuses colonies. Les peuples de la Grèce songèrent aussi à s'y établir. Hérodote rapporte qu'après la défaite de Crésus, Cyrus ayant chargé Harpage, son lieutenant, de faire la conquête de l'Ionie, celui-ci vint mettre le siége devant Phocée. Il ne demandait aux Phocéens que de le reconnaître pour maître; mais les Phocéens, redoutant l'esclavage, préférèrent abandonner leur ville. Ils s'embarquèrent de nuit, avec toutes leurs richesses, et se dirigèrent vers Chios. Ils demandèrent à acheter les îles Œnusses; et comme on ne voulut pas les leur vendre, ils firent voile pour la Corse, où, vingt ans auparavant, ils avaient bâti la ville d'Alalie. « Lorsqu'ils furent arrivés en Cyrnos, ajoute « Hérodote, ils élevèrent des temples et « demeurèrent cinq ans avec les colons « qui les avaient précédés; mais, comme « ils ravageaient et pillaient leurs voisins, les Thyrrhéniens et les Carthaginois mirent en mer soixante vaisseaux. « Les Phocéens, ayant aussi, de leur « côté, équipé pareil nombre de vaisseaux, allèrent à leur rencontre sur la « mer de Sardaigne. Ils remportèrent la « victoire, mais elle leur coûta cher, « car ils perdirent quarante vaisseaux, « et les vingt autres ne purent servir « dans la suite, les éperons ayant été « faussés. Ils retournèrent à Alalie, et, « prenant avec eux leurs femmes, leurs « enfants et tout ce qu'ils purent emporter du reste de leurs biens, ils « abandonnèrent l'île de Cyrnos, et « firent voile vers Rhegium. (1) »

Cette tentative de colonisation de la part des Grecs d'Ionie est la seule dont fasse mention Hérodote. Quant aux autres auteurs de l'antiquité, tels que Strabon, Pausanias, Pline l'Ancien, Diodore de Sicile, comme ils sont venus beaucoup plus tard et dans la période purement romaine, ils n'ont guère parlé des temps primitifs, et, s'il leur est arrivé de le faire, ce n'est évidemment que par tradition et d'une manière peu certaine. Aussi l'histoire de la Corse n'offre-t-elle rien d'intéressant et de véritablement historique jusqu'au temps où les Romains songèrent à la conquérir. A partir de cette époque, elle devient positive; et l'on trouve dans la tradition romaine les particularités qui la regardent.

CHAPITRE II.

EXPÉDITIONS DES ROMAINS DANS LA CORSE.

(494-591 de Rome.)

Au temps de la rivalité de Rome et de Carthage, la Corse eut à subir le sort des provinces méditerranéennes. Sa position avantageuse entre l'Italie et l'Afrique, la fertilité de son sol et la richesse de ses forêts, qui pouvaient être d'un si grand secours à une puissance maritime, la rendirent un objet de convoitise pour les deux peuples. On a dit que les Carthaginois la possédèrent très-longtemps; cependant, rien ne le fait présumer, et il est à peu près certain qu'ils n'y firent jamais d'établisse-

(1) Hérodote, liv. I, § 156.

Digitized by Google

ment sérieux. Quant aux Romains, ils y firent huit expéditions, et livrèrent bien des combats avant de s'en rendre entièrement maîtres.

La première expédition romaine dont il soit fait mention est celle que le consul Lucius Cornélius Scipion fit en l'an 494 de Rome; il y détruisit, dit Florus, la ville d'Aléria, et frappa ainsi de terreur les autres habitants (1). Cependant, cette terreur dont parle Florus n'amena aucun résultat pour les Romains, car le reste du pays ne se soumit point, et, tandis que le consul était occupé en Sardaigne, les Corses reprirent Aléria, d'où ils chassèrent les Romains. Ceux-ci avaient beaucoup trop à faire en ce moment chez eux pour songer à réparer leur défaite; mais, lorsqu'ils eurent conclu la paix avec les Carthaginois, ils se préparèrent de nouveau à envahir la Corse.

Ce fut environ vingt ans après la première expédition que le consul Caïus Licinius Varus, après avoir fait de grands préparatifs, se disposa à passer dans cette île. Comme l'impatience des Romains était très-grande, et que d'ailleurs le nombre de vaisseaux était insuffisant pour transporter toute son armée, le consul n'attendit pas d'avoir rassemblé tout son monde, et fit partir une première division, sous les ordres de son lieutenant Marcus Claudius Glica. Débarqué en Corse, à la tête de forces assez considérables, Glica crut pouvoir, sans attendre l'arrivée du consul, livrer le combat aux indigènes. L'issue de ce combat lui fut funeste. Enveloppé de toutes parts par les Corses, il éprouva une sanglante défaite, et il allait être taillé en pièces, lorsqu'il proposa aux Corses de traiter avec lui; ceux-ci y consentirent. Mais ce traité, honteux pour les Romains, ne fut point approuvé par le consul, qui, arrivé quelque temps après, et ne voulant pas reconnaître ce qui avait été fait par son lieutenant, recommença les hostilités, battit les Corses en différentes rencontres, les obligea à se retirer dans les montagnes et soumit une grande partie du plat pays.

De retour à Rome, Licinius demanda les honneurs du triomphe, qui lui furent refusés. Quant à Marcus Claudius Glica, qui avait conclu le traité, le sénat le renvoya en Corse, en le mettant à la disposition des insulaires; il croyait par là réparer la violation faite au traité par Licinius Varus. Les Corses, n'ayant rien à reprocher à Glica, qui, pour sa part, avait observé les conventions, le renvoyèrent au sénat, disant qu'ils n'avaient point à venger sur un innocent l'injure faite par le consul. Le sénat comprit parfaitement la conduite des Corses; mais, persistant dans son système de considérer Claudius Glica comme seul coupable, ayant agi sans pouvoirs, il le condamna à mort, et son corps fut jeté aux gémonies (1).

Cependant, les Corses, se voyant attaqués sans motifs par les Romains, songèrent à leur créer des ennemis et à secouer leur joug.

La Sardaigne, ainsi que la Sicile, avait été cédée aux Romains par les Carthaginois; mais cette cession n'ayant pas été consentie par les peuples de ces îles, il existait un grand mécontentement parmi eux. Les Corses s'entendirent avec les Sardes, et les deux peuples se soulevèrent en même temps contre les Romains, qu'ils obligèrent à se renfermer dans les villes du littoral. A cette nouvelle, le consul Manlius Torquatus partit en toute hâte, avec une armée considérable, et comprima le soulèvement dans les deux pays. Toutefois, comme cette soumission n'était point complète, les Romains décidèrent qu'il serait fait contre ces deux peuples une expédition générale pour les soumettre entièrement.

Le consul Spurius Carvilius et le préteur P. Cornelius partirent, à la tête de troupes nombreuses. Le premier se rendit en Corse, le second en Sardaigne. Spurius Carvilius n'avait pas encore commencé ses opérations en Corse, lorsqu'il fut instruit du mauvais état de l'armée romaine en Sardaigne. Le préteur P. Cornelius venait d'y mourir de

(1) Florus. *Epist.* liv. 89.

(1) *M. enim Claudium senatus Corsis, quia turpem cum his pacem fecerat, dedit : quem ab hostibus non acceptum, in publica custodia necari jussit et factum ejus rescidit, libertatem ademit, spiritum extinxit, corpus contumelia carceris et detestanda ignominia gemoniarum scalarum nota fœdavit.* Valer. Max. lib. VI, cap. 3.

la peste, qui s'était déclarée dans son armée. Les Sardes, profitant du trouble qu'avait occasionné cette mort et de l'abattement des légions romaines, les avaient attaquées avec succès et étaient sur le point de les détruire entièrement. Si l'on voulait éviter la honte d'une défaite et sauver les restes de cette armée, il fallait voler immédiatement à son secours. C'est ce que fit sans hésiter Carvilius. Son arrivée releva le courage abattu des Romains et diminua la confiance des Sardes. Cependant ceux-ci firent bonne contenance vis-à-vis de l'armée consulaire; mais ils furent bientôt après battus et défaits complétement. Toutefois, les Romains ne se firent point d'illusion sur le succès qu'ils venaient d'obtenir; car, l'année suivante, ils envoyèrent dans ce pays une armée considérable, sous les ordres des consuls E. Lepidus et P. Malleolus. Les Sardes opposèrent comme de coutume une vive résistance, et ne furent point soumis; mais les Romains pillèrent leurs villes et en emportèrent un riche butin. Comme ils s'en retournaient sur leurs vaisseaux, ils furent assaillis par une affreuse tempête dans les mers de la Corse, et obligés de prendre terre dans cette île. Les Corses, instruits de ce qui s'était passé en Sardaigne, et s'attendant à être attaqués à leur tour, étaient sous les armes; ils profitèrent de la position critique des Romains, tombèrent tout à coup sur eux, en firent un grand carnage, et s'emparèrent de tout leur butin.

A la nouvelle de ce désastre, les Romains résolurent de tirer vengeance des peuples de la Sardaigne et de la Corse; et dès que les nouveaux consuls furent entrés en charge, ils reçurent ordre de faire voile vers ces deux îles.

M. Pomponius Mathus, qui avait déjà fait la guerre en Sardaigne et avait triomphé des Sardes, fut désigné pour la conquête de ce pays. L'autre consul, Caius Papirius, se rendit en Corse : ayant débarqué ses légions dans la partie nord-ouest de l'île, il trouva les Corses prêts au combat, dans un lieu que les Romains appelèrent le champ des Myrtes. L'engagement fut terrible. La discipline romaine triompha de la valeur tumultueuse des Corses. Vaincus dans la plaine, ceux-ci se retirèrent dans les montagnes. Le consul voulut les y poursuivre; mais, dès qu'il fut engagé avec son armée dans les gorges, il se vit attaquer de toutes parts. Ses soldats, harassés de fatigues et mourants de soif, tombaient sous les coups des indigènes. La défaite du consul était imminente s'il persistait à combattre. Il vit sa position, et jugea à propos d'offrir la paix. Quoique la position des Corses fût très-avantageuse et qu'ils eussent pu facilement anéantir l'armée romaine, ils écoutèrent néanmoins favorablement les propositions de Papirius et traitèrent avec lui.

Quelle était la nature de ce traité? c'est ce qu'on ignore. Quelques auteurs pensent, d'après la conduite tenue par les Romains vis-à-vis des Corses, qu'il eut pour résultat de les admettre au nombre des alliés de la république, et de les faire entrer dans la confédération du peuple romain, de sorte que Rome n'aurait exercé à leur égard qu'une sorte de protectorat. Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est que, tant que dura la république, la Corse ne reçut ni préteur ni proconsul, ce qui n'avait pas lieu pour les provinces conquises. Quoi qu'il en soit, il paraît que le traité de Papirius convint aux Corses, car, pendant près de cinquante ans, ils vécurent en paix avec Rome. Ce ne fut que vers l'an 572 qu'ils se soulevèrent de nouveau pour des causes que l'on ignore complétement.

Marcus Pinarius, préteur de Sardaigne, reçut ordre de passer en Corse pour comprimer la révolte. Les Corses allèrent à sa rencontre, mais ils ne purent résister aux légions romaines, et furent entièrement défaits. Tite-Live rapporte (1) que deux mille des leurs restèrent sur le champ de bataille; les autres se soumirent, donnèrent des otages et s'engagèrent à payer une contribution de cent mille livres de cire (572).

Sept ans après cette soumission, il y eut un nouveau soulèvement. Le préteur de Sardaigne, Attilius Serranus, pensant pouvoir l'étouffer dans son principe, passa en Corse avec des troupes

(1) Tit. Liv. l. XL, c. 34.

insuffisantes; il ne put y obtenir aucun succès, et, comme son armée s'affaiblissait de jour en jour, il envoya demander du secours à Rome. Ce ne fut cependant que l'année suivante que C. Cicereus, ayant été nommé préteur de Sardaigne, fut chargé en même temps de soumettre la Corse. Cicereus se rendit d'abord en Sardaigne, y rassembla de nouvelles troupes, qui, jointes à celles qu'il avait amenées d'Italie, formèrent un corps d'armée considérable; puis il passa en Corse.

Les Corses, enhardis par leurs récents succès et par leur grand nombre, livrèrent bataille aux Romains. La victoire, longtemps indécise, se déclara pour ces derniers. Les vaincus perdirent, au dire de Tite-Live, sept mille hommes et près de deux mille prisonniers; ils demandèrent la paix, qui leur fut accordée, et ils durent payer une contribution de deux cent mille livres de cire (580) (1). Cette soumission des peuples de la Corse ne fut que provisoire; dix ans après ils se soulevèrent de nouveau. Soit que ce soulèvement fût plus considérable que les précédents, soit que les Romains voulussent en finir avec la Corse, ils envoyèrent dans cette île une armée consulaire sous les ordres de M. Terentius Talna (590). Cette fois encore le sort des armes favorisa les Romains; il paraît que la victoire remportée par Talna fut assez importante pour qu'on lui accordât les honneurs des prières publiques. En apprenant cette heureuse nouvelle, dit Valère-Maxime, Terentius Talna ressentit une joie si vive qu'il en mourut subitement (2).

Les Corses profitèrent de cette circonstance pour attaquer les Romains. Le sénat fut alors obligé d'envoyer dans l'île un capitaine d'une grande valeur, Scipion Nasica : on ignore entièrement quels furent les résultats qu'il y obtint et comment il se fit que les Corses rentrèrent sous l'obéissance romaine. L'absence de documents historiques nous laisse à cet égard dans la plus grande obscurité : ce que nous savons, c'est que les Corses, désormais soumis à la république, cessèrent de l'inquiéter par leurs continuels soulèvements (1).

(1) Tit. Liv. l. XLII, c. 7.

(2) *Marcus Terentius Talna consul, collega Tiberii Gracchi consulis, cum in Corsica, quam nuper subegerat, sacrificaret, receptis litteris decretas ei a senatu supplicationes nunciantibus, intento illas animo legens, caligine orta ante foculum, collapsus mortuus humi jacuit, quem quid aliud quam nimio gaudio enectum putemus.* Valer. Max., lib. IX, cap. 12.

CHAPITRE III.

LA CORSE ROMAINE.

(591 de Rome, 450 après J. C.)

Ce fut sous la domination paisible et incontestée de Rome que Marius et Sylla fondèrent, à des époques rapprochées l'une de l'autre, deux puissantes colonies, qui devinrent bientôt florissantes et fournirent à la métropole une partie des blés dont elle avait besoin. Marius fut le premier qui, vers l'an 660, envoya en Corse une colonie, laquelle bâtit à l'embouchure du Golo la ville de Mariana. Quelques années plus tard (673), Sylla, imitant Marius, fit passer à Aléria un certain nombre de vétérans et de citoyens romains, et leur distribua, selon Florus, les terres autrefois conquises (2). Cette période de l'occupation romaine paraît avoir été la plus heureuse de la Corse dans l'antiquité. Ses plaines étaient soigneusement cultivées, sa population nombreuse. Elle comptait, selon Pline, trente-trois cités, dont plusieurs faisaient du commerce. Pendant de longues années elle jouit d'un calme parfait; mais les dissensions qui agitèrent l'empire romain après la mort de César vinrent de nouveau la troubler.

Sextus Pompée, qui, à la tête d'une flotte considérable, dominait en maître dans la Méditerranée, l'enleva à Octave, à qui elle était échue en partage (712). Mettant à profit les bois de la Corse,

(1) Ce que nous venons de raconter de la résistance opposée par les Corses aux Romains nous a été transmis par les historiens de Rome. Comme dans leurs récits ceux-ci ne s'occupent généralement que des faits qui ont motivé les expéditions, dès que la lutte vient à cesser, ils ne parlent plus des peuples soumis. Aussi, à partir de cette époque, n'est-il plus question de la Corse que par accident.

(2) Florus, *Ep.*, liv. 89

Sextus augmenta sa flotte et inquiéta tellement les triumvirs qu'il les obligea à traiter avec lui. Le gouvernement de la Sicile, de l'Achaïe, de la Sardaigne et de la Corse lui fut attribué : mais la trahison de Menedorus, son lieutenant, fit passer de nouveau la Corse à Octave et commença sa ruine (714).

La Corse suivit alors le sort du reste de l'empire jusqu'au moment où Othon et Vitellius se disputèrent le pouvoir. Dans cette circonstance, elle embrassa d'abord le parti d'Othon, comme le firent la Sardaigne et les autres îles voisines. « Mais la témérité du procura- « teur Decimus Pacarius, dit Tacite, fail- « lit lui être funeste, témérité qui, « dans le choc d'une si grande guerre, « ne devait rien produire en résultat, « et qui fut fatale à lui-même. En ef- « fet, en haine d'Othon, il résolut « d'aider Vitellius des forces de la Corse: « vain secours, même s'il se fût réalisé. « Ayant convoqué les principaux de « l'île, il leur exposa son dessein. Clau- « dius Phirricus, commandant des ga- « lères qui s'y trouvaient en station, « et Quinctus Certus, chevalier ro- « main, osent le contredire; il les fait « massacrer. Épouvantés de leur mort, « ceux qui étaient présents et toute cette « multitude sans expérience, disposée « à s'associer aveuglément à toutes les « frayeurs, prêtèrent serment à Vitel- « lius; mais, dès que Pacarius com- « mença à faire des levées et à fatiguer « d'exercices militaires ces hommes « sans civilisation, détestant ce joug « inaccoutumé, ils considérèrent quelle « était leur faiblesse, que c'était une « île qu'ils habitaient, qu'ils étaient « loin de la Germanie et de la protec- « tion des légions, que la flotte avait « saccagé et dévasté des pays que pro- « tégeaient des cohortes et de la cava- « lerie. Leurs opinions changèrent « tout à coup. Sans recourir toutefois « à la force ouverte, ils choisirent un « moment propice à leur complot. Pa- « carius avait éloigné sa suite : il fut tué « dans son bain, nu et privé de tout « secours; ils égorgèrent aussi ses in- « times, et leurs têtes, comme celles « des ennemis, furent portées à Othon « par les meurtriers eux-mêmes; ils ne « furent ni récompensés par Othon ni « punis par Vitellius, et, dans cette pro- « digieuse confusion de toutes choses, « ils restèrent oubliés au milieu de « plus grands criminels (1). »

Le parti d'Othon se maintint jusqu'à l'arrivée de Vespasien au pouvoir. La Corse suivit alors l'exemple du reste de l'empire, et il ne fut plus question d'elle jusqu'au partage qui eut lieu entre les enfants de Théodose; elle fut comprise alors dans l'empire d'Occident.

CHAPITRE IV.

LA CORSE SOUS LES BARBARES.

(456-557 ap. J. C.)

Lorsque les Barbares commencèrent leurs irruptions en Italie, ce pays, par des raisons qu'il ne nous convient pas d'énumérer ici, se trouva sans défenseurs. Beaucoup de Romains, pensant, avec juste raison, être plus en sûreté en Corse que sur le continent, s'y réfugièrent avec leurs richesses (2). Ils furent en effet à l'abri des incursions, tant que les Barbares n'eurent point de moyens de transport; mais dès qu'ils s'en furent procurés, les îles de la Méditerranée ne furent pas plus en sûreté que le continent.

Ce furent d'abord les *Vandales*, qui, sous les ordres de Genséric, n'ayant pu s'emparer de la Sicile, envahirent la Corse (458 après J. C.). Pendant soixante et dix-sept ans, ils occupèrent ce pays, à des époques diverses. Chassés d'abord par Ricimer, lieutenant de l'empereur Avitus, ils y retournèrent lorsque les troubles intérieurs de l'empire leur en fournirent l'occasion favorable (460). Chassés de nouveau (462) par Marcelin, gouverneur de la Sicile pour l'empereur d'Orient, ils revinrent à sa mort (469), et commirent de grandes cruautés envers les chrétiens orthodoxes. Enfin ils n'abandonnèrent définitivement ce pays que lorsque Cyrille, lieutenant de Bélisaire, les en expulsa entièrement (3).

(1) Tacite, *Hist.*, liv. II, Othon.
(2) Claudien, *de Bello getico.*
(3) Victor d'Utique raconte qu'Hunéric, roi des Vandales, cédant à l'influence des évêques ariens, exila en Corse un grand nombre d'évêques orthodoxes, les obligeant à couper des

Après les Vandales, les Grecs demeurèrent maîtres du pays pendant dix-huit ans; ils joignirent le gouvernement de la Corse à celui de la Sardaigne, et toutes deux furent comprises dans la province d'Afrique. Puis, ce fut le tour des *Goths*. Totila, après s'être emparé des îles de l'Afrique, rassembla sa flotte et passa en Corse, où il s'établit, sans éprouver aucune résistance; mais les victoires de Narsès firent repasser la Corse et la Sicile sous la domination grecque (559). Les *Lombards* tentèrent aussi à leur tour de s'en emparer; ils prirent plusieurs villes, mais ils ne purent chasser entièrement les Grecs, qui, ayant reçu des secours, les obligèrent bientôt à se rembarquer.

CHAPITRE V.

LA CORSE SOUS LA DOMINATION BYZANTINE.

(557-754.)

La domination grecque, qui n'avait jamais été bien paternelle, devint à cette époque intolérable. Saint Grégoire le Grand rapporte que les habitants de la Corse étaient tellement accablés d'impôts de toute sorte, qu'ils avaient peine à y satisfaire en vendant leurs propres enfants, ce qui faisait qu'abandonnant cette île, ils s'en allaient chercher un refuge auprès des Lombards. « Quel tourment plus cruel, ajoute saint « Grégoire, auraient-ils pu souffrir « auprès des Barbares que de se voir « dans la nécessité de vendre leurs en- « fants (599)? »

Malgré cette dure condition, la Corse resta encore au pouvoir des Grecs pendant longtemps; elle n'essaya pas de se soustraire à ce joug de fer, et aucun événement remarquable ne s'y passa jusqu'à l'arrivée des Sarrasins. Ceux-ci abordèrent en Corse, pour la première fois, en l'an 713; ils y saccagèrent plusieurs villes et se retirèrent, emportant un riche butin. Les empereurs d'Orient, déjà bien affaiblis, ne purent opposer aux Sarrasins ni flotte ni armée. Ils avaient peine à contenir chez eux l'esprit turbulent et indiscipliné des populations diverses qu'ils gouvernaient. Leur position se compliqua encore. Le pape, qui jusque-là avait reconnu leur suprématie, prétextant de dissidences religieuses, se déclara indépendant et se mit sous la protection de Pepin, roi des Francs. Celui-ci, voyant dans ce protectorat un moyen de grandeur, promit de l'assister et même d'augmenter son territoire par l'adjonction de la Corse, dont il lui fit donation (754). Charlemagne confirma ce qu'avait fait son père, et, comme il venait de détruire l'empire des Lombards, sous prétexte que la Corse avait appartenu à ce peuple, il y envoya une flotte, pour en faire la conquête dans l'intérêt du saint-siége. Mais le pape, ne pouvant défendre par lui-même la Corse contre les invasions réitérées des Sarrasins, en laissa la possession à Charlemagne, se contentant d'y réclamer les biens qui appartenaient à l'Église.

bois pour ses vaisseaux. *Ob quam causam jussi estis in corsicanam insulam relegari, ut ligna profutura navibus dominicis incidatis.* Vict. utic., *de Persecut. Vand.*, cap. 3.

LIVRE II.

Depuis les invasions des Sarrasins jusqu'au départ des Pisans.

CHAPITRE Ier.

INVASIONS DES SARRASINS. — LE PAPE. — EXPÉDITIONS DE CHARLEMAGNE.

(755-825.)

Les Sarrasins étaient, à cette époque, le fléau de la Méditerranée; ils passaient de l'Afrique en Espagne, et de là faisaient des incursions continuelles sur les côtes des pays chrétiens. En l'an 806, ayant rassemblé des forces considérables, ils opérèrent une descente en Corse; Pepin, roi d'Italie, envoya contre eux la flotte impériale. Les Barbares se hâtèrent de fuir. Toutefois ils ne purent le faire assez promptement pour éviter le combat, et ils furent entièrement défaits. L'année suivante, ils tentèrent une nouvelle expédition. « Alors, dit « Éginhard, Charlemagne envoya Bur- « chardt, comte de ses écuries, avec une « flotte, pour défendre la Corse contre les

« Maures, qui avaient l'habitude, depuis « quelques annés, de l'envahir. Selon « leur coutume, les Sarrasins partirent « d'Espagne et abordèrent d'abord en « Sardaigne; ils livrèrent bataille aux « Sardes, et, après avoir perdu beau- « coup de monde, ils allèrent directe- « ment en Corse. Là, ils engagèrent « un nouveau combat avec la flotte « commandée par Burchardt, perdirent « treize vaisseaux, un grand nombre « d'hommes, et furent mis en fuite (1). » Ces mauvais essais ne les rebutèrent point; ils revinrent de nouveau, en 809, pendant la semaine sainte, saccagèrent la ville d'Aléria et n'y laissèrent que l'évêque et quelques vieillards.

L'année suivante (810), ils firent une nouvelle descente; et comme ils n'éprouvèrent aucune résistance, ils soumirent à leur puissance une très-grande partie du littoral. Les Corses avaient fui les pays de la plaine et s'étaient réfugiés dans les montagnes, où ils bâtirent des villages dans des lieux naturellement fortifiés et d'où ils pouvaient facilement repousser un ennemi aussi audacieux : néanmoins, leur position était des plus tristes; ils la firent connaître à Charlemagne, qui envoya à leur secours son fils Charles. Ce prince battit les Maures à Mariana, puis à Aléria. Ceux qui, échappés à ce carnage, se sauvèrent dans l'intérieur, furent massacrés par les habitants. Mais, à la mort de Charlemagne, les Sarrasins, profitant des circonstances, revinrent dans l'île, la ravagèrent entièrement et emmenèrent plus de cinq cents prisonniers. Comme ils s'en retournaient en Espagne, Irminger, comte de Lampourdan, leur tendit un piége à Majorque, les battit et leur enleva ces captifs (2).

CHAPITRE II.

DOMINATION DU COMTE BONIFACE, MARQUIS DE TOSCANE, ET DE BERANGER, DUC D'IVRÉE.

(828-1000.)

Comme nous venons de le voir, la Corse avait subi bien des vicissitudes depuis la chute de l'empire romain. Abandonnée par ceux qui en étaient les défenseurs légitimes, elle était devenue la proie des Barbares et avait suivi le sort des provinces de l'Italie. En dernier lieu, les Grecs l'avaient eue sous leur domination; mais, n'ayant pu se maintenir dans l'exarchat de Ravenne, ils avaient été obligés de renoncer aux autres possessions, beaucoup moins importantes pour eux, et s'étaient retirés, abandonnant à qui les voudrait la Corse et la Sardaigne. En se déclarant empereur d'Occident, Charlemagne prit naturellement la Corse sous sa protection : tant qu'il vécut, sa grande puissance fut comme une égide salutaire pour ce pays; mais à sa mort, son successeur comprit, malgré sa bonne volonté, que la Corse serait pour lui d'une très-difficile défense, à cause de l'éloignement et des occupations de l'intérieur. Il en confia alors le gouvernement à Boniface, marquis de Toscane. La valeur bien connue de Boniface, la proximité de ses possessions, le mettaient à même plus que tout autre de veiller à sa défense. Boniface ne tarda pas à entrer en lutte avec les Sarrasins, qu'il battit à plusieurs reprises. Pour arrêter leurs incursions, il fit construire à l'extrémité sud de l'île un fort qui aujourd'hui encore porte son nom. L'obscurité historique dans laquelle se trouve plongée cette époque du moyen âge nous laisse dans une grande ignorance sur ce que fit Boniface. Tout ce que nous savons, c'est que son fils Adalbert lui succéda dans le gouvernement de la Corse (846); qu'il combattit comme lui les Sarrasins, en fut vainqueur, et laissa à ses descendants le comté qu'il avait reçu de son père. Ce fut ainsi que la famille du comte Boniface posséda pendant près de cent ans la souveraineté de cette île et ne la perdit qu'à la mort de Lambert, dernier marquis de Toscane (931).

La Corse passa, à cette époque, à Béranger II, neveu de Béranger duc de Frioul. La famille de Béranger remplaça celle de Boniface : on sait peu de chose sur elle; toutefois, on peut affirmer qu'Adalbert, fils de Béranger, lui succéda. Adalbert combattit Othon Ier, empereur d'Allemagne; mais, ayant été

(1) Eginhard, *Annales regum francorum.*
(2) Eginhard, *Annales regum francorum.*

vaincu, il se retira en Corse, où Othon n'osa pas aller le chercher. Cependant, après la mort d'Adalbert et d'Othon Ier, Othon II fit faire une expédition contre la Corse, qu'il soumit et qu'il donna en fief à Hugues, fils d'Ubert, marquis de Toscane, autrefois dépossédé par Béranger II. Ce nouveau souverain survécut peu de temps à son investiture, et, à sa mort, les seigneurs, qui s'étaient depuis longtemps organisés, dans cette île comme sur le continent, en régime féodal, profitèrent de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait le royaume pour se déclarer indépendants.

Il est nécessaire de dire ici deux mots de ces seigneurs.

CHAPITRE III.

DE L'ORGANISATION DU POUVOIR FÉODAL.

Nous avons vu que, depuis la chute de l'empire romain, la Corse, abandonnée pour ainsi dire à elle-même, avait cessé d'être administrée et avait été exposée aux envahissements des Barbares; que les Vandales, les Goths, les Lombards, les Grecs, les Sarrasins, les Francs, et en dernier lieu les Italiens, y avaient porté leurs armes dans des intérêts divers. Bien que tous ces peuples n'aient fait que passer sur cette terre, néanmoins il est à présumer, en raison du séjour que chacun d'eux y fit, qu'ils y laissèrent des traces de leur passage, et que plusieurs d'entre eux s'y fixèrent, en s'agglomérant aux habitants. Ceci est d'autant plus probable que l'on trouve aujourd'hui en Corse des usages qui sont particuliers à ce pays et qui n'ont aucune analogie avec ceux de l'Italie; des noms de villages étranges, et dont la signification pourrait peut-être se trouver dans les langues du Nord; des traditions, enfin, qui, pour être fabuleuses, n'en ont pas moins une donnée historique. L'on doit admettre, selon nous, que les établissements les plus considérables en ce genre durent se faire du septième au neuvième siècle, et principalement à l'époque des invasions sarrasines. On conçoit, en effet, que Charlemagne et Pepin, le pape et le comte Boniface, ayant besoin de secours pour aller combattre les Sarrasins, durent offrir des récompenses à ceux qui se disposaient à les seconder : car le motif religieux n'aurait pas suffi pour déterminer ces guerriers à quitter leur patrie et leur famille pour une entreprise aussi périlleuse. Or, les récompenses en ces temps-là consistaient dans les donations temporaires de fiefs, avec les titres qui s'y rattachaient.

Ce fut donc à cette époque que dut se former la féodalité de guerriers de nations diverses, qui s'attachèrent au sol, soit qu'ils eussent reçu des terres de leurs chefs, soit qu'ils les eussent occupées par la violence, soit, enfin, qu'ils les eussent achetées. Mais cette féodalité ne fut pas l'œuvre d'un jour; elle dut se former insensiblement et comme par alluvion. Si nous inclinons à croire qu'elle s'établit surtout du septième au neuvième siècle, c'est que dans cette période d'anarchie européenne, aucun souverain sérieux ne régit la Corse, et que la terre y fut abandonnée pour ainsi dire au premier occupant. C'est de cette époque que date l'origine de certaines familles féodales qui s'opposèrent, pendant les siècles suivants, aux empiétements des souverains étrangers que les vicissitudes des temps appelèrent en Corse. C'est aussi à cette époque que l'on fait remonter l'arrivée en Corse de Hugues Colonna, le plus considérable des seigneurs féodaux. Nous n'entrerons pas ici dans les discussions historiques qu'a soulevées la tradition existante encore sur ce guerrier. M. Grégori a très-bien prouvé (1) que Hugues Colonna et ses descendants ont pu coexister avec les seigneurs qui ont eu le titre de comtes de Corse. Que le marquis de Toscane ait reçu mission du roi de France de défendre la Corse contre les invasions des Sarrasins, qu'il ait pris le titre de *Tutor Corsicæ*, cela est hors de doute; mais que lui ou ses descendants aient exercé une souveraineté réelle sur tout le pays, c'est là une chose fort problématique. La Corse n'était, en effet, pour les marquis de Toscane qu'une possession secondaire; rien n'indique qu'ils y aient jamais habité, ou du moins qu'ils

(1) Filippini, *Istoria di Corsica*, t. II, p. v de l'Appendice, édit. de Pise 1827.

y aient fait un long séjour. Cette absence presque continuelle laissa aux seigneurs qui les avaient précédés et à ceux qui arrivèrent avec eux dans le pays la facilité de s'établir sans contrôle supérieur. Il se forma, en dehors de leur action et de leur volonté, une puissance féodale à l'établissement de laquelle ils ne purent ni contribuer ni s'opposer : c'est cette puissance qui s'est trouvée tout organisée et très-forte au dixième siècle. Quant à Hugues Colonna, la tradition conservée dans le pays et rapportée par Filippini fixe son arrivée à l'expédition faite sous Charlemagne contre les Sarrasins. Alcuin nous a conservé à ce sujet un passage fort intéressant, que nous transcrivons ici : « Parmi les premiers « et plus intrépides capitaines de Charlemagne se trouvait le Romain Hugues Colonna, qui, quoique âgé à peine « de vingt ans, était fort estimé, à cause « de son courage, de la majesté de sa « personne et de sa prudence bien connue. Il commandait quatre mille cavaliers lorsque, se précipitant au plus « fort de la mêlée, il saisit dans ses « bras vigoureux le chef des Bavarois, « et alla le déposer en courant sous la « tente de Charlemagne, qui lui en fit « de grands éloges. A cause de ce fait « et d'autres services, rendus à ce « grand empereur, il en obtint pour lui « et ses successeurs l'île de Corse (1). »

A quelles conditions Hugues Colonna obtint-il la Corse? c'est ce que nous ignorons. Filippini rapporte qu'il en chassa les Sarrasins; qu'il fut maître de tout le pays, et que ses enfants furent la souche des seigneurs connus sous le nom de Cinarchesi, que nous verrons plus tard jouer un rôle fort important dans les annales du pays.

La féodalité s'établit en Corse sur divers points. Il y eut des seigneurs dans l'intérieur du pays, il y en eut dans le Cap-Corse, à l'orient et à l'occident de l'île; mais la partie principale dans laquelle ils s'établirent fut le delà des monts (1). Ce pays, plus montagneux que le reste de l'île, et d'un accès difficile, leur offrait des positions naturellement inexpugnables, sur lesquelles ils bâtissaient leurs châteaux; et l'on peut voir par ce qui reste encore de ces manoirs avec quel soin ils cherchaient les endroits isolés où la nature les mettait à l'abri d'un coup de main.

Quant à ce qui est des lois auxquelles obéissaient ces seigneurs, il serait assez difficile de pouvoir les indiquer. Il est à présumer qu'ils suivaient certaines règles de convention qui établirent tant bien que mal une justice. Car on ne saurait admettre qu'à cette époque de convulsion générale, alors que sur le continent les lois n'existaient pas, ou se trouvaient varier à chaque localité, il y eût une exception pour la Corse. Si une législation devait dominer dans la généralité de ce pays, ce devait être la législation romaine, surtout celle du Bas-Empire, à cause des anciennes traditions du pays, et surtout du long séjour qu'y avaient fait en dernier lieu les Grecs.

Ce que nous venons de dire sur les seigneurs féodaux était nécessaire pour l'interprétation de ce qui va suivre. L'absence de documents historiques (absence qui n'est pas à déplorer uniquement pour la Corse) du sixième au neuvième siècle, laisse régner sur cette longue période une obscurité profonde, et peut donner matière à plus d'une

(1) *Etenim inter proceres et strenuos duces Caroli, Ugo Columnæ Romanus, sane quam annorum viginti circiter, ab suam fortitudinem, corporis majestatem, et non ignatam prudentium, semper veneratus fuit; quatuor millia equitum cum esset conductor, infra colluriem prosiliit, Ducem Bavarum inter validissimis brachiis accepisset, celeriter currens sub tentorio Caroli cum magna laude presentavit; quapropter quidem aliisque servitiis eidem M. imperatori præstitis, insulam Cyrni pro se et suis successoribus obtinuit.*

Alcuin, rapporté par Duchesne dans ses *Historiæ Francorum scriptores coetanei*, 3 v. in-f°; 1617.

(1) Depuis l'établissement du régime féodal jusqu'au temps où la compagnie de Saint-Georges eut abattu les puissantes familles de Leca et della Rocca, tout le pays du delà des monts fut soumis aux seigneurs féodaux. Il y eut même un temps où une seule famille, celle du comte de Cinarca, fut seule maîtresse souveraine de tout ce pays. Puis, cette famille, se divisant en plusieurs branches, créa pour ses membres divers fiefs, dont les plus importants furent ceux de Leca, della Rocca, d'Istria, d'Ornano et de Bozi. Les seigneurs de ces fiefs, appelés aussi Cinarchesi, appartenaient tous à la famille Colonna, dont ils n'ont point cessé de porter le nom...

En deçà des monts, les familles da Mare et de Gentili possédaient les deux tiers du Cap-Corse, ainsi que l'île de Capraja.

conjecture. Nous n'avons voulu, quant à nous, admettre que les choses probables et nous tenir, autant que possible, dans les données historiques qui concordent avec l'histoire générale du reste de l'Europe.

CHAPITRE IV.

ORGANISATION POPULAIRE — SAMBUCUCCIO D'ALANDO.

(1005-1012.)

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au commencement du onzième siècle, les seigneurs, profitant de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait le pays, commencèrent à se faire la guerre entre eux et à chercher à augmenter leur puissance. Le comte de Cinarca, le plus considérable des seigneurs féodaux, crut le moment favorable pour s'emparer de la suprématie de l'île. Il commença par faire la guerre à ses voisins, en soumit plusieurs, et, rassemblant ses forces, se prépara à de nouvelles conquêtes; mais le peuple, qui souffrait de ces déchirements intérieurs, s'opposa à ses empiétements. S'étant assemblé en diète générale à Morosaglia (1007), il nomma pour son général Sambucuccio, seigneur d'Alando, et homme généralement estimé. Sambucuccio, ayant réuni des forces considérables, marcha contre le comte de Cinarca, le battit et le força à rentrer dans ses domaines.

Sambucuccio, vainqueur du comte de Cinarca et des autres petits seigneurs, qu'il obligea à se tenir tranquilles chez eux, songea à donner au peuple, qui l'avait investi de l'autorité suprême, une organisation indépendante appropriée aux mœurs et aux besoins du pays. Il établit que chaque paroisse nommerait un *podesta*, qui, assisté des *pères de la commune*, en dirigerait les affaires. Les podestats d'une certaine circonscription nommaient à leur tour un magistrat chargé de faire les lois et les règlements. Les magistrats élus par les différentes circonscriptions étaient au nombre de douze, et formaient le conseil appelé des *Douze*. Les pères de la commune nommèrent aussi, sous le nom de *caporale*, un magistrat chargé de défendre les intérêts des faibles contre les empiétements ou la rapacité des forts. Cette organisation ne fut appliquée qu'à la Terre de Commune, ainsi appelée parce que les peuples qu'elle renfermait firent cause commune pour s'affranchir de la tyrannie des seigneurs (1). Quant aux autres parties de l'île, elles continuèrent à être gouvernées par leurs seigneurs.

CHAPITRE V.

MARQUIS DE TOSCANE.

(1012-1077.)

Cependant, les sages mesures prises par Sambucuccio ne purent préserver le peuple de l'anarchie. Soit que ces institutions fussent mal affermies, soit qu'elles ne répondissent point aux besoins généraux, elles ne furent guère en vigueur que durant la vie de Sambucuccio. A sa mort, le désordre recommença. Les barons voulurent profiter des circonstances pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu. Alors le peuple, ne sachant ou ne pouvant se défendre, appela à son secours Malaspina, marquis de Massa et de Lunigiana, que l'on savait descendre d'Adalbert (1012). Malaspina saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de reprendre en Corse l'ascendant qu'y avait eu sa famille. Il rassembla des troupes, et à peine arrivé marcha contre les seigneurs cismontains : ses succès furent rapides et décisifs. Il fit rentrer dans l'ordre les barons qui avaient pris les armes, et, après avoir battu le comte de Cinarca, l'obligea à quitter le pays.

Les marquis Malaspina gouvernèrent

(1) On n'est pas bien fixé aujourd'hui sur l'étendue de pays que renfermait autrefois la Terre de Commune; cependant Limperani, qui écrivait au temps de Paoli, où la Terre de Commune jouait un rôle important, s'exprime à cet égard d'une manière très-précise. « Tout le pays, dit-il, qui s'étend en longueur des monts (la chaîne de montagnes du système transversal) jusqu'à Brando, et en largeur d'Aléria jusqu'à Calvi, fut appelé et s'appelle encore aujourd'hui *Terre de Commune*. »
Limper. *Istoria della Corsica*, t. I, p. 429.

la Terre de Commune jusque vers le milieu du onzième siècle, sans apporter aucun changement aux institutions créées par Sambucuccio. Leur action dans ce pays se bornait à un simple protectorat, délégué à un vicaire ou lieutenant. Cet état de choses permit aux seigneurs d'agir dans leurs domaines avec la même indépendance que s'il n'eût existé aucun souverain de l'île, et laissa également le clergé manœuvrer en faveur du saint-siége.

CHAPITRE VI.

LE PAPE. — LES PISANS.

(1077-1217.)

Depuis longtemps, les papes cherchaient à étendre leur pouvoir temporel et à augmenter leurs domaines. Grégoire VII, qui occupait à cette époque le trône pontifical, tout en voulant élever le pouvoir spirituel au-dessus du pouvoir temporel quel qu'il fût, ne négligeait aucune des occasions qui pouvaient enrichir l'Église et la rendre puissante. Il songea aux anciens titres des papes sur la Corse, et chercha à faire passer cette île sous sa domination. Ses émissaires l'ayant informé que les esprits étaient disposés en sa faveur, il s'empressa d'y envoyer Landolphe, évêque de Pise, chargé en apparence d'une mission purement spirituelle, mais au fond devant obtenir des peuples de ce pays leur soumission au saint-siége. Landolphe parcourut la Corse; il gagna les évêques et les seigneurs, chacun en particulier, puis il les convoqua en assemblée générale et les amena facilement à se déclarer sujets de l'Église (1077). Ceci se passait au temps du marquis Ruffe de Malaspina, qui paraît ne s'être point inquiété de ce changement. Quant à Grégoire VII, il témoigna sa reconnaissance à Landolphe, en lui donnant pour lui et ses successeurs l'investiture de l'île sous la réserve de la moitié des revenus. Bientôt après, Urbain II céda à l'église métropolitaine de Pise la souveraineté entière de l'île, moyennant une redevance annuelle (1091). Non content de la souveraineté temporelle, l'évêque de Pise Daïbert voulut avoir la souveraineté spirituelle : il obtint d'Urbain II que Pise serait érigée en archevêché, et que les évêques de la Corse en seraient suffragants (1098). Cet acte de complaisance de la part d'Urbain ayant éveillé la jalousie des Génois, ceux-ci se plaignirent amèrement à la cour de Rome, et Urbain II retira son bref pour éviter de plus grands malheurs (1098). Mais déjà la rivalité de Pise et de Gênes commençait à inquiéter l'Italie, et il était facile de prévoir qu'elle éclaterait violemment à la première occasion.

L'administration de Pise en Corse fut, pendant ce temps-là, toute paternelle. Elle s'occupa des améliorations nécessaires au pays, et permit aux exilés de rentrer dans leur patrie. Pierre, qui avait succédé à Daïbert dans l'archevêché de Pise, ayant résolu une expédition contre les Maures, qui infestaient la mer de Toscane, tira de la Corse une grande quantité de bois de construction, et, après avoir équipé une flotte considérable, il se dirigea vers les îles Baléares. Les Sarrasins avaient fait de l'île de Minorque leur lieu de retraite. La flotte pisane les y attaqua, et les détruisit complétement. En relatant cet événement, le cardinal Boson, qui accompagnait Pierre, dit que les Corses se battirent comme des lions (1114) (1).

Le succès des armes de Pise lui fit obtenir du pape Gélase II l'investiture des évêchés de la Corse, investiture qui à peu de distance fut confirmée par Calixte II. Cette nouvelle faveur excita plus que jamais la jalousie des Génois; ils se plaignirent vivement de la préférence accordée à Pise. Le pape assembla alors un concile pour juger la question, et sur sa décision le bref fut retiré. Pour éviter les troubles que ce privilége semblait toujours prêt à raviver, Innocent II érigea Gênes en archevêché et lui donna pour suffragants les évêchés de Mariana, Nebbio et Acci; ceux d'Aléria, Ajaccio et Sagona relevèrent de Pise (1133); mais cet arrangement n'amena point le résultat qu'on s'en était promis. Gênes se plaignit bientôt des pi-

(1) Boson, *Epist. fragmenta variarum*, apud Murat., *Rer. Ital. Script.*

rateries exercées par les corsaires sortis de Bonifacio, et, par un audacieux coup de main, elle s'empara de cette ville, qu'elle colonisa. Les Pisans firent tous leurs efforts pour reprendre à leurs rivaux ce poste important, mais ils ne purent y réussir. Honorius III intervint alors dans la querelle, et offrit de prendre en dépôt la ville de Bonifacio (1217) : on y consentit, et la paix fut conclue et solennellement jurée entre ces deux républiques.

CHAPITRE VII.

RIVALITÉ DE PISE ET DE GÊNES. — LE MARQUIS ISNARD MALASPINA.

(1217-1280.)

Cependant l'animosité qui régnait entre les deux peuples ne pouvait tarder à leur faire trouver un prétexte pour en venir de nouveau aux mains. La querelle des Guelfes et des Gibelins, qui agitait alors l'Italie, fut l'occasion qu'ils saisirent avec empressement. Les Pisans se déclarèrent Gibelins, et partant les Génois furent Guelfes. Tant que vécut Frédéric II, les Pisans trouvèrent en lui un puissant défenseur; mais à sa mort, il se forma une ligue des Génois, des Florentins et des Lucquois, qui tous jurèrent la perte de Pise. Attaqués par terre et par mer, les Pisans se virent obligés de céder une partie de leur territoire. Trop préoccupés de leurs intérêts personnels, ils ne pouvaient donner aux affaires de la Corse qu'une attention secondaire. Comme ils étaient Gibelins, ils avaient été naturellement excommuniés par le pape : cette circonstance avait encore indisposé contre eux tout le clergé de la Corse, et une très-grande partie de la population, qui en subissait l'influence. Les seigneurs avaient profité de ces mauvais vouloirs pour s'affranchir de l'autorité de Pise et reprendre leurs anciennes allures. Alors il y eut, comme au temps de Sambucuccio, une réunion des habitants de la Terre de Commune, qui proposa au marquis Isnard Malaspina de venir en Corse reprendre l'ancien pouvoir de ses aïeux (1269). Malaspina se rendit aux désirs de l'assemblée, et débarqua en Corse à la tête de quelques troupes : mais son arrivée ne changea guère la face des choses. Son autorité ne fut reconnue que dans la Terre de Commune; quant aux seigneurs, les uns demeurèrent indépendants et se défendirent les armes à la main; les autres se mirent sous la protection de Gênes.

CHAPITRE VIII.

LES PISANS. — LES GÉNOIS. — GIUDICE DELLA ROCCA.

(1280-1331.)

Il ne restait dans cette occurrence que très-peu de chances à la république de Pise de conserver sa domination; elle comprit néanmoins qu'elle devait tenter un dernier effort. Elle ramassa quelques troupes, équipa deux galères, et donna le commandement de cette petite armée à un noble corse, descendant des comtes de Cinarca, et qu'on appelait Giudice. Dans sa jeunesse, Sinucello, qui plus tard prit le nom ou le titre de Giudice, obligé de s'expatrier, avait pris du service chez les Pisans, et s'était fait remarquer par ses talents militaires autant que par ses vertus privées.

A peine débarqué en Corse (1280), il réunit ses parents, et rallia à lui tous ceux qui reconnaissaient encore l'autorité de la république de Pise; puis il marcha contre Arriguccio, qui s'était déclaré feudataire de Gênes. Arriguccio, vaincu, se retira auprès du seigneur de Saint-Antoine.

Les seigneurs opposés à Pise s'y rendirent également, et d'un commun accord ils demandèrent du secours à Gênes. Les Génois accueillirent leur demande avec empressement. C'était une excellente occasion de pouvoir s'établir en Corse, avec un motif plausible. Ils envoyèrent donc immédiatement à leur secours des troupes nombreuses, sous les ordres d'un général habile, Thomas Spinola. Tous les mécontents, tous ceux qui espéraient beaucoup dans la protection de Gênes, se groupèrent autour de l'envoyé de la république. Spinola crut devoir mar-

cher d'abord sur le château de Cinarca, où s'était retranché Giudice. Malgré le grand nombre de troupes qu'il avait avec lui et la bonne volonté des seigneurs qui l'accompagnaient, il ne put réussir néanmoins à s'en emparer; bien plus, il tomba dans un piége que Giudice lui tendit, et fut complétement défait; ce qui lui ôta l'envie de tenter de nouvelles entreprises (1282). Cependant, quelques années plus tard, les Génois, ayant battu complétement les Pisans à la journée de la Méloria, songèrent à envoyer en Corse de nouveaux renforts. Déjà ils possédaient le fort d'Aléria, où les avait introduits la famille Cortinchi. Ils pensèrent que la soumission de l'île entière serait facile dans cette circonstance, et ils chargèrent Luchetto Doria de l'opérer. Mais Giudice, que les malheurs de Pise n'avaient point découragé, ne permit pas de réaliser ces espérances. Luchetto fut battu et obligé de se retirer. Quant à Giudice, il continua à soutenir avec succès les droits de Pise pendant longtemps encore; mais la rigidité de sa justice ayant indisposé contre lui quelques-uns de ses parents et même ses enfants, il fut livré par Salnèse, l'un d'eux, aux Génois. Ceux-ci l'embarquèrent pour Gênes, où il fut jeté dans la prison de la Malpaga, et y mourut quelque temps après, expiant ainsi le crime d'avoir défendu courageusement sa patrie et de s'être montré, pendant près d'un demi-siècle, l'ennemi constant des Génois (1312). « Giudice, dit Filippini, fut véritablement un des hommes les plus remarquables qui aient jamais existé dans l'île : il était plein de courage et habile dans les armes, très-capable de suivre ses entreprises, d'un excellent conseil, sévère exécuteur de la justice, très-généreux envers les siens et très-constant dans l'adversité. Quoiqu'on doive le louer de ces belles qualités, il ne fut point exempt des fragilités humaines; il se livra beaucoup à son amour pour les femmes, et fut d'un caractère altier; mais ces défauts disparaissaient devant ses belles qualités (1). »

(1) Filippini, *Istoria di Corsica*, t. II, p. 167.

LIVRE III.

Depuis l'acte de cession de 1347 jusqu'à la compagnie de Saint-Georges.

CHAPITRE Ier.

ÉTABLISSEMENT DE LA PUISSANCE GÉNOISE. — COMMENCEMENT DE LA LUTTE AVEC LES SEIGNEURS FÉODAUX. — ARRIGO DELLA ROCCA.

(1347-1372.)

La mort de Giudice ruina complétement le parti de Pise. Cette république, voyant qu'elle ne pouvait en aucune manière soutenir ses droits en Corse, en fit abandon à Gênes. Mais ce ne fut point en vertu de cette cession que les Génois devinrent maîtres de l'île. Les troubles qui suivirent la mort de Giudice avaient plongé le pays dans une anarchie complète. Pour faire cesser cet état de choses, les magistrats de la Terre de Commune, les caporaux et quelques seigneurs féodaux se réunirent en diète à Morosaglia et déférèrent, d'un commun accord, l'autorité suprême à la république de Gênes. Cet acte, dont malheureusement on a perdu la teneur, est du 12 août 1347. Il fut porté à Gênes par une députation et accepté, sans aucune modification, par le doge Jean Murta, assisté de son conseil. « Si nous avions, dit Limperani, le traité conclu alors entre les Corses et la république, nous pourrions voir si la diète générale des Corses concéda à la république de Gênes la souveraineté de l'île pour un temps illimité, ou si, au contraire, elle ne la lui céda que temporairement, ce qui était d'usage dans ce temps-là, ce qui paraît avoir été pratiqué par les Corses envers les Malaspina, et par les Génois eux-mêmes envers Robert, roi de Naples. Ce que nous disons n'est pas sans fondement, car nous verrons plus tard que la république perdit tout à fait son domaine sur la Corse, ce qui engagea de simples particuliers à le rechercher pour leur propre compte. Toutefois, quoique le texte du traité nous manque, nous pouvons bien croire que les priviléges et les exemptions dont ont joui les Corses, tout le temps qu'ils

ont été gouvernés par la république, n'étaient que le résultat des conventions passées entre eux et les Génois. On ne saurait admettre, en effet, qu'avant de se donner à la république, les Corses n'aient point stipulé les conditions qu'ils jugeaient nécessaires à un bon gouvernement, et que ces conditions n'aient été acceptées en termes fort clairs par les Génois. Nous avons, du reste, pour exemple les habitants de Calvi et de Bonifacio, qui ne se livrèrent à la république qu'après avoir vu leurs conditions acceptées. Parmi les nombreux priviléges dont jouissaient les Corses, nous dirons que les principaux étaient : 1° qu'ils ne devaient payer à l'État de Gênes qu'une somme de vingt sous par famille pour tout impôt ; 2° qu'ils devaient se régir par les lois contenues dans le code intitulé *Statuts de Corse ;* 3° que le maintien des lois, la surveillance des priviléges et l'exécution de la justice devaient être réservés aux magistrats des *Douze* pour la partie cismontaine et des *Six* pour la partie du delà des monts ; qu'un membre de cette magistrature devait résider à Gênes, sous le titre d'orateur ou de député, pour représenter au sénat les besoins ou les griefs du peuple corse ; 4° que nul impôt direct ou indirect ne pouvait être établi sans le consentement des magistrats des *Douze* et des *Six*, qui représentaient la nation ; 5° que les Corses ne devaient payer le sel qu'un sou la livre ; 6° que le tribunal du syndicat devait être composé d'autant de Corses que de Génois (1). »

Boccanegra fut le premier gouverneur que les Génois envoyèrent dans l'île (1348). Il se conduisit sagement, rétablit l'ordre autant que cela se pouvait, et ramena à l'autorité de Gênes la plus grande partie de la population ; mais à son départ, qu'avaient nécessité les événements dont Gênes était le théâtre, les troubles recommencèrent (2).

Guillaume della Rocca, un puissant baron du delà des monts, jugeant le moment favorable pour soumettre ses voisins, marcha contre eux, en réduisit plusieurs, et ne fut arrêté dans sa course que par Ghilfuccio d'Istria. Après avoir éprouvé plusieurs défaites, Guillaume périt dans un combat contre ce seigneur. Son fils Arrigo entreprit alors de continuer l'œuvre de son père : il avait déjà avancé considérablement ses affaires, lorsque Tridano della Torre, envoyé de Gênes, arrivant dans l'île avec des forces imposantes, l'obligea, après plusieurs rencontres, à s'expatrier (1). Ce fut en Espagne qu'Arrigo alla chercher un refuge. Il était à peu près certain d'y être

(1) Limperani, *Istoria della Corsica*, t. II, liv. 12, p. 123.

(2) Vers cette époque, il se forma dans cette partie de la Corse que l'on appelle Carbini, une secte semi-religieuse, semi-philosophique, dont les membres prirent le nom de *Giovannali*. Filippini dit que les fondateurs de cette secte furent les deux frères Polo et Arrigo d'Attalà, et il ajoute : « Leur loi « portait que tout devait être commun entre « eux, les femmes et les enfants, comme les « autres choses ; peut-être voulaient-ils renou-« veler l'âge d'or, que les poëtes rapportent au « temps de Saturne. Ils usaient de certaines pé-« nitences à leur façon, et se réunissaient la « nuit dans les églises pour leurs cérémonies. « Après avoir rempli certains rites pleins de « superstition, ils éteignaient les lumières et se « livraient entre eux aux plus grands désor-« dres. *E con più modi sporchi e disonesti che* « *si sapevano imaginare, si prendevano pia-* « *cere l'uno con l'altro, così di maschi come di* « *femmine quanto loro aggradiva.* » Cette secte s'étendit considérablement au delà et en deçà des monts. Le pape, en ayant été informé et ayant examiné la doctrine des novateurs, les excommunia, les déclarant hérétiques ; puis il envoya en Corse un commissaire qui, ayant rassemblé des troupes et fait un appel aux Corses de bonne volonté, marcha contre les *Giovannali*, détruisit un château fort qu'ils avaient bâti dans la pieve d'Alesani, et les défit en bataille rangée. Les Giovannali furent presque tous tués ; et, dès qu'on en découvrait un, il était aussitôt massacré.

V. Filippini, lib. III, p. 195.

(1) Quelque temps après l'arrivée de Tridano della Torre, une sanglante inimitié s'étant élevée entre deux hommes du peuple de la piève de Rogna, appelés, l'un Rislagnaccio, l'autre Caggionacciu, tout le deçà des monts fut bientôt embrasé, et chacun prit parti pour l'un ou pour l'autre. La famille Casta se déclara protectrice de Rislagnaccio, celle d'Altiani de Caggionaccio. Tridano, ayant rassemblé des forces imposantes, se dirigea sur la Casinca, où les deux partis étaient prêts à en venir aux mains. Les Caggionacci, croyant que Tridano favorisait leurs adversaires, l'assassinèrent, tandis qu'il se rendait à la Venzolasca. Les troubles continuèrent plus violents encore. Alors la république, voulant mettre un terme à ces désordres, envoya dans l'île deux gouverneurs, Lomellino et Tortorino (1370). Chacun de ces deux gouverneurs s'étant mis à la tête d'un parti et en soutenant les intérêts, il ne leur fut pas difficile d'arranger les affaires et de faire conclure la paix entre ces deux factions.

Voy. Filipp., t. II, liv. III, p. 199.

bien accueilli et d'en obtenir au besoin du secours. Nous allons dire pourquoi.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé des prétentions de la maison d'Aragon, pour ne pas interrompre notre récit ; mais il est maintenant nécessaire, pour l'intelligence des événements qui vont suivre, d'entrer dans quelques détails à ce sujet. Nous avons dit que Pepin d'abord et plus tard Charlemagne avaient fait donation de la Corse au saint-siége. Quel droit avaient-ils de disposer ainsi d'une chose qui ne leur appartenait pas? Aucun, si ce n'est peut-être qu'ils regardaient la Corse comme faisant partie de l'empire d'Occident, auquel ils prétendaient avoir succédé. Toujours est-il que cette donation, à laquelle personne ne s'opposa, fut l'origine de vicissitudes sans nombre pour la Corse, et autorisa les papes à disposer de ce pays comme d'un fief qui leur appartenait. Il y a plus, une partie de la population de l'île s'étant donnée volontairement au saint-siége, sous Grégoire VII, ce fut en vertu de cette soumission volontaire que le pape concéda la souveraineté de l'île aux Pisans, et lorsque la puissance de Pise fut anéantie, le pape se regarda comme redevenu maître de ce pays. C'est sans doute dans cette confiance qu'en 1296 Boniface VIII, pour des motifs que nous ne pouvons apprécier aujourd'hui, donna à Jacques Ier, roi d'Aragon, la Sardaigne et la Corse, à la condition de se reconnaître pour ces deux fiefs vassal de l'Église. Cette donation fut encore confirmée par le pape Benoît XII à Pierre d'Aragon, petit-fils de Jacques. Ce prince n'ayant pu profiter des avantages qui lui avaient été faits par Boniface VIII, avait laissé à son fils, Alphonse, le soin de tenter la prise de possession de ces deux fiefs. Mais Alphonse vécut peu de temps, et Pierre son fils, poursuivant son entreprise, commença d'abord par la Sardaigne, et ne songea guère à la Corse d'une manière sérieuse que lorsqu'il entrevit qu'il pourrait y avoir un parti puissant. Ce fut même ce désir de se créer dans l'île des créatures avant d'y opérer une descente, qui l'engagea à accueillir d'une manière flatteuse Arrigo della Rocca, et à lui donner les secours avec lesquels il pût retourner en Corse.

A son arrivée, Arrigo reprit le château de Cinarca, défit les Génois dans toutes les rencontres, et soumit en quelques jours tout le pays à son autorité (1372). Les Génois, obligés de battre en retraite de toutes parts, ne purent conserver que les villes de Calvi et de Bonifacio. Ce succès presque inespéré du comte Arrigo était dû en grande partie à l'assistance qu'il avait trouvée dans les seigneurs ses alliés et dans l'enthousiasme du peuple. Pour reconnaître dignement la sympathie dont il avait été l'objet, Arrigo chercha à réparer les maux de l'administration génoise, et pendant quelques années il fut l'idole d'un pays auquel il avait su rendre une prospérité depuis longtemps inconnue. Mais, soit changement de sa part, soit inconstance des seigneurs ou du peuple, la bonne harmonie cessa tout à coup de régner, et Gênes fut sollicitée par les barons du Cap-Corse d'envoyer des troupes dans l'île pour pouvoir se soustraire à la domination d'Arrigo. La république s'empressa d'expédier les secours qu'on lui demandait ; mais les seigneurs révoltés ne purent, malgré cela, atteindre leur but : ils furent complétement défaits par Arrigo et redemandèrent encore des secours à Gênes.

CHAPITRE II.

LA MAONA. — ARRIGO DELLA ROCCA.

(1378-1389.)

Le gouvernement génois, trop préoccupé en ce moment de sa propre conservation, ne prêta qu'une oreille distraite à cette nouvelle demande : cependant quelques citoyens lui offrirent d'aller en aide aux seigneurs, à la condition d'avoir la Corse en fief. Le sénat accéda volontiers à cette proposition, et rendit un décret qui autorisait la compagnie de la *Maona*.

Cette compagnie se composait de cinq membres, appartenant aux familles les plus influentes et les plus riches de Gênes : c'étaient Leonello Lomellino, Giovanni da Magnara, Luigi Tortorino, Andrea Ficone et Cristoforo Maruffo. Son but était la soumission et l'exploitation de la Corse pour son pro-

pre compte (1). La *Maona* fit des préparatifs considérables, et partit pour sa destination. Quoique bien accueillis par les mécontents, qui étaient en grand nombre, les nouveaux gouverneurs n'obtinrent pas le succès qu'ils s'étaient promis. Le comte Arrigo les combattit avec des chances telles que, ne pouvant avancer leurs affaires, ils lui proposèrent, pour en finir, de faire partie de leur société. Arrigo consentit à cet accommodement, d'autant plus volontiers qu'on lui laisserait, disait-on, l'autorité sur les provinces du delà des monts. Mais comme il savait fort bien qu'il ne fallait point se fier aveuglément à ces promesses, il se tint sur ses gardes. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on n'avait voulu que l'endormir dans la sécurité, et qu'on préparait contre lui un armement. Il n'attendit pas qu'on vînt l'attaquer; il fondit tout à coup sur les gouverneurs, et leur fit éprouver une sanglante défaite. Dès lors la guerre se poursuivit avec acharnement des deux côtés. La Corse fut partagée en deux camps. Les gouverneurs de la Maona, profitant de la division qui avait éclaté entre quelques barons ultramontains, s'emparèrent de la Cinarca et de la ville d'Ajaccio; mais Arrigo ne les laissa pas longtemps jouir de leur conquête. Il leur reprit en quelques jours la Cinarca et obligea Ajaccio à se rendre à discrétion.

Les affaires de la Maona déclinaient sensiblement; elle avait perdu un de ses membres dans un combat contre le comte; de plus, ses ressources étaient épuisées. Les gouverneurs résolurent d'abandonner la partie, et retournèrent à Gênes, dégoûtés d'une entreprise qui leur avait été très-funeste (1380).

CHAPITRE III.

LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES. — ARRIGO DELLA ROCCA. — LE COMTE LOMELLINO (1380-1408).

La république se trouva dès lors rentrer naturellement dans ses droits; mais les mêmes causes qui l'avaient empêchée d'envoyer, quelques années auparavant, un secours direct en Corse, l'obligèrent encore à laisser ses partisans combattre tout seuls. Les seigneurs qui avaient pris les armes contre Arrigo, et les habitants de la Terre de Commune qui les avaient soutenus durant le gouvernement de la Maona, n'en continuèrent pas moins de combattre, comme ils l'avaient fait auparavant, en reconnaissant l'autorité de Gênes. Cependant Lomellino, un des sociétaires de la Maona, ne tarda pas à revenir dans l'île, avec le titre de gouverneur; mais cette nouvelle qualité ne le rendit pas plus heureux dans ses entreprises. Il ne put, malgré ses efforts, gagner du terrain, et, après dix années de séjour, il dut retourner à Gênes, laissant les affaires de la république aussi peu avancées que le jour où il était arrivé (1391).

Le successeur de Lomellino, Jean-Baptiste Zoaglia, chercha tout d'abord à se rendre populaire; il y parvint en faisant respecter les droits de chacun et en rendant la justice avec impartialité. Lorsqu'il se crut sûr de l'affection du peuple qu'il gouvernait, il marcha contre Arrigo, et, malgré la valeur et les talents militaires de ce dernier, il l'obligea à reculer, et enfin à quitter le pays. Toutefois, avant de s'embarquer, Arrigo eut le temps de mettre de fortes garnisons dans ses châteaux, et il persuada facilement aux siens que son absence ne serait pas longue. Comme on devait s'y attendre, il alla directement à la cour d'Aragon. Le roi Jean l'accueillit avec les mêmes égards que son père l'avait fait quelques années auparavant; il lui donna les secours qu'il réclamait, et, deux mois après avoir quitté la Corse, il put y retourner avec

(1) L'auteur de la *Giustificazione* rapporte un paragraphe du contrat qui fut fait alors entre la république et les cinq feudataires à qui elle livrait la Corse. On peut y voir que la république se considérait comme relevant du saint-siége pour la souveraineté de la Corse: « Parimente han promesso detti feudatarii « co' loro vassalli affaticarsi per quanto pos- « sono al conquisto ed acquisto di detta isola, « e luoghi... e per l'acquisto, conquisto, e ripa- « razione, spendere lire quaranta mila di Ge- « nova in tre anni prossimi venturi. Ancora « il commune di Genova con buona fede, e a « tutto suo potere, darà aiuto, consiglio, e fa- « vore, che li detti feudatarii per suoi ambas- « ciadori, a sue proprie spese, ottengano la « confermazione della detta concessione del « feudo dal sommo pontefice romano. » *Giustificazione della rivoluzione di Corsica*, pag. 87. Corti, 1764

des forces suffisantes pour en chasser ses ennemis. En très-peu de temps il vainquit Zoaglia et le fit prisonnier. Panzano, général habile, qui fut envoyé pour remplacer Zoaglia, éprouva une complète déroute auprès de Biguglia (1394). Arrigo soumit une seconde fois toute l'île à sa domination, à l'exception de Calvi et de Bonifacio.

Cependant, la république ne voulut pas rester sous le coup de ces échecs réitérés; elle rassembla de nouvelles troupes, et en confia le commandement à Raphael Montalto, qu'elle nomma en même temps son gouverneur.

Montalto rétablit les affaires de Gênes. A peine débarqué, il marcha contre Arrigo avec des troupes nombreuses, que grossissaient à chaque instant les mécontents. Après plusieurs combats, le comte Arrigo fut obligé d'abandonner la Terre de Commune, et, comme il se retirait au delà des monts, il mourut subitement à Vizzavona. Cette mort, que l'on attribua au poison de Gênes, mit fin à la guerre. Les seigneurs qui soutenaient le parti d'Arrigo se retirèrent chacun dans leurs fiefs. Son fils naturel, François della Rocca, traita avec les Génois, leur vendit ses domaines et fut nommé lieutenant général de la république pour la Terre de Commune (1401).

Pendant quelques années, la Corse sembla respirer. Mais ce repos ne pouvait être que passager, car les mêmes motifs de haine et de discorde existaient alors comme aux temps précédents. Ce qui manquait sans doute en ce moment, c'était un homme qui pût se mettre à la tête du parti anti-génois, comme l'avait fait le comte Arrigo. Il était facile d'entrevoir que du moment où cet homme-là se trouverait, la guerre recommencerait de nouveau. Quant à Gênes, subissant elle-même, à cette époque, le joug de l'étranger, elle était beaucoup trop préoccupée de sa position personnelle pour songer à ce qui se passait ailleurs.

Ce fut dans ces circonstances que Lomellino, que nous avons vu d'abord sociétaire de la Maona, puis gouverneur de la Corse pour la république, sollicita et obtint de Charles VI, roi de France, dont les troupes occupaient alors Gênes, la Corse comme fief, avec le titre de comte (1407). Mais il était dit que ce pays ne lui porterait pas bonheur. Sa conduite y fut d'ailleurs extravagante et despotique. Pour réparer ses anciennes pertes, il établit des impôts arbitraires et employa la force pour les lever, ce qui indisposa vivement les esprits. Le peuple n'aurait probablement pas supporté longtemps cet état de choses, et il aurait couru, comme toujours, aux armes, si un événement imprévu n'était venu lui offrir l'assistance dont il avait besoin. Lomellino était dans la plus grande sécurité, occupé à poursuivre ses projets, lorsqu'on vint lui apprendre que Vincentello d'Istria, seigneur du delà des monts, était débarqué dans l'île avec quelques troupes et des munitions.

CHAPITRE IV.

LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES. — VINCENTELLO D'ISTRIA.

(1408-1419.)

Vincentello d'Istria, neveu du comte Arrigo, avait, fort jeune encore, quitté la Corse et pris du service auprès du roi d'Aragon, qui l'avait très-bien accueilli, à cause du souvenir de son oncle. Après s'être distingué dans l'armée de terre, il obtint du roi deux galères, qui, jointes aux vaisseaux que lui fournit le roi de Sicile et de Sardaigne, composèrent une petite flottille avec laquelle il inquiéta pendant plusieurs années les Génois, leur fit des prises considérables, et jeta l'épouvante dans leur marine. Tout en courant la mer, il ne perdait point de vue la Corse, et lorsqu'il sut que Lomellino était généralement détesté et que ses ressources étaient épuisées, il débarqua inopinément à Sagona, marcha sur le château de Cinarca, qui n'osa résister, traversa rapidement l'intérieur et s'empara de Biguglia, place importante, qui était depuis longtemps regardée comme la capitale de l'île. Alors il convoqua une consulte générale de l'île. On accourut de toutes parts à cette assemblée, et d'un commun accord Vincentello fut proclamé comte de Corse.

Sans perdre de temps, le comte Vincentello marcha sur Bastia, et l'obligea à se rendre. Lomellino, ne pouvant opposer aucune résistance avec les forces dont il disposait, avertit en toute hâte la république de sa fâcheuse position. André Lomellino, son frère, rassembla quelques troupes et accourut à son secours. La lutte recommença. Vincentello, blessé dans un combat, fut obligé de battre en retraite. Mais, s'étant bientôt rétabli, il reprit l'offensive, défit les Génois, et les obligea à abandonner toutes les conquêtes qu'ils avaient faites (1410). Le sénat, jugeant alors qu'il ne pourrait rien obtenir par les armes, essaya de changer de politique, et envoya dans l'île Raphael Montalto, qu'il savait y avoir des relations d'amitié avec des personnages influents. Le nouveau gouverneur chercha à se faire des partisans. Il ne lui fut pas difficile de mettre dans ses intérêts Jean d'Omessa, évêque de Mariana, avec lequel il était lié depuis fort longtemps, et qui jusque-là avait été un des plus forts appuis de Vincentello (1413).

La défection de Jean d'Omessa enleva à Vincentello une grande partie des provinces cismontaines, et l'obligea à aller chercher du secours auprès d'Alphonse d'Aragon. Mais, avant qu'il fût de retour, ses affaires s'améliorèrent. Abraham Campo-Fregoso remplaça Montalto en qualité de gouverneur. L'évêque de Mariana, qui n'avait embrassé le parti des Génois que par amitié pour Montalto, prit les armes contre eux, dès que celui-ci fut parti. Il tint la campagne pendant quelque temps contre Squarciafico, lieutenant de Campo-Fregoso; mais, malgré sa connaissance parfaite des lieux et son humeur guerrière, il se vit serrer de près et éprouva une entière défaite. Il ne se découragea pas néanmoins, et continua la lutte avec ardeur. Tandis que ces événements se passaient en deçà des monts, Vincentello débarquait dans la partie ultramontaine avec les secours que lui avait accordés Alphonse d'Aragon. L'évêque d'Omessa l'ayant instruit du danger dans lequel il se trouvait, Vincentello, oubliant le passé, vola à son secours, battit Squarciafico, et l'obligea à se rendre avec son armée. A peine avait-il défait ce général qu'André Lomellino débarqua en Corse avec de nouvelles troupes. Les seigneurs da Mare et Gentili, ennemis de Vincentello, allèrent se ranger du côté des Génois, qui s'avancèrent hardiment contre l'ennemi. Mais Vincentello était sur ses gardes, il laissa les ennemis s'engager dans l'intérieur, et prit position du côté de Morosaglia; puis, quand il les vit près de lui, il les attaqua avec fureur et les tailla en pièces. En apprenant cette défaite, Abraham Campo-Fregoso se porta en toute hâte vers Biguglia pour empêcher Vincentello de s'en emparer. Celui-ci l'avait prévenu, il pressait déjà cette ville lorsque l'on connut la marche des troupes génoises. Sans quitter le siége, Vincentello envoya deux de ses lieutenants, dont l'un était Giovanni della Grossa, l'annaliste de la Corse, à la rencontre des ennemis. Les troupes de Campo-Fregoso furent battues comme l'avaient été celles de Squarciafico et de Lomellino, et lui-même fut fait prisonnier. Biguglia se rendit. Bastia en fit autant, et les Génois, repoussés de toutes parts, n'eurent plus d'autres possessions que Calvi et Bonifacio (1419).

CHAPITRE V.

ARRIVÉE D'ALPHONSE D'ARAGON.

(1420.)

Les choses en étaient là lorsque Alphonse, roi d'Aragon, jugeant le moment favorable à la réalisation de ses projets, parut tout à coup dans les mers de la Corse à la tête d'une flotte considérable. Calvi, surpris inopinément par des forces supérieures, ne put opposer qu'une faible résistance, et fut obligé de se rendre. Il ne restait plus aux Génois que Bonifacio. Alphonse résolut de leur enlever ce dernier asile. Les barons ultramontains étaient venus se présenter à lui dès qu'ils avaient appris son arrivée, et l'avaient reconnu pour souverain de l'île; ce fut en leur compagnie qu'Alphonse se dirigea sur Bonifacio, qu'il attaqua par terre et par mer. Le siége de cette ville fut long et plein de péripéties. Son dévouement

à la métropole fut admirable. Malgré les efforts des assiégeants, elle sut résister aux assauts répétés, à la famine et à l'épidémie. Alphonse, qui ne s'attendait pas à une défense aussi vive, et que d'autres intérêts appelaient à Naples, abandonna la conduite du siége à Vincentello, et se retira avec le regret de n'avoir pu mener à fin son entreprise. Il était temps d'ailleurs pour lui de quitter la Corse : la conduite imprudente de ses troupes avait excité un mécontentement général à Campoloro, et les paysans avaient pris les armes sous Mariano da Caggio pour s'opposer à la levée arbitraire des impôts. Calvi s'était également révolté et avait chassé sa garnison espagnole. De toutes parts il y avait comme une haine sourde contre les Aragonais. Vincentello et quelques autres barons soutenaient seuls les intérêts d'Alphonse. Le siége de Bonifacio continua à être poussé avec vigueur ; mais des secours importants ayant pénétré dans cette ville, Vincentello se vit forcé d'abandonner le siége et de se retirer. Les choses se retrouvèrent alors au point où elles étaient avant l'arrivée d'Alphonse, c'est-à-dire que les Génois continuèrent à occuper Calvi et Bonifacio, et que Vincentello demeura maître du reste du pays.

CHAPITRE VI.

LE COMTE VINCENTELLO D'ISTRIA. — LES CAPORAUX. — LES SEIGNEURS.

(1420-1435.)

L'essai infructueux que venait de faire Alphonse de sa souveraineté convainquit le comte Vincentello qu'il ne pouvait faire de fondement sérieux sur cette puissance, et le porta à organiser la sienne avec des éléments nationaux. Les caporaux, comme nous l'avons vu, jouaient un rôle important en deçà des monts dans la Terre de Commune(1). Il crut opportun de s'en faire des partisans, et pour cela il leur attribua des

(1) Les caporaux ont joué un rôle très-important dans les vicissitudes politiques de la Corse, et l'on peut dire que leur esprit inquiet et turbulent, leur désir d'acquérir des richesses et de l'influence, n'ont pas peu contribué à faire naître ou à entretenir les troubles qui agitèrent le pays pendant plusieurs siècles.

Nous avons rapporté leur création à l'époque de l'émancipation des communes, sous Sambucuccio. Cependant nous devons avouer qu'il n'existe aucun texte précis à cet égard. Toutefois, comme on les voit déjà très-influents vers le milieu du onzième siècle, on doit présumer que leur création était antérieure à cette époque, et remontait aux premières années du siècle, c'est-à-dire à l'émancipation sous Sambucuccio.

Nous allons donner ici la traduction de deux passages qui font connaître dans quel but les caporaux furent institués et comment ils s'éloignèrent bientôt de l'esprit de leur institution. « On appelle caporaux, dit Ceccaldi, « en Corse et hors de Corse, ceux qui à la « guerre sont chefs de milices. Mais en Corse « on donna ce nom à ceux qui prenaient la dé« fense des pauvres. Lorsqu'il était fait vio« lence ou injustice à quelque pauvre homme, « ou à quelque pauvre femme, il allait au« près du caporal, lui racontait ses raisons et « lui demandait son appui, et le caporal ve« nait à son aide. Par la suite des temps et des « révolutions qui eurent lieu dans le pays, qui« conque embrassait la cause du peuple ou se « déclarait en sa faveur et lui donnait assis« tance, était appelé caporal, et chacun le te« nait en grand respect, et les caporaux étaient « tellement estimés et honorés qu'ils étaient « presque considérés comme seigneurs de « vassaux. » Filippini, t. III, p. 48 de l'Appendice.

Giustiniani, dans son dialogue manuscrit sur la Corse, cité par M. Gregori, s'exprime ainsi :

« Nous avons en Corse une classe d'hommes « appelés caporaux, lesquels se glorifient d'être « gentilshommes, ce qui n'est point vrai ; car, « quand bien même une partie d'entre eux des« cendrait de quelque race de seigneurs ou gen« tilshommes, néanmoins la plupart appartien« nent au populaire. Ils furent institués pour « défendre les pauvres hommes et les oppri« més contre les tyrans. Cependant, quand les « peuples prirent les armes pour l'extinction « de ces tyrans, les caporaux restèrent sim« ples spectateurs et ne voulurent se mêler de « rien. Quelques-uns d'entre eux, c'est-à-dire « treize familles, furent pensionnés par le sei« gneur Vincentello d'Istria, qui fut tyran de « l'île, et par la suite des temps, de défenseurs « qu'ils étaient ils sont devenus les oppres« seurs des pauvres hommes ; et leur méchan« ceté est devenue si grande, que chacun dit « publiquement qu'ils sont la cause des maux « qui affligent notre île. On les accuse de sou« tenir les meurtriers et les autres malfaiteurs, « de donner de mauvais conseils, de semer « partout la discorde et de chercher à tenir les « peuples dans la division et l'obéissance. Par« tout ils usurpent les bénéfices ecclésiasti« ques, et quand ils les ont possédés une fois, « il semble qu'ils se soient mariés avec eux, « et ils veulent les posséder perpétuellement, « *per fas et nefas.* » Et plus bas Giustiniani ajoute : « La seigneurie de Gênes devrait ap« porter ses soins à corriger et à punir l'ar« rogance, les prétentions, les maux et les « assassinats dont se rendent coupables beau« coup de caporaux ; car il est généralement

pensions sur le trésor national. Mais cette largesse ne put les attacher à sa cause. Les caporaux sentaient parfaitement qu'ils avaient beaucoup plus à gagner avec les Génois qu'avec lui, car les Génois avaient intérêt à ménager leur influence, seul appui qu'ils eussent alors dans le pays, et de cette position ils attendaient de grands avantages. Loin de se joindre à Vincentello, ils agirent dans des intérêts entièrement opposés, et firent entrer dans leurs vues quelques barons ultramontains, qui, comme Rinuccio de Leca et Polo della Rocca, étaient ennemis naturels de Vincentello. Simon da Mare, le plus puissant des seigneurs du Cap-Corse, nommé chef de la ligue, se mit aussitôt en campagne, et marcha sur Biguglia, où se trouvait Vincentello. Celui-ci, instruit du mouvement qui se préparait contre lui, et craignant pour sa province de Cinarca, confia la défense de Biguglia à Pierre de Bozzi, celle de Bastia à Jean d'Istria, et se porta immédiatement au delà des monts. Simon da Mare ne tarda pas à paraître devant Biguglia, qu'il tint assiégée pendant plusieurs mois. Cependant, voyant qu'il ne pouvait la réduire, il entra en pourparler avec Vincentello, et il fut conclu entre eux un traité par lequel le comte accordait probablement aux seigneurs ligués contre lui une partie de ce qu'ils réclamaient. Ce traité mit fin momentanément aux hostilités.

Simon da Mare avait levé le siége de Biguglia et les confédérés s'étaient séparés, sans toutefois rompre la ligue qui les unissait, mais ajournant le moment d'agir à la première occasion favorable. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le comte Vincentello, désireux de se maintenir toujours dans les bonnes grâces du roi d'Aragon, résolut d'aller lui présenter ses hommages dans l'île d'Ischia, où il se trouvait en ce moment. Pour paraître convenablement, il fit construire trois galères aux frais du pays, sur lequel il leva arbitrairement un double impôt, sans consulter au préalable les caporaux, mandataires du peuple. Cette conduite indisposa vivement contre lui les esprits. Une dernière faute acheva de porter à son comble l'iritation générale. Vincentello enleva de force une jeune fille appartenant à une famille respectable de Biguglia. Les parents coururent aux armes; les caporaux et les seigneurs de la ligue se remirent de nouveau en campagne sous les ordres de Simon da Mare. En quelques jours, Biguglia tomba au pouvoir des confédérés.

Encouragé par ce succès, Simon da Mare envoya son fils, Charles da Mare, avec un corps nombreux de troupes, dans le delà des monts, où l'appelaient les seigneurs mécontents, et lui-même alla mettre le siége devant Bastia. A peine Charles da Mare était-il arrivé au lieu de sa destination, qu'il vit venir à lui une grande partie des seigneurs, qui reconnurent son autorité et profitèrent de sa présence pour reprendre leurs fiefs respectifs. La fortune commençait évidemment à se détourner du comte Vincentello. Il comprit qu'il ne pouvait en ce moment, réduit à la seule province de Cinarca, lutter avec ses nombreux ennemis, et il songea plus que jamais à aller trouver Alphonse d'Aragon.

Après avoir réglé ses affaires et laissé ses instructions à son fils Barthélemy, il

« reconnu qu'ils sont la cause de tous les dé-
« sordres qui naissent dans l'île : elle devrait
« leur enjoindre de rester chez eux à s'occuper
« de leurs affaires, et leur défendre d'aller
« comme ils le font tous les jours à Bastia,
« gâter, par leurs petits présents et leurs men-
« songes, le bon vouloir du gouverneur et des
« autres officiers. »

Les caporaux furent chargés dans le principe d'élire les nobles-douze. On comprend que, pour faire cette élection, ils devaient être assez nombreux; cependant, lorsque le comte Vincentello crut de ses intérêts de stipendier les caporaux, ils ne devaient guère être plus de vingt, car le comte, en donnant des pensions à treize d'entre eux, avait dû s'assurer par ce nombre la majorité. Ces treize familles, dont les noms nous ont été conservés par Filippini, étaient les familles da Casta, da Campocasso, dalla Corbara, da Chiatra, da Matra, dalla Pastoreccia, dalla Casabianca, dal Pruno, dal Petricaggio, dall' Ortale, dalla Panearaccia, da Omessa et da Luco. Plus tard, les anciennes familles de Cortinchi della Rebbia, della Campana, della Crocicchia, del piè d'Albertino, dell' Olmo, della Brocca, di Piobetta, del Lopio, et quelques autres encore, furent considérées comme des familles de caporaux, et concoururent à la nomination des *Douze*.

Il est bon d'observer que l'institution des caporaux ne fut appliquée qu'au deçà des monts, et spécialement à la Terre de Commune, et que jamais il n'y eut de caporaux dans la partie ultramontaine.

fit voile vers la Sicile avec deux galères bien armées. Comme il naviguait dans la mer de Sardaigne, une affreuse tempête sépara les deux bâtiments et en fit tomber un entre les mains de Colomban da Mare. La galère que montait le comte put se réfugier dans le port de Torre en Sardaigne. Là se trouvaient deux nobles corses, Jean d'Istria et son fils Vincentello, que la conduite du comte avait obligés à abandonner leur pays. L'arrivée de Vincentello éveilla chez eux des sentiments de haine, et ils eurent ensemble une vive altercation. Cependant, le comte ayant promis de rendre à Jean d'Istria le commandement de Bastia, la paix se rétablit entre eux, et, au lieu d'aller en Sicile, Vincentello fit voile vers Bastia pour remettre Jean d'Istria en son poste. Comme il était dans le port, attendant la réponse du capitaine de la place, survint tout à coup une galère génoise, commandée par Zacharie Spinola, qui attaqua la galère du comte avant qu'il pût se mettre en défense, le fit prisonnier et l'emmena à Gênes. A peine fut-il arrivé dans cette ville qu'on le traduisit devant le conseil des Huit, et il fut condamné, comme rebelle, à avoir la tête tranchée (1435).

CHAPITRE VII.

ANARCHIE SEIGNEURIALE. — LE COMTE POLO DELLA ROCCA. — SIMON DA MARE. — GIUDICE D'ISTRIA. — LES MONTALTO.

(1435-1438.)

La mort de Vincentello laissa Simon da Mare sans compétiteur sérieux; il ne tarda pas à s'emparer de Bastia et commença à faire lever les impôts; mais les seigneurs féodaux du delà des monts, voyant avec peine Simon da Mare jouir de la souveraineté de l'île, qu'ils regardaient comme devant leur appartenir, refusèrent l'impôt et se liguèrent contre lui. Giudice d'Istria, Polo della Rocca et Rinuccio de Leca entrèrent tous les trois en même temps en campagne. Simon da Mare, ne pouvant lutter avec d'aussi puissants adversaires, chercha à les diviser, et entraîna dans son parti Polo della Rocca. Les deux autres seigneurs, trouvant à leur tour la partie trop inégale, retournèrent dans leurs fiefs, Rinuccio de Leca, après avoir traité avec Simon da Mare, Giudice n'ayant pas voulu le faire, parce qu'il avait d'autres espérances.

Le titre de comte de Corse se trouvait vacant depuis la mort de Vincentello. Giudice envoya une ambassade auprès d'Alphonse d'Aragon pour en obtenir et ce titre et des secours. Alphonse, trop occupé de ses propres intérêts dans ce moment, ne put envoyer à Giudice qu'une partie de ce qu'il demandait, et ce fut la moins coûteuse. Il lui expédia donc un diplôme de comte de Corse, témoignant le regret de ne pouvoir faire davantage, et lui promettant de prochains secours. Dès ce moment, Giudice se regarda comme comte de la Corse, se fit donner ce titre par ses vassaux, et passa dans la Terre de Commune pour se faire reconnaître. Mais dans ce pays comme dans le reste de la Corse, il ne put atteindre son but : on lui répondit que les Corses avaient l'habitude de nommer leur comte et non de le recevoir d'une main étrangère, et, pour lui enlever toute espérance, le peuple s'assembla en diète à Morosaglia, et nomma à l'unanimité Polo della Rocca comte et seigneur de la Corse.

Dès que Polo della Rocca se vit maître du pouvoir, il rompit avec Simon da Mare, lui déclara la guerre, et entra dans ses possessions du Cap-Corse, qu'il ravagea. Simon da Mare, n'osant résister à un ennemi qui lui était de beaucoup supérieur, s'embarqua pour Gênes, où il traita avec Jean et Nicolas Montalto, fils de Raphaël. Les conditions de ce traité étaient que l'on chercherait à soumettre la Corse et que l'on partagerait par moitié les conquêtes. Les Montalto firent des préparatifs assez considérables, et lorsqu'ils débarquèrent, les soldats de Simon da Mare s'étant joints à eux, ils purent entrer en campagne avec une armée imposante. Cependant le comte Polo leur aurait résisté avec avantage, s'il eût conservé toutes ses forces; mais les caporaux, espérant sans doute que les Montalto reconnaîtraient largement leurs services,

abandonnèrent tout à coup le comte pour se ranger dans leur parti. Cette défection, réduisant Polo della Rocca à ses propres forces, l'obligea à traiter avec Simon da Mare, auquel il céda Corté pour 200 écus, et il se retira dans son fief.

La retraite du comte Polo laissa les confédérés maîtres paisibles de la Terre de Commune. Mais les Montalto, jaloux de l'influence de Simon da Mare et se croyant sans doute assez forts, s'emparèrent de lui et le jetèrent en prison. Puis, aidés par quelques caporaux qu'ils avaient conservés dans leurs intérêts, ils s'emparèrent de Biguglia, de Bastia, de Corté, et appelèrent le peuple à leur prêter obéissance. Cette étrange prétention et la conduite qu'ils avaient tenue envers Simon da Mare soulevèrent l'indignation du peuple, qui, guidé par les caporaux, courut aux armes, et appela à son aide Rinuccio de Leca. Ils marchèrent tous alors contre Nicolas Montalto, qui se trouvait à Tessamone, l'attaquèrent et le défirent complétement (1438).

Les choses étaient en cet état lorsqu'un nouveau prétendant débarqua en Corse. Les Montalto n'avaient point reçu de la république une mission officielle. On les avait vus partir avec plaisir, parce que leur présence devait entretenir toujours en Corse l'idée de la puissance de Gênes; mais il ne leur avait été fourni ni vaisseaux, ni troupes, ni munitions, et on ne leur avait concédé aucun privilége. Aussi lorsque Thomas Campo-Fregoso fut réélu doge, il lui fut facile d'agir dans ses propres intérêts sans porter atteinte à ceux de la république.

CHAPITRE VIII.

LES FREGOSO. — LES CAPORAUX. — LE COMTE GIUDICE D'ISTRIA.

(1438-1443.)

Campo-Fregoso, voyant la possibilité d'acquérir la souveraineté de la Corse à sa famille, envoya dans ce pays son neveu Janus avec des troupes et de l'argent. La division des partis servit parfaitement les projets de Janus. Ni les Montalto ni Rinuccio de Leca n'osèrent marcher contre lui, et comme il ne trouva aucun obstacle, il soumit la Terre de Commune. Passant ensuite dans le delà des monts, il s'empara du château de Cinarca, que le fils de Vincentello, Barthélemy d'Istria, réduit à ses propres forces, ne put défendre et céda pour 1200 écus. Après ce succès, il marcha contre les autres seigneurs féodaux, qui étaient divisés entre eux, les réduisit, et soumit ainsi en peu de temps toute l'île à sa puissance. Cependant, comme il craignait que l'esprit d'indépendance ou de nouveauté ne renversât ce qu'il venait de faire, il voulut assurer ses conquêtes en affaiblissant les éléments de discorde. Il avait dès son arrivée dépouillé de leurs États du Cap-Corse les seigneurs da Mare et Gentili; il songea alors à détruire les caporaux: il commença par supprimer leurs pensions, et fit emprisonner quelques-uns des plus turbulents. Cette conduite éveilla la crainte des autres caporaux, qui s'entendirent avec le comte Polo della Rocca et Rinuccio de Leca pour combattre un ennemi commun. Campo-Fregoso, attaqué par les troupes nombreuses des confédérés, ne put opposer de résistance et fut obligé d'aller chercher des secours à Gênes.

A son retour, Janus alla à la rencontre des ennemis dans la plaine de Mariana. Le comte Polo avait sous ses ordres mille chevaux et quatre mille fantassins. Outre les troupes qu'il avait amenées de Gênes, Janus avait avec lui de l'artillerie. La lutte ne fut ni longue ni sérieuse; les chevaux corses, effrayés du bruit du canon, commencèrent à jeter le désordre dans l'armée, ce qui fit qu'il n'y eut pas même lieu à livrer bataille, et que la déroute des confédérés laissa la victoire incontestée à Janus. Cependant celui-ci n'en jouit pas longtemps : les événements qui se passaient à Gênes ayant appelé au pouvoir le doge Adorno, les Montalto, ennemis de Campo-Fregoso, furent envoyés en Corse pour le combattre. Déjà au fait du pays et y ayant conservé des relations, ils firent en très-peu de temps de grands progrès, s'emparèrent de Biguglia et mirent le siége devant Bastia, où s'était renfermé

Janus. Janus, sa mère et son frère tombèrent bientôt au pouvoir de l'ennemi, et furent jetés en prison. Mais ils ne tardèrent pas, par les soins de l'évêque d'Aléria, à recouvrer leur liberté et purent retourner à Gênes, lorsque, Giudice d'Istria ayant été reconnu comte par tout le pays, il ne leur resta plus d'espoir de ressaisir le gouvernement.

Giudice d'Istria, que nous avons vu nommé comte de Corse par le roi d'Aragon, avait été trouver ce prince et en avait obtenu des secours importants, avec lesquels il put enrôler des troupes et retourner en Corse. Les Montalto et Campo-Fregoso, le comte Polo et Rinuccio de Leca, les caporaux et les seigneurs da Mare, étaient aux prises en ce moment et se disputaient le pouvoir. L'arrivée de Giudice fut regardée comme une chose fort heureuse par le peuple, qui crut trouver en lui son soutien, et il fut d'un commun accord nommé comte par les caporaux et les populations de la Terre de Commune. A cette nouvelle, Jean Montalto se retira à Bastia, pensant bien qu'il lui serait difficile de se maintenir ailleurs, et Janus retourna à Gênes. Mais Giudice ne jouit pas longtemps du titre de comte ni du pouvoir que lui avait déféré le peuple. Son caractère orgueilleux lui suscita des ennemis. François et Vincentello d'Istria, écoutant les conseils de l'évêque d'Aléria, se révoltèrent contre lui, et, l'ayant surpris, ils le blessèrent et le jetèrent en prison (1443).

CHAPITRE IX.

LE PAPE. — LES GÉNOIS. — MARIANO DA CAGGIO, LIEUTENANT DU PEUPLE.

(1443-1447.)

L'évêque d'Aléria et une grande partie des caporaux, fatigués des continuelles fluctuations du pouvoir, et ne voulant subir ni le joug de Gênes ni celui des barons ultramontains, offrirent la souveraineté de leur pays au pape Eugène IV. Celui-ci accepta avec joie, et envoya dans l'île Monaldo Paradisi avec quelques troupes. Le général romain fut très-bien accueilli par les caporaux et cette partie de la population qui s'était volontairement donnée au pape. Mais les caporaux dissidents et Montalto, ayant réuni leurs forces, marchèrent contre lui en assez grand nombre pour qu'il n'osât s'aventurer à leur livrer bataille avant d'avoir reçu des secours de Rome. Dès que ceux-ci furent arrivés, Monaldo Paradisi s'avança contre Montalto et ses alliés, s'empara de plusieurs châteaux, fit quelques caporaux prisonniers, et en étant venu aux mains avec Montalto, le vainquit et l'obligea à fuir à Bastia, où il se renferma. Cette victoire amena à Paradisi la soumission de Vincentello et de François d'Istria, ainsi que celle des caporaux qui n'avaient pas voulu reconnaître jusque-là l'autorité du saint-siége. Il put alors lever des impôts et se payer des frais de la guerre. L'année suivante (1445), Paradisi, voulant réduire la Corse entière à l'obéissance du pape, marcha sur Calvi, qui était occupée par les troupes de la république. Raphaël de Leca, fils de Rinuccio, commandait cette ville. Dès qu'il vit approcher l'ennemi, il rassembla ses troupes, et, secondé par ses deux frères, jeunes gens pleins de courage, il fit une sortie tellement vigoureuse qu'il mit en complète déroute l'armée papale, et obligea son général à se sauver à Corté. Le pape, ayant appris cet événement, se hâta d'envoyer en Corse Jacques, évêque de Potenza, en remplacement de Paradisi, et lui donna mission de traiter de la paix. Arrivé à Biguglia, l'évêque de Potenza reçut la soumission des habitants de la Terre de Commune et des caporaux, qui réclamèrent tout d'abord leurs pensions. L'évêque refusa de les leur payer. Alors ils le quittèrent très-mécontents, et appelèrent à eux Rinuccio de Leca. Rinuccio accourut, se mit à la tête de la ligue, dans laquelle il fit entrer Vincentello et François d'Istria, et vint assiéger l'évêque à Biguglia. Comme il poussait le siége avec vigueur, il fut tué dans une sortie que firent les habitants. Alors la ligue se dispersa, et chacun rentra dans ses foyers.

Cependant les troubles incessants qui agitaient le pays et qui étaient en grande

Digitized by Google

partie l'œuvre des caporaux, fatiguant et épuisant le peuple, on résolut d'y mettre un terme, et pour cela on convoqua une diète générale à Morosaglia. La diète reconnut la souveraineté du pape, et nomma, pour opérer la soumission du pays à cette puissance, Mariano da Caggio lieutenant général.

Mariano da Caggio, homme plein de courage et de résolution, était l'ennemi déclaré des caporaux; son premier soin fut de les renverser. Non-seulement il les attaqua à la tête de forces considérables, les vainquit, rasa leurs tours, les mit en fuite, mais encore il abolit la dignité de caporal, et déclara à jamais infâme quiconque prendrait ce titre (1445).

Les caporaux, ainsi traqués, se jetèrent dans les bras de Gênes. Le doge Raphaël Adorno saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de remplacer en Corse l'influence de Campo-Fregoso par celle de sa famille. Il se hâta donc d'envoyer dans ce pays son parent Grégoire Adorno à la tête d'un corps de troupes considérable. Dès son arrivée, Grégoire Adorno, auquel s'étaient joints les caporaux, marcha contre l'armée nationale, qui se trouvait du côté de Caccia; on en vint aussitôt aux mains, et l'armée génoise, complétement battue et mise en fuite, laissa son général prisonnier de l'ennemi. Mariano da Caggio aurait voulu pousser plus loin son avantage et attaquer immédiatement Corté, mais l'évêque de Potenza, jaloux du succès qu'il venait d'obtenir, l'en empêcha.

Sur ces entrefaites, Eugène IV envoya en Corse Mariano da Norcia, officier plein d'expérience, avec mission d'avancer les affaires de l'Église (1447). Mariano da Norcia commença par assiéger le château de Corté, dont il se rendit maître. Ce succès amena la soumission d'un grand nombre de dissidents. Jean Montalto, qui occupait Bastia, livra cette ville aux troupes pontificales, et Mariano da Caggio reconnut, avec le peuple de la Terre de Commune, l'autorité du commissaire du pape. Voyant la tranquillité rétablie dans le deçà des monts, Da Norcia résolut d'aller attaquer les barons ultramontains, après avoir mis une forte garnison dans Brando. Il s'empara bientôt de Baracini, de Bozio et de l'Orèse. Les seigneurs d'Ornano et d'Istria se soumirent : il ne restait plus à vaincre que le seigneur de Cinarca, Raphaël de Leca, qui n'avait jamais voulu reconnaître l'autorité du pape, lorsque l'on apprit la mort d'Eugène IV. Cet événement devant nécessairement amener quelque trouble dans les affaires de la Corse, Mariano da Norcia crut qu'il lui serait facile d'en profiter pour s'emparer du pouvoir; il quitta aussitôt le delà des monts, et vint dans la Terre de Commune avec François et Vincentello d'Istria; mais, craignant que ces deux seigneurs ne s'opposassent à ses desseins, il les fit jeter en prison. Il en usa de même envers l'évêque de Potenza, qui était à Biguglia. Cette conduite souleva l'indignation générale. Raphaël de Leca s'étant uni aux seigneurs de Bozzi, d'Ornano et d'Istria, marcha contre lui. Da Norcia se vit bientôt abandonné de tous ses partisans et obligé de chercher un refuge dans le fort de Brando, où étaient ses soldats dévoués.

CHAPITRE X.

LES CAMPO-FREGOSO. — LE ROI D'ARAGON.

(1447-1453.)

Cependant, l'année suivante, les Génois revinrent avec plus d'assurance. Nicolas V, successeur d'Eugène IV, craignant que la Corse ne fût un embarras pour le saint-siége, et voulant aussi être agréable aux Campo-Fregoso, ses compatriotes, qui étaient en ce moment au pouvoir, leur céda ses droits sur l'île de Corse. En même temps, il ordonna aux officiers pontificaux de remettre les places fortes aux mains des Génois et de retourner à Rome (1447).

Louis de Campo-Fregoso en quittant le pape se rendit en Corse, prit possession de Bastia, de Corté et de Biguglia, leva les impôts, distribua les emplois et retourna ensuite à Gênes rendre compte de sa mission (1448).

Les Corses virent avec peine ce changement. Ils espéraient jouir de quelque repos sous le gouvernement pacifique

de l'Église, et d'ailleurs ils souffraient avec peine de se voir ainsi cédés sans leur consentement, comme un troupeau d'esclaves. Mariano da Caggio, qui avait toujours combattu pour l'Église, appela le peuple aux armes, mais cette levée de boucliers ne lui fut point profitable. Louis Campo-Fregoso envoya contre lui un habile capitaine, appelé Giovannone, qui le battit sur les bords du Golo, le chassa de la Venzolasca, où il s'était retiré, fit un grand nombre de prisonniers, et les obligea à se racheter par de fortes rançons.

Galeas Campo-Fregoso remplaça comme gouverneur son cousin Louis, que de plus grands intérêts appelèrent à Gênes. L'administration de ce jeune homme, guidé par l'évêque de Mariana, fut pendant quelque temps pleine de sagesse. Mariano da Caggio et les caporaux se soumirent. Cependant Galeas, ne croyant pas à la sincérité de cette soumission, s'assura du dévouement de Mariano da Caggio et résolut d'abattre les caporaux; mais ceux-ci, ayant mis le peuple dans leurs intérêts, purent opposer à Galeas et à Mariano des forces considérables et les obligèrent à traiter avec eux (1451). Sur ces entrefaites, un nouveau prétendant vint encore compliquer les affaires.

Antoine della Rocca, seigneur du delà des monts, ayant été trouver Alphonse d'Aragon, alors roi des Deux-Siciles, et ennemi déclaré des Génois, le pressa vivement de songer à ses droits sur la Corse et de les faire valoir. Alphonse, cédant à ce conseil, envoya en Corse quelques troupes sous les ordres de Jacques Imbisora, qu'il nomma son vice-roi. Antoine della Rocca n'eut pas de peine à réunir à l'expédition les seigneurs ses alliés; les confédérés allaient se mettre en marche, lorsque la mort du vice-roi vint jeter la discorde parmi eux. Les seigneurs corses reconnurent pour vice-roi le neveu de Jacques Imbisora. Cette préférence mécontenta les vieux officiers, qui, prétendant avoir des droits à cette distinction, ne voulurent plus servir et s'en retournèrent à Naples. Le nouveau vice-roi n'osa rien tenter avec les forces qui lui restaient; il demeura donc sur la défensive, attendant une occasion favorable ou des secours que le roi ne manquerait pas de lui envoyer.

La Corse se trouvait alors dans un singulier état : quatre pouvoirs différents se la disputaient, sinon en totalité, du moins en partie : 1° la république de Gênes possédait Calvi et Bonifacio; 2° les Campo-Fregoso gouvernaient la Terre de Commune et possédaient Bastia, Biguglia, Saint-Florent et Corté; 3° les pays d'au delà des monts étaient gouvernés par les seigneurs, dont les uns étaient indépendants, les autres reconnaissaient l'autorité du roi d'Aragon; 4° enfin le Niolo et le Fiumorbo étaient sous la dépendance des seigneurs de Cinarca et du vice-roi d'Aragon. C'était, comme on le voit, beaucoup trop de souverains pour un pays si souvent ravagé par la guerre civile. Cependant on voulut encore essayer d'une nouvelle puissance. Une consulte générale, convoquée à Morosaglia, croyant remédier aux maux qui affligeaient le pays, décida qu'on se mettrait sous la protection de la compagnie de Saint-Georges (1).

(1) La compagnie ou banque de Saint-Georges fut créée à Gênes en 1407, dans le but de concentrer en une seule société les créances diverses que la république avait consenties à différentes compagnies ou à différents capitalistes, lorsque ayant besoin d'argent, elle leur avait aliéné une partie des revenus publics pour garantie de leur prêt et jusqu'à entier remboursement.

« L'administration de la banque, ou, comme on disait de la maison de Saint-Georges, fut fortement constituée, et d'abord les plus justes comme les plus sages principes en furent la base. On en fit une république financière représentative. La souveraineté en appartint également à l'universalité des actionnaires. Leur assemblée générale nommait les membres de leur gouvernement. Elle avait décrété sa charte; elle rejetait ou ratifiait les lois que lui proposaient les magistrats à qui elle avait confié le pouvoir exécutif dans son sein. Huit protecteurs élus temporairement composaient le sénat de Saint-Georges, à l'image de ces huit nobles auxquels l'État avait commis si longtemps le soin de ses finances. Sous eux, des magistratures inférieures se partageaient les détails de l'administration sociale; elles participaient au pouvoir public en ce sens que l'État, en aliénant ses gabelles, avait confié à la réunion de ses cessionnaires le droit d'en contraindre les débiteurs et de réprimer les contraventions. Le tribunal des protecteurs de la banque était une sorte de cour supérieure, sur les décisions de laquelle le gouvernement lui-même ne portait pas la main légèrement (a). »

Nous ne pouvons entrer ici dans de grands

(a) Histoire de la République de Gênes, par M. Émile Vincent, conseiller d'État, t. II, p. 151 et suiv.

Des députés furent envoyés à Gênes pour lui offrir la souveraineté (1453).

La compagnie voulut examiner les choses avant d'accepter. La république consentit à lui abandonner Calvi et Bonifacio; les Campo-Fregoso déclarèrent qu'ils renonçaient en sa faveur à leurs prétentions, et qu'ils se retireraient. La compagnie, voyant qu'elle n'aurait plus à combattre que la puissance plutôt nominale que réelle du roi d'Aragon et les barons ultramontains, que les rivalités de famille avaient beaucoup affaiblis, accepta l'offre qui lui était faite, et se prépara à envoyer en Corse un gouverneur.

LIVRE IV.

Depuis la compagnie de Saint-Georges jusqu'à l'occupation de la Corse par les troupes de Henri II, roi de France.

CHAPITRE PREMIER.

LA COMPAGNIE DE SAINT-GEORGES. — RAPHAEL DE LECA. — LE ROI D'ARAGON. — LES SEIGNEURS.

(1453-1461.)

Dès que la compagnie de Saint-Georges eut pris possession de son nouveau domaine, elle songea à éloigner tous ceux qui auraient pu partager sa puissance ; elle commença par attaquer les Aragonais. Ceux-ci, n'étant pas en force, et d'autre part étant mal secondés par les seigneurs, firent peu de résistance, et se rembarquèrent sur leurs vaisseaux.

Le départ des Aragonais laissa la compagnie de Saint-Georges seule maîtresse du pays, n'ayant plus en face d'elle que les barons ultramontains. Bien qu'elle eût résolu de les renverser, elle ne crut cependant pas le moment convenable pour le faire; elle voulut au contraire leur donner pleine confiance dans ses intentions; elle reconnut leurs fiefs et privilèges, et déclara ne vouloir se mêler en rien de l'administration de leurs domaines. En cela elle agit avec sagesse. En effet, si elle avait voulu attaquer immédiatement la puissance des barons, ceux-ci se seraient ligués entre eux pour lui résister, et la compagnie aurait peut-être éprouvé alors ce qu'avait éprouvé avant elle la république, une opposition opiniâtre, à laquelle aurait pris part sans aucun doute le reste du pays, tandis qu'en reconnaissant les fiefs et en respectant les privilèges, si elle attaquait plus tard les barons individuellement, on ne pourrait l'accuser de porter atteinte à l'institution féodale elle-même. Cependant, lorsque Doria, gouverneur de la Corse pour la compagnie, crut avoir attendu le temps nécessaire pour consolider sa puissance, il commença à mettre à exécution les projets tenus secrets, en attaquant Raphaël de Leca, seigneur de Cinarca, le plus puissant des barons féodaux. Raphaël avait accepté le nouvel ordre de choses, et n'avait résisté en aucune façon à l'établissement de la compagnie. La possession de nombreux domaines devait éloigner de lui tout esprit de trouble et d'agitation; aussi ne songeait-il à rien moins qu'à chercher des ennemis à la compagnie, lorsque celle-ci fit courir le bruit que Raphaël ne cessait de solliciter le roi d'Aragon de venir prendre possession de la Corse. Comme nous l'avons dit ailleurs, les Aragonais n'étaient point aimés dans le pays, et l'idée que Raphaël les appelait souleva contre lui un grand mécontentement.

Doria, profitant de cette irritation qu'il avait secrètement fomentée, se mit en campagne contre Raphaël. Mais il n'eut pas lieu de s'applaudir de sa conduite, car le seigneur de Leca, non-seulement sut résister à ses ennemis, mais leur fit encore éprouver de très-grandes pertes. Sur ces entrefaites, le roi d'Aragon, apprenant la lutte qui venait de s'engager, envoya en Corse au secours de Raphaël huit galères chargées de troupes sous les ordres de Berlingero de Rillo, qu'il nomma son vice-

détails relativement à la compagnie de Saint-Georges, qui devint bientôt très-puissante. Le lecteur trouvera tous les renseignements nécessaires dans le consciencieux ouvrage de M. Vincent, d'où nous avons extrait le passage qui précède.

Digitized by Google

roi (1455). Alors les Génois redoublèrent d'efforts, mais ils furent battus de nouveau et obligés de se retirer devant les troupes réunies du comte et du vice-roi. Tout à coup Berlingero de Rillo reçut ordre de s'embarquer immédiatement avec ses troupes et de retourner auprès du roi. Cette retraite contrista beaucoup le seigneur de Leca, car elle le réduisait à ses propres forces devant un ennemi qui avait augmenté les siennes. Toutefois, il ne perdit pas courage, et résista avec la même énergie et le même succès : les Génois furent encore repoussés. Alors ils eurent recours à un autre moyen, qui fut celui de semer la division entre les seigneurs féodaux. Vincentello d'Istria fut le premier à se détacher du parti de Raphaël ; d'autres suivirent son exemple, si bien que le seigneur de Leca, se trouvant bientôt réduit aux seuls membres de sa famille, fut cerné de toutes parts, et périt héroïquement en se défendant dans son château de Leca (1457).

Quoique la mort de Raphaël ne fît pas cesser immédiatement la guerre, et que ses vassaux dévoués persistassent à combattre avec une opiniâtreté bien faite pour inquiéter les Génois, cependant elle amena un changement notable dans l'état des choses. Les seigneurs ultramontains, que la compagnie avait su gagner ou vaincre individuellement, voyant qu'ils ne pourraient désormais opposer une résistance sérieuse, résolurent de s'expatrier et d'aller chercher auprès du roi d'Aragon les secours nécessaires pour pouvoir combattre avantageusement les Génois. De ce nombre furent Giocante de Leca, Arrigo della Rocca, Orlando d'Ornano, Guillaume de Bozi et Giudice d'Istria. Mais Alphonse ne put leur accorder ce qu'ils demandaient, ayant besoin de toutes ses forces pour soutenir la guerre dans laquelle il était engagé. Alors ils rentrèrent en Corse, résolus à tenter un dernier effort ou à périr les armes à la main. L'appui qu'ils trouvèrent chez leurs vassaux fut assez considérable pour leur permettre de reprendre sur les Génois la plupart des châteaux qu'ils avaient perdus et soutenir la guerre avec avantage. Les choses parurent assez graves à la compagnie pour qu'elle jugeât à propos d'envoyer en Corse un nouveau gouverneur, Antoine Spinola, homme renommé pour son adresse et sa fermeté. Spinola, s'étant uni à Vincentello d'Istria, depuis longtemps allié des Génois, commença par forcer les seigneurs della Rocca à se rendre. Ceux de Bozi, d'Ornano, et Giudice, furent obligés d'en faire autant ; il ne restait plus à soumettre que les seigneurs de Leca, qui s'étaient retranchés dans le Niolo, et que les populations de Sia, Sevindentro, Soroinsù, soutenaient de tous leurs moyens. Spinola, voyant qu'il ne pourrait venir à bout de les soumettre par les armes, voulut frapper les populations qui leur prêtaient assistance, et livra aux flammes tout le pays depuis Sagona jusqu'à Calvi, ce qui le rendit désert, comme on le voit aujourd'hui. Giocante et Vincent de Leca, fils de Raphaël, comprirent qu'ils ne pouvaient résister à un ennemi qui employait de tels moyens, et, pour éviter de plus grands malheurs, ils entrèrent en pourparler avec Spinola. Vincentello d'Istria se porta médiateur de la négociation. Il fut convenu que la compagnie de Saint-Georges accorderait un pardon général à tous ceux qui avaient pris les armes pour les Leca. Spinola invita les deux frères à se présenter devant lui. Giocante, se méfiant à juste titre du gouverneur, s'expatria sans se rendre à cette invitation. Son frère Vincent, pour témoigner de la sincérité de sa soumission, se présenta à Spinola, qui, malgré la foi du traité, lui fit trancher la tête. Antoine de la Rocca et un de ses fils, Arrigo et un fils du comte Polo, eurent le même sort.

Cette conduite, quelque odieuse qu'elle fût, n'en atteignit pas moins son but, qui était d'arriver à la domination par la terreur. Les seigneurs qui s'étaient laissé diviser, et qui n'avaient pas compris qu'en abandonnant Raphaël ils abandonnaient leur propre cause, sentirent qu'il ne leur restait plus de salut que dans la fuite, et s'expatrièrent. Vincentello d'Istria lui-même, l'ami et le soutien des Génois, crut prudent d'abandonner la Corse. Par la retraite de tous ces seigneurs,

la compagnie de Saint-Georges se trouva seule maîtresse absolue du pays (1460).

CHAPITRE II.

TOMASINO CAMPO-FREGOSO.

(1461-1464.)

Cette tranquillité dans la possession ne dura pas longtemps. Les troubles vinrent de Gênes elle-même. Ludovic Campo-Fregoso, ayant été nommé doge, profita de sa puissance pour faire revivre les droits de sa famille sur la Corse. Des émigrés, les uns étaient à Gênes, d'autres en Toscane. L'évêque d'Aléria, ami de Ludovic, se chargea de les voir et de traiter avec eux. On tomba facilement d'accord sur les résultats à obtenir. Chasser la compagnie de Saint-Georges, rétablir dans leurs fiefs les seigneurs qui concourraient à l'entreprise, proclamer Tomasino Campo-Fregoso, neveu du doge, comte de Corse, tel était le but des conspirateurs. Les chefs de cette nouvelle expédition étaient Giocante de Leca, Polo della Rocca, Vincentello d'Istria, l'évêque d'Aléria, auquel se joignit plus tard celui de Sagona, et plusieurs autres seigneurs. Ils ne tardèrent pas à se réunir et à opérer des descentes sur différents points. Leur arrivée éveilla les sympathies des populations, qui souffraient de la domination de la compagnie. La province de Cinarca se souleva tout entière. Le Fiumorbo et une partie des terres seigneuriales de la Rocca prirent également les armes. Thomas Campo-Fregoso étant arrivé sur ces entrefaites avec de l'argent et des munitions, et étant ainsi secondé par les seigneurs ses alliés, marcha contre les troupes de la compagnie, les battit, et se rendit maître de presque tout l'intérieur du pays (1462).

Thomas Campo-Fregoso, ayant été reconnu comte par les habitants de la Terre de Commune, gouverna paisiblement le pays pendant deux ans. Mais la révolution qui s'opéra bientôt à Gênes, et qui fit passer cette république sous la domination du duc de Milan, amena par contre-coup un changement dans le gouvernement de la Corse (1464).

CHAPITRE III.

SOUVERAINETÉ DU DUC DE MILAN. — SAMBUCUCCIO ET GIUDICELLO DA CAGGIO.

(1464-1479.)

Lorsque les affaires de Gênes le lui permirent, François Sforza envoya en Corse un de ses lieutenants pour faire passer cette île sous sa domination. L'envoyé du duc fut reçu avec enthousiasme; les Corses se soumirent volontiers à un prince qui passait pour juste et généreux. L'autorité du duc fut proclamée et acceptée de tous. Cet état de choses dura environ deux ans, et ne fut troublé que par un de ces accidents que la prudence humaine ne saurait prévoir.

Le général Cotta, commandant en Corse pour le duc de Milan, avait convoqué à Biguglia une assemblée générale de tous les habitants du pays, pour prêter hommage au nouveau duc Galeas-Marie Sforza. Dans ce grand concours d'individus, une rixe sanglante s'éleva entre quelques hommes de la suite des barons ultramontains et des habitants du Nebbio. Le vice-duc fit arrêter et punir les coupables. Les seigneurs, irrités de cet acte de souveraineté qui attaquait leurs priviléges, montèrent immédiatement à cheval, et, sans prendre congé du vice-duc, retournèrent dans leurs domaines. Cotta comprit parfaitement que ce départ précipité était une déclaration de guerre, et prit ses mesures en conséquence. Cependant les habitants de la Terre de Commune, redoutant plus que tous autres une conflagration dont ils auraient été les premières victimes, s'assemblèrent en consulte générale à Morosaglia et nommèrent pour lieutenant du peuple Sambucuccio d'Alando, descendant de ce Sambucuccio que nous avons vu figurer au commencement du onzième siècle.

Le premier soin du nouveau général fut de rendre un édit enjoignant à tout citoyen de déposer les armes dans l'espace de huit jours. Cette mesure eut les meilleurs résultats; les Corses qui s'étaient rangés du parti du lieutenant du duc l'abandonnèrent, et les seigneurs ultramontains retournèrent

dans leurs Etats. Le général milanais, réduit à ses propres forces, n'osa rien tenter. Quant à Sambucuccio, il convoqua une nouvelle assemblée, proposa d'envoyer au duc de Milan une députation pour se plaindre de son lieutenant et lui soumettre l'adoption des statuts qui devaient désormais régler les droits de chacun. Ces propositions reçurent l'approbation générale. La députation fut très-bien accueillie par le duc Galeas-Marie, qui approuva les statuts soumis à son examen, révoqua Cotta et nomma à sa place Jean-Baptiste d'Amelia (1).

A son arrivée en Corse, le nouveau gouverneur voulut faire procéder immédiatement à la levée de l'impôt. Sambucuccio lui fit observer qu'il était beaucoup plus urgent de pacifier le pays, que les inimitiés particulières désolaient. D'Amelia ne tint aucun compte de cet avis, et fit commencer les opérations. Alors Sambucuccio se mit en campagne à la tête des habitants de la Terre de Commune, et autorisa publiquement le refus d'impôt. Le vice-roi n'avait pas assez de forces pour pouvoir résister à Sambucuccio; son autorité fut méconnue partout, et lui-même se vit obligé de se renfermer avec ses officiers dans les villes fortifiées. Une nouvelle assemblée générale eut lieu à Morosaglia. Sambucuccio d'Alando fut remplacé par Giudicello da Caggio, fils de Mariano, que nous avons vu jouer un rôle important au temps d'Alphonse d'Aragon. Malgré son activité, son énergie, et ses talents militaires, il ne put longtemps maintenir la tranquillité dans le pays. La guerre civile, ou, pour mieux dire, les dissensions particulières, encouragées par l'absence de toute autorité supérieure, et de plus fomentées par les caporaux, prirent un accroissement considérable. On essaya de différentes personnes pour rétablir l'ordre. Charles da Costa, Vinciguerra della Rocca, Colombano della Rocca, Charles della Rocca, furent tour à tour nommés lieutenants généraux du peuple dans les différentes consultes qui eurent lieu de 1472 à 1476; mais ils ne purent, malgré leurs efforts, parvenir à rétablir l'ordre dans un pays que trop d'éléments de discorde agitaient.

Sur ces entrefaites, Thomas Campo-Fregoso, profitant de la mort du duc de Milan, fit une descente en Corse à la tête d'une petite armée.

Le gouverneur milanais, sortant alors de son immobilité, marcha contre lui, le battit et l'envoya prisonnier à Milan. Pendant qu'il était ainsi captif, Thomas intrigua auprès de la régente Bonne de Savoie pour se faire céder la Corse, et il parvint à son but. Mis en liberté, il partit immédiatement avec des instructions pour le gouverneur milanais, à qui la régente enjoignait de remettre à Thomas Campo-Fregoso toutes les places qu'il occupait au nom de son fils (1480).

CHAPITRE IV.

THOMAS CAMPO-FREGOSO. — JEAN-PAUL DE LECA. — APPIEN IV, PRINCE DE PIOMBINO. — LA COMPAGNIE DE SAINT-GEORGES.

(1480-1485.)

Ce fut de cette manière que Thomas Campo-Fregoso redevint de nouveau seigneur de la Corse. A son arrivée dans ce pays, il jugea à propos de chercher un allié naturel dans Jean-Paul de Leca, seigneur de Cinarca. Jean-Paul était à cette époque le plus puissant des barons ultramontains. Un double mariage conclu entre les enfants de Thomas et ceux de Jean-Paul les unit intimement. Cependant, malgré l'appui du seigneur de Leca, Thomas fut bientôt obligé, à cause de son despotisme, de se démettre du pouvoir en faveur de son fils Janus de Campo-Fregoso, et de quitter l'île (1481). Mais Janus lui-même, après être resté deux années au pouvoir, fut obligé de suivre l'exemple de son père, qu'il avait beaucoup trop imité dans sa conduite tyrannique (1483). En partant, il laissa pour commander à sa place Marcelin Farinole. Ce général continua l'œuvre commencée par les Fregoso, et se rendit tellement odieux que le peuple, ne pouvant plus supporter les maux dont il était accablé, se souleva et ap-

(1) Le texte assez curieux des statuts approuvés par le duc Galeas Sforza a été mis au jour, pour la première fois, par Limperani, 1780, dans son *Istoria della Corsica*, t. II, p. 225.

pela à son aide Rinuccio de Leca. En acceptant cette nouvelle position, Rinuccio comprit parfaitement qu'il ne pourrait avec ses forces et celles des insurgés résister aux Campo-Fregoso et à Jean-Paul. Aussi chercha-t-il un souverain qui, en le soutenant de ses armes, pût en imposer par le prestige de sa puissance. Ses relations d'amitié avec Appien IV, prince de Piombino, lui firent jeter les yeux sur lui. Appien accepta l'offre qui lui était faite, et envoya pour le représenter son frère, le comte Gherardo de Montagnana (1483). Une consulte tenue dans la plaine de Lago-Benedetto reconnut pour comte de Corse le prince de Piombino. Ses troupes marchèrent aussitôt contre Biguglia et Saint-Florent, dont elles s'emparèrent. En apprenant ces événements, les Campo-Fregoso, pensant que c'en était fait de leur puissance en Corse, cédèrent tous leurs droits à la compagnie de Saint-Georges (1485).

La nouvelle de ce traité, en même temps qu'elle excita l'indignation des populations, remplit de terreur le comte Gherardo. Craignant d'avoir à lutter contre la puissante association de Saint-Georges, il voulut abandonner la partie et rentrer en Toscane. Mais Rinuccio était trop compromis pour reculer ainsi sans coup férir; il voulut donc tenter le sort des armes, et décida Montagnana à attendre l'issue du combat qu'il allait engager avec Jean-Paul de Leca, allié de la compagnie, et qui avait déjà pris l'offensive. Montagnana attendit. Le combat s'engagea du côté du mont Saint-Antoine en Balagne; malgré les efforts de Rinuccio, Jean-Paul remporta une victoire complète. A cette nouvelle, le comte Gherardo se hâta de quitter la Corse, abandonnant ainsi les droits de son frere et les personnes qui avaient embrassé sa cause.

CHAPITRE V.

LA COMPAGNIE DE SAINT-GEORGES. — JEAN-PAUL DE LECA. — RINUCCIO DELLA ROCCA.

(1485-1511.)

Mathieu da Fiesco, gouverneur envoyé par la compagnie de Saint-Georges, ne tarda pas à débarquer dans l'île. Son premier soin fut de renouveler alliance avec Jean-Paul, et de reconnaître les seigneurs ultramontains comme indépendants dans leurs fiefs (1485). Il reprit sans trop de peine les places qu'avait occupées le comte Gherardo, et en peu de temps le pays se trouva jouir de quelque repos. Mais les intrigues de Janus vinrent bientôt troubler la tranquillité, qui semblait devoir être durable. Mécontent d'avoir cédé la Corse à la compagnie de Saint-Georges, il écrivit à Jean-Paul de se soulever contre elle; Jean-Paul ne manqua pas de prétextes pour colorer sa défection. Les gouverneurs de Saint-Georges, soupçonnant à juste titre Janus d'être l'auteur de cette levée de boucliers, se plaignirent au doge de sa conduite. Janus protesta de son innocence, et assura la compagnie de son dévouement. Cependant ses lettres furent interceptées; on y trouva la preuve manifeste de sa félonie. Le doge, indigné d'une telle conduite, le livra aux directeurs de la compagnie de Saint-Georges, qui le firent jeter en prison. Quant à Jean-Paul, comme il avait commencé les hostilités, le triste sort de Janus ne l'empêcha pas de les poursuivre; mais, trahi ou abandonné par une grande partie des seigneurs qui marchaient avec lui, et qu'avait su gagner le gouverneur génois, il lutta inutilement pendant près de deux ans contre les forces supérieures de la compagnie de Saint-Georges réunies à celles des seigneurs ses ennemis; et, cédant enfin à la fortune contraire, il capitula, abandonnant ses châteaux et ses domaines, à la condition de pouvoir se retirer en Sardaigne avec sa famille et quelques amis dévoués (1487).

La retraite de Jean-Paul, en détruisant le plus grand obstacle qu'eût rencontré jusque-là la compagnie, la mit à même de pouvoir reprendre l'idée qu'elle avait toujours nourrie de frapper les seigneurs féodaux et de détruire à jamais leur puissance. Rinuccio de Leca, parent de Jean-Paul, mais qui avait constamment combattu pour les Génois, fut le premier à s'apercevoir des mauvaises intentions de la compagnie à son égard; il ne voulut pas attendre de se voir attaqué dans ses domaines, et, ayant pris les armes, il invita Jean-Paul à venir combattre avec

lui. Jean-Paul revint en effet. La lutte que ces deux seigneurs soutinrent contre la compagnie de Saint-Georges ne fut pas longue, mais elle fut pleine d'atrocité de la part du gouverneur génois. Rinuccio, fait prisonnier par la noire trahison d'un ancien ami, Filippino da Fiesco, alla mourir dans les prisons de Gênes, et Jean-Paul, privé d'un si puissant appui, fut obligé de s'expatrier une seconde fois (1489).

Ce ne fut que dix ans plus tard que Jean-Paul retourna de nouveau en Corse pour opérer un soulèvement. Cette fois, il fut vivement secondé, non-seulement par les populations de Vico et de Cinarca, qui lui étaient entièrement dévouées, mais aussi par celles de Niolo et par une partie de la Terre de Commune. L'insurrection prit un caractère tellement grave que la compagnie de Saint-Georges crut devoir envoyer dans l'île le général de Negri, qui y avait déjà commandé, et qui passait pour un général habile. De Negri sut attirer à lui une partie des caporaux et quelques seigneurs ultramontains, parmi lesquels figurait en première ligne Rinuccio della Rocca. Il sut également éviter une rencontre avec Jean-Paul tant que celui-ci eut une armée considérable; mais dès qu'il vit que la plupart de ceux qui s'étaient ralliés au seigneur de Leca l'avaient abandonné, soit pour retourner à leurs affaires, soit pour tout autre motif, alors il le harcela, le vainquit dans de petits combats, et l'obligea enfin à quitter la Corse une dernière fois.

De Negri, ayant ainsi triomphé de Jean-Paul, retourna tout glorieux à Gênes, et la compagnie de Saint-Georges, reconnaissante, lui éleva une statue (1501).

Cependant le départ de Jean-Paul n'amena point une soumission complète. Rinuccio della Rocca, qui avait si activement secondé le général de Negri contre Jean-Paul, se vit obligé, à cause des injustices dont il était la victime, de prendre les armes contre la compagnie. Mais il ne put lutter longtemps. Vaincu en différentes rencontres, il dut céder ses domaines de la Rocca à la compagnie, qui lui donna en échange une pension égale à ses revenus, et l'obligea à aller vivre à Gênes.

Cette humiliation exaspéra Rinuccio, qui préféra courir les chances d'une nouvelle guerre avec la compagnie (1503). Toutefois, avant de retourner en Corse, il alla en Sardaigne trouver Jean-Paul, qu'il supplia de se joindre à lui. Jean-Paul refusa de prêter son appui à un homme qui avait été la cause de sa ruine. Alors Rinuccio tenta seul l'entreprise. Il débarqua en Corse avec peu de ressources, mais il sut bientôt s'en créer. Pendant trois ans, il lutta avec des chances diverses contre les généraux de la compagnie, puis il fut obligé de céder et de se retirer une seconde fois (1506). Quelque temps après, profitant du mécontentement qu'avait soulevé l'administration génoise, il revint de nouveau dans l'île, livra plusieurs combats et périt glorieusement les armes à la main (1511) (1).

L'exil de Jean-Paul, la mort de Rinuccio de Leca et de Rinuccio della Rocca furent comme le signal de la chute lente, mais certaine, des maisons

(1) On peut se faire une idée de la sévérité avec laquelle les gouverneurs de la compagnie de Saint-Georges gouvernaient la Corse par le fait suivant :

Vers 1507, Nicolas Doria, gouverneur pour la compagnie de Saint-Georges, ayant obligé Rinuccio à traiter avec lui, voulut châtier la population du Niolo qui s'était toujours montrée dévouée aux seigneurs Cinarchesi. Il convoqua les habitants de cette piève, se fit remettre soixante otages pris parmi les principaux du pays, puis il signifia qu'ils eussent à se procurer d'autres demeures que celles du Niolo, qui à l'avenir ne pourrait plus être habité ni cultivé, et ceci pour les punir d'avoir prêté du secours aux seigneurs. Les Niulini se jetant aux pieds de Doria le prièrent de leur faire grâce; « mais l'implacable capitaine, ajoute Filippini, les engagea à se contenter de leur sort, leur disant que cette mesure était dans l'intérêt de tous, parce que, en changeant de pays, ils changeraient sans doute d'habitudes; de telle sorte que les Génois seraient débarrassés de toute inquiétude, et eux-mêmes, en habitant d'autres lieux, mèneraient une vie plus tranquille. Doria ayant ainsi manifesté sa résolution inébranlable, les Niolini, pleurant leur malheur, prirent leurs femmes, leurs enfants et ce qu'ils purent des choses les plus nécessaires, puis ils abandonnèrent le pays où ils étaient nés et allèrent se fixer en Corse, qui d'un côté, qui de l'autre; quelques-uns passèrent en Sardaigne, d'autres dans les maremmes de Rome et de Sienne, et même en d'autres lieux, selon que le destin les poussait. Après ce triste départ (et selon les ordres de Doria), les paysans voisins du Niolo démolirent toutes les maisons, abattirent les arbres et détruisirent tout ce qu'il pouvait y avoir. » Filipp., t. III, liv. V, p. 160 et suiv.

Digitized by Google

seigneuriales du delà des monts. Aucun homme remarquable ne surgit plus pour les relever. La compagnie de Saint-Georges eut toujours l'œil ouvert sur cette puissance, qui lui avait été si redoutable et avait failli lui devenir si funeste. Les mesures répressives et violentes qu'elle employa, aussi bien que l'esprit de rivalité qui régnait toujours entre les seigneurs féodaux, contribuèrent beaucoup à amortir l'humeur guerrière de la jeunesse et à lui faire accepter comme irrémédiable l'ordre de choses que la compagnie avait préparé de longue main.

A partir de cette époque jusqu'à l'arrivée des Français, en 1553, il ne se passa dans les affaires intérieures de la Corse aucun événement de grande importance. La compagnie de Saint-Georges, ne rencontrant plus d'obstacle à sa marche, gouverna le pays d'abord avec sagesse, puis d'une manière tout à fait arbitraire, au gré des gouverneurs qu'elle y envoyait.

Puisque nous voilà arrivés au seizième siècle, et presque au moment de la lutte de Sampiero d'Ornano avec les Génois, il est nécessaire de dire deux mots de la législation que les Génois appliquèrent à la Corse, et dont la violation fut la source de tant de maux.

CHAPITRE VI.

DE L'ORGANISATION DE LA JUSTICE ET DES STATUTS.

On ne saurait dire d'une manière précise quelles furent les lois qui gouvernèrent la Corse jusqu'en 1347, époque à laquelle ce pays se donna, comme nous l'avons vu, à la république de Gênes. On doit présumer toutefois que ces lois devaient être un mélange de lois romaines et barbares, d'usages et de coutumes municipales et féodales tirant leur origine des peuples qui, à des époques diverses, avaient habité le pays. En 1347, la république fit rédiger des statuts qui eurent l'approbation des députés corses et qui différaient fort peu de ceux qui furent rédigés en 1453. Ces statuts avaient pour objet d'organiser les différentes juridictions et d'établir les règles par lesquelles la justice devait être appliquée.

La première juridiction était celle des podestats des pièves, dont le tribunal s'appelait *Arringo*. Chaque piève était administrée par deux *podestats* et deux *raggionieri* élus par le gouverneur, le vicaire, le capitaine du peuple et deux députés de chaque piève de la Terre de Commune. Leur charges étaient annuelles. Ils jugeaient des causes qui n'excédaient pas 10 livres. — La seconde juridiction était celle du conseil de la *Cour* ou de la *Banque :* c'était un tribunal d'appel qui siégeait à Biguglia; il se composait de douze citoyens libres appelés *buoni uomini*, qui devaient juger les affaires portées à leur tribunal. Ces juges étaient annuels et jugeaient par sections de six pendant un semestre seulement. Ils avaient 50 livres pour la durée de leurs fonctions et les deux tiers dans les condamnations. Ils étaient nommés à la pluralité des suffrages par le gouverneur, le vicaire du peuple, le capitaine du peuple et par deux députés de chaque piève. Le *vicaire du peuple* et le *capitaine du peuple*, élus comme les Douze, avaient également des fonctions annuelles ; ils recevaient 350 livres d'appointements, siégeaient dans le conseil et y avaient voix délibérative comme les juges. Le gouverneur pouvait, si bon lui semblait, siéger au tribunal de la Banque et prendre part aux délibérations.

Au-dessus de ces deux juridictions, et comme pour les reviser et les contrôler, il existait un autre tribunal appelé *Syndicat*, principalement établi pour juger la conduite des juges et officiers d'administration, espèce de cour de cassation chargée de décider si l'officier de justice soumis au syndicat (*sindicato*) avait violé la loi, ou indûment perçu des droits. La pénalité appliquée au fonctionnaire coupable était 100 livres d'amende, la perte de l'emploi et l'incapacité de servir l'État à l'avenir. La sentence rendue par lui était annulée : celle qui avait été obtenue par concussion était maintenue, mais en faveur du perdant, et c'est ce que l'on appelait *de vincta perduta*. Le corrupteur et son complice devaient, en outre des 100 francs d'amende, restituer ce qu ils avaient pris

indûment. La torture ne pouvait être appliquée que du consentement du conseil, excepté dans les cas criminels. Le syndicat était composé de douze membres, dont six devaient être Corses.

Les statuts étaient déposés chez ceux qui exerçaient la justice, particulièrement chez le vicaire du peuple. Il n'y avait de soumis à ces statuts que les provinces cismontaines; les provinces du delà des monts, ainsi que le Cap-Corse, soumis aux seigneurs, étaient régies par les règlements concernant les fiefs. Cet ordre de choses dura jusqu'au seizième siècle. A cette époque, Gênes, ayant abattu la puissance des seigneurs ultramontains, put s'établir d'une manière durable de l'autre côté des monts et y organiser son pouvoir. Cependant, elle fut obligée de reconnaître l'indépendance des fiefs, en ce qui touchait les droits de propriété et de justice; seulement elle se mêla de leur régime intérieur, ce qu'elle n'avait point fait jusque-là : elle établit que chaque piève comprise dans le fief avait droit d'elire un *podestat* juge des causes civiles d'un moindre intérêt. Plus tard (1614) elle décréta que toutes les causes civiles ou criminelles des fiefs seraient jugées en première instance par un *lieutenant*, nommé par les seigneurs des fiefs, ou par le gouverneur dans le cas où les seigneurs ne seraient pas d'accord sur la nomination; elle établit que l'on pouvait appeler du jugement du lieutenant au *tribunal des feudataires*, composé de tous les seigneurs, et de ce tribunal au gouverneur ou au commissaire à Ajaccio. — Les officiers du fief étaient, comme les autres officiers de justice, soumis au syndicat.

CHAPITRE VII.

ADMINISTRATION DE LA COMPAGNIE DE SAINT-GEORGES. — ÉMIGRATION. — INCURSIONS DES BARBARESQUES. — DÉSORDRES INTÉRIEURS. — GRIEFS DES CORSES CONTRE LA COMPAGNIE.

(1511-1553).

Dès que la compagnie de Saint-Georges se vit maîtresse absolue de la Corse, elle chercha à faire oublier aux peuples les seigneurs qui avaient si souvent soutenu leurs intérêts, et son administration fut, pendant quelques années, empreinte de sagesse. Mais bientôt les choses changèrent : n'ayant plus à redouter de soulèvements, ni d'opposition sérieuse, les magistrats se relâchèrent de leurs devoirs. La justice fut abandonnée : le caprice remplaça la loi; et les envoyés de Gênes, se laissant aller au caractère présomptueux et arrogant de leur nation, n'eurent plus que du mépris pour ceux qu'ils devaient gouverner. On attaqua les priviléges dont jouissait depuis longtemps le pays. Les Corses furent exclus du syndicat des juges ; on leur enleva les charges de greffiers, et on supprima les tribunaux des podestats ; mais, ce qui mit le comble à la mesure des maux présents fut l'impunité accordée aux meurtriers. La loi punissait de mort l'assassin ; mais la loi était éludée. Sous un prétexte d'humanité, on donnait au meurtrier du service dans l'armée, ou bien on l'envoyait à Gênes. Là il obtenait facilement la protection de quelque noble qui le faisait bientôt rentrer en Corse, où il ne pouvait plus être recherché pour le crime qu'il avait commis. Ce déni de justice fut la source de malheurs sans nombre. Les parents de la victime, autant pour éviter de nouvelles agressions que pour venger l'injure qui leur avait été faite, prenaient les armes et se faisaient justice eux-mêmes. On ne saurait croire, dit Limperani, combien cette impunité fit verser de sang, combien elle perdit de familles.

Les troubles intérieurs, suite naturelle d'une mauvaise administration, joints à un repos peu honorable, donnèrent lieu à des émigrations nombreuses de la part d'une ardente jeunesse, désireuse de trouver un élément à son activité. Filippini cite plusieurs Corses qui se distinguèrent à cette époque au service des puissances continentales. C'étaient : Pieretto d'Istria, Guglielmo dalla Casabianca, Pasquino da Sia, Giacomo dalla Fica, général des Florentins; Jacques da Loppio, Baptiste de Leca, neveu de Jean Paul; Charles Malerba; Sampiero de Bastelica, Giocante dalla Casabianca, Teramo da Bastelica, Angelo-Santo de Levie, colonel au service

de don Ferrand de Gonzague; Barthélemy de Vivario, surnommé Télamon, général des galères de l'Église; Jean-Baptiste de Bastia, mestre de camp de Pierre Strozzi, et Gasparino Ceccaldi, sergent général des Vénitiens.

Cependant, l'orateur ne cessait d'adresser des plaintes aux magistrats de Saint-Georges. Ces plaintes portaient sur la violation des lois et priviléges et sur l'étrange conduite que la compagnie elle-même tenait dans ces temps désastreux : elle semblait, en effet, avoir entièrement oublié la protection qu'elle devait à la Corse. Non-seulement elle négligeait l'administration intérieure de ce pays, mais elle le laissait exposé aux incursions journalières des Barbaresques, qui portaient de tous côtés l'épouvante et la dévastation. Soit incurie, soit préoccupation plus grande, elle ne faisait aucune attention aux plaintes qui lui étaient adressées. Comme la situation empirait chaque jour, l'orateur dut s'adresser à Octavien Fregoso, gouverneur de Gênes pour François Ier. Octavien obligea la compagnie à s'occuper des intérêts de la Corse. On arma aux frais de l'île trente galères et dix bâtiments d'une moindre importance. Le commandement de cette flottille fut donné à Frédéric Fregoso, archevêque de Gênes, « homme vraiment valeureux, dit Filippini, et digne d'être comparé à n'importe quel capitaine de l'antiquité. » La flotte parcourut d'abord les mers de la Corse, qu'elle nettoya complétement; puis elle navigua vers l'Afrique, où elle combattit avec succès et rendit sûrs tous ces parages. Mais le désaccord s'étant mis entre le commandant de l'infanterie, qui était un Français, et l'archevêque, celui-ci le licencia et dut s'en retourner à Gênes. Alors les Barbaresques, délivrés de toute crainte, recommencèrent leurs incursions et les Corses se virent de nouveau exposés aux ravages pour l'éloignement desquels ils avaient fait de si grands sacrifices. Ils renouvelèrent leurs plaintes et leurs demandes. La compagnie de Saint-Georges résolut enfin de mettre un terme à de si grands maux, en préservant la Corse des attaques du dehors et en organisant l'administration à l'intérieur. Elle commença par fortifier Porto-Vecchio, refuge habituel des pirates barbaresques, et y envoya une colonie d'habitants de Ficoni. Pour donner plus d'importance à cet établissement, elle y plaça un magistrat dont relevaient les pièves voisines. La côte orientale étant ainsi garantie, on songea à la côte occidentale et Calvi fut de nouveau fortifié (1544).

La compagnie envoya ensuite deux commissaires pour rétablir l'ordre à l'intérieur et aviser aux moyens de remédier aux maux d'une désastreuse administration. Troïlo de Negroni et Polo Moneglia, personnages considérables de Gênes, partirent, à cet effet, avec de pleins pouvoirs. Leur conduite fut d'abord très-louable. Ils parcoururent eux-mêmes le pays, reconnurent la justesse des plaintes et y avisèrent. Ils firent revivre les lois contre les meurtriers, et punirent sévèrement les usuriers, auxquels, dans ces temps calamiteux, les Corses s'étaient vus obligés de recourir. En faisant leur tournée, ils arrivèrent à Porto-Vecchio, qu'ils trouvèrent déjà dépeuplé à cause du mauvais air. Comme cette position était très-importante, leur premier soin fut d'aviser au repeuplement, et ils chargèrent, en conséquence, les nobles-douze de cette opération; mais ceux-ci s'en excusèrent, ne voulant pas envoyer à une mort certaine aucun de ceux qui étaient soumis à leur juridiction. Les commissaires, irrités de ce refus, prétextèrent de malversation dans les fonctions qu'ils avaient occupées, pour les supprimer, et rendirent un décret qui, en abolissant la magistrature des nobles-douze, faisait défense de les nommer à l'avenir.

Ce décret irrita vivement les esprits, car il faisait voir clairement qu'on en voulait aux priviléges du pays, puisque, par des mesures successives, on lui enlevait peu à peu toutes ses garanties. Les Corses comprirent alors que ce n'était là qu'une conséquence du système adopté depuis longtemps : ils récapitulèrent leurs griefs : on avait supprimé les tribunaux des podestats, exclu les indigènes des charges de greffiers, négligé la justice et toléré de funestes habitudes qui avaient jeté le pays dans un état voisin de la guerre civile. On avait aussi augmenté considérablement le prix du sel, et commis beaucoup d'autres attentats aux

franchises stipulées : enfin on venait dernièrement encore de supprimer l'institution populaire des nobles-douze. D'autre part, on ne faisait rien pour la Corse. Longtemps on l'avait laissée en proie aux déprédations des Barbaresques, et, lorsqu'on avait songé à combattre ce fléau, c'était à elle-même qu'on avait demandé l'argent nécessaire aux frais d'une guerre qui n'avait amené que de faibles résultats. Quant aux gouverneurs et aux autres officiers de la compagnie, ils ne semblaient préoccupés qu'à augmenter par toutes sortes de moyens leur fortune personnelle.

Ces réflexions avaient, comme nous l'avons dit, indisposé les populations contre la compagnie de Saint-Georges ; il était facile de prévoir qu'à la première occasion favorable il y aurait un soulèvement général contre elle. Les seigneurs n'existaient plus, au moins à l'état de puissance. Les caporaux avaient été gagnés au parti de la compagnie, ou tellement comprimés par elle, qu'ils ne pouvaient plus rien oser. Si les Corses avaient à espérer quelque secours, ce ne pouvait être évidemment que de l'extérieur; mais encore ils ne savaient point comment cela aurait lieu, lorsqu'un événement imprévu vint leur offrir l'occasion qu'ils désiraient.

LIVRE V.

Depuis l'arrivée des Français, sous le général de Thermes, jusqu'à leur départ, après le traité de Cateau-Cambrésis.

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE COMMANDÉE PAR LE GÉNÉRAL DE THERMES.—SUCCÈS DES FRANÇAIS. — INFLUENCE DE SAMPIERO. — SOUMISSION DE L'ILE.

(1553—1554).

La guerre venait d'éclater sur le continent plus violente que jamais entre l'Espagne et la France. Henri II avait envoyé une armée en Italie, sous le commandement du général de Thermes, déjà célèbre par son expédition d'Écosse. Les troupes françaises occupaient Sienne ; et on ne savait encore sur quel point elles se porteraient, car on parlait de la Toscane, de Naples et de la Sicile. Les Strozzi, chassés de Florence par les Médicis, sollicitaient vivement Henri II de faire l'expédition de Toscane, qu'ils lui montraient d'un succès facile. De son côté, le prince de Salerne affirmait que Naples était parfaitement disposée pour les Français ; et le duc de Somme parlait de la Sicile, où il avait de grandes intelligences. Mais, avant de tenter aucune entreprise, Henri II voulut s'assurer un point de refuge dans la Méditerranée pour sa flotte et celle du sultan, son allié, destinées toutes deux à jouer un rôle très-important dans les événements qui se préparaient.

Par sa proximité de l'Italie, par le grand nombre et la commodité de ses ports, la Corse fixa immédiatement son attention et celle de ses conseillers. Comme cette île appartenait aux Génois et que ceux-ci étaient les alliés de Charles-Quint, c'était continuer la guerre contre ce puissant empereur que de les attaquer et de leur enlever leurs possessions. Entre tous les projets proposés on s'arrêta donc tout d'abord à celui de la conquête de la Corse. Des ordres furent donnés, en conséquence, à Brissac, qui commandait alors en Piémont, pour les transmettre au maréchal de Thermes. Brissac expédia immédiatement vers Sienne Sampiero de Bastelica, colonel d'un régiment italien sous ses ordres. Dès que de Thermes connut la résolution de Henri II, il assembla un conseil de guerre à Castiglione de la Pescara, et fit connaître le parti auquel le roi s'était arrêté. Cependant, comme ses instructions lui laissaient une certaine latitude, il remit de nouveau en question le projet de la conquête de la Corse. La discussion s'établit à ce sujet et les avis furent partagés; mais de Thermes fit prévaloir l'opportunité de l'expédition de la Corse, qu'il savait dépourvue de moyens de défense et dont les habitants étaient très-bien disposés pour la France (1). D'ailleurs, indé-

(1) Altobello de' Gentili da Brando, officier de marine au service de la France et ami de Sam-

pendamment de l'intérêt général, qui commandait cette expédition, de Thermes était excité par le désir d'occuper son activité et d'échapper ainsi à l'influence du cardinal Hippolyte d'Este, ambassadeur extraordinaire du roi de France et gouverneur de Sienne. Il fut aussi vivement appuyé dans le conseil par Sampiero, qui avait en Corse beaucoup d'intelligences, et leur avis ayant prévalu, la guerre fut définitivement arrêtée. Seulement, comme le succès dépendait beaucoup de la promptitude et du secret de l'entreprise, il fut convenu que l'on ne ferait connaître aux troupes le but de l'expédition que lorsqu'on serait en mer. Puis, on s'occupa de l'organisation matérielle.

Le général de Thermes et le capitaine Paulin, baron de la Garde, amiral des galères du roi, étaient les chefs de l'expédition. Le premier devait commander les troupes de débarquement, le second appuyer l'expédition avec sa flotte, et former le siége des villes maritimes. Marchaient ensuite comme chefs de légions ou simplement de compagnies le duc de Somme, François Villa, mestre de camp, Maarbal, Jourdan et François, tous trois Orsini; Jean Vitelli, le colonel Giovanni da Torrino, don Charles Caraffa, Passotto Fantuzzi, Bernardino d'Ornano, le Calabrais Moreto, et enfin Valleron, avec ses six compagnies. De Thermes fit venir de Sienne quatre milles les fantassins italiens et les compagnies de P. Strozzi et du comte Martinenghi, dont les chefs étaient absents, et auxquelles il joignit un assez grand nombre de volontaires italiens, désireux de combattre avec les Français, n'importe contre qui.

Avant de mettre à la voile, de Thermes et Paulin, pour s'attacher davantage les capitaines corses de l'expédition, leur distribuèrent les fiefs possédés par les Génois. On promit à Sampiero la seigneurie de Leca, à Bernardino et à Jean d'Ornano, son frère, celle de al Rocca, à Altobello et à Raphaël de' Gentili de Brando les propriétés que possédait le Génois Marchio Gentili à Sisco et à Petracorbaja. Les autres capitaines corses reçurent également des promesses de terres, selon leur importance personnelle.

Les choses étant ainsi ordonnées, la flotte française, après avoir reçu à son bord les troupes destinées pour l'expédition, appareilla, le 20 août 1553, de Castiglione de Pescara et ne tarda pas à arriver à l'île d'Elbe, où elle s'unit à la flotte ottomane, commandée par Dragut.

Le général de Thermes, voulant s'assurer de la disposition des esprits, se fit précéder d'une avant-garde, composée de quelques vaisseaux sur lesquels se trouvaient le duc de Somme et les chefs corses les plus influents. Il pensait avec juste raison qu'il valait mieux employer la persuasion que la force, si cela se pouvait. L'avant-garde débarqua à l'Arenella, tout près de Bastia, et aussitôt se mit en marche sur cette ville. Les gouverneurs génois, qui avaient montré une si grande imprévoyance dans tous ces événements, qu'ils auraient pu connaître, n'attendirent pas que les troupes françaises eussent débarqué pour fuir en toute hâte. Après avoir recommandé à Alexandre de' Gentili de tenir ferme devant l'ennemi, ils s'étaient dirigés vers Corté, laissant la ville au dépourvu et dans l'impossibilité de résister. Cependant Gentili, qui commandait la place, fit les préparatifs nécessaires pour repousser les ennemis. Mais il avait contre lui la faiblesse de la position et la peur des habitants, qui ne redoutaient rien tant qu'une vive résistance à une armée aussi puissante que celle du roi de France. Aussi, lorsque Sampiero, ayant escaladé les murs de la ville, y fut entré avec le duc de Somme, Gentili ne fut plus maître de la position et, se retirant devant des soldats révoltés, il se renferma dans la citadelle, qu'il fut obligé de rendre quelques jours après à de Thermes.

La prise de Bastia, en même temps qu'elle confirma ce général dans l'espoir d'une conquête facile, lui fit sentir de quelle utilité devaient être pour le succès de l'entreprise les officiers cor-

piero, avait parcouru quelque temps auparavant la Corse, et y avait fait de nombreux partisans à la France, sans éveiller toutefois les soupçons des commissaires génois, qui lui avaient fait connaître ingenument leurs forces et fait visiter leurs places.

Digitized by Google

ses qu'il avait avec lui ; car la prompte reddition de cette ville avait été due surtout à l'influence exercée sur le peuple et sur la garnison par Altobello et Sampiero. Quoiqu'il n'occupât dans l'armée expéditionnaire qu'un rang secondaire, Sampiero en était évidemment l'homme le plus important par son influence personnelle et par celle des parents de sa femme. On connaissait sa valeur, son amour ardent pour la patrie et sa haine invincible pour Gênes. Il n'en fallait pas davantage pour se concilier le respect et l'amour des populations.

Sampiero, né de parents obscurs dans le village de Bastelica, avait quitté la Corse fort jeune pour prendre du service en Italie. Il avait servi quelque temps dans les bandes noires de Médicis, et s'y était acquis une grande réputation de bravoure et de loyauté. Plus tard il était psssé au service de la France du temps de François Ier, et avait été nommé colonel d'une légion italienne. En 1552, à l'époque de la mort de Louis Farnèse, ses amis lui ayant fait entrevoir la possibilité de remplacer ce capitaine dans le commandement des troupes pontificales, Sampiero avait été à Rome, d'où il était bientôt revenu après avoir acquis la certitude qu'il ne pourrait réussir. A son retour il était passé par le Piémont, où il s'était entretenu avec César Fregoso, en ce moment proscrit de Gênes. Puis il était arrivé en Corse pour s'unir à Vannina, fille unique de François d'Ornano, seigneur fort riche et très-influent du delà des monts, que la réputation de Sampiero avait séduit. Le gouvernement génois, craignant que le voyage de Sampiero en Corse ne cachât un but politique et qu'il ne cherchât à seconder les projets des Fregoso sur la Corse, avait donné ordre au commissaire de Saint-Georges de l'arrêter. Celui-ci pria donc Sampiero de venir à Bastia pour conférer avec lui, et, dès qu'il fut dans cette ville, il le fit arrêter et voulut le mettre à mort. Mais François d'Ornano obtint qu'on ne déciderait rien avant son retour de Gênes, où il allait, disait-il, demander sa grâce à la compagnie de Saint-Georges. Une fois arrivé à Gênes, François d'Ornano fit connaître à Henri II l'arrestation arbitraire de Sampiero, et ce monarque expédia aussitôt un envoyé pour réclamer sa liberté. Force fut alors aux Génois de relâcher leur prisonnier, et Sampiero retourna en France emportant dans son cœur le souvenir d'une injure imméritée. La haine qu'il avait depuis longtemps vouée aux Génois le porta à seconder vivement les projets de Henri II sur la Corse et à lui démontrer combien il lui serait utile de s'emparer de ce pays. Comme nous l'avons dit, il fut un de ceux qui, dans le conseil de guerre de Castiglione, appuya le plus le général de Thermes, et, lorsque les troupes françaises eurent débarqué dans l'île, on put voir à l'enthousiasme que les populations manifestaient à son égard, de quel poids il serait dans la guerre présente.

Maître de Bastia, de Thermes songea au reste du pays, dont il voulut assurer l'entière soumission. Le moment était favorable. Les Corses, très-bien disposés pour la France, semblaient n'avoir d'autre désir que de se ranger sous ses drapeaux. Les Génois, abattus et dispersés, se cachaient ou fuyaient. On pouvait prévoir qu'en ce moment de surprise on rencontrerait peu de résistance ; mais il fallait se hâter et profiter des circonstances. De Thermes le comprit et fit immédiatement ses dispositions. Il expédia Sampiero et Valleron dans l'intérieur pour s'emparer de Corté. Dragut fut, avec la flotte ottomane, destiné au siége de Bonifacio, le capitaine Paulin, avec la flotte française, à celui de Calvi. Altobello de' Gentili resta à Bastia. Quelques autres capitaines, comme Pier' Antonio de Valentano, Giacomo della Casabianca, Francesco di Niolo, Achille Campocasso, etc., furent envoyés avec leurs compagnies pour soumettre les points moins importants, et de Thermes lui-même s'étendit avec le reste de l'armée du côté de Saint-Florent.

Sampiero n'était point encore arrivé à Corté que les habitants de cette ville, abandonnée par les gouverneurs génois, lui en envoyèrent les clefs. Revenant alors sur ses pas, il se dirigea avec Valleron du côté de Calvi, après avoir chargé Alexandre da Lento, habile homme de guerre et son ami particulier, de prendre possession de Corté.

En passant devant Porto-Vecchio Dra-

gut s'était emparé de ce poste, puis il avait été mettre le siége devant Bonifacio. Quant à Paulin, retenu dans le Cap-Corse par les vents contraires, il avait fait la conquête de Giacomosanto da Mare, seigneur très-considérable de ce pays et qui devint bientôt un des plus fermes soutiens du parti français. De Thermes s'était dirigé sur Saint-Florent; à son approche le commandant du fort l'avait abandonné, et les habitants s'étaient hâtés d'envoyer au vainqueur les clefs de la ville. Dans l'intérieur des terres les choses allaient on ne peut mieux. Les capitaines que de Thermes avait expédiés operaient des soumissions avec la plus grande facilité, et voyaient accourir une ardente jeunesse avide de combattre pour la France. La soumission de la Corse aux armes de Henri II s'opérait comme par enchantement. Les commissaires génois, fuyant de ville en ville, avaient été obligés de se réfugier chez François d'Ornano, qui, apres les avoir accueillis avec les égards dus au malheur, leur avait facilité les moyens de passer à Calvi.

Le parti génois ainsi abandonné n'osait pas même opposer une résistance qui aurait irrité le vainqueur. Partout il cédait presque sans coup férir les positions les plus avantageuses. Les seules villes maritimes de Calvi, de Bonifacio et d'Ajaccio, semblaient ne vouloir céder qu'à la force. Calvi et Bonifacio, toutes deux colonies génoises, se préparèrent à une énergique résistance. Calvi, à cause de sa proximité de la France et de la bonté de son port, eût été d'un puissant secours à l'armée expéditionnaire; mais ses habitants étaient si peu disposés pour les Français, qu'ils avaient refusé de parlementer avec eux. On ne pouvait donc espérer se rendre maître de la ville qu'en en faisant un blocus exact. Paulin était arrivé devant ses murs avec ses galères et l'assiégeait du côté de la mer, tandis que Valleron et Sampiero l'assiégeaient du côté de la terre. Mais Paulin dut bientôt après aller à Marseille pour y chercher les armes et les munitions nécessaires au développement de la guerre; dès lors il fallut renoncer à l'espoir de s'emparer de Calvi, car la mer redevenant libre, les Génois ne tarderaient pas à y introduire des secours. Bonifacio, situé à l'extrémité de l'île, en face de la Sardaigne, ne pouvait être d'un grand secours à cause de sa position, quand bien même on s'en emparerait prochainement, ce qui d'ailleurs paraissait peu probable, car cette ville resistait héroïquement aux efforts de Dragut. Ajaccio eût été un point important a occuper, mais l'ennemi s'y était fortifié, et pour l'en chasser il fallait du temps. Ces difficultés n'échappèrent point à de Thermes, qui résolut de se passer de ces villes, et commença les fortifications de Saint-Florent, que son voisinage de la France et l'excellence de son port devaient rendre très-précieux en tout temps pour l'armée française.

Sur ces entrefaites, Sampiero abandonna le siége de Calvi pour se porter diligemment sur Ajaccio, où les intelligences qu'il s'était ménagées lui faisaient espérer un prompt succès. A peine était-il arrivé devant cette ville, que les portes lui en furent ouvertes; et, comme il menait avec lui une foule nombreuse et indisciplinée qu'il fallait récompenser de quelque manière, Ajaccio fut livré au pillage. Les marchands génois, obligés de fuir, trouvèrent une généreuse hospitalité chez les amis qu'ils avaient dans les villages, et François d'Ornano lui-même fut le premier à donner l'exemple en accueillant le gouverneur de la ville, Lamba Doria.

Maître d'Ajaccio, Sampiero songea à créer dans le delà des monts des personnes dévouées à la France. La compagnie de Saint-Georges avait, comme nous l'avons dit ailleurs, divisé la noblesse, et en accordant certains priviléges s'était créé de nombreux partisans. Il fallait détruire son influence. Sampiero commença par distribuer les terres des Génois à ceux qui lui étaient le plus dévoués; puis il nomma capitaines avec charge de former des compagnies plusieurs membres des familles d'Istria, d'Ornano et de Bozi. Les uns acceptèrent avec joie leur nomination; les autres, craignant d'irriter un ennemi puissant, firent contre fortune bon cœur, et, après quelque hésitation, se rangèrent du parti de la France.

Rassuré du côté d'Ajaccio, Sampiero se porta immédiatement à Bonifacio.

Dragut, après avoir ravagé les environs de cette ville et lui avoir livré plusieurs assauts, n'avait pu s'en rendre maître. Les habitants opposaient une résistance d'autant plus opiniâtre que la religion leur faisait un devoir de repousser les infidèles. Les femmes se montraient aussi ardentes et aussi belliqueuses que les hommes; elles étaient comme eux constamment sur la brèche, et y périssaient glorieusement. Lorsque Sampiero arriva sous les murs de Bonifacio, Dragut venait de donner un assaut qui avait duré sept heures et lui avait coûté beaucoup de monde. Repoussé encore cette fois, il s'était retiré à quelque distance mécontent et presque découragé. Sampiero voulut amener le commandant Antoine del Cannetto à se rendre en lui représentant qu'il ne pouvait opposer une plus longue résistance aux armes de la France; mais celui-ci, espérant toujours recevoir des secours de Gênes et sachant bien ne pouvoir attendre merci de Dragut, repoussa ses propositions. Le siége se continuait donc comme auparavant sans qu'on pût en prévoir la fin, lorsque de Thermes expédia à Bonifacio Giacomosanto da Mare avec un certain Catacciuoli, qui avait été chargé par le sénat de Gênes d'introduire dans la ville de l'argent et d'annoncer un prochain secours. Trahi par un de ses guides, Catacciuoli avait été arrêté et amené à de Thermes. Ce général n'eut pas grande peine à lui faire changer de rôle, et il l'envoya avec da Mare pour engager les habitants de Bonifacio à se soumettre, leur annonçant que Gênes ne pouvait les secourir. Cette ruse réussit parfaitement. Les lettres dont Catacciuoli était porteur convainquirent le commandant de sa mission, il consentit à rendre la place à da Mare, à la condition que la ville serait préservée du pillage et que ses soldats pourraient aller à Bastia s'embarquer pour Gênes : ce qui fut accordé. Mais lorsque les Turcs virent défiler ces hommes qui leur avaient opposé une si énergique résistance, ils se précipitèrent sur eux et les massacrèrent impitoyablement. De plus, Dragut exigea qu'on lui livrât Bonifacio, ou qu'on lui payât une indemnité de vingt-cinq mille écus. On ne pouvait livrer au sac des Turcs une ville dont il fallait se concilier les habitants, et quant à la somme réclamée par Dragut, de Thermes se trouvait dans l'impossibilité de la compter; il promit cependant de la payer prochainement, et envoya son neveu en otage. Dragut partit alors pour l'Orient, peu satisfait de ses alliés, et mécontent d'une entreprise qui n'avait point réalisé ses espérances. Bonifacio reçut une bonne garnison, et on se mit à réparer les dommages qu'avait occasionnés l'artillerie des Turcs.

Comme on le voit, les affaires des Français avaient été jusque-là très prospères. Ils étaient maîtres de Bastia, de Corté, d'Ajaccio, de Bonifacio et de Saint-Florent. L'intérieur du pays leur était presque entièrement soumis. Cette révolution s'était opérée en peu de mois. Les Génois, chassés de toutes parts, ne conservaient plus que Calvi. Mais de Thermes ne se faisait pas illusion sur sa position; il pensait que si les Génois, pris au dépourvu, n'avaient pu défendre leurs possessions, ils n'en chercheraient pas moins les moyens de les recouvrer. Aussi avisa-t-il aux moyens de défense les plus efficaces. Il poussa vivement les fortifications de Saint-Florent et d'Ajaccio, fit venir des troupes et des munitions de Marseille, changea les garnisons qui lui paraissaient suspectes, confirma les anciens capitaines corses dans leurs charges, en nomma de nouveaux, et prit une mesure d'ordre en internant sous de graves amendes plusieurs personnages influents dont il croyait la fidélité douteuse. Ces préparatifs étaient à peine terminés lorsque l'on apprit qu'une expédition génoise faisait voile vers la Corse.

CHAPITRE II.

EXPEDITION GÉNOISE COMMANDÉE PAR ANDRÉ DORIA. — SIEGE DE SAINT-FLORENT. — PRISE DE BASTIA. — PRISE DE SAINT-FLORENT.

(1553-1554.)

A la nouvelle de l'arrivée des Français en Corse, les Génois avaient été comme frappés de stupeur. Mais, revenant bientôt de leur premier étonnement, ils n'avaient plus songé qu'à ressaisir par

les armes ce qui venait de leur échapper d'une manière si imprévue. La compagnie de Saint-Georges et la république s'unirent alors intimement. Les rivalités tombèrent tout à coup; il n'y eut plus qu'un intérêt, celui de Gênes, qu'un but, celui de la conquête de la Corse. Les commissaires, dont la négligence avait été si coupable, furent, à leur arrivée, jetés en prison. On déclara rebelles quinze des principaux moteurs de l'insurrection, en mettant leur tête à prix (1). Puis le sénat se hâta d'envoyer des ambassadeurs aux puissances amies pour réclamer leur assistance. Charles-Quint accueillit avec empressement la demande des Génois. Il s'engagea non-seulement à fournir des troupes, mais encore à payer la moitié des frais de la guerre. Le duc de Toscane, Cosme de Médicis, envoya environ trois mille hommes de troupes italiennes, et le gouverneur de Milan deux mille.

On fit à Gênes des préparatifs considérables, et, pour donner plus de solennité à l'expédition, André Doria, quoique nonagénaire, fut chargé du commandement en chef de l'armée. On lui adjoignit comme commandant en second Augustin Spinola, général très-renommé. Vistarino de Lodi fut nommé mestre de camp général de l'armée, et Chiappino Vitelli commanda les troupes de Florence. En outre, faisant taire son antipathie naturelle, Gênes distribua des charges de capitaines à plusieurs Corses de distinction, qui étaient réfugiés dans ses États et dont l'influence pouvait servir ses intérêts. Les uns, comme le colonel Angelo-Santo dalle Vie, Giordano da Pino, Giordano da Sarla, Alphonse et Hercule d'Erbalunga, eurent des compagnies effectives; d'autres, comme Alexandre de' Gentili, l'ancien commandant de Bastia, Mathieu et Sansonetto de Biguglia, Pier'Andrea de Belgodere et Marc'Antoine de Bastia, furent nommés capitaines à la suite. L'armée expéditionnaire, composée de troupes allemandes, espagnoles et italiennes, se montait à douze mille hommes, sans compter la cavalerie. Spinola partit d'abord et alla débarquer trois mille hommes d'avant-garde à Calvi. La flotte, portant le reste de l'armée et ayant à son bord toutes les choses nécessaires à une campagne de longue durée, mit à la voile le 10 novembre 1553 et entra cinq jours après dans le golfe de Saint-Florent. De Thermes, prévenu de son arrivée, avait avisé en toute hâte à la sûreté de cette ville, la plus importante de l'île en ce moment. Il y avait renfermé environ trois mille hommes de troupes sous le commandement de Jourdan Orsini; mais il n'avait pu la pourvoir des vivres et des munitions nécessaires à un long siége.

André Doria, après avoir hésité quelques jours s'il n'irait pas d'abord attaquer Ajaccio, débarqua tout son monde sans rencontrer aucun obstacle et établit son camp à quelques milles de la ville. Augustin Spinola, qui en avait le commandement, l'entoura de fossés, de palissades et le garnit de pièces de campagne, qu'il dirigea contre Saint-Florent. Les hostilités ne tardèrent pas à commencer, sans toutefois amener de graves résultats. Dans un conseil de guerre tenu par les Génois, on agita la question de savoir s'il convenait de donner un assaut à la ville; mais la place ayant paru imprenable, on rejeta cette idée; il fut convenu qu'on resserrerait le siége et qu'on empêcherait l'introduction des vivres dont on savait que la ville manquait; de plus, on résolut d'employer envers les Corses beaucoup de douceur, afin de se concilier parmi eux le plus de partisans possible.

Cependant de Thermes cherchait de son côté à inquiéter les ennemis. En quittant Saint-Florent il s'était retiré à Murato et s'y était fortifié. Il avait organisé des compagnies de partisans qui harcelaient sans cesse les Génois; mais il ne pouvait rien pour Saint-Florent, et si Paulin n'arrivait pas avec des renforts pour améliorer la position des Français renfermés dans cette ville, on pouvait prévoir que dans un temps

(1) La tête de Sampiero fut mise à prix pour 6000 écus (environ 30,000 f.) qu'il avait déposés à la banque de Saint-Georges. Altobello de' Gentili et Pier-Giovanni da Ornano ne furent taxés qu'à 600 écus. On offrit des prix divers pour Giacomosanto da Mare, Altobello, Grimaldo da Casta, Giacomo dalla Casabianca, Francesco da S. Antonio, Pier' Antonio da Valentano, Leonardo da Corté, Antonio di Mariano, Ambrogio de Bastia, Francesco et Bernardino d'Ornano et Alphonse da Leca.

assez rapproché ils seraient obligés de se rendre.

Pendant que le siége de Saint-Florent se poursuivait sans aucun événement remarquable, Doria résolut de s'emparer de Bastia, ville mal défendue et où les Génois comptaient encore beaucoup de partisans. Il y envoya donc à cet effet don Santo da Leva avec un bon nombre de troupes corses et espagnoles. A la vue de la flottille ennemie, Altobello de' Gentili, commandant de la place, voulut se renfermer dans la citadelle. Mais le capitaine gascon qui en avait la garde, ayant refusé de le recevoir, il se vit obligé d'abandonner la ville avec les siens et se retira à Furiani, où il se fortifia. Da Leva, ne rencontrant aucun obstacle, prit possession de la ville, et après sept jours de siége, obligea la citadelle à se rendre. Dès que Bastia fut au pouvoir des Génois, plusieurs familles qui avaient été internées par de Thermes dans les villages de l'intérieur, y rentrèrent, et augmentèrent ainsi le nombre des partisans de la république. Quant à de Thermes, quoique la perte de Bastia lui fût très-sensible, il la considéra cependant comme d'une importance secondaire tant que Saint-Florent tiendrait. Il fit donc tous ses efforts pour introduire des vivres dans cette ville, et parvint à la ravitailler pour quelque temps. Augustin Spinola, pour empêcher à l'avenir que les assiégés ne fussent ainsi secourus du côté de la terre, fit construire un fort qui commandait l'unique passage du côté des marais, et de cette façon empêcha toute communication entre les troupes du dedans et celles du dehors; puis il ordonna aux compagnies qui occupaient Bastia de déloger les Corses de Furiani; mais ceux-ci repoussèrent par deux fois leurs attaques, et les Génois se virent obligés de se tenir tranquilles.

Depuis l'arrivée de Doria les Français avaient changé de rôle et étaient obligés maintenant de se tenir sur la défensive. Cependant, quoiqu'ils n'eussent reçu aucun secours du dehors, quoique leur influence eût diminué au dedans par la réunion aux Génois de plusieurs familles de considération, néanmoins ils se trouvaient dans une position meilleure que leurs ennemis. Ceux-ci avaient perdu beaucoup de monde sans combattre. Le voisinage des marais avait occasionné une grande mortalité dans le camp. Les troupes étaient abattues, et il fut question un instant de lever le siége. Si de Thermes avait en ce moment attaqué l'ennemi, comme le lui conseillaient les capitaines corses, qui s'offraient à tenter seuls cette entreprise, il est probable qu'il l'aurait défait, ou tout au moins l'aurait obligé à se rembarquer. Mais, soit qu'il craignît une défaite, soit qu'il voulût attendre pour reprendre l'offensive l'arrivée de Paulin, il ne se rendit pas à cet avis.

Sur ces entrefaites les Génois reçurent un secours de quatre mille hommes de troupes espagnoles commandés par don Luys da Lugo. L'arrivée d'un renfort aussi considérable ranima les esprits. Les Génois reprirent courage et recommencèrent leurs attaques sur différents points; mais les chances furent encore diverses : des escarmouches, de petits combats, des surprises, et en somme aucun résultat sérieux. Cependant le siége touchait à sa fin. Doria reçut un nouveau secours de mille Allemands que lui amenait le comte de Lodron. Il en profita pour faire attaquer de Thermes à Murato. Obligé d'abandonner sa position, de Thermes s'enfuit à Lento, puis au Vescovato. Cette retraite précipitée fit comprendre à Jourdan Orsini qu'il n'avait plus aucun secours à attendre. Pendant longtemps il avait compté être secouru par l'amiral Paulin, ou par de Thermes, qu'il pensait devoir tenter un effort suprême; mais il voyait maintenant qu'il fallait renoncer à tout espoir de salut. Paulin avait bien essayé d'entrer dans le golfe, mais les vents contraires l'en avaient constamment empêché. Ne pouvant secourir directement Saint-Florent, il avait fait voile vers Bonifacio, où il avait combiné avec Sampiero une expédition sur Bastia pour faire diversion au siége et attirer là les forces des ennemis. La tempête avait encore cette fois déjoué ses projets.

Ainsi abandonné, Orsini n'ayant plus ni vivres ni munitions, après avoir supporté toutes les misères d'un long siége, se vit obligé de capituler. Il obtint de Doria des conditions honorables pour lui et les siens. Toutefois Doria déclara

vouloir retenir les Corses qui se trouvaient parmi les assiégés. Cette clause faillit rompre les négociations. Orsini, prévoyant le sort qui serait réservé aux Corses s'ils tombaient au pouvoir d'un ennemi implacable, refusa d'abord de traiter sur ce pied. Il assembla un conseil de guerre, et exposa les conditions imposées par le général génois. Les Corses furent d'avis de les accepter, car ils voyaient l'impossibilité de résister plus longtemps, et ils ne voulaient pas, par leur refus, exposer leurs compagnons à une mort certaine : mais, sachant bien qu'ils ne devaient attendre merci des Genois, ils préférèrent s'abandonner aux caprices des flots que de s'en remettre à leur générosité. La plupart s'embarquèrent sur des esquifs, quelques heures avant la reddition de la ville, et parvinrent ainsi à se sauver; d'autres tentèrent une audacieuse sortie, et, se frayant un passage les armes à la main, purent également échapper à l'ennemi. Trente-trois Corses seulement furent pris dans la ville et envoyés par Doria aux galères. Saint-Florent se rendit le 17 février 1554.

CHAP. III.

CONSÉQUENCE DE LA PRISE DE SAINT-FLORENT. — AFFAIRE DE SILVARECCIO. — VICTOIRE DES GÉNOIS A MOROSAGLIA. — CORTE OCCUPÉ PAR LES GÉNOIS.

(1554.)

La prise de Saint-Florent, pour laquelle les Génois avaient fait de si grands sacrifices et qui leur avait coûté dix mille hommes de troupes aguerries, ne réalisa pas les espérances qu'ils en avaient conçues, et n'exerça sur la suite des opérations qu'une très-médiocre influence. Il est vrai que la partie découverte du pays qui se trouve entre Saint-Florent et Bastia, abandonnée par de Thermes et ne pouvant opposer d'ailleurs aucune résistance, se soumit immédiatement. Les Génois s'emparèrent aussi sans beaucoup d'efforts de San-Colombano, château du Cap-Corse, appartenant à Giacomosanto da Mare : mais là se bornèrent leurs exploits. Ils n'osèrent aller plus loin. Doria comprit parfaitement qu'avec les forces dont il disposait, il ne pouvait tenter de nouvelles entreprises. Il avait songé un instant à s'emparer d'Ajaccio, qui lui aurait ouvert une partie du dela des monts; mais il ajourna ce projet jusqu'au moment où les renforts qu'il avait envoyé demander à Gênes et à Naples seraient arrivés. Il se contenta pour le moment de faire prendre leurs quartiers aux troupes, et les laissa se reposer des fatigues d'un si long siége.

Spinola, qui avait le commandement en second de l'armée, s'établit avec l'Adolentado et ses Espagnols à la Venzolasca; le comte Lodron et ses Allemands au Vescovato; don Laurent Figueras alla au Borgo et à Mariana. Le reste des Espagnols fut caserné à la Penta, à Occagnano, à Sorbo, à San-Giacopo et à Loreto.

Les Génois se trouvèrent ainsi occuper le Cap-Corse, le Nebbio, la Casinca et une partie d'Ampugnani et de Casaconi. Cette occupation s'était faite sans éprouver aucune résistance. Car les Français, aussitôt après la prise de Saint-Florent, s'étaient retirés de ces lieux, laissant les habitants dans l'impossibilité de se défendre : aussi ces derniers n'avaient-ils osé s'opposer à l'armée victorieuse. Néanmoins, la conduite des Génois fut celle d'ennemis triomphants et cruels : ils pillèrent les maisons, ravagèrent les terres, livrèrent aux flammes des villages entiers et commirent des cruautés sans nom, pour obliger les malheureux habitants à leur donner de l'argent (1). Cette guerre de destruction, outre qu'elle était dans les mœurs du temps, et surtout dans l'habitude des bandes indisciplinées qui composaient l'armée génoise, était maintenant formellement commandée par Doria, qui, n'ayant pu ramener à lui les habitants par la douceur, pensait arriver à une soumission prochaine par une excessive sévérité. Les choses furent poussées si loin en ce genre, que Spinola lui-même dut faire des remontrances à l'Adolentado, général des Espagnols; mais cela ne changea en rien la conduite des soldats. « Si bien, dit Filippini, que les peuples, désespérant de la clémence des vainqueurs, se disposaient à

(1) Filipp. passim.

mourir plutôt que de se mettre à sa discrétion, ce qui fut d'un grand préjudice aux Génois. » Les Corses de ces provinces cherchèrent, en effet, à se venger comme ils purent; tantôt ils attaquaient et détruisaient un faible détachement, tantôt ils assommaient les pillards et les maraudeurs; de telle sorte que le vainqueur en fut réduit à veiller sur lui-même et à n'agir qu'avec prudence.

Tandis que Doria s'organisait ainsi, en attendant les troupes qu'il avait demandées, de Thermes se renfermait dans Corte, qu'il fortifiait. A la nouvelle de la prise de Saint-Florent, il avait quitté le Vescovato, prévoyant bien que l'ennemi ne tarderait pas à s'y montrer. Il était alors passé en Tavagna, et de là avait gagné Corte, où il s'était arrêté, expédiant Sampiero à Ajaccio, pour activer les fortifications de cette ville. Quant à lui, abattu, découragé, peu propre à soutenir une guerre de cette nature, il semblait fuir devant l'ennemi, cédant sans résistance le terrain qu'il aurait dû défendre pied à pied. Les capitaines corses qui avaient embrassé le parti de la France, et sur qui retombait maintenant tout le poids de la guerre, montraient beaucoup plus de courage et d'ardeur. Ils s'organisaient en partisans, attiraient les Génois dans des embuscades et leur faisaient éprouver des pertes qui, à la longue, devaient leur être très sensibles. Cependant, impatientés de voir de Thermes perdre ainsi dans l'inaction un temps précieux, ils lui proposèrent de marcher à l'ennemi sous les ordres de Sampiero avant que les renforts qu'attendait Doria rendissent toute lutte impossible.

Dès le commencement de cette guerre, Sampiero avait pris dans l'armée royale une position fort importante. La réputation qu'il s'était faite sur le continent, la bravoure qu'il avait déployée maintes fois contre les Génois, la faiblesse ou l'incapacité du général en chef, tout concourait à augmenter sa valeur et à faire mettre en lui toutes les espérances. Quoique jaloux de cette influence, qui semblait le dominer, de Thermes se trouva néanmoins fort heureux, en ce moment, de reporter sur un homme de cette considération la responsabilité qui pesait sur lui. Il consentit donc volontiers à la demande des capitaines corses, et donna l'ordre à Sampiero de se rendre à Corte avec les 800 fantassins italiens qu'il avait à Ajaccio.

Les Italiens, joints aux volontaires que les capitaines avaient rassemblés, formèrent environ cinq mille hommes, qui se réunirent à Silvareccio, village d'Ampugnani. Sampiero prit le commandement en chef de cette petite armée, et, résolu d'attaquer le comte Lodron, qui campait au Vescovato, il alla s'établir non loin de ce village, ordonnant à Raphaël de Brando de s'embusquer au-dessous de Loreto, près de la Venzolusca, pour empêcher les Espagnols qui occupaient le village d'accourir au secours des Allemands; puis il se dirigea vers le Vescovato. Comme il en était à peu de distance, on vint lui dire que neuf enseignes génoises, parties de Bastia pour se rendre dans la Casinca, étaient sur le point de traverser le Golo au-dessous de Lago Benedetto. Comprenant combien il lui importait d'empêcher la jonction de cette troupe avec les Allemands, il résolut aussitôt de l'attaquer. Il fit aussitôt rétrograder ses milices jusqu'à Carcarone, et, prenant avec lui un petit nombre de soldats d'élite, il se dirigea en toute hâte vers le Golo, espérant surprendre l'ennemi avant qu'il eût traversé la rivière.

Des neuf enseignes quelques-unes étaient déjà sur l'autre rive; les autres, occupées à passer la revue ou à toucher leur paye, étaient dans une si grande sécurité, qu'elles avaient négligé de prendre les précautions les plus ordinaires et de placer des sentinelles. Sampiero, arrivant à l'improviste, avec cinquante cavaliers qui seuls avaient pu le suivre dans sa marche forcée, tomba tout à coup au milieu des ennemis en criant : *France!* et, frappant de tous côtés, il commença un horrible carnage. Ainsi attaqués, les Génois ne songèrent qu'à fuir. Spinola s'opposa en vain à cette panique, et, entraîné avec les fuyards, il ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cent cinquante hommes restèrent sur le champ de bataille : un grand nombre, espérant se sauver à la nage, se noyèrent dans la rivière; quelques-uns échappèrent par la fuite à une mort certaine.

Digitized by Google

Cependant les compagnies qui avaient traversé le Golo avant l'arrivée de Sampiero, et qui étaient commandées par Giordan da Pino et par Louis de Brando, protégées qu'elles étaient par la rivière, firent plusieurs décharges de mousqueterie sur les troupes de Sampiero. Quelques hommes tombèrent morts ou blessés. Sampiero lui-même reçut un coup de feu à la cuisse, et cet accident obligea sa petite troupe à battre en retraite. Sampiero, placé sur un brancard, fut transporté d'abord à la Casabianca et quelques jours après à Ajaccio. Pendant ce temps Raphaël de Braudo, attaqué par Lodron, crut prudent de ne point combattre, et ordonna à ses soldats de se débander, ce qu'ils firent en se sauvant en des directions diverses.

La déroute de Silvareccio humilia singulièrement l'orgueil de Spinola : renfermé dans le couvent de la Venzolasca, et ne pouvant, pour le moment, aller combattre l'ennemi, il s'en vengea en faisant éclater sa colère contre Casacconi. Sous prétexte que les habitants de cette piève ne l'avaient point prévenu de l'arrivée de Sampiero, il ordonna à Lodron de l'incendier. Tous les villages de Casacconi et une partie de ceux d'Ampugnani furent ainsi livrés aux flammes; on n'épargna ni les églises ni les tombeaux; et on frappa également les amis et les ennemis.

Cette rigueur des Génois envers des populations neutres et inoffensives irrita vivement les esprits contre eux. Ceux qui jusque-là s'étaient montrés indifférents, s'apercevant qu'on voulait réduire le peuple à la dernière misère, pour qu'il ne pût désormais troubler la tranquillité de la République, se jetèrent dans le parti de la France. Cependant Spinola, croyant avoir dompté ces populations par la terreur, et, voulant reprendre sa revanche de Silvareccio, résolut de passer dans le delà des monts et d'aller attaquer Ajaccio.

Instruit de ce projet, de Thermes chercha les moyens de s'y opposer. Comme Sampiero était alité, à cause de sa blessure, il chargea de ce soin Giacomosanto da Mare, qui venait d'arriver de France, où le roi lui avait fait le plus gracieux accueil. Sans perdre de temps, Giacomosanto choisit quarante jeunes gens des meilleures familles, qu'il nomma capitaines, avec charge de former leurs compagnies. Ceux-ci levèrent chacun cent hommes, et par ce moyen l'armée nationale se trouva en quelques jours renforcée de quatre mille hommes. Giacomosanto alla alors camper dans la plaine de Morosaglia, qui se trouve entre Ampugnani et Rostino, à peu de distance de la Casinca, où se trouvait encore l'armée génoise. Sachant l'ennemi si près de lui, Spinola donna ordre au comte Lodron d'aller le chasser de la position qu'il venait d'occuper.

La plaine de Morosaglia se trouve sur une éminence : pour y arriver il faut monter une colline. Les Allemands, après être descendus du mont Sant-Angelo, qui sépare la Casinca d'Ampugnani, se mirent donc à gravir cette colline. Mais les postes avancés du camp ayant donné l'alarme, quelques compagnies furent dépêchées pour forcer l'ennemi à rétrograder; elles ne purent y réussir; alors Giacomosanto se précipita avec tout son monde à l'encontre de l'ennemi, en criant : *A bas!* Les soldats de Lodron ne purent résister à une telle impétuosité; ils plièrent, et commencèrent à se sauver en désordre vers le mont Cotone. Là ils se formèrent de nouveau en ordre de bataille, et firent face à l'ennemi. Les Corses voulaient continuer à les poursuivre, mais Giacomosanto, craignant que les Espagnols ne vinssent à leur secours, fit sonner la retraite, et ramena tout son monde à Morosaglia. Pendant ce temps, de Thermes, à la tête de ses Gascons et des Italiens qu'il avait fait venir de Tallone, avait été camper à Orezza, pour être à même de secourir Giacomosanto.

En apprenant ce nouvel échec, Spinola ne se laissa point décourager. Il résolut d'aller attaquer les Corses avec toute son armée, décidé, dit Limperani, à vaincre ou à périr. Ayant donc fait venir de Bastia les munitions nécessaires, il partit de la Venzolasca avec le comte Lodron, les Espagnols, et une grande partie des Italiens, ne laissant, dans les casernements que les invalides et les soldats nécessaires à la garde des bagages. « Comme ils furent arrivés à Saint-Antoine de la Casabianca, on délibéra pour savoir de quel côté on commencerait à gravir la montagne, et d'un

commun accord il fut décidé qu'il était convenable d'envoyer deux cents arquebusiers en éclaireurs sur la route que devait suivre le comte Lodron, pour tenir à distance les Corses, qui étaient sur leurs gardes en cet endroit, tandis que le gros de l'armée marcherait de l'autre côté du mont de Casaconi, persuadés qu'ils étaient de pouvoir arriver à la plaine de Morosaglia avant que les Corses se fussent aperçus de leur marche. Mais Giacomosanto, qui était instruit de tous les mouvements de l'ennemi, devinant ses projets, changea aussitôt ses dispositions, et prenant avec lui les Italiens et une grande partie des Corses, il marcha à l'ennemi (1). « Alors commença, dit Casoni, une terrible et sanglante mêlée, où les plus valeureux tombèrent les premiers et furent remplacés par d'autres; la mousqueterie porta la mort dans les rangs des deux côtés; mais, lorsque les agresseurs eurent avancé assez pour se trouver mêlés avec les Corses, on commença à l'arme blanche un affreux carnage. On combattait des deux côtés avec tant de vaillance, que la victoire demeurait indécise. Plusieurs fois les Corses perdirent leurs positions, et plusieurs fois ils les reprirent. Les Espagnols et les Allemands, quoique résolus à vaincre ou à mourir, et combattant corps à corps avec les ennemis, s'efforçant de prendre des positions avantageuses, étaient cependant obligés parfois de plier; et ils auraient certainement été culbutés, sans les exemples, les exhortations et les menaces de leurs capitaines. Spinola et Lodron méritèrent surtout des éloges dans cette circonstance; car ils allaient au plus fort de la mêlée pour animer les soldats. Ce fut donc au courage des capitaines que l'armée génoise dut la victoire. Les Corses, couverts de blessures et de sang, harassés par la fatigue du combat, commencèrent à plier, et finirent par se sauver par un côté de la colline qui n'avait point été suffisament gardé. Spinola ayant fait entourer le village de Morosaglia, où combattaient encore quelques soldats français, le prit d'assaut, et en fit massacrer les défenseurs; puis, se trouvant maître de tout le pays il ordonna de livrer aux flammes les villages et les hameaux des environs (1). »

(1) Limperani, t. II.

Quant à de Thermes, lorsqu'il apprit la défaite de Giacomosanto, il monta à cheval, gagna Tallone, où il laissa les Italiens, et se rendit ensuite à Ajaccio, abandonnant ainsi à la merci de l'ennemi les populations qui s'étaient montrées amies de la France. Augustin Spinola profita de ce départ et de la consternation et de l'abattement où cette défaite avait jeté les Corses pour leur faire sentir le poids de sa colère. « Ayant cru remarquer, dit Filippini, que c'étaient les peuples de ces montagnes, et non les Français, qui lui faisaient la guerre, il voulut en tirer une vengeance exemplaire, et fit brûler et ravager une partie des pièves de Rostino et d'Ampugnani et tout Orezza. » « Mais ce ne fut pas sans préjudice pour l'Office de Saint-George, parce qu'en définitive on ruinait un pays qui devait lui rester, et on lui aliénait plus que jamais les Corses, qui, en combattant pour les Français, soutenaient par eux-mêmes le plus grand poids de la guerre (2). » Après quoi il se retira à la Venzolasca avec les Espagnols; et Lodron alla prendre ses quartiers en Tavagne.

Cette victoire de Spinola et les rigueurs qui la suivirent découragèrent singulièrement les Corses. Ils se voyaient abandonnés, pour ainsi dire, par la France, qui ne leur envoyait pas même les munitions nécessaires. De Thermes cherchait bien à relever leur courage, en leur faisant espérer de prochains secours et en leur parlant de l'arrivée de la flotte ottomane. Mais ce n'était pas la première fois qu'il leur faisait de semblables promesses, et jamais elles ne s'étaient réalisées. Ce qu'ils voyaient clairement, c'étaient les progrès journaliers des Génois, qui occupaient déjà presque tout le deçà des monts, et qu'ils prévoyaient devoir se présenter devant Ajaccio d'un jour à l'autre.

Doria aurait bien voulu, en effet, tenter cette entreprise; mais, comme il pensait que le siége traînerait en longueur, il voulait attendre le résultat des

(1) Casoni, Annali della Repubblica di Genova, t. III, p. 78

(2) Idem, loco citato.

événements de l'Italie, où sa présence pouvait devenir nécessaire. Il ajourna donc à un moment plus favorable le siége d'Ajaccio; mais il donna des ordres pour qu'on s'emparât sans plus différer du château de Corte, qui devait le rendre maître de tout le deçà des monts. Comme la position de ce château était très-forte, on fit des préparatifs considérables pour l'attaquer. Visconte Cicala, capitaine génois au service de la marine d'Espagne, fut chargé de cette expédition. Il fit débarquer des canons à Calvi, et on les transporta à bras d'homme à travers les montagnes. En même temps, Spinola et Lodron, s'avançant, avec leurs troupes, par Campoloro, vinrent camper devant Corte. Tous ces grands préparatifs étaient bien inutiles; car, à peine quelques coups de canon furent-ils tirés sur le fort, que le capitaine Lachambre, qui le commandait, se rendit. La garnison, faite prisonnière, fut envoyée à de Thermes à Ajaccio. Quant à Lachambre, il alla à Calvi, d'où il s'embarqua pour la France. Les Génois, maîtres de Corte, en relevèrent les fortifications, et y mirent une garnison considérable. Spinola chargea Lodron d'aller dévaster une partie d'Alésani, et retourna ensuite à Bastia.

CHAPITRE IV.

DÉPART DE DORIA. — VICTOIRE DES CORSES A TENDA.

(1554-1555.)

Ce furent là les seuls événements de quelque importance qui se passèrent en Corse jusqu'à l'automne de cette même année 1554. A cette époque, la flotte ottomane s'étant montrée dans les mers de l'Italie, Doria fut appelé par la cour d'Espagne au secours des provinces menacées. Avant de partir, il ordonna les choses pour le temps de son absence, qu'il prévoyait devoir être de longue durée. Il laissa à Spinola le commandement en chef de l'armée. Le comte Lodron reçut ordre d'aller occuper Saint-Florent. Martin Bozzolo, avec six compagnies d'Italiens, fut chargé de la défense de Calvi; Nicolas Pallavicini et Horace Brancadoro avec onze compagnies, de celle de Bastia. Ayant ainsi réglé les choses, Doria partit pour Civita-Vecchia, emmenant avec lui l'infanterie espagnole.

L'infanterie espagnole formait, à vrai dire, la force de l'armée d'occupation; son départ laissa Spinola dépourvu de troupes suffisantes pour tenter de nouvelles conquêtes. Cependant, comme il ne voulait point laisser croire que le départ de Doria affaiblissait en Corse la puissance génoise, il continua son système de rigueur, et envoya plusieurs compagnies châtier ce qu'il appelait les rebelles. Giudicello Cortinco de la Rebbia de Bozio, soupçonné d'aimer le parti français, fut tout à coup arrêté au milieu de sa famille. Ses parents et ses amis coururent aux armes, et l'enlevèrent aux mains des Génois. Spinola envoya aussitôt des troupes pour réprimer une telle audace; mais de Thermes, averti à temps, expédia Montestrucco au secours des gens de Bozio avec un fort détachement de Gascons. On en vint aux mains; les Génois, vaincus et obligés de fuir, crurent trouver un refuge dans le Niolo; mais, repoussés par les habitants, ils furent presque tous massacrés par les Corses qui s'étaient mis à leur poursuite.

Encouragé par ce succès, et sachant bien que Spinola ne pouvait disposer de beaucoup de troupes, Montestrucco se mit à assiéger Corte, qu'il bloqua de manière à ce que l'on n'y pût introduire aucune espèce de vivres. Sornacone, qui y commandait, fit prévenir Spinola de la fâcheuse position dans laquelle il se trouvait, et lui fit comprendre que, s'il n'était promptement secouru, il serait obligé de se rendre.

Le château de Corte était trop important pour que Spinola n'employât pas tous les moyens pour le sauver. Il résolut d'y envoyer des forces assez considérables pour le dégager entièrement. Il expédia en même temps des ordres à Lodron, à Spolverino, à Brancadoro, pour qu'ils se missent tous trois en marche vers le lieu menacé. Sur l'ordre de Spinola, Spolverino partit aussitôt de Calvi, à la tête de plusieurs compagnies. Brancadoro emmena de Bastia ses Italiens, auxquels se joignirent des volontaires corses. Quant à Lodron, il se re-

fusa à marcher, prétextant le mauvais état de ses troupes, et disant d'ailleurs que Doria l'avait commis à la garde de Saint-Florent, et qu'il ne quitterait ce poste que sur un ordre de lui. Spinola dut dévorer cet affront du comte allemand, et le remplaça par Antoine Spinola. Il désigna comme commandant en chef de cette expédition Horace Brancadoro, un des plus habiles et des plus vaillants soldats de l'armée génoise.

Brancadoro alla se loger dans le Nebbio, tandis que Spolverino, parti de Calvi, s'arrêtait à Belgodere, attendant des nouvelles de Brancadoro pour opérer sa jonction avec lui.

Giacomosanto da Mare, qui se trouvait en ce moment en Balagne, fut averti du projet des ennemis. Mais, comme il n'avait que peu de monde avec lui, il n'osa s'opposer à la marche de Spolverino, et se retira à la Petrera de Caccia; de là il expédia plusieurs courriers demandant des renforts de tous côtés. Le premier à se rendre à son appel fut Montestrucco, qui accourut avec un corps assez considérable d'infanterie. Sans attendre davantage les troupes qui auraient pu arriver, Giacomosanto et Montestrucco résolurent d'aller attaquer à Belgodère Spolverino, avant qu'il se reunît à Brancadoro. Ils le surprirent, en effet, lui tuèrent beaucoup de monde; mais ils ne purent le chasser de sa position. Giacomosanto fit alors sonner la retraite, et retourna à la Petrera. Spolverino, regardant ce mouvement comme une fuite, écrivit à Brancadoro d'un ton victorieux de venir le rejoindre pour anéantir un ennemi qui avait montré si peu de valeur. Encouragé par ces paroles, Brancadoro s'avança en toute hâte vers Spolverino, qu'il rencontra à Urtaca; puis ils marchèrent ensemble vers la Petrera, comptant y surprendre Giacomosanto; mais celui-ci avait quitté ce poste sans aucune importance, et était allé occuper les défilés qui avoisinent le pont d'Omessa. Ce fut là que vint le rejoindre Sampiero, avec environ 2,500 hommes. Quoiqu'il ne fût pas entièrement remis de sa blessure, de Thermes avait cru néanmoins devoir l'envoyer dans cette occasion importante; car il connaissait sa grande valeur comme homme de guerre et son influence sur ses compatriotes. En effet, dès que l'on sut que Sampiero était de cette expédition, il y eut un enthousiasme général, et il se fit un grand concours de volontaires qui brûlaient du désir de combattre sous lui. Sampiero prit alors le commandement en chef des troupes. Il laissa Giacomosanto à la tête de la cavalerie, confia l'infanterie française à Montestrucco, et se réserva le commandement des Corses à pied. Ses dispositions ainsi prises, il attendit de pied ferme l'ennemi, bien sûr de remporter sur lui une victoire complète.

Aussitôt que Brancadoro eut appris l'arrivée de Sampiero, il comprit qu'il ne pouvait lutter avec l'armée des Corses, et songea à battre en retraite. Il leva son camp de très-bonne heure, et, pour donner le change aux insulaires, il feignit d'ignorer leur présence, et se dirigea vers le Golo, comme si réellement il voulait aller au secours de Corte. Mais, arrivé au pied d'une colline qui le cachait aux Corses, il appuya rapidement à gauche, et commença sa retraite vers le Nebbio, abandonnant une partie de ses bagages pour être plus léger à la marche. Sampiero, instruit presque aussitôt de ce mouvement, donna immédiatement l'ordre de poursuivre l'ennemi. Il envoya en avant Giacomosanto avec sa cavalerie, fit prendre une route différente à Montestrucco, et s'avança lui-même du côté opposé vers le col de Tenda.

Giacomosanto fut le premier à rencontrer Brancadoro à l'église de Sainte-Marie de Pietralba. Il s'empara d'abord des bêtes de somme qui portaient les bagages; mais Brancadoro, dont les forces étaient beaucoup plus nombreuses, les reprit presque aussitôt, et continua sa marche, se hâtant d'atteindre la montagne, pour éviter Sampiero. Malgré sa marche rapide, il ne put y réussir, car à peine fut-il arrivé au sommet de Tenda, qu'il vit apparaître Sampiero avec ses Corses, et peu après Montestrucco, à la tête de l'infanterie française. Giacomosanto, qui marchait derrière lui, s'étendit alors, et le prit en queue. Dans cette fâcheuse position, l'armée génoise, resserrée de toutes parts, lutta quelques instants avec courage; mais, ne pouvant agir librement, elle fut en partie massacrée. Sept cents

hommes restèrent prisonniers. De ce nombre furent Horace Brancadoro, général de l'armée, Alexandre Spolverino, le commissaire Polo Casanova, Antoine Spinola, Giordan da Pino et Marc Antoine Ceccaldi (18 septembre 1554).

Les Corses perdirent peu de monde dans cette brillante affaire; mais ils eurent à déplorer la mort de Giacomosanto da Mare, qui fut tué en poursuivant l'ennemi. Cette mort fut on ne peut plus regrettable. Giacomosanto da Mare, seigneur très-influent du Cap-Corse, avait donné au parti français des marques non équivoques de son dévouement et de son zèle. C'était à lui que l'on devait en partie la reddition de Bonifacio et surtout l'organisation des milices nationales, qui luttaient avec un si grand avantage contre les Génois depuis que la France avait cessé d'envoyer des secours dans ce pays. Dans un voyage récent qu'il avait fait à la cour, Henri II l'avait traité avec la plus grande bienveillance, et lui avait confirmé tous les priviléges que de Thermes et Paulin lui avaient accordés tout d'abord. Intrépide et plein d'énergie, il était, après Sampiero, l'homme de guerre le plus remarquable parmi les Corses, et l'on ne pouvait lui reprocher qu'une trop grande audace et une témérité souvent compromettante. Dans les circonstances présentes, alors que l'on avait si grand besoin de chefs expérimentés et influents, la mort de Giacomosanto était une perte sensible et presque irréparable; on ne tarda pas à s'apercevoir du vide qu'il laissait dans l'armée. Quant à Sampiero, il dissimula sa douleur que lui causait ce triste événement, et fit rendre à Giacomosanto les derniers devoirs avec les honneurs dus à son rang.

CHAPITRE V.

POSITION FACHEUSE DES GÉNOIS. — PALLAVICINO REMPLACE SPINOLA. — JOURDAN ORSINI REMPLACE DE THERMES. — SIÉGE DE CALVI. — RETOUR DE DORIA. — DE THERMES PART POUR LA FRANCE.

(1555.)

La victoire des Corses au col de Tenda eut un grand retentissement. Corte se rendit aussitôt. Spinola, effrayé et s'attendant à être attaqué d'un moment à l'autre, envoya en toute hâte demander des secours à Gênes. Lodron arrêta les travaux de démolition de Saint-Florent, et chercha à s'y fortifier le mieux qu'il put. Si Sampiero, profitant de l'épouvante dans laquelle se trouvait l'ennemi, s'était porté immédiatement sur Bastia, il s'en serait infailliblement emparé; Lodron, affamé dans Saint-Florent, n'aurait pas tardé à se rendre, et les Génois auraient été ainsi chassés de l'île. Mais Sampiero ne profita pas de son avantage; il n'attaqua point Bastia, et lorsqu'il se présenta devant Saint Florent, qu'il croyait presque entièrement démoli, il reconnut qu'il ne pourrait s'en emparer qu'avec de l'artillerie, dont il manquait. Alors il congédia ses volontaires, et, ne gardant avec lui que l'infanterie française, il retourna à Ajaccio, où l'attendait Paulin, porteur de lettres du roi de France, qui l'appelait à la cour.

Nous avons vu que les Génois au commencement de cette année s'étaient emparés de Saint-Florent, de Bastia et des pays environnants; qu'enfin, par la prise de Corte, ils occupaient tout le deçà des monts. Jusqu'au départ de Doria ils s'étaient constamment tenus sur l'offensive, et avaient longtemps menacé le delà des monts. La défaite de Brancadoro au col de Tenda leur fit perdre en un jour le fruit de tant d'efforts: Ils étaient maintenant réduits à se renfermer dans les places de Bastia, Saint-Florent et Calvi. Leur rôle avait changé; partout ils étaient sur la défensive, et si la compagnie de Saint-Georges ne se hâtait de venir à leur secours, ils voyaient le moment où il leur faudrait abandonner les dernières places qu'ils occupaient.

La compagnie de Saint-Georges ne les laissa pas long temps dans une si fâcheuse position; elle s'empressa d'expédier les troupes demandées par Spinola. Mais en même temps, ayant compris que, dans les circonstances présentes, il ne lui était pas possible de tenir beaucoup de troupes en Corse, elle résolut de changer de système à l'égard des populations, et commença par rappeler les généraux qui s'étaient rendus odieux par leurs rigueurs. Spinola et Lodron quittèrent la Corse. Nicolas Pallavicino, per-

sonnage considérable de Gênes, et très-connu pour la douceur de son caractère, remplaça Spinola, avec le titre de commissaire général. Dès son arrivée il montra une grande bienveillance à l'égard des populations, qu'avait désolées cette année de guerre et de dévastation. Comme la misère était très-grande, à cause de l'impossibilité où l'on avait été d'ensemencer les terres, il fit venir beaucoup de blé d'Italie, le fit vendre à très-bas prix, et permit à tout le monde sans distinction d'en acheter. Cette conduite pleine d'humanité fut appréciée par les Corses, qui lui en témoignèrent une grande reconnaissance, au point, dit Limperani, que le général Jourdan Orsini en conçut quelques inquiétudes.

En même temps que Pallavicino arrivait en Corse pour y remplacer Spinola, Jourdan Orsini y était venu de son côté remplacer de Thermes, qu'Henri II rappelait sur le continent, où il pensait qu'il lui serait plus utile.

Lorsque de Thermes arriva en Corse, il était déjà vieux : il n'avait ni l'ardeur ni l'enthousiasme qu'il fallait pour se concilier un peuple brave et naturellement indépendant. Habitué aux guerres du continent, où l'artillerie jouait dès alors un très-grand rôle, il ne comprit pas dès le principe le caractère de la guerre qu'il allait soutenir, et se laissa abattre par les premiers revers. A son arrivée, il lui avait été facile de surprendre des places sans défense et d'occuper un pays où les partisans de la France avaient tout préparé ; mais, lorsque l'ennemi se présenta avec des forces imposantes, il sembla comme frappé de vertige. Il manqua de la prudence la plus vulgaire en laissant sans vivres trois mille hommes renfermés dans Saint-Florent, si bien que Jourdan Orsini, qui avait perdu peu de monde en combattant, fut obligé de se rendre au bout de deux mois pour ne point voir tant de braves gens mourir de faim. La prise de Saint-Florent le découragea considérablement. Il n'osa tenir devant l'ennemi, et, reculant de position en position, il sembla fuir plutôt que résister. Il est très-certain que si Sampiero, Altobello, Giacomosanto et les autres capitaines corses qui s'étaient dévoués à la France n'avaient pas tenu à honneur de soutenir le poids de la guerre et de réussir quand même, de Thermes aurait été obligé de quitter honteusement le pays. Il faut dire aussi qu'il avait été mal secondé par sa cour ; qu'il n'en avait reçu que peu de secours, et que souvent il avait manqué des choses indispensables à la conduite de la guerre. Mais c'était justement à vaincre ces difficultés qu'il aurait dû s'appliquer. Il n'y a pas grand mérite à réussir, quand on a tout ce qu'il faut pour cela : l'habileté consiste à suppleer aux choses qui manquent en se créant des ressources. Sous ce rapport, de Thermes ne comprit pas sa position, et dans tout le courant de cette guerre il se montra plutôt savant ingénieur que général intelligent et habile.

Toutefois, de Thermes ne quitta pas la Corse dans ce moment. Par déférence pour son âge et ses services, Orsini lui laissa le commandement en chef de l'armée jusqu'à son départ, qui n'eut lieu qu'au mois de juin.

Comme Paulin se trouvait dans le port d'Ajaccio, avec une partie de la flotte royale, les généraux français résolurent d'aller attaquer Calvi par terre et par mer. Ils pensaient que cette attaque imprévue pourrait appeler en ce lieu les forces de Doria, et faire ainsi diversion au siége de Sienne, qui était étroitement resserrée par les troupes espagnoles, et dont la prise serait très-préjudiciable aux intérêts français. Mais cette tentative de leur part n'eut pas le succès qu'ils s'en étaient promis. Sienne, pressée par la faim, avait été obligée de se rendre le 21 avril 1555, et André Doria, prévenu par Martin Bozzolo de l'état alarmant dans lequel se trouvait Calvi, se hâta d'accourir à son secours. Sa présence était on ne peut plus nécessaire. Les murs de la ville, foudroyés depuis plusieurs jours par l'artillerie de Thermes et d'Orsini, tombaient de toutes parts ; la brèche était ouverte et les troupes se disposaient à l'assaut, lorsque l'on aperçut la flotte de Doria. Paulin, qui n'avait que vingt galères, sentant bien qu'il ne pourrait lutter avec les forces de l'amiral génois, fit voile aussitôt pour Ajaccio. Du côté de la terre, les généraux n'osèrent commander l'assaut, et se tinrent sur la défensive. Doria, jugeant la position des Français excellente, crut prudent de ne

les point attaquer; il se contenta de faire réparer les murs de la ville et de la pourvoir des vivres et des munitions dont elle avait besoin. Il essaya bien aussi une descente du côté de la tour de Spano, espérant que les populations se joindraient à lui; mais, lorsqu'il vit qu'au lieu de le seconder, les habitants de la Balagne s'unissaient à Orsini pour attaquer les troupes qu'il avait fait debarquer, il s'empressa de reprendre le chemin de l'Italie, laissant plusieurs centaines de morts sur ce rivage inhospitalier. Rassuré de ce côté, et voyant qu'il n'avait à tenter aucune nouvelle entreprise, Jourdan Orsini retourna à Ajaccio, d'où Paulin et de Thermes venaient de partir pour la France (juin 1555).

CHAPITRE VI.

RETOUR DE PAULIN. — FLOTTE OTTOMANE. — SIÉGE DE CALVI ET DE BASTIA. — INCORPORATION DE LA CORSE A LA FRANCE. — TRAITÉ DE CATEAU—CAMBRESIS. — LES FRANÇAIS QUITTENT L'ILE.

(1555-1559.)

A peine Paulin était-il arrivé à Marseille, qu'il apprit que la flotte ottomane, qui, depuis quelque temps, parcourait la Méditerranée, était entrée dans la mer de Toscane. Les instructions données par le sultan à ses amiraux étaient d'agir de concert avec la flotte française et de faire ce qui pourrait être agréable à son royal allié le Padischa de France. Paulin, qui avait été instruit de ces dispositions, réunit ses galères, et fit voile vers la flotte des Turcs. Il la rencontra à la hauteur de Saint-Florent, et, d'un commun accord, il fut convenu qu'on irait attaquer Calvi du côté de la mer, tandis qu'Orsini, que Paulin avait fait prevenir en toute hâte, l'attaquerait du côté de la terre. Les choses se passèrent ainsi. Les Turcs debarquèrent leur artillerie, et commencèrent à battre en brèche les murailles, qui, malgré leur récente réparation, s'écroulèrent sous un feu aussi redoutable. Alors Orsini, voyant la brèche assez large, monta à l'assaut avec les Corses et les Français qu'il avait amenés. On se battit d'abord à coups d'arquebuse; mais on en vint bientôt à l'arme blanche, et alors commença un terrible combat où on ne fit de quartier ni d'un côté ni de l'autre.

Les habitants, mêlés à la garnison et dirigés par Martin Bozzolo et Quilico Spinola, commissaires de la compagnie de Saint-Georges, par le major de la place Giustiniani, surnommé le Greghetto, par les patriciens génois Oberto Spinola, Baptiste Casanova et Pantaléo Silvago, qui tous payaient de leur personne, opposèrent aux assaillants la plus grande résistance. Ils avaient planté sur le rempart un énorme crucifix, comme s'ils avaient voulu prouver par là, dit Casoni, qu'ils soutenaient contre les Français la cause légitime de leur prince et contre les Turcs la religion et l'intérêt commun du christianisme. Mais ce qui, au fond, doublait leurs forces et leur courage, c'était la conviction où ils étaient qu'il n'y avait de salut pour eux que dans une résistance désespérée. Ils avaient présent à l'esprit le triste sort des habitants de Bonifacio, qui, après s'être rendus, avaient été lâchement massacrés par les Turcs, et c'était ce même Dragut, qui avait ainsi violé la foi des traités, en la puissance duquel ils allaient tomber, s'ils succombaient; car les Turcs, étant les plus nombreux, dicteraient nécessairement la loi, et s'opposeraient à la clémence naturelle aux Français. Cette considération soutint tellement leur courage, qu'après trois heures de combat, les Français, ayant perdu beaucoup de monde et voyant qu'ils ne pouvaient avancer, tout couverts de sang et de blessures, songèrent à la retraite.

Ce fut alors le tour des Turcs. Sans donner aux assiégés le temps de respirer, ils montèrent immédiatement à l'assaut, et commencèrent l'attaque avec une ardeur et une impétuosité égale à celle des Français. Mais les habitants les reçurent avec une si grande intrépidité et déployèrent tant d'énergie qu'ils les obligèrent bientôt à se retirer, laissant un grand nombre des leurs sur la brèche. Cassim Bassa, effrayé d'une si opiniâtre résistance, donna ordre de démonter l'artillerie et de la rembarquer. Les généraux français, surpris d'une telle conduite, furent le trouver, et lui représentèrent qu'il y allait de l'honneur

Digitized by Google

du sultan et du roi de France de s'emparer de la ville. Mais ils ne purent rien obtenir. Cassim trouva différents prétextes pour se retirer de devant Calvi; mais il offrit son concours pour la conquête de Bastia, qu'il estimait plus facile.

Orsini et Paulin, desespérés d'avoir à abandonner une entreprise aussi avancee, acceptèrent néanmoins les propositions de leurs infidèles alliés; car ils comprenaient que, réduits à leurs propres forces, ils ne pouvaient tenter un nouvel assaut. Ils se dirigèrent donc sur Bastia, et y arrivèrent presqu'au même temps, Orsini ayant pressé sa marche, pour ne pas laisser se refroidir la bonne volonté des Turcs. Paulin débarqua aussitôt son artillerie, et les Français commencèrent à attaquer vivement la ville. Mais ils durent bientôt renoncer à leur entreprise. Les Turcs à l'ancre sur leurs vaisseaux se refusèrent tout à coup à débarquer et à prendre part à l'action. Ils restèrent ainsi spectateurs immobiles plusieurs jours, pendant lesquels ils célébrèrent leur pâque. Puis ils cinglèrent vers l'Afrique, sans prévenir autrement les généraux français.

Les historiens ont donné des explications diverses de cette félonie des amiraux du sultan. Les uns l'attribuent aux sommes d'argent que les Génois leur auraient fait tenir en secret; d'autres pensent que ce fut là une vengeance de Dragut contre l'ambassadeur français à Constantinople, lequel, par son influence, avait fait nommer Cassim Bassa commandant général de la flotte, tandis que cet honneur lui revenait, à cause des services qu'il avait rendus au Grand Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce brusque départ obligea Orsini et Paulin à renoncer à tout projet d'attaque : ils levèrent donc le siége de Bastia. Orsini retourna à Ajaccio et Paulin rentra à Marseille.

Dans la guerre de Corse l'alliance des Turcs nuisit aux Français beaucoup plus qu'elle ne leur fut utile. Les Turcs ne se conduisirent jamais envers eux comme de véritables alliés. Ils ne les secondèrent qu'à leur fantaisie. Si Dragut poussa vivement le siége de Bonifaccio, s'il s'obstina à prendre cette ville, c'est qu'il y allait autant de sa réputation que de ses intérêts. Il était, en effet, très-important pour lui de prouver à son début quelle était sa puissance, pour frapper l'esprit des populations qu'il aurait plus tard à rançonner. Mais on vit bien, lors de la reddition de la ville, quel prix il entendait retirer de son concours. Lorsqu'il revint pour la seconde fois avec Cassim Bassa, il se conduisit encore en vrai pirate, pillant indistinctement amis et ennemis et, massacrant ses alliés quand ils étaient en petit nombre. Cette conduite s'explique aisément. Dragut était musulman et corsaire. Ses alliés les Corses-Français étaient, aussi bien que les Génois, les ennemis de sa religion; à ce titre il devait les combattre, et quand il ne trouvait à piller qu'eux seuls, il le faisait, parce qu'il lui fallait bien s'indemniser d'une manière quelconque. Quant aux Corses, leurs idées religieuses et le souvenir des cruautés exercées par les pirates algériens leur faisaient éprouver une invincible répugnance pour cette alliance, qu'ils ne pouvaient accepter comme sincère. Aussi, ne se firent-ils jamais illusion à cet égard, et se tinrent-ils toujours sur leurs gardes, ce qui les empêcha souvent de tomber dans les piéges que leur tendaient ces infidèles alliés.

La conduite tenue par les Turcs devant Bastia prouva suffisamment aux généraux français qu'ils ne devaient plus compter sur leur assistance, et ce fut aussi la dernière fois qu'on les vit se mêler aux affaires des Corses. Leur présence et l'insuccès du siége de Calvi et de Bastia joint à la misère, conséquence naturelle de plusieurs années de guerre, avaient singulièrement refroidi l'ardeur enthousiaste des populations corses envers la France. Deux provinces, le Nebbio et la Balagne, fatiguées des ravages qu'elles avaient éprouvés et des dangers qui les menaçaient encore, dominées qu'elles étaient par les villes de Calvi et de Bastia, firent leur soumission à Gênes. Cet exemple pouvait être imité et devenir funeste aux intérêts français. Le retour de Sampiero vint fort heureusement ranimer les esprits et empêcher les défections qui se préparaient. Sampiero se mit immédiatement à parcourir les provinces, fit faire des rétractations, et réveilla les

cœurs attiédis. Pour tenir en haleine ses soldats, il tenta de surprendre Calvi; mais il avait affaire à des ennemis vigilants et nombreux. Après une escarmouche assez meurtrière, il fut obligé de se retirer, et il retourna à Sainte-Marie d'Ornano attendre l'occasion propice pour reparaître sur la scène.

L'heureuse intervention de Sampiero ne rassura pas Orsini. Il voyait bien que les populations corses étaient fatiguées de la guerre, dont elles supportaient tout le poids. La misère était grande et générale. Il fallait nécessairement venir au secours de gens qui n'avaient pu et ne pouvaient encore cultiver leurs champs; il fallait faire au moins ce que faisait Gênes, et empêcher des populations dévouées de mourir de faim. De plus, il était nécessaire de donner aux Corses des garanties politiques, des institutions, des privilèges, qui les attachassent par la reconnaissance au pays pour lequel ils combattaient. Orsini comprit qu'il lui fallait aller exposer au roi de France toutes ces nécessités. Mais avant de partir, il voulut que les Corses eux-mêmes formulassent leurs demandes. Il convoqua une consulte à Corte, fit rédiger les statuts qui devaient être soumis à l'approbation du roi, et demanda qu'on nommât deux députés chargés d'aller avec lui porter au pied du trône ces humbles remontrances. Jacques de la Casabianca et Léonard de Corte furent désignés pour accompagner Orsini, qui, après avoir réglé les choses pour le temps de son absence, fit voile avec eux pour Marseille.

Henri II reçut à merveille Orsini et les députés. Il accorda sans difficulté à peu près tout ce qui lui était demandé, combla de nouveaux honneurs Orsini, et le nomma son vice-roi dans l'île. Jacques de la Casabianca et Léonard de Corte obtinrent particulièrement pour eux certaines distinctions, et retournèrent dans leur pays heureux du succès de leur ambassade.

A son arrivée, Orsini apprit que pendant son absence les Génois avaient fait d'assez grands progrès, et que certains cantons se trouvaient ébranlés dans leur foi envers la France. Informés par leurs ambassadeurs des bonnes dispositions du roi d'Espagne, les Génois n'avaient voulu négliger aucune circonstance qui aurait pu leur être favorable, dans le cas d'une éventualité quelconque. Ils avaient cherché à se mettre bien dans l'esprit des populations, en leur fournissant les secours dont elles avaient besoin. Dans la prévision qu'à son retour Orsini tenterait contre eux quelque entreprise, ils avaient pris de nouveau à leur solde le comte Lodron, et l'avaient expédié à Bastia avec peu de troupes, il est vrai, mais lui donnant l'assurance que sous peu il recevrait six mille hommes. Lodron se signala tout d'abord par la prise de plusieurs forts et par l'incendie de quelques villages, ce qui frappa de terreur les populations voisines de Bastia, qui craignaient non sans fondement de voir renouveler le système de dévastation employé quelque temps auparavant par Spinola.

Dans de semblables circonstances, Orsini sentit qu'il était très-important de faire connaître le résultat de son voyage, afin d'arrêter le mal et de rattacher à la France ceux que les promesses de Gênes auraient pu en détacher. Il convoqua donc une consulte générale au Vescovato. Cette consulte était devenue d'autant plus nécessaire, que la mésintelligence qui régnait entre lui et Sampiero commençait à diviser le parti français, et menaçait de lui devenir funeste.

La consulte eut lieu le 15 septembre 1557, sous la présidence de Sampiero. Orsini y prononça un discours très-habile, dont nous extrayons les passages suivants: « Sa Majesté a reçu vos ambassadeurs avec la plus grande effusion. Elle a ensuite examiné vos requêtes et les a fait examiner par son grand conseil, et on leur a fait l'accueil que l'on fait aux demandes de fils bien-aimés. Sa Majesté vous a confirmé vos chapitres et vos anciennes lois ainsi que vous le demandiez; elle vous a également accordé vos autres demandes; et lorsqu'elle ne l'a point fait, elle en a laissé la libre disposition à moi, son lieutenant général. Cependant elle m'a dit que je ne dusse rien décider d'important sans consulter d'abord vos Douze nouveaux et vieux. Vous procéderez donc à leur élection selon la coutume. Vous devez remercier Dieu, mes chers amis, de vous avoir fait naître à une époque où un roi aussi puissant que le nôtre vous

soustrait au joug de Gênes, qui vous gouvernait avec tant de hauteur. Et que pourrait jamais Gênes contre un si puissant monarque? Aujourd'hui vos affaires sont définitivement réglées. Le roi, pour vous enlever toute espèce de doute et pour ôter en même temps tout espoir aux Genois, a incorporé votre île à la couronne de France, ce qu'il n'a pas voulu faire pour d'autres provinces; et ç'a été une chose véritablement digne de remarque de voir l'accueil unanime qui a été fait à cette proposition par le grand conseil; exemple peut-être unique en ce genre. Cette incorporation vous attache intimement au royaume de France, et a comme conséquence, que le roi ne peut jamais vous abandonner, à moins qu'il n'abandonne sa couronne. Et ce n'est point là tout ce que ce monarque se propose de faire dans votre intérêt : ayant eu de vous de si grandes preuves de fidélité, et se souvenant des services que vous lui avez rendus dans la présente guerre, il a résolu de dépenser plutôt de son argent dans votre île que de vous en demander. Ainsi, si vous refléchissez bien à votre position, vous n'avez aujourd'hui à envier le sort d'aucune des républiques libres; et il n'y a pas un pays en Europe aussi heureux que le vôtre, si vous savez apprécier les bienfaits que vous accorde maintenant votre roi et ceux qu'il est prêt à vous accorder dans l'avenir (1). »

Ce discours, religieusement écouté, produisit un grand effet. Les deux ambassadeurs Jacques de la Casabianca et Léonard de Corte, présents à la consulte, confirmèrent les bonnes dispositions du roi et de son grand conseil. Orsini obtint ce qu'il désirait. Les esprits se tournèrent alors vers la France; l'enthousiasme renaquit comme aux premiers jours, et les faiblesses qu'engendrent les longues souffrances furent à jamais éloignées.

Cependant, deux ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis cette assemblée solennelle, que les destinées de la Corse changèrent de nouveau, et que ce peuple fidèle, qui ne pouvait être désormais séparé du grand royaume de France, était cédé par son royal protecteur aux Génois, ces dominateurs insolents et cruels, que l'abandon et la lutte devaient rendre à l'avenir implacables dans leur vengeance. On dit que Henri II eut grand regret à la cession de la Corse; mais qu'il dut néanmoins y consentir, à cause des intérêts majeurs qui l'y obligèrent. Il s'agissait, en effet, d'une paix générale, assise sur des alliances de famille; et Philippe II, roi d'Espagne, qui avait promis son assistance aux Génois, et qui peut-être aussi était jaloux de voir la Corse aux mains des Français, insista pour que cette île retournât à la république. Le roi de France dut céder. Par un article du traité de Cateau-Cambrésis, il s'engageait à retirer ses troupes de la Toscane et de la Corse. La Corse faisait retour à Gênes, sans que celle-ci pût rechercher ni inquiéter les partisans de la France, qui devaient être rétablis dans leurs propriétés.

La nouvelle de ce traité se répandit bientôt dans l'île. Orsini en fut instruit officiellement; mais, soit qu'il espérât que quelque événement politique en empêcherait l'exécution, soit qu'il crût qu'on pourrait faire changer ce qui concernait la Corse, il le tint caché; et lorsqu'on vint lui demander des explications à cet égard, il fut d'avis d'envoyer des députés en France pour s'assurer de la réalité des faits et prier au besoin le roi de changer d'avis.

Cette conduite était pour le moins imprudente; car Orsini savait bien que l'on ne change point ainsi un traité, surtout lorsqu'il tient à des intérêts aussi considérables; et la démarche qu'il conseillait aux Corses ne pouvait servir qu'à irriter encore davantage contre eux ceux qui allaient redevenir leurs dominateurs. Les députés furent très-bien accueillis par le roi, qui ne put que leur confirmer l'existence du traité; toutefois, il les assura de ses intentions bienveillantes, et leur dit qu'il avait expressément stipulé que les Corses conserveraient leurs franchises et qu'ils ne pourraient être molestés en aucune façon; que c'était enfin sous sa garantie que le traité avait eu lieu, et qu'il veillerait à sa rigoureuse exécution.

Les députés retournèrent en Corse,

(1) Filipp., t. IV.

n'ayant pu faire changer l'état des choses et détourner les malheurs qui menaçaient leur pays. Sur ces entrefaites, arrivèrent J.-B. Grimaldi et Christophe Saoli, commissaires génois, avec mission d'occuper les places au pouvoir des Français. Orsini les leur consigna; puis, ayant rassemblé tout son monde, il s'embarqua à Ajaccio, en compagnie de quelques familles corses qui préférèrent le suivre en France plutôt que de rester dans un pays qu'allaient dominer leurs mortels ennemis (7 nov. 1559).

En congédiant les ambassadeurs corses, François II les avait assurés de sa royale protection, et leur avait dit qu'il exigerait de la sérenissime république des garanties au maintien desquelles il veillerait. Il envoya en effet à Gênes M. de Boistaillé, son plénipotentiaire, lequel présenta au sénat une note où il exposait : « 1° Que beaucoup de Corses s'étant rendus en France, avec leurs familles, parce qu'ils ne se croyaient pas en sûreté sous le gouvernement génois, Sa Majesté le chargeait de prier ces illustres seigneurs de vouloir bien mettre de côté le souvenir des injures passées, de chérir les Corses et de les traiter avec autant de clémence que de justice, conformément aux capitulations; 2° que, d'après les stipulations de la paix, il desirait qu'on rendît leurs biens à ceux qui avaient pris les armes dans la dernière guerre; qu'on les déchargeât de toute condamnation, et que de ce nombre il désirait que fussent les Fieschi et les Fregoso, auxquels on ferait grâce en les relevant du bannissement et de la rébellion; que s'il s'élevait des contestations au sujet des biens, on dût mettre la chose en justice et nommer pour arbitre un prince comme la république de Venise ou tout autre; 3° que Sa Majesté ayant reçu de grands services du colonel Sampiero Corso, lequel, avant le commencement de la guerre, avait trois mille écus placés chez des particuliers de la république, aurait pour agréable que leurs seigneuries très-illustres lui fissent faire justice et rendre son argent; 4° que Sa Majesté désirait que les relations commerciales continuassent à avoir lieu entre ses sujets et ceux de la sérénissime république, et que, conformément aux capitulations, les prisonniers fussent rendus *sine mora* (1). »

Cette note, rédigée selon l'esprit du traité et entièrement conforme à la justice, fut acceptée dans toute sa teneur; mais, lors même qu'elle aurait été conçue dans d'autres termes et qu'elle eût renfermé quelque article onéreux, la république se serait empressée d'y souscrire, tant elle avait hâte de redevenir maîtresse de la Corse, car elle retirait de cette possession profit et honneur. Les négociants y trouvaient un placement assuré à leurs marchandises; eux seuls avaient droit d'y trafiquer; et quoique le pays fût pauvre, il consommait néanmoins assez pour qu'ils y fissent d'assez beaux bénéfices. Quant à l'honneur, il était immense pour Gênes. La Corse était un royaume : sa possession donnait droit aux honneurs souverains près la cour de Rome, et la république marchande se trouvait par là l'égale des monarques de l'Europe. On ne doit donc pas s'étonner si elle désirait si fort ressaisir la Corse en vertu d'un traité stipulé entre deux grandes puissances. Cependant, elle n'y pouvait croire; et, quoique la chose fût formellement écrite dans le traité de Cateau-Cambrésis, quoique M. de Boistaillé eût été envoyé à cet effet tout exprès à Gênes, elle ne se tint pour certaine du fait que lorsque les commissaires qu'elle avait envoyés en Corse lui eurent expédié le procès-verbal de prise de possession.

LIVRE VI.

Depuis la reprise de la Corse par les Génois jusqu'au départ d'Alphonse d'Ornano.

CHAPITRE Ier.

CONDUITE DES AGENTS DE SAINT-GEORGES. — IMPOT DE 3 p. 100 SUR LES TERRES ET CAPITATION DE 20 SOUS. — GASPARD DE L'OLIVA. — RÉDUCTION DE L'IMPOT. — NICOLAS CIBBA. — EXCURSIONS DES BARBARESQUES.

(1559-1564.)

En rentrant en Corse la compagnie de Saint-Georges trouva les popula-

(1) Fillip., t. IV, Documents inédits.

tions indisposées contre elle. Elle s'y attendait; mais, comme il n'aurait point été d'une sage politique de faire voir dès l'abord qu'elle gardait contre elles ressentiment de leurs défections passées et de leur hostilité présente, et qu'il fallait, d'autre part, tenir au moins pour le moment aux engagements pris envers le roi de France, elle cacha de son mieux sa mauvaise humeur, et ordonna à ses commissaires de se montrer affables et bienveillants. Leur premier soin fut donc de convoquer des assemblées dans les principales villes, d'y parler de l'oubli du passé, de la confiance dans le présent, et des bienfaits qui se préparaient pour l'avenir.

En attendant, les exilés rentraient, sur la foi des traités, et la compagnie, loin de les tourmenter, semblait, au contraire, vouloir se les attacher en leur faisant mille avances. Mais ce n'était là qu'un jeu, qui ne pouvait durer longtemps. Les Génois étaient trop pressés de jouir de leur nouvelle position et de retirer le fruit qu'ils en espéraient. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis que les Français avaient quitté la Corse, que la compagnie, voulant mettre ses projets à exécution, y envoyait, avec une autorité illimitée, deux commissaires généraux, André Imperiale et Pellegro Rebuffo.

Comme l'avaient fait leurs prédécesseurs, les nouveaux commissaires convoquèrent une assemblée générale de la nation à Bastia, et, dans un discours préparé avec artifice, ils déclarèrent qu'il était important pour les mesures que comptait prendre ultérieurement la compagnie à l'égard de ses bien-aimés enfants, de connaître la valeur des fortunes particulières; que, par conséquent, il fallait que, dans un délai déterminé, chacun déclarât les biens qu'il possédait, de quelque nature qu'ils fussent, donnant à entendre que le fisc s'emparerait de tout ce qui n'aurait pas été déclaré.

Les Corses, ne soupçonnant pas l'objet d'une telle demande et n'y voyant aucun mal, comptant d'ailleurs se donner une plus grande importance en exagérant leurs possessions, déclarèrent minutieusement tout ce qu'ils avaient de biens productifs et improductifs. « Si bien, dit Filippini, que, dans toute la Corse, il n'y eut terre ni rocher, étang, marais, forêts, buisson, lieu sauvage, rien enfin qui ne reçût son estimation, et dans cette estimation on comprit des lieux qui, depuis que la Corse est habitée, n'ont jamais donné la valeur d'un denier et ne pourront jamais la donner dans les siècles à venir, car l'île étant montagneuse et stérile, la plus grande partie reste inculte; et cependant d'une manière ou de l'autre toute chose reçut son estimation (1). »

Dès que les commissaires eurent en main la déclaration des valeurs réelles ou fictives des biens de chacun, ils décrétèrent ces biens frappés d'un impôt extraordinaire de 3 p. 100, et de plus ils imposèrent une capitation de 20 sous. Cette mesure, qui leur parut très-adroite pour se rembourser des frais de la guerre, était on ne peut plus impolitique dans les circonstances présentes.

Les Corses n'étaient rentrés qu'à contre-cœur sous la domination de Gênes. L'administration équitable et paternelle des Français les avait habitués à un régime de douceur que la conduite des agents de Saint-Georges leur devait nécessairement faire regretter. Il s'y joignait de plus, dans les circonstances présentes, une considération qui aurait dû arrêter l'avidité des marchands génois. C'était que, depuis sept ans, la Corse n'avait cessé d'être occupée par des armées étrangères, qui avaient vécu à ses dépens, ravageant les terres, brûlant les maisons et les villages, et la réduisant à un tel état de misère, qu'elle ne pouvait subvenir à ses besoins les plus pressants. Au lieu donc de venir demander une somme aussi exorbitante à un peuple tout à fait épuisé, la compagnie de Saint-Georges aurait dû, imitant Henri II, l'exempter d'impôts pour un certain temps, et lui fournir en outre les moyens de pouvoir cultiver ses terres presque en friche. La mesure qu'elle prit, dans cette circonstance, fut à la fois odieuse et ridicule. Elle avait, par supercherie et en faisant de belles promesses, obtenu des Corses une déclaration exagérée des valeurs qu'ils possédaient, déclaration qu'elle savait inexacte, et elle venait leur dire,

(1) Filipp., t. IV.

Digitized by Google

avec une insolente ironie : « Puisque vous vous déclarez riches, payez selon votre richesse. » Si les Corses ne se fussent trouvés en ce moment si entièrement abandonnés, s'ils eussent pu seulement entrevoir la possibilité d'être secourus, il y aurait eu un soulèvement universel, et les Génois auraient été infailliblement chassés; mais ils comprirent qu'ils ne pouvaient compter, à l'heure présente, sur l'assistance de personne; ils ne coururent point aux armes, seulement ils déclarèrent formellement, et d'une voix unanime, qu'ils ne payeraient pas l'impôt.

Ce fut en vain que les commissaires Imperiale et Rebuffo firent tous leurs efforts pour calmer les esprits; ils terminèrent le temps de leur gouvernement sans avoir pu y parvenir. Gaspard de l'Oliva, qui leur succéda, était un homme adroit et insinuant. Dans l'assemblée qu'il convoqua pour son installation, il dit : « Que la seigneurie de Saint-Georges ayant fait de grandes dépenses pour les frais de la guerre, elle s'était vue obligée de frapper un impôt sur la Corse : que d'ailleurs ce n'était là qu'un impôt passager; qu'il ne serait prélevé qu'une seule fois; que la compagnie entendait dépenser en améliorations pour ce pays une partie des sommes qu'elle en retirerait. » On lui répondit que puisque les Génois avaient dépensé des sommes aussi considérables pour conserver le domaine de la Corse et qu'ils avaient le dessein d'en dépenser encore, c'était sans doute qu'ils l'estimaient d'une très-grande importance pour eux; que cette importance ne pouvait pas reposer sur la position financière du pays, qui était on ne peut plus déplorable, à cause des maux qui l'avaient affligé; qu'il n'y avait plus dans le pays ni blé, ni orge, ni seigle, ni bestiaux, ni vivres d'aucune espèce; que le laboureur manquait de semence pour féconder la terre; que les incendies avaient réduit les pauvres gens à aller, errant par les montagnes, mendiant leur vie et se nourrissant de racines; que ceux qui avaient échappé à de si grands désastres étaient eux aussi dans un tel état de misère, qu'il leur était impossible de faire aucun sacrifice; et que c'étaient là les motifs qui faisaient qu'il n'y avait personne en Corse qui pût payer l'impôt.

Gaspard de l'Oliva ne pouvait rien opposer à d'aussi sages remontrances. Cependant, voulant remplir la mission qui lui avait été confiée, il exposa l'état des choses à la compagnie de Saint-Georges, et demanda des forces suffisantes pour pouvoir agir. On lui envoya un assez bon nombre de troupes : toutefois, il hésita encore à employer la force, qu'il prévoyait bien ne devoir point avoir le résultat que se proposait la compagnie. Il chercha d'autres moyens, et, s'adressant d'abord aux habitants du Nebbio, qui, à cause de leurs dispositions amicales, avaient eu moins à souffrir, il les supplia de payer l'impôt. Quelques-uns se laissèrent séduire Le commissaire triomphait; il pensait que cet exemple entraînerait les autres; mais il n'en fut pas ainsi. Personne n'imita les rares habitants du Nebbio qui s'étaient exécutés. Achille Campocasso, d'une ancienne famille de caporaux, exerçant une très-grande influence dans cette contrée, déclara que non-seulement il ne payerait pas l'impôt, mais qu'il s'y opposerait de toutes ses forces, et, joignant l'action aux paroles, il se mit en campagne pour exécuter son projet. On chercha vainement à le ramener. Le commissaire, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, et redoutant qu'il ne devînt le chef d'une insurrection menaçante, fit arrêter par surprise trente de ses parents, au nombre desquels était sa mère, et déclara qu'il les ferait mettre à mort si Achille ne s'expatriait. Campocasso quitta la Corse; mais son départ ne fit point changer l'état des choses. L'impôt fut universellement refusé, et il se forma, dans l'intérieur de l'île, des réunions de mécontents qui, ayant à leur tête des hommes d'une grande résolution, donnèrent beaucoup d'inquiétude au commissaire génois. Celui-ci, en homme fin et adroit qu'il était, voyant que l'on ne pourrait ni par la douceur ni par les menaces arriver à faire payer l'impôt, convoqua à Bastia les nobles Douze, et les engagea à envoyer à Gênes une députation pour en demander la réduction. Les Douze acceptèrent avec empressement une ouverture qui leur faisait espérer d'éviter ainsi de grands

malheurs, et six députés partirent pour Gênes. Ils exposèrent à la compagnie de Saiut-Georges l'état de misère où se trouvait ce pays, et comment il lui était matériellement impossible de fournir les sommes qu'on lui demandait. Les seigneurs de Saint-Georges, instruits d'autre part par leur commissaire, réduisirent notablement l'impôt. Ils fixèrent à trois écus la contribution la plus élevée, à trois livres les autres, et laissèrent le commissaire de Bastia libre de statuer sur ce qui regardait les veuves, les mineurs, les orphelins et les autres malheureux.

La réduction de l'impôt produisit un excellent effet; car elle eut pour résultat immédiat le rétablissement de la tranquillité, dont on avait si grand besoin. Gaspard de l'Oliva, qui avait ainsi terminé sans effusion de sang une question si importante, céda bientôt ses fonctions au gouverneur Nicolas Cibbà, et retourna à Gênes, emportant, dit Filippini, l'estime des Corses et ayant également bien mérité de la compagnie.

Nicolas Cibbà, d'une noble famille de Gênes, était un des membres de la compagnie de Saint-Georges. On lui confia des pouvoirs illimités, et son gouvernement fut indiqué comme devant durer deux ans. On l'avait revêtu d'une autorité considérable pour qu'il en imposât davantage au peuple, et pour qu'il pût ainsi agir avec plus de succès au milieu des circonstances difficiles qui semblaient devoir naître à chaque instant dans ce pays si mal disposé pour ses nouveaux maîtres. Cibbà convoqua, comme ses prédécesseurs, une assemblée d'installation. Elle fut plus nombreuse que d'habitude, et l'on y remarqua surtout graud nombre de personnes qui, dans la guerre passée ayant suivi le parti de la France, voulaient, par leur présence, donner au gouvernement génois une preuve de soumission; mais Cibbà ne se laissa point toucher par cette démonstration, qu'il ne croyait pas sincère. Il avait surtout pour mission de surveiller ceux qui avaient servi avec Sampiero, et que l'on supposait disposés à un nouveau mouvement. La compagnie de Saint-Georges épiait toutes les démarches de Sampiero; elle savait que, mécontent de la tournure qu'avaient prise les choses, il se disposait à rentrer en Corse, où il entretenait en attendant des relations avec ses anciens compagnons d'armes. Cibbà était d'ailleurs peu disposé à la clémence, et, suivant une marche entièrement opposée à celle de son prédécesseur, il montra bientôt son mauvais vouloir en agissant avec une si grande rigueur, que les haines assoupies se réveillèrent tout à coup, et que ceux qui auraient voulu se rallier en furent à jamais éloignés. Sous prétexte de former de nouvelles compagnies, il fit venir de Gênes des drapeaux, et manda ensuite à Bastia et à Ajaccio tous ceux qui lui paraissaient suspects, leur faisant savoir qu'il les avait choisis pour commander ces compagnies. Ne soupçonnant aucunement ce qui se tramait contre eux, et croyant à la sincérité du gouverneur, ils se rendirent tous à son invitation, et dès qu'ils furent arrivés au lieu du rendez-vous, ils se virent arrêtés et jetés en prison. Là on leur fit subir les plus cruels tourments pour leur arracher l'aveu de leurs relations avec Sampiero; et quand on vit qu'on ne pouvait venir à bout de leur constance, on leur fit payer des sommes d'argent, puis on les bannit en leur indiquant un lieu de résidence. « Roland d'Ornano, outre la corde, eut aussi le feu aux pieds; et comme on ne put lui trouver rien à reprocher, on l'envoya avec les fers aux mains et aux pieds à Gênes, où il fut mis une seconde fois à la torture; et comme il n'avouait encore rien, on le laissa en prison pendant trois ans, après quoi on le mit en liberté (1). »

Cette étrange conduite et cette sévérité contre des hommes nou coupables jeta une grande frayeur dans les esprits. Les plus sensés comprirent que ce n'était là que le commencement des vengeances qu'allait exercer la compagnie sur ceux qui avaient embrassé le parti de la France. Ils résolurent donc de se soustraire à des ressentiments si funestes, et grand nombre s'exilèrent volontairement. D'autres, comme Barthélemy de Vivario, se jetèrent dans les bois, et firent à la compagnie de Saint-Georges une guerre de partisans contre laquelle

(1) Filipp., t. IV.

ses ruses et ses soldats vinrent toujours échouer.

De 1561 à 1564 les choses restèrent en cet état de méfiance mutuelle : les Génois exerçant des actes de rigueur, les Corses se tenant éloignés et évitant de tomber dans les pieges que leur tendait leur astucieux souverain. En 1561 la République, pour des motifs qui nous sont restés inconnus, voulut rentrer dans la possession de la Corse. La Compagnie de Saint-Georges fit tous ses efforts pour s'y opposer; elle ne put y réussir, et la République redevint maîtresse de la Corse. Ce passage d'une administration à une autre ne changea en rien l'état des choses, qui restèrent sur le même pied. Du pays et des améliorations annoncées, il n'en fut point question. On laissa même s'accroître la somme des maux présents. Les Génois, qui savaient si bien mettre à la torture un suspect, ne cherchaient point à défendre contre les incursions journalières des corsaires algériens le pays confié à leur garde. Ceux-ci faisaient à chaque instant des descentes sur les côtes. Ils enlevaient tout ce qu'ils trouvaient sous leur main, et emmenaient en esclavage hommes, femmes et enfants. Leur audace était devenue si grande, qu'ils ne s'en tenaient plus aux rivages de la mer. Ils s'avançaient à plusieurs lieues dans l'intérieur, attaquaient les villages, prenaient les bestiaux, les meubles, tout ce qu'ils trouvaient, et retournaient à leurs vaisseaux chargés de butin. Il fallait que les Corses songeassent eux-mêmes à leur défense, ce qu'ils faisaient avec une rare énergie lorsqu'ils s'apercevaient de la présence des corsaires; mais le plus souvent ceux-ci arrivaient au moment où on s'y attendait le moins, et la surprise, la frayeur et l'effroi qu'ils inspiraient, faisaient fuir les habitants et les laissaient maîtres du terrain. On peut voir cependant, dans Filippini, combien de fois ils furent repoussés par quelques paysans courageux, et combien des leurs trouvèrent la mort sur la terre qu'ils venaient ravager (1).

Quant au gouverneur génois, il ne prenait aucune mesure défensive, préoccupé qu'il était de soustraire la Corse à la nouvelle insurrection qui la menaçait. Depuis la conclusion de la paix, la Compagnie de Saint-Georges, comme nous l'avons dit, n'avait point perdu de vue Sampiero, et elle savait d'une manière certaine que cet illustre guerrier ne tarderait pas à tenter quelque chose en faveur de son pays. Elle veillait donc soucieuse et alarmée sur l'événement qui se préparait, lorsqu'elle apprit que Sampiero venait de débarquer, avec quelques compagnons, dans le port de Valinco (juin 1564).

(1) Filipp., t. IV, passim.

CHAPITRE II.

SAMPIERO. — SES DÉMARCHES AUPRÈS DES PUISSANCES. — SON RETOUR. — BATAILLE DU VESCOVATO. — BATAILLE DE CACCIA. — SAMPIERO A VICO — DÉFAITE DES CORSES A PIETRALBA. — AFFAIRES DE CASELLE. — EXCURSIONS DE DORIA DANS LE DELA-DES-MONTS. — INCENDIE DE BASTELICA.

(1564.)

Lors du traité de Cateau-Cambrésis, Sampiero avait éprouvé une douleur profonde de voir ainsi ruinées en un seul jour toutes ses espérances. Six années d'une lutte constante, le sang versé dans tant de combats, les misères et les privations supportées avec patience et courage, tous ces efforts et toutes ces luttes, loin d'obtenir le résultat qu'il avait désiré, aboutissaient aujourd'hui à un état pire que le premier. Car on allait retomber sous le joug d'ennemis irrités des défections et saignants encore de leurs blessures. Sampiero connaissait trop bien les Génois pour croire à la sincérité des promesses qu'ils avaient faites à l'envoyé du roi de France. Il savait qu'ils pouvaient différer leur vengeance, mais qu'elle viendrait à son heure, implacable et cruelle comme elle l'avait toujours été. Il chercha dès lors à soustraire son pays au malheur qui le menaçait, Catherine de Médicis, appréciant sa valeur et l'attachement qu'il portait à sa famille, lui avait toujours témoigné de l'affection. Il s'adressa d'abord à elle, et la pria de lui prêter secours. Mais Catherine, liée comme elle l'était par le

récent traité de Cateau-Cambrésis, et embarrassée d'ailleurs d'une tutelle remplie de difficultés, ne put lui donner l'assistance qu'il devait en attendre. Cependant, voulant le servir autant qu'elle le pouvait, elle s'adressa au roi de Navarre, qui, ayant à se plaindre de Philippe II, aurait pu le seconder. Antoine de Navarre avait des droits sur la Sardaigne, que détenait en ce moment le roi d'Espagne. Mais, faible comme il l'était vis-à-vis d'un si puissant et si redoutable voisin, il ne pouvait entrer en lutte avec lui et lui disputer par les armes ce que lui accordaient les traités. Il exposa sa position à Sampiero, et tous deux convinrent qu'il fallait chercher ailleurs quelque puissant allié. Leurs vues s'arrêtèrent naturellement sur l'empereur des Turcs, qui, par ses forces maritimes, pouvait parfaitement favoriser leurs projets. Le roi de Navarre donna à Sampiero des lettres très-pressantes pour le sultan, et Sampiero, laissant à Marseille Vanina, sa femme, avec le plus jeune de ses fils, partit pour Constantinople. Avant d'aller dans cette ville, il voulut sonder les beys d'Alger et de Tunis, dont la puissance à cette époque était très-considérable. A Alger, il fut admirablement accueilli par Barberousse, qui lui promit de l'aider autant qu'il le pourrait. Comme il était sur son départ, il apprit, par un bâtiment arrivé de Marseille, que les Génois avaient séduit Vanina et l'avaient déterminée à aller s'établir à Gênes.

Pour ne pas manquer le but de son voyage, Sampiero ne retourna point à Marseille; mais il y expédia en toute hâte son ami Antoine de Saint-Florent, et partit aussitôt pour Constantinople. Sa renommée l'avait devancé dans cette ville. Le sultan le reçut avec de grandes marques de distinction, lui promit de l'assister, et le combla de riches présents. Sampiero, ayant réussi au delà de ses espérances, revint bientôt à Marseille, où il sut d'Antoine de Saint-Florent comment sa femme, séduite par les agents génois, s'était laissée entraîner à quitter Marseille, avec son plus jeune fils, pour se rendre à Gênes, emportant ce qu'elle avait de plus précieux; comment aussi, prévenu de ce départ, il s'était mis à sa poursuite, l'avait rejointe à la hauteur d'Antibes et l'avait déposée entre les mains de l'archevêque, qui l'avait depuis envoyée à Aix, où elle se trouvait en ce moment. Cette nouvelle, à laquelle il n'avait pas voulu croire, attrista singulièrement Sampiero. Il partit immédiatement pour Aix, indécis encore sur ce qu'il ferait. Le parlement, instruit de son arrivée, fit savoir à Vanina qu'il la prenait sous sa protection, et qu'il la défendrait contre les violences de son mari. Vanina refusa cette assistance, et suivit Sampiero.

On dit que lorsque Sampiero se trouva dans sa maison de Marseille, et qu'il la vit dégarnie de tout ce qui l'ornait à son départ, il entra dans une grande colère, reprocha à sa femme d'avoir trahi ses serments, et la condamna à mourir. On ne peut guère savoir au juste comment les choses se passèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que Vanina mourut, et que, pour éviter les désagréments que ce meurtre pouvait lui occasionner, aussi bien que pour les affaires qui le préoccupaient, Sampiero se rendit immédiatement à la cour.

Son arrivée y causa d'abord quelque sensation. Mais Catherine de Médicis n'était pas femme à s'effrayer pour si peu; elle pardonna facilement à Sampiero sa vengeance, et le retint auprès d'elle le temps suffisant pour laisser assoupir cette affaire et aviser aux moyens de réaliser leur vengeance. Car elle voulait aussi, elle, jouer quelque bon tour aux Génois, qui, contrairement aux traités, tenaient toujours sous séquestre les biens des Fregoso, ses protégés, et n'avaient point encore rapporté le décret qui les bannissait. Sampiero, profitant de son séjour à Paris, écrivit à ses amis de Corse qu'ils travaillassent les esprits et qu'ils eussent bon espoir; aux Fregoso, que l'occasion était excellente pour se venger de leurs ennemis communs; au duc de Parme, pour lui demander des secours; au prince de Florence et de Sienne, pour lui offrir la souveraineté de la Corse, dont le voisinage lui serait très-utile. Il s'adressa ainsi à tous ceux qu'il pensait pouvoir le servir dans ses projets, et les choses semblaient aller selon ses désirs, lorsque des événements fâcheux vinrent tout à coup détruire ses espérances. Le roi de Navarre mourut;

et Soliman, occupé d'intérêts plus graves, ne put envoyer sa flotte dans la Méditerranée. Alors Sampiero, las d'attendre et de courir après la fortune, qui semblait lui échapper, résolut de retourner en Corse et de tenter avec ses propres forces la délivrance de son pays.

Lorsqu'il s'embarqua à Marseille, Sampiero n'avait avec lui qu'un petit nombre de compagnons dévoués, peu de munitions et quelques armes à feu. C'était bien peu pour tenter une si grande entreprise; mais il comptait sur le dévouement des populations et sur la haine qu'elles portaient aux Génois. Il débarqua avec sa petite troupe au port de Valinco, et marcha aussitôt sur le château d'Istria, dont il s'empara. Puis, sans perdre de temps, il se dirigea sur Corté, après avoir expédié des messagers à ses amis.

Nous avons dit que les Génois étaient au courant de toutes les démarches de Sampiero. Dès l'année précédente (1563), ils avaient fait instruire contre lui un procès criminel à la cour d'Ajaccio. On rappelait dans ce procès les bienfaits de la république à son égard; comment on lui avait, après le traité, rendu son argent, ses biens et même le fief d'Ornano, et comment, pour reconnaître cette longanimité de la république, il n'avait cessé de lui susciter des ennemis et de chercher par tous les moyens à lui enlever la Corse. La cour l'avait, sur ces motifs, déclaré rebelle, coupable du crime de lèse-majesté, et avait confisqué ses biens.

Les mesures préventives des Génois ne s'étaient pas arrêtées à Sampiero. Ils avaient englobé dans sa disgrâce ses amis, les avaient déclarés rebelles et avaient prononcé la confiscation de leurs biens. Dès qu'ils apprirent le retour de Sampiero, ils rendirent un décret qui fut affiché dans les principales villes de la Corse, et où on mettait à prix la tête de Sampiero et des principaux chefs de l'insurrection (1).

Ils ne s'arrêtèrent pas à ces dispositions, dont l'effet ne pouvait être qu'éloigné. Ils rassemblèrent autant de forces qu'ils purent, et mirent à leur tête un officier distingué de la république, qui partit avec un nombreux état-major.

A peine arrivé, le commandant supérieur envoya plusieurs compagnies vers Corté pour arrêter Sampiero dans sa marche; mais, saisis d'une frayeur que rien ne justifiait, ces soldats, apprenant que Sampiero s'avançait hardiment à leur rencontre avec une centaine d'hommes seulement, se retirèrent en toute hâte, « soit qu'ils craignissent, dit Casoni, la valeur de ce vieux capitaine et le soulèvement des populations, qui semblaient vouloir le suivre; soit encore, comme quelques-uns l'écrivent, qu'ils ne voulussent point terminer de si tôt la guerre, poussés par l'avidité de garder leurs charges et d'en toucher les appointements; ce qui se concevrait facilement des discours tenus par les capitaines, qui, en faisant sonner la retraite, disaient qu'ils n'étaient point venus en Corse pour terminer en une seule campagne leur engagement.

« Cette retraite des bandes génoises anima davantage Sampiero, et donna à ses armes le renom dont elles avaient besoin et qui est si nécessaire, dans les guerres civiles, pour attirer du monde autour de soi. Sampiero s'étant ensuite avancé jusqu'à Corté, s'empara de la ville; puis, descendant par les pièves de Bozio et d'Orezza, il en souleva les populations, et mit sens dessus dessous toute chose. Sans s'arrêter au nombre, il mettait tous ses soins à appeler auprès de lui les hommes les plus valeureux, ceux qui étaient les plus renommés et qui avaient en même temps le plus de partisans. De ce nombre furent d'abord Pierre du Pié d'Albertino, qui avait été envoyé par le commissaire Fornari lever des hommes pour la république, et Valère de la Casabianca, tous deux fort estimés dans cette

(1) Ce décret établissait ainsi les récompenses:
Pour Sampiero vivant, 4,000 écus d'or; pour le même mort, 2,000; avec libération d'un banni.
Pour Achille Campocasso vivant, 2,000 écus d'or; pour le même mort, 500; avec libération de deux bannis.
Pour Antoine de Saint-Florent vivant, 1,000 écus d'or; pour le même mort, 500; avec libération de deux bannis.
Pour Barthélemy de Vivario vivant, 300 écus d'or; pour le même mort, 200.
Pour Baptiste de la Pietra vivant, 200 écus d'or; pour le même mort, 100.

On peut lire dans Filippini les ignobles détails de la discussion qui s'éleva entre les Ornano et François Giustiniani à propos de la prime offerte par Gênes lors de la mort de Sampiero.

nation, qui met le plus haut prix au courage et à la hardiesse. Sampiero, en compagnie de ces hommes d'armes, alla à la Venzolasca, et, après s'être emparé de la tour de ce pays, défendue par un petit nombre d'arquebusiers, il se dirigea sur le Vescovato, gros village où habite l'évêque de Mariana. N'ayant rencontré aucune opposition, il y entra. Il resta d'abord assez longtemps sans voir paraître personne; car les villageois, par peur ou par ruse, s'étaient retirés dans leurs maisons. Enfin, les principaux du village se décidèrent à venir lui offrir l'hospitalité, et d'autres aussi, poussés par la curiosité, vinrent également sur la place. Lorsqu'il vit tout ce monde près de lui, il imposa silence, et fit un discours où, en rappelant son dévouement à la patrie, l'état malheureux du pays, les efforts que tous les bons citoyens devaient faire pour secouer le joug de Gênes, il finit par reprocher aux habitants leur peu de courage et leur froideur pour leurs intérêts communs. Les habitants s'excusèrent du mieux qu'ils purent, lui offrirent l'hospitalité, qu'il refusa, et, campant au milieu de la place, il passa la nuit en plein air pour faire voir qu'il ne voulait avoir aucun rapport avec des hommes qui avaient si peu d'amour pour leur pays (1). »

Cependant le gouverneur génois, ayant appris la retraite précipitée des troupes qu'il avait envoyées contre Sampiero, résolut de l'arrêter avec des forces considérables. Nicolas de Negri, à la tête d'un corps d'infanterie, de plusieurs escadrons de cavalerie et d'un grand nombre de Corses volontaires, marcha sur le Vescovato. Il entoura le village de manière à couper la retraite à Sampiero: il donna à Pierre-André da Casta le commandement des Corses, mit à la tête de la cavalerie François Giustiniani, et laissa Hector Ravaschiero à la tête des soldats étrangers. Gardant par devers lui un assez grand nombre de troupes, il occupa la grande route pour pouvoir agir plus librement. De son côté, Sampiero, voyant les dispositions de l'ennemi, se prépara à une vigoureuse défense; il plaça aux postes les plus importants ses meilleurs capitaines, Bruschino d'Orezza, Achille Campocasso et Pierre du Pié d'Albertino, se réservant d'accourir là où le danger serait le plus grand. Les habitants, voyant ces préparatifs de combat, se renfermèrent dans leurs maisons, ne voulant prendre aucune part à l'action qui allait s'engager.

(1) Casoni, t. III.

« Au commencement l'assaut fut terrible et furieux, les Génois s'avançant hardiment pour entrer dans le village, et les Corses soutenant avec un égal courage leur attaque; mais, après deux heures d'un combat meurtrier, les Corses qui combattaient pour les Génois sous Pierre André da Casta se précipitèrent avec tant de fureur en avant, que ceux de Sampiero furent obligés de plier, et commençaient à se retirer, lorsque Sampiero, accourant, releva leur courage, et, se tournant vers l'ennemi s'écria : « C'est ainsi, ô Corses, que vous combattez votre patrie et ceux qui ne cherchent que votre bien. » Ces paroles produisirent un grand effet sur les hommes à qui il s'adressait; leur ardeur faiblit singulièrement, et les soldats de Sampiero reprirent leur avantage. D'un autre côté, le péril était aussi grand; car Bruschino, un des plus valeureux capitaines, ayant été tué, ses soldats en avaient éprouvé un grand découragement, si bien que les Génois, profitant de leur consternation, avaient poussé en avant et s'étaient emparés d'un poste éminent, près de l'église. Cet événement aurait pu être très-désavantageux aux Corses et donner aux Génois la victoire, si Sampiero, s'apercevant du désordre qu'il occasionnait, n'avait envoyé aussitôt de ce côté les frères Giudice et Louis da Casta, deux des plus vaillants hommes qu'eut alors la Corse. Ceux-ci attaquèrent l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'ils le chassèrent de sa position, et le tinrent à distance jusqu'à ce que Sampiero pût arriver les renforcer, et par une action bien que téméraire, cependant utile et nécessaire dans les circonstances présentes, mettre de son côté la victoire. Il combattait, d'un autre côté, avec un grand courage, et quoiqu'il fit merveille de son bras, néanmoins comme c'était un homme très-sensé, rempli de prudence et de sagesse, il comprit le danger dans lequel il se trouvait vis-à-vis d'un ennemi qui, recevant toujours des troupes fraîches,

Digitized by Google

aurait fini par triompher, sinon par sa valeur du moins par le nombre, des défenseurs harassés. Alors, prenant une extrême résolution, il fit abattre une claire-voie qui le protégeait contre les ennemis, et, quittant la position avantageuse qu'il avait, il se précipita sur les soldats génois avec tant d'impétuosité, qu'il les obligea à lâcher pied après une courte résistance. Alors les troupes de la république qui combattaient sur divers points se mirent également à fuir, entraînées par cet exemple et à cause aussi de la lâcheté de leurs chefs et de la défection des Corses, qui favorisaient secrètement les desseins de Sampiero (1). »

Sampiero ne jugea point prudent de poursuivre l'ennemi. L'avantage qu'il venait d'obtenir était trop beau pour le compromettre, et il était plus que suffisant pour exciter l'enthousiasme et appeler autour de lui l'ardente jeunesse. Il fit rendre les derniers devoirs au malheureux Bruschino, qui, après des prodiges de valeur, était tombé percé de plusieurs balles; puis il alla à la Brocca, où vinrent s'offrir à lui beaucoup de jeunes gens d'Orezza, de Casinca et de Casaconi. Sa troupe montait environ à quatre cents hommes, lorsque, quittant la Brocca, il se dirigea sur la Petrera, de Caccia, où il fut rejoint par Lucius de la Casabianca à la tête d'environ cinq cents hommes qui l'avaient choisi pour leur capitaine.

Cependant, la république, avertie des événements qui venaient de se passer, et craignant beaucoup pour sa puissance, fit faire des levées considérables, arma des vaisseaux, et, en attendant que les secours qu'elle comptait envoyer fussent prêts, elle fit partir deux compagnies d'infanterie. « Dès qu'elles furent arrivées à Bastia, le commissaire les fit marcher au secours du camp, qui avait en outre été renforcé de deux compagnies de cavalerie. Nicolas de Negri, se trouvant ainsi à la tête d'une infanterie nombreuse, avec un assez bon nombre de chevaux, prit la route du Golo, pour rencontrer l'ennemi et pour tenter une seconde fois le sort des armes. Le combat eut lieu, dans le territoire de Caccia, dans un lieu très-avantageux aux Corses, la campagne étant en cet endroit très-inégale, remplie de collines, d'arbres et de fourrés. On se battit pendant quelques heures, et, des deux côtés, on donna des preuves de grand courage. Mais, les Corses ayant, de tous les côtés, établi leur supériorité sur les soldats venus récemment du continent, ceux-ci se débandèrent et firent débander aussi les vieilles milices de la république. Les fuyards, se trouvant entourés de tous côtés par l'ennemi, furent pour la plupart tués ou faits prisonniers. Nicolas de Negri fut tué dans le combat, ainsi qu'un grand nombre de capitaines génois et corses. Il périt environ trois cents hommes. On fit un bien plus grand nombre de prisonniers, qui furent très-courtoisement renvoyés par Sampiero à la république, après leur avoir fait jurer qu'ils ne porteraient plus les armes contre la Corse (1). »

Cette victoire porta au plus haut point l'enthousiasme national. On reprit quelque espoir de recouvrer la liberté perdue, et Sampiero fut universellement proclamé le père et le libérateur de la Corse.

De Caccia, Sampiero comptait aller en Balagne pour donner quelques jours de repos à ses troupes; mais, ayant reçu des lettres de Frédéric d'Istria et de Fréderic de Renno, qui l'invitaient à passer les monts parce que les populations n'attendaient que son arrivée pour se soulever, il changea de projet pour se porter sur Vico par la piève de Niolo.

A Vico, Sampiero trouva une réunion considérable de jeunes gens qui l'attendaient impatiemment pour se mettre à sa suite. Il n'avait pas besoin d'enflammer leur courage, ni de les exciter à combattre. Cependant, il crut devoir leur adresser une allocution chaleureuse, dans laquelle, rappelant la tyrannie exercée par les Génois, les promesses qu'ils avaient faites et qu'ils n'avaient jamais tenues, la sévérité de l'impôt sur un pays ravagé par tant de maux, il les engageait à soutenir avec vigueur la guerre, leur affirmant que les princes de l'Europe, voyant leur énergique résistance, ne les abandonneraient pas, et qu'ainsi par leur constance et leur courage, et avec la protection du ciel, qui

(1) Casoni, t. III, ibid.

(1) Casoni, loco citato.

ne manque jamais aux bonnes causes, ils triompheraient de leurs ennemis. Ce discours était accueilli avec enthousiasme, lorsque Jean-François Cristinacci, vieillard fort honoré et un des hommes les plus considérables du pays, prenant à son tour la parole, y répondit par quelques mots pleins d'un grand sens. Après avoir fait un éloge pompeux du mérite de Sampiero, il dit que la guerre qu'il se proposait de faire en Corse lui paraissait devoir être funeste au pays; que ce qui faisait le malheur et l'infériorité des Corses, c'étaient leurs divisions intestines, et que tant qu'elles dureraient, on ne pourrait compter remporter la victoire; qu'il y avait témérité à vouloir entreprendre la guerre sans troupes, sans munitions, sans ressources d'aucune espèce; qu'un grand roi comme le roi de France n'avait pu venir à bout de cette entreprise; que les Génois, au contraire, avaient tout ce qu'il fallait pour vaincre et lasser leur ennemi: des troupes, de l'argent, des vaisseaux; qu'ils s'étaient, il est vrai, mal conduits envers le pays, mais qu'il fallait éviter de les irriter davantage; car alors, si la guerre devenait malheureuse, ceux qui survivraient seraient on ne peut plus opprimés; qu'il déclarait ouvertement ne vouloir prendre aucune part au mouvement, et qu'il engageait l'illustre guerrier qui l'écoutait à abandonner une entreprise qui ne pouvait avoir qu'une issue malheureuse. Le discours de Cristinacci, quoique très-bien pensé, souleva un murmure général, et Sampiero dut interposer son autorité pour qu'il ne fût fait aucun mal à ce vieillard, qui avait exprimé avec franchise ses sentiments.

Sampiero ne séjourna pas longtemps à Vico. Il se mit de nouveau en campagne, décidé, cette fois, à s'emparer de quelque place forte pour donner plus de consistance à ses opérations. Ajaccio et Bonifacio étaient trop bien gardés pour songer à s'en emparer; il pensa que Porto-Vecchio serait d'un plus facile accès, et il se dirigea vers ce lieu, en laissant quelques troupes à la Mezzana et à Appietto pour tenir en respect la garnison d'Ajaccio. Porto-Vecchio se rendit après une courte résistance, et Sampiero reprit le chemin du Dela-des-Monts, où venait d'arriver Étienne Doria avec un corps considérable de troupes italiennes et allemandes.

Étienne Doria était envoyé par la république pour remplacer de Negri; il amenait avec lui une cavalerie nombreuse, commandée par André Centurione. Dès l'abord, il résolut de maintenir la guerre dans le Deçà-des-Monts, et commença par faire attaquer l'Algajola par Camille Cavallo, son mestre-de-camp, qui la livra aux flammes; puis il porta son camp au Vescovato, où il fit construire une tour. De son côté, Sampiero, instruit des mouvements de l'ennemi, rassembla toutes ses forces, et vint s'établir à la Penta, village très-voisin du Vescovato. Il avait avec lui beaucoup de monde, et il eût été impossible d'éviter longtemps une collision entre les deux armées; elle eut bientôt lieu. Les Corses, qui voyaient tous les jours la cavalerie génoise aller fourrager dans la plaine, demandèrent à grands cris à Sampiero de leur permettre de l'attaquer. Il s'y refusa d'abord, comprenant l'avantage que devaient avoir des troupes régulières sur cette masse indisciplinée; mais ceux-ci insistèrent tellement, que Sampiero, ne pouvant empêcher leur dessein, chargea Campocasso de soutenir avec sa cavalerie les efforts que tenteraient les volontaires. Il ordonna en même temps à Pier-Giovanni d'Ornano de seconder Campocasso. La rencontre eut lieu en un endroit appelé Pietralba. Les Corses entourèrent la cavalerie génoise avec une grande hardiesse. Campocasso chargea par deux fois l'ennemi avec ses cavaliers pour l'entamer; mais il ne put y réussir. Ornano, au lieu de le suivre et de charger comme lui, se tint immobile avec son corps, qui était le plus nombreux. Centurione, devinant la mésintelligence qui régnait entre les deux capitaines, tomba à son tour sur Campocasso, l'obligea à se retirer, et attaquant, ensuite l'infanterie, il la mit en déroute.

Ce léger succès, dû à la jalousie d'Ornano, qui aurait voulu commander en chef, suffit pour relever le courage abattu des Génois. Doria, profitant du bon effet qu'il avait produit, comme aussi des secours qu'il venait de recevoir de l'Espagne, résolut d'aller ravitailler le château de Corté, en pre-

Google

nant la route d'Aleria de préférence à celle de l'intérieur. Sampiero, qui avait l'œil à ses mouvements, se mit aussitôt en marche dans la même direction, mais à travers la Montagne. Les deux corps d'armée se rencontrèrent, et commencèrent à escarmoucher, dans Campoloro, en un lieu appelé le Caselle. Le combat dura plus de huit heures. Il s'agissait, pour les Génois, d'enlever un petit fort construit à la hâte par Sampiero. Ils y parvinrent; mais les Corses, animés par leur chef, le reprirent bientôt, et la lutte continua pleine d'audace des deux côtés; à la fin les Génois enlevèrent de nouveau le fort, et Sampiero, voyant ses troupes harassées de fatigue, ordonna la retraite. Après avoir délibéré en conseil, Doria, reconnaissant le danger qu'il y aurait à s'avancer ainsi entouré par l'ennemi, renonça à Corté, et rentra à Bastia, constamment harcelé par les Corses, qui, dans ces différents combats, lui tuèrent plus de sept cents hommes (29 novembre 1564).

De son côté, Sampiero, voyant Doria retourner sur ses pas renonçant ainsi à son entreprise, jugea à propos de ne point l'inquiéter davantage et d'aller s'emparer du château de Corté, dépourvu de moyens de résistance. Il s'arrêta d'abord au Vescovato : puis il passa à Orezza. Là il apprit que François Ceruscolo de Calvi, qu'il avait envoyé auprès de Cosme de Médicis, était débarqué à Aleria avec de la poudre et du plomb. Il alla alors à Antisanti, fit prendre ces munitions, et se dirigea sur Corté. J.-B. Spinola, qui commandait le fort, ayant perdu tout espoir d'être secouru, se rendit à vie sauve. Ce fut alors qu'Achille Campocasso, qui avait eu précédemment quelques différends avec Sampiero, le quitta sans mot dire, et envoya offrir ses services aux Génois. Ses propositions furent accueillies froidement; on lui fit dire que pour rentrer en grâce il fallait qu'il trouvât le moyen de faire mourir Sampiero. Campocasso, indigné d'une telle proposition, se retira dans le Nebbio, se tenant sur ses gardes, et attendant une occasion favorable pour recommencer les hostilités.

Cependant Doria ne pouvait rester longtemps inactif. Profitant de l'arrivée d'une flottille génoise qui lui avait amené des secours, il fit embarquer ses troupes et se dirigea sur Porto-Vecchio. Son intention était de frapper un grand coup dans le Delà-des-Monts, et, s'il pouvait y réussir, de ruiner Bastelica. Il pensait par là détacher de Sampiero les Corses, qui, voyant que ce capitaine n'avait pu défendre ni son village ni sa maison, ne fonderaient plus sur lui leurs espérances. La garnison de Porto-Vecchio ne put résister longtemps : elle se rendit à discrétion. Doria en fit pendre les officiers et envoya les soldats aux galères. Il s'empara également du château d'Istria, abandonné nuitamment par ses défenseurs, des tours de Solenzara, d'Olmeto, de Talavo et enfin de Sartène, où il mit bonne garnison; puis il se rembarqua, pour Ajaccio avant de se diriger sur Bastelica. Dès qu'il eut les provisions qui lui étaient nécessaires, il partit pour ce village. Sampiero, qui voyait bien où il voulait en venir, lui tendit une première embuscade près de Cauro et une autre près du pont de Bastelica; mais, bien qu'il courût de grands dangers dans l'une comme dans l'autre, Doria parvint à surmonter les difficultés qu'il rencontrait, et il entra enfin dans le village de Bastelica, qu'il livra aux flammes, après avoir fait démolir de fond en comble la maison de Sampiero. Il reprit ensuite le chemin d'Ajaccio, poursuivi toujours par les Corses. Son but étant atteint, il fit voile vers Bastia, où il arriva après avoir essuyé bien des fatigues (janv. 1565).

A peine Doria avait-il quitté Ajaccio, que Sampiero, retournant sur ses pas, alla mettre le siége devant Sartène, qui se rendit à discrétion; puis il s'empara du château d'Istria, dont la garnison fut passée par les armes; delà il partit pour le Deçà-des-Monts, où il pensait que sa présence serait plus nécessaire. En effet, Doria, renforcé par deux nouvelles compagnies de cavalerie que Philippe II avait permis aux Génois de lever en Sardaigne, s'était remis en campagne. Cette fois, il s'était porté en Tavagne et à Moriani, qu'il avait livrés aux flammes. Sampiero, accourant au secours de ces populations, attaqua les Génois, et les obligea à se retirer à la Paludela, après

leur avoir fait essuyer des pertes considérables (avril 1565).

Pensant bien que l'ennemi n'oserait de si tôt tenter de nouvelles attaques, Sampiero reprit le chemin de l'intérieur; et, s'arrêtant à Piedicorte, il y convoqua une consulte générale. Cette consulte, composée des hommes les plus considérables du pays, fut très-nombreuse; on y nomma les Douze, et l'on désigna Antopadovano de Brando pour aller en ambassade à la cour de France demander des secours contre les Génois, qui n'avaient point observé les articles du traité de paix stipulé entre la France et l'Espagne.

CHAPITRE III.

NOUVELLES EXCURSIONS DE DORIA. — SYSTÈME DE PILLAGE ET D'INCENDIE. — AFFAIRE DE LA PETRERA. — RETRAITE DE LUMINANDA. — SECOURS ENVOYÉ A SAMPIERO. — VIVALDI ET FORNARI SUCCÈDENT A DORIA. — MORT DE SAMPIERO.

(1565-1567.)

Après avoir dissous la consulte, Sampiero, présumant que Doria, suffisamment reposé, tenterait quelque chose sur Caccia, s'était avancé de ce côté avec 800 hommes; mais comme il vit qu'il ne bougeait pas, il crut pouvoir passer dans le Delà-des-Monts, où les Génois obtenaient des succès du côté d'Ajaccio. Ce qui faisait que Doria se tenait tranquille à Bastia, c'était qu'il ne voulait agir qu'avec des forces imposantes qu'il attendait tous les jours de Gênes. Dès qu'elles furent arrivées, il se mit de nouveau en marche par la Serra de Tends, et arrivant à Pietralba, il livra ce village aux flammes (mai 1565).

En apprenant cette nouvelle, Antoine de Saint-Florent, qui commandait dans ces contrées, se retira à la Petrera de Caccia, comme il en avait reçu l'ordre de Sampiero; mais il ne put s'y maintenir parce que Doria, survenant avec des forces supérieures, le délogea après un combat assez vif. Doria, poursuivant alors son avantage, fit brûler les maisons de Caccia; puis traversant le Golo, il alla en faire autant à Rostino et à la Casabianca, d'où il descendit au Vescovato pour donner quelques jours de repos à ses troupes fatiguées. Il voulait aussitôt après reprendre ses courses incendiaires du côté de Caccia; mais il reçut avis, pendant qu'il était encore à Vescovato, que des galères génoises allaient arriver à Bastia pour y prendre les troupes espagnoles que Philippe II rappelait en Lombardie. Il lui fallut renoncer dès lors à toute entreprise. Cependant, comme il voulait faire voir que le départ des Espagnols ne l'affaiblissait pas et qu'il pouvait toujours se venger des populations qu'il croyait hostiles à Gênes, il fit partir des troupes pour aller incendier les moissons de Moriani, et de Campoloro. Marc d'Ambiegna, qui campait sur le fleuve d'Alesani, le reçut vigoureusement; toutefois il dut céder, après une courte résistance, à un ennemi très-nombreux, et ne put l'empêcher d'avancer jusque vers le Fiumorbo, brûlant les moissons de Moriani, Petriggine, Vizzani, Antisanti et Vivario. Sampiero, qui avait été averti par Antoine de Saint-Florent de la marche de Doria sur Caccia, s'était hâté de revenir dans le Deçà-des-Monts, et s'était arrêté d'abord à Morosaglia pour observer l'ennemi. Lorsqu'il le vit se diriger par Campoloro, il ne douta plus que son intention ne fût de tenter quelque coup de main sur Corté, et, le suivant à une certaine distance, il alla d'abord camper à Tox et de là passa à Pancaraccia pour pouvoir lui tomber plus facilement dessus lorsqu'il se serait engagé dans l'intérieur des terres.

Mais Doria sut encore cette fois échapper au malheur qui le menaçait, et, revenant à marches forcées à la Padulella, il n'eut à soutenir que quelques combats de peu d'importance avec les Corses, qui le poursuivaient en tiraillant.

De la Padulella Doria envoyait presque tous les jours ses lieutenants faire des excursions et brûler des villages. Les Corses de Sampiero les attaquaient alors pour les empêcher de mettre leurs projets à exécution. Il y eut ainsi beaucoup d'engagements dans lesquels les chefs, pour animer leurs soldats, s'exposaient aux premiers rangs et couraient les plus grands dangers. C'est ce qui arriva souvent à Sampiero, et une fois entre

autres dans un combat contre la cavalerie de Centurione, où il faillit être pris après avoir essuyé, pendant près d'une heure, le feu de l'ennemi (1).

Doria employa ainsi tout le mois de juillet 1565 à piller et à incendier le Deça-des-Monts. Lorsque la moisson était sur l'aire égrenée et prête à être transportée, il envoyait ses soldats avec des bêtes de somme s'en emparer, puis il faisait incendier les villages. Filippini, sous les yeux de qui se passaient ces événements, et que l'on ne saurait accuser de partialité pour les Corses, rapporte que pendant le gouvernement de Doria cent vingt-trois villages furent ainsi livrés aux flammes. A cette époque, les Génois ruinèrent tellement le pays, qu'on voit encore aujourd'hui les traces de leurs dévastations. Ce système, loin de leur faire des partisans, ne servait qu'à leur aliéner les populations; mais ils se souciaient fort peu d'avoir l'amour des peuples, pourvu qu'ils les dominassent. Ils savaient que la terreur peut beaucoup sur des pauvres gens qui ont besoin de repos pour vivre, et ils atteignaient ainsi le but qu'ils se proposaient.

Fatigué de perdre son temps en de petites excursions, Doria voulut tenter une opération importante, et résolu cette fois à s'emparer du château de Corté, il fit venir de Calvi l'artillerie nécessaire au bombardement.

Sampiero, instruit de ce projet, mit une garnison suffisante dans Corté, et courut appeler aux armes les peuples de Bozio, d'Orezza et de Rostino, qui venaient d'éprouver récemment les ravages des Génois; en même temps il écrivit à Achille Campocasso, qui, oubliant son ressentiment, vint le rejoindre aussitôt, et prêta encore une fois son bras à la patrie. Sampiero, ayant ainsi réuni tout son monde, alla se poster à la Sretta d'Omessa, par où l'ennemi devait nécessairement passer. Lorsque Doria arriva en ce lieu, il y eut un combat long et meurtrier entre les deux armées. Toutefois, forçant le passage, il marcha rapidement sur Corté, bombarda le château pendant deux jours, et y entra le troisième, lorsque déjà pendant la nuit ses défenseurs l'avaient abandonné. — Sampiero, qui l'avait suivi et qui savait que son intention était de retourner par Ostricone, lui avait tendu une embuscade telle, qu'au dire même des auteurs génois il lui eût été impossible d'échapper à une destruction certaine. Mais Étienne Doria était protégé par son bon genie, qui, cette fois, fut Fra Martino. Ce moine, puni à cause de sa mauvaise conduite par Sampiero, avertit secrètement Doria du danger qu'il courait; et celui-ci, mettant à profit cet avertissement, changea aussitôt de route, et, passant par Luminanda, arriva, après des fatigues inouïes, au Pont à la Leccia, d'où il gagna Saint-Florent. Cette retraite fut plus désastreuse pour lui que n'aurait été une sanglante bataille; car Sampiero, s'étant aperçu que cette fois encore il lui échappait, s'était mis à sa poursuite, le harcelant et l'obligeant à suivre une route affreuse où il perdit beaucoup de monde, presque tous ses bagages, et se vit obligé de faire fondre son argenterie, pour remplacer le plomb.

Les Genois venaient d'éprouver trop de pertes pour songer à recommencer leurs attaques. Sampiero, parfaitement rassuré de ce côté, licencia ses volontaires, et se rendit ensuite à Sainte-Lucie de Bozio, où il convoqua une consulte.

Le premier soin de l'assemblée fut de nommer de nouveaux commissaires pour aller, en compagnie d'Antonpadovano, demander des secours au roi de France. On s'occupa ensuite des choses les plus urgentes, et on décréta la levée d'un impôt de trente sous par famille pour subvenir aux frais de la guerre. On confia a douze commissaires le soin de cette opération, qui ne rencontra aucun obstacle de la part des Corses et ne put être empêchée par les Génois.

Vers la fin de l'année, Étienne Doria, ayant terminé le temps de son commandement, quitta la Corse, laissant de lui un triste souvenir aux populations qu'il avait ruinées par l'incendie. Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître qu'il ne faisait que suivre les instructions de Gênes. On doit même dire à son honneur que, contrairement à l'esprit de ses prédécesseurs, et surtout de ses successeurs immédiats, il

(1) Filipp., t. V, passim.

chercha, autant qu'il put, à décider par les armes la question de souveraineté. Loin d'éviter les combats, il allait toujours au-devant, se montrant aussi intrépide soldat que prévoyant général. Il eut à combattre contre Sampiero, un des meilleurs capitaines de l'Italie, s'en tira souvent avec honneur, et l'on peut dire que ce fut un d. s plus habiles hommes de guerre que les Génois aient envoyés dans ce pays.

Tandis que Pierre Vivaldi, successeur de Doria, débarquait à Bastia, Antonpadovano et les autres ambassadeurs, envoyés près la cour de France, revenaient de leur mission, amenant avec eux Alphonse, fils aîné de Sampiero, et apportant dix mille écus et treize drapeaux sur lesquels on lisait ces mots : *Pugna pro patria*. Ces secours, quoique de peu de valeur, avaient néanmoins une grande importance; car ils témoignaient de l'intérêt que la France portait aux insurgés. Sampiero distribua les drapeaux à ses capitaines, et alla ensuite dans le Nebbio pour maintenir dans le devoir le peuple de cette contrée et surveiller en même temps les mouvements de l'ennemi. Toute l'année 1566 se passa sans événements remarquables : Vivaldi n'avait pas l'humeur guerrière de Doria. Cependant il essaya de déloger les Corses de certaines positions qu'ils occupaient, et, à cette occasion, il y eut différents combats dont les chances furent diverses. Mais Gênes, voyant que la guerre traînait en longueur, qu'elle y perdait ses hommes et son argent, craignant en outre que Sampiero ne parvînt à obtenir du continent les secours qu'il ne cessait de demander, voulut en finir d'une manière quelconque avec cet infatigable ennemi.

Il y avait dans l'armée génoise beaucoup de Corses qui servaient avec zèle la république. Les uns étaient des transfuges de Sampiero, comme Hercule d'Istria; d'autres, croyant dans leur intérêt de s'attacher aux Génois, avaient embrassé leur parti dès le commencement de la guerre. De ce nombre étaient trois frères, Antoine, François et Michel-Ange d'Ornano, parents de Vanina, et qui étaient peut-être désireux de venger sa mort. Pour les exciter davantage, les Génois leur promirent le fief d'Ornano, patrimoine des fils de Sampiero. Entraînés par leur haine et par l'appât d'une récompense aussi considérable, ils ourdirent un complot dans lequel ils firent entrer Hercule d'Istria, le moine Ambroise de Bastelica et Vittolo, écuyer de Sampiero. Il s'agissait de se débarrasser, par la trahison, de Sampiero, et de le faire tomber dans un guet-apens. A cet effet, on lui écrivit des lettres au nom de ses amis de la Rocca, par lesquelles on le prévenait que les populations de cette contrée se disposaient a passer sous l'autorite de Gênes. Sans perdre de temps, Sampiero, qui était à Vico, résolut de se porter dans la Rocca pour arrêter le mal à son commencement. Vittolo avertit aussitôt le moine Ambroise des dispositions de son maître, et lui indiqua la route qu'il suivrait. Le moine en fit part à ses complices, et les Ornano, Hercule d'Istria et Raphaël Giustiniani, capitaine de cavalerie, partirent aussitôt à la tête d'un escadron d'hommes resolus, et se dirigèrent sur Cauro. Sampiero suivait cette route sans se douter du piége qu'on lui avait tendu, lorsqu'arrivé en un lieu resserré et très-pierreux il fut assailli tout à coup par ses ennemis. Se voyant ainsi enveloppé et connaissant le danger qui le menaçait, il cria à son fils de se sauver; puis il se précipita sur Jean-Antoine d'Ornano, qu'il blessa à la gorge d'un coup de pistolet, et comme il mettait la main à l'épée, il reçut dans le dos un coup d'arquebuse qui le renversa de cheval. Aussitôt les Ornano et leurs compagnons se précipitèrent sur lui, lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Ajaccio au commissaire genois, François Fornari (17 janvier 1567).

Ce fut ainsi que mourut Sampiero, à l'âge de soixante-neuf ans. « Il était d'une haute stature, d'un aspect fier et martial, et d'humeur altière; doué de beaucoup d'intelligence et d'un esprit très-fin, il réunissait, ce qui se voit rarement, la vivacité de l'esprit à la solidité du jugement. Prompt à prendre un parti, ferme dans son exécution, résigné aux fatigues, intrépide dans le danger, il savait profiter de toutes les chances de la fortune et faisait tourner à son avantage les fautes de ses ennemis. Soutenant par sa propre valeur et sa sagesse le poids de la guerre, quoiqu'il

n'eût ni vivres, ni munitions, ni argent, et qu'il n'eût sous ses ordres que des gens indisciplinés, il tint toujours à distance l'ennemi, et battit souvent les troupes aguerries commandées par de vieux capitaines (1). »

Sampiero est sans contredit l'homme le plus éminent qu'ait eu la Corse avant Paoli et Napoléon. Sorti des derniers rangs de la société, sans éducation, sans fortune, sans appui, jeté sur une terre étrangère, il força par son seul mérite la destinée, et, dans ce seizième siècle si fertile en hommes de guerre remarquables, il acquit la réputation d'un des premiers capitaines de l'Europe. La lutte qu'il soutint seul contre la puissante république de Gênes, bien que disproportionnée, mit au jour ses inépuisables ressources, et montra, dans toute son énergie, ce grand caractère du moyen âge où se réunissaient au même degré l'amour de la patrie et la haine de l'étranger (2).

CHAPITRE IV.

ALPHONSE D'ORNANO CONTINUE LA GUERRE. — GEORGES DORIA REMPLACE FORNARI. — IL TRAITE AVEC ALPHONSE. — DÉPART DE CE DERNIER.

(1567-1569.)

La mort de Sampiero ne mit point fin à la guerre, comme on aurait pu s'y attendre. Son fils, Alphonse, quoique à peine âgé de dix-huit ans, accepta sans hésiter le lourd fardeau de cette succession. Mais il fut facile de prévoir quelle serait l'issue de cette nouvelle lutte. Si Sampiero avec ses grands talents militaires, sa réputation incontestée, ses nombreuses relations à l'extérieur, son influence sur les masses, n'avait pu réussir dans son entreprise, comment son fils, sans précédents, sans ressources d'aucune espèce, pourrait-il tenir au milieu des obstacles sans nombre qu'allait soulever sur ses pas la politique génoise? Entre un si jeune homme réduit à ses seules forces et la sérénissime république, la lutte ne pouvait être ni longue ni sérieuse; et si elle dura plus longtemps qu'on ne l'avait prévu, c'est que les populations, dévouées à Alphonse comme elles l'avaient été à Sampiero, voyaient bien qu'en lui seul résidait tout espoir de délivrance, et s'y rattachaient avec l'énergie du naufragé.

Reconnu général des Corses par les soldats de Sampiero, Alphonse reçut solennellement ce titre par acclamation du peuple à la consulte d'Orezza. Pendant deux ans encore, il lutta contre les troupes de la république. Une première fois, à Renno, son cousin Delfino remporta un avantage sur un détachement génois qu'il détruisit entièrement, et une autre fois lui-même fit éprouver, au même endroit, une défaite sanglante au commandant Giustiniani. Malgré ces succès, sa position et celle de ses partisans, au lieu de s'améliorer, devenaient tous les jours plus incertaine. L'intérieur du pays, livré aux dissensions intestines, se partageant en factions *Rouge* et *Noire*, se livrait tout entier à sa passion, négligeant pour elle les graves intérêts de la patrie. Le gouvernement génois, charmé de pouvoir ainsi donner de l'occupation aux esprits, encourageait ces dispositions aux discordes civiles, et appuyait tour à tour l'un ou l'autre parti. Cependant, fatigué des lenteurs de la guerre qu'il soutenait en Corse, plus fatigué encore des dépenses énormes qu'elle lui occasionnait, il comprit qu'il était de son intérêt de faire cesser une lutte qui, réduite même à de faibles proportions, finirait toujours par lui être très-onéreuse. Le parti de la modération et de la paix triompha dans le sénat; on remplaça Fornari par Georges Doria, auquel on confia des pouvoirs illimités.

Georges Doria, ancien militaire, d'un caractère sage et probe, avait été choisi exprès pour opérer une réconciliation. Il remplit sa mission avec prudence et bonheur; son premier soin en arrivant en Corse fut de publier une amnistie

(1) Casoni, t. II, liv. VII.

(2) Les Génois firent en quelque sorte son éloge par leurs réjouissances extraordinaires à sa mort. Fornari, gouverneur de Corse, et qui résidait à Ajaccio, n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il fit tirer tous les canons de la place. On fit des feux de joie dans les rues, on sonna toutes les cloches, on distribua des récompenses à tous les soldats du détachement qui rapportèrent quelques morceaux du corps de ce malheureux. *Histoire des révolutions de Gênes de Brequigny*, t. II, liv. IV.

générale pour le passé. La guerre avait épuisé les ressources et lassé les cœurs. On avait besoin de repos pour vivre. Des provinces entières vinrent faire leur soumission. Des chefs de parti qui avaient combattu sous Sampiero en firent autant. D'autres, mais en moins grand nombre, restèrent fidèles à leur général, décidés à suivre jusqu'au bout sa destinée. Cet empressement des populations à rentrer en grâce ne laissa pas que d'inquiéter Alphonse. Il voyait clairement, par les dispositions peu amicales des uns, par les défections journalières des autres, qu'il serait prochainement réduit à un petit nombre d'hommes dévoués avec lesquels il ne pourrait faire qu'une guerre de partisans. Georges Doria comprit parfaitement cette position; mais il pensa que si faible que devînt son ennemi, il serait toujours inquiétant et redoutable. Il résolut alors de l'engager à quitter la Corse, en lui faisant d'honorables conditions. L'évêque de Sagone fut chargé de cette délicate mission. Alphonse consulta ses capitaines; et comme ceux-ci furent d'avis d'accepter les ouvertures qui étaient faites, il fit remettre à Doria, par maître Simon de Calvi, une note qui renfermait les conditions suivantes:

1° Pardon absolu pour ce qui a pu être fait, durant la guerre jusqu'au jour présent, directement ou indirectement par Alphonse et ses partisans ou par d'autres; 2° faculté de pouvoir s'embarquer pour n'importe quel lieu de terre-ferme accordée aux hommes et aux femmes; 3° liberté de disposer des biens comme on l'entendra, pouvant les vendre ou les faire administrer; 4° retour à Alphonse du fief d'Ornano, et si le gouverneur ne peut accéder de son chef à cette demande, qu'il lui plaise s'interposer auprès de la république pour cet objet; 5° que la piève de Vico soit laissée à la libre disposition des contractants jusqu'à ce qu'ils puissent s'embarquer, et que nul ne puisse y venir armé; 6° que l'on accorde quarante jours aux contractants pour pouvoir arranger leurs affaires avant de s'embarquer; 7° qu'il leur soit permis d'emmener un cheval par homme et plusieurs chiens; 8° remise de leurs dettes à ceux qui se trouveraient en ce moment débiteurs du fisc; et, quant aux autres, qu'il leur soit accordé cinq ans pour pouvoir se libérer vis-à-vis de leurs créanciers, attendu la grande misère qui a existé; 9° que l'on mette en liberté François Marie de Corté, la femme et le fils du sieur Paul-Louis de Bozi, Chrestien de Saint-Pierre et autres; 10° qu'on pardonne toutes les injures reçues; 11° que l'on permette aux soldats français de s'embarquer avec les nationaux (1).

Ces conditions furent acceptées avec de légères modifications par Georges Doria, et des galères françaises, étant arrivées sur ces entrefaites au port de Sagone, Alphonse s'embarqua pour la France, avec environ trois cents compagnons qui voulurent partager sa fortune. Arrivé à Marseille, il écrivit au duc de Guise et à Catherine de Médicis pour réclamer leur protection. Il fut très-bien accueilli à la cour, où les services de son père étaient encore présents à la mémoire de tous. Le roi Charles IX lui accorda, ainsi qu'à ses compagnons, des lettres de naturalité, reconnut ses titres de noblesse, et le nomma colonel du régiment corse qu'il prenait à sa solde (1569) (2).

LIVRE VII.

Depuis le départ d'Alphonse d'Ornano jusqu'à la révolution de Bozio en 1729.

CHAPITRE I.

CONDUITE DES GÉNOIS APRÈS LE DÉPART D'ALPHONSE D'ORNANO. — VIOLATIONS DES STATUTS. — ACCROISSEMENT DES MEURTRES. — LA VENDETTA. — DÉMORALISATION ET ÉTAT DÉPLORABLE DU PAYS.

(1569-1700.)

Le départ d'Alphonse d'Ornano, et les mesures remplies de sagesse prises

(1) Document inédit de la Bibliothèque royale, Filipp., t. V.

(2) Sampiero eut de Vanina, fille de François d'Ornano, deux fils, Alphonse et Anton-Francesco. Ce dernier mourut vers 1580, à Rome, assassiné dans une querelle qu'il eut avec un seigneur français. Il n'était point marié, et ne laissa pas de descendants.

Alphonse d'Ornano, nommé par Charles IX

par Georges Doria rétablirent la tranquillité dans le royaume. Les populations, fatiguées de tant de désastres et de souffrances, s'empressèrent de faire leur soumission, et pendant quelques années Gênes, assez fidèle observatrice des traités, sembla vouloir faire oublier sa conduite passée. Mais les choses ne durèrent pas longtemps en cet état, et l'avidité génoise reprit bientôt le dessus.

Toutefois le gouvernement, instruit par une dure expérience, n'osa plus attaquer de face un sujet si redoutable dans son indocilité; mais, poursuivant son but, qui était de tirer le plus grand parti qu'il pourrait de la Corse, il y employa les moyens détournés d'une politique astucieuse et rapace, si bien qu'au dix-huitième siècle il était arrivé à ses fins, et croyait n'avoir plus rien à redouter des populations qu'il avait, progressivement et sans trop leur faire sentir la pesanteur de sa chaîne, accoutumées à un joug asservissant.

Une des promesses les plus importantes de Georges Doria avait été le rétablissement des statuts auxquels on ne devait plus déroger sans le consentement de la nation légalement représentée. Les statuts étaient la loi écrite, au maintien de laquelle veillaient les Douze. En 1573, ils furent en effet revisés et acceptés par le sénat et les députés corses venus à Gênes à cette fin. Mais, dès 1581, on commença à y porter atteinte. Le gouverneur André Cataneo proposa aux Douze d'y apporter quelques changements; et comme ils s'y refusèrent, il publia un édit, déclarant inhabile à remplir les fonctions de garde (Massarius) tout individu né en Corse ou y habitant, ou s'y étant marié (1). Ce fut le commencement d'une série non interrompue de violations des statuts ou des priviléges. En 1585, un autre gouverneur, Cataneo Marini, rend un décret par lequel aucun Corse ne peut remplir de fonctions judiciaires dans le lieu où il est né, dans celui où il s'est marié, ou bien encore dans celui où il a des parents ou alliés jusqu'au quatrième degré (1). Trois ans après, en 1588, Laurent Négroni déclare que nul Corse ne pourra remplir dans l'île les fonctions de notaire, de greffier et même d'employé de greffier (2). En 1612, on va plus loin, et un décret du sénat exclut des emplois de capitaine de la milice des villes d'Ajaccio, Bastia, Calvi, Saint-Florent et Bonifacio, tout habitant de ces villes, fût-il même Génois, et cela nonobstant les priviléges, lesquels sont par cela même révoqués; il ajoute de plus que nul Corse ne pourra, dans le lieu de sa naissance, être nommé lieutenant, porte-drapeau, sergent, concierge des forts ou des tours, et même caporal (3). En 1624, autre décret qui exclut les Corses de la charge de collec-

colonel général des Corses, servit avec distinction sous ce roi et sous Henri III. Il fut un des premiers à reconnaître Henri IV, qui le tint en grande estime. Il fut successivement lieutenant général en Dauphiné, puis en Guyenne, et enfin fut nommé maréchal de France. Il mourut en 1610, à l'âge de soixante-deux ans, et fut enterré dans l'église des religieux de la Merci à Bordeaux. Il avait épousé la fille de Nicolas de Pontevèze, seigneur de Flassan, dont il eut plusieurs enfants, entre autres Jean-Baptiste d'Ornano, qui fut comme lui maréchal de France, et que Richelieu fit enfermer au château de Vincennes, où il mourut en 1626. La famille d'Alphonse d'Ornano s'éteignit en 1670.

(1) « Massarius aut monitionerius in aliquo ex prædictæ insulæ loco nemo possit eligi qui sit Corsus, natus, habitator aut uxuratus in ea insula. »

(1) « Nemo in illo loco Corsicæ, in quo natus est, aut habet uxorem, aut propinquos, sive affines Corsos, usque ad quartum gradum in illo loco, aut in jurisdictionis illius loci possit eligi in jurisdicentem illius loci. »

(2) « Nulli Corso liceat in insula Corsicæ ad officia notariatus aut cancellariarum conferenda post hæc eligi. »

(3) « Dux et senatus januensis

« Decreverunt et decernunt post hac remitti non posse in capitaneos militum pedestrium ad portum Bastiæ et Adjacii, et in locis Sancti Florentii, Calvi et Bonifacii aliqui qui sint eorundum locorum respectivi etiam quod sint Januenses, aut districtuales, aut filii Januensium : similiter in dictis locis admitti pro militibus nequaquam possint aliqui Corsi, non obstantibus quibuscumque concessionibus factis quæ prorsus revocantur injuncta pœna judicentibus et officialibus secus facientibus 20. scutorum auri. Similiter non possint admitti aut eligi minusque approbari in locum tenentes, signiferos, sargentes et caporales dictorum militium pedestrium aliqui in eis locis in quibus sunt nati. Pariter non possint in futurum eligi aliquis Corsus, sive Corsi in caporales et castellanos castrorum et turrium et qui post hac eligentur nullo modo sint Corsi, minusque eisdem Corsis cura aliqua dictorum castrorum et turrium conferri debet, sub quovis nomine et titulo : cum sic conveniat pro regimine conservatione et custodia ipsorum, et expediat pro bono publico et dignis ex causis. »

CAMBIAGI, t. II, passim.

teur d'impôts. En 1634, nouveau décret qui spécifie que les vicaires et les auditeurs devront être du continent, et qui remet aux Génois l'inspection des tours, qui jusque-là avait appartenu aux Corses. Ainsi se trouvèrent violés les statuts dont l'observance avait été solennellement promise.

Restait l'autorité des Douze. On la diminua insensiblement. Déjà, dès 1585, on leur avait retiré les fonctions de syndicateurs. En 1614, un décret du sénat déclara qu'ils n'enverraient plus d'orateur à Gênes, et que si les Corses avaient quelques réclamations à faire au sénat, ils devraient au préalable demander aux sérénissimes collèges l'autorisation de pouvoir nommer un procureur pour présenter leurs plaintes. On voulut également frapper dans leur dignité les seigneurs féodaux; et un décret de 1623 leur enleva l'antique privilége de rester tête couverte devant le gouverneur (1).

Ces mesures, qui, si elles avaient été prises d'ensemble, auraient pu occasionner quelque révolte, arrivant partiellement et, pour ainsi dire, en cachette, passaient inaperçues, et n'étaient vivement senties que par ceux qu'elles frappaient directement. Elles désorganisèrent le pouvoir en avilissant la magistrature populaire des Douze, et en faisant passer toutes les fonctions publiques entre les mains de sujets purement Génois, qui devinrent par là les arbitres souverains de la fortune publique. La fin du seizième siècle et tout le dix-septième se passèrent ainsi dans l'accroissement du pouvoir génois d'une part, et dans la décadence et l'anéantissement de la nation de l'autre. Ce fut dans cette période d'abâtardissement général que reprit naissance cette malheureuse passion de la *Vendetta*, dont les conséquences se font encore sentir de nos jours. Les Corses ont longtemps et justement reproché aux Génois leur perfide politique à cet égard, et c'est là une des principales causes qui les ont fait chasser de l'île.

Le premier inventeur de cette exploitation de sang fut le gouverneur Philippe Passano, qui, connaissant le penchant des Corses pour les armes, s'avisa en 1588 de vendre, sous le nom de patente, l'autorisation de porter un fusil. Le nombre des patentes fut d'abord petit; mais les rivalités et la jalousie s'en mêlant, il s'accrut bientôt d'une manière considérable, au point que sous Augustin Doria, en 1591, il était de plus de sept mille. Déjà, à cette époque, les meurtres s'étaient tellement multipliés, que le nouveau gouverneur crut devoir suspendre le port d'armes durant son administration. Ses successeurs, moins scrupuleux, le rétablirent et se procurèrent ainsi un revenu très-considérable. On peut voir dans les historiens qui ont parlé de cette période de l'histoire de la Corse, combien cette mesure fut funeste au pays, ce qu'elle engendra de maux, et avec quel soin barbare les agents de Gênes se plurent à l'entretenir.

La démoralisation ainsi introduite, et les habitants occupés à leurs vengeances particulières, les intérêts de la patrie furent abandonnés, et les gouverneurs purent se livrer en toute sécurité à l'arbitraire le plus absolu. C'étaient, pour la plupart, des patriciens ruinés et criblés de dettes que la république envoyait en ce lieu pour se refaire. Ils y arrivaient avec une suite nombreuse de pauvres hères, à qui ils distribuaient tous les emplois, et qui faisaient de leur mieux pour pouvoir, au bout de quelques années, se retirer bien repus dans leur chère patrie. La Corse devint la proie de tous ces agents faméliques, qui n'avaient qu'un seul but, celui de s'enrichir. Il n'y eut plus ni lois ni coutumes. Le bon plaisir et l'intérêt personnel des agents génois remplacèrent la justice, qui devint un mot vide de sens (1). Par une

(1) « Omnes nobiles Corsi, dum ad conspectum et præsentiam ipsius illustris gubernatoris essent, stare et morari detecto debeant et nudo capite, non obstante quavis concessione et previlegio cuique in hanc usque diem concesso, quod penitus tollitur et abrogatur. Per senatum, anno millesimo sexcentesimo vigesimo tertio, die tregesima martii. »

CAMBIAGI, t. II, p. 380.

(1) Le mémoire suivant, adressé par la Balagne, province des plus favorisées, démontre suffisamment quelle était la conduite des Génois à l'égard des populations qu'ils gouvernaient :

« Les habitants de la Balagne exposent au très-sérénissime sénat que le commissaire et les autres agents de Calvi s'arrogent une autorité beaucoup plus considérable que celle qui leur compète. Ils obligent notre province, contrairement à une foule de décrets, de porter à

Digitized by Google

usurpation inexplicable et tolérée par le sénat, les gouverneurs s'arrogèrent le pouvoir illimité de juger seuls en dernier ressort, et selon leur conscience bien informée (*ex informata conscientia*) toutes les causes civiles et criminelles. On comprendra facilement quel parti ils tiraient d'une si monstrueuse autorité. Les jugements devinrent comme le reste, une marchandise qui se vendait à celui, coupable ou victime, qui apportait la plus forte somme. Alors le juge, agissant selon les circonstances, laissait poursuivre l'instruction ou bien l'arrêtait par une ordonnance de *non procedatur*, et tout était dit. Ceux qui étaient ainsi lésés dans leurs droits, voyant qu'ils ne pouvaient obtenir justice, en appelaient à leurs propres forces, et décidaient par les armes leurs différends. Les violences et les meurtres se multiplièrent alors à l'infini; et le gouvernement génois battait des mains à ces luttes sanglantes, qui enrichissaient son trésor. Car il affermait le produit des causes criminelles; et pour n'éprouver aucune diminution dans son revenu, il fallait maintenir ce fermage de sang. On se refuserait à croire aujourd'hui à tant d'abus et d'iniquités, si les documents authentiques émanés même de Gênes n'étaient encore là pour les confirmer. Ainsi encouragés et fomentés, les meurtres s'accrurent rapidement. Ils étaient en moyenne de 1,500 par an; et l'on en compta 26,000 dans l'espace de trente ans, sous seize gouverneurs différents (1).

Comme nous venons de le voir, le dix-septième siècle a été une des époques les plus désastreuses de l'histoire de la Corse. A l'iniquité du gouvernement génois vinrent se joindre d'autres maux. La famine désola ce pays dans les années qui suivirent la retraite d'Alphonse d'Ornano, et réduisit ses habitants à se nourrir de glands et de racines sauvages. La peste, qui l'avait ravagée en 1578, se remontra en 1630. Ajoutez à cela les descentes des Barbaresques devenues presque journalières et très-redoutables; le paysan, obligé alors de fuir la plaine et d'aller comme l'oiseau de proie planter son nid sur les rochers des montagnes; l'agriculture négligée d'une manière déplorable, et les terres les plus fertiles redevenues en friche; les impôts et l'usure pressurant le peuple; les émigrations nombreuses des hommes de cœur, qui ne pouvaient souffrir paisiblement tant de misères, et vous n'aurez pas encore une idée complète de ce que fut la Corse pendant ce siècle qu'un historien moderne a appelé son siècle de fer.

Un seul événement remarquable vient rompre la monotonie douloureuse de cette longue période, c'est l'établissement, sur la côte occidentale de l'île, d'une colonie grecque dont les descendants se sont maintenus jusqu'à nous avec leur culte et leurs mœurs (2).

Calvi cent trente-cinq mines de blé en sus des cinq cents qu'elle doit fournir. Ils prennent les chevaux des pauvres gens pour faire transporter du bois dans la ville, et ne leur donnent aucun salaire. Pour la réception du blé on éprouve mille difficultés. Le blé n'est jamais bon, si un pot-de-vin n'a au préalable édifié le receveur sur sa qualité. Pour le mesurer, on se sert de boisseaux gigantesques. Le lieutenant d'Algajola se fait fournir, de sa propre autorité, trente-deux mines de blé à très-bas prix. Quand il perçoit les taxes, il grève contre l'habitude chaque paroisse de huit ou dix boisseaux d'orge et il prend cinq pour cent pour le change des monnaies, tandis qu'il ne doit prendre que deux et demi. Lorsque les officiers ont besoin de chevaux, ils les prennent de force et n'en payent jamais le louage. On continue à percevoir les impôts spéciaux pour l'orateur, pour le pont de Golo et pour la restauration de la tour de Laccinola, quoique le pont soit achevé et que l'on n'ait pas encore songé à la tour. Les soldats à cheval font payer à la province ce qu'ils consomment dans les auberges. On a altéré les tarifs et les prix des munitions. On oblige les habitants de la Balagne à aller vendre à Bastia leur huile en détail, ce qui leur occasionne un très-grave préjudice. S'il vous meurt quelqu'un, ou qu'il vous arrive quelque autre événement imprévu, vous avez la visite de la communauté. Pour une seule cause, on prend plusieurs vacations, quoique les choses se passent dans un même lieu et dans un même temps. On fait des faux pour les assignations et les procédures, de manière que souvent un individu se voit condamné sans avoir été cité à comparaître. On oblige les podesta à verbaliser pour de simples querelles de mots afin de pouvoir poursuivre les disputeurs. Si on vous a arrêté injustement, il faut que vous payez pour votre mise en liberté. On torture avec une cruauté inouïe les prisonniers pour leur extorquer de l'argent. — Pour ces causes et d'autres semblables nous implorons instamment la bonté de leurs seigneuries très-illustres de nous faire rendre justice. »

Mémoire présenté au sénat au nom de la province de Balagne, par Mathieu Provedull, le 21 juin 1616. CAMBIAGI, t. II, p. 251.

(1) Rapport du P. Cancellotti, qui accompagna Pallavicini lors du désarmement en 1714.

(2) Les Génois avaient tenté à plusieurs reprises

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT DE LA COLONIE GRECQUE A PAOMIA.

(1676-1713.)

Vers 1670, les habitants de Maïna, province du Péloponèse, qu'on dit avoir été l'ancienne Sparte, et qui se trouve entre le golfe de Laconie et celui de Messène, résolurent d'émigrer pour se soustraire à la domination des Turcs, qui, maîtres de toute la Grèce, ne tarderaient pas à les forcer dans leurs montagnes. Ils chargèrent à cet effet Jean Stephanopoli, un des hommes les plus considérables de leur pays, d'aller en quête d'un lieu propice. Après avoir infructueusement parcouru plusieurs villes de l'Italie, Stephanopoli arriva enfin à Gênes, où il exposa au sénat l'objet de son voyage. Le sénat l'accueillit parfaitement, lui dit qu'il lui concéderait un spacieux pays appelé *Paomia*, sur la côte occidentale de l'île de Corse, et qu'il aiderait de tous ses moyens l'établissement de la colonie. De retour à Maïna, Stephanopoli, qui avait vu Paomia, détermina facilement ses compatriotes à quitter leur patrie. Les circonstances étaient on ne peut plus pressantes. Le sultan Amurat venait d'envoyer contre eux des forces considérables; ils ne pouvaient échapper plus longtemps au sort qui les menaçait. Ils dirent alors un éternel adieu à leur patrie, aux parents et aux amis qu'ils y laissaient; et, profitant de la présence d'un vaisseau français qui était dans le port de Vitilo, ils s'embarquèrent diligemment, au nombre de sept cent trente personnes.

Arrivés à Gênes dans les premiers jours de 1676, ils y séjournèrent deux mois, pendant lesquels leurs chefs établirent avec le gouvernement les conventions qui devaient régir la nouvelle colonie, et qui furent contenues dans les quatorze articles qui suivent :

1° La république de Gênes entend que la colonie grecque qui va s'établir en Corse soit soumise au souverain pontife en ce qui touche la religion, et qu'elle exerce le rite grec tel qu'il est en usage dans le domaine pontifical et dans les royaumes de Naples et de Sicile;

2° Qu'à la mort de l'évêque actuel, des moines et des prêtres venus avec la colonie, ceux qui les remplaceront soient nommés par le pape ou par ses délégués;

3° Que, suivant les sacrés canons et les conciles, le clergé grec soit soumis à l'évêque latin du diocèse de la colonie;

4° A leur arrivée à Paomia, les colons devront bâtir des églises, des maisons pour leur habitation, et suivre les ordres du Régent que la république y entretiendra;

5° Lorsque la république en aura besoin, les colons devront la servir sur mer comme sur terre en fidèles sujets;

6° Les colons jureront fidélité et obéissance aux lois de la république, et s'engageront à payer exactement les impôts établis ou à établir;

7° La république assigne aux Grecs, à titre d'emphytéose, trois pays, savoir : Paomia, Revida et Salogna. Elle les leur concède pour eux et leurs descendants, à condition toutefois que les portions de terrain qui seront assignées à chaque colon soient par lui transmises en portions égales à ses enfants, sans distinction de garçon ou de fille. En cas de deshérence, la république rentrera de plein droit en possession du bien;

8° L'administration de Gênes s'oblige à fournir les matériaux pour construire les églises et les maisons, ainsi que le blé et le froment pour les semailles, à condition que ces avances lui seront remboursées avec exactitude dans le délai de six ans;

9° Chaque colon est libre d'avoir des fours, et des moulins à eau ou à vent;

10° La colonie pourra avoir, pour son usage ou sa commodité, des troupeaux de gros et menu bétail;

11° La république permet à chaque colon d'avoir chez lui des fusils et d'autres armes. Quant aux armes prohibées, il devra en donner connais-

de coloniser différents points de l'île. Ils avaient surtout porté leurs vues sur Porto-Vecchio, y avaient envoyé une colonie en 1544, et, plus tard, 1588, ils l'avaient donné en fief à Philippe Passano, gouverneur de l'île, pour en faciliter la colonisation. Passano, associé avec Spinola, y envoya en effet de nombreux colons; mais ceux-ci, comme leurs prédécesseurs, ne purent résister longtemps à l'effet du mauvais air, et périrent presque tous en quelques années.

sance au juge, selon les circonstances;

12° Le commerce de toute espèce de marchandise est libre, en payant toutefois à la république les droits établis;

13° Il est permis aux colons d'aller en course contre les Turcs sous pavillon de la république, à charge par eux de payer les droits consulaires et de se conformer aux règlements sur cette matière;

14° La république s'engage à transporter en Corse, sans frais, la colonie; mais elle entend être remboursée des dépenses qu'elle a déjà faites pour ledit voyage, et qui s'élèvent à mille pièces environ (1).

Gênes, 18 janvier 1676.

Les choses étant ainsi établies, les Grecs firent voile pour le lieu de leur destination, où ils arrivèrent le 14 mars 1676. Les commissaires génois tracèrent aux chefs les limites du territoire de la colonie, et ceux-ci partagèrent immédiatement les terres entre les colons, pour qu'ils pussent se mettre aussitôt à les cultiver. Les Génois leur fournirent aussi, selon les conventions, tout ce qui leur était nécessaire. On nomma pour régent de la nouvelle colonie Isidore Bianchi de Coggia; et ce choix fut très-sage. Car Bianchi était un homme fort influent dans cette contrée, et il pouvait protéger efficacement la colonie naissante que les Génois pensaient bien devoir rencontrer de sérieux obstacles de la part des pièves voisines.

Lorsque la république désigna à la colonie grecque le territoire de Paomia, elle manqua de prudence en ne vidant point au préalable la question de propriété. Les territoires de Paomia, Revida et Salogna étaient considérés par les pièves de Vico, Renno et la Piana, comme leur appartenant. Ces territoires, ravagés au quatorzième siècle par Antoine Spinola, lorsqu'il faisait la guerre aux seigneurs de Leca, étaient restés depuis lors incultes et déserts, la plus grande partie des habitants s'étant, à cette époque, retirés dans les pièves voisines. Si les anciens propriétaires n'avaient point depuis cultivé les terrains qui leur appartenaient, ils n'en avaient point pour cela abandonné la propriété, qu'ils considéraient entre eux comme communale. La république ne pouvait, parce qu'elle avait dépeuplé ces pays, les regarder comme siens; car la destruction et l'incendie ne furent jamais des titres de propriété. Elle disposait donc, dans ce moment, au profit des Grecs, d'une chose qui ne lui appartenait pas; et si les populations voisines se montrèrent, à plusieurs reprises, et contrairement à leur caractère, inhospitalières vis-à-vis des Grecs, c'est qu'elles voulurent par là protester contre l'usurpation de la republique, usurpation qu'elles ne reconnurent jamais, et qui, en 1830 même, faillit être funeste aux émigrés établis en ces lieux depuis plus de cent cinquante ans. Toutefois, la colonie n'éprouva aucune résistance à son établissement. En moins de trente ans elle était parvenue à un état parfait de prospérité, et Limperani, qui la visita en 1713, raconte qu'il fut émerveillé de la beauté du pays, du développement de la culture, et de l'industrie des habitants (1).

(1) La pièce dont il est question devait être la *génovina* de 80 f.

LIVRE VIII.

Depuis la révolution de Bozio jusqu'au roi Théodore.

CHAPITRE Ier.

IMPOT DE DEUX SEINI. — SOULÈVEMENT DE BOZIO EN 1729. — DÉFAITE DES TROUPES DE FÉLIX PINELLI. — POMPILIANI, CHEF DES INSURGÉS. — SES SUCCÈS. — LE GOUVERNEUR VENEROSO. — GROPALLO ET CAMILLE DORIA.

(1700-1730.)

Les premières années du dix-huitième siècle se passèrent comme les précédentes sans aucune agitation sérieuse. Cependant il régnait dès lors comme une vague inquiétude qui faisait présager quelque prochain orage. Les impôts consentis par les Douze étaient très-

(1) Limperani, t. II.

Digitized by Google

lourds, et se trouvaient encore augmentés par une foule de contributions indirectes frappées à fantaisie par les gouverneurs et leurs agents (1). Le peuple, accablé de toutes les façons, ne pouvait plus suffire à ses nombreuses charges; il avait souvent réclamé auprès du sénat par l'entremise des Douze, mais ses plaintes étaient toujours demeurées sans effet. Les meurtres avaient pris une extension effrayante, qui menaçait de rendre déserts des villages entiers. Le malaise, devenu général, allait augmentant chaque jour.

Vers 1714, les Douze firent de nouveaux efforts pour remédier à de si grands maux. Ils députèrent à Gênes le P. Murati, savant jésuite, pour demander au sénat de mettre un terme à la sanglante tragédie qui se jouait sans intermède depuis plus d'un siècle. Murati représenta le triste état du pays, et supplia le sénat de jeter un regard de compassion sur un peuple voué à une entière destruction. Tout en reconnaissant le mal et le déplorant, le sénat ne prit aucune mesure pour l'arrêter. Il voyait bien que, dans l'état d'abâtardissement où il avait plongé la Corse, il n'avait plus rien à craindre pour sa puissance et qu'il pouvait se départir sans danger de la fatale maxime : diviser pour régner; mais il était retenu par l'idée d'être privé d'un revenu considérable en supprimant le port d'armes. Murati devina sa pensée et en fit part aux Douze, qui l'autorisèrent à consentir un nouvel impôt pour indemniser la république des pertes qu'elle allait éprouver. Le sénat ne fit plus d'objections, et l'on fixa à *deux seini* (13 s. 4 d.) par feu, la nouvelle contribution, qui ne devait être payée que pendant dix ans.

Alexandre Pallavicini fut alors envoyé en Corse, avec quatre missionnaires, pour présider au désarmement. Il obtint un plein succès. Les missionnaires parvinrent, par leur éloquence, au but qu'on s'était proposé, et le désarmement, opéré sans résistance, fut général et complet. Les bienfaits de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir. La tranquillité renaquit comme par enchantement, et le pays jouit pour quelque temps d'une certaine prospérité. Mais cela ne fut pas de longue durée. Les agents de Gênes, ne trouvant pas leur compte à un état de choses qui les privait d'un revenu considérable, se mirent à vendre, d'abord en cachette, puis ouvertement, des armes et des patentes. On retomba bientôt dans la même misère. Les Corses renouvelèrent leurs plaintes au sénat. Des commissaires furent envoyés de Gênes pour remettre les choses sur le pied convenu. Ils le firent; mais dès qu'ils furent partis, les abus recommencèrent : on se plaignit de nouveau, et de nouveaux commissaires furent expédiés; mais les mesures mollement prises par l'administratiou de Gênes restèrent encore sans effet. Toutefois on continua à prélever l'impôt avec une sévère exactitude. Le mécontentement devint alors universel, et il fut facile de voir, à la sourde agitation qui tourmentait les esprits, qu'il suffirait d'une étincelle pour exciter un embrasement général. Cette étincelle, partie de Bozio, parcourut bientôt toute la Corse et y souleva un incendie que la sérénissime république ne devait jamais éteindre.

L'année 1728 avait été désastreuse en Corse pour les récoltes. La misère y était très-grande. La république, sur la représentation des Douze, fit remise d'une partie de l'impôt annuel. Mais ses agents, ne tenant aucun compte de cette mesure, voulurent exiger l'impôt dans sa totalité. Les esprits en furent vivement irrités. Dans plusieurs cantons, on résolut de ne point le payer. Un événement en apparence insignifiant fit disparaître toute indécision à cet égard, et détermina les populations à le refuser d'un commun accord.

Vers la fin de 1729, le lieutenant de Corté fit savoir aux pièves de sa juridiction, qu'il se rendrait avec le collecteur au couvent de Bozio pour y toucher les impôts. Les paysans s'y rendirent au jour indiqué; mais, comme il tardait à venir, ils s'en furent à leurs travaux, remettant au lendemain le payement qu'ils avaient à faire. Un pauvre vieillard du village de Bustanica, appelé Cardone, resta seul au couvent. L'agent génois étant arrivé sur ces entrefaites,

(1) A Corté le lieutenant du gouverneur exigeait une certaine somme pour l'entretien de son aumônier.

Cardone s'empressa de lui payer sa contribution. Dans la monnaie qu'il lui remit se trouvait une pièce de deux liards appelée *moneta da otto*, que le lieutenant jugeant de mauvais aloi, refusa d'accepter; le vieillard se récria contre cette sévérité, dit qu'il lui était impossible de la remplacer, et le pria d'avoir égard à sa misère. Le lieutenant fut inflexible, et lui déclara que si, le lendemain, il ne rapportait pas la somme complète, il ferait vendre ses meubles. Cardone, irrité de tant de rigueur, reprit, plein de colère, le chemin de son village. Il rencontra le long de sa route les paysans de Bustanica, à qui il raconta sa mésaventure, ajoutant qu'il était incroyable de trouver tant de sévérité dans le prélèvement d'un impôt consenti pour la suppression des armes, qui se vendaient cependant publiquement. Il s'éleva ensuite contre les exactions, chaque jour plus nombreuses, des agents génois; il fut éloquent comme un homme convaincu, et, ses paroles excitant l'indignation générale, on résolut de refuser l'impôt des *deux seini*, ainsi que l'impôt ordinaire dont on avait été en partie exempté (1).

Le lieutenant, instruit de ce qui se passait, en prévint immédiatement le gouverneur Félix Pinelli, patricien orgueilleux qui prétendait que tout dût plier devant sa volonté. Pinelli expédia à Corté cinquante hommes avec ordre de châtier sévèrement ceux de Bozio. Mais le capitaine de cette compagnie, apprenant que le soulèvement était considérable, n'osa s'aventurer avec si peu de monde et retourna à Bastia, où Pinelli, furieux, le fit jeter en prison. L'événement de Bozio et la résolution prise par ses habitants ne tardèrent pas à être connus des cantons voisins. Ce fut comme une commotion électrique qui, en un instant, parcourut tout le pays. L'impôt fut généralement refusé. Pinelli comprit bien que ce refus allait devenir une chose très-grave, qu'on ne pourrait terminer que par la force. Au lieu d'attendre les troupes qu'on lui aurait envoyées de Gênes sur sa demande, il voulut agir immédiatement pour qu'on ne pût le soupçonner au dépourvu, ne réfléchissant pas qu'en des circonstances aussi critiques une défaite pouvait compromettre gravement les affaires de la république. Il envoya donc un collecteur avec deux cents hommes pour percevoir les impôts de Tavagna et Moriani, relevant directement de sa juridiction, lui enjoignant de vivre aux dépens de la population et de se faire payer les frais. Arrivé au Poggio-de-Tavagna, l'officier commandant déclara qu'il ferait payer double impôt aux récalcitrants. Cette présomption lui coûta cher. Les paysans ne firent d'abord aucune résistance. Ils semblèrent même accueillir avec déférence les soldats de Gênes. On les logea dans les maisons les plus aisées; mais, pendant la nuit, on les désarma, et le lendemain ils durent reprendre, un peu confus, le chemin de Bastia (27 janvier 1730).

L'insurrection prenait ainsi un caractère sérieux et commençait à devenir redoutable. Toutefois il lui manquait deux choses également importantes, à savoir : des chefs pour la diriger, et des armes pour combattre. Elle eut les uns et les autres.

Pompiliani du Poggio, qui avait été un des premiers à parler et à agir contre les exactions des Génois, devint le chef provisoire des insurgés. D'après ses conseils, une multitude assez considérable de paysans, munie de haches, de perches, d'échelles, et des armes enlevées aux Génois, se porta sur le fort d'Aléria pour s'y approvisionner. La garnison ayant refusé de se rendre, on monta à l'assaut. Les Génois furent massacrés, et les insurgés, pourvus d'armes et de munitions, se dirigèrent aussitôt sur Bastia.

Cette promptitude de mouvements surprit et alarma à la fois Pinelli. Il se renferma en toute hâte dans la citadelle, où se trouvait une assez forte garnison. A peine y était-il entré que les insurgés, arrivant par masses, occupèrent tumultueusement la partie de la ville appelée Terra-Vecchia. Pinelli, voyant le danger qu'il y aurait à laisser les insurgés maîtres de la ville, mais n'ayant pas assez de forces pour tenter une sortie, recourut aux moyens dilatoires, qui réussissent toujours auprès des masses inexpérimentées, et chargea l'évêque de Mariana d'aller

(1) Cambiagi, t. III, liv. XIII.

auprès des insurgés s'informer de leurs griefs, promettant d'y faire droit s'ils étaient justes. Pompiliani répondit à l'évêque médiateur que les Corses avaient pris les armes pour obtenir le redressement des torts qu'ils supportaient depuis longtemps. Il demanda qu'on diminuât l'impôt annuel; qu'on rétablît quelques-unes des anciennes salines; qu'on abolît l'impôt de deux seini; qu'on rendît à chacun les armes qu'on avait enlevées sous de vains prétextes; qu'on limitât à six mois la durée des procès; qu'on déclarât les Corses aptes aux emplois, et qu'on abolît enfin certaines magistratures arbitrairement établies.

L'évêque promit ses bons offices, et engagea Pompiliani à quitter la ville jusqu'à la conclusion du traité, pour lequel il demanda vingt-quatre jours. Les insurgés ayant abandonné Bastia, l'évêque remit à Pinelli les demandes des Corses et les expédia en même temps au sénat.

Pinelli, se croyant désormais hors de danger, se garda bien d'accorder aucune des demandes qui lui étaient faites. Il ne pouvait dans son orgueil se faire à l'idée de traiter avec des insurgés, il voulait les dompter par la force et leur faire éprouver toute sa haine. Il écrivit donc immédiatement à Gênes pour présenter la révolte sous les plus odieuses couleurs et demander au sénat des troupes pour châtier les rebelles. Mais le sénat connaissait Pinelli; il savait que c'était un caractère impatient et colère; il devina qu'il était la cause principale du désordre qui se manifestait en Corse, et au lieu de lui envoyer les secours qu'il réclamait, il songea à le remplacer en donnant à Jérôme Véneroso, son successeur, des pouvoirs fort étendus (avril 1730).

L'ex-doge Jérôme Véneroso avait déjà été gouverneur en Corse en 1707. Il s'y était fait connaître par un caractère droit et ferme, par un amour sincère de la justice et par une grande bienveillance pour les Corses. En quittant l'île, il avait emporté le regret de tous. On n'ignorait point cela à Gênes, et on venait de le choisir pour tenter les voies de la conciliation; car, dans les circonstances présentes, la république, prise au dépourvu, ne se trouvait point de moyens suffisants pour dompter par les armes ceux qu'elle appelait des rebelles. Le nouveau gouverneur arriva au moment où les Corses, irrités du manque de foi de Pinelli, marchaient de nouveau sur Bastia. Son nom suffit pour les arrêter dans leur entreprise. Le souvenir qu'ils avaient conservé de son administration leur faisait espérer que la république, en envoyant un homme de cette valeur, était disposée à traiter sur des bases équitables. Véneroso publia en effet un pardon général pour le passé, concéda toutes les demandes faites par Pompiliani, sauf celle qui concernait les armes; mais il déclara en même temps que les mesures qu'il consentait devraient être soumises à la ratification de la république. Cette dernière clause rendait parfaitement illusoire tout ce qui précédait. Pompiliani et les autres chefs le comprirent, et refusant de déposer les armes, ils publièrent une circulaire adressée aux populations de l'île, dans laquelle, rappelant sommairement les griefs de la nation contre Gênes, ils convoquaient une assemblée générale à Saint-Pancrace-de-Biguglia pour la formation d'un nouveau gouvernement. Cette résolution vigoureuse enleva à Véneroso tout espoir d'arrangement. Il vit très-bien qu'il n'y avait rien à faire pour lui dans le pays. Les sentiments du peuple étaient toujours les mêmes à son égard; on estimait au plus haut point son caractère, et chacun protestait de son dévouement à sa personne. Mais la mesure des maux infligés par Gênes débordait de toutes parts. On ne pouvait et on ne devait plus se fier à ses fallacieuses promesses. C'en était fait de sa domination; Véneroso le sentit et demanda son rappel.

Ses successeurs François Gropallo et Camille Doria reprirent le système de rigueur. Ils supprimèrent de nouveau la vente du sel et firent incendier Vico. Les esprits s'en aigrirent davantage; grand nombre de cœurs timides et irrésolus, qui jusque-là étaient demeurés fidèlement attachés à Gênes, se déterminèrent à embrasser le parti national. Bastia se vit de nouveau envahie par une multitude nombreuse et résolue. Les gouverneurs, bloqués dans la citadelle et incertains du sort qui les attendait, envoyèrent en négociateur

Digitized by Google

vers les insurgés l'évêque d'Aléria. L'évêque promit beaucoup, pour voir les nationaux s'éloigner; il commença par faire rétablir la vente du sel et fit entendre que l'on ferait bientôt droit aux autres demandes; mais il s'était beaucoup trop avancé. Selon leur habitude, les gouverneurs, voyant le danger s'éloigner, refusèrent d'accorder ce qui avait été promis. Camille Doria, qui avait la direction des affaires militaires, fit fortifier Monseratto et Furiani, y mit une bonne garnison, et donna ordre à un fort détachement de partir d'Ajaccio pour aller s'emparer de Corté. Les insurgés, prévenus par les préparatifs faits aux environs de Bastia, étaient sur leurs gardes. Le détachement, attaqué du côté de Vivario, fut désarmé par les paysans et obligé de retourner sur ses pas.

CHAPITRE II.

CONSULTE DE SAINT-PANCRACE. — COLONNA-CECCALDI ET GIAFFERI GÉNÉRAUX DE LA NATION. — ARMISTICE. — CONSULTE A CORTÉ. — NOUVELLE ORGANISATION. — INSURRECTION DU NEBBIO ET DE LA BALAGNE. — DÉCISION DES THÉOLOGIENS.

(1730-1731.)

Ainsi, les hostilités recommençaient de la part des Génois. Les Corses s'aperçurent enfin que toutes les promesses de concessions faites jusque-là n'avaient pour but que de gagner du temps. Ils résolurent dès lors de reprendre leurs opérations et de les conduire avec vigueur. La consulte générale qui avait été indiquée à Saint-Pancrace-de-Biguglia eut lieu : on y délibéra sur la marche qu'on avait à suivre dans les circonstances présentes. La guerre aux Génois y fut décidée d'une voix unanime. André Colonna-Ceccaldi, personnage très-considérable de la Casinca, et Don Louis Giafferi de Talésani, qui avait fait partie quelques années auparavant du collége des Douze, y furent nommés généraux de la nation. On leur adjoignit, comme directeur des affaires ecclésiastiques, l'abbé Dominique Raffaëlli. Le choix de la consulte ne pouvait être meilleur : les nouveaux généraux étaient remplis de zèle pour la chose publique. Ils avaient pour les Génois une de ces haines profondes qui, nées lentement et par une suite non interrompue d'injures odieuses et criminelles, rendent la vengeance comme instinctive et nécessaire à l'existence. Leur premier soin fut d'organiser les milices. Ils nommèrent un colonel par piève; un capitaine et des officiers subalternes par paroisse. Puis, d'un commun accord, ils résolurent de reprendre l'offensive. Toutefois, avant de commencer les hostilités, ils députèrent vers Gropallo le curé de Furiani et un moine de la Chartreuse de Pise, pour demander le redressement de leurs griefs. Gropallo se refusa à faire aucune réponse; alors ils marchèrent sur Bastia, s'emparèrent du fort de Monseratto, des Capucins, ainsi que des autres couvents fortifiés par les Génois, et pénétrèrent dans Terra-Vecchia, qu'ils occupèrent.

Lorsqu'ils virent la multitude des insurgés maîtres de la ville et se préparant à serrer de près la citadelle, les gouverneurs, qui jusque-là s'étaient montrés intraitables, devinrent beaucoup plus humbles et recoururent de nouveau aux négociations. Malgré sa répugnance très-légitime, l'évêque d'Aléria se chargea encore une fois du rôle de médiateur. Il alla trouver les généraux corses, qui déclarèrent ne vouloir déposer les armes qu'autant qu'on aurait fait droit aux demandes déjà formulées. L'évêque leur ayant fait observer que les pouvoirs des gouverneurs ne s'étendaient pas jusque-là; que ces demandes ressortaient nécessairement de l'autorité du sénat; qu'ils ne pourraient prendre que des mesures provisoires, et qu'il fallait, pour pouvoir agir, une suspension d'armes, pendant laquelle on enverrait à Gênes des députés, les généraux se laissèrent persuader à consentir l'armistice et y mirent les conditions suivantes :

1° Pendant l'armistice, dont la durée est fixée à quatre mois, il sera permis à tout Corse d'entrer armé dans n'importe quelle ville ou lieu occupé par les Génois, à l'exception toutefois de Bastia;

2° On rétablira la vente du sel qui a été prohibée;

3° Les ports de mer seront librement ouverts aux bâtiments appartenant aux nationaux ou trafiquant pour leur compte;

4° La république ne pourra faire aucune réparation ni augmentation à ses fortifications dans l'île;

5° Les prisons seront ouvertes à tous les nationaux qui y sont renfermés.

Malgré la dureté de ces conditions, les gouverneurs y souscrivirent sans hésiter, tant ils jugeaient leur position difficile; et les Corses, satisfaits d'avoir humilié l'orgueil des Génois, abandonnèrent Bastia, pour s'occuper de la prochaine consulte.

On s'étonnera sans doute de voir les insurgés se retirer ainsi, à plusieurs reprises, de Bastia sans chercher à s'emparer de la citadelle ou tout au moins sans rester maîtres de la ville. Mais si on réfléchit, d'une part, que les milices nationales se composaient d'hommes ayant quitté leurs travaux des champs pour une expédition de courte durée, vivant a leurs propres frais et désireux de retourner à leurs affaires le plus vite possible, et d'autre part, qu'il n'était guère possible de s'emparer de la citadelle sans artillerie, on concevrà facilement que les généraux préférassent abandonner la ville que de voir s'affaiblir leurs forces, en face de l'ennemi, par le depart journalier des volontaires.

Ces événements se passaient à la fin de 1730. L'armistice devait finir au 1er mai de l'année suivante. Ce laps de temps était nécessaire aux Génois comme aux Corses pour se préparer à la guerre; car les uns et les autres y étaient plus que jamais résolus; ils sentaient que c'était là une question d'affranchissement ou de servitude, de domination absolue ou d'abandon général. Les Corses manquaient de tout; ils n'avaient ni argent, ni armes, ni munitions, point d'appuis à l'extérieur : seulement quelques âmes généreuses, isolées et craintives, les favorisaient en leur envoyant les choses les plus nécessaires. Ils n'avaient donc à faire de fonds que sur eux-mêmes; ils s'y résignèrent avec ce courage et cette fermeté d'âme qui font entreprendre et exécuter les grandes choses.

La consulte indiquée par les généraux s'ouvrit à Corté le 9 février 1731; elle fut très-nombreuse, et dura huit jours. On y discuta les affaires les plus pressantes du pays; on y renouvela le serment de s'affranchir à jamais de la domination génoise. Ceccaldi et Giafferi y furent confirmés dans le généralat, et investis d'un pouvoir absolu; on y décréta que les pièves nommeraient des *consultorii*, c'est-à-dire des représentants aux consultes; qu'elles éliraient également des officiers pour la guerre. On renouvela les lois civiles, et on restreignit les lois criminelles à l'ancien statut; on établit une pénalité pour les simples délits, et on fixa à 20 sous par feu la capitation à payer pour se procurer des armes et des munitions. Ayant ainsi réglé les affaires principales, la consulte fut dissoute et prorogée à une époque qu'on fixerait ultérieurement.

Les mesures provisoires prises par les généraux leur faisaient concevoir une heureuse issue pour leur entreprise. Cependant ils voyaient avec peine plusieurs parties assez importantes de la nation, telles que le Nebbio et la Balagne se tenir dans une neutralité fâcheuse; ils craignirent qu'il n'y eût là-dessous quelque intrigue génoise, et pour déjouer toutes les manœuvres de leurs ennemis, ils résolurent de donner à l'insurrection un caractère de légalité morale qui lui manquait. Ils convoquèrent donc pour le mois d'avril, à Orezza, une consulte de tous les théologiens de l'île, pour résoudre la question de savoir si la guerre était permise; mais, avant que cette assemblée se fût réunie, la Balagne et le Nebbio s'étaient spontanément soulevés, et avaient attaqué l'Algajola et Saint-Florent, tandis que le capitaine Mathieu Stefanini, à la tête des habitants de Farinole, s'emparait de la tour de la Mortella. Les commissaires génois se plaignirent alors vivement à Ceccaldi et à Giafferi de cette infraction au traité. Mais Poletti d'Olmeta, qui assiégeait Saint-Florent, répondit aux envoyés des généraux que, n'ayant point concouru pour sa part à l'armistice, il ne se croyait pas obligé de s'y conformer, et que, par conséquent, il continuerait à attaquer une ville dont la garnison lui était hostile. Les habitants de la Balagne, qui assiégeaient l'Algajola, firent la même

réponse; de plus ils s'emparèrent de la ville et en démolirent les maisons, tandis que la garnison se sauvait par mer à Calvi (1).

Pendant ce temps, les théologiens, convoqués comme nous l'avons dit, s'assemblèrent en congrès à Orezza; ils examinèrent la question de savoir si la guerre contre la république était légitime ou non. L'assemblée se prononça unanimement pour l'affirmative; elle déclara que, dans le cas où la république refuserait de faire droit aux réclamations du peuple, il était juste et nécessaire de lui faire une guerre défensive et offensive, déliant les peuples du serment de fidélité, si jamais il avait été prêté.

Cette décision fut prise au mois d'avril 1731.

Le 12 mai suivant, une nouvelle consulte générale eut lieu au couvent de Bozio. On y accourut de tous les côtés de l'île : le Delà-des-Monts comme le Deçà-des-Monts y envoyèrent leurs *consultorii*, qui délibérèrent d'abord sur les mesures à prendre dans les circonstances présentes. L'armistice était expiré : les Génois avaient mis à profit ce temps pour se préparer à la guerre ; ils venaient d'envoyer dans l'île deux nouveaux commissaires extraordinaires, Fornari et Grimaldi; mais ce changement de gouverneur n'était fait que pour gagner du temps : leurs vaisseaux croisaient dans la mer de Toscane, et soumettaient à un rigoureux droit de visite tous les bâtiments abordant dans l'île. La faiblesse de Gênes était bien connue en Corse. Cette superbe république, considérablement déchue de son antique splendeur, ne pouvait plus rien par elle-même. Mais on n'ignorait point qu'elle cherchait ailleurs des auxiliaires qu'elle trouverait sans aucun doute; car ses patriciens étaient assez riches pour payer largement des mercenaires. Les exilés corses qui habitaient le continent avaient prevenu les généraux des intrigues des Génois. La consulte fut donc informée du danger qui menaçait le pays, et la guerre y fut résolue. Cependant, comme il s'agissait maintenant non-seulement de combattre les Génois, mais aussi leurs auxiliaires, quels qu'ils fussent, la consulte voulut avoir l'assentiment du peuple. Les délibérations secrètes des députés ayant été closes la veille de la Pentecôte, on célébra cette fête avec la plus grande pompe religieuse, et, après la bénédiction, le prêtre don Antoine Mariani de Corté monta à la tribune élevée sur la place publique et harangua le peuple. Il rappela brièvement les droits de la nation, les injures des Génois, et les réclamations qui avaient été faites pour rétablir les anciens priviléges. Puis, s'adressant au peuple, il lui demanda s'il était d'avis de faire la guerre dans le cas où la république refuserait d'accorder ce qui lui était réclamé. Le peuple répondit unanimement et par acclamation que *oui;* qu'il voulait la guerre; qu'il la soutiendrait de toutes ses forces, et y sacrifierait sa vie. Alors l'assemblée se sépara aux cris de Vive la patrie, *Evviva la patria*. On ne tira pas de coups de fusil, dit le chroniqueur, parce qu'on gardait la poudre pour l'ennemi (1).

L'insurrection, comme on le voit, avait gagné du terrain. Il ne restait plus aux Génois que les villes maritimes, et dans quelques villages un petit nombre de partisans isolés et sans force que le courant entraînait chaque jour.

Aussitôt après la consulte, les généraux avaient voulu profiter de l'élan universel, pour pousser en avant les affaires de la nation et reprendre l'offensive. Mais, comme ils s'attendaient à voir les Génois venir en force pour les accabler, ils pensèrent qu'il était nécessaire d'aller chercher de l'appui sur le continent, et intéresser à la cause de l'insurrection quelque nation qui aurait avantage à posséder en Corse un ou plusieurs points maritimes. Giafferi et le chanoine Érasme Orticoni, un des hommes les plus éclairés et les plus dévoués de la nation, partirent à cet effet pour l'Italie. Le premier était chargé simplement des approvisionnements nécessaires à la guerre; le second avait mission d'aller d'abord à Rome offrir au pape la souveraineté de l'île, et, dans le cas où

(1) *Memorie delle Rivoluzione di Corsica M. SS.*, t. 1, p. 60 et suiv., de la bibliothèque du comte Colonna de Cinarca.

(1) *Memorie M. SS. delle Rivoluzione di Corsica.*

il la refuserait, de s'adresser à telle autre puissance qu'il jugerait convenable.

Tandis que ces deux chargés d'affaires allaient ainsi s'acquitter de leur mission, Colonna-Ceccaldi, qui était resté seul à la tête des affaires, envoyait à Bastia le piévan Aïtelli de Rostino, pour demander à Fornari une prolongation à l'armistice et lui exposer de nouveau les griefs de la nation. Fornari répondit à Aïtelli que la république ne pouvait traiter avec des rebelles, et qu'il fallait, avant tout, qu'ils déposassent les armes et se remissent entièrement à sa discrétion; qu'elle était bonne mère, et qu'elle les traiterait avec indulgence.

La réponse de Fornari excita la plus vive indignation parmi les nationaux; on résolut immédiatement d'aller bloquer Bastia. Pierre-Simon Ginestra, officier supérieur au service de Naples et qui venait d'arriver du continent, fut chargé du commandement en chef de l'armée assiégeante, tandis que Ciatten occuperait le Nebbio et resserrait Saint-Florent. Ginestra établit son quartier général à Cardo et occupa les couvents de Saint-Joseph, des Capucins et de Saint-François.

En voyant l'ennemi à leurs portes, les habitants de Bastia furent saisis d'une grande frayeur. Les commissaires génois cherchèrent autant qu'ils purent à relever leur courage. Ils les engagèrent à une vigoureuse défense, leur donnant à entendre que c'était là leur unique moyen de salut, en attendant l'arrivée des renforts qu'on préparait à Gênes. Ils persuadèrent également aux habitants de Lota de venir s'enfermer dans la ville, leur promettant une large indemnité pour les pertes qu'ils auraient éprouvées. Les Lotinchi, qui penchaient pour Gênes, se laissèrent facilement persuader, et vinrent prêter leur appui à la ville. Ginestra les somma de rentrer chez eux; et comme ils s'y refusèrent, il envoya Antoine Buttafuoco et Ignace Aïtelli incendier leur village et dévaster leurs champs.

En même temps que Ginestra était venu mettre le siége devant Bastia, Luc d'Ornano et Jean-François Lusinchi, généraux du Delà-des-Monts, allaient mettre le siége devant Ajaccio. Le Delà-des-Monts avait envoyé ses députés à la consulte de Bozio. Il avait embrassé, comme le Deçà-des-Monts, la cause de l'indépendance et s'était organisé d'après les règlements délibérés dans la consulte.

Nous avons dit plus haut que les Génois, en établissant la colonie grecque à Paomia, avaient eu l'imprudence de ne pas décider au préalable la question de propriété. Les conséquences de cette faute se virent à cette époque. Les Corses voisins de la colonie profitèrent des premiers troubles pour l'attaquer à main armée. Les habitants du Niolo, ainsi que ceux de Vico, se présentèrent en grand nombre sur les terres des Grecs, et leur dirent qu'il leur fallait entrer dans la ligue de tous les peuples de la Corse contre les Génois. Les Grecs, qui n'avaient reçu que des bienfaits de Gênes, s'y refusèrent. On en vint aux mains. Les Grecs, bien armés, et d'ailleurs remplis de courage, repoussèrent d'abord les assaillants; mais ne pouvant résister au grand nombre de leurs ennemis, et n'étant point secourus par les Génois, ils durent céder, et fuyant leur nouvelle patrie, ils allèrent s'établir à Ajaccio, où les Génois les organisèrent aussitôt en milice. Après leur départ, les habitants de Vico entrèrent dans leur territoire et le ravagèrent entièrement.

Les généraux ne purent s'opposer à cet acte de vengeance et ne songèrent pas à en punir les auteurs; ils avaient d'ailleurs d'autres soucis. Giafferi était de retour de son expédition. Il avait frété à Livourne un vaisseau français, et l'avait chargé des munitions qu'il avait achetées en Toscane avec l'argent emporté de Corse et celui des patriotes établis sur le continent. Mais ces approvisionnements, obtenus par tant de sacrifices, ne purent arriver à bon port. Le bâtiment, surpris par la croisière génoise dans les eaux de la Gorgone, fut obligé de se rendre. Les Corses qui s'y trouvaient furent faits prisonniers et les munitions envoyées à Bastia. Les Génois eurent bien soin de faire parvenir cette nouvelle aux généraux, qu'elle contrista beaucoup. Cependant les siéges de Bastia, Calvi et Ajaccio n'en furent pas moins poussés avec vigueur, et on pouvait espérer voir tomber la première de ces villes entre les mains des nationaux, lorsque les

Génois reçurent tout à coup les secours qu'ils attendaient depuis longtemps et qui devaient faire changer l'état des choses.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE DES TROUPES ALLEMANDES SOUS LE BARON DE WACHTENDOCK. — AFFAIRE DE SAINT-PELLEGRINO.— ARMISTICE. — ARRIVÉE DU PRINCE DE WURTEMBERG; IL SOUMET LE DEÇA-DES-MONTS. — TRAITÉ DE PAIX. — DÉPART DE WURTEMBERG. — ARRESTATIONS DE GIAFFERI, AÏTELLI, RAFFAELLI ET CECCALDI. — RATIFICATION DU TRAITE. — LES ALLEMANDS QUITTENT LA CORSE.

(1731-1733.)

Dès le commencement de l'insurrection, la république avait songé à se procurer un appui étranger pour maintenir sa domination en Corse. Cependant comme elle était très-jalouse de sa possession, elle n'aurait voulu pour rien au monde la compromettre en appelant un allié qui aurait pu devenir un rival. Elle ne s'adressa donc point aux puissances maritimes, qui avaient un intérêt plus ou moins considérable à mettre le pied dans l'île; elle alla implorer l'empereur d'Autriche Charles VI, dont la valeur purement continentale ne lui faisait aucun ombrage. Charles VI accueillit parfaitement sa demande, et lui accorda l'assistance qu'elle réclamait, à des conditions toutefois très-avantageuses pour lui. Il mit à sa disposition huit mille hommes de troupes. La république s'engagea à les fournir de munitions de bouche et de guerre, à payer 30,000 florins par mois à titre de subside, et à donner une indemnité de cent écus pour chaque soldat mort ou déserteur (1). Les Génois reçurent les huit mille hommes que leur expédia le comte Daun, gouverneur de Milan; mais, croyant pouvoir soumettre les Corses avec peu de monde, ils n'en firent partir d'abord que quatre mille, tenant les autres en réserve.

Les Allemands, commandés par les généraux de Wachtendock, Valdstein et Ristori, arrivèrent à Bastia le 10 août 1731. Le leudemain ils attaquèrent les assiégeants, les rompirent, et les obligèrent à la retraite.

(1) Il s'agit ici de l'écu romain de 6 fr

La nouvelle de l'arrivée des Allemands dans l'île y cause un grand étonnement. On ne pouvait comprendre comment une puissance aussi considérable que l'Autriche prêtait son concours à la république pour opprimer un peuple sans défense. Les Corses professaient pour la maison d'Autriche un profond respect; ils n'auraient point voulu porter les armes contre César; mais lorsqu'ils virent César venir les attaquer, ils se défendirent du mieux qu'ils purent. La défaite des milices assiégeantes ne découragea nullement les généraux. Ils appelèrent aux armes la nation, et allèrent camper sur les coteaux de Furiani.

D'un autre côté, Camille Doria, qui accompagnait Wachtendock, s'empressa d'incendier le village de Cardo, et se portant ensuite à Canari, où habitait Alessandrini, il brûla sa maison et emmena prisonniers sa femme et ses enfants. Puis il marcha vers Saint-Florent, tandis que Wachtendock allait s'emparer de Saint-Pellegrino. Ciatten, qui commandait à Saint-Florent, où il avait arboré le drapeau d'Aragon (1), voyant qu'il ne pouvait défendre la place, l'abandonna avant l'arrivée de l'ennemi, et se retira à Calenzana. Wachtendock s'empara de Saint-Pellegrino, qui se rendit sans tirer un coup. Mais, quand il fut maître de ce fort, sa position devint très-embarrassante. Les nationaux, qui l'avaient suivi à distance, escarmouchant et lui tuant beaucoup de monde, lui coupèrent tous moyens de retraite. Saint-Pellegrino était dépourvu de vivres, et les bâtiments génois qui portaient les subsistances de l'armée ne pouvaient aborder à cause du mauvais temps. Les soldats n'avaient ni pain ni eau. Wachtendock, se trouvant au dépourvu de toutes choses, proposa un armistice. Les généraux, qui craignaient, par une

(1) Les généraux avaient arboré à Saint-Florent et à Corte la bannière d'Aragon parce qu'ils avaient reçu, des patriotes de Livourne, l'assurance que la cour d'Espagne leur prêterait assistance.

trop vive résistance, d'irriter l'empereur, y consentirent. Il fut convenu que les hostilités cesseraient pendant deux mois; que les Corses exposeraient leurs raisons à l'empereur, et que l'on traiterait de la paix sous sa garantie.

Les griefs des Corses furent envoyés à Vienne. Mais avant que l'on connût la réponse qui leur était faite, les deux mois s'étaient écoulés, et les hostilités avaient recommencé par la défaite d'un corps nombreux d'Allemands qui allait relever la garnison de Saint-Pellegrino. Wachtendock se vit obligé alors de faire venir les quatre mille hommes qui étaient restés à Gênes, et il écrivit en même temps au comte Daun que les troupes dont il disposait pourraient bien être insuffisantes, car il avait à combattre des hommes qui ne connaissaient pas la peur (1).

La fin de l'année 1731 et le commencement de 1732 se passèrent sans événements bien remarquables. Il y eut différents combats entre les Austro-Liguriens et les Corses où les chances furent diverses et les résultats compensés. Le 2 février 1732, Camille Doria et le colonel de Vins, ayant voulu s'aventurer en Balagne et s'avancer jusqu'à Calenzana, y furent vigoureusement reçus par Ciatten, et obligés, après avoir perdu beaucoup de monde, de se retirer sous le canon de Calvi.

Cette défaite et le peu de succès qu'avaient obtenu jusque-là les armes impériales, déterminèrent la république à demander de nouvelles troupes à Charles VI, pour pouvoir agir avec plus de vigueur. Sur les ordres reçus de Vienne, le comte Daun fit partir pour Gênes un nouveau corps de quatre mille hommes commandés par le prince de Wurtemberg et le général Schimittau.

Les instructions du prince de Wurtemberg étaient d'arriver à un accommodement avec les insurgés. Aussi à peine fut-il débarqué, qu'il publia une amnistie générale, fixant à cinq jours le délai accordé pour déposer les armes. La proclamation de Wurtemberg était peu explicite; au fond elle demandait que les Corses se soumissent à la république sans stipuler aucune garantie : c'était exiger ce qu'ils avaient déjà refusé à Wachtendock, ce qu'ils étaient décidés à refuser toujours. Elle ne produisit aucun effet. P.-B. Rivarola, qui avait accompagné Wurtemberg en qualité de commissaire, profita de cette circonstance pour lui représenter qu'il serait honteux pour les armes impériales de traiter sans avoir vaincu. Cédant aux conseils de Rivarola, et encore plus à l'idée que les Corses seraient beaucoup plus traitables après une défaite, Wurtemberg résolut de recommencer la guerre. Il ordonna en conséquence aux généraux Wachtendock et Schimittau de marcher avec cinq mille hommes vers les hauteurs de Saint-Florent, où était campé Giafferi; au prince de Culembach d'aller avec cinq mille hommes attaquer Ceccaldi, qui se trouvait en Balagne; au général Waldstein de partir de Bastia avec deux mille hommes pour déloger les Corses établis au Vescovato. Quant à lui, à la tête d'environ sept mille hommes divisés en trois colonnes, il partit de Calvi pour défiler vers Corté, de manière à resserrer les Corses entre les troupes de Wachteudock et les hussards de Waldstein.

Ceccaldi et Giafferi, maîtres des hauteurs et des défilés, ne s'opposerent pas à la marche des troupes austro-liguriennes; ils se contentèrent seulement de les harceler et de leur faire éprouver des pertes considérables. Les princes de Wurtemberg et de Culembach soumirent ainsi en apparence la Balagne, Wachtendock et Schimittau, une très-grande partie du Nebbio, tandis que Waldstein rejetait au delà du Golo les nationaux qu'il avait à combattre.

Wurtemberg ne s'exagéra pas le résultat de ces succès; il comprit parfaitement que les Corses ne se tenaient pas pour vaincus, et qu'il lui faudrait et plus de temps et plus de troupes qu'il n'en avait pour les soumettre réellement; il ne pouvait se dissimuler aussi que l'influence morale exercée par l'autorité de l'empereur était pour beaucoup dans le peu d'opposition qu'il venait de rencontrer à diverses reprises. Les Corses lui avaient fait savoir qu'ils avaient grand regret à combattre les armes de l'empereur. Ils avaient prié Charles VI de jeter un regard de commisération sur

(1) Cambiagi, t. III, liv. XIII.

eux, et avaient dépêché un député pour représenter leurs griefs; mais les intrigues des Génois avaient empêché jusque-là qu'on y eût égard. Cependant le prince de Wurtemberg ayant fait connaître au comte Daun sa position, et lui ayant en outre exposé qu'il lui faudrait de nouvelles troupes pour agir, celui-ci lui manda que l'empereur verrait avec plaisir un arrangement entre les Génois et les Corses, et qu'il le prendrait sous sa garantie. Wurtemberg ne demandait pas mieux que de terminer pacifiquement et avec gloire son expédition en Corse. Il s'empressa donc, par un édit du 1er mai 1732, de faire connaître à la nation les dispositions bienveillantes de l'empereur.

Les généraux Giafferi et Ceccaldi profitèrent de cette occasion pour assurer Wurtemberg qu'ils étaient parfaitement disposés à se soumettre aux volontés de Sa Majesté.

Dès lors les choses marchèrent à grands pas. Le 4 mai, les généraux assemblèrent un conseil des principaux de la nation, et il fut unanimement décidé de traiter de la paix. Jérôme Ceccaldi et quelques autres capitaines furent envoyés vers Wurtemberg pour opérer entre ses mains le dépôt des armes. Les soumissions des provinces commencèrent à arriver. Wurtemberg, voyant qu'il n'y avait plus qu'à s'entendre sur les conditions particulières, convoqua à Corté un congrès qui s'ouvrit le 10 mai. Les Corses y étaient représentés par André Colonna-Ceccaldi, par don Louis Giafferi, Simon Rafaëlli, le piévan Aïtelli, Charles Alessandrini et Évariste Piccioli; les Génois par les patriciens Camille Doria, François Grimaldi et Paul-Baptiste Rivarola; les Impériaux étaient : les princes de Wurtemberg, de Culembach et de Waldeck, le baron de Wachtendock et le comte de Ligneville.

Le prince de Wurtemberg ouvrit la séance par un discours où il se félicitait de pouvoir servir d'intermédiaire à une paix désirable et nécessaire à tous. Giafferi rappela les griefs de la nation qui l'avaient obligée à prendre les armes, et Rivarola protesta, au nom de la république, de son affection et de sa bienveillance envers les Corses; puis on discuta les différents articles, qui furent formulés séance tenante. En substance ils portaient :

1° Que la république accordait une amnistie générale pour tout ce qui avait pu être fait jusqu'au 1er juin 1731, et retirait l'expression de *rebelles* appliquée aux Corses;

2° Qu'elle faisait remise de l'impôt jusqu'au 1er janvier 1733;

3° Qu'elle accordait aux Corses, selon leur demande, un ordre de noblesse;

4° Qu'elle ne s'opposerait point à la nomination des nationaux aux évêchés;

5° Qu'elle autoriserait l'établissement des séminaires;

6° Qu'on rétablirait à Gênes l'orateur pour exposer les plaintes de la nation;

7° Qu'on créerait des promoteurs des arts et du commerce;

8° Que l'industrie de la soie serait exempte de tous droits pendant vingt-cinq ans;

9° Qu'il y aurait près de chaque tribunal un avocat des pauvres prisonniers;

10° Que les nobles Douze pourraient nommer un avocat pour assister au syndicat des magistrats et présenter les requêtes des pauvres qui auraient été lésés.

Ce règlement, quoique insuffisant, puisqu'il ne parlait ni de la réduction de l'impôt, ni de l'admission aux emplois civils, ni de la liberté commerciale, etc., fut cependant accepté par les commissaires de la nation comme une œuvre transitoire. Wurtemberg annonça qu'il allait le porter lui-même à la signature de l'empereur. En partant avec le plus grand nombre des troupes allemandes, il laissa le général Wachtendock chargé de recevoir la soumission des habitants, et lui enjoignit d'attendre, pour quitter l'île, l'avis de la ratification du traité par Charles VI.

Les embarras de cette longue guerre semblaient ainsi finis, et les généraux se félicitaient d'avoir mené à bien une si difficile entreprise, lorsqu'au milieu de la plus grande tranquillité Ceccaldi Giafferi, Rafaëlli et Aïtelli furent tout à coup arrêtés, conduits à Bastia, et de là expédiés à Gênes (1er juin 1732).

La nouvelle de cet attentat causa une stupeur générale, et remplit d'effroi ceux

qui s'étaient montrés le plus dévoués aux intérêts de la patrie. On recourut d'accord à Wachtendock. Celui-ci s'excusa, disant que les chefs arrêtés étaient accusés de haute trahison. On écrivit alors au prince de Wurtemberg pour lui annoncer la violation du traité et réclamer sa garantie. On adressa une plainte respectueuse à l'empereur, et on pria le prince Eugène de Savoie d'intercéder auprès de lui. Ces démarches eurent un plein succès; malgré les instances des Génois, qui faisaient représenter à Charles VI la nécessité de sacrifier les chefs de l'insurrection pour assurer la tranquillité du pays, malgré l'or prodigué à la cour, l'empereur tint ferme, et, ratifiant le traité, obligea la république à mettre en liberté les quatre chefs arbitrairement arrêtés. Les Corses trouvèrent en cette circonstance un protecteur très-chaleureux dans le prince Eugène de Savoie, tandis que le prince de Wurtemberg, gagné, dit-on, par les riches présents que les Génois lui avaient faits, sembla oublier ses devoirs en abandonnant au ressentiment de ceux-ci les Corses qui avaient eu foi en sa parole (1).

Les démarches pour obtenir la mise en liberté des chefs et la ratification du traité avaient traîné environ un an. Dès que Wachtendock connut les intentions de l'empereur, il fit publier dans toute l'île l'édit de garantie. Il remit aux autorités genoises les places qu'il occupait, et, s'embarquant avec le reste de ses troupes, il quitta la Corse, où plus de trois mille Allemands avaient trouvé leur tombeau (15 juin 1733).

« L'expédition allemande fut en tout préjudiciable à ceux qui l'avaient sollicitée. Tant qu'elle dura, la présence de tels auxiliaires enleva toute réputation aux forces génoises et toute autorité aux magistrats. La Corse ne reconnaissait plus ceux-ci, et personne ne recourait à eux. Les généraux allemands faisaient des armistices auxquels la république était obligée de se conformer. Elle payait au complet la solde des troupes, dont, plus d'une fois, une partie avait été ramenée sur le continent. Quand, après le règlement publié, le prince de Wurtemberg partit et que les soldats sortirent de l'île, l'Autriche demanda quatre cent mille génuines (environ trois millions de francs) pour les frais de la guerre. Il fallut voter pour les chefs impériaux de larges récompenses. Les dépenses patentes n'étaient pas les seules à couvrir; et l'on assurait que sur les fonds expédiés dans l'île il se trouvait un mécompte de cinq millions de livres, resté inexplicable. A plusieurs époques de cette longue querelle, on voit percer le soupçon que parmi les causes qui la rendaient éternelle se trouvaient certains intérêts privés de gens qui faisaient mieux leurs affaires que celles de la république (1). »

CHAPITRE IV.

MESURES PRISES PAR LES CORSES EN L'ABSENCE DE LEURS CHEFS. — HYACINTHE PAOLI LIEUTENANT GÉNÉRAL. — PALLAVICINI GOUVERNEUR GÉNOIS. — SA CONDUITE. — DÉFAITE DE GUILLARDI ET DE PETRICONI.

(1734.)

Lorsque le sénat, sur l'ordre formel de l'empereur Charles VI, se vit obligé de relâcher les quatre chefs qu'il détenait prisonniers à Savone, il les fit comparaître devant lui; et, après avoir reçu leur acte de soumission, il leur défendit de rentrer en Corse. Dans les circonstances où ils se trouvaient, les chefs ne firent aucune objection à cet ordre arbitraire; ils consentirent à ce que l'on exigeait d'eux, et quittèrent l'État de Gênes. Ceccaldi partit pour l'Espagne, où il fut nommé colonel. Raffaelli alla à Rome, où le pape lui donna la place d'auditeur au tribunal de Monte-Citorio. Aïtelli passa à Livourne, et y fut bientôt après rejoint par Giafferi, que les Génois avaient voulu s'attacher en lui assurant une pension.

De Livourne il ne fut point difficile à Giafferi et à Aïtelli de se mettre au courant de ce qui se passait en Corse, et d'y encourager une nouvelle insurrection. La conduite que le sénat avait tenue à leur égard avait été on ne peut plus im-

(1) Cambiagi, t. III, liv. XIII.

(1) Vincens, *Hist. de la république de Gênes*, t. III, p. 341.

Digitized by Google

prudente. Les populations, irritées de la violation du traité garanti par l'empereur, irritées plus encore de l'arrestation arbitraire de chefs qu'elles aimaient et que l'on avait menacés de la mort, avaient résolu de se soustraire à jamais à une domination aussi tyrannique. Pour quelque temps encore elles dissimulèrent leur ressentiment; mais dès qu'elles apprirent que leurs chefs étaient en sûreté, elles commencèrent à s'agiter, et se préparèrent à une nouvelle révolte. D'un commun accord elles nommèrent pour leur général provisoire Hyacinthe de Paoli, qui avait déjà donné des preuves d'un zèle ardent pour les intérêts de la patrie. Paoli méritait bien la confiance que le peuple avait en lui : poëte, orateur, homme d'État, il avait déjà employé les ressources de son esprit au service de son pays, et avait en outre montré beaucoup de capacité militaire dans la guerre précédente. Comme il ne voulait pas supporter seul une aussi grande responsabilité, il s'adjoignit comme collègue un ardent et valeureux patriote de Rostino, Jean-Jacques Castineta, et appela aux armes les pièves de Rostino, d'Orezza et de Casacconi, que l'incertitude de l'avenir tenait toujours en éveil (janvier 1734).

Tandis que les insulaires se préparaient ainsi à recommencer la guerre, le gouvernement génois envoyait en Corse le sénateur Jérôme Pallavicini, en lui recommandant de traiter avec douceur un peuple qu'il savait disposé à venger l'insulte qu'on venait de lui faire. Le premier soin du nouveau gouverneur fut de s'assurer, par de magnifiques promesses, le concours de quelques personnes influentes des pays avoisinant Bastia. Puis, il voulut se rendre maître des hommes qui lui étaient désignés comme les chefs de la conspiration qui se tramait. Alessandrini fut arrêté tout à coup au milieu de sa famille, lorsqu'il ne donnait aucunement lieu à cette mesure de rigueur. Il n'était pas aussi facile de s'emparer des chefs de l'intérieur. Pallavicini essaya d'employer la ruse. Il leur écrivit de se rendre à Bastia pour exposer les motifs de leur mécontentement. Ils demandèrent un sauf-conduit, qui leur fut refusé; alors ils virent clairement qu'on en voulait à leur liberté; et, les soupçons s'étant bientôt changés en certitude, ils se réunirent en consulte à Rostino, où Paoli et Castineta firent déclarer rebelles et traîtres à la patrie ceux qui se rendraient à Bastia pour traiter avec le gouverneur.

Pallavicini, voyant que l'insurrection prenait consistance, voulut l'arrêter immédiatement. Il savait que les Corses n'avaient point d'armes, et il pensa qu'il suffirait d'agir promptement, et avec des forces suffisantes, pour s'emparer des chefs et éteindre d'un seul coup l'incendie prêt à s'allumer. Il expédia à Rostino, avec quatre cents hommes, le commandant Guillardi. Celui-ci divisa sa troupe en trois corps, comme il en avait reçu l'ordre; et, se réservant une colonne de deux cents hommes, il envoya les autres en avant. Les Corses étaient instruits de cette marche de l'ennemi; mais, comme ils n'avaient pas d'armes pour l'attaquer à découvert, ils attendirent qu'il se fût engagé dans des sentiers difficiles, et alors se ruant avec impétuosité sur lui, ils l'accablèrent, et le défirent entièrement. Guillardi apprit cette nouvelle, et eut à peine le temps de se renfermer, avec les deux cents hommes qui lui restaient, dans le couvent des franciscains de Rostino : il y fut immédiatement cerné par les Corses, armés des fusils qu'ils venaient d'enlever aux Génois, et, au bout de quelques heures d'une vive résistance, voyant qu'il ne pouvait tenir plus longtemps, il se rendit avec sa troupe, qui fut désarmée et renvoyée à Bastia. Le bruit se répandit alors que l'on avait trouvé sur Guillardi une liste contenant les noms des principaux patriotes que la république destinait à la mort; cette nouvelle, vraie ou fausse, produisit la plus grande sensation sur ces populations, très-portées à croire à l'implacable animosité de Gênes, et la révolte se propagea dans les pièves environnantes.

Cependant Pallavicini, humilié et furieux de la défaite de Guillardi, réunit les troupes des environs de Bastia pour essayer de nouveau de s'opposer aux progrès de l'insurrection, et expédia le lieutenant Petriconi à Ajaccio, pour prendre le commandement de deux cents Grecs qui devaient secourir le Château de Corte; et comme il savait que la nouvelle

de la défaite de Guillardi allait parvenir à Gênes, il voulut en prévenir l'effet, en écrivant en ces termes au sénat : « Le Delà-des-Monts ne bougera pas « pour ces premiers mouvements. Le « Cap-Corse m'est entièrement dévoué, « à cause de son commerce maritime. « M. Pierre Casale me répond du Nebbio. Mes troupes invincibles tien- « dront dans l'obéissance les parties « qui avoisinent la mer. La garnison de « Corte en imposera à tout l'intérieur « du royaume (1). » Mais cette certitude de stabilité dont il assurait le sénat il ne la partageait pas lui-même ; il savait très-bien que Paoli et Castineta poussaient partout à la révolte, et la défaite récente des soldats envoyés à Rostino aurait dû lui faire tenir un langage moins superbe.

Castineta avait connaissance de l'expédition projetée par Pallavicini sur Corte ; il savait que les instructions de Petriconi étaient de passer par le Niolo pour se rendre dans cette ville. Il se porta donc en toute hâte dans cette piève, et, ayant appris que les Grecs, harassés de fatigue, prenaient quelque repos à Campotile, il précipita sa marche, tomba sur eux à l'improviste, en tua un grand nombre, laissa les autres se sauver ; puis, sans perdre de temps, se porta à Corte, qu'il serra vivement.

CHAPITRE V.

RETOUR DE GIAFFERI ET D'AÏTELLI. — OFFRE DE SOUVERAINETÉ FAITE A L'ESPAGNE. — ORGANISATION NATIONALE. — LA CORSE SE DÉCLARE INDÉPENDANTE ET DÉCRÈTE SA CONSTITUTION.

(1734-1735.)

Le sénat ne tarda pas à connaître ces événements. Pallavicini fut rappelé. Hughes Fieschi et P.-M. Giustiniani le remplacèrent. Ils avaient mission de traiter d'un arrangement ; car la république n'était pas en mesure de recommencer la guerre. L'empereur d'Autriche, qui la protégeait, ne pouvait lui prêter aucun secours, étant en ce moment occupé des affaires de la Pologne ; et elle ne savait où s'adresser ailleurs. Il était donc très-important pour elle d'arranger à l'amiable les nouvelles difficultés qui se presentaient.

Giafferi et Aïtelli venaient de rentrer en Corse : leur arrivée avait produit un grand enthousiasme. Corte s'était rendu, et plus de six cents personnes, assemblées en consulte dans cette ville, y avaient de nouveau proclamé Giafferi lieutenant général, et décidé de se mettre sous la protection de S. M. Catholique ; Orticoni avait été, dans ce but, envoyé en Espagne, et l'on avait arboré à Corte et dans les autres lieux la bannière d'Aragon.

Les nouveaux commissaires firent savoir à Giafferi qu'ils avaient mission de traiter de la paix. Après avoir consulté les principaux chefs, Giafferi répondit, « que, puisque la garantie impériale n'avait servi à rien, la nation ne traiterait désormais que sous la garantie des cours d'Espagne, de France et de Savoie. » Cette réponse confirma les commissaires dans l'idée que les Corses ne se laisseraient plus amuser par des paroles, et ils retournèrent à Gênes sans avoir rien avancé.

En attendant, Giafferi, profitant de la confiance qu'avait fait naître son retour, poussa autant qu'il put ses avantages, et réduisit les Génois à se renfermer dans les villes du littoral. Ces opérations eurent lieu dans le courant de 1734. La république se trouva à la fin de cette année, quant à ses possessions, exactement au même point où elle était avant l'arrivée des Allemands ; mais son influence morale s'était de beaucoup amoindrie, car il était évident pour tous qu'elle ne pouvait rien tenter désormais par elle-même. Cependant on s'attendait à la voir revenir bientôt, avec des forces supérieures, tenter de conquérir la souveraineté qui lui échappait. Ce fut dans cette prévision que Giafferi chercha les moyens d'organiser une résistance capable de soustraire son pays à une domination qu'il avait résolu de ne plus subir.

Le séjour de Giafferi à Livourne avait été utile à la cause nationale. Il avait éveillé en sa faveur les sympathies des Toscans, et avait pu, avec leur concours, faire passer dans l'île des armes et des

(1) Storia, ms., t. II.

munitions en assez grande quantité. Cédant à ses instances, beaucoup d'officiers corses qui servaient dans les différentes armées de l'Italie, étaient accourus se mettre à la tête des milices, et allaient donner à l'armée un caractère de régularité qui lui était nécessaire pour combattre les troupes disciplinées de la république. Il avait fait aussi l'acquisition de Sébastien Costa, avocat d'un grand talent établi à Gênes, et qui, pour être d'Ajaccio, commençait à éveiller les soupçons du sénat. C'était ainsi que Giafferi cherchait à réunir les hommes intelligents et éclairés, en même temps qu'il organisait les forces matérielles du pays, afin d'établir un gouvernement purement national, dans le cas où la république se montrerait par trop exigeante, et où le roi d'Espagne, à l'exemple du pape, refuserait la souveraineté de l'île, qui allait lui être offerte.

La proposition de souveraineté faite à l'Espagne n'était pas aventurée : depuis longtemps cette puissance avait témoigné sa sympathie pour la Corse; elle avait à son service beaucoup d'officiers de cette nation, et elle venait d'y faire lever un régiment par Barthélemy Seta de Bastelica. Dès les premiers mouvements insurrectionnels de 1729, le marquis de Silva, ambassadeur de S. M. Catholique en Toscane, avait protégé et secouru, autant qu'il avait pu, les insurgés; et, tout dernièrement encore, il avait donné à entendre à Giafferi que sa cour accepterait volontiers le protectorat de l'île s'il lui était offert. Ces considérations avaient déterminé la consulte du mois de mai 1734 à envoyer une ambassade au roi d'Espagne, pour lui offrir la souveraineté de l'île. Orticoni, Seta, Fabiani, Ciavaldini et Rivarola exposèrent aux ministres du roi l'objet de leur mission. Mais soit que l'Espagne craignît d'éveiller la jalousie des autres puissances de l'Europe, soit qu'elle se trouvât embarrassée de la guerre qu'elle avait alors à soutenir, elle refusa l'offre qui lui était faite, assurant toutefois les ambassadeurs qu'elle ne prêterait aucune assistance à la république.

Le résultat des démarches faites auprès de la cour d'Espagne n'était pas encore connu, lorsque Giafferi convoqua, au mois de janvier 1735, une assemblée générale de la nation à Corte. Chaque paroisse envoya son député. Giafferi, qui jusque-là était seul chef de la nation, demanda Hyacinthe Paoli pour collègue. J.-J. Castineta, Simon Fabiani de Santa-Reparata et Ange Lucioni furent nommés maréchaux de camp, ainsi que Giabiconi, qui fut spécialement préposé à la garde des côtes. Sébastien Costa, qui était récemment arrivé du continent, fut chargé de formuler les articles de la constitution qui devait régir le pays, et qui devaient être discutés dans une nouvelle assemblée, indiquée pour le mois de mars, au couvent d'Orezza.

Cette assemblée eut lieu, en effet, le 7 mars; elle fut très-nombreuse. Costa y lut le règlement du 30 janvier, dont on avait ajourné l'exécution en attendant le retour d'Orticoni. Ce règlement établissait la séparation définitive de la Corse d'avec Gênes, et contenait les bases de la constitution. En voici, au reste, le texte même :

1° Le royaume se met sous la protection de l'Immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie, dont on peindra l'image sur les armes et les drapeaux, et dont on célébrera la fête et la veille de la fête par quelques décharges de mousqueterie et d'artillerie, conformément au règlement que la junte dressera à cet effet.

2° On abolit pour toujours tout ce qui reste encore du nom et du gouvernement de Gênes, dont on brûlera publiquement les lois et les statuts, à l'endroit où la junte établira son tribunal et au jour qu'elle déterminera, afin que chacun puisse assister à cette exécution.

3° Tous les notaires seront cassés en même temps, et réhabilités par la junte, dont ils dépendront à l'avenir par rapport à leurs emplois.

4° On frappera toutes sortes de monnaies au nom des primats, qui en détermineront la valeur.

5° Tous les biens et fiefs appartenant aux Génois, ainsi que les viviers, seront confisqués; et les primats en disposeront au profit de l'État.

6° Ceux qui ne prêteront pas respect et obéissance aux primats et à la junte de régence, qui censureront et tourneront en ridicule les titres qu'on donnera aux magistrats, de même que ceux qui ne voudront pas accepter les emplois qu'on leur offrira, seront traités comme rebelles, leurs biens confisqués et eux condamnés à perdre la vie.

7° Quiconque entrera en négociation avec les Génois ou excitera le peuple à désavouer le présent règlement sera puni de même.

8° Les généraux du royaume André Ceccaldi, Hyacinthe Paoli et don Louis Giafferi seront à l'avenir primats du royaume, et on leur donnera le nom d'Altesses Royales de la part de l'assemblée générale et de la junte.

9° On convoquera une assemblée générale du royaume, composée d'un député de chaque ville ou village, et qui portera le titre de Sérénissime. Douze de ces députés pourront, en cas de besoin, représenter tout le royaume, et auront pouvoir de délibérer sur toutes les occurrences, taxes et impositions, et d'en décider. On leur donnera le titre d'Excellences, tant dans l'assemblée que dans l'endroit de leur demeure, où ils commanderont avec un pouvoir subordonné aux primats et à la junte.

10° La junte sera composée de six personnes, qui feront leur résidences où on l'ordonnera. On leur donnera le titre d'Excellence, et l'assemblée générale les changera tous les trois mois, si elle le trouve convenable. Du reste, la convocation de cette assemblée ne se fera que par les primats.

11° On formera un conseil de guerre, qui ne sera composé que de quatre personnes, et dont les résolutions et les décisions unanimes seront approuvées par la junte.

12° On nommera de même quatre magistrats, avec le titre d'Illustrissimes, subordonnés à la junte, qui veilleront à faire régner l'abondance dans le pays et fixeront le prix des vivres.

13° Quatre autres magistrats seront élus avec le titre d'Illustrissimes et changés tous les trois mois, pour avoir soin des grands chemins et veiller à l'administration de la justice et à la conduite des agents de police.

14° On choisira un pareil nombre de magistrats, auxquels on donnera le même titre, pour la direction des monnaies.

15° On élira un commissaire général de guerre avec quatre lieutenants généraux qui commanderont à tous les soldats et officiers subalternes, et mettront en exécution les ordres du conseil de guerre.

16° La junte fera un nouveau code, qui sera publié dans l'espace de quinze jours, et dont les lois lieront tous les habitants du royaume.

17° On créera un contrôleur général, qui sera secrétaire et garde des sceaux, tant auprès des commissaires généraux qu'auprès de la junte, et dressera et scellera tous les décrets.

18° La junte donnera à tous les officiers, depuis le commissaire général jusqu'au dernier des soldats, les patentes personnelles sans lesquelles nul ne pourra, sous peine de mort, exercer sa charge.

19° Chaque membre de l'assemblée générale se choisira un auditeur, qui recevra de même ses patentes de la junte.

20° Enfin on créera aussi deux secrétaires d'État, avec le titre d'Illustrissimes, qui seront chargés du soin de prendre garde que la tranquillité du royaume ne soit point troublée par des traîtres, et auront le pouvoir de leur faire leur procès secrètement et de les condamner à mort.

21° Les lieutenants généraux, lorsqu'ils en seront légitimement empêchés, pourront se faire représenter, tant à l'assemblée que dans la junte.

22° On déclare par la présente que don François Raffaelli et don Louis Ceccaldi, à leur retour dans le royaume, seront rétablis, le premier dans sa charge de président, le second, dans celle de lieutenant général, qu'ils occupaient avant leur départ.

CHAPITRE VI.

RETOUR DE PINELLI. — IL EST DÉFAIT. — ARMISTICE. — PINELLI EST REMPLACÉ PAR RIVAROLA. — SYSTÈME POLITIQUE DE CE DERNIER. — POSITION FACHEUSE DES INSULAIRES.

(1735-1736.)

Les nouveaux pouvoirs furent organisés d'après le règlement que nous venons de citer, et les opérations militaires recommencèrent; car les Génois, inquiets des mouvements de la Corse, s'étaient décidés à y faire passer les troupes dont ils pouvaient disposer. En Tavagna, les nationaux remportèrent un avantage signalé sur les troupes de la république; mais ils furent battus quelques jours après par le colonel Lorca et le major Marcelli, aux environs do Bastia. Ils reprirent bientôt leur revanche en massacrant plus de cinq cents Génois réunis à Biguglia, et en faisant un grand nombre de prisonniers. Cette victoire releva leurs affaires, qui se trouvaient en bonne voie, lorsque arriva dans l'île, comme gouverneur général de la république, le sénateur Félix Pinelli, ce même homme dont l'humeur altière avait donné lieu à l'insurrection de 1729.

Digitized by Google

Le choix de Pinelli, dans les circonstances présentes, était significatif. Personne ne s'y méprit; il ne s'agissait plus maintenant de traiter, mais de vaincre par toutes sortes de moyens. Le nom seul de cet homme inspirait l'épouvante. Il commença par publier un édit dans lequel il enjoignait aux habitants, qu'il appelait rebelles, de venir à Bastia faire acte de soumission à leur souverain légitime, les menaçant des peines les plus sévères s'ils n'obéissaient à ses ordres. Quelques esprits timides se laissèrent effrayer et se soumirent. Pinelli chercha à corrompre les autres par des promesses et de l'argent, et se ménagea des intelligences en Tavagna, à Moriani et à Campoloro. Lorsqu'il crut que tout était bien préparé, il envoya un corps de mille hommes pour soumettre entièrement Campoloro; mais avant d'arriver à sa destination cette troupe fut cernée, attaquée et battue à Moriani. A cette nouvelle Pinelli partit lui-même, à la tête de douze cents hommes, pour punir une si grande insolence. Paoli et Giafferi accoururent à leur tour, le mirent entre deux feux, et l'obligerent à demander grâce, à proposer un armistice de deux mois. Les généraux accordèrent cet armistice, non par générosité, mais parce qu'ils n'avaient plus de munitions (24 sept. 1735).

Mais des deux côtés l'armistice fut mal observé, et on recommença les hostilités dès qu'on le put. La garnison d'Aleria ayant voulu faire une sortie fut taillée en pièces. Pinelli envoya son fils la secourir; mais les nationaux defirent ce jeune homme à Campoloro, et il dut se rendre avec près de cinq cents hommes. Accablé par ce malheur, le gouverneur offrit un nouvel armistice et proposa un échange de prisonniers, ce qui fut accepté (12 novembre).

Le sénat, mécontent de sa conduite, le rappela, et lui donna pour successeurs le marquis Impériale, qui s'excusa, et le chevalier Rivarola, qui se disposa à partir.

Le conseil de la nation crut que le moment était favorable pour traiter de la paix; ses ressources étaient épuisées; il voyait que la résistance devenait tous les jours plus difficile, et il craignait que sous peu elle ne fût impossible. Ainsi pressé, il envoya à Gênes deux députés pour faire des offres de paix. Mais le sénat rejeta cette proposition trop hautaine, et pressa le départ de Rivarola (1) (4 janv. 1736).

Sans changer le système suivi jusqu'alors, Rivarola s'appliqua beaucoup plus à isoler les insulaires qu'à les combattre. Il defendit tout commerce entre les marchands génois et les nationaux, et fit resserrer le blocus de l'île par les croisières de la république, de manière que les Corses se trouvèrent bientôt manquer des choses de première nécessité : ils durent faire du sel avec de l'eau de mer, qu'ils faisaient bouillir, et employèrent la moelle des roseaux pour faire des mèches.

Sur ces entrefaites, deux bâtiments débarquèrent à l'île Rousse des munitions de bouche et de guerre. La nouvelle s'en repandit dans l'île. On ignorait quelle main protectrice jetait ainsi des secours aux nationaux dans leur détresse. Rivarola, qui craignait l'intervention de quelque puissance continentale, fit aussitôt des offres de paix; mais les Corses s'en référèrent aux bases présentées au sénat, et Rivarola ne donna pas de suite à ses propositions.

Les munitions debarquées à l'île Rousse étaient un envoi de patriotes anglais, qui venaient ainsi généreusement au secours d'un peuple combattant pour sa liberté; elles permirent aux Corses de reprendre les hostilités. Aleria et la Paludella tombèrent en leur pouvoir. Ils trouvèrent à Aleria quatre canons, qu'ils allèrent planter devant Bastia. Calvi fut également assiégé. Mais les munitions furent bientôt épuisées, et l'on se vit de nouveau sans moyens de pousser la guerre. La consternation devint universelle, et les généraux eux-mêmes ne savaient comment ils sortiraient de la situation présente, lorsqu'un événement imprevu et presque merveilleux vint tout à coup changer l'état des choses.

(1) Cambiagi, t. III, p. 78.

Digitized by Google

LIVRE IX.

Depuis le roi Théodore jusqu'au départ de M. de Maillebois.

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE DU BARON DE NEUHOFF. — NOUVELLE CONSTITUTION. — LE BARON DE NEUHOFF EST ÉLU ROI. — IL ORGANISE LE ROYAUME. — SES SUCCÈS. — LES ORIUNDI. — ASSEMBLÉE DE CASACCONI. — ORDRE DE LA DÉLIVRANCE. — LES INDIFFÉRENTS. — THÉODORE VA A SARTÈNE. — IL S'EMBARQUE A ALÉRIA.

(1736.)

Le 12 mars 1736 un bâtiment portant pavillon anglais prit terre à Aleria; il avait à son bord un personnage inconnu, qui débarqua avec une suite de seize personnes, de l'argent, des armes et des munitions de bouche et de guerre. Xavier Matra le reçut chez lui avec la déférence due à un monarque, et prévint aussitôt les chefs de la nation de son arrivée. Le mystère dont s'entourait ce personnage, l'aisance et la grandeur de ses manières, les secours importants qu'il apportait (1), la majesté de sa personne et jusqu'à son costume semi-oriental, tout contribua à le faire considérer d'abord comme l'émissaire d'une grande puissance, qui, ne voulant point encore paraître sur la scène, l'envoyait ainsi préparer les voies à son établissement. Mais lorsque les chefs furent venus lui rendre hommage il se fit connaître pour le baron Théodore de Neuhoff.

Théodore Antoine baron de Neuhoff, originaire de la Westphalie, avait été, dans sa jeunesse, page de la duchesse d'Orléans; plus tard, il avait servi en Espagne, où il s'était marié. Revenu en France, il s'était attaché à la fortune de Law, et avait partagé les vicissitudes de grandeur et de misère de son patron. Depuis il avait parcouru l'Europe sans but déterminé, cherchant la fortune, qui se montrait rebelle, mais la poursuivant toujours avec la ténacité que donne la conviction d'une capacité incontestable, qui tôt ou tard doit triompher. Il se trouvait à Gênes lorsque Giafferi et ses compagnons y arrivèrent prisonniers. Il s'entretint à cette occasion avec quelques Corses, qui gémissaient sur le malheureux sort de leur patrie, et leur donna à entendre qu'il pourrait servir leur cause; mais Gênes n'étant pas un lieu très-bien choisi pour discuter des affaires de ce genre, on prit rendez-vous à Livourne. Le baron de Neuhoff ne tarda pas à s'y rendre, et fit part de ses projets au chanoine Orticoni, chargé des affaires diplomatiques de ses compatriotes. Il promettait d'obtenir de princes avec lesquels il était dans d'excellents rapports des secours de toute espèce, et s'engageait à chasser les Génois de l'île dans un très-bref délai. Mais il mettait pour condition à ses démarches que les Corses le choisiraient pour leur roi. Orticoni, ayant reconnu en lui un homme rempli de ressources, connaissant son monde, et bien capable de tenir une partie des promesses magnifiques qu'il faisait, consulta les chefs de la nation, qui lui laissèrent tout pouvoir de traiter; et il s'engagea en leur nom et au nom de la Corse à le reconnaître pour souverain le jour où, par un moyen quelconque, il parviendrait à la soustraire au joug des Génois. A partir de ce moment le baron de Neuhoff, tout occupé de sa fortune, ne prit aucun repos qu'il ne fût

(1) Cambiagi rapporte, t. III, p. 82, que la régence de Tunis fournit au baron de Neuhoff les secours qu'il apporta, et qui consistaient, selon lui, en 10 pièces de canon, 4,000 fusils, 10,000 sequins *gigliati*, une certaine quantité de demi-sequins et de quarts de sequins de Barbarie, 3,000 paires de souliers, 700 sacs de blé et beaucoup d'autres munitions de bouche et de guerre; la valeur totale de ces différents objets était d'un million d'écus, c'est-à-dire de six millions de livres. Cette évaluation, donnée par Cambiagi, nous paraît très-exagérée, et il est matériellement impossible que le baron de Neuhoff soit arrivé en Corse avec des valeurs pour six millions; car, cela étant, il n'aurait pas été obligé, huit mois après, d'aller en personne chercher de nouveaux secours; surtout si, comme le rapporte encore Cambiagi, il toucha 700,000 livres de contributions, frappées sur les villages environnant Bastia, et 2,400,000 liv. de quatre cents membres de l'ordre de la Délivrance (*Ibid.*, p. 112). On ne peut admettre que Théodore ait employé 9 millions dans l'espace de huit mois, et que les Corses aient trouvé ces sommes insuffisantes.

arrivé au but qu'il se proposait. Nous ne le suivrons pas dans ses courses aventureuses; nous nous contenterons de dire qu'il lui fallut dépenser beaucoup de génie pour arriver au résultat qu'il obtint, et qui consistait à se faire livrer, par des marchands, des sommes considérables contre l'échange, très-problématique, des produits d'une île qu'ils ne connaissaient même pas.

Comme on le voit, le baron de Neuhoff n'était pas tout à fait un étranger lorsqu'il arriva en Corse; on l'y avait perdu de vue, il est vrai, mais on refit bientôt connaissance, et les choses marchèrent et très-vite et très-bien.

Le baron de Neuhoff dit aux chefs de la nation qu'il n'avait cessé de s'occuper de eurs intérêts; que les secours qu'il apportait n'étaient qu'une très-faible partie de ceux qui allaient prochainement arriver; qu'il espérait voir sous peu les Génois chassés de l'île, et qu'alors la Corse, redevenue indépendante, se livrant au commerce, aux arts, à l'industrie, prendrait en Europe le rang qui était dû à ses nobles efforts. Il ne voulait, quant à lui, pour tout ce qu'il avait fait, pour tout ce qu'il était disposé à faire encore, qu'être reconnu roi de la Corse. Giafferi et Paoli trouvèrent ses prétentions fort légitimes : ils ne demandaient pas mieux que de lui donner une couronne en échange des secours qu'il pouvait procurer; ils pensaient avec raison que, puisqu'il leur était donné de faire un roi, ils pourraient aussi bien le défaire le cas échéant; ils protestèrent donc de leur reconnaissance et de celle de la nation pour les bienfaits du baron de Neuhoff, et lui déclarèrent qu'ils allaient poser sur sa tête la couronne qu'il ambitionnait. On partit alors pour Cervione. Le futur roi alla occuper le palais épiscopal, abandonné par monseigneur Mari, partisan dévoué des Génois, et l'on s'occupa immédiatement de la nouvelle organisation. Une assemblée générale de la nation, convoquée pour le 15 avril au couvent d'Alesani, délibéra sur les affaires présentes et discuta la constitution du royaume, dont les articles principaux furent ainsi arrêtés :

1° La nation reconnait pour son roi le baron Théodore de Neuhoff. La couronne doit appartenir à ses descendants, garçons ou filles, et à leur défaut au parent qu'il désignera.

2° Dans le cas d'extinction, la nation recouvrera ses droits à la nomination d'un autre roi ou à la formation d'un gouvernement qui lui conviendra.

3° Le roi et ses successeurs exerceront dans sa plénitude l'autorité royale sous les conditions suivantes :

4° Il sera établi une diète de vingt-quatre membres les plus notables; seize seront du Deçà-des-Monts, huit du Delà. Trois membres de la diète résideront toujours à la cour. Le roi ne pourra, sans leur consentement, rien décider en matière d'impôts ou de gabelles, ni en matière de paix et de guerre.

5° Les dignités, charges et emplois de toute sorte appartiendront aux nationaux à l'exclusion de tout étranger.

6° Dès que la constitution sera publiée, tous les Génois qui habitent le royaume en seront chassés. La paix étant rétablie, il ne pourra y avoir dans le royaume d'autres troupes que les troupes corses, excepté celles qui forment la garde du roi et qu'il peut choisir comme il l'entend.

7° Il est défendu à tout Génois, quel qu'il soit, de séjourner ou de s'établir dans le royaume, et le roi lui-même ne peut lui en donner l'autorisation.

8° Les produits bruts ou industriels du pays ne seront soumis à aucun droit à leur sortie.

9° Tous les biens des Génois et des rebelles à la patrie, comme aussi ceux des Grecs établis à Paomia, seront confisqués.

10° Les contributions annuelles ne devront pas dépasser trois livres de monnaie courante pour chaque père de famille. Les demi-tailles et les impositions payées par les veuves seront abolies.

Le sel, que le roi fournira au peuple, ne pourra être vendu au delà de treize sous et demi de monnaie courante la mesure de vingt-deux livres.

11° Les villes du royaume conserveront leurs priviléges pour ce qui regarde l'économie de leurs vivres.

12° Il sera créé dans l'une des villes du royaume une université pour l'étude de la philosophie et des lois.

13° Le roi, pour donner plus d'éclat et de gloire au royaume, y créera un ordre de noblesse composé des hommes les plus considérables de l'île.

14° Tous les bois et toutes les campagnes demeureront la propriété des habitants, comme ils l'ont été par le passé, et comme

ils le sont présentement, de manière que le roi ne pourra y avoir d'autres droits que ceux qu'y avait la république.

Le docteur Gaffori de Corte fut chargé de lire cette constitution au peuple assemblé, et il la porta ensuite à la signature du baron de Neuhoff, qui s'était rendu à cet effet à Alesani. Le baron de Neuhoff, ayant témoigné à Gaffori et aux chefs de la nation toute sa gratitude, signa la constitution, et jura sur l'Évangile de lui être fidèle. Après les solennités religieuses, les généraux placèrent sur sa tête une couronne de chêne et de laurier, et le proclamèrent roi de la Corse, en présence d'une foule immense, accourue de toutes parts pour cette cérémonie. Le peuple consacra par ses acclamations le nouvel élu, qui prit le nom de THÉODORE Ier.

Le premier soin de Théodore fut de songer à l'organisation militaire et civile de l'État qu'il était appelé à gouverner. Il nomma capitaines généraux et premiers ministres d'État Louis Giafferi et Hyacinthe Paoli, qu'il décora du titre de comtes; grand maréchal du palais Xavier Matra, qu'il fit marquis; lieutenant général et gouverneur de la Balagna, Gabiconi, avec le titre de comte; Simon Fabiani, capitaine de la garde royale; Ignace Arrighi de Corte, lieutenant général commandant la piève de Talcini; J.-J. Castineta, lieutenant général commandant la piève de Rostino. L'avocat Costa, créé également comte, fut nommé grand chancelier et garde des sceaux du royaume, et le docteur Gaffori secrétaire du cabinet de S. M. Il chargea les généraux de nommer les officiers inférieurs et de former les compagnies d'hommes d'armes. Costa fut également chargé de la nomination aux emplois dans l'ordre civil. — Les compagnies furent bientôt formées, et il se trouva plus d'hommes de bonne volonté que le besoin n'en requérait. Théodore passa une revue générale de ses troupes, qui se montaient à environ six mille hommes, et les envoya occuper les lieux qui formaient frontière avec les possessions génoises : il fit attaquer en même temps Porto-Vecchio et Sartène, qui se rendirent aussitôt, et par l'occupation de ces places il se trouva presque entièrement maître de la province de la Rocca (23 avril 1736).

Le succès que Théodore venait d'obtenir dans le Delà-des-Monts l'encouragea à pousser ses avantages et à agir avec vigueur dans le Deçà-des-Monts. Il se mit lui-même à la tête d'un corps nombreux de volontaires, et marcha sur Bastia, qu'il resserra étroitement, tandis que Ignace Arrighi assiégeait Saint-Florent, et Antoine Oletta l'Algajola. Arrivé devant Bastia, Théodore somma le marquis Rivarola de se rendre, le menaçant de sa juste colère s'il résistait à ses ordres. Rivarola répondit qu'il se moquait de ses menaces, et fit faire sur les assaillants une décharge d'artillerie qui les obligea à reculer leurs postes. Théodore, ne pouvant, avec ses fusiliers, forcer la ville, chercha à la priver des choses les plus nécessaires; il coupa les canaux qui lui amenaient l'eau, fit défense expresse de porter aux habitants aucune espèce de vivres, et mit à contribution les villages environnants, soupçonnés de sympathie pour les Génois. Pendant qu'il prenait ces mesures, qui étaient fort préjudiciables aux Génois, les généraux Arrighi et Oletta soumettaient le Nebbio, enlevaient aux habitants de Barbaggio et de Patrimonio les armes que leur avaient fournies les Génois, et defaisaient complétement les troupes suisses et génoises accourues pour soutenir leurs partisans.

Dès que la république avait appris l'arrivée en Corse du baron de Neuhoff, elle s'était empressée de publier un manifeste où elle le représentait comme un homme perdu de dettes, sans consistance ni honneur, n'ayant aucun appui, et étant venu en Corse pour y chercher une fortune qu'il n'avait pu trouver ailleurs. Au milieu d'allégations très-véridiques se trouvaient des imputations calomnieuses, auxquelles le roi Théodore crut devoir répondre par un manifeste où, à son tour, il n'épargnait point la sérénissime république; les Génois répliquèrent; Théodore répondit encore; et cette guerre d'édits et de circulaires s'alluma plus ardente et plus passionnée que celle qui se faisait par les armes. Celles-ci cependant prospéraient du côté des Corses; la république, réduite à ses seules places mari-

times, qui souffraient beaucoup de ne pouvoir rien tirer de l'intérieur, chercha à combattre les Corses par les Corses, et elle offrit de larges récompenses à ceux qui voudraient se ranger de son parti.

Environ deux mille nationaux s'enrôlèrent sous ses drapeaux, et on leur donna le nom d'*Oriundi*. De tout temps les Génois ont compté des partisans en Corse. Mais à cette époque le nombre s'en accrut de tous ceux qui, ayant à craindre la sévérité des lois nationales et voulant échapper aux châtiments que leur conduite privée avait pu mériter, se jetèrent dans leur parti en haine de leurs ennemis personnels. Ces *Oriundi* étaient certainement des soldats très-utiles à la république; pleins d'audace et connaissant parfaitement les localités, ils faisaient à propos des sorties, ravageaient les campagnes, incendiaient les habitations et désolaient de toute manière le pays. Théodore, voyant la guerre impie que lui faisaient les Génois, usa de représailles envers eux, et n'épargna ni les personnes ni les choses de leurs partisans. Les *Oriundi*, étant débarqués à Calvi, se portèrent inopinément sur le village de Zilia, qu'occupaient les troupes de Simon Fabiani, qu'ils pensaient surprendre; mais ils trouvèrent, contre leur attente, les nationaux sur leurs gardes, et furent vivement repoussés. Dans une autre affaire qu'ils eurent, vers le même temps, à l'île Rousse, avec les troupes de Théodore, ils se laissèrent enlever une grande quantité de fusils, perdirent des caissons de poudre et d'argent, et eurent deux cents hommes faits prisonniers. Cependant, ces défaites ne découragèrent point Rivarola; il voulut tenter une entreprise hardie, mais qui devait couronner ses efforts si elle réussissait; il savait que Théodore était à Furiani; il ordonna à une forte colonne d'aller l'attaquer à l'improviste. Les Génois s'avancèrent hardiment; Théodore monta à cheval, et, se portant un des premiers contre l'ennemi, l'obligea bientôt à se retirer en toute hâte à Bastia; puis il se porta dans le Nebbio, qui, ayant reçu des armes de Rivarola, refusait de les rendre. Le châtiment qu'il infligea à cette piève fut sévère; mais il fut aussi d'un exemple salutaire pour celles qui auraient voulu l'imiter (17 juillet 1736).

Les succès obtenus par les troupes de Théodore avaient réduit les Génois aux seules villes du littoral : c'était là un bon résultat; mais un résultat insuffisant. En effet, tant que les Génois étaient maîtres des villes, et qu'ils pouvaient, par leurs croisières, arrêter les secours du dehors, les Corses n'étaient pas maîtres chez eux, et se trouvaient encore à la merci de leurs ennemis, pour les objets qu'il leur fallait nécessairement tirer du continent. Théodore avait bien cherché à monter quelques industries; il avait établi des tanneries, des fabriques d'armes, des salines; il avait fait des règlements très-libéraux pour encourager les étrangers à venir s'établir en Corse, et avait fait battre monnaie (1). Mais toutes ces industries et toutes ces mesures ne pouvaient avoir de résultat sérieux et sensible que dans l'avenir, et le présent était très-fâcheux. Les récoltes avaient été mauvaises; les munitions de guerre étaient épuisées; on était menacé de ne pouvoir conserver les avantages péniblement obtenus; les secours annoncés par Théodore n'arrivaient pas, et le peuple commençait à murmurer. Le roi crut alors nécessaire de convoquer une consulte générale des principaux habitants de l'île, dans le couvent de Casacconi (2 septembre). Il y renouvela ses promesses, rassura les députés sur l'avenir, et déclara que si les secours qu'il attendait n'étaient point arrivés à la fin du mois d'octobre il se démettrait de la couronne. En même temps, pour s'opposer autant

(1) Théodore fit frapper des monnaies d'argent et de cuivre; elles furent très-recherchées sur le continent et sont devenues aujourd'hui fort rares. Le cabinet des médailles de Paris possède plusieurs de ces pièces. L'écu d'argent, très-recherché sur le continent, du vivant même de Théodore, porte son effigie, ornée d'une longue perruque surmontée de la couronne royale; du côté de la nuque se trouvent trois chaînons entrelacés, dont le premier et le dernier sont brisés. La légende est *Theodorus rex Corsice*. Au revers de ce type, dans le champ, est l'image de la Vierge avec la date 1736; la légende est *Monstra te esse matrem*. Les pièces de cuivre portent sur une face, entre deux palmes réunies par le bas et surmontées d'une couronne, les lettres T. R., et, à l'exergue, la date 1736; dans le champ, au revers, *soldi cinge*; en deux lignes dans un cercle : Pro. *Bono. Publico. Ro.* Co.

que possible aux croisières génoises, il fit armer en course de grosses barques, leur donna des lettres de marque; et, rassuré sur les dispositions de ses sujets à son égard, il partit pour le Delà-des-Monts, qu'il n'avait point encore visité.

Dès qu'il fut à Porto-Vecchio, Luc d'Ornano, qu'il avait confirmé quelque temps auparavant dans son grade de capitaine général du Delà-des-Monts, vint le trouver avec une grande partie des principaux habitants de la Rocca, et l'engagea à passer à Sartène, où l'attendaient ses fidèles sujets. Ce fut dans cette ville que Théodore créa son ordre de chevalerie de *la Délivrance,* dont en moins de deux mois il y eut, au dire de Cambiagi, plus de quatre cents membres, qui versèrent au trésor mille écus chacun pour droits de chancellerie. Ce fut aussi dans cette ville que, cédant aux désirs des notables habitants, il créa une très-grande quantité de comtes et de marquis.

Théodore ne fit pas un long séjour dans le Delà-des-Monts, et des événements assez inquiétants l'obligèrent bientôt à retourner au centre de l'île. Pendant son absence il s'était opéré un changement dans l'esprit des habitants de ces provinces. Quelques personnages considérables, comme Hyacinthe Paoli, Aurèle Raffaëlli et le piévan Aitelli, n'ayant point été satisfaits dans leur ambition, avaient profité du mécontentement général des populations, qui, inquiétées par les Génois, murmuraient de ne point voir arriver les secours annoncés, pour créer un parti qu'ils appelèrent des *indifférents*, parti neutre entre la république et Théodore, et qu'on supposait prêt à embrasser la cause du vainqueur (1). Théodore chercha à ramener les *indifférents* par la douceur; et lorsqu'il vit qu'ils persistaient dans leur résolution, il les déclara rebelles, et fit marcher contre eux ses troupes. Mais ses troupes furent battues, et Dieu sait ce qui serait advenu de la majesté royale, si Giafferi, intervenant à propos, n'eût, par son influence, arrêté l'orage prêt à éclater, et apaisé provisoirement les esprits. En bon prince, Théodore pardonna à ses sujets peu dociles, mais il comprit que sa position n'était plus tenable, et il résolut d'aller lui-même chercher les secours qu'il avait si longtemps promis, et que ses mandataires infidèles semblaient ne vouloir pas lui envoyer.

Il se rendit le 5 novembre à Sartène. Là, il convoqua une assemblée de ses principaux fonctionnaires et officiers, leur exposa qu'il était de toute nécessité qu'il se rendît en personne sur le continent pour accélérer l'arrivée des secours importants qui lui avaient été formellement assurés; il leur recommanda de rester unis entre eux, leur fit prêter serment de fidélité; et, après avoir publié un règlement où il confiait la régence du royaume aux marquis Hyacinthe Paoli, Louis Giafferi et Luc d'Ornano, il partit pour Aléria, escorté d'une suite nombreuse, et s'embarqua sur un bâtiment français avec le garde des sceaux Costa et son fils, Durazzo-Fozzani, le fils de Ceccaldi et quatre personnes à son service. A peine avait-il quitté le rivage de la Corse qu'il faillit être pris par un croiseur génois, qui, par respect pour le pavillon français, n'insista point pour visiter son bâtiment. Il débarqua à Livourne, déguisé en abbé, et partit aussitôt pour Florence, d'où il passa à Rome, puis à Naples, et s'y embarqua pour Amsterdam, laissant en Italie Costa et les autres Corses qui l'avaient suivi en leur promettant bientôt de ses nouvelles.

CHAPITRE II.

LES RÉGENTS DU ROYAUME CHERCHENT A TRAITER DE LA PAIX. — RÉPONSE DE RIVAROLA. — LE PEUPLE VEUT SOUTENIR LA GUERRE. — SUCCÈS DE CASTINETA. — MESURES PRISES PAR LA RÉPUBLIQUE CONTRE THÉODORE. — SA LETTRE AUX RÉGENTS. — MARI REMPLACE RIVAROLA. — SES SUCCÈS, SES DÉFAITES.

(1736-1737.)

Le départ de Théodore ressemblait trop à une fuite pour que les Corses pussent croire à son retour. Aussi eurent-ils alors la conviction qu'il aban-

(1) Cambiagi, t. III, liv. IX.

donnait pour toujours son royaume. Les chefs délégués par lui pour gouverner l'État en son absence en étaient tellement persuadés, qu'ils songèrent sérieusement à traiter avec les Génois pour apaiser les mécontentements du peuple, qui croyait avoir été mystifié par eux et dont le malaise allait toujours croissant. En effet, les *Oriundi* ne cessaient de ravager les campagnes, et répandaient le bruit que la république était prête à accueillir les Corses comme des enfants bien-aimés. On envoya donc quelques députés à Bastia pour traiter de la paix; mais Rivarola, sans daigner même les recevoir, leur fit dire qu'avant tout il fallait déposer les armes et s'en remettre au libre arbitre de la république. Voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir de raisonnable, ils quittèrent la ville; et, portant à leurs mandataires la réponse du gouverneur, ils les engagèrent à persister dans leur résistance. Le peuple alors, par un de ces changements qui font honneur à ses sentiments, déclara qu'il n'aurait jamais d'autre souverain que le roi Théodore.

On sut bientôt à Gênes le départ de Théodore, et la république s'empressa de faire publier une lettre anonyme dans laquelle, continuant son système de diffamation, elle injuriait le pauvre roi absent, et disait qu'il était parti pour aller demander du service à Naples (1er décembre).

Les régents répondirent à cette lettre, qui avait été répandue avec profusion, en taxant de calomnieuses les attaques des Génois, et en protestant de leur dévouement au roi (10 décembre).

Sur ces entrefaites, le chanoine Orticoni, ce zélé et savant patriote, débarqua à Porto-Vecchio avec plusieurs ecclésiastiques, qui venaient se mêler volontairement aux luttes que soutenaient pour la liberté leurs concitoyens. Leur arrivée sembla donner de nouvelles forces au parti national. J.-J. Castineta se mit en campagne avec quatre cents hommes seulement, et dévasta les habitations des partisans des Génois, à Borgo di Marana; de là, passant à Aléria, il ravagea les terres des Panzani de Zuani, dont l'attachement à la république était bien connu, et, revenant ensuite sur ses pas, il se mit à battre de nouveau la campagne aux environs de Bastia. Rivarola fit aussitôt sortir des troupes pour lui donner la chasse. Mais Castineta, qui s'attendait à ce mouvement des Génois, les attira dans une embuscade, et les tailla en pièces.

L'absence de Théodore n'empêchait pas, comme on le voit, les Corses de poursuivre leurs attaques et de tenir leurs ennemis confinés dans les villes. Cependant, les régents, voyant l'hiver s'approcher et voulant assurer le travail des champs et le pâturage des bestiaux, envoyèrent à Bastia une nouvelle députation pour demander un armistice. Rivarola fit répondre aux députés qu'il ne consentirait à une suspension d'armes qu'autant que les Corses, renonçant à demander la garantie de l'empereur, déposeraient les armes et se déclareraient rebelles. Les députés retournèrent pleins d'indignation vers les régents, qui, partageant leur colère, convoquèrent une assemblée générale à Corte, pour le 21 janvier 1737. L'assemblée fut unanime pour décider qu'il fallait verser jusqu'à la dernière goutte du sang national plutôt que d'accepter de telles conditions; qu'on ne devait reconnaître d'autre souverain que Théodore, et que pour soutenir convenablement cette résolution chaque piève aurait à armer le tiers de sa population.

La république sembla s'inquiéter d'une telle décision; elle prit à sa solde trois régiments suisses et se fit prêter trois millions par la compagnie de Saint-Georges; de plus, elle arma en course plusieurs bâtiments et mit à prix la tête de Théodore, de Costa père et fils, et de Michel Durazzo-Fozzani. La récompense qu'elle promettait pour l'assassinat de ces hommes, qu'elle déclarait criminels de lèse-majesté, était fixée par son décret à deux mille génuines (1).

Théodore eut connaissance de ce décret, et il se cacha si bien, pour échapper au poignard des sicaires alléchés par une si forte récompense, qu'on perdit entièrement ses traces. Cependant il trouva moyen de faire parvenir, vers la fin de janvier, une lettre aux régents dans laquelle il les engageait à soutenir ses droits, et leur faisait espérer les secours pro-

(1) Cambiagi, t. III, p. 125.

mis. Cette lettre, sans date de lieu ni d'année, et d'ailleurs excessivement vague, puisqu'elle ne fixait aucune époque, donna lieu à des interprétations diverses.

Les uns, pleins de confiance dans le monarque qu'ils s'étaient donné, se résignèrent à attendre patiemment son retour; d'autres pensèrent qu'il ne reviendrait pas. Ces deux opinions eurent leurs partisans, et on allait vider la question par les armes, lorsque André Ceccaldi, qui était en congé en Corse, et le chanoine Orticoni apaisèrent ces discussions et empêchèrent ainsi une effusion du sang. On chanta alors le *Te Deum*, et on ne songea plus qu'à combattre les Génois. Ceux-ci venaient de remplacer Rivarola par le sénateur Mari. Ce nouveau gouverneur n'était guère plus belliqueux que Rivarola; mais, comme il arrive toujours au commencement d'une administration, il voulut se signaler, et donna l'ordre aux garnisons de Calvi et de Bastia d'agir contre les nationaux. Aux environs de Calvi, les troupes royales qui formaient le siége de la ville furent battues, perdirent quelques hommes et un assez grand nombre de bestiaux (22 mai 1737). Un détachement génois parti de Bastia s'en fut le long de la mer jusqu'à Aléria, où, ayant trouvé des femmes et des enfants occupés au travail des salines, il en fit une affreuse boucherie.

Luc d'Ornano, informé trop tard de cet acte de barbarie, ne put en tirer vengeance immédiatement; mais un conseil de la nation, s'étant assemblé à Corte, décida que puisque les Génois avaient enfreint les lois de l'humanité il ne fallait plus avoir de pitié pour eux, et que tous ceux qui tomberaient entre les mains des nationaux seraient impitoyablement massacrés. Cette décision fut envoyée à Mari pour qu'il n'en ignorât, et Luc d'Ornano se mit à parcourir les côtes à la tête de six cents hommes, dévastant le pays et incendiant les maisons appartenant aux partisans de Gênes.

La république, inquiète de ces nouveaux mouvements, et n'ayant qu'un régiment suisse à envoyer en Corse, prit une résolution extrême, et fit un appel à tous ses condamnés par contumace, offrant de les gracier sous la condition qu'ils iraient combattre en Corse. On peut facilement imaginer ce que devait être cette troupe, presque entièrement composée de gens condamnés aux galères. Les Suisses mercenaires que la république avait engagés se plaignirent d'avoir à combattre en compagnie de tels hommes, et des rixes sanglantes s'élevèrent bientôt entre eux.

Cependant le gouverneur, voyant que les affaires n'avançaient pas, fit aux nationaux des ouvertures de paix, sur les bases du traité qui avait été garanti par l'empereur (1). Mais, quoique les Corses n'ignorassent pas que leur roi était prisonnier à Amsterdam, ils rejetèrent néanmoins ces ouvertures, et déclarèrent qu'ils ne reconnaîtraient jamais d'autre autorité que celle de Théodore. Ils firent mieux : se remettant en campagne, ils resserrèrent de toutes parts les Génois, et allèrent assiéger Bastia. Alors Mari, voulant faire diversion au siége, envoya seize cents hommes au golfe de Valinco pour ravager et incendier le Delà-des-Monts. Cette expédition atteignit en partie son but; mais Luc d'Ornano, étant accouru, lui tua beaucoup de monde, et l'obligea à se rembarquer à la hâte. Il en fut de même pour le détachement débarqué à Campo-More, et que le curé de Zicavo détruisit presque entièrement. En Balagne, Calenzana, soupçonné d'avoir des intelligences avec les Génois, fut incendié. La république avait partout le dessous.

CHAPITRE IV.

LA RÉPUBLIQUE DEMANDE DES SECOURS A LA FRANCE. — CONDITIONS DE CELLE-CI. — LES PROPOSITIONS FAITES PAR GÊNES AUX CORSES, SONT REJETÉES. — MÉMOIRE ENVOYÉ AU ROI DE FRANCE. — CONSULTE DE CORTÉ. — RÉSOLUTION DE SOUTENIR L'INDÉPENDANCE.

(1737.)

Par suite d'une politique défiante et méticuleuse, la république avait jusque-là hésité à demander du secours à une puissance étrangère. L'expérience qu'elle avait faite de l'intervention allemande

(1) Cambiagi, t. III.

n'avait pas été heureuse et lui avait coûté fort cher. Elle craignait les dépenses; car son trésor était obéré. Cependant elle vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il fallait ou soumettre les révoltés ou renoncer à la Corse. Elle s'adressa alors à la France, et envoya comme plénipotentiaire à Paris le marquis de Brignole Sale pour traiter de cette affaire.

Le cardinal de Fleury, ministre des affaires étrangères, écouta favorablement la demande des Génois, et promit d'intervenir. Depuis quelques années l'attention de la France s'était portée sur les affaires de la Corse. Déjà, dès 1735, M. de Campredon, ambassadeur à Gênes, voyant les difficultés que la république éprouvait à rester maîtresse de la Corse, et craignant que quelque puissance, comme l'Espagne, l'Angleterre, la Sardaigne, et peut-être même le Portugal appuyé par l'empereur, ne vînt à s'en emparer tout à coup, avait proposé à son cabinet de se substituer à la puissance génoise. Ce projet, d'abord accueilli avec empressement, avait été bientôt après abandonné par le cardinal de Fleury, effrayé des difficultés qu'en présentait la réalisation. Ce n'était pas en effet chose facile d'amener Gênes à céder sa souveraineté sur la Corse. Bien que plusieurs voix se fussent déjà fait entendre à ce sujet dans les conseils de cette république, bien qu'il fût évident pour tous que c'était là une souveraineté très-embarrassante et qui devait échapper un jour ou l'autre, néanmoins l'orgueil national, habitué à cette longue possession, se serait révolté à l'idée d'abandonner une île qui procurait aux Génois des avantages honorifiques dont ils n'auraient l'équivalent nulle part. Si donc la république se refusait à céder ses droits à la souveraineté de l'île, il ne restait d'autre parti à prendre que celui de la force, et, dans les circonstances actuelles, rien n'eût été plus facile que de s'emparer de l'île. La présence de quelques soldats eût suffi pour que la France fût reconnue souveraine légitime du pays; mais le cardinal de Fleury n'avait point voulu se donner ce tort envers les Génois, et l'embarras d'une solution équitable lui avait fait renoncer au projet proposé par M. de Campredon (1). Cependant, lorsque le marquis de Brignole Sale vint, au nom de la république, demander l'intervention de la France, il n'hésita pas à l'accorder, car il y voyait un moyen d'entrer dans les affaires de la Corse, et suivant les principes de sa politique expectative, il pouvait espérer quelque chose des résultats de la guerre.

On convint aisément des bases du traité, qui fut signé le 19 septembre 1737.

La France ne faisait que prêter assistance à la république, dont la domination restait intacte en toute chose. Si on l'obligeait à donner la liberté ou à accorder des pardons, elle devait le faire dans la forme ordinaire de ses édits et règlements. La France n'était là que comme garant; mais elle exigeait que sa garantie fût stipulée, sans quoi elle refusait son concours. Elle devait travailler dans un intérêt commun de pacification, mais elle s'engageait à agir par les armes si elle n'y pouvait réussir. Ses troupes n'étaient pas mises sous les ordres des chefs militaires génois, pas même en contact avec les garnisons de la république: elles devaient avoir leurs quartiers séparés; seulement le général français devait s'entendre avec le gouverneur génois, qui restait chargé de fournir aux troupes le logement et les subsistances. La république s'engageait à payer à la France deux millions pour les frais. Le marquis de Brignole Sale proposa au cardinal de Fleury de faire intervenir dans ce traité l'empereur d'Autriche, puisqu'il avait été garant des règlements de 1734; mais l'empereur, occupé de sa guerre avec les Turcs, n'intervint que nominalement, et la France se chargea d'envoyer seule les troupes nécessaires (2).

Ces conditions une fois arrêtées et l'expédition sur le point de partir, la république publia un manifeste dans lequel elle annonçait que l'empereur et le roi de France s'étaient unis pour obliger les Corses à rentrer sous son obéissance. Elle pensait que cette nouvelle amènerait les insurgés à faire leur soumission, et alors elle aurait probablement remercié la France de sa bonne volonté et évité ainsi les dépenses considérables dans lesquelles elle allait

(1) Vincens, *Hist. de Gênes*, t. III, p. 345.
(2) Vincens, *Hist. de Gênes*, t. III, chap. IV.

s'engager. On dit même qu'elle fit faire aux chefs de la nation des propositions dont les principales étaient : 1° Qu'elle consentirait à ce qu'ils demeurassent armés et occupassent toutes les places de l'île à l'exception de Bastia, qu'elle se réservait ; 2° qu'elle consentirait également à ce que des cinq évêchés de la Corse quatre fussent occupés par des nationaux ; 3° enfin, qu'elle leur donnerait deux millions de livres à titre d'indemnité (1). Si elle en vint en effet à faire de telles propositions, on doit croire qu'elle craignait plus le remède que le mal, et qu'elle ne voyait qu'avec un œil jaloux l'intervention de la France.

Quoi qu'il en soit, les Corses n'en demeurèrent pas moins résolus à se défendre. Ils furent surpris et attristés à la fois d'apprendre que la France s'unissait à Gênes pour les accabler. Indépendamment des anciens souvenirs qui les rattachaient à cette puissance, ils avaient toujours montré le plus profond respect pour le roi de France, et lui avaient même offert la souveraineté de leur île. Cependant comme ils ne pouvaient douter des faits avancés par la république, ils s'empressèrent de faire parvenir au roi un mémoire dans lequel, exposant les griefs qui leur avaient mis les armes à la main contre la république, ils le priaient de se souvenir de ce qu'avaient fait ses ancêtres pour la Corse, et de jeter un regard de compassion sur elle. Pour que ce mémoire parvînt à sa destination, ils l'envoyèrent au brigadier Jérôme Boërio, leur chargé d'affaires à Venise, qui le fit tenir au cardinal de Fleury (9 novembre 1737).

En attendant le résultat de leurs démarches près la cour de France, les régents du royaume assemblèrent à Corte une consulte pour connaître l'opinion du pays et aviser selon les circonstances. La consulte se prononça unanimement pour Théodore et l'indépendance (27 décembre). En conséquence, les régents publièrent une circulaire par laquelle ils engageaient les peuples à demeurer fidèlement attachés à leur roi. Au commencement de l'année suivante ils firent imprimer au nom de tous les bons patriotes et répandre en Corse, comme sur le continent, une autre circulaire, dans laquelle ils disaient qu'il fallait se rattacher à Théodore par reconnaissance et par intérêt : par reconnaissance, à cause des secours qu'on en avait reçus et qu'on ne cessait d'en recevoir ; par intérêt, parce que les lois qu'il avait données au pays et les mesures qu'il avait prises assuraient à la Corse un bonheur qu'elle ne devait espérer dans aucune autre position. Les Corses n'avaient pas, à vrai dire, besoin de ces excitations de leurs chefs pour se raffermir dans leur fidélité au roi qu'ils s'étaient choisi : la haine qu'ils avaient pour la domination genoise suffisait pour les éloigner à jamais de la pensée de se soumettre à la république. Mais ils s'y confirmèrent plus que jamais, voyant que leurs chefs en qui ils avaient confiance les y engageaient. Ils résolurent donc unanimement de combattre les Génois et leurs auxiliaires, quels qu'ils fussent.

(1) Cambiagi, *Istoria di Corsica*, t. III, liv. XVII.

CHAPITRE V.

ARRIVÉE DE M. DE BOISSIEUX.— DÉPUTÉS A BASTIA ET OTAGES A MARSEILLE.— RETOUR DE THÉODORE. — PUBLICATION DU RÈGLEMENT DE PACIFICATION. — AFFAIRE DE BORGO ET DE LUCIANA. — NAUFRAGE DE QUATRE VAISSEAUX FRANÇAIS. — MORT DE M. DE BOISSIEUX.

(1738-1739.)

Sur ces entrefaites, l'expédition française, montant à trois mille hommes, arriva en Corse, sous les ordres du général comte de Boissieux (février 1738). On n'avait pas voulu lui donner une trop grande importance, pour ne point éveiller les susceptibilités des puissances rivales, et aussi parce que les Génois avaient dit que la présence seule des Français suffirait pour faire rentrer les insurgés dans leur devoir.

Les instructions données par la cour à M. de Boissieux étaient toutes pacifiques ; il devait chercher à ramener les esprits, et ne devait employer la force que lorsqu'il aurait épuisé les voies de la conciliation. Ce n'était pas là le compte des Génois. Puisqu'ils en étaient venus à solliciter une intervention étrangère,

qu'ils regardaient comme très-onéreuse, ils voulaient en tirer tout le profit possible, et s'en servir pour inspirer aux Corses une terreur qui les empêchât de songer désormais à la révolte. Ce fut dans cette vue que le marquis Mari, commissaire de la république à Bastia, sollicita le général de Boissieux à commencer immédiatement les hostilités; mais M. de Boissieux résista à ces conseils, et voulut, avant d'agir, attendre les explications qu'il comptait recevoir des chefs insurgés. Ces explications ne se firent pas longtemps attendre.

Dès que Giafferi et Paoli connurent l'arrivée des troupes françaises, ils s'empressèrent de faire tenir au commandant de l'expédition des lettres par lesquelles ils protestaient de leur dévouement à la France, et déclaraient s'en remettre entièrement à ce qu'elle ferait, sauf toutefois le retour sous la domination génoise, qu'ils repoussaient de toutes leurs forces. Avant de rien entreprendre, de Boissieux envoya à sa cour un courrier porteur d'un mémoire ampliatif qui lui avait été envoyé par Paoli, et dans lequel étaient exprimés tous les griefs que les Corses articulaient depuis longtemps contre la république.

Tandis qu'à Paris on s'occupait d'arranger les affaires d'après les bases que l'on jugeait les plus convenables, M. de Boissieux fit savoir aux chefs de la nation qu'il serait opportun d'envoyer à Bastia des députés avec lesquels on s'entendrait plus facilement qu'on ne pouvait le faire par correspondance. Comme les Corses avaient pleine confiance dans le général français, ils s'empressèrent de satisfaire à son désir en lui envoyant le chanoine Orticoni, le docteur Gaffori, et Cuttoli qui représentait le Delà-des-Monts. De Boissieux accueillit parfaitement ces délégués, eut plusieurs conférences avec eux, et expédia au cardinal de Fleury de nouveaux courriers. La réponse qu'il en reçut fut qu'il fallait, avant toute chose, que les Corses se soumissent à une complète et parfaite obéissance vis-à-vis de Gênes; que c'était là ce qu'exigeait d'abord la France ; que cette déférence aux ordres du roi et à l'autorité légitime de la république serait très-bien vue à la cour, et mériterait aux peuples de la Corse le pardon qu'on était disposé à leur accorder. M. de Boissieux avait ordre en même temps d'exiger des otages qui répondraient de l'exécution des traités à intervenir. Il fit connaître aux généraux la dépêche qu'il venait de recevoir. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient dans une profonde douleur de ne pouvoir obtempérer aux ordres du roi de France, qu'ils regardaient comme leur maître, mais qu'ils ne pouvaient consentir à se soumettre à la république, laquelle s'était toujours montrée infidèle à ses promesses et pleine de cruauté à leur égard; qu'il y avait entre Gênes et la nation Corse un abîme qui ne pouvait être franchi; ils suppliaient encore le roi de France de jeter sur eux un regard de miséricorde, et ne cachaient pas la résolution de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de consentir à redevenir les sujets d'un pouvoir aussi oppressif; car, disaient-ils, il vaut mieux mourir que de voir les désastres de la patrie, *melius est mori quàm videre mala gentis nostræ*. Cependant, pour donner une preuve de leur déférence envers le roi très-chrétien, ils envoyèrent les otages qu'il réclamait d'eux et qui étaient une garantie de leur bonne foi. Les plus importants de ces otages furent : Antoine Colonna, Antoine Buttafuoco, Philippe Costa, Alerius Matra, Giuliani et Paoli de Balagne et Gallone ; ils se rendirent d'abord à Bastia, puis on les expédia en France (août 1738).

Les six premiers mois du séjour des Français en Corse se passèrent ainsi en négociations diplomatiques. M. de Boissieux attendait de nouvelles instructions de sa cour, ainsi que le règlement que l'on était en train de rediger. Ses relations avec les chefs de la nation avaient été jusque-là très-amicales ; et il avait lieu de se louer de la franchise avec laquelle ils s'étalent ouverts à lui. Cependant, cette bonne harmonie ne tarda pas à être troublée. La nouvelle de la prochaine arrivée de Théodore en Corse réveilla les esprits en sa faveur. Mari insinua à M. de Boissieux que Paoli et Giafferi, sous des semblants de respect et de dévouement, cachaient l'intention de soutenir le roi qu'ils avaient choisi et de soulever la nation en sa fa-

veur. M. de Boissieux prêta trop légèrement foi à ces discours. Quoique doué d'une certaine sagacité, il ne s'aperçut point de la ruse du commissaire génois, commença à se défier des Corses avec lesquels il traitait, et ne cacha pas les doutes qui étaient nés dans son esprit. Sur ces entrefaites, Théodore débarqua à Aléria avec quelques munitions, fit répandre un manifeste où il appelait à lui toutes les populations, et annonça l'arrivée d'un convoi considérable qui le suivait (15 septembre). L'empressement des populations ne répondit pas à son attente. Les régents qu'il avait nommés, étant en traité avec la France, lui firent savoir qu'il venait trop tard et qu'ils étaient aujourd'hui engagés dans d'autres intérêts. Ainsi abandonné par ses créatures, peu secondé par le peuple, qui ne croyait plus à ses promesses, mis au ban du royaume par une ordonnance de M. de Boissieux, qui déclarait traître et rebelle au roi tout individu qui lui prêterait secours, Théodore crut prudent d'abandonner la partie, et se rembarqua pour le continent.

Quoique cette apparition de Théodore ne fût point inquiétante et qu'elle dût, par son insuccès, prouver à M. de Boissieux que les généraux n'avaient point voulu la seconder, néanmoins il se laissa aller à croire ce que lui insinua le commissaire génois, qu'ils étaient sous main les fauteurs de Théodore, et que leur intention était de le reconnaître de nouveau pour souverain. Il en conçut encore une plus grande méfiance, et prit à Bastia des mesures pour prévenir toute attaque de leur part (1).

Il était encore sous ces fâcheuses impressions lorsqu'il reçut l'édit de pacification signé à Fontainebleau le 18 octobre, par le prince de Lichtenstein, au nom de l'empereur, et par M. Amelot au nom du roi de France, qui se portaient solidairement garants des articles qu'il renfermait. A peine l'eut-il entre les mains qu'il s'empressa de le publier selon les formes voulues, et donna quinze jours à toutes les provinces de la Corse pour s'y conformer.

Ce règlement n'était au fond que la reproduction de celui de 1733. L'envoyé génois à qui on en avait confié la rédaction avait su y laisser la porte ouverte à une foule d'interprétations qui devaient servir plus tard à la république. Les insurgés auraient pu cependant l'accepter dans sa teneur, sauf à recourir au roi de France lorsqu'ils le jugeraient violé par les Génois. C'était l'avis des chefs de la nation, qui convoquèrent immédiatement une consulte à Orezza, pour en donner connaissance au peuple et demander avis sur ce qu'il y avait à faire; mais tandis que les Corses se réunissaient ainsi, disposés à se soumettre à la volonté du roi, M. de Boissieux, qui ne pouvait comprendre que l'on hésitât et qu'on ne voulût accepter qu'après examen, alla établir un poste de quatre cents hommes au Borgo et à Luciana pour recevoir les armes des populations voisines. C'était là comme un commencement d'hostilités; car le terme indiqué pour l'acceptation du règlement n'était pas encore expiré, et le déploiement de la force dans cette circonstance pouvait être regardé comme une provocation.

La nouvelle de l'occupation de Borgo et de Luciana par les troupes françaises ou génoises (car on ne savait au juste lesquelles c'étaient) vint surprendre les Corses à l'assemblée d'Orezza; elle y produisit un effet très-fâcheux : on résolut de recourir aux armes et de repousser la force par la force. On courut en masse à Borgo; le poste français fut attaqué et sommé de se rendre. Le capitaine de Courtois, qui le commandait, fit bonne contenance, et eut le temps de prévenir M. de Boissieux de la position dans laquelle il se trouvait. M. de Boissieux accourut avec deux mille hommes, et M. de Courtois, qui, malgré ses pertes et le feu redoutable des assiégeants, avait tenu bon jusque-là, fut dégagé par ce mouvement du général; mais il lui fallut abandonner ses bagages et ses munitions, et la retraite sur Bastia s'opéra immédiatement. Les Français, ne connaissant pas les localités et attaqués par des ennemis invisibles, perdirent beaucoup de monde; ils purent cependant gagner la plaine de Biguglia, où, s'étant rangés en bataille, ils commencèrent des feux de peloton qui arrêtèrent la poursuite des Corses. Ils rentrèrent

(1) Jaussin, *Mémoires sur la Corse*, t. II, liv. II.

le 14 au soir, à Bastia, harassés de fatigue et presque découragés d'un échec auquel ils étaient loin de s'attendre. M. de Boissieux écrivit aussitôt à la cour ce qui venait de se passer, et pria le roi de lui nommer un successeur, car l'état de sa santé était déplorable, et ne lui permettait pas de suivre plus longtemps les opérations de la guerre.

L'événement de Borgo qui affligeait M. de Boissieux et l'expédition française contrista également beaucoup les généraux corses, qui n'avaient pu le prévoir; car ils comprenaient parfaitement que la cour de France, irritée de l'affront qu'elle venait de recevoir, allait en tirer vengeance et s'engagerait plus avant dans la lutte. Ils publièrent à cette occasion un manifeste dans lequel ils cherchaient à excuser leur conduite, rejetaient sur l'imprudence de M. de Boissieux toute la responsabilité des événements, discutaient les articles du traité, et finissaient par en appeler à la clémence du roi.

Le cabinet de Versailles apprit avec surprise la résistance opposée à ses volontés. Un événement malheureux vint encore augmenter son irritation. Quatre vaisseaux français qui portaient des troupes à M. de Boissieux firent naufrage sur les côtes de la Corse. Les montagnards accoururent, et, selon la coutume barbare de presque tous les habitants des côtes, qui considèrent comme leurs épaves ce que la mer rejette sur le rivage pendant la tempête, ils dépouillèrent les malheureux naufragés et les emmenèrent prisonniers à Palasca. Il est vrai de dire que Paoli, ayant appris ce qui venait de se passer, s'était empressé de faire donner aux naufragés tout ce dont ils avaient besoin, leur avait fait restituer ce qu'on leur avait enlevé et les avait renvoyés à M. de Boissieux à Bastia; mais la cour, ayant appris cette nouvelle au moment où les esprits étaient vivement préoccupés de la défaite de Borgo, résolut de tirer vengeance de cette nouvelle injure, qu'elle regarda comme personnelle. Elle fit savoir à M. de Boissieux qu'elle lui donnait pour successeur M. de Maillebois, qui devait passer en Corse au printemps de l'année suivante, avec assez de troupes pour mettre les insurgés à la raison, et lui envoya de nouvelles instructions.

Lorsque M. de Boissieux reçut ces dépêches, il était déjà extrêmement malade, et les médecins désespérèrent bientôt de sa vie. La veille de sa mort, il fit venir Gaffori, Orticoni et Cuttoli, et leur signifia qu'ils allaient partir immédiatement pour l'Italie. Une felouque armée les attendait au port, et les transporta le même jour à Livourne. M. de Boissieux mourut le 2 février 1739. Il laissa peu de regrets chez les Corses, qui, sur ses promesses, lui avaient donné des otages qu'on traitait maintenant d'une manière assez cavalière. Mais le marquis Mari, qui, dans les derniers temps, avait su capter entièrement sa confiance et le faire agir à sa volonté, le regretta amèrement; il pensait avec juste raison qu'il ne pourrait avoir la même influence auprès de son successeur, et il eut lieu de voir bientôt que M. de Sasselange, lieutenant-colonel du régiment d'Auvergne, qui prit provisoirement le commandement des troupes, n'était pas d'humeur à suivre ses conseils.

CHAPITRE VI.

ARRIVÉE DE M. DE MAILLEBOIS, SUCCESSEUR DE M. DE BOISSIEUX. — SES PRÉPARATIFS. — DISPOSITIONS DES GÉNÉRAUX CORSES. — PROCLAMATION DE M. DE MAILLEBOIS.

(1739.)

Ainsi que l'on l'avait annoncé, M. de Maillebois arriva en Corse vers la fin de mars 1739. Il débarqua à Calvi avec une partie des troupes qui lui étaient confiées. Son premier soin fut de chercher à connaître le pays où il allait s'engager, d'en étudier les mœurs, et de voir les ressources qu'il pouvait lui offrir; car il n'ignorait pas que l'expédition de M. de Boissieux n'avait été si malheureuse que parce qu'il était resté dans la plus grande ignorance des hommes et des choses de la Corse. Il se trouvait à Calvi depuis quelques jours, lorsqu'on vint lui apprendre qu'un assez bon nombre de nationaux étaient réunis en observation au couvent d'Alziprato; il voulut lui-même pousser

une reconnaissance en ce lieu; et pour inspirer une certaine terreur aux insurgés il ordonna à ses soldats de couper les oliviers des territoires de Montemaggiore et de Zilia. Les paysans s'opposèrent tant qu'ils purent à cette dévastation; mais ils ne purent empêcher les soldats de l'accomplir, et M. de Maillebois rentra à Calvi n'ayant perdu que peu de monde. Son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée : il en avait vu assez de la Balagne pour s'assurer qu'elle était d'une occupation facile. Il laissa à M. de Villemur le commandement de la ville, et le chargea de faire travailler aux routes, en attendant l'ordre qu'il lui enverrait de marcher à l'ennemi. Il s'embarqua ensuite pour Saint-Florent, d'où il se rendit à Bastia.

Dans ce court voyage, M. de Maillebois avait jugé, en observant la côte occidentale de Calvi au Cap-Corse, que le point important, pour s'emparer de ce pays, était de s'assurer des défilés qui en commandent l'entrée du côté de l'est, et s'était arrêté à l'idée de s'y essayer tout d'abord. Mais à son arrivée à Bastia il dut s'occuper avant tout de remettre un certain ordre dans l'administration, qui était en désarroi. Il fit fortifier la piève au-dessus de Saint-Florent, fit ouvrir des routes indispensables pour le passage des troupes et de l'artillerie, et fit les approvisionnements nécessaires pour la campagne. Les avant-postes des nationaux s'opposaient à ces différents travaux, en inquiétant par de continuelles escarmouches les soldats qui y étaient occupés; mais ils ne purent les empêcher, et M. de Maillebois se vit bientôt en état de commencer ses opérations. Comme il manquait de fourrages, il voulut aller s'en procurer en Casinca, et fit construire à Bastia un pont de bateaux, qui fut transporté par mer jusqu'à la Porrajola. Les insurgés, qui avaient été instruits de son projet, avaient pris position aux environs du pont en pierre, dont les accès sont très-difficiles, et ils s'attendaient à remporter une victoire complète, lorsque M. de Maillebois, qui avait bien prévu leur mouvement, fit jeter son pont de bois à une lieue environ au-dessous de leur position, y fit passer toute sa cavalerie, prit en Casinca les fourrages dont il avait besoin, et poussa jusqu'à Saint-Pellegrino, où il laissa M. de Larnage avec huit cents hommes. Cette prudence et cette habileté dans l'exécution déconcertèrent tant soit peu les insurgés, qui s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un homme avec lequel il fallait compter.

Cependant les généraux ne désespérèrent point; pensant que M. de Maillebois commencerait son mouvement d'attaque par la Balagne et les Costières, comme avait fait le prince de Wurtemberg, ils portèrent toute leur attention de ce côté. Castineta et le docteur Paul-Marie Paoli furent chargés de la défense de la Balagne. Hyacinthe Paoli alla occuper Leuto et les Costières, tandis que Giafferi prenait position sur le Golo et se tenait prêt à lui porter secours.

On se préparait ainsi de part et d'autre aux combats. M. de Maillebois ayant, sur ces entrefaites, reçu le reste des troupes qu'il attendait et qui portaient son armée à un effectif de plus de douze mille hommes, résolut de marcher a l'ennemi; mais avant de commencer les hostilités, il voulut encore essayer des voies pacifiques, et publia la proclamation suivante :

« Sa Majesté ayant été informée que « quelques habitants de l'île, oubliant « ce qu'ils doivent à leur patrie, cherchent à perpétuer les troubles, et que, « pour mieux réussir dans leurs pernicieux desseins, ils ont usé de toutes « sortes de moyens pour cacher ou altérer le règlement que Sa Majesté a fait « de concert avec l'empereur pour la « pacification du pays; qu'ils ont même « affecté de répandre que la garantie « que Sa Majesté a stipulée en faveur « des Corses n'était ni réelle ni solide; « elle veut bien attribuer à cette séduction la témérité qu'ont eue quelques habitants de commettre des actes d'hostilité sur ses troupes; mais « comme en même temps elle ne veut « pas confondre avec les coupables les « gens de bien qui gémissent sous la « tyrannie de quelques-uns de ceux qui « se sont arrogé l'autorité, Sa Majesté « nous a ordonné de faire connaître, « pour la dernière fois, qu'elle n'a d'autre vue que le bonheur et la tranquil-

« lité du pays, et de déclarer derechef « qu'elle se rend formellement garante « et en son nom de l'exécution de tous « les articles qui ont été ou qui seront « réglés par elle pour la pacification « de l'île; et en conséquence, nous ex- « hortons tous les habitants de prévenir « par une prompte obéissance les mal- « heurs dont ils sont menacés, faisant « savoir que dans le délai de quinze « jours, à compter de la date du présent « avertissement, nous recevrons sous « la protection du roi toutes les com- « munautés et tous les particuliers qui « viendront se soumettre à l'équité de « Sa Majesté; mais que passé ce temps « nous agirons par la force et suivant « les rigueurs de la guerre contre ceux « qui persisteront dans la révolte. »

CHAPITRE VII.

ENTRÉE DE M. DE MAILLEBOIS EN CAMPAGNE. — SES SUCCÈS EN BALAGNE ET DANS LE NEBBIO. — SOUMISSION DU DEÇA-DES-MONTS. — DÉPART DES CHEFS DES INSURGÉS.

(1739.)

Cette proclamation, répandue dans le Deçà-des-Monts, n'ayant produit aucun effet, M. de Maillebois fixa au 2 juin son entrée en campagne. Son plan était, comme l'avaient prévu les généraux corses, de s'emparer de tout le pays qui se trouve entre Saint-Florent et Caccia, du nord au midi, et entre la mer et le Golo, de l'ouest à l'est. Il se serait trouvé occuper ainsi la Balagne, le Nebbio et les Costières, et se serait par là assuré la soumission de la terre de Commune, qui, voyant l'ennemi si bien placé à sa porte, n'aurait osé résister.

En Balagne le maréchal de camp Duchatel commandait en chef et avait sous ses ordres M. de Villemur. Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, il attaqua, le 2 juin au matin, les villages d'Areguo, de Santa-Reparata et de Monticello. Castineta, qui défendait ces différents points, opposa une vive résistance; mais lorsqu'il apprit que M. de Villemur s'était emparé de Lavataggio et des Cattari il commença à battre en retraite. Saint-Antonino et le couvent d'Aregno, où s'était renfermé le docteur Paul-Marie Paoli, favorisés par leur position, résistèrent plus longtemps : ils ne se rendirent que le lendemain, lorsqu'ils eurent appris la soumission des autres villages, et fournirent les armes et les otages qu'on leur demanda. En deux jours la Balagne fut ainsi soumise. Dès le 2 M. Duchatel avait fait prévenir M. de Maillebois du succès qu'il avait obtenu, et cette nouvelle, répandue aussi parmi les nationaux des Costières, y avait fait sensation.

Les dispositions de M. de Maillebois étaient prises de manière que les nationaux, attaqués le même jour sur les différents points qu'ils occupaient, ne pussent se porter secours mutuellement : tandis que M. Duchatel forçait les postes de Balagne, les trois divisions aux ordres du maréchal de camp du Rousset, commandant l'avant-garde de M. de Maillebois, attaquaient simultanément les Costières par trois côtés différents ; M. de Lussan, avec le régiment de la Sarre, se porta contre le mont de Tenda; le marquis de Crussol, avec le régiment de l'Île de France, attaqua les hauteurs de Bigorno; et M. d'Avarey, avec le régiment de Nivernais, celles de Lento. M. de Lussan et le marquis de Crussol, après une première décharge de mousqueterie, forcèrent à la baïonnette les passages, et s'en rendirent maîtres. Quant à M. d'Avarey, qui se trouvait opposé à Hyacinthe Paoli, comme il éprouva plus de difficulté dans l'attaque, il la suspendit quelques heures pour mieux étudier le terrain. Dans cet intervalle Hyacinthe Paoli apprit que les hauteurs de Tenda et de Bigorno étaient déjà au pouvoir des Français, et qu'ils avaient également obtenu des succès en Balagne. Il jugea qu'il ne pouvait opposer de résistance sérieuse, car il allait être attaqué en flanc par M. de Crussol, et peut-être en queue par M. Duchatel. Il résolut dès lors de ne point combattre, et lorsque M. d'Avarey recommença l'attaque, il envoya vers lui le curé de Lento pour proposer sa soumission. M. d'Avarey en ayant référé à M. de Maillebois, celui-ci lui donna l'ordre de l'accepter. Le lendemain Hyacinthe Paoli fit faire le dépôt des armes, donna

Digitized by Google

les otages, et se retira à Rostino, d'où il fit connaître à Giafferi les événements qui venaient de se passer.

Dans sa position, Giafferi ne devait plus songer à combattre; car il allait être resserré entre les troupes de M. de Maillebois et celles de M. de Larnage, qui occupaient la Casinca; il le comprit parfaitement, licencia une partie des hommes qui étaient avec lui, envoya sa soumission à M. de Larnage, et s'en alla trouver Paoli à Morosaglia.

Le succès obtenu par M. de Maillebois en si peu de temps lui fit présager qu'il ne tarderait pas à voir toute la Corse pacifiée. En effet, la soumission des deux chefs les plus importants fut d'un salutaire exemple pour ceux qui auraient voulu encore résister, et les populations de la terre de Commune s'empressèrent d'envoyer des députés offrir leur soumission. M. de Maillebois s'avança alors plus avant dans l'intérieur, et se rendit d'abord à Pastoreccia, où il reçut les abbés Zerbi, Astolfi, Rostini, et les deux fils de Dominique Rivarola; de là il alla au couvent de Morosaglia, où vint le trouver Hyacinthe Paoli avec son jeune fils Pascal. M. de Maillebois accueillit avec déférence et bonté un homme pour lequel il ne pouvait avoir que de l'estime; ils s'entretinrent longtemps ensemble des affaires du pays; et ils convinrent que pour assurer davantage la tranquillité et ôter tout prétexte aux calomnies des Génois les chefs les plus influents de l'île iraient habiter quelque temps l'Italie; qu'on leur délivrerait des passe-ports, et qu'ils seraient transportés à Livourne sur un bâtiment portant pavillon français. Paoli demanda quelques jours pour prévenir ses collègues et faire ses préparatifs. Peu après, Castineta, ayant appris les arrangements conclus par Paoli, se présenta à Corte, à M. de Maillebois, et tous les chefs, s'étant bientôt réunis dans cette ville, prirent congé de lui, et allèrent s'embarquer à la Padulella, sur des felouques de Caprara portant pavillon français. Les Corses qui se résignaient à abandonner ainsi leur patrie pour en assurer le repos étaient au nombre de vingt-deux, parmi lesquels on comptait Hyacinthe Paoli et son plus jeune fils, Pascal, âgé environ de quatorze ans; Giafferi et son fils; Castineta et ses frères; don Marc Pasqualini (1).

Le départ des chefs les plus influents et l'apport des armes effectué par les pièves d'Orezza, Bozio, Alesani, Tavagna, Campolaro, Moriani, etc., etc., qui donnèrent aussi leurs otages, assurèrent la soumission du Deçà-des-Monts. Cependant, il resta pendant longtemps encore des bandes de partisans, à la tête desquelles se trouvaient Félix Cervoni de Soveria, Jules Noël d'Oletta et Muchione de Lento, qui inquiétèrent souvent les Français dans leurs marches, et leur firent éprouver des pertes sensibles. M. de Maillebois mit vainement tout en œuvre pour s'emparer de ces chefs obstinés; mais comme ce n'était là, après tout, qu'un incident peu considérable dans cette guerre, il ne s'y arrêta pas autrement, et passa dans le Delà-des-Monts, où l'insurrection, entretenue par le baron Frédéric de Neuhoff, neveu de Théodore, était toujours menaçante.

CHAPITRE VIII.

M. DE MAILLEBOIS VA DANS LE DELÀ-DES-MONTS. — SOUMISSIONS. — RÉSISTANCE DE ZICAVO. — POSITION FACHEUSE DES ZICAVESI. — LEUR SOUMISSION.

Tandis que M. de Maillebois était encore à Corte, occupé à arranger les affaires du Deçà-des-Monts, il avait expédié à Ajaccio M. de Comeiras, major du régiment de Bassigny, pour y recevoir les soumissions des pièves du Delà-des-Monts. La plupart de ces pièves, et entre autres celles de Vico, de Cinarca et d'Ornano, s'étaient empressées de se rendre à l'invitation qui leur avait été faite. Sartène les avait imitées; et Luc d'Ornano, après avoir fait sa soumission à M. de Comeiras, avait été avec sa famille à Corte la renouveler à M. de Maillebois, qu'il assura de son dévouement, ainsi que de celui de l'Istria, dont il répondait. Mais à côté de ces

(1) Paoli et Giafferi allèrent à Naples, où tous deux furent nommés colonels d'état-major. Quant à Castineta, il passa aussi au service du roi des Deux-Siciles, et fut nommé lieutenant-colonel du régiment corse qui se formait à Longone pour le compte de ce prince.

populations si bien disposées pour la France, tout Talavo, Carbini, Scopamène et une grande partie de la Rocca, où se trouvaient le baron de Drost et son cousin le baron Frédéric de Neuhoff, refusaient obstinément de se soumettre. Le foyer principal de l'insurrection était au gros village de Zicavo, dont le curé, partisan fanatique de Théodore, excitait les paysans à soutenir sa cause. M. de Maillebois, averti par de Comeiras de ce qui se passait, résolut d'aller lui-même essayer de son influence; et, s'il ne pouvait y réussir, d'obtenir par les armes la soumission.

N'ayant pu, après de nombreux efforts, amener les habitants de Zicavo à se soumettre, et craignant que cet exemple de rébellion ne fût imité par d'autres piéves, il se décida à marcher contre eux avec des forces imposantes. Il envoya M. Duchatel, qui l'avait accompagné, occuper Sartène et le couvent de Tallano, pour contenir le centre de la Rocca. Il ordonna à M. de Valence, qui était à Ghisoni, d'aller attaquer la Bocca-de-Verde et le village de Palneca, et ensuite d'aller camper à la Costa, village situé sur la gauche de Zicavo; enfin, à M. de Larnage, qui était a Bastelica, d'attaquer la Bocca-di-Lera, où étaient retranchés les habitants de Ciamanacce et de Tasso; tandis que lui-même, parti du couvent de Sainte-Marie d'Ornano, marcherait sur Frassetto pour les prendre en flanc.

M. de Larnage força la Bocca-di-Lera l'épée à la main, sans éprouver de grandes pertes, et fut rejoint par M. de Maillebois, qui descendit avec lui sur les bords du Talavo, et alla camper en face de Zicavo. M. de Maillebois expédia alors M. de Larnage vers M. de Valence, qui avait opéré son mouvement et que celui-ci trouva à la Costa; il l'informa que le général le chargeait d'attaquer le 20 au matin la gauche du village, dont M. de Lussan devait attaquer la droite, tandis que M. de Maillebois et lui le prendraient de front. Zicavo fut en effet attaqué d'après ces dispositions; mais il n'offrit aucune résistance. Ses habitants l'avaient abandonné pendant la nuit, pour se retirer sur la haute montagne de Coscione, et il n'y restait que quelques femmes et quelques vieillards. Le village fut pillé, et on incendia les maisons des principaux chefs, et entre autres celle du curé, qui fut complétement détruite.

M. de Maillebois aurait bien voulu attaquer les Zicavesi dans la retraite qu'ils s'étaient choisie; mais il dut y renoncer, à cause des difficultés que présentait l'accès des lieux. Il se borna donc à attendre l'effet que devait produire nécessairement leur séjour prolongé dans un lieu où ils manquaient de tout. Il n'attendit pas longtemps; la faim se fit bientôt sentir, et il fallut se rendre. Les principaux habitants du village, le curé en tête, vinrent faire amende honorable et se soumettre. M. de Maillebois eut des paroles sévères pour le curé, qui avait été le principal artisan de la révolte; il traita les autres avec humanité, exigea le dépôt des armes et les otages. Le curé, envoyé d'abord dans les prisons d'Ajaccio, fut bientôt après embarqué pour l'Italie, avec quelques autres meneurs. Quant au baron Fréderic, il tint encore quelque temps la campagne, vivant misérablement dans les bois, et cherchant à échapper aux poursuites dont il était l'objet. Plus tard, voyant sa cause désespérée, et étant à bout de ses forces, il fit parvenir sa soumission a M. de Larnage, et demanda des passe-ports, qui lui furent accordés.

Le curé et les principaux partisans de Théodore ayant quitté le royaume, la tranquillité se rétablit naturellement. Cependant M. de Maillebois crut devoir laisser, pendant quelque temps encore, un assez bon nombre de troupes dans ces contrées, sous le commandement de M. de Larnage. Il retourna ensuite à Ajaccio, où il s'occupa de l'organisation du régiment que la France prenait à sa solde sous le nom de *Royal-Corse*, et dont M. de Vence était déjà nommé colonel; puis il reprit le chemin de Bastia, pour s'entendre avec le commissaire génois sur les mesures qui devaient rendre la pacification certaine et durable.

CHAPITRE IX.

M. DE MAILLEBOIS A BASTIA. — SES DISCUSSIONS AVEC LE GOUVERNEUR MARI. — DEMANDES DES GENOIS AU SUJET DU RÈGLEMENT. — ADMINISTRATION DE M. DE MAILLEBOIS. — FORMATION DU RÉGIMENT ROYAL-CORSE ET D'UN AUTRE RÉGIMENT AU SERVICE DU ROI DES DEUX-SICILES.

(1739-1740.)

Pendant l'absence de M. de Maillebois, le marquis Mari avait administré les affaires du Deçà-des-Monts à sa fantaisie, et n'avait cessé de commettre les actes les plus arbitraires. Il n'était pas de vexations ni de tracasseries qu'il ne fît éprouver aux personnes qui s'étaient loyalement soumises. Pour lui, les Corses étaient toujours des rebelles qu'il fallait punir pour avoir osé résister à leur légitime souverain. Il en voulait surtout à ceux qui tenaient par les liens du sang ou par ceux de l'amitié aux chefs expatriés, et qu'il supposait prêts à prendre la défense de leurs compatriotes opprimés. Les prisons se remplirent de suspects. La femme de Castineta fut arrêtée chez elle, et bientôt après relâchée par l'intercession de l'abbé Rostini, dont le zèle pour ses concitoyens ne pouvait être arrêté par la haine persécutrice de Mari. Quand M de Maillebois fut arrivé à Bastia, il put apprécier par lui-même la conduite du commissaire génois, qui interdisait aux gens de la campagne les marchés de la ville, et les accablait de vexations de toute sorte. M. de Maillebois lui fit de sages remontrances, et a cette occasion il entra en correspondance avec lui sur le concours qu'il devait prêter à sa politique. Dans une de ses lettres il disait : « Je ne puis m'empêcher de vous demander si vous regardez comme vos « peuples ceux que l'armée du roi vous « soumet, ou si vous ne les regardez pas « comme tels, si vous voulez les détruire. Si vous les regardez comme des « hommes qui sont vos sujets, vous « devez leur donner les secours dont ils « ont besoin de toute manière pour leur « subsistance; et vous devez, en ministre sage, faire l'impossible pour y « parvenir. J'ajouterai que si vous voulez les détruire, les armes du roi ne « sont point faites pour cet usage; et « assurément je ne ferai pas massacrer « de sang-froid ceux qui auront recours « à sa protection et à sa garantie, ainsi « qu'il m'a chargé de les en assurer (1). » Mari répondait par des subtilités, et alléguait ses instructions. Cependant M. de Maillebois, sans s'arrêter à ses observations et à ses plaintes, reprit la haute main dans les affaires, et son administration droite et ferme obtint tout le succès qu'il devait en attendre. Les Corses s'empressèrent d'obéir à ses ordres; et, loin de trouver des esprits rebelles, il s'étonna lui-même de la docilité avec laquelle ce peuple, à qui les Génois avaient fait une si détestable réputation, se conformait aux injonctions équitables qui lui étaient adressées; ce qui lui fit dire : « J'ai trouvé « les Corses des démons, et j'en ai fait « des anges (2). »

Toutefois, les mesures prises par le marquis de Maillebois ne pouvaient être que provisoires; maintenant que la pacification était à peu près complète, il s'agissait d'établir un règlement qui, sanctionné par la France, prévînt par sa sagesse les troubles auxquels avait jusqu'alors donné lieu l'administration arbitraire des gouverneurs génois. La république travailla donc à ce règlement, et le fit parvenir à M. de Maillebois dans le commencement de l'année 1740. Elle crut devoir le faire précéder de considérations générales dans lesquelles elle demandait : 1° D'augmenter les impôts pour pouvoir entretenir un corps nombreux de troupes qui tiendrait en respect les nationaux et les empêcherait de se soulever de nouveau; elle disait qu'augmenter les impôts était un bienfait : car plus un peuple est imposé, plus il s'adonne à l'industrie, pour suffire à ses charges; et qu'ainsi les Corses, défrichant leurs terres incultes, y gagneraient eux-mêmes; 2° De décréter la peine de mort contre les chefs des insurgés qui retourneraient dans l'île, d'exiler leurs familles, et de confisquer

(1) Vincens, t. III, chap. IV.
(2) *Memorie*, t. II.

leurs biens pour donner un salutaire exemple; 3° D'emprisonner et de confiner dans des forteresses tous les prêtres, moines et autres personnes reconnues partisans et fauteurs des chefs de la révolte; 4° D'indemniser avec les biens confisqués ceux qui s'étaient montrés sujets fidèles à leur prince, et avec le surplus d'établir des colonies grecques industrieuses et dociles; 5° De détruire entièrement Nocetta et Loretto, où avait commencé la révolte, et d'obliger les habitants à aller habiter la plaine, ce qui les rendrait moins hardis à l'avenir; 6° De détruire également les maisons, les bois et le couvent d'Alesani, où s'étaient tenues les consultes des insurgés, et où Théodore avait été élu roi; 7° De déclarer criminel quiconque ne dénoncerait pas le détenteur d'armes, et de l'égaler à l'homicide; 8° D'exiler les armuriers d'Orezza, après avoir détruit de fond en comble leurs maisons; 9° De faire des perquisitions chez les particuliers pour découvrir les correspondances et les écrits des insurgés; 10° De n'ordonner prêtres que ceux qui présenteraient à cet effet une autorisation de la république, laquelle, pour les besoins du ministere, fournirait des jésuites; 11° Enfin, d'exiler les habitants suspects et leurs familles, que Sa Majesté pourrait envoyer dans une de ses colonies d'outre-mer.

On comprend sans peine quel dut être l'étonnement du cabinet français en recevant de si sauvages propositions. Cependant il y répondit en les combattant, et déclara à la république que si elle n'apportait pas de notables changements à ce projet, elle pouvait être assurée de ne jamais posséder la Corse. La république ne se hâta pas de se ranger à cet avis, et les choses demeurèrent en cet état d'indecision jusqu'au départ des Français.

Toute l'année 1740 se passa sans apporter de changements notables à la position respective des Français et des Génois. M. de Maillebois continua à diriger d'une manière absolue l'administration du pays, et à ne prêter qu'une attention secondaire aux doléances de la république et de son commissaire. Il s'appliqua à réprimer les désordres qui suivent toujours les moments de troubles; fit poursuivre avec activité et punir sévèrement les bandits et ceux qui cherchaient à réveiller la révolte. Il s'occupa également de favoriser la levée des soldats qui devaient former le Royal-Corse. Le colonel de ce régiment et les officiers supérieurs étaient Français; mais les autres officiers, ainsi que les sous-officiers et soldats devaient être tous Corses. Les emplois de capitaine avaient été donnés en majeure partie aux otages transférés à Marseille, et qu'on avait rendus à la liberté dès les premiers succès de M. de Maillebois. Ces capitaines, personnages influents dans leurs provinces, s'étaient empressés, à leur retour en Corse, d'enrôler tous ceux qui, suspects aux Génois et peu rassurés par le pardon général, se tenaient dans un état d'alarme inquiétant pour la tranquillité publique. Dans le Decà-des-Monts, Arrighi, Buttafuoco, Carbuccia, Grimaldi, Orticoni, Marengo, Matra, Salicetti; dans le Delà-des-Monts, Colonna, Costa, Tavera, Ornano, emmenèrent ainsi un grand nombre d'hommes qu'aurait poursuivis plus tard la haine des Génois. M. de Maillebois, voyant par là diminuer les difficultés de l'occupation, laissa aux capitaines la faculté d'enrôler qui bon leur semblerait, et se débarrassa ainsi du soin de faire poursuivre des hommes qui, comme les Franzini de Croce d'Ampugnani, avaient déjà pris la campagne, et menaçaient de devenir redoutables, lorsque Colonna les enrôla dans sa compagnie.

Mais autant M. de Maillebois favorisait les engagements pour le Royal-Corse, autant aussi il persécutait ceux qui cherchaient à faire des recrues pour un régiment que le roi des Deux-Siciles avait pris à sa solde, et dont Castineta était lieutenant-colonel. Peut-être craignait-il que ces hommes, instruits au métier de la guerre, ne revinssent au premier mouvement en Corse, et n'apportassent à l'insurrection un appui dangereux. A Aleria, il fit pendre le patron d'une felouque napolitaine qui était venu pour recevoir quelques soldats, et il menaça de la même peine le capitaine Dominique Folacci de Bastelica, qu'il fit emprisonner à Corte. Cependant, le roi de Naples, instruit de cette conduite, se

plaignit à l'ambassadeur de France, et le cabinet de Versailles ayant fait des observations à M. de Maillebois, il se relâcha de sa sévérité, et beaucoup de Corses purent encore quitter leur pays pour aller à Portolungone.

De cette façon beaucoup d'éléments de troubles disparurent : d'ailleurs quelques hommes considérables, comme le docteur Paul-Marie Paoli, l'abbé Rustini, Luc d'Ornano, qui, à la prière des chefs expatriés, étaient restés afin de protéger leurs concitoyens, employèrent toute leur influence pour ramener les esprits à l'obéissaoco de la France et rendre la tâche de M. de Maillebois plus facile.

CHAPITRE X.

GÊNES DEMANDE LE RAPPEL DES TROUPES FRANÇAISES. — RÉPONSE DU CABINET DE VERSAILLES. — RAPPEL DE M. DE MAILLEBOIS. — NOMINATION DE DEUX ÉVÊQUES CORSES. — DÉPART DE M. DE MAILLEBOIS.

(1740—1741.)

L'administration sévère, mais juste, de M. de Maillebois, et l'assurance qu'il avait donnée que la France interviendrait désormais dans les affaires du pays, avaient rétabli la tranquillité, et l'on pouvait considérer la Corse comme entièrement pacifiée. La république demanda alors à être rétablie dans les places fortes et à reprendre l'administration : elle y tenait d'autant plus, que le bruit s'était répandu que l'empereur d'Autriche allait, aux termes du traité dont il s'était rendu garant, envoyer six mille hommes pour occuper une partie de l'île; et comme on a pu le voir dans la conduite de Gênes, à différentes époques, dès qu'elle pensait n'avoir plus rien à craindre des Corses, elle commençait à redouter ses auxiliaires, et cherchait par tous les moyens possibles à s'en debarrasser; elle comptait, une fois maîtresse de l'île, remercier l'empereur de ses bons offices et lui déclarer qu'elle allait elle-même faire ses affaires. Mais le cabinet de Versailles répondit qu'il s'était engagé à pacifier la Corse, et que cette pacification ne lui paraissait pas complète; que d'ailleurs, le règlement dont la France s'était rendue garante n'étant pas encore arrêté, elle ne pouvait abandonner ainsi son œuvre inachevée.

La république n'insista pas; mais les événements dont l'Europe devint bieotôt le théâtre la servireut mieux dans ses projets que n'auraient pu le faire ses notes diplomatiques. L'empereur Charles VI mourut dans l'automne de cette anoée 1740. Il ne fut plus dès lors question de l'intervention allemande, et la France vit bien que les embarras qu'allait faire naître la succession à la couronne impériale l'obligeraient à rappeler ses troupes. Comme cependant elle ne voulait pas abandonner tout à coup les peuples qu'elle avait pris sous sa protection, et que d'ailleurs il importait à ses intérêts de ne point laisser, dans les conjonctures présentes, une autre puissance s'emparer des ports de l'île, que les Génois étaient dans l'impossibilité de défendre, elle demanda à la république de lui fournir six pièces de canon pour la défense de Saint-Florent, et de lui laisser armer les autres ports. La république s'excusa en alléguant qu'elle ne pouvait accéder à ce qu'on lui demandait sans rompre la neutralité qu'elle voulait s'imposer dans la guerre présente, et qu'elle suffirait elle-même à la défense de ses ports. Le cabinet de France voulut bien se contenter de ces raisons, et informa M. de Maillebois, que le roi venait de nommer maréchal, qu'il serait bientôt rappelé, et que dès le mois suivant les troupes commenceraient à quitter la Corse.

M. de Maillebois mit à profit le peu de temps qui lui restait, pour rassurer les esprits, indiquer à M. de Villemur, qui devait lui succéder dans le commandement, la conduite qu'il avait à tenir, et donner aux Corses une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il leur portait, en faisant nommer des nationaux aux évêchés devenus vacants.

Depuis cent cinquante ans il n'y avait pas eu en Corse d'évêque du pays. Les sièges épiscopaux avaient été continuellement occupés par des Génois, qui ne venaient jamais dans leurs diocèses et se contentaient de toucher à Gênes les re-

venus de leurs évêchés. C'était là un des griefs principaux articulés contre la partialité de la république. Dans le règlement proposé par M. de Boissieux il avait été dit que la république ne s'opposerait pas à la nomination des sujets nationaux aux évêchés. M. de Maillebois voulut que cet article eût son exécution. Ayant appris que l'état de la santé de monseigneur Mari, évêque d'Aléria, était désespéré, il s'empressa de dépêcher à Rome son aide-de-camp, O'Sullivan, qui prit le prétexte d'aller rendre hommage à Jacques II, son souverain, afin de ne point éveiller les soupçons des Génois. Cet officier remit au cardinal de Tencin, ambassadeur de France, les dépêches pressantes de M. de Maillebois. M. de Tencin se hâta de faire les démarches nécessaires auprès du pape, qui lui promit d'être agréable au roi de France, et lorsque, après la mort de Mari, les Génois vinrent présenter leur candidat, le pape répondit qu'il s'était engagé vis-à-vis de la France. Les Génois mirent alors tout en œuvre pour le faire revenir sur sa décision, et, n'ayant pu y réussir, ils proposèrent un arrangement, qui consistait à nommer à l'évêché d'Aléria, dont le revenu était de 24.000 livres, un évêque génois, et à ceux de Nebbio et de Sagone, qui ensemble ne rendaient pas 16,000 livres, deux évêques corses. Comme la question d'argent n'était pas la plus importante, et qu'il fallait avant tout établir un précédent, M. de Tencin, craignant d'augmenter les difficultés par un refus, consentit à ce que voulait la république. Ainsi, on nomma à l'évêché d'Aléria monseigneur Curlo, évêque de Nebbio; à celui de Sagone, don Paul Mariotti de la Volpajula, confesseur du couvent de Torre-di-Specchio de Rome; enfin, à celui de Nebbio, le chanoine Romuald Massei de Bastia. M. de Maillebois apprit avant de partir l'heureux résultat de ses démarches; et il put voir, à la reconnaissance que lui témoignèrent les Corses, combien ils appréciaient la justice de la France. Malheureusement l'influence de cette puissance allait bientôt cesser: et il prévit que les choses qu'il avait cherché à mettre dans la bonne voie n'y resteraient pas longtemps. Il fit ses préparatifs, n'épargna pas ses conseils au marquis Spinola, qui avait remplacé Mari, et quitta la Corse, où il laissait des cœurs reconnaissants et attristés. Déjà plusieurs bataillons l'avaient précédé; il emmena avec lui une grande partie de ceux qui restaient, et ne laissa guère à M. de Villemur qu'environ quinze cents hommes (24 mai 1741).

LIVRE X.

Depuis le départ de M. de Maillebois jusqu'à l'arrivée de Paoli.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DE M. DE VILLEMUR AVEC LE RESTE DES TROUPES FRANÇAISES. — LES CORSES REPRENNENT LES ARMES. — TENTATIVE INUTILE DE L'ÉVÊQUE D'ALÉRIA POUR RÉTABLIR LA PAIX. — RETOUR DE THÉODORE; IL SE REMBARQUE AUSSITÔT, POUR NE PLUS REVENIR.

(1741-1743.)

Le départ de M. de Maillebois était le signe certain de l'intention où était le cabinet français d'abandonner la Corse.

Au mois de septembre suivant, M. de Villemur fut rappelé et s'embarqua avec tout ce qui restait de troupes françaises.

Quoiqu'on s'attendît depuis longtemps à voir les Français quitter la Corse, on ne croyait cependant pas leur départ si prochain, et l'on se berçait de l'espoir de leur voir occuper au moins quelques places maritimes. Mais lorsque les vaisseaux vinrent chercher M. de Villemur et le reste des troupes, on ne put plus douter de l'abandon de la France, et les plaintes devinrent générales. Les provinces du Dela-des-Monts, comme celles du Deçà-des-Monts, envoyèrent des députés vers M. de Villemur pour lui représenter le fâcheux état dans lequel allait se trouver la Corse, désormais à la merci des Génois, qui, n'ayant plus rien à craindre du contrôle des Français, allaient se livrer à l'arbitraire le plus absolu. M. de Villemur écouta ces plaintes, et promit de les exposer à son gouvernement; mais il ne put s'engager

davantage, et il partit avec la conviction qu'un nouveau soulèvement allait naître bientôt.

Les Corses ne tardèrent pas, en effet, à reprendre les armes contre la république. Ils avaient trop d'expérience pour se laisser aller à l'idée qu'elle pourrait changer de système et qu'elle exécuterait à la lettre le reglement présenté par M. de Boissieux. Ils prirent donc leurs mesures pour se maintenir dans l'indépendance. On fit prévenir tous les Corses qui étaient sur le continent des dangers qui menaçaient la patrie, et l'abbé Rostini fut dépêché à Naples vers Paoli et Giafferi pour les prier de revenir se mettre à la tête de la nation. Paoli, Giafferi, Salvini, Orticoni et tous les autres patriotes qui se trouvaient en ce moment en Italie, firent leurs efforts pour amener le roi de Naples et celui d'Espagne à leur prêter assistance; mais ils acquirent bien vite la conviction qu'il fallait renoncer à tout appui étranger, et ils prirent dès lors la résolution de ne chercher qu'en eux-mêmes les forces dont ils avaient besoin. Ils se préparèrent donc à rentrer dans leur patrie; et, en attendant, ils firent des provisions d'armes et de munitions.

Cependant l'insurrection éclatait en Corse dans la piève d'Ampugnani, et c'était encore à l'avidité des Génois qu'il fallait l'attribuer. Les Français avaient à peine quitté l'île, que le marquis Dominique Spinola voulut faire lever l'impôt de *deux seini*, cause originaire du soulèvement de 1729. Au lieu de charger les podestats des pièves de ce prélèvement, il expédia des escouades nombreuses de soldats avec ordre de vivre aux dépens des contribuables. L'impôt étant injuste, on refusa de le payer; et l'insolence des soldats de la république ayant porté le comble à l'exaspération des paysans, on courut déterrer quelques fusils soustraits au désarmement; on attaqua les Génois, on les défit et on se saisit de leurs armes.

Ce premier mouvement eut lieu à Croce d'Ampugnani vers la fin de décembre. En janvier 1742, on se réunit en consulte à Orezza. Spinola chercha à entrer en pourparlers, en attendant les troupes qu'il avait demandées à Gênes; il envoya savoir ce qu'on voulait : on lui dit qu'on voulait être déchargé de l'impôt de deux seini. Pour toute réponse il déclara que cela ne se pouvait, qu'il fallait acquitter d'abord l'impôt, et qu'on aviserait ensuite. Les esprits s'en aigrirent encore davantage. Une nouvelle assemblée fut convoquée au couvent de Marcasso en Balagne. Monseigneur Curlo, évêque d'Aléria, fut prié d'y assister; c'était un homme de bien, qui gémissait de voir son gouvernement agir avec tant d'imprévoyance. Il se proposa comme médiateur; on l'accepta, et il fut autorisé à faire un arrangement avec le gouverneur; mais celui-ci prétendit qu'il n'avait aucun pouvoir à cet égard.

En attendant, il levait des compagnies de volontaires, et cherchait à organiser de nouveau les *Oriundi*. Toute l'année 1742 et le commencement de 1743 se passèrent sans événement de quelque importance. Les Corses manquaient d'armes et de munitions pour recommencer la guerre, et, de son côté, la république ne pouvait encore envoyer les secours indispensables pour les combattre.

Vers la fin de janvier 1743, Théodore reparut en Corse. Il vint aborder à l'île Rousse, sur un vaisseau anglais que lui avait fourni l'amiral Mathews; il fit des distributions d'armes et de munitions, et répandit dans la Balagne une proclamation, où il engageait ses fidèles sujets à venir le trouver et à se ranger encore sous son drapeau. Cette proclamation, dans laquelle il traitait de rebelles Paoli, Giafferi, Orticoni et Salvini, dont le patriotisme n'était mis en doute par personne, loin d'obtenir le succès qu'il en attendait, refroidit le peu d'enthousiasme qui aurait pu naître à son arrivée. Cependant, on se porta à bord de son vaisseau pour connaître les ressources dont il disposait. Théodore dit, comme toujours, qu'il était fortement appuyé par des puissances étrangères, qu'il allait disposer de moyens plus que suffisants pour réduire les Génois, et rendre à la Corse la liberté qu'elle désirait; mais il refusa de faire connaître les souverains qui avaient promis de l'assister, ainsi que les traités qu'il disait avoir faits avec eux. Alors on lui répondit que l'on ne pouvait plus se fier

à ses promesses ; qu'il avait trop abusé de ce moyen, et qu'on le recevrait à bras ouverts le jour où il viendrait avec autre chose que des paroles. Théodore vit bien que c'en était fait de sa couronne; il repartit pour Livourne, et ne reparut plus dans l'île (1).

CHAPITRE II.

CORTE TOMBÉE AU POUVOIR DES PATRIOTES. — ASSEMBLÉE TENUE DANS CETTE VILLE. — LES GÉNOIS ENVOIENT EN CORSE LE SÉNATEUR P.-M. GIUSTINIANI. — DÉCRET QU'IL PUBLIE. — PACIFICATION DE L'ÎLE.

(1741-1745.)

L'arrivée de Théodore avait éveillé la soll citude du gouverneur génois. Quoiqu'il n'ignorât pas que cet aventurier ne pouvait disposer de grandes ressources, il craignait cependant quelque manifestation en sa faveur, et il songeait à se mettre à l'abri d'un coup de main ; il ordonna à la garnison de Corte de se replier sur Bastia. Les Corses, instruits de ce mouvement, s'emparèrent aussitôt de la ville abandonnée, et y convoquèrent une assemblée pour le 27 avril. Cette assemblée décréta qu'à l'arrivée du nouveau commissaire qui devait remplacer Spinola, mort récemment à Bastia, on tenterait des moyens honorables pour arriver à un accommodement avec la république.

De leur côté, les Génois ne pouvant, dans les circonstances présentes, agir avec vigueur contre les Corses, se décidèrent à faire quelques concessions, et envoyèrent dans l'île comme gouverneur P.-M. Giustiniani, sénateur plein de mérite et d'un caractère très-conciliant. A son arrivée, le docteur Limperani d'Orezza alla lui présenter les demandes formulées dans l'assemblée du mois d'avril, et, après quelques discussions sans importance, Giustiniani publia le décret qui suit :

« La sérénissime république, en considération de la tranquillité de ses sujets du royaume de Corse, approuve et décrète ce qui suit :

« 1° Elle accorde un pardon général, avec la remise des tailles, prestations, subsides et autres impositions échues et non prélevées;

« 2° Elle permet de porter les armes, pourvu toutefois que l'on en paye le port;

« 3° Elle abolit l'impôt annuel des deux seini, établi pour la prohibition des armes;

« 4° Nul ne pourra être puni pour les armes prohibées qu'on trouvera sur lui ou dans sa maison;

« 5° On ne pourra augmenter les charges d'aucune espèce sans le consentement des douze nobles en exercice;

« 6° Nul ne pourra être emprisonné, ni subir d'autre peine, pour de simples soupçons, comme cela a eu lieu par le passé;

« 7° On donnera par la suite trois ou quatre évêchés aux nationaux; on leur conférera tous les bénéfices simples, dont quelques-uns pourront être appliqués à l'érection de nouveaux colléges (août 1744). »

Des concessions aussi larges indiquaient suffisamment le désir où était la république de vivre en paix avec les insurgés; et elle obtint ce qu'elle désirait, car jusque vers le milieu de l'année 1745, aucun incident ne vint troubler le repos de la Corse; mais à cette époque les inimitiés s'étant considérablement augmentées et menaçant de redevenir un fléau pour le pays, quelques zélés patriotes, à la tête desquels se trouvait l'abbé Venturini, voulurent remédier à de si grands maux en cherchant à rétablir la paix dans les familles divisées. Toutefois, afin qu'on ne pût donner à leur conduite, toute pacifique, une interprétation malveillante, ils envoyèrent demander au gouverneur la permission de parcourir le pays dans le but que nous avons indiqué. Soit que celui-ci

(1) De Livourne Théodore alla à Londres, où ses créanciers le firent mettre en prison. Il en sortit plus tard en vertu de l'acte d'insolvabilité, et vécut pendant plusieurs années assez misérablement. En 1753, Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription, qui lui permit de vivre convenablement jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut le 11 décembre 1756, et fut enterré dans le cimetière de Sainte-Anne de Westminster. On lui éleva un tombeau fort modeste, sur lequel on inscrivit, en anglais, une épitaphe qui rappelait sa destinée. Les deux dernières lignes portaient :

Le destin grava des leçons sur sa tête vivante;
Il lui donna un royaume et lui refusa du pain.

Google

ne crût pas à la sincérité de la démarche qu'on le priait d'autoriser, soit qu'il craignît l'influence que pourraient acquérir les personnages qui auraient opéré les réconciliations, il refusa par deux fois son consentement. Alors ces zélés patriotes, qui n'avaient agi que par déférence pour le caractère de Giustiniani, qu'ils estimaient, résolurent de se passer de son autorisation; et ayant convoqué une assemblée à Corte ils en reçurent le titre de protecteurs de la patrie, avec mission de réconcilier les familles. Les Corses qui reçurent cette honorable marque de confiance de leurs concitoyens furent l'abbé Ignace Venturini, le docteur Gaffori et Alerius Matra. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre, et le succès qu'ils obtinrent fut une compensation suffisante aux tracasseries qu'ils avaient éprouvées de la part du gouverneur génois. A leur voix, les inimitiés cessèrent tout à coup. Les piéves où la fureur de la vengeance était le plus enracinée retrouvèrent le calme qu'elles avaient depuis longtemps perdu; et les protecteurs, après une tournée de quelques mois, purent rentrer à Corte avec la conviction que leur œuvre, durable, conserverait à la patrie des enfants pleins de valeur et dont elle pouvait avoir besoin au premier jour (août 1745).

CHAPITRE III.

TENTATIVE DE LA SARDAIGNE POUR EXCITER DE NOUVEAUX TROUBLES EN CORSE. — ARRIVÉE DE RIVAROLA ET DE L'AMIRAL TAUNSHEND. — ILS SE RENDENT MAITRES DE BASTIA. — CETTE VILLE RETOMBE AU POUVOIR DES GÉNOIS. — RIVAROLA ÉCRIT A TURIN POUR DEMANDER DES SECOURS. — DÉCLARATION DU MINISTRE ANGLAIS. — LES GÉNOIS SONT CHASSÉS DE CORTE. — LES PATRIOTES ASSEMBLÉS DANS CETTE VILLE PROCLAMENT L'INDÉPENDANCE DE LA CORSE, ET EN CONFIENT LE GOUVERNEMENT A UNE SUPRÊME MAGISTRATURE, COMPOSÉE DE GAFFORI, MATRA ET VENTURINI.

(1745-1746.)

Le gouverneur Giustiniani avait refusé, comme nous l'avons dit, de sanctionner la démarche des protecteurs; mais il s'était borné à ce refus, et il n'avait pas cherché autrement à s'y opposer. De plus graves soucis le préoccupaient en ce moment; le bruit s'était répandu que la Sardaigne cherchait à s'emparer de la Corse, et toute son attention était portée de ce côté.

La Sardaigne, en effet, était en lutte avec la république à cause de cette longue et interminable affaire du Final, et elle devait nécessairement chercher tous les moyens de frapper son ennemie. Occuper la Corse ou bien y susciter des embarras à la république était chose trop naturelle pour qu'elle n'y songeât pas sérieusement. Elle avait à son service, en qualité de colonel d'un régiment corse, le comte Dominique Rivarola, patriote ardent et ennemi irréconciliable des Génois. Elle crut pouvoir s'en servir utilement dans ses intérêts. Rivarola se mit en rapport avec ses compatriotes, et il acquit bientôt la conviction que l'intervention du roi de Sardaigne serait favorablement accueillie dans un pays où l'on se serait fait turc plutôt que de devenir génois. Le roi de Sardaigne fit connaître aux cours de Londres et de Vienne l'intention où il était de prêter assistance aux insurgés de la Corse, qui pourraient ainsi occuper les Génois entrés dans la ligue formée par la France. Les deux cours répondirent qu'elles voyaient cette diversion avec plaisir, et l'amiral Taunshend, qui croisait dans la Méditerranée, reçut ordre d'appuyer avec sa flotte les opérations des Corses insurgés. En même temps le roi de Sardaigne expédia Rivarola avec quelques troupes et des munitions de bouche et de guerre.

Au moment où Taunshend arrivait devant Bastia, Rivarola était aux portes de cette ville, avec un corps nombreux de nationaux qui s'étaient ralliés à lui. Taunshend somma de se rendre le gouverneur Mari, qui avait succédé à Giustiniani; celui-ci s'y refusa, et l'amiral commença à bombarder la ville. Les habitants alors obligèrent Mari à se retirer, et ouvrirent leurs portes à Rivarola, qui occupa la forteresse et reçut par acclamation le titre de généralissime du royaume (nov. 1745).

Rivarola ne perdit point de temps; et, profitant de la présence de la flotte an-

glaise, il s'empara de Saint-Florent, de Saint-Pellegrino et de quelques autres points maritimes moins importants. Gaffori et Matra, qui d'abord s'étaient montrés pleins de défiance à son égard et s'étaient refusés à le seconder, convaincus maintenant qu'il n'agissait que dans l'intérêt de la nation, lui prêtèrent l'assistance qu'il devait en attendre.

Cependant la position de Rivarola n'était rien moins que solide; il comprenait parfaitement que si la cour de Sardaigne ne lui envoyait de nouveaux secours, il ne pourrait tenir longtemps contre l'influence des Génois. Quoique Mari eût été obligé de se retirer à Calvi, il ne se regardait néanmoins pas comme battu, et, de loin, il engageait ses partisans de Bastia à se révolter contre le nouveau pouvoir. Bastia était au fond une ville trop génoise pour rester longtemps sous une autre domination que celle de la république; le 15 février 1746, une révolution y renversa le pouvoir de Rivarola; le drapeau de Gênes fut arboré sur la citadelle, et Mari rentra triomphant. Les partisans de Rivarola, livrés au gouverneur sur la promesse qu'on n'attenterait pas à leur vie, furent expédiés à Gênes et pendus, en partie, quelques mois après (1). Rivarola, qui se trouvait à Saint-Florent lorsqu'eut lieu cet événement, accourut mettre le siége devant Bastia; mais il dut bientôt après se retirer, à cause des secours que venait de recevoir Mari, et de la retraite de Matra, que celui-ci avait su gagner.

Retiré à Saint Florent, Rivarola écrivit au roi de Sardaigne et à ses alliés de venir à son aide; et, comme il n'en recevait point de réponse, il dépêcha son neveu, l'abbé Zerbi, pour représenter à la cour de Turin l'embarras dans lequel il était. Les ministres des différentes puissances résidant dans cette ville furent convoqués à cet effet; mais ils montrèrent peu d'enthousiasme pour soutenir la cause des insurgés. L'ambassadeur d'Angleterre déclara que pour sa part il ne donnerait aucun ordre à l'amiral de sa nation, parce que les Corses, désunis entre eux, montraient peu de zèle dans leur propre cause, et parce que la flotte britannique pouvait recevoir un meilleur emploi en croisant sur les côtes de France, de Naples, de Gênes et d'Espagne; qu'il en écrirait cependant à la cour pour savoir ce qu'il avait à faire à l'avenir; qu'en attendant il ne pouvait qu'engager les Corses à se soutenir par eux-mêmes jusqu'à ce que les puissances alliées vinssent à leur secours.

Cette réponse rapportée par Zerbi fut bientôt connue de toute la Corse. Jusque-là la guerre contre la république n'avait été soutenue que par les partisans de l'intervention sarde; elle le fut bientôt par les nationaux, mis en demeure de se défendre.

A Corte, le commandant génois, craignant une conspiration des habitants contre lui, fit tirer le canon contre les maisons de la ville et surtout contre la maison de Gaffori, qu'on lui avait désigné comme le chef de la conspiration. Gaffori courut aux armes, assiégea le commandant dans la forteresse, l'obligea à se rendre avec sa garnison, et lui permit de se retirer à Bastia (7 juillet 1746).

Le soulèvement de Corte détermina celui du centre de l'île. Une assemblée générale tenue dans cette ville, le 10 août, sous la présidence de Venturini, déclara la Corse indépendante, et nomma pour généraux et protecteurs du royaume Gaffori, Matra et Venturini. On forma, sous le nom de *suprême magistrature*, un conseil composé de douze notables personnages qui devaient, à tour de rôle et par tiers, assister chacun des généraux. On décréta que chaque piève élirait un auditeur pour juger les causes civiles, et un fiscal pour juger les causes criminelles. On confisqua, au profit de la nation et pour l'entretien des troupes, tous les biens possédés par les Genois.

CHAPITRE IV.

CONSULTE D'OREZZA. — DIVISIONS ENTRE LES PATRIOTES. — RIVAROLA S'EMPARE DE NOUVEAU DE BASTIA. — IL EN EST CHASSÉ ET FORCÉ DE SE RETIRER A SAINT-FLORENT, OU IL EST ASSIÉGÉ PAR LES GÉNOIS. — IL EST SECOURU

(1) Parmi ceux qui succombèrent ainsi étaient : le major Gentile, l'avocat Marcugo, Rossi, Casella, Sansonetti, Limperani, Guasco, Degiovanni, Raffalli, Morelli. Les autres furent jetés en prison, et n'en sortirent que longtemps après.

Digitized by Google

PAR L'AMIRAL BINGH, ET S'EMBARQUE POUR LA SAVOIE AVEC GIULIANI. — CONSULTE DE MURATO. — ARRIVÉE D'UN SECOURS DE QUINZE CENTS AUSTRO-SARDES COMMANDÉS PAR CUMIANA.

(1746-1748.)

Une nouvelle consulte fut encore tenue à Orezza le 15 novembre de cette même année 1746 : on y prit differentes mesures d'ordre public, et on informa Rivarola du résultat des délibérations, en l'engageant à aller en personne à Turin demander les secours nécessaires. Mais Rivarola, prévenu par ses amis que c'était là une occasion pour l'eloigner de la Corse, prétexta de ses infirmites, qui l'empêchaient d'entreprendre aucun voyage, et resta à Saint-Florent. Gaffori se formalisa de ce refus, et excita contre Rivarola un soulevement auquel celui-ci fut obligé de resister par les armes.

On ne peut comprendre comment Gaffori et les autres chefs de l'intérieur se laissèrent aller dans cette circonstance à manifester ainsi leur ressentiment secret contre Rivarola. Ces funestes divisions faisaient à merveille les affaires de Gênes, qui en profitait pour attirer dans son parti les mécontents. Alerius Matra, ayant à se plaindre de Gaffori, accepta le titre de brigadier général de la république, et promit de servir ses intérêts. On chercha également à attirer les autres chefs en leur faisant des offres magnifiques; mais on ne put les détacher du parti national, et alors on fit courir sur eux les bruits les plus étranges. Gaffori, Venturini et Rivarola n'eurent pas grand'peine à éclairer les nationaux sur les intrigues des Génois; et ceux-ci, furieux d'avoir manqué leur coup, eurent recours à leur moyen favori, et promirent mille genuines de récompense à celui qui livrerait Rivarola mort ou vif.

L'année 1746 se passa ainsi sans avancer beaucoup les affaires des insurgés. Au mois de juillet 1747, Rivarola, s'étant menagé des intelligences dans Bastia, s'empara de Terra-Vecchia, et en prévint aussitôt le roi de Sardaigne, en lui demandant des secours. Celui-ci ne put que lui manifester son contentement de le voir persévérer dans sa tâche; toutefois, il lui expédia quelques munitions, et ne lui laissa pas ignorer que la cour de Londres était peu disposée en faveur des Corses, à cause de leurs divisions intestines. Rivarola fit de son mieux pour se maintenir dans Bastia; mais il dut bientôt ceder aux forces supérieures de Mari, qui, ayant reçu un renfort d'Espagnols et de Français, l'obligea à se retirer dans Saint-Florent, où il alla l'assiéger avec quinze cents hommes (12 septembre 1747).

Dans cette position, Rivarola aurait bien pu tomber aux mains des Génois; mais Giuliani, qui commandait en Balagne, accourut à son secours, et força Mari à se retirer. En même temps, l'amiral anglais Bingh lui expédia de Savone des vaisseaux anglais pour le soutenir. Rivarola et Giuliani profitèrent de cette occasion favorable pour s'embarquer et aller en personne à la cour de Turin (22 octobre 1747).

Le roi de Sardaigne accueillit très-bien les généraux corses, et leur fournit des munitions avec lesquelles Giuliani crut à propos de rentrer en Corse, laissant à Rivarola le soin de poursuivre ses démarches.

A son retour, Giuliani trouva les Corses dans la plus grande confusion; les intrigues des Génois etaient parvenues à les desunir, et cet état de choses pouvant amener une ruine totale, il voulut y remédier : une consulte générale fut convoquée par lui à Murato; elle dura trois jours, et fut tres-animée. Matra, accusé publiquement de trahir la patrie, dut se justifier; on voulut bien croire à ses protestations, mais pour mettre son zèle à l'épreuve on le chargea de lever mille hommes dans le Nebbio et la Balagne, et de punir avec la dernière rigueur ceux qui parleraient de traiter avec la république. En somme, le résultat de la consulte fut tel qu'on devait l'attendre d'une multitude qui n'avait d'autre intérêt que le bien public. On y décida de soutenir la guerre contre Gênes, en attendant les secours qui devaient arriver du continent (5 fevrier 1748).

Sur ces entrefaites, Rivarola, qui, comme nous l'avons vu, était demeuré à Turin pour poursuivre plus activement son but, obtint des puissances alliées qu'elles feraient passer en Corse des

Digitized by Google

hommes et des munitions. En effet, le 3 mai 1748 le général Cumiana y arriva avec quinze cents Austro-Sardes. Venturini, Gaffori, Matra, se réunirent immédiatement à lui, et tous ensemble allèrent assiéger Bastia. Spinola, qui y commandait, avait fait élever plusieurs bastions et fortifier les murs de la ville. Il repoussa avec vigueur les assiégeants, et les obligea, après quelques jours, à se retirer à Saint-Florent (28 mai 1748). On reconnut alors qu'on ne pourrait s'emparer de la ville sans de nouveaux secours; Gaffori se chargea d'aller les demander à la cour de Turin, et les généraux se partagèrent le commandement en attendant son retour. Cumiana resta à Saint-Florent avec ses Austro-Sardes; Matra alla à Aléria; Venturini à Corte, et Giuliani en Balagne. Quant au Delà-des-Monts, il n'y avait pas à s'en occuper, les Génois n'y ayant fait aucune démonstration hostile.

CHAPITRE VI.

LES GÉNOIS DEMANDENT DE NOUVEAU DES SECOURS A LA FRANCE. — ARRIVÉE DE M. DE CURSAY, A LA TÊTE DE DEUX MILLE FRANÇAIS. — CONCLUSION D'UN ARMISTICE. — DÉPART DES TROUPES AUSTRO-SARDES. — NOUVELLE PACIFICATION.

(1748-1751.)

L'inquiétude avait été très-grande à Gênes, lorsqu'on y avait appris l'arrivée des Austro-Sardes. La république était épuisée, et ne pouvait envoyer de secours. Le peuple se désolait, et criait dans les rues qu'il fallait prier le roi de France d'envoyer tous ses vaisseaux en Corse. Le sénat alla se jeter aux pieds du duc de Richelieu et implorer son assistance; le danger était imminent, car si les Génois venaient à être chassés de l'île, il était fort douteux qu'ils pussent y rentrer jamais. Richelieu eut pitié de Gênes; elle était l'alliée de la France, et il fallait la soutenir : il mit donc deux mille hommes à la disposition du général de Cursay, auquel il ordonna d'aller occuper les places de la Corse.

Les vaisseaux français parurent en vue de Bastia le jour où Cumiana allait tenter un nouvel assaut. Leur présence suffit pour faire renoncer le général piémontais à son entreprise, et M. de Cursay ne trouva plus les ennemis aux portes de la ville. Son premier soin fut de faire fortifier Bastia et de s'emparer de la Paludella. Ses troupes firent contre Barbaggio une tentative qui échoua. Bientôt après, Giuliani reprit Nonza, occupée par les Génois, et de Cursay, considérant que la paix générale était assurée par les préliminaires d'Aix-la-Chapelle, crut inutile de pousser plus loin les hostilités, et proposa aux Corses un armistice sous la garantie du roi de France. Cumiana, qui avait le commandement en chef de l'armée nationale, y consentit. L'armistice n'avait pas de durée limitée : il était subordonné aux événements du continent. Il fixait comme limites aux parties belligérantes le fleuve Tegina : l'intérieur de l'île demeurait dans le même état qu'auparavant (12 septembre 1748). Les choses restèrent en cet état jusqu'au mois de novembre. A cette époque, les troupes austro-sardes quittèrent la Corse, qui, aux termes du traité de paix signé par les puissances au mois d'avril de cette même année, faisait retour a la république.

Le roi de Sardaigne s'était empressé quelque temps auparavant de dépêcher Gaffori à ses compatriotes, pour les engager à se soumettre en attendant des jours meilleurs. Ceux-ci, loin de se rendre à cette invitation, adressèrent une demande au congrès de Vienne, pour être affranchis de la domination génoise; et lorsqu'il leur fut répondu que l'équilibre européen s'y opposait ils n'en persévérèrent pas moins dans la résolution de s'affranchir par les armes du joug de la republique. Cependant leur position était difficile; car s'ils ne se soumettaient ils allaient avoir de nouveau à combattre les Français, auxiliaires des Génois.

M. de Cursay vit leur embarras, et comme il avait pu, depuis qu'il était en Corse, apprécier la loyauté et le courage de la nation, il s'intéressa vivement à sa cause, et chercha les moyens d'éviter une guerre imminente. Dans une première conférence, qu'il eut à Bigu-

glia avec les chefs des insurgés, il les amena à accepter la médiation du roi de France; puis, peu de temps après, ayant reçu de sa cour une réponse satisfaisante aux dépêches qu'il lui avait adressées, il eut avec les mêmes chefs une seconde conférence à Corte, où il leur exposa les intentions bienveillantes du roi à leur égard, et les détermina à se soumettre à sa propre autorité. Comme les Corses avaient la plus grande estime pour le caractère honorable de M. de Cursay, ils n'hésitèrent pas à se confier à lui, et lui remirent la place de Saint-Florent, qu'ils avaient occupée après le départ de Cumiana, celle de Corte et les forts de l'île Rousse et de Saint-Pellegrino. L'intervention de M. de Cursay pouvait être très-utile à la république, et déjà il avait obtenu sans dépense et sans effusion de sang ce qu'elle n'aurait pu acquérir que par de grands sacrifices. Elle devait donc considérer comme très-avantageuse pour elle l'occupation par ses alliés de positions aussi importantes. Il en fut cependant autrement, et, prenant ombrage de l'influence qu'acquérait chaque jour M. de Cursay sur l'esprit des nationaux, elle se plaignit au cabinet de Versailles de ce qu'il traitait les affaires de la Corse sans la consulter et sans la faire intervenir. M. de Cursay reçut alors de nouvelles instructions, par lesquelles on lui déclarait que l'intention du roi était que les Corses retournassent sous la domination de la république. Il assembla aussitôt une consulte à Corte, y exposa les motifs d'intérêt général qui obligeaient Louis XV et les autres puissances à demander aux Corses de se soumettre à la république, et sut tellement captiver la confiance de l'assemblée, que Gaffori, Venturini et Giuliani, se levant spontanément, signèrent une feuille en blanc, et la lui remirent pour qu'il réglât lui-même les clauses de leur soumission.

CHAPITRE VII.

ADMINISTRATION DE M. DE CURSAY. — ARRIVÉE DE M. DE CHAUVELIN. — CONVENTION DE SAINT-FLORENT. — DIFFICULTÉS ENTRE M. DE CURSAY ET LE MARQUIS GRIMALDI. — M. DE CURSAY EST RAPPELÉ. — GAFFORI EST NOMMÉ GOUVERNEUR GÉNÉRAL. — IL EST ASSASSINÉ. — NOMINATION D'UNE NOUVELLE MAGISTRATURE SUPRÊME.

(1751-1755.)

M. de Cursay, qui avait dès lors tous les moyens d'arranger les affaires des Génois et des Corses, n'en abusa point; il établit les choses sur un pied d'équité utile aux deux partis; mais les Génois firent naître des difficultés, et il y eut même des rixes sanglantes entre leurs troupes et les Français. « Toutefois, M. de Cursay gouvernait l'île avec une grande sagesse. Il était affable, courtois et très-impartial. Aucun motif d'intérêt privé n'arrêtait son zèle pour le bien général. Il se faisait aimer des bons, craindre des méchants et estimer de tous; il apaisa toutes les inimitiés, et ne craignit point de mettre la main là où il pouvait établir la paix. Lorsqu'il voulut faire rétablir les routes, construire des ponts et faire d'autres travaux d'intérêt général, il vit accourir pour les exécuter les peuples qui jusque-là n'avaient jamais voulu s'en occuper. Il voulut aussi faire construire un port au Macinajo, et prit d'autres dispositions excellentes; mais lorsqu'il était au plus beau de son œuvre, il dut y renoncer, parce que la république, ne pouvant souffrir une influence qui l'empêchait d'exercer son despotisme, fit si bien auprès de M. de Chauvelin, ministre plénipotentiaire de sa majesté très-chrétienne à Gênes, qu'elle le détermina à passer en Corse pour y faire un règlement et en éloigner M. de Cursay et ses troupes (1). »

M. de Chauvelin arriva, en effet, en Corse le 8 juillet 1751. Il convoqua une assemblée générale à Saint-Florent, y parla de la nécessité, pour la Corse, de rentrer sous la domination génoise; et, les esprits y étant préparés, on arrêta les conventions suivantes :

« 1° La république entretiendra dans les villes une garnison aux frais des communes du royaume.

« 2° Le commissaire général résidera à Bastia, et il aura la direction des affaires civiles et militaires.

(1) Cambiagi, t. III, liv. XX.

« 3° Trois évêchés seront toujours attribués aux nationaux.

« 4° Les causes criminelles seront jugées à Bastia, avec l'assistance de neuf assesseurs corses.

« 5° Les causes civiles seront jugées par deux assesseurs, un génois, l'autre corse.

« 6° Tous les juges, podestats et autres employés seront corses.

« 7° Les nationaux pourront commercer avec toute puissance étrangère.

« 8° On pourra introduire dans l'île toutes les sciences et tous les arts. »

Après la signature de ce règlement, M. de Chauvelin retourna à Gênes, laissant à M. de Cursay le soin de s'entendre avec le marquis Grimaldi, commissaire de la république, sur l'exécution de cet acte. Mais des difficultés s'élevèrent bientôt entre eux à ce sujet, et M. de Cursay se retira à Ajaccio pour éviter de plus grandes discussions (janv. 1752); mais les esprits s'étaient déjà aigris. Grimaldi et M. de Cursay rompirent ouvertement. Les Français et les Génois prirent fait et cause pour leur chef respectif; on en vint aux mains, et la Corse fut divisée en deux camps. A Ajaccio, les Génois et leurs partisans, étant en très-grand nombre, mirent en danger les jours de M. de Cursay. Gaffori accourut à son secours, et les Genois ne purent rien faire contre les Français. Mais ils portèrent leurs plaintes à la cour de Versailles, et dénoncèrent M. de Cursay comme l'artisan de tous les troubles. Ils menèrent si bien leurs intrigues, qu'ils fut rappelé et envoyé prisonnier à Antibes (1). Le colonel Curcy, qui le remplaça, n'osa prendre aucune mesure contre les empietements du gouverneur génois, et les Corses, se voyant abandonnés par le départ de M. de Cursay, résolurent de reprendre l'offensive.

Une assemblée fut à cette fin convoquée à Orezza; Gaffori y fut nommé seul gouverneur et général de la nation, et chargé de veiller au salut de la patrie. Comme le bruit s'était répandu que les Génois allaient occuper les présides, il rassembla quelques troupes, et se porta sur Corte, dont il s'empara. Bientôt toute la Corse, à l'exception de Bastia, Calvi, Saint-Florent et Bonifacio, fut au pouvoir des nationaux. L'insurrection, organisée vigoureusement, et menée par une main habile et ferme, était en ce moment on ne peut plus redoutable. Les Génois virent l'imminence du danger, et crurent s'y soustraire en tramant la mort de Gaffori. Ils gagnèrent les Romei de Corte, ses ennemis personnels, et firent entrer dans la conspiration son propre frère Anton Francesco. Le 3 octobre 1753, comme Gaffori revenait d'une de ses propriétés, les conjurés l'assassinèrent, et coururent se refugier à Bastia. Le frère de Gaffori ne put cependant s'échapper, et quelques jours après il fut roué vif.

La mort de Gaffori causa une douleur profonde dans toute l'île. Une assemblée générale fut convoquée à Corte pour le 22 du même mois; on y célébra en grande pompe les funérailles de l'un des plus illustres et des plus chers enfants de la Corse; puis l'assemblée s'occupa des intérêts présents. Une nouvelle constitution fut décrétée, et l'exécution en fut remise à une suprême magistrature composée de Clément Paoli, Thomas Santucci, Simon-Pierre Frediani et le docteur Grimaldi.

Pendant deux ans la suprême magistrature exerça ses fonctions avec zèle et intégrité; mais ayant reconnu qu'il fallait, pour diriger avec succès les affaires du royaume, une unité d'action qui lui manquait, elle résolut de résigner son pouvoir entre les mains d'un seul chef. Ses yeux s'arrêtèrent sur Pascal Paoli, alors officier au service de Naples, et elle l'invita à revenir dans sa patrie, pour y prendre le lourd fardeau du gouvernement.

LIVRE XI.

De l'arrivée de Paoli à la prise de possession de la Corse par les Français.

(1755-1769.)

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE DE PAOLI. — IL EST PROCLAMÉ GÉNÉRAL DE LA NATION. — RÉVOLTE DE MARIUS EMMANUEL MA-

(1) M. de Cursay ne tarda pas à se justifier des calomnieuses accusations des Génois; et Louis XV, ayant reconnu son innocence, le nomma lieutenant général et gouverneur de Bretagne.

TRA. — SES SUCCÈS CONTRE PAOLI. — MATRA VA OFFRIR SES SERVICES AUX GÉNOIS.

(1755.)

Pascal Paoli, sur qui se portaient alors les espérances de ses concitoyens, était le plus jeune des fils d'Hyacinthe, qui l'avait emmené avec lui en exil, et l'avait élevé dans le culte de la patrie. Heureusement doué par la nature, le jeune Pascal m t à profit les leçons de ses habiles professeurs, et quand il fut appelé en Corse, il était parfaitement propre à entrer dans la vie politique. Il avait alors environ trente ans; il était d'une haute stature, d'une figure agreable et imposante, et d'une grande elégance de manières; aux qualités du corps il joignait un esprit vif et pénétrant, un jugement solide et une rare intelligence des hommes et des choses. A peine sorti de l'école militaire, il avait fait partie d'une expédition dans les Calabres, et s'y était fait remarquer par sa bravoure. Le vieil Hyacinthe avait toujours entretenu son fils aîné, Clément, des succès de Pascal, et lorsque le fardeau du pouvoir devint trop lourd pour lui et pour ses collègues, Clément sut habilement proposer son frère, qui, par cela même qu'il avait toujours été éloigné de la Corse, pouvait inspirer plus de confiance aux différents partis et imposer à tout le monde.

Sur l'invitation des chefs du gouvernement, Pascal Paoli se rendit en Corse au mois de juillet 1755. Un édit de la suprême magistrature, en date du 15 du même mois, puis une délibération de la consulte nationale de Saint-Antoine de la Casabianca lui conférèrent le titre de général avec des pouvoirs assez étendus. Paoli refusa d'abord cet honneur, s'excusant sur l'importance de la charge; on lui répondit qu'il y aurait plus de mérite à la remplir : il demanda un collègue; mais on avait fait une trop triste expérience du gouvernement partagé pour en vouloir encore, et on dut encore lui refuser.

Paoli, ne pouvant plus alors décliner l'honneur qui lui était offert se résigna de bonne grâce, et commença à prendre la direction des affaires. Assisté d'un conseil d'État consultatif, son premier soin fut de chercher à faire naître la tranquillité, en apaisant les *vendette* qui desolaient certains cantons. Il se mit en tournée à cet effet, s'informa des causes de discordes, ramena les esprits irrités, et parvint, par son éloquence et par la promesse d'une sévère justice, à rétablir la tranquillité perdue. L'application rigoureuse qu'il fit des reglements à un de ses parents, qui s'était rendu coupable d'un meurtre, fut d'un très-bon exemple; et dès que l'on vit que la loi était assez forte pour punir les coupables; on ne songea plus à se faire justice soi-même; les inimitiés diminuèrent, et bientôt même on les vit cesser presque tout à coup.

Rassuré de ce côté, Paoli allait porter son attention sur les autres parties du gouvernement, lorsqu'il en fut distrait par la guerre personnelle que vint lui faire Marius-Emmanuel Matra.

D'une ancienne et très-influente famille de caporaux, Matra avait vu avec peine l'élévation de Paoli au généralat. Il croyait que pour les services qu'il avait rendus comme membre du gouvernement, pour sa bravoure incontestée, et enfin à cause de la noblesse de sa maison, cet honneur lui était réservé, ou tout au moins qu'il aurait pu le partager. Mais la consulte ayant déclaré qu'elle ne voulait qu'un chef, et son choix étant tombé sur Paoli, il avait conçu contre celui-ci une haine d'autant plus violente, qu'il pouvait supposer que cette élection avait été faite pour l'écarter. Retiré dans son village de la pieve de Serra, il se préparait à la révolte, lorsque Thomas Santucci d'Alesani, ancien membre du gouvernement, à qui Paoli venait de refuser la grâce d'un coupable, alla le trouver, et lui offrit de lever en sa faveur l'étendard de la révolte contre le nouveau chef. Matra accepta; Santucci, les Colombani, les Cattoni, les Pauzani et tous leurs adhérents, trèsnombreux depuis le Fiumorbo jusqu'à Orezza, se réunirent au couvent d'Alesani, et l'élurent pour leur général.

Cette rebellion, arrivant au commencement d'un gouvernement encore mal assuré, pouvait avoir pour Paoli les conséquences les plus fâcheuses; il chercha donc à la comprimer tout de suite. De

Verde, où il était, il marcha sur Alesani; mais Matra, qui était maître des défilés de Cortello et de Corniale, l'attaqua, lui tua beaucoup de monde, et l'obligea d'abord à se retirer à Campoloro, puis à gagner la Tavagna en passant par Moriani. Paoli, en attendant les secours qu'il avait envoyé querir de toutes parts, expédia le capitaine Piazzole, à la tête d'un assez bon nombre de fusiliers, pour s'emparer du couvent d'Orezza; mais encore cette fois Matra, qui occupait ce poste, tailla en pieces les soldats envoyés contre lui, et Piazzole ne se sauva qu'avec peine.

La position de Paoli devenait critique. Si son ennemi, moins confiant dans ses forces, se fût porté immédiatement contre lui, il aurait pu être facilement vaincu; il vit le danger, et, cherchant à gagner du temps, il envoya proposer à Matra de suspendre les hostilités et d'en appeler de leur différend à une consulte générale. Matra refusa, persuadé qu'une consulte ne voudrait pas d'un citoyen qui recourait aux armes pour se faire nommer général. En attendant, les populations de la terre de Commune, averties du danger qui menaçait leur général, accouraient à son secours. Bientôt Paoli se vit à la tête d'environ trois mille hommes, et il marcha contre Matra, lequel, abandonnant Orezza, se retira successivement à Alesani, en Serra, et enfin à Aleria. De là, tandis que les paolistes incendiaient ses propriétés et celles de ses amis, il appelait aux armes tous ses partisans de Rogna, de Castello et d'Aleria. Lorsqu'il se crut assez fort, il marcha de nouveau sur Orezza; mais les Ciavaldini gardaient les défilés, et il ne put pénétrer dans cette pieve. Il essaya une attaque contre le couvent; il fut encore repoussé, et, Paoli étant accouru avec son monde, il dut se replier sur Aleria.

Jusque-là Matra n'avait agi que pour son propre compte; c'était une querelle à vider entre lui et Paoli, un intérêt personnel, augmenté de celui des mécontents, toujours nombreux au commencement d'une nouvelle administration, et dans un pays où l'indépendance individuelle rendait très-difficile l'application régulière et homogène du gouvernement. La défaite qu'il venait d'éprouver, l'incendie de ses propriétés et de celles de ses amis l'exaspérèrent, et le portèrent à demander à un pouvoir étranger la force qui lui manquait. Il s'embarqua donc pour Bastia avec sa famille et ses amis, et alla auprès du gouverneur génois réclamer l'assistance dont il avait besoin pour poursuivre sa vengeance (septembre 1755).

CHAPITRE II.

GÊNES FOURNIT A MATRA DES SECOURS EN ARGENT ET EN SOLDATS. — IL EST VAINCU ET TUÉ AU COUVENT DE BOSIO. — GÊNES DEMANDE DES SECOURS A LA FRANCE. — ARRIVÉE DE M. DE CASTRIES.

(1755-1756.)

Le commissaire génois, voyant dans ces divisions des nationaux un moyen de rétablir la puissance de la république, fit le meilleur accueil à Matra, et l'engagea à aller lui-même adresser sa demande au sénat. Matra obtint à Gênes tout ce qu'il voulut, et il ne tarda pas à venir à Aleria recommencer la guerre (janvier 1756).

Pendant son absence, Paoli l'avait déclaré rebelle, ainsi que ses partisans; et, comme il prévoyait qu'il reviendrait bientôt avec des forces imposantes, il avait pris ses mesures pour le combattre. Dès qu'il fut informé de son retour, il alla camper à Calviani; mais comme il vit que Matra ne bougeait pas, il laissa au camp Valentini et Piazzole, et s'en alla a Pietra di Verde. Peu après, Matra, ayant reçu huit cents hommes de troupes de Bastia, sortit du fort à l'improviste avec cette troupe et une assez grande quantité de paysans qu'il avait recrutés, et marcha rapidement sur Verde pour y surprendre Paoli. Celui-ci, prévenu du danger qui le menaçait, et ne pouvant opposer de résistance avec le peu de monde qu'il avait, songea à se retirer à Corte, et précipita sa marche de ce côté. Arrivé au couvent de Bosio, il pensa que l'ennemi n'oserait le poursuivre jusque là, et qu'il pourrait y attendre en sûreté Valentini, qui devait avoir quitté Calviani pour prendre Matra en queue. Mais à peine s'était-il renfermé dans le couvent qu'on vit apparaître Matra avec tout son monde;

le couvent fut bientôt cerné de toutes parts, et pour hâter la prise de Paoli on commença à mettre le feu aux portes. La position des assiégés était on ne peut plus critique. Ils ne pouvaient opposer de résistance à un ennemi dix fois plus nombreux. L'incendie allait gagner l'intérieur du couvent et les étouffer, quand tout à coup on entendit résonner le cornet sur les hauteurs de Sermano et la fusillade s'engager entre les troupes des capitaines Valentini et Clément, accourant au secours de leur général, et celles de Matra. Le combat fut court et très-meurtrier; on dit que Matra y fit des prodiges de valeur; mais ayant reçu un coup de feu au genou, la terreur se mit dans ses troupes, qui prirent la fuite, laissant leur capitaine à la merci du vainqueur. Matra, ainsi abandonné, fut achevé d'un coup de fusil; et Paoli, délivré d'un redoutable ennemi, fit retomber sa colère sur ses partisans, qui furent jetés en prison ou envoyés en exil (mars 1756).

L'infructueuse tentative de Matra contrista quelque peu la république, qui en avait espéré un meilleur résultat. Craignant que le succès remporté par Paoli ne le portât à attaquer les villes du littoral, elle se hâta d'en faire augmenter les fortifications; enfin, comme le bruit s'était répandu que les Anglais avaient le projet de s'emparer de quelques-unes de ces villes, elle pria la France d'y envoyer des troupes pour les défendre dans cette éventualite; et la France, qui avait intérêt à ce que les Anglais ne prissent point pied en Corse, ne se fit pas prier : elle y envoya trois mille hommes sous le commandement de M. de Castries (novembre 1756).

CHAPITRE III.

M. DE VAUX, SUCCESSEUR DE M. DE CASTRIES. — DÉPART DES TROUPES FRANÇAISES. — LES HOSTILITÉS RECOMMENCENT.

(1756-1760.)

L'arrivée des troupes françaises donna quelque inquiétude à Paoli; ne voulant pas s'en rapporter à ce qui se disait généralement, que ces troupes n'étaient venues que pour s'opposer aux tentatives que pourraient faire les Anglais, il envoya un député au comte de Vaux, qui avait remplacé M. de Castries, pour connaître la verité. M. de Vaux répondit que le roi portait un grand intérêt aux Corses; qu'il avait reçu l'ordre de demeurer entièrement neutre entre eux et les Génois, et qu'il ne devait agir que contre les Anglais. Cette déclaration rassura Paoli; bientôt d'excellents rapports s'établirent entre lui et les Français, et ils se maintinrent tant que ceux-ci séjournèrent dans l'île.

Dès le commencement de son généralat, Paoli s'était employé à réorganiser l'administration, qu'il avait trouvée en très-mauvais état. Déjà, en 1756, il avait régularisé les impôts et établi des directeurs des finances; en 1758 il publia de nouvelles lois sur le commerce, qui établissaient des rapports équitables entre les habitants des presides et ceux de l'intérieur; mais lorsqu'il vit que les Bastiais, loin d'être reconnaissants de ce qu'il avait fait pour eux, intriguaient contre lui dans le Cap-Corse, il défendit, sous des peines très-graves, aux habitants de l'intérieur tout trafic avec eux, et fit fortifier Furiani pour les tenir en respect.

En 1759 les Français remirent aux Génois les places qu'ils occupaient, et retournèrent en Provence. Le marquis Grimaldi, commissaire génois, crut alors le moment opportun pour attaquer Furiani, qui l'inquietait. Il vint l'assiéger avec deux mille hommes, le bombarda pendant quarante jours, et après l'avoir reduit en cendres, il commanda l'assaut, qui fut repoussé. Il ne fut pas plus heureux dans une seconde attaque, et fut obligé de rentrer à Bastia, d'où il fut rappelé par la république, qui renonçait à toute idée de conquête.

Paoli profita du départ de Grimaldi pour relever Furiani de ses ruines. Il chercha aussi à s'emparer de Bastia et de Saint-Florent au moyen des intelligences qu'il avait avec Serpentini et les Gentili; mais ces tentatives échouèrent, et les choses en restèrent là.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE D'UN VISITEUR APOSTOLIQUE EN CORSE. — PAOLI DÉLIVRE

DES LETTRES DE MARQUE CONTRE LES GÉNOIS ET FAIT BATTRE MONNAIE. — LA RÉPUBLIQUE ENVOIE DES COMMISSAIRES AUX CORSES.

(1760-1761.)

Sur ces entrefaites, l'arrivée en Corse d'un visiteur apostolique, chargé par le pape de rétablir l'ordre dans l'administration ecclésiastique, excita au plus haut point la colère des Génois. Depuis longtemps les Corses demandaient au saint-siége d'envoyer un prélat pour remédier aux abus qui s'étaient introduits; mais les Génois avaient, par leurs intrigues, arrêté l'effet de cette demande. Cependant Paoli parvint à déterminer Clément XII; la république s'irrita vivement de cette atteinte portée à ses droits, et elle publia un édit par lequel elle faisait défense à ses sujets d'obéir à l'envoyé de Rome, et offrait 6,000 écus de récompense à celui qui le livrerait entre ses mains (avril 1760). La querelle entre le pape et la république s'envenima alors au point que le pape menaça de l'excommunier. En attendant, monseigneur d'Angelis, évêque de Ségni, le visiteur apostolique envoyé par Rome, vivement secondé par Paoli, commença à remettre les choses sur un bon pied, sans s'inquiéter des récriminations et des injures qui lui étaient adressées de Gênes.

De son côté, Paoli poursuivait le cours de ses améliorations; comme les Génois empêchaient par leurs croisières l'arrivage des marchandises destinées à la Corse, il essaya d'enlever cet obstacle en créant une marine pour les combattre, et offrit des lettres de marque aux nationaux et aux étrangers qui voudraient aller en course contre eux (20 mai 1760). Plus tard, il créa une commission sanitaire, dont la vigilance rassura les habitants des côtes contre les dangers des débarquements fortuits. Peu de temps après avoir repoussé une nouvelle attaque des Génois contre Farinole, il commença à faire battre monnaie; et comme on manquait d'argent, il fit un appel à tous les vicaires forains, qui lui envoyèrent tous les objets de quelque valeur qu'ils avaient dans leurs églises, ne se réservant que les choses absolument indispensables. Nonza fut relevée, et un lieutenant de la nation y résida pour maintenir le Cap-Corse (septembre 1760).

Au commencement de l'année suivante Paoli se mit en tournée dans le pays, pour voir par lui-même dans quel état étaient les affaires civiles et criminelles. Sa présence leva beaucoup de difficultés, et il eut à s'applaudir du succès de ses visites. Sous son administration sévère et uniforme les affaires de la nation prenaient une tournure qu'elles n'avaient jamais eue. L'intérieur était pacifié; les tours de Girolato et de l'Imbuto étaient tombées au pouvoir des Corses, et Saint-Pellegrino, bloqué de toutes parts, ne devait pas tarder à être pris; sur mer, les corsaires donnaient la chasse aux bâtiments marchands de Gênes, et faisaient souvent des prises importantes. La république, craignant que les Corses ne parvinssent, par leurs seules ressources, à s'organiser de manière à rendre sa puissance désormais impossible, décida de traiter avec eux. Elle expédia, à cet effet, avec pompe à Bastia une commission de six sénateurs pour faire des propositions d'arrangement. L'édit que publia cette commission était très-convenable; mais les Corses, si souvent trompés, ne voulurent entendre à aucune proposition, et dans deux consultes tenues, le 11 et le 14 mai, en Vescovato, ils déclarèrent qu'ils ne traiteraient que lorsque la république aurait entièrement évacué l'île. Après un séjour de quatre mois, les commissaires, voyant l'impossibilité d'arriver à un résultat satisfaisant, retournèrent à Gênes, pour y rendre compte de leur mission.

CHAPITRE V.

LA GUERRE RECOMMENCE. — ANTOINE MATRA SOULÈVE CONTRE PAOLI LES ENVIRONS D'ALERIA. — IL EST BATTU ET FORCÉ DE S'ENFUIR. — UNE JUNTE DE GUERRE PERMANENTE EST CRÉÉE. — ALERIUS MATRA, ENVOYÉ PAR LES GÉNOIS DANS LES ENVIRONS D'ALERIA, OBTIENT QUELQUES SUCCÈS, PUIS EST BATTU ET FORCÉ DE FUIR.

(1761-1762.)

La république, résolue alors à recommencer la guerre, chargea Antoine Ma-

tra d'aller soulever Aleria, afin d'appeler Paoli de ce côté. Matra, s'étant uni à Martinelli de Fiumorbo, fit revolter Aleria, Castello et une partie de la piève de Serra. Nicodeme Pasqualini, qui y commandait, obligé de fuir devant l'insurrection, se refugia à Luani, où Matra vint l'attaquer. Mais l'arrivée subite de Clément Paoli le força à se retirer. Comme il avait des intelligences à Vivario, il s'y porta rapidement, esperant pouvoir pénétrer jusqu'à Corte et s'emparer de cette ville. Mais, arrivé à Venaco, il trouva le lieu bien fortifié et l'ennemi sur ses gardes; alors il rétrograda vers Noceta, où Édouard Ciavaldini l'attaqua à la tête des nationaux. Le combat fut tresvif; Matra y déploya beaucoup de courage, et les nationaux, obligés de fuir, se retirèrent en désordre, laissant sur le terrain plusieurs hommes tués, entre autres leur commandant, Ciavaldini. Matra, mettant à profit la victoire qu'il venait de remporter, s'avança jusqu'à Piedicorte. Mais Paoli, occupé au siége du Macinajo, courut à sa rencontre; et, soutenu par son frère et par Serpentini, il parvint à le déloger du couvent de Sainte-Marie, où il s'etait fortifié, et l'obligea à prendre la fuite.

De retour à Corte, Paoli y assembla nue consulte. Les troubles que Gênes faisait naître devenant très-inquiétants et exigeant une active surveillance, on décréta la création d'une junte de guerre permanente, et on chargea tous les magistrats de rechercher les suspects et d'agir contre eux avec rigueur (juin 1762).

De son côté, la république, malgré la défaite d'Antoine Matra, n'abandonna pas le projet d'entretenir la guerre civile en Corse; et ce fut encore sur un Matra qu'elle jeta ses vues pour réaliser son projet.

Alerius Matra, que nous avons vu figurer comme un des chefs de la nation du temps de Gaffori, avait quitté la Corse pour passer au service de la Sardaigne en qualité de colonel. La république, pensant tirer un grand profit de l'influence qu'il avait conservée dans son pays, ainsi que de ses talents militaires, lui fit des offres magnifiques pour l'engager à servir ses *intérêts*, et l'envoya immédiatement en Corse. Alerius opéra, en effet, quelques soulèvements à Tavagna et à Castello; mais là se bornèrent pour le moment ses opérations; et la rigueur qu'on employa envers ses partisans vaincus, ôta aux indifférents toute envie de les imiter (septembre 1762). Toutefois, au commencement de l'année suivante il se mit en campagne avec le major Bustoro, et alla soulever Aleria. Il occupa Tallone, Antisanti, Zalana, Matra jusqu'à la montagne de Verde, et fit éprouver quelques défaites à Buttafuoco et à Serpentini. Mais Paoli ayant rassemblé tout son monde pour courir sur lui, il jugea à propos de ne point l'attendre, et se retira à Bastia. Ce fut la dernière fois que les Matra cherchèrent à soulever les pays avoisinant Aleria. Paoli pardonna aux hommes qu'ils avaient égarés, et la tranquillité commença à renaître dans cette contrée si longtemps agitée.

CHAPITRE VI.

TRAITÉ DE COMPIÈGNE. — M. DE MARBŒUF ARRIVE EN CORSE AVEC SIX BATAILLONS. — ACCUEIL QU'IL REÇOIT DE PAOLI ET DES CORSES. — PROSPÉRITÉ DE LA CORSE SOUS L'ADMINISTRATION DE PAOLI.

(1762-1768.)

Le dernier essai que venait de faire la république lui démontra suffisamment son impuissance. Elle comprit qu'il lui fallait à tout prix avoir un auxiliaire pour conserver les villes qui lui restaient, et elle pressa les négociations qu'elle avait entamées auprès de la cour de France. Le 7 août 1764, son ambassadeur signa à Compiègne un traité par lequel le roi de France s'engageait à faire occuper par ses troupes, pendant quatre ans, les villes du littoral et à garantir les conditions d'une pacification éventuelle Le roi de France devait entretenir ses troupes; mais la république devait leur fournir le logement, le chauffage et le fourrage. Les Français étaient parfaitement independants de la république, qui ne pouvait avoir de troupes d'aucune espèce là où ils tiendraient garnison. Pour ce service, la république n'avait plus rien à prétendre sur les subsides échus ou à échoir, que la

France s'était engagée à lui payer. Les troupes françaises devaient garder une neutralité parfaite entre les nationaux et les Génois. En conséquence de ce traité, la France envoya en Corse six bataillons sous le commandement du comte de Marbœuf, qui débarqua d'abord à Ajaccio, où il laissa M. de la Tour-du-Pin comme commandant en chef, et alla mettre des garnisons à Calvi, à Saint-Florent et à Bastia.

Paoli avait été instruit à l'avance, par ses amis, du traité qu'avait fait la république. Quoiqu'il y vît une atteinte portée aux droits de la nation, qui, sans l'occupation française, se serait infailliblement emparée de toutes les places et aurait entièrement chassé les Génois, il fit cependant un très-bon accueil aux troupes françaises, dès qu'il sut qu'elles devaient rester neutres, et ouvrit les marchés où elles purent s'approvisionner. Il convint avec M. de Marbœuf d'un règlement à observer des deux côtés pendant la durée de l'occupation, et la bonne harmonie ne cessa de régner entre ses troupes et celles du roi de France. Quant aux Génois, leur rôle devint dès ce moment entièrement passif; la présence des Français amoindrissant encore, s'il était possible, leur influence, et préparant, pour ainsi dire, leur retraite. De 1764 à 1768, époque à laquelle les Français devaient évacuer la Corse, il n'y eut d'autre événement militaire que la prise de l'île de Capraja par les Corses. Cette île, autrefois dépendance de la Corse comme fief des seigneurs da Mare, appartenait depuis longtemps aux Génois, qui l'avaient fortifiée. Les Corses, ne pouvant, à cause de la présence des Français, rien entreprendre contre les Génois dans leur île, tentèrent de porter la guerre ailleurs, et firent passer cinq cents hommes à Capraja, sous le commandement d'Achille Murati. Les Génois, prévenus de cette invasion, employèrent tous les moyens possibles pour ruiner l'expédition; ils envoyèrent des bâtiments de toute grandeur avec des troupes de débarquement pour empêcher les Corses de s'emparer du fort. Mais Murati prit si bien ses mesures, qu'ils ne purent jamais toucher terre, et durent assister de loin à la reddition, d'ailleurs honorable, du commandant de la place, Bernardo Ottone (mai 1767).

Ce succès des nationaux les rendit plus confiants dans leurs forces et leur fit entrevoir, à l'expiration du traité, leur libération certaine. Les rôles, comme on le voit, avaient changé. L'administration intelligente et ferme de Paoli avait renouvelé la face du pays. On ne se contentait plus maintenant d'une guerre défensive; on allait attaquer les mortels ennemis de la Corse hors de l'île. Les Génois, épuisés de toute façon, commençaient à craindre sérieusement cette puissance, à laquelle ils ne pouvaient s'opposer. Leur domination en Corse était à jamais perdue s'ils en étaient réduits pour la défendre à leurs propres forces. Dans cette occurrence difficile, ils ne pouvaient plus songer à de moyens termes, il fallait se résoudre à abandonner une possession si glorieuse et jusque-là si chèrement achetée; cependant, accoutumée à triompher par la leuteur et la complication de sa politique, la république se reposait sur son ambassadeur à Paris du soin de trouver quelque moyen dilatoire, pour conserver encore pendant quelque temps les Français dans l'île, lorsque sa conduite imprudente dans l'affaire des jésuites précipita la marche des événements.

CHAPITRE VII.

LES GÉNOIS ACCUEILLENT LES JÉSUITES CHASSÉS DE FRANCE. — COMMENCEMENT D'ÉVACUATION DE LA PART DES TROUPES FRANÇAISES. — LES GÉNOIS CÈDENT AU ROI DE FRANCE LEURS DROITS SUR LA CORSE. — PAOLI PROTESTE CONTRE CETTE CESSION, ET APPELLE AUX ARMES LA NATION TOUT ENTIÈRE. — ARRIVÉE DE M. DE CHAUVELIN AVEC DES FORCES CONSIDÉRABLES. — M. DE CHAUVELIN EST REMPLACÉ PAR LE COMTE DE VAUX. — DÉFAITE DES CORSES A PONTENOVO. — PAOLI S'EMBARQUE POUR L'ANGLETERRE.

(1768-1769.)

Les jésuites, chassés de France par édit du parlement, chassés en même

temps de l'Espagne, trouvèrent un asile auprès des Génois, qui les transportèrent sur leurs vaisseaux dans les villes de la Corse. Le ministère français trouva inconvenante cette conduite d'un allié pour lequel il avait fait de grands sacrifices, s'en plaignit hautement au sénat, et envoya à M. de Marbœuf l'ordre d'évacuer les places de la Corse. Déjà les Français avaient quitté Ajaccio, où les Corses s'étaient immédiatement introduits; ils avaient quitté Calvi et allaient ainsi abandonner toute l'île, lorsque la république parvint à calmer l'indignation de la France, et lui proposa de lui céder ses droits sur la Corse.

M. de Choiseul prêta l'oreille à cette proposition. La situation avantageuse de la Corse, si voisine des côtes de France, les ressources que l'on pouvait tirer de ses forêts, la fertilité et l'excellence de son sol, tout le porta à considérer cette acquisition comme très-importante; et il pensa qu'elle pourrait compenser pour la France la perte récente du Canada. Alors, sans s'inquiéter autrement des droits imprescriptibles des nationaux, sans réfléchir que lui-même, les considérant comme indépendants, avait naguère parlé de traiter avec eux, il accepta l'offre qui lui était faite par la république, et signa avec son ambassadeur, Dominique Sorba, le 15 mai 1768, un traité assez ambigu, par lequel le roi de France se substituait aux droits de la république de Gênes sur l'île de Corse, mais s'engageait néanmoins à lui remettre les places qu'il occuperait, le jour où la république l'indemniserait des frais qu'il aurait faits pour les acquérir.

Ce traité, d'abord tenu secret, fut bientôt connu de Paoli; il s'en indigna, et appela ses concitoyens aux armes : mais avant qu'il eût pris une mesure générale, avant même l'expiration du traité de 1764, les hostilités commencèrent de la part de M. de Marbœuf, qui fit attaquer et occuper une partie du Nebbio et tout le Cap-Corse (juillet 1768). Alors Paoli assembla une consulte générale de la nation, y exposa l'état des affaires, et proposa de protester, par une énergique résistance, contre les injustes prétentions de la France. La consulte fut unanime pour se ranger de l'avis de son chef, et tous les citoyens de seize à soixante ans furent décrétés propres au service de la guerre.

Sur ces entrefaites, le marquis de Chauvelin, général en chef de l'armée expéditionnaire, arriva à Bastia avec des forces assez considérables. Les opérations furent poussées avec plus de vigueur; la Casinca fut envahie après un sanglant combat au pont de Golo. Dans le Nebbio, Furiani fut occupé par les Français, qui en avaient fait un monceau de ruines. Mais quelques jours après les Français perdaient presque tous ces avantages; Clément Paoli reprenait la Casinca sur M. d'Arcambal; le capitaine Calle s'emparait de Murato, que défendait le général Grand-Maison, lui faisait beaucoup de prisonniers, et lui enlevait ses bagages et ses munitions. Mais le fait d'armes le plus remarquable eut lieu auprès de Borgo, gros village du Nebbio, qu'occupait le colonel de Luvre avec sept cents hommes. Paoli, voulant chasser l'ennemi de cette position et l'obliger à se renfermer dans Bastia et le Cap-Corse, donna ordre à ses capitaines de s'en emparer. De son côté, M. de Chauvelin, comprenant combien il lui importait de conserver cette position, et de réparer en même temps les échecs qu'il venait d'éprouver, sortit de Bastia avec toutes les troupes dont il pouvait disposer, et se porta vers Borgo du côté de Marana, tandis que M. de Grand-Maison opérerait le même mouvement en partant d'Oletta. Paoli, qui avait deviné le plan de M. de Chauvelin, chargea son frère Clément d'arrêter la marche de M. de Grand-Maison, et se porta lui-même, avec ses compagnies régulières et ses miliciens, au-dessous de Borgo. M. de Chauvelin ne tarda pas à arriver et à commencer l'attaque. Des deux parts on se battit avec un grand courage : trois fois les Français cherchèrent à entamer les Corses, et trois fois ils furent vivement repoussés. Le combat dura plusieurs heures et fut très-sanglant; enfin M. de Chauvelin, voyant qu'il avait perdu beaucoup de monde et désespérant de pouvoir forcer les retranchements, donna le signal de la retraite. M. de Luvre, n'ayant pu être dégagé, fut obligé de

se rendre avec sa garnison. Les Français perdirent beaucoup de monde dans cette sanglante journée, et eurent grand nombre de blessés (septembre 1768).

La défaite des Français à Borgo eut pour résultat de les restreindre aux places qu'ils occupaient, et de les empêcher d'essayer de pénétrer dans l'intérieur. M. de Chauvelin écrivit à sa cour pour avoir de nouvelles troupes, et ne laissa pas ignorer que la conquête lui paraissait difficile. On lui envoya dix bataillons, avec lesquels il put s'emparer de Morato; mais quelque temps après les Corses reprirent ce village, ainsi que celui de Barbaggio, et M. de Chauvelin faisant connaître au roi le peu de succès qu'il obtenait, on décida de le remplacer et d'employer les moyens nécessaires pour soumettre le pays (décembre 1768).

Le comte de Vaux, dont les talents militaires avaient été appréciés dans la guerre d'Allemagne, et qui avait déjà servi en Corse sous M. de Maillebois, fut nommé général en chef de l'armée d'occupation; on lui fournit tout ce qu'il demanda, et il arriva en Corse au printemps de 1769, avec des forces considérables.

Paoli, convaincu qu'il n'y avait plus à traiter diplomatiquement des affaires de son pays, voulut opposer la plus vive résistance, quoiqu'il comprît que, réduit à ses propres forces, il ne pourrait lutter longtemps; mais il espérait que les cabinets européens, intéressés à ce que la France ne prît pas une trop grande extension dans la Méditerranée, finiraient par se mettre de la partie. Il assembla une consulte au couvent de Casinca, le 26 avril 1769; la résolution de résister jusqu'à la derniere heure y fut prise à l'unanimité, et le premier tiers d'une levée en masse fut appelé sous les armes.

M. de Vaux prit sagement ses mesures; il concentra presque toutes ses forces dans le Nebbio, où Paoli avait établi son quartier général et rassemblé ses milices. Il pensait, non sans raison, que s'il parvenait à écraser les troupes ainsi réunies de son adversaire, le reste du pays ne tiendrait pas longtemps, et qu'il arriverait au resultat obtenu, quelques années auparavant, par M. de Maillebois, dans l'affaire de Leuto.

L'attaque commença de la part des Français le 13 mai. Pendant deux jours il n'y eut guère que des escarmouches; mais le troisieme M. de Vaux fit attaquer vivement Paoli dans sa position de Murato, et l'obligea à se retirer au delà du Golo. Paoli alla s'établir à Rostino, confiant à Gaffori le soin de défendre Leuto, et à Giocante Grimaldi celui de défendre Canevaggia, deux positions par lesquelles l'ennemi aurait pu pénétrer dans l'intérieur; mais ces deux officiers ne s'acquittèrent pas loyalement de la mission qu'ils avaient reçue; ils se hâtèrent de céder le terrain à l'ennemi sans combattre. Les autres milices laissées par Paoli pour défendre les gorges avoisinant Pontenovo, poussées par les Français, qui se précipitaient des hauteurs, voulurent passer le pont; mais elles en furent empêchées par ceux à qui la défense en était confiée. Le désordre et la confusion se mirent alors dans leurs rangs. Les Français en profitèrent pour les écraser, et ils leur firent éprouver une déroute complète (9 mai).

Cette défaite jeta le découragement dans l'âme de Paoli; il comprit que c'en était fait de la nationalité corse, et il résolut d'abandonner la partie. Il aurait bien pu résister encore avec les troupes que conservaient ses fidèles capitaines; mais c'eût été descendre au rôle de chef de partisans, apres avoir été le chef admiré de toute une nation, et, d'ailleurs, les moyens de défense allaient devenir très-difficiles: les honneurs et les grades offerts par la France lui avaient concilié grand nombre de partisans, qui de toutes parts s'empressaient de faire leur soumission. Le Deçà-des-Monts fut, pour ainsi dire, soumis en quelques jours. Dans le Delà-des-Monts, Abbatucci tenait encore, et n'était point d'avis de se soumettre; mais Paoli ne voulut pas appeler de nouvelles rigueurs sur sa patrie, et être une cause de ruine: il se dirigea sur Vivario, de là gagna Porto-Vecchio, et il s'y embarqua sur un vaisseau anglais, avec son frère et environ trois cents hommes, qui voulurent partager son exil.

Digitized by Google

CONCLUSION.

M. DE VAUX PUBLIE UNE AMNISTIE. — SOUMISSION PRESQUE COMPLÈTE DE LA CORSE. — M. DE MARBŒUF EST NOMMÉ GOUVERNEUR. — RÉVOLUTION FRANÇAISE. — LA CORSE EST DÉCLARÉE PARTIE INTÉGRANTE DU TERRITOIRE FRANÇAIS. — PAOLI EST RAPPELÉ DE SON EXIL, ET NOMMÉ COMMANDANT GÉNÉRAL DES GARDES NATIONALES DE LA CORSE. — DISSENSIONS CIVILES. — PAOLI, APPELÉ A LA BARRE DE LA CONVENTION, REFUSE D'OBÉIR. — IL EST MIS HORS LA LOI, APPELLE AUX ARMES SES COMPATRIOTES, ET DEMANDE DU SECOURS AUX ANGLAIS. — L'AMIRAL HOOD DÉBARQUE DEUX MILLE HOMMES DEVANT SAINT-FLORENT. — LES FRANÇAIS ÉVACUENT L'ILE — ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE CORTE. — OFFRE DE LA SOUVERAINETÉ DE L'ILE A GEORGE III, QUI ACCEPTE, ET NOMME SIR GILLERT ELLIOT VICE-ROI DE LA CORSE. — MÉCONTENTEMENT DE PAOLI. — IL RETOURNE EN ANGLETERRE. — EXPULSION DES ANGLAIS. — LA CORSE EST DE NOUVEAU RÉUNIE A LA FRANCE.

(1769-1796.)

Le départ de Paoli simplifia beaucoup l'œuvre de soumission entreprise par M. de Vaux. Celui-ci publia une amnistie générale, et offrit des passe-ports à ceux qui voudraient passer sur le continent; cette conduite noble et digne servit plus que le succès des armes à amener une soumission à peu près complète. Néanmoins, il y eut encore, comme au temps de M. de Maillebois, quelques bandes de partisans qui refusèrent de se soumettre; mais on les traqua tellement, qu'elles cessèrent bientôt d'être inquiétantes.

M. de Vaux s'occupa alors de l'organisation intérieure. La Corse fut considérée comme pays d'État. Elle conserva, en attendant qu'on pût lui donner des lois, ses statuts civils; et quant aux lois criminelles, elles furent établies avec une rigueur qui rappelait le code noir. D'ailleurs, comme le régime militaire régit l'île pendant longtemps encore, les officiers généraux y administrèrent la justice arbitrairement; on rappelle encore aujourd'hui avec terreur les sanglantes exécutions du général Sionville.

M. de Marbœuf, qui succéda à M. de Vaux dans le gouvernement de la Corse, chercha à y encourager l'industrie, et fit faire des travaux de routes et de dessèchements, dont on retrouve encore des traces. Il établit une colonie aux Porettes, fit faire une route royale de Bastia à Corte et de Bastia à Saint-Florent, et employa une fortune considérable à représenter dignement la France. Il gouverna la Corse pendant près de dix-huit ans, et y mourut quelque temps avant 1789.

La révolution française, qui devait ébranler le monde ancien, eut son retentissement en Corse; elle y fut accueillie avec enthousiasme par une jeunesse ardente et naturellement portée vers les idées libérales; mais elle y trouva une forte opposition de la part des nobles dont le gouvernement de Louis XV avait reconnu les titres, et de tous ceux qui, par position, tenaient à l'ancien ordre de choses. Cependant on n'eut point à déplorer les funestes désordres qui se manifestèrent ailleurs. L'administration s'y organisa comme sur le continent, et on s'y conforma en tous points aux décrets de l'Assemblée constituante. En 1790, deux événements également remarquables transportèrent de joie la nation corse : le premier fut le décret de l'Assemblée constituante qui déclarait la Corse partie intégrante du territoire français; le second fut le rappel de Paoli.

Paoli, qui vivait en exil depuis 1769, fut reçu au milieu des acclamations générales de la France, qui honorait en lui un des martyrs de cette liberté dont le règne allait commencer. Une députation alla le chercher à Londres, et l'accompagna jusqu'en Corse, où il rentra en qualité de lieutenant général des gardes nationales du pays. L'année suivante (1791), il était nommé lieutenant général commandant la division. Son nom n'avait rien perdu de son ancien prestige; il reprit bientôt sur les populations de l'intérieur toute l'influence qu'il avait exercée autrefois; mais il trouva une op-

position sérieuse dans les hommes qui, comme Buttafuoco, Rossi, Gaffori, Perretti, s'étaient fait une position sous le gouvernement de Louis XVI, et dans cette ardente et fougueuse jeunesse, qui, se jetant à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire, voulait tout entraîner avec elle, et ne comprenait pas que l'on pût examiner et réfléchir. Les Arena, les Salicetti, les Bonaparte, d'abord partisans effrénés de Paoli, se révoltèrent bientôt contre lui, et le traitèrent de despote. Il y eut d'injustes accusations portées de part et d'autre, et les commissaires envoyés en Corse pour examiner les choses et rétablir la tranquillité, se passionnant à leur tour pour le parti ultra-républicain, ne firent qu'augmenter le désordre. Sur ces entrefaites, l'issue malheureuse de l'expédition de Sardaigne donna lieu à des plaintes graves et assez fondées sur la conduite qu'avait tenue Paoli dans cette circonstauce. Le député Salicetti l'accusa formellement de vouloir détacher la Corse de la France, et il fut mandé à la barre de la Convention, avec le procureur général syndic, Pozzo-di-Borgo, pour se justifier.

Paoli avait trop l'expérience des révolutions pour s'aventurer ainsi au milieu d'ennemis puissants. Il s'excusa sur son grand âge, allégua ses infirmités, se justifia des accusations portées contre lui, et resta en Corse, où il se trouvait plus en sûreté qu'à la barre de la Convention. Cette assemblée le déclara alors traître à la patrie, le mit hors la loi, et ordonna au conseil exécutif d'employer les forces de terre et de mer pour mettre l'île à l'abri d'une invasion étrangère. Paoli avait compris que son refus équivalait à une déclaration de guerre, et il avait pris ses mesures en conséquence. Son influence sur les populations de l'intérieur était toujours aussi grande. Il savait qu'il pouvait compter sur elles pour arrêter provisoirement les forces qu'enverrait contre lui la république. Les intelligences qu'il s'était ménagées avec l'amiral Hood, commandant en chef la flotte britannique dans la Méditerranée, le rassuraient complétement sur l'avenir. A sa voix, toute la Corse fut sur pied. Les républicains, resserrés dans les villes de Bastia, Saint-Florent et Calvi, et commandés par l'inhabile Lacombe Saint-Michel, ne purent plus communiquer avec l'intérieur. Ajaccio et Bonifacio étaient occupées par les paolistes. Les partisans de la France, menacés dans leur existence, et voyant toute lutte impossible, se hâtèrent d'émigrer (novembre 1793).

Le 2 février 1794, l'amiral Hood débarqua deux mille hommes aux environs de Saint-Florent, dont il put ainsi former le blocus. Il envoya en même temps ses vaisseaux assiéger Calvi et Bastia. Lacombe Saint-Michel, après avoir confié le commandement de Saint-Florent au général Gentili, celui de Calvi à Raphaël Casabiauca, et celui de Bastia aux adjudants généraux Franceschi et Contaud, était parti pour la France. Saint-Florent se rendit, après avoir résisté autant que possible; Bastia capitula ensuite; enfin, Calvi tint jusqu'au 20 juillet, et, à partir de cette époque, les Anglais, unis aux paolistes, ne rencontrèrent plus d'obstacles, et occupèrent tous les points de la Corse.

Paoli en se mettant en état de révolte contre la Convention, avait eu soin d'introduire au conseil général du département ses créatures les plus dévouées, afin de les faire agir selon ses vues. Le 12 septembre 1793, une délibération de ce conseil décida que, la patrie étant en danger, une convocation générale des députés des communes était indispensable pour proposer les moyens de sauver le pays. Cette assemblée devait s'entendre par ses délégués avec le général Paoli sur ce grave sujet, et le conseil général délibérerait ensuite. Les choses se passèrent ainsi; et, comme on pouvait le prevoir, il fut décidé qu'on se mettrait sous la protection de la Grande-Bretagne. Paoli, chargé de cette négociation, écrivit officiellement à sir Gilbert Elliot, membre du parlement et conseiller d'État de sa majesté britannique, pour offrir la souveraineté de la Corse à Georges III. Sir Gilbert Elliot répondit, au nom de son souverain, qu'il acceptait provisoirement cette offre (21 avril 1794).

Une assemblée générale des représentants des commuues s'ouvrit à Corte le 10 juin 1794; elle y prononça la separation de la Corse d'avec la France, et déclara vouloir s'unir à la Grande-Breta-

gne; on discuta et on arrêta ensuite les différents articles d'une constitution fort libérale, par laquelle la Corse, soumise à la Grande-Bretagne, en était cependant indépendante et devait être gouvernée par un vice-roi. Cette constitution fut envoyée à Londres pour être soumise à la sanction royale; Georges III l'accepta dans sa teneur, et nomma pour son vice-roi dans l'île, sir Gilbert Elliot.

Cette nomination contraria beaucoup Paoli, qui s'attendait, dit-on, à être choisi par le roi; mais, indépendamment de ce motif personnel qui a pu exister, il y en avait un autre, qui était celui de voir le gouvernement d'un pays, où il y avait alors un si grand nombre d'éléments de discorde, aux mains d'uu homme qui ne le connaissait pas et qui allait se laisser circonvenir par des influences de toute sorte.

Ce mécontentement de Paoli se manifesta par sa retraite des affaires et par l'isolement dans lequel il affecta de vivre. On insinua à Elliot qu'il serait dangereux de laisser ainsi bouder sous sa tente un homme d'une si grande influence. Elliot écrivit en conséquence à sa cour, et Georges III invita gracieusement Paoli à se rendre à Londres, où on saurait apprécier et récompenser ses services. C'était un ordre d'exil donné par un monarque reconnaissant. Paoli ne pouvait hésiter; il obeit, et abandonna pour la seconde et dernière fois sa patrie (octobre 1795).

L'administration anglaise dura deux ans, et fut signalée par des fautes énormes, dont la plus considérable fut, sans contredit, d'éloigner un homme comme Paoli. Malgré l'or répandu à pleines mains, malgré les places et les honneurs, il y eut toujours des troubles et des soulèvements.

Un an après le départ de Paoli, le général Bonaparte, vainqueur des Autrichiens en Italie, prépara une petite expédition pour reprendre la Corse, où il avait déjà envoyé des émissaires; et il en confia le commandement au général Gentili. Il n'est peut-être pas d'exemple dans l'histoire d'une facilité semblable à celle avec laquelle quelques soldats français occupèrent des places garnies d'une forte artillerie et défendues par beaucoup de soldats. On eût dit que les Anglais, saisis d'une terreur panique, craignaient de manquer leurs vaisseaux, tant leur précipitation à s'embarquer était grande. En quelques jours toute la Corse fut soumise par les généraux Gentili et Casalta, aidés des officiers Bonnelli, Subrini, Barbane, etc. Les chefs principaux du parti anglais s'étaient embarqués sur les vaisseaux qui emmenaient les troupes.

Gentili crut devoir publier un pardon général, et le commissaire ordonnateur Miot, chargé de réorganiser l'administration, fit paraître la proclamation suivante : « Chargé des instructions spé« ciales du Directoire, je vous porte en « son nom des paroles de paix. Je vous « annonce que son unique désir est de « vous attacher à la grande famille dont « vous avez été trop longtemps sépa« rés, et de vous faire oublier le plus « promptement possible les maux in« séparables de l'anarchie sous laquelle « vous avez gémi (novembre 1796). »

Ainsi que l'annonçait Miot, tout fut oublié. L'administration française fut réorganisée; on ne parla plus des Anglais, ou on ne se souvint d'eux que pour vanter leurs largesses.

Miot resta deux ans en Corse; appréciant les malheurs qui avaient désolé ce pays, il le dota de règlements privilégiés, et l'exempta de droits de régie. A son départ, la Corse fut de nouveau partagée en deux départements comme elle l'avait été en 1793 : celui du *Golo* et celui du *Liamone*. Ces deux départements ont été réunis en un seul en 1811.

Ici finit pour nous l'histoire de la Corse. Des événements remarquables s'y sont passés vers la fin de la République et sous l'Empire; mais ces événements appartiennent à l'histoire générale de la France, dont la Corse n'a plus été séparée depuis 1796.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE VI.

DEPUIS LA REPRISE DE LA CORSE PAR LES GÉNOIS JUSQU'AU DÉPART D'ALPHONSE D'ORNANO.

LIVRE VII.

DEPUIS LE DÉPART D'ALPHONSE D'ORNANO JUSQU'A LA RÉVOLUTION DE BOZIO EN 1729.

LIVRE VIII.

DEPUIS LA RÉVOLUTION DE BOZIO JUSQU'AU ROI THÉODORE.

LIVRE IX.

DEPUIS LE ROI THÉODORE JUSQU'AU DÉPART DE M. DE MAILLEBOIS.

LIVRE X.

DEPUIS LE DÉPART DE M. DE MAILLEBOIS JUSQU'A L'ARRIVÉE DE PAOLI.

Digitized by Google

LIVRE XI.

DE L'ARRIVÉE DE PAOLI A LA PRISE DE POSSESSION DE LA CORSE PAR LES FRANÇAIS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google



Dolmen de la vallée du Cavaria

Digitized by Google

Digitized by Google



[illegible]

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Google

Digitized by Google



Lemaître direxit

Tour de Capitello

Digitized by Google



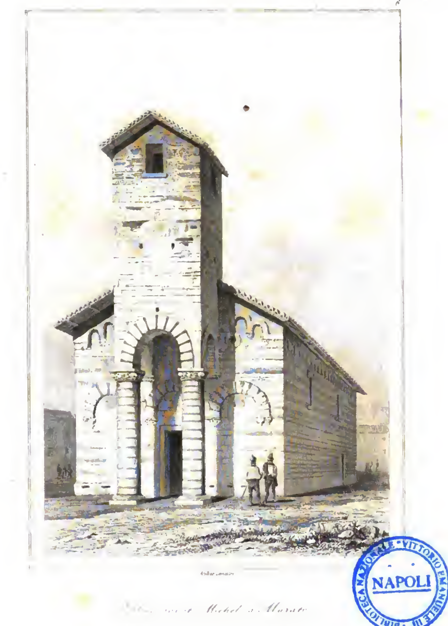
Souterrain del Sala reale, à Aleria

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google



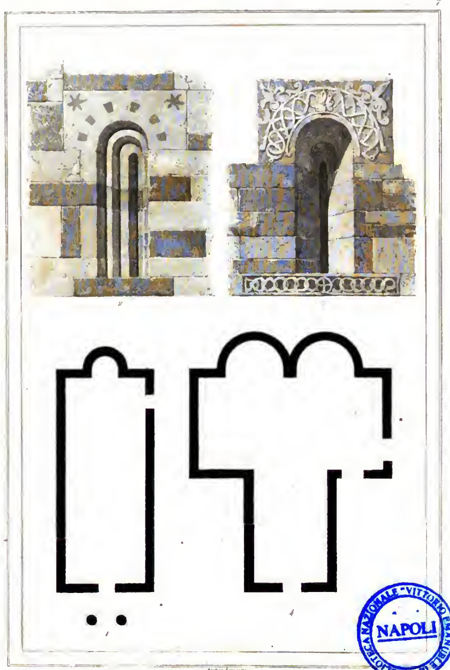
Digitized by Google



Église S.t Michel à Murato

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Digitized by Google



1 & 2 plan et fenêtre de l'Eglise de saint Michel à Murato
4 plan de l'Eglise de sainte Christine à Cervione

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

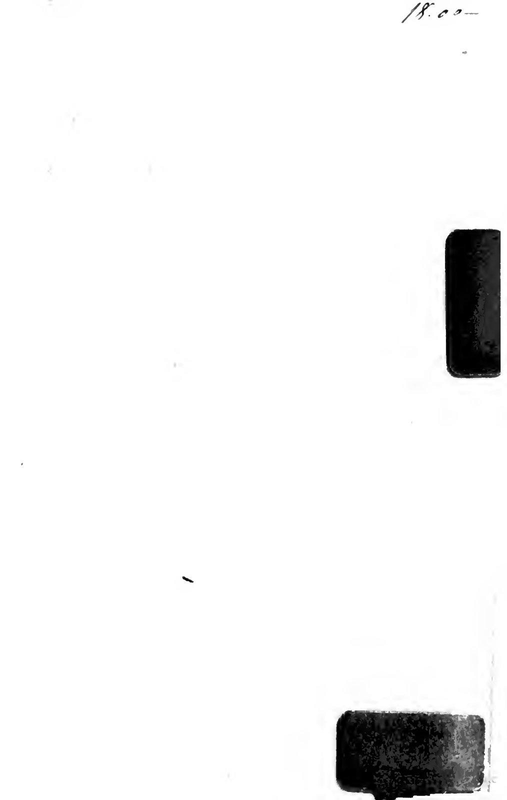


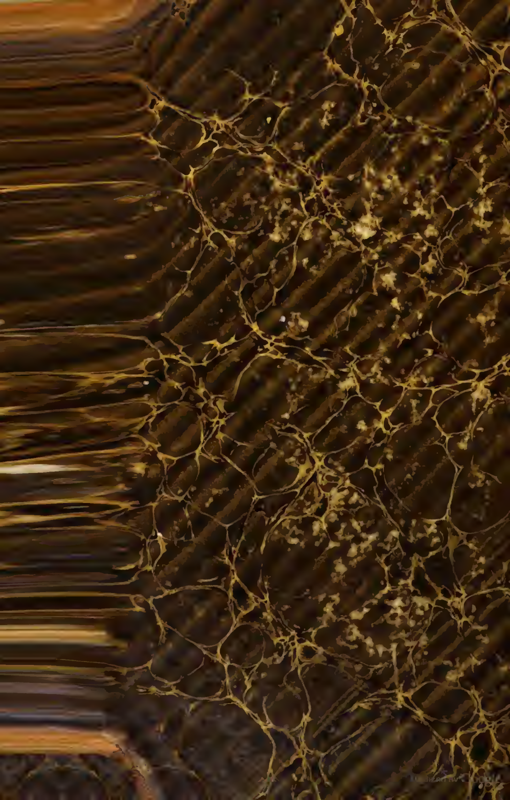
Petit Fort à Aleria.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI
575437

Digitized by Google


18.00—


Digitized by Google